Le Parfait Mareschal,
Par
Le S.r De Solleysel
Ecuyer du Roy.

LE PARFAIT
MARÉCHAL,

QUI ENSEIGNE A CONNOÎTRE
LA BEAUTÉ, LA BONTÉ ET LES DÉFAUTS

DES CHEVAUX,

Les signes & les causes des maladies; les moyens de les prévenir; leur guérison, le bon ou mauvais usage de la Purgation & de la Saignée. La maniere de les conserver dans les voyages, de les nourrir, & de les panser selon l'ordre.

La Ferrure sur les desseins des Fers, qui rétabliront les méchans pieds, & conserveront les bons.

ENSEMBLE,

Un Traité du Haras pour élever de beaux & bons Poulains, & les Préceptes pour bien emboucher les Chevaux; avec les Figures nécessaires.

NOUVELLE ÉDITION,
AUGMENTÉE D'UN ABREGÉ DE L'ART DE MONTER A CHEVAL.

PAR LE SIEUR DE SOLLEYSEL, *ECUYER.*

A PARIS, QUAI DES AUGUSTINS,

Chez { DIDOT, Libraire-Imprimeur, à la Bible d'Or,
NYON Fils, à l'Occasion,
DAMONNEVILLE, à Saint Etienne,
SAVOYE, rue Saint Jacques, à l'Esperance. }

M. DCC. LIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AVIS AU LECTEUR.

VOICI la nouvelle Edition du PARFAIT MARÉCHAL, où j'ai mis de nouvelles découvertes, qui ſans doute la rendront préférable aux précédentes. J'ai changé beaucoup de choſes pour la diſtinguer des autres, qui ont été contrefaites par quelques Libraires de Lyon & des Pays Étrangers, accoutumés à tromper le Public par des Editions défectueuſes, oú ils mêlent honteuſement la négligence avec la mauvaiſe foi. Ils ont alteré dans mon Ouvrage le nom des Drogues, & les ont rendues méconnoiſſables : Ils ont falſifié la doſe, & fait par conſéquent le remede pis que le mal.

Depuis ce tems-là les experiences & les réflexions que j'ai faites, m'ont donné de nouvelles lumieres, dont je veux faire part au Public, & répondre à l'attente de pluſieurs Étrangers, qui ayant déja traduit ce Livre en différentes langues, & ſe préparant à de nouvelles traductions, ſeront bien aiſes de le voir plus exact qu'auparavant. En beaucoup d'endroits j'ai retranché des remedes entiers, qui me ſemblent moins bons que ceux que j'y mets en place.

J'avois laiſſé par un eſprit indulgent en faveur de beaucoup de Maréchaux & de quelques eſprits opiniâtres, certains Remedes dans mes Editions précédentes, ou plûtôt certaines vieilles routines qu'un long uſage a ſi fort autoriſé, que je ne croyois pas les pouvoir entierement détruire. Préſentement je bannis cette tolérance, & quoique je me mette au haſard de ſoulever contre moi cette foule de gens entêtés de leurs fauſſes opinions, je me déclare abſolument contre ces routines invétérées & mépriſables ; & prétens, en les ſupprimant, y ſubſtituer des remedes ſalutaires. Par exemple, entre les différens remedes que j'avois indiqués pour la forbure, j'avois gliſſé la routine de ſe ſervir de Jarretieres, pour des raiſons que j'expliquerai dans le Chapitre de la forbure. Si j'euſſe paſſé cette routine ſous ſilence, on m'eût accuſé d'avoir voulu faire l'eſprit ſingulier, ou d'avoir ignoré une pratique qui, de tems immémorial, eſt enraciné parmi les Maréchaux. Maintenant je ſors de cette circonſpection, & je prouverai qu'il faut abolir les Jarretieres, & que ſi elles ne ſont entierement inutiles, elles ſont plus de mal que de bien. Je ferai voir cela clairement à ceux qui ont un peu de bons ſens.

Il en eſt de même de ce qui ſe pratique ordinairement ſur un Cheval qui a ſouffert un effort d'épaule ou de hanche : car pluſieurs Maréchaux prévenus de la vieille routine, font nager le Cheval à ſec, ſi l'effort eſt à l'épaule, ou lui font tirer l'épine, ſi l'effort eſt à la hanche. Ce qui n'eſt autre choſe que de redoubler le mal d'une partie déja très-incommodée ; & c'eſt comme ſi un homme qui a fait un effort de jarret ou de hanche, cherchoit à ſe ſoulager en ſautant à cloche-pieds ſur la méchante jambe.

Mais en cette occaſion ils n'en demeurent pas-là, car ayant fait nager le Cheval à ſec, ou fait tirer l'épine, dans ce moment ils le ſaignent aux Ars, ou au plat des cuiſſes ;

ce qui eſt un contre-tems & une imprudence extraordinaire, parce que tout le ſang du Cheval étant agité par le mouvement violent de nager à ſec, &c. il ne s'en évacue que la partie qui eſt la plus pure & la plus remplie d'eſprits animaux : Ainſi la nature demeure affoiblie & bien moins capable de rétablir l'épaule ou la hanche qu'on veut guérir ; outre que c'eſt y attirer l'humeur en ſaignant aux Arts, & que par une plus judicieuſe pratique, on en pourroit faire révulſion, & la détourner en ſaignant au col.

Ne tombent-ils pas encore dans un défaut contre le bon uſage, lorſqu'ils ſoupçonnent un Cheval de morve, parce qu'il eſt glandé & qu'il jette ? Car alors ils commencent par l'églander, comme ſi les glandes étoient la cauſe de la morve, au lieu qu'elles n'en ſont que l'effet ; & un Cheval n'en eſt pas moins morveux pour être églandé ; même le Cheval qui jette, peut n'être que morfondu, quoiqu'il paroiſſe morveux. Leur abus va plus loin, car s'ils voyent que le Cheval jette après avoir été églandé, ils lui donnent quelques cordiaux à leur maniere, qui ne guériſſent point le Cheval, & n'empêchent pas qu'il ne jette : De ſorte que pour derniere reſſource ils le purgent & repurgent ; Ce qui eſt le grand abus & le vrai moyen de rendre le mal incurable, étant une choſe très-évidente qu'en cette rencontre la purgation produit un effet pernicieux, car elle brouille & confond la nature, en lui faiſant prendre une autre voye que celle qu'elle auroit choiſie d'elle-même pour ſe décharger. Ils préviendroient ces accidens s'ils étoient capables d'un peu de ſpéculation : mais ce n'eſt pas pour eux qu'eſt fait cet axiome, *Medicus eſt inſpector Naturæ;* car enfin il faut s'accomoder à la nature, & non pas la contrarier.

Je pouſſerois plus loin cette Critique, & rapporterois quantité d'autres éxemples ; mais je renvoye le Lecteur à

la premiere Partie de cet Ouvrage, qui l'inſtruira de tout ce qui appartient à la connoiſſance des Chevaux, & lui ſera faire de ſerieuſes réflexions ſur la cauſe & ſur les ſignes de leurs maladies. Il les y trouvera définies avec tant de ſoin, que mal-aiſément en pourroit-il prendre ailleurs des idées plus nettes. Que s'il y veut joindre un peu de pratique, & s'attacher à la compoſition & à l'application des remedes, il ſera hors du danger d'être entraîné par les méchantes routines de quelques-uns de nos Maréchaux, & d'une autre eſpece de gens qui ne ſont pas moins à craindre. J'entens parler de certains *demi-Sçavans*, qui n'ayant que des notions ſuperficielles de ce que nous expliquerons, penſent éblouir tout le monde par un grand fracas de paroles, & gardent un honteux ſilence quand on leur demande des effets. Je dis ma penſée avec beaucoup de liberté, mais encore plus de bonne foi & de ſincerité, & chacun ſçait que mes paroles & mes actions ſont dépouillées d'un bas intérêt, & que je n'ai point d'autre motif que celui d'obliger genereuſement le Public, & particulierement ceux qui aiment les Chevaux.



LE PARFAIT MARESCHAL.

PREMIERE PARTIE.

DES MALADIES DES CHEVAUX, & de leurs Remedes.

CHAP. I.

CEUX qui aiment les Chevaux, ſeront bien-aiſes que j'aye travaillé pour faire voir ce Livre avec toute la perfection dont je ſuis capable. Dans toutes les nouvelles Impreſſions qu'on en a vûes juſques-ici, j'ai fait part au Public des connoiſſances que j'ai acquiſes, non-ſeulement de nouveaux remedes, mais encore de pluſieurs experiences & remarques pour l'application deſdits remedes. J'eſpere que cette derniere Edition éclaircira tous les doutes qui m'ont été propoſés, & qu'on y trouvera de quoi ſe ſatisfaire. Je ſuis dans une continuelle pratique, & je vois une infinité de Chevaux malades; ainſi tous les jours j'apprens & je découvre des choſes qui m'étoient ou douteuſes ou inconnues; j'ai toujours eſſayé d'y trouver des remedes faciles & capables de retablir & de remettre les Chevaux en état de ſervir; j'y ai réuſſi quelquefois; & dans cette nouvelle Edition, ſi vous prenez la

peine de la lire, vous vous appercevrez que j'ai ôté quelques remedes trop difficiles à pratiquer, que j'en ai substitué de plus faciles & aussi bons, que j'ai corrigé des défauts qui étoient dans les autres, & enfin que j'ai mis les choses en tel état, que je crois que les Curieux avoueront qu'il faut avoir beaucoup travaillé pour avoir mis ce Livre au point où il est à présent. Je n'y propose aucun nouveau remede qui ne soit bien experimenté ; & pour la commodité de ceux qui l'ont souhaité, je l'ai réduit en deux Volumes.

Vous aurez une grande facilité pour trouver tous les remedes qui sont dans ce Livre, ils sont tous dispensés & tous prêts à s'en servir dans une boutique d'Apoticaire à Paris ; ceux qui sont à la campagne n'ont qu'à lui écrire, il envoyera les compositions toutes faites ; je puis répondre de sa fidelité, de sa capacité, & de plus qu'il n'est point interessé, & qu'il se contente d'un gain modique. Il loge rue des deux Ponts, Isle Notre-Dame, il se nomme Monsieur Baron ; il a toujours les meilleures drogues.

Ayant à traiter des maladies des Chevaux, je crois qu'il n'est pas nécessaire de s'attacher à une speculative inutile ; le plus grand secret est de tâcher à connoître la maladie, *morbum nosse, curationis principium ;* ensuite de choisir les remedes qu'une longue experience a fait connoître pour les plus propres, & les appliquer en temps & lieu. J'ai lû nombre d'Auteurs qui ne croiroient pas avoir bien parlé d'une maladie, s'ils n'en rapportoient une curieuse définition, s'ils ne donnoient raison du nom, s'ils ne faisoient un long dénombrement de tous les signes qui peuvent faire connoître le mal ; ils examinent ensuite toutes les causes en détail, qui contribuent à produire la maladie qu'ils se proposent de guerir ; ils en établissent un pronostic avec régularité, ils tirent des indications qui font tous les chefs de leur pratique, & seroient bien fâchés d'oublier aucun remede qu'un Auteur ait proposé, pourvû que ce soit un remede universel ; car pour des particuliers ils n'en veulent point, ayant banni tous les specifiques de la Medecine, & l'ayant réduit à ce seul point d'en bien parler : sans offenser les braves gens & les sçavans Medecins, dont il y a grand nombre par toute la France, je dirai de quelques autres ce qu'Hipocrate en a dit, *Medicinam vocat omnium artium nobilissimam, sed propter ignorantiam eorum qui eam malè exercent, esse omnium vilissimam.* Ainsi je trouve qu'il n'y a que de l'ostentation dans cette maniere, & tout ce grand préparatif n'aboutit souvent qu'à une bagatelle ; une définition ajustée selon les préceptes de l'art, embarasse ordinairement celui qui l'a faite, & ne donne gueres

d'éclairciſſement à celui qui l'entend. Il eſt juſte de donner à connoître le mal qu'on traite, & de l'expliquer nettement ; mais quelque ſoin qu'on prenne de s'énoncer, ſçachez que l'œil & la pratique vous en apprendront plus que tous les Livres, & je crois plus utile de s'attacher à chercher de bons remedes que de beaux diſcours ; au contraire des Medecins dont je viens de parler, qui ne cherchent que les beaux diſcours, & jamais de bons remedes : pourvû que vous ayez quelque fondement dans les principes, & que vous n'alliez point à l'aveugle, ayant de bons remedes, comme aſſurément il y en a beaucoup dans ce Livre, vous y réuſſirez. Je ne laiſſe pas de donner toute la lumiere que je crois néceſſaire, pour faire comprendre la nature du mal que je propoſe, j'en donne les marques les plus familieres ; & ſans m'attacher aux cauſes inutiles, je propoſe des remedes que j'ai éprouvés avec ſuccès. Et d'autant que nous avons peu d'Auteurs en François qui ayent expliqué la maniere de compoſer les remedes, ayant ſuppoſé que tout le monde ſçavoit le mêlange & la coction des drogues, j'ai tâché autant qu'il m'a été poſſible, d'en donner les moyens les plus faciles, & leur juſte doſe.

J'ai écrit dans ce Traité pour toutes ſortes de perſonnes, pour les plus ignorans & qui n'ont pas la moindre teinture de Medecine, *quæ maxima turba eſt*, j'ai mis des remedes aiſés & faciles. Pour ceux qui ſçavent, ou qui en ont oui parler, & même ont pratiqué quelque choſe dans la Medecine, il y a des raiſonnemens qui les peuvent ſatisfaire ; je crois même que les habiles y verront quelques endroits où ils pourront trouver de quoi s'occuper pour quelques momens. Je ne ſuis ni Medecin ni Docteur, je n'aurai pas peine à le perſuader à ceux qui me connoiſſent ou qui liront ce Livre, ou qui ſçauront la profeſſion que je fais : Néanmoins pluſieurs Medecins, ou ſoi-diſans, ont dit plus d'une fois, que j'avois fait compoſer ce Livre par un Medecin, mais pour déſabuſer ces Meſſieurs, s'ils ſont encore dans cette erreur, je leur dirai qu'il n'eſt pas poſſible à un honnête-homme de ſçavoir la théorie de la Medecine ſans en faire profeſſion, & que j'avoue franchement que ſans fréquenter leurs Ecoles, j'ai lû & relû leurs meilleurs Auteurs, & que ſans cette étude je n'aurois pas pû ni inventer des remedes, ni raiſonner ſur leurs effets, & j'avoue encore que je connois très-bien que tout ce que j'ai dit eſt très-imparfait ; mais ſi on prend la peine de bien examiner certains remedes, on les trouvera bons &

methodiques, & même pour les hommes, si on sçait proportionner la dose.

Avant de venir à notre sujet, j'avertirai le Lecteur que s'il y a dans ce Livre nombre de remedes pour une même maladie, c'est pour son soulagement que j'en ai usé de la sorte. On me dira là-dessus qu'un remede assuré pour chaque maladie, n'eût point tant embarrassé celui qui n'en sçait pas faire le choix parmi cette multitude. Premierement ils sont tous bons, & tous éprouvés, & comme le temperament des Chevaux, & le climat où ils sont élevés ou nourris, est fort different l'un de l'autre, un remede réussit par fois à l'un, qui ne réussira pas à l'autre; ainsi un remede ayant manqué, l'autre ne manquera peut-être pas. De plus j'ai écrit pour tout le monde, on se peut trouver dans un Village, dans un Château, à l'armée, éloigné des endroits où l'on peut avoir des drogues commodément, n'est-il pas bien satisfaisant de choisir le remede qu'on trouvera le moins composé, & duquel on trouvera sur le lieu ce qui entre dans sa composition? De plus, il y a des remedes plus difficiles à dispenser les uns que les autres. Que celui qui ne sçait point le mêlange des drogues, choisisse le remede le plus facile à composer; outre qu'il y a des maladies où il faut presque toujours commencer par un remede, dans le progrès du mal en prendre un autre, & dans la fin encore un. Ainsi vous voyez que plusieurs remedes au lieu de nuire, profitent, & sont d'un grand soulagement à ceux qui ont des Chevaux: car enfin ils n'ont qu'à choisir celui qui leur agrée le plus, ou qui est le plus facile, puisqu'ils sont tous bons, quoique les uns le soient plus que les autres, cela ne se peut autrement.

Pour agir avec conduite dans la guérison des maladies, il faut établir quelques maximes generales qu'on doit toujours observer: les unes regardent le sujet qui souffre, les autres le mal qu'on traite, d'autres les remedes qu'on ordonne, & il y en a même pour celui qui les met en exécution.

Pour le sujet, qui est le Cheval malade, il faut autant qu'il se peut en connoître le naturel, l'âge, les forces, & ce qui lui peut avoir donné occasion de tomber malade. Il y a des Chevaux qui sont d'un naturel delicat & difficile aux remedes, comme sont quelques Chevaux de Manege, s'ils sont trop jeunes ou trop âgés, s'ils ont dissipé leurs forces par le travail, ou par le manquement de nourriture: enfin s'ils ont fait quelques excès; toutes ces circonstances ôtent la liberté de faire de grands remedes, ou du

moins en diminuent la quantité ; il ne feroit pas raifonnable de faigner & de purger un Cheval, & de le tourmenter avec des médicamens, lorfqu'il n'aura befoin que de repos, & de bonne nourriture.

Pour ce qui regarde le mal, il ne faut pas croire qu'un remede leger & foible puiffe guerir une grande maladie, s'il n'eft ufuel : ce ne feroit pas une moindre faute que de s'affujettir à de grands remedes & de longue haleine pour une legere indifpofition.

L'on doit auffi prendre garde à ne vouloir pas guerir une maladie particuliere durant que tout le corps fouffre, ce feroit une entreprife vaine de vouloir guérir un pied malade, tant que la jambe, & même toute l'habitude du corps fera pleine de mauvaifes humeurs ; c'eft vouloir tarir un ruiffeau fans en arrêter la fource, en quoi pèchent certains Maréchaux : il y a auffi des maladies qui nuifent à la guerifon des autres, on les doit traiter les premieres ; il faut encore prendre garde s'il y a du venin & de la malignité dans le mal, car une morfure d'une bête enragée ou venimeufe, eft d'une autre conféqueuce qu'une playe ordinaire.

Touchant les remedes, s'il eft queftion de quelque operation, il faut qu'elle foit exécutée adroitement : s'il eft queftion de drogues, il faut qu'elles foient bien choifies, bien préparées, & bien appliquées. Tenez pour affuré que les drogues les plus rares, les plus difficiles à préparer, & les plus cheres, ne font pas les meilleures : défiez-vous d'une drogue dont on vous demandera beaucoup d'argent, & ne méprifez pas les herbes qu'on foule tous les jours aux pieds. L'on a vû l'or, les perles, les pierreries, la corne de Licorne, & le Befouart, fouvent employés avec beaucoup de frais, & toujours fans profit : de forte que dans les maladies qui donnent du temps, il vaut mieux tenter les remedes les plus doux, les plus aifés, & à meilleur marché, que d'aller d'abord aux extrêmes. Arnaud de Villeneufve l'a fort bien remarqué dans fon Livre, où il a dit, *ubi in promptu habentur fimplicia, dolum eft fi quis compofitis utatur ;* c'eft dans fon Traité fur les Aphorifmes. Vous devez encore fçavoir que fi je propofe plufieurs remedes, dont je fais une longue lifte, mon deffein n'eft pas qu'on les employe tous, fans en oublier aucun ; mais il eft à propos d'en expofer un grand nombre, afin que l'on ne foit pas en peine d'en trouver une partie ; car je ne crois pas que la multitude des drogues foit plus avantageufe qu'un choix de quelques-unes en petit nombre : il y a pourtant certaines compofitions particulieres pour des maladies de conféquence, où je ne voudrois pas qu'on obmît la moindre circonftance.

Je suis persuadé que c'est un assez grand bonheur d'avoir des Maréchaux experts & adroits dans son voisinage ; il n'en manque pas dans les bonnes Villes, sur la conduite desquels l'on peut se fier, & qui peuvent exécuter avec hardiesse, sans présomption, & avec assurance, sans embarras, toutes les operations qui sont nécessaires dans la guérison des maladies, telles que je vous les propose. Mais comme tout le monde ne peut pas avoir cette commodité, le plus sûr est de sçavoir les choses, & de ne négliger aucune occasion de s'instruire ; & d'autant qu'il y a des remedes dont les compositions sont assez difficiles, il est absolument nécessaire d'avoir recours aux Apoticaires, qui doivent être fidéles dans le choix des drogues qu'ils vous fournissent, adroits pour les bien préparer, & raisonnables pour le prix.

J'ose me promettre, pourvû que vous ayez de l'inclination pour les Chevaux, qu'avec un peu d'application à ce que je vais vous enseigner, vous réussirez dans la parfaite connoissance des maladies, & dans leur entiere guérison.

Pour donc traiter un Cheval de quelque infirmité ou maladie qu'il soit atteint, il faut la connoître & ses causes ; cette connoissance est très-difficile dans les Chevaux qui sont privés de raison, & de l'usage de la parole ; il faut en la plûpart de leurs maux deviner, & par des indices assez legers, tirer des conséquences nécessaires, pour user des remedes qui sont les plus convenables à leur mal : ainsi il est nécessaire en ce métier d'avoir de l'expérience, de l'étude, & sur-tout beaucoup d'application, puisque de deux chefs dépend la guérison quand on a connu la maladie, du choix du remede, & de son application.

Si le Cheval en vaut la peine, il faut demeurer derriere lui attentif pour remarquer jusques à ses moindres actions, pour se déterminer aux remedes qu'on veut pratiquer.

C'est en quoi la plûpart des personnes réussissent mal dans la cure des maux interieurs, parce que ne voyant un Cheval qu'un moment, il leur est impossible de le deviner, s'il est un peu extraordinaire : Et comment lui ordonner des remedes convenables, & les appliquer à temps ? Car quoiqu'on soit attentif derriere lui à épier jusqu'à ses moindres actions, pour en tirer quelque indice, souvent avec tous ces soins on réussit mal : ce qu'Hipocrate nous enseigne, disant : *Occasio præceps, judicium difficile, experimentum periculosum.* L'experience nous fait connoître tous les jours que le jugement des maladies est difficile à l'égard des hommes, n'est-il pas encore plus difficile pour les Chevaux dont

les maux ne sont pas si connus ? Personne n'ayant employé pour eux une étude si particuliere que pour les hommes : & de plus ils n'expliquent pas leurs infirmités.

Le commun des Maréchaux de la Campagne, ont seulement une routine ou experience de Pere en Fils, de Maître à Valet, ou de Compagnon à Compagnon, laquelle n'a pas toûjours le succès qu'on pourroit esperer ; & faute de connoissance & d'étude, les maladies qui se pourroient guerir dans le commencement sont rendues incurables, faute d'en avoir découvert & trouvé la cause.

Ces Messieurs dont j'ai parlé, qui passent pour sçavoir quelque chose, quoiqu'ils ne connoissent que les maladies exterieures, & qu'ils ne sçachent qu'operer de la main, tellement quellement, ont peu de fonds dans cette science. *Si constitutionem ab initio non cognoscet, & id quod in corpore dominatur, non poterit ea quæ animali conducunt offerre.* Ces deux mots Latins que j'ai tiré d'Hipocrate, expriment très-bien ce que je viens de dire ; ceux qui l'entendront seront de mon sentiment.

Une cause essentielle pour laquelle quelques sçavans Maréchaux ne réussissent pas dans la cure des Chevaux, est qu'ils épargnent les drogues, craignant qu'on ne payera point la juste valeur d'icelles ; par exemple, s'ils ont donné un remede à un Cheval, qui coûteroit cinquante ou soixante sols, on se moqueroit d'eux, s'ils en demandoient ce prix ; comme aussi des remedes cordiaux qu'on doit donner aux fiévres, qui sont chers, & coûteront trois ou quatre francs pour un seul breuvage ; on n'est pas accoutumé à leur voir donner de pareils remedes, & ainsi qui voudra les payer ? C'est pourquoi ils composent leurs breuvages avec de vieilles drogues, qu'ils ont à bon compte : les cordiaux de même, lesquels échauffent & enflamment plus un corps qu'ils ne le soulagent ; & pourvû qu'un Cheval vuide beaucoup par le purgatif qu'ils ont donné, sans s'attacher à la qualité de la matiere qui doit être évacuée, c'est assez pour contenter ces gens qui disent que leur Cheval a été très-bien purgé contre toute bonne methode. Hipocrate dit : *Si talia purgantur qualia purgari oportet, confert, & leviter ferunt ; sin minùs contrà.* Mais en ce cas, c'est plûtôt par avarice que manque de capacité ; néanmoins depuis que je vois des Chevaux malades, je n'en ai vû aucun avec une fiévre continue, sans intermission de deux fois vingt-quatre heures, en échapper, quoique les plus habiles les ayent traités & médicamentés : c'est en verité que les Medecins & les autres sont bien empêchés à traiter

Chap. I. ces fiévres, car on n'y voit gueres clair, la nature seule n'en peut venir à bout, & l'on ne la peut aider toutes les fois qu'on le veut.

Je ne me vante pas de vous enseigner à guerir la fiévre continue, il n'y a gueres de remedes qui le puissent; néanmoins il en échappe, y donnant remede de bonne heure, & conservant le cœur sain sans l'enflammer, comme font la plûpart des cordiaux qu'on donne aujourd'hui : car les Maréchaux composent leurs cordiaux avec tout ce qu'il y a de plus commun & à meilleur marché. Proposez-leur la poudre cordiale ci-après décrite, ils s'en donneront bien de garde : elle est trop chere, disent-ils, & cependant les Chevaux ne guerissent pas avec ces cordiaux communs, car un remede cordial doit fortifier par une vertu specifique, non par une grande chaleur qui enflamme, puisque tout cordial pour les Chevaux doit être composé de simples, qui fortifient sans enflammer. Les eaux cordiales de scorzonere, de chardon benit, de scabieuse, de roses, & autres sont admirables, elles humectent & fortifient, mais il en faut trois chopines à un Cheval, avec quelque bonne confection, comme est celle de jacynthe & d'alkermes, sans musc, ni ambre, qui ne sont pas cheres comme on le croit, ou avec demi-dragme de garance, qui est la graine d'écarlate : les racines de zedoaire, le contra-jerva, l'énula-campana, les cubebes, &c. L'essence de vipere est la base des bons cordiaux, & celle qui peut conserver le cœur du venin & du feu étranger de la fiévre continue; & si d'abord qu'on la découvre on en use, le Cheval qui a la fiévre en sera soulagé : ces cordiaux & la saignée sont des remedes pour ces fiévres, comme nous dirons en son lieu. J'ai souvent éprouvé que le feu de la fiévre a été éteint par un plus grand feu, lequel étant conforme à la nature, est aidé par elle-même pour détruire ce feu étranger, qui travaille à la consumer : ce qui n'est pas dans les hommes, qui sont d'un temperament bien different. Le sel theriacal des viperes est aussi un excellent cordial, & finalement toutes les parties de la vipere sont admirables pour préserver le cœur des Chevaux de toutes les malignités que la fiévre y pourroit causer; mais comme l'action en doit être prompte, les cordiaux qui ont leur essence en liqueur, ou qui sont composés de sels volatils, sont les plus excellens, car d'abord ils penetrent & font leur effet dans le moment qu'on les donne.

Pour les maux de tête, j'en ai préservé une infinité avec un mineral, ou avec une poudre qui est inserée dans ce Livre; pour la guerison on n'a point de remede si assuré; le mal ayant gagné ils

ils réussissent & manquent souvent, & jusqu'à present personne ne se peut vanter d'en avoir un assuré, quoique j'en aye proposé de bons ; mais comme ces maux changent & ne sont plus les mêmes, il faut inventer d'autres remedes.

Remarques & observations pour connoître tout Cheval malade.

LEs connoissances nécessaires pour réussir dans la cure des maladies d'un Cheval, sont outre l'idée generale qu'il en faut avoir, de le considérer attentivement, pour découvrir l'infirmité particuliere qui l'afflige : le premier signe qu'il vous donnera de sa maladie, sera le dégoût ; lors il faudra voir s'il a l'œil agart & farouche, l'œil du Cheval est le vrai miroir de son interieur, s'il a l'oreille froide, la bouche échauffée, pâteuse ou baveuse, le poil herissé aux flancs, & lavé aux extremités plus qu'à l'ordinaire, c'est-à dire, déteint, ayant accoutumé de l'avoir vif ; si la fiente est dure & noire, ou verdâtre ; s'il urine clair, c'est à sçavoir, une eau claire & cruë ; que l'œil lui pleure, qu'il ait la tête pesante & basse, qu'en cheminant il chancele ; qu'ayant accoutumé d'être vigoureux, on le voit tardif & pesant ; qu'étant vicieux aux autres Chevaux, il ne leur dit rien, qu'il se leve & couche souvent dans l'écurie, regardant son flanc, que lesdits flancs lui redoublent, que le cœur lui batte; ce qui se connoît, appliquant la main platte entre l'épaule & la sangle au côté gauche ; qu'il se neglige, sans se soucier quoi qu'on lui fasse, & plusieurs autres signes que les Chevaux nous donnent de leurs maladies, desquels nous parlerons de chacun en particulier en son lieu.

Lorsqu'un Cheval a été long-temps malade, & qu'il ne se campe plus pour pisser, même qu'il ne tire pas, mais simplement laisse dégouter l'urine de dedans le fourreau, c'est presque toujours un signe mortel, s'il ne pissoit pas de la sorte étant en santé ; mais si se portant bien il laissoit dégouter l'urine de dedans le fourreau, comme cela arrive quelquefois, on ne pourroit en tirer aucune conjecture s'il pissoit de même étant malade.

C'est encore un signe presque toujours mortel, lorsque la queue & le crin s'arrachent avec beaucoup de facilité.

C'est un signe de maladie dangereuse, lorsque le Cheval ne se couche point étant malade, ou s'il se couche qu'il se releve d'abord, ne pouvant respirer à son aise étant couché ; que si au contraire au

CHAP. II. déclin d'une maladie le Cheval se couche, & demeure long-temps couché, c'est un très-bon signe.

Lorsqu'un Cheval malade montre le blanc de ses yeux au haut, c'est signe qu'il souffre de la douleur, & que sa maladie sera longue.

De ces signes vous pourrez conjecturer que votre Cheval est malade; il faut tâcher de connoître ensuite sa maladie en particulier pour y donner remede, un mal connu est à demi guéri, *morbum nosse curationis principium.* Nous commencerons par les maux qui viennent à la tête, & suivrons en cet ordre tout au long du corps du Cheval, jusqu'aux moindres infirmités, & donnerons les remedes après avoir donné une legere définition de la maladie & de ses causes, & l'avoir fait connoître autant qu'on le peut sur le papier.

Du Lampas ou Féve.

CHAP. III. Le lampas est une grosseur ou croissance de chair environ comme une noisette, qui croît dans le palais auprès des pinces, & surpassent les dents, aux uns plus, aux autres moins. Le Cheval voulant manger l'avoine, ressent de la douleur en cette partie, de sorte qu'il quitte le manger; cette incommodité est ordinaire aux jeunes Chevaux. Ouvrant leur bouche, on voit d'abord si le palais est plus haut que les dents, nous l'appellons le lampas; le remede est de l'emporter avec un fer rouge fait exprès; le moindre garçon de Maréchal sçait faire cette operation; mais il faut prendre garde qu'ôtant le lampas, un mal-adroit qui aura trop fait chauffer son fer, & qui ayant coupé la grosseur qui fait le lampas ou féve, s'il brûle l'os en y retouchant avec le fer chaud plusieurs fois, il faudra qu'il en tombe une esquille: ce qui cause un grand désordre, qui peut avoir des suites fâcheuses, qu'il faut éviter en coupant le lampas du premier coup, sans y revenir lors qu'il est coupé.

A Paris ils font difficulté de brûler le lampas aux jeunes Chevaux dans le temps qu'ils ont encore des dents de lait dans la bouche; & je crois assurément qu'il ne le faut ôter qu'à ceux qui ont mis toutes les dents, s'il ne porte pas de préjudice & ne les empêche de manger.

Des Barbes ou Barbillons.

C'eſt une petite croiſſance de chair de peu d'importance, qui vient dans le canal ſous la langue, de même figure qu'on en voit aux barbeaux ; elles empêchent le Cheval de boire, on les voit en tirant la langue du Cheval de côté : pour y remedier, il les faut couper avec des cizeaux le plus près qu'on peut, frotter de ſel, & ſans autre myſtere elles ſe gueriſſent d'elles mêmes.

Du Ticq.

Nous expliquerons & ferons connoître dans le Chapitre XXV. ſeconde Partie, ce que c'eſt que le Ticq ; les remedes qu'on y peut apporter ne réuſiſſent pas toujours. On fait faire une courroye de cuir large de trois doigts, avec laquelle on ſerre le col du Cheval près de la tête, en ſorte néanmoins qu'il puiſſe avoir ſon haleine : tant que le Cheval aura le gozier ſerré de cette maniere, il ticquera peu ou point.

D'autres font couvrir les bords de la mangeoire avec des lames de fer ou de cuivre, le Cheval trouvant ce fer, n'oſe appuyer les dents deſſus pour ticquer, & ainſi il demeure quelque tems ſans avoir ce divertiſſement ; mais il y en a de ſi attachés à ce caprice, qu'il ticquent ſur le fer & ſur le cuivre.

On peut facilement dans les commencemens qu'un Cheval ticque, frotter la mangeoire avec quelque herbe fort amere, comme auſſi avec de la fiente de vache ou de chien ; quelques-uns couvrent les bords de la créche ſur leſquels il ticque, avec une peau de mouton la laine en dehors ; il ſera quelque tems ſans ticquer deſſus.

Le plus aſſuré moyen pour les ticqueurs, eſt de les faire manger en lieu où il n'y ait point de créche ou mangeoire, qu'il y ait ſeulement un ratelier, & attachant les Chevaux à une boucle contre le mur, leur donner leur avoine dans un havre-ſac, qui eſt un ſac qu'on leur pend à la tête avec une corde, comme font les Cavaliers à l'armée, & les Charetiers ſur les ports à Paris.

J'ai vû des Chevaux guérir abſolument de cette incommodité par l'un de ces moyens, qui avoient même plus de huit ans paſſés, & dont le défaut par conſéquent étoit inveteré.

Des Sur-Dents.

CHAP. IV.

ON appelle des Sur-dents, lorſque les dents mâchelieres viennent à croître en dehors ou en dedans, enſorte que voulant manger, les pointes des dents qui ſont crûes plus hautes que les autres pincent la chair ou la langue, & font douleur, & l'empêchent de manger.

Cette incommodité, quoique de petite conſequence, ne laiſſe pas d'embarraſſer. Quand on le voit perdre le manger, ſans aucune cauſe manifeſte, qu'il a l'œil & le poil bon, qu'il eſt gay, que néanmoins il amaigrit, ne pouvant manger, il faut manier les dents mâchelieres. Si l'on rencontre tout au travers des lévres les pointes que l'on appelle ſur-dents, ou dents de loup, on prend un pas-d'Aſne, qui eſt un fer que tous les Maréchaux ont, avec lequel on fait tenir au Cheval la bouche ouverte, & on voit les ſur-dents; on les rompt avec une gouge (tous les Maréchaux en ſont pourvûs (on frappe ſur la gouge adroitement ; car autrement on ébranle une bonne dent au lieu de la ſur-dent, & même toute la mâchoire. Pour éviter cet inconvenient, qui peut aiſément arriver, au lieu d'abattre les ſur-dents avec la gouge, l'on fait mâcher au Cheval une groſſe lime que les Serruriers appellent un carreau; il rompra de lui-même les ſur-dents qui ſurpaſſent ſi elles ſont petites, ſans aucun riſque d'ébranler les groſſes dents ; il faut lui faire mâcher ce carreau pendant un quart d'heure de chaque côté.

J'ai eu un Mulet qui avoit une dent mâcheliere de deſſous d'une extrême longueur ; comme la dent de deſſus étoit tombée, celle de deſſous monta dans ce vuide, & perça le palais de l'epaiſſeur d'un doigt, ce qui lui faiſoit grande peine quand il buvoit. J'ai apporté cet exemple comme extraordinaire, & pour faire voir que les dents, quand une fois elles débordent, & qu'elles ne s'uſent pas les unes les autres en mâchant, croiſſent extrêmement juſqu'à percer le palais, comme je l'ai dit.

J'ai vû un vieux Cheval qui avoit une des groſſes dents de deſſus crûe de travers, & ſi longue, qu'elle ſortoit de l'épaiſſeur d'un doigt du rang des autres mâchelieres ; il fallut abattre le Cheval pour lui caſſer cette ſur-dent avec la gouge, ce que nous fîmes avec bien de la peine ; mais la mâchoire en fut ſi fort ébranlée, qu'il ne mangea de quinze jours qu'avec bien de la peine ; enfin il ſe

remit & mangea fort bien, ce qu'il ne pouvoit faire ayant cette fur-dent qui l'en empêchoit.

Les jeunes Chevaux rarement ont des fur-dents, elles n'arrivent qu'aux vieux, comme le lampas n'arrive qu'aux jeunes, puifqu'au contraire le palais fe décharne & deffeche à mefure que les Chevaux croiffent en âge.

Il faut remarquer que pour ôter le lampas, barbes & fur-dents; l'on ouvre la bouche du Cheval avec un pas-d'afne, qu'il faut envelopper à l'endroit où il appuye fur la barre, de quelque vieux linge ufé, de crainte d'entamer les barres : J'ai vû beaucoup de Chevaux avoir la bouche offenfée faute de cette précaution.

De la bouche bleffée ou entamée.

LOrfque la bride porte trop rudement fur les barres, foit par la faute de la main du Cavalier ou autrement, les barres s'en trouvent offenfées ou rompues, il faut, fi la bleffure eft petite & que l'os ne foit pas rompu, frotter cette partie avec du miel rofat huit ou dix fois par jour.

Si l'os eft rompu, & qu'en paffant le doigt fur la bleffure on trouve quelque pointe qui vous pique, ou qu'il y ait ulcere formé, prendre un peu de cotton, que l'on imbibe avec de l'efprit de vitriol ou de l'efprit de fel, on introduit ce cotton dans le trou de la barre, & on le laiffe agir pendant qu'on tient la langue d'une main, & de l'autre la bouche ouverte ; car de faire tomber des gouttes d'efprit de vitriol ou autres fur l'ulcere, il en tomberoit facilement ailleurs, ce qui cauteriferoit peut-être, & feroit du mal où il n'y en a pas. Le lendemain, & tous les jours fuivans, frotter le mal avec du miel rofat ou miel commun, l'efcarre tombera, & l'efquille d'os auffi d'elle-même ; l'efcarre étant tombée, mettez-y fouvent de l'eau-de-vie ou du fucre, l'ulcere guérira : S'il y a un trou dans la barre avec pourriture & puanteur, ce qu'on connoît en mettant le doigt dans le trou fans trouver efquille, & retirant le doigt on le trouve fort puant & infect, il faut remplir ce trou avec du fucre pilé trois ou quatre fois le jour; bien-tôt ce fucre aura nettoyé la partie, & continuant, le trou fe bouchera, & la barre guérira ; mais il faut mettre au Cheval un canon fimple, ou autre embouchure qui ne le bleffe plus, & lui ôter abfolument le mors qui l'a bleffé, fur peine de perdre la bouche fans reffource : Si la langue étoit bleffée, il faut changer le

mors, & lui en donner un qui ait la liberté de langue elle guérira d'elle-même sans autre chose.

L'os de la barre est quelquefois rompu si étrangement, qu'il est éclatté jusqu'au-dessous sous la peau de la barre, la matiere s'y forme qui carie l'os, & comme la nature cherche à se défaire de cette matiere corrompue, elle pourrit la peau à l'endroit de la barbe; il s'y fait une enflure ou tumeur avec ulcere, pour donner issue & évacuer une partie de cette matiere. Pour y donner ordre, il faut introduire la sonde par le trou qui est à la barbe, & considerer jusqu'où il penetre; j'en ai fait traiter où la sonde penetroit jusques dans la bouche. Le mal sondé & bien reconnu, il faut faire ouverture par-dessus la barbe avec le couteau de feu tranchant, de haut en bas, & fendre le cuir jusqu'à l'os; lors il faut encore sonder, après passer un bouton de feu dans l'os jusqu'où vous conduira la sonde, & y revenir à plusieurs fois, jusqu'à ce que vous ayez bien brûlé & penetré tout l'os carié; afin de l'obliger à plûtôt esquiler, frottez tout l'endroit que vous avez brûlé avec de bonne huile de laurier, & y en mettez de six en six heures pendant deux jours.

Mais comme il faut que le Cheval mange pour vivre, le mouvement de la mâchoire & la partie où est situé le mal qui est fort humide, fera croître la chair excessivement, qui pourroit boucher le trou que vous avez fait à la barbe, & empêcher les esquilles de tomber, il faut prendre soigneusement garde au trou qui est à la barbe, & brûler avec le fer rouge ces chairs qui croissent trop, & souvent on est obligé de les brûler trois & quatre fois en differens tems: on peut aussi au trou qui répond à la barbe, où la chair croît par trop, y mettre du sublimé en poudre, pour éviter d'y mettre si souvent le feu; car dedans la bouche sur la barre, il n'y faut mettre que du sucre dans le trou, & l'esquille de la barre tombe assez facilement; mais à la mâchoire l'esquille qui doit sortir par le trou qui est sur la barbe, sera fort difficile à se détacher, & c'est l'endroit où la chair croît si fort. Finalement les esquilles tombées, on met dans le trou qui est dans la bouche du sucre pilé, & sur les playes de la barbe, on les lave avec eau-de-vie, & de l'alun brûlé ensuite, & on continue jusques à guérison.

Du Cheval dégoûté.

CHAP. VI.

UN Cheval est dégoûté lorsqu'il mange moins qu'à l'ordinaire, ou qu'il mange plus mollement, ou bien qu'il refuse absolument le manger de l'avoine, la rebutant tout-à-fait. Le dégoût peut provenir de plusieurs causes, dont les unes sont très-faciles à connoître & à guérir, les autres incertaines, particulierement dans le commencement d'une maladie dont l'évenement est douteux.

Nous rapporterons plusieurs causes de ce dégoût, avec leurs remedes. Il y a des Chevaux naturellement délicats, lesquels pour peu de chose se dégoûtent; une ordure qu'il trouveront dans leur avoine, un brin d'herbe moisi, une vetille & un rien les empêche de manger; mais comme ils se sont dégoûtés facilement, tout aussi facilement ils recommencent à manger. Il vient des cirons au-dedans des lévres des Chevaux dessus & dessous, qui leur causent de la démangeaison; ils se frottent continuûllement les lévres contre la mangeoire, & perdent le manger, sans autre indisposition : il faut renverser les lévres, si l'on y voit quantité de petites éleveures, ce sont des cirons.

Le remede est de couper la premiere peau au-dedans des lévres, à l'endroit où sont les cirons, avec un bistouri ou couteau bien affilé: on frotte ensuite ces incisions avec du sel & du vinaigre par tout le dedans des lévres, & le Cheval recouvre d'abord l'appetit.

Si vous ne connoissez point la cause pour laquelle votre Cheval est dégoûté, je crois qu'il est à propos au matin de lui donner un coup de corne, ou bien le saigner au palais avec la lancette (ce qui est la même chose) en cette maniere; on choisit le milieu du palais entre les deux crocs, ou bien si c'est une Jument, au troisiéme ou quatriéme sillon, & l'on perce cet endroit avec une lancette ou avec une corne de cerf bien pointue, l'un & l'autre ne sont pas bien difficiles, & c'est ce qu'on appelle un coup de corne : on donne incontinent au Cheval deux picotins de son mouillé pour lui arrêter le sang.

Si pourtant après avoir mangé le son le Cheval saignoit encore, il faut lui lever la tête avec la corne, comme qui voudroit lui donner un breuvage, & d'abord le sang s'arrêtera.

Et si l'ayant tenue levée long-temps, la baissant le Cheval saignoit toujours, on peut sans lever la tête au Cheval, lui arrêter le sang facilement avec une coque de noix vuide, l'appliquer sur la saignée, la presser & la tenir là quelque temps: la coquille s'y attache & arrêtera le sang avec plus de facilité que beaucoup d'autres remedes bien difficiles à pratiquer. Si je pouvois guérir un Cheval malade

avec une bagatelle, je préfererois cette bagatelle à toutes les drogues des Indes les plus précieuses.

On peut faire cette saignée en toutes occasions, dans l'incertitude des maux, car elle ne peut nuire, & souvent elle profite beaucoup.

En Allemagne elle est si usitée, que la plûpart des cochers ont une corne pendue à leur ceinture, tant parce qu'ils croyent d'en être bien parés & ornés, que pour saigner leurs Chevaux au palais: D'abord qu'ils paroissent tristes, dégoûtés ou étonnés, tout aussi-tôt on leur donne un coup de corne, & l'instrument n'est pas loin pour le faire, puisqu'ils l'ont toujours avec eux.

Si après ce coup de corne il continue à être dégoûté, il le faut tenir au mastigadour pendant une couple d'heures, l'ôter & le remettre de temps à autre, & lui donner de bons lavemens qui ne peuvent nuire, & tâcher par les observations de ce que nous avons dit, à découvrir la cause de son dégoût.

Quelque cause qui l'ait dégoûté, quand même il seroit malade (ce qui arrive assez souvent) il faut lui faire mâcher une plotte, que j'appelle gourmande, enveloppée dans un linge, & attachée au filet ou mastigadour, le tenir deux heures bridé, en le débridant il mangera: La pilule ou plotte se trouvera décrite dans ce chapitre sur la fin.

Si l'on est au temps des raves, qu'on crie à Paris si communément, il en faut prendre une bonne quantité, & lui en faire manger feuilles & racines: La rave remet les Chevaux en appetit, & les fait pisser; le remede est facile, & les Chevaux dégoûtés y prennent goût, comme aussi aux bettes-raves cuites, & souvent recouvrent l'appetit. La presle, en Latin *Clauda Equina* ou *Equisetum*, verte ou seche, remet en goût les Chevaux & leur décrasse les dents; c'est une herbe qui croît dans les lieux humides; on s'en sert pour nettoyer la vaisselle & la dégraisser.

Une demi-once d'Assa fœtida, & autant de Sabine en poudre, mise dans un noüet, & attachée au mastigadour, le laissant une couple d'heures, lui redonnera l'appetit; il faut continuer tous les jours plusieurs fois, le même noüet servira long-tems.

On peut remarquer si le Cheval n'a point de chaleur étrangere dans le corps, ce qui se connoît par le battement de flanc; s'il n'en a point, il est bon de lui donner dans du vin rouge ou blanc une once de theriaque bien délayé, au défaut de theriaque, l'orvietan est passable; il consommera les crudités restées dans l'estomach, & fera recouvrer l'appetit.

S'il

S'il n'a pas perdu abſolument le manger, comme nous parlons ſeulement des Chevaux dégoûtés, on ſuppoſe qu'ils mangent, mais peu & mollement, on peut chercher d'un arbriſſeau qu'on nomme de la Sabine, qui a la feuille comme le Ciprès, & en mettre tremper dans de l'eau, dont il faut mouiller ſon avoine & ſon ſon, même en humecter le foin, cela le fera mieux manger : il faut continuer cette methode quelque temps.

Communément on fait le remede ſuivant, & tout le monde le pratique : mais pour ne rien omettre de ce qui peut ſervir, il faut préparer dans un pot du verjus ou du vinaigre, environ une couple de verres, ſept ou huit gouſſes d'ail concaſſées, & deux onces environ de ſel menu, une demie-livre de miel, puis avec un bâton, dont le bout ſera enveloppé d'un linge, lui frotter les gencives, les lévres & la langue avec cette compoſition mêlée enſemble, puis vous lui ôterez le maſtigadour, & infailliblement il mangera ; mais s'il ceſſe trop-tôt il faudra recommencer à le frotter ; quelques-uns mettent du miel roſat, qu'ils démêlent bien avec toute la compoſition ; du miel commun ſuffit, & il eſt très-bon.

Il eſt fort à propos, avant que de frotter la bouche du Cheval avec ce remede, de la lui bien laver avec une éponge imbibée d'eau fraîche, pour lui ôter la bave amere, qui ſouvent le dégoûte plus que tout.

On peut auſſi concaſſer cinq ou ſix gouſſes d'ail avec une petite poignée de ſel, l'enfermer dans un linge, & l'attacher au maſtigadour, lui laiſſer dans la bouche une demie heure ou une heure.

Je me ſers ſouvent pour les Chevaux dégoutés d'une once de bon Aſſa fœtida, que j'enveloppe dans un linge, & l'attache au maſtigadour pour le laiſſer une couple d'heures ronger ; il faut qu'un Cheval ſoit bien dégoûté, s'il ne mange après : quand il ne mange plus, on lui remet le maſtigadour, & le même Aſſa fœtida ſert juſqu'à ce qu'il ſoit tout fondu.

Si après toutes ces précautions le Cheval reſte dégoûté, prenez une branche de bois de laurier de groſſeur mediocre, mettez-la entre les dents mâchelieres, & la laiſſez mâcher, puis frottez la branche avec du miel roſat, ou du commun au défaut, & la lui redonnez à mâcher la frottant de miel ; vous continuerez demie-heure de la ſorte, il mangera après ſans doute.

Une branche de figuier pourra preſque faire le même effet.

Quand on a des Chevaux dégoûtés, il faut chercher toutes les inventions poſſibles pour les faire manger ſans contrainte, par de petits ſoins faciles, comme d'être ſouvent près d'eux, ſur tout quand le dégoût vient par maladie, leur donner à manger avec la main un

CHAP. VI. peu de foin : d'abord qu'ils le refusent, leur mettre le mastigadour une demie-heure, puis le leur ôter, leur présentant ensuite quelques morceaux de pain, s'ils le refusent, leur laver la bouche avec une éponge, leur donner ensuite un peu d'avoine dans la main ; enfin, il faut chercher tous les moyens possibles d'empêcher un Cheval de perdre absolument le manger, & pour cet effet l'Armand qui suit fera merveille.

Le plus assuré de tous les remedes, est de mêler une once de foye d'antimoine parmi du son mouillé, que le foye soit bien pulverisé, & continuer à lui en donner deux fois tous les jours ; assurément il le fera bien manger, & lui profitera beaucoup à la santé. La description & la maniere de composer le foye d'antimoine se trouvera ci-après au Chapitre CXXV. On peut lui en faire manger aussi long-temps qu'on voudra, sans rien appréhender de mauvais ; au contraire, il ne s'en ensuivra que de bons effets, à moins qu'il ne voulût jetter sa gourme, car le foye d'antimoine rafraîchit, & il faut échauffer.

Je donnerai un avis en cet endroit à ceux qui voudront se servir de mes remedes, qu'ils sont tous dispensés avec le poids de marc, qui est le poids dont les Orfévres se servent par tout : car la plûpart des autres Livres dans leurs compositions, parlent du poids de Medecine, ou du poids de la Ville où ils pratiquent ; mais dans ce Livre, il n'est fait d'autre mention que du poids de marc de seize onces à la livre, qui est le poids de Paris & de Bourgogne ; car quoique dans quelques Villes de France il y ait seize onces à la livre, les seize ne valent que quatorze de Paris, puisque c'est le plus grand poids qui soit dans le Royaume.

Armand pour un Cheval dégoûté & malade.

CHAP. VII. PRENEZ plein un plat de mie de pain blanc émiée bien menue, mouillez-la avec du verjus, y mettant trois ou quatre pincées de sel ; au défaut de verjus le vinaigre pourra servir, & suffisante quantité de miel rosat ou violat, & à leur défaut du miel commun : mettez cette pâte clair dans un pot, pour la faire cuire sur un petit feu un quart d'heure, pour en ôter l'humidité superflue : puis vous y ajoûterez de la canelle en poudre, le poids de deux écus sols, qui font deux gros, une douzaine & demie de clous de girofle battus, une muscade rapée, & demie livre de cassonnade : remettez le tout sur un petit feu, & laissez cuire à feu lent un demi quart d'heure,

remuant de tems en tems avec une eſpatule de bois, pour bien mêler le tout, & faire incorporer les aromates avec le pain & le miel; mais il faut peu de feu, parce que la vertu des drogues aromatiques s'exhale promptement avec le moindre excès de chaleur.

Il faut avoir un nerf de bœuf, & mettre tremper le gros bout dans l'eau quatre ou cinq heures pour l'amolir, enſuite faites-le ronger au Cheval avec les dents mâchelieres, qui l'applatiront un peu, ou applatiſſez-le avec un marteau, puis vous y mettrez gros comme une noix de l'Armand ci-deſſus, & vous ouvrirez la bouche du Cheval, lui faiſant tenir la langue hors la bouche par le côté, afin qu'il ne la remue point; vous introduirez votre nerf ainſi chargé le plus avant que vous pourrez; d'abord qu'il ſera dans la bouche aſſez profond, il lui faut lâcher la langue, & lui laiſſer mâcher le nerf de bœuf & l'Armand tout enſemble pendant quelques momens; vous lui en remettrez enſuite juſqu'à cinq ou ſix fois, & le laiſſerez après l'eſpace de trois heures manger s'il veut, puis vous lui donnerez de l'Armand, & continuerez de la ſorte de trois heures en trois heures.

L'Armand eſt profitable à tous les Chevaux dégoûtés & malades, pourvû qu'ils n'ayent pas la fiévre; je m'en ſuis toujours ſervi utilement : il nourrit & fait revenir l'appetit, il ne manque jamais, ſi on laiſſe avaler tout doucement le nerf juſqu'au fond du gozier ſans le pouſſer, & le tenant par le bout, il fait jetter au-dehors quantité de flegmes ameres de biles, qui ſont cauſes ſuffiſantes de dégoût. Chaque fois qu'on retire le nerf du gozier, avant que de lui remettre, il faut bien le nettoyer & eſſuyer avec du foin.

Quoique ce remede ſoit ordinaire, aſſurément il eſt excellent, & ſi on le continue, on verra qu'il fait de très-bons effets; car il nourrit, donne de l'appetit, & fortifie la chaleur naturelle.

L'Armand eſt encore bon pour déboucher le gozier d'un Cheval qui auroit avalé une plume, ou autre ordure arrêtée au gozier, le laiſſant avaler en remâchant tout doucement par pluſieurs fois le nerf chargé d'Armand juſqu'au fond, ſans le pouſſer rudement. Enfin, on éprouvera que l'uſage de ce remede ne fait aucune violence, & qu'il le nourrit & le remet en appetit; mais ſi le Maréchal pouſſoit le nerf, & qu'il ne fût pas amolli, il peut lui crever le gozier, & le faire mourir enſuite; mais cela n'arrive jamais, ſi on le laiſſe avaler au Cheval en mâchant le nerf ſans pouſſer beaucoup : de ma connoiſſance il eſt mort des Chevaux faute de cette précaution.

Plotes gourmandes pour faire manger les Chevaux dégoûtés.

CHAP. VIII.

IL n'y a rien au monde qui chagrine & qui embarrasse davantage un homme qui aime les Chevaux, que lorsqu'ils ne veulent pas manger en faisant voyage. On est tous les jours en cette peine, & jusqu'à présent je n'avois rien trouvé qui m'eût donné satisfaction entiere : j'ai experimenté le remede suivant plusieurs fois, & m'en suis si bien trouvé, que je n'ai pas voulu frustrer le public d'une chose qui peut être si utile aux Chevaux, non-seulement à ceux qui peuvent être dégoûtés sans être malades, mais encore pour ceux qui le sont effectivement par quelques maux que ce soit.

Ces Plotes leur feront vuider de la pituite salée, & des flegmes ameres, qui les dégoûtent & leur embarrassent le gozier; ils feront l'effet d'un machicatoire, & purgeront le cerveau; enfin, l'usage vous apprendra que le remede est très bon. Prenez une livre d'Assa fœtida, une livre foye d'antimoine, demie livre bois de laurier, & demie livre bois de genévre, & deux onces racines de peretre; le tout doit être mis en poudre grossiere l'un après l'autre, & pour cela il faut que les bois de laurier & de geniévre soient secs avant de les piler; puis on mettra le tout dans un grand mortier avec de bon verjus de grain bien épuré, & à force de piler & de mêler on incorporera les matieres, ensorte que le tout se puisse lier pour en former des Plotes; ce qui se fera aisément si on a mis le verjus peu à peu, & non tout à coup, on formera des pilules pesantes une once & demie qu'on fera sécher à l'ombre.

Pour s'en servir quand on a quelque Cheval dégoûté, on en prend une qu'on enveloppe d'un linge usé, & on l'attache au filet, puis on la laisse ronger & mâchonner au Cheval une couple d'heures le matin, en le débridant assurément il mangera; le soir il en faut faire autant, & continuer de la sorte, en remettant une nouvelle Plote lorsque l'autre est usée, jusqu'à ce que le Cheval ait recouvré l'appetit.

Ces Plotes font vuider quantité d'eau & de flegmes, qui dégoûtent les Chevaux; on peut s'en servir à la campagne, en attacher une à la bride du Cheval dégoûté, au long de la journée, en le débridant très-assurément le Cheval mangera; il faut continuer de la sorte jusqu'à ce que le Cheval mange très-bien, ce qui sera bien-tôt, s'il n'est point malade d'ailleurs.

On peut se servir si on veut des Plotes cordiales, ou pillules theriacales; elles font l'effet à peu près des Plotes, & donnent appetit

aux Chevaux ſi on les lie avec un morceau de linge au maſtigadour, & qu'on les laiſſe mâcher deux heures le matin & autant l'après-dîné; en débridant les Chevaux, aſſurément ils mangeront, & toujours de mieux en mieux.

CHAP. VIII.

Pilules Stomachiques.

L'uſage des Pilules Stomachiques eſt bon pour faire manger les Chevaux, mais on s'en ſert d'une autre maniere que des Plotes gourmandes; car on fait avaler celles-ci : les Chevaux qui jettent, ou qui ont diſpoſition à jetter, ces Pilules ne leur ſont pas propres; car il faut échauffer, & elles ne le font pas, ainſi les précedentes ſont meilleures à toutes ſortes de Chevaux : en outre il eſt plus aiſé d'attacher une Plote à une bride, que d'en faire avaler, ainſi il y a plus de commodité aux autres qu'à celles-ci; on les fait comme il ſuit.

Prenez une livre de foye d'antimoine, fait comme je l'enſeignerai au Chapitre C X X V. pilez-le fort fin, ayant fait des mucilages de gomme adragan, vous en formerez des pilules peſantes chaçune dix gros, & les laiſſez ſécher.

Vous en ferez avaler deux toutes entieres avec chopine de vin, laiſſant le Cheval bridé deux heures après; on peut continuer tous les jours juſqu'à un mois; elles profiteront beaucoup aux Chevaux, mais il n'en faut pas donner à ceux qui jettent par le nez ou qui veulent jetter, ni à tous les Chevaux qu'il faut échauffer, car elles rafraîchiſſent.

La nourriture des Chevaux qui ne veulent point manger étant malades.

CHAP. IX.

IL y a des Chevaux malades qui perdent abſolument le manger; il faut autant qu'on le peut les délivrer du mal qu'ils ſouffrent, par le choix des bons remedes, & par une juſte & convenable application d'iceux, & ſur toutes choſes, eſſayer dans tous les remedes qu'on fera, à leur donner de l'appetit; & que l'effet du remede ſoit non-ſeulement pour les guérir, mais encore pour ne les pas dégoûter : pour y parvenir on doit avoir recours à chaque maladie en particulier; mais à préſent l'on n'en peut parler qu'en termes generaux. C'eſt une maxime très-bonne, qu'on doit faire tout ſon poſſible, quand on a un Cheval qui ne veut prendre aucun aliment, de l'obliger à en prendre par toutes ſortes de voyes, qui ne ſont pas contraires à ſon mal, afin de n'être pas contraint de lui en donner par force & avec la

CHAP. IX.

corne, comme c'eſt l'uſage ordinaire : car étant obligé d'en venir là, il lui faut lever la tête avec la corde, ce qui le contraint beaucoup; & quand il a la fiévre, elle l'augmente, ne pouvant avoir librement ſon haleine. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe faire avaler un breuvage à un Cheval ſans ſe ſervir de la corne; mais les incommodités que nous venons de dire, ou une partie, s'y trouvent toujours.

Je ne puis approuver le procedé de ceux qui ayant des Chevaux qui ont perdu le manger depuis douze ou quinze heures, ſoit qu'ils ayent la fiévre ou non, leur donnent d'abord une ou deux pintes de lait avec des jaunes d'œufs : ils croyent avec cette nourriture bien retablir leurs Chevaux de tout le déſordre que les jeûnes précedens leur ont fait ſouffrir; mais outre qu'il n'y a nul péril de laiſſer une couple de jours un Cheval ſans manger, cette nourriture eſt très-peu convenable à leur eſtomac, elle eſt plûtôt capable de leur faire du mal quand ils n'en auroient pas; d'ailleurs le lait qui eſt d'une bonne & facile nourriture, a cela de commun avec tous les bons alimens, qu'il ſe corrompt aiſément dans un eſtomach déreglé, il ſe caille & donne des violentes tranchées; & s'il ne ſort pas par la bouche (ce qui ne peut arriver aux Chevaux qui ne vomiſſent point) il s'endurcit & fait des obſtructions de conſéquence. Auſſi Hipocrate qui le conſeille dans pluſieurs rencontres, le défend avec raiſon dans les maux de tête, dans la fiévre & en d'autres occaſions : *Lac dare capite dolentibus malum, malum etiàm febricitantibus.* Si Hipocrate l'improuve aux hommes, qui la plûpart l'ont familier dans leur nourriture, & qui vomiſſent, que ſera-ce des Chevaux qui depuis qu'ils ont quitté la mamelle n'en goûtent jamais? Quand je l'ai voulu éprouver je n'en ai eu aucune ſatisfaction, particulierement aux Chevaux fiévreux. *In ſtomacho ægrotantium animalium acceſſit lac, ſed non imprimitur vitali caractere, propterea aciditas fit putrefactiva, quæ non nutrit, ſed malum auget.* Si ces raiſons ne peuvent déſabuſer les gens de l'uſage du lait aux Chevaux malades, & qu'ils ne guériſſent pas, je les prie de n'en point chercher d'autre cauſe. Vous en pouvez être convaincu par une experience aſſez facile; qu'une perſonne qui ſoit en ſanté boive à jeun du lait environ un verre, & qu'il faſſe en ſorte (comme il eſt facile) de le vomir tout à l'heure, il s'appercevra en le rejettant qu'il eſt aigri dans ſon eſtomach, & même qu'il ſera à demi figé & changé en fromage, à cauſe du ſuc acide que tous les animaux ont dans l'eſtomach, puiſque c'eſt une choſe triviale que les acides figent & font cailler le lait, lequel ne peut que nuire dans l'eſtomach d'un Cheval malade, puiſqu'en cet état il eſt plus capable de corruption & de nuire, que de nourrir, ſuivant la maxime latine que je viens d'al-

leguer. Veritablement cette experience ne se peut faire sur un Cheval qui ne vomit jamais, mais elle nous sert d'une preuve assurée que le lait aux Chevaux malades, leur est plus nuisible qu'utile.

Il y en a qui donnent aux Chevaux des consommés faits de bonnes viandes, ce que j'ai toujours vû pareillement assez mal réussir; si l'on vouloit donner un consommé à un Cheval, il faudroit que ce fût un extrait de foin & d'avoine, qui font sa nourriture ordinaire; car tout Cheval est si fort ennemi de la viande & du gras, que le bouillon est capable de le dégoûter, quand il ne le seroit pas. Tout le monde sçait qu'un Cheval qui se porte bien, auquel on frottera les dents avec de la graisse ou du suif, ne mangera point, que sera-ce d'un Cheval malade?

Je sçai qu'on pourra ôter toute la graisse d'un consommé : mais ce sera toujours une nourriture qui donnera du dégoût, & qui sera tout-à-fait étrangere à son estomach, ce qu'il faut éviter par tous les moyens, puisqu'on a des alimens & plus familiers & meilleurs.

J'approuve le pain cuit, particulierement la mie, avec de l'eau & un peu de sel, en consistance fort claire; c'est une bonne nourriture pour tous les Chevaux qui ne veulent manger ni foin, ni avoine, ni son; j'en ai vû le boire comme de l'eau, ce qui les a nourris fort longtemps; s'ils ne le veulent boire, on les y peut contraindre avec la corne; pour peu qu'ils en prennent, cela est capable de les substanter.

L'avoine gruée ou de l'orge mondée bien cuite, sans beurre ni graisse, simplement avec de l'eau, & passée pour en ôter les grains, & la donner tiéde, nourrira le Cheval sans grande dépense, & fort facilement; c'est un aliment qui a du rapport avec l'ordinaire nourriture qu'il prend, & qui ne donne rien de nouveau au Cheval : il n'y a que la coction ou préparation de l'orge ou de l'avoine qui ne peut être mal-faisante à un estomach débilité par la longueur du mal; ce procedé me semble raisonnable, & l'experience fera connoître ce qui est de plus profitable, le bon sens, s'il me semble, sera pour moi en ce rencontre.

A Paris on a cette commodité, qu'on trouve chez les Grenetiers de la farine d'orge; on en prend une livre, qu'il faut tamiser pour en ôter le son, & ne garder que la farine fine, de laquelle on fait de la bouillie avec environ deux pintes d'eau; on la fait cuire comme de la bouillie jusqu'à ce qu'elle soit épaisse suffisamment; l'ôtant du feu on y mêle demi quartron de sucre, & on la donne avec la corne; cette quantité peut suffire pour le nourrir un jour naturel : de plus, elle humecte un corps desséché par l'ardeur de la fiévre, ou autre cause; s'il a peu de fiévre, & que le dégoût vienne de quelque autre cause, on peut mêler parmi cette bouillie une once de poudre cordiale,

CHAP. IX.

qui sera décrite ci-après, elle contribuera beaucoup à lui faire recouvrer l'appetit, ou bien mêler parmi la bouillie une once de foye d'antimoine en poudre, qui temperera la chaleur des entrailles, si elle est trop grande, & donnera appetit.

Il faut être fort circonspect à donner ou à laisser prendre de la nourriture aux Chevaux malades de fiévre ou de battemens de cœur, & autres maladies chaudes & violentes, qui ordinairement ne sont pas de durée. J'ai vû mourir nombre de Chevaux pour avoir trop mangé, & qui en seroient échappés s'ils eussent observé un régime convenable, c'est-à-dire peu : la quantité de foin est fort contraire aux Chevaux malades ; la gerbée, quand on en a, est préferable ; on peut faire fond sur ce qu'il meurt peu ou point de Chevaux de faim lorsqu'ils sont malades peu de temps, & quantité meurent de trop manger.

Quand on fait prendre de la nourriture aux Chevaux avec la corne, conduisez-vous selon les forces & la taille de votre Cheval ; que s'il mange de lui-même, comme il arrive bien souvent, par l'usage de l'antimoine préparé & mis dans son son, qui lui excite l'appetit, faites-lui observer la diette ; car dès-lors que la chaleur naturelle est trop occupée à cuire & digerer les alimens qu'il a pris, elle ne pourra plus s'employer à consommer l'humeur qui cause le mal, ainsi vous retarderez sa guérison.

C'est dans les maladies violentes que je recommande si fort cette diette, car elles ne sont pas de durée : si la maladie alloit en longueur, il faudroit prendre d'autres mesures, & nourrir son Cheval, de crainte qu'il ne se desséche si fort, que la chaleur étrangere ne soit augmentée, & qu'on ne le puisse rétablir ensuite.

Ce que j'ai dit ici pour la nourriture des Chevaux malades, ne sera point repeté dans tout le cours de ce Livre.

Avant que de m'engager plus avant dans la description des remedes, je donnerai avis à ceux qui aiment les Chevaux, qu'il n'y a rien au monde dont on fasse un plus grand abus que des louanges en matiere des remedes, qu'on appelle communément secrets ; l'usage des éloges est si fréquent, qu'il est très-difficile de discerner si on les distribue avec justice, ou si c'est un vain desir de paroître, & persuader qu'on possede des choses extraordinaires. Vous remarquerez sans doute, que ceux qui vous offrent des remedes, disent tout au moins qu'ils sont admirables, qu'ils guérissent tout ce qu'ils touchent ; enfin, c'est les offenser que de douter seulement qu'ils soient infaillibles, quoique dans leur description vous ne remarquiez ni methode, ni dose, ni même apparence de raison ;

raison ; ils veulent vous persuader que ces rares secrets en ont guéri une infinité. Je ne vous conseille pas de vous laisser abuser par des louanges si mal appliquées : mais éprouvez, & vous connoîtrez que ceux qui ont de bons remedes, ne les donnent qu'après de longues sollicitations, & seulement aux bons amis. Je ne desire pas que vous traitiez les miens plus favorablement, communiquez-les aux gens sçavans, voyez ce qu'ils en diront, & là-dessus éprouvez-les, & en faites cas s'ils vous réussissent. Tout ce que je puis vous assurer, est que je vous donne toute l'experience & le travail de plus de quarante années, ayant toujours cherché & pratiqué des remedes aux Chevaux pendant ce temps ; j'ai étudié tous les Livres qui en parloient ; j'ai conferé avec les Sçavans sur mes doutes ; j'ai medité sur les differens effets des simples, & finalement je les ai experimentez, non pas une fois, mais cent.

J'y ai ajoûté ou diminué, selon les effets que j'ai vû ; & sans vouloir passer pour habile, le plus grand nombre de ceux que je vous donne sont de mon invention, & tous composés avec raisonnement & methode, sans en faire de mystere ni de secret, ne m'en étant pas reservé un seul, afin de faire jouir le Public de mon travail. Avant que je sçusse le peu que le temps & l'experience m'ont appris, je tenois les remedes qui m'avoient réussi si chers & si cachés, que je ne les donnois que très-rarement ; présentement je m'en suis désabusé. C'est une maxime que j'ai toujours trouvé véritable, que dans tous les Arts ceux qui excellent n'ont jamais de jalousie contre ceux de leur profession : tout au contraire, les demi-sçavans ne peuvent souffrir qu'on loue les autres ; bien loin de les louer eux-mêmes, ils s'imaginent que c'est autant de rabattu de leur gloire. Je ne prétends point à la qualité ni au titre de sçavant ; mais j'ai tiré un très-bon augure de ce que l'estime qu'on a fait de ce Livre a causé du chagrin à quelques personnes qui veulent qu'on les croye très-habiles.

Du moment qu'il parut, la plûpart des fameux Maréchaux se déchaînerent contre la methode que je prescris, de traiter les maladies des Chevaux, parce que je ne suis pas leur ancienne routine : depuis quelques personnes de qualité qui ont confiance en moi, ayant eu des Chevaux malades, ont ordonné à leurs Maréchaux de suivre de point en point ce que j'ordonnerois ; ils ont vû que la chose a réussi en mille occasions, ils se sont rendus, & peu à peu ils ont lû mon Livre, & ont quitté en partie la vieille routine, & de l'un à l'autre ils y sont presque tous venus : de sorte que depuis quinze ou seize ans presque toute la Medecine des Che-

CHAP. IX. vaux eſt changée à Paris, & tous les jours des Maréchaux me viennent demander avis ſur les Chevaux malades qu'ils traitent, & par ce moyen ils ſatisfont leurs chalans, qui preſque tous liſent mon Livre, & veulent que leurs Maréchaux le ſuivent de point en point, quand leurs Chevaux ont quelque infirmité. Si cela continue de la ſorte, comme toutes les apparences y ſont, dans peu de tems la Medecine des Chevaux ſera en bon état, & les choſes ſe feront dans un meilleur ordre que par le paſſé. Ce Livre a produit cet effet, ce qui n'eſt pas peu de choſe.

De la Gourme.

CHAP. X. LA Gourme eſt une incommodité de laquelle peu ou point de Chevaux nés en ce climat échappent & ſe ſauvent ſans en avoir été attaqués : c'eſt une vuidange ou décharge des humeurs ſuperflues contractées dans la jeuneſſe, qui ſe fait ordinairement par abſcès au-deſſous de la gorge, entre les deux os de la ganache, ou par les nazeaux; nous ne pouvons la comparer mieux qu'à la petite verole des enfans, avec cette difference du lieu où la nature ſe décharge.

Je ſçai qu'il y a diverſes opinions ſur la cauſe de cette maladie; les uns veulent qu'elle tire ſon origine du ventre de la mere, & que le Poulain en apporte les ſemences, qui dans quelques années que la chaleur naturelle s'augmente, viennent à pulluler & à faire une agitation ou fermentation d'humeurs qui ſe jettent enfin ſur quelque partie, où elles ſuppurent pour l'ordinaire. Les autres veulent que le changement de nourriture, à ſçavoir de lait en alimens plus ſolides, faſſe une alteration notable dans le corps, tant dans les humeurs, que dans les parties qui s'en nourriſſent, & que de cette alteration il arrive une fermentation qui oblige la nature à faire un effort pour expulſer les reſtes de la premiere nourriture, qui ſervent de levain à cette maladie. Il y en a qui ſe perſuadent que toute liqueur ſe fermente & ſe purifie dans un certain temps; ainſi le vin, la bierre, le cidre, les ſirops viennent à bouillir, à écumer, & à ſe clarifier, les uns plûtôt, les autres plus tard, ſelon la diſpoſition de la liqueur, & que le ſang des animaux a ſon temps inégal pour ſe purifier, d'où vient que la petite verole vient aux hommes en divers âges. Pour les Chevaux qui n'ont point le temperament ſi different entr'eux, la Gourme leur arrive ordinairement à trois ou quatre ans : mais de quelque ſource que vienne le mal, il eſt peu important pour la guériſon; il eſt bien plus ne-

ceſſaire de ſçavoir la maniere dont la nature s'en décharge, c'eſt ſouvent par une tumeur ſous la gorge entre les deux os de la ganache, & par les nazeaux ; quelquefois les Chevaux la jettent ſimplement par cette tumeur & groſſeur ſous la gorge ; ſouvent auſſi elle ne vient point à ſuppuration, mais elle ſe réſout par inſenſible tranſpiration ; ſi pourtant elle venoit à ſuppuration, la guériſon en ſeroit plus aſſurée.

Il y en a qui la jettent par diverſes parties, par une épaule, par un jaret, par deſſous le rognon, par un pied, enfin par l'endroit le plus foible qui eſt dans tout le corps du Cheval.

Il jettera ſa gourme par un endroit bleſſé ; quand la nature eſt prête à ſe décharger & à chaſſer cette humeur ſuperflue qui l'incommode au-dedans, elle fait effort pour l'expulſer au-dehors : Il n'eſt rien de plus certain que les parties les plus fortes ſe déchargent de leur fardeau ſur les plus foibles ; ſi cette partie qui reçoit ce fardeau eſt froide, nerveuſe, ou de petite capacité, elle n'eſt pas capable de ſe liberer entierement de cette abondance d'humeurs qui l'oppreſſe, & elle en demeure toujours intereſſée & affoiblie.

Quand un Cheval a jetté la gourme imparfaitement, ſouvent il jette enſuite de fauſſes gourmes à l'âge de ſix, dix & douze ans, qui étant négligées dégenerent en morve. Si la fauſſe gourme a pris ſon cours par le nez (ce qui arrive rarement) ils en ſont bien plus malades. Il eſt très-conſtant que le plus utile au Cheval, eſt de jetter ſa gourme par les glandes ou tumeurs ſous la gorge ; car lorſqu'elle eſt percée, le Cheval eſt hors de peril ; ceux qui la jettent par les nazeaux en ſont auſſi fort ſoulagés.

Il eſt bien favorable aux Chevaux de jetter la gourme dans le tems qu'ils ſont Poulains & nourris dans la prairie : car ayant continuellement la tête baſſe pour paître l'herbe, l'évacuation en eſt plus facile, & ils en ſont moins travaillés ; outre cet avantage que l'herbe eſt une nourriture humide, qui détrempe mieux les humeurs, & les fait couler avec plus de facilité, leur procurant bien plûtôt la guériſon. Il ne faut pas conclure de ce que deſſus, que l'herbe ſoit bonne pour la gourme ; bien au contraire, à la gourme il faut échauffer, & l'herbe rafraîchit : mais les Poulains qui la jettent dans les prez, la nature a eu aſſez de chaleur & de force pour pouſſer & faire ſortir la gourme ; ainſi il n'eſt pas beſoin d'échauffer, puiſque nonobſtant la fraîcheur de l'herbe le Cheval a jetté ſa gourme, & la pouſſe au-dehors : mais aux Chevaux qui mangent ſec, il n'en eſt pas de même, ſi on les mettoit au verd, on les refroidiroit trop, & peut-être on leur feroit venir la morve.

Tous les Auteurs Italiens & Eſpagnols qui ont traité des mala-

 dies des Chevaux, n'ont rien dit de la gourme ; il y a apparence que le Ruiny, qui a si bien écrit de toutes les maladies, n'auroit pas omis celle-là s'il l'avoit connue. Mais dans les pays qui approchent du Midy, les Chevaux ne jettent presque jamais la gourme, ou si la nature s'en décharge, c'est par insensible transpiration. Pascal Catacciolo n'en a rien dit dans son Traité de *la gloria del Cavallo*, qui est fort beau & ample, & digne de la Traduction de quelque bonne plume ; c'est ce qui me donnera sujet de m'étendre plus au long sur cette maladie, comme étant de conséquence en ce pays. J'infere de ce que dessus, que nous ne devons pas être surpris si des remedes que nous prenons des Livres étrangers, comme ceux des Italiens, des Anglois, & autres, ne réussissent pas toujours en France ; les climats sont differens, les herbes & les simples ont plus ou moins de vertus cueillis au Nord ou au Midy, à l'Orient ou à l'Occident ; ainsi un remede qui aura réussi dans un pays pour lequel il a été composé, produira de mechans effets dans un autre climat auquel il n'a pas été approprié.

Ce n'est donc pas le tout d'avoir un remede qui aura réussi en Angleterre, car en France peut-être il ne vaudra rien. Puisque nous nourrissons & traitons les Chevaux tout differemment d'eux ; aussi les manieres de les traiter étant malades, doivent être differentes des leurs. J'en alleguerai ici un exemple sensible sur les hommes. L'hyver de l'année 1657. la Garnison du Fort Mardic près de Dunkerque, étoit composée de soldats Anglois & François : il y mourut deux mille Anglois de maladie, & pas un seul François, & si ils respiroient même air, se nourrissoient des mêmes alimens, & faisoient les mêmes fonctions ; il faut que le temperament ait causé la mort aux uns, & conservé la vie aux autres. Cet exemple peut confirmer ce que j'ai dit des remedes tirés des pays étrangers, & dont le climat est absolument different. En Angleterre les Chevaux ont de certaines maladies qu'ils n'ont pas en France, & nous en avons en France qui ne sont pas en Angleterre : d'où nous pouvons conclure que les Livres d'Angleterre, quoique bien traduits en François, ne sont pas pour l'usage de tout le monde ; il faut être sçavant pour s'en sçavoir servir, & tirer ce qu'il y a de bon, afin d'en faire l'application en France, ce qui est fort difficile. Ce que je dis pour l'Angleterre, je le dis pour l'Allemagne, mais plus fortement pour les pays Meridionaux ; & nous serions bienheureux si en France beaucoup de gens qui sont capables d'écrire, vouloient nous donner des remedes justement appropriés à notre climat, à notre façon de nourrir les Chevaux, & à leur temperament.

Ce que j'allegueraí ensuite confirmera ce que j'ai dit ci-devant : En Gascogne & en certains lieux de Bearn, où le pays est chaud, & tient un peu du climat d'Espagne, les Chevaux y perissent presque tous de la gourme, pour la jetter très-imparfaitement; ils en deviennent aveugles, ou en meurent, & j'ai vû plusieurs Chevaux d'Espagne à Paris, qui pour n'avoir pû jetter leur gourme, ont perdu leurs yeux. Pour revenir à la Gascogne & au Beran, le pays n'y a pas assez de chaleur pour résoudre & dissiper entierement les humeurs qui causent la gourme; & comme le pays est dans un climat où les Chevaux la devroient jetter, il arrive qu'ils la jettent mal & à contre-temps, & s'ils ne sont puissamment assistés, le moindre accident qui en vient, est qu'ils en perdent les yeux. En ces pays ici on n'est pas dans ces appréhensions pour les Chevaux qui y sont nés, parce qu'ils y jettent avec facilité, à cause du climat & de la temperature du pays. Ne voyons-nous pas à Paris que les coups à la tête n'y sont pas dangereux, & que les maux de jambes y guérissent rarement; tout au contraire en Provence & Languedoc : la même raison sert pour les autres maux.

Remede pour la Gourme.

Pour bien faire jetter la gourme à un Cheval, il faut l'envelopper sous la gorge d'une peau d'agneau ou de mouton, la laine contre le poil du Cheval, le tenir chaudement, bien couvert, & hors des vents, frottant tous les jours la glande, & autour des machoires ou ganaches avec la composition suivante. Prenez huile de laurier, beurre frais, autant de l'un que de l'autre, & onguent d'althea, le double de l'un des deux, mêlez le tout à froid dans un pot, & de cet onguent graissez la tumeur; il attirera & fera venir les glandes en maturité : lorsque vous appercevrez que la matiere y sera, si elle ne se peut percer d'elle-même, ce qui seroit à souhaiter, il faut appliquer à chaque tumeur un bouton de feu qui sera courbé de peur d'offenser le gosier, qui n'est pas loin de là; l'escarre des endroits où vous aurez mis le feu étant tombée, appliquez dans le trou qu'elle aura laissé ouvert une tente frottée de suppuratif, qui est du *Basilicum* commun, comme il est décrit ci-après.

Onguent Basilicum ou suppuratif.

Coupez en petits morceaux de la cire jaune, du suif de mouton, de la resine, & de la poix noire, de chacun demie livre : mettez dans

une baſſine ou grand pot cinq livres d'huile d'olive, faites-le chauffer ſur un aſſez bon feu, l'huile étant bien chaude, jettez-la parmi la cire, le ſuif, la reſine & la poix, faites fondre le tout, & paſſez par un canevas ou groſſe toile, & ajoûtez à ce qui ſera paſſé une livre de therebentine, remuez juſqu'à ce que le tout ſoit froid, vous aurez un très-bon ſuppuratif, qu'on appelle du *Baſilicum.*

On frotte avec cet onguent les parties qu'on veut faire ſuppurer, on en frotte les tentes pour le même uſage.

Cet onguent digere les matieres, & en avance la ſuppuration; il diminue les douleurs que le pus excite quand il ſe forme.

Si on mêle avec ce *Baſilicum* du verd de gris, & de la couperoſe blanche, tous les deux en poudre fine, il guérira une playe, & la conduira à cicatrice.

Si la chair croiſſoit trop, & bouchoit le trou par où doit ſortir la matiere, ou que la chair autour du trou fût ſaigneuſe ou baveuſe, il faut frotter les tentes avec de l'Epyptiac, qui eſt un onguent ordinaire pour déterger les playes, ou mêler avec le baſilic du verd de gris & de la couperoſe blanche.

Si le trou ſe bouche trop tôt, il n'y a qu'à y remettre le feu, qui fera retomber une ſeconde eſcarre.

Si le Cheval jette fort bien par les nazeaux, il ne lui faut rien faire, mais ſeulement le tenir chaudement, & le promener ſoir & matin; car depuis qu'il eſt débouché il n'y a plus rien à appréhender. Mais s'il a les conduits du nez bouchés, par la matiere qui ſe congele & ſe ſéche, enſorte qu'il ne jette qu'avec peine, & qu'il ne puiſſe avoir ſon haleine, il lui faut ſeringuer dans les nazeaux (avec une petite ſeringue) de la liqueur faite moitié eau-de-vie & moitié huile d'olive battues enſemble, le tout tiéde; elle détachera les flegmes qui bouchent ſes conduits, & aidera la nature à mieux pouſſer au-dehors: ce petit remede ſouvent réiteré donne une grande facilité pour faire jetter.

S'il ne jette que peu, & que la nature ne s'évertue pas aſſez, il faudra l'échauffer en lui donnant des plottes cordiales, ou des priſes de poudre cordiale, comme auſſi de l'opiate de Kermes, ou bien lui donner des priſes de la poudre du Lieutenant, décrite à la fin de ce Livre; ſi vous n'avez de l'une ni de l'autre, donnez-lui tous les matins une chopine de vin d'Eſpagne, & demi-once de theriaque mêlés enſemble.

Il y a une herbe nommée Pervanche, en latin *vinca pervinca*; laquelle hachée menu, & donnée en bonne quantité parmi le ſon mouillé, fera jetter abondamment le Cheval.

On peut enſuite lui mettre des plumaceaux tous les jours en cette maniere. On prend deux grandes plumes d'oye, de celles qui ſont au milieu de l'aîle, & on les induit de beurre frais fondu ſur une aſſiette, & lorſqu'il eſt refroidi, l'on poudre le bout des plumaceaux avec un peu de poivre en poudre, ou du tabac en poudre, puis il faut mettre les plumaceaux dans les nazeaux du Cheval, & afin qu'ils y tiennent; il les faut attacher par le tuyau avec un bon fil qu'on liera au licol; on le laiſſera de la ſorte avec un maſtigadour à la bouche pendant une couple d'heures; il faut continuer tous les jours de même: mais au troiſiéme jour il faudra poûdrer le bout des plumes avec de la poudre d'ellebore blanc, & continuer juſqu'à ce que le Cheval ne jette plus.

CHAP. X.

Il eſt à propos de réiterer les plottes & la poudre cordiale, ou la poudre du Lieutenant, ſelon le beſoin, ou l'opiate ci-après.

Il eſt bon de ſeringuer dans les nazeaux de temps en temps, quand le mal s'opiniâtre.

L'opiate de Kermes ſera excellente en cette occaſion, & la corruption qu'on remarque par la puanteur de la matiere ſera ſurmontée par ſa vertu.

Opiate de Kermes.

CEtte Opiate ne cederoit en rien pour les Chevaux, à la confection d'Alkermes, ſi au lieu des grains de Kermes ſecs qui n'eſt proprement que l'écorce, on employoit la vraye & précieuſe mouelle qu'elle enferme, de conſiſtance liquide, qui ſe réduit par ſa maturité, ſans aucun artifice, en une poudre fort rouge, qui ſort d'elle-même par le trou de ſon écorce ou enveloppe, du côté qu'elle adheroit au bois, ou à la feuille d'un petit arbriſſeau, appellé *ilex baccifera*, où elle s'engendre; il faut éteindre cette poudre rouge ſi-tôt qu'elle commence à s'animer & ſe changer en petits vers fort rouges, avec du ſuc de limons de flegmé d'un quart, & la paîtrir entre les mains, & la faire ſécher en petits trochiſques; ainſi préparée elle vaut mieux que ſon écorce, telle qu'on nous l'apporte de Languedoc. Si on a de ces petits trochiſques que je viens de décrire, il en faut prendre quatre onces; que ſi on n'a que la graine, il en faut prendre une livre de la plus recente & belle quoique ſéche, & grains de geniévre bien mûrs & ſecs, demie livre; graines de cubebes & de bayes de laurier, de chacun ſix onces; racines de ſcorzonere d'Eſpagne, d'imperatoire, de zedoaire, d'iris de Florence, & de

CHAP. XI.

rapure de corne de cerf & d'ivoire, de chacun quatre onces & demie, racine d'*enula campana* autant, écorce d'orange & de citron séchées à l'ombre de chacune quatre onces, canelle demi-once, cloux de girofle & muscade de chacun deux gros.

Le tout doit être pilé & passé par le tamis fin, pour être pésé ensuite; si toute la dose y est, elle doit revenir à trois livres dix onces & deux dragmes de poudre, le tout poids de marc. Il faut mêler ces poudres avec onze livres de bon miel écumé & cuit en demi sirop, & les bien incorporer. Lorsque le miel est encore chaud, & la bassine étant ôtée de dessus le feu, on y ajoûtera peu à peu les poudres, & l'opiate sera faite. On la laissera fermenter dans un pot pendant deux mois, avant de la donner aux Chevaux.

La dose sera d'un quart de livre dans une pinte de vin blanc, ou de deux onces dans une chopine de vin d'Espagne, qu'on fera infuser toute la nuit pour la donner le matin au Cheval; qui doit être bridé deux heures avant la prise & autant après.

Quoique dans cette Opiate il n'y entre que des drogues dont nous composons les poudres cordiales, on trouvera qu'elle produira plus d'effet, parce que la fermentation ou coction qui s'en fait après sa composition, exalte les vertus des simples qui la composent, & le miel étant empreint de leur sel volatil, le communique à l'estomach, au poulmon & au cœur, & de-là par consequent dans toutes les parties du corps; d'où l'on peut juger qu'elle doit agir avec plus d'efficace & plus promptement que les poudres cordiales, à cause de cette coction ou fermentation, qui est un ouvrage fait, avant d'être dans l'estomach. *Avicene*, après avoir fait un grand discours, où il montre les bons effets qui résultent de la fermentation, & ayant apporté pour exemple le theriaque, où il fait voir que d'une infinité de simples de differentes vertus, la fermentation qui s'en fait produit une qualité & des effets qu'on ne peut attribuer qu'à cette seule coction de toutes les simples; *ait enim duplicatæ esse virtutis Medicinam, quæ fermentationem sit passa.* Cela se voit manifestement dans les choses naturelles, le moust par la fermentation se change en vin, l'eau cuite avec l'orge & le houblon devient de la bierre, d'où l'on tire un esprit ardent; & si le pain n'étoit point levé, il seroit fort mal sain, il ne devient leger & agréable au goût que par la fermentation. Le mêlange & la diversité des matieres est nécessaire à la fermentation, ce qui se voit clairement dans l'esprit de vin, puisque tout seul il ne se fermente pas, mêlez néanmoins avec un peu d'huile de therebentine, les particules de cette liqueur s'élevent d'abord

avec

avec beaucoup d'impetuosité, & font une ébulition considerable. Les deux principes de cette belle coction font que les corps subtils étant mêlés avec les plus grossiers, les agitent, les dilatent, & excitent cette fermentation que Monsieur Thomas Willis celebre Medecin Anglois explique admirablement.

CHAP. XI.

Cette opiate est bonne pour les rhumes, morfondemens, pour la palpitation de cœur, pour les Chevaux dégoûtés, tristes, maigres, & finalement on la peut donner pour prévenir les maladies; car comme elle fortifiera la nature, elle aidera à pousser au-dehors par les conduits ordinaires, & par le même mouvement de la nature, tout ce qui lui nuit & qui peut dégenerer en pourriture.

L'on ne doit pas appréhender la chaleur de ce remede, parce que les cordiaux comme celui-ci n'enflamment point les parties, & bien loin de cela, on détruit plûtôt avec ce remede les mauvaises humeurs, qu'avec la purgation, à cause de la répugnance que les Chevaux y ont par le déreglement que la nature en souffre; veritablement ce n'est pas si-tôt que l'operation se fait, mais c'est avec moins de préjudice: car au lieu que la nature s'affoiblit par la purgation, dans cette opiate elle trouve une aide qui a de l'affinité avec elle, & qui la fortifie pour chasser les mauvaises humeurs & s'en défaire; & ensuite le sujet qui souffroit se trouve gaillard, & prêt à rendre de bons services à son maître.

On peut réiterer plusieurs fois la prise de cette opiate, comme des autres cordiaux que nous décrirons ci après, & donner des billots au Cheval, qui seront composés comme il suit.

Prenez du beurre gros comme un œuf, faites-le fondre, mêlez parmi de la canelle en poudre le pois d'un écu d'or, une grosse muscade rapée, sucre le poids de deux écus, mêlez bien le tout ensemble, puis y ajoûtez un demi verre d'eau-de-vie, remuez le tout sur un petit feu, seulement pour l'incorporer ensemble, & mettez le tout ou moitié dans un linge que vous lierez en rond, & attacherez au mastigadour pour le faire mâcher au Cheval trois ou quatre fois le jour; une demie once d'assa fœtida dans un linge attaché au mastigadour, comme j'ai dit ci-dessus, sera presque la même chose, l'un & l'autre fait le même effet des billots.

Pour faire jetter les Chevaux par les nazeaux.

CHAP. XII.

IL y a des Chevaux qui ne sont point dégoûtés, mais qui jettent leur gourme imparfaitement par les nazeaux, c'est-à-dire en petite quantité: cela étant de la sorte, il est à propos d'exciter la nature trop

lente à pousser au-dehors ce qui lui nuit. Ce que vous executerez avec le remede suivant.

Le remede est tel. Prenez gros comme un œuf de beurre frais, faites-le fondre dans un poëlon tant qu'il commence à roussir, mêlez avec ce beurre un demi verre de fort vinaigre, un demi verre d'huile d'olives, deux pincées de poivre, mêlez le tout ensemble dans le poëlon, & assez chaud le donnez au Cheval par les deux nazeaux avec une corne, la moitié de chaque côté, & d'abord qu'il aura pris ce remede, il faut le couvrir d'une couverture, le promener en main une demie heure, pendant ce temps il lui prendra un battement de flanc comme s'il étoit prêt à crever; mais il ne s'en faut pas étonner, il passera une heure ou deux après, & le remettant à l'écurie, il jettera fort abondamment.

Le matin & le soir des jours suivans promenez-le un quart d'heure à la fraicheur si c'est en Esté, au soleil si c'est en Automne, le laisser marcher avec la tête basse, & fleurer la terre; il faut toujours observer de le faire manger bas, afin de faciliter l'évacuation du cerveau.

Vous serez étonné que le Cheval avec ce remede jettera plus de flegmes & d'ordures dans un jour par le nez, qu'il n'en jetteroit en quinze jours par tous les remedes ordinaires; veritablement il en faut user avec retenue, puisque si on le donne à quelque Cheval que ce soit, si sain fût-il, il le fera d'abord jetter par le nez, & pousser par ce conduit beaucoup de flegmes, qui assurément semblent humeurs corrompues & gâtées : mais elles ne le sont, que parce qu'on les a tirées de leur lieu naturel, où elles n'étoient nullement humeurs nuisibles ni corrompues, quoiqu'étant évacuées elles le paroissent; c'est non-seulement parce qu'elles sont hors de leur lieu, où la nature qui est sage en eût sçû faire un très-bon usage. Ainsi il faut seulement le donner à ceux qui sont ouverts, c'est-à-dire, qui ont commencé à jetter par le nez, ou qui font connoître que la peine qu'ils ont à jetter, procede de foiblesse, ou de manque de chaleur naturelle, comme il arrive souvent; & lors avec utilité & bon succès on peut le donner, parce qu'on suit le chemin que la nature nous trace, laquelle est toujours plus sure que toute autre voye.

Lorsque la nature nous fait connoître que le Cheval se doit décharger & soulager de ce qui lui nuit & l'empêche de faire ses fonctions, & que ce doit être par le nez, lors c'est prudemment fait de la suivre, de l'aider & de la fortifier, & sans doute le Cheval s'en trouvera soulagé, comme au contraire il se trouvera très-mal & mourra si on fait les choses à contre-temps.

J'ai pratiqué ce remede à des Chevaux hors d'âge & d'apparence de jetter, qui revenoient de l'armée fort fatigués, maigres & harassés, qui ont jetté abondance de flegmes, & en ont été soulagés pour un temps, mais non pas sans peril de succomber sous cette violente évacuation, & quoiqu'elle leur ait profité, je ne conseillerai jamais de la pratiquer, si les Chevaux ne vous font connoître par des signes manifestes qu'ils veulent se dégager par-là, & jetter par les nazeaux; la nature est votre guide, & vous ne pouvez faillir, l'aidant à se débarrasser par la voye qui lui est la plus commode, qui se trouve en cette occasion par les conduits du nez; mais si pour la commodité que vous avez à pratiquer ce remede, sans chercher des drogues qu'à votre cuisine, vous vous en servez sans consideration, assurément vous payerez la commodité, parce qu'il est toujours perilleux de forcer la nature à s'évacuer par les endroits qui répugnent à la disposition présente où se trouve le Cheval.

Une autre fois ayant doublé la dose de ce remede à un Cheval qu'on soupçonnoit de morve, pour le faire jetter extrêmement, il le dégouta si fort, qu'il fut cinq jours sans manger, avec un très-grand battement de flanc; il échappa néanmoins de cette grande évacuation contre mon opinion, car je crus qu'il en mourroit, à cause du grand battement de flanc qu'il lui avoit causé. Néanmoins j'ai experimenté toujours qu'aux Chevaux morveux, pourvû qu'on n'excede pas notablement la dose, il n'en arrive jamais d'accident, & même on peut réiterer le remede plusieurs fois, en laissant un notable intervalle d'un remede à l'autre, parce que la nature a pris ce cours, & l'on ne fait que l'aider à se vuider de ce qui lui nuit. D'abord qu'on a donné le remede, les Chevaux font mine de vouloir mourir, par le grand battement de flanc qu'il leur excite; mais cette bourasque est bien-tôt appaisée.

Il n'est pas à propos de donner ce remede aux Chevaux qui ont perdu le manger, ils ne sont pas en état de supporter sa violence; il ne le faut pas non plus donner dans un grand froid, car le Cheval courroit risque d'en mourir, les évacuations extraordinaires étant à craindre en ce temps-là, comme aussi dans une grande chaleur d'Eté.

Si vous donnez ce remede à un Cheval qui ait quelque partie noble offensée, il avancera sa mort: ce qui épargne la dépense & l'ennui que donne une longue maladie; & puisque l'on doit perdre un Cheval, il vaut mieux que ce soit tôt que tard, ne pouvant longtemps subsister avec une partie noble gâtée & corrompue.

Ce remede sera donné, si on le peut commodément, plûtôt

Chap. XII. au declin qu'au croiſſant de la Lune, parce que dans le croiſſant il fait plus de ravage, & renverſe l'œconomie naturelle, enſorte qu'il faut un long-temps pour la rétablir; mais au declin il ne fait pas ſi grand déſordre : le jour après le plein de la Lune il fait très-bien, & non le même jour qu'elle eſt dans ſon plein : quand on eſt le maître du temps, & qu'on agit par précaution, on peut s'attacher à ces obſervations, qui ſont très-bonnes.

De plus, à tout Cheval qui jette par le nez, on doit nettoyer avec du foin, le plus ſouvent qu'il eſt poſſible, la matiere qui ſort par les nazeaux, parce qu'il y trouve quelque goût, à cauſe que c'eſt une eſpece de ſel, il le léche & l'avale; & comme il eſt âcre & mordicant, il peut faire des ulcéres dans les parties.

Il faut encore prendre ſoin que le Cheval qui jette ſa gourme ne boive point d'eau crue, mais bien de l'eau qui ait bouilli, dans laquelle il faut mettre du ſon ou plûtôt de la farine; s'il la veut boire chaude, ce ſera tant mieux, mais peu la veulent autrement que froide ou tiéde.

Il eſt toujours très-à-propos de ſéparer le Cheval qui jette des autres : car non-ſeulement ce mal ſe communique, mais un Cheval peut prendre la morve de celui qui ne jettera que la gourme, quand même il ne lécheroit point ce qui ſort par le nez à ſon compagnon (ce qu'il ſera s'il peut) l'odeur ſeule eſt capable de lui communiquer ce mal, qui ſe peut prendre auſſi en bûvant dans un même ſceau.

Nous donnerons encore, parlant de la morve, d'autres remedes pour faire jetter abondamment les Chevaux par le nez : vous y pouvez avoir recours, quoique celui ci ſoit excellent lorſqu'il n'y a point d'ulcere dans les viſceres.

Si en lui donnant ce remede l'évacuation en étoit ſi grande qu'il perdît le manger (ce qui arrive très-rarement) donnez-lui de l'opiate ci-devant, ou des poudres cordiales : ſi tout cela ne le remettoit point en goût, il faut lui faire mâcher les pilules gourmandes ci-devant.

De la fauſſe Gourme.

Chap. XIII. LA fauſſe Gourme vient de ce que les humeurs n'ont pas été diſpoſées pour produire cette fermentation, qui eſt la cauſe de la gourme dans le temps ordinaire où les Chevaux la jettent : ce défaut de fermentation peut venir ou de force, ou de débilité de la nature, & le plus ſouvent cette fermentation ou agitation des humeurs aura été imparfaite, & ſe ſera faite librement, manque de ſecours par de bons remedes, ainſi le Cheval jettera im-

parfaitement sa gourme, & partie du levain restera, qui dans son temps agitera les humeurs qui se trouveront disposées, & lors cette fermentation s'achevera en quelque maniere, & la nature en étant oppressée, se décharge & pousse par les nazeaux, ou par d'autres endroits, les restes d'impuretés qu'elle n'avoit pû évacuer auparavant. Les Chevaux jettent aussi par fois la fausse gourme par dessous la gorge entre les deux os de la ganache; il s'y forme une tumeur de même qu'à la gourme, & le plus souvent aux vieux Chevaux, à côté de la ganache où l'on tire les avives par une fort grosse tumeur qui perce & suppure, à l'âge de dix, douze ou quinze ans: il faut beaucoup aider ces Chevaux par de bons remedes, ils ont toujours grande peine à pousser au dehors ce venin; je me suis servi en pareilles occasions des pilules theriacales réiterées trois fois de suite, & souvent six & dix fois, & quelques lavemens émolliens quand on voit que les Chevaux se dégoûtent, car les lavemens ne gâtent jamais rien à quelque maladie que ce soit. Ces Chevaux ordinairement ne jettent rien par les nazeaux, & toute la malignité s'évacue par la matiere qu'on fait sortir de la tumeur; ensuite étant quittes absolument de leur fausse gourme, je leur ai fait manger une couple de livres de foye d'antimoine en poudre, deux onces par jour dans du son pour les rétablir, leur fausse gourme les ayant fort fort amaigri & extenué.

Quelquefois on connoît la fausse gourme au même signe que la gourme, qui sont peu differens de la morve; hors que le Cheval dans la fausse gourme commence par une difficulté de respirer, tout le reste est presque pareil; hors que la morve ne commence gueres par un grand battement de flanc & difficulté de respirer, comme la fausse gourme. Et lorsqu'ensuite des remedes il paroît à côté de la ganache à l'endroit où l'on tire les avives, une tumeur, on peut conclure avec certitude que c'est une fausse gourme; puisque rarement la fausse gourme aux vieux Chevaux, se jette par le nez, c'est presque toujours par cette tumeur à côté de la ganache; & quelquefois quand les Chevaux n'ont que six ou sept ans, la tumeur se fait entre les deux os de la ganache, & lors ils jettent par le nez; leur âge fait connoître que ce n'est pas la morve.

Les Chevaux sont beaucoup plus malades de cette incommodité que de la gourme, quelquefois ils en meurent faute de secours, ou elle dégenere en morve, lorsqu'ils la jettent par les nazeaux, c'est pourquoi elle requiert un grand soin, qui consiste à les tenir chaudement, & à leur donner de bons remedes.

On peut lui donner de deux jours l'un des prises de l'opiate de

Kermes, ou bien de la poudre du Lieutenant, de la poudre cordiale, des pelotes cordiales, quelques lavemens, puis le ſeringuer & mettre des plumaceaux & des billots comme à la gourme : que ſi le Cheval eſt dégoûté & qu'il mange peu, il ne lui faut point donner de poudres, ſur-tout s'il a un grand battement de flanc, mais de bons lavemens émolliens ; après quoi il lui faudra donner des eaux cordiales de Scorzonere, de Bugloſe, de Chardon benit, & de Roſes, de chacune demi-ſeptier, avec une once de confection d'Alkermes, ſans muſc ni ambre ; ou d'opiate de Kermes, & un bon lavement avec du Policreſte, le ſoir du même jour qu'il aura pris les eaux cordiales, & de deux jours l'un recommencer ; que s'il n'a point de battement de flanc ni de fiévre, & qu'il ſoit ſeulement dégoûté, il faut le traiter comme nous avons enſeigné au Chapitre VI. lui faire un nouet avec Aſſa fœtida une once, & même lui faire avaler tous les jours une chopine de bon vin d'Eſpagne, ce qui réuſſit très-bien à la fauſſe gourme.

Il faut enſuite, ſi le Cheval a des glandes, les attirer à ſuppuration ; qu'elles ſoient ſous la gorge ou à côté, elles ſont plus difficiles à venir en maturité que celles de la gourme : ſi on n'y donnoit pas remede, elles durciroient & pourroient rentrer, ou demeurer en cet état, ou groſſiroient en ſorte qu'elles empêcheroient la reſpiration. Pour faciliter la ſuppuration, il lui faut donner deux ou trois priſes de pilules cordiales, qui feront beaucoup pouſſer au dehors. Si après ces priſes elles ne viennent pas en matiere, il faut encore lui donner trois priſes de pilules cordiales, & les faire avaler avec une chopine de vin d'Eſpagne, & une chopine d'autre vin chaque priſe, puis frotter le plus haut de la glande avec un retoire, & préſenter un fer rouge vis-à-vis pour faire penetrer le retoire, qui avancera extrêmement & fera venir la matiere. Si tout cela ne réuſſit, faut lui faire un remede pour réſoudre une glande, qui ſe trouvera à la fin du Traité de la morve Chapitre XX. lequel ſans doute étant fait avec ſoin, réſoudra & fera fondre la glande.

Outre les remedes ci-deſſus, ou autres qui ne ſoient pas aſſez efficaces pour réſoudre ou pour faire meurir les glandes, & pour les attirer à ſuppuration, on peut brûler le poil avec une bougie ſur les glandes, & y appliquer un grand emplâtre fait de l'emplâtre Divin, ou *Manus Dei*, ou de *Diachilum magnum cum gummis*. Tous les deux ſe trouvent chez les Apoticaires ; il faut l'étendre ſur du cuir blanc délié, & l'appliquer ſur le mal, & ajuſter la peau d'agneau par-deſſus, qui doit envelopper une partie de deſſous de la tête ; il faut laiſſer l'emplâtre tant que la matiere vienne dans les

glandes, & pour lors il les faudra percer avec un bouton de feu, & y mettre des tentes, comme nous avons dit. CHAP. XIII.

Si les emplâtres ne sont pas assez fortes pour attirer les glandes à suppuration, il faut se servir d'un autre rètoire, par exemple l'onguent de scarabeus ou autre, ou bien il faut composer l'onguent suivant.

Onguent pour faire suppurer une Glande.

CHAP. XIV.

CEt onguent est bon non-seulement aux glandes situées entre les deux os de la ganache, ou à côté, mais à toutes les tumeurs qu'il est besoin de faire venir en matiere, en les frottant souvent & tenant la partie fort chaudement. L'onguent est tel : Prenez quatre onces *Basilicum*, faites-le fondre dans un poëlon, ajoûtez parmi une once de *Dainum* ou bien du *Manus Dei* qui est aussi bon : c'est un onguent que les Apoticaires ont toujours, le tout fondu & mêlé ensemble, ôtez du feu & ajoûtez trois onces de vieille theriaque, la plus vieille est la meilleure ; mêlez bien le tout ensemble, & vous servez de cet onguent, en frottant tous les jours la glande, ou la partie qu'on veut faire venir à suppuration, & bien-tôt vous en verrez les effets : si l'onguent est trop dur, comme il arrivera si le *Basilicum* est comme le demandent les Maréchaux à Paris, c'est-à-dire très-dur, & les Apoticaires pour les contenter y mettent force poix-resine pour l'épaissir, ce qui n'augmente pas sa vertu : si donc votre onguent est trop dur, ajoûtez parmi le tout une once d'huile d'olive vieille, il sera de la consistance requise.

Il faut avoir recours au Chapitre de la gourme, pour y observer la même methode, & encore avec plus de soin, à cause que celle-ci est beaucoup plus dangereuse. Je vous y renvoye pour éviter les redites.

Du Rhume ou Morfondement.

CHAP. XV.

QUoique ce mot de rhume soit un terme general qui s'approprie à toutes sortes de fluxions qui coulent d'une partie & se jettent sur une autre, néanmoins, à proprement parler, le rhume des Chevaux est une décharge qui se fait sous la gorge & sur les autres parties voisines, des humeurs crues, pituiteuses & superflues, qu'il a ramassées, ou par un grand froid, ou par indigestion, ou par quelques intemperies particulieres, ou par l'effumation des parties interieures.

Les causes éloignées qui portent les Chevaux dans cette incommodité, sont de differente nature ; ils s'enrhument lorsqu'ils passent tout

d'un coup d'une grande chaleur à un grand froid, comme quand par un travail extraordinaire au-delà des forces du Cheval, lui ayant échauffé non-seulement les parties exterieures, mais encore les interieures, on le laisse surprendre par le grand froid, ou par la fraicheur de la nuit en Automne, d'abord la fluxion occupe quelques parties interieures du corps, & en empêche les fonctions.

La même chose arrive lorsqu'un violent & long travail fait fondre & dissoudre les humeurs gluantes & visqueuses, qui se jettent sur le poulmon; elles y causent des obstructions qui font la difficulté d'haleine, ou si la nature est assez forte, elle s'en décharge par les nazeaux en matiere blanche ou verte, qui selon qu'elle est âcre cause la toux.

Souvent on a cru des Chevaux morveux, les voyant jetter par les nazeaux en abondance, qui n'étoient que morfondus.

Le rhume peut venir lorsqu'on laisse boire un Cheval qui a chaud, sans lui faire faire aucun exercice après avoir bû, ou s'il boit en Esté des eaux trop vives & trop avidement, ou de l'eau de neiges fondues.

On connoîtra un Cheval enrhumé ou plûtôt morfondu (ces deux termes aux Chevaux ne signifient qu'une même chose, & le mot de rhume n'est point en usage) lorsqu'on le verra triste & dégoûté, toussant & jettant par les nazeaux, on discernera le morfondement d'avec la gourme, en s'informant des excès qui le peuvent causer, & si le Cheval les a faits, on peut conclure avec certitude.

Un des grands signes pour connoître si le Cheval est morfondu, est lorsqu'il a le gosier sec & dur plus qu'à l'ordinaire.

On connoît facilement si le gozier est trop dur, en le maniant; cette dureté provient de la chaleur & de la sécheresse, qui sont des effets de morfondement.

Quelquefois les morfondemens sont si violens, qu'ils donnent la fiévre avec danger de mort; on leur tire du sang de la veine du col, & souvent on la réitere. On se sert aussi de la saignée lorsque l'oppression de poitrine est si grande, qu'ils ne peuvent avoir leur haleine.

On se sert aussi de la saignée aux Chevaux morfondus, lorsqu'il y a de l'esquinancie, qui est une inflamation du gozier, qui empêche le Cheval d'avaler: Voilà trois rencontres où l'on se doit servir de la saignée au morfondement.

Le morfondement est fort dangereux lorsqu'il prend le Cheval au croissant de la Lune, il lui cause de grandes oppressions de poulmon, par l'embarras des humeurs qui croissent avec la Lune; la fluxion occupe toutes les parties interieures du corps, & presque toujours le mal est de longue durée, puisque c'est un mal de repletion. C'est une maxime assurée que tous les maux de repletion qui viennent au

croissant

croissant de la Lune, les humeurs venant à s'augmenter par la force que la Lune leur donne en croissant, sont plus abondantes & plus capables de surcharger la nature, & de la troubler dans ses fonctions.

Que s'il prend le Cheval dans le declin de la Lune, le mal sera plus court & moins violent, car les humeurs diminueront avec la Lune, & le Cheval sera bien plûtôt soulagé.

Si ceux qui se mêlent de traiter les Chevaux ne font une attention particuliere sur ces observations, mal-aisément pourront-ils réussir dans leurs pronostics & dans leurs cures. J'en parle avec connoissance de cause.

On traite les Chevaux morfondus comme ceux qui ont des gourmes & des fausses gourmes, car il leur faut envelopper la gorge avec une peau fourée, les tenir bien chauds, leur donner de l'opiate de Kermes, leur mettre des billots, avec de l'Assa fœtida, des plumaceaux, les seringuer, & du reste comme aux gourmes & aux fausses gourmes.

Lorsque le Cheval morfondu n'est pas tout-à-fait dégoûté, il est à propos de lui donner de la poudre cordiale de trois en trois jours, ou plûtôt de l'opiate de Kermes : que s'ils ont perdu l'appetit, rien n'est meilleur que de leur donner l'opiate avec une chopine de vin d'Espagne, de deux jours l'un, s'ils n'ont point de fiévre, ou s'ils ont de la fiévre, les eaux cordiales précedées & suivies de lavemens.

L'Armand décrit au Chapitre VII. est très-bon, on en peut donner cinq ou six fois le jour, & en attacher au mastigadour, vous le trouverez fort souverain.

Tâchez d'avoir de l'urine du Cheval morfondu, & toute chaude mêlez la avec autant de vin, environ chopine ou trois demi-septiers de chacun, & faites avaler le tout au Cheval, couvrez-le & le tenez bridé deux heures, réiterez plusieurs fois.

Si on ne peut avoir cette urine toute chaude, prenez une chopine de bouillon de viande, sans graisse ni sel, autant de vin rouge, faites avaler le tout au Cheval, & continuez trois ou quatre jours, s'il ne sue pas à la premiere prise, mêlez parmi le breuvage une once de poudre cordiale, & couvrez bien le Cheval ; continuez de la sorte quelques jours.

Pour un Cheval morfondu qui tousse fort.

Prenez miel rosat & suc de reglisse de chacun quatre onces, fenouil grec, graine de paradis, commin, canelle, girofle, gingembre, gentiane, aristoloche, anis & coriandre, de chacun deux dragmes ; il faut mettre en poudre ce qui peut être pulverisé, & le

donner au Cheval dans une chopine de vin blanc, & six onces d'eau de chardon benit.

Que ce remede n'étonne pas les gens qui ne parlent que de rafraîchir, car on ne doit pas rafraîchir les Chevaux comme les hommes. Aux morfondemens, si on les rafraîchit trop, on les fait étouffer, ainsi il se faut désabuser des remedes purement rafraîchissans. Vous verrez l'effet de celui-ci, où il y a beaucoup de simples qui échauffent, mais comme ils ont affinité avec la nature des Chevaux, ils n'enflamment pas, & n'échauffent que ce qu'il est besoin de fortifier : l'experience vous fera avouer la verité de ce que j'ai dit, car le remede réussira. Ailleurs je ferai voir qu'il faut beaucoup de prudence pour rafraîchir un Cheval, afin qu'il lui profite.

Il faut aussi le promener souvent, si c'est en Eté au Soleil, & le traiter comme nous avons dit des Chevaux dégoûtés, Chapitre VI. & comme les précedens des gourmes & fausses gourmes.

Breuvage pour Cheval morfondu qui a battement de flanc.

Rien ne profite davantage à un Cheval morfondu très-malade avec la toux, & qui a un grand battement de flanc, & même palpitation de cœur, que de lui donner une couple de lavemens avant de lui donner le breuvage qui suit. Dès le matin l'ayant tenu une couple d'heures au filet, on le lui fera prendre; il est composé des eaux de scorzonere, de chardon benit, de scabieuse, de roses & de chicorée amere, de chacun demi-septier; dans une pinte desdites eaux, il faut mêler une once de zedoaire, & deux dragmes de saffran, le tout en poudre fine sera donné au Cheval, & on reinsera la corne & le pot avec le demi-septier qu'on a reservé, & on fera avaler le tout au Cheval, qui sera ensuite quatre heures au filet; & en le débridant il lui faut donner du son mouillé, & le laisser en repos manger s'il veut jusqu'au soir, qu'on lui donnera un bon lavement avec du policreste une once & demie.

On attachera à son mastigadour un nouet plein d'une demie once d'assa fœtida & autant de sabine, le tout en poudre; tous les jours on lui laisse ce nouet, & le mastigadour pendant deux heures; on le débride autant, & on remet après encore le nouet : outre que ce nouet donne appetit au Cheval, il lui fait jetter une grande quantité d'eaux & de flegmes ameres, qui lui soulagent la tête.

Notez que vous pouvez mêler parmi les eaux cordiales une once de confection de jacinte, à la place de la zedoaire & du saffran; mais la confection ne doit avoir ni musc, ni ambre. On peut réiterer

ce remede deux & trois fois, si on le juge à propos, pour le soulagement du Cheval, au cas que le premier breuvage l'ait soulagé : car ce qui soulage, s'il est continué, à la fin peut guérir.

CHAP. XV.

Le principal à un Cheval enrhumé est de lui donner des lavemens ramolitifs avec bon policreste, un tous les jours, & même deux selon le besoin.

Lavement ramolitif.

Prenez feuilles de mauves, de violette, de mercuriale, & parietaire, de chacune trois poignées, semence d'anis une once, ou une poignée de fenouil en verd (si c'est en Esté) faites bouillir le tout pendant une demie heure dans un grand pot ou chaudron, mettant trois pintes d'eau pour un petit Cheval, & quatre pour un grand, & une once & demie ou deux onces de scories de foye d'antimoine en poudre fine, puis laissez refroidir votre décoction à demi, & la coulez; ajoûtez à la colature quatre onces de lenitif commun, un quarteron de beurre frais, donnez-le au Cheval ayant vuidé les excremens contenus dans le gros boyau; remettez-le ensuite dans l'écurie bridé pendant une demie heure.

Ou le mal sera très-violent, ou le Cheval recevra du soulagement de ces remedes appliqués avec prudence, sans précipitation & sans négligence, lorsque besoin y est.

Poudre cordiale universelle.

CHAP. XVI.

PRenez sassafras, zedoaire, enula-campana, gentiale, carline, angeliques, cubebes, scorzonaire d'Espagne, imperatoire, altea, de chacun demie livre.

Aristoloche ronde & longue, bayes de laurier, écorce d'orange & de citron, & sabine, de chacun quatre onces.

Cardamome, reglisse, myrrhe, raclure de corne de cerf & d'ivoire, semen-contra, coriande, carvi, commin, anis & fenouil, de chacun deux onces.

Canelle une once, girofle, muscade, & saffran du Levant, de chacun demie once; il faut avoir soin en choisissant les drogues susdites, qu'elles soient recentes & cueillies dans leur temps : une racine cueillie en Esté ne vaut rien, on les prend au Printemps quand elles commencent à paroître, ou aux Avents avant les gelées.

Si vous ajoutez sur le tout une livre de graine de Kermes, la poudre en sera beaucoup meilleure; mais comme étant gardée elle perd une

CHAP. XVI. partie de sa vertu, elle réussit mieux mêlée parmi les pelottes, où elle se conserve dans sa force.

Il faut piller le tout à part, & passer par le tamis de crin pour faire de la poudre grossiere, mêler ensuite bien exactement, & peser au poids de marc.

Pour trouver le poids, il ne faut pas peser les drogues qu'elles ne soient pilées & tamisées à part.

Il faut garder cette poudre dans un sac de cuir, qu'elle soit fort pressée & foulée dans le sac, & le sac bien fermé, elle se conservera long-temps en sa bonté.

Cette poudre est si universelle, que tous ceux qui ont des Chevaux doivent toujours en avoir chez eux, & particulierement en voyage & à l'armée, où l'on n'a pas la commodité de la faire faire; car avec cette poudre on sauve souvent ses Chevaux de plusieurs infirmités bien considerables.

La poudre cordiale diminue de sa vertu étant gardée trop long-temps, ainsi on est obligé de n'en pas faire en si grande quantité, afin de l'avoir toujours recente. J'ai trouvé depuis peu une methode qui m'a bien réussi, pour la conserver trente ans en sa bonté, la rendre portative & augmenter sa vertu, qui sont des avantages bien grands; je la reduits en pelottes assez dures que l'air ne peut penetrer, ni par conséquent les alterer : elles se portent dans la pochette, dans une valise ou ailleurs. Et quand j'aurai expliqué la methode de les faire, vous avouerez que la vertu de la poudre cordiale est augmentée.

Pelottes cordiales ou Pilules theriacales.

CHAP. XVII.

PRenez un boisseau de graines de geniévre mûres & noires; cueillis entre les deux Notre-Dame d'Août & Septembre, pilez-les & les metez dans un chaudron avec huit à neuf pintes d'eau pour faire bouillir le tout, remuant quelquefois : lorsque le tout s'épaissira, passez au travers un linge, pressez & reservez le bouillon, passez le marc au travers un tamis comme on passe la casse, jettez les grains & écorce qui ne pourront passer, & remettez la poulpe qui aura passé avec le bouillon ci-dessus reservé; faites bouillir le tout à feu clair, remuant par fois jusqu'à ce que le tout soit reduit en consistance de bouillie : lors ôtez du feu & à demi froid, mêlez toute la dose de la poudre cordiale ci-devant avec ladite bouillie dans le mortier, & ajoûtez une livre de graine de Kermes en poudre, formez des pilules pesant douze

dragmes, que vous ferez sécher sur des tamis renversés, ces pelottes durciront fort & diminueront; il faut faire cette composition en Esté, car elles sont très-difficiles à sécher, & moisissent l'Hyver, si elles ne sont dans une étuve ou poële; étant séches elles ne perdent pas leurs facultés, & l'addition des mucilages du geniévre, qui sert de liaison à la poudre, augmente de beaucoup sa vertu: car le geniévre contient seul des vertus admirables, il est pectoral, stomachique & diuretique, c'est le theriaque des Allemans. On peut sans se servir de mucilages pour faire la liaison des poudres & former des pelottes, prendre de bonne eau cordiale de scorzonere ou d'autre, & mettre toutes les poudres dans un grand mortier, puis y mêler de l'eau cordiale, piler & mêler le tout avec le pilon, remettre encore un peu d'eau, & ainsi peu à peu piler & mêler, & ajoûter suffisamment de ces eaux jusqu'à ce que le tout se puisse lier & en former des pelottes, comme ci-devant.

Ces sortes de pelottes seront plûtôt séches que les autres, & ne seront pas si difficiles à faire sécher; mais comme les mucilages de geniévre donnent beaucoup de vertu aux pelottes, il faut ajoûter à toute la composition demie livre de geniévre qui se pilera avec le reste de la composition, dans le temps qu'on les mêle & bat pour les faire lier, & si on y ajoûte sur le tout une livre de graine de Kermes comme je l'ai ordonné, elles seront meilleures. Quand vous en voulez donner il faut piler les pilules, car si on les donnoit entieres, le Cheval les rejetteroit peut-être entieres comme il les a prises; on les pile grossierement, on les fait infuser si on veut toute la nuit, ou on les mêle avec le vin d'abord qu'on les veut donner.

La dose est de deux pilules, & on s'en sert à tous les usages où l'on employe la poudre cordiale; je m'en suis servi fort utilement, & trouve une grande commodité pour les porter, & pour la dose qui est toujours pesée.

Je les ai nommé pilules theriacales, parce qu'elles ont la vertu de la theriaque, & quelque chose de plus, puisqu'il n'y a aucun mélange de miel, & qu'elles sont composées de simples qui fortifient la nature sans l'enflammer; ils resistent à la corruption & consomment cet acide superflu, qui est l'origine de toutes les maladies quand il est trop abondant; car il cause une fermentation qui ne peut abaisser & détruire que par les Alcali qui sont dans les simples qui la composent, ainsi l'usage fera voir que sans trop échauffer elles retabliront la santé.

Pour les tremblemens qui prennent aux Chevaux assez souvent pour avoir bû trop frais, une pilule pilée & mêlée avec une chopine de

bon vin lui arrête d'abord; si c'est du vin d'Espagne, encore plûtôt.

Pour les Chevaux en voyage qui se dégoûtent, donnez-leur une couple de pilules pilées dans une pinte de vin, tenez-les deux heures bridés, ils mangeront en les débridant. On peut en donner par précaution pour prévenir les maladies : elles égalent en vertu la poudre du Lieutenant. Si bien des gens avoient ce secret, ils ne le donneroient pas au public, & en feroient un grand mystere.

La dose de la poudre cordiale sera de deux onces; & comme la quantité ne peut nuire, si on n'a pas de balance, la prise sera de trois pleines cueilleres d'argent pour les grands Chevaux, & de deux pour les petits : on l'infuse à froid toute la nuit dans une pinte de vin rouge, & le matin on la donne au Cheval, qui doit être bridé quatre heures avant la prise, & deux heures après. Il faut reinser le pot & la corne avec encore un demi-septier de vin, qu'on donnera au Cheval pour lui reinser la bouche.

On peut infuser les pilules, ou les donner d'abord qu'on les a mêlées : on peut donner des pelottes ou de la poudre trois & quatre jours de suite tous les matins. Pour un Cheval morfondu qui jette ou qui tousse, on peut donner ou les pelottes, ou la poudre cordiale dans une chopine de vin d'Espagne, elle fait fort bien, & ne craignez pas qu'il échauffe : car ce qu'on appelle chaleur aux Chevaux, ne provient que de ce suc acide qui est trop abondant dans l'estomach, qui sortant de-là trouble les digestions & coctions qui se doivent faire dans chaque partie ; ainsi lorsqu'il est hors de son lieu naturel, il est le principe de la corruption de la chaleur, & il n'y en a point d'autre aux Chevaux ; il faut donc le détruire parce qu'il est trop abondant, & cela par des sels alcali (comme le sçavent très-bien les sçavans Chymistes.) La composition des poudres précedentes est toute pleine de simples qui abondent en alcali doux, & qui détruisent cet acide, qui est le principe de la chaleur que nous voyons aux Chevaux ; outre qu'ils le détruisent, ils fortifient le cœur & toute la nature, qui facilement ensuite se décharge par les conduits ordinaires de ce qui lui nuit. Je prouverois facilement que ce suc acide qui est penetrant & dissolvant, & qui fait faire la digestion dans l'estomach, est la cause de toutes les maladies qu'on appelle chaudes, quand il est trop abondant, & qu'il sort de son lieu propre, qui est l'estomach. Mais ce seroit plûtôt vous ennuyer que vous instruire, le peu que j'en ai dit suffit pour les sages : c'est assez d'assurer que la chaleur contre nature qu'on voit aux Chevaux, vient ordinairement de ce suc acide trop abondant, qui sortant de l'estomach, est le principe de la corruption de la chaleur & de beaucoup de maladies. Revenons à notre sujet.

Cette poudre, comme aussi les pelottes, sont bonnes pour faire jetter la gourme à un Cheval, lorsque la nature est paresseuse à pousser au dehors ce qui lui nuit. Cette poudre ou les pelottes réiterées trois ou quatre fois consécutivement, reveilleront la nature, la fortifieront, & feront qu'un Cheval jettera toute l'humeur qui causoit la gourme, & ensuite il n'y aura plus de fausse gourme, comme il arrive lorsque le Cheval a jetté imparfaitement. Elle est bonne aussi pour une chaude abbreuvure, pour un tremblement, pour un Cheval qui bat du flanc, qui est sujet aux tranchées, pour les avives, pour les Chevaux dégoûtés par l'abondance des flegmes & crudités, pour celui qui est morfondu & qui tousse, pour la gourme, & pour plusieurs autres indispositions, comme nous l'ordonnerons en temps & lieu. Il y a peu de maladies où elle ne soit bonne & les pelottes aussi, & même lorsque les Chevaux reviennent de l'armée, ou d'un grand voyage, qu'ils sont hors de cœur, maigres & harassés, qu'ils ont le poil mauvais & herissé, & qu'ils ne peuvent engraisser, quelque nourriture qu'on leur donne.

Une cueillerée ou une pelotte pilée dans l'avoine, à chaque fois, guérira une vieille toux, & donnera bonne haleine.

Cette poudre ou les pelottes contribueront à faire jetter par les nazeaux les Chevaux qui y auront disposition; son ordinaire effet est d'évacuer par les urines ou par insensible transpiration, & de fortifier la nature, en sorte qu'elle puisse chasser ce qu'il y a d'impur & ce qui lui nuit, & le charge; & cela sans purgation, à laquelle les Chevaux ont de la répugnance.

Il y a quantité d'autres descriptions de poudres cordiales qui sont aujourd'hui en usage; mais ou elles sont trop chargées, ou trop peu. Les simples qui composent beaucoup d'autres poudres, ne sont que des herbes, desquelles il faut attendre peu d'effet aux Chevaux : car ils en mangent tous les jours dans le foin en plus grande quantité qu'on ne leur en donneroit en six prises de poudre, aussi n'en voit-on pas grand effet. Les racines & semences où la vertu des simples est concentrée font mieux : cette poudre est dispensée en sorte qu'elle n'est pas trop chere, & quantité d'autres poudres cordiales lui sont de beaucoup inferieures en vertu, qui coûtent davantage : l'usage vous fera connoître combien elle est utile. Il n'y a que les cubebes qui soient cheres, parce qu'elles sont apportées de loin; mais on s'en peut passer en triplant la dose du geniévre, quoiqu'à dire le vrai les cubebes sont admirables en leurs effets. Il n'y a que la seule Isle de Java dans les Indes qui en produise; ce fruit vient comme le poivre, soutenu de quelqu'autre arbre, & en grappe comme le raisin, & les Javans ne

CHAP. XVII.

souffrent pas qu'on porte du plan ailleurs pour se le conserver à eux seuls, quoiqu'il soit à très bon marché sur les lieux ; il fortifie l'estomach, nettoye la poitrine, & rejouit le cœur languissant.

Comme il est bon & presque nécessaire d'avoir plusieurs remedes pour un même but, & que la poudre cordiale est un de ceux qui viennent le plus souvent en usage, je vous en donnerai une peu composée, quoiqu'elle fasse de bons effets ; je m'en suis servi fort souvent au défaut de l'universelle, & l'ai trouvée fort bonne.

Poudres cordiales.

Prenez bayes de laurier, gentiane, aristoloche ronde, myrrhe, iris de Florence, rapure de corne de cerf, enula-campana, de chacun quatre onces, zedoaire, ánis & cumin, de chacun deux onces, & sabine autant, canelle demie-once, cloux de girofle deux dragmes, & deux onces de fleur de quoquoricot séches, qui est le papaver rheas en poudre.

Le tout pilé à part & passé par le tamis de crin, bien mêlé ensemble, & gardé dans un sac de cuir bien bouché & pressé.

La prise est de deux onces dans du vin, infusé toute la nuit.

On en peut donner seulement une once dans chopine de vin d'Espagne, elle réussira très-bien.

Il n'y a qu'à voir ci-devant les effets & l'usage de la poudre cordiale ; celle-ci a les mêmes effets, hors qu'elle lui est de beaucoup inferieure.

La poudre cordiale des Maréchaux est composée d'anis, fenouil, cumin, reglisse, bayes de laurier, & rapure d'yvoire, parce que le tout est à bon marché ; veritablement elle est bonne, mais il y a à dire cent pour cent qu'elles puissent faire les mêmes effets que la nôtre, outre qu'ils n'en donnent qu'une prise au Cheval, & souvent il en faut donner cinq ou six jours de suite ; ils l'appellent un breuvage cordial ; l'experience fera voir la verité de ce que j'avance. Les Maréchaux appellent les quatre poudres cordiales, l'anis, le fenouil, coriendre & reglisse ; ils en donnent de chacun demie-once, jugez si cela peut faire l'effet des nôtres ci-devant.

De la Morve.

CHAP. XVIII.

Comme la Morve est une maladie froide, elle a quelque affinité avec la vraie & la fausse gourme, & avec le morfondement, je l'ai mise ensuite.

La

La morve eſt un écoulement par les nazeaux d'une grande quantité d'humeurs flegmatiques, viſqueuſes, blanches ou rouſſes, jaunâtres ou verdâtres, qui par fois ont leur origine de la rate, preſque toujours des poulmons, peu ſouvent du foye ou des roignons, leſquelles parties envoyent par la veine celiaque, ou par les conduits de la reſpiration, les humeurs les plus ſubtiles, & par le gozier auſſi les plus épaiſſes de ces humeurs qui s'arrêtent dans le petit reſervoir entre les deux os de la ganache, & de-là pouſſant & s'élargiſſant du lieu où elles ſont contenues, forment & nourriſſent les glandes que nous voyons paroître; la matiere qui reſte s'écoule par les nazeaux, qui nous fait connoître la maladie.

Souvent la cauſe prochaine de la morve eſt quelque ulcere dans les poulmons, & rarement dans les roignons, lequel envoyant des vapeurs ſubtiles & malignes au cerveau, en altere la ſubſtance par leur acrimonie; cette humeur ſubtile venant à s'épaiſſir par la froideur naturelle du cerveau, en empêche les fonctions, & fournit une humeur comme de l'eau-forte, qui par ſon acrimonie irrite les parties & augmente l'ulcere, qui enſuite produit cet écoulement importun d'humeurs qui paroiſſent aux nazeaux; & comme les deux veines jugulaires fourniſſent & communiquent une très-grande quantité de ſang au cerveau déja alteré par les vapeurs malignes qu'il reçoit continuellement de la veine celiaque, comme un chapiteau d'alembic, ce ſang au lieu de ſe perfectionner ſuivant l'ordre établi par la nature, ſe corrompt, & de-là deſcendant dans les poulmons, les échauffe; & bien-loin de les nourrir & de les rafraîchir, il y augmente les ulceres qui y ſont déja.

Les cauſes éloignées ou exterieures ſont preſque les mêmes que de la morfondure.

Les ſignes pour la connoître ſont quand le Cheval, hors d'âge de pouſſer la gourme ſans touſſer, jette grande abondance de matiere par les nazeaux, & lorſqu'entre les deux os de la ganache on trouve une ou pluſieurs glandes attachées à l'os qui ſont douloureuſes, & à peine le Cheval veut ſouffrir qu'on y touche; & quand elles ne ſeroient pas attachées, ſi elles ſont fort dures ou fort douloureuſes, c'eſt preſque toujours un ſigne de morve.

Si le Cheval qui jette & qui a une glande attachée ne touſſe point, ce n'eſt pas un morfondement, puiſqu'il eſt ordinairement accompagné de toux, & la morve eſt ſouvent ſans toux, outre que les Chevaux morveux ne jettent ordinairement que d'un côté, & les morfondus preſque toujours des deux.

Il y en a qui jettent dans l'eau de la matiere qui ſort par les na-

zeaux ; ſi elles ſurnagent, ils croyent que ce n'eſt pas morve, & ſi elle va au fond, que c'eſt une marque de morve.

Cette épreuve fait diſtinguer le pus qui eſt proprement matiere d'ulcere & d'apoſtume, d'avec le flegme qui ſort des vaiſſeaux & qui n'eſt pas ſi pernicieux, puiſque le pus va au fond de l'eau, & le flegme ſurnage ; cette épreuve n'eſt pas ſi certaine, qu'on y puiſſe faire fond. Si la matiere qui ſort par les nazeaux s'y attache & s'y colle fortement, comme feroit de la glu, c'eſt une mauvaiſe marque, & c'eſt toujours matiere de morve quoiqu'elle ſurnage.

Si l'haleine ou la matiere qui ſort du nez de celui qui a la morve eſt puante, la cure en eſt preſque toujours incurable, cette mauvaiſe odeur procedant ou de quelque ulcere, ou d'une humeur corrompue: cette corruption dénote tout au moins que la cure ſera très-longue. Si dans le progrès de la morve ce qu'il jette par les nazeaux eſt changé en matiere comme de l'écume, & que cela continue, ordinairement la maladie eſt incurable, & le Cheval meurt bien-tôt.

J'ai vû des Chevaux morveux n'être pas glandés, ou s'il l'étoient, la glande étoit mouvante & petite, & ils en ſont morts quoi qu'on ait ſçû faire. La ſeule connoiſſance qu'on avoit que c'étoit morve, étoit la matiere fort gluante, s'attachant fortement aux narines, & ſe congelant facilement dans les conduits, & qui ne coulant pas d'elle-même, faiſoit peine au Cheval à reſpirer ; quand on l'avoit ſeringué & débouché, il reſpiroit plus facilement, même il y avoit des fibres ſanguinolentes, qui dénotoient que la morvee procedoit de quelque ulcere, qui rendoit la morve incurable.

Quelques-uns ont voulu dire que le ſiége de la morve étoit dans le cerveau, mais aſſurément il eſt dans le poulmon, rarement dans les roignons, dans le foye, ou à côté de la rate, & jamais dans le cerveau ; je parle de cela comme l'ayant bien reconnu, & le raiſonnement que j'ai fait ci-devant eſt fondé ſur un principe duquel je ne me départirai point qu'on ne m'ait fait voir le contraire.

Cette maladie ſe communique plus qu'aucune autre, parce que non-ſeulement les Chevaux qui ſont près de celui qui en eſt attaqué la prennent, mais l'air ſe corrompt & s'infecte, enſorte qu'il eſt capable de la communiquer à tous ceux qui ſont ſous le même toict : c'eſt pourquoi il faut d'abord les ſéparer, & ne les point laiſſer boire dans un même ſceau, particulierement certaines ſortes de morve maligne ; mais toutes ne ſont pas de même, & ne ſe communiquent point ſi facilement ; mais il y a toujours du danger.

Que la morve vienne de cauſe froide, je n'en doute pas, je ne doute pas non plus qu'elle ne ſoit de très-difficile guériſon, toute la

difference se peut prendre du plus ou du moins de malignité ; & tous ceux qui disent avoir guéri des morves se trouveront avoir guéri ou de fausses gourmes, ou des morfondures, ou des morves qui n'avoient guéres de malignité, car assurément on n'en guérit guéres ; quand je dirois point du tout, peut-être que je dirois vrai.

Toute morve a son siége par un ulcere qui est dans le poulmon, peu souvent ailleurs, laquelle s'augmente & consomme peu à peu tous les lobes du poulmon, & finalement le Cheval meurt ; & comme *à privatione ad habitum non datur regressus*, si l'on ne prend ce mal dans le temps qu'on peut fortifier la nature, pour l'obliger à consolider le poulmon & guérir cet ulcere malin, jamais on ne guerira le Cheval morveux. Que si elle est située dans la rate, elle ne guérira jamais, puisque c'est une partie qui resiste fort aux remedes. Pour commencer la cure, on peut par une maniere de précaution barrer les deux veines du col, deux doigts au dessous de l'endroit où l'on saigne, & y proceder en cette maniere ; coupez le cuir, découvrez la veine, détachez-la avec la corne de chamois, puis la liez avec de la soye double cirée, sans couper la veine ; pour le peril qu'il y a qu'elle n'échappe de la ligature quand le Cheval mange & remuë la mâchoire, avec laquelle une des branches de cette veine a communication, emplissez la playe de sel, & en faites autant de l'autre côté de l'encolure. Cette barrure de veine est encore très-profitable pour les yeux foibles ou attaqués de fluxion ; ces veines étant barrées, arrêteront le sang qui seroit porté avec impetuosité au cerveau ; il y en aura moins, ainsi l'abondance de l'humeur âcre qui tombe sur le poulmon diminuera, & l'ulcere pourra plûtôt être guéri : tout au moins on est sûr que ce barrement de veine ne peut nuire s'il ne profite. Je n'ai pas ordonné de couper la veine entre les deux ligatures, à cause que j'ai vû mourir des Chevaux parce qu'on n'a pû ratrapper, la veine qui étoit échappée, la ligature ayant coulé quand le Cheval a mangé, & la veine sera aussi bien arrêtée que si on l'avoit coupée.

Il ne faut donner au Cheval morveux que du son mouillé, lui faire faire un exercice moderé, sans le laisser croupir au coin d'une écurie ; & pour sa boisson il faut fondre deux livres de souffre dans une cuillere de fer, & tout bouillant le jetter dans un sceau d'eau, retirer le souffre, le faire fondre une seconde fois, & le jetter encore dans la même eau qui sera destinée pour la boisson du Cheval morveux : le sel doux & balsamique du souffre, qui est le baume des poulmons, demeurera dans l'eau, & contribuera beaucoup à les guérir. La morve, quoiqu'incurable, ne va pas promptement, mais insensiblement ; l'acrimonie de la matiere s'augmente à mesure que l'ulcere

s'agrandit, & la partie dans laquelle elle a son siége se consomme ; les plus proches en souffrent, la maigreur saisit le corps, & quelque nourriture qu'il puisse prendre, il ne profite plus. Et comme il y a des Chevaux qui repugnent à boire de cette eau où le souffre a été jetté, on peut prendre la pâte d'un pain blanc d'un sol, prête à mettre au four, c'est-à-dire, comme elle est lorsqu'il n'y a qu'à la faire cuire, & délayer cette pâte dans l'eau où l'on aura jetté le souffre fondu ; l'aigreur de la pâte corrigera le mauvais goût du souffre, & empêchera le Cheval de s'en dégoûter, outre qu'elle réjouit l'interieur du Cheval, & le nourrit d'autant.

Si l'ulcere est au poulmon, s'agrandissant, & le voisinage du cœur sera cause d'une fiévre étique qui dessêchera tout le corps, & les morves finissent ordinairement par-là, & au bout de six mois ou d'un an le Cheval meurt. Comme il est incertain si un Cheval a véritablement cette morve, de laquelle ils meurent presque tous, je crois qu'il faut tenter quelques remedes pour s'en rendre certain, & dans l'operation qu'ils feront, vous découvrirez s'il y a apparence de guérison ou non : en tout cas la boisson que nous avons ordonnée ne peut que lui profiter, quelque morve qu'il ait, particulierement à celle qui s'attache au poulmon, qui est très-méchante, étant envieillie ; & pour marque qu'il n'en faut pas d'abord désesperer, il s'en voit qui se sont guéris d'eux-mêmes dans l'écurie : mais à ceux-là il n'y avoit point d'ulcere, la matiere n'ayant pas été assez âcre pour ronger & consommer la partie ; mais on n'en étoit pas certain.

Souvent par les bons remedes qu'on pratique aux Chevaux morveux, on les met en chemin de guérison ; & si le poulmon n'étoit pas consommé, on en viendroit à son honneur ; mais il n'y a que Dieu qui puisse rétablir une partie consommée. J'ai traité un Cheval morveux un mois entier, lui faisant avaler tous les matins trois chopines de vin émetique, dans lesquelles je mettois deux onces de poudre cordiale, & les soirs je lui seringuois les nazeaux avec un demi-verre de vin émetique ; cela fit fondre la glande qu'il avoit entre les deux os de la ganache, & le faisoit bien manger ; il avoit l'œil bon, jettoit moins, & toutes les apparences du monde étoient qu'il devoit guérir ; je le purgeai, & laissai ensuite agir la nature toute seule ; le Cheval peu à peu devint de plus maigre en plus maigre, & mourut. Je le fis ouvrir, & lui trouvai le poulmon tout pourri, & je fis très-mal, comme je l'ai connu depuis, de l'avoir purgé pendant qu'il jettoit ; car s'il jette, la purgation est capable de le faire devenir morveux s'il ne l'étoit pas, comme je l'ai experimenté plus d'une fois depuis.

J'en ai traité un autre que j'ai fait jetter abondamment avec le remede ci-après, le lui donnant par deux fois; je le purgeai, ensuite je lui donnai trois prises de pelottes cordiales dans du vin trois jours de suite, huit jours après trois autres prises de même que les premieres; il ne jetta plus du tout. Je le fis promener, & pour mieux procurer l'entiere guérison, comme je le croyois pour lors, je réïterai cette purgation dix jours après, & finalement je le fis églander & lui ôter une grosse glande fixe; la playe bien consolidée, je lui tirai du sang, & le renvoyai à un ami à qui il étoit le croyant guéri. Au bout de six mois il commença à jetter, & a jetté plus de six ans; il servoit à marcher le pas, & travailloit fort bien : enfin il devint fort maigre & mourut.

J'ai voulu vous rapporter ces deux exemples entre cent que j'ai traité, pour vous instruire & vous faire connoître que lorsqu'on croit un Cheval morveux guéri, souvent il est plus mal que jamais. Ainsi quand un Maréchal ou un autre se vante de guérir votre Cheval morveux, ou il ne l'est pas veritablement, ou il ne le guérira pas facilement.

Une maxime incontestable est, qu'il ne faut jamais purger les Chevaux qui jettent, & s'ils n'étoient pas morveux, la purgation pourroit les faire devenir : il faut suivre la nature dans les maux, & ne lui pas faire prendre un chemin tout opposé, comme est celui de la purgation. La plûpart des Maréchaux suivent cette methode, mais elle très-pernicieuse, & j'en suis pleinement convaincu.

Le vin émetique ne purge pas les Chevaux quand on en donneroit deux ou trois pintes; il agit par insensible transpiration, & c'est un très-bon remede : la description en sera au Chapitre XXIII.

Remede pour faire jetter.

NOus mettrons ici les remedes pour cette maladie, étant juste d'essayer si le mal est désesperé; & s'il y a esperance, vous en verrez bien-tôt de bons effets.

Avant tout remede, il faut remarquer si le Cheval que vous voulez entreprendre de traiter est grand mangeur; car s'il est délicat, assurément vous n'y trouverez pas de satisfaction, puisqu'une partie des remedes que vous serez obligez de lui donner le dégoûteront davantage, ainsi vous aurez autant de peine à le remettre en goût, & vous y perdrez autant de temps comme à le traiter de sa morve, & finalement vous y échouerez; ainsi la premiere chose qu'il y a à considerer, est que si le Cheval que vous voulez traiter mange très-bien,

il lui faut ôter l'avoine, puis mettre une chopine d'eau-de-vie & une chopine d'huile d'olive dans un pot, brouiller & mêler bien le tout, & l'en seringuer tous les jours cinq ou six fois dans les nazeaux: (avant de prendre de cette composition avec la seringue, il la faut mêler ensemble, afin que l'un ne surnage sur l'autre.) Cette maniere de seringuer guerira de petits ulceres que la matiere âcre & maligne aura fait dans les nazeaux, facilitera la descente desdites matieres, qui se figent & se séchent dans les conduits, & empêchent ensuite la respiration; il faut seringuer de cette maniere, non-seulement avant qu'on donne un remede pour faire jetter, mais encore après qu'on aura donné le remede; cela facilite cette évacuation, & le Cheval en est d'autant plus soulagé.

Prenez ensuite quatre cuillerées de fort vinaigre, autant de bonne eau-de-vie, dissolvez dans le tout une dragme de theriaque qui ait plus de deux années, & y ajoutez un scrupule d'ellebore blanc en poudre, qui est le poids de vingt-quatre grains, & deux grains de poivre long en poudre; mêlez le tout, & le donnez au Cheval morveux par les nazeaux, la moitié de chaque côté, puis le promenez au pas une heure, étant couvert, & le laissez flairer la terre, il jettera infailliblement beaucoup; le remede le pourra dégoûter, d'où il ne faut pas s'étonner, car bien-tôt après il mangera; que s'il a quel. partie noble offensée, comme nous l'avons dit, il mourra dans peu de temps; s'il ne meurt dans ce temps, il y a quelque esperance. Il faut avant que de donner ce remede tenir le Cheval bridé quatre heures, & deux heures après seulement: outre cela il faut le soir & le matin le promener une heure. Quoique le Cheval ne meurt pas de cette évacuation, & qu'il n'ait aucune partie noble consommée, je n'assure point qu'il guérisse de la morve, s'il y a grand ulcere; mais il ne mourra pas si-tôt.

Si au bout de huit jours il continue à jetter, il faut réiterer ce remede, & tâcher à faire venir en matiere la glande par le moyen des retoires, emplâtres ou cataplâmes propres à cela, comme est l'onguent décrit au Chapitre XIII. de la fausse gour, oume la faire tomber par un cautere actuel ou potentiel. Le cautere actuel ou le bonton de feu, n'est autre chose qu'un fer ardent qu'on applique sur la partie qu'on veut faire tomber: comme le cautere potentiel est ce que nous appellons vulgairement une pierre de cautere, quelques-uns l'appellent caustic, qui brûle insensiblemenı la partie, de laquelle ensuite il tombe une escarre.

Au lieu du cautere potentiel (qui est la pierre de cautere) prenez une lancette, ouvrez la glande jusqu'au milieu, puis laissez saigner

le trou, & mettez dedans gros comme une féve d'arsenic, enveloppé avec du papier; mettez-le jusqu'au fond, bouchez le trou avec du cotton : au bout de cinq ou six jours la matiere commencera à sertir, & passé neuf ou dix, il tombera une escarre, qui sera comme le cerneau qui sort d'une noix; s'il y reste de l'impureté ou de la chair baveuse, tenez le trou ouvert avec de l'Egyptiac, dans lequel vous mêlerez du précipité rouge, ou réagal, & tiendrez le trou ouvert le plus que vous pourrez.

CHAP. XIX.

Si la glande par les remedes ne vient pas en matiere, il faut tâcher à la faire résoudre, appliquant dessus de puissans résolutifs, comme seroit le vinaigre, la lessive, les cendres de sarment, l'alun, le nitre, l'huile de petrole, d'euforbe, & autres qui ont la vertu d'attenuer & de rendre la matiere subtile, volatile & aisée à dissiper.

L'onguent d'althea, le résomptif, l'emplâtre de melilot sont bons pour amolir & pour résoudre : vous pourrez composer un cataplâme avec les racines de courges sauvages, en Latin *brionia*, la racine d'iris, le miel, & la crasse ou la lie d'huile de lin.

J'ai mis tous ces résolutifs ci-dessus pour contenter & instruire les curieux; mais il y a bien du hazard si une glande fixe & attachée à la mâchoire, & de plus fort dure, cede à ces remedes, outre que comme l'endroit est incommode pour les appliquer, l'on n'en a pas aisément le succès qu'on attend. Je crois donc qu'il n'y a rien de meilleur que de ramolir & d'avoir recours au bouton de feu, ou au cautere potentiel, qu'on fera avec un morceau d'arsenic ou de sublimé, ou quelqu'autre cautere.

Quoique les ramolitifs ordinaires ne fassent pas grand effet, il y en a qui sont plus propres au sujet les uns que les autres; vous pouvez avec confiance pratiquer le suivant, lequel dans les commencemens avant que la glande soit parvenue à une extreme dureté, la pourra résoudre; je puis vous assurer qu'il m'a bien réüssi.

Pour faire résoudre une glande.

CHAP. XX.

PRenez demi-livre de lin battu & mis en farine fine, déméléz-le avec une pinte de fort vinaigre, pour en faire comme une bouillie, qu'il faut faire cuire sur petit feu fort clair, en remuant sans cesse : lorsque la composition s'épaissira, mêlez parmi six onces d'huile de lys; le tout bien mêlé, sera appliqué chaudement sur la glande, & une peau d'agneau par dessus, comme on pratique pour la gourme : appliquez de nouveau ce cataplâme tous les jours, dans

deux ou trois applications la glande sera fondue. On peut pratiquer ce remede aux gourmes & fausses gourmes ; & s'il ne réussit pas à la glande d'un Cheval morveux, c'est mauvais signe.

Quand on traite un Cheval morveux avec dessein de le guérir, les remedes qu'on donne interieurement joints avec ceux que je viens d'ordonner, doivent faire fondre & résoudre en partie la glande, ou l'amener à suppuration, & lors on conclud que le remede a bien operé, & qu'il a attaqué la cause du mal, puisque la glande a diminué ou est plus mouvante, & de grosse & dure qu'elle étoit, est plus petite ou est ramolie, ou s'est détachée ; car c'est toujours un bon signe lequel des trois qu'il arrive, qui marque que le remede a fait de bons effets. Il ne faut pas se méprendre & se flatter en traittant cette maladie, car au déclin de la Lune souvent les glandes diminuent d'elles-mêmes sans remedes ; mais on est bien éloigné de son compte lorsqu'au croissant prochain elles reviennent en leur état, & par fois plus dures ou plus attachées qu'elles n'étoient : c'est pourquoi après la diminution au déclin, laissez passer le croissant qui suit avant de rien conclure de bon.

Quoique la glande ne soit pas la cause de la morve, mais seulement un effet, & que lorsqu'on l'a ôtée on n'ait pas guéri un Cheval ; néanmoins comme tout le monde ne songe qu'à faire églander les Chevaux morveux, & que les Maréchaux ne vous proposent autre chose, ce qui est un abus, car c'est commencer par où il faut finir, j'ai fait églander jusqu'à trois fois un même Cheval, sans avoir pû le guérir de cette maladie, quoique je lui eusse fait prendre de bons remedes.

Pour l'églander il faut l'abbattre, & ayant ouvert la peau qui couvre la glande, on y attache deux fils bien forts de chaque côté, pour tenir la playe ouverte pendant qu'on fait l'operation en cette sorte. Il faut avec le poulce, sans aucun ferrement, décerner la glande, & la détacher peu à peu de la ganache, parce qu'elle est abbreuvée & nourrie par beaucoup de petites veines, qui étant coupées, on ne pourroit si-tôt arrêter le sang ; si elle est si fort attachée que le poulce ne puisse pas la séparer de la ganache, & que vous voyiez quelque veine qu'il faille nécessairement couper, il la faudra lier bien fort avec un fil avant de la couper, pour arrêter le sang, & continuer de la sorte à décerner, jusqu'à ce que la glande soit détachée absolument : lors on lie fortement ce qui la tenoit & ce qui la nourrissoit, puis on coupe toute cette glande, qui en contient une infinité de petites, qui toutes ensemble faisoient cette grosse. L'operation finie, il faut bien essuyer l'endroit, ôter tout le sang & toute l'humidité, puis avec un pinceau

pinceau passer de bonne huile de vitriol par tous les endroits que vous avez coupés, afin de resserrer toutes les fibres & petites veines coupées qui ont abbrevé, nourri, & fait grossir la glande : cette huile brûlera les orifices, & arrêtera par ce moyen leur communication : car elle fera comme une croute, laquelle tombant il s'y fera une cicatrice papable de tout arrêter pour un temps; ainsi la glande ne reviendra pas si-tôt. Vous emplirez ensuite le vuide qui est sous la ganache avec de la filasse frottée de bon & fort égyptiac, & lierez l'appareil avec les fils qu'on a ci-devant attachés quant on a fendu la peau, & continuer à toujours manger la chair : car d'abord le vuide s'emplira d'humeur, ou plûtôt de chair baveuse & spongieuse, qui toujours sera capable de former des glandes, ou tout au moins elle comblera la ganache, si continuellement jusqu'à guérison vous ne tenez le lieu ouvert avec de la filasse frottée d'égyptiac mise comme par force, afin de conserver le vuide entre les deux os de la ganache ; si même il s'emplissoit trop contre votre gré, refrottez avec le pinceau tout l'endroit avec de l'huile de vitriol; ce n'est pas avec de l'esprit de vitriol, c'est de l'huile qui est beaucoup plus caustic, & qui fera plus d'effet. Et tous les jours pansant le mal, il faut laver avec du vin tiéde avant d'y mettre la filasse, & le mal guérira ; ainsi n'ayant pû dissoudre la glande, vous la couperez. J'en ai vû ôter une si dure, qu'une coignée ne pouvoit la mettre en deux, quand on l'eut ôtée de l'endroit où elle étoit attachée.

Il y a des Chevaux morveux qu'on a églandés plusieurs fois, & la glande est toujours revenue comme auparavant : si cela vous arrive, tenez-vous pour dit que votre églandement ne guérira pas votre Cheval, & que si vous n'attaquez le dedans, pour avoir ôté la glande vous ne l'avez pas guéri de la morve ; que si après l'operation vous avez frotté toute la playe avec de l'huile de vitriol, comme je l'ai enseigné ci-devant, & pris soigneusement garde qu'il ne soit pas resté la moindre partie de la glande, qui est capable d'en faire revenir une aussi grosse que la précedente, ne concluez rien de positif voyant une glande extirpée, car ce sera le déclin de la Lune qui fera cet effet; si ensuite dans le croissant elle ne revient pas, lors vous pouvez conclure que votre remede a bien operé ; comme la glande est causée par la matiere qui sort par les nazeaux au déclin de la Lune, elle est moins abondante, ainsi les glandes diminuent, & tout au contraire au croissant. J'ai déja expliqué que la matiere qui coule par les nazeaux, ne vient pas immédiatement du cerveau, mais des poulmons, du foye, ou de la rate, & monte par le gozier ou par le conduit de la respiration, & se rend dans une espace comme un

petit reſervoir, qui eſt entre les deux os de la ganache; & de là ſi elle eſt trop abondante, & qu'elle ne puiſſe ſortir toute par les nazeaux, elle pouſſe de l'endroit où elle eſt arrêtée, & forme les glandes plus ou moins groſſes, ſelon que la matiere eſt plus ou moins abondante. Il eſt aiſé de conclure de ce raiſonnement, qu'il eſt aſſez inutile d'églander les Chevaux avant qu'on ait vû qu'ils jettent moins, & qu'ils ſoient en voie de guériſon par les remedes qu'on leur a pratiqué: qu'il ſoit veritable que la matiere vienne d'en-bas, & qu'elle ait le reſervoir que j'ai dit entre les os de la ganache, l'anatomie du Cheval le perſuadera ſans avoir lieu d'en douter, outre qu'il eſt impoſſible que le cerveau puiſſe fournir cette quantité de matiere qui s'écoule continuellement par les nazeaux; mais oblige la nature à la pouſſer des parties baſſes par les conduits que j'ai dit, en fourniſſant cette humeur âcre & claire qui tombe ſur les parties affectées & déja alterées par la chaleur étrangere, ou par l'ulcere qui eſt en icelles: ainſi en guériſſant ces parties elles n'envoyeront plus au cerveau ces vapeurs malignes qui ſe changent en eau, & qui de-là retombent & cauſent le déſordre que j'ai dit. Ce raiſonnement chagrinera quelqu'un qui ne cherche qu'un remede aſſuré pour guérir ſon Cheval, & non pas un ſi long diſcours. A celui-là, je dirai, que ſi je le ſçavois je lui en ferois part, mais juſqu'à preſent il m'a été inconnu. Les ſuivans peuvent réuſſir ſi on les fait avec ſoin, mais je ne ſuis garant d'aucun.

Autre remede pour la Morve.

Quoique le Cheval ſoit églandé, il peut arriver que n'étant pas entierement guéri, quoiqu'on l'ait fait jetter avec cet autre remede, lequel a fait ſeulement ſortir de la matiere qui eſt en voie & en branle, ſans en ôter la cauſe, je vous en donne ici un autre qui eſt plus efficace, & qui apportera la guériſon, ſi le mal eſt en état de recevoir du ſecours; mais il me ſemble très-raiſonnable de commencer par le premier, puiſqu'il peut arriver que lui ſeul pourra guérir le Cheval, ſi le mal n'a pas tant de malignité.

Avant toutes choſes faites barrer les deux veines du col deux doigts ou environ au-deſſous de l'endroit où l'on tire du ſang aux Chevaux, j'en ai donné la methode ci-devant; puis prenez du tabac de Breſil coupé menu, comme on le prépare pour fumer, une once, mettez-le tremper dans une chopine de bonne eau-de-vie l'eſpace de ſix heures, coulez au travers d'un linge ſans l'exprimer bien fort, jettant le tabac comme inutile: faites tenir votre Cheval morveux bridé le matin pendant quatre heures, donnez-lui par les deux nazeaux

un demi verre de ce remede, & le promenez ensuite un quart d'heure en main la tête basse, & le laissez ensuite bridé deux heures.

Si votre Cheval n'est point dégoûté de ce remede, & qu'il mange son ordinaire comme de coutume, il faut le lendemain, l'ayant encore tenu bridé quatre heures, lui en donner un demi-verre, la moitié par chaque nazeau, & le promener comme auparavant; de-là à quelques jours vous augmenterez peu à peu la dose, jusqu'à ce que vous jugiez qu'elle soit assez grande pour le faire bien vuider, & continuerez tous les matins, ou de deux jours l'un, ou même de trois & quatre jours l'un, s'il jette en abondance, ou qu'il ait grand battement de flancs, ou qu'il soit trop dégoûté, jusqu'à une entiere guérison, qui sera dans un mois ou cinq semaines. Je suppose toujours que le Cheval ne se dégoûte point; car s'il se dégoûte, il ne faut pas lui en donner le lendemain, mais attendre qu'il ait repris le manger pour recommencer à lui en donner par les nazeaux.

Si votre Cheval morveux a été trop tourmenté du précedent remede, & que vous voyiez qu'il lui cause trop d'agitation, il faut cesser, & infuser dans chopine d'huile d'olive deux onces de tabac sur les cendres chaudes toute la nuit, & le lendemain en couler un verre pour lui en donner la moitié par chaque nazeau; la liqueur étant tiéde, cela adoucira l'acrimonie des humeurs, & sera plus supportable au Cheval, & le fera jetter quelque quantité de matiere; & continuer, observant toutes les circonstances que nous avons dit pour le manger & pour le battement de flanc.

Enfin il faut user de jugement pour augmenter ou diminuer la dose, selon que vous verrez que le Cheval mangera bien ou perdra le manger, & qu'il jettera plus ou moins.

Souvent la nature guérit les ulceres internes, qui sont la source ordinaires de ces vilaines matieres qui sortent par le nez, lorsque par une grande évacuation elle est délivrée de quantité d'humeurs âcres & malignes qui entretiennent le mal: pour guérir un ulcere, il n'est besoin que de le nettoyer ou mondifier, la nature fait aisément le reste.

Ce remede fera jetter une quantité prodigieuse de matiere: il y a des Chevaux qui le supporteront gayement sans être dégoûtés, & même la glande se fondra au déclin de la Lune; mais si au croissant elle revient de nouveau, il faut continuer le remede.

Que si après un long usage d'icelui le Cheval jette moins, & qu'il y ait apparence qu'il ne veuille plus jetter, cessez pour quelques jours le remede; & s'il ne jette plus du tout, comme il arrive quelquefois, donnez-lui trois prises de poudre cordiales trois jours de suite, chaque prise dans une pinte de vin blanc ou rouge, & peut-être

CHAP. XX. que la glande ne reviendra plus, & qu'il guérira.

J'ai donné ce remede à des Chevaux qui n'en ont pas eu le moindre battement de flanc, & qui n'en ont jamais perdu un coup de dent : ceux-là en sont guéris pour un temps ; mais ensuite quelques uns ont été en état de recommencer.

Lorsque le poulmon, qui est le siége ordinaire de cette maladie, est fort interessé, qu'il y a une notable pourriture, les Chevaux n'en guérissent pas, & le remede précedent avancera leur mort ; mais lorsqu'ils n'en peuvent réchapper, parce que le poulmon est consommé, il vaut mieux en être dépêtré tôt que tard.

Je vous donne avis que si vous avez dessein d'essayer à guérir un Cheval morveux, il faut avant toutes choses, quelque remede que vous ayez dessein de pratiquer au croissant, fortifier & aider la nature à pousser au dehors sans l'irriter : à cela les prises de poudre cordiale, la theriaque, l'opiate de Kermes, & les pilules cordiales réiterées feront fort bien ; dans tout le déclin leur donner les remedes qui font jetter par le nez & les seringuer : si on observe cette methode on en aura plus de contentement, quoique je ne sois garant de rien.

Les parfums sont peu profitables aux Chevaux morveux, quoiqu'ils les fassent beaucoup jetter & sans violence ; mais ils les dégoûtent, les amaigrissent & les desséchent trop.

Parfum pour faire jetter.

CHAP. XXI.

PRenez betoine, verveine, armoise, veronique, melise, sçabieuse, aigremoine, absynthe ; mente, hysope, sauge, ou toute ou partie, faites-les brûler sur un rechaut, & par le moyen d'un sac percé, faites recevoir au Cheval la fumée par les nazeaux ; elle l'obligera à jetter abondamment, s'il reçoit cette fumée pendant un quart d'heure.

La vigne sauvage ou viorne, qui croît dans les hayes, coupée menu toute verte, & concassée ensuite, jette une odeur qui a la vertu de faire jetter abondemment. On dit qu'elle nuit à la vûe, mais l'experience vous fera voir le contraire : elle a plus de vertu lorsqu'elle est en fleur. A dire nettement mon avis, je n'ai pas trouvé grand soulagement aux parfums, je les ai voulu pourtant mettre ici pour contenter tout le monde ; mais seringuant un Cheval, on a l'effet des parfums & même des plumaceaux, & on ne les dégoûte pas ; mais comme les parfums sont en grande recommendation aux Maréchaux, & qu'ils vous les proposent sans cesse. j'ai donné la description du meilleur qu'on puisse faire, & le meilleur n'est pas grande chose, & je ne conseille à personne de s'en servir.

Pendant que vous pratiquez tous ces remedes, il faut nourrir le Cheval d'alimens qui humectent ; car on facilite les évacuations qu'on est obligé de faire ; quelques-uns desaprouvent le son mouillé, & veulent donner de l'avoine ; pour moi je me suis toujours très-bien trouvé de ne leur donner que du son, car l'avoine occupe trop la nature pour la digerer.

CHAP. XXI.

J'ai vû des Chevaux jetter par les nazeaux six années entieres, qui ne laissoient pas de servir & de courre à la chasse, de fatiguer, & de manger comme les autres ; mais enfin cette maladie les emportoit : on n'y faisoit plus de remede, & on laissoit faire la nature les nourrissant comme les autres.

J'en ai vû d'autres qui ne sont point guéris pendant qu'on leur faisoit ces remedes, & qui quelque temps après, lorsqu'on n'esperoit plus de guérison, ont été parfaitement guéris, mais le nombre en est petit.

Autre remede pour la Morve.

PRenez un pot capable de contenir cinq chopines ou trois pintes, emplissez-en le tiers avec la seconde écorce d'aune, vulgairement appellé verne ; c'est un arbre qui croît le long des eaux, qui sert à faire des siéges, des échelles, & autres meubles de bois de peu de valeur, le bois tire sur le rouge quand il est écorcé : rapez ou coupez menu cette écorce, mettez dans ce pot deux pintes d'eau, faites bouillir à petit feu jusques à la consomption de la moitié, remuant par fois, ainsi il ne doit rester qu'une pinte de liqueur ; remettez encore une pinte de nouvelle eau, & la faites consommer, remettez-en encore une pinte, & la faites consommer une troisiéme fois, puis passez le tout, & mêlez parmi la collature une demie-livre d'huile d'olive ; & le tout tiéde, séparez-en demi-septier, faites avaler le reste au Cheval, & le demi-septier il le lui faut faire avaler par les nazeaux, puis promenez votre Cheval bien couvert une demie-heure. Ce remede fera jetter abondamment, & quoique le Cheval ne jette que d'un côté, il le fera jetter des deux : si huit jours après avoir pris le remede il n'est guéri, réiterez comme auparavant, peut-être guérira-t-il, & j'en ai guéri & manqué plusieurs, mais il n'y a aucun peril à le pratiquer ; que s'il n'est guéri, barrez-lui les deux veines du col, ensuite faites-lui avaler quatre prises de pilules cordiales, une prise chaque jour sans intermission, il guérira ou il ne guérira pas.

CHAP. XXII.

CHAP. XXII.

Autre remed poure la Morve.

Prenez castoreum du Levant une once, concassez-le grossierement, gentiane & sabine de chacun une once & demie, coupez menu la sabine & concassez la gentiane, faites bouillir le tout dans cinq chopines de fort vinaigre, & réduire à force de cuire à trois chopines, qu'on laissera refroidir, puis passer par un linge & fort exprimer.

Bridez le Cheval trois heures, puis lui donnez une chopine de ce breuvage, couvrez-le, & le mettez à l'écurie; il sera fort malade, battra du flanc, & même il lui prendra quelquefois un tremblement par tout le corps, mais c'est le remede qui agit: s'il se couche, laissez-le coucher, il se relevera quelque tems après; deux heures après la prise du remede, promenez-le une demie-heure en main, s'il jette par la bouche quelque morceaux de son poulmon, comme il arrive quelquefois en toussant, votre Cheval est incurable, & vous le pouvez ôter en toute sureté; mais s'il ne jette que par le nez, pourvû qu'il ne jette pas vert, ni du sang, il n'y a rien de désesperé. D'abord que votre Cheval aura repris appetit, qui sera après un jour ou deux, quelquefois trois, donnez-lui une autre chopine le matin, observant toutes choses comme à la premiere fois; & quand il mangera bien, donnez-lui la troisiéme chopine avec les mêmes précautions que la premiere: après tout cela il faut le promener tous les jours une demie-heure en main; s'il doit guérir, insensiblement il jettera moins, & finalement il ne jettera plus, & sera peut-être guéri: que si après l'une des prises la matiere qu'il jette est verdâtre, c'est un très-méchant signe, & apparemment le Cheval est incurable.

Cette recepte en a guéri que l'on croyoit morveux, elle en a manqué beaucoup, & en a fait mourir quelques-uns qui avoient le poulmon tout pourri, & par conséquent qui ne pouvoient pas vivre longtemps, ainsi on étoit bien heureux d'en être défait.

La morve & le farcin ont grande affinité, les farcins incurables dégenerent en morve, & cette sorte de morve est absolument incurable.

Vin Emetique.

CHAP. XXIII.

LE Vin émetique donne bon apetit aux Chevaux dégoûtés, il produit de bons effets étant donné fréquemment à ceux qui sont malades, & il fait des merveilles lorsqu'on le donne avec les pur-

gatifs, car quoique de ſoi il ne purge point, il fait mieux agir les purgatifs en débouchant, juſques-là qu'il fait uriner exceſſivement, lorſque la nature a beſoin de cette évacuation. Il eſt auſſi très-excellent pour les lavemens. Il faut avoir cinq ou ſix morceaux de verre d'antimoine du plus beau, les piler bien menu, & les mettre tremper toute la nuit dans une pinte ou cinq demi-ſeptiers de vin blanc ou rouge, le lendemain on retire la poudre de verre d'antimoine, & on la laiſſe ſécher pour une autre fois, & le vin eſt émetique; votre poudre durera un an à cela, & ſera toujours fort bonne.

On peut avoir un gobelet de regule d'antimoine, dans lequel on met tremper du vin, en vingt-quatre heures il eſt rendu émetique; & cela continuellement, pourvû qu'on ait ſoin toutes les fois qu'on a mis infuſer du vin dans le gobelet, de le bien ſablonner avec de l'eau, pour ôter toute la lie & la craſſe qui s'eſt attachée aux parois du gobelet.

On peut auſſi faire du vin émetique en pilant du foye d'antimoine, & en mettre une couple d'onces dans une bouteille de trois chopines, l'emplir de vin blanc ou rouge, au bout de vingt-quatre heures en ôter cinq demi-ſeptiers, & remettre de nouveau du vin dans la bouteille, en ôter tous les jours & en remettre, vous aurez un an entier de bon vin émetique de cette façon, & ſans autre frais que ceux du vin. On peut mettre auſſi dans une bouteille deux onces d'algarot, & du vin par deſſus, il ſera de fort bon vin émetique.

La poudre angelique fera le même effet, & beaucoup mieux que toutes les préparations d'antimoine, il en faut une once ſur une bouteille de trois chopines. Vous voyez qu'il n'y a pas beaucoup de frais pour avoir du vin émetique, & il produira aſſurément de bons effets.

L'uſage du vin émetique continué purifie le ſang, réſiſte à la corruption, donne bonne haleine, car il débouche & deſobſtruë les conduits du poulmon, ce qui fait la difficulté de reſpirer, & il maintient le Cheval en ſanté prévenant les maladies.

Il eſt à remarquer que dans les païs où la bierre eſt en abondance, & où le vin eſt rare, on peut mettre de la bierre ſur toutes les préparations d'antimoine où j'ai ordonné de mettre du vin: elle ſe rendra émetique & fera de bons effets; & pour les lavemens il n'y a point de meilleure décoction que de la bierre émetique, à laquelle on ajoute ce qu'on veut, de même qu'aux autres décoctions.

Je finis ce Traité de la morve par une obſervation qui eſt bonne. Il faut remarquer ſi votre Cheval engraiſſe & amende en le traitant & lui donnant des remedes; ce ſera un très-bon ſigne, le poulmon ne ſera pas deſſéché: car aſſurément il amaigriroit au lieu d'en-

CHAP. XXIII.

graisser; le poulmon n'étant pas desséché & prenant nourriture, on aura quelque esperance de le guérir, mais ne vous ennuyez pas, car ce mal ne se guérir pas en peu de temps; deux ou trois mois sont bien-tôt écoulés, & on ne les a pas guérit pour cela.

Si tous les jours vous donnez au Cheval morveux que vous avez long-temps traité, une pinte de vin émetique, ou de bierre émetique avec la corne, & par les nazeaux un demi-septiers de plus dudit vin ou bierre, & continuez trente jours, vous pourrez guérir votre Cheval.

Si pendant ce temps il jette par les yeux en abondance de la même matiere que du nez, assurément son mal est incurable, particulierement s'il continue huit ou dix jours à jetter par les yeux.

Si pendant que vous traitez votre Cheval de la morve, il lui pousse quelque boutons de farcin, quoique les boutons se guérissent facilement, & qu'il n'y ait point de corde ni aucune malignité au farcin, le Cheval est incurable.

Il ne manqueroit autre chose à ce Traité de la morve, qu'un remede assuré, c'est ce que je n'ai jamais trouvé & qu'on ne peut trouver; mais on soupçonne souvent de morve les Chevaux qui ne l'ont pas: quand je dis morve, j'entends celle qui est incurable, & on ne peut être assuré si elle l'est, qu'on n'ait pratiqué de bons remedes, lesquels s'ils ne réussissent pas, on peut conclure que la morve est incurable, & on n'a pas le chagrin d'avoir abandonné des Chevaux de prix qui auroient pû se sauver, & cela souvent sur le rapport de gens qui les ont condamné faute de les connoître.

Des maux de tête causés d'humeurs bilieuses.

CHAP. XXIV.

EN France on appelle maux de tête aux Chevaux toutes les madies mortelles qui sont inconnues aux Maréchaux. Il y a des maux de tête qui sont comme la jaunisse aux hommes, mais funestes & très-pernicieux; & pour en donner une particuliere connoissance, il faut sçavoir que ces sortes de maux de tête proviennent d'un épanchement de bile qui regorge abondamment de tous côtés, & qui afflige toutes les parties principales du corps: celle qui flotte dans l'estomach ôte d'abord l'appetit, & détraque la digestion: celle qui est dans les veines & arteres cause la fiévre, qui emporte bien-tôt le Cheval: celle qui se transporte à la tête en trouble toutes les fonctions, ce qui fait que le Cheval a peine à marcher, & qu'il est morne & tout entrepris de ses membres.

Si l'on tire du sang au Cheval dans cette maladie, d'abord qu'il est figé il devient jaune en sa superficie, & l'eau qui le surnage est toute

toute rousse & jaunâtre, marque assurée que la bile s'y est glissée en trop grande abondance.

Les lévres du Cheval sont pareillement jaunes au dedans, même les yeux participent de cette couleur.

C'est ce qui a fait nommer cette maladie aux Allemands *gelbesucht*, qui veut dire la maladie jaune. Comme ils l'ont mieux connue que nous, ils ont inventé un remede qui a été vendu cherement par un Medecin de Chevaux Allemand à un François, qui me l'a communiqué : l'ayant éprouvé, je l'ai trouvé bon; car dans le tems que je l'ai éprouvé on ne connoissoit point d'autres maux de tête que ceux-là. Depuis le mal a changé de nature; comme il a d'autres causes, il a fallu chercher d'autres remedes souvent assez inutilement. Le Cheval attaqué de ce mal, mange mollement, tient la tête basse, l'oreille abbattue, l'œil triste, les nazeaux ouverts, & chancelle en marchant : s'il n'a pas ces signes, le remede ci-après ne lui servira à rien; car tous les maux de tête ne proviennent pas d'une même cause, & on se peinera inutilement à le lui faire, s'il n'a son origine d'un épanchement de bile. Comme les maux qu'on appelloit maux de tête les années 1660. & 1661. & ceux des années 1669. & 1670. & suivantes, qui ont fait mourir beaucoup de Chevaux, n'avoient point la cause que nous venons de décrire, le remede n'y a pas réussi, & on n'en a point trouvé de bon, puisqu'il en est mort beaucoup, & plus qu'il n'en est guéri. Néanmoins j'ai donné un remede avec le thé, qui en a guéri un très-grand nombre depuis peu de ces derniers maux qu'on appelloit maux de tête, lesquels étoient fort contagieux; le remede pour l'épanchement de bile en est tel.

Prenez quatre pintes d'eau de fontaine ou de riviere, & en faites lessive avec de la cendre de sarment environ un demi boisseau : pour faire cette lessive, il n'y a qu'à faire bouillir l'eau & la jetter sur des cendres de sarment. Repassez ladite lessive bouillante quatre fois sur les mêmes cendres, puis mêlez une livre de bonne huile d'olive, & un quart de livre de bayes de laurier en poudre avec ladite lessive.

Il faut brider le Cheval dès le soir jusqu'au matin, il lui faut tirer du sang en abondance des flancs, & deux heures après lui donner par les nazeaux deux verres de cette composition bien mêlée ; laissez-le encore bridé deux heures après la prise, puis le débridez, lui donnez à boire de l'eau blanche, & à manger du son mouillé, du foin, du pain, & de ce qu'il voudra ; il le faut laisser manger pendant un quart d'heure, puis il le faut rebrider ; ayant demeuré encore deux heures bridé, faites-lui prendre de cette composition encore un verre dans chaque nazeau, comme il a été dit ; laissez-le ensuite deux heures

CHAP. XXIV.

bridé, après quoi vous le débriderez, & le laisserez boire & manger un quart d'heure, comme nous avons dit.

Continuez ainsi de lui en donner deux verres de quatre heures en quatre heures, en le débridant toujours un quart d'heure entre les deux prises, jusqu'à ce qu'il ait pris toute la composition.

Ce remede fait jetter de l'eau & de la morve par le nez, & assoupit le mal sans ôter la cause, parce que le sel fixe de la cendre qui est dans la lessive, détruit l'acide qui faisoit tout le désordre, & causoit la chaleur, n'étant arrêté par aucun frein; l'huile y contribue beaucoup aussi, ce qu'on peut manifestement remarquer en la fabrique du savon: il faut ensuite laisser le Cheval dans un lieu obscur avec bonne litiere, sans bruit ni d'hommes, ni de Chevaux, afin qu'il dorme; car en cet état le seul repos contribue à son rétablissement.

Lorsque le Cheval aura absolument recouvert l'appetit, promenez-le en main sept ou huit jours, un quart d'heure chaque fois à la fraîcheur & au petit pas, après quoi vous le purgerez par le remede que nous donnerons ci-après.

Autre remede pour les maux de tête.

CHAP. XXV.

Comme les maux de tête d'aujourd'hui n'ont pas leur cause dans cet épanchement de bile qui regorge de tous côtés, & qui afflige toutes les parties, quoiqu'on ait peu d'esperance, on ne veut pas abandonner les Chevaux qui ont ces maux-là; il y a quelque satisfaction de tâcher à leur donner du soulagement, quoique ceux qui en rechappent souvent valent très-peu le reste de leur vie. D'abord qu'on soupçonne un Cheval d'avoir ce mal, il est à propos de lui donner une prise de la poudre du Lieutenant, ou des pelottes cordiales; cela souvent resiste au venin qui les suffoque, & dans la suite les guérit absolument. Ceux qui sont guéris de cette maniere n'en valent pas moins, & sont aussi capables de servir qu'ils l'étoient auparavant. De plus, par précaution il faut donner de la même poudre à tous vos Chevaux, ou des pelottes cordiales, & trois jours après recommencer; & assurément ceux qui auront pris de la poudre n'auront point de mal; il faut parfumer ensuite l'écurie, & changer de sceau, de pelle, de fourche, d'étrille, & de tout ce qui est utile dans l'écurie. Mais comme il est bon de tenter d'autres remedes, s'il y a quelque tems que le Cheval est malade, vous pourrez faire ce qui suit; car la poudre n'est bonne que tout au commencement du mal, & n'a plus d'effet du moment que le Cheval a supporté son mal seulement vingt-quatre heures.

Prenez de bon ellebore noir gros comme un feret d'éguillette, fen-

dez la peau devant la poitrine du Cheval, mettez ce morceau d'ellebore entre cuir & chair, en ſorte qu'il puiſſe aiſément y reſter : il fera enfler la partie gros comme un chapeau, & attirera la fluxion en cet endroit, & pourra divertir l'humeur qui ſe tranſporte au cœur, & de-là au cerveau.

Remede pour le mal de tête nommé le mal de Feu.

Si-tôt que vous appercevrez que votre Cheval quitte l'avoine, ſaignez-le des deux veines du larmier, c'eſt-à-dire aux temples, & enſuite préparez le remede qui ſuit : Prenez une poignée de l'herbe nommée *morſus diaboli*, autant de fumeterre, en Latin *fumaria*, une once ſemence de cumin, demi-once Aſſa fœtida, mettez le tout avec une pinte de bonne bierre, ou vin blanc, dans un pot bien couvert avec une veſſie de pourceau & du papier par deſſus, & le couvercle du pot ſur le tout ; ajuſtez votre pot au bain-marie, c'eſt-à-dire, qu'il le faut placer dans un chaudron, & un tortillon de paille ſous le cul dudit pot, entre le fond du pot & le chaudron, puis mettre de l'eau à un pouce près du haut du pot dans le chaudron : faites bouillir l'eau une heure à un gros bouillon, puis laiſſez refroidir votre pot en l'ôtant du chaudron, débouchez le pot & coulez, & faites boire tiéde à votre Cheval ce qui étoit dans le pot deux ou trois heures après la ſaignée ; laiſſez le Cheval bridé quatre heures après la priſe, & ſur le ſoir donnez-lui un lavement avec le policreſte, & tout le reſte à l'ordinaire.

Le lendemain matin bridez votre Cheval, & remettez une pinte de bonne bierre ou du vin blanc, avec votre marc qui eſt reſté dans le pot, couvrez-le comme la premiere fois, puis le faites chauffer à petit feu, en augmentant peu à peu le feu juſqu'à ce qu'il commence à bouillir, entretenez-le en cette maniere pendant une heure à feu nud, & non au bain-marie comme la premiere fois, laiſſez à demi refroidir, coulez & exprimez fort, & enſuite le donnez au Cheval, jettant le marc, & le tenant bridé quatre heures après la priſe, puis lui donnez du ſon mouillé & de l'eau tiéde à boire, & ſur le ſoir un lavement, comme il ſuit.

Lavement pour les maux de tête ou mal de Feu.

Faites une bonne décoction à l'ordinaire avec le policreſte, ou prenez cinq chopines de bierre, mêlez parmi dans un coquemar une once policreſte en poudre, faites bouillir un demi quart d'heure, avec

une once de coloquinte coupée menu, coulez & ajoûtez demi-livre de miel violat, donnez le tout tiéde en lavement au Cheval, & le réiterez deux jours de suite toujours au soir.

Nouets pour faire manger un Cheval.

Comme votre Cheval ne voudra pas manger, prenez demi-once d'Angelique en poudre, demi-once Assa fœtida en poudre, mettez le tout dans un nouet de toile & l'attachez au mastigadour, mettez-lui ce mastigadour deux heures, puis lui ôtez, & le laissez manger une couple d'heures, remettez encore autant le mastigadour & continuez de la sorte, le Cheval jettera une infinité de glaires qui lui déchargeront la tête, & il en mangera mieux.

Ce nouet est très-excellent pour tous les Chevaux malades & dégoûtés.

Remede pour prévenir les maux de tête.

Je propose ce remede pour les maux de tête, dont il s'en voyoit encore quelques-uns l'année 1672. il réussira assurément si vous prenez le mal dans son commencement; mais pour peu que le mal ait fait de progrès, il ne cedera pas à ce remede : d'abord que vous avez le moindre soupçon que le Cheval est atteint du mal, faites-lui le remede; il vaut mieux le faire quatre fois inutilement, que de manquer une fois à le bien faire, car vous êtes assuré qu'il ne peut jamais faire que du bien.

D'abord donc que vous appercevrez le moindre signe qui pourra vous persuader qu'il est atteint de ce mal, comme lorsqu'il sera triste, pesant, & qu'il aura refusé son avoine, donnez-lui une once d'alun brûlé en poudre, une once de sel de verre ou *axungia vitri*, & du sucre-candi deux onces dans une chopine de vin blanc : lorsqu'on peut avoir du vin d'Espagne, il est encore meilleur; laissez ensuite le Cheval bridé une couple d'heures, puis le débridez & le traitez à l'ordinaire, & assurément pour cette fois il n'aura point de mal.

Quoique votre Cheval n'eût point de mal de tête, ce remede lui profitera, car il consommera les flegmes contenues dans l'estomach, & le fera bien manger; ainsi il préviendra tout au moins le dégoût.

Charge pour maux de tête.

Tirez à votre Cheval malade du sang de la veine du col environ deux livres, recevez-le dans un vaisseau propre, & le remuez avec la

main pour empêcher qu'il ne se coagule ou se fige : mettez-le ensuite sur le feu, le remuant continuellement avec une espatule de bois, & y ajoûtant trois quarts de livre d'huile d'olive, deux verres de vinaigre, faites-le cuire jusqu'à ce qu'il soit réduit en forme d'onguent ou emmiellure, duquel médiocrement chaud vous chargerez la tête du Cheval, en sorte qu'il ne lui reste que les yeux libres; cette charge fera fondre & couler les matieres amassées dans les conduits, & resserrera les parties pour empêcher la fluxion de tomber dessus.

Chap. XXV.

Il faut donner souvent au Cheval des lavemens, comme j'ai enseigné pour les maux de tête, pour attirer l'humeur ailleurs, & faire revulsion; on en doit donner un pour le moins tous les jours, & on appliquera l'ellebore noir, & le réiterer deux jours après s'il n'a point causé d'enflure à la premiere application.

Remedes très-bons pour le mal de tête, qu'on nomme mal d'Espagne.

Chap. XXVI.

JUsques à présent on a peu pratiqué de bons remedes pour les maux de tête, qu'on nomme, je ne sçai pourquoi, mal d'Espagne; on le connoît en ce que le Cheval chancelle en cheminant, par le transport des vapeurs ou l'effumation qui monte au cerveau & qui étourdit le Cheval, en sorte qu'il ne peut marcher droit en avant; il est fort dégoûté, la bouche brûlante, un grand battement de cœur & de flanc; & quand on considere le Cheval avec soin, facilement on connoît qu'il souffre beaucoup, & que sans un prompt soulagement il est mal aisé qu'il en échappe.

Prenez un de ces verres à bierre fort jaunes & fort grand, pulverisez-le, & le passez par le tamis fin, ou plus à propos prenez quatre onces *axiungiæ vitri*, qui est du sel de verre, qu'on trouve chez les Epiciers, il est blanc; pilez-les fort menu, il fera tout un autre effet que le verre pilé; pilez ensuite une poignée de sel, mettez le tout avec trois chopines d'eau cordiale dans un pot, faites chauffer le tout jusqu'à ce que le sel soit fondu, c'est-à-dire, ce qui se pourra fondre; le sel commun ouvrira le sel de verre, & fera penetrer l'eau cordiale pour le faire dissoudre, *salia non agunt nisi dissoluta* : coulez & faites infuser dans cette eau toute bouillante deux onces de bon thé du plus recent, l'espace de six ou huit heures, & que l'eau soit toujours tiéde en infusant : coulez & jettez le thé comme inutile, & gardez l'eau chargée des sels, & de la teinture du thé : donnez-lui à boire tout ce breuvage avec la corne, couvrez le Cheval, & le mettez dans l'écurie bridé trois heures.

CHAP. XXVI.

S'il ne guérit point pour la premiere fois qu'il prendra ce breuvage, réiterez au bout de vingt-quatre heures; il faut donner tous les jours un lavement fait avec deux pintes de bierre émetique ou de bierre ſimple, dans laquelle vous mettrez une once de ſel policreſte, une once de coloquinte coupée menu, & deux gros d'anis pilé, faites infuſer le tout ſur les cendres chaudes ſix heures, & avant l'ôter du feu, faites prendre un bouillon au tout, puis paſſez & mêlez parmi un quarteron de beurre frais, pour le donner tiéde au Cheval.

Comme cette maladie a beaucoup de malignité, parce qu'elle eſt jointe à une chaleur étrangere qui détruit & ruine la chaleur naturelle, ſouvent avant qu'on ſe ſoit aviſé qu'il faut faire ce remede, il y aura quelque partie noble ſi fort enflammée, que le feu ne s'en peut éteindre, & il conſomme la partie, ce qui peut arriver pour avoir tardé vingt-quatre heures: ainſi ſi le Cheval meurt, ce n'eſt pas la faute du remede qui eſt bon & methodique, mais la faute de l'application à temps. Comme les ſels qui le compoſent ſont purement fixes, ils arrêteront la ſubtilité, & pour ainſi dire la grande volatilité des ſels âcres & ſubtils, qui ſe tranſportent au cerveau par leur legereté, & qui par leur maligne & venencuſe acrimonie bleſſent & alterent la ſubſtance: & comme un fixe, s'il en eſt plus grande quantité & plus fort, peut rendre fixe & joindre à ſoi un volatil, les deux ſels qui compoſent ce remede fixeront ces eſprits ſalins qui montent avec les vapeurs & cauſent ce grand ravage, qu'on connoît aux Chevaux qui ſont atteints de ce mal. L'apparence y eſt; j'expliquerois cela plus au long, mais il faut connoître un peu la Medecine ſpagyrique pour goûter ce raiſonnement. Outre ce que j'ai dit de l'effet de ces ſels, qui eſt très-veritable, ils ouvriront le thé, & feront que l'eau ſe chargera de ſon ſel eſſentiel, & ainſi en tirera toute la vertu: perſonne ne doute de l'effet du thé pour fortifier le cerveau affoibli par les ſels volatils, âcres & malins, dont je viens de parler, ainſi ce remede guérira ſans doute le Cheval, ſi le mal n'eſt pas inveteré: il faut enſuite traiter le Cheval malade avec de bons lavemens, eau bouillie pour ſa boiſſon, lui donner peu à manger, & s'il ne mange pas, avoir recours au Chapitre VI. Je ne demande rien à perſonne pour avoir rendu ce remede public, quoique je puiſſe aſſurer que c'eſt le ſeul pour guérir les maux de tête, & je vous le donne comme bien éprouvé & très-bon, car il éteint & arrête cette grande chaleur, qui conſomme le Cheval malade.

La cauſe pourquoi les Chevaux qui ſont rechappés des maux de tête, ne valent rien enſuite, eſt que l'on n'a pas le ſoin de les purger pour ôter la matiere ou le levain qui a cauſé ce grand déſordre,

quoique l'humeur ſoit aſſoupie, il reſte un levain qui a toujours de fâcheuſes ſuites, ſi on ne l'évacue par de bons médicamens ſolutifs, comme ſera le ſuivant.

Purgation pour les Chevaux guéris des maux de tête.

Prenez caſſe mondée quatre onces, agaric deux onces, ſcammonée belle & lucide trois gros, qui eſt le poids de trois écus ſols, rhubarbe en poudre deux dragmes, qui eſt deux gros, que vous arroſerez d'un peu d'eau-de-vie juſqu'à deux ou trois fois à meſure qu'elle ſéche, ſemence de coriandre, poudre de fleurs de camomille Romaine, de chacune une dragme, & un ſcrupule de maſtic : ce qui ſe peut réduire en poudre le doit être.

Mettez le tout avec deux livres de beurre frais, & en faites des pilules groſſes comme des balles de jeu de Paulme, & les faites avaler au Cheval, qui doit être bridé huit heures avant la priſe, & ſix après.

Il faut lui reinſer la bouche quand il a avalé les pilules, avec une chopine de vin émetique, ſi vous en avez, ſinon du vin ordinaire, & le promener une demie-heure.

Au bout de vingt-quatre heures qu'il commencera à ſe purger, il le faut promener de deux heures en deux heures, un quart d'heure ou demi-heure chaque fois, pour le faire mieux purger.

On le pourra purger avec des pilules qu'on appelle *Cephalicæ minores Galeni*, environ deux onces dans une livre de bon beurre frais.

Si le Cheval n'a pas été aſſez purgé par la medecine précedente, il faut lui donner un lavement quand il ceſſera de purger, compoſé, comme je l'ai enſeigné ci-devant, avec ſel policreſte, &c.

Après ces purgations réiterées une couple de fois, il y a apparence que le Cheval ſe remettra en état de rendre ſervice, ſi vous l'accoutumez peu à peu au travail, & que vous donniez le temps à la nature de ſe remettre & gagner le deſſus, & ſi vous lui faites uſer dans du ſon un mois entier une once de foye d'antimoine en poudre chaque jour, ce qui achevera de conſommer le reſte des mauvaiſes humeurs, & rafraîchira les parties auſquelles il ſeroit reſté quelque intemperie ou chaleur étrangere, & purifiera le ſang.

Comme cette maladie attaque la plûpart des Chevaux qui ſont ſous un même toit, quand on en a quelques-uns qui ont commencé à l'avoir, d'abord qu'on en voit un autre qui perd le manger, pour prévenir le mal, il faut lui faire avaler une once d'alun brûlé en poudre, une once de ſel de verre, en Latin *axungiæ vitri*, & deux onces de ſucre-candi, comme je l'ai enſeigné dans ce même Chapitre, ou bien

CHAP. XXVI.

ſi vous voulez, il faut le faire jeûner pendant ſix heures, & enſuite lui donner une priſe de poudre du Lieutenant, décrite au Chapitre LXIV. de la ſeconde partie, ou deux pelottes theriacales en poudre, & tâcher de faire recouvrer l'appetit au Cheval, par les moyens que nous en avons donné au Chapitre VI. ſans doute il guérira pour cette priſe, ſi elle eſt donnée d'abord qu'on connoît que le Cheval ſe dégoûte.

J'ai déja dit en paſſant qu'on peut donner de la poudre du Lieutenant ou des pelottes de précaution, pour empêcher les Chevaux de prendre ces maux de tête; cela eſt ſi certain, que des perſonnes de qualité à Paris & ailleurs peuvent être temoins comme leurs Chevaux ont été préſervés par-là, & que depuis qu'ils ont pris de cette poudre ou des pelottes, & qu'on a parfumé les écuries, jamais il n'y a eu de mal de tête là-dedans, & auparavant ils les perdoient tous par ce mal dangereux. Il n'y a autre choſe à obſerver, que de leur donner une priſe de poudre du Lieutenant, ou deux pelottes theriacales en poudre, & trois jours après encore une priſe; aſſurément c'eſt le meilleur préſervatif qu'on puiſſe trouver pour ces maux, contre leſquels ayant peu de remedes curatifs qu'on puiſſe dire très-aſſurés, c'eſt quelque choſe d'en avoir un aſſuré conſervatif.

Préparation de la Scammonée.

CHAP. XXVII.

Comme la Scammonée préparée entre dans beaucoup de remedes, en voici la veritable préparation, & qui vaut mieux que celle qu'on appelle diagrede; on peut la donner avec ſureté aux Chevaux, puiſque les hommes s'en ſervent familierement préparée de la ſorte.

Il faut pulveriſer ſubtilement la Scammonée, & l'étendre ſur du papier gris, puis jettant du ſouffre ſur un réchaut, en ſorte que la vapeur ou fumée aille contre le papier ſur lequel eſt la Scammonée en poudre, il la faut remuer continuellement avec l'eſpatule, afin qu'elle ne s'attache pas au papier, & continuer à jetter toujours du ſouffre peu à peu dans le réchaut pendant un quart d'heure, prenant garde que la Scammonée ne s'attache pas au papier gris; car ce ſeroit ſigne qu'il y a trop de feu dans le réchaut: du moment que la Scammonée aura changé de couleur, elle ſera préparée. On ſe ſert de cette ſorte de préparation pour compoſer la poudre de cornachini; c'eſt le ſeul ſolutif qui y entre.

Préſentement qu'on trouve avec grande facilité de belle & bonne Scammonée, je ne prends pas la peine de la préparer à la vapeur du ſouffre,

ſoufre, & je n'ai pas remarqué qu'elle ait fait le moindre déſordre, l'ayant donné dans des choſes onctueuſes & graſſes, comme l'huile, la graiſſe ou le beurre, qui l'empêchent de s'attacher & cauſer du dégoût aux Chevaux : ce n'eſt pas que ſi on la veut préparer, elle en vaudra beaucoup mieux.

Si donc votre Cheval n'a pas ſeulement fienté mol pour l'action du remede que vous lui avez donné, vous pouvez augmenter la doſe ſans péril, & de beaucoup, & toujours augmenter les drogues qui ſont en plus petite doſe, comme étant les plus violentes, & celles qui pouſſent les autres ; & il purgera une ſeconde fois, ſi vous lui donnez ſon médicament au déclin de la Lune, comme il le faut toujours faire. Tous ceux qui purgent les Chevaux ne ſçavent ce qu'ils hazardent ; on tient que la ſaignée aux Hommes eſt la plus hardie operation qu'on faſſe ſur le corps humain, & je crois que la purgation aux Chevaux eſt la plus difficile & la plus hazardeuſe operation qu'on puiſſe faire, & on ne la doit pas hazarder ſans une grande néceſſité, ſur ce principe certain, que le mouvement ou l'action d'un purgatif eſt un mouvement contraire à la nature, qui la détruit eſſentiellement, & ne lui profite que par accident. Outre que par cette évacuation il ſe fait une étrange diſſipation d'eſprits qui l'affoibliſſent bien fort : car quoiqu'on n'évacue que les mauvaiſes humeurs, la diſſipation d'eſprits l'accompagnera ſans doute ; & ſi on peut guérir les Chevaux ſans ſe ſervir de purgatif, on fera très-bien, car il n'en eſt pas des Chevaux comme des Hommes, puiſque par le moyen des cordiaux on fortifie la nature, & on l'aide à pouſſer & à chaſſer ce qui lui nuit par les conduits ordinaires ; au lieu que ſi on ſe ſert aux Hommes des cordiaux, quand ils ont des impuretés dans les entrailles, d'abord ils font fermenter les humeurs, qui par leur bouillonnement cauſent des déſordres aſſez grands pour exciter tout au moins de l'émotion, & ſouvent la fiévre : mais il n'en eſt pas ainſi aux Chevaux, dont le temperamment eſt abſolument different, car ſans purgation par l'uſage des cordiaux bien appropriés, on fait le même effet que feroit le purgatif, mais bien plus avantageuſement, car par cette methode on fortifie la nature, & par l'autre on la détruit.

Des maux des yeux.

LEs Chevaux peuvent avoir des maux aux yeux ou par fluxion ou par accident, c'eſt-à-dire, ou par cauſe interne ou externe.

La fluxion eſt une inflammation de l'œil qui ſurvient en cette partie par le tranſport & l'envoi des humeurs âcres & piquantes, qui

échauffent & font de la douleur ; ce que vous connoîtrez en ce que les yeux feront pleurans, chauds, rouges & enflés ; & comme la fluxion ne vient pas pour l'ordinaire tout d'un coup, vous pouvez tous les jours remarquer le progrès du mal.

Lorfque les maux des yeux font caufés par un coup, heurt ou bleffure, bien-tôt après l'accident arrivé, le mal eft prefque au plus haut point où il puiffe aller, de plus on connoît au dehors de l'œil qu'il y a écorchure ; le plus fûr eft d'être averti du coup reçû, qui dénote que le mal eft fait par caufe externe : le mal qui provient d'un coup a les mêmes fignes que celui de la fluxion, il eft pourtant moins dangereux, en ce que la mauvaife difpofition du corps ne s'y rencontre pas.

Lorfqu'on s'eft apperçû que le mal eft caufé de fluxion, il faut tâcher de découvrir fi elle eft fympatique ou idiopatique : la fluxion fympatique eft celle qui fe fait par la fympatie de la partie malade avec une ou plufieurs parties qui le feront auffi ; & celle-ci ceffant, & étant remife en bon état, la premiere le fera : par exemple, fi le foye ou autre partie eft fort chaud, & qu'il faffe un fang extrêmement fubtil & bouillonnant, ce fang pourra caufer chaleur & fluxion fur l'œil, quoique d'ailleurs l'œil foit fans mal en foi, mais il en fouffre par la fympatie avec le fang, qui eft trop chaud & trop fubtil pour la nourriture & l'entretien de l'œil, & ainfi des autres parties : fi elle eft idiopatique, ce fera lorfque l'œil dans fa propre fubftance fera affligé, ou manque de formation, ou manque d'efprits pour l'animer, ou finalement par quelque diffipation ou perte de fubftance, & ceux-ci font plus dangereux & font prefque fans remede, car les fluxions par fympatie fe guériffent avec les bons remedes, mais quand le mal eft dans l'œil même, & qu'il eft grand, il y a peu de remedes : c'eft en quoi les maux qui ont leur augmentation ou diminution attachée au cours de la Lune, font prefque toujours incurables ; ceux-là font fympatiques & idiopatiques, fympatiques avec le cours de la Lune, idiopatiques en ce qu'il y a dans l'œil le principe qui a caufé cette fympatie.

Mais comme il ne faut pas tant de raifonnemens à bien des gens, qui demandent feulement une prompte guérifon, fans s'attacher à tout ce que j'ai dit, s'il vous femble trop difficile, le progrès vous fera connoître la nature du mal par le peu de foulagement que les remedes, quoique bien appliqués, y apporteront.

Du moment qu'on veut traiter un Cheval des maux des yeux, quels qu'ils foient, il faut lui ôter abfolument l'avoine, lui donner feulement du fon mouillé, ne le point travailler, ne le point tenir dans une écurie trop chaude, la grande chaleur de l'écurie augmente fort le mal des yeux, comme auffi le grand froid ; fi c'eft une fluxion, il

ne lui faut point tirer du ſang, car on lui feroit perdre les yeux ; c'eſt en quoi la maniere de traiter les Chevaux eſt bien differente de celle des Hommes, car on guérit les fluxions aux yeux des Hommes par la ſaignée faite au commencement du mal, & aux Chevaux elle les fait devenir aveugles. Il faut enſuite lui barrer les veines au larmier en cette ſorte ; on ouvre le cuir ſur la veine, on la détache avec la corne de chamois, & on la lie ſans la faire ſaigner ni la couper ; il ſuffit d'avoir détourné cette abondance de ſang qui ſe porte à l'œil, par cette veine qui l'échauffe en le nourriſſant trop, & lui cauſe ſouvent les accidens que nous voyons.

J'ai trouvé le moyen de barrer la veine du larmier ſans inciſion, & cela réuſſit très-bien : je mets une corde à ſaigner autour du col, pour faire enfler les veines, & avec une éguille courbée & faite en demi-cercle, je perce le cuir au-deſſus de la veine, & fais paſſer l'éguille par deſſous ladite veine, & ſortir en perçant le cuir un peu plus bas ; l'éguille eſt enfilée d'un bon fil avec quoi je noue la veine, & un peu de cuir avec un double nœud ; je fais cela en deux endroits au larmier, à un bon doigt l'un de l'autre, & autant à chaque larmier ou temple ; cela fait un peu enfler le larmier, mais le frottant avec de l'eau-de-vie tous les jours, l'enflure diſparoît, l'eſcarre ou plûtôt le fil qui lioit la veine tombe, la playe ſe conſolide, & la veine ſe trouve barrée ſans qu'il y paroiſſe, & on barrera plus de veines par cette methode en deux heures que par l'inciſion en un jour, & la veine ſe trouve auſſi-bien barrée ; j'ai fait faire cette operation cent & cent fois, & toujours avec ſuccès : mais ſi on a deſſein de couper le nerf qui eſt au-deſſous de la veine, on ne peut ſe ſervir de l'éguille courbée pour barrer la veine, & il faut néceſſairement faire inciſion ; mais ſi les Maréchaux n'oſent pas haſarder de faire cette operation du nerf dont je parlerai tout à l'heure, la croyant perilleuſe, il faut barrer la veine avec l'éguille courbée, & ſi en paſſant l'éguille courbée par deſſous la veine, il ſort du ſang par les deux trous que l'éguille a fait, il ne faut pas s'en étonner, car d'abord qu'on aura ôté la corde qui ſerre le col, le ſang s'arrêtera.

Il y a au-deſſous de la veine du larmier un nerf qui eſt auſſi gros que la veine, qu'on peut chercher & le détacher avec la corne de chamois pour le couper, parce que ce nerf a communication avec le nerf optique qui fournit les eſprits viſuels, qui font la faculté de voir, ce qui cauſe en partie les fluxions, & même la lune, parce que le nerf optique ſe relâche, s'amollit, & n'eſt pas tendu ; ainſi les eſprits qui étoient portés à l'œil ne le pouvant penetrer, ſont retenus & ſe diſſipent ailleurs, & l'œil ne profite point ; il s'échauffe, & pour peu qu'il

se joigne quelqu'autre chose, comme intemperie, chaleur ou pourriture dans le sang, d'abord la fluxion se forme, qui augmente ou diminue selon les causes qui l'entretiennent. Qnand on a coupé ce nerf du larmier, d'abord le nerf optique avec lequel il a communication par le relâchement de celui ci, se tend & se roidit, & aussi-tôt les esprits prennent leur cours, & pour peu qu'on applique des remedes à l'œil aussi-tôt il guérit, & reprend ses fonctions; mais peu de Maréchaux hasarderont cette operation, la croyant perilleuse, ce qui n'est pas assurément.

Ceux qui voudront sçavoir si je dis vrai, n'ont qu'à prendre un méchant Poulain, duquel on peut lever le cuir de la tête tout en vie, & voir si ces deux nerfs n'ont pas communication, & l'on verra qu'ayant coupé celui du larmier, le nerf optique sera plus tendu qu'auparavant; il ne faut pas s'abuser en cela, car le nerf qui est au-dessous de la veine du larmier est bien profond & approchant de l'os, mais il est assez aisé de le trouver, & comme on se peut passer de cette operation, on se contente de barrer la veine au larmier.

Je suis assuré que vous ne trouverez cette remarque dans aucun Auteur, je la crois très-bonne, l'experience est jointe au raisonnement, puisqu'elle a très-bien réussi aux fluxions & à la Lune: Si le Cheval a mal aux deux yeux, il en faut faire autant de chaque côté.

Je crois que le plus souvent les yeux perissent par trop de nourriture, & trop peu d'esprits visuels: on a travaillé à donner cours aux esprits en coupant ce nerf qui est sous la veine du larmier; on retranchera la nourriture non-seulement en barrant les veines du larmier, mais encore si on barre les deux veines jugulaires, qui sont les veines du col, la vûe du Cheval en recevra du soulagement, & plus prompte guérison.

Dans les fluxions il faut donner quelque chose qui puisse rafraîchir le sang au Cheval; pour cela une once de cristal mineral en poudre dans du son tous les jours, temperera cette chaleur, & diminuera la fluxion; mais s'il affoiblissoit trop l'estomach, & qu'il l'empêchât de manger, donnez-lui du foye d'antimoine jusqu'à ce qu'il se soit remis en appetit; recommencez après l'usage du cristal mineral jusqu'à guérison.

J'ajoûterai ici une chose assez extraordinaire, mais fort veritable; un Cheval avoit les yeux si bons, que personne n'y pouvoit trouver à dire; étant sous son maître à la campagne, il fit un si grand coup de tonnerre, que ses yeux se perdirent dans l'instant, & depuis il a toujours été aveugle. Je parle de cela comme l'ayant vû.

Remede pour les fluxions sur les yeux.

Si l'œil du Cheval est rouge, enflé, chaud & fermé, il faut d'abord mettre un restrainctif tout autour pour arrêter le cours des humeurs. Vous le composerez en cette maniere : Prenez du bon commun en poudre, démêlez-le avec du vinaigre & deux blancs d'œufs pour en faire comme une pâte, que vous appliquerez autour de l'œil, large d'un demi pied ; réiterez l'application soir & matin, & mettez dans l'œil de l'eau-de-vie, ou de l'eau, que vous composerez en prenant un œuf frais, que vous ferez durcir dans l'eau, ôtez-en la coque, fendez-le en deux, tirez le jaune, introduisez à sa place gros comme une noix de couperose blanche, réunissez les deux moitiés de l'œuf, la couperose demeurant à la place où étoit le jaune, & l'enveloppez d'un linge blanc & fin, mettez-le tremper dans un demi-verre d'eau rose pendant six heures, après quoi jettez l'œuf bien égouté comme inutile, & vous servez de l'eau pour en mettre huit ou dix gouttes dans l'œil du Cheval avec une plume, soir & matin, le Cheval sera bien tôt guéri. Si vous vous servez de l'eau-de-vie, il en faut remplir une petite éponge fine, avec laquelle vous mouillerez l'œil malade cinq ou six fois le jour, & assurément vous ne pouvez pratiquer un meilleur remede aux coups & aux fluxions : l'experience vous en convaincra.

Si le mal presse en sorte qu'on n'ait pas assez de temps, vous ferez la composition suivante plus promptement.

Prenez la glaire d'un œuf frais, autant d'eau-rose que de glaire, gros comme une noisette de couperose blanche en poudre subtile, agitez bien le tout avec une espatule de bois, & étant mis dans l'œil il détournera la fluxion, & ôtera la chaleur.

Ces eaux ne se conservent en leur bonté que sept ou huit jours au plus, après quoi elles sont trop âcres : leur effet est d'ôter le feu & d'arrêter l'humeur qui coule dans les yeux ; elles causent pour un moment quelque cuisson ; les hommes s'en servent fort utilement.

Si la fluxion étoit si forte & le mal si grand, que cette eau ne pût remettre l'œil en son état, & en ôter la chaleur, il faut se servir de l'eau suivante.

Il est fort à propos de choisir un bon remede pour les maux des yeux, mais il ne le faut pas changer facilement, & rien ne retarde plus la guérison que le changement de remede aux yeux des Chevaux : chacun croit avoir le bon ; quand vous aurez commencé avec un, & que vous voyez de l'amendement, tenez-vous-en là, & continuez.

Eau pour les yeux des Chevaux.

Prenez du lierre terreſtre qui croît en des lieux ombrageux ; il eſt tout different du lierre commun, ſa feuille eſt plus petite, moins luiſante & moins épaiſſe, mais plus forte en odeur ; il meurt en Hyver, ce que le rampant ne fait pas, car il réſiſte au froid ; & ceux-là ſe trompent qui prennent du lierre qui s'étend ſur la terre, qu'on dit lierre terreſtre : ce n'eſt pas aſſurément de celui-là : prenez donc quatre poignées du terreſtre, & les pilez dans un mortier de marbre, en même temps faites durcir ſix œufs, & en pilez les blancs avec le lierre, ajoûtez-y un demi-ſeptier de vin blanc fort clair, & la moitié moins d'eau-roſe, du ſucre candi, & de la couperoſe blanche, de chacun une once & demie ; le tout ſera mis en poudre dans un mortier avec le reſte, & mêlez bien enſemble avec le pilon, ſaulpoudrant toute cette compoſition d'une once de ſel menu, mettez-le dans un mortier couvert à la cave, & quand il y aura demeuré l'eſpace de cinq ou ſix heures, verſez toute la compoſition dans une chauſſe comme à faire de l'hypocras, qui ſoit de ſerge blanche & nette, recevez dans un vaiſſeau l'eau qui tombera au travers de la chauſſe, que vous garderez dans une fiole pour en mettre dans l'œil du Cheval avec une plume, tous les jours ſoir & matin.

Il y a peu de fluxions que cette eau ne guériſſe, mais il peut reſter une pellicule blanche ſur l'œil, qu'il faut faire conſommer avec des poudres, comme nous enſeignerons.

Autre eau pour les yeux.

Prenez l'une des eaux ſuivantes, qui ſont toutes excellentes pour les fluxions ſur les yeux, les eaux de plantin, de fenouil, d'eufraiſe, de rhue, de roſes, d'éclaire, de queues de roſes, & de chevrefeuille, & même au défaut de celles-là de l'eau commune ; mettez dans une deſdites eaux un morceau de vitriol bleu, ou vitriol de Chypre, lequel étant infuſé quelque temps donnera une couleur verdâtre tirant ſur le bleu à ces eaux, leſquelles ſeront très-bonnes pour les maux des yeux, parce que le vitriol communiquera à l'eau ſon ſel volatil, qui eſt anodin, doux, balſamique & aſtringent, par conſéquent fort bon pour les inflammations & rougeurs des yeux ; & il ne peut lui nuire par ſa ſubſtance, qui participe du cuivre, car il eſt trop ſerré pour qu'une ſimple eau, qui n'eſt pas une veritable menſtrue, le puiſſe pénetrer.

Les pauvres gens peuvent avec ſureté ſe ſervir de ce remede pour les maux des yeux, il eſt bon & à peu de frais. En même temps que vous vous ſervirez d'une des eaux précedentes, vous pouvez vous ſervir auſſi de l'onguent ſuivant.

Onguent qui empêche la fluxion de tomber ſur les yeux.

Prenez un onguent nommé *album raſis* une livre, ſel de Saturne, comme il ſera décrit ci-après en faiſant l'hüile de plomb, une demi-livre en poudre fine, mêlez exactement le tout avec *album raſis*; & ſi vous n'avez point de ſel de Saturne, prenez-en de celui qu'on trouve communément chez les Chimiſtes, à la place de l'autre, & de cet onguent graiſſez-en un demi-pied autour de l'œil, ſans en mettre dedans, & réiterez matin & ſoir l'onguent long-temps; il contribuera beaucoup à la guériſon du mal des yeux, car il détournera la fluxion & combattra la chaleur étrangere. Tous les aſtringens ne valent pas cet onguent; on s'en ſert auſſi long-temps qu'il y a chaleur & fluxion dans l'œil, auquel d'ailleurs il faut mettre de bons remedes.

Le plantin & l'éclaire concaſſés & appliqués ſur l'œil ôteront pareillement la chaleur & le deſſécheront.

Pour bien lier quelque choſe ſur l'œil d'un Cheval, il faut lui envelopper tout le haut de la tête, faire un trou à la toile pour paſſer les oreilles, & trouer auſſi le linge à l'endroit de l'œil ſain, & par ce moyen on arrêtera ce qu'on voudra ſur les yeux du Cheval : c'eſt le ſeul bandage qu'on puiſſe faire en ces endroits-là.

Charge pour détourner la fluxion ſur les yeux.

Prenez trois ou quatre pommes de rainette cuites ſous les cendres, & après avoir ôté les pepins pilez-les dans un mortier de marbre, arroſez ces pommes d'eau-roſe ou de laitue, ou de chicorée, puis avec de la filaſſe appliquez-les ſur l'œil du Cheval, réiterant ſouvent : les pourries ſont auſſi bonnes que les ſaines, & on n'a pas la peine de les faire cuire ni de les piler. Cette charge eſt excellente, car elle ôte la douleur & l'inflammation, elle pallie en quelque façon le mal pour un temps; puis à loiſir on attaque la cauſe, & on tâche de l'ôter en barrant la veine du larmier, ou coupant ce nerf qui eſt au-deſſous pour tendre le nerf optique, afin de donner cours aux eſprits viſuels, comme je l'ai enſeigné ci-devant.

La mie d'un pain blanc toute chaude miſe dans du lait de vache pour l'en laiſſer bien imbiber, puis l'appliquer ſur l'œil en forme de

CHAP. XXVIII.

cataplâme encore chaude, ôte la douleur & la chaleur.

Vous pouvez aussi faire griller une croûte de pain, l'imbiber avec bonne & forte eau-de-vie, l'appliquer sur l'œil, renouveller ce remede de douze heures en douze heures, il réussira très-bien, & rétablira l'œil en son naturel, en ôtant la chaleur qui appelle la fluxion dans la partie.

Je n'ai pas experimenté le remede suivant : l'on fait sécher un gros crapaut, étant sec on l'applique sur l'œil du Cheval, on assure qu'il appaise la fluxion & ôte la chaleur étrangere qui est dans l'œil.

Les huiles & les graisses qui entrent dans l'œil l'incommodent, parce qu'elles s'y attachent, & qu'elles obligent à un continuel mouvement des paupieres, qui cause de la chaleur : ainsi ne pratiquez jamais aux maux des yeux, quels qu'ils soient, coup ou fluxion, aucun remede où il entre quelque chose de gras, ni même d'onctueux.

Il y a des fluxions si legeres, qu'il n'y a qu'à bassiner l'œil avec de l'eau fraîche cinq ou six fois le jour.

Il y a des Chevaux qui n'ont ni fluxion ni coup, mais ils sont tendres & pleurent facilement ; même souvent l'eau qui en sort est si âcre, qu'elle corrode la superficie du cuir où elle touche ; il faut bassiner ces yeux-là avec de l'esprit de vin ou de l'eau-de-vie, en mouillant tout le tour de l'œil par en haut & en bas soir & matin, ce qui est assez pour le guérir.

Pour un coup sur l'œil

CHAP. XXIX.

POur les coups, heurts & morsures, il faut observer avant d'appliquer les remedes, comme aussi dans la suite du mal, pour juger de sa grandeur, & de l'esperance qu'on doit raisonnablement concevoir de sa guérison, & selon cela changer de remedes forts ou foibles, suivant l'importance de la maladie : si l'œil est fort gros & enflé, & qu'il en sorte de la matiere ou apostume, le mal sera long, puisqu'infailliblement le coup ou la morsure ont meurtri & corrompu quelque partie au tour de l'œil en dedans, laquelle se change en matiere ; que si cette matiere continue trop long-temps à paroître, par exemple l'espace de douze à quinze jours, le Cheval est en danger de perdre l'œil, hors qu'il jette sa gourme par les yeux, ce qui se fait sans que l'œil en soit endommagé.

Quand le Cheval commencera à ouvrir l'œil, si la vitre qui sera obscurcie du coup est toute couverte d'une nuée de couleur tirant sur le verd, c'est un mauvais signe ; s'il paroît sur la vitre des rougeurs comme du sang figé & resté là-dessus, c'est un mauvais signe en soi,

c'est

c'est-à-dire que le coup est grand, & qu'il y a eu grande contusion, mais c'est une marque que la nature est forte, & chasse au dehors ce qui nuit & afflige l'œil, & que le mal sera de longue durée.

Si la vitre paroît offensée en quelque endroit, comme il arrive presque toujours à ces grands coups, il court grand risque tout au moins qu'il lui restera une tache blanche sur l'œil, plus ou moins grande comme une lentille ou comme un pois, qui est comme un calus que la nature fait en cet endroit pour boucher le trou que le coup a fait.

C'est un tres-mauvais signe lorsque dans le cours d'un mal long & ennuyeux la substance de l'œil ou le globe devient plus petit, car l'œil est perdu sans ressource; mais il ne faut pas se méprendre, car le mal diminuant, l'enflure disparoît, & l'œil que vous aviez accoutumé de voir gros & enflé, vous semble plus petit, ce qui n'est pas souvent; aussi par la quantité des remedes astringens la paupiere de dessus & dessous s'est resserrée, qui fait paroître l'œil plus petit, quoiqu'il ne le soit pas.

Quand le dessus est desenflé, quoique le dessous reste enflé, c'est signe que le mal est dans son déclin, & que le dessous désenflera bien-tôt.

Si le coup est petit, d'abord qu'il est donné on doit fendre l'épaisseur d'une piece de trente sols le bout de l'oreille du même côté, en la pressant tout du long pour en faire sortir le plus de sang qu'il se pourra : le remede est présent & fort facile, car le Cheval ouvre l'œil incontinent.

Si vous voulez voir le dedans d'un œil malade d'un coup ou de fluxion, quoiqu'il le tienne fermé, il n'y qu'à lui boucher l'autre œil avec la main, & le faire cheminer au pas, il ne manquera pas d'ouvrir l'œil autant qu'il le pourra, & dans le temps que le Cheval chemine, on peut voir en quelque maniere la nature du mal.

Si le coup est grand, il faut aussi-tôt saigner le Cheval du larmier ou du col en abondance (à la difference de la fluxion, à laquelle jamais il ne faut saigner) cette saignée empêchera tous les accidens: ôtez l'avoine, seulement du son mouillé, peu de foin, ne le point travailler, que son écurie ne soit pas trop chaude, qu'il ne souffre point de froid; le serein l'Esté, & l'air de la nuit sont bons aux maux des yeux, ils temperent leur chaleur; puis vous appliquerez un restrinctif autour de l'œil, ou l'onguent ci-devant décrit avec l'*Album rasis* & le sel de Saturne, comme nous avons dit, ou bien mettre dans l'œil de l'eau où vous aurez fait fondre du *Lapis mirabilis*, celui-là seul est le plus assuré, & qui a du *Lapis mirabilis*, ne doit pas chercher d'autre remede. Notez qu'aux maux des yeux il ne se faut pas lasser,

CHAP. XXIX.

souvent ils sont bien longs, mais enfin ils guérissent si on continue à les traiter.

Si vous n'avez point de *Lapis Mirabilis*, mettezdans une fiole un demi-septier d'eau d'eufraize, ou de fenouil, de plantin, ou de roses, ou le tiers de chacune, & au défaut de tout cela l'eau toute pure y est bonne; mêlez parmi cette eau une once & demie de couperose blanche, & le poids de deux écus d'iris de Florence en poudre fine, laissez infuser le tout à froid une heure, puis en lavez l'œil de votre Cheval deux ou trois fois tous les jours, le remede est très-bon.

Si après une ou deux applications vous voyez que l'œil souffre trop de cuisson, c'est signe que l'eau est trop forte, mettez encore un demi verre d'eau dans la fiole; faites cas de ce remede, comme étant très-excellent & à peu de frais, & qui produit de bons effets & pour les fluxions & pour les coups, je m'en sers souvent avec utilité au défaut du *Lapis Mirabilis.*

Les remedes que nous avons décrits pour les fluxions étant tous fort bons, vous les ferez pour les coups, la seule difference est de la saignée.

Quand vous aurez pendant quelques jours appliqué des restinctifs ou des charges sur l'œil, & que le mal est au plus haut point qu'il puisse monter, pour lors prenez du lierre terrestre, & feuille d'éclairre, pilez & exprimez le jus, laissez-le rasseoir, ensuite le passez au travers d'un papier gris, puis en mettez dans l'œil matin & soir : ce remede déterge, desséche & éclaircit l'œil qui seroit demeuré chargé.

Lapis Mirabilis.

CHAP. XXX.

LA pierre admirable l'est autant par ses bons effets que par son nom : pour la composer prenez de la couperose blanche deux livre, alun de roche trois livres, bol fin ou d'Armenie demi-livre, litarge d'or ou d'argent deux onces : le tout en poudre, mettez-les dans un pot de terre neuf vernissé, dans lequel vous ajouterez trois pintes d'eau pour le faire cuire fort lentement sur un petit feu sans flamme, jusqu'à ce que l'eau soit absolument évaporée ; il faut que le feu soit également tout au tour du pot ; il se fera au fond une matiere, qui étant séche & sans aucune humidité, le pot sera ôté du feu & on laissera refroidir le tout, & la matiere qui est au fond doit être dure, & de plus en plus elle durcira si vous la gardez long-tems.

La dose de cette pierre est de demi-once, que vous jetterez dans quatre onces d'eau, elle se dissoudra dans un quart d'heure, & mouvant la fiole l'eau blanchira comme du lait, de laquelle on mouillera l'œil du Cheval soir & matin.

Cette eau composée de la sorte se peut conserver vingt jours.

Il y a des Apoticaires qui ont de cette pierre dans leurs boutiques, & s'en servent pour les hommes : Pour moi je m'en sers aux Chevaux, je ne cherche plus d'autre remde pour les fluxions, pour les coups, ni pour la Lune : tout homme qui a des Chevaux en doit toujours avoir ; elle se conserve long-temps, & assurément il y a peu de remedes pour les yeux qui ne lui cedent.

Notez qu'il ne faut pas mettre de cette pierre en poudre pour la jetter dans l'œil malade de coup, ou autrement ; car toute seule elle cause trop de cuison, quoiqu'elle produise ensuite de bons effets ; je ne conseille à personne de s'en servir qu'étant mêlée avec l'eau, car elle lui pourroit causer quelque désordre.

Cette pierre est bonne si vous en mettez deux dragmes dans trois onces d'eau pour les playes & les ulceres, elle en ôte le feu & les desséche, lavant deux fois le jour la playe ou l'ulcere, & y appliquant un linge mouillé dans cette eau.

Elle est très-bonne pour les fluxions & pour les Chevaux lunatiques ; il faut mettre de cette pierre gros comme une noix dans une fiole capable de contenir un verre ordinaire ou demi-septier, & s'en servir comme je viens de dire ; vous pouvez après remplir la fiole d'eau claire, afin qu'elle demeure toujours pleine jusqu'à la guérison, l'eau ne sera point si forte à fin du mal qu'au commencement, aussi n'en est-il pas besoin ; avant de mettre l'eau dans l'œil, il faut remuer la fiole.

Si le coup donné sur l'œil a été si grand, que l'œil en soit demeuré couvert & blanc, il faut après que toute la chaleur en sera ôtée & qu'il ne pleurera plus par les remedes précedens, pour ôter la blancheur, mouiller l'œil avec du vin, & immédiatement après faire ouvrir les deux paupieres de l'œil malade par quelque personne adroite, & ayant chargé votre pouce de farine de froment, l'introduire délicatement dans l'œil;cette methode de mettre les poudres dans l'œil avec le pouce, est beaucoup meilleure que la maniere ordinaire de tous les Maréchaux, qui est de soufler les poudres dans l'œil du Cheval avec un tuyau de plume ; car quand on a souflé trois fois dans l'œil d'un Cheval, mal-aisément vous y pouvez revenir, il l'appréhende si fort, qu'il fait des désordres étranges pour l'éviter ; & par le moyen du pouce, quoique les poudres excitent grande cuisson, le Cheval ne s'apperçoit point d'où lui est venue la douleur sitôt que de l'autre maniere.

Cette farine souvent réïterée dans l'œil mangera la blancheur ; que si vous voyez qu'elle n'ait pas assez d'effet, il y faut mettre de la couperose blanche ou du cristal mineral, autrement appellé salprunelle,

CHAP. XXX. qui eſt excellent étant réduit en poudre inpalpable, car il conſommera la blancheur & même la taye, & n'échauffera point l'œil : ce qui n'eſt pas ordinaire aux autres poudres.

Pour diſſiper une blancheur dans l'œil du Cheval.

Outre les remedes que je viens de propoſer pour manger la blancheur dans l'œil d'un Cheval, il n'y a rien d'égal au ſel armoniac pilé fin & mis dans l'œil, continuer juſqu'à guériſon. Il arrive fort ſouvent que cette blancher dure douze ou quinze jours, il ne faut pas s'en étonner, & continuer.

Celui-ci eſt très-aiſé : à jeun mettez du ſel dans votre bouche, quand il eſt fondu, mouillez avec votre ſalive l'œil duCheval, la faiſant entrer dedans,continuez neuf jours,peut-être que cela mangera la blancheur.

Si vous voulez piler du ſel commun fort fin, & le mettre dans l'œil du Cheval, il n'y a aucun remede qui le vaille hors le ſel armoniac, & on le trouve par tout.

Le ſel de plomb,qu'on appelle le ſel ou magiſtere du Saturne,eſt très-bon pour manger la blancheur dans l'œil du Cheval, ſi cette blancheur ſuccede à une fluxion, car il eſt peu mordicant, & par ſa froideur il repouſſe la chaleur que la fluxion avoit cauſée ; il eſt facile à faire. Si vous en deſirez voir la deſcription, ayez recours aux Elemens de Chimie de Beguin, livre ſecond, feuillet 344. qui donne le moyen de le faire. Clazer dans ſon Traité de Chimie a fort clairement enſeigné au feuillet 99. & ſuivans, à faire le ſel criſtaliſé, & autres préparations du Saturne très-bonnes pour les yeux des chevaux.

Du Cheval lunatique.

CHAP. XXXI.

ON appelle un Cheval lunatique celui qui a une fluxion ſur les yeux, laquelle paroît en un temps de la Lune, & lui obſcurcit l'œil, & en d'autres temps laiſſe l'œil aſſez beau, & auquel on ne jugeroit aucune fluxion. Le temps où la fluxion fait le plus de déſordre eſt ordinairement au décours des Lunes, quelquefois au commencement, & le Chevaux ſouvent en deviennent aveugles. Il y en a qui ſont ſix mois ſans être frappés de la Lune, d'autres trois mois, & d'autres l'ont tous les deux mois.

Dans la ſeconde Partie, en traitant de la connoiſſance, nous parlerons des ſignes pour connoître un œil lunatique.

Lorſqu'actuellement la fluxion y eſt, on voit à l'œil du Cheval de la chaleur, de l'enflure, & des larmes qui en tombent, l'œil eſt obſ-

cur & couvert, qui sont les mêmes signes de la fluxion, mais la plus assurée marque de la Lune, & lorsque les yeux sont par le dessous de la prunelle de couleur feuille-morte dans le temps de la fluxion seulement : car passé ce temps on ne s'apperçoit plus qu'il y ait eu cette couleur feuille-morte.

Jamais on ne doit saigner un Cheval lunatique, quelque mal qu'il ait, si une très-puissante nécessité ne vous y oblige, comme seroit la fiévre, ou des tranchées, & pour lors on peut saigner aux flancs

J'ai vû des Chevaux lunatiques, qui ayant été saignés pour les guérir du farcin, sont devenus aveugles peu de temps après.

Il ne faut pas donner au Cheval lunatique aucune sorte de grain pendant qu'il a l'œil trouble, & que la fluxion y est actuellement ; mais outre le foin & la paille on lui pourra donner du son mouillé. On peut faire un seton au haut de la tête entre les deux oreilles ; pour faire ce seton on perce la criniere d'outre en outre avec un fer pointu & rouge, à l'endroit où la palette de la bride porte, & on y passe une corde tissue moitié crin, moitié chanvre ; il faut graisser cette corde de basilicum ou de vieil oingt, la tourner & retourner tous les matins pour faire sortir la matiere qui sera ramassée pendant vingt-quatre heures ; d'autres mettent un anneau de plomb au lieu de corde pour faire tenir le seton ouvert.

Ce seton servira à divertir l'humeur qui tombe sur les yeux, & par cette évacuation les soulagera en quelque façon.

Il y a des personnes qui mettent deux setons, un au-devant du front à la criniere, & l'autre au défaut de la bride au derriere, où porte l'extrêmité de la palette, & au bout ils en ont eu peu de soulagement

Si c'est dans le beau temps, il faut faire coucher le Cheval lunatique au serein de la nuit hors de son écurie ; si le temps est trop froid, il le faut tenir dans une écurie qui ne soit pas bien chaude, car la chaleur de l'écurie nuit fort aux yeux des Chevaux sujets aux fluxions lunatiques.

Je trouve très à propos aux Chevaux lunatiques de leur barrer la veine au larmier, mais on ne doit faire cette operation que lorsqu'il n'y a plus de fluxion sur les yeux, & qu'on trouve un Maréchal assez habile ; il est à propos aussi de leur couper ce nerf qui est au dessous de ladite veine, comme je l'ai enseigné ; mais quoiqu'on ne coupe pas ce nerf, il faut nécessairement barrer la veine au larmier, ce qu'on fera facilement avec l'éguile courbée, comme je l'ai enseigné parlant des fluxions sur les yeux : on peut aussi barrer les deux veines jugulaires, ce qui profite beaucoup aux yeux malades, foibles ou lunatiques ; si on veut, on peut pratiquer ce qui suit.

Chap. XXXI.

Il eſt très-bon de faire aux Chevaux lunatiques, pour tâcher de leur donner quelque ſoulagement, deux orties aux côtés des yeux ſur le plat de l'os de la ganache, pour divertir l'humeur qui prend ſon cours ſur les yeux, & particulierement pour évacuer celle qui eſt déja tombée.

L'ortie ſe fait en cette maniere : on fend la peau en travers à l'endroit où on la veut faire avec un biſtouris ou razoir, puis avec le manche de l'eſpatule on détache la peau d'avec la chair, en remontant en haut de la hauteur de trois doigts, & on introduit là-dedans une lame de plomb large d'un doigt & haute de deux ; on détache un peu la peau au deſſous de la fente faite avec le biſtouris, pour y introduire la lame de plomb, afin qu'elle n'échappe. On laiſſe les orties ouvertes douze ou quinze jours, en faiſant ſortir la matiere deux fois tous les jours : ce qui ſe fait en preſſant médiocrement du haut en bas. Pour guérir la playe faite avec l'ortie, il faut ſeulement ôter la lame de plomb, de même l'on doit ôter la corde du ſeton ; ces ouvertures ſe guériſſent d'elles-mêmes: on peut au lieu de la lame de plomb mettre dans l'ortie de la paille, un morceau de ſavatte, ou bien de la racine de gentianne. Après ces précautions on pourra ſe ſervir de l'eau de rhuë.

Eau de Rhuë, bonne pour les yeux lunatiques.

Chap. XXXII.

COmme l'eau de rhuë eſt un des ſpecifiques pour les yeux des Chevaux, & qu'on n'eſt pas toujours en lieu pour en avoir, j'ai mis ici une très-bonne methode pour la faire : Coupez aſſez menu trois ou quatre poignées de l'herbe nommée rhuë, que vous mettrez entre deux plats d'argent, ou de terre verniſſée, ſans aucune liqueur: faites chauffer doucement ces plats ſur un réchaut, & de tems à autre ôtez le plat qui couvre celui qui eſt ſur le feu, & avec une plume faites tomber l'eau qui eſt attachée au haut du plat, & tout à l'entour ; remettez encore de même les plats l'un ſur l'autre, & quelque tems après ramaſſez l'eau, & quand vous en aurez une bonne quantité, par exemple un petit verre, faites diſſoudre dedans gros comme une noix médiocre de couperoſe blanche, & en baſſinez l'œil ſoir & matin; ſi cette eau n'opere pas aſſez, il faut enſuite ſe ſervir de la pierre admirable ci-devant décrite. Et au cas qu'elle ne faſſe pas l'effet que vous prétendez, comme il peut arriver que l'œil ſera fort enflamé, il faut avoir recours à l'huile de Saturne, qui eſt une huile tirée du plomb avec methode, & en mettre ſept ou huit gouttes dans l'œil tous les jours ; vous verrez un effet ſi beau & ſi extraordinaire, qu'il n'y a remede au monde qui le vaille.

L'huile de Saturne eſt ſpecifique pour les fluxions ſur les yeux, & particulierement pour celles qui ſuivent les mouvemens de la Lune, & ſi vous en uſez quelque tems avant que la Lune doive cauſer la fluxion, il n'en aura point de reſſentiment, & l'œil demeurera beau; ſi vous continuez à vous en ſervir, & à en mettre ſeulement deux gouttes tous les jours avec une plume, vous conſerverez des Chevaux lunatiques des années entieres, ſans qu'il paroiſſe aucune apparence de Lune ſur les yeux de votre Cheval, qui reſteront beaux & clairs.

Si le Cheval eſt frappé actuellement de la Lune, il faut en mettre tous les jours deux fois dans les yeux, dans peu de tems vous en verrez un bon effet.

Je l'ai ſouvent éprouvé avec beaucoup de ſatisfaction, & vous pouvez vous en ſervir avec aſſurance.

Huile de plomb, oleum Saturni.

LA maniere de compoſer cette huile eſt décrite par differens procedés dans tous les illuſtres Chimiſtes anciens & modernes. Quoiqu'ils ayent nommé cette liqueur huile, ce n'en eſt pas une à proprement parler, parce qu'elle n'eſt pas inflammable; s'il y a faute à la nommer ainſi, c'eſt après des illuſtres, qui ſont Paracelſe, Crollius, Zuvelſer & autres. Entre toutes leurs differentes methodes de la compoſer, je me ſuis attaché à la ſuivante, l'ayant trouvée avec moins d'embarras; ſi vous n'êtes pas expert, il faut vous adreſſer à quelque Artiſte qui vous le faſſe methodiquement; quoique la deſcription ſuivante ſoit aſſez claire, pour peu que vous ayez de lumiere dans la diſtilation.

Prenez ſix livres de Ceruſe, grattez-la ſur un tamis de crin renverſé, pour la réduire en poudre, & la mettez dans une terrine de grais, & dix pintes de vinaigre diſtilé par deſſus; il faut laiſſer digerer le tout ſur le bain de ſable, à chaleur médiocre, pendant trois jours naturels qui ſont trois jours & trois nuits, en remuant ſouvent le fonds de la matiere avec une eſpatule de bois: filtrez le vinaigre diſtilé, qui ſera chargé du ſel de plomb, évaporez enſuite; il vous reſtera après l'évaporation de toute l'hmidité un ſel de Saturne veritable & fixe; vous mettrez ce ſel dans une cornuë de verre, que les deux tiers de la cornuë demeurent vuides, vous adapterez la cornuë au feu de ſable avec ſon recipient, les premieres deux heures le feu ſera fort doux, puis vous augmenterez le feu juſques à ce qu'il ne ſorte plus rien de la cornuë. Pour lors laiſſez refroidir les vaiſſeaux, & la liqueur qui eſt dans le recipient ſera l'huile que vous cherchez, que

vous pouvez rendre plus fort si vous voulez, en évaporant le tiers du flegme qui est dans ladite huile ; mais il est assez fort pour l'usage que nous en voulons faire, c'est-à-dire pour les yeux lunatiques, sans rien évaporer.

Ce qui reste au fond de la Cornuë est un excellent sel de Saturne bon à plusieurs usages. On l'applique seul ou mêlé avec differens onguens, comme je dirai en son lieu, pour resister à la fluxion ou temperer la trop grande chaleur ; mais il est plus fort que celui qu'on vend ordinairement chez les Artistes, qui pour le rendre plus agréable le cristalisent, je ne voudrois pas me servir de celui-ci interieurement, ou il faudroit le dissoudre dans l'eau, le filtrer & évaporer jusqu'à pellicule, puis le mettre cristaliser à la cave, &c.

Si vous vous adressez à quelqu'un qui se sera peut-être persuadé d'être Chimiste, & qui ne le sera pas en effet, il vous dira que cette operation ne se peut faire, comme quelques-uns m'ont dit ; mais il s'est trouvé, ou qu'ils n'avoient pas de vaisseaux propres, ou qu'ils étoient ignorans. Tout homme qui aura la moindre teinture de Chimie verra bien qu'elle n'est pas fort difficile ; je l'ai faite & l'ai fait faire.

On peut se servir du sel de Saturne pour les yeux, non-seulement des Chevaux lunatiques, mais encore de ceux qui sont attaqués de fluxions : car n'ayant aucune acrimonie en soi, comme tous les sels en ont, il ne causera ni cuisson ni douleur, mais temperera admirablement toute la chaleur étrangere de l'œil, y retablira la naturelle, & ainsi il divertira la fluxion ; on appelle ce sel sucre de Saturne, à cause qu'il est doux au goût. Il faut dissoudre deux gros de ce sel dans une once d'eau de morelle, d'éclaire ou d'eufraise, & de cette eau laver l'œil & en faire penetrer dedans.

Un Auteur moderne a écrit que ce sel tombe en *deliquium* ou défaillance, c'est-à-dire, que par l'attraction de l'air il se résout en liqueur ; je ne suis pas tout-à fait de ce sentiment, il en attirera veritablement un peu, mais non pas suffisamment pour le réduire en liqueur : le sel est plus aisé à trouver que l'huile, mais il a moins de vertu.

Ceux qui veulent détruire la Chimie, rendre ses operations suspectes, disent qu'il n'y a aucune apparence d'employer le sel de Saturne, puisque ce n'est que le Saturne même calciné, comme en effet si on le fond dans un creuset avec du nitre ou avec du sel de tartre, il retournera en plomb, mais sans détruire aucunement les vertus du sel de Saturne, qu'on voit par les experiences journalieres, de même que le Mercure en quelque façon qu'on le déguise, il reviendra toujours en Mercure courant, & cela n'empêche pas qu'on ne l'applique

à

à beaucoup d'uſages, parce qu'il eſt ouvert & rendu ou familier ou capable de cauſer inanition à la partie où on l'applique, & auparavant il étoit dans ſa nature compacte, & lié, incapable des operations qu'il produit tous les jours, étant préparé. Il en eſt de même du plomb, lequel eſt ouvert & joint à cet eſprit acide du vinaigre qui le diſſout, il eſt capable de rafraîchir merveilleuſement l'œil; mais lorſque ce ſel eſt joint avec le ſel de tartre ou de nitre dans la fuſion, l'eſprit du vinaigre eſt détruit par l'acidité du ſel de tartre, ainſi le ſel de plomb n'étant ſoutenu de rien, reprend ſa premiere nature, & retourne en plomb en petite quantité.

CHAP. XXXIII.

Quelquefois la fluxion eſt ſi abondante, que l'huile ne la peut arrêter: pour lors on peut ſe ſervir d'un frontail, afin d'aider à couper chemin à cette fluxion.

Frontail pour divertir la fluxion.

Prenez de l'encens fin, du maſtic, & du bol d'Armenie, autant de l'un que de l'autre, mettez-les en poudre, & les démêlez avec de la glaire d'œuf & du ſuc de joubarbe, en Latin *ſemper vivum majus;* cette herbe croît ſur les toits, ſemblable à de petits artichaux; il faut étendre le tout ſur du cuir pour l'appliquer au Cheval d'une temple à l'autre, & le lier par deſſus avec un linge, renouveller le frontail une ou deux fois tous les jours, ſelon que la fluxion ſera plus ou moins grande.

Methode pour dégraiſſer les yeux par en bas.

CHAP. XXXIV.

Lorſqu'il n'y a plus d'apparence de fluxion ſur les yeux, & qu'il a les yeux autant clairs que ſon infirmité le peut permettre, on peut faire une operation de la main, qui a réuſſi aſſez ſouvent à des Chevaux lunatiques, elle a manqué à d'autres; ainſi quand le Cheval aura la vûe ſi affoiblie par la fluxion, qu'elle ſera preſque perdue, il ne faut pas croire que l'operation la puiſſe rétablir: mais tout ce qu'on peut raiſonnablement eſperer de cette operation, eſt qu'elle maintiendra les yeux en l'état qu'ils ſeront lorſqu'on la fera, & empêchera qu'ils ne ſe perdent tout-à-fait.

On doit faire l'operation, ſi on peut, au déclin de la Lune; il faut abattre le Cheval pour avoir plus de facilité, & avec un ſol marqué qu'on applique au coin de l'œil entre l'onglée, qui eſt un cartilage que tous les Chevaux ont à l'œil, on a le moyen d'enfiler avec une éguille & du fil ladite onglée, & ce ſol marqué que j'ai ordonné d'appliquer entre l'œil & l'onglée, fait qu'on peut la piquer & enfiler ſans crainte de bleſſer l'œil; étant enfilée de la ſorte, on ouvre la paupiere

d'en-bas avec le doigt, & on tire le fil qui eſt attaché à l'onglée, laquelle ſort, & tire après ſoi un morceau de chair glanduleuſe. On la tire doucement coupant peu à peu avec un biſtouri ce qui la retient par les côtés, & tirant l'onglée, le morceau de chair qui lui eſt attaché ſuit; on coupe tout doucement juſqu'à ce qu'on en ait ôté gros comme le poulce & long comme la moitié du doigt de chair glanduleuſe, & de tems en tems en faiſant l'operation, on lave l'œil avec de l'eau pour en ôter le ſang, qui empêche de voir ce qu'on fait; le morceau de chair coupé à tous les deux yeux, on barre la veine au larmier; puis ſoir & matin on lave l'œil avec de l'eau-de-vie, ou de l'eau toute pure où l'on aura diſſous du *Lapis Mirabilis*. Le Cheval ne doit point manger d'avoine, mais ſeulement du ſon mouillé, & au bout de quinze ou vingt jours il peut travailler ſans danger, & manger de l'avoine.

Cette operation a été trouvée par un raiſonnement fort naturel. De même qu'il y a des émunctoires ou receptacles des mauvaiſes humeurs dans certaines parties du corps, il y en a au-deſſous des yeux en forme de chair glanduleuſe & ſpongieuſe, qui eſt comme l'égout & le receptable de ce que le cerveau pouſſe d'indigeſte, de crud, & d'âcre ſur l'œil: cette humeur fume & envoye des vapeurs chaudes & brûlantes à l'œil, qui le piquotent, l'irritent, & appellent enſuite tout ce qu'il y a d'impur dans les parties voiſines; auſſi voyons-nous toujours l'œil plutôt attaqué des vapeurs & de la chaleur par en bas que par en haut, particulierement de la Lune: car dans le tems qu'elle ſe fait connoître ſur l'œil, il eſt feuille-morte par le bas, & preſque jamais par le haut. Cela étant veritable, ſi on ôte cette glande, on ôtera le reſervoir de la fluxion, & les humeurs prendront un autre cours, tomberont ſur les parties prochaines, comme ſont les chairs, où la nature les digerera, les cuira, & ſera en état, n'ayant plus rien à défendre des parties délicates, comme l'œil, qu'elles ne lui pourront nuire. Par tout ce raiſonnement on peut juger que cette operation peut ſeulement maintenir l'œil en l'état qu'elle le trouve, & non pas le remettre au plus haut point où il puiſſe être. L'on peut en barrant la veine au larmier, couper le nerf qui eſt au-deſſous; il contribuera à rétablir l'œil, par les raiſons que j'ai expliquées.

L'on dégraiſſe l'œil par-deſſus, comme nous l'avons preſcrit par deſſous; on fait l'operation en cette maniere: il faut fendre la peau avec le biſtouri au milieu de la ſaliere, & avec le crochet on tire de la graiſſe qui eſt contenue en cet endroit: cette graiſſe ſe détache aſſez facilement, on en tire gros comme une noix, puis on lave la playe avec du vin chaud, on remplit le trou vuidé avec de la filaſſe enduite

d'égyptiac, & on empêche que le vent ne donne sur le mal, ce qui est fort dangereux ; on attache deux fils à la peau qu'on a coupée pour tenir l'appareil, & on panse le mal tous les jours, le lavant avec du vin chaud & le plumaceau frotté d'égyptiac jusques à guérison. Je n'ai pas trouvé que cette operation fasse un bon effet pour les yeux, & autant que j'estime l'autre, je fais peu de cas de celle-ci.

Comme tout le monde n'est pas d'humeur à faire jouer des couteaux, je prescrirai ce qui reste des remedes ordinaires aux Chevaux lunatiques, entre lesquels est la purgation, qu'on ne doit pratiquer que lorsqu'il n'y a plus du tout de fluxion sur les yeux : car autrement elle nuiroit plus qu'elle ne serviroit.

Pilules pour les Chevaux lunatiques.

Prenez deux onces d'aloës fin, ou aloës lucide, agaric demi-once, des trochisques d'Alandal (qui est la coloquinte préparée) trois dragmes ; si le Cheval est médiocre, cela le purgera ; mais s'il est grand, il faut augmenter la dose d'une dragme des trochisques d'Alandal ; mettez toutes ces drogues en poudre grossiere, & les mêlez avec demi-poignée de feuilles de betoine pilée & une livre de beurre frais, pour en former des pilules grosses comme une balle de jeu de longue paulme, que vous donnerez au Cheval, avec chopine de vin, & le promenerez demi-heure après la prise.

Sans prendre la peine de composer une medecine exprès, servez-vous des pilules dorées, ou Lucis, & en donnez deux onces au moins, les faisant préceder par un lavement purgatif donné le jour auparavant ; & comme l'aloës est le vrai purgatif des Chevaux, & qu'il entre dans toutes les pilules ci-dessus, en voici une préparation assez bonne, quoique commune.

Préparation d'Aloës.

Prenez du meilleur aloës, qui est le lucide, qui est plus fin que le Succocitrin ou Soccotrin, en poudre quatre onces, faites infuser quantité de feuilles de roses pâles dans de l'eau pendant vingt-quatre heures, puis coulez, & ajoutez de nouvelles feuilles de roses jusques à trois fois ; de cette infusion arrosez votre aloës, puis le laissez secher à l'ombre, réimbibez-le trois fois, l'aloës étant sec, sera préparé & sera très-bon ; & sera encore meilleur de l'imbiber avec du suc de roses de Damas ; l'un & l'autre lui donne le nom d'aloës rosat.

L'aloës ainsi préparé aura plus d'effet dans une médiocre quantité pour purger ; il fortifie le ventricule en le purgeant, & par affinité il purge le cerveau, il résiste à la corruption des humeurs ; c'est ce qui

CHAP. XXXIV.

oblige d'en faire ordinairement la base des pilules.

Quoique l'Aloës soit plus actif, & beaucoup meilleur par cette préparation, je l'ai proposé en faveur des Curieux ; car pourvû qu'on cherche de bon Aloës, bien lucide & fin, assurément il purgera bien vos Chevaux, sans leur nuire, & je ne sçache guéres de meilleur purgatif que celui-là, ni si ami de la naure des Chevaux.

L'Agaric étant en trochisque, est corrigé des deux défauts qu'il a, sçavoir de sa trop grande legereté, qui l'empeche de tomber dans le fond de l'estomach, & de son operation tardive : néanmoins aux Chevaux on le donne fort souvent tout simple.

On le prépare avec la Malvoisie & le Gingembre.

Après la purgation, il faut attendre le vingtiéme de la Lune pour lui donnr le feu, en cas que les yeux soient assez clairs & beaux.

La maniere de donner le feu au-dessus des yeux d'un Cheval.

CHAP. XXXV.

LE vingtiéme de la Lune ou environ, tirez une raye de feu depuis le dessous d'une oreille jusqu'à l'autre, passant sous le frontail de la bride, afin de cacher cette raye, qu'on fait avec un couteau de feu qu'il faut repasser jusqu'à ce que la raye soit de couleur de cerise ; puis sur les veines du larmier faites une étoile de feu sans percer le cuir, car les cicatrices paroîtroient toujours. Si le cuir avoit été percé avec le feu, il faut frotter les endroits brûlés avec de l'eau-de-vie mêlée avec du miel, tous les jours matin & soir : l'escarre étant tombée, il faut bassiner la playe avec de l'eau-de-vie, quoiqu'on n'y mette ni poix ni bourre, il y reste très-peu de cicatrices, & si le feu fait autant d'effet.

J'ai vû quantité de Chevaux qu'on a garantis de la Lune pour quelque tems avec le feu donné de cette sorte, & le pis qu'il en puisse arriver, est qu'on en conserve tout au moins un en crevant l'autre, si les deux yeux sout atteints de ce défaut : les esprits visuels de celui qui est crevé passeront dans l'autre & le fortifieront, & on conservera encore les yeux quelque tems en état de servir, si on barre les deux veines du col, qu'on appelle veines jugulaires.

Tous les Chevaux lunatiques à la fin deviennent aveugles, à moins d'apporter les précautions que nous avons dit, & d'en crever un, ce que l'on fait avec une aiguille enfilée avec du fil, de laquelle on perce le méchant œil, & on fait ressortir l'éguille tout contre où on l'a piquée en entrant dans l'œil, & on y laisse le fil pendant sept ou huit jours, & continuellement cet œil qui est enfilé jette de l'eau & se desséche ; on ôte le fil, & par le tems les esprits visuels qui passent à l'autre œil, le

fortifient, & le conservent de la Lune, & l'œil piqué se desséche. J'ai vû un Cheval auquel on avoit mis un œil d'émail, ou de verre, pour cacher la difformité d'un œil qui s'étoit absolument desséché, quand on l'eut crevé pour conserver l'autre. La Lune est une maladie héreditaire qui passe aux Poulains, ainsi il faut avoir grand soin que les Estalons ayent de bons yeux ; le mal peut arriver aussi lorsque les Poulains mangent de l'avoine avec leur mere dès l'âge d'un an & avant ; ils font effort pour la mâcher, & s'étendent les veines qu'ils ont sur les yeux & à côté du larmier, & les font grossir, & ainsi ils attirent trop de sang en ces parties, qui ensuite nourrissant trop l'œil l'échauffent & y causent la fluxion, ou celle qui suit le mouvement de la Lune, ou l'autre, ce qui perd & consomme les yeux ; c'est une pensée que j'ai tirée d'un Livre qui traite des Chevaux, fait par un nommé *Jean Taquet :* Il dit expressément que ce n'est pas l'avoine par sa substance qui fait perdre les yeux aux Poulains en les échauffant trop, mais seulement par l'effort qu'ils font en la mâchant ; & pour empêcher ce désordre, il conseille qu'on fasse moudre l'avoine pour les Poulains, & que la mangeant de la sorte ils seront plus forts & robustes, sans que jamais elle leur cause fluxion ni mal aux yeux. Comme je n'avois jamais vû cette observation en aucun Auteur, je vous l'ai voulu donner, & vous laisser la liberté d'en faire le jugement qu'il vous plaira.

CHAP. XXXV.

Il y a des Chevaux qui deviennent lunatiques à l'âge de huit ou dix ans, qui avoient toujours eu les yeux beaux, c'est un héritage que l'Estalon leur a laissé. Le tonnerre & les éclairs dans les grands orages, quand les jeunes Chevaux en sont attrapés en campagne, peuvent les rendre lunatiques, ou tout-à-fait aveugles.

Si on travaille beaucoup un Cheval atteint de la Lune, il deviendra plutôt aveugle qu'il n'auroit fait, la chaleur & les grands froids lui sont contraires ; enfin c'est une maladie dont peu de Chevaux sont attaqués sans perdre les deux yeux, ou tout au moins un ; car les remedes ne succedent pas en tous les sujets, & souvent il ne faut pas blâmer les remedes pour ne pas guérir des maux d'yeux, il suffit qu'ils puissent profiter en plusieurs rencontres.

De l'Emorragie.

CHAP. XXXVI.

L'Emorragie est une perte de sang par le nez ou par la bouche, causée par une abondance de sang parmi lequel il s'est glissé quelque liqueur pleine d'esprit & de sel, qui l'aura fait bouillir & fermenter, en sorte que les vaisseaux destinés à le contenir n'en

feront pas capables, ainsi il se rompra quelque veine qui fournira ce sang que l'on voit sortir par le nez du Cheval, & cette liqueur a été poussée dans le sang par un excès de chaleur causée par les fatigues extraordinaires dans les grandes chaleurs. La cause peut venir aussi lorsque le sang est échauffé & subtil, soit par la nourriture précedente donnée en trop grande abondance, ou qui peche dans sa qualité, ou des fatigues qui le font bouillonner, ce qui ouvre quelques veines, d'où il sort avec impetuosité, tantôt par les nazeaux, tantôt par la bouche. Qu'une liqueur pleine d'esprits & de sels fasse bouillir & fermenter le sang, l'experience le peut faire connoître; si dans le sang tiré des veines, quand il est encore tout chaud, on mêle de l'esprit de vin, il s'ensuivra une ébulition étonnante; la même chose arrivera si on y mêle les esprits de vitriol ou de corne de cerf, ou de suye de cheminée; tout au contraire le sel de tartre & la dissolution d'alun troublent & précipitent le sang: qu'il n'y ait de ces liqueurs pleines de sels & d'esprits dans le corps des Chevaux, c'est de quoi on ne doutera pas, si on sçait un peu la maniere dont la nature agite dans leur interieur.

Si on n'apporte du soulagement à ce mal, les Chevaux en peuvent mourir ou devenir très-foibles, parce que la nature est épuisée par cette excessive évacuation qui a fait la dissipation des esprits. Aussi sont-ils long-temps hors d'état de rendre service; mais rarement ils en meurent, si ce n'est que la fiévre y soit conjointe, ce qui n'est pas ordinaire.

Comme cette maladie n'arrive guere que dans les grandes chaleurs, il y va de la prudence du Cavalier qui monte un Cheval fort gras, ou plutôt fort ardent & plein de feu, qui n'est pas en haleine, de le ménager au commencement, & de le travailler avec prudence, en sorte qu'il ne lui puisse causer ce désordre, ou quelqu'autre encore pire; dans ces occasions le plus prompt remede est le meilleur pour arrêter cette grande perte.

Et du moment qu'on voit un Cheval perdre du sang en abondance par le nez ou par la bouche, ou par tous les deux, il faut le saigner des flancs, ou des plats des cuisses, ou plutôt du col si on ne lui en a pû tirer abondamment d'ailleurs, puis prendre d'une herbe nommée de la traînasse ou renoüée, en Latin *Centinodia*, parce que lorsqu'elle est dans sa parfaite croissance elle a cent nœuds en une seule tige; c'est un specifique pour arrêter le sang; il en faut prendre une bonne quantité, la concasser bien fort, en emplir les nazeaux, en lier sur les larmiers, & sur les roignons, qui sont au défaut de la selle, & même sur les testicules, si c'est un Cheval entier.

Si vous ne trouvez pas de cette herbe, quoique fort commune,

broyez bien fort de l'ortie pour vous en ſervir tout de même.

Si vous pouvez, vous mettrez le Cheval dans l'eau juſques au flanc, & l'y laiſſerez une couple d'heures ſi c'eſt en Eſté, qui eſt le tems où les émorragies arrivent le plus ſouvent à cauſe des grandes chaleurs.

Si vous n'êtes pas en lieu commode pour le mettre dans l'eau, il lui faut couvrir la tête avec un drap mouillé en ſept ou huit doubles dans de l'oxicrat, & tout les dos de même, lui tenir la tête haute dans l'écurie, & ne le point laiſſer coucher, & ſouvent jetter de l'eau fraîche aux teſticules ou au fourreau, réïterer la ſaignée dés le lendemain & lui donner des lavemens rafraîchiſſans; il y a des Chevaux qui ont eu cette perte de ſang ſix ou ſept jours, mais moins violente à la fin qu'au commencement, & ils en ont été guéris par les remedes précedens.

Lavemens.

Le lavement ſuivant eſt en partie capable d'arrêter ce bouillonnement de ſang, étant aidé par la ſaignée.

Prenez mauves, guimauves, de chacune une poignée, plantin, deux poignées, chicorée, laituë & pourpier, de chacun une poignée: faites du tout une décoction dans deux pintes & chopine d'eau avec une once & demie de ſel policreſte en poudre; dans la collature vous mettrez un quarteron de l'onguent *populeum*, ſans mêlange de verd-de-gris, comme quelques fripons y en mettent, pour lui donner une belle couleur verte. Si vous vous en défiez, prenez un quarteron d'onguent roſat veritable, & non de ſimple graiſſe lavée en eau roſe pour lui donner l'odeur des roſes & teinte avec l'orcanette: donnez le tout au Cheval après l'avoir vuidé de ſa fiente.

Si après avoir rendu ce lavement le ſang ne s'arrêtoit pas, il faut faire ce qui ſuit: Mettez des feuilles de plantin pilées, & mêlées avec une once des poudres ſuivantes, encens mâle, aloës ou myrrhe, pour introduire le tout dans les nazeaux, lui tenir le nez haut comme ſi on lui donnoit un breuvage, & un drap mouillé d'oxicrat, & plié en cinq ou ſix doubles ſur la tête, ſur le col & ſur les reins, comme j'ai ci-devant enſeigné, & lui mouiller ſouvent avec de l'eau fraîche le fourreau ou les teſticules s'il en a.

Les pertes de ſang par les nazeaux ſont quelquefois ſi violentes, qu'on ne les peut arrêter ſi-tôt. On peut ſe ſervir d'une poudre pour les arrêter, qui eſt fort facile à faire, particulierement aux Maréchaux. Il faut laiſſer ſécher à l'ombre de la fiente d'Aſne qui ne ſoit pas châtré, enſorte qu'on la puiſſe mettre en poudre, & avec un tuyau de verre, une ſerbacane, ou un autre canon, on ſouffle abondam-

CHAP. XXXVI.

ment de cette poudre dans les nazeaux du Cheval qui ſaigne, & bientôt après le ſang s'arrête.

La même poudre eſt admirable aux hommes qui ſont ſujets à ſaigner du nez, il n'y a qu'à porter de cette poudre dans une tabatiere, & en prendre comme du tabac par le nez, d'abord le ſang s'arrête. J'en ai ſouvent vû l'experience, & la poudre ne ſent que l'herbe ſéche : quelque délicat ſe récriera qu'il aimeroit mieux mourir que de prendre de cette poudre. Je conſens qu'il n'en prenne point, & ne trouve pas mauvais qu'il n'approuve pas un remede ſi vilain ; mais s'il en prend ſans le ſçavoir ? Et de plus, qui aſſurera ce Monſieur le délicat que ſon Apotiquaire ne lui a pas fait avaler quelque choſe de plus mauvais, qui peut-être l'aura guéri de quelque maladie de contrebande ? Mais comme je ſuis complaiſant, je mettrai ici un remede pour l'émorragie des Chevaux, qui peut ſervir pour les hommes : Prenez, ſi vous pouvez, ou achetez un liévre pris & tué au mois de Mars, écorchez-le, & ſans le larder, mettez-le en état d'être mis à la broche, ſans pourtant l'embrocher : faites-le ſécher au four, en ſorte que toute la chair ſe puiſſe réduire en poudre, ſoufflez de cette poudre dans les nazeaux du Cheval en abondance, elle arrêtera le ſang qui ſort par le nez, comme auſſi celui des playes. Voilà un remede très-facile & très-bon, & qui ne ſent point la fiente d'Aſne.

Celui-ci eſt encore très-bon, & on peut le préparer commodement en tous tems. Prenez des écorces de grenade ſéche, vitriol romain & alun, de chacun quatre onces, mettez le tout en poudre, & le mêlez, & vous en ſervez au beſoin. Ce remede arrête le ſang par tout le corps: cette poudre ſe conſerve long-temps en ſa bonté, elle eſt excellente pour arrêter le ſang de toutes les bleſſures.

Le mal de Cerf ou du Cerf.

CHAP. XXXVII.

LA maladie qu'on nomme mal de Cerf aux Chevaux, peut avoir tiré ſon nom de ce que les Cerfs ont un pareil mal. Si cela eſt, je n'en ſçai rien, mais je ſçai fort bien que ce qu'on appelle mal de Cerf aux Chevaux eſt ſouvent & preſque toujours mortel. C'eſt un rhumatiſme qui leur tient les machoires & le col ſi roides, qu'ils ne peuvent les mouvoir, non pas même pour manger. Les yeux leur tournent en montrant le blanc en haut par un mouvement convulſif de tems en tems comme s'ils alloient mourir ; par intervalle ils ont des battemens de flancs & de cœur ſi grands, qu'on les jugeroit ne pouvoir vivre deux heures, mais ils ceſſent & recommencent ſans regle, tantôt plus tard, quelquefois plutôt ; quand on leur manie le col,

on

on le sent roide & fort tendu, la peau est séche & aride, & outre cela ils ont souvent le corps tout roide, & le derriere aussi empêché que le devant, & lorsque le rhumatisme occupe le derriere comme le devant, il n'en réchape guéres, particulierement si la fiévre est continue, comme elle est presque toujours.

Le mal de Cerf n'est pas absolument une maladie mortelle; lorsque ce n'est pas un rhumatisme universel répandu par tout le corps, & que les Chevaux se le sont procurés eux-mêmes : en tirant avec violence contre leur licol, les longes résistent, ils font efforts aux muscles du col, & se les allongent, sur lesquels ensuite il se fait une fluxion; mais presque toujours le mal vient de chaud ou de froid soufferts à contre-tems, ou d'avoir passé d'une grande chaleur à un grand froid, dans un moment; ce prompt changement a émû les humeurs qui se sont trouvées en trop grande abondance, & on fait nombre d'obstructions qui empêchent le mouvement des parties malades; & causent une grande douleur non-seulement à ces parties, mais à celles qui leur sont voisines, ou qui ont communication avec elles, la chaleur causée par la douleur, appelle ou attire la fluxion qui cause le désordre qu'on voit & qu'on connoît aux signes que j'ai donné.

Quoiqu'il y ait grand battement de flanc & de cœur, s'il y a de l'intervalle considerablement, le Cheval reprend des forces pour résister au mal. Ce qu'il y a à craindre est que souvent la fluxion est si grande sur les mâchoires, que ne les pouvant mouvoir, ils meurent de faim. La chaleur naturelle, manque de nourriture pour s'employer, s'échauffe si fort qu'elle peut enflammer le sang, augmenter la fiévre, & faire mourir le Cheval; le remede est de leur donner des lavemens ramolitifs soir & matin, leur tirer souvent du sang, & même de deux jours l'un, jusqu'à ce qu'on voye de l'amendement. C'est un très-bon remede : mais comme il le faut souvent réiterer, une demi-saignée chaque fois suffit.

Pour sa nourriture il faut détremper du son avec beaucoup d'eau aussi clair que de la bouillie, & le laisser devant lui pendant tout le jour; il le remuera avec les lévres, & dans ses bons intervalles il tâchera d'en avaler quelque peu; pour du foin & de la paille, il n'en peut guéres ou point manger, ne pouvant desserrer la machoire; on lui donne de l'eau tiéde à boire : après la saignée & les lavemens, il faut prendre égale partie d'essence de therebentine & d'eau-de-vie, les mettre dans une fiole, & les bien battre ensemble, lorsqu'ils seront bien mêlés, en frotter tout le col sur les muscles & autour des mâchoires, & bien frotter avec la main pour faire pénétrer le tout dans le col, afin d'échauffer les muscles qui sont refroidis & occupés par la

CHAP. XXXVII.

fluxion, & deux heures après frotter encore tous les mêmes endroits avec de l'onguent d'altea, & bien frotter pour le faire penetrer dans le col; le tout échauffera la partie, & pourra faciliter le mouvement de la mâchoire & déroidir le col; ensuite on frottera tous les matins avec l'onguent d'altea les mêmes endroits, & les soirs avec de l'eau-de-vie; de plus, il faut lui envelopper le dessous de la gorge avec une peau d'agneau, comme on fait à la gourme.

Si le Cheval est entrepris de tout le corps, il faut lui frotter les reins avec l'onguent d'altea, & esprit de vin, un drap mouillé dans de la lie de vin chaude par-dessus, & la couverture par-dessus le tout, réiterer ce frottement & fomentation tous les jours; que le Cheval soit établé dans une écurie chaude, & peut-être que par le soin qu'on en aura, il guérira s'il a des intervalles sans fiévre.

Il ne faut pas omettre de bons lavemens émolliens, & en donner trois ou quatre tous les jours; & si le mal presse, on en peut donner un le matin, avec deux pintes de lait, huit jaunes d'œufs, & deux onces de sucre pour substanter & assouvir la faim animale des parties qui ont communication avec le gros boyau, & les autres doivent être des lavemens émolliens & rafraîchissans.

Quelques-uns percent le col à ces Chevaux tout au travers avec des boutons de feu près la criniere, en trois ou quatre endroits, d'autres les énervent. Non-seulement je ne le conseille pas, mais je le désapprouve beaucoup; les Chevaux ont déja assez de mal sans leur en faire davantage, & sans esperance d'aucun soulagement.

Si on leur pouvoit faire avaler quelque chose, on leur donneroit de tems en tems des prises de poudre cordiale ou des pilules puantes, ou enfin ce qu'on jugeroit à propos; mais on ne leur peut faire que des remedes topiques, c'est-à-dire exterieurs; aussi presque toujours ils en meurent.

Lorsqu'on voit les choses en état de hazarder, ou que le Cheval ne pouvant prendre de nourriture, court risque de mourir plûtôt de faim que de son mal, s'il a souvent de grands intervalles sans fiévre, il faut prendre le tems qu'il n'a point de fiévre; prenez une livre de farine d'orge fine, & la démêlez avec suffisante quantité d'eau, comme si l'on vouloit faire de la bouillie, & la laissez cuire jusqu'à ce qu'elle s'épaississe, & alors y ajoûtez gros comme un œuf de sucre en poudre, & faire avaler le tout par les nazeaux, moitié par un & moitié par l'autre, le tout moderément chaud.

On s'étonnera peut-être de ce que je fais difficulté de donner cette nourriture au commencement du mal, puisque le Cheval en a besoin, qu'il n'en peut prendre par la bouche, & que les conduits du nez ré-

pondent dans la bouche ; mais j'en uſe de la ſorte, parce que tout ce qu'un Cheval prend par le nez le tourmente & le fatigue extrêmement, & qu'il eſt dangereux que cette nourriture, quoique rafraîchiſſante comme eſt l'orge, ne lui augmente la fiévre, s'il l'a, & ne la lui donne, s'il ne l'a pas. Mais comme cette fiévre eſt accidentelle, elle n'eſt pas ſi fort à craindre ; néanmoins il eſt périlleux de donner de la nourriture par le nez, c'eſt pourquoi je n'ordonne d'en donner que lorſque le Cheval court riſque de mourir de faim ; en cet état il vaut mieux hazarder de le ſauver en lui donnant de la nourriture, que de le laiſſer mourir de faim : Peu de Chevaux échappent de ce mal, lorſque le rhumatiſme eſt univerſel, & qu'il y a fiévre continue ſans aucune intermiſſion.

CHAP. XXXVII.

Les Avives.

CHAP. XXXVIII.

ON dit fort improprement que le Cheval a toujours les Avives, parce qu'il a toujours les parties où ce mal a ſon ſiége, & où il paroît dans le temps de ſon accès. Ce ſont des glandes proche du goſier, qui étant d'une ſubſtance molle & ſpongieuſe, ſont tenues pour les émonctoires des parties voiſines ; elles ſont ſujettes à une inflammation, qui faiſant une enflure, bouche le goſier, & empêche la reſpiration, qui eſt ſi néceſſaire à la vie, que ſi le Cheval n'eſt promptement ſecouru, il court riſque d'être étouffé, & le travail que cette difficulté de reſpirer lui cauſe, fait qu'il ſe veautre, qu'il ſe couche, & ſe leve ſouvent, qu'il ſe débat & s'agit étrangement, croyant par ces divers mouvemens ſe défaire de la douleur qui l'oppreſſe & qui le ſuffoque.

On peut comparer ce mal fort à propos à l'eſquinancie qui vient aux hommes ; les marchands de Chevaux l'appellent étranguillon.

L'on croit que les Avives ſont toujours accompagnées de tranchées, parce qu'on apperçoit les mêmes ſignes.

La cauſe la plus ordinaire des Avives eſt lorſque le Cheval paſſe d'une extremité à l'autre dans un moment, principalement d'un grand chaud à un grand froid ; par exemple, quand on fait boire les Chevaux trop échauffés d'abord après le travail ; cela émeut les humeurs, les fond, & les fait tomber en trop grande abondance ſur des glandes, ce qui les fait enfler & cauſe ce déſordre.

Elles arrivent auſſi pour avoir ſurmené un Cheval, c'eſt-à-dire, l'avoir travaillé au-delà de ſa force & de ſon haleine, ou qu'après un grand travail on le néglige à l'arrivée, ſans le couvrir ni le promener ; un Cheval peut auſſi les avoir, pour avoir trop mangé d'avoine,

ou même trop d'orge, de froment, ou de seigle; elles peuvent encore être causées par plusieurs manieres, & c'est presque toujours par la faute, & par l'indiscrétion de ceux qui ont le soin des Chevaux, ou qui les montent.

Remedes.

Pour remedier aux Avives, il faut porter ou plier l'oreille en bas, à l'endroit où arrivera sa pointe sur le gosier près de la ganache, c'est l'endroit où l'inflammation cause la tumeur : si le poil quitte facilement cet endroit, & s'arrache aisément, c'est une marque de maturité, & qu'il est tems de résoudre, ou au pis aller, d'évacuer la matiere contenue dans cette tumeur. Pour lors il faut prendre toute la glande qui est en cet endroit, avec les tenailles d'un Maréchal, qu'on appelle Triquoises, & battre la tumeur tout doucement avec le manche du brochoir, jusques à ce que vous la jugiez suffisamment corrompue; ou bien, broyez les glandes ou tumeurs avec la main assez long-tems pour corrompre les Avives, afin d'en ôter la dureté, & en faire sortir les esprits flatteux par insensible transpiration : Ensuite de quoi sans doute l'enflure se dissipera. Ce moyen est aisé & le plus certain.

Tous les Maréchaux ouvrent les Avives avec une lancette, à l'endroit de la tumeur ou glande, & en tirent certaine matiere, comme de la graisse de bœuf, mais plus dure, & ensuite bouchent le trou avec du sel : quelques autres observent de tirer les Avives au milieu du dedans de l'oreille, disant que la même matiere qui est contenue dans les glandes qui sont le siége des Avives, est aussi contenue en cet endroit de l'oreille : c'est une pure charlatanerie que ce dernier.

Je croi qu'il est plus à propos de corrompre les Avives, que de les ouvrir, parce qu'en les ouvrant, les Chevaux sont plus susceptibles de ce mal. Les Maréchaux vont au plus sûr, ce semble, qui est de les ouvrir : mais j'aimerois mieux les corrompre seulement, par les raisons que je vous en ai dit, à moins qu'elles ne fussent si grosses, qu'il y eût apparence que le Cheval en dût être suffoqué : alors il faut les ouvrir pour donner plûtôt du soulagement au Cheval.

Après avoir corrompu les Avives, ou à l'extrémité les avoir ouvert, l'on saigne sous la langue, on lave la bouche avec du sel & du vinaigre, on souffle de ce vinaigre dans les oreilles, puis on les broye rudement pour le faire penetrer, ce qui appaise très-puissamment la douleur communiquée à la mâchoire par le voisinage qu'elle a avec le siége des Avives.

Il faut ensuite prendre deux poignées de graines de chanvre ou de

chenevis, les piler & mêler avec une pinte de vin, deux muſcades rapées, & ſix jaunes d'œufs, le tout enſemble, le faire avaler au Cheval qui a des Avives; le promener après la priſe du breuvage une demi-heure au pas. S'il n'eſt guéri pour ce remede, ce qui peut arriver, donnez-lui un bon lavement avec du policreſte; il faut réiterer le premier remede avec de la graine de chenevis, s'il n'eſt guéri, & ne point s'ennuyer de le promener : car l'exercice excite la chaleur naturelle, & la met en état de réſiſter à ſon ennemi. Je vous recommande ce remede comme étant très-bon & très-aſſuré, outre qu'il coûte peu, & ſe peut faire par-tout.

J'ai remarqué pour un remede très-preſſant, de percer au travers des nazeaux du Cheval, deux ou trois doigts au-deſſus de leur ouverture, avec un poinçon ou avec une aléne de Cordonnier, il en ſortira du ſang qui s'étanchera de lui-même, après avoir jetté plein une coquille d'œuf de ſang de chaque côté.

On ſaigne le Cheval qui a les Avives en même-tems des flancs & de la langue, mais des flancs en grande abondance; enſuite il faut le vuider en lui ôtant les excrémens qu'il a dans le fondement; ce qu'on fait en graiſſant la main d'un valet qui l'aura menue, avec de l'huile ou du beurre, puis allongeant & ſerrant les doigts tous enſemble, il l'introduit par le fondement juſques au coude, pour en tirer à pleine poignée la fiente contenue dans le gros boyau : ou pour agir avec plus de ſûreté, puiſqu'il eſt dangereux de donner un coup d'ongle dans le gros boyau, quand on eſt mal-à-droit, il faut mettre dans le fondement une groſſe chandelle de ſuif, ou plûtôt un morceau de ſavon, qui venant à ſe fondre, fera bien-tôt vuider tous les excremens qui ſont contenus dans le gros boyau.

Quand on a tiré les Avives, ou qu'on les a corrompues, & une heure après le breuvage, il eſt à propos de donner un lavement au Cheval pour détourner la fluxion, & en faire l'entiere révulſion : le lavement ſera composé comme il ſuit.

Lavement ou Clyſtere pour les Avives.

Prenez cinq chopines de bierre & une once & demie de policreſte en poudre fine, faites-le-bouillir un gros bouillon, ôtez du feu & ajoutez deux onces d'huile de laurier, & donnez le tout tiede au Cheval en lavement; on prend moitié vin & moitié eau quand on n'a point de bierre pour faire ce lavement.

Autre.

Prenez des cinq racines aperitives, de chacune une poignée, con-

CHAP. XXXVIII. caſſez-les groſſierement, faites-les bouillir un quart d'heure dans trois pintes d'eau, ajoûtez-y les herbes émollientes, mauve, violettes, mercuriale, parietaire, de chacune une poignée, faites encore bouilir autant, puis coulez, mettez-y une chopine de vin émetique ou de l'infuſion de *Crocus metallorum* autant, miel mercurial demi-livre, beurre frais quatre onces, huile de rhue décrite au Chap. CXXXII. ſur la fin, deux onces : faites un lavement pour le donner tiede après avoir vuidé la fiente, ou bien avec une décoction commune, dans laquelle vous ferez bouillir pendant un demi-quart d'heure à gros bouillons deux onces de ſcories foye d'antimoine en poudre fine : puis bien paſſer le tout, & ajouter demi-livre de miel, & un quarteron d'huile, vous ferez un fort bon lavement.

Autre remede pour les Avives.

Donnez à votre Cheval une once d'Orvietan ou de Theriaque encore mieux, dans une pinte de vin rouge, ou dans une chopine d'eau-de-vie, ſi le mal preſſe, & en même-tems faites un lavement avec les herbes émollientes, & une once & demie de ſcories de foye d'antimoine en poudre, ajoutant à la colature deux onces d'orvietan, ou autant de theriaque, avec un quarteron de beurre frais, donnez-le tout au Cheval ; ainſi on lui fera avaler de la theriaque par la bouche, & on lui en donnera par le fondement ; il n'y a gueres d'avives qui ne guériſſent par ce remede.

Il y a au Chapitre XLVIII. un remede compoſé avec eſprit de nitre, & eſprit de vin diſtilés enſemble juſqu'à leur union qui réuſſit bien ; donnez-en comme il eſt ordonné audit Chapitre.

Tous les Chevaux ont au-deſſus des genouils, & au-deſſous des jarets, une châtaigne qui eſt à fleur de peau, dure comme de la corne, coupez-en un peu, & la mettez ſur un réchaut, pour en faire recevoir la fumée au Cheval par les nazeaux, avec un ſac bien ajuſté pour cela, & d'abord la douleur que les avives cauſoient, ceſſera.

Des Tranchées qui ſurviennent aux Chevaux.

CHAP. XXXIX. LEs tranchées ſont des douleurs excitées dans les boyaux par l'acrimonie des humeurs qui bouillonnent & ſe fermentent dans les entrailles, par quelque liqueur pleine d'eſprits & de ſel qui s'y eſt gliſſée : quelquefois ce ſont des vents ou quelques matieres crues qui ne peuvent être digerées par la nature, qui cauſent ces accidens.

On connoît qu'un Cheval en eſt travaillé lorſqu'il ſe débat ; qu'il ſe couche & ſe leve : quoiqu'il puiſſe avoir des tranchées ſans avoir les

avives, néanmoins les avives ne paroiſſoient jamais ſans tranchées, & elles font à peu près aux Chevaux, ce que font aux hommes les différentes eſpeces de coliques.

Cette maladie eſt de conſéquence, & les Chevaux en meurent; c'eſt pourquoi il eſt à propos de s'étendre ſur ce ſujet; les lavemens ſont très-efficaces pour ces maux-là; il y en a d'une ſorte qui eſt admirable, duquel nous parlerons ci-après.

Pour plus d'intelligence, je diviſerai les tranchées en pluſieurs eſpeces, ſelon qu'elles procedent de differentes cauſes, & après chaque eſpece, je donnerai les remedes; le tout pour me rendre plus intelligible, *qui bene diſtinguit, bene docet.*

De la premiere eſpece de Tranchées.

LEs Chevaux, pour avoir trop mangé de grain, ont ces ſortes de tranchées; l'eſtomach ne pouvant le digerer, il y cauſe des crudités qui ſuffoquent, pour ainſi dire, la chaleur naturelle; comme elle fait effort de ſurmonter ces crudités, il s'en éleve quantité de vents, qui ſe jettant dans les inteſtins, ou ſéjournant dans l'eſtomach, y cauſent de grandes douleurs & des tranchées; peu de Chevaux meurent de cette indigeſtion, à moins qu'ils ne fuſſent ſi goulus, qu'ayant trouvé du grain à leur diſcrétion, ils en euſſent mangé juſqu'à créver, comme il eſt arrivé quelquefois.

Le ſeigle en quantité, s'il n'eſt pas bouilli, cauſe facilement cet accident, car il eſt flatteux; le froment eſt moins dangereux, n'étant pas ſi difficile à digerer; les févrolles qu'on donne aux Chevaux pour les engraiſſer, cauſent auſſi cet accident, ſi elles ſont priſes en trop grande quantité; comme auſſi la trop grande abondance d'avoine donnée tout à coup.

Le remede pour cette ſorte de tranchée, conſiſte à aider la digeſtion en fortifiant la nature; ce que vous ferez après avoir vuidé les boyaux par un lavement; car pour des vomitifs, il n'en faut pas parler aux Chevaux; puiſqu'au lieu de les ſoulager, ils renverſent toute l'œconomie naturelle, & ne font jamais vomir; le lavement ſera d'une décoction émolliente & carminative, où vous ajouterez une pinte de vin émetique, ou l'infuſion de *Crocus Metallorum.*

En même-tems il faut diſſoudre dans une chopine d'eau-de-vie, une once de theriaque ou d'orvietan, & une pincée de ſaffran, & vous ferez avaler le tout au Cheval, d'abord qu'il aura rendu ſon lavement.

Si par ces remedes votre Cheval ne guérit, il faut le bien prome-

CHAP. XL. ner, le couvrir, & empêcher qu'il ne ſe couche, l'ayant remis à l'écurie, vous lui paſſerez une baſſinoire pleine de braiſe au-deſſus du ventre pendant un quart d'heure ou demi-heure, & le tiendrez bien couvert. Comme on ne trouve pas toujours de l'orvietan, j'en donnerai la deſcription : il le faut faire diſpenſer par un habile Apoticaire, il eſt bon aux hommes, au bétail à corne, & principalement aux Chevaux : en voici la deſcription fort fidelle.

De l'Orvietan.

CHAP. XLI. PRenez ſauge, rhuë, romarin, galega, de chacun un manipule, chardon benit, dictame de Crete, racine d'imperatoire, d'Angelique de Bohême, biſtorte, ariſtologe ronde & longue, fraxinelle, galanga, gentiane, coſtus amer, calamus aromatique, ſemences de perſil, de chacune une once, bayes de laurier & de geniévre, de chacune demi-once, canelle, girofle, noix muſcade, de chacun trois dragmes, terre ſigillée préparée en vinaigre, & theriaque vieille, de chacune une once, poudre de viperes quatre onces, noix ſéches & mondées, mie de pain de froment deſſéchée, de chacun huit onces, miel écumé ſept livres, ſoit fait électuaire ſelon l'art.

Il faut hacher les noix mondées, & les piler avec la mie de pain deſſéchée, puis les faire paſſer par le tamis renverſé, à la façon des pulpes, & ajouter les poudres & autres matieres : finalement le miel & le theriaque qui ſera le levain pour faire plus promptement fermenter le tout.

Vous avez la veritable deſcription de l'orvietan, je puis l'aſſurer de la ſorte, puiſque j'ai vû que c'étoit le même goût, l'odeur, la couleur, les effets & la conſiſtance auſſi de même que le bon orvietan ; vous pouvez donc la faire diſpenſer avec toute confiance, & vous en ſervir comme il ſuit, non-ſeulement pour les Chevaux, mais utilement pour les hommes ; ce qui eſt aſſez connu à Paris & ailleurs, où il ſe trouve tout composé.

Comme le galega, qui eſt la quatriéme drogue de cette compoſition, n'eſt pas extrêmement connue hors de Paris ; je vous donne avis qu'on la nomme autrement, *ruta capraria*, & lorſqu'on n'en trouve pas, on ſubſtitue le pentaphillon, mais le galega eſt meilleur.

Ceux qui voudroient l'avoir excellentiſſime, pourroient avec les quatre onces de poudre de viperes, y mettre quatre onces de cœurs & foyes de viperes, mais ce ſeroit pour des hommes ſeulement ou pour des Chevaux de prix.

L'orvietan ſe conſerve long-tems ; il eſt admirable en cent occa-

ſions ;

ſions, & par-tout où l'on ne craint pas d'échauffer, & que la chaleur eſt bonne : il profite beaucoup aux Chevaux qui ont l'eſtomach débile, & qui mangent peu, à ceux qui ſont dégoûtés & ont mangé herbe, ou bête veneneuſe, ou qu'on ſoupçonne d'être empoiſonnés par breuvages ou autrement. Il rétablira les Chevaux maigres, défaits, & extenués, il détruira & fera mourir les vers qui s'engendrent dans le corps des Chevaux, & les amaigriſſent ; mais il ne doit être employé que trois mois après qu'il eſt fait, parce qu'il lui faut ce tems afin qu'il fermente & qu'il ſoit en état de perfection.

On le peut donner par précaution, pour empêcher qu'ils ne ſoient attaqués de maladies contagieuſes, ayant été parmi ceux qui ſont infectés de pareilles infirmités.

On s'en peut ſervir utilement aux bœufs qui ont des tranchées ; il les fait vuider & ſienter abondamment, ils ſeront d'abord ſoulagés, & bien-tôt guéris ; comme auſſi quand ils ont avalé quelque araignée ou autre bête veneneuſe.

On donne l'orvietan dans du vin, & l'ayant donné, il faut couvrir le Cheval & le promener, il ſuera peut-être, & guérira enſuite. L'orvietan eſt bon pour la plûpart des tranchées, dont nous parlerons, & l'on ne peut guéres manquer en le donnant.

La ſeule poudre de viperes auroit plus d'efficace que l'orviétan, mais elle eſt chere, on n'en trouve qu'en certain tems, qu'on apporte d'Italie, & au lieu où les viperes abondent, & il en faudroit demi-once pour un Cheval.

Ceux qui ne veulent ou ne peuvent faire la dépenſe de faire diſpenſer l'Orviétan, peuvent faire compoſer la theriaque diateſſaron ; j'en ai vû de très-bons effets, & je m'en ſers fort ſouvent ; vous trouverez ſa deſcription au Chapitre L.

Ceux qui ſçavent préparer la véritable eſſence de viperes ſe paſſeront de l'Orviétan, elle a toutes ſes vertus, & elle ne laiſſe aucune impreſſion de chaleur, purifie le ſang, réſiſte à la corruption, & conſume tout ce qu'il y a d'impur dans un eſtomach, qui eſt couper la racine des maladies ; ſon uſage continué guérira le farcin : mais peu de gens la ſçavent préparer, c'eſt-à-dire, que peu de gens veulent prendre le ſoin de la préparer : car ce n'eſt pas un ſi grand ſecret que ceux qui font myſtere de tout, nous veulent perſuader ; & pour faire connoître la vérité de ce que je dis, en voici la deſcription.

Essence de Vipere.

CHAP. XLII.

PRenez une livre de nitre depuré & une livre de sel de terre bien net, qu'on trouve chez les Salpêtriers, desséchez le tout bien exactement, & les pilez finement, puis mêlez parmi le quadruple de terre à Potier tamisée; mettez le tout à la cave trois ou quatre jours dans une terrine, partie du sel & du nitre se fondra dans la terre à Potier, broyez bien la terre avec les sels pour en faire comme une pâte dure, avec laquelle vous formerez des boulettes rondes & grosses comme des petites noisettes: que si vous ne pouvez former les boulettes manque d'humidité, ajoutez une goutte d'eau: vos boulettes faites, laissez-les sécher, puis les introduisez dans une bonne cornue de terre de Beauvais, & distilez comme on distile les eaux fortes; ce qui sera dans le récipient sera un dissolvant capable de dissoudre une vipere: & pour cela il faut mettre cette liqueur dans un matras, jetter dedans une vipere toute en vie, le matras sur une chaleur moderée: il faut que la vipere meure dans le dissolvant, & puis qu'elle se fonde comme une enchoye dans le beurre. On la peut faire de cette autre façon. Fixez du nitre avec la poudre de chardon, comme l'enseigne le Febvre, qui l'a tiré du Gobler, qui la nomme sa liqueur d'Alquaest; faites résoudre ce nitre fixe sous l'équinoxe de Mars, afin qu'il attire cet esprit universel qui est contenu dans l'air; le nitre étant résou, faites dissoudre la vipere toute en vie dans cette liqueur du nitre fixe, sur une chaleur moderée, elle se dissoudra entierement, excepté la graisse; il faut à l'une & à l'autre dissolution, à la premiere qui est par la distillation, & à celle-ci par le *deliquium*, laisser après la dissolution de la vipere rasseoir les matieres, puis verser par inclination, & jetter le plus épais qui sera resté au fond du matras comme inutile. Dans ce que vous aurez gardé, vous pouvez faire dissoudre encore des coraux, des perles, des racines d'imperatoire, d'angelique, de contra-yerva, & finalement jusqu'à ce que les dissolvans soient assez chargés, & qu'ils ne puissent plus rien dissoudre.

Puis on mêle le quart de cette dissolution de viperes avec les trois quarts des eaux cordiales distillées; sçavoir du scorzonere, ou du geniévre, ou autres cordiales; on lui donne une belle couleur jaune avec deux ou trois brins de saffran: Et voilà cette essence de viperes dont l'on fait tant de bruit, & qu'on vend si cherement.

La distillation est plus agréable au goût que le *deliquium*, qui a un goût lexivial, déplaisant, & l'autre a une acidité agréable.

Si on verse l'une de ces liqueurs on dissolutions sur l'autre qui aura

fait la diſſolution, il ſe précipitera après une forte ébulition; tout ce que la liqueur avoit diſſous au fond du vaiſſeau, en poudre impalpable; par exemple, ſi on fait diſſoudre la vipere avec le diſſolvant par diſtilation, en jettant deſſus celui qui eſt fait par le *deliquium*, il faut que la vipere diſſoute tombe en poudre impalpable, & ſe précipite au fond du vaiſſeau: ce ſera une poudre de viperes incorruptible, ce qui eſt à remarquer, qui vaudra mieux que toutes les poudres de viperes qui viennent d'Italie & d'ailleurs.

Voilà une longue diſgreſſion peu utile à bien des gens, mais qui ſera agréable aux curieux qui ſont perſuadés de cette verité; *Neminem Medicum abſolutum eſſe poſſe, imò ne mediocrem quidem, qui in Chymia non ſit exercitatus;* c'eſt Mathiol qui eſt de ce ſentiment dans une lettre qu'il écrit à André Blau. Il me ſemble qu'il n'eſt pas néceſſaire d'apporter le témoignage des gens doctes pour faire voir la néceſſité de la Chymie, *Ipſa natura pro ea pugnat, quæ nequidem ſine hac arte, ſeminis granum producere poteſt.*

De la ſeconde eſpece de Tranchées.

LEs Chevaux ont une eſpece de tranchées cauſée par des ventoſités; c'eſt la plus ordinaire de toutes; les Chevaux qui ont le Tic y ſont fort ſujets; car à force de ticquer ils s'empliſſent le corps de vents, qui enſuite leur cauſent des tranchées; & preſque toujours un ſimple lavement carminatif emportera ces ſortes de tranchées, ſi les Chevaux ne ſont pas enflés.

Galien, qui eſt une des grandes lumieres de la Medecine, rapporte l'origine des vents qui s'engendrent dans le corps, à une médiocre chaleur qui eſt aſſez forte pour élever des vapeurs d'une humeur froide & viſqueuſe, mais qui n'eſt pas aſſez vigoureuſe pour les diſſiper après les avoir élevés: car une pure froideur ne peut produire des ventoſités, d'autant qu'elle n'a pas la vertu ni d'attenuer, ni de cuire, ni de diſſoudre, & d'autre part une chaleur puiſſante agiſſant notablement par-deſſus la portée des humeurs, les attenuë beaucoup plus qu'il ne faut pour engendrer des vents; auſſi il y a quelque apparence qu'ils ſont engendrés d'une chaleur défaillante, ſelon la doctrine de Galien.

Si ces vents ſont en grande abondance, ils étendent par trop l'eſtomach & les inteſtins, & cauſent de grandes douleurs au Cheval, ils lui font enfler le corps comme s'il devoit crever, & c'eſt à cette enflure qu'on connoît plus particulierement que les tranchées ſont cauſées par des vents, ayant cela de commun avec les autres tranchées que le Cheval ſe débat & ſe tourmente extraordinairement.

Les vents peuvent causer une sorte de tranchées très-douloureuses & très-périlleuses, on les appelle *convolvulus*, qui est un mouvement des intestins contre nature de bas en haut; cela peut être causé par l'irritation des esprits, ou par la fermentation maligne des matieres retenues: les remedes suivans donneront du soulagement au Cheval qui seroit attaqué de cette sorte de mal; mais il est presque toujours mortel, & lorsque le Cheval en est mort, les Maréchaux disent qu'il avoit des tranchées rouges. On se sert à ce mal ici des mêmes remedes que pour les tranchées causées de vents, mais assez inutilement.

On remedie aux tranchées causées de vents, en saignant le Cheval aux flancs & sous la langue, & en le promenant beaucoup, d'autant que par la promenade la chaleur naturelle s'excite pour gagner le dessus, & chasser les vents.

On le promene en main, tantôt au trot, & tantôt au pas, bien couvert; si cela ne le soulage pas, il faut préparer le lavement suivant, que je préfere à beaucoup d'autres remedes.

Clystere pour chasser les vents.

Je puis assurer ceux qui mettront en usage ce Clystere, qu'il est admirable pour chasser les vents, j'en parle comme l'ayant éprouvé fort souvent. Prenez une livre de figues grasses, plus grosses que celles que l'on mange en Carême, coupez-les menu, & faites-les cuire une demi-heure entiere dans trois pintes d'eau, ensuite mettez dans le même pot une couple de poignée de rhue coupée menu, faites cuire encore un quart d'heure à gros bouillons, laissez à demi refroidir; passez, prenez deux pintes de plus clair, laissant l'épais qu'il faut jetter, & mêlez parmi cette décoction demi-livre d'huile d'olive, donnez le lavement tiede au Cheval, & le promenez avant de le remettre dans l'écurie, ce lavement attirera tous les vents dans le gros boyau, & delà ils sortiront: le Cheval gardera ce lavement fort long-tems, quelquefois deux & trois heures, & c'est d'autant mieux.

Lavement carminatif pour les Tranchées.

On pourra donner aussi le lavement suivant qui est fort bon pour les tranchées: faites bouillir dans trois pintes de vin rouge, une once de policreste & six ou huit poignées de sauge, jusqu'à la consomption du tiers du vin, coulez & mêlez parmi deux onces d'huile de laurier, & donnez le tout au Cheval.

Si le Cheval qui a des tranchées causées par des vents ne guérit pas de ce lavement, il faudra une heure après qu'il l'aura rendu, lui faire

avaler avec la corne une livre d'huile d'olive mêlée avec une chopine d'eau-de-vie, & le promener au trot pendant un quart d'heure bien couvert, puis un autre quart d'heure au pas.

Lavement excellent pour faire sortir les vents.

Prenez cinq chopines de bierre, deux onces de scories de foye d'antimoine, mettez-les en poudre fine, faites-le bouillir un moment à gros bouillons, puis ajoutez trois ou quatre onces de bonne huile de laurier, donnez ce lavement tiede au Cheval, & réiterez de deux heures en deux heures jusqu'à guérison, ce lavement est le meilleur remede qu'on puisse trouver.

Voici la description d'une huile specifique pour les tranchées causées des vents; elle est bonne pour plusieurs autres maladies, car elle évacue les impuretés du bas ventre, & donne lieu aux autres de descendre. Ceux qui ont beaucoup de Chevaux peuvent tenir chez eux de cette huile, on la compose à peu de frais; elle est bonne pour porter à l'armée quand on a nombre de Chevaux, & elle se conserve long-tems.

Huile carminative & purgative pour les Clysteres.

PRenez les herbes suivantes, qui auront été séchées à l'ombre, à sçavoir, rhue, calamant, origan, pouliot, de chacune une poignée, semences de pastenades, de cumin, de fenouil, bayes de laurier, de chacune une once, huile d'olive deux livres, vin blanc une livre; mettez en poudre les semences, & concassez les herbes, de tout ensemble dans un pot de terre vernissé, mettant un autre pot par-dessus un peu moindre que celui de dessous pour couvercle, lutant les jointures avec de la terre grasse ou de la pâte: faites cuire à feu lent jusqu'à la consomption de la moitié du vin; ce qui se fera environ dans six heures. Laissez-le refroidir à demi: passez l'huile & la remettez avec quatre onces de poulpe de coloquinte dans le même pot, couvrez-le & le lutez de même, puis le faites cuire pendant six ou huit heures à une chaleur moderée, ensuite faites bouillir à gros bouillons une demi-heure, & le laissez à demi refroidir, puis découvrez le pot, coulez & exprimez, & gardez cette huile dans un vaisseau.

Dans un lavement ordinaire trois ou quatre onces de cette huile feront très-bien pour chasser les vents & entraîner les humeurs visqueuses, qui bien souvent & presque toujours causent les tranchées: cette huile est excellente pour les lavemens, elle fait plus que les électuaires qui coûtent bien plus cher; l'expérience vous en fera connoître la bonté.

Chap. XLIV.

J'ai vû mourir des Chevaux par des tranchées causées de ventosités, ausquels tous les remedes précedens n'ont pû apporter de soulagement, quoiqu'on les ait pratiqué avec soin : comme on les a fait ouvrir étant morts, les boyaux se sont trouvés aussi enflés, que si on les avoit soufflés à dessein. De remede à cela je n'en sçache point d'autre que de bons lavemens, de promener incessamment le Cheval, & ne lui donner de repos que le moins qu'on peut ; lui donner deux pilules puantes, & une heure après encore deux ; si le mal continue, une troisiéme prise encore une heure après ; on peut donner des lavemens entre les deux prises de pilules, & par cette méthode les vents pourront se dissiper. Il ne faut pas appréhender de donner trois prises de pilules en trois heures, elles n'échaufferont pas trop, & pourront guérir le Cheval.

De la troisiéme espece de Tranchées.

Chap. XLV.

LA troisiéme espece de tranchées, est plus difficile à connoître que les précédentes ; elle provient d'une sorte de pituite vitrée ou vitrefiée, qui s'attache aux membranes des intestins, & qui a de l'acrimonie, soit par pourriture & corruption, soit parce qu'elle est salée & mordicante ; elle irrite la nature, qui s'en voulant décharger fait violence, cause des douleurs étranges, qui font des tranchées insupportables, lesquelles souvent font mourir les Chevaux ; ce qui n'arrive pas aux précédentes que très-rarement. Cette maladie a du rapport au Tenesme des Hommes, qui n'est autre chose qu'une envie perpetuelle d'aller du ventre, sans le pouvoir faire. Le Cheval fait effort pour fienter & ne fait rien, il sue aux flancs & aux oreilles, & dans ces efforts s'il fiente, c'est peu, & le plus souvent seulement quelques flegmes qui se détachent de ses boyaux avec douleur ; après quoi il a un moment de repos, & on le croit guéri, mais bien-tôt son mal recommence.

Le Cheval qui a ces sortes de tranchées se couche & se leve souvent, il regarde son flanc & ne veut point manger ; si la fiévre survient avec toutes ces empreintes, le Cheval est en peril, si par des remedes bien appropriés, on ne fait cesser le battement de flanc.

Cette maladie est souvent précédée d'un flux de ventre pendant un jour, qui fait vuider tous les gros excrémens que le Cheval a dans le corps, mais les humeurs gluantes & âcres ne s'arrachent que lentement, & en se détachant font de la douleur, & piquent les boyaux qui font effort de pousser au dehors ce qui leur est nuisible.

Remedes.

Il faut préparer un lavement avec deux pintes de lait ou de bouillon de tripes, quatre ou cinq onces d'huile d'olive, autant de beurre frais, une demi-douzaine de jaunes d'œufs, & deux ou trois onces de ſucre. Ce lavement adoucit l'acrimonie des humeurs : comme il n'ôte pas la cauſe, il eſt à propos de le réiterer au bout de trois heures, & y ajouter deux onces de bon antimoine diaforetique pour fondre ces humeurs rebelles. Il ne faut pas penſer à lui donner des purgatifs par la bouche ; ils ne feroient qu'irriter les humeurs qui ſont déja trop émues ; ils redoubleroient les tranchées, en arrachant avec violence les humeurs glaireuſes ; ils écorcheroient les boyaux, & donneroient une nouvelle affliction à une partie déja trop affligée ; ce ſeroit mettre le Cheval en danger de perdre la vie : un purgatif eſt preſque toujours vingt-quatre heures ſans agir ; pendant ce tems il ſera ou mort ou guéri. Je ne voudrois donc conſeiller aucun médicament purgatif, contre l'opinion de quelques-uns, mais ſeulement l'uſage de force lavemens, donnant tantôt un anodin & ramolitif, quelquefois avec le diaforetique pour fondre les humeurs, & enſuite un autre avec le lait ou bouillon de tripes, ſi le mal eſt long & de durée. Il eſt bon auſſi de lui donner par repriſes deux livres d'huile, moitié roſat, & moitié huile commune, avec huit onces de ſucre fin, une chopine d'eau-roſe, mêler le tout, & en donner un verre avec la corne, de trois heures en trois heures. Ce remede familier débouchera les inteſtins, les nettoyera & inciſera ces humeurs craſſes, appaiſera les douleurs de la colique, & par ſa lubricité coulant & s'inſinuant dans les boyaux, adoucira ces humeurs âcres, & en temperera la chaleur : après chaque priſe il eſt très-bon de promener votre Cheval au pas un quart d'heure en main ; il ne le faut pas échauffer en le promenant, car on irriteroit trop les humeurs.

Lorſque le Cheval ſera quitte de ſes douleurs, & qu'il ne ſe tourmentera plus, il le faut nourrir avec du ſon ſept ou huit jours, au bout deſquels vous le purgerez pour ôter les reſtes du mal ſeulement aſſoupi. Il faut donc lui ôter les impuretés qui ont cauſé les tranchées, qui ne viennent que dans un corps cacochyme. Vous préparerez l'huile ſuivante pour cet effet, car elle eſt ſpecifique pour vuider cette pituite vitrée, qui a cauſé le déſordre dans les inteſtins.

Huile purgative excellente.

CHAP. XLVI.

LA purgation étant très-difficile à pratiquer aux Chevaux, j'ai cherché tous les moyens possibles pour en venir à bout avec succès ; quelque soin que j'y aye apporté, j'ai toujours trouvé beaucoup de difficultés & de répugnance au naturel des Chevaux, de ceder aux médicamens purgatifs, sans qu'il en reste en eux après la purgation un tel désordre en l'œconomie naturelle, qu'il faut beaucoup de tems pour les rétablir en un état temperé. Sans ennuyer le Lecteur des désordres que la purgation cause, je dirai que j'ai vû mourir plusieurs Chevaux par des purgations qui avoient heureusement réussi à d'autres, & cela faute de les avoir préparés quelque tems, suivant les maxime d'Hipocrate, *Concocta medicamentis aggredi oportet, & movere non cruda* : je parlerai de cette préparation en tems & lieu. J'ai vû des Chevaux devenir fourbus par des purgatifs, d'autres qui ont purgé dix jours & dix nuits, toujours en danger de mort pendant ce tems-là, & qu'il a fallu nourrir avec la corne ; & si j'ai dit que j'en ai fait nourrir autrefois, je dirai vrai. C'est ce qui m'a fait sage à mes dépens, & je ne purge jamais un Cheval sans crainte, quoiqu'on y soit souvent obligé, & qu'il faille le faire nécessairement ; mais quand j'y ai apporté les précautions nécessaires, il ne m'en est plus mésarrivé, & après avoir balancé toutes choses, je trouve que *Van-Helmon* a très-bien raisonné sur la purgation, & que toutes ces raisons sont mille fois plus pressantes pour en user à sa maniere aux Chevaux, que tout ce que nous avons vû faire jusqu'à présent : mais comme je n'ai pas assez de capacité pour développer ces maximes, & les réduire en usage, & que ce n'est pas à moi d'entreprendre de détruire toute la pratique de la Médecine, je suivrai le cours & l'usage ordinaire, remettant à quelqu'un plus éclairé que moi à bannir absolument les purgations, & nous substituer quelque puissant diaforetique qui puisse faire les effets que nous produit la purgation, ou bien en bannir la chaleur étrangere qui est leur ennemie ; mais comme la nécessité est au-dessus de toutes les considerations, il a fallu chercher les moyens les plus faciles pour purger les Chevaux : je croi que l'huile que je vous propose est entre les purgatifs un des plus aisés à émouvoir le Cheval sans grand désordre : la description en est telle.

Prenez trois livres d'huile d'olive & une chopine de vin rouge, cinq onces de poulpes de coloquinte, une once & demie de farine de lin, trois oignons de lys coupés en roueles, guy de pomier pilé une once, une poignée de fleurs de Camomile, mettez le tout dans un pot & le

couvrez

couvrez d'un autre un peu plus petit, que les deux pots se rencontrent justement; lutez bien la jointure des deux pots avec de la terre grasse démêlée avec un peu de bourre, & laissez sécher la terre grasse: puis faites cuire le tout à feu moderé jusqu'à ce que le vin soit consommé, qui sera dans dix ou douze heures: ôtez-le du feu, & le laissez réfroidir à demi, passez par un linge, & exprimez, puis donnez la moitié du tout à votre Cheval, prenant garde que l'huile ne soit point plus que tiede: vous remarquerez que donnant la moitié de la composition, le reste sera pour purger un autre Cheval; ainsi toute la composition est pour purger deux Chevaux. Il se trouvera beaucoup de Chevaux difficiles à émouvoir, lesquels ne purgeront pas pour la moitié de cette dose, à ceux-là il en faut donner davantage, & augmenter jusqu'à ce qu'on ait fait vuider suffisamment; il vaut mieux revenir à deux fois, que de lui donner la premiere fois une superpurgation, de laquelle il auroit peine à revenir. Cette huile se gardera dix ans en sa bonté, sans s'alterer ni se corrompre; vous en pouvez faire pour quatre Chevaux, ou pour six, ou pour un en une seule fois, & vous en servir même pour les lavemens, si le cas y échet.

CHAP. XLVI.

Il faut la donner dans une chopine de bouillon de tripes ou de têtes de mouton, ou d'autre bouillon de viande sans graisse néanmoins, puis promener le Cheval une heure, lequel aura été bridé six heures avant, & cinq après la prise. Ceux qui ont beaucoup de Chevaux, les Maréchaux même, peuvent tenir cette composition d'huile chez eux pour s'en servir au besoin; car on peut au lieu d'en faire seulement pour deux Chevaux, en faire pour la quantité qu'on voudra, doublant ou triplant les doses.

Quoique la colloquinte soit ennemie des intestins, & qu'il semble qu'elle doive être contraire à ce mal qui y a son siége, néanmoins étant préparée de la sorte, sa qualité âcre & veneneuse est temperée par l'huile, & se peut donner avec sureté, particulierement dans le bouillon de tripes ou de têtes de mouton.

Cette huile peut servir à purger les Chevaux qui ont beaucoup souffert de fatigues, qui sans aucune incommodité apparente ne peuvent engraisser, quoiqu'ils mangent beaucoup.

De la quatriéme espece de Tranchées.

CHAP. XLVII.

LA quatriéme espece de tranchées est causée par les vers qui s'attachent aux parois de l'estomach & aux gros boyaux, qui causent de si grandes douleurs aux Chevaux, qu'ils en font des actions de désespoir, & se laissent cheoir à terre; y restant sans mouvement comme s'ils étoient morts.

Ces vers qui donnent des tranchées, ſont pour l'ordinaire larges, gros & courts comme de petites féves, de couleur rouge; il y en a qui ſont longs & blancs, pointus par les deux bouts, mais ces derniers ne ſont pas ſi méchans que les premiers, & cauſent peu ſouvent des tranchées. Ces petits vers rongent ſouvent les boyaux & les percent, c'eſt d'où procédent ces douleurs inſupportables. Il faut bien remarquer que c'eſt des premiers vers que j'ai dit, que vient tout le mal, & même qu'ils percent l'eſtomach, & font mourir les Chevaux.

On connoît que les Chevaux ont des vers qui cauſent des tranchées, lorſqu'on en trouve de tems en tems parmi la fiente; mais les rouges ſont aſſez mal-aiſés à diſcerner, étant preſque de la même couleur que la fiente. On s'apperçoit auſſi lorſque les douleurs preſſent les Chevaux, qu'ils ſe mordent les flancs, & emportent ſouvent la piece du cuir comme s'ils étoient enragés; enſuite ils ſe regardent les flancs, & ſuent par tout le corps; dans leur accès ils ſe jettent par terre, ſe levent & ſe débattent.

Je ne parlerai point ici de pluſieurs ſortes de vers auſquels les Chevaux ſont ſujets, j'en ferai un Chapitre particulier, ne m'attachant ici qu'à expliquer ce qui concerne les tranchées.

Quand un Cheval eſt tourmenté de vers, il faut mêler une demi-once de ſublimé doux avec une once & demie de theriaque vieille, & du tout former trois pilules qu'on lui fera avaler avec une chopine de vin rouge. Une heure après ce breuvage, on lui donnera un lavement fait avec deux pintes de lait, demi-douzaine de jaunes d'œufs, & un quarteron de ſucre, cette douceur attirera les vers dans le gros boyau. Le meilleur ſublimé doux ne doit couter que quinze ſols l'once. Vous pouvez voir le Chapitre CLVIII. où il eſt parlé au long du moyen de détruire les vers par toutes ſortes de méthodes; comme ſont purgations, poudres, breuvages & autres.

Un Gentilhomme de ma connoiſſance envoya querir dans une petite Ville, une demi-once de ſublimé doux, l'Apoticaire véritablement lui en envoya une demi-once, mais c'étoit du ſublimé corroſif, qu'il fit avaler de bonne foi à ſon Cheval avec une once & demie de theriaque; il en creva, on l'ouvrit, & on trouva le déſordre du poiſon dans le goſier & dans l'eſtomach du Cheval, & le *qui pro quo* fut un peu fort en cette occaſion: Pour n'y pas être attrapé comme celui-là, il faut faire goûter à l'Apoticaire qui vend le ſublimé doux avec le bout de la langue, car il ne doit avoir aucune acrimonie, & ne pas piquoter ſeulement le bout de la langue, & moi-même je le goûte ſans péril. Que ſi c'eſt du ſublimé corroſif qui eſt un poiſon, il ſe donnera bien garde d'y goûter, & s'il le fait, ce ſera fort legerement.

On peut donner beaucoup de ſortes de poudres pour tuer les vers, deſquels nous parlerons en tems & lieu ; mais le ſublimé doux fera plus d'effet que tout le reſte, car ſa ſeule vapeur tue toute ſorte de vers : vous pourrez pratiquer d'autres remedes ; ſi vous ne trouvez pas un bon effet au ſublimé, quoiqu'il ſoit ſpecifique pour tuer la vermine.

Les lavemens qu'on voudra compoſer pour les Chevaux qui ont des vers, peuvent être faits avec du bouillon de tripes ou une décoction d'orge, dans laquelle aura bouilli agrémoine & pourpier, de chacun une poignée ; on y diſſoudra demi-livre de miel, huit jaunes d'œufs, demi-livre de caſſonnade, & on donnera le tout tiéde au Cheval, pour attirer par cette douceur les vers dans le gros boyau.

Poudre ſpecifique, pour arrêter les quatre eſpeces de Tranchées, ci-devant décrites.

COmme il eſt très-mal-aiſé de diſcerner ſi promptement d'où viennent les tranchées aux Chevaux dans le tems de leurs accès, & que bien ſouvent on s'y peut méprendre, j'ai cru très-à-propos de propoſer une poudre qui peut profiter à toutes les tranchées que nous avons décrites ; on la peut donner ſans ſe méprendre, car elle eſt bonne pour les tranchées cauſées d'indigeſtion, puiſqu'elle aide à digerer les matieres qui flottent dans le ventricule du Cheval : elle eſt bonne pour diſſiper les vents, elle cuit, prépare & digere les flegmes cruds, & cette pituite vitrée, qui cauſe la troiſiéme eſpece de tranchées ; & pour les vers elle fera un effet admirable, ſi vous y ajoutez ce que nous dirons : elle fait auſſi uriner le Cheval, qui eſt la cinquiéme ſorte de tranchées. Il n'y a que celles qui ſont cauſées de matieres bilieuſes, auſquelles elle n'eſt pas propre, mais elles arrivent rarement : on peut ſe ſervir de cette poudre avec aſſurance, elle produit de très-bons effets, elle n'eſt pas chere, & il eſt bon d'en avoir toujours.

La deſcription eſt telle : prenez racines d'imperatoires, reſſorts avec ſes feuilles, ce ſont des raves à Paris, rhuë domeſtique, grande centaurée, & tanacet : faites ſécher le tout au Soleil en Eſté, & en Hyver au four modérément chaud ; puis en prenez une livre de chacune : prenez enſuite germandrée qui eſt le *camedris*, petit pin qui eſt le *camepetis*, racine d'angelique, & *d'enula campana*, faites-les ſécher à l'ombre, & prenez de chacune demi-livre, coraline, aloës hepatique, de chacun quatre onces, galenga, muſcade, criſtal mineral, de chacun deux onces, le tout réduit en poudre, chaque choſe à part, ſera bien mêlé & gardé dans un ſac de cuir ou une fiole bien bouchée : pour les tranchées, il en faut donner une once aux petits Chevaux, deux on-

ces aux médiocres, & deux onces & demi aux plus grands : il faut la mêler avec demi-once ou trois dragmes de theriaque vieille, ou une once de theriaque diateſſaron ou de mitridat, puis faire avaler le tout avec chopine de vin blanc, & bien couvrir le Cheval & le promener.

Tous ceux qui conduiſent un équipage, doivent avoir de cette poudre, non-ſeulement parce qu'elle eſt parfaitement bonne, mais encore parce que ſouvent les tranchées viennent aux Chevaux, lorſqu'on eſt éloigné de tout ſecours, & à des heures incommodes.

Si vous avez ſoupçon que les tranchées ſoient cauſées par les vers, comme le ſublimé doux peut faire peur à bien des gens, quoique ſans raiſon, vous pourrez vous ſervir d'un remede qui fera le même effet, & que je donnerai après avoir enſeigné l'uſage du ſublimé doux, ou comme l'appellent quelques-uns, mercure doux : il faut en mêler une demi-once, avec une once & demie de la poudre précedente, aſſurément avec cela tous les vers qu'il a dans le corps mourront : que ſi vous avez trop de difficultés à recouvrer le ſublimé doux, ou que vous l'appréhendiez, vous uſerez de la purgation ſuivante, mais plus de deux jours loin de l'accès & de la douleur des tranchées.

Purgation pour tuer les vers.

Prenez Aloës fin une once, colloquinte & agaric de chacun trois gros, turbit demi-once, le tout en poudre groſſiere, ſera mêlé avec une once de la poudre précédente, dans un verre de fiel de bœuf, & une pinte de vin blanc, que vous ferez avaler au Cheval, puis le promenez bien couvert un quart d'heure ; elle purgera le Cheval & tuera les vers qu'il a dans le corps.

Il faut huit heures après la priſe du remede donner un lavement avec du lait de vache, ou du petit lait, ou du bouillon de tripes, y ajoutant une demi-livre de miel écumé avec ſix jaunes d'œufs, pour attirer par cette douceur les vers dans le gros boyau.

Si le Cheval eſt délicat au manger, & que peu de choſe le degoute, il ſe faut bien empêcher de lui donner cette purgation ; car elle n'eſt propre que pour les grands mangeurs, & ſi le Cheval a des tranchées cauſées de vers, il ne faut pas lui donner cette purgation dans le tems qu'il eſt travaillé des tranchées, mais ſeulement deux ou trois jours après.

Poudre pour les Tranchées.

Si vous n'avez point de la poudre précédente, donnez au Cheval une poudre compoſée de racines de perſil ſéchées à l'ombre, deux li-

vres, une livre de Maniguette, & autant de poudre d'écorce d'orange séche, demi-livre de siente de pigeon séche, le tout pulverisé assez gros & mêlé, sera conservé dans un sac de cuir bien bouché, pour en donner une once, jusqu'à deux aux grands Chevaux, dans une pinte de vin. Ce petit remede est bon, & à peu de frais : le Cheval ayant avalé le remede, il faut le promener au pas bien couvert, il fera un bon effet. On peut faire cas de ce remede, il ne requiert pas un si grand appàreil que le premier, & fait très-bien.

Remede pour les Tranchées.

Ceux qui ne plaignent aucun soin pour leurs Chevaux, trouveront ici un beau remede pour toutes les tranchées, mais il faut être curieux & demi-sçavant pour prendre le soin de le préparer.

Prenez de l'esprit de nitre environ demi-livre, autant d'excellent esprit de vin, versez l'esprit de nitre sur celui du vin goute à goute, pour éviter la grande ébulition, laquelle cessée, mettez le tout dans une cucurbite au feu de sable, distillez à feu moderé, avec son chapiteau & récipient, cohobez par quatre fois; c'est-à-dire, redistilez ce qui sera passé dans le récipient jusqu'à quatre fois, & les deux esprits seront unis : si vous en goûtez, ils auront perdu leur acidité, & seront doux.

Quand vous aurez un Cheval fort malade de tranchées, donnez-lui dans du vin blanc en même-tems un gros & demi ou deux de cet esprit de nitre dulcifié,& une once & demie ou deux dans un lavement ordinaire, assurément le Cheval sera bien-tôt quitte des tranchées : ce remede ne coûte guéres; il se conserve long-tems, & le moindre Apoticaire qui aura quelque teinture de Chymie, le pourra préparer.

Autre pour les Tranchées.

Si vous avez essayé des remedes, par exemple, la saignée, les lavemens, la theriaque, ou l'orviétan & autres, & que votre Cheval ne soit pas guéri, donnez-lui deux pilules puantes avec une chopine de vin, & une heure après un lavement : si pour cette prise il n'est pas guéri, donnez-lui encore deux pilules avec une chopine de vin, & s'il est besoin une troisiéme prise, observant le même intervale que de la premiere, à la seconde; notez qu'il ne faut pas commencer par ce remede, car j'en ai vû mésarriver, mais on s'en sert quand quelques-uns de ceux que j'ai enseigné, n'ont pas réussi.

De la cinquiéme espece de Tranchées.

CHAP. XLIX.

IL y a d'autres espéces de tranchées qui sont fort fréquentes, & qui surviennent aux Chevaux lorsqu'ils ne peuvent uriner : elles sont causées par des obstructions dans le col de la vessie & dans le conduit de l'urine, ou par inflammation de la vessie, & par du sable, quoique le sable ne soit pas ordinaire, & même très-rare aux Chevaux.

Cette maladie est périlleuse, si les Chevaux ne sont promptement secourus, ils meurent dans de grandes douleurs qu'ils souffrent par la suppression de l'urine : les signes de cette maladie sont lorsque le Cheval se couche & se leve, se débat, se présente pour uriner & ne peut, souvent le corps lui enfle, & quelquefois il sue aux flancs.

Il faut commencer les remedes par un lavement avec les cinq racines aperitives, & le policreste, comme nous l'avons décrit en la seconde espéce de tranchées : Ou bien vous lui donnerez le suivant.

Lavement diuretique, c'est-à-dire qui a la faculté de faire uriner.

Prenez une demi-livre de therebentine commune, délayez-la avec une demi-douzaine de jaunes d'œufs, & faites une décoction des cinq herbes émollientes, & d'une once de *milium solis* en poudre, faites cuire le tout & le passez ; que la décoction reste suffisamment chaude, dissolvez ou délayez la thérebentine ci-dessus dedans, avec trois onces d'huile pour les lavemens décrits sur la fin du Chap. XLIV. ou au défaut autant de catholicum commun, faites du tout un lavement que vous donnerez au Cheval, l'ayant promené demi-heure.

Si vous entreprenez de dissoudre la therebentine dans l'eau sans l'avoir délayée avec les œufs, elle durcira comme une pierre, & restera sans effet.

Sans prendre le soin de mêler les jaunes d'œufs avec la therebentine pour la faire délayer dans l'eau, si vous êtes en lieu pour avoir de l'esprit de therebentine, qui est une drogue fort commune, prenez-en deux onces, & les mêlez dans le lavement à la place de la therebentine, il fera plus d'effet pour provoquer l'urine.

Quand le Cheval aura rendu son lavement, donnez-lui deux onces de colophone en poudre dans une chopine de vin blanc, & le promenez, il pissera sans doute.

On donne aussi aux Chevaux qui ne peuvent uriner, une pinte d'eau tiéde, dans laquelle on fait bouillir deux onces d'anis en poudre, & ensuite on y ajoûte le poids d'un écu de poudre de cloportes séches ; ce remede est aisé & n'échauffe point.

Si tous ces remedes ne font rien, il faut lui oindre le fourreau & les testicules avec de l'ail concassé, & mêlé avec de l'huile d'olive.

Ce qui se fera de cette maniere : pilez cinq ou six gousses d'ail, & mêlez avec ledit ail pilé de l'huile d'olive, pour en faire comme un onguent, duquel vous frotterez le fourreau & les testicules ; si c'est un hongre, faites-lui tirer le membre tout doucement hors du fourreau, le bien laver avec de l'eau tiéde pour en ôter toute l'ordure, puis frottez avec cette huile & ail mêlés, tout le dehors du fourreau ; cela lui donnera envie d'uriner s'il le peut faire : car il y a des Chevaux qui ont envie de le faire, & ne le peuvent.

Si cela ne le fait uriner, prenez des cloportes, ce sont des insectes qui se trouvent dans les lieux humides, faites-les si bien sécher qu'elles se puissent réduire en poudre, sans se brûler ni mettre en cendre ; & avec cette poudre mêlée dans l'huile, oignez le membre du Cheval, il urinera : c'est de cette poudre dont j'ai parlé ci-dessus, pour mettre dans l'eau où aura bouilli l'anis.

Une pinte de vin blanc émetique, donné par la corne au Cheval, puis le promener au trot & au pas, assurément le fera uriner : on trouvera la méthode de faire ce vin émetique facilement & à peu de frais, au Chapitre XXIII. ci-devant : mais comme il n'est pas tems de préparer du vin émetique dans le moment que votre Cheval a la difficulté d'uriner, vous pouvez prendre du soufre auré d'antimoine, dont je vous donnerai la description ci-après, ou que vous trouverez dans le Traité de Chymie de Glazer, une once de ce soufre auré, une once de farine fine de froment, les bien mêler ensemble dans le mortier, puis mettez le tout avec une pinte de vin blanc ; cela poussera par les urines, & vaudra mieux que quelque vin que ce soit : on trouvera de ce soufre auré chez quelques Apoticaires curieux de leur art ; l'invention est de Globler, qui l'appelle sa panacée, c'est-à-dire, un remede universel.

On peut mettre au bout de la verge du Cheval qui ne peut uriner, deux poux ou deux punaises, pour exciter la faculté expultrice endormie, à pousser l'urine au-dehors.

Il est bon en même-temps qu'on fait les remedes précédens, de faire au Cheval des fomentations sur les reins en cette façon : prenez de l'avoine environ deux boisseaux mesure de Paris, faites-la bouillir avec de l'eau & du vinaigre mêlés comme un oxicrat, jusques à ce qu'elle creve sous le doigt, & la mettez dans un sac sur les reins du Cheval aussi chaud qu'il le pourra souffrir, il faut qu'elle soit appliquée à l'endroit où finit sa selle sur le derriere : si on manque d'avoine, il faut se servir de ségle.

Cette fomentation est très-excellente pour faire uriner un Cheval ; si néanmoins la faculté expultrice est paresseuse, prenez de l'yvraye, qui est une plante commune qui croît dans les bleds, pilez-la & la mêlez avec du vinaigre, faites-le bouillir ensemble, & en oignez la verge & les testicules.

Introduisez la main dans le fondement pour vuider le Cheval, ensuite touchez la vessie en la pressant doucement avec la main, il est assuré que vous le ferez uriner toutes les fois que vous pratiquerez ce remede.

Si ces remedes ne suffisent pas, prenez au bord d'une riviere bien rapide des petits cailloux, les plus blancs sont les meilleurs, jettez-les dans la braise jusqu'à ce qu'ils soient tous rouges, puis les éteignez dans trois demi-septiers de vin blanc très-fort, réiterez jusqu'à ce que les cailloux soient tous en poudre ; passez le vin au travers d'un double linge, & le faites boire au Cheval ; le sel des cailloux est fort diurétique, il est resté dans le vin, & sans doute il débouchera, & fera couler l'urine.

L'usage du sel prunelle ou cristal mineral, sera bon pour déboucher & ôter les obstructions, qui empêchent l'urine de couler, mais ce remede n'aura pas assez d'action dans le tems même que le Cheval a la rétention, il sera seulement pour prévenir ce mal à certains Chevaux qui se présentent souvent pour uriner, & ne peuvent, par un principe de chaleur ou d'obstruction qui s'est formée dans les conduits de l'urine ; à ces Chevaux il faut donner tous les jours dans du son mouillé, une once de cristal mineral & un gros de muscade, & continuer tant qu'ils en ayent mangé une livre.

Le cristal mineral rafraîchit les visceres, débouche les conduits & rectifie le sang, & l'usage en est admirable, hors qu'il refroidit trop l'estomach, & ainsi dégoûte le Cheval ; c'est pourquoi j'ai ajouté le gros de muscade qui sans beaucoup de chaleur conforte l'estomach ; que si nonobstant cela le Cheval perd le manger, il faut discontinuer à lui en donner.

La fiente de pigeon séche & pilée fort fin environ quatre onces, & mêlé dans une pinte de vin blanc qu'on fera bouillir deux ou trois gros bouillons, puis passer le tout au travers d'un linge, jetter le marc, & le faire avaler tiede au Cheval, puis le promener une demi-heure, il urinera s'il peut uriner : je sçai des hommes qui pour la colique ont avalé un gros de fiente de pigeon dans un verre de vin, & en ont été soulagés.

Un remede fort aisé & fort bon pour le Cheval qui ne peut uriner,

eſt de le mener dans une bergerie, c'eſt-à-dire une étable à brebis, le débrider là-dedans, & le laiſſer ſentir la fiente, & ſe veautrer deſſus, infailliblement avant que d'en ſortir il urinera, s'il eſt capable d'uriner, à cauſe d'un ſel volatif, ſubtil & diuretique, qui exhale de la fiente de brebis, lequel frappe le cerveau; & par la correſpondance qu'il a avec les parties baſſes, oblige la faculté expultrice à pouſſer l'urine: une marque aſſurée de la quantité de ce ſel, contenu dans la fiente de brebis, eſt le ſalpêtre qu'on en peut tirer avec facilité, & en grande quantité: ce remede a été ſouvent éprouvé, & eſt le plus certain de tous.

Comme il y a ſouvent des flegmes craſſes qui bouchent les conduits de l'urine, qui auroient peine à ceder aux remedes précédens, vous pratiquerez le remede ſuivant qui operera ſans doute.

Remede pour faire uriner.

Prenez une once de bois de ſaſſafras avec ſon écorce, qui contient une partie de ſa vertu, coupez-le menu, & le mettez infuſer avec une pinte de vin blanc, dans une grande fiole de verre bien bouchée, que deux tiers reſtent vuides, crainte que ſon ſel volatil & ſubtil ne s'exhale; ayant infuſé ſur les cendres chaudes ſix heures ou environ, paſſez le vin & le donnez au Cheval avec la corne, & bien-tôt il produira ſon effet en faiſant ſuer ou uriner, car il faut néceſſairement que l'un ou l'autre arrive: tout le monde ſçait que la matiere de la ſueur eſt la même que celles des urines.

Autre.

Un des plus aſſurés remedes qu'on puiſſe pratiquer pour faire uriner un Cheval, eſt de lui donner plein une cuilliere d'argent d'huile d'ambre jaune dans une chopine de vin blanc, & le faire promener.

Il eſt aiſé de trouver de l'huile d'ambre, ou de carabé, il y a peu d'Apoticaires qui n'en ayent, ou qui n'en doivent avoir: il faut qu'elle ſoit faite ſans addition & non rectifiée, elle eſt aſſez puante, mais il importe peu pourvû qu'on en aye de bons effets: elle eſt ſi diuretique, qu'en la préparant, l'odeur qui s'évapore pleine des eſprits ſubtils de l'huile, fait uriner extrêmement l'Artiſte.

La préparation de l'huile d'ambre eſt facile, & ſi vous avez la curioſité de ſçavoir comme elle ſe fait, ayez recours à Crolius *de Baſilica Chymica*, fol. 234. ou bien à Hertmannus *Praxis Chymiatricæ*, fol. 428. & pluſieurs autres Chymiſtes, qui en donnent tous la préparation, entre leſquels eſt Glazer tout nouvellement dans ſon Traité de Chymie, page 267. Sur tous les remedes précedens quoique bons, je vous

conſeille, ſi vous pouvez avoir de l'huile d'ambre ou carabé, de vous en ſervir, car elle n'a preſque jamais manqué.

Vous pouvez dans une difficulté d'uriner, pratiquer un remede fort facile, qui eſt de laver le membre du Cheval avec de l'eau tiéde, puis le poudrer entierement avec du ſel, & le laiſſer retirer à lui; ſi c'eſt une Jument, il lui faut mettre gros comme une noix de ſel dans la nature.

Un autre remede aſſez bon, eſt de lui faire avaler une pinte de verjus dans un demi ſceau d'eau; que s'il ne veut pas boire de cette eau, ce qui arrive rarement, il faut mettre une pinte d'eau avec la pinte de verjus, & lui faire avaler le tout avec la corne, puis le promener, il urinera.

Quelque perſonne pourra dire qu'il vaudroit mieux avoir un remede aſſuré pour faire uriner un Cheval, que cette quantité qui embrouille les gens, ne ſçachant lequel ils doivent choiſir: je dirai là-deſſus que je les ai tous éprouvés, que c'eſt à vous d'en faire le choix ſelon le lieu où vous ſerez, & la commodité que vous aurez de pouvoir recouvrer les drogues, car il y en a de plus & de moins compoſés; il y a auſſi des maux plus rebelles, ſelon qu'ils viennent de differentes cauſes; un remede réuſſira à un Cheval qui ne réuſſira pas à un autre, c'eſt la raiſon qui a fait que j'ai propoſé cette quantité de remedes, parce que ce mal eſt aſſez ordinaire à certains Chevaux qui en meurent quelquefois: ce n'eſt pas que je n'aye vû une infinité de Chevaux qui avoient des tranchées où l'on ne tâchoit qu'à les faire uriner, qui ſouvent étoient pleins de vents, & n'avoient aucune difficulté d'uriner, & le Cheval mouroit faute d'avoir connu ſon mal; & toutes les fois que les Maréchaux & les Palfreniers diſent que leurs Chevaux ont des tranchées pour ne pouvoir piſſer, il n'en eſt rien, & ils ſont tous ſi entêtés de cela, qu'on ne peut leur perſuader que ce n'eſt pas la cauſe de leur mal. Faites aſſurément votre compte que toutes les fois qu'on ſe plaint qu'un Cheval ne peut uriner, & que les Maréchaux diſent que ſon mal vient de-là, il n'en eſt rien le plus ſouvent, & ſon mal vient d'autre cauſe: en voilà aſſez ſur cette matiere.

Dans une obſtruction rebelle, ou dans une inflammation au col de la veſſie, il n'eſt pas à propos de ſe ſervir intérieurement de beaucoup de diuretiques qui charieroient encore des ſéroſités & des flegmes dans la veſſie, qui augmenteroient la douleur & l'inflammation, & qui étoufferoient la chaleur naturelle; mais mettez en pratique tous les remedes extérieurs que nous avons propoſés.

On n'a pas connu juſqu'à préſent que les Chevaux fuſſent ſujets à la gravelle, ni que le gravier ait cauſé la moindre rétention d'urine qui

leur ait donné des tranchées, non plus que les Chevaux ayent eu la pierre, néanmoins en 1668. il mourut dans notre Academie un vieux Cheval d'Espagne, qui ne fut malade que quelques heures, suant universellement par tout le corps pendant tout son mal : j'envoyai notre Maréchal pour le faire ouvrir, & voir la cause d'une maladie qui l'avoit tué si brusquement, on lui trouva dans les reins une pierre du poids de quatre livres & deux onces, d'une couleur brune & luisante comme du marbre poli, de la forme d'un petit fromage de Hollande, fort réguliere dans sa forme, n'ayant pas une ligne d'épaisseur plus d'un côté que de l'autre : elle n'a rien perdu de sa forme ni de son poids, depuis ce tems-là, tout Paris l'a vû avec admiration ; j'en fis présent à Monsieur le Comte Bertholin, mon bon ami, qui fit faire un acte pardevant Notaire, où tous ceux qui ont vû tirer la pierre du corps du Cheval, ont attesté la verité de cette Histoire. Il a entre ses mains ladite pierre, & il la fait voir à ceux qui l'en prient : j'ai rapporté cet exemple comme une chose extraordinaire.

Pour une disurie ou flux d'urine.

Au contraire des Chevaux dont je viens de parler qui ont difficulté d'uriner, il y en a qui pissent trop, & qui rendent une si grande quantité d'urine claire comme de l'eau, c'est-à-dire, qui est crue & indigeste, ce qui continuant, fait mourir le Cheval : voyons la cause de ce mal & le remede. Le flux d'urine que les Medecins nomment disurie, est causée d'un sang échauffé & âcre, & d'une inflammation dans les reins, qui comme une ventouse attire toutes les sérosités qui sont dans les veines qui se précipitent après dans la vessie, & tout ce qu'un Cheval boit, passe d'abord, & sort tout comme il est entré.

La cause de ce mal est le travail sans mesure & sans régle aux jeunes Chevaux, les pluyes froides du commencement de l'Hyver, l'avoine marinée, c'est-à-dire, qui a été apportée sur mer, & étant de nature spongieuse, attire & s'imbibe d'un esprit volatile, salin, qui s'éleve de la mer, & cette même avoine étant donnée pour nourriture aux Chevaux, leur cause ce flux d'urine qui les fait enfin mourir.

Pour les guérir, il faut les rafraîchir, premierement leur ôtant l'avoine, les mettre au son, & leur donner un lavement rafraîchissant, le lendemain leur tirer du sang : le lendemain de la saignée leur donner un lavement, le jour d'après encore une petite saignée, que les deux ne tirent pas plus de quatre livres de sang, deux livres chaque saignée.

Après ces deux lavemens & ces deux saignées, ayez du bol du Levant environ trois livres en poudre fine, faites bouillir une couple de

pintes d'eau, & les jettez dans un ſceau d'eau commune, avec une bonne poignée du bol ci-deſſus pilé, bien mêler le tout enſemble, & le faire boire au Cheval, tiéde s'il eſt poſſible, & qu'il ne boive point d'autre eau pour ſa boiſſon ſoir & matin.

Les Chevaux qui ont ce flux d'urine, boivent exceſſivement, & il y en a qui ſont ſi alterés & échauffés dans le corps, qu'ils boiront ſix ſceaux d'eau en un jour; il leur en faut donner tout autant qu'ils en voudront, pourvû que l'eau ſoit accommodée avec l'eau bouillante, & le bol comme je l'ai preſcrit, tant plus ils en boiront, plutôt ſeront-ils guéris.

Lorſque le Cheval piſſera à ſon ordinaire, & que ſon flanc & ſa fiente ſeront dans leur naturel, il faut leur donner peu à peu de l'avoine pour les remettre au travail moderé au commencement, & enſuite s'en ſervir avec diſcrétion.

Du Cheval qui piſſe le ſang.

DAns les grandes chaleurs de l'Eſté, lorſqu'on fait faire de très-grandes courſes aux Chevaux, ou qu'on les échauffe trop par un grand travail, ils piſſent le ſang tout pur, & ſouvent en meurent; particulierement s'ils ont quelque veine ou gros vaiſſeau rompu qui ſe dégorge dans la veſſie. Il y en a quelquefois qui piſſent le ſang en abondance, & qui n'ont ni fiévre ni dégoût, ne donnant aucun ſigne de maladie, ſinon qu'ils piſſent le ſang; ceux-là ont ſeulement trop de chaleur aux reins, & ſont faciles à guérir, quoiqu'ils ſemblent par l'abondance du ſang qu'ils piſſent, ne pouvoir long-tems ſubſiſter : mais comme il faut peu de ſang pour teindre beaucoup d'urine, on croit que toute l'urine qu'ils rendent, eſt du pur ſang, mais ſouvent il n'y en a pas la dixiéme partie, & ſi on donne le remede dans les premiers jours, aſſurément ils guériront : je ne ferai point ici une longue déduction des cauſes & des ſuites de ce mal, en faveur de ceux qui ſont ennemis de la formalité, & qui ne cherchent que les remedes.

Tirez du ſang au Cheval, & lui donnez tous les matins trois chopines de vin émetique, fait avec du vin blanc dans une infuſion de *Crocus Metallorum*, ſans être lavé, ce qui s'appelle foye d'antimoine; ce vin, quoique blanc, ſera rougi à cauſe de la teinture que lui donnera le nitre, mais ce ſera ce qui le rendra très-excellent pour ce mal; car il détergera & conſolidera, qui eſt ce qu'il faut chercher. Tenez-le bridé quatre heures avant la priſe, & autant après, & continuez tous les jours, dans ſix ou ſept jours votre Cheval ne piſſera

plus le ſang, & ſera en état de guériſon, parce que le vin émetique a la force de pouſſer au-dehors de la veſſie ce qu'il y a d'impur & d'étranger, & de conſolider la partie, qui eſt tout ce qu'on peut déſirer à ce mal.

Que ſi avec ce piſſement de ſang, il y a chaleur & battement de flanc, comme il arrive ſouvent, donnez tous les ſoirs au Cheval de bons lavemens rafraîchiſſans, ſaignez-le une ſeconde fois s'il eſt néceſſaire, & mêlez dans les trois chopines de vin émetique que vous lui donnerez tous les jours, deux onces de policreſte ci-après décrit, & continuant, le Cheval guérira.

Si ce policreſte dégoûte le Cheval, donnez-lui dans le vin émetique une fois ou deux, une once de theriaque ordinaire, ou celle qu'on nomme diateſſaron, & quand il aura recouvré l'appetit, recommencez avec le policreſte, mais n'en donnez qu'une once ou deux au plus; comme la theriaque diateſſaron ne coûte guéres, & eſt très-bonne pour les tranchées, dégoûts & autres choſes, j'en mettrai ici la deſcription.

Theriaque diateſſaron.

Prenez mirrhe, gentiane, ariſtoloche ronde, & bayes de laurier, le tout en poudre de chacun demi-livre, miel écumé ſix livres, & autant d'extrait de geniévre, comme celui avec lequel on fait les pelottes cordiales Chapitre XVII. ſoit fait un éle&uaire en cette maniere.

Mettez dans une baſſine ſix livres de miel, & trois pintes d'eau, faites cuire lentement & écumez juſqu'à la diminution d'un bon tiers, laiſſez refroidir, & ayant mis vos drogues en poudre très-fine, nourriſſez-les dans un mortier avec le miel peu à peu, & autant d'extrait de genêvre que de miel, & mettez le tout dans un pot pour les uſages auſquels vous employerez la thériaque; car elle réſiſtera aux venins, conſommera les humidités ſuperflues, donnera appetit, & guérira les tranchées; la doſe eſt d'une once juſqu'à deux, avec du vin blanc ou clairet.

On nomme ce thériaque diateſſaron, parce qu'il n'y entre que quatre ſortes de poudre avec du miel, & l'extrait de genêvre qui font une compoſition fort ſouveraine & alexitere, qui vaut mieux que la thériaque que beaucoup de Maréchaux employent, qui ne leur coûte qu'un écu la livre; auſſi n'a-t-elle que le nom de thériaque & non les vertus.

Si les remedes précédens n'ont pas guéri votre Cheval, faites celui qui ſuit, que j'ai ſouvent éprouvé.

CHAP. L.

Autre pour le Cheval qui pisse le sang.

Prenez deux onces de thériaque d'Andromaque qui est la plus fine, au défaut de celle-là le diatessaron peut servir, miel commun quatre onces, cassonade fine autant, mêlez bien le tout dans un mortier, en bien incorporant les matieres, puis ajoûtez encore anis, coriande & reglisse de chacun deux onces en poudre fine; mêlez bien le tout, puis délayez-le avec une pinte de vin rouge, & le donnez au Cheval, qui doit être bridé trois heures avant & autant après la prise, tirez-lui du sang le lendemain.

Et le jour après la saignée, donnez-lui un lavement avec deux pintes & chopine de petit lait de vache que vous ferez bouillir, y ayant mêlé parmi deux onces de scories de foye d'antimoine en poudre fine; d'abord que le tout bouillira à gros bouillon, ôtez du feu, & mêlez parmi quatre onces d'huile d'olive, donnez le tout tiéde au Cheval: si son mal continue, ce que je ne crois pas, il faudroit réiterer tout ce procedé; avec ce dernier remede j'ai vû guérir plusieurs Chevaux sans avoir eu la moindre suite.

Remede pour les testicules retirés dans le corps, par la violence de la douleur.

CHAP. LI.

CE n'est pas ici l'endroit où l'on devroit parler de cette maladie, & quelques Critiques pourront le trouver mauvais, mais je me suis plûtôt attaché à la chose & l'utilité qu'on en peut recevoir, qu'à la formalité, qui n'est souvent qu'une fadaise.

Un accident presque aussi fâcheux que le précédent, est qu'aux Chevaux entiers, les testicules se retirent dans le ventre, il se fait une contraction violente qui est causée par une extrême douleur; & quoiqu'ils fussent auparavant pendans & avalés, en se retirant de la sorte, ils causent une douleur insupportable, capable de causer la mort avant qu'on y ait donné remede; que s'il n'est promptement fait, les accidens redoublent, & les Chevaux se couchent & se levent, & se débattent furieusement.

Cette fâcheuse indisposition arrive ordinairement par l'inflammation du col de la vessie.

Lorsque vous appercevrez au Cheval cette incommodité, & que cherchant les testicules vous ne les pourrez trouver, que comme noyez dans le ventre, saignez votre Cheval aux flancs en abondance, puis donnez-lui un lavement ramolitif: faites cuire ensuite dans de l'huile d'olive, des mauves, guimauves, farine de lin, & feuilles de vio-

lettes ; quand les herbes ſeront bien cuites, mêlez de l'huile de lin à diſcrétion, & ayant abbattu le Cheval ſur un fumier, ou dans une prairie, oignez-lui bien le fourreau & les teſticules de cette huile, & fomentez la partie avec ces herbes aſſez chaudes ; d'abord que vous appercevrez que les teſticules ſeront revenus, il les faut empoigner & les lier avec une courroie de cuir fort doux : faites enſuite lever le Cheval, ſans doute il fientera & urinera, car cette fomentation adoucit l'inflammation du col de la veſſie, & appaiſe la douleur des teſticules.

Il faut tenir pour aſſuré lorſque la difficulté d'uriner vient d'inflammation ou d'obſtruction rebelle au col de la veſſie, & que les teſticules ſe retirent dans le ventre, qu'il faut bannir tous les diuretiques comme très-préjudiciables ; la ſaignée aux flancs, & même au col ſi le mal preſſe trop, & des lavemens ramolitifs, des fomentations deſſus les reins & ſur le fourreau doivent être miſes en pratique. Pour concluſion, je donnerois au Cheval déſeſperé, auquel tout ce que nous avons écrit, n'auroit point operé, de l'antimoine préparé, nommé poudre angélique, une once & demie dans une pelotte de beurre, avec du vin blanc ou autre vehicule, il fera plus d'effet que tout ce qu'on peut propoſer : vous en trouverez la deſcription ci-après dans ce Livre. Et ceux qui voudront un plus ample diſcours ſur cette matiere, pourront avoir recours au Livre intitulé, *La Gloria del Cavallo Opera del illuſtre Signor Paſcal Caraciollo*, imprimé à Veniſe, dans ſon neuviéme Livre, où il dit tout ce qui ſe peut écrire ſur ce ſujet, auſſi-bien que ſur toutes les maladies des Chevaux, dont il a parlé très-doctement dans tout ſon Livre.

Je ne vous propoſe point ici la poudre diuretique de la Reine, *pulvis diureticus Reginæ*, c'eſt un fratras d'ingrediens diuretics difficiles à trouver & chers à acheter, il n'y a point de Livre de Medecine qui ne vous en fourniſſe une longue & ample liſte : mais il eſt de la prudence d'en choiſir les plus propres. J'aurois pû groſſir fort inuilement ce Volume de cent pareilles deſcriptions, plus pleines de paroles que ſuivies d'effet : c'eſt-à-dire nettement les choſes comme je les ai éprouvées très-ſouvent, lorſqu'on a lû les Livres de Medecine, on croit qu'on guérira toutes les infirmités par les beaux effets qu'ils promettent des vertus des ſimples : mais quand on vient à l'experience, on ſe trouve bien loin de compte ; il faut donc ajoûter une foi bien circonſpecte à tout ce qu'ils promettent ; la plûpart de ceux qui écrivent prennent d'un autre Auteur, & celui-là d'un autre, pas un n'aura mis en pratique ce qu'il débite, & cinquante l'auront dit l'un après l'autre dans leurs livres, parce que l'autre l'a dit ; j'eſtime plus une experience faite avec toutes les obſervations néceſſaires, que toutes les belles

CHAP. LI.

promesses en l'air de beaucoup d'Auteurs : je ne veux pas dire que tous en usent de même, car il y en a qui n'écrivent que ce qu'ils ont experimenté, mais il y en a peu, & le choix en est mal-aisé.

De la sixiéme espece de Tranchées, nommées Tranchées rouges.

CHAP. LII.

LEs Chevaux ont assez rarement une sixiéme espece de tranchées causées de matieres bilieuses, que les Maréchaux appellent rouges, il en réchappe peu de ceux qui en sont atteints.

Il est mal-aisé de discerner ces sortes de tranchées d'avec les autres, à moins que de connoître le temperamment de votre Cheval. Tous les remedes précédens pour les tranchées sont chauds ; & la cause de cette maladie venant de chaleur causée par une fermentation de la bile, si on la traite comme les précédentes, vous ajoûterez feu sur feu, qui par sa violence aura bien-tôt détruit & étouffé la chaleur naturelle.

Si la connoissance de ce mal est difficile, la cure l'est encore davantage, parce que c'est une fermentation de la bile, qui ne se peut guére moderer : Néanmoins pour y proceder avec conduite, vous commencerez par la saignée du col, & une heure après, vous ferez celle des flancs ; après ces deux saignées, il faut donner des lavemens avec du sang d'agneau tout chaud, ou du sang d'un jeune mouton ; & pour cela on amene un jeune mouton, ou on apporte un agneau ou deux, ou un veau dans l'écurie près du Cheval malade, on lui coupe la gorge, & on reçoit le sang dans une seringue qu'il faut avoir échauffée auprès du feu, afin qu'elle ne réfroidisse pas le sang, & que les esprits qui sont contenus en icelui, ne se perdent pas, & ayant reçû tout le sang des agneaux, du veau, ou du jeune mouton, il faut d'abord le donner au Cheval en lavement, après l'avoir vuidé de ses excrémens; il ne faut mêler avec le sang quoique ce soit, & le donner tout pur & tout chaud, comme il vient de l'animal que vous avez égorgé, afin que rien ne se perde ; cette sorte de lavement adoucira l'humeur âcre contenue dans le gros boyau, & soulagera extrêmement le Cheval, car il ne le rendra point, & la nature s'en accommodera, en sorte qu'il ne le rejettera qu'avec la premiere fiente au cas qu'il guérisse, & le sang pris en lavement sera comme des pelottes.

Au défaut de ce lavement avec du sang tout chaud, qu'il ne faut pas omettre, si on peut, on en peut faire un si on veut avec une décoction de pourpier, d'oseille, de laitue, de chicorée, d'un demi concombre (si vous êtes au tems qu'on en a) & une once & demie de scories de foye d'antimoine en poudre fine, faisant bouillir le tout l'espace

l'eſpace d'un demi-quart d'heure ſeulement ; ayant coulé cette décoction, il faut diſſoudre dedans ſix onces de miel roſat, afin d'aider la nature à dégager cette matiere.

Après la ſaignée & les lavemens, ſi le Cheval n'eſt point ſoulagé & qu'il ſe tourmente toujours, il faut l'abbattre & le coucher ſur le dos, les jambes en haut, & mouiller quatre ſerviettes l'une après l'autre dans de l'eau tiéde, & les étendre ſur tout le ventre du Cheval, ſans toucher aux flancs ni les mouiller que le moins qu'on pourra, & tenir de cette ſorte un quart d'heure le Cheval, remouillant dans l'eau tiéde une couple de fois les ſerviettes pendant cet eſpace d'un quart d'heure ; quand les Chevaux ſe relevent, ils ſe trouvent guéris, quelques-uns ſoulagés, & d'autres ſont auſſi mal qu'auparavant, & en meurent. Si on ne veut point avoir la peine d'abbattre un Cheval, on peut faire ce qui ſuit.

Vous ferez baigner le Cheval ſi c'eſt en Eſté, & le tiendrez le plus long-tems que vous pourrez le ventre à demi dans l'eau, le laiſſant boire tout ſon ſaoul. Si vous n'avez point de commodité pour le faire baigner, il faut diſſoudre dans ſa boiſſon quatre onces de criſtal mineral ſur un ſceau d'eau, & lui préſenter de cette eau. Sur tout il eſt néceſſaire de réiterer ſouvent les lavemens : car la bile fait dans peu de temps un ſi grand déſordre, que le Cheval eſt bien-tôt dépêché, ne durant avec cette maladie que trente heures au plus ; s'il commence à vouloir manger, ce ſera une marque que le mal ſe relâche ; mais il ne lui en faut point donner.

Je vous ai propoſé ces remedes, quoiqu'ordinairement peu réchappent de ce mal, qui n'attaque guéres que les Chevaux vigoureux ; & s'ils meurent nonobſtant ces remedes, accuſez-en la violence du mal.

Lorſque vous aurez tenté inutilement ces remedes, vous pouvez vous ſervir des pilules puantes, on en donne deux avec chopine de bierre, une demi-heure après, un lavement fait avec cinq chopines de bierre, une once & demie de ſcories de foye d'antimoine, faites bouillir cinq ou ſix gros bouillons, ôtez du feu, & ajoutez un quarteron d'onguent de *populeum*, & donnez le tout tiéde au Cheval en lavement ; que ſi vous n'avez point de bierre, le petit lait ſuppléra, & démi-heure après le lavement, une priſe de pilules, & continuer de la ſorte juſqu'à trois priſes & trois lavemens ; ſi quelque choſe doit ſauver & guérir le Cheval, ces pilules le feront. Si après avoir donné des pilules comme je l'ai ordonné, votre Cheval meurt, ne les accuſez pas de l'avoir tué, mais accuſez-en le mal trop violent ; les Maréchaux les appellent des tranchées rouges, ils appellent ainſi toutes

R

CHAP. LII. celles qu'ils ne connoiſſent pas, & qui font mourir les Chevaux. On pourra dire ſur ce ſujet que c'eſt ajoûter chaleur ſur chaleur, de donner des pilules puantes aux Chevaux qui ont des tranchées bilieuſes, & il ſemble que ce ſoit contre toute bonne méthode, mais un bouillonnement ou fermentation comme celui-ci, ne s'appaiſe pas par les rafraîchiſſemens ordinaires de la Médecine, qui ſont ici inutiles, mais par les ſels alcalis qui tuent & détruiſent la liqueur acide qui a cauſé ce déſordre; cet article eſt proprement l'origine de la chaleur qui fait le bouillonnement : or cette gomme d'aſſa fœtida contient beaucoup de ce ſel alcali, auquel l'acide s'aſſocie & s'en ſoule, & tous les deux ſe changent en un ſel ami de la nature & balſamique, qui ſe joint au foye d'antimoine pour la rétablir, car il eſt ami de la nature des Chevaux & la fortifie extrêmement, il fixe même étant tout ſeul, & épaiſſit la bile qui fermente dans les inteſtins; & parce qu'il eſt plutôt froid que chaud, il tempere la chaleur des bayes de laurier, & ce mélange de ces trois drogues donné dans la proportion qu'il le doit être, fortifie la chaleur naturelle, & détruit ce feu étranger qui eſt la cauſe des tranchées bilieuſes, par les raiſons que j'ai dit.

Du vertige des Chevaux.

CHAP. LIII. LES Chevaux ſont ſujets à une infirmité que nous appellons vertige, qui leur ôte tellement l'uſage des ſens, qu'ils ſont preſque ſans connoiſſance; ce mal les fait chanceler & tomber, même ſe donner de la tête contre les murs.

Ce mal eſt cauſé par les vapeurs qui s'élevent des entrailles, qui ſont chaudes, âcres & ſubtiles, qui empêchent les fonctions & troublent le cerveau peu ou beaucoup, ſelon qu'elles ſont plus ou moins âcres, ou en moindre ou plus grande quantité.

Les cauſes de cette maladie, ſont le travail dans les grandes chaleurs, les mauvaiſes odeurs dans les écuries, les longues courſes, les pirouettes trop ſouvent réiterées; le trop manger; & ſur-tout lorſque dans les chaleurs l'eſtomach ſe trouve plein d'humeurs âcres & chaudes qui fermentent & bouillent hors de leur lieu naturel, par où toutes les digeſtions ſont détraquées.

Les ſignes de cette maladie ſont très-faciles à remarquer, le Cheval chancelle comme s'il étoit yvre, il ſe donne de la tête contre la mangeoire avec tant de violence, qu'à tous momens il eſt en danger de ſe tuer; il ſe couche & ſe leve : mais avec plus de violence qu'aux tranchées, car il ſemble qu'il ſe veuille tuer contre les murailles, & contre les mangeoires, & qu'il a perdu abſolument la vûe.

Pour donner remede à cette maladie, il faut saigner le Cheval des flancs & du plat des cuisses, & ensuite lui donner un lavement, avec deux pintes de vin émetique tiéde, & un quarteron d'onguent *populeum*, puis vous le laisserez en repos quelque-tems.

Il faut donner au Cheval qui a le vertige des lavemens très-souvent, & après que ce premier aura été rendu, c'est-à-dire, une heure ou deux après, selon qu'il l'aura fatigué, lui en donner un avec cinq chopines de bierre, deux onces de scories en poudre fine, faire bouillir cinq ou six gros bouillons, & ajoûter un quarteron d'onguent rosat, donner le tout tiéde en lavement, & réiterez souvent, lui frotter fort les jambes avec des bouchons mouillés d'eau tiéde pour faire révulsion, & lui donner pour ses alimens du son, ou du pain de froment, le promener de tems en tems en lieu temperé ; & si la fiévre ne survient avec le vertige, le Cheval en échappera, pourvû qu'on y apporte les soins que nous avons dit.

Après avoir tenté les remedes ci-dessus, si le vertige n'est cessé, donnez à votre Cheval une once de thériaque, ou de l'orviétan, ou du diatessaron, celui que vous trouverez le plus facilement, sera délayé dans une pinte des quatre eaux cordiales qui seront de scorzonere, buglose, chardon benit, & reyne des prés, ou autres cordiales, & en même-tems vous préparerez un lavement avec les herbes émollientes, & deux onces de policreste, & deux onces de la même composition, qui sera thériaque, orviétan, ou thériaque diatessaron, que vous délayerez dans deux pintes de bonne décoction & de policreste, pour en faire un lavement avec un quarteron d'huile de l'herbe nommée rhue, pour le donner tiéde au Cheval d'abord que vous lui aurez donné le breuvage.

Les Chevaux ont une autre espece de tourment de tête, qui est moins à craindre que le précédent, & une seule saignée l'emporte ; il vient de ce que le Cheval par l'abondance du sang, & par le trop de repletion ayant demeuré long-tems dans l'écurie sans sortir, quand on le veut tirer dehors, il se laisse tomber tout à coup, & se releve ensuite tout étourdi, ne pouvant qu'à peine se tenir debout, comme s'il avoit des vertiges.

La cause de ce désordre vient de la trop grande quantité de fumées qui s'élevent du sang, qui ne pouvant être réglée par la nature, oppresse le Cheval, & le fait balancer & enfin tomber.

On connoît que c'est un étourdissement, & non un vertige, en ce que le Cheval étant à l'écurie est gay & mange bien, & si on le tire dehors, il tombe tout à coup ; & au vertige il tombe aussi-bien dans l'écurie que dehors, & avec grande violence, ayant les yeux agards, & celui-ci non.

CHAP. LIII.

Le remede à cet étourdissement, est de donner un lavement au Cheval, & ensuite de le saigner, & deux jours après réiterer la saignée. Pour prévenir cette maladie, il faut exercer le Cheval médiocrement, & le nourrir moins, afin que la nature ne produise que le sang qu'elle peut gouverner.

De l'effort d'épaule, de l'écart, ou du Cheval entr'ouvert.

CHAP. LIV.

CEt accident étant très-commun à tous les Chevaux, il est à propos d'en examiner les circonstances, parce que faute d'avoir bien reconnu le mal, & de l'avoir traité méthodiquement, on laisse des Chevaux estropiés, qui demeurent inutiles le reste de leurs jours. Pour comprendre ce mal, il faut sçavoir que l'épaule du Cheval, comme des autres animaux à quatre pieds, n'est attachée à son corps par aucun gros os, mais seulement appliqué sur l'extrémité des côtes, & retenue en sa juste situation par les ligamens qui l'attachent en cet endroit; c'est ce qui fait que par un médiocre effort, dans une extraordinaire situation de la jambe à terre, un Cheval peut s'entr'ouvrir, c'est-à-dire, se déjoindre quelque partie de l'épaule d'avec le corps, ce qui ne se peut faire que par une extension des ligamens de l'épaule. Dans toutes les parties qui se mouvent en tous les endroits du corps, il y a certaines eaux gluantes ou pituites, qui facilitent le mouvement des jointures. Ces eaux sortent du lieu où elles sont établies par la nature pour faire leurs fonctions, elles se répandent dans les endroits dilatés & ouverts par l'effort de l'épaule; ainsi elles sont hors de leur lieu naturel, & d'abord elles s'y épaississent & s'endurcissent, & bien loin de faciliter le mouvement comme auparavant, elles l'empêchent & y causent de la douleur qui fait boitter le Cheval plus ou moins, selon que l'effort est plus ou moins grand; la douleur peut provenir de l'extension des nerfs, & de ces glaires qui sont augmentées par les humeurs voisines qui se jettent sur la partie malade, & augmentent la douleur; il faudra tâcher d'attenuer ces humeurs, & ensuite les évacuer par insensible transpiration, & fortifier la partie pour la remettre en son premier état.

Ce mal est difficile à connoître, particulierement quand on n'a point vû faire l'effort au Cheval, & qu'il ne fauche point; c'est-à-dire, qu'en cheminant il ne porte point la jambe en tournant, faisant un demi rond avec le pied, au lieu de le porter droit en avant; car s'il fauche, c'est une marque presque infaillible qu'il a fait effort à l'épaule, ou qu'il est entr'ouvert: les Maréchaux disent qu'il a fait un écart.

Lorsque le Cheval ne fauche point, & que néanmoins il boitte, on

le fait tourner & trotter en rond ſur le côté malade aſſez court, & on obſerve ſoigneuſement comme il poſe ſon pied à terre, car ſi le Cheval a mal à l'épaule, il poſera le pied à terre ſans craindre, & tâchera de ſoulager ſon épaule, & c'eſt le plus certain en tournant court ſur le côté malade, pour bien appercevoir ſon mal; que ſi on ne le découvre point de cette ſorte, on prend ſon bras, & on le fait aller en avant & en arriere, pour faire mouvoir l'épaule, afin de voir s'il ne feint point quand on lui fait faire ce mouvement, alors on juge au mouvement s'il y a de la douleur dans cet endroit; ſouvent le Cheval boittera du train de devant, ſans être entr'ouvert, pour avoir fait quelque leger effort, & s'être étendu quelque ligament, ce qui n'eſt pas un mal ſi conſidérable.

La maxime preſque ordinaire pour connoître ſi le Cheval boitte de l'épaule ou du pied, quand on n'a point été préſent lorſqu'il a eu l'accident, eſt que ſi le mal tient à l'épaule, il boittera moins quand il eſt échauffé à cheminer; & quand le mal le tient dans le pied, en cheminant il boittera davantage que s'il étoit de ſéjour. En toutes les occaſions où le Cheval boitte, il faut d'abord le faire déferrer, & lui faire parer le pied comme nous enſeignerons parlant des encloueures. Et ſi on ne trouve rien dans le pied, il faut manier le pâturon, pour ſçavoir s'il n'y a point quelque javar ou crevaſſe qui le faſſe boitter, il faut paſſer la main enſuite tout au tour du boulet, pour voir s'il n'a point d'entorſe, & puis au long du nerf, pour connoître s'il n'eſt point atteint & bleſſé; & enſuite il faut manier toute l'épaule aſſez rudement, en la preſſant bien fort avec la main ſeulement, & juger l'endroit où le Cheval feindra, ou témoignera avoir de la douleur.

Un Cheval peut boitter de l'épaule, non-ſeulement pour être entr'ouvert en tout ou en partie, mais encore pour s'être heurté extérieurement en tombant, ou pour avoir reçû un coup de pied d'un autre Cheval, ou pour avoir été preſſé de la ſelle aux épaules; alors il faut le traiter comme s'il étoit épaulé ou entr'ouvert, dans le commencement du mal.

Il y a pluſieurs autres obſervations pour connoître un Cheval entr'ouvert, mais il n'y en a jamais guéres qui ne fauchent un peu, & le plus sûr eſt de remarquer ſoigneuſement quand on les fait trotter en rond, la maniere dont il poſent les pieds à terre, car de là avec un peu d'application & de pratique, on juge d'abord ſi c'eſt de l'épaule ou non.

CHAP. LIV.

Remede à l'effort ou à coup de pied, ou autre heurt à l'épaule.

Ayant reconnu que le Cheval boitte de l'épaule, s'il boitte peu & qu'on ne soit pas en tems froid, il le faut seulement mener dans l'eau courante ou autre, & le faire nager un demi quart d'heure le matin & autant le soir, au sortir de l'eau lui frotter la partie avec de l'eau-de-vie, il guérira, si le mal est leger; par exemple, un Cheval en galoppant rencontrera une pierre qui lui roulera sous le pied, & lui fera faire une extension extraordinaire à l'épaule, qui le fera boitter, ou bien fera quelque leger effort de l'épaule, en mettant le pied en faute; si cela est, le Cheval ayant été saigné du col, guérira en le faisant nager soir & matin, & lui faisant frotter l'épaule d'eau-de-vie au sortir de l'eau, comme je viens de dire, supposé que le mal soit leger.

Si ce remede ne guérit, il le faut saigner du col; recevoir son sang dans un vaisseau, le remuer toujours avec la main, afin qu'il ne se fige, puis mêler avec ce sang un demi-septier de bonne eau-de-vie, & en charger l'épaule, en frottant fort avec la main, pour faire pénetrer l'eau-de-vie au-dedans du cuir, qui avec la qualité astringeante & corroborative du sang, souvent guérira le Cheval sans autre chose; mais il le faut tenir entravé, si on voit que le Cheval montre le chemin de S. Jacques de son pied malade.

S'il n'est pas guéri, c'est une marque que le mal est plus grand que vous n'avez crû; servez-vous de l'onguent de Montpellier en la maniere suivante, il est capable de guérir tout effort d'épaule & de hanche, quelque grand qu'il soit.

Le lendemain de la saignée & de la charge avec le sang & l'eau-de-vie, faites mettre un patin au pied contraire, s'il ne s'appuye pas sur son pied malade, & entravez les deux pieds de devant, s'il montre le chemin de S. Jacques, puis frottez fort l'épaule avec de l'esprit de vin, & en mettez environ un demi-septier à une seule fois, & ayant bien frotté avec la main pour faire pénétrer l'esprit de vin, frottez toute l'épaule avec du savon noir environ une demi-livre pour le faire pénétrer, & laissez le Cheval en cet état vingt-quatre heures, après quoi vous le frotterez tous les jours avec l'onguent de Montpellier ci-après décrit; le laissant entravé & avec le patin environ dix jours, si vous avez jugé qu'il en eût besoin, au bout desquels ôtez-lui le patin & le faites trotter doucement pour voir l'amendement: s'il boitte peu, continuez l'onguent de Montpellier tous les matins & les soirs sans rien ôter de l'onguent, frottez l'épaule malade avec de l'esprit de vin, & continuez jusqu'à ce qu'il ne boitte que peu, qu'on appelle feindre, lors faites un bain avec de bonnes herbes, de la lie de vin &

du miel, & en baſſinez & frottez tous les jours l'épaule, & quand il ne boittera plus, laiſſez-le de ſéjour aſſez long-tems pour ſe fortifier à l'écurie, ſans le faire marcher ni promener, car autre choſe que le repos ne le peut rétablir; à tous les maux d'épaule, il faut du ſéjour, afin que la nature répare à loiſir le déſordre que l'effort a fait.

CHAP. LIV.

Onguent de Montpellier.

Prenez du véritable onguent roſat, & non de la graiſſe blanche rougie avec orcanette, & lavée en eau-roſe pour lui donner l'odeur, comme pluſieurs Apoticaires en vendent pour onguent roſat, & qui ne l'eſt pas, mais l'onguent roſat eſt fait avec les roſes, d'où il prend ſon odeur, & ſa couleur eſt une chanſon, puiſqu'elle ne lui donne pas la vertu; la deſcription eſt dans toutes les pharmacopes, ainſi je ne la mettrai point ici: prenez donc le véritable onguent roſat, le *populeum* auſſi ſans addition de vert de gris, comme les fripons en uſent pour lui donner une couleur plus verte, & le mieux vendre, prenez de bon *populeum*, l'althea & le miel, de chacun une livre, mêlez le tout à froid & le gardez dans un pot bien couvert; voilà la véritable deſcription de cet onguent ſi renommé parmi les amateurs de Chevaux pour ſes bons effets, car il fortifie ſans chaleur, & ſert pour tous les endroits où il faudroit ſe ſervir des charges ou emmielures.

Comme l'effort d'épaule peut être ſi grand, que ce remede ne le pourroit guérir, on peut ſe ſervir de celui qui ſuit, qui a plus d'efficace, mais qui eſt plus difficile à faire.

Onguent du Baron, pour les Chevaux qui ont fait effort d'épaule ou de hanche.

CHAP. LV.

Prenez cire neuve, poix-réſine & poix noire, de chacun une livre, thérebentine commune autant, l'huile d'olive deux livres, graiſſes de Chapon, de Blereau, de Cheval, de Mulet, & mouelle de Cerf, de chacun cinq onces, huiles de thérebentine, de caſtor, de vers de camomille, de mille-pertuis, de lin & de Renard, de chacun quatre onces, huile de gabian, ou à ſon défaut huile de petrolle deux onces.

Mettez l'huile d'olive dans une baſſine ſur un feu clair avec la cire, poix-réſine, & poix-noire concaſſée, laiſſez fondre en remuant ſur un feu de flamme, le tout fondu, mêlez les graiſſes & la mouelle de Cerf, puis la thérébentine, laiſſez-bien mêler le tout ſur un feu fort lent, puis ajoûtez les huiles, & remuez l'eſpace d'un demi-quart d'heure, ôtez du feu, remuez-le juſqu'à ce que le tout ſoit froid.

Cet onguent est bon pour les Chevaux entr'ouverts, c'est-à-dire, qui ont fait un écart, pour ceux qui sont épointés ou éhanchés, pour un effort de jaret & de cuisse, pour entorses & mémarchures, pour jambes foulées & nerfs ferus; & finalement pour toute fluxion & foiblesse dans une partie.

Pour l'appliquer, il faut fort échauffer la partie en la frottant avec un bouchon ou avec la main, puis frotter avec l'onguent tout chaud, & présenter une pesle à feu toute rouge vis-à-vis pour le faire pénétrer, & n'en mettre que de deux jours l'un, jusqu'à ce que le Cheval soit guéri; si c'est à l'épaule, il faut entraver le Cheval s'il est besoin, & mettre un patin au pied qui n'a point de mal, si on le juge à propos, la partie enflera, mais on la désenflera facilement avec de bons bains, quand la douleur sera ôtée.

Quoique le mal soit envieilli, le Cheval guérira par cette méthode, mais comme souvent on n'a pas cet onguent, on peut se servir des remedes suivans.

Ayant saigné le Cheval & chargé l'épaule avec le sang & eau-de-vie, il faut le lendemain lui appliquer une charge faite de l'emmieleure, que nous décrirons au Chapitre suivant, & la réiterer pendant trois ou quatre jours, le mal sera grand s'il ne guérit; il ne faut pas s'étonner de ce que l'emmieleure fera enfler l'épaule, car c'est bon signe, & la douleur se dissipe dans l'enflure, laquelle sera facile à guérir par de bons bains, ou s'il ne boitte plus, seulement par la laveures d'écuelles; si le mal n'a point cedé au remede, il faut bien nétoyer l'épaule & l'échauffer à force de la frotter, ensuite on la frottera une fois avec les essences, qui sont l'huile d'aspic une once, de petrolle & de thérebentine de chacune deux onces, & trois onces d'esprit de vin, on entravera le Cheval, & on mettra un patin au pied contraire.

S'il est nécessaire, & deux heures après avoir bien frotté l'épaule avec les essences, il la faut charger avec une bonne emmieleure comme est la rouge ci-après-décrite, deux jours après remettre de nouvelle emmieleure sur la vieille, le tout pour concentrer dans la partie malade la vertu de l'essence, & la faire mieux agir, ayant laissé quatre ou cinq jours l'emmieleure, préparez un bain comme je l'enseignerai ci-après, & en frottez l'épaule par-dessus la charge qu'on y avoit mis, quatre ou cinq jours. Puis ôtez les entraves & le patin, & faisant aller doucement votre Cheval, vous connoîtrez l'amendement qu'il y a, car presque toujours après l'application de ces huiles ou essences, la douleur est cessée, & le Cheval ne boitte plus; ensuite laissez le Cheval quelques jours en repos pour le laisser rétablir, car quoiqu'il ne boitte plus, la partie est encore foible, & si on ne donne du tems à la nature

nature pour reprendre ce qu'elle a cedé, assurément il boitera plus fort qu'au commencement, & sera bien plus difficile à guérir que la premiere fois.

Il ne faut jamais faire nager le Cheval à sec, parce qu'on affoiblit une partie qui est déja affligée, on y cause de la douleur, & on la rend plus difficile à guérir, la douleur s'en augmente, & la fluxion par conséquent ; c'est la vieille routine des Maréchaux, qui se détruit d'elle-même. On fait nager un Cheval à sec en cette maniere, on attache le pied duquel il ne boite point contre le bras du Cheval, ensorte qu'il ne puisse toucher à terre, & le contraignant à cheminer sur trois jambes, les Maréchaux disent qu'il s'échauffe l'épaule malade, & par ce moyen s'ouvre les conduits, tant du cuir que de la chair, afin que les remedes qu'on appliquera ensuite, puissent mieux pénétrer au-dedans, lesquels ont la faculté de dissiper une partie de ces glaires, pituites, ou eaux épaissies, d'ôter la douleur, & de guérir le Cheval.

Cela seroit supportable à un effort d'épaule que le Cheval auroit depuis long-tems, & où les remedes n'auroient rien fait, encore ne le faudroit-il faire nager à sec, que deux jambes entravées ensemble, non d'une seule, afin de ne lui point tant faire de mal qu'il en souffre le faisant nager à sec sur une seule jambe ; mais la maniere ordinaire de faire nager un Cheval à sec des Maréchaux, est le plus grand de tous les abus, & il faut n'avoir pas de sens commun pour s'en servir.

Pour un effort d'épaule, vous pouvez saigner du col, charger de son sang mêlé avec de l'eau-de-vie, deux heures après frotter très-bien toute l'épaule avec moitié eau-de-vie, & moitié essence de thérébentine bien mêlées dans une fiole, il faut frotter avec cette essence, sans ôter le sang, & deux heures après l'avoir frotté, graisser bien l'épaule avec une demi-livre d'onguent de Montpellier, le faisant pénétrer à force de frotter avec la main ; le lendemain frottez encore l'épaule malade avec un quarteron d'onguent de Montpellier, & le soir avec un verre de bonne eau-de-vie, faites ce même manége huit jours de suite (je suppose que le Cheval ne se soit point couché tout ce tems-là) lors tirez le Cheval dehors, pour connoître s'il ne boite plus le faisent trotter, & ne boitant plus, laissez-le encore quinze jours de repos pour laisser fortifier la partie.

Que s'il boite encore après les neuf jours que j'ai ordonnez, faites-lui donner le feu autour du gros mouvement de l'épaule, de la largeur d'une assiette, ledit mouvement sera comme le centre de ce cercle, qu'on fera large comme une assiette, & on percera le cuir avec des boutons de feu, d'un pouce de distance d'une pointe à l'autre, qui occuperont tout cet espace contenu dans le rond, un bon ciroine

S

CHAP. LV.

par-dessus, & de la bourre sur le ciroine, en travers le Cheval, & un patin à l'autre pied, l'escarre tombée, on lavera tous les jours le mal avec de l'eau-de-vie ; s'il boite encore après que les playes seront guéries, il faut avoir patience, & donner le tems au feu d'agir, frottant tous les jours l'endroit brûlé avec l'onguent de Montpellier, & promener en main le Cheval. Que si tout cela ne guérit pas votre Cheval, il ne guérira jamais.

Du Cheval entr'ouvert.

CHAP. LVI.

LOrsque l'épaule est entr'ouverte par quelque effort violent, ou que le Cheval boite extrêmement par un vieux mal, il est à propos de lui pratiquer tout au commencement les remedes que je viens de dire, & ensuite de lui mettre une ortie, qui est ce qu'on appelle donner des plumes ; comme ce remede est violent, on doit tenter tous les précedens avant de le pratiquer.

Il faut abbattre le Cheval sur un endroit mol, & le tenir en sorte qu'il ne se puisse mouvoir, puis lui broyer l'épaule avec un grais ou une brique, ou une pomelle de Corroyeur, si fort qu'on la meurtrisse, mouillant l'épaule avec de l'eau en la broyant. Il faut remarquer que si vous faites ce remede à un Cheval peu chargé d'épaule, comme sont ordinairement les Chevaux de legere taille qui ont peu de chair aux épaules, il ne faut pas broyer ni meurtrir l'épaule, mais seulement sans l'abbattre, s'il se peut, avec une espatule détacher toute la peau de l'épaule en passant l'espatule de fer (qui est faite exprès pour cela) entre chair & cuir, tout autour dessus la peau de l'épaule, parce que comme les ligamens & les nerfs sont presque découverts, & qu'il y a peu de chair par-dessus, on altere & on corrompt ces ligamens, en broyant l'épaule, comme j'ai dit ci-devant, l'inflammation y survient, & quelquefois le Cheval en meurt, comme je l'ai vû arriver plus d'une fois : cette opération n'est donc bonne de broyer l'épaule, qu'à ceux qui les sont grosses & fort chargées de chair : quand on a donc broyé l'épaule, ou qu'on a séulement détaché la peau d'avec la chair avec l'espatule, & qu'on l'a soufflé par les deux ouvertures au bas de l'épaule, un demi-pied à côté de l'endroit où touche le poitrail à l'épaule, & trois doigts loin de la jointure, & l'autre contre le coude, au derriere de l'épaule contre les côtes, prenant garde qu'elles ne soient pas à l'endroit du mouvement où est la jointure, parce qu'on y attireroit de la matiere, ce qu'il faut éviter ; supposons que la peau ait été détachée de l'épaule pour avoir été broyée, ou que sans l'avoir broyée, on ait seulement déjoint la peau de la chair

avec l'eſpatule de fer; & pour être aſſuré ſi la peau eſt bien détachée, il faut introduire entre cuir & chair par l'ouverture faite au bas de l'épaule, la grande eſpatule de fer tout au long & au large de l'épaule, pour voir ſi la peau eſt bien détachée juſqu'à la criniere, & lors il faut introduire par les ouvertures de grandes plumes d'oyes frottées de Baſilicum juſqu'au haut, & les poſer en ſorte qu'elles ne ſortent point d'elles-mêmes, & entraver le Cheval.

Trois jours & trois nuits après l'opération, il faut tirer tous les jours les plumes ,& faire écouler la matiere, puis remettre les plumes frottées de vieil-oingt, ou de graiſſe blanche, ou de Baſilicum, ce qu'il faut continuer quinze ou vingt jours, ſelon la quantité de matiere; puis ôter les plumes, les playes ſe fermeront d'elles-mêmes. Quelques-uns croyent qu'il ne faut pas laiſſer une ortie plus de dix jours, d'autant, diſent-ils, que cela engendre des filandres, & qu'on fait un égoût en cette partie qu'on ne peut enſuite détourner; mais il faut neuf jours pour digerer ces humeurs qui s'écoulent de la meurtriſſure. Si l'on ôte l'ortie dans dix jours, quelle utilité en pourra-t'on recevoir? Il faut donc donner du tems pour écouler de l'épaule tout ce qu'il y a d'impur, & pour donner lieu à la nature d'évacuer cette pituite épaiſſe qui faiſoit la douleur dans le mouvement; neuf jours peuvent ſuffire, lorſque le mal n'eſt pas envieilli; mais quand le mal a réſiſté aux remedes ordinaires, il faut laiſſer les orties plus de neuf jours.

Il ne faut pas appréhender qu'il ſe forme dans ces ouvertures des filandres, ni des duretés, quand on tient les plumes graſſes, les playes bien ouvertes, & qu'on en fait écouler ſoigneuſement la matiere.

Lorſque l'épaule eſt platte & décharnée, & qu'il y a du péril à la broyer, il faut y proceder comme il ſuit; ſi le Cheval eſt difficile, chatouilleux ou très-ſenſible, on l'abbat (ſi on peut faire l'opération ſans l'abbattre, il eſt encore mieux) on prend ſes précautions pour n'être point bleſſé du Cheval, puis on fait une ouverture au milieu du bas de l'épaule, & on introduit l'eſpatule de fer pour détacher la peau par toute l'épaule d'avec la chair juſqu'à la criniere, enſuite souffler toute l'épaule par l'ouverture qu'on a fait, puis introduire des tranches de lard gras,larges de deux ou trois doigts,& fort déliées, & les faire couler entre cuir & chair juſqu'au haut de l'épaule, & en mettre environ ſix ou huit, puis graiſſer toute l'épaule avec de la graiſſe de porc, qu'on appelle ſain-doux, entraver le Cheval & lui mettre un patin.

L'épaule enflera beaucoup, il faut s'attendre à cela, & tous les jours faire couler la matiere par le trou, & ôter les tranches de lard, pour en remettre de nouvelles à la même place, & toujours graiſſer

CHAP. LVI. l'épaule ; au bout de dix jours il ne faut plus mettre de tranches, mais ſeulement laver toute l'épaule avec du vin chaud & du beurre frais fondus enſemble, c'eſt la méthode dont je me ſers à préſent, & je m'en trouve bien, les vieux maux ſe guériſſent par cette méthode, ſans aucun péril pour le Cheval.

Aux Chevaux entr'ouverts qui boitent depuis long-tems, & auſquels on a eſſayé pluſieurs remedes inutilement, & on ſe ſert auſſi d'un ſeton au lieu de plumes, lequel on fera par une ouverture au haut de l'épaule, & par une autre au milieu du bas de l'épaule ; on détache le cuir par toute l'épaule, & d'une ouverture à l'autre, ayant fait une corde moitié crin & moitié chanvre, on la paſſe au travers, l'ayant graiſſée avec du Baſilicum, l'on tire cette corde tous les vingt-quatre heures du haut en bas, pour faire ſortir la matiere, & dans quinze jours il en ſort beaucoup, particulierement ſi on a bien détaché la peau d'avec la chair par toute la largeur de l'épaule,

Si aux orties & au ſeton l'épaule enfloit extraordinairement avec inflammation, qui causât de la fiévre au Cheval, il faut la graiſſer avec de l'huile roſat, pour ôter l'inflammation, ou avec du Cerat de Galien, & ſeringuer au-dedans de l'eau-de-vie. Quand vous voudrez guérir le ſeton, il faut ſeulement ôter la corde, il guérira de lui-même.

Emmielure rouge, communément appellée Charge.

CHAP. LVII. LE remede que je vous propoſe ſert à tant d'infirmités, que ſi j'en voulois décrire toutes les vertus, un Chapitre ſeul n'y ſuffiroit pas ; je me contenterai d'en propoſer les principales, & je dirai qu'elle eſt propre pour un Cheval foulé & las, pour un effort d'épaule & de hanches, pour les jambes uſées, rondes & enflées, pour les pieds douloureux ou ſolbattus, pour les bleimes, pour effort de reins, pour entorces, nerfs ferus, pour faire tomber un corps fait par la ſelle, & pour réſoudre une tumeur ou l'amener à ſuppuration : je ne ſçache point de remede ſi unierſel que celui-ci, je vous le recommande, vous aſſurant qu'il n'a jamais trompé mon attente toutes les fois que je l'ai employé, ſon uſage vous confirmera mieux cette verité que toutes mes paroles.

L'emmielure eſt compoſée des drogues ſuivantes, que j'ai miſes en une liſte pour les trouver avec facilité, puiſque les prenant dans le raiſonnement, & dans la compoſition de ce remede, vous en pouvez oublier quelques-unes, ce qui diminueroit ſa vertu, puiſqu'il n'y a rien d'inutile.

I. Suif de Mouton qui ait été fondu, une livre & demie.

II. Graiſſe de chapon, ou au défaut ſain-doux, ou graiſſe de pourceau ou de Cheval, une livre.

III. Huile tirée des os de Bœuf ou de Mouton, ou à ſon défaut huile de lin, ou huile d'olive, demi-livre.

IV. Gros vin rouge le plus brun, deux pintes.

V. Poix noire, & poix de Bourgogne, de chacune une livre.

VI. Huile de laurier, quatre onces.

VII. Thérebentine commune, une livre.

VIII. Sinabre en poudre, quatre onces.

IX. Miel commun, une livre & demie.

X. Cumin en poudre, quatre onces.

XI. Bonne eau-de-vie, un demi-ſeptier.

XII. Bol fin, ou bol de Levant en poudre, trois livres.

XIII. Deux ou trois litrons de farine de froment pour épaiſſir le tout. La méthode de mêler avec ordre toutes ces drogues, ſuivra immédiatement : que ſi elle ne vous agrée pas, & ſi vous voulez voir pluſieurs deſcriptions d'emmielure, liſez la grande Maréchallerie, le Maréchal François, le Maréchal Expert, & les autres modernes, particulierement les Italiens, qui ont écrit plus exactement que les François ſur les maladies des Chevaux, comme *Pietro Creſcenzo, Giordano Ruffo, & Paſcal Caraciolo, Il Colombro ;* & en Latin, *Vegetius & Abſyrte*, & *l'Auteur de l'Ippiatrique*, qu'on a mis dans un Volume, & pluſieurs autres dans leſquels vous aurez de quoi ſatisfaire votre curioſité : mais ſouvent on a peine à choiſir dans ce grand nombre de remedes. Le fréquent uſage m'a confirmé la bonté de celui que je vous propoſe, qui avec un médiocre nombre de drogues bien diſpenſées, fait autant que ces emmielures plus compoſées que la thériaque.

Pour compoſer l'emmielure, prenez un chaudron, une baſſine ou un pot qui tienne au feu, & mettez dedans le ſuif de Mouton, la graiſſe de Chapon ou de Cheval, & au défaut le ſain-doux, l'huile tirée des os de Mouton, au défaut celui de lin ou l'huile d'olive, & le vin rouge, faites cuire à petit feu au commencement ; puis augmentant le feu, & remuant quelquefois juſqu'à ce qu'une partie du vin ſoit conſommée, ce qui ſera dans une couple d'heures ; après mêlez-y la poix noire & poix blanche, qu'on appelle de Bourgogne, faites fondre le tout enſemble, puis mettez l'huile de laurier, ôtez le vaiſſeau du feu, & ajoutez hors du feu la thérebentine commune, & le ſinabre en poudre, mêlez le tout pendant un quart d'heure, & la compoſition étant à demi réfroidie, ajoutez le miel commun, & remuez toujours, mêlant enſuite le cumin en poudre, puis le bol pilé, qui doit être de celui qui ne durcit pas dans la compoſition, mais qui

s'incorpore avec le reste ; & quand le tout sera presque froid à force de remuer, mêlés un demi-septier de bonne & fine eau-de-vie, & lors il faut épaissir le tout avec suffisante quantité de fine farine de froment, jusqu'à ce que la composition soit à peu près comme de l'onguent : finalement il faut remuer jusqu'à ce que le tout soit froid.

Si cette emmielure est bien faite, les poudres pilées fort menues & que toute l'humidité en soit bien évaporée, elle se conservera un an, ou deux, étant couverte & mise en lieu sec.

Si on avoit peine à trouver du sinabre, il faut prendre du Mercure courant, qui est l'argent vif, en mettre deux onces dans un mortier, avec deux onces d'huile de thérebentine, vous éteindrez l'argent vif, en remuant sans cesse avec un pilon ; puis vous mêlerez le tout avec la composition de l'emmielure, au cas que vous ne puissiez avoir du sinabre qui est meilleur de beaucoup, car il n'est pas si ennemi des nerfs que l'autre : vous pouvez aussi substituer deux onces de précipité rouge au lieu de sinabre : Lorsque vous voulez faire suppurer quelque tumeur, il faut ajouter à l'emmielure avant de l'appliquer sur la tumeur, ou de la poix, ou de la résine, de la thérebentine, de la fiente de Chévre, ou de Pigeon, ou de la semence de fenugrec. J'ai mis ce nombre de drogues, afin que vous vous serviez de celle que vous pourrez trouver le plus facilement, vous mettrez à discrétion de l'un ou de l'autre.

Pour appliquer cette emmielure en Eté dans les chaleurs, il n'est pas besoin de la faire chauffer, mais l'appliquer toute froide ; si c'est en Hyver ou en tems froid, il en faut chauffer une portion dans un petit pot : si elle est trop épaisse, il faut y mêler de la lie de vin ou du vin : si elle est trop claire, il y faut ajouter de la farine pour la mettre avant l'application dans une médiocre consistance.

Pour la faire tenir aux endroits difficiles, comme aux hanches & au long des jambes, il faut mêler davantage de thérebentine & de poix noire; la plus chaude qu'on la peut appliquer sans brûler, c'est le meilleur : mais si on se sert de cette emmielure pour résoudre ou pour repercuter une enflure, l'addition de la thérebentine ni de la poix n'y vaudroit rien, faisant un effet contraire à notre intention. Il est bon aussi de l'envelopper tant qu'on peut sans nuire à la partie par la ligature, il suffit qu'on y puisse passer le doigt sous la ligature : si on la met dans le pied, il la faut toute bouillante : cette emmielure a assez de consistance pour se tenir quelque tems sur la partie où l'on ne la peut lier, & elle n'adhere point si fort qu'on aye beaucoup de peine à l'ôter lorsque la partie est guérie : elle a cela de commode, que rarement elle fait tomber le poil (si on ne l'applique trop chaud) comme

font les autres charges & emmielures, & assurément elle fera plus d'effet qu'elles.

Au lieu d'huile d'olive, si vous pouvez avoir en même quantité d'une huile jaune que les Tripiers tirent des os à force de les faire bouillir dans de l'eau, assurément elle feroit plus d'effet, puisque celle-ci est plus anodine, plus pénétrante, & plus capable de conforter les parties nerveuses ; à son défaut prenez de l'huile de lin, plutôt que de l'huile d'olive commune.

On en trouve dans les Villes, elle coûte dix ou quinze sols le demi-septier chez les Tripiers, ils la vendent aux pauvres gens pour les meurtrissures, chûtes & coups ; elle est d'une couleur plus jaune que l'huile d'olive, & d'une odeur à peu près comme de la graisse ; il en faut mettre la même quantité qne de l'huile d'olive. Si au lieu de sain-doux ou vieil-oingt, dont j'ai prescrit une livre, vous pouvez trouver de la graisse de Chapon, qu'on leur ôte des tripes & de l'estomach, puis on la fait fondre & passer par un linge, cette graisse est anodine & résolutive ; à Paris chez quelques Rotisseurs, on en trouve en blanc de fondue & prête à employer. La graisse de Tesson en même quantité y seroit aussi admirable, comme encore celle d'Ours, mais celle de Tesson ou de Blereau n'est pas si rare, ainsi vous pouvez employer celle que vous aurez.

Autre Emmielure simple, nommée communément Remolade.

J'en use à l'égard de cette emmielure, comme de la poudre cordiale : il y en a une que j'appelle universelle, dont les effets sont merveilleux ; mais comme tout le monde ne peut ou ne veut pas s'embarrasser d'une si grande composition, j'ai ajouté une seconde poudre cordiale moins composée, qui sert au défaut de l'universelle : De même aussi la précédente emmielure est pour les grands maux, mais comme elle coûte quelque chose, j'ajoute celle-ci qui ne coûte pas tant à beaucoup près, & quoiqu'elle soit inférieure en vertu à la précedente, elle est néanmoins très-bonne, & on peut s'en servir avec toute confiance.

Prenez trois pintes de lie de vin de la plus épaisse, & une livre de sain-doux, ou vieil-oingt, faites bouillir le tout dans un pot jusqu'à ce que la composition se puisse lier, qui est pendant une demi-heure ; lors ajoutez une livre de poix noire, une livre de poix de Bourgogne concassées, & une livre de thérebentine commune, & une livre de miel commun, mêlez sur le feu en remuant jusqu'à ce que le tout soit bien incorporé, lors ajoutez bol fin ou bol de Blois huit onces en poudre, & ôtez du feu, la charge sera faite ; mais il la faut remuer

CHAP. LVII.

hors du feu encore un quart d'heure : au cas que cette emmielure ne fût pas assez épaisse, on la pourra rendre dans une bonne consistance, en y ajoutant un peu de farine de froment.

Si elle est trop épaisse, il faut y ajouter un peu de lie de vin ou du vin même.

Elle sert à tous les usages de la précedente, & on l'applique de même ; ainsi tout homme qui n'aura pas de la rouge, peut se servir de celle-ci avec moins de dépense. L'onguent de Montpellier sera aussi un fort bon effet ; & ceux qui vont à l'armée avec de grands équipages, en devroient porter avec eux, il est décrit au Chapitre précedent; celui qui suit est très-bon pour tous les efforts d'épaule de quelque nature qu'ils soient ; mais comme il coûte & du soin & de la peine à le préparer, on ne s'en sert qu'aux grands maux.

L'Onguent Oppodeldoc pour les épaules séches, où la nature ne fournit plus de nourriture, & pour les écarts, efforts d'épaules & de hanches.

CHAP. LVIII.

LEs Chevaux épaulés ou entr'ouverts, qui ont été négligés ou mal traités, deviennent dans une telle extrêmité par la longueur du mal, & par la douleur qui est en cette partie, qu'enfin l'épaule se desséche toute entiere ou en partie, la chaleur naturelle est détruite par un acide trop âcre qui est de la nature du feu, & qui consomme la partie où il s'est attaché, & la chaleur naturelle défaillante en cette partie, elle devient aride & comme privée de sentiment, & presque incapable de mouvement, le cours des esprits animaux est empêché, ainsi il semble que cette partie est morte sur un corps vivant : & à moins d'un puissant alkali, qui puisse éteindre & détruire ce feu étranger, causé par ce suc acide dont j'ai parlé ci-dessus, la partie sera toujours privée de ses fonctions ; cela arrive aussi aux Chevaux qui ont été blessés à un pied, ce qui les a empêché de le mettre à terre pendant un mois ou deux; l'épaule si c'est au-devant, & la hanche si c'est au derriere, se desséche & devient aride & privée de nourriture, par le long-tems qu'elle est sans faire exercice, qui entretient la chaleur naturelle : il faut travailler à ce mal de la même méthode qu'aux efforts.

Il semble, que ce soit agir contre les principes, de vouloir rétablir cette partie, où la chaleur naturelle manque, & est suffoquée par le suc acide, néanmoins il y a encore assez de chaleur, si elle est aidée par quelque bon alkali, qui ayant détruit & consommé ce suc acide qui affligeoit la partie, il n'y aura ensuite qu'à la fortifier, & aider la nature

à reprendre ce qu'elle avoit cedé. Il eſt parlé en quelque maniere de ce remede dans Vanhelmon, lorſqu'il décrit les proprietés & vertus du ſoufre doux de Venus, lequel eſt en partie contenu dans ce procedé ; je n'ai obligation à perſonne de ſon invention, & qui l'examinera de près le trouvera véritablement philoſophique, & d'une grande utilité pour les hommes.

Deſcription de l'Onguent Oppodeldoc.

Prenez racines ſéches de guimauves, de grande conſoude, de gentiane, d'ariſtoloche longue, & d'angelique, de chacune une once & demie, d'herbes vulneraires, qui ſont ſanique, pied de lion, *alkimilla.* oreille de ſouris, piloſelle, langue de ſerpent, pervenche, *vinca pervinca*, de chacune une demie-poignée, feuilles de romarin, de ſauge & de lavande, de chacune une poignée & demie ; ſi c'eſt au tems des fleurs, de celle de romarin, de ſauge & de lavande, prenez-en une poignée de chacune, graine de genévre deux onces, cumin une once, caſtoreum demi-once en poudre, & camphre quatre dragmes, concaſſez les racines, coupez menu les herbes vertes, & pilez groſſierement les ſéches, ſéparant des unes & des autres les gros cotons, pilez groſſierement le genévre, mettez-les dans une cucurbite de verre, qui eſt le deſſous d'un alambic, & verſez deſſus trois chopines & demie, c'eſt-à-dire ſept demi ſeptiers d'eſprit de vin, couvrez le tout avec un chapiteau d'alambic qui n'ait point d'ouverture, qu'on appelle un alambic aveugle, lequel eſt propre pour faire circuler les matieres. Il faut éprouver l'eſprit de vin en mettant un peu de poudre de piſtolet dans une cueillere qu'il faut emplir d'eprit de vin, mettre le feu à cet eſprit, lequel doit brûler & mettre le feu à la poudre, pour faire connoître qu'il n'y a point de flegme, & que c'eſt tout pur eſprit de vin.

Pour bien préparer le remede, ſi vous n'avez point de cucurbite avec ſon alambic aveugle, il faut prendre un grand matras à long col au lieu de cucurbite, duquel les deux tiers doivent reſter vuides quand le tout eſt dedans, & au haut du matras faire entrer un autre petit matras le cul en haut, ce qui s'appelle un vaiſſeau de rencontre, dans ces vaiſſeaux, l'operation ſe fera fort bien.

Luttez bien les jointures avec deux ou trois doubles de papier enduit de blanc d'œuf, & ſerrez le tout avec du fil ; laiſſez ſécher le lut & mettez en digeſtion au bain-marie, enſorte que votre matras ſoit attaché au milieu du chaudron, & qu'il ne puiſſe ſe mouvoir, un rond de paille entre le cul du matras & le chaudron, qui le tienne éloigné de deux doigts, & qu'il ſoit en cette maniere pendant dix heures ; tenez votre eau du chaudron pendant huit heures ſi chaudes, qu'à peine

vous y puissiez souffrir le doigt, & les deux dernieres heures plus chaudes, néanmoins sans bouillir, les matieres qui sont dans le matras se digereront, & l'esprit de vin attirera & se chargera de la teinture de toutes les simples, dans laquelle leur principale vertu est contenue, par la circulation des esprits que la chaleur fait monter en haut, & lesquels retombant & remontant attirent cette teinture.

L'esprit de vin ayant attiré la teinture des racines, poudres & herbes, laissez-le refroidir, puis coulez le tout par un linge, remettez cet esprit dans le matras, & mêlez-y une livre de savon d'Espagne marbré, coupé en tranches fort menues, remettez-le encore sur le matras, lutez les jointures, & remettez au bain-marie comme auparavant, & l'y laissez jusqu'à ce que le savon se mêle ensorte avec l'esprit de vin, qu'il fasse un onguent, puis vous ôterez votre matras du bain, & le laisserez refroidir: & c'est dans ce savon qu'est contenu une partie de l'alkali dont j'ai parlé, lequel alkali se détruira & consommera ce suc acide, ou ce feu invisible, quoique réel, qui consommoit l'épaule. Si vous avez bien observé les doses & la dispensation du remede comme je l'ai donné, il sera dans une consistance d'onguent, ni trop clair, ni trop épais ; & pour connoître si vous avez bien fait, frottez-en le dessus de votre main, il doit si fort pénétrer, qu'il ne reste sur la main qu'une couleur verdâtre, quoique la couleur naturelle de l'onguent soit brune.

Pour s'en servir, il faut bien échauffer la partie malade à force de la frotter avec un bouchon de paille, puis la graisser avec cet onguent, & frotter encore avec la main pour le faire pénétrer dans le cuir, remettez de l'onguent & refrottez avec la main jusqu'à trois ou quatre fois chaque application d'onguent, afin qu'il en entre suffisamment. Vous continuerez tous les jours la même application d'onguent, jusqu'à sept ou huit fois, après quoi il faut le lendemain avec un demi-septier de bon esprit de vin, frotter toute l'épaule malade, & mettre l'esprit de vin peu à peu, & bien frotter, ensorte qu'on employe tout le demi-septier en une seule application, & continuer quatre jours de suite chaque jour un demi-septier, afin que ce qui sera resté de l'onguent sur le poil, pénétre tout au-dedans de l'épaule ; si l'esprit de vin en frottant fait de l'écume sur l'épaule, il ne faut pas laisser de frotter jusqu'à ce que vous ayez employé le demi-septier chaque fois: l'esprit de vin à l'épreuve de la poudre ne doit coûter que 40. sols la pinte, si le vin se donne au prix ordinaire : notez qu'après la premiere application dudit onguent, il faut entraver le Cheval des deux jambes avec un torchon de paille autour de chaque pâturon, & une corde d'un demi pied & plus, selon la taille, pour attacher aux deux

ronds de paille ; qui a des entraves peut s'en ſervir, ou bien un ſurfais : j'ai propoſé la paille, comme celle qui fait le moins de mal aux pâturons.

L'onguent Oppodeldoc s'applique tout froid, & il eſt ſi pénetrant, que dans la largeur de l'épaule en une ſeule fois on fera pénetrer toute la compoſition que nous avons faite, mais il en faut appliquer raiſonnablement chaque fois, afin d'aider la chaleur naturelle à vivifier la partie, comme je l'ai expliqué, & y rappeller la nourriture qui s'étoit diſſipée.

L'Oppodeldoc eſt excellent pour tous les efforts d'épaule, pour les heurts & les coups de pieds, même ſans emmielure, bain, ortie, un ſeton, comme je l'ai éprouvé en un voyage fort long, ſans laiſſer ſéjourner le Cheval entr'ouvert : véritablement on le menoit en main ; il fut guéri aſſez promptement par l'application de cet onguent. Si vous en voulez appliquer en des endroits où il y ait force chair à pénetrer, comme aux épaules fort charnues, avant que d'être ſéches, ou que le remede n'ait pas guéri votre Cheval, il faut réïterer le tout, & même ayant mis un jour de l'onguent, on peut le lendemain frotter avec un demi-ſeptier d'eſprit de vin, le jour après de l'onguent, enſuite l'eſprit de vin, ainſi alternativement ſeize ou dix-huit jours ſans diſcontinuer, il fera très-bien.

Il y a bien des gens à Paris qui peuvent rendre un fidéle témoignage que ce remede ayant été bien pratiqué, des Chevaux de ſelle & de caroſſe, qui avoient une épaule abſolument deſſéchée, pour avoir été mal-traités d'un écart, ou autre effort d'épaules, & qui boitoient tout bas, ont été parfaitement guéris, & depuis ont très-bien ſervi, ſans s'être jamais reſſentis de ce mal : mais il eſt à noter que d'un mois & plus, ſelon la foibleſſe de la partie, il ne faut pas travailler un Cheval, & après ce tems-là, le promener en main ſur la terre un quart d'heure le premier jour, & augmenter peu à peu pour donner le tems à cette partie de ſe rétablir abſolument ; & ceux qui ont trop-tôt fait travailler leurs Chevaux, les ont fait reboiter, & ſouvent les ont rendus inutiles par cette rechûte. Cet onguent ne fait pas tomber un poil de la partie où il eſt appliqué : il eſt excellent pour les jambes foulées, uſées, ou foibles juſqu'à broncher & tomber : Les effets que j'ai vû de ce remede font que je conſeille à tous ceux qui aiment les Chevaux de le pratiquer. Pour les hommes je le recommande au Curieux.

Qui fait le plus, fait le moins : ſi ce remede fait tout ce que j'ai avancé, comme il eſt très-aſſuré, il guérira ſans peine tous les écarts, efforts d'épaule, Chevaux entr'ouverts & éhanchés ou épointés.

CHAP. LVIII.

Il y a des Chevaux qui ont été épaulés ou enr'ouverts, & qui ayant été guéris ne boitent plus, d'abord qu'ils ont un peu travaillé & fait une lieue ou deux, ils recommencent à boiter, quand ils sont reposés ils ne boitent plus, & autant de fois qu'on les travaille un peu, ils recommencent à boiter, ensuite le repos les remet droits; les ligamens de l'épaule sont affoiblis par les maux que j'ai dit, si on ne les fortifie pour les rétablir en leur naturel, le Cheval demeurera enfin estropié; il faut à cela un remede assez pénetrant pour traverser toutes les chairs de l'épaule, & porter sa vertu sur les nerfs qui retiennent l'épaule contre le corps, & qui en font le mouvement, lesquels sont au nombre de sept; le remede qui le fera est cet onguent. J'avance avec sureté l'ayant éprouvé très-souvent.

Pour un leger effort d'épaule, au défaut de cet onguent, vous pourrez vous servir de celui-ci, qui est bien plutôt fait, mais qui n'a pas tant de vertu.

Mettez une chopine d'esprit de vin dans une cucurbite, ou dans une fiole de verre qui soit fort, les deux tiers vuides, mêlez-y une demi-livre de savon d'Espagne coupé fort menu, bouchez fort exactement la fiole, mettez-la sur les cendres chaudes, jusqu'à ce que le savon soit liquefié, puis la laissez refroidir toute bouchée, & vous en servez comme du précedent: il se conserve long-tems, & quoiqu'il se fasse une croûte au-dessus, le dessous est très-bon.

Des jambes cassées, & des os rompus des Chevaux.

CHAP. LIX.

LES Chevaux sont sujets à se casser les os des jambes & des cuisses, & la plupart croyent que ce mal ne se peut guérir; il les abandonnent entierement, disant que la moëlle de leurs os est liquide, pourtant je puis porter témoignage de l'entiere guérison qui a été faite à un Mulet & à un Cheval, suivant l'ordre & la méthode qu'on observe aux hommes qui ont les os cassés; le Mulet avoit la cuisse cassée, & il chemina au bout de trois mois, & fut en état de rendre service dans quatre; le Cheval avoit l'os du bras cassé, avec une si grande playe, que l'os avoit faite, qu'il le falloit débander tous les jours pour panser la playe, d'où il sortit beaucoup d'esquilles, & il guérit entierement; il est vrai que le calus qui s'y forma le rendit difforme, sans pourtant l'empêcher de travailler comme auparavant, mais il boitoit un peu: j'ai vû le Cheval cent fois. Il est vrai que la situation est fort désavantageuse, & donne bien de la peine dans ces rencontres, mais les Chevaux s'appuyent sur trois jambes sans fouler sur la malade, comme firent ceux-ci en paissant l'herbe: je crois avec grande appa-

rence que la cure se feroit mieux, si le Cheval étoit suspendu dans l'écurie. *Philippo Scacco Dataagliacozzo*, dans son Traité Italien *di Meschalzia*, a fait un Chapitre exprès dans ce Livre, qu'il a intitulé *Della rottura dell'osso delle gambe*, où il enseigne à guérir ces ruptures; le *Segnor Carlo Ruini* dans son sixiéme Livre, Chapitre XV. enseigne la même chose, où l'on peut voir qu'ils étoient dans le sentiment, que les os des Chevaux peuvent se rejoindre & remettre: j'en puis rendre un fidéle témoignage, comme témoin oculaire, & je crois de plus qu'on peut croire ces Auteurs celebres d'Italie, plutôt qu'un nombre d'ignorans, qui débitent effrontément que les os des Chevaux ne se reprennent point: je ne compte pour rien le témoignage que j'en rends, quoiqu'il soit *de visu*. Celui qui a fait ces cures, n'étoit ni Maréchal, ni Balieul; le Mulet & le Cheval en divers tems se casserent, l'un la cuisse, l'autre la jambe; ils furent abandonnés près de sa maison qui étoit sur un grand chemin, il hasarda de leur mettre des éclisses & un bandange, comme il en avoit vû mettre aux hommes, puis les laissa dans le pré; je vis plusieurs fois le Cheval dans le pré marchant à trois jambes, qui finalement guérit, & il le débandoit tous les jours pour panser la playe; il vendit cherement le Mulet après sa guérison; & comme le Cheval avoit la jambe difforme, & qu'il boitoit un peu, il ne trouva pas à s'en défaire, mais il lui servit pour aller le pas pendant plus de six ans; il est venu souvent chez moi monté sur ce Cheval.

Des jambes travaillées, foulées, ou usées.

CHAP. LX.

DAns le Chapitre XXXII. de la seconde Partie, j'enseignerai à fond le moyen de connoître les jambes fatiguées & usées, & je ne parlerai ici que de quelques remedes pour les rétablir.

L'emmielure rouge, & le bain ci-après décrit, sont excellens pour rétablir les jambes.

Autre remede.

Mettez une pinte d'esprit de vin avec un demi-septier d'huile de noix, & une demi-livre de beurre dans un pot de terre vernissé, & le couvrez d'un autre pot qui soit moindre que l'autre, mais qui le couvre justement; luttez bien les jointures avec de la terre grasse démêlée avec de la fiente de Cheval ou de la bourre, laissez sécher le lut, mettez votre pot sur un feu fort doux sans bouillir beaucoup, mais dans une chaleur assez forte pour tenir la liqueur en état de bouillir, pendant huit ou dix heures, puis l'ôtant du feu, laissez le refroidir.

Pour l'appliquer il faut frotter bien fort le nerf de la jambe du Cheval, & l'échauffer avec la main, ensuite l'oindre de cette composition, puis frotter encore pour faire pénetrer l'onguent : continuez tous les jours.

Autre.

Prenez huile de vers de terre, que vous ferez en cette maniere. Lavez dans l'eau la quantité de vers que vous voudrez, & puis laissez-les dégorger dans l'eau pure pendant six heures, ensuite mettez-les dans un pot de terre avec de l'huile d'olive, qu'elle surnage de deux doigts, & que le pot reste à demi vuide, couvrez le pot de son couverçle, luttez les jointures avec de la terre grasse démêlée avec de la bourre, puis enterrez votre pot trois fois vingt-quatre heures dans du fumier de Cheval, & que le fumier soit chaud, qu'il soit tout enfoüi dedans ; au bout de ce tems retirez le pot & le laissez refroidir, puis l'ouvrez & évitez l'odeur puante, passez votre huile & vous en servez pour frotter les jambes de vos Chevaux, les ayant bien échauffées à force de les frotter, particulierement les nerfs, & tous les jours oindre tous les nerfs, puis frotter sur l'huile avec un demi-verre d'eau-de-vie à chaque jambe avec la main seulement, pour faire pénetrer le tout, & continuer une douzaine de jours. Si cette huile n'a pas assez operé, & que vous vouliez la rendre plus efficace, ajoutez sur une livre de cette huile celle de castor, de renard, de camomille & de lys, de chacun une once & demie, onguent d'althea & populeum, de chacun deux onces ; mêlez le tout à chaud, y ajoutant, si vous voulez, suffisante quantité de cire pour l'épaissir, afin qu'il soit moins sujet à se répandre. Notez que cet onguent fera tomber le poil de la jambe, mais ensuite il reviendra, & il n'y paroîtra plus, mais l'huile de vers & l'eau-de-vie seules ne feront point tomber le poil.

Pour l'appliquer, il faut comme au précedent échauffer le nerf à force de frotter, puis en appliquer gros comme une noix à chaque jambe : continuer pendant dix jours une fois tous les jours.

S'il est réduit en onguent, mais si on n'a point ajouté de cire pour donner du corps à la composition, employez-en une demi-once. Si vous voulez sçavoir la composition des huiles & des onguens qui entrent dans ce remede, lisez la Pharmacopée de Bauderon, ou celle de la Franboisiere, de Renou, Joubert & Rondelet.

Pour fortifier & rétablir les nerfs des jambes.

Prenez une oye médiocrement grasse, prête à mettre à la broche, emplissez-lui le ventre des herbes de mauves, sauge, romarin,

thin, hiſope, lavande, armoiſe & autres, & beaucoup de grains de genévre verts concaſſés, enſorte que le ventre de l'oye ſoit plein, couſez la peau du ventre, & la faites cuire au four dans une terrine de terre verniſſée, afin que l'ôtant du four, vous puiſſiez ramaſſer la graiſſe dont vous frotterez les jambes fatiguées le ſoir, & le lendemain avec de bonne eau-de-vie par deſſus la graiſſe, & continuer de la ſorte ſept ou huit jours, & donner l'oye à manger à celui qui frottera, afin qu'il ait plus de courage.

Autre.

Si c'eſt en Eſté pendant la chaleur, il faut mener tous les jours deux heures entieres les Chevaux au courant de l'eau, juſqu'au-deſſus du jarret; cela fera plus d'effet que beaucoup d'onguents.

Il eſt très-bon de les faire coucher à la roſée tout le mois de May, ou dans ce même mois ils ne couchent pas dehors, les mener tous les matins dans une prairie, avec une éponge ramaſſer de la roſée, & en bien baiſſiner & frotter les jambes; cela les rétablira. L'eſprit de vin mêlé avec un peu d'huile de cire, fortifiera le nerf & diſſipera les duretés qui ſeront deſſus, ainſi le deſopilera, & par ce moyen facilitera le mouvement, mais il fera tomber le poil.

Pour les coups de pieds, & pour les jambes enflées ougorgées par accident ou autrement.

AVant de donner les remedes pour les jambes enflées par le travail & par une longue fatigue, j'ai réſolu de parler des jambes gorgées & enflées, & des moyens de diſſiper toutes ſortes d'enflures cauſées par un coup, une embarrure, ou par fluxion, comme auſſi les enflures qui viennent aux jeunes Chevaux dans les écuries pour y ſéjourner trop; celles qui arrivent aux Chevaux après de grandes courſes, après de longs voyages, & finalement de toutes ſortes d'enflures qui viennent aux jambes des Chevaux devant & derriere, de quelque nature qu'elles ſoient.

Si l'enflure eſt cauſée par quelque grand coup de pied, par une chûte, par une embarrure ou autre choſe, il faut y mettre l'une des emmielures du Chapitre LVII. ci-devant, & en continuer l'application juſqu'à guériſon: s'il reſte quelque enflure aux jambes, aux boulets, ou ailleurs, on prendra celui des remedes ſuivans qu'on voudra.

Lorſque les jambes ſont enflées ou gorgées par de petits accidens, la ſeule lie de vin toute froide appliquée deſſus tous les jours les deſenflera, & encore mieux ſi on mêle le quart de bon vinaigre parmi la

lie de vin la plus épaiſſe : ſi cela ne deſenfle pas les jambes, faites ce qui ſuit.

Remede pour un coup, & pour diſſiper une enſleure.

Prenez environ quatre pintes de lie de vin rouge, faites-les cuire ſur un feu clair lentement, remuant inceſſamment quand elle commence à s'épaiſſir, mêlez parmi deux onces de farine fine de froment, deux livres de miel, & une livre de ſavon noir, remuant inceſſamment, continuez à faire cuire juſqu'à ce que le tout ſoit épais, & en état de charger l'endroit frappé, ou les jambes enflées.

Cette charge deſenflera & fortifiera les jambes de votre Cheval ſi vous en continuez l'application.

Ce remede peut ſervir aux enflures qui occupent tout le deſſous du ventre, & qui même vont gagner juſqu'entre les jambes de devant ; mais l'onguent du Duc eſt beaucoup meilleure pour ce mal-là.

Pour deſenfler une jambe.

Il y a des enflures qui ſont envieillies, & par conſéquent endurcies, c'eſt-à-dire, que l'humeur continue entre cuir & chair, pour avoir été trop crue & indigeſte, n'a pû être cuite par la nature ; c'eſt pourquoi il faut un remede pénetrant qui puiſſe réſoudre l'humeur & diſſiper l'enflure, comme eſt le ſuivant.

Si on pouvoit avoir de l'urine d'un Cheval qui a l'enflure, ce ſeroit la meilleure ; mais comme il eſt aſſez mal aiſé, prenez une chopine d'urine de vache, mêlez parmi demi-once de fleurs de ſoufre, & une dragme d'alun, faites cuire le tout & réduire à un demi-ſeptier, baſſinez-en fort l'enflure, mouillez un linge uſé là-dedans, & enveloppez l'endroit, & renouvellez ſoir & matin juſqu'à guériſon. On aura facilement de l'urine de vache ſi on la fait lever lorſqu'elle eſt couchée dans l'écurie ; car elle piſſe d'abord qu'elle eſt levée, particulierement le matin quand on lui donne à manger.

Bain pour réſoudre une enſlure à une cuiſſe ou à une jambe.

Prenez dix livres de racines de mauves ou guimauves fraîches, ſi c'eſt au Printems, ou aux Avents, & en un autre tems ſix livres de ſéches : concaſſez entierement les racines, & les mettez dans un chaudron, avec dix pintes d'eau, faites cuire & bouillir lentement deux heures, puis remettez dans le chaudron autant d'eau chaude qu'il s'en eſt évaporé, & ajoutez trois grandes poignées de ſauge en feuilles ; faites encore bouillir le tout une heure & demie ou deux, ôtez du feu, & mêlez parmi la compoſition deux livres de miel, & une livre de

ſavon

ſavon noir : mêlez-bien fort avant que le tout s'incorpore, laiſſez réfroidir à peu près que vous y puiſſiez ſouffrir le bout du doigt, lors ajoûtez au tout une pinte de bonne eau-de-vie, & baſſinez très-bien de cette compoſition chaude la partie enflée, & la frottez avec une poignée du plus épais de la compoſition ; puis le faites promener une demi-heure en main, & continuez de même tous les jours, dans ſept ou huit fois l'enflure ſera diſſipée, à moins qu'il n'y eût un abcès, & que la partie voulût aboutir & ſuppurer : ſi vous connoiſſez cela par la chaleur de la partie ou par ſa dureté, il faut ceſſer ce remede, & ſe ſervir du baſilicum.

Le ſavon noir & le miel, de chacun une livre, & demi-ſeptier de bonne eau-de-vie, mêlez le tout à froid, & en frottez l'enflure très-exactement, cela déſenflera fort bien une jambe en promenant tous les jours le Cheval une demie-heure, puis le rechargeant avec cette compoſition autant de fois qu'il ſera néceſſaire.

Faites diſſoudre dans du vin de l'alun en poudre, & en baſſinez la jambe, cela la déſenflera, ſi l'enflure n'eſt pas grande.

Autre pour une enflure endurcie d'un coup, ou autrement.

Prenez une demi-douzaine de blancs d'œufs, battez-les avec un gros morceau d'alun, juſqu'à ce qu'ils ſoient réduits en groſſe écume épaiſſe, ce qui ſera dans un demi-quart d'heure : mêlez parmi un verre de bon eſprit de vin, l'eau-de-vie n'y fera aucun effet, il faut de véritable eſprit de vin : agitez l'eſprit & l'écume pour les bien mêler enſemble, & enſuite une demie-livre de bon miel commun, que vous mêlerez avec le reſte pour les bien incorporer enſemble, & en chargez les jambes enflées trois ou quatre fois, puis les baſſinez & nettoyez la charge avec la laveure d'écuelles, qu'il n'y reſte aucune craſſe ; après quoi ſi les jambes ne ſont pas dégorgées, continuez à charger, & dans peu de temps l'enflure diſparoîtra : cette recette eſt très-bonne, je l'ai ſouvent éprouvé avec ſuccès, aux jambes de devant & de derriere.

Pour prévenir l'enflure aux jambes.

Il y a des Chevaux qui après de longues courſes, d'autres après une grande journée au pas, ſe gorgent les jambes d'abord qu'ils ont été deux heures dans l'écurie, enſorte qu'elles deviennent toutes rondes dans le repos : cette enflure ſe diſſipe, puis elle revient encore ; il faut pour la prévenir, d'abord que le Cheval eſt arrivé, lui charger les endroits qui s'enflent, avec de la fiente de vache démêlée avec du vinaigre, elle empêchera les jambes de ſe gorger.

Ce remede eſt bon, non-ſeulement pour prévenir l'enflure, mais auſſi pour la diſſiper.

CHAP. LXI. J'ai désenflé une jambe de derriere, l'ayant chargée sept ou huit fois avec de la fiente de vache démêlée avec de l'esprit de vin, & cependant l'enflure avoit resté à cette jambe presque tout un hyver.

Emmielure ou Remolade bonne pour un coup de pied, & pour dissiper une enflure aux jambes.

CHAP. LXII. CEtte emmielure, quoique peu composée, est bonne, non-seulement pour les coups de pied, pour les enflures de jambes devant & derriere; mais encore pour toute enflure en quelque endroit que ce soit, & pour les foulures & meurtrissures. Prenez bol fin deux livres (le meilleur vient du Levant) thérebentine commune une livre, du miel une livre & demie, poix de Bourgogne une livre.

Il faut prendre de la farine de froment une livre, que vous démêlerez avec du vin blanc, comme pour faire de la bouillie, laquelle vous ferez cuire à petit feu, remuant sans cesse quand elle commence à se lier: Il faut faire fondre dans un poëlon ou dans un pot à part la poix de Bourgogne, y joignant la thérebentine & le miel, le tout fondu, mêlez-le modérément chaud avec la bouillie ci-dessus, ôtez le tout du feu, & y ajoûtez le bol en poudre: vous aurez une bonne charge qu'il faut appliquer chaude sur les enflures & grosseurs jusqu'à guérison.

Qui n'a qu'un remede est souvent embarrassé, pour ne pouvoir trouver par-tout les drogues qui entrent dans sa composition; c'est pourquoi je proposerai encore les remedes suivans.

Autre remede pour enflure aux jambes, provenant d'un coup de pied.

Frottez bien fort l'endroit enflé avec de bonne eau-de-vie, puis chargez toute la jambe enflée avec du miel commun, le lendemain sans ôter le miel, refrottez avec de l'eau-de-vie bien fort, si c'étoit de l'esprt de vin encore mieux, & rechargez avec du miel; continuez six ou sept fois, une fois tous les jours, puis envoyez votre Cheval à l'eau tous les jours deux fois, ou le lavez bien auprès d'un puits deux fois le jour, il guérira sans doute en peu de tems.

Celui-ci a souvent réussi pour dissiper des enflures, sans beaucoup de mystere: prenez demi-septier de bon vinaigre, demi-livre de graisse blanche, & une once de fleurs de soufre, mêlez bien le tout ensemble, & graissez les endroits où il y a enflure, & continuez.

On peut aussi pour resserrer une legere enflure, mêler du bol commun pilé, avec du miel & de l'eau commune, qu'on appliquera sur l'enflure.

Onguent du Duc, pour les enflures & contusions avec chaleur & même pour ôter les inflammations de tous les endroits du corps.

CHAP. LXIII.

CE remede sera préparé en cette maniere : mettez dans un matras ou une fiole à long col, une livre d'huile de lin claire & nette, & quatre onces de fleurs de soufre, mettez le matras sur un feu de sable à médiocre chaleur, & l'augmentez une heure après, & continuez la même chaleur jusqu'à ce que les fleurs soient toutes dissoutes ; & pendant cette opération, avant que l'huile de lin se refroidisse, car le soufre tomberoit en partie au fond du matras, faites fondre dans une bassine à part, une livre de graisse blanche, ou sain-doux de porc mâle, & deux onces & demie de cire blanche : si vous êtes en lieu où vous puissiez avoir de la graisse de Cheval, comme facilement on en trouve à Paris chez les écorcheurs, il en faut prendre une livre à la place du sain-doux ou graisse blanche, & quatre onces de cire blanche au lieu de deux & demie, parce que l'onguent seroit trop clair avec la graisse de Cheval, qui n'a pas tant de consistance que le sain-doux, & l'onguent en sera beaucoup meilleur : le tout fondu sans le faire bouillir, mêlez l'huile de lin ci-dessus, ôtez du feu, & remuez le tout avec une racine d'orcanette jusqu'à ce que la composition soit froide : vous aurez un onguent qui semblera celui qu'on appelle rosat, son odeur fera juger qu'il y a du soufre ; mais comme il est très-bien dissous, on aura peine à le deviner : on applique cet onguent à froid, il est anodin & résolutif : il n'y a point d'enflure en quelque endroit qu'elle soit, qu'il ne dissipe, quoiqu'elle soit accompagnée de chaleur.

Souvent le garrot, les jarrets & autres parties sont enflées par contusions, par un coup ou autrement ; si l'inflammation n'est pas ôtée, la fluxion y appellera l'humeur, qui venant en matiere, donnera bien des affaires ; cet onguent ôtera la chaleur & l'inflammation, & résoudra ce qu'il y a d'humeur : ainsi d'abord qu'un garrot est foulé, en danger que la matiere s'y forme, au lieu d'y mettre des astringens avec bol, &c. qui font plus de mal que de bien, il faut frotter le garrot avec cet onguent soir & matin, & le couvrir avec une peau d'agneau habillée en poil pour être plus douce, le poil de la peau contre le mal, continuer de la sorte ; souvent l'onguent résout l'enflure, sans qu'elle vienne en matiere ; que si elle continue avec plus grande inflammation à la partie, on l'évacuera dans son tems avec un ou plusieurs boutons de feu, ainsi on guérira plus agréablement, c'est-à-dire, avec moins de douleur & plûtôt, *citò, tutò, & jucundè.*

CHAP. LXIII.

Pour le fourreau & les testicules enflés, quoique l'enflure s'étende par tout sous le ventre, l'épaisseur de deux doigts.

Tirez du sang au Cheval, & frottez d'onguent du Duc le fourreau, & l'enflure qui sera sous le ventre, tous les jours soir & matin, & le promenez une demie-heure au pas, & au bout de quelque-tems, lavez l'enflure avec du vin chaud & du beurre, pour ôter l'onguent; laissez sécher, & appliquez de nouveau de l'onguent, & sur-tout promenez le Cheval en main une demie-heure, & même une heure entiere; & quoique l'enflure monte entre les jambes de devant jusqu'au poitrail, il ne faut pas s'en étonner, car elle se dissipera.

Quelquefois nonobstant l'application de l'onguent du Duc, l'enflure veut venir en matiere, ce qu'on connoît si elle s'amollit, & que la pressant avec le doigt, le trou demeure dans l'enflure, comme si c'étoit du beurre en été; lors il faut mettre des pointes de feu, & percer le cuir çà & là par toute l'enflure, pour évacuer les eaux rousses, & frotter par-dessus avec l'onguent, il empêchera l'inflammation, & finalement le mal guérira, si on promene le Cheval.

Quand il n'y a que le fourreau enflé, ce n'est pas une affaire; si c'est en été, il faut mener le Cheval à l'eau, & l'y tenir environ une heure tous les jours, l'enflure se dissipera; si c'est en tems froid, l'onguent du Duc, & promener le Cheval: la chaleur des écuries & le trop grand repos causent toutes ces enflures.

Vous pouvez pratiquer ce remede à toutes les enflures où il y a de la chaleur, car assurément il résoudra l'humeur, & ôtera l'inflammation, pourvû que l'humeur ne soit pas endurcie, & ainsi trop difficile à résoudre.

Ce remede est admirable aux jarrets & aux jambes enflées par coups de pied, chûtes & autres maux, avec lesquels il y a toujours chaleur par la douleur que les parties nerveuses souffrent dans les contusions.

Pour les coups de pieds au grasset ou muscle de la cuisse, ce qui cause de si fâcheux accidens, & des suites si mal-aisées à guérir, cet onguent du Duc assurément contribuera beaucoup à la guérison, & ôtera au moins la chaleur & l'inflammation.

Pour une vieille enflure de jambes, par une nerferure qui auroit été mal guérie.

CHAP. LXIV.

IL y a des Chevaux qui ont été nerfs-ferus & mal-pensés, la douleur a été ôtée, ensorte que le Cheval ne boitte plus, mais les hu-

meurs qui se sont amassées sur la partie, ne sont pas dissipées, il y reste une enflure qui durcit, de maniere qu'il semble qu'on y puisse apporter d'autre remede que le feu : j'ai vû néanmoins en une pareille occasion que le remede suivant a guéri le mal : Prenez un litron de farine de lin, & autant de farine de fêves, trois demi-septiers de bonne eau-de-vie de la plus forte, délayez ces farines avec de l'eau-de-vie, cuisez-les à petit feu, en mouvant sans cesse pour en faire comme de la bouillie, & y ajoûtez une livre de miel commun, & faites encore cuire le tout sur un feu moderé, remuant bien exactement : lorsque la composition sera liée, vous la retirerez du feu, & mêlerez parmi une demie-livre de graisse de Mulet, si vous en pouvez avoir, & au défaut, de la graisse de Cheval autant, démêlez bien le tout ensemble, ce qui sera assez aisé, car la graisse s'y fond facilement.

Il faut couper tout le poil sur l'enflure, frotter extrêmement la partie avec bon esprit de vin, sans le faire chauffer, puis charger l'endroit avec la composition susdite, & appliquer de la filasse par-dessus, & une enveloppe de toile qu'il faut coudre, ce qui fera moins de mal que si on lioit avec la ligature ; la coûture serre bien plus également & avec moins de douleur pour la jambe ; laissez l'appareil deux jours, puis l'ayant levé, bassinez encore d'esprit de vin, & appliquez le remede ci-dessus tous les jours ; dans cinq ou six applications le Cheval pourra guérir, & la jambe désenfler : ce qui est un assez bel effet, avec peu de peine & de dépense.

Pour les enflures de jambes si endurcies, que les remedes ordinaires n'y font rien.

Souvent les maux de jambes de devant sont si envieillis, & les enflures si endurcies que les remedes n'y profitent point, & vainement l'on se peine d'en appliquer : il faut à ces sortes de maux donner le feu tout au long de l'enflure, les rayes de feu de haut en bas, en quille à un demi doigt l'un de l'autre, ou en travers, si on veut, prenant garde de ne pas percer le cuir, & sur-tout une raye de chaque côté de la jambe entre le nerf & l'os, qui descende jusques dans le pâturon, sans craindre de porter préjudice au nerf, car le feu n'y a jamais fait mal quand il a été donné sans appuyer lourdement, & seulement en couleur de cerise : au feu donné de la sorte, il ne faut aucun ciroine, ni poix, ni cire par-dessus ; mais simplement laver les endroits brûlés avec de l'eau-de-vie mêlée avec du miel, & continuer jusqu'à ce que l'escarre soit tombée : lors il faut frotter les playes avec de l'esprit de vin seul ; si la chair surmontoit, mettez de l'alun aux endroits ; si ce-

la ne mange pas assez, prenez du Calcantum en poudre, & en mettez sur la chair qui a surmonté, & continuant vos soins, le Cheval sera bien-tôt guéri.

Si c'est aux jambes de derriere où il faut donner le feu en travers, & embrasser toute la jambe, que les rayes se joignent sur le milieu du nerf au derriere de la jambe, mais d'embrasser tout l'os qui est sur le devant de la jambe, il est assez inutile.

Notez qu'il faut seulement donner le feu au déclin de la Lune, & qu'il faut trois fois neuf jours au feu pour bien agir; neuf jours d'augmentation, neuf jours d'état, & neuf jours de diminution, & le Cheval ne doit point travailler pendant ce tems.

Je vous donne beaucoup de très-bons remedes pour les coups de pied, les enflures, les contusions, & les autres accidens de cette nature, parce que ces maux-là arrivent très-souvent.

Autre remede pour les jambes foulées, & pour ôter la douleur & les enflures qui seroient restées de forbure ou autre maladie.

Prenez une demi-douzaine de petits chiens de lait, faites-les cuire dans de la lie de vin rouge, jusqu'à ce que la chair se sépare des os, puis ajoûtez mauves, guimauves, bouillon blanc, bourse de pasteur, hiebles, mille-feuilles, camomille, melilot, mille-pertuis, sauge, romarin, thin, lavande, hysope, herbe à la reine, marjoleine : quelques-unes suffisent, & j'en ai mis cette quantité, afin que vous puissiez choisir celles que vous pouvez avoir plus commodément; faites-les cuire avec les chiens environ trois heures, & remettez de la lie lorsqu'à force de bouillir elle diminue, puis ôtez du feu, & ajoûtez à toute la composition, les huiles de lin, de lys & de verre, de chacun six onces, & une livre de thérébentine commune, du miel deux livres, mêlez bien le tout ensemble pendant que la composition est chaude, & en frottez les jambes du Cheval le plus chaud qu'il le pourra souffrir pendant quinze jours.

Si un reste de fourbure qui est tombé sur les pieds, les a rendus douloureux, ce qui fait que le Cheval en marchant sur le dur, n'appuye que sur le talon, il faut avec ce remede pratiquer celui des pieds décrit au Chapitre CLV. immédiatement avant le Chapitre de la gale.

Le précédent remede composé plus méthodiquement.

Il faut ôter le chaudron du feu, lorsque les chiens & les herbes sont pourries à force de cuire, le laisser un peu refroidir sans y mêler les huiles ni le reste, puis ayant bien remué tout ce qui est dans le chaudron,

pilez-le peu à peu dans un grand mortier, & passez ce qui est pilé au travers d'un tamis de crin renversé assez gros, afin d'avoir la poulpe du tout ; ayant passé au travers le tamis ce qui peut passer, il faut jetter le marc qui n'a pû passer, & remettre dans un pot avec la lie qui a resté dans le chaudron tout ce qui est passé par le tamis, & faire cuire, ajoûtant le miel & la thérébentine, puis les trois sortes d'huiles, jusqu'à ce que toute la lie soit consommée ; alors ôtez votre remede du feu, & l'appliquez chaudement autour des jambes comme un cataplasme avec de la filasse, & une enveloppe, & liez avec des lizieres de drap assez larges, faisant la ligature pour retenir les remedes sans trop presser, ou bien cousez l'enveloppe sans ligature.

Chaque fois que vous débanderez la jambe, il faut la frotter avec de l'esprit de vin, puis appliquer la composition chaude sur la vieille, ce remede rétablira les jambes du Cheval, s'il est jeune.

Bain pour les jambes, épaules & hanches.

POur faire un bain, on peut prendre de toutes les herbes qui entrent dans le remede précedent pour les jambes foulées, & ajoûter les feuilles de violettes, la mercuriale, la parietaire, la branque-ursine, la bette, la menthe, la rhuë, l'absinthe, l'armoise, la véronique, la prime-verre avec ses fleurs, lina athritica, les sommités d'anet, les bayes de laurier, le genêvre concassé.

Prenez une partie de ces herbes environ plein un chaudron, faites-les cuire dans la lie de vin rouge pendant deux ou trois heures ; sur la fin ajoûtez-y en ôtant le chaudron du feu, deux ou trois livres de miel ; laissez réfroidir jusqu'à ce que vous y puissiez souffrir la main, & pour lors prenez une poignée des herbes du bain, & en frottez les jambes, en renouvellant souvent la poignée d'herbes.

Ce bain adoucit, désenfle, ôte la douleur, & fortifie les jambes des Chevaux, il est d'un bon usage & coûte peu : il ne s'en faut pas servir lorsqu'il y a beaucoup de chaleur dans la partie enflée : mais la frotter avec l'onguent du Duc, jusqu'à ce que l'inflammation soit ôtée ; ensuite pour dissiper l'enflure, on se sert du bain précedent qui réussira très-bien, comme aussi pour faire les fomentations que j'ai ordonnées en plusieurs occasions. Vous pouvez ajoûter à tout le bain environ une livre de graisse de Cheval qui adoucira beaucoup.

Huile excellente pour les jambes uſées des Chevaux.

CHAP. LXVI.

JE n'ai point trouvé de plus excellent remede pour rétablir le mouvement des jambes uſées par le travail, qui ſont roides & qui ont les nerfs endurcis; que l'huile ſuivante, qui demande un bon artiſte pour la bien compoſer.

Prenez une vieille brique peſant une livre ou un peu davantage, il n'importe, faites-la rougir dans le feu, & ainſi rouge jettez-la dans l'huile d'olive; étant réfroidie, réduiſez-la en poudre, & l'humectez avec de l'eſprit de vin, mettez le tout à diſtiler dans une cornuë au feu de ſable, & reſervez l'huile qui en ſort, qu'on appelle huile de briques, ou l'huile des Philoſophes.

Prenez une livre de ſavon marbré du plus beau, rapez-le fort menu, & le mêlez très-bien avec une livre de chaud vive en poudre, vous mettrez le tout dans une cornuë à diſtiler au feu de ſable, réſervez ce qui ſortira par le bec de la cornuë dans une fiole.

Prenez deux livres de vers de terre, lavez-les en eau froide, & enſuite jettez-les dans de l'eau pour ſe dégorger, cependant faites bouillir deux livres d'huile d'olive, avec ſix onces de ſel en poudre, juſqu'à ce que l'huile devienne toute noire, remuant toujours le ſel, qui ne ſe fondra pas dans l'huile; étant toute bouillante, jettez vos vers dedans, qui doivent être bien eſſuyés & ſecs, ils ſeront grillés en un inſtant, laiſſez à demi refroidir, jettez-y dedans une pinte de vin rouge tiéde, faites évaporer le vin en bouillant, il vous reſtera une fort bonne huile de vers que vous coulerez, enſuite vous la mêlerez avec les deux autres, & mettrez le tout enſemble dedans une cornuë pour le rectifier à feu lent, il en ſortira cette huile excellente pour fortifier les nerfs : il en faut peu à chaque application, car rien au monde n'eſt ſi pénétrant, ſon odeur forte & piquante le ſera connoître : elle ſert très-utilement aux Chevaux, & je ſçai bien des hommes qui en ont reçû beaucoup de ſoulagement, pour des gouttes ſciatiques, pour des douleurs de jointures, pour des paraliſies de la moitié du corps, & pour tous les maux où il faut réſoudre les duretés, & fortifier. Il faut du ſoin pour compoſer cette huile, mais peu de dépenſe. On peut s'en ſervir à tous les uſages où les Maréchaux employent ce qu'ils appellent eſſences.

Pour vous en ſervir, après avoir fort échauffé le nerf de la jambe, & autour du boulet, il le faut graiſſer legerement, puis le frotter de nouveau avec la main, & y appliquer de cette huile à cinq ou ſix repriſes, cinq ou ſix gouttes chaque fois que vous en uſerez, les parties frottées de cette huile enfleront, & il y aura beaucoup de chaleur

leur au nerf : cela doit être de la ſorte, afin que les humeurs endurcies puiſſent ſe rarefier, pour être enſuite réſolues ; mais il faut continuer, & ſi l'enflure venoit à être trop grande, il faut frotter la partie avec l'onguent du Duc, la chaleur étant ôtée, ſe ſervir du bain précédent pour achever la cure. Ceux qui trouveront cette huile trop difficile à préparer, pourront à peu de frais la compoſer de cette maniere.

CHAP. LXVI.

Autre maniere de faire la ſuſdite huile avec moins de peine.

Il faut rougir la brique, l'éteindre dans l'huile, & la mettre en poudre, puis mêler avec le ſavon, la chaux, & prendre ſix-vingts vers de terre lavés & dégorgés dans l'eau, & ſéchés enſuite avec un linge ; mettez le tout dans une cornuë à diſtiler à feu de ſable, il en ſortira une huile qui ſervira aux mêmes uſages que la précédente, mais qui lui eſt inférieure en vertu.

Finalement pour les jambes uſées où les remedes précédens n'ont apporté aucun ſoulagement, ou ſi peu qu'on n'en eſt pas ſatisfait, il faut venir au dernier remede qui eſt le feu, & le donner en quille ou en travers tout au long du nerf, & dans un mois ou ſix ſemaines les jambes deviendront belles & nettes, & ſerviront long-tems, car le feu fortifiera le nerf, & empêchera la chûte des humeurs, qui auparavant l'avoient ruinée.

Baume pour les jambes uſées & travaillées.

CHAP. LXVII.

Entre les deux Notre-Dame d'Août & de Septembre, prenez deux livres de grains de genêvre verds, pilez-les dans un mortier de marbre ou de pierre pour les réduire en pâte, mêlez parmi ladite pâte dans le même mortier deux livres de beurre frais, & avec le pilon mêlez le tout fort exactement, & mettez la compoſition dans un poëlon ſur un feu clair ; faites cuire à petits bouillons environ une heure, & paſſez au travers d'un linge aſſez fort pour l'exprimer enſuite à la preſſe, jettez le marc, & remettez dans le même poëlon le beurre qui ſera paſſé, ajoûtez-y parmi une livre de grains de genêvre verds réduits en pâte, à force de piler ; faites cuire à petits bouillons pendant une demie heure, puis paſſez & exprimez à la preſſe comme ci-devant ; faites-en autant une troiſiéme fois avec ſeulement demi-livre de grains de genêvre verds pilés, que vous mêlerez dans le beurre, & l'ayant cuit & preſſé comme ci-devant, vous le garderez comme le véritable Baume des nerfs.

Lorſque vous voudrez vous en ſervir, il faut frotter la jambe foulée avec la main ſéche, juſqu'à ce que le nerf ſoit fort chaud, pour

y mettre gros comme une noix de baume, & par-dessus le baume frotter avec un demi verre d'eau-de-vie à chaque jambe pour faire pénétrer le baume à force de frotter, & mettre peu à peu le demi-verre d'eau-de-vie à chaque jambe, quand on a étendu le baume au long du nerf, continuer pendant dix jours, puis laver les jambes avec de la lavûre d'écuelles pour les bien nettoyer.

Les jambes de roides & séches, deviendront belles & souples, & si dans le commencement ce remede le fait enfler, il ne faut pas s'en étonner, car la plûpart des remedes chauds & pénétrans font enfler; mais on dissipera facilement l'enflure, & pourvû que la cause du mal soit ôtée. J'ai proposé dans les Chapitres précédens d'assez bons remedes pour désenfler; presque toutes les jambes foulées deviennent enflées par le temps.

Beaucoup de gens qui ont lû ce Livre, m'ont dit qu'il leur étoit assez inutile, en ce que demeurant à la campagne, ils ne pourront jamais trouver les drogues qui sont nécessaires pour guérir leurs Chevaux, qu'ainsi ils me prioient de leur dire comme quoi il en faut user pour ne pas être dans cet embarras; ces Messieurs qui voudroient bien tout sçavoir sans rien apprendre; quand ils entendent nommer les drogues les plus communes, croyent que c'est de l'Hebreu, & qu'on ne peut parvenir à la connoissance de ces ingrédiens. Ma réponse a été que j'ai toujours cherché les remedes les plus familiers, les drogues les plus en usage & les plus communes, qu'ils ne manquent pas de Droguistes & d'Apoticaires, pour les tirer de cet embarras, & que je me sers d'un Droguiste qui compose tous les remedes de ce Livre : son adresse est au premier Chapitre. C'est la méthode que j'ai donné à ces Messieurs, pour n'être pas dans l'embarras qu'ils se sont figuré, qui ne sera point pour celui qui a quelque connoissance des remedes. Si on pouvoit guérir les maux sans médicamens, ce seroit la meilleure & la plus belle chose du monde; comme cela ne se peut, ou apprenez à les connoître, ou plûtôt ne faites rien du tout à vos Chevaux quand ils sont malades, ils guériront ou ils ne guériront pas très-assurément, & vous n'aurez aucun embarras, sinon d'en acheter d'autres; quand ils seront ruinés, estropiés ou morts; car de se former des difficultés où il n'y en a point, c'est justement se noyer dans un verre d'eau. Si je sçavois un autre chemin je l'enseignerois.

J'ai mis un baume ardent ci-après Chapitre XCV. qui est très-bon pour les jambes usées, foulées ou douloureuses, si vous l'appliquez tous les jours, après avoir fort échauffé le nerf avec la main, il ne causera aucune enflure, & ne fera pas tomber un poil de la jambe.

Des Malandres & Solandres.

LEs malandres ſont des maux qui paroiſſent au plis du genouil par des crevaſſes, d'où il découle quelques eaux rouſſes, âcres & mordicantes; qui ſont douloureuſes & qui font ſouvent boitter le Cheval, ou du moins lui tiennent la jambe roide au ſortir de l'écurie : elles ſont aiſées à connoître, en ce que le poil eſt toujours hériſſé en cet endroit, & qu'il y a ſouvent une eſpece de croûte plus ou moins groſſe, ſelon que le mal eſt plus ou moins grand.

Les ſolandres viennent au pli du jarret, de la même cauſe que les malandres, & ſe connoiſſent de même, mais elles viennent plus rarement, auſſi ſont-elles plus à craindre, car c'eſt une marque qu'il y a beaucoup d'humeurs dans le jarret, qui abreuvent continuellement les jambes des Chevaux, de mauvaiſes eaux qui les pourriſſent.

Il ne faut pas guérir entierement les malandres ni les ſolandres, il faut ſeulement uſer de remedes qui adouciſſent l'humeur, & qui en ôtent l'acrimonie, il faut des alkali qui puiſſent amortir & éteindre les acides trop âcres, car ſi on la deſſéchoit abſolument, ce ſeroit comme on dit enfermer le loup dans la bergerie. Il faut ſe contenter d'avoir ſoin de bien nettoyer les ordures & gâles qui s'attachent au poil & au cuir, avec du ſavon noir qui eſt un alkali, frotter les malandres, puis laver la partie avec de l'urine, ou avec de la leſſive, ou bien du beurre fricaſſé juſqu'à ce qu'il ſoit noir, & en oindre la crevaſſe.

Le plus aſſuré remede pour les malandres & les ſolandres, eſt de prendre de l'huile de lin, & mêler parmi autant d'eau-de-vie, bien remuer & agiter le tout juſqu'à ce que la matiere ſoit blanche, dont on graiſſera la malandre, & la ſolandre tous les jours; ce qui deſſéche tant ſoit peu, en adouciſſant, en ſorte que la malandre ne cauſera plus de douleur ni d'enflure.

Ce même procedé eſt excellent pour les Chevaux de caroſſe qui commencent à avoir des eaux, crevaſſes, & mules traverſieres, où il y a enflure & chaleur; cette ſorte de liniment les guérira.

Quelquefois les ſolandres cauſent une enflure qui durcit & empêche le mouvement du jarret : les remedes operent peu en cet endroit, on eſt obligé d'y donner le feu en forme de fougere; ce que j'ai vû très-bien réuſſir à un Cheval d'Eſpagne, qui n'en eut enſuite jamais aucune incommodité, & l'enflure ſe diſſipa.

L'huile de noix mêlée & battue avec de l'eau, eſt bonne pour graiſſer la malandre après qu'on l'a frottée de ſavon noir.

L'onguent de pied décrit au Chapitre LXXXV. y eſt auſſi très-

CHAP. LXVIII. propre, l'album rasis desseché lorsque la malandre est trop grande, & ôte l'inflammation : l'onguent rosat est très-bon aussi pour adoucir, pourvû qu'il soit fidéle, la plûpart de celui qu'on vend n'est point fait avec les roses; c'est purement de la graisse de porc fondue, avec un peu de cire blanche pour lui donner corps; on remue le tout bien chaud avec une racine d'orcanette pour lui donner la couleur de rose, & ensuite on lave bien la composition avec de l'eau rose pour lui donner l'odeur : la graisse blanche toute pure vaut autant que ce prétendu onguent rosat, qui n'est qu'une pure forfanterie, & qui se débite comme de bon onguent en bien des endroits.

Des Sur-os, Fusées, & Osselets.

CHAP. LXIX.

DAns la seconde Partie je parlerai amplement des sur-os, mais ici je dirai seulement que le sur-os est une tumeur calleuse, dure & sans douleur, qui croît sur l'os du canon, & qui rend la jambe difforme lorsqu'il est gros.

La cause des sur-os la plus ordinaire, est lorsque les Chevaux en cheminant se heurtent l'os du canon, & offensent le perioste qui est cette pellicule qui couvre tout l'os, ensuite de quoi l'humeur s'amasse peu à peu en cet endroit, & y forme une grosseur dure qu'on appelle sur-os.

Les sur-os viennent aussi de ce qu'on travaille les Chevaux trop jeunes, qui n'ayant pas les jambes assez fortes, ni les os assez fermes pour résister au travail, se forcent cette partie qui est sujette à la fluxion; si l'humeur se glisse entre le perioste & l'os, elle y fait une dureté qui croît avec le tems, & qui tire sa nourriture de l'os, que j'ai vû souvent percé comme un crible en cet endroit: la nature défend la partie la plus foible de l'os en formant le calus au-devant, qui est le sur-os : si ce calus par le travail vient à grossir & monter dans le genouil, il estropie le Cheval : le sur-os de cette façon est beaucoup plus difficile à guérir que le pécédent.

Je conseille à ceux qui ont des Chevaux avec des sur-os, de ne les pas ôter avec des caustics violens, car souvent on fait esquiller l'os, ou on altere le nerf de la jambe, on le desséche, & véritablement on a ôté le sur-os, mais on a si fort affoibli la jambe, qu'il vaudroit beaucoup mieux que le Cheval eût encore le sur-os.

Prenez soigneusement garde quand vous traiterez un sur-os, que si le Cheval est vieil vous aurez peine à le guérir, & vous ôterez difficilement le sur-os; mais si le Cheval est jeune vous l'emporterez sans peine, & même un gros sur-os s'ôtera plus facilement à un jeune Cheval, qu'un médiocre à un vieil.

Vous ne parlerez pas à un de ceux qui ſe piquent d'entendre les Chevaux, qu'il ne faſſe d'abord l'éloge d'une recepte pour le farcin qu'il dit avoir, & d'une pour ôter le ſur-os ſans qu'il ſe perde un poil ; & quand on approfondit un peu l'affaire, on trouve que les effets ſont bien éloignés des paroles.

Lorſque le ſur-os vient de la propre conformation de l'os du canon qui s'avance trop, c'eſt plutôt une difformité qu'une maladie ; on l'appelle en terme de médecine Apophiſe ; auſſi en vain y appliqueroit-on des remedes.

Remedes pour les Sur-os.

Il faut couper le poil ſur le ſur-os, & le battre, ce qu'on fait à petits coups du manche du brochoir, juſqu'à ce que le ſur-os ſoit amolli, ou bien on le fourbit avec le même manche pour l'amollir ; faire brûler enſuite cinq ou ſix bâtons de coudre qui ſoit en ſéve, recevoir l'eau qui en ſort par les deux bouts, & chaude en ſorte qu'elle ne brûle pas la partie, en frotter le ſur-os, puis le bien fourbir avec un autre bâton de coudre, & jetter ſur le ſur-os ſouvent de l'eau qui ſort de vos bâtons, chaude, mais non-brûlante, fourbir toujours juſqu'à ce qu'il ſoit ramolli. Pour lors trempez un linge en cinq ou ſix doubles dans cette eau de coudre chaude à le ſouffrir contre la main, & l'appliquez ſur le ſur-os, le liez & l'y laiſſez vingt-quatre heures, tenant votre Cheval à l'écurie ſans aller à l'eau pendant neuf jours ; au bout deſquels le ſur-os ſera fondu, & tout le poil reviendra dans quelquetems : Si le coudre n'eſt pas en ſéve, l'opération n'eſt pas tout-à-fait ſi bonne, quoiqu'on s'en puiſſe ſervir, mais il faut fourbir davantage.

Si après cette premiere opération, le ſur-os n'étoit pas abſolument fondu, & qu'il fût ſeulement diminué, il faut un mois après réiterer.

Autre Remede.

Il faut raſer le poil, battre le ſur-os, le fourbir & l'amolir comme on a de coutume, & mettre une coënne de lard peu graſſe ſur le ſur-os, le gras en dehors, & y appliquer un bouton de feu large & plat comme une piece de quinze ſols, & durant que vous tenez le bouton ſur le lard, vous en faites chauffer un autre que vous appliquez de nouveau ſur un autre endroit de la coënne, & toujours ſur le ſur-os, continuez cette operation juſqu'à ce que le ſur-os ſoit fondu, mettez un ciroine par-deſſus, & la tondure de drap ſur le ciroine, empêchez après que le Cheval n'y porte la dent.

Autre Remede pour les Sur-os.

Ces remedes sont aisés à pratiquer & presqu'infaillibles : en voici un avec lequel j'ai guéri trois sur-os à un seul Cheval, & dans le génouil à un autre, dans un même matin.

Ramolissez le sur-os par la méthode ordinaire, puis ayant fait chauffer un fer rouge, enveloppez-le d'un linge mouillé & le passez sur le sur-os trois ou quatre fois tant que le poil en soit ôté, & que l'espace demeure net comme la main, puis il faut piquer sur le sur-os un clou bien affilé, & le frotter avec du sel bien menu.

Il faut ensuite piquer une gousse d'ail au bout d'un fer pointu, la tremper dans de l'huile de noix toute bouillante, & l'appliquer ainsi sur le sur-os, & réiterer jusqu'à ce qu'il soit ramoli.

Vous pilerez de l'ail crud, & l'appliquerez sur le brûlé avec de la filasse par-dessus, l'enveloppant d'un morceau de toile, & banderez le tout afin qu'il ne glisse pas, & le laisserez l'espace de deux fois vingt-quatre heures.

Au bout de ce temps on ôtera le bandage, & on pourra six jours après mener le Cheval à la riviere sans le travailler avant que la playe soit fermée. Tous les jours au retour de l'eau vous bassinerez la playe avec de l'eau-de-vie deux fois le jour. Ce remede comme le précédent laisse une cicatrice, sur laquelle le poil ne revient plus : mais le lieu est si petit, que le poil qui est auprès le couvre facilement.

J'ai vû assez souvent que l'os de la jambe esquille, ce qui est long & périlleux, non-seulement pour avoir usé de caustics violens, mais pour avoir mis le feu trop violent, & avec trop de desir d'ôter le sur-os jusqu'au fonds ; il est tombé des esquilles de l'os de la jambe sous le sur-os. Les remedes précédens ne causent pas ce désordre, car je m'en suis servi souvent avec succès. En voici encore deux qui sont assurés.

Pour ôter un sur-os méthodiquement.

Ramollissez le sur-os par la maniere ordinaire, puis avec un bistouri bien pointu, cernez-le avec une raye en pénétrant environ la moitié de l'épaisseur du cuir de la jambe, & entourez tout le sur-os & tout ce que vous voulez qui tombe avec cette raye, puis prenez de l'emplâtre nommé *Apostolorum*, faites-le fondre & mêlez parmi de bonne couprose blanche, puis étant à demi-froid, mais encore fort maniable, faites-en un emplâtre de la largeur du sur-os, & le liez dessus, le laissant douze heures ; ensuite ôtez-le & enveloppez l'endroit avec de la filasse séche, & un bandeau par-dessus, pour empêcher le Cheval d'y porter la dent.

L'escarre tombera comme un cerneau d'une noix ; il faut matin & soir bassiner la playe avec de l'esprit de vin jusqu'à guérison.

Autre remede pour ôter un Sur-os.

Il y a une plante qu'on appelle coulevrée, en Latin *vitis alba* ; ou *Briona*, qui est fort commune à Paris ; elle pousse une haute tige qui s'attache aux hayes comme la citrouille, & sa racine est excessivement grosse.

Prenez trois tranches de cette racine, épaisses comme un écu blanc, faites-en bouillir une tranche dans de l'eau un quart d'heure, puis la mettez dans un linge fin, & le tout chaud médiocrement, en sorte qu'on le puisse souffrir sur la main, appliquez-le avec le linge sur le sur-os l'espace d'un demi-quart d'heure, puis l'ôtez l'ayant tondu auparavant bien ras, & ramolli selon la méthode ordinaire ; le lendemain faites bouillir l'autre tranche encore l'espace d'un quart d'heure, la mettez dans un linge, & au travers le linge appliquez la tranche chaude comme auparavant, une seconde fois de même que la premiere, & continuez le lendemain à mettre de même la troisiéme tranche, toujours médiocrement chaude, & seulement au travers le linge, c'est-à-dire, que la tranche ne doit pas toucher sur le sur-os ; il faut ensuite faire ensorte que le Cheval n'y porte la dent, il suppurera des eaux rousses, il tombera une espece d'escarre ; mais le poil reviendra, & il n'y paroîtra plus.

Passé les trois premiers jours, il faut tous les jours promener le Cheval en main, & au bout de douze jours s'en servir à l'ordinaire : ce qui fait l'effet en cette racine, est qu'elle a quelque chose de caustic qui détruit le sur-os sans alterer le nerf.

Pour l'osselet, qui est un sur-os dans le genouil, je n'y sçache point de meilleur remede que l'onguent des vers qui est ci-après ; & s'il n'y fait rien ; comme il arrive souvent, le meilleur est, sans se servir des remedes caustics, qui affoibliront la jambe en danger de l'estropier, d'y donner le feu, & le rayer entierement de même que l'on fait à un esparvin.

Onguent de Scarabeus pour les Sur-os, Molettes, Vessigons, & pour fondre une corde de Farcin, si grosse soit-elle.

AU mois de Mai, & quelquefois en Avril, on trouve dans les terres labourées en lieu bas à l'abri, ou dans les bleds un escarbot, ou vers noir ; on ne le trouve que depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi : il a comme deux têtes l'une au bout de l'au-

tre ; il a une maniere d'aiſles, qui ſont jointes au corps comme deux rondaches, qui couvrent tout le devant des épaules ; mais il ne vole point ; ſon dos eſt en écailles, & il a le cul fort gras & comme bordé, il a ſix pieds, marchant fort lentement ; il y en a de fort longs, gros & gras, & le plus petit eſt long d'un petit pouce, il eſt froid au toucher, lorſqu'on le poſe ſur la main ; ſouvent il laiſſe couler une huile fort puante, en Latin on les appelle *Maii aviculæ*, ou *Scarabæi unctuoſi.* Il faut en ramaſſer trois cens, & les bien broyer avec une livre d'huile de laurier. On peut laiſſer cet onguent de cette ſorte, & il ne faut s'en ſervir que trois mois après qu'il eſt fait, mais il eſt mieux au bout des trois mois de le faire fondre, & le paſſer au travers d'un linge, jetter le marc, & garder le reſte comme un très-précieux onguent pour les maux que je dirai ci-après.



Cet onguent fait l'effet de ce que les Italiens appellent feu mort, & les Maréchaux de Paris, retoire, & cela ſans enflure notable ; il attire toute la corruption & pourriture qui ſe trouve entre cuir & chair, & fait ſortir des empoules pleines d'eau rouſſe, auſquelles ſuccédent les galles, leſquelles étant ſéches tombent d'elles-mêmes, la place demeure nette ſans perdre un poil, car tout celui qui tombe revient.

Pour l'appliquer, il faut ſeulement graiſſer la partie avec cet onguent, après avoir coupé le poil fort près, préſenter un fer rouge vis-à-vis, & laiſſer agir l'onguent pendant neuf jours.

L'onguent s'applique froid ; ſi c'eſt un ſur-os, il faut le ramollir auparavant, comme c'eſt l'ordinaire.

Quoique les molettes ne ſoient pas toujours douloureuſes, elles le ſont pourtant quelquefois & même dangereuſes, en ce qu'elles ſe peuvent durcir, & enſuite eſtropier le Cheval, particulierement aux jambes de derriere quand elles ſont ſur le nerf. Ci-après je donnerai beaucoup de remedes pour les molettes, mais qui ne les reſſerrent

que

que pour quelque tems, au lieu que l'onguent de Scarabeus les ôte pour très-long-tems. Pour s'en servir, il faut raser le poil sur la molette, la graisser de cet onguent, & présenter un fer rouge vis-à-vis pour le faire pénétrer, il fera d'abord enfler la jambe; mais au bout de neuf jours l'eau-de-vie seule désenflera la jambe, & la molette sera absolument dissipée; vous pouvez faire fond là-dessus, puisque je l'ai éprouvé plus d'une fois, & que je fais profession de ne point débiter le baume, mais de dire dans tout le cours de ce Livre les choses avec beaucoup de sincerité.

L'onguent sera très-bon pour les enflures endurcies sur le nerf causées d'une vieille nerferure, & dont le Cheval ne boitteroit plus, mais l'enflure seule y seroit restée; si elle n'est pas bien dure, elle se dissipera par l'application de cet onguent, sinon une seule, au plus deux, attendant l'effet de la premiere avant la seconde application.

Si vous voulez fondre une corde de farcin, il n'y a qu'à graisser la peau par-dessus la corde, ayant coupé le poil, l'onguent attirera les eaux rousses, ensuite les galles, qu'il faut laisser sécher, puis réappliquer de l'onguent, peu à peu toute la corde se dissipera par l'usage de cet onguent, & de même par un rétoire.

L'onguent suivant n'est pas si caustic que le précédent, mais il agit pourtant assez bien sur les sur-os bien ramollis.

Onguent des vers pour les Sur-os, Molettes, Vessigons, Louppes, & autres grosseurs.

CEt onguent fait en quelque maniere l'effet du feu, sans faire perdre un poil; il est propre non-seulement aux sur-os qu'il guérit en douze ou quinze jours, mais aussi aux autres maux de jarrets, comme vessigons, si on les peut bien ramollir, aux molettes, &c. il en fait distiler des eaux rousses, qui au bout du tems se forment en galle sur le mal, qui étant tombée, laisse la place sans aucune tumeur, tout comme feroit un rétoire.

Pour faire cet onguent, il faut au mois de May ou sur la fin d'Avril chercher dans les prés un petit insecte noir, qui a la forme longuette, & qui n'est pas plus gros qu'une petite feverolle, il n'a point d'aîles, il se tient toujours au pied d'une herbe nommée jaunet ou bassinet, qui est l'une des renoncules, il a sa racine comme une bale de pistolet, & qui porte une fleur jaune à six feuilles; il y a des prés qui n'ont presque point d'autres herbes, & aux pieds de quelques-unes des plantes, & jamais au haut ni dans terre, il y a souvent un de ces vers, ou plutôt un grillet; car il ne rampe pas ayant des pieds pour

Chap. LXXI.

cheminer, & ne vole point, il eſt dur comme du bois, à peine le peut-on écraſer entre les deux doigts. Quand on en a ramaſſé trois ou quatre cens, on les met tout vivans dans un pot avec une livre de vieil oingt, on mêle le tout enſemble, & on bouche bien exactement le pot pour les laiſſer mourir, puis on broye bien les vers avec la graiſſe, & on la garde pour la néceſſité ; plus cet onguent eſt vieil, meilleur il eſt.

Pour appliquer cet onguent, il faut, ſi c'eſt un ſur-os, le tondre & le ramollir en le fourbiſſant avec le manche du brochoir, puis le piquer & appliquer deſſus épais comme un ſol d'onguent, & préſenter une pelle rouge vis-à-vis, pour le faire pénétrer dans le ſur-os.

Il faut attacher le Cheval en ſorte qu'il ne puiſſe porter la dent ſur le mal, & le tenir ainſi neuf jours ſans le mener à l'eau, il en coulera une eau rouſſe, & au bout de neuf jours il ſe fera une croute en galle qui tombera d'elle-même, & emportera le ſur-os, ou le diminuera notablement ſans ôter un ſeul poil, ni alterer le nerf.

Pour amollir une dureté.

Chap. LXXII.

SI vous avez deſſein de guérir des veſſigons & autres groſſeurs, il faut les ramollir avant que d'appliquer l'onguent de vers, de Scarabeus, ou autre rétoire ; car à moins de les bien ramollir, ils ne feroient rien, ce que vous ferez en cette maniere : raſez le poil, puis avec les ramolitifs ordinaires, comme la gomme Ammoniac, le Galbanum, Bdellium & le Storax, faites-en des compoſitions avec l'huile de lys, de violettes & de lumbris, de lin, d'iris, l'onguent d'althea, le réſomptif, l'emplâtre de mucilages & autres, dont vous en prendrez quelques-uns à votre fantaiſie, & les appliquerez ſur la partie, ou faites un cataplaſme de cette façon.

Prenez racines de lys & de guimauves, de chacun deux onces, feuilles de mauves & de violettes, de chacune deux poignées, anet, origan, pouliot ſauvage, de chacune une poignée, faites cuire les racines dans ſuffiſante quantité d'eau, environ les trois parts d'huile ; on les fera bouillir une heure, puis ajoûtez les herbes, & le tout bien cuit pilez-le, & tout chaudement l'appliquez ſur la partie que vous voulez ramollir.

Si la dureté eſt calleuſe ou dure, qu'il faille un puiſſant ramolitif, ajoûtez-y les ſemences de lin & de fenugrec, avec les huiles de lys & d'anet, comme auſſi de la graiſſe d'oye ; on peut encore ajoûter les gommes précédentes fondues ſelon l'art & les limats rouges qu'on trouve dans un tems humide, leſquels étant hachés & pilés enſuite, puis appliquez ſur la partie qu'on veut ramollir, contribueront puiſſamment à la ramollir.

Lorſque j'ai dit de fondre des gommes ſelon l'art, c'eſt-à-dire, qu'il les faut faire diſſoudre dans le vinaigre ſur une chaleur fort douce, puis paſſer & faire bouillir la collature juſqu'à ce qu'elle s'évapore, & que la liqueur demeure épaiſſe comme du miel : pour le bien faire, il faut remuer par fois ſur un feu clair.

CHAP. LXXII.

Si vous ne voulez pas prendre cette peine, ayez recours aux Apoticaires, & prenez de l'onguent d'althea, du réſomptif, autant de l'un comme de l'autre, ou bien mêlez de l'emmielure rouge, avec autant d'onguent d'althea, & autant de l'emplâtre Occicroceum, faites fondre le tout enſemble, & l'appliquez bien chaud avec de la filaſſe, & une enveloppe par-deſſus; & toutes les vingt-quatre heures, appliquez de cet onguent tout chaud ſur le vieux, & le liez comme ci-devant pendant huit ou dix jours; vous pouvez auſſi employer à cela l'emplâtre de mucilage, qui eſt fort ramolitif; car outre les mucilages de graine de lin & autres, les gommes qui y entrent donnent une grande vertu pour ramollir, appliquant cet emplâtre ſur la partie quelque temps, puis appliquez-y de l'onguent de Scarabeus, ou un retoire de vers, comme nous avons dit au ſur-os; il emportera le mal infailliblement ſans ôter le poil.

Des Molettes.

CHAP. LXXIII.

QUelques gens peu entendus appellent ce mal, des eaux, & tous les connoiſſeurs l'appellent molette, c'eſt une tumeur tendre & molle, groſſe comme une noiſette, plus ou moins, ſans douleur toutefois, cauſée par des humeurs ſubtiles & ſereuſes; ce mal eſt ſitué entre les nerfs & l'os, au côté du boulet ſur le cuir; c'eſt une enflure en forme de bouteille ſituée au-dedans & au-dehors dudit boulet.

A côté du boulet au-dedans de la jambe, quelquefois en dehors, peu éloigné de l'endroit où vient la molette, mais plus bas & à côté, il y a ſouvent un petit os qui paroît être une molette, & ne l'eſt pas, car c'eſt un oſſelet qui choque la vûe; il arrive rarement que ces oſſelets faſſent boitter le Cheval, pourtant j'en ai vû de boitteux après de longues courſes : il n'y a point d'autre remede que le feu, dont il faut rayer toute la partie, & deux doigts tout autour, appliquant enſuite un bon ciroine ſur le feu : le feu diſſipe les glaires & humeurs qui ſe ſont jointes à l'oſſelet, & qui font boitter, car l'oſſelet ſeul rarement fera-t-il boitter.

On guérira une molette avec de la leſſive chaude faite de cendres de ſarment deux parts, & une de cendre gravelée, ſi on en lave fort le boulet, & qu'on applique deſſus les cendres, & qu'on les lie, ce remede reſſerre la molette, & déſenfle les jambes gorgées : on diſſipera

une molette, si on la frotte souvent avec de l'esprit de vin; on la guérira radicalement avec de l'onguent de Scarabeus, comme je l'ai enseigné ci-devant, & avec un retoire que j'enseignerai ci-après. Ce mal, quoique leger, fait boitter un Cheval dans le tems des gêlées, & c'est une marque assurée qu'il a beaucoup travaillé, ou qu'il a le pâturon trop long, ou la jambe menue & foible, qui ne peut supporter un corps trop gras ou trop chargé de chair.

Le repos guérit les molettes quand elles sont récentes.

Le courant d'une riviere en y tenant le Cheval tous les jours jusqu'au genouil, le guérira, si en revenant à l'écurie on y applique un restrainctif.

Prenez la mie d'un petit pain toute chaude, & l'imbibez entierement avec de l'esprit de vin, appliquez-la toute chaude sur la molette, mettez une compresse par-dessus, & liez le tout avec une bande large qui fasse plusieurs tours; au bout de vingt-quatre heures la molette sera resserrée.

Il m'est arrivé qu'ayant pratiqué ce remede à un Cheval d'Espagne sur une petite molette qu'il avoit à une jambe de devant, ôtant l'appareil du pain imbibé d'esprit de vin, j'ai trouvé la jambe fort enflée, ce qui me surprit d'autant plus, que je ne sçavois d'où pouvoit proceder cette enflure; j'y appliquai le remede décrit au Chapitre LXI. avec l'alun, les blancs d'œufs, le miel & l'esprit de vin, ce qui désenfla la jambe en trois ou quatre applications; la molette y demeura, & je ne travaillai plus à l'ôter, puisque j'avois si mal réussi pour le coup, quoiqu'avant cela j'en eusse resserré, & depuis même sans apparence d'enflure, cela me fit connoître qu'il n'y a point de remede qui ne manque quelquefois, & le plus sûr est d'y être toujours préparé, & quand l'un a manqué d'avoir recours à l'autre : le restrainctif suivant est très-bon.

Prenez de la poudre de roses rouges & de mirtilles, de chacune le poids de deux gros, qui est deux dragmes, du bol fin en poudre, & de l'amidon, de chacun quatre onces, jus de plantin & de cormes vertes : à leur défaut, suc de nesles de chacun une once, vinaigre rosat trois onces, mêlez le tout à froid, & faites un restrainctif : s'il est trop clair ajoûtez-y de la craye, & s'il est trop épais, mettez-y du vinaigre rosat.

Ce restrainctif servira non-seulement à resserrer les molettes, qui ordinairement reviennent au premier travail violent, mais aussi à arrêter les fluxions, & resserrer ou repercurer les enflures aux parties où il y auroit du danger de laisser former l'apostume, comme aux parties nerveuses, sur le garot & aux roignons.

Pour ôter les molettes absolument à un Cheval, il faut se servir de l'onguent de Scarabeus, ou des vers après quelque ramolitif : le feu mort que nous appellons rétoire est en usage chez les Italiens, & en effet il est très-excellent, aussi s'en sert-on fort à Paris ; il fait enfler la partie où il est appliqué, mais ce n'est pas une affaire.

Avant d'employer le feu mort ou rétoire, on peut tenter le remede suivant.

Pour resserrer une Molette, un Vessigon, ou autre tumeur molle.

Prenez une pinte de fort vinaigre, mettez parmi quatre onces de galbanum pilé, tenez le tout sur les cendres chaudes l'espace de vingt-quatre heures, en remuant quelquefois ; le tout étant dissous, ajoutez une livre de thérébentine commune, en faisant cuire à feu lent ; lorsque la composition aura cuit une demie-heure, mettez parmi du mastic en poudre trois onces, bol fin une livre, mêlez bien tout pour en faire une charge, que vous appliquerez chaudement sur la partie, & un papier par-dessus, lequel en s'ôtant, le mal sera resserré, & il faudra ôter la drogue de dessus l'endroit où vous l'aurez appliqué, avec du savon noir, ou du beurre, ou de l'huile d'olive, car presque toujours une seule applicationn suffit ; le remede est excellent.

Ce remede resserrera les vessigons dans leur commencement & dissipera toutes sortes d'enflures.

Pour ôter une Molette.

L'onguent de Scarabeus décrit ci-devant au Chapitre LXX. étant appliqué comme je l'ai enseigné, comme aussi un bon rétoire, guérira les molettes & les emportera absolument ; je l'ai éprouvé fort souvent, & le poil revient comme auparavant. Cette méthode est beaucoup meilleure que de les desserrer, puisqu'on ôte la cause, & la molette est bien plus long-tems à revenir qu'avec le précédent remede, qui resserre seulement, mais ne résout pas, & ici le remede évacuë l'humeur qui causoit la molette.

Que celui qui se servira de l'onguent de Scarabeus, ne s'étonne pas, si après qu'il l'aura appliqué la partie enfle ; il doit être de la sorte, & l'enflure se dissipera d'elle-même peu à peu ; quelquefois, particulierement si on en met par trop, la jambe devient si enflée qu'on croit un Cheval perdu ; mais il faut seulement la laver avec du vin chaud, dans lequel vous aurez mêlé un peu de beurre ; il dissipera l'enflure, ôtera la chaleur & la douleur.

Le dernier & le meilleur remede pour les molettes est le feu ; comme c'est un puissant résolutif, il dissipe la molette, & elle ne revient

CHAP. LXXIII.

plus; elle empêche que l'on ne vende le Cheval, mais pour le service le feu est excellent, & je puis dire que c'est moi qui l'ai fait connoître à Paris, & qui l'ai rendu aussi commun qu'il est à présent : & cela est si véritable, que j'ai vû souvent le Roi étant à la chasse monter des Chevaux qui avoient eu le feu aux quatre jambes.

Pour les molettes nerveuses qui sont situées sur le nerf aux boulets de derriere, le plus assuré remede est de leur donner le feu bien vivement sans percer le cuir, elles guériront si on les prend dans les commencemens; mais comme souvent on tarde trop à faire cette opération, la molette s'endurcit de telle maniere, qu'elle ne cede plus sous le doigt quand on la presse; elle grossit & durcit, & souvent se rend incurable, les Chevaux en boittent tout bas, & quoiqu'on leur donne le feu, il ne fait son effet que six ou huit mois après, & même souvent au bout de ce tems le Cheval n'est pas droit; car comme la tumeur étoit trop endurcie, le feu ne peut si-tôt la dissiper, & souvent ne la dissipe point; c'est pourquoi quand on voit des molettes nerneuses qui font boitter, il ne faut pas attendre qu'elles durcissent & grossissent, mais aussi-tôt on doit donner le feu; c'est aux jambes de derriere dont je parle, car aux jambes de devant rarement on voit que pareils accidens arrivent, mais fort souvent à celles de derriere.

Des Rétoires nommés des Italiens feu mort.

CHAP. LXXIV.

LES Italiens appellent les rétoires feu mort avec beaucoup de raison, puisqu'il se peut comparer au feu non-seulement par la chaleur qu'il introduit dans la partie, mais parce qu'il la détruit, si on ne s'en sert avec modération, ainsi c'est une espece de feu potentiel.

Les rétoires sont en consistance d'onguent, composés de drogues fortes à peu près comme les vessicatoires pour les hommes, on les appelle vessicatoires, parce qu'ils attirent des vessies pleines d'eaux rousses sur l'endroit où elles sont appliquées. Les rétoires font aux Chevaux le même effet : car ils attirent des eaux rousses de la partie où on les met. C'est un bon remede si un homme sage s'en sert : mais si un étourdi l'applique en trop grande quantité, où sur les endroits où passent les grosses veines, par exemple, sur une varisse, il causera autant de désordre que si on s'étoit servi de caustic ou cautere : car outre l'inflammation & la douleur, il fera tomber de furieux escarres; il faut être sage & bien avisé pour se servir du rétoire.

Le rétoire est très-bon pour diminuer & résoudre une tumeur, il la dissipe par le moyen des eaux rousses qu'il attire, lesquelles étant écoulées la partie se trouve diminuée. On peut réiterer le rétoire, & s'il

ne peut ôter la grosseur, c'est une préparation pour y donner ensuite le feu qui achevera de l'ôter. Par exemple, à un fort gros vessigon il faut se servir du rétoire, & quand il aura fait son effet, qui est d'attirer les humeurs les plus sereuses, même de rarefier les moins épaisses, & les convertir en eaux rousses par sa chaleur, cela étant fait on peut remettre du rétoire une seconde fois, le laisser agir, & son action faite, donner le feu sur le vessigon, qui diminuera notablement par tout ce procede.

On se sert du rétoire pour faire venir à suppuration une glande sous la ganache, ou pour la dissiper, s'il y a aucune disposition dans la partie pour que la partie s'y forme; on s'en sert aussi fort utilement aux avantcœurs ou ancœurs, pour les faire mourir & suppurer; on en fait le même usage aux tumeurs sur le garot pour les faire venir plus promptement en matiere & à suppuration; on s'en sert encore très-utilement pour faire tomber les corps faits par la selle ou le bas. Le rétoire emporte les molettes, & l'onguent de Scarabeus est proprement un rétoire. Pour appliquer les rétoires, on en frotte la partie, on présente un fer rouge vis-à-vis pour le faire pénétrer, prenant garde d'en mettre peu épais, & qu'il ne soit que sur la partie, afin qu'il ne coule pas en bas, & faire cela deux jours de suite peu chaque fois, seulement graisser les parties dudit rétoire, il fera fort enfler l'endroit où il est appliqué, mais l'enflure ne signifie rien, elle se dissipe d'elle-même quand elle a fait son effet. Pour une molette, il n'en faut appliquer qu'une fois, car elles sont trop près des nerfs pour en mettre deux jours de suite.

Si on veut dissiper une grosse corde de farcin fort dure, on la frottera de rétoire deux ou trois jours de suite pour attirer plus puissamment les eaux; ainsi il faut se conduire avec jugement selon la partie où on le met, & considerer si elle est plus ou moins grosse & dure. Dans la suite de ce Livre je parlerai encore de l'effet du rétoire, en traitant des maux qui en ont besoin, reste à donner la description de deux ou trois bons rétoires.

Rétoire ou feu mort.

Prenez deux onces d'argent vif que vous éteindrez peu à peu dans un mortier avec deux onces de souffre en poudre, le tout étant amorti, sera mêlé dans le même mortier avec quatre onces de beurre vieil, ajoutez-y une once d'eufforbe en poudre, une dragme de mouches cantarides en poudre, & deux onces d'huile de laurier: mêlez le tout à froid & le gardez.

Pour se servir de ce remede, par exemple, sur une molette, il faut raser le poil & graisser le lieu avec cet onguent, & présenter un fer

Chap. LXXIV.

tout rouge vis-à-vis, & ſur-tout il faut empêcher que l'onguent ne coule plus bas que la molette, car il feroit enlever le lieu où il toucheroit; l'on doit attacher le Cheval en ſorte qu'il n'y puiſſe porter la dent de neuf jours, & dans trois jours l'onguent aura fait ſon operation; cependant le Cheval ne doit point ſortir de l'écurie, ni aller à l'eau, ni ſe coucher.

Autre rétoire.

Prenez quatre onces d'huile de laurier, deux onces d'euſſorbe pilé, & une demie-once de mouches cantarides, ces deux dernieres en poudre fine ſeront mêlées avec de l'huile de laurier à froid, pour s'en ſervir comme du précédent.

On pourra faire un rétoire ſans y mêler aucune huile de laurier avec du baſilicum un quarteron, deux onces de précipité rouge en poudre fine, & demi-once d'euſſorbe; le tout mêlé enſemble & appliqué comme ci-deſſus.

On peut compoſer des rétoires de differentes manieres, chaque Maréchal a le ſieñ particulier; mais je crois que les deſcriptions ci-deſſus ſuffiſent, ſans en chercher aucun autre: s'ils ſont appliqués par un homme ſage, ils réuſſiront très-bien.

Des Entorſes, & Diſlocations du Boulet.

Chap. LXXV.

LA plûpart ſe mêlent de guérir ce mal avec des grimaces & des paroles; mais il y a bien de l'abus dans ce procedé, il eſt ſouvent ſans effet, & toujours avec ſuperſtition.

L'entorſe ou mémarchure eſt lorſque le boulet ſe tourne à côté avec violence; & quoiqu'il ne ſorte pas de la place, néanmoins les nerfs & les ligamens qui le tiennent avec le pâturon, s'allongent; elle arrive à un Cheval, lorſqu'en cheminant il met le pied à terre en un lieu raboteux & inégal, il ſe donne une entorſe, & ſi on laiſſe envieillir le mal ſans y donner ordre, incontinent l'humeur étrangere s'y gliſſe & s'endurcit: ce qui foule ou meurtrit les nerfs, & les peut eſtropier dans la ſuite.

Il y a des entorſes qu'on juge très-rudes, qui ne font boitter le Cheval que cinq ou ſix pas, & qui guériſſent ſans remede, par le repos ſeul; il y en a auſſi qui eſtropient abſolument des Chevaux pour le reſte de leur vie, & ſouvent pendant qu'on traite le boulet malade, le pied contraire s'altere & ſe ruine pour ſupporter ſeul trop long-tems le fardeau du corps.

J'en

J'en ai vû aussi qui par une entorse sont devenus fourbus dans l'écurie, dont on ne s'est pas apperçu dans le tems, & ensuite la fourbure tombant sur les pieds, les a estropiés, quoique l'entorse fût en état d'être guérie; c'est une maladie qui n'est point à négliger, & le plutôt qu'on y peut donner remede est le meilleur.

Les entorses aux jambes de derriere sont bien plus dangereuses, & plus difficiles à guérir que celles des jambes de devant; la cure en est longue, le Cheval amaigrit, & difficilement en guérira-t-il: étant guéri, souvent il faut y donner le feu pour fortifier la partie, & de plus le faisant ferrer, faites déborder le fer au dehors du pied environ un doigt de large, afin que cet avantage du fer soutienne le boulet, & empêche les nerfs & ligamens du boulet, qui ont souffert & sont encore foibles, de fatiguer & travailler, ainsi on donne lieu au boulet de se remettre: cela est à remarquer.

Remede pour les Entorses.

Quand ce désordre est arrivé, le plus sûr est, si l'entorse est grande, de mener le Cheval en main, & aussi-tôt qu'on est en lieu de repos, sans laisser refroidir la partie, si cela se peut, car la guérison en sera bien plus prompte, prenez gros comme un œuf de couperose blanche, faites-la dissoudre à froid dans une pinte d'eau, mouillez un linge dans cette eau, & l'appliquez ainsi mouillé & mis en quatre doubles tout autour du boulet, & le liez dessus avec une enveloppe, le tout à froid sans le faire chauffer en façon quelconque; réiterez la même operation de six heures en six heures, & continuez jusqu'à une entiere guérison, ce qui sera en deux jours au plus si vous avez appliqué le remede avant que le boulet se soit refroidi; mais si vous avez trop tardé ou que l'entorse soit au boulet au derriere, il faudra beaucoup plus de tems. Si vous n'avez point de couperose, ou que le remede ne vous agréât pas, quoique très-bon, il faut frotter avec de l'esprit de vin ou de l'eau-de-vie tout autour du boulet, & faire chauffer de l'emmielure rouge pour l'appliquer chaudement autour du boulet avec de la filasse en forme de cataplasme, l'y laisser vingt-quatre heures, puis frotter de nouveau le boulet avec de l'eau-de-vie, & appliquer de nouvelle emmielure sur la vieille, & continuer ainsi jusqu'à entiere guérison: si le Cheval ne guérit au bout d'une douzaine de jours, il faut prendre moitié d'eau-de-vie & moitié d'esprit de thérébentine; par exemple, une once de chacun, les mettre dans une fiole, battre le tout ensemble, & en frotter le boulet jusqu'à ce qu'il en soit bien pénétré, mettre le Cheval à l'écurie attaché qu'il n'y puisse porter la dent: car cela lui causera de la douleur, & une heure après l'application, que

tout sera imbibé dans le boulet, enveloppez le même boulet avec une emmielure ou remolade, & renouvellez l'application de la remolade, non de l'essence, deux ou trois fois de deux jours l'un, & ordinairement le Cheval se trouve guéri au bout de ce tems.

Si après l'application de l'essence de thérébentine & l'eau-de-vie, vous n'avez point d'emmielure ni de remolade, faites la remolade du Boheme, qui seule est capable de guérir une entorse.

Remolade du Boheme.

Prenez du tare ou tarc, qui est du gaudron avec quoi on poisse les batteaux, & de quoi les Rouliers d'Allemagne graissent leurs aissieux de charettes; prenez une livre dudit tarc, & chopine de très-bonne eau-de-vie, faites bouillir le tout à feu clair, remuant souvent pendant un quart d'heure, puis ajoutez deux onces de bol fin en poudre, qui est un bol qui vient du Levant; épaississez le tout avec de la farine, & de cela chaudement sur de la filasse, appliquez tout autour du boulet & le liez; renouvellez tous les deux jours, il n'y a guére d'entorse qui ne guérisse en trois ou quatre applications, quand on a commencé par l'application de l'essence. La seule incommodité de ce remede est qu'il ternit & roussit le poil blanc ou gris, & la rousseur dure quelque tems; mais le remede est très-bon & facile, & aux Chevaux noirs il n'y paroît pas au poil. Ce remede est admirable pour les coups & enflures aux genoux & aux jarrêts, mais il ne faut point d'essence; il est préferable à quantité d'autres, en ce qu'il fait un très-bon effet & ne coute guéres, qui est justement ce que tout le monde cherche. Vous pouvez aux entorses où il y a beaucoup de chaleur au boulet, vous servir de la remolade du Boheme, sans appliquer l'essence, souvent elle les guérit après plusieurs applications, ou bien faites le remede qui suit, qui est un bain fait avec des racines de mauves, de guimauves, & de la grande consoude; concassez-les, & les faites cuire dans de la lie de vin; quand elles commencent à s'amollir, ajoutez-y des herbes de bouillon blanc, de sauge, d'hysope, de romarin, de thim, de lavande & d'absinthe, chamepitis, & sommitez d'anet, bayes de laurier & de genévre concassez.

Prenez celles que vous trouverez, mettez-les avec les racines à demi cuites, & faites cuire de rechef le tout deux heures, ajoutez-y de la lie, si besoin est, lorsqu'à force de bouillir elle diminue; quand le tout sera bien cuit, ajoutez-y, un moment avant d'ôter du feu, les fleurs de camomille & de melilot, pilez le tout dans un mortier, & si vous le voulez plus parfait, passez-le au travers d'un tamis de crin renversé, mais on peut s'en servir sans le passer, laissant à part la lie où il aura cuit.

Il faut ôter toutes les côtes & duretés, & le tout étant exactement pilé, mêlez-y la lie que vous avez séparée & de la graisse de Tesson ou de Blereau, axunge de Mulet, ou à son défaut de la graisse d'oye, de chacune à discrétion : faites cuire jusqu'à ce que la lie & presque toute l'humidité soit consommée ; & après avoir frotté le boulet avec de l'eau-de-vie, vous appliquerez cette composition chaude tout autour avec de la filasse, & une enveloppe par dessus ; au bout de ving-quatre heures frottez de nouveau avec de l'eau-de-vie, & réiterez de cette composition sur la premiere, en continuant jusqu'à l'entiere guérison.

Quand les remedes ordinaires ont manqué, & que la nature comme principale ouvriere, n'a pas agi suffisamment pour dissiper & résoudre les humeurs que la douleur & la fluxion y ont amassées, & que s'y étant congelées & endurcies, elles n'ont pû se résoudre & dissiper, ce qui fait encore boiter le Cheval & tient la partie enflée ; il faut pour dernier remede y mettre le feu, entourant tout le boulet de rayes de feu sans percer le cuir, un bon ciroine par dessus, laissant tomber les escares, puis frotter les playes faites par le feu avec de l'eau-de-vie, & par dessus de l'écaille d'huitre calcinée & pilée fin, jusqu'à guérison. Comme le feu est un grand résolutif, il dissipera la grosseur, fortifiera les nerfs & ligamens, & rendra le Cheval droit, ou il ne le sera jamais.

Souvent on croit que le Cheval n'a qu'une entorse, & pourtant l'os du boulet est démis étant sorti de sa place, ce que l'on pourra remarquer à la situation du Cheval ; si le boulet n'est pas à sa place, & que la douleur l'empêche de se situer & s'appuyer sur la jambe affligée, il faut prendre le boulet dans votre main, & mouvant le pied de l'autre main, vous connoîtrez s'il remue en sa place naturelle, ou s'il est démis, parce que le mouvement sera presque toujours à côté, peu souvent en avant. De quelque maniere qu'il soit, il faut repousser l'os en sa place, comme les Bailleurs ont de coutume de faire, après ayant coupé le poil tout autour du boulet, on le frottera avec égale partie d'huile de thérébentine & de l'eau-de-vie, battus ensemble dans une fiole ; on frottera avec la main pour les faire pénétrer, & on étendra sur du cuir fort doux l'emplâtre qu'on appelle *pro fracturis vel luxatione ossium*, dont on entourera le boulet, de la filasse épais d'un doigt par dessus l'emplâtre, & six éclisses fort minces, longues de quatre ou cinq pouces, larges de deux doigts, & entortillées de filasse de haut en bas, afin qu'elles ne blessent point, qui seront posées autour du boulet de haut en bas en égale distance ; la ligature sera de ruban de fil large d'un bon doigt, & long d'environ trois aulnes ; le bandage doit être de deux chefs près à près, qu'il faut commencer par en bas & finir par en haut, & par dessus tout cela une grande enve-

loppe de toile qu'il faut coudre, afin que rien ne ſorte de ſa place.

Il faut frotter toute la jambe & l'épaule avec l'onguent du Duc; que ſi c'eſt un boulet de derriere, toute la cuiſſe, le jarret & la jambe, ſuſpendre enſuite le Cheval, afin qu'il puiſſe ſoulager ſa jambe malade, & lui donner ſouvent des lavemens avec du policreſte, pour lui ôter le battement de flanc que la douleur cauſera; il lui en faut donner deux au moins tous les jours les ſix ou ſept premiers jours, & ne point faire comme des Maréchaux qui mettent un patin au pied contraire pour faire appuyer la jambe malade à terre, afin que les nerfs du boulet ne ſe retirent pas; mais il y a déja aſſez de mal à la jambe, ſans en cauſer davantage, l'obligeant à s'appuyer deſſus, outre que les nerfs & les ligamens par les écliſſes demeurent en leur place, & les bons remedes qu'on y applique, non-ſeulement empêchent qu'ils ne ſe retirent, mais les fortifient & aident la nature à ſe rétablir.

Il faut laiſſer ce premier appareil neuf jours ſans y toucher, mais tous les deux jours il faut frotter la jambe & l'épaule avec l'onguent du Duc, & faire gliſſer quelque peu d'huile d'hipericum au long de la jambe pour pénétrer juſqu'au boulet, afin d'humecter l'emplâtre & fortifier la partie.

Quelques-uns avant de rien faire au Cheval, le ſaignent en pince, & font très-mal, car c'eſt attirer la fluxion où elle eſt déja trop abandante; mais il faut ſaigner du col, parce que la ſaignée du col fait révulſion, & jamais il ne la faut obmettre dans le commencement de ces maux, & même avant l'application d'aucun remede.

Quand vous leverez le premier appareil, il faut frotter du même onguent le boulet avec de l'eau-de-vie, mettre un autre emplâtre du même onguent, ou *contra rupturam;* remettre les écliſſes, & frotter toute la jambe avec l'onguent du Duc, laiſſer l'appareil deux fois vingt-quatre heures, laiſſant toujours le Cheval ſuſpendu, & continuer de la ſorte juſqu'à guériſon.

Et comme pareilles diſlocations ne peuvent arriver que l'épaule n'aye beaucoup ſouffert, & que l'os du mouvement ne ſoit relâché, il faut, ſi cela eſt, travailler à la rétablir, comme vous en trouverez la méthode dans le Chapitre LIV. & ſuivans, vous connoîtrez ſi l'os eſt deſcendu, en maniant & comparant un os d'un côté avec l'autre, & voir s'ils ſont égaux. Il ne faut pas que cela vous étonne, car avec le tems l'épaule ſe rétablira par les bons remedes.

Notez que les diſlocations ou entorſes ſe guériſſent aux jambes de devant avec le ſoin & les bons remedes, & les Chevaux ne s'en reſſentent pas; mais aux boulets des jambes de derriere, la cure en eſt longue & fâcheuſe, & ſouvent il ſe forme des abſcès qui crevent dans,

la jambe, dans le pâturon & ailleurs, & qui attirent l'humeur en si grande quantité qu'on ne la peut tarir ; & j'ai vu beaucoup de Chevaux estropiés, & d'autres qui en sont morts.

Votre Cheval étant guéri, c'est-à-dire ne boitant plus, il faut y mettre le feu, comme je l'ai ci-devant marqué aux entorses, pour assurer la cure & empêcher la rechûte, & quoiqu'il boite encore, il faut y mettre aussi le feu pour le dernier remede & tâcher de le rendre droit.

Des Nerfs ferus.

CE mal arrive aux Chevaux pour l'ordinaire dans les courses violentes, & dans les mouvemens précipités qu'on leur fait faire, comme aussi dans les chemins pleins de cailloux, ou dans les ornieres lorsqu'on les presse trop, ils s'attrapent des pieds de derriere les nerfs de devant, ou bien des mêmes pieds de devant, il se fait une contusion au nerf qui est suivie d'enflure, de dureté, d'obstructions & de foiblesse, dont le Cheval est quelquefois estropié, il y a du moins la douleur qui le fait boiter plus ou moins, selon que le mal est grand ou médiocre.

Si l'on n'a pas vû arriver l'accident, & qu'on n'ait pas remarqué l'endroit feru, il faut chercher le mal en portant la main au long du nerf ; si on y trouve de la dureté, de l'enflure & de la douleur, c'est assurément le lieu de la nerferure, le poil y est souvent emporté par la violence du coup.

La nerferure étant récente, le meilleur remede est de frotter le mal avec de l'huile d'olive fort chaude, & présenter une pelle rouge vis-à-vis pour faire pénétrer l'huile, en remettre à l'instant de nouveau, & continuer ce procedé pendant une demie heure. La nerferure est presque toujours guérie après cette premiere demie heure ; mais quoique la douleur soit ôtée, la foiblesse reste dans la partie qu'il faut laisser rétablir par le repos, & en frottant tous les jours l'endroit de la contusion avec de l'eau-de-vie.

Le remede suivant réussit très-bien lorsque le mal n'est pas extrêmement envieilli : enveloppez l'endroit avec un linge mouillé, & passez un fer rouge vis-à-vis le linge mouillé, & fort près d'icelui sans le toucher : quand il sera sec, remouillez le linge qui doit être en cinq ou six doubles sur le mal & autour de la jambe ; continuez à présenter le fer rouge l'espace d'un quart d'heure, puis scarifiez l'enflure, c'est-à-dire, découpez la peau legerement en travers, & non au long, seulement pour faire sortir le sang meurtri ; ne scarifiez guéres plus profond que si c'étoit pour donner des ventouses, puis sen-

dez un coq, ou un gros poulet envie, appliquez-le tout chaud sur le nerf blessé, & le liez dessus avec une enveloppe ou ligature : vingt-quatre heures après vous l'ôterez & bassinerez six fois tous les jours la partie avec de bon esprit de vin & continuerez.

Pour guérir un nerf feru avec l'onguent des nerfs, lequel est très-bon pour les jambes usées & foulées, & pour tous les efforts envieillis.

Lorsqu'on a trouvé le lieu où le nerf est feru & blessé, il le faut d'abord frotter avec de l'eau de-vie, & le traiter comme une entorse, il seroit inutile de répeter ici la même chose. S'il ne guérit pour ces remedes, je voudrois y appliquer pour derniere ressource l'onguent des nerfs, qui achevera ce que les précedens auront ébauché, ou à son défaut l'onguent Oppodeldoc.

Il est nommé l'onguent des nerfs, parce qu'il est spécifique pour cela, la maniere de le faire est telle : Prenez les herbes de *Chamepitis* ou petit pain, marjolaine, romarin, feuilles & fleurs, manthe & rhuë, feuilles & fleurs, de la lavande, fleurs de mille-pertuis, de camomille & de melilot, de chacun une poignée ; séparez toutes les fleurs, c'est-à-dire qu'il les faut ôter de leur plante, & les mettre dans un matras, qui est une bouteille à grandissime col, verser sur les fleurs une pinte de bon esprit de vin, un vaisseau de rencontre par dessus, le tout bien lutté sera mis au bain-marie, aux cendres ou au sable, le tout assez chaud pour tirer la teinture de toutes ces fleurs, remuant par fois le matras, puis laissez refroidir, versez par inclination, & reservez à part.

Prenez outre cela deux onces de grains de genévre verd & les concassez, des bayes de laurier pilées, racine de piretre & mastic, de chacune une once, benjoin demi-once, castoreum & camphre, de chacun trois dragmes ; pilez le tout à part, & le mettez dans un matras avec les herbes dont on a séparé les fleurs, & les herbes aussi dont on n'a point séparé les fleurs, & versez dans le second matras cinq demi-septiers d'excellent esprit de vin, couvrez d'un vaisseau de rencontre, luttez bien exactement le tout, & mettez au bain-marie, ou au feu de sable assez chaud pour tirer la teinture de toutes ces drogues, & que l'esprit de vin dans la circulation s'en puisse charger ; continuez de tenir le vaisseau à la même chaleur vingt-quatre heures, laissez refroidir & versez par inclination, ensuite vous mêlerez ce dernier avec celui que vous avez reservé ci-dessus, & les mettrez dans un matras, y ajoutant une livre de savon marbré, coupez fort menu, remettez-y le vaisseau de rencontre, luttez & au bain : faites dissoudre le savon dans l'esprit de vin, le tout viendra en consistance

d'onguent, qu'il faut garder comme une chose très-précieuse.

On applique cet onguent à froid, & on le fait pénétrer en frottant avec la main : il ne cause ni enflure ni chaleur, il ne fait pas perdre un poil, & se conserve long-tems : le haut se durcit un peu, mais le dedans est aussi bon que le premier jour : c'est un des meilleurs remedes que je connoisse pour les nerferures, entorses, efforts d'épaule, de hanches, de jarret, & pour tous nerfs tressaillis, foulés ou contus ; & si les hommes s'en servent pour les douleurs froides, rhumatismes, sciatiques froides, efforts de jarret & entorses, ils trouveront qu'il vaut mieux pour ces maux que tous les remedes Galeniques.

Autre à peu de frais.

Quoique ce remede soit simple, il fait souvent autant d'effet que les remedes fort composés : il est bon particulierement pour les vieilles nerferures, car quoiqu'il soit resté une dureté à l'endroit du mal, & que le nerf soit fort gros & dur, il guérira par ce remede : faites fondre de la poix noire dans une grande cuillere de fer ; quand elle bouillira, ôtez du feu, & ajoutez peu à peu de la farine fine de froment, & remuez le tout pour épaissir la poix : quand elle vous paroîtra assez épaisse pour en faire l'application, laissez-la à demi refroidir, puis en faites un emplâtre sur un morceau de cuir bien délié, & ayant rasé le poil sur la nerferure, appliquez l'emplâtre tout autour du mal, & promenez le Cheval. Il faut laisser tomber de lui-même l'emplâtre, & si le Cheval n'est guéri, appliquez-en un second comme le premier.

S'il reste quelque enflure après que l'emplâtre de poix sera ôté, il faut se servir de l'onguent de Scarabeus, ci-devant décrit, qui emportera l'enflure en une ou deux applications ; il l'emportera en causant une nouvelle enflure, parce que les humeurs qui étoient congelées seront rarefiées, & seront plus capables de résolution ; & si tous ces remedes ne reussissent pas, & qu'il y reste de l'enflure, le plus sûr est de donner sur la nerferure cinq ou six rayes de feu de haut en bas, & non en travers, & un bon ciroine par dessus : il ne faut pas donner le feu que la douleur ne soit ôtée, on connoîtra qu'elle est ôtée lorsqu'il n'y aura plus de chaleur à la partie.

Des Boulets enflés ou gorgés.

Pour les boulets qui enflent par le travail, si l'enflure est médiocre, le meilleur remede est de se servir de deux parties d'eau-de-vie, & d'une d'huile de noix battue ensemble, & d'en frotter les bou-

lets soir & matin, huit ou dix jours de suite.

Si l'enflure est si grande que cela n'opere point, il faut y appliquer la remolade du Boheme, ou l'emmielure rouge, & les bains ensuite desenfleront les boulets; s'il reste de l'enflure, il faut se servir du remede avec les blancs d'œufs, l'esprit de vin, le miel décrit au Chapitre LXI. ci-devant, qui sans doute les désenflera : mais comme l'enflure est quelquefois endurcie autour du boulet, & que l'humeur s'est congelée, il faut un puissant ramolitif, & ensuite résolutif : ce qui se trouvera au remede suivant.

Remede pour les Boulets enflés.

Hachez de la rhuë, que vous ferez bouillir avec du gros vin, & réduire comme en pâte pour la lier en forme de cataplasme autour des boulets enflés.

Les choux cuits & mêlez avec de la farine de féves, feront le même effet; & finalement tous les remedes décrits au Chapitre LXXIII. ci-devant, parlant des molettes, où il y a un remede sur la fin qui est excellent pour desenfler les boulets.

Quelquefois les jambes sont gorgées à l'endroit des boulets, & plus haut, ce qui vient du trop long séjour; les Chevaux chargés de chair y sont sujets; le meilleur & le plus prompt remede, est de faire de la lessive avec des cendres de sarment les deux tiers, & un tiers de cendre gravelée, & en bassiner extrêmement les boulets & les autres parties gorgées, puis les charger avec les cendres qui sont au fond, dès la premiere ou seconde fois les jambes doivent être dégorgées, c'est-à-dire desenflées.

Pour dissiper une grosseur qui vient à côté du Boulet.

Outre les enflures précedentes, il survient quelquefois sur l'os du boulet à côté une grosseur comme un demi œuf de pigeon, qui devient plus grosse par le tems, si l'on n'y fait rien, elle n'est pas bien dure, & ne fait pas boiter le Cheval; j'ai souvent fait donner le feu à cette grosseur, mais comme il y a des remedes à essayer avant que de pratiquer celui-là, faites ce qui suit.

Les emplâtres résolutifs réussissent assez à ces grosseurs, entr'autres le suivant; s'il est appliqué long-tems sur le mal, assurément il le résoudra & le fera fondre.

Prenez deux livres de gomme ammoniac, faites-la dissoudre dans deux pintes de vinaigre très-fort, faites cuire à feu clair remuant souvent, le tout commençant à s'épaissir, passez au travers d'un canevas à faire des tapisseries, jettez le marc, remettez dans le poelon, & faites

tes cuire jusqu'à ce que le tout soit épais pour l'étendre sur du cuir, & en faire un emplâtre, qu'il faut appliquer & lier sur la grosseur, ayant rasé le poil : il le faut tenir long-tems dessus, c'est-à-dire, vingt-quatre jours, pendant lequel tems par insensible transpiration la grosseur se fondra : un même emplâtre sert huit jours sans le toucher ni le changer, il faut qu'il soit plus large que le mal environ un pouce tout autour, & la quantité que j'en ai prescrit, servira pour faire quatre emplâtres, qui sera pour trente-deux jours ; car quelquefois on est obligé de le laisser ce tems-là, pour dissiper absolument la grosseur.

CHAP. LXXVII.

Tout le monde n'a pas une si grande patience ; c'est pourquoi il faut se servir de l'onguent de Scarabeus, ou d'un autre bon retoire qui réduira la matiere en eaux rousses, qui suppureront par les pores, & guériront le mal.

Emplâtre de Noix pour résoudre les grosseurs.

CHAP. LXXVIII.

PRenez des noix vertes cueillies huit jours avant & huit jours après la Saint Jean, c'est-à-dire, si petites que les coupant elles n'ayent encore rien de dur, pilez-les exactement dans un mortier de marbre, & les passez sur un tamis renversé, comme on a de coutume de passer la casse ; repilez ce qui ne sera pas passé, jusqu'à ce que le tout soit passé, mettez-en deux livres dans un pot vernissé avec une livre de sel bien desséché, une livre & demie de thérébentine commune : laissez le tout à la cave se fermenter pendant quinze jours, puis mettez sur un feu lent en remuant pour évaporer l'humidité, & reduire le tout en consistance d'emplâtre, qui est assez mal-aisé à mettre en œuvre, gardez-le dans un pot bien bouché, comme un excellent remede pour fondre les loupes, & toutes les grosseurs : il se conserve trente ans en sa bonté.

Comme le boulet est une partie du centre fort éloignée de la chaleur naturelle, il faut un puissant remede pour l'aider à fondre les grosseurs qui s'y forment ; celui-ci en viendra à bout s'il est appliqué soigneusement, remettant un nouvel emplâtre de huit jours en huit jours; raser le poil sur l'endroit enflé, & continuer jusqu'à ce que le mal soit entierement fondu.

Les pauvres gens pourront se servir de ce remede quand il leur sera resté quelque partie enflée par la chûte des humeurs froides, ou aux bras, ou aux jarrets, & même aux mains, il résoudra les loupes au genouil, & même toutes les loupes par-tout ailleurs ; mais ce sera en un mois, quelquefois en deux ou trois ; d'autres ne guériront

Chap. LXXVIII. point du tout, selon la grandeur & la qualité du mal; il faut changer d'emplâtre de quatre jours en quatre jours pour les hommes.

Pour une atteinte.

Chap. LXXIX. LEs Chevaux s'attrappent les uns les autres, & s'emportent la piéce sur la couronne du pied, ils s'attrapent aussi eux-mêmes les pieds de devant avec ceux de derriere.

Ces atteintes sont aisées à connoître par la playe: on voit la piéce enlevée & le sang qui en sort, & souvent le Cheval en boite.

Si la playe est pleine d'ordure ou de bouë, il la faut bien nettoyer & laver avec du vinaigre & du sel; s'il y a quelque morceau de chair qui soit détaché, il faut le couper, & ensuite faire durcir un œuf, le couper en deux, le poudrer avec du poivre, puis tout chaud l'appliquer sur le mal, & le bien lier; si le Cheval n'est guéri pour la premiere application, il faut la réiterer le lendemain.

Les Chevaux au tems des gelées, lorsqu'ils sont cramponnés avec des crampons fort longs, s'attrapent d'une jambe à l'autre avec un crampon, ou avec un cloud de glace, & se font un trou au-dessus de la couronne: ou dans le pâturon, ce qui est assez dangereux: il faut d'abord laver le mal avec du vinaigre chaud, puis remplir le trou avec du poivre, & mettre un restrainctif noir par dessus, qu'on fera avec de la suye de cheminée, du vinaigre & des blancs d'œufs, ou bien avec du bol & du vinaigre, ou beaucoup mieux avec de la chaux mêlée & détrempée avec de l'eau seconde: on réiterera le lendemain le tout, & sans doute il guérira. Pour l'atteinte faite avec un crampon, lorsque le trou est sur la couronne & qu'il est profond, pilez de la poudre à pistolet, & la démêlez avec de la salive comme pour faire une amorce, emplissez-en le trou de l'atteinte, mettez-y le feu pour faire brûler la poudre, & le lendemain réiterez la même chose; empêchez que le pied ni l'atteinte ne se mouillent, & de tems en tems lavez l'atteinte avec de l'eau-de-vie, elle guérira pour profonde qu'elle soit, si le tendon n'est pas attaqué.

Que si on n'y voyoit pas assez d'amendement, on peut faire fondre un peu de l'emplâtre divin, avec de l'huile rosat dans une cueillere, & en bien imbiber du coton qu'on mettra dans le trou de l'atteinte, un emplâtre du même onguent par-dessus, & panser le Cheval tous les jours de la sorte jusqu'à guérison, qui sera dans peu de tems, si le tendon n'est pas atteint. Si l'atteinte est profonde, & que nonobstant les remedes ci-dessus, le Cheval boite toujours, ou que la partie au-dessus de l'atteine enfle, & que la corne se resserre & le pied

s'étraiſſiſſe au-deſſus, il eſt bien à craindre que le tendon ne ſoit corrompu par l'atteinte précédente ; il le faut ſonder exactement, & ſi on trouve que le trou de l'atteinte aille juſqu'au tendon, il faut panſer le mal comme nous dirons aux javars encornés, ci-après. Que ſi l'atteinte a été négligée dans un voyage, quoiqu'un Cheval ne boite guéres au commencement, la pourriture s'y engendre par le froid & par l'ordure, enſorte que le mal devient une atteinte encornée ; pour lors après une ou deux applications d'emmielure, on eſt obligé d'y mettre le feu, & le traiter comme nous dirons parlant des javars encornés : Et ſi Cheval le léche, jamais il n'en guérira tant qu'il le léchera ; il faut donc evelopper le mal avec les remedes dont nous parlerons dans les Chapitres ſuivans.

S'il reſtoit de la pourriture au fond du mal, ſuppoſé que le tendon ne ſoit pas gâté, ce qu'on connoîtra avec la ſonde, lorſqu'elle ne peut pénétrer juſqu'au tendon, pour empêcher que le tendon ne ſe corrompe, ſur-tout ſi le trou fait par le crampon ou autre choſe n'eſt bien net, & qu'il y ait de la pourriture au fond, ou qu'il faſſe de la matiere ou une enflure, une dureté ou une groſſeur au-deſſus, ou à côté du mal, lors lavez le mal avec du vin chaud, & appliquez l'onguent du Schmit dans le trou, & continuez ; ſi le mal eſt de longue durée, que le Cheval continuë à boiter, que l'enflure durciſſe & augmente, ou que la matiere en ſorte, ayez recours au Chapitre des javars encornés qui ſuit après celui-ci ; car aſſurément le tendon en eſt attaqué, & lors il faut qu'il ſoit extirpé, ou le mal ne guérira jamais.

Des Javars

IL y a trois ſortes de javars, les ſimples, les nerveux & les encornés : le javar ſimple eſt le plus ordinaire, c'eſt une tumeur engendrée par une humeur corompue, contenuë entre cuir & chair : il vient dans tous les endroits du pâturon, & particulierement au derriere du pâturon ; le Cheval purge par cet égoût l'humeur pourrie qui s'eſt amaſſée en cet endroit ; le javar eſt au Cheval, comme un cloud aux hommes, il fait douleur lorſqu'on le preſſe avec le doigt, & preſque toujours fait boiter le Cheval avant qu'il ait ſuppuré, c'eſt-à-dire, avant que le bourbillon en ſoit ſorti : Les javars ſont quelquefois des reſtes de gourmes ou autres impuretés que la nature pouſſe au-dehors, & ils viennent ſouvent par des meurtriſſures & des heurts, ou pour avoir laiſſé amaſſer de la craſſe dans le pâturon, laquelle s'échauffant devient âcre, & cauteriſe le cuir ; le javar ſimple eſt facile

à guérir, & le Cheval n'en vaut pas moins quand il en est quitte. Les javars nerveux sont appellés nerveux, parce qu'ils sont au dessous ou dessus, ou à côté des nerfs; il y en a de trois sortes, les premiers sont rares, & on en voit très-peu.

C'est une tumeur qui se forme sous un des nerfs du pâturon: & qui étant couverte du nerf, ne peut pousser la matiere au-dehors, & cause une si grande douleur au Cheval, qu'il lui donne la fiévre, & le fait boiter, tout bas, parce que tous les ramollitifs, les anodins, ni aucuns remedes ne peuvent porter leur vertu sur la tumeur, qui est comme enfermée sous les nerfs & les tendons du pâturon. La partie qui est éloignée du cœur, qui est le principe de la chaleur, qui ne peut elle seule cuire & digerer cétte humeur crue, il faut donc que le Cheval souffre, & souvent qu'il périsse: ce mal est plus dangereux que le javar encorné; & la cure en est toujours extrêmement difficile.

La seconde espece de Javars nerveux, vient sur un des nerfs du pâturon, il fait enfler le pâturon & la jambe, il fait extrêmement boiter, & souvent il tombe une très-grande escarre au lieu d'un bourbillon; mais en chargeant la jambe, & appliquant un bon remolitif sur le javar, le bourbillon étant tombé, & l'escarre étant faite, on le panse avec l'onguent du Schmit, ou avec l'onguent qui suit, si on n'a point du Schmit. Prenez une livre de miel, deux onces de vert de gris en poudre fine, & de la farine de froment à discretion pour l'épaissir, puis ajoutez-y un petit verre de très-bon esprit de vin: appliquez de cet onguent avec de la filasse sur ces playes, & continuez à panser tous les jours, & bassinez la jambe, & particulierement le nerf enflé avec du vin chaud, dans lequel on met un peu de beurre, & par-là on guérira le Cheval.

Il y a une troisiéme sorte de javars nerveux très-dangereux, qui viennent plus haut que le boulet, à côté du gros nerf aux jambes de derriere. Souvent les Chevaux après avoir été traités de ce mal sept ou huit mois, en demeurent estropiés: plus ils sont situés sur le nerf, plus ils sont méchans & difficile à guérir: ils sont très-douloureux: car ils font boiter tout bas, perdre le manger, & causent la fievre, & presque tous ceux qui ont ces sortes de javars souffrent tant de douleur, qu'ils n'appuyent point le pied à terre, & en meurent. Voilà les trois sortes de javars nerveux expliqués, reste à parler des encornés, qui est la troisiéme espece de notre premiere division en javars simples, nerveux & encornés.

La troisiéme sorte de javars est l'encorné: celui-ci est encore dangereux, car il ne tient point de la corne & de la couronne, il estropie

ſouvent le Cheval, parce qu'il l'oblige à faire quartier neuf : après quoi un Cheval vaut beaucoup moins ; & ce quartier ne vaut guéres.

Voilà les trois ſortes de javars, & pour les guérir nous propoſerons les remedes par le même ordre que nous les avons expliqués.

Remedes pour les Javars ſimples.

Pour guérir un javar ſimple, il en faut faire ſortir le bourbillon, qui eſt un morceau de chair pourrie, qui eſt entre cuir & chair ; & quand il eſt dehors, le javar eſt guéri. Pour cet effet, prenez gros comme un œuf de levain fait avec de la farine de ſeigle, deux ou trois gouſſes d'ail pilées, & une pincée de poivre, démêlez le tout avec du vinaigre, & le liez ſur le javar ; Ce remede aſſurément eſt très-bon, car en vingt-quatre heures il fait ſortir le bourbillon entier, ſans qu'il y reſte aucune impureté au fond du mal ; ſi vous ne pouvez trouver du levain de ſeigle, prenez du levain de pâte de froment, ou faites ce qui ſuit.

Prenez le blanc de deux ou trois poirreaux, au défaut de poirreaux, deux oignons blancs, pilez-les, puis mêlez parmi gros comme un œuf de vieil-oingt, & une pincée de graine de moutarde, mêlez le tout & l'appliquez ſur la tumeur, & continuez cette application tous les jours, le bourbillon ſera bien-tôt ſorti ; enſuite baſſinez avec de l'eau-de-vie, & appliquez ſur la playe qui eſt reſtée, après que le bourbillon ſera ſorti, l'onguent que j'ai dit ci-devant avec du miel, du vert de gris, &c. & continuez de la ſorte, le Cheval ſera bien-tôt guéri : ſi le javar avoit fait une très-grande eſcarre, comme il arrive quelquefois, il faut bien nettoyer la playe avec de la filaſſe, y appliquer l'onguent ci-deſſus, qui eſt très-excellent, ou frottér le mal avec une herbe nommée *Chelidonia major*, en François de l'éclaire : elle vient toujours à l'ombre, & ſon ſuc eſt jaune ; il la faut concaſſer, tirer le jús, & en frotter le mal, & lier le marc par-deſſus ; rien ne ſe deſſéche mieux que cette herbe : vous pouvez, ſi vous voulez, faire ce qui ſuit, pour faire ſortir le bourbillon du javar ſimple.

Hachez bien menu deux ou trois gros oignons, faites-les cuire dans de l'eau, avec une poignée de mauves, & autant de ſeneçon ; le tout étant cuit, écoulez toute l'eau & la jettez, ajoutez une poignée d'ozeille crue, & pilez le tout en pâte, mêlez parmi de la farine de lin pour l'épaiſſir, & en faites un cataplaſme, que vous étendrez ſur de la filaſſe, pour l'appliquer chaudement ſur le javar : Vous pouvez a-

CHAP. LXXX.

vant d'y mettre de la farine de lin, si le javar est fort dur, y ajouter de la graisse de porc, ou un peu de basilicum, pour l'appliquer comme dessus.

Dans une ou deux applications, si vous renouvellez toutes les vingt-quatre heures, le bourbillon sera dehors, & laissera un trou, que vous panserez comme nous avons dit.

Ce mal est commun & ordinaire aux jeunes Chevaux, les drogues suivantes y sont fort propres, vous en prendrez les plus commodes, l'huile vieille, le beurre, les graisses de geline, d'oye, de canard, de porc, les mouelles de cerf & de bœuf, l'on en fait des composés avec de la farine de seigle, ou de la mie de pain.

On peut se servir des emplâtres de dyachilon & des mucilages, ou du basilicum; mais comme on doit chercher les remedes les plus aisés à composer, & ceux de moindres frais, vous pouvez choisir un de ceux que j'ai donné qui sont très-bon.

Remede pour les Javars nerveux.

CHAP. LXXXI.

POur la premiere sorte de javars nerveux, qui ne peuvent venir en maturité étant trop enfoncés, & sous les nerfs qui empêchent l'action des médicamens qu'on y applique, les remedes ci-devant ordonnés feront peu de chose : l'emmielure blanche amolira mieux la partie, elle est décrite au Chap. CLXXXIV. & y ajouter de plus la thérebentine & la farine de lin, envelopper tout le pâturon avec cette composition, & charger la jambe jusqu'au haut, avec de la lie de vin rouge toute froide, pour empêcher la chûte des humeurs.

Si en quelque endroit il y a apparence que le javar veuille venir en matiere, il faut donner des boutons de feu tout autour de cet endroit, & percer le cuir, environ huit ou dix, selon l'espace qu'il y a; on fait un cercle de boutons de feu autour du lieu qui paroît vouloir venir à suppuration, quelquefois on en donne encore au-delà, selon l'espace & l'apparence d'attirer la matiere par ces boutons qui doivent tous percer le cuir, & sur l'endroit où il a paru de la matiere; il faut appliquer un plumaceau frotté de basilicum, & par-dessus un bon cataplasme fait avec de l'emmielure blanche, comme je viens de dire, tenir toujours la jambe chargée avec l'onguent du Duc, ou avec de la lie de vin, & continuer à le panser tous les jours, jusqu'à ce que l'escarre des boutons de feu soit tombé, ou que le mal vous fasse connoître qu'il faut resserrer; par exemple, si d'un bouton de feu à l'autre vous connoissiez que la peau se détache de la chair, & que la matiere

vienne en trop grande abondance, il ne faut plus mettre d'emmielure blanche, mais le remede ſuivant.

Mettez une livre ou deux de thérébentine commune dans un pot de terre, faites chauffer la thérébentine peu à peu en remuant avec une eſpatule de bois, & l'épaiſſiſſez avec de la ſuye de cheminée fort fine, en remuant toujours auprès d'un petit feu. Quand le tout ſera réduit en forme d'emmielure, lavez tout le mal de votre Cheval avec de l'eau-de-vie, & ayant mis de ce remede chaud ſur de la filaſſe, appliquez-le ſur le mal, & continuez cet appareil. C'eſt une maniere de reſtrainctif, qui ôte la douleur, & empêche les humeur de fluer trop abondamment ſur la partie.

Toutes les fois que vous ferez chauffer ce reſtrainctif, il faut toujours remuer auſſi long-tems qu'il ſera auprès du feu, car ſans cela, il ſe mettra tout en grumeaux.

Ne donnez point d'avoine au Cheval, mais donnez-lui du ſon mouillé : cette ſorte de javar ne doit pas être négligée ; quoiqu'on y apporte tout le ſoin imaginable pour l'ammener à ſuppuration, on aura bien de la peine à en venir à bout : je propoſerai encore quelques remedes pour les javars qui ſont ſur le nerf, & qui font boiter le Cheval, ſans qu'il y aye du péril, avant que le bourbillon ſoit ſorti : on pourra choiſir ce qui lui agréera le plus.

Remede pour la ſeconde eſpece de Javars nerveux.

La ſeconde eſpece de javars qu'on appelle nerveux, qui viennent dans le pâturon ſur un nerf, cauſent une grande douleur, & font enfler la jambe, mais par les bons remedes on les guérit.

Premierement il faut tous les jours frotter la jambe enflée avec l'onguent du Duc, & enſuite faire ſortir le bourbillon par l'un des remedes précédens, comme celui de levain de ſeigle avec l'ail, ou celui des poirreaux avec le vieil-oingt, ou bien par l'un des ſuivans.

Prenez beurre frais & huile d'olive, de chacun quatre onces ; faites-les chauffer avec une demi-livre d'eau commune, puis épaiſſiſſez-les avec deux onces de farine de lin, & cuiſez le tout comme ſi vous vouliez faire de la bouillie, y ajoutant ſur la fin de la cuiſſon deux onces de fiente de pigeon en poudre, & appliquez chaudement ſur le javar, ayant auparavant raſé le poil avec des ciſeaux.

Si ce remede ne fait pas aſſez d'effet, ſervez-vous de la compoſition ſuivante, qui ſera faite avec des feuilles de Paſdane, en Latin, *Tuſſilago*, d'ozeille longue & de mauves, de chacune une poignée, faites-les cuire ſous les cendres ; étant cuites, pilez-les, & les mêlez avec du beurre ſalé pour l'appliquer chaudement ſur le javar, il ſera

sortir le bourbillon : si ce remede ne réussit pas, faites ce qui suit.

Faites cuire quatre oignons de lys sous les cendres, pilez-les ensuite, y ajoutant de la graisse de poule, ou autre, trois onces; deux onces d'huile de lin, deux jaunes d'œufs durs; melez bien le tout ensemble dans un mortier, & en appliquez sur le javar chaudement avec de la filasse & une enveloppe.

Il faut toujours charger le nerf de la jambe, s'il est enflé, & lorsque le bourbillon est sorti, laver la jambe enflée avec du vin chaud & du beurre, & la frotter avec l'onguent du Duc.

Lorsque le bourbillon est sorti, il faut mettre dans le trou un plumaceau frotté de basilicum : le plumaceau est un morceau de filasse roulé en forme de tente, il fera suppurer le reste de la chair pourrie qui est dans le trou, & il détergera : si dans le trou il y avoit de la chair baveuse & pourrie, il y faut mettre un plumaceau ou une tente frottée d'égyptiac, il mondifiera & fera tomber la chair morte.

Quand la chair sera revenue belle & nette, il faut se servir, ou de suc d'éclaire, & lier le marc dessus, ou de charbon pilé, ou de la couperose brûlée, qu'on appelle *calcanthum*, qui est plus dessicative, ou bien des cendres tamisées : Il y en a qui lavent la playe seulement avec de l'eau-de-vie, ou de l'urine, & la poudrent avec de l'écaille d'huitre calcinée, c'est-à-dire brûlée, puis mise en poudre fine; ou avec de vieille corde de batteau séche & pilée.

Si la playe que le javar a fait, en jettant son bourbillon, est extrêmement grande, on peut la modifier avec le mondicatif d'opium, puis la dessécher avec l'onguent *mirtiatum*, si vous ne voulez pas prendre la peine de composer l'onguent avec du miel, du vert de gris, l'esprit de vin & la farine.

Des Javars nerveux de la troisiéme espece.

Reste à traiter des javars nerveux de la troisiéme espece, qui viennent plus haut que le boulet, sur le nerf ou à côté d'iceiui aux jambes de derriere, & souvent vis-à-vis du mouvement du boulet, & lors la douleur en est plus grande, à cause que les ligamens qui sont autour du boulet en souffrent, aux autres qui sont plus haut dans la jambe, il n'y a que les nerfs qui en soient attaqués, ou sur le haut du boulet de la même jambe; ils sont si dangereux, & causent une si grande douleur, que non-seulement le Cheval met peu ou point du tout le pied à terre, mais il en meurt, s'il n'est bien secouru; & quoiqu'il le soit très-bien, il demeure souvent estropié.

Premierement pour le traiter, il faut saigner le Cheval au col; le suspendre, s'il ne s'appuye point sur la jambe malade, & lui faire bonne

bonne litiere qu'il puiſſe ſe coucher. Si on remarque qu'il ſoit aſſez vigoureux pour ſe pouvoir relever, car c'eſt une très-fâcheuſe & très-peu profitable méthode de ſuſpendre les Chevaux, quand on peut s'en paſſer, & quand ils ſe peuvent coucher & relever, il n'en faut venir là qu'avec grande raiſon, enſuite appliquer ſur le javar & tout autour de l'emmielure blanche, pour attirer à ſuppuration, & frotter toute la jambe avec l'onguent de Montpellier, ou au défaut avec de la lie de vin toute froide, & continuer de la ſorte pour faire tomber le bourbillon, & barrer la veine en haut de la cuiſſe, & au-deſſous du jarret avec une étoile de feu, ſi la jambe n'eſt point trop gorgée, ce qui arrêtera un peu le cours & la chûte des humeurs, & mettre ou l'emmielure ou des émolliens pour faciliter la chûte du bourbillon, s'il y en a à tomber, lequel quoique tombé, le Cheval demeure ſouvent auſſi boitteux comme auparavant, c'eſt-à-dire à ne ſe pouvoir ſoutenir ſur le pied; ſi cela eſt, il faut donner autour du mal une douzaine de boutons de feu, & percer le cuir, & continuer à appliquer l'emmielure blanche tout autour du mal, comme j'ai déja dit. L'eſcarre des boutons tombée, s'il n'y a point d'amendement, il faut ſe ſervir du couteau de feu pour faire ouverture; car le bourbillon qui eſt ſorti, ne laiſſe preſque pas de trou ouvert; mais une playe baveuſe, d'où ſouvent il diſtile des eaux rouſſes ou des matieres recuites qui tirent ſur le jaune, & qui tous viennent du nerf, & votre Cheval demeure toujours extrêmement boiteux, & même ne met pas le pied à terre. Ces matieres nerveuſes que je viens de décrire, ſont celles qui marquent la foibleſſe de la partie, la débilité des nerfs d'où le mouvement naturel eſt empêché, & on ne peut arrêter ces matieres & empêcher leurs cours, ce qui deſſéche, débilite & affoiblit les nerfs, qu'en rayant toute la jambe dedans & dehors avec le feu, depuis le jarret en bas, & un bon ciroine par deſſus pour concentrer la chaleur naturelle.

Ces ſortes de javars donnent la fiévre au Cheval, le dégoûtent & le font mourir, ſi on n'en a un extrême ſoin, leur donnant ſouvent de bons lavemens avec du policreſte, le nourriſſant avec la corne, comme nous avons enſeigné tout au commencement, s'ils ne mangent point du tout, & les abreuvant avec de l'eau blanche, & les panſant tous les jours avec ſoin.

On feroit très-bien à ces ſortes de javars de donner au Cheval dans du ſon mouillé, deux onces de foye d'antimoine en poudre, s'il le veut manger dans du ſon mouillé, & le lendemain une once de poudre cordiale dans du même ſon mouillé, puis le troiſiéme ne lui rien donner; recommencer à lui donner le quatriéme jour du foye

d'antimoine, le lendemain de la poudre cordiale, & le jour d'après ne lui rien donner, & continuer ce procedé jusqu'à guérison. Cette méthode avancera beaucoup la guérison du javar, par la dissipation que cette poudre fera des mauvaises humeurs qui tomboient sur la partie affligée. Vous noterez qu'à ces sortes de javars, les Chevaux sont souvent vingt ou vingt-cinq jours sans mettre le pied à terre, & quoique le javar aye paru d'un côté de la jambe, il se fait un renvoi d'humeurs qui passent entre le gros nerf & l'os, & paroissent à l'autre côté, sans qu'il s'y fasse ouverture, mais seulement l'enflure avec douleur. Et comme il est besoin de faire une plus grande ouverture, vous ferez ce qui suit.

Ayez une sonde courbée pour sonder le javar, la sonde vous fera voir le fond du mal, qui pénétrera sous le nerf; mais s'il va si avant sous le nerf, que la sonde vous fasse connoître que le trou du javar va dans les tendons, ou dans le mouvement du boulet, il ne faut pas hasarder l'incision, car on causeroit la fiévre, & peut-être la mort; il ne faut hasarder l'incision dont je parlerai ci-après, que lorsque la sonde entre droit jusqu'à l'os, qui de-là va sous le gros nerf, & passe de l'autre côté de la jambe; mais si la sonde va dans le nerf, tondez toute la jambe, & la rayez toute des deux côtés avec le feu depuis le jarret en bas, les rayes du côté, comme c'est l'ordinaire, à demi doigt l'une de l'autre jusqu'au dessous du boulet; & à l'endroit où est le trou du javar, percer le cuir, & donner un bouton de feu fort large, & huit ou dix petits boutons autour du javar, qui tous perceront le cuir. Il faut prendre garde vis-à-vis du javar de l'autre côté du nerf, que sans doute il y aura enflure : sur cette enflure il faut donner cinq ou six boutons de feu & percer le cuir, barrer la veine avec une étoile de feu au haut sur le plat de la cuisse, & au bas au-dessous du jarret, pour arrêter le cours des humeurs, appliquer sur le tout de la poix noire fonduë, pour en couvrir toutes les rayes de feu, c'est-à-dire toute la jambe; puis de la bourre par dessus, & une enveloppe sur le tout; on laissera les choses en cet état neuf ou dix jours, jusqu'à ce que les escarres tombent. Le feu donné de cette maniere, arrêtera le cours des humeurs qui se seroient jettées en trop grande abondance sur la partie malade, & les nerfs se desséchent, parce que l'humeur qui les nourrit, sort en matiere, & le rend incapable de service après que le Cheval est guéri.

Il faut donner des lavemens avec du policreste pour lui appaiser le battement de flanc que le feu lui aura causé, lui faire bonne litiere, ne lui donner que du son mouillé, & panser le mal ensuite comme une playe ordinaire avec de l'onguent du Schmit. Et si dans le

cours du mal, il y a encore quelques boutons de feu à donner, pour faire couler quelque matiere enfermée entre cuir & chair, il ne faut pas héſiter & continuer avec beaucoup de diligence, car c'eſt ici un des plus grands maux que le Cheval puiſſe avoir.

Reſte à parler de la maniere de traiter le javar nerveux avec l'inciſion qu'on fait avec le couteau de feu, lorſque la ſonde va droit à l'os, ou même en montant ſans pénétrer dans les tendons ou dans le nerf, ni dans le boulet même, lors il faut faire inciſion avec un couteau de feu tranchant de haut en bas juſqu'au fond, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'os, faiſant bonne ouverture, puis avec la ſeconde courbée vous trouverez que le mal traverſe la jambe, & que la ſonde répond de l'autre côté, paſſant ſous le nerf près de l'os : il faut faire ouverture à l'endroit où la ſonde aboutit, & couper encore de haut en bas juſqu'au fond du mal. Ces deux ouvertures faites, ſondez par tout, pour connoître s'il n'y a point d'autre fond, car il faudroit couper & ouvrir juſqu'au fond toujours avec le couteau de feu ; enſuite il faut rayer la jambe & tout le boulet avec le feu, à côté des ouvertures, & par tout plus bas & plus haut qu'icelles, afin de reſſerrer cette partie, empêcher la chûte des humeurs, & barrer la veine ſur le plat de la cuiſſe avec une étoile qu'on fait de cinq ou ſix rayes de feu, & au bas & au-deſſous du jarret autant ; puis vous mettrez de l'huile de laurier dans les ouvertures faites avec le feu, de la filaſſe ſur l'huile, le laiſſer de la ſorte deux jours, remettre encore ſur les inciſions faites avec le feu, de l'huile de laurier en abondance, de la filaſſe par-deſſus, & une enveloppe comme auparavant pour tenir le tout, & le laiſſer de la ſorte encore deux jours : cette huile ôtera une partie de la douleur cauſée par le feu, car elle diminuera la chaleur étrangere dans les quatre jours qu'elle aura été deſſus ; après quoi il faut panſer les ouvertures comme des playes ordinaires avec l'onguent de Schmit ou autre, prenant garde ſoigneuſement que la chair ne ſurmonte : ce qui arrivera ſi vous ne panſez votre mal tous les jours, & que vous ne vous ſerviez pas de l'onguent du Schmit, ou de celui du Docteur, qui eſt un vrai mondicatif ; & à chaque fois qu'on leve l'appareil, laver toutes les playes avec de l'eau ſeconde, & l'onguent enſuite, vous tiendrez la playe belle & nette, qu'il faudra ſécher finalement en la lavant avec de l'eau ſeconde, & par deſſus de la vieille corde pilée.

Le Cheval aura ſans doute des battemens de flanc par la douleur des inciſions faites avec le feu, comme auſſi des rayes, il lui faut donner de bons lavemens avec deux onces de policreſte, le nourrir avec du ſon, dans lequel vous mettrez du foye d'antimoine en poudre, deux onces tous les jours ; que s'il ne veut pas manger le ſon avec le

foye d'antimoine, ne lui en donnez plus; mais de la poudre cordiale, de deux jours l'un, environ une once chaque fois.

Et comme les chairs peuvent surmonter, servez-vous pour les dissiper du caustic suivant, qui est très-bon, non-seulement à cela, mais pour faire tomber des esquilles du petit pied par les cloux de ruë, ou autrement, comme encore pour les playes baveuses & vilaines.

Caustic liquide excellent.

En pansant les playes faites par les incisions, si la chair surmonte beaucoup, ou que les playes soient baveuses ou vilaines, il faut avant d'appliquer l'onguent du Schmit ou du Docteur, vous servir du caustic qui suit pour en laver les playes, après les avoir bien essuyées, & de l'onguent par dessus, avec de la filasse sur l'onguent: ce même caustic sert aussi lorsqu'il y a beaucoup de démangeaison aux playes sur la fin de la guérison, & que les Chevaux se frottent & se mordent; en les lavant tous les deux jours avec ce caustic, & de la poudre de vieille corde par dessus, les Chevaux n'y souffriront plus de démangeaison, non-seulement à ces sortes de playes; mais à celles du garrot & d'ailleurs.

Prenez deux onces de bon esprit de sel, autant de bon esprit de nitre, mettez-les dans un matras, laissez passer l'ébulition, s'il s'y en excite, après ajoutez deux onces de mercure courant (qui est le vif argent) faites consommer le mercure par les esprits, chauffant médiocrement le matras, lequel ne paroissant plus, ajoutez deux dragmes de bon opium; le caustic sera fait, il faut le garder dans une fiole.

Vous remarquerez que si cette sorte de javar s'est fait connoître au croissant de la Lune, vous aurez grande peine à le guérir; que s'il a paru au déclin, la cure en sera plus aisée.

J'ai fait traiter quelques Chevaux qui avoient de ces javars, deux desquels ont été boiteux & malades plus de six mois, & d'autres en sont demeurés estropiés, d'autres en sont guéris assez promptement, lors particulierement qu'il a fallu faire l'incision.

J'ai fait traiter un javar nerveux qui fit des désordres extraordinaires; je vous le décrirai, pour vous faire voir combien ce mal est difficile à traiter. D'abord je fis mettre sept à huit boutons de feu qui perçoient le cuir par-tout, ensuite je mis une bonne emmielure tout autour, je fis charger toute l'autre jambe & la cuisse, de peur qu'il ne devînt fourbu, car il ne se soutenoit point sur la jambe malade; je le faisois panser tous les jours, au bout de huit jours tout le

mal descendit sur le pâturon, qui perça en cinq ou six endroits tout autour du pâturon vers la pince, je fis d'abord dessoller le Cheval, & mis autour de la couronne des défensifs faits avec de la chaux vive en poudre détrempée avec l'eau seconde, parce que la couronne étoit enflée de plus d'un pouce, & j'eus peur que le sabot ne tombât; je faisois panser tout le haut avec l'emmielure rouge, & cette enflure sur la couronne, qui étoit de deux ou trois doigts de large au long de la couronne, avec le défensif ci-devant, qui assurément est très-bon, des éclisses entortillées de filasse par dessus l'appareil, & même sur la toile qui le tenoit, & encore de bonnes ligatures de ruban de fil par-dessus les éclisses; je fus obligé de faire donner beaucoup de pointes ou boutons de feu dans le pâturon, pour percer le cuir aux endroits où la matiere paroissoit, & même dans la suite de fendre le cuir d'un bouton à l'autre, pour mieux évacuer les matieres qui venoient en grande abondance, mais non pas trop mauvaises, c'est-à-dire demi-cuites & sanguinolentes.

Finalement voyant que le Cheval ne mettoit point le pied à terre depuis cinq semaines que je le faisois traiter, je jugeai qu'il falloit se servir de quelque sorte de défensif qui ôtât mieux la douleur, en resserrant toutefois; je me servis donc de la thérébentine environ deux livres, que je fis chauffer, & ensuite je mis peu à peu de la suye de cheminée bien pilée, en remuant toujours, jusqu'à ce qu'à force de cuire, je fis une espece d'emmielure, dont je me servis, non-seulement autour de la couronne, mais tout autour du boulet jusqu'au haut du mal, frottant toujours bien la jambe avec l'onguent du Duc; & ce dernier défensif sur le bas, avec de la filasse par-dessus, & une bonne enveloppe; & par-dessus l'enveloppe, sur la couronne des éclisses, & encore une ligature pour tenir les éclisses en état; je n'eus pas continué de faire deux applications, que le Cheval s'appuya sur son pied, & finalement guérit par ce dernier remede. Etant guéri, pour ôter l'enflure qui étoit restée sur la couronne, & par tout où il y avoit eu du mal, & le pied desséché, je lui fis rayer toute la jambe avec du feu, depuis le dessous du jarret jusqu'à la couronne; ayant été dessolé quatre jours avant le feu, un bon ciroine sur tous les lieux rayés de feu, & de la bourre par-dessus; les escares tombées, on les guérit par la voye ordinaire, & la solle de même; après quoi on promena en main le Cheval dans des terres labourées un mois entier, la chair & la nourriture revint à la hanche, les nerfs s'étendirent, & le Cheval servit ensuite, mais il fut quatre mois à guérir de ce grand mal que j'ai décrit, pour servir de modéle à de pareils maux.

Ce qui sauva ce Cheval, est qu'il se couchoit & se levoit très-bien

CHAP. LXXXI.

avec trois jambes, il ne perdit pas le manger, & d'abord qu'il avoit le battement de flanc, les lavemens ne lui étoient pas épargnés, non plus que les onguens du Duc, ou de Montpellier, ſur les cuiſſes & jambes, ni le *Crocus metallorum* en poudre dans le ſon ; ſi le Cheval n'avoit été jeune, beau & bon, il auroit plus couté à guérir qu'il n'eût valu, il ne mangea d'avoine de trois mois entiers, mais ſeulement du ſon mouillé, de bon foin, de bonne paille & de bonne litiere ſans ceſſe, il étoit logé tout ſeul dans une petite écurie.

Des javars encornés, & atteintes encornées.

CHAP. LXXXII.

LE javar encorné eſt une tumeur ſur la couronne, qui eſt plus ou moins groſſe, ſelon que le mal eſt vieux ou nouveau, cette tumeur provient d'une matiere corrompuë, formée entre la corne & le petit pied, laquelle corrompt & noircit le tendon qui eſt au-deſſous de la couronne, ce qui attire les humeurs en cette partie d'où ſe forme l'enflure ſur la couronne. Et comme cette pourriture eſt combattuë par la chaleur naturelle, qui tâche à ſe défaire de tout ce qui eſt corrompu ou étranger, il ſe fait ouverture de cette groſſeur ; mais qui n'eſt aſſez grande que pour évacuer une partie de la matiere corrompuë, & non pas pour faire ſortir le tendon : c'eſt pourquoi comme la guériſon de ce mal dépend de faire ſortir ce qu'il y a de corrompu du tendon, il faut joüer du raſoir ou du couteau de feu.

Ce mal eſt aiſé à connoître & difficile à guérir : il faut introduire la ſonde dans le trou de l'enflure, pour ſçavoir où le mal pénétre ; s'il entre beaucoup dans la corne, & ſous la couronne, le quartier qui eſt au-deſſous de l'enflure ſe deſſéche, & ſe ſerre, & ſouvent le Cheval en boitte tout bas ; mais ſi (comme il arrive quelquefois) le piéd n'eſt pas deſſéché au-deſſous de l'enflure, le Cheval n'en boitte que peu ou point.

Avant de parler de la guériſon du javar encorné, ou de l'atteinte encornée, qui eſt la même choſe, hors que l'un vient d'une cauſe interieure, & l'autre d'une cauſe exterieure, je dirai qu'il y a aſſez avant ſur la couronne, entre le petit pied & la corne, un cartilage blanc qu'on appelle *tendon*, qui eſt inſenſible : il y a environ un demi-pouce de largeur, & de longueur depuis les talons juſques près du dernier clou de fer des pieds de derriere, & au même endroit aux pieds de devant : il y a deux tendons à chaque pied, l'un au quartier de dedans, & l'autre au quartier de dehors : ils commencent & finiſſent vis-à-vis l'un de l'autre, & à la pince, il y a plus de trois doigts du bout d'un tendon à l'autre. L'humeur ou la matiere du

javar étant formée près de ce tendon, le noircit & le corrompt, toutes les parties voisines d'abord se déchargent des humeurs sur cette partie, ce qui forme la tumeur : ce tendon étant corrompu en l'une de ses parties, fait que la corruption suit la plus prochaine, ainsi le mal augmente tous les jours, & finalement le javar court & suit jusqu'au bout du tendon, si on ne l'arrête en coupant ou extirpant le tendon; car l'humeur qui a commencé à le noircir & le corrompre, ne se peut arrêter : le seul remede est de couper ou de faire sauter ce qu'il y a de tendon corrompu, afin d'empêcher l'humeur de gâter ce qui en reste de bon & entier, & ainsi suivre jusques vis-à-vis du dernier clou du fer, qui est le bout du tendon.

Les atteintes encornées viennent d'une cause exterieure, mais elles font le même effet ; le Cheval s'étant blessé sur la couronne avec un crampon de l'autre pied, ou bien de quelqu'autre chose, la blessure aura été fort près du tendon, la chair meurtrie vient ordinairement en matiere, qui touchant le tendon le corrompt, ou même la blessure est venue jusqu'au tendon, qui sera noirci, & qui fera le même désordre que nous avons dit du javar encorné ; ainsi il n'y a nulle difference dans la guérison d'une atteinte encornée, & d'un javar encorné.

Souvent un Cheval aura eu une atteinte qui pénétrera jusqu'au tendon, qui guérira en apparence, & le trou se bouchera ; & la playe, s'il y en a, se consolidera facilement, il n'en boittera plus, la playe consolidée & fermée, le Cheval étant droit on le croira guéri ; mais comme le tendon est touché, & qu'il est insensible à plusieurs Chevaux, il ne fait plus boitter ; mais l'humeur s'assemble en cette partie, & peu à peu en fait une grande atteinte encornée qui sera six mois à paroître, parce que le Cheval sera peu sensible, & que la matiere qui corrompt le tendon n'est ni âcre ni maligne pendant ce tems-là.

Les javars & atteintes encornées, que l'on doit traiter de la même méthode, sont plus dangereuses & difficiles à guérir au quartier de dedans qu'à celui de dehors, & plus profondement elles pénétrent, plus la guérison en est retardée ; car il y a quelques Chevaux qui ont le tendon bien plus profond au-dessous de la couronne que les autres, & c'est à ceux-là que la sonde pénétre fort avant, & si fort, que bien souvent le mal passe au travers entre le petit pied & la corne, & a communication au quartier sous la solle, ce qui retarde beaucoup la guérison.

Il y a deux méthodes de traiter les javars encornés, l'une avec le feu, & l'autre avec le rasoir & des cauteres ou caustics, toutes deux

ſont bonnes, mais lorſqu'un Cheval a ſupporté long-tems un javar encorné, ou une atteinte encornée, il n'y a pas à héſiter, il faut travailler du raſoir, & ouvrir juſqu'au fond du mal, n'épargnant ni la corne, ni les chairs, mais faire inciſion & couper juſqu'à ce qu'on voye le fond du mal, & qu'on aye ſéparé tout ce qu'il y a de corrompu ſous la corne & ailleurs; que ſi ce n'eſt pas un javar inveteré, on peut choiſir la méthode qu'on voudra; mais il faut ſçavoir que le feu difforme & gâte la forme du pied, ce qui eſt long-tems à ſe rétablir, & il y paroît toujours, & ſouvent ne ſe rétablit point. Je commencerai par la plus aſſurée & la plus commune préſentement à ceux qui l'entendent, qui eſt avec le raſoir, qui fait moins de déſordre. Quand on a un javar à traiter, qu'on l'a ſondé pour voir quel fond il a, il faut remarquer enſuite juſques où l'enflure s'étend en allant à la pince, car le mal ne courra jamais au talon, & on jugera de-là que le tendon eſt corrompu juſqu'en cette partie où l'enflure finit; & pour la guériſon de ce mal, il faut d'une façon ou d'autre que ce tendon corrompu ſorte, comme étant un corps étranger dans le pied. Il faut remarquer avec la ſonde, ſi le mal eſt bien profond entre la corne & le petit pied; que ſi le trou conduiſoit la ſonde bien bas, & bien avant entre le petit pied & le ſabot, il faut commencer la cure par deſſoller, qui ſera un grand acheminement pour la guériſon; & ſi le tendon n'eſt pas bien profond, ce qui ſe juge en ce que la ſonde ne pénétre guéres avant, lors on peut ſe paſſer de deſſoller, quoique à tous javars encornés, on ne fera jamais de faute, au contraire on fera très-bien de deſſoller, & quatre ou cinq jours après on ſonde le trou du javar encorné, & la ſonde ira juſqu'au tendon; & pour le faire tomber & l'extirper, il faut environ un demi doigt plus avant que l'enflure, tirant vers la pince du pied, couper le poil ſur l'endroit où vous voulez attaquer le tendon, & pour cela faire ouverture avec un bouton de feu, pénétrer juſqu'au tendon, qu'il faut ſentir avec l'eſpatule courbée, ou avec le doigt encore mieux, & que le trou fait avec le bouton de feu ſoit aſſez ample pour y mettre le doigt du milieu ou le pouce; ſi le Cheval eſt grand, & que le bouton aille juſqu'au tendon; lors prenez ſix gros de bon ſublimé corroſif, deux gros d'aloës, le tout en poudre ſera bien mêlé, & vous prendrez un peu de cette compoſition que vous démêlerez avec de l'eſprit de vin pour en faire comme une boulette un peu dure, que vous introduirez juſques ſur le tendon au fond du trou fait avec le feu, & vous mêlerez encore de la compoſition ſuſdite avec du *baſilicum* ou autre onguent, & imbiberez très-bien deux tentes de filaſſe au-dedans & dehors d'icelles, vous les introduirez dans le trou que

que vous avez fait avec le feu, enſorte qu'elle le rempliſſe, & l'autre vous la mettrez dans le trou du javar juſqu'au fond ; ſi le trou n'eſt pas aſſez ouvert pour y mettre une tente, ouvrez-le avec un bouton de feu, & allez rencontrer le tendon ; c'eſt-à-dire, pénétrez juſqu'au fond, où la ſonde vous a guidé, & y fourrez ladite tente le plus avant qu'il ſe pourra, bien imbibée du cautere. Cela étant fait avec un bouton de feu beaucoup plus menu que le premier, donnez des pointes de feu & percez le cuir à un pouce de diſtance l'une de l'autre, pour entourer & ouvrir toute la groſſeur ou enflure que le javar a cauſé, ſans toucher en aucune façon à la couronne. Toutes les pointes doivent percer le cuir, & pénétrer un peu avant, puiſque cela ſe fait ſans péril à cauſe de l'enflure, & mettre ſur le tout une compoſition faite de thérébentine, miel & tarc, parties égales, & le tout chauffé & mêlé enſemble; la compoſition ſe mettra chaude ſur l'endroit brûlé, de la filaſſe par-deſſus, & une enveloppe ſur le tout, & bien proprement avec le bandeau lier le tout, que le Cheval n'y porte la dent, & ne lui donner que du ſon mouillé, & y mêler du foye d'antimoine en poudre deux onces tous les jours. Ces opérations cauſeront de la douleur au Cheval pendant cinq ou ſix jours, qu'il faut le laiſſer ſans le panſer, afin de laiſſer agir le cautere ſur le tendon & les parties voiſines, le ſaigner du col le lendemain du jour de l'application du cautere. Que s'il a du battement de flanc, donnez-lui le ſoir un bon lavement avec du policreſte environ deux onces, & le réiterez même le lendemain, s'il eſt beſoin.

S'il eſt délicat, il peut lui donner la fiévre, & un grand battement de flanc ; ſi cela arrive, donnez-lui de bons lavemens ; mais comme la fiévre ne provient que d'une cauſe extérieure qui eſt le cautere, quand il aura fait ſon effet, la cauſe étant ceſſée, l'effet ceſſera, & la fiévre diſparoîtra.

Si le Cheval perd le manger, comme il arrive ſouvent, il faut mettre dans un linge uſé une pelotte gourmande décrite ci-devant, qu'on attachera au milieu de ſon filet, la laiſſer machotter deux heures le matin & autant l'après-dîné, cela contribuera beaucoup à le faire manger.

L'eſcarre des pointes de feu ſera fort ébranlée lorſque vous leverez l'appareil ; pour le cautere, il ſe ſera attaché au tendon, & ne quittera priſe de long-tems ; mais il faut avoir la patience de le laiſſer agir. La nature travaillera à ſéparer la partie atteinte par le cautere ou cauſtic, & la ſéparer du vif, comme étant un corps étranger privé de nourriture, ſi elle ſe trouve vigoureuſe, l'eſcarre tombera

CHAP. LXXXII. plutôt, ſinon il la faut laiſſer faire & ne rien preſſer ni ébranler ; mais ſeulement continuer la premiere compoſition ſur les pointes du ſeu, & la renouveller tous les deux jours, juſqu'à ce que les eſcarres ſoient tombées, lors il n'y faut faire autre choſe, juſqu'à ce qu'elles ſoient guéries, que les bien laver avec de l'eau-de-vie, & ſur le tout de la filaſſe mouillée en eau-de-vie.

Pour les tentes qu'on a miſes ſur les deux bouts du tendon, lorſqu'elles auront fait leur effet, & que les eſcarres ſeront tombées, il faudra ſonder s'il n'eſt rien reſté du tendon, & ſi le cautere l'a fait entierement ſauter, afin de n'être pas obligé d'y mettre un nouveau cautere, comme celui qu'on a mis tout au commencement, & enſuite panſer les playes avec l'onguent du Schmit juſqu'à guériſon, brûlant la chair qui ſurmonte, ou la mangeant avec des poudres, comme on traite une playe.

Mondificatif ou Onguent du Docteur pour les javars encornés.

CHAP. LXXXIII. FAites fondre dans un pot une demie livre de graiſſe blanche, lorſqu'elle ſera toute chaûde, ajoûtez un quarteron de beurre frais, & d'huile d'*hipericum* autant, huile de laurier trois onces, ôtez du feu, & ajoutez demie-livre de thérébentine commune, quatre onces de *populeum*, & autant de couperoſe blanche, & quand il ſera à demi froid, mettez parmi le tout deux onces de borax en poudre fine, trois onces de vert de gris en poudre fine, & deux onces de réagal auſſi en poudre, & remuez bien le tout juſqu'à ce qu'il ſoit froid.

L'onguent du Docteur s'applique à froid ſur des plumaceaux ou des tentes, il déterge, ſéche & conſolide, ſans autre remede, il guérira la playe que le cauſtic ou cautere aura fait ſur la couronne autour du javar encorné ; que s'il y a quelque filandre, os de graiſſe, ou autre choſe à faire tomber, comme j'ai déja dit, ou quelque reſte de tendon, il faut appliquer ſur l'endroit qu'on veut faire détacher, du ſucre ou de la couperoſe blanche, & de l'onguent ſur le tout, ſi le mal n'eſt pas grand, le ſucre ſuffit ; mais ſi la choſe eſt fort attachée, il faut ſe ſervir de deux tiers de couperoſe blanche en poudre bien mêlée, avec un tiers de ſublimé en poudre.

Lorſqu'on veut faire détacher les os de graiſſe, les eſquilles d'os ou de filandres, il faut faire le contraire de ce que pratiquent les Maréchaux qui mettent du digeſtif, diſant qu'il ne faut pas rudoyer la partie ; le digeſtif humecte & adoucit, & ne rudoye pas comme ils diſent, c'eſt-à-dire, ne mange pas, ou plutôt n'eſt pas cauſtic ; mais

assurément il ne faut pas rudoyer de la maniere qu'ils l'entendent, mais il faut dessécher pour faire détacher l'esquille, l'os de graisse, ou silandre, car aussi-tôt qu'il sera desséché, il se détachera de la partie ; & le digestif qu'ils mettent dessus humecte trop, au lieu qu'il faut dessécher.

L'escarre étant tombée, toutes les fois que vous panserez la playe, lavez-la avec de l'eau seconde, ou le caustic liquide décrit ci-devant, cela la tiendra belle & nette ; s'il y a quelque trou qui pénétre dans la corne, ou même qui passe au travers du pied, il faut y mettre des tentes couvertes de cet onguent, & lorsqu'il ne sortira plus de matiere du fond du mal, c'est une marque assurée qu'il n'y a point de corps étranger, & que le Cheval est en voye de guérison ; & même lorsque la playe ne rend plus de matiere, c'est une marque de guérison.

Si le javar est au quartier de dehors, quand le Cheval ne boitte plus, & qu'il n'y a plus de fond, il vaut mieux le faire travailler que de le laisser dans l'écurie ; c'est en quoi le javar au quartier de dehors est plus aisé à guérir que celui qui vient au quartier de dedans ; car outre les raisons que j'ai dit, on empêche plutôt le Cheval de se frotter & s'écorcher, comme souvent il fait avec l'autre pied.

Souvent en traitant ces maux, si on n'est fort soigneux de les panser, la chair gagne & surmonte, en sorte que la playe est plus haute que la corne & que le reste du pâturon ; ce que vous empêcherez d'arriver, si vous lavez toujours la playe avec de l'eau seconde, ou de l'eau jaune ; mais si nonobstant cela la chair a trop gagné, lavez la playe avec le caustic liquide : s'il ne suffit, il faut la couvrir entierement de réagal en poudre, & mettre de la filasse séche par-dessus, & une enveloppe, & au bout de deux fois vingt-quatre heures qu'on sera sans y toucher, on mettra sur le mal l'onguent Egyptiac ou *Apostolorum*, ou celui du Docteur ci-devant, afin de faciliter la chûte de l'escarre, qui ne se détachera pas de sept ou huit jours, & vous aurez à lever une escarre épaisse d'un écu blanc, & la playe au-dessous sera belle & nette, qu'il faudra peut-être seulement dessécher avec des poudres dessicatives, qui peuvent être de la couperose blanche, ou quelques-unes de celles que je donnerai au Chapitre CVIII. comme est le tartre brûlé ou calciné, ou autre ; si cela est, le Cheval peut travailler.

Souvent lorsqu'on croit le javar ou l'atteinte encornée guérie, qu'il n'y a plus de fond, ni de la matiere sur les appareils, le Cheval recommence à boitter plus fort qu'auparavant ; s'il n'y a point de creux ou de fond, & que le Cheval boitte fort, c'est une marque assu-

rée qu'il reſte quelque bout de tendon corrompu, & que l'inciſion n'a pas été faite aſſez avant au fond de la couronne, allant à la pince, pour embraſſer tout le tendon corrompu; c'eſt pourquoi il faut recommencer, & faire ouverture avec un bouton de feu plus avant ſur la couronne, comme vous avez fait au commencement du procedé que j'ai enſeigné. Si en la premiere ouverture que vous avez faite, vous fuſſiez allé un pouce plus loin du trou du javar, vous auriez fait tomber tout le tendon; mais comme il n'a pas été fait de la ſorte, & qu'il eſt reſté du tendon, il faut recommencer l'opération pour faire tomber ce qui reſte de corrompu du tendon.

Mais je vous avertis que ſouvent quoique tout le tendon ſoit extirpé, néanmoins le Cheval boitte de nouveau tout bas, quoique le jour auparavant il fût preſque droit, & toute la pince dans l'eſpace qui eſt d'un tendon à l'autre, devient à être enflé de la hauteur d'un doigt; & il y a beaucoup de chaleur: cela eſt cauſé preſque toujours de ce qu'en panſant un javar encorné, lorſque le tendon a été coupé, ſi le Palfrenier qui tient le pied malade, le laiſſe aller rudement ſur le pavé, comme ils n'y manquent jamais ſi le Cheval eſt difficile, le ſabot s'ébranle par cette ſecouſſe qu'il ſe donne, poſant le pied rudement à terre, parce que le tendon qui le lioit eſt coupé, & cauſe le déſordre que nous voyons paroître à la pince par l'enflure, & la chaleur qui y paroiſſent, & font boitter le Cheval tout bas: on peut prévenir ce déſordre en faiſant reculer deux pas au Palfrenier qui tient le pied avant que de le poſer à terre.

Le remede à cette enflure d'abord qu'on s'en apperçoit, eſt de la graiſſer avec de l'huile de laurier, de la filaſſe par-deſſus, & une enveloppe pour tenir le tout, le laiſſer de la ſorte deux fois vingt-quatre heures, pour ôter la douleur & l'inflammation, ce que l'huile de laurier fera très-bien, ſi elle eſt naturelle, & non ſophiſtiquée. Les deux jours expirés, rayez de feu du haut en bas toute cette enflure, les rayes à un doigt l'une de l'autre, & même percez le cuir, & pénétrez dans la corne: vous percerez le cuir ſans danger, à cauſe de l'enflure qui empêche qu'on ne puiſſe rien gâter, graiſſez toutes les rayes que vous avez fait avec le feu, d'huile de laurier & de la filaſſe imbibée de ladite huile que vous mettrez par-deſſus, & une enveloppe ſur le tout: le lendemain remettez de nouvelle huile de laurier ſans la chauffer, ni toutes les autres fois non plus; & continuez juſqu'à trois fois de ſuite; ce qui ôtera la douleur du feu, & diſſipera l'enflure: puis mettez-y au bout de trois jours la compoſition de thérébentine, miel & tarc chauffés & mêlés enſemble, juſqu'à ce que les eſcarres ſoient tombées, après quoi l'eau-de-vie ſeule achevera de guérir les

playes, comme il a été procedé aux pointes de feu données sur l'enflure causée par le javar encorné.

Lorsque le mal pénétre bien avant au-dedans du pied, & que le tendon est si profond au-dessous de la corne, qu'il est situé peu éloigné de la sole au-dedans du pied, il faut en ces occasions, la premiere opération ayant été faite, le cautere appliqué, & l'escarre tombée, si le Cheval continue à boitter, & même davantage qu'auparavant qu'on y eût travaillé, il faut introduire la sonde qui vous conduit fort avant, & vous fait voir que le mal pénétre au-dedans; on ne doit pas hésiter à dessoler pour le plus sûr, s'il ne l'a pas été d'abord & fouiller où la sonde répond, qui est souvent près de la sole en dedans. Que si sans faire une trop grande incision, on ne peut aller de la sole jusqu'où aboutit la sonde par dedans le pied, & ainsi faire pénétrer au travers du pied de la sonde, pour donner issue aux matieres par en bas, & ainsi faciliter la guérison par les injections & autres remedes, dont il seroit besoin de se servir pour faire détacher quelque esquille de l'os du petit pied, qui par le voisinage du tendon qui est corrompu, ne manque jamais d'avoir reçû impression du mal, & d'être noirci & corrompu en quelque partie, qu'il faut qu'il se détache pour guérir entierement ce mal qui seroit assurément de longue durée.

Supposons donc que le mal ne perce pas au travers du pied, & que la sonde rencontre le tendon situé en sorte qu'il a un pouce ou même un doigt de distance jusqu'au dedans de la sole; comme il n'est pas à propos de percer cette épaisseur, pour donner jour par en bas au mal, il faut donner du jour en coupant du sabot par dehors, avec un couteau de feu tranchant jusqu'au-dessous du tendon, & couper de la corne ou du sabot de haut en bas environ deux, trois ou quatre doigts de large, & la corne ou sabot étant ôtée, on voit le tendon à clair, & on le coupe avec le même couteau de feu, puis on panse le mal avec l'onguent du Schmit tous les jours, ou tous les deux jours, jusqu'à guérison, lavant tous les jours la playe avant de la panser avec force eau-de-vie, & ensuite l'onguent.

Notez qu'il faut bien se donner de garde de couper le sabot tout au travers au coin du talon depuis la couronne en bas, parce que cela feroit à peu près le même effet, par maniere de comparaison, que si on ôtoit une pierre d'une arcade, qui la débanderoit, & feroit tout tomber en ruine; ainsi en arrive-t'il à peu près à un pied qui étant débandé de sa forme naturelle, donne mille peines à rétablir.

Quoiqu'on ait coupé le sabot, comme je viens d'enseigner, pour attraper le tendon qui est très-profond dans le pied, souvent & pres-

que toujours, il arrive que l'os du petit pied a été noirci & corrompu par le voisinage du tendon, il faut qu'une esquille en tombe, & quelquefois deux. Il ne faut point d'onguent à cela, mais seulement faire une poudre d'une once d'aloës, autant de mirrhe, & deux onces de sucre, le tout mêlé ensemble : on en prendra un peu qu'on mêlera avec l'esprit de vin qu'on mettra sur l'esquille, & de l'onguent du Schmit par-dessus jusqu'à la chûte de l'esquille, & que le Cheval ne boittera plus, il n'y aura plus qu'à traiter le reste comme une simple playe.

Sur la fin de la guérison, souvent la corne qui est au-dessous de la playe se desséche & serre la chair vive, & fait boitter le Cheval ; lorsque cela arrive, il faut couper cette corne, dessécher les chairs & empêcher qu'elles ne soient meurtries par la corne qui est dure : on pourra prévenir cet accident en humectant cette corne par de bons onguens de pied.

La fin du mal est souvent la plus difficile, quand il reste quelque playe sur la couronne, qu'on ne peut dessécher avec les poudres, servez-vous de l'onguent suivant pour les playes sur la couronne, lequel est aisé à faire & à peu de frais ; les Maréchaux veulent toujours dessécher les playes avec des poudres, ce qui est long & ne réussit pas souvent, je crois qu'il est plus à propos de continuer les onguens jusqu'à la fin de la guérison.

Onguent pour dessécher les playes sur la couronne.

Prenez un charbon de feu rouge & ardent, pilez-le en cet état dans un mortier, avec du sel suffisamment, c'est-à-dire, moitié autant que de charbon, le tout bien pilé & mêlé ensemble, nourrissez-le tout avec de l'huile d'olive peu à peu, en remuant avec le pilon pour en faire comme un liniment fort noir, que vous appliquerez à froid avec de la filasse sur la couronne, c'est-à-dire, sur la playe de la couronne, l'onguent de la Comtesse fera à peu près le même effet, bandez bien le tout, & continuez jusqu'à guérison : l'onguent desséche & résiste à la pourriture.

Maniere de traiter les Javars encornés, & Atteintes encornées avec le feu.

J'ai proposé la méthode précedente de traiter les javars encornés, avec le cautere ou caustic, parce que le sabot après la guérison en est moins difforme que si on s'étoit servi du feu, & même le feu altere toujours plus la corne ; ces raisons ont fait quitter aux habiles

Maréchaux la maniere de traiter les javars & atteintes encornées avec le feu ; elle est néanmoins fort bonne, & même il y faut moins d'adresse que pour la maniere précédente.

Comme la guérison du javar encorné dépend de faire sortir ce qu'il y a de corrompu du tendon ; après avoir sondé le javar pour voir s'il pénétre fort avant sous la corne, il faut rayer de feu toute l'enflure depuis le haut jusqu'au dessous de la couronne sur la corne, les rayes près à près, & si profondes qu'après avoir percé le cuir, elles aillent trouver & brûler le tendon qui est quelquefois plus & quelquefois moins avant dans le pied ; & si on ne brûloit que la moitié de l'épaisseur ou de l'aigreur du tendon, ce ne seroit rien faire, il faut le couper entierement avec le feu, & après qu'on a embrassé avec le feu toute l'enflure, & qu'on a coupé le tendon, il faut mettre sur le tout de l'onguent composé de vieil-oingt & de vert de gris, ou de thérébentine, tarc & miel chauffés & mêlés ensemble, que vous appliqués chaudement sur de la filasse ; sur le tout une enveloppe, & une ligature pour tenir l'appareil.

Cinq jours après, ou environ, on leve l'appareil, on nettoye bien le mal, & on met de la composition susdite ou du susdit onguent jusqu'à ce que l'escarre soit tombée tout entierement : mais comme à cette premiere opération, souvent le Cheval à cause de la douleur qu'il souffre, perd le manger & bat du flanc, donnez-lui quelques lavemens à l'usage du foye d'antimoine, comme je l'ai enseigné ci-devant, en parlant de traiter le javar encorné avec le cautere ; ainsi je ne le répéterai pas pour éviter les rédites. Prenons le javar encorné dans l'état qu'il est, lorsque l'escarre est tombée par le feu qu'on y a donnée ; on sonde premierement le trou qui pénétre sous la corne, pour connoître s'il n'y a point de tendon : que s'il n'y en a plus, d'autant mieux, puisqu'il n'y aura qu'à traiter la playe & le javar avec le mondificatif, ou onguent du Docteur, que je viens d'enseigner ci-devant, la lavant de deux jours l'un avec l'eau seconde ou l'eau jaune ; mais comme il y a presque toujours un trou qui reste, on y met une tente avec le même onguent : si au bout de la tente, quand on la retire, il n'y a aucune matiere, le fond est bon, puisqu'il est sans corruption, il n'y a qu'à continuer avec l'onguent *Apostolorum*, ou du Schmit, la guérison est prochaine ; mais si nonobstant tout votre procedé, le Cheval boitte encore bien fort, c'est qu'assurément on n'a pas brûlé tout le tendon corrompu, & qu'il y en a encore de reste ; ainsi il faut donner de nouveau des rayes de feu, en allant vers la couronne à l'extrémité de l'enflure & pénétrer jusqu'au tendon plus avant que la premiere fois, la sonde à la main pour connoître ce qu'on fait ; appliquer

ſur les endroits brûlés de la compoſition ci-deſſus chaude, ou l'onguent fait avec le vert de gris & le vieil-oingt, juſqu'à ce que l'eſcarre ſoit tombée. Si le Cheval boitte encore bien fort après cette opération & l'eſcarre tombée, mettez dans le trou du javar, s'il eſt profond, une tente frottée de l'onguent *Apoſtolorum* : s'il ſort abondance de matiere, le fond n'en vaut rien, & le mal vient de-là.

Il faut deſſoler ſans héſiter, ſi on n'a pas deſſolé d'abord, mettre l'appareil ſur la ſole, en la levant, il faut ſonder par le trou du javar, pouſſer la ſonde avec un peu de force, pour tâcher à la faire pénétrer juſqu'au bas dans le pied, & en cas qu'on apperçoive l'endroit où le mal répond ſous la ſole, il faut paſſer un fer rouge au travers, afin de donner jour & iſſuë à la matiere; puis mettre une tente frottée de vieil-oingt, mêlé avec du vert de gris en poudre, cela empêchera les chairs de pouſſer ſi fort à la couronne : l'eſcarre du feu étant tombée, il faut panſer le trou avec l'onguent du Docteur ci-devant, ou l'Egiptiac ou l'*Apoſtolorum.*

Si nonobſtant ces précautions il venoit quelque corps étranger dans le trou comme os de graiſſe, filandre ou eſquille du petit pied, ou autre choſe, il la faut faire tomber en la touchant avec l'eau vulneraire, ou l'eſprit de ſel, & de l'*Apoſtolorum* par-deſſus, c'eſt-à-dire, en frotter les tentes qu'on met après l'avoir touché, ce qu'il faut continuer deux ou trois jours de ſuite; que s'il ne fait pas aſſez d'effet, & que l'os de graiſſe ſoit trop long-temps à tomber, il le faut toucher avec le bouton de feu, & enſuite l'onguent, bien-tôt après l'os de graiſſe tombera, & le Cheval ſera en état de guériſon.

Souvent on ne peut ni on ne doit haſarder de faire cette ouverture de haut en bas, & percer avec le feu, juſqu'à la ſole pour pluſieurs raiſons, dont en voici quelques-unes : pour y avoir trop d'épaiſſeur à percer, ou parce qu'on eſt trop près de l'os qui gouverne le petit pied, qu'on appelle le pivot. qui n'eſquillant point, s'il eſt noirci, il le faudra ratiſſer, ce qui eſt une affaire; car le Cheval ſouffre beaucoup, & l'os a peine à ſe recouvrir, il vaut mieux en cette occaſion couper du ſabot avec un couteau de feu ce qu'il en eſt beſoin pour voir le fond du mal, afin de pouvoir ôter tout le tendon avec le même feu, & qu'il y ait eſquille ou autre choſe à faire tomber, on y procédera comme je viens d'enſeigner.

Quand le Cheval ne boitera plus, qu'il n'y aura que la playe, quelque grande qu'elle ſoit, il faut mettre deſſus de l'onguent du Schmit, avec des plumaceaux : que ſi la chair n'eſt pas belle, il faut la toucher avec l'eau vulneraire, ou avec le cauſtic liquide, l'onguent par-deſſus, ce qui ôtera la démangeaiſon; car c'eſt un très-grand embarras

barras d'empêcher les Chevaux de porter la dent à ces maux-là, quand ils commencent à guérir, & l'eau vulneraire ou le caustic le font en partie.

CHAP. LXXXIII.

C'est aussi une très-bonne méthode lorsque les escares sont tombées, de laver tous les jours la playe avec de l'eau seconde, elle empêche la démangeaison, & la chair de s'enfler & gonfler; ainsi il ne le faut pas négliger, & jamais ne toucher ces playes avec de l'eau toute pure; car elle leur nuit & empêche la guérison, pour trop entretenir l'humidité qu'on a grande peine à combattre aux parties qui sont près des jointures, parce qu'étant pleines d'humidité par une sage prévoyance de la nature, pour faciliter le mouvement des os, cette humidité se communique facilement aux parties voisines; ainsi il faut toujours desfécher pour détruire cette humidité superfluë.

Et comme l'eau seconde est d'un grand usage, non-seulement aux playes des javars encornés, mais à toutes les playes; je dirai ici, quoique je l'aye dit ailleurs, que l'eau seconde est l'eau forte de laquelle on s'est déja servi, qui devient verte lorsqu'on lui a fait dissoudre quelque métail: les Affineurs & Orfévres vendent cette eau à bon compte, comme étant inutile pour leur métier.

Pour desfécher les playes qui sont restées du javar lorsqu'il n'y a plus de matiere, mais encore de l'enflure, il faut faire une bouillie un peu épaisse avec de l'eau seconde, & du blanc d'Espagne pilé, l'appliquer sur les playes & enflures, & continuer à le panser tous les deux jours; elle desféchera, resserrera & résoudra très-bien, particulierement s'il y a enflure, car c'est le meilleur astringent qu'on puisse employer, principalement quand il n'y a pas grande douleur; ce que les Maréchaux appellent du blanc d'Espagne n'est autre que la chaux vive, qu'on met quelque part en lieu sec se réduire en poudre elle-même, ce qui arrive au bout de huit ou dix jours.

Des Formes.

CHAP. LXXXIV.

LA forme est une grosseur qui vient sur le pâturon, entre la couronne & le boulet, sur l'un des deux tendons qui sont en cet endroit: elle est dure, & le Cheval quand on le touche témoigne qu'il n'y sent pas grande douleur; cette tumeur est calleuse, & fort attachée au pâturon; elle presse les tendons & ligamens qui sont sur icelui, & grossit, ensorte qu'étant près de la couronne, elle arrête la nourriture, serre le pied & desféche le sabot, la nourriture qui doit l'entretenir demeurant à l'endroit où est la forme, lorsqu'elle est située près de la couronne; plus un Cheval supporte une forme, plus

elle descend sur la couronne ,& grossissant elle estropie, & ainsi plus une forme est près de la couronne, plus elle est dangereuse.

Les formes sont quelquefois héreditaires, mais le plus souvent elles viennent des efforts que les Chevaux font en travaillant, ou maniant aux airs, où il faut beaucoup de nerfs, ou sur les voltes extrêmement diligentes, & dans les courses violentes. Si l'on ne remedie à ce mal, ils en sont estropiés, lorsqu'elle est près de la couronne ; ce mal est peu ordinaire, mai sil estropie beaucoup de Chevaux.

Elles viennent aussi quand le Cheval étant travaillé trop jeune, on ne lui a pas donné le loisir de fortifier ses jointures ; au commencement il y en a d'aussi petites qu'une féve, qui avec le tems deviennent comme la moitié d'une petite pomme, plus ou moins, & ordinairement elles sont aux deux côtés du pâturon, & dans le milieu entre les deux il y a peu d'enflure. Comme bien des gens ne connoissent pas les efforts du feu, & qu'ils les appréhendent, je proposerai le remede suivant. Il faut commencer par dessoler, & ensuite couper le poil qui est dessus bien ras, & mettre sur toute la forme de véritable huile de laurier, de la filasse, par dessus une enveloppe & une ligature, au bout de deux jours bien nettoyer toutes les croutes que l'huile de laurier a attiré, & en remettre de nouvelle sur la même filasse qui a déja servi, & continuer de la sorte ; assez souvent on guérit les formes de cette maniere, si en dessolant on a fendu la fourchette pour élargir le pied, comme je l'ai enseigné, & qu'on tienne toujours cette fente de fourchette ouverte en mettant les plumaceaux dans icelle par dedans le pâturon, & seulement lorsque l'appareil sur la sole est mis & arrêté dans le pied avec des éclisses, puis on arrête l'appareil introduit dans la fourchette avec le bandeau qui sert à envelopper la forme.

Le remede ordinaire & le plus assuré pour guérir les formes quand elles sont grosses, est le feu : en cette maniere il faut commencer par dessoler le Cheval, puis en levant le second appareil au bout de six jours, on fait des incisions avec le bistouri de haut en bas, un doigt de distance de l'une à l'autre ; les incisions embrasseront toute l'enflure de haut en bas, sans entamer la couronne, & couperont tout le cuir jusqu'au calus qui cause la forme. Ces incisions étant faites, comme le sang sort en abondance, appliquez dessus de la thérébentine chaude avec de la filasse, un bandage & une ligature, laissez deux fois vingt-quatre heures ; puis ayant levé l'appareil, il faut donner des rayes de feu avec un couteau qui ne soit que rouge & non flambant, & avec ce couteau legerement appliqué, c'est-à-dire, sans presser & appuyer trop, brûlez tout le calus ou la grosseur qui fait la forme, car sans

brûler la ſubſtance de la forme, vous aurez travaillé en vain ; il faut donc à pluſieurs fois brûler & pénétrer toute la groſſeur au travers des inciſions que vous avez faites au commencement, mettre ſur le tout de la thérébentine, tarc & miel, égales parties mêlées & chauffées, ou de l'onguent fait de vieil-oing & de vert de gris, & de la filaſſe par deſſus, bien envelopper le tout de la ſorte juſqu'à ce que les eſcarres ſoient tombées. Lors il faut panſer avec l'onguent du Schmit, ou de l'Egyptiac, ou de l'*Apoſtolorum*, puis ne venant plus de matiere, les Maréchaux pour deſſécher mettent des poudres deſſicatives, lavent la playe avec de l'eau ſeconde avant d'y mettre de l'onguent ou de la poudre, & le plus sûr eſt d'envelopper toujours ces maux, tant afin que les Chevaux n'y portent pas la dent, que pour preſſer la playe, & empêcher la chair de ſurmonter, car à moins d'un grand ſoin de bien panſer & d'envelopper la partie, il ſe formera une groſſeur ſur l'endroit où la forme a été, qui véritablement ne fera point boiter le Cheval, mais qui ſera difforme.

Je ne parle pas ici du ſoin qu'il faut avoir pour guérir la ſole, j'en ai fait un Chapitre exprès, mais ſur-tout il faut être ſoigneux de bien panſer la forme, de ne point ſerrer trop la bande, crainte de cauſer une enflure exceſſive, & panſer le Cheval tout au plus tard de deux jours en deux jours, & il eſt fort à propos de le panſer tous les jours. Il m'eſt arrivé une fois que faiſant traiter un jeune Cheval d'une forme, l'ayant deſſolé & mis le feu à la forme, la gourme qui étoit prête à jetter ſans que j'en euſſe vû aucune apparence, ſe déborda ſi fort ſur la partie où étoit la forme, qui étoit une jambe de devant, qu'il ſe fit une ſi furieuſe enflure à tout le canon, qu'il perça en deux endroits du boulet, d'où il ſortit extraordinairement de matiere ; tout mon ſoin fut de mettre toujours de bons reſtrainctifs faits de blanc d'Eſpagne & d'eau ſeconde autour de la couronne, pour réſoudre l'enflure qui s'étoit étendue juſques-là, panſer les playes avec de bonne eau-de-vie, du miel & du blanc d'Eſpagne, bien mêlés enſemble ; finalement le tout guérit, mais il fallut bien du tems à cauſe de cet accident.

Quelques perſonnes aſſurent qu'on peut guérir une forme avant qu'elle ſoit groſſie, en lui donnant le feu ſans deſſoler le Cheval, ſi le pied n'eſt pas deſſéché & reſſerré, particulierement ſi on a le ſoin de barrer la veine au-deſſous du genouil ; mais l'experience m'a fait connoître qu'il faut toujours pour bien traiter une forme, commencer par deſſoler, qu'on donne le feu ou non, pour attirer le mal en bas, & faire comme une revulſion ; le feu ſeul ſans deſſoler, quelque ſoin qu'on prenne de le bien donner, n'eſt pas capable de réſou-

dre une forme ; l'experience m'en a rendu certain, car des Chevaux ayant été dessolés, le feu très-bien appliqué, le cuir percé, & ayant fait pénétrer les couteaux jusqu'au calus, enfin le tout bien brûlé, les escares tombées, la playe en bon état, le Cheval boitoit tout comme avant toutes ces operations. Je l'ai fait dessoler une seconde fois, j'ai fait fendre avec le bistouri la fourchette jusques dans le pâturon pour élargir les talons, après quoi le Cheval a été guéri ; j'ai été obligé d'en dessoler jusqu'à trois fois, & finalement ils ont été guéris. En ce tems-là je n'avois pas trouvé la méthode de fendre la fourchette pour élargir les talons, & ainsi je ne faisois que la moitié de l'ouvrage en dessolant ; mais depuis que j'ai fendu cette fourchette, je n'ai jamais été obligé de les dessoler plus d'une fois, & pour faire connoître comme il est utile de dessoler à ces maux ici, j'ai guéri des formes à des Chevaux sans feu en les dessolant, & mettant dessus la forme, de l'huile de laurier, comme je l'ai enseigné ci-devant, & le Cheval n'en boitoit plus & travailloit très-bien, & la forme n'a pas passé outre de plus de trois années, après quoi il a fallu la traiter avec le feu.

Les incisions que j'ai ordonnées ci-devant avec le bistouri, afin de mettre le feu au travers lesdites incisions, ont été pour rendre la partie moins difforme, & faire une moindre cicatrice que si on perçoit le cuir avec les couteaux de feu, parce que ce mal n'est pas comme les autres, où on met le feu simplement sur le cuir sans le percer, & on le donne en couleur de cerise ; mais aux formes il n'est est pas de même, non-seulement il faut percer le cuir, mais il faut que le feu pénétre toute la grosseur ou le calus attaché à la substance du pâturon, & le fasse tomber ; ainsi il vous est libre de percer le cuir avec les couteaux de feu, ou de fendre le cuir avec un bistouri, puis donner le feu au travers des fentes : cette derniere maniere ne fait point tant de cicatrices, & on voit mieux ce qu'on fait qu'en perçant le cuir avec les couteaux de feu, & pénétrant jusqu'au calus ; ce n'est pas qu'aux Chevaux ordinaires, sans façon je ne fasse donner le feu & percer le cuir en brûlant le calus qui fait la forme, sans prendre le soin de faire des incisions avec le bistouri, & je m'en suis bien trouvé ; mais il faut d'abord que le feu est donné, mettre sur le mal de la thérébentine, du tarc & du miel tout chaud, de la filasse, & une bande ou enveloppe, & toujours envelopper le mal jusqu'à guérison, & passé sept ou huit jours, lorsque la matiere est formée, le panser tous les jours.

Quelquefois l'escare du feu étant tombée, les chairs souflent & grossissent, on l'empêchera en lavant la playe avec de l'eau seconde,

l'eau vulnenaire, ou le caustic liquide, & ensuite les poudres ou des onguens, comme celui du Schmit, ou le mondificatif des javars encornés, tout aussi long-tems que la sole n'est pas revenuë, & qu'elle se forme au-dessous du pied, la chair ne surmonte guéres. Quoi qu'il en soit, s'il arrive, on peut la manger avec des poudres, ou même la brûler avec un couteau plat, car pourvû qu'on ne touche pas le cuir avec le feu, brûlez la chair tant que vous voudrez, il n'y paroîtra ni plus ni moins, & l'escare de feu étant tombée, la playe sera resserrée, belle & nette; la chair ne souflera pas si-tôt, si vous tenez toujours la playe envelopée avec de bons onguens, & le mal en guérira bien plutôt.

CHAP. LXXXIV.

Des méchans Pieds.

CHAP. LXXXV.

ON peut mettre au premier rang des mauvais pieds, ceux qui ayant la forme du sabot assez belle, ont la corne si éclatante, qu'à l'endroit du trou que fait le clou, toute la corne au moindre heurt s'emporte, ce qui fait perdre le fer, & la perte d'un fer peut faire perdre le Cheval.

Il y en a qui ont le pied dur sans être éclatant, on y peut aisément donner remede, & ce n'est un défaut que par accident.

Nous parlerons en la seconde partie des pieds défectueux en leur forme, & nous donnerons les moyens d'y remedier par la ferrure.

Les Chevaux qui ont l'ongle ou la corne cassante, sont aisez à connoître à l'œil, car la corne est éclatée tout autour du fer; le meilleur remede est de les ferrer après le plein de la Lune & au-dessous, & jamais au croissant, contre l'opinion de plusieurs, & ensuite il faut les graisser tous les jours avec l'onguent de pied.

Dans la ferrure je parlerai amplement des pieds mal formés, plats, & en forme d'écaille d'huitre; mais comme tout le monde n'aura pas la curiosité de la lire, j'en dirai ici quelque chose.

La méthode suivante rétablira les pieds qui sont si plats, qu'il faut forger des fers voutés pour les faire cheminer, & qui presque toujours au moindre gravier qui se met entre le fer & la sole, font que le Cheval boite, & demeure sur la litiere pour quelque tems; il faut pour redonner au pied une bonne forme, barrer les veines dans les pâturons en quatre endroits, deux à chaque jambe; ou bien vous pouvez saigner abondamment le Cheval des quatre veines du pâturon, & differer pour quelque tems de lui barrer les veines, ensuite ferrer ces pieds plats avec des fers à pantoufles, & qui sont propres pour élargir les talons. J'ordonne cette ferrure, parce que tous ces pieds plats ont

les talons ferrés, ces fers leur élargiront les talons, & contribueront beaucoup à faire prendre au pied une bonne forme. Il est à noter que ferrant un pied à pantoufle, il faut laisser la sole extrêmement forte au talon, & ne l'affoiblir en aucune façon en parant le pied; car à moins de cela le Cheval boiteroit, & il le faut laisser quelques jours après qu'il est ferré sans le travailler, & lui tenir les pieds dans sa fiente bien mouillée, pour faciliter par cette humidité que les pieds ferrés à pantoufle prennent l'habitude de porter ces fers. Il faut de plus ne point ouvrir les talons aux pieds qu'on veut ferrer à pantoufle, & parer la fourchette platte, parce que la parant autrement, un des côtés de l'éponge du fer à pantoufle porteroit sur la fourchette; c'est ce qui oblige de donner aux éponges des fers à pantoufle peu de largeur; ainsi ils porteront peu sur la fourchette, & quoiqu'ils portent quelquefois un peu sur la sole, comme on l'aura laissé forte, & la fourchette aussi, il n'en arrivera point de mal; le Cheval étant ferré de cette sorte, graissez le haut du pied près du poil tous les jours; vous verrez le pied peu à peu prendre une bonne forme, lors vous pourrez barrer les veines, comme j'ai dit ci-devant; car si cette saignée a profité, assurément le barrament de la veine achevera l'operation, & dans trois ou quatre mois votre Cheval pourra porter les fers tous plats, & peu à peu le pied reprendra une bonne forme.

J'expliquerai la raison de cette opération, parlant de la ferrure des pieds plats, que je ne repeterai point ici; mais comme l'onguent de pied est nécessaire pour aider à l'opération, vous en verrez ici la description.

Onguent de Plantin pour faire une bonne corne, & la faire croître.

Prenez une livre de beurre frais, autant de suif de mouton fondu & séparé de ses membranes, faites-les fondre dans une bassine avec quatre onces de cire blanche coupée par morceaux, autant de thérébentine commune, & six onces d'huile d'olive; le tout étant fondu, ôtez du feu, & ajoutez plein un plat de jus de plantin, qui est environ chopine de Paris, faites cuire à petit feu durant huit ou dix heures, & jusqu'à ce que le jus de plantin soit entierement consommé, prenant garde sur-tout qu'il ne bouille point. Pour l'empêcher, lorsqu'on le voit commencer à bouillir, il faut l'ôter de dessus le feu, puis l'y remettre, & continuer de la sorte jusqu'à ce que le suc soit consommé; & quand il le sera, & que l'ayant ôté de dessus le feu il commencera à se figer, y ajouter une once d'oliban en poudre, puis incessamment remuer jusqu'à ce que le tout soit froid. Cet onguent desaltere la corne, & fait croître le pied sans introduire aucune cha-

ſeur étrangere, comme ſont les huiles & les graiſſes qui ne ſont point corrigées. Le ſuc de plantin modere ici la chaleur des autres ingrédiens, & pour cet effet l'on ſe doit donner de garde qu'il ne bouille, ce qui le diminueroit ſi notablement, qu'il détruiroit ſa qualité rafraîchiſſante. En hyver ſervez-vous de l'onguent fait avec du miel commun, du tarc & de la graiſſe blanche, autant de l'un que de l'autre, mêlez à froid, c'eſt un très-bon onguent à peu de frais.

Onguent du Conneſtable pour faire croître la corne, & la rendre douce & liante.

De tous ceux qui ſe mêlent de traiter les Chevaux, il n'y en a pas un qui n'ait ſon onguent de pied, & qui ne diſe qu'il a le meilleur de tous, qui fait croître le pied d'un pouce en huit jours de tems, ce qui n'eſt pas, ni ne ſera jamais; car outre la bonté de l'onguent, pour faire croître le pied, il dépend de la ſaiſon, du temperament du Cheval ſec ou humide, & de la nature du pied, ainſi je ne promets pas ces grandes merveilles; mais j'aſſure que cet onguent eſt bien doſé, qu'il eſt méthodique, que les ingrédiens ſont propres & conformes à la nature de la corne, qu'ainſi il doit réuſſir, voilà pour la théorie; quant à la pratique, je vous aſſure que je l'ai trouvé très-bon. Monſieur le Conneſtable s'en ſervoit dans ſon écurie, qui étoit la plus belle de ſon tems; que cela ſoit ou ne ſoit pas, l'onguent eſt bon.

Prenez cire neuve, ſuif de chevre, & au défaut ſuif de mouton, le plus nouveau eſt le meilleur, lard gras coupé en petits morceaux, & déſallé vingt-quatre heures dans l'eau, la changeant trois ou quatre fois, de chacun une livre, faites fondre le lard avec le ſuif & la cire, puis vous jetterez parmi de la ſeconde écorce de ſureau une bonne poignée, & ſi c'eſt au printemps plein les deux mains de boutons de ſureau quand ils ſont gros comme le pouce, que vous laiſſerez bouillir à petits bouillons & à petit feu, avec ce que deſſus, pendant un demi-quart d'heure, en remuant par fois; vous paſſerez le tout au travers d'une groſſe toile, jetterez le marc, remettrez dans la baſſine ou pot ce qui ſera paſſé, & ajouterez quatre onces de thérébentine commune, autant de miel, & deux onces d'huile d'olive, ôtez du feu, & remuez juſqu'à ce qu'il ſoit froid; ſervez-vous de cet onguent pour graiſſer la corne un pouce de large tout autour du poil, & continuez tous les jours.

Il ne faut graiſſer les pieds que lorſqu'ils ſont ſecs, & qu'il n'y a ſur la corne ni poudre, ni bouë ſéche.

Les Livres de Maréchallerie ſont tous pleins de deſcriptions d'on-

CHAP. LXXXV.

guens de pied : chaque Maréchal compose le sien ; j'en ai essayé de cent sortes, j'en pourrois grossir ce Livre d'une infinité de façons, mais l'experience m'a fait arrêter à ces trois ; sçavoir, celui de plantin, celui du Connestable, & celui qui est composé de miel, de tarc & de graisse, autant de l'un que de l'autre mêlés à froid : le premier pour les pieds dont la corne est dure comme du verre, sur lesquels les onguens coulent sans pénétrer : le second & le troisiéme pour tous les autres pieds, quels qu'ils soient : le dernier coûte peu, & fait plus d'effet que tous ces onguens de pied fort chers & difficiles à préparer ; le surpoint ne doit pas entrer dans les compositions des onguens de pied, il est trop chaud & fait venir des cercles, ce que les autres ne feront jamais.

Pour faire croître le pied à un Cheval fort promptement.

Ayant parlé des méchans pieds, j'ai jugé à propos de vous donner la méthode de faire croître la corne, parce qu'un Cheval ayant marché pied nud, & s'étant usé le pied, demeure souvent inutile, faute d'avoir assez de corne pour pouvoir le brocher : il faut au lieu de suivre la coutume ordinaire de graisser les sabots ou la corne tous les jours un pouce de large sur la couronne près du poil, étendre de l'onguent sur de la filasse suffisamment pour entourer la couronne sur le sabot, un pouce de large, une enveloppe & une ligature sur le tout, renouveller l'onguent deux fois la semaine sur la même filasse, & continuer, cela fera plus d'effet que la méthode ordinaire, parce que l'onguent séjournant toujours sur la corne, l'humectera, & ensuite la pénétrera toute, ainsi la fera croître.

Vous prendrez l'un des trois onguens décrits ci-devant, selon la nature de la corne que vous voulez faire croître.

Des pieds solbatus.

CHAP. LXXXVI.

LE pied d'un Cheval est dit solbatu, lorsque la sole est foulée, meurtrie & alterée, ce qui arrive lorsque la sole est trop desséchée, & comme privée de nourriture, ou lorsque le Cheval marche déferré sur le dur, ou lorsque le fer porte sur la sole : ce qui est aisé à connoître quand on desserre le Cheval, car ayant ôté le fer, on voit à l'endroit foulé le fer qui est fort lis, & plus usé qu'aux autres endroits.

Un Cheval peut être solbatu d'une encloueure qu'on aura négligé de panser, le feu court sous la sole, qui attire la douleur & ensuite la matiere. Une bleyme peut causer le même désordre ; un pied peut

être

être encore solbatu sans sortir de l'écurie que pour aller au manege, où le terrein étant doux, selon les apparences, ne le peut rendre solbatu, vû qu'il n'aura pas été pied nud; allant à la campagne, il peut aussi avoir cette incommodité sans avoir cheminé déferré; cela vient de ce que le pied étant trop desseché, foule la chair qui est entre le petit pied & la sole, la meurtrit & noircit; ainsi le Cheval en boite fort bas, & nonobstant les remedes que nous dirons, il ne recevra aucun soulagement, ou peu; ainsi il le faut dessoler, & vous trouverez que la sole étant arrachée, la chair sera toute noire & meurtrie; puis le traitant à l'ordinaire, il guérira sans doute; mais comme la solbature a d'autres causes, il en faut user pour le guérir comme je dirai ci-après, avant de le dessoler, au cas qu'il en faille venir-là.

Lorsqu'un Cheval qui a les pieds foibles chemine dans les pays sablonneux pendant les ardeurs de la canicule, ou du grand chaud, il s'échauffe tellement les pieds, que la sole se desséche absolument, & ensuite elle meurtrit le petit pied: le Cheval solbatu a peine à se soutenir, car la chair qui est entre le petit pied & la sole étant meurtrie, lui cause une extrême douleur; il ne sera pas difficile de connoître un Cheval solbatu, puisque vous trouverez la sole séche, chaude & douloureuse, & un Cheval qui se portant bien d'ailleurs, aimera mieux se coucher que de manger.

Le remede ordinaire des Maréchaux pour un pied solbatu, est de le dessoler; ce remede est le plus assuré, mais il y va de longue, & beaucoup de gens l'appréhendent, il y a d'autres remedes pour ce mal, qu'on doit tous essayer avant de dessoler; je commencerai par les plus faciles.

Divers remedes aux pieds douloureux & solbatus.

Quand le Cheval est solbatu pour avoir long-tems cheminé sans fer, il lui faut blanchir la sole avec le boutoir, & le referrer à quatre cloux seulement, puis fondre de la poix noire toute bouillante, ou du tarc encore mieux, le lui verser dans le pied, & lui laisser refroidir, puis appliquer autour du pied la remolade suivante.

Remolade.

Prenez une livre de vieil-oingt, ou graisse blanche à son défaut, faites-le fondre dans un poëlon, ajoutez-y une chopine de vinaigre, & épaississez le tout avec du son, appliquez chaudement autour du pied, & l'enveloppez.

La remolade décrite au Chapitre LVII. ci-devant, est très-bonne pour toutes sortes de solbatures, la faisant chauffer, & ayant blanchi la sole, en emplir le pied, & l'envelopper: on peut fondre dans le pied du vieil-oingt.

Si le fer a porté sur un endroit de la sole plus qu'aux autres, il faut parer peu tout le pied, mais il faut beaucoup parer cet endroit foulé du fer, & si la sole y paroît rouge & meurtrie, il faut beaucoup plus approfondir en ce lieu qu'aux autres avec la corne du boutoir, & ôter de la sole presque jusqu'au vif, puis y mettre de l'onguent pour les encloueures, ou de l'huile de Merveille, ou de Gabian chauffée, r'attacher le fer à quatre cloux, & continuer à le panser tous les jours, jusqu'à ce qu'il ne boite plus; il faut ensuite emplir le pied avec de la remolade, & si vous voulez la suivante, & la lier.

Remolade. Fricassez de la fiente de cochon, avec de l'huile de noix, & la mettez chaudement dedans, y mettant des éclisses pour la bien tenir; le jour suivant il faut encore y mettre de l'onguent ou de l'huile de Merveille & la remolade, & continuer tous les jours, jusqu'à ce que le Cheval ne boite plus; alors il faut remplir le pied avec du tarc, l'ayant ferré à demeurer.

Si votre Cheval a le pied échauffé, pour avoir cheminé dans des païs sablonneux & chauds, il faut le déferrer, lui nettoyer le pied, fondre du tarc pour le jetter tout chaud dans le pied, & le graisser tout autour d'onguent de pied.

Rien n'appaise mieux la douleur des pieds solbatus, que le vinaigre, dans lequel il faut mettre de la suye de cheminée, pour en faire comme une bouillie en cuisant, & de cela tout bouillant emplir le pied, qu'on aura bien nettoyé auparavant, de la filasse par-dessus, & des éclisses pour tenir le tout; dans deux ou trois applications, une tous les jours, le Cheval peut-être ne boitera plus.

Sur tous les Ports de mer où l'on palme les vaisseaux, & autres lieux où l'on se sert de gaudron, on en peut fondre dans un pied, il ôte la douleur, & le rétablit merveilleusement si on le met bien chaud dans le pied; on l'appelle à Paris du tarc, & rien n'est meilleur; & afin que vous sçachiez ce que c'est pour en faire où vous n'en trouverez pas, il faut prendre de la poix noire une livre, de la lie d'huile d'olive la plus épaisse, demi-livre, ou au défaut autant de fort vieille graisse de porc bien rance & pourrie, & faire fondre le tout ensemble: ce sera ce qu'on appelle gaudron, ou tarc; les Roulliers d'Allemagne & de Flandres ne graissent leurs essieux de chariots & charettes avec autre chose.

Si tous ces remedes n'apportent aucun soulagement, & que la chaleur & la douleur s'augmente, il faut dessoler le Cheval, comme nous enseignerons ci-après, & vous n'aurez pas perdu le tems ni vos remedes, car ils auront humecté la sole, laquelle on arrachera plus facilement & avec moins de douleur, & le mal en sera plutôt

gueri : & tout Maréchal qui entend ſon affaire ne deſſolera jamais un Cheval qu'il ne lui aye auparavant ramolli le pied avec de bonnes remolades ou emmielures, ou vieil oingt tout au moins.

CHAP. LXXXVI.

Des Seymes & des pieds fendus, nommés pieds de bœuf.

CHAP. LXXXVII.

SEyme, comme nous dirons en la ſeconde Partie, eſt une fente depuis le poil juſqu'au fer aux quartiers, c'eſt-à-dire que le ſabot ſe creve de haut en bas, preſque toujours au quartier de dedans, comme le plus foible; la ſéchereſſe & l'aridité en eſt la cauſe ordinaire, ce qui fait ſerrer les talons, ou tout au moins fait venir des cercles qui entourent le pied; & comme le petit pied ne peut avoir ſa place, étant trop preſſé, le ſabot creve à l'endroit le plus foible, qui eſt au quartier de dedans.

Elle vient aux Chevaux, qui ayant le talon ſerré ou le poil deſſéché, ſont contraints de faire chemin ſur le dur ou ſur les ſables fort chauds, ou bien en tems de grandes gelées; elle creve même dans l'écurie, par l'encaſtelure ou la ſeule ſéchereſſe & aridité du pied, ſans cheminer.

Je crois cette incommodité auſſi dangereuſe qu'aucune qui puiſſe arriver aux pieds d'un Cheval, parce que la douleur le fait boiter, & le met hors de ſervice.

Le Cheval en cheminant & poſant le pied à terre, s'ouvre la corne à l'endroit de la Seyme, & relevant le pied, la corne ſe reſſerre & pince la chair, qui enveloppe tout le petit pied au-dedans de la corne : le perioſte qui enveloppe cet os, eſt très-ſenſible, & cauſe beaucoup de ouleur, même le plus ſouvent il en ſort du ſang.

L'on peut juſtement condamner un pied comme mauvais, y voyant une Seyme, puiſque c'eſt une ſuite d'un pied alteré, deſſéché, ou qui a les talons ſerrés; outre qu'un Cheval qui eſt guéri d'une Seyme, ſi on n'a un ſoin continuel de le conſerver, il en aura bien-tôt d'autres.

L'ongle ſe fend quelquefois aux pieds de derriere, depuis le poil juſqu'au fer, au milieu de la pince : on appelle ces pieds fendus, des pieds de bœuf par la reſſemblance; ce mal n'eſt pas ſi à craindre qu'une Seyme; il arrive plus ſouvent aux Mulets qu'aux Chevaux.

Et pour prévenir ces maux, il faut humecter la ſole avec de la fiente de Cheval mouillée, empêcher par la ferrure que les talons ne ſerrent, & graiſſer la corne avec de l'onguent de pied, par ce moyen il n'y viendra point de mal; la fiente de vache, contre l'opinion de bien des gens, ſur-tout des Marchands de Chevaux, rafraîchit & humecte la

ſole, & deſſéche la corne juſqu'à la brûler: car quoique la corne & la ſole ſoient jointes immédiatement, elles ſont de natures bien différentes, l'une molle l'autre dure; on voit auſſi ſortir de chez les Marchands de Chevaux de carroſſe, des pieds ſi brûlés, & deſſéchés par la fiente de vache dont ils ſe ſervent continuellement pour faire croître les pieds aux Chevaux qu'ils veulent vendre, que dans le ſervice tout le bas du pied s'emporte, ſe rompt, & met le Cheval hors de ſervice, parce que tout le bas du pied a toujours été dans la fiente de vache; véritablement cette humidité qui eſt contenuë dans la fiente de vache, fait croître la corne, mais le pied qui a crû de cette maniere ne vaut rien, & du moment que vous ceſſez de le tenir dans la fiente de vache, comme ils en ont été brûlés, la corne n'eſt pas en état de ſoutenir les cloux, & ſe rompt comme de la citroüille. Les Marchands viſent à leur but, qui eſt de vendre leurs Chevaux, en faiſant paroître de beaux pieds; comme ils ne les nourriſſent pas pour s'en ſervir, ils ſe ſoucient bien peu que les pieds ſoient brûlés pourvû qu'ils paroiſſent beaux.

Remede pour les Seymes.

Il faut appliquer une remolade tout autour du pied pour déſalterer la corne, puis le ferrer à pantoufle, comme nous enſeignerons au Chapitre de la ferrure, à la ſeconde Partie, & y obſerver tout ce que nous y preſcrirons, & ne laiſſer pas de vous ſervir du Cheval, s'il travaille ſur le terrein mol, & s'il n'eſt pas boiteux.

S'il ſort du ſang de la Seyme, il faut appliquer une remolade autour du pied, & ouvrir avec une renette la fente de la Seyme, faire une bordure autour de la fente avec de la cire jaune bien appliquée, & jetter de l'eau forte dans la fente de la Seyme: cette bordure de cire empêchera l'eau forte d'aller ſur le ſabot, & de le deſſécher; & pénétrant au travers de la fente, elle brûlera la chair vive, ou la pellicule qui cauſe la douleur, & le ſang qui en ſort. L'eau forte a la vertu de corroder & de conſommer, & par conſéquent d'éteindre le ſentiment, qui eſt ce que nous cherchons: que ſi la Seyme ne ſaigne point, il n'eſt pas néceſſaire de ſe ſervir de l'eau forte, mais ſeulement lui mettre des eſſes de feu, comme j'expliquerai en ſon lieu. Après qu'on s'eſt ſervi de l'eau forte, comme je viens de dire, on peut mettre une eſſe de feu ſur la couronne, ſans percer le cuir, & une plus bas; l'eſſe de feu n'eſt autre choſe qu'un fer fait en forme de la lettre S, qu'on fait rougir & qu'on applique juſtement ſur la couronne à la naiſſance de la corne, & une autre plus bas ſur la Seyme même, enſuite une autre, & laiſſer tomber l'eſcare ſur la cou-

ronne, après quoi la Seyme se résoudra bien-tôt, si on a le soin de tenir le pied humecté avec de la fiente de Cheval bien moüillée, ou une remolade. Cette esse n'a point ou peu d'épaisseur, & d'un bout à l'autre il n'y a qu'un doigt de longueur, cela est de la forme des marques dont on se sert pour marquer les tonneaux, & emmanché de même : notez qu'avec cette esse de feu qu'on met sur la couronne, il ne faut percer le cuir, parce qu'il soufleroit de la chair en cet endroit, que vous auriez peine à resserrer.

La Seyme étant sondée environ un pouce au-dessous du poil, il faut referrer votre Cheval ; en sorte que le fer soit tourné pour jetter en dehors le quartier où est la Seyme & l'ouvrir, alors vous pourrez vous en servir sur le terrein mol, mais non sur le dur, ni sur des pierres ; la méthode de ferrer les Chevaux qui ont des Seymes, est au Chapitre XLI. de la seconde Partie : on peut aussi les ferrer à pantoufles.

Les Chevaux de manege faute de soin, par la sécheresse, ou par la mauvaise ferrure, sont sujets à cette incommodité, à laquelle pour donner remede, on coupe le fer à l'endroit de la Seyme, & on l'appelle fer à lunette, comme nous enseignerons.

Quand le Cheval porte des fers coupés des deux côtés, c'est-à-dire que les deux éponges en sont ôtées, on lui laisse raffermir le pied dans l'écurie, jusqu'à ce qu'il ne boite plus, après quoi on le travaille comme auparavant, mais toujours sur le terrein mol.

J'ai déja parlé de mettre le feu avec un fer fait en S, aux Seymes dont il sort du sang : on le peut aussi à toutes les Seymes, sans toutefois percer le cuir à la couronne : mais il ne faut point donner d'esse de feu sur la couronne, si on n'a pas le tems de laisser séjourner le Cheval jusqu'à ce que l'escare soit tombée & consolidée, quoique ce soit le moyen d'empêcher absolument la Seyme de revenir : que si la Seyme n'est pas fort grande, & que le Cheval n'en boite pas, on n'est pas obligé de mettre l'esse de feu sur la couronne ; mais on donne des esses de feu pour le plus sûr seulement au défaut de la couronne, & au long de la fente on en donne deux ou trois esses : elles assemblent & réunissent la fente, & contribuent beaucoup à la guérison ; d'abord le feu donné, il faut faire bouillir de l'huile de laurier, percer une gousse d'ail au bout du fer, la tremper dans l'huile bouillante, & toucher tout au long de la Seyme sur la couronne, trempant souvent la gousse dans l'huile chaude, afin d'en bien imbiber la fente ; dans deux ou trois jours on pourra travailler le Cheval, s'il ne boite plus, & la Seyme s'avalera ensuite, si on a soin de bien graisser le pied.

CHAP. LXXXVII

La meilleure précaution qu'on puiſſe apporter aux pieds des Chevaux de manege, eſt de leur abattre toujours le talon juſques près du vif en les ferrant, ſans ouvrir en aucune maniere les talons, de ne laiſſer jamais croître trop haut, & de leur graiſſer le tour du pied, ſienter le dedans avec la fiente de Cheval bien mouillée deux ou trois fois la ſemaine. Je ſuis certain que par ce moyen on n'aura jamais de Seyme dans une écurie; j'en connois qui le pratiquent de la ſorte, auſſi l'on n'y voit point de Chevaux avec des Seymes, & par tout ailleurs on ne voit autre choſe.

Il faut premierement parer le pied, en ſorte que le fer ne porte point ſur la corne, un pouce autour de la fente, & graiſſer par fois ces pieds-là. Que s'il continue à boiter, & que la fente demeure fort ouverte, enſorte que le ſable & la bouë y entrent, lors on peut donner un peu plus haut que le ſabot quatre rayes de feu ſur la couronne, ſans toucher au ſabot ni à la corne par conſéquent, & ſans percer le cuir, mettre là-deſſus de la poix noire fonduë avec un pinceau, de la tondure de drap ou bourre par-deſſus, laiſſer tomber l'eſcare, en attendant entourer le pied avec bonne remolade ou avec thérébentine & miel fondus enſemble, & continuer; l'eſcare étant tombée, deſſécher avec de bon alun brûlé ou autre en poudre, & tenir toujours le pied graiſſé de bon onguent de pied.

Quand le pied eſt fort fendu par le milieu, comme un pied de bœuf, on fait chauffer un poinçon ou aleine courbée; on la paſſe au travers & dans l'épaiſſeur de la corne, & on paſſe par le trou qu'on fait, un petit fil d'archal de cuivre qu'on ſerre avec des pinces: on en fait de même en deux ou trois endroits, ſelon que le pied eſt long, & ainſi on reſſerre la fente, en ſorte néanmoins que les fils d'archal ne pénétrent point dans le pied, mais ſeulement dans l'épaiſſeur de la corne, enſuite ou avant cela, on donne ſur la couronne trois ou quatre rayes de feu de haut en bas, ſans percer le cuir, de la poix noire & de la bourre, comme ci-deſſus; l'eſcare tombée, on deſſéche, & on ſe ſert du Cheval ou du Mulet comme auparavant: après que la playe eſt guérie ſur la couronne, la fente s'avale à force de tenir le pied gras, & ils ſe trouvent guéris. Cette méthode réuſſit très-bien, mais il faut connoître l'épaiſſeur du ſabot pour ne pénétrer point trop, & ne pas prendre auſſi trop peu de corne.

On ne doit pas apréhender de faire cette operation, car on n'y court aucun riſque, puiſque la corne eſt épaiſſe d'un demi-doigt, ainſi il y a bien du lieu à percer avec le poinçon ou l'aleine chaude avant d'aller juſqu'au vif. En Eſpagne on ſe ſert tous les jours de cette méthode.

Si on ne veut pas faire cette operation, on fait forger un morceau de fer fort étroit avec deux pointes qui relevent en haut, pointuës comme les cloux à ferrer; on met ce fer étroit par dessous le pied, en sorte qu'il serve pour serrer & tenir en état le pied qu'il ne se fende davantage, on broche ces deux bouts pointus comme deux cloux, & même on les rive; & pour mieux concevoir ce que j'ai dessein d'expliquer, on met un morceau de fer sous le pied, qu'on clouë par les deux bouts, comme si on avoit dessein d'empêcher un ais de se fendre davantage; & ce morceau de fer est appliqué sur la corne, & ne touche nullement à la sole: il est fait comme le fer qui empêche un loquet de porte qu'il ne monte trop haut, & de descende trop bas; mais il est infiniment plus petit & plus mince, car il ne le faut ni fort ni épais, que ce qui est justement nécessaire pour tenir le pied en état qu'il ne se fende davantage. Cette invention est si bonne, qu'elle a parfaitement bien guéri des Chevaux qui étoient toujours boiteux, & absolument inutiles, pour avoir ces pieds de bœuf. Quand donc ce fer est bien appliqué, on ferre le Cheval par dessus comme si de rien n'étoit. Véritablement les Chevaux feignent quelques jours, parce que cela les contraint quand ils sont nouvellement ferrés; mais les laissant une couple de jours sans travailler s ils ne boitent plus.

CHAP. LXXXVII.

Quelquefois au pied de devant, l'ongle se fend au milieu de la pince: il faut ferrer ces pieds toujours en sorte que le fer ne porte point ni sur la fente, ni autour, & les graisser, & même on peut donner deux ou trois rayes de feu au haut sur la couronne sans percer le cuir, un ciroine par-dessus, & de la bourre sur le ciroine, laisser tomber l'escare, puis sécher la playe avec des poudres ou des onguens.

Des Pieds encastelés.

CHAP. LXXXVIII.

Les pieds sont encastelés lorsqu'ils ont les talons si serrés, que le Cheval en boite: ces sortes de pieds ont presque toujours la fourchette fort étroite, les quartiers sont plus étroits proche du fer qu'auprès de la couronne; ainsi le pied ne prenant pas le rond qu'il doit prendre au talon près du fer, le petit pied en est serré, la chair qui est autour de l'os du petit pied étant contrainte & trop pressée, cela fait boiter le Cheval.

Aux pieds encastelés il n'y a aucune rondeur aux talons, & les pieds semblent plutôt pointus & longs, que ronds comme ils doivent être, car ceux qui ont une plus grande rondeur au talon, sont ceux qui sont les moins sujets à s'encasteler.

CHAP. LXXXVIII.

Un Cheval peut être encastelé d'un seul quartier, & ce sera presque toujours de celui de dedans, qui est le plus foible, parce que la corne a moins d'épaisseur en dedans qu'en dehors : s'il l'est des deux quartiers, il est encore plus difficile à guérir : quoiqu'il puisse boiter aussi fort, n'étant encastelé que d'un des quartiers, que s'il l'étoit des deux.

La mauvaise ferrure peut causer l'encastelure, & la bonne la guérir, nous en parlerons amplement au Chapitre de la ferrure : l'encastelure ëst aussi causée par la sécheresse du pied, pour avoir la corne alterée & pleine de cercles, pour avoir ouvert les talons, & avoir affoibli les quartiers en creusant trop, ce qui est la ruine des pieds, comme aussi pour avoir laissé trop croître les talons.

Les Chevaux de legere taille y sont plus sujets que les Roussins ; les Chevaux Turcs, Barbes, ceux d'Espagne, & semblables, doivent être ferrés dans les regles ; il ne s'en faut point fier aux Maréchaux, s'ils ne l'entendent très-bien, & peu sçavent ménager ces pieds-là.

Il y a néanmoins des Chevaux fins qui ont les pieds si excellens, & la corne si liante, qu'un Maréchal ne sçauroit les encasteler, comme aussi il y a des Roussins, des Coureurs & des Chevaux de carrosse qui y sont sujets, ausquels il faut beaucoup de soin.

Quand les fers à pantoufle & les autres remedes pour l'encastelure n'ont pas rétabli les pieds, il faut dessoler, qui est le dernier remede, & souvent le plus prompt & le meilleur : d'abord qu'il est dessolé, vous fendés la fourchette avec le bistouri, & si vous voulez pour le mieux, vous placez une éclisse de fer, qui sera si vous voulez un vieil couteau d'étrille, & l'ajustez en sorte qu'elle ouvre, ou plutôt tienne les talons ouverts un pouce ou deux plus qu'ils ne l'étoient avant d'avoir été dessolés. Les talons s'ouvrent avec cette éclisse, parce que la fourchette étant coupée ou fendue, cede & s'ouvre dans le milieu, même il m'est arrivé quelquefois de faire dessoler des pieds si fort encastelés, qu'il leur a fallu ouvrir la corne des talons avec les triquoises, & ensute placer l'éclisse & la mettre avec force, afin qu'elle puisse tenir les talons fort élargis ; après appliquez votre appareil sur la solle autour du pied pour l'humecter & la faire croître ; la sole étant revenuë, & ayant toujours tenu cette éclisse de fer, le talon se trouvera élargi & aura pris sa premiere forme, c'est-à-dire la naturelle ; car un talon encastelé rarement est un vice de nature, mais il arrive par accident, ou de la méchante ferrure, ou de l'aridité du pied, & du peu de soin de l'humecter avec de bons onguens.

Lorsque dans une école on a un Cheval encastelé, le remede ordinaire est de le ferrer à lunettes : ce remede est bon, mais je me suis

fort

fort bien trouvé outre cela, de lui donner cinq ou ſix rayes de feu depuis le poil juſqu'au fer, faiſant pénétrer le feu environ l'épaiſſeur d'un écu blanc ſeulement, & en faire autant à chaque côté du talon : ces rayes de feu ramoliſſent la corne dans ce moment, laquelle lâche & céde, ainſi le petit pied qui étoit trop preſſé, reprend ſa place, & en eſt ſoulagé ; enſuite il faut extrêmement humecter le pied avec des rémolades, ou de bons onguens de pied, ſouvent réitérés.

CHAP. LXXXVIII.

Comment il faut deſſoler un Cheval.

CHAP. LXXXIX.

DEſſoler un Cheval, c'eſt lui arracher la ſole : on pratique ce remede pour les formes, pour les Seymes, l'Encaſtelure, l'Enclouëure, Javars encornés, Fics, Solbature, Clouds de rue, Chicots, & pour pluſieurs autres maux.

La ſole eſt au-deſſus du pied, appliquée preſque comme une ſemelle à un ſoulier, & la corne qui eſt autour de la ſole & du pied, aide à la tenir attachée contre le petit pied qu'elle couvre ; ceux-là ſe trompent qui croyent que deſſoler un Cheval, c'eſt lui arracher tout le ſabot : un Cheval bien deſſolé n'en vaut pas moins d'un quart d'écu ; mais quand il a fait pied neuf, il en vaut moins preſque de toute ſa valeur.

Il faut parer le pied qu'on veut deſſoler, abbattant le tendon en rendant la ſole mince, enſuite on ajuſte un fer long d'un demi-doigt d'éponge plus que l'ordinaire, on r'attache le fer à quatre clouds, & on emplit le pied avec de bonne rémolade chaude, de la filaſſe & des écliſſes ; on renouvelle la rémolade ſi le petit pied eſt extrêmement ſec & aride, afin de nourrir le pied & de l'humecter, pour que plus facilement & avec moins de douleur, on puiſſe l'arracher, & ſans cette précaution il ne faut jamais deſſoler un Cheval : La ſole étant donc bien humectée par les rémolades ou le vieil oingt au défaut de la rémolade, qui eſt l'ordinaire méthode des Maréchaux, & qui n'eſt pas la meilleure, on ouvre les talons, & avec la corne du boutoir, il faut décerner la ſole tout autour de la corne à l'endroit où elle ſe joint, & ce que la corne du boutoir ne peut ſéparer & déjoindre, on le fait avec la renette ; mais un Maréchal ne doit point ſe ſervir de renette en deſſolant. S'il le fait, il eſt mal adroit ou ignorant. La renette eſt un inſtrument très-commun que tous les Maréchaux ont, & même les Selliers s'en ſervent pour faire les rayes au cuir de Hongrie.

Ayant bien décerné toute la ſole, il faut la détacher par la pince

avec un leve-ſole, qui n'eſt qu'un boutoir tout uſé, large d'un demi-pouce & plat par le bout : l'ayant déjointe par le bout avec les triquoiſes, la ſéparer par le côté ; & ſi quelque choſe attache trop & empêche de la lever par le côté, coupez par-deſſous avec le boutoir, puis levez encore par l'autre côté avec les triquoiſes, & ſi quelque choſe eſt trop attaché au talon, & ne ſoit pas déjoint, coupez avec le boutoir ; levez enſuite la ſole par le bout avec le leve-ſole, & lors prenez-là avec les triquoiſes, vous l'arracherez facilement ſans force & toute entiere. La ſole toute levée, il faut ſi les talons ſont ſerrés, quelqu'autre mal qu'il aye dans le pied pour lequel on l'a deſſolé, fendre toute la fourchette par le milieu avec un biſtouri, commençant depuis le dedans du pâturon juſqu'à trois doigts du bout de la fourchette, puis remarquer s'il n'eſt point demeuré de la vieille ſole pour l'ôter, & laiſſer ſaigner abondamment le pied, on peut enſuite arrêter le ſang en liant le pâturon aſſez ferme avec une corde, juſqu'à ce qu'il s'arrête & ne ſaigne plus, lors ferrez le pied deſſolé à demeurer pour ne plus lever le fer, & lui laiſſer un ſifflet à la pince pour égouter l'humidité qui ſeroit reſtée dans le pied ; que s'il avoit quelqu'autre mal au-dedans du quartier, & que le fer le couvrît, il ne le faut pas ferrer à demeurer, puiſqu'il faudroit lever le fer & le déferrer toutes les fois qu'on le panſeroit, ce qui nuiroit au Cheval ; il le faut ſeulement ferrer à quatre clous.

Le ſang étant arrêté, il faut bien eſſuyer le pied avec de la filaſſe ; & s'il n'y a point de mal dans le pied, on mêle de la thérébentine avec du miel & du tarc autant de l'un que de l'autre ſur le feu : on emplit le pied de cette compoſition aſſez chaude, avec laquelle on imbibe des rouleaux de filaſſe, qu'on appelle des plumaceaux, ſuffiſamment pour couvrir toute la ſole, & emplir une partie du vuide qui eſt au-deſſous du pied, & le pied étant plein de ces rouleaux de filaſſe imbibés de la ſuſdite compoſition partout ſous le fer, que je ſuppoſe qu'on a attaché au pied à demeurer, il faut mettre les écliſſes de bois & une de fer en travers, enſuite par le pâturon il faut bien emplir la fourchette avec des rouleaux de filaſſe bien imbibés de la compoſition, & en mettre comme par force dans ladite fiente, afin que la tenant bien ouverte, par ce moyen le talon ſe trouve fort large quand la ſole ſera revenue : mettre un bandeau autour pour empêcher ces tentes de ſortir de la fente de la fourchette. On peut auſſi faire chauffer de la thérébentine commune, & mêler parmi de la ſuye de cheminée en remuant toujours, pour s'en ſervir à la place de la précédente compoſition, c'eſt un très-bon aſtringent, car il ôte la douleur & réſout.

Beaucoup de Maréchaux croyent qu'à force de preſſer, bander &

fort contraindre une ſole, ils empêcheront la chair de ſurmonter ; ce qui n'eſt pas aſſurément ; la ſerrant trop, on la fera plûtôt ſurmonter par la douleur qu'on cauſera au Cheval, on fera venir la fluxion, ce qui attirera les déſordres qu'on veut éviter ; il faut ſeulement arrêter l'appareil ſur le petit pied ſans le bander ni le preſſer, & aſſurément la ſole en reviendra plutôt & plus belle, & ne ſurmontera nullement : on peut faire l'épreuve de ce que je dis, & on verra que la ſole qui ne ſera point preſſée ni contrainte, viendra mieux & plutôt ; c'eſt la ſeule méthode qu'on doit tenir à un pied deſſolé, & tout ce qu'on fait au contraire eſt mal ; quand on a déſſolé un Cheval pour quelqu'infirmité, comme ſont des bleymes, clous de ruë & autres, il faut apporter toutes les précautions que j'ai dit en deſſolant ; mais s'il n'a point de mal dans le pied, comme il arrive ſouvent qu'on deſſole pour des formes, encaſtelures & autres ; lors il faut, ayant arrêté le ſang, laver la ſole avec l'eau-de-vie, puis faire un ſifflet à la corne ſur la pince comme on fait aux Mulets. Le ſifflet n'eſt autre choſe que de parer le pied en pince de l'épaiſſeur d'un écu blanc, qu'il ne touche pas au fer la largeur d'un doigt, pour égouter l'humidité qui ſeroit reſtée dans le pied, attacher le fer à demeurer, enſuite un appareil avec thérébentine, miel & tarc ; le tout chaud & force filaſſe, des écliſſes ſur le tout ſans preſſer la ſole : cinq jours après ſans déferrer, ôter l'appareil & mettre ſeulement de la filaſſe mouillée d'eau-de-vie, & continuer de la ſorte de deux jours en deux jours juſqu'à guériſon, ce qui ſera dans dix-huit ou vingt jours au plus, s'il n'y a point d'autre mal dans la ſole que de l'avoir ôtée.

Ce n'eſt pas que ſouvent lorſqu'on fait ouverture dans un endroit de la ſole pour des clous de ruë, ou autre choſe il ne faille fort preſſer cet endroit, pour empêcher la chair de ſurmonter ; ce qui ne manqueroit pas d'arriver, car la ſole étant ſeulement ouverte en un endroit, d'abord tout pouſſe-là, & il s'y fait une ceriſe, c'eſt-à-dire que la chair augmente de la groſſeur d'une ceriſe ou d'une noix ; mais ce n'eſt pas la même choſe lorſqu'on a deſſolé, car rien ne pouſſe & ne preſſe le petit pied, comme fait en cette occaſion la ſole partout ailleurs, hors vis-à-vis de l'ouverture qu'on a fait : Et cet exemple fait bien voir qu'il ne faut point preſſer un pied deſſolé, car ce qui fait pouſſer à l'endroit découvert eſt que la ſole preſſe & contraint par tout ailleurs, hors en cet endroit ouvert, où l'on a mille peines d'empêcher de s'enfler ; mais la ſole étant ôtée, rien ne preſſe, rien ne contraint, ainſi rien ne pouſſera, & le petit pied demeurera en ſon naturel, au lieu que ſi vous le preſſez, comme vous ne pouvez preſſer partout également, il pouſſera & gagnera en quelqu'endroit.

Il faut appliquer autour du pied le reſtrainctif ci-devant, fait avec thérébentine & ſuye de cheminée cuites enſemble, & toujours remuer ſur un petit feu pour empêcher qu'il ne ſe mette en grumeaux, juſqu'à ce que le tout ſe ſoit mis en corps, & de la conſiſtance d'emmielure. Il faut couper le poil tout autour de la couronne bien près, & très-bien frotter la partie où vous voulez mettre le reſtrainctif, afin de l'échauffer, & ouvrir les pores du cuir, afin que le reſtrainctif pénétre. Ainſi une ſeule application profitera mille fois plus que ſix ne pourroient faire, ſi on n'avoit pas apporté cette précaution. La partie étant diſpoſée de la ſorte, il faut appliquer chaud autour de la couronne cet aſtringent qui reſſerrera ſuffiſamment, & nourrira le ſabot qui eſt toujours trop deſſeché par les autres reſtrainctifs, après l'application de celui-ci, il faut de la filaſſe par-deſſus, & une enveloppe ſur le tout, & le lier avec du ruban de fil large d'un pouce.

Quand la ſole revient ſans être ferme, s'il y a des bouillons de chair qui ſoufflent, c'eſt-à-dire, que la chair ſurmonte en ces endroits, il faut appliquer deſſus des orties broyées ou pilées, puis l'appareil par-deſſus, qu'on arrête avec des écliſſes; ſi c'eſt en hyver, qu'on n'a point d'orties, il faut mouiller l'endroit qui pouſſe trop avec de l'eau-de-vie, & de la couperoſe blanche pilée, ou de l'Egyptiac par-deſſus, & un plumaceau de filaſſe ſur la couperoſe, ou ſur l'Egyptiac, enſuite mettre l'appareil ſur le tout; on peut auſſi fort à propos ſe ſervir de l'onguent de la Comteſſe appliqué ſur un plumaceau, & tout l'appareil par-deſſus.

Si la ſole en guériſſant eſt baveuſe en quelqu'endroit, & même que la chair ne ſoit pas couverte de ſole, le ſeul onguent de la Comteſſe donnera ordre à cela, en l'appliquant ſur toute la ſole, il la raffermira. Que ſi en un autre endroit la chair ſurmonte, un peu d'alun brûlé en poudre, & de l'onguent de la Comteſſe par-deſſus, & continuer de la ſorte juſqu'à ce que toute la ſole ſoit bien revenue, & qu'elle ſoit ferme. A faute d'onguent de la Comteſſe, celui du Schmit ſera aſſez bien.

Si la ſole demeure trop long-tems à revenir, & que le pied reſte avec la chair vive ſans que la ſole revienne, il faut y appliquer une herbe commune, dont les feuilles ſont très-grandes, qui a des boutons qui s'attachent aux habits: elle s'appelle glouteron ou bardane, autrement oreille d'âne; on broye la feuille qu'on met ſur la ſole, puis l'appareil par-deſſus.

D'autres fois la ſole pour être trop humide ne ſe raffermit point; pour lors il faut y mettre de la filaſſe toute ſéche ſans autre appareil, ayant mouillé la ſole avec de l'eau-de-vie, car rien ne reſſerre & ne raffermit mieux.

Par fois la ſole vient trop aride & trop ſéche, pour lors il faut y appliquer un appareil de rémolade; ſi la ſole ne veut durcir, & qu'elle ne s'affermiſſe, mais danſe toujours ſous le pouce quand on y touche, broyez de l'éclaire, en latin *chelidonïa major*, & l'appliquez ſur la ſole: elle deſſéche extrêmement, dans deux ou trois applications toutes les vingt-quatre heures, la ſole ſera raſſermie: que ſi elle devenoit trop ſéche & trop aride, ce qui feroit boitter le Cheval, il faut fondre du tarc ſur la ſole, ou de la poix navale, qui eſt compoſée de deux tiers de poix noire, & d'un tiers d'huile d'olive fondus enſemble.

Il y a quelquefois des endroits ſur le petit pied, auſquels la chair ni la ſole ne veulent point venir, alors il faut y appliquer l'onguent compoſé comme il ſuit.

Incarnatif.

Prenez le quart d'une livre de thérébentine de Veniſe, lavez-la juſqu'à ce qu'elle devienne comme du coton, puis mêlez-y ſix jaunes d'œufs, deux dragmes de mirrhe fine & autant d'aloës, le tout en poudre très-fine, battez & mêlez bien le tout enſemble, & vous aurez un incarnatif, que les Maréchaux appellent un digeſtif. Il importe peu pour le nom pourvû qu'on s'entende; il ſera propre pour appliquer ſur les endroits où on veut faire venir la chair, comme auſſi l'onguent de Monſieur Curty, qui réuſſit très-bien à cela, en mettre un emplâtre tout froid ſur l'os, & ne l'ôter que tous les deux jours; il fera aſſurément revenir la chair: empêchez que le Cheval deſſolé ne ſe mouille le pied, & faites-le ſéjourner à l'écurie juſqu'à ſa guériſon, qui doit être dans trois ſemaines tout au plus, s'il n'y a point d'autre mal.

Si le ſabot du Cheval que vous aurez deſſolé ſe détache au poil, il le faut traiter comme nous dirons au Chapitre ſuivant, pour un Cheval que l'apoſtume a ſouflé au poil.

Il y a des Curieux qui ſe ſervent de certains fers qu'on applique ſans clous avec une bordure autour, & une vis qui le ſerre & ouvre: cette invention eſt aſſez bonne pour un Cheval qui a le pied foible, ou qui ne donne pas le tems d'attacher le fer avec quatre clous, & qui ſecouant le pied dans le tems qu'on le veut attacher, jette bien loin tout l'appareil; mais ce fer dont la figure eſt dans Frederic Griſon, doit être fait exprès pour ce Cheval, & mieux fait que ceux qu'on voit communément.

Mais le plus aſſuré moyen eſt d'attacher le fer à demeurer, ſi on le peut, pour ne pas étonner un pied deſſolé en le ferrant & déferrant ſi ſouvent; car par exemple, s'il y a une bleyme au coin du talon, & que

CHAP. LXXXIX.

vous ayez dessolé le pied pour ce mal, coupez l'éponge du fer du côté du mal, & tirez votre appareil avec une éclisse de fer qui prendra sous la pince de fer, & l'arrêtez par l'autre bout avec la ligature : en un mot si on se peut passer d'ôter & remettre le fer à un pied dessolé, c'est le meilleur, mais il y a des maux où l'on ne peut, & où ayant dessolé un Cheval, il ne le faut ferrer qu'à quatre clous pour la facilité de le panser & voir jusqu'au fond du mal.

Un jour dessolant un Cheval d'un pied de derriere pour une forme, il fit un effort, & eut le nerf du jarret étendu & forcé, ensorte que le Maréchal croyoit qu'il se fût cassé la cuisse, le mal du jarret n'empêcha pas de lever l'appareil qui étoit déja mis sur la sole, & le fer appliqué à demeure, crainte de nuire au jarret, en levant le pied dessolé pour le panser; je laissai le tout six semaines entieres sans y toucher, au bout de ce tems la sole se trouva si bien rétablie, qu'on n'auroit pas crû qu'il eût été dessolé, & cela par un seul appareil de thérébentine, miel & tarc égales parties. J'ai donné cet exemple pour désabuser ceux qui se font une affaire de guérir un Cheval dessolé, car assurément, s'il n'y a point d'autre mal dans le pied, un seul appareil le peut guérir. Mais toutes les précautions que j'ai donné ci-devant, sont pour les pieds où il y a d'autres maux, pour lesquels on a ôté la sole.

Des Fics ou Crapaux qui naissent dans les pieds des Chevaux.

CHAP. XC.

Un fic est une excroissance de chair spongieuse & fibreuse, quelquefois en forme de poireau : elle naît dans les pieds qui sont fort élevés & creux, & qui ont le talon large, & presque jamais aux pieds foibles, minces & plats : les fics viennent presque toujours à la fourchette au haut, ou à côté, & s'ils paroissent ailleurs, c'est ordinairement par notre faute. Si on les laisse fort envieillir ou qu'on les desséche avec des onguens forts, on leur fait prendre une autre voie : ils coulent jusqu'au coin de la sole du talon, des quartiers ou de la pince. La même chose arrive quand on les panse mal; on les fait étendre & s'attacher au tendon ou au petit pied, lors ils souffleront ou monteront au poil, & paroîtront à la couronne, & toujours avec pourriture & puanteur. Les fics sont abreuvés & nourris d'une humeur qui vient des nerfs; laquelle étant privée des esprits qui la maintenoient pendant qu'elle étoit dans le nerf, dégenere en une très-grande pourriture, qui donne beaucoup de peine à vaincre, & cause cette puanteur, parce que d'autant plus qu'une matiere a été parfaite, quand elle dégenere de cette perfection, & qu'elle vient à se

corrompre, lors elle eſt infiniment plus corrompuë qu'une autre matiere qui auroit moins eu de perfection, & la difficulté de l'extirper eſt toujours plus grande, *corruptio optimi peſſima*, enſorte qu'à moins que les remedes ne ſoient pas bien appropriés & appliqués à tems, le Cheval en demeure eſtropié.

Les fics qui paroiſſent dans les commencemens à la fourchette, rarement font boitter les Chevaux: mais s'ils ſont mal panſés, deſſéchés, ou qu'on les aye laiſſé fort envieillir ſans y donner remede, ils s'étendront par-deſſous la ſole & perceront le poil, s'attacheront au tendon ou au petit pied, lors ils ſeront douloureux, ce qu'ils n'étoient pas auparavant.

La cauſe des fics eſt la même que celle des poireaux, c'eſt-à-dire, ce ſuc nerveux dont j'ai parlé ci-devant, qui nourrit & engendre les poireaux.

Les fics paroiſſent comme j'ai dit, ou en forme de poireau, lorſqu'ils viennent à la fourchette, ou ſeulement ſont diſcernés par cette chair fibreuſe & ſpongieuſe qui paroît ſous la ſole, & en corrompt une partie pour avoir iſſue, afin que la nature, qui eſt toujours ſage & prudente, puiſſe évacuer par cette ouverture une partie de la matiere qui lui nuit.

Les fics ſont ordinairement l'égoût des humeurs corrompues du corps du Cheval qui ſe jette avec abondance ſur cette partie, leſquelles humeurs, quoiqu'elles ne ſoient pas les mêmes qui ont engendré & fait naître les fics, ne laiſſent pas d'en augmenter la malignité: elles ſont quelquefois en ſi grande abondance, qu'on n'en peut tarir la ſource, ni en détourner le ruiſſeau qui en coule, enſorte que les fics groſſiſſent furieuſement, ils infectent & corrompent tout, & même le petit pied s'en trouve ſouvent endommagé.

J'ai vû de groſſes jambes pleines d'eaux & de poireaux, qu'on a travaillé à deſſécher, quand on en eſt venu à bout, il a paru des fics dans le pied, on a travaillé à extirper les fics, la jambe a commencé à fluer de nouveau & avoir les ordures qu'on avoit eu tant de peine à guérir. A-t'on deſſéché une ſeconde fois la jambe, les fics ont germé, & ſont reverdis tout comme auparavant, ce qui arrive particulierement aux vieux Chevaux qui ont les jambes rondes, gorgées & ſi endurcies, qu'on ne les peut en aucune façon déſenfler; ou à ceux qui ont une groſſe jambe d'un reliquat de farcin. L'humeur corrompue de tout le corps a pris ſon cours ſur cette jambe, & s'évacue par-là, & ſi on l'arrête & qu'on deſſéche cette jambe, l'humeur tombe ſur le pied & forme les fics.

Quand un Cheval a ſupporté quelque tems un fic, le pied lui

CHAP. XC.

élargit & devient difforme, ensorte que le pied devient sensiblement plus large que les autres.

Les fics qui paroissent à la fourchette, & qui ne sont pas attachés au tendon, ni au petit pied, ne font pas boitter le Cheval tout aussi long-tems qu'ils ne touchent pas à terre en cheminant, aussi y est-on souvent attrapé faute d'y regarder; & à Paris les Marchands de Chevaux de carosse n'achetent jamais de Cheval de service qu'ils ne lui levent les pieds pour voir s'il n'a point de fics, particulierement à ceux de derriere; & ils ne laissent pas d'y être pris, car il y a des Chevaux guéris des fics en apparence, ausquels trois mois après il en revient.

Remedes pour les Fics qui viennent aux pieds.

Avant que de traiter un fic, s'il y a des eaux à la jambe, il la faut guérir avec l'emmielure blanche, qui le désenflera, ôtera la douleur & la chaleur, dissipera les eaux qui abreuvent les fics, & qui empêchent qu'on ne puisse les guérir: Pour traiter les fics avec ordre, je commencerai par ceux qui viennent à la fourchette, pour lesquels il n'est pas toujours nécessaire de dessoler.

Parez bien le pied où il y a un fic, afin de vous donner facilité, avec votre bistouri ou feuille de sauge, de couper la sole tout autour du fic, tout aussi long-tems que vous trouverez du creux par-dessous, car c'est où sont les racines; & si vous ne traitez que le haut du fic, votre cure sera imparfaite, car le fic court & s'étend; & quoiqu'il paroisse petit en dehors, il a de l'étendue sous la sole, je suppose qu'il ne soit pas attaché au tendon ni au petit pied.

Ayant bien découvert le tout, prenez deux livres de miel, chopine d'eau-de-vie, six onces de vert-de-gris en poudre très-fine, & passez au tamis de soye, six onces de couperose blanche pilée assez fin, quatre onces de litarge pilée très-fin, & deux gros d'arsenic en poudre très-fine, & passez par le tamis fin, mêlez le tout avec le miel dans un pot de terre net, & faites cuire sur un très-petit feu, en remuant souvent jusqu'à ce que la composition soit suffisamment épaisse, & lors l'onguent étant fait, mettez-en sur des plumaceaux, qu'ils en soient bien couverts, pour les appliquer sur le fic.

Si en cherchant les racines vous avez fait venir du sang, ce qu'il faut éviter autant qu'on peut, mettez pour premier appareil, le restrainctif ci-devant décrit, fait avec la thérébentine & la suye de cheminée, appliquez-le tout chaud sur tout le fic, & de la

filasse

filaſſe par-deſſus, & bien bander & écliſſer pour arrêter le ſang, afin que deux jours après levant l'appareil, vous voyiez bien toutes choſes. Le ſang étant arrêté, lors mettez un appareil ſur le fic avec l'onguent ci-deſſus à froid, ſur de la filaſſe en forme de plumaceau, & bien bander & écliſſer le tout bien ajuſté ſur de la filaſſe bien roulée, en ſorte que les tentes que vous mettrez à côté du fic le ſoutienne, & ne le laiſſe pas élargir, ne laiſſant pas un recoin de la fourchette qui touche au fic ſans y mettre des rouleaux de filaſſe pour bien appuyer le tout que rien ne ſurmonte.

Obſervez que la filaſſe dont vous vous ſervez ſoit bien ſéche, que les plumaceaux ou tentes ſoient roulés ou fermes avant d'y mettre de l'onguent, même il eſt néceſſaire qu'ils ſoient durs & bien ſerrez, que votre Cheval ſoit établé ſéchement; l'humidité nuit ſi fort à cette maladie, qu'elle en empêche la guériſon.

Ayant levé le ſecond appareil, qui doit demeurer toujours deux fois vingt-quatre heures, nettoyez bien le mal avec de la filaſſe ſéche, & voyez encore s'il n'eſt point reſté de fibres ou racines qu'il faille découvrir; puis lavez votre fic avec de l'eau ſeconde, & par-deſſus de l'onguent que je viens de décrire, que je nommerai onguent pour les fics; rebandez bien le mal, & écliſſez comme ci-devant avec de la filaſſe ſéche & nette, appuyant toujours le fic des deux côtés avec des rouleaux & des plumaceaux, afin qu'il ne s'élargiſſe pas, prenant garde de bien écliſſer; car de l'appareil bien ou mal appliqué dépend en partie la cure.

En levant les appareils avec l'eſpatule, ôtez doucement les petites eſcares, ou plutôt les pellicules que les onguens ont fait, ſans faire que le moins de ſang que vous pourrez. Si après une ou deux applications d'onguent le fic n'eſt pas aſſez reſſerré, & qu'il reverdiſſe trop, mêlez avec la moitié de votre compoſition trois onces de très-bonne eau forte & mêlez le tout à froid, & le laiſſez agir l'une contre l'autre; enſuite ſervez-vous de cet onguent de même que vous avez fait de l'autre, & aſſurément il reſſerrera le fic, & ne négligez pas de bien mettre & bander l'appareil toutes les deux fois vingt-quatre heures. Après il faut lever l'appareil, & le fic eſt aſſez amorti; panſez-le avec le premier onguent, & dans la ſuite remettez du ſecond, ſelon que vous verrez qu'il faudra reſſerrer on manger les chairs, ou ſimplement deſſécher; il faut en cela ſe conduire avec jugement & diſcrétion, & tout réuſſira bien.

Souvent il y a des endroits où la chair croît trop, il faut en ces lieux-là mettre l'onguent où l'eau forte eſt ajoutée; & quand il ne faut plus que deſſécher, il ſuffit de l'onguent tout ſimple, & toujours bien

approprier l'appareil, & bien bander le tout avec des écliſſes.

Si le fics eſt attaché au tendon ou au petit pied, & qu'il ait communication avec lui, lorſque vous le croyez guéri d'un côté, il court, s'étend & va quelquefois depuis la fourchette juſques ſous le quartier, qu'il faut ſouvent couper : le quartier étant coupé, les cauſtics ou cauteres en poudre ou en onguent, peuvent ſervir pour faire tomber le tendon, qui ſeront les mêmes que j'ai ordonné pour les javars encornés ; car ſans l'ôter on ne peut guérir les fics.

Si le fic eſt fort gros, comme il y en a quelques-uns gros comme de petits œufs de poule, je trouve très-à-propos, après avoir bien cherché tout autour pour connoître s'il n'y a point de vuide ſous la ſole, où les racines du fic ſont cachées, & après avoir tout coupé & tout découvert avec votre feuille de ſauge, qui eſt un biſtouri qui coupe des deux côtés, & eſt courbé, prenez un bon boutoir bien tranchant, coupez tout le fic, & coupez tant que vous trouverez de la pourriture & méchante chair. Laiſſez enſuite bien ſaigner le Cheval, allongez les éponges du fer, & liez le pâturon avec une corde, afin d'arrêter le ſang : puis couvrez tout ce que vous avez coupé de ſel menu, & par-deſſus de la thérébentine qu'on a fait cuire avec de la ſuye bien pilée, qu'il faut appliquer ſur le coupé, avec de la filaſſe bien imbibée du tout. Si le ſang vient trop abondamment, que vous ne puiſſiez poudrer de ſel la playe, mêlez le ſel avec la compoſition chaude, bandez bien le pied, & l'écliſſez très-bien avec une écliſſe de fer au travers, pour tenir l'appareil, ce même déſenſif autour de la couronne, & laiſſez votre Cheval de la ſorte trois jours ſans le panſer, le tenant toujours en lieu fort ſec.

Si le fic eſt aux pieds de derriere, comme ils y ſont preſque toujours, il faut avoir ſoin d'ôter inceſſamment la fiente que le Cheval fait de deſſous ſes pieds, afin qu'il n'attire pas l'humidité, qui eſt abſolument contraire à ce mal.

Quand vous leverez l'appareil, vous nettoyerez bien le tout avec de la filaſſe ſeche & l'eſpatule fort doucement, puis mettez de l'onguent avec des plumaceaux, le tout bien ajuſté & compreſſé avec l'écliſſe de fer, il ne ſera plus beſoin de reſtrainctif autour de la couronne. Deux jours après ayant levé l'appareil vous verrez la couleur de la chair, qu'il faut laver avec de l'eau ſeconde, & ſelon qu'il ſera beſoin, ſi c'eſt de manger la mauvaiſe chair, l'onguent avec de l'eau forte, & continuer quelques jours le même appareil, & ſur les endroits où la chair eſt belle l'onguent tout ſimple.

Si le Cheval eſt délicat, il peut perdre le manger ; ſi cela arrive, attachez à ſon filet une plotte gourmande, & lui donnez de bons

lavemens avec le policreſte, & à manger du ſon mouillé, continuez de la ſorte, le Cheval ne perdra plus l'appetit, qui eſt un grand point.

Si le fic eſt attaché au tendon ou au petit pied, le remede le plus aſſuré eſt de deſſoler, comme je l'ai enſeigné ci-devant, puis panſer le fic de la maniere que j'ai preſcrit; c'eſt-à-dire, en jouant du raſoir, s'il eſt néceſſaire, ou avec les cauſtics pour faire tomber le tendon ou l'eſquille; mais par tout où je puis employer le raſoir, je ne me ſers pas de cautere, parce qu'on voit ce qu'on fait, on va ſi avant qu'on veut, & on ne cauſe point tant de douleur; s'il y a eſquille du petit pied à tomber, il faut y mettre un bouton de feu plutôt que des cauſtics: je me ſers auſſi pour faire tomber un eſquille, de l'Egyptiac, en y ajoutant du ſucre ou de la couperoſe blanche; je me ſers auſſi du borax en poudre démêlé avec l'eſprit de vin.

Les cauteres violens ſont dangereux aux fics, car ils renvoyent les matieres & les font ſouffler au poil, & font bien du déſordre, ils mordent l'os du petit pied, il en tombe des eſquilles plus longues à ſe détacher, que le fic ne ſeroit à guérir.

Quand on veut guérir un fic, il eſt très-à-propos, pour faire révulſion, de faire manger au Cheval tous les jours du foye d'antimoine dans du ſon mouillé, afin de conſommer une partie des humeurs qui tombent ſur le mal; car comme il ne ſouffre rien d'impur, il diſſipera tout ce qui peut engendrer cette humeur qui abreuve & nourrit le fic.

La cure achevée, pour plus grande précaution, quoiqu'on puiſſe s'en paſſer, il faut barrer les veines dans les pâturons du pied qui a le fic; car comme ces deux veines du pâturon fourniſſent une grande abondance de ſang au-deſſous du pied, & plus qu'il n'eſt beſoin, fort ſouvent il ſe change en pourriture & en matiere; ainſi en barrant la veine on coupe chemin à la nourriture du fic, qui ſera guéri ſans retour, quoique ſans ce barrement de veine la cure ne laiſſe pas d'être bonne.

Beaucoup de Maréchaux répugneront à cette opération, parce qu'elle ne leur eſt pas familiere, & vous diſſuaderont toujours de la faire, mais elle n'eſt pas périlleuſe; véritablement le cuir eſt fort épais en cet endroit, mais on ne peut eſtropier un Cheval, à moins d'y tâcher tout exprès. Que ſi les Maréchaux, par de bonnes raiſons à leur mode, vous veulent perſuader, ou qu'il eſt inutile de barrer les veines, ou que cela puiſſe nuire au Cheval, concluez que le Maréchal ne ſçait pas faire l'opération.

Chap. XC.

Lorſque votre cure eſt faite, que la chair eſt belle & nette par tout, qu'il ne paroît ni racine ni pourriture, & qu'il reſte ſeulement un grand creux dans le pied au droit de la fourchette, ou ailleurs, par la quantité de chair qu'on a coupé ou mangé, lors il faut hacher de la filaſſe ou viellle corde, & piler de la poix-réſine, mêler enſemble, & de cela poudrer toute la playe : elle fera revenir la chair, ſi on met de la filaſſe par-deſſus, & qu'on ne panſe le pied que tous les deux jours; que ſi la chair venoit trop, comme il peut arriver après une ou deux applications, il la faut laver avec de l'eau ſeconde, & par-deſſus la filaſſe hachée & la poix-réſine pilée; & ſur le tout de la filaſſe ſéche & des écliſſes, cette eau reſſerrera ces chairs qui gagnent trop.

J'ai vû ſouvent que les Chevaux qui avoient quatre fics, un à chaque pied, comme on les traitoit, il en guériſſoit trois facilement, mais le quatriéme a été preſque toujours incurable, parce qu'on a repouſſé l'humeur des autres, qui eſt toute aboutie à ce ſeul, ce qui le fait réſiſter aux remedes.

Lorſque la chair eſt revenue par tout, il n'y a qu'à ſécher avec de la poudre de tartre calciné, ce qui fera une croute qu'il ne faut point ôter juſqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même, puis mettre un reſtrainctif, lequel ſera fait avec de la chaux vive en poudre démêlée avec l'eau ſeconde, ou l'eau-de-vie, le tout réduit en pâte, ou au défaut un reſtrainctif noir ſur tout le pied, ce qui fera revenir la ſole & la fourchette, à laquelle par les ferrures on donnera la forme qu'elle doit avoir, & le Cheval ſera bien-tôt en état de travailler. Il y a dans cette cure à obſerver la propreté, l'exactitude, & le jugement, pour changer & appliquer le remede qu'il convient, ſelon que je l'ai ordonné.

On peut traiter les fics avec le feu, c'eſt-à-dire, après qu'avec le raſoir on a ôté tout ce qui eſt de gros & d'élevé, avec un coûteau de feu on brûle tout le fic, & on le mortifie en ſorte que le ſang s'arrête par la brûlure, puis on met ſur le mal des plumaceaux avec de bonne huile de laurier pour ôter la douleur de la brûlure, on ajuſte bien l'appareil, & on l'écliſſe comme je l'ai enſeigné. On laiſſe l'appareil de la ſorte deux jours, & le lavant on nettoye bien le fic avec de la filaſſe ſeche, puis avec l'eſpatule on voit ſi on peut ôter l'eſcarre, & on remet de l'huile de laurier comme auparavant; lorſque l'eſcarre eſt tombée par deux ou trois appareils d'huile de laurier, on brûle de nouveau le fic tout de même qu'au premier coup; & ſi on ne l'a pas aſſez brûlé la premiere fois, on continue de cette maniere juſqu'à ce qu'on voye la chair nette, belle & naturelle, pour lors il n'y a qu'à deſſécher comme je l'ai enſeigné.

Il y a des perſonnes qui approuvent plus cette méthode que l'autre avec les onguens : il eſt vrai auſſi qu'elle va plus vîte, mais les fics reviennent & repouſſent enſuite, & le feu a tellement altéré le cartilage qui ſoutient la fourchette, qu'on ne peut plus guérir les fics, ni avec le feu, ni autrement : c'eſt ce qui m'eſt arrivé, & c'eſt ce qui m'a fait quitter l'uſage du feu aux fics, comme je l'avois enſeigné dans les précédentes impreſſions de ce Livre.

Chap. xc.

Tout homme qui voudra traiter un fic avec des cauteres ou cauſtics violens, n'en viendra jamais à ſon honneur, il renvoyera l'humeur d'un côté à l'autre ; & quand il croira avoir extirpé les fics d'un côté, il le verra reverdir de l'autre côté du pied, & même le fera attacher au tendon, ou au petit pied ; ce qui ne ſeroit pas arrivé, s'il s'étoit ſervi des onguens qui ſervent pour arrêter les eaux, deſquels il y en a pluſieurs dans ce Livre, ou autres, y mêlant de l'eau forte quand ils n'ont pas aſſez de force ; mais jamais ne vous ſervez des cauteres ou cauſtics, ou aſſurément vous ne réuſſirez pas.

Si le fic eſt attaché au petit pied, il faut faire tomber l'eſquille, enſuite le mondificatif du Docteur, ou l'onguent *Apoſtolorum*, dont vous vous ſervirez, & panſerez le mal par en bas, reſſerrant toujours le haut. Je pourrois alléguer beaucoup d'exemples des choſes qui me ſont arrivées en faiſant panſer des fics, mais ce que j'en ai dit ſuffit.

Des encloueures, Clouds de ruë, Retraites & Chicots.

Chap. xci.

UNe encloueure, qui eſt très-peu de choſe, étant négligée, peut devenir un grand mal ; avec de l'huile chaude on en guérira grand nombre, & avec beaucoup de remedes appliqués ſoigneuſement, on aura ſouvent bien de la peine à ſauver le pied d'un Cheval ; il ne faut donc jamais négliger une encloueure telle qu'elle ſoit.

Par fois un Maréchal en ferrant un Cheval, le pique en ſorte qu'il s'apperçoit que le Cheval feint quand il frappe ſur le cloud : le remede eſt d'arracher le cloud, & quoique le ſang ſorte par le trou, il n'eſt pas à craindre ; il faut ſeulement n'en point mettre en ce poſte, & ne laiſſer pas de ſe ſervir du Cheval, car pour l'ordinaire il n'en boitte jamais.

Lorſque le Cheval a été nouvellement ferré, & qu'il boitte, il y a beaucoup d'apparence qu'il eſt encloué, c'eſt-à-dire, ou que le cloud preſſe la veine, ou qu'il a touché le vif : pour ſçavoir de quel cloud il eſt preſſé, on leve le pied qui boitte, & on touche avec le brochoir ſur celui qui ne boitte point, pour connoître ſi le Cheval eſt turbulent, s'il remue le pied de terre quand on touche deſſus, afin

qu'ensuite on puisse mieux juger quand on touchera sur le pied boiteux, pour connoître si le Cheval y a du mal : ensuite on leve le pied qui ne boitte point, & avec le brochoir on frappe doucement sur la rivure des clouds du pied dont il boitte ; & lorsqu'on apperçoit le cloud qui le fait feindre davantage, on juge que c'est lui qui l'incommode ; si c'est au pied de devant, il sera encloué au talon ; si c'est à ceux de derriere, ce sera à la pince presque toujours.

Il faut déferrer le pied, & avec les triquoises presser tout autour, & quand on pressera l'endroit où il est encloué, sans doute il voudra retirer le pied, il feindra extraordinairement.

En déferrant le pied encloué, il faut remarquer aux clouds qu'on tirera, s'ils sont coudés, s'il y a quelque paille, & si le sang ou l'apostume sort par le même trou ; s'il étoit coudé, le coude pourroit presser la veine, & faire boitter ; s'il y avoit une paille détournée à côté, elle presse peut-être la chair ou la veine, & par fois on connoît au cloud que la paille est restée dans le pied, ce qui est mauvais, car on a de la peine à la retirer, tant qu'elle est dans le pied, jamais le Cheval ne peut guérir ; si le sang & l'apostume sort par le trou, on sçait où est le mal : ayant connu l'endroit où est l'encloueure, il faut avec la corne du bouton fouiller & creuser le plus avant qu'on pourra ; puis avec la renette suivre toujours le trou, pour rencontrer l'extrêmité où le cloud étoit rivé sur la corne : si en creusant vous allez jusqu'à ce trou, sans trouver le vif, & sans qu'il y ait aucune douleur, il faut prendre un cloud, & presser a côté au-dedans du pied où est la veine avec la pointe du cloud ; & si vous voyez que le Cheval témoigne sentir de la douleur quand vous presserez de la sorte, il ne faut pas découvrir davantage, mais y appliquer le remede.

Si le Cheval ne témoigne point de douleur dans ce creux que vous avez fait, c'est une marque assurée que ce n'est pas l'endroit de l'encloueure, puisque vous voyez l'entrée & la sortie du cloud, sans y trouver ni douleur ni matiere.

Souvent les Chevaux qui ont le pied charnu, c'est-à-dire, la corne du sabot déliée, ou le talon foible ou serré, boittent les jours qu'ils ont été ferrés si fort, qu'ils ont peine à se soutenir, ils se rafermissent d'eux-mêmes. Les Chevaux Anglois sont plus sujets à cela que les autres Chevaux.

Ceux qui ont le talon serré, pour peu qu'ils ayent les clouds brochés haut, boittent. Ce n'est pas qu'ils soient encloués, mais c'est que les clouds sont trop près du vif & le pressant causent de la douleur : le repos les peut rétablir.

Souvent un cloud pour être coudé dans un pied gras, fera boitter

un Cheval quoiqu'il ne soit pas encloué ; & si on tarde trop long-tems à ôter le cloud, bien-tôt la matiere s'y formera, & il le faudra panser comme un Cheval encloué.

Si la matiere est formée on la fait sortir, puis on jette dedans de l'huile toute bouillante, dans laquelle vous aurez mis un peu de sucre, & l'on bouche le trou avec du coton ; puis il faut rattacher le fer à trois ou quatre clouds, & emplir le pied avec de la rémolade ; ce qui attirera la chaleur du pied dans la sole, empêchera la matiere de monter au poil, & ôtera la douleur & l'étonnement : de plus il faut empêcher que le Cheval ne se mouille le pied, appliquer un restrainctif autour qui sera noir, rouge ou blanc, & l'on continuera à panser le Cheval tous les jours jusqu'à ce qu'il ne boitte plus.

Le remede suivant est très-bon aux encloueures : d'abord que vous avez ouvert l'endroit piqué, jettez de l'eau vulnéraire toute froide dans l'endroit, du coton par-dessus : dans deux applications de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, le Cheval sera guéri ; si vous n'êtes pas en lieu commode pour avoir de l'eau vulneraire, ayez de l'onguent nommé Ponpholix, tous les Apoticaires en ont ; faite-le chauffer, & en mettez dans le trou de l'encloueure : pansez le Cheval tous les jours, dans peu de tems il sera guéri, s'il n'y a que le seul mal fait par le cloud ; si vous n'avez ni l'un ni l'autre, prenez du *brunella* ou du mille-feuille, pilez-la, & la mettez dans une cueillere de fer avec du vinaigre, faites-la bouillir cinq ou six bouillons en la remuant deux ou trois fois, puis versez le vinaigre tout chaud dans le trou de l'encloueure, & remettez le marc par-dessus, & continuez jusqu'à guérison.

Je pourrois vous donner mille remedes pour les encloueures, mais il n'y en a point de plus excellens que l'eau vulneraire, le Ponpholix, & l'huile de Merveille : ses vertus sont connues pour guérir très-promptement toutes sortes d'encloueures. Je n'en dirai rien ici, me réservant à en parler en donnant sa description, comme aussi l'usage de celle de gabian.

Il y a des Chevaux qui ont le talon bas, lesquels en marchant par les pays rudes se foulent la fourchette, en sorte qu'ils boittent tout bas, & on est bien empêché à trouver le mal ; car on ne croit pas que la fourchette ait posé à terre, & on cherche dans le pied, dans le boulet, dans l'épaule & ailleurs le mal qui est dans la fourchette, foulée & meurtrie par les pierres ou par les mottes, ou gasons trop durs : on connoîtra ce mal en ce que la fourchette branle & la matiere se forme au-dessous, laquelle il faut panser comme une encloueure, faisant pénétrer les médicamens par le talon, entre la four-

Chap. XCI. chette & le petit pied, & sur la fourchette mettre de bons restrainctifs faits avec chaux & eau seconde, ou des restrainctifs noirs faits avec suye, vinaigre & blancs d'œufs, & continuer de la sorte sans arracher la fourchette, le Cheval guérira : la seule difficulté qu'il y a, c'est de connoître le mal, car ensuite il n'est pas mal-aisé à guérir.

Toutes les herbes vulneraires guériront une encloueure dans le commencement, par exemple, le curage, la sabine, la verveine, l'aristoloche, la veronique, l'agrimoine, la serpentine, le petit muguet, le zedoaria, l'ophioglosson, & quantité d'autres; il faut s'en servir comme je viens de dire du *brunella*, & du mille-feuilles avec le vinaigre. J'en ai mis ici cette quantité, afin que d'abord que vous aurez une encloueure, vous en puissiez facilement rencontrer quelqu'une; si vous n'en connoissiez aucune, ayez des onguens propres à cela.

C'est une assez bonne méthode, lorsqu'une encloueure est récente, que l'apostume n'y est pas encore formée, de découvrir le trou, comme nous avons dit, & y mettre dedans de l'esprit de vitriol tout froid, & boucher le trou avec du coton, & referrer d'abord le Cheval à demeurer : que s'il vient à reboitter, le déferrer & le panser encore avec l'esprit de vitriol, comme auparavant, & dans peu il sera guéri; le Ponpholix est un très-bon remede pour les bœufs, quand ils sont blessés dans les pieds, comme il arrive que les Laboureurs mal-adroits fourrent la regle de leurs charues dans les pieds de derriere de leurs bœufs, ce qui peut les estropier; ils en seront garantis, si ayant ouvert le mal on le nettoye bien avec du vin chaud, & puis fondre du Ponpholix dedans, & boucher le trou, continuer jusqu'à guérison.

Des Clouds de ruë ou Chicots.

Chap. XCII.

Le tracas des grandes Villes fait qu'il y a beaucoup de vieux clouds qui demeurent dans les rues, & souvent les Chevaux se les enfoncent dans les pieds; un Cocher doit avoir soin d'abord qu'il voit boitter un Cheval, de mettre pied à terre pour lui arracher le cloud & empêcher qu'il ne s'enfonce jusqu'à la tête, comme il arrive fort souvent.

Les chichots se prennent dans les tailles nouvelles, les Chevaux s'enfoncent dans les pieds des éclats de bois, qui percent la sole, & vont par fois jusqu'au petit pied : les uns & les autres causent souvent de très-grands maux & de longue durée.

D'abord que l'on apperçoit qu'un Cheval a pris un cloud, ou un chicot, il le faut arracher; & s'il en sort du sang, c'est d'autant mieux, & s'il n'en sort point, il ne faut pas laisser de continuer votre chemin si

le

le Cheval ne boite pas ; mais s'il boite, le plus sûr est d'y mettre remede tout à l'heure, si on le peut, c'est-à-dire, tirer le cloud ou le chicot, & fondre de la cire d'Espagne, & la laisser tomber dessus pour boucher le trou, afin qu'il ne pénétre ni gravier ni bouë, & de cette sorte vous pouvez conduire sans péril votre Cheval, jusqu'à ce que vous soyez en lieu pour y mettre de l'eau vulneraire, ou de l'esprit de vitriol, & l'appliquer tout froid : que si vous n'en avez pas, vous pouvez y mettre du Ponpholix ; souvent il m'est arrivé que la seule application de la cire d'Espagne a guéri le mal : si le Cheval boite encore quand vous serez arrivé au logis, servez-vous des remedes ci-dessus, ou de bonne huile de Merveille, ou autre bon onguent, bouchez le trou avec du coton, une bonne rémolade sur la sole, & si le cloud est grand, un restrainctif autour du sabot à la pince seulement, & continuez à le panser de la sorte jusqu'à guérison ; si vous y donnez ordre au commencement du mal, quand il boiteroit beaucoup, le Cheval pourra guérir, si le petit piéd ou le nerf ne sont pas piqués.

Si le mal est inveteré, il faut le découvrir avec le boutoir, puis sonder avec une plume très-doucement, pour en trouver le fond, sans meurtrir le lieu avec la sonde, car la plûpart font avec la sonde plus de mal qu'il n'y en a déja : ensuite faites chauffer dans une cueillere de l'huile de Merveille dont nous donnerons la description, ou de celle de Gabian, ou quelque bon onguent chaud, & les jettez chauds dans le trou, puis bouchez-le avec du coton ; & par-dessus une rémolade, de la filasse & des éclisses, & continuez à le panser de la sorte tous les jours, jusqu'à ce qu'il ne boite plus.

Tous les jours lorsque vous panserez le mal, ayant débouché le trou, il faut obliger la matiere à sortir, s'il y en a, en pressant la sole tout autour du mal avec le pouce, & même le pâturon au-dessus des talons, puis appliquer de nouvelle huile ou autre chose.

La seconde fois que vous panserez votre Cheval, observez en lui débandant le pied, si la rémolade est fort desséchée, ce qui dénoteroit grande chaleur, puis ayant ôté la tente, s'il sort des eaux rousses, au lieu de bonne matiere blanche bien liée, c'est une mauvaise marque ; lors même que cette matiere est jaune, & se trouve congelée, puante & dure comme de la graisse de bœuf, c'est une humeur nerveuse, qui ne dénote rien de bon, & presque toujours le nerf est piqué. Comme cette matiere est fort puante, elle dénote une grande corruption : il faut sans hésiter dessoler, & mettre de bons restrainctifs à la pince, & aux quartiers seulement, & point au talon ; ou au contraire, il faut appliquer un morceau de vieil-oingt ou de graisse, bien charger toute la jambe avec de la lie de vin, mêlée avec du vinaigre ou de l'on-

guent du Duc pour empêcher la fluxion, ne point donner d'avoine au Cheval, mais du ſon; & ſi la matiere qui ſortira de la playe, continuë à n'être pas comme il faut, c'eſt-à-dire, ſi ce ſont des eaux rouſſes, ou de cette apoſtume endurcie & congelée, qui eſt fort puante, & avec tout cela le pied ayant de la chaleur, & ſi la jambe enfle, lors il faut s'aſſurer que le mal ſera de longue durée & dangereux. Et ce ſera un grand bonheur, ſi la matiere ne ſe forme pas en quelque partie du pied, qui fera enſuite peut-être deſſouder le ſabot à la couronne, & perdre le Cheval. Pour empêcher ce déſordre, il faut outre le vieil oingt ou les rémolades graſſes qu'on a mis dans le pâturon pour attirer les matieres en cette partie comme la moins périlleuſe, donner dans le pâturon au derriere d'icelui, juſqu'à un pouce près de la couronne, environ une douzaine de pointes de feu, & percer le cuir, afin d'évacuer par-là les humeurs, appliquer ſur ces pointes une bonne rémolade, ou bien de la thérébentine, du tarc & du miel parties égales chauffées enſemble, de la filaſſe par-deſſus, aſſurément cette opération ſoulagera le Cheval. Que ſi ſans donner des pointes de feu, la matiere ſe forme dans le pâturon, vous connoîtrez en ce que le pâturon s'enfle & durcit, & le preſſant, vous voyez ſortir la matiere par le mal qui eſt dans le pied: ſi cela continuë & que la matiere paroiſſe au pâturon, il faudra percer juſqu'à l'endroit où la matiere eſt formée, & paſſer un ſeton au travers, ſi vous pouvez: lequel pour le bien faire droit doit être de plomb, en empliſſant bien les endroits avec de la filaſſe imbibée d'eau-de-vie, dans laquelle on aura mis de l'aloës pour réſiſter à la corruption. On n'eſt pas toujours obligé de paſſer un ſeton, particulierement lorſque tous les trous ne ſe rencontrent pas vis-à-vis l'un de l'autre, & qu'il y a du détour à faire: ſi cela eſt, on panſe les deux trous ſans ſe ſervir du ſeton.

Lorſque le mal perce dans le pâturon, il n'en eſt pas plus mal, au contraire, le pied en reçoit du ſoulagement: j'en ai vû percer en deux ou trois differens endroits, pourvû que ce ne ſoit pas à la couronne, il n'importe, & même la douleur du pied diminuë.

Notez que ſi le mal eſt grand, & qu'il y doive avoir un renvoi, c'eſt-à-dire que la matiere doive paroître au poil ou au pâturon, il vaut mieux que ce ſoit au-deſſus du talon dans le pâturon qu'ailleurs, parce que l'endroit n'eſt pas ſi dangereux de faire tomber le ſabot. Et c'eſt pour cette raiſon que j'ai recommandé de n'y point mettre du reſtrainctif, & de n'en appliquer qu'autour de la pince, & des quartiers, & non au talon, afin de deux maux éviter le pire: ayez grand ſoin à ces maux de laver la playe avec eſprit de vin, mirrhe & aloës, pour empêcher la pourriture, ou la corruption qui gagne toujours

trop, & c'eſt à quoi il faut beaucoup travailler.

Il eſt fort à propos lorſque vous avez panſé le Cheval pendant quelques jours, & que vous n'y voyez aucun amandement, de faire une bonne ouverture, elle ſoulagera le pied, & donnera lieu au remede de mieux agir; j'ai vû ſouvent par cette méthode qu'on a beaucoup diminué la douleur que le Cheval ſouffroit; car quoique l'avantage ſoit aſſez grand de ne pas faire une grande ouverture dans le pied, & par le même trou qu'a fait le clou de panſer le mal, & le guérir comme on le pourroit faire, néanmoins il peut retarder quelquefois la guériſon, car ſouvent la grande ouverture étant faite, le Cheval n'a plus boité par le ſoulagement qu'elle a donné au pied: on peut enſuite deſſécher la playe quand le Cheval ne boite plus, avec de l'alun en poudre, ou un reſtrainctif, comme nous avons dit.

Si le cloud de ruë ou chicot eſt en un endroit fort dangereux, comme au bout & à côté du bout de la fourchette, & perce dans le petit pied, il faut mettre un reſtrainctif autour du ſabot, & un morceau de vieil oingt au-deſſus des talons, au pâturon, & la rémolade dans la ſole, il faut charger toute la jambe & toute la cuiſſe, ſi c'eſt au derriere, avec de la lie de vin & du miel, ce qui ſe fait en cette maniere; on fait cuire la lie de vin, quand elle commence à s'échauffer, on l'épaiſſit avec de la farine, puis on y ajoute une livre de miel ou plus, & du tout chaudement on charge la cuiſſe malade tous les jours, ou bien avec l'onguent du Duc, afin de fortifier cette partie, & empêcher la chûte des humeurs, qui eſt une précaution très-néceſſaire pour faciliter la cure; car d'abord qu'une partie eſt affligée, la nature ſe décharge ſur cette partie, & bien davantage lorſque la pente naturelle y eſt, comme elle eſt toujours aux parties baſſes.

Il eſt très-expédient aux grands maux de pied cauſés par les clouds de ruë, de donner au Cheval dans du ſon mouillé deux onces de foye d'antimoine en poudre fine un jour, & le lendemain une once de poudre cordiale auſſi dans du ſon mouillé, & le troiſiéme jour ne lui donner ni foye d'antimoine, ni poudre cordiale, pour laiſſer agir la nature, & ne la pas trop charger de remedes; le quatriéme jour recommencer comme nous avons dit par le foye d'antimoine, le lendemain la poudre cordiale, puis un jour de repos, & continuer cet ordre juſqu'à ce que le Cheval ſoit guéri, ces poudres qu'il prendra, contribueront à diſſiper l'humeur qui tombe ſur le pied, en lui purifiant le ſang, & même elles donneront de l'appetit.

Il eſt toujours bon d'appliquer des reſtrainctifs, quoiqu'avec ces eaux ou huiles on puiſſe facilement s'en paſſer, leſquelles ſouvent font ſortir des morceaux de fer reſtés dans la bleſſure, & guériſſent preſ-

Chap. xcii.

que toujours les maux, ou le petit pied, où les nerfs ne ſont point offenſés, ſans qu'on ſoit obligé de deſſoler un Cheval ; ce qu'il ne faut pas craindre de faire, lorſqu'il eſt néceſſaire.

Par exemple, ſi l'os du petit pied eſt piqué bien avant, la cure ſera longue & fâcheuſe, il faut preſque toujours qu'il tombe une eſquille : le plus aſſuré eſt de deſſoler, quoiqu'en faiſant une bonne ouverture il puiſſe guérir. On ſe reglera pour cela au mal & à la douleur qu'on connoîtra que le Cheval ſouffre ; ſi par exemple il n'appuyoit point le pied à tere, ou fort legerement, & ſeulement avec la pince, il ne faut pas héſiter à deſſoler vingt-quatre heures après, car la matiere peut ſouffler au poil, & la fiévre y eſt toujours par la douleur qu'il ſouffre avant qu'on l'aye deſſolé. On juge auſſi de la profondeur de la bleſſure par la longueur du cloud, & celui qui l'arrache, ſçait de quelle maniere il étoit entré, c'eſt-à-dire, ou tout droit, ou de travers : un peu d'application le fait juger aiſément, ſouvent même après avoir deſſolé on ne voit pas l'amendement qu'on avoit eſperé, à cauſe que le cloud a pénétré ou a éclaté l'os du petit pied.

Il eſt certain que lorſque vous traiterez un Cheval d'un cloud de ruë ou d'un chicot, qui ſe traite l'un comme l'autre, & que vous vous ſervirez de l'eau vulneraire, ou de l'huile de Merveille ou de Gabian, ſi au bout de dix jours il n'eſt guéri, ſans doute qu'il y a quelque corps étranger dans le petit pied, ou le même petit pied eſt bleſſé, c'eſt-à-dire, qu'il eſt piqué, ou fendu & éclaté : vous le connoîtrez en ôtant la tente, la matiere vient d'abord : mais le ſang ſuit en abondance, & cette quantité de ſang eſt preſque toujours une marque qu'il tombera une eſquille, ſi le petit pied ne tombe pas lui-même. Vous le connoîtrez encore mieux en ſondant délicatement avec la ſonde, vous trouverez le trou dans le petit pied ; il faut d'abord faire une bonne ouverture, afin d'être maître du mal & d'alleger le pied, le panſer avec du ſucre en poudre, de l'eau-de-vie & aloës : car lorſqu'il ſort beaucoup de ſang, en vain fondrez-vous des onguens & de l'huile, ils ne feroient aucun effet, il faut du ſucre ſur le mal avec ce que j'ai dit, & bander fort la playe, pour empêcher la chair de ſurmonter & de trop croître : la ſeconde fois que vous panſerez le Cheval, coupez avec le biſtouri toute la chair, afin de voir le fond du mal ; quelque abondance de ſang qu'il vienne, il ne faut pas s'en étonner, mais bien bander l'appareil pour l'arrêter : mettre ce que j'ai dit ci-deſſus ſur le mal, & continuer tous les jours à panſer, en réſiſtant à la corruption le plus que vous pourrez ; mettre de bonnes rémolades ſur la ſole, & bien charger toute la jambe & la cuiſſe, comme je l'ai enſeigné, une fois tous les jours.

En penſant un cloud de rue s'il vient du ſang abondamment, quoique vous ne faſſiez pas plier le boulet en tenant le pied, & que vous agiſſiez doucement en tirant la tente, je n'ai rien trouvé de meilleur, que de ne panſer le Cheval que de deux jours l'un : ſi au bout de deux jours en le penſant, il vient encore du ſang en aſſez grande quantité, panſez le encore avec de l'eau-de-vie & du ſucre, & ſoyez trois jours à le panſer : s'il vient encore du ſang au bout de trois jours, ſoyez quatre jours ſans le panſer : & s'il vient encore du ſang au bout de quatre jours, ſoyez-en cinq jours, & vous verrez qu'il ne reviendra plus de ſang, après quoi vous le panſerez tous les jours ou tous les deux jours, ſelon le beſoin: je me ſuis bien trouvé de cette méthode, pour empêcher que le ſang ne vienne; car le ſang empêche les huiles, les onguens & les poudres d'agir, ainſi le plus qu'on peut l'arrêter, c'eſt le meilleur.

Il eſt bien plus aſſuré dans les maux de pied de couper avec le raſoir ou biſtouri, que de manger les chairs avec des cauteres, car outre la douleur qu'ils cauſent ſouvent, ils renvoyent la matiere & font ſouffler au poil ou dans le pâturon; mais ayant coupé pour une fois ou à deux repriſes, comme vous le jugerez à propos, vous voyez le fond du mal tout d'un coup, car quoiqu'il vienne abondance de ſang, mettant deſſus de la therébentine chaude avec de la filaſſe, & bien bander le tout, le ſang s'arrêtera aſſez, puis levant l'appareil au bout de deux fois vingt-quatre heures, vous voyez le fond du mal, auquel vous agiſſez comme nous avons dit, ou comme nous dirons ci-après.

Il peut arriver qu'au lieu d'un trou où le mal ſera, il s'en fera deux & trois à côté de la fourchette, & même qui auront communication dans le pâturon : ſi cela arrive, il faut couper tout le cartilage qui forme la fourchette, & emporter juſqu'au fond du pied, afin de pouvoir voir le fond du mal, car ce n'eſt pas le tout d'avoir deſſolé, ſi le mal eſt au-deſſous du bout de la fourchette juſqu'au petit pied, coupez ce bout de fourchette, ou la coupez toute entiere : car pourvû que vous puiſſiez voir le fond du mal, vous en viendrez bien mieux à bout ayant coupé, qu'auparavant; quand donc vous ſerez obligé de couper le cartilage qui forme la fourchette, votre opération ſe fera mieux, ſi vous liez bien le pâturon pour arrêter les veines qui vous envoyent trop de ſang. Enſuite de quoi mêlez avec votre digeſtif, qui eſt fait de thérébentine & de jaunes d'œufs, force ſel, & appliquez-le ſur tout l'endroit coupé, avec de la filaſſe, & ſur le tout un bon reſtrainctif noir fait avec ſuye de cheminée, vinaigre & blanc d'œuf, puis de la filaſſe par deſſus, & des écliſſes pour bien lier l'appareil, & s'il ſaignoit encore par l'endroit de la fourchette qui abou-

tit au talon, mettez de la filasse bien imbibée de thérébentine chaude, & la pressez sur l'endroit, & une bonne ligature, & laissez l'appareil deux fois vingt-quatre heures : quand vous le leverez, vous verrez le fond du mal, & vous vous y conduirez comme nous avons dit, lavant le mal avec de l'eau seconde, & le pansant ou avec des digestifs, l'huile de Gabian, le sucre, ou autre onguent.

Du moment que l'esquille d'os ou quelque corps étranger que ce soit, a quitté le petit pied, le Cheval ne boite plus, pourvû qu'il n'y en ait qu'une à tomber, mais les esquilles sont long-tems sans se détacher, il s'en est vû durer trente jours, quelques-unes vingt jours, dix-huit, quinze, selon l'endroit où elles sont ; mais il ne faut pas s'ennuyer, continuez & il guérira ; il est vrai que l'on est quelquefois obligé de tirer l'esquille d'os quand elle ne sort pas d'elle-même ; car il ne faut pas attendre de guérison tant qu'il en reste dans la playe.

La méthode des Maréchaux pour faire détacher un esquille d'os, est d'y mettre un digestif, mais il ne desseche pas ; au contraire il nourrit, l'esquille ne se détache & ne quitte la partie qu'à mesure qu'elle se desseche ; & c'est pour cela qu'on doit plutôt se servir du sublimé en poudre mêlée avec l'Egyptiac qu'on applique dessus, ou de l'eprit de vitriol qui fera bien-tôt détacher l'esquille, & même souvent quand on le peut on y met un bouton de feu ; ce qui est très-bon, car le feu la fait tomber promptement : je me suis bien trouvé de faire une composition d'aloës & d'euforbe en poudres, autant de l'un que de l'autre, & les démêler avec de bon esprit de vin pour appliquer sur l'esquille, ce qui la fait détacher plus promptement, si on continue cet usage, la chaleur & l'acrimonie de l'euforbe est retenue par l'aloës, & le tout est comme animé & rendu plus actif par l'esprit de vin, qui de lui-même desseche, & l'esquille tombe ou se détache plus promptement.

On peut aussi au second appareil, lorsqu'on sent qu'il y a esquille à detacher, & qu'on peut placer le remede sur l'esquille, mettre les deux tiers d'opium, & un tiers de sublimé mêlés avec de l'esprit de vin, & en mettre peu, & un plumaceau frotté d'Egyptiac par-dessus le tout, un restrainctif autour du pied, charger toute la jambe tous les jours, laisser l'appareil trois jours sans y toucher, car l'esquille se détachera bientôt, & fera une bonne ouverture qui facilitera la guérison.

Lorsqu'il y a une esquille à détacher du petit pied, il faut avoir grand soin que la chair ne surmonte, & ne couvre pas l'ouverture par où l'esquille doit sortir, ce qui arrive souvent : mais on peut sans crainte lorsque la chair est surmontée, appliquer dessus du sublimé en poudre pour manger cette chair. Que si la premiere application n'a pas

aſſez operé, poudrez encore avec du ſublimé en poudre la chair qui ſurmonte. Enſuite démêlez encore du ſublimé pilé avec de l'Egyptiac, & en mettez ſur toute la chair ſurmontée que vous avez poudré auparavant, de la filaſſe par-deſſus, bien bander le tout, & ne le panſer de quatre jours, s'il n'y a quelque raiſon qui vous oblige à le panſer plutôt; car à tous les cauſtics il leur faut toujours donner trois ou quatre jours pour faire leur effet.

L'eſquille d'os étant tombée, il ne faut pas mettre d'abord ſur l'os aucune huile ni onguent; mais ſeulement un plumaceau de filaſſe mouillée d'eau-de-vie, & panſer tous les deux jours de même l'endroit d'où l'eſquille eſt tombée, juſqu'à ce que la chair ait recouvert l'os, & enſuite vous y mettrez ce que vous jugerez à propos: mais lorſqu'une eſquille eſt tombée, il faut toujours traiter l'os d'où elle eſt detachée de même que je viens de le dire.

Il y a des nerfs & des ligamens qui attachent l'os du petit pied au pivot, ou à l'os du pâturon. La guériſon eſt retardée lorſqu'un de ces nerfs eſt piqué. Vous le reconnoîtrez en ce que le nerf de la jambe enflera, lors il faut deſſoler ſans héſiter, particulierement s'il ſort de la playe des eaux rouſſes au lieu de matiere, ou bien ſi la matiere ſort jaune, dure & puante, & ſi le Cheval ne met point le pied à terre, avec ces accidens, la cure ſera longue. La plûpart de ceux qui ſe piquent de vouloir paſſer pour ſçavans, qui ſe mêlent de panſer des Chevaux, ſe ſont perſuadés ou tâchent de le perſuader aux autres qu'ils ont de l'onguent qui guérira toutes les encloüeures & clouds de ruë, parce qu'ils auront guéri tous ceux qu'ils ont panſé, dont le nombre ſera réduit à cinq ou ſix pour le plus, qui étoient bleſſés legerement, ou même ont guéri des clouds qui traverſoient le pied, en des endroits peu dangereux; mais lorſque le nerf du petit pied ou les tendons ſont piqués par des clouds de ruë, quoiqu'on panſe le mal avec le meilleur onguent du monde, ſi l'on n'a beaucoup d'experience & de méthode, on n'en viendra pas à bout, & le Cheval périra ſi on s'opiniâtre à le panſer avec le ſeul onguent. C'eſt-là où tous ces onguens tant vantés échouent. Si le cloud ou chicot a piqué un des nerfs du petit pied, ou le petit pied même, quoiqu'on deſſole, & que même pour voir le fond du mal on coupe la fourchette juſqu'au fond, & qu'on travaille avec ſoin & méthode, on n'en peut venir que difficilement à bout, car la chûte d'une eſquille eſt longue, la chair ſurmonte, ou il ſe forme dans le mal des filandres & des os de graiſſe, & le pire de tout eſt que les ligamens dont je viens de parler, ſe relâchent & s'affoibliſſent, & l'os du petit pied branle, comme s'il étoit prêt à tomber (& j'en ai vû tomber plus d'un) tout homme

de bon ſens peut bien juger que ſans deſſoler, changer de remede ſelon la néceſſité, & chercher le fond du mal qui ſera grand & profond, les médicamens ne peuvent être portés ſur la partie malade, ainſi ne peuvent aider la nature à reprendre ce que la foibleſſe & la douleur l'ont obligé de ceder.

J'ai vû un de ces Meſſieurs qui n'avoit pas grande expérience, & qui croyoit avoir un ſi bon onguent, qu'il ne voulut pas deſſoler un Cheval, quoiqu'il y eût dix ou douze jours qu'il ne mettoit pas le pied à terre par la douleur qu'il reſſentoit, & continuoit avec opiniâtreté de fondre de l'onguent ſeul dans le mal; je fus prié par cet honnête homme de voir ſon Cheval, lui qui m'avoit mille fois étourdi à force de me vanter ſon onguent, me diſant qu'il ne ſçavoit ce que c'étoit de deſſoler les Chevaux pour les clouds de ruë, qu'il les guériſſoit infailliblement; mais que véritablement celui-ci l'étonnoit de n'y voir aucun amendement depuis douze jours qu'il le faiſoit traiter avec ſon onguent: je lui dis que s'il vouloit ſauver ſon Cheval, il falloit le deſſoler: ce qui fut fait; & je trouvai tout le deſſous de la ſole noir & meurtri, qui cauſoit la fiévre au Cheval par la grande douleur. Quatre jours après je fis faire une inciſion aſſez grande pour voir le fond du mal, & je vis qu'il y avoit une eſquille, laquelle ſe détacha, & ſortit environ vingt jours après, & pendant ce tems le Cheval ne s'appuya jamais ſur ſon pied. Finalement l'eſquille fut en état de s'ôter; elle étoit environ d'un pouce de longueur, & large d'un demi doigt; jugez, je vous prie, ſi elle pouvoit ſortir ſans deſſoler & ſans ouvrir le mal juſqu'au fond, & ſi l'on ſe fût opiniâtré à le panſer avec cet onguent ſans operer de la main, le Cheval n'en ſeroit-il pas mort? car il falloit néceſſairement que cette eſquille ſortît pour ſa guériſon entiere: ſeroit-elle ſortie par une petite ouverture au travers de la ſole? il ſeroit ridicule de le croire. J'alleguerai beaucoup d'exemples de ceux que j'ai fait traiter; & des Maréchaux de Paris qui ont agi par mon ordre en ſçavent la vérité; même depuis peu une perſonne de qualité avec ſon onguent qui n'avoit jamais manqué aucun cloud de ruë, à ce qu'il diſoit, laiſſa venir la gangrene dans le pied de ſon Cheval. Je le fis deſſoler & trouvai le pied gangrené: je le fis traiter & le guéris; pour peu qu'on eût tardé davantage à le deſſoler, c'étoit un Cheval perdu: voilà où aboutiſſent tous ces remedes infaillibles à ceux qui n'ont aucune expérience des grands maux; il faut agir ſelon l'occaſion & le tems, & quand un remede ne réuſſit pas, en prendre un autre, & même un troiſiéme ſi le ſecond ne profite pas: un bon remede vaut beaucoup, mais l'application à tems, vaut encore davantage, & ſouvent l'un & l'autre ſans l'opération de

la

la main ſont aſſez infructueux.

Il eſt vrai auſſi que les Chevaux ſont moins chargés d'humeurs les uns que les autres, ou bien ils ne ſont pas ſi ſenſibles à la douleur, & auront l'intérieur mieux diſpoſé : la ſaiſon y contribue beaucoup auſſi, car le froid eſt fort contraire ; ainſi ces circonſtances plus que les onguens contribueront à la guériſon de ces maux.

J'ai recherché avec ſoin & empreſſement toutes ces deſcriptions d'emplâtres & d'onguens qu'on vante tant par les cures extraordinaires qu'on dit qu'ils ont operé ; mais venant à l'eſſai, ils ont réuſſi aux maux ordinaires, & ont même guéri des clouds de rue qui ſembloient étranges, car ils perçoient le pied de part en part juſques dans le paturon ; mais c'étoit en des endroits peu dangereux, comme à la fourchette ; & à d'autres bleſſures qui étoient beaucoup moindres en apparence, ils ont échoué, parce que les nerfs ou le petit pied étoient piqués, il a fallu avoir recours à la méthode que je viens d'enſeigner : Et afin de vous témoigner que j'ai mis en uſage de bons onguens pour les encloueures, clouds de rue, &c. je vous en propoſerai trois deſcriptions que j'ai choiſies parmi pluſieurs que j'ai eu, parce qu'elles m'ont ſemblé très-excellentes, & un baume vert qui eſt connu à Paris ſous le nom de Madame Feüillet ; ſoyez perſuadé que l'application du remede eſt auſſi conſiderable que le remede même. J'ai fait tout ce grand narré pour inſtruire ceux qui voudroient l'être : revenons aux clouds de rue.

Lorſque le Cheval ne boite plus des maux où l'on n'a pas été obligé de faire une très-grande ouverture, ni de couper beaucoup de chair, il faut mettre dans le trou qu'on a fait pour panſer l'encloueure, ou cloud de rue, de la graiſſe blanche, ou du ſuif de chandelle, & de la filaſſe par-deſſus bien preſſée, & emplir le pied avec de la poix noire toute chaude.

Pour les retraites qui ſont une portion d'un cloud reſtée dans le pied, quand on vient à poſer un cloud dans le même endroit où eſt la retraite, il la preſſe & la pouſſe contre la veine, ou le vif, ce qui fait boiter le Cheval : on la traite comme une encloueure, & quand on ne peut ôter la retraite, & qu'on la ſent, on deſſole le Cheval ; mais avant d'en venir là, il faut y mettre de l'eau vulneraire, ou de l'huile de Merveille, ou de Gabian, ou du Ponpholix, qui peut-être donnera facilité à la retraite d'être arrachée, comme il eſt arrivé pluſieurs fois.

J'ai vû des retraites qui ont été pouſſées par le cloud qu'on mettoit tout contre, qui ont pouſſé la corne en dedans contre l'os du petit pied, enſorte que cette corne que la nature a formée raboteuſe, &

CHAP. XCIII.

pleine de petits ſillons pour qu'elle ſe puiſſe lier & s'attacher avec la chair qui entoure l'os du petit pied ; cette corne qui eſt pouſſée en dedans du ſabot, occupe plus de place qu'elle ne devoit occuper, & meurtrit la chair qui étoit en cet eſpace ; la chair meurtrie ſe change en matiere, laquelle eſt long-tems à s'évacuer, & la partie à ſe conſolider, ainſi le Cheval en boitte long-tems, & ces maux ſont très-longs à guérir. J'ai gardé fort long-tems le ſabot d'un Cheval où cela ſe voyoit clairement, il fut trois mois boitteux d'une retraite, & a ſervi long-tems enſuite. Etant mort je fis garder ſon ſabot pour reconnoître la choſe, où j'en fus finalement éclairci.

Je ne vous donnerai point ici une deſcription de l'onguent de Villemagne, quoiqu'il ſoit très-bon pour tous ces maux ; mais il ne pénétre point ſi bien le fond d'une playe que l'huile ou le baume. Tous les livres imprimés depuis peu ont décrit cet onguent : voyez la grande Maréchallerie du Sieur d'Epinay ſur la fin ; mais comme dans cet onguent il y entre du baume du Perou, je ſoutiens que ce ſeul baume fera plus d'effet pour une encloueure, ou cloud de rue, que tout l'onguent enſemble ; je n'ai pas donné non plus la deſcription de l'onguent Ponpholix, elle eſt dans la Pharmacopée de Baudron & dans tous les autres : les baumes ardens ſont meilleurs pour ces maux que tous les onguens.

L'huile ſuivante eſt excellente pour clouds de rue, chicots, &c.

Huile de Gabian.

CHAP. XCIII.

CEtte huile, ou plutôt bithume, vient ſur l'eau d'une fontaine qui eſt près de Beziers en Languedoc ; on la ramaſſe continuellement, & on la diſtribue à ceux qui la mettent en uſage pour diverſes infirmités : je m'en ſuis ſervi pour les encloueures, clouds de rue & chicots, & l'ai trouvée excellente : il la faut appliquer chaude ſans aucun mêlange, de la même maniere que j'enſeignerai, de l'huile de Merveille, continuer l'application ; & ſi le mal peut être guéri ſans deſſoler, cette huile le guérira aſſurément.

On la trouve à bon compte à Montpellier ; celle qui eſt ramaſſée au mois d'Avril, Mai, Juin & Juillet, eſt la meilleure : celle qu'on prend aux autres mois eſt toujours moindre, plus on s'éloigne du mois de Mai ; & le plus sûr eſt d'en avoir qui ſoit priſe par des perſonnes fidelles qui ne la falſifient pas, quoiqu'elle ſoit ſi commune dans le Pays, que j'en ai vû brûler à la lampe : on la peut rectifier & la rendre plus claire, mais pour ces maux-ci il n'y faut aucune opération.

Cette huile eſt ſi pénétrante, comme ſon odeur le fait connoître, que ſi une goutte eſt tombée ſur de l'étoffe, jamais on ne la peut ôter, car elle s'inſinue juſques dans les moindres fils d'icelle.

Elle eſt bonne auſſi pour réſoudre & faire fondre les tumeurs froides ou caleuſes, car elle pénétre & réſout puiſſamment : elle fait beaucoup enfler la partie en rareſiant l'humeur, qui eſt enſuite capable de tranſpirer : on s'en ſert auſſi intérieurement à divers maux avec ſuccès pour les Hommes.

Je crois que tous ceux qui ont des Chevaux, & particulierement à Paris, où les clouds de rue ſont fréquens, doivent toujours avoir de l'huile de Gabian; mais comme on n'en peut pas trouver facilement, lorſqu'on eſt éloigné de la ſource, je donnerai la deſcription d'une huile qui ſuppléera à ſon défaut.

Les Médecins de Montpellier diſent que le Gabian a les vertus du Petrolle, qui ſont en nombre; mais pour ces maux où il faut pénétrer & réſoudre, elle eſt admirable : je renvoye les curieux à un billet imprimé qui contient les vertus de cette huile; on le donne avec l'huile à Montpellier.

Huile de Merveille.

Prenez de l'huile de thérébentine & de mille-pertuis, qui eſt l'*Hypericum*, de chacune quatre onces, véritable huile de Petrolle deux onces : mettez le tout ſur les cendres chaudes dans une fiole, y ajoûtant le poids d'un écu d'or racine d'or-canette pendue à un filet : faites chauffer le tout un quart d'heure, retirez l'or-canette, & gardez l'huile pour le beſoin.

Si vous voulez y mêler un peu de cire, vous la ferez fondre avec les huiles, ainſi vous lui donnerez du corps, & la réduirez en conſiſtance de baume; mais elle ne ſera pas ſi pénétrante.

Pour l'appliquer il faut ouvrir l'endroit où vous la voulez mettre, enſorte qu'elle y puiſſe pénétrer, faire chauffer cette huile, la jetter dedans, & du coton pour boucher le trou & le tenir ouvert, de la filaſſe par-deſſus, & des écliſſes ſur le tout, continuer tous les jours de même juſqu'à ce que le Cheval ne boitte plus.

Vertus.

C'eſt un remede aſſuré pour les encloueures, les clouds de rue, retraites & chicots : elle eſt très-bonne pour les douleurs froides, coups, meurtriſſures, entorſe, goute froide, ſciatique, & pour les jambes foulées; ſi vous la mêlez avec autant d'huile de vers, & deux fois autant d'eau-de-vie; elle eſt bonne auſſi pour un effort d'épaule &

de hanche. Ce n'eſt pas la quantité des ingrédiens ni leur prix qui donne la vertu aux remédes.

Il y a mille remedes qui gueriſſent une encloueure dans ſon commencement; par exemple, la thérébentine ſeule, le ſuif fondu avec la gomme-élemi, le galbanum avec le beurre ou ſuif fondus enſemble, tous les baumes pour les playes, & beaucoup d'autres remédes.

Baume Vert qui eſt fort eſtimé par ſes beaux effets.

Ce baume eſt celui qui eſt connu à Paris ſous le nom de baume de Madame Feüillet. Il a fait de ſi grandes cures ſur les hommes, que j'ai crû qu'il devoit trouver place dans ce Livre pour ceux qui voudront s'en ſervir : je n'ai point mis ici la deſcription de l'emplâtre dont on ſe ſert avec ce baume, parce que le diapalma qu'on trouve communément par-tout, ſert auſſi-bien que l'emplâtre ſtiptic qui eſt le plus cher : l'emplâtre ne fait pas la cure, c'eſt le baume, & il ne ſert qu'à tenir l'appareil, & empêcher que l'air ne nuiſe à la playe.

Ce baume eſt auſſi très-bon pour les playes des Chevaux en quelque partie qu'elles ſoient, comme auſſi pour les encloueures, clouds de rue, &c.

Prenez huile de lin, d'olive, & de graine de genévre, de chacun deux onces, thérébentine de l'Iſle de Chio, & au défaut thérébentine fine deux onces, huile de laurier une once, huile de gerofle un gros, vert de gris pilé & paſſé par le tamis de tafetas trois gros, couperoſe blanche deux gros, le tout ſera mis à froid dans une fiole qu'on remuera & mêlera en agitant la fiole pendant un mois, de tems en tems, qu'on gardera enſuite pour s'en ſervir au beſoin.

Il faut laver la playe avec du vin chaud la premiere fois qu'on panſe une bleſſure ſeulement, puis on fait chauffer de ce baume qu'on applique avec du charpis, & un emplâtre pour tenir le tout : ſi la playe eſt profonde, on frotte la tente de ce baume, & l'emplâtre par-deſſus.

On s'en ſert aux bleſſures des Chevaux, ayant bien ſéché le mal avec de la filaſſe, puis l'oindre avec le baume chaud, & le poudrer avec de la vieille corde pilée bien menu, & continuer tous les jours ſans mouiller du tout la playe, qui ſera guérie en quelque endroit que ce ſoit. Pour les encloueures, clouds de rue, & chicots, il faut s'en ſervir comme de l'huile de Merveille ci-devant, & parce que les huiles & baumes ſont plus difficiles à porter à la campagne que les onguens, je donnerai enſuite les deſcriptions que j'ai promiſes, leſquelles ſont bien éprouvées; cette premiere eſt en grande réputation, & on l'a tenue ſecrette fort long-tems.

Onguent de Maître Sicar pour les enclouëures & clouds de rue.

Mettez dans une baſſine ou dans un pot ſur un très-petit feu, une once de gomme de pin concaſſée, & une once de gomme-élemi en poudre, faites fondre lentement en remuant, le tout fondu, ajoûtez neuf onces de cire rouge concaſſée, laiſſez fondre & incorporer le tout en remuant, puis ajoûtez trois onces de thérebentine de Veniſe, le tout bien mêlé, toujours ſur un très-petit feu, ôtez de deſſus, & tout d'abord ajoûtez ſang de dragon en larmes une once, & deux onces d'ariſtoloche longue en poudre très-fine, & remuez juſqu'à ce que le tout ſoit à demi froid; lors verſez ſur le marbre ou ſur une table frottée d'huile d'amendes douces ou d'olives, ayant auſſi frotté vos mains d'huile, formez des rouleaux ou magdaleons de la groſſeur qu'il vous plaira, entourez-les de papier, & les gardez pour le beſoin: l'onguent doit être rougeâtre, s'il eſt bien fait.

Si vous ne trouvez pas de cire rouge, on le fait comme il ſuit.

On prend ſur une livre de bonne cire jaune, quatre onces de thérébentine, une once d'huile d'olive, & une once de cinabre broyé à ſec & fort fin ſur un marbre; on fait fondre la cire & la thérébentine & l'huile qui aide à fondre le reſte, qu'on remue bien, on laiſſe un peu refroidir, puis on ajoûte le cinabre bien broyé, on mêle bien le tout, & on lui donne la forme qu'on veut.

Cet emplâtre nommé onguent, peut s'accommoder à la commune façon de parler, eſt meilleur vieil que nouveau, il ſe garde trente ans en ſa bonté: on l'applique comme il ſuit.

Après qu'on a découvert le mal, comme je l'ai enſeigné ci-devant, il faut faire fondre de cet onguent dans une cueillere avec un peu de ſuif ou de graiſſe, du beurre ou de l'huile d'olive, & tout chaud l'appliquer dans le mal, & continuer juſqu'à ce que le Cheval ne boitte plus.

Notez que j'ai ordonné dans le précédent onguent du ſang de dragon en larmes, qui eſt la gomme d'un arbre, dont il y en a quelques-uns dans une des Iſles de Canarie: les larmes qui ſortent d'elles-mêmes ſont d'un beau rouge, & ſont le plus beau & le plus pur ſang de dragon, & la gomme qui ſort de l'arbre par les inciſions qu'on y fait, eſt auſſi-bien du ſang de dragon, mais inférieur en vertu au premier. La plus grande partie vient des Indes Orientales; l'un & l'autre le plus rouge & le plus haut en couleur eſt eſtimé le meilleur.

Mais on doit rejetter comme inutile le ſang de dragon qu'on vend aux Maréchaux, qui eſt contrefait avec de la gomme arabique ou

Chap. xciii. autre commune qu'on fait dissoudre dans l'eau, & on y donne la couleur avec du bois de bresil rapé: ce qui se fait en faisant bouillir le tout lentement jusqu'à ce que la gomme ait acquis une belle couleur; on la passe au travers d'une toile claire, puis on fait évaporer toute l'humidité, & on laisse refroidir: voilà la composition qu'on vend aux Maréchaux pour du sang de dragon, parce qu'ils le demandent à trop bas prix, aussi n'en a-t-il pas les vertus, puisque ce n'est qu'une gomme de cerisier, d'amandier, ou d'arabie, qui n'en a pas plus de vertu pour lui avoir donné une teinture rouge.

Onguent de Monsieur Curty, pour les Encloueures, Clouds de rue, & pour les playes des Chevaux & meurtrissures.

Chap. xciv. METTEZ dans une bassine ou poelon sept livres d'huile d'olive, & mêlez parmi une livre de ceruse, & une livre & un quart de litarge d'or ou d'argent (elles ont autant de vertu l'une que l'autre) avec une pinte d'eau, mettez le tout dans une grande bassine large par le haut, & allant en cône par le bas, c'est-à-dire en forme de pain de sucre, & l'on incorporera le tout à froid, les agitant avec une grande & forte espatule de bois un quart d'heure; puis ayant mis la bassine sur un bon feu de charbon allumé dans un fourneau propre à cela, on les fera cuire, les remuant sans cesse, tant que les matieres, après avoir été quelque tems élevées en bouillant bien fort, commencent à s'abaisser, non par la diminution de la chaleur du feu, qui doit être toujours égale & forte, mais à cause de la consommation de l'eau qui les tenoit élevées; les matieres étant tout-à-fait abaissées, ce qui sera dans l'espace d'une heure & demie de cuisson à peu près, ôtez la bassine du feu, & ajoûtez une demi-livre de cire neuve coupée par petits morceaux, que vous incorporerez hors du feu, & ensuite deux livres de charpie de vieille toile blanche & nette, qu'il faut avoir pilée dans un grand mortier, la passer par le tamis fin, pour la mêler avec la composition ci-dessus, & remuer jusqu'à ce que la composition soit à demi froide, & y mettre ensuite une demi-livre de belle & bonne mirrhe pulverisée, & deux onces de bon aloës, le tout en poudre très-fine, remuez & mêlez bien le tout hors du feu jusqu'à ce qu'on juge qu'on en pourra former des rouleaux, & ayant huilé une table, jetter le tout dessus, l'otant de la bassine avec une cueillere de fer, il en faut former des rouleaux, qu'on appelle magdaleons, les envelopper de papier, les garder au besoin: s'il est bien fait, il est noir & solide.

Cet emplâtre est admirable pour les playes & contusions des

hommes; car il ôte l'inflammation, & conduit promptement à cicatrice.

On pourroit appeller ces compositions véritablement des emplâtres, puisqu'ils sont de la consistance d'emplâtre; mais comme le mot d'onguent est le plus connu de tout le monde, je l'ai nommé onguent, quoi qu'improprement.

Pour s'en servir, il faut, ayant trouvé le mal dans le pied du Cheval, faire fondre de cet onguent avec autant d'huile d'olive, ou de beurre, pour empêcher que l'onguent ne brûle, & cela dans une cueillere, & tout chaud en mettre dans la playe, du coton par-dessus, & continuer jusqu'à guérison. Cet onguent a cela de bon, qu'il ôte & empêche l'inflammation en deux ou trois applications, & ainsi la douleur cesse plutôt qu'avec les autres onguens ou huiles tels qu'ils soient.

Cet onguent fera revenir la chair sur les os en deux ou trois applications, en quelque lieu que ce soit; on le mêle avec une fois autant d'huile rosat; on s'en sert de même pour les playes: quand il faut faire suppurer, il attire tout ce qu'il y a d'impur dans une playe; ensuite on peut se servir d'un onguent plus siccatif, ou de poudres.

Pour les playes des Chevaux, il faut mêler sur le feu un peu plus d'huile ou de beurre que d'onguent, afin qu'il soit liquide, & de cela avec un pinceau on graisse la playe, l'ayant bien essuyée avec de la filasse, & on met sur le tout un peu de filasse fort légerement toutefois, & seulement pour empêcher que l'air n'y fasse altération, car tout autant qu'on peut couvrir une playe sans la meurtrir, c'est toujours le mieux.

Il n'y a point de playe si profonde & si grande qu'elle soit, que cet onguent ne guérisse promptement.

Je prie le Lecteur de faire cas de cet onguent, j'en ai éprouvé beaucoup, mais ils sont inférieurs à celui-ci; il ne coute que trente sols la livre, quand on fait toute la dose, & il se conserve toujours. Il a cela d'admirable, qu'il ôte toute la chaleur & inflammation d'une playe; & même des parties voisines.

Souvent j'ai vû des Chevaux qui ont été guéris de grands clouds de rue, qui avoient fait tomber des esquilles du petit pied, ou bien qui avoient piqué le nerf: ce qui a traîné la cure en si grande longueur, que les chevaux ont été cinq ou six mois sur la litiere: finalement le pied bien consolidé, toutes choses remises en état, ils ont boité plus de trois mois de ce pied-là, n'y ayant véritablement plus de mal, mais la foiblesse y restoit si grande, qu'il leur a fallu

laiſſer raffermir le pied, & y reprendre force, en les promenant tous les jours en main dans les terres douces où ils ne ſouffroient point en cheminant, car de les laiſſer dans l'écurie ſans les faire marcher, ils auroient été encore plus long-tems à ſe remettre. S'il arrive un pareil accident à un Cheval de carroſſe, on le peut faire herſer; aux autres il les faut promener en main dans les terres labourées, & peu à peu la force leur reviendra, & ils ſerviront comme auparavant: mais ſi on s'ennuye, on perdra abſolument le Cheval au lieu de le guérir. Il arrive ſouvent qu'à ces grands maux cauſés par des clouds de rue, ou chicots, où un Cheval aura été deux & trois mois ſans mettre le pied à terre; quand on les croit guéris du pied, l'épaule ſe ſera déſſéchée, ou la hanche ſe ſera baiſſée plus que l'autre, enſorte que quand on a eu bien de la peine à guérir le mal, il en reſte un plus grand, car il eſt ſouvent incurable, comme eſt une hanche baſſe: pour l'épaule ſéche on y peut remedier; ainſi le plus aſſuré à tous ces maux eſt de charger l'épaule ou la hanche, pour prévenir ces déſordres.

Quoique je ne faſſe pas conſiſter une cure dans la poſſeſſion d'un bon onguent, comme la plupart des gens font, étant une choſe néceſſaire d'en avoir pour s'en pouvoir ſervir, j'en ajouterai encore ici une deſcription qui paſſe pour très-bonne, & aſſurément j'en ai vû de très-grands effets, on pourra choiſir ce qui agréera le plus. Lorſque quelqu'un vous dira qu'il a un onguent qui n'a jamais manqué de cloud de rue, vous pouvez lui répondre hardiment, ayant l'un de ceux-ci, que vous en avez un auſſi bon que le ſien, néanmoins que vous n'êtes pas aſſuré de guérir tous les clouds de rue, & vous direz vrai.

Onguent de Barthélemy, pour les Encloueures, Clouds de rue & Bleymes.

Prenez une livre d'huile d'olive, demi-livre de ſucre, pinte de gros vin rouge, feuilles de romarin, & feuilles d'orties grieches, de chacune quatre onces, mettez le tout dans un pot de terre verni, que la moitié reſte vuide, couvrez-le de ſon couvercle, & bouchez bien les jointures avec de la pâte, faites boiullir à petit feu de charbon ſix heures entieres, enſuite refroidir à demi, & paſſez au travers d'un linge, ajoutez ſix onces de cire neuve, coupez en morceaux, & laiſſez refroidir; ſi les herbes ſont fraîches, l'onguent ſera verd. Il s'applique chaud comme les autres onguens, & même en le faiſant fondre, on y peut mettre dans la cueilliere un peu d'huile d'olive

d'olive ou du beurre, pour empêcher qu'il ne se brûle, & qu'on ne soit privé de l'effet.

Baume ardent pour les playes, meurtrissures & douleurs froides; comme aussi pour les Encloueures, Clouds de ruë, &c.

Chap. cxv.

PRenez une chopine d'exellent esprit de vin, demie-once de camphre en poudre, qu'il faut mêler avec l'esprit de vin, mettez dans un grand matras capable de contenir trois chopines, & un vaisseau de rencontre au haut, le tout bien lutté; laissez circuler sur une chaleur du Bain-Marie, jusqu'à ce que le camphre soit dissous. Il ne faut pas que le bain bouille, mais le plus chaud qu'il se peut sans bouillir; le camphre étant dissous, ôtez du bain, & laissez réfroidir le matras, délutez le rencontre, & mettez dans le matras deux onces de carabé concassé; remettez le rencontre, lutez & remettez au Bain-Marie chaud sans bouillir comme ci-devant, pendant deux jours & deux nuits, laissez refroidir : le baume sera fait, & il le faut garder dans une fiole bien bouchée.

Le carabé est l'ambre jaune, & plus l'ambre approche du blanc, il est meilleur pour cette opération, car il est plus parfait.

Ayant bien ouvert le trou de l'encloueure, ou cloud de ruë, versez dedans un peu de ce baume froid, bouchez le trou avec du coton, & continuez à panser le Cheval tous les jours, jusqu'à ce qu'il ne boite plus, ce qui sera bien-tôt.

Ce remede est excellent pour les jambes foulées & travaillées, en les frottant tous les jours avec ce baume tout froid, ayant auparavant fort échauffé les nerfs, en les frottant avec un bouchon de foin: il est aussi très-bon pour toutes contusions & douleurs froides, pour les efforts de nerfs & pour les playes.

Ce baume est bon pour les Hommes, pour les playes récentes, il les guérit aussi proptement que le naturel; il est bon pour les débilités & douleurs des jointures, pour les douleurs froides, pour les rhumatismes, sciatiques & efforts; enfin on peut s'en servir aux usages qu'on employe de l'eau de la Reine de Hongrie: celui-ci fera tout autre effet, & si je suis assuré que l'on n'en trouvera la description dans aucun Livre, si on ne l'a pris dans celui-ci; étant bien fait, il est clair & jaune comme l'or, & rien n'est plus beau.

S'il y a une esquille, ce baume la fera détacher dans peu de tems, & pour cela il faut dessoler, puis panser, comme j'ai dit, de ce baume à froid jusqu'à ce que l'esquille se détache; notez que plus l'esquille sera près de la noix ou du pivot, plus il faudra de tems pour la faire tom-

Chap. XCV.

ber. Ainſi n'accuſez pas le baume, ſi les choſes vont en longueur : même il faut remarquer que ſi le pivot ou la noix qui eſt cet os qui ſe joint au petit pied, eſt piqué d'un cloud ou autre choſe, il n'eſquillera jamais, & le mal ſera très-long : car il faudra les ratiſſer pour en ôter la noirceur ; enfin qui voudra ſe ſervir de ce baume, trouvera qu'il eſt admirable à tout : Pour les hommes, c'eſt un ſecret rare pour les playes, pour les contuſions, douleurs froides, fluxions, &c. que le Chirurgien curieux s'attache à découvrir ſes vertus, il les trouvera au de-là de ce qu'il en croit, s'il le prépare bien.

Remede quand l'apoſtume a ſoufflé au poil.

Chap. XCVI.

Il y a des encloueures négligées, dont l'apoſtume monte au poil, ce qui ſe fait quand la matiere eſt retenuë au bas dans l'encloueure, & ne pouvant trouver d'iſſuë à cauſe de la dureté de la ſole ou corne, elle monte entre le petit pied & le ſabot, & paroît ſous la couronne, pour lors on dit que l'apoſtume ou matiere a ſoufflé au poil : elle y peut ſouffler auſſi, ſi on néglige de panſer un Cheval encloué, ou ſi on le panſe mal, ſur-tout aux Chevaux qui ont le pied foible : de quelque maniere qu'il arrive, il eſt aſſez dangereux, à cauſe que tout le ſabot ſe peut détacher du petit pied, comme il a commencé de faire en un endroit, ou bien l'apoſtume ou la matiere ſe congelera & durcira à la couronne : ce qui peut cauſer un aſſez grand déſordre, qui ſera de corrompre le tendon, non toutefois ſi grand que de deſſouder tout le ſabot. Il peut reſter des groſſeurs ſur la couronne, quoique le Cheval ſoit guéri, qui venant à s'augmenter, feront reſſerrer & deſſécher le pied au-deſſus. Nous donnerons des remedes pour cela à la fin de ce Chapitre.

Le remede ordinaire d'abord qu'on s'en apperçoit, eſt de deſſoler le Cheval ; mais avant d'en venir là, je voudrois tenter les remedes ſuivans, puiſque j'en ai vû guérir pluſieurs ſans les deſſoler. Ce mal eſt plus à craindre aux Mulets qu'aux Chevaux, parce qu'ils ont le pied plus délicat.

Il faut bien parer le pied, pour donner jour & lieu à la matiere de ſortir par le bas, & de découvrir le lieu où eſt la matiere, en décernant un peu la ſole tout autour, puis appliquer dans le mal l'eau vulneraire ; ſi vous n'en avez pas, le baume ardent, ou de l'huile de Merveille chaude, & autour de la couronne un reſtrainctif qui ſera fait avec de la chaux vive démêlée avec l'eau ſeconde, & appliquer particulierement ſur l'endroit où la matiere a ſoufflé au poil : car rien ne reſſerre plus puiſſamment que ce remede ; vous pouvez, ſi vous vou-

lez, mettre un reſtrainctif fait avec la ſuye de cheminée, des blancs d'œufs & du vinaigre, pour repouſſer la matiere en bas, & bander l'endroit, afin d'aider d'autant à reſſerrer le mal.

Si vous verſez l'huile bien chaude par le dedans du pied, elle paroîtra contre la couronne au haut du pied, & c'eſt le meilleur, puiſquelle guérira toute la playe, & la conſolidera juſqu'au fond ; mais ſi après la premiere ou ſeconde application du reſtraictif, le ſabot n'eſt pas reſſerré & reſſoudé au poil, ſervez-vous de l'onguent de la Comteſſe.

Onguent de la Comteſſe, pour reſſerrer les playes que la matiere a fait en ſoufflant au poil.

Prenez un pot net & verni, mettez dedans un demi-ſeptier d'eau-de-vie & une livre de miel : faites cuire à fort petit feu le tout en remuant avec une eſpatule, juſqu'à ce que le miel ſoit bien pénétré de chaleur & l'eau-de-vie incorporée avec le miel : lors ajoutez du vert de gris, noix de gales, & borax de Veniſe, de chacun deux onces paſſées par le tamis fin, & deux onces de couperoſe blanche pilée : remuez bien le tout, & faites cuire à feu médiocre juſqu'à ce que tout ſoit bien incorporé, que vous garderez dans le même pot bien couvert.

Appliquez cet onguent à froid ſur un peu de coton ou de filaſſe, & le reſtrainctif blanc ou le noir par-deſſus l'onguent, & tout autour du pied ; après la premiere ou la ſeconde application, la playe ſera reſſerrée & le ſabot reſſoudé.

Le but qu'on doit avoir quand on panſe le pied duquel l'apoſtume a ſoufflé au poil, eſt de repouſſer la matiere en bas, en reſſerrant le haut : ce que vous ferez appliquant au haut de l'onguent, & du reſtrainctif par-deſſus, & mettant dans l'ouverture que vous avez faite de l'encloueure dans le pied, de l'eau vulneraire, ou du baume ardent, ou de l'huile de Merveille ou de Gabian.

La matiere ayant ſoufflé au poil, ſi on néglige de faire ce que je viens de preſcrire, l'apoſtume ſe congelera & s'endurcira, en ſorte qu'il ſe formera un gros calus ou dureté ſur la couronne qui arrêtera toute la nourriture du pied, qui par ce moyen ſe deſſéchera, & le mal ſera après auſſi dangereux qu'un javar encorné : ſi le tendon eſt infecté & atteint, on peut le prévenir en pratiquant ce que j'ai dit, & ne laiſſant pas envieillir le mal : que s'il y a ſeulement une groſſeur, faites le remede ſuivant.

CHAP. CXVI.

Pour resserrer & résoudre les grosseurs & enflures sur la couronne, quoiqu'endurcies.

Si le tendon est atteint, il faut traiter ce mal comme un javar encorné (on connoît que le tendon est atteint, en ce que la matiere qui l'a corrompu, a fait une ouverture au cuir, & qu'en introduisant la sonde dans cette ouverture, elle pénétre jusqu'au tendon) mais s'il ne l'est pas, & qu'il y ait seulement une grosseur molle ou dure, qu'elle desséche le pied ou non, demêlez de la chaux vive en poudre avec de l'eau seconde, ou de l'eau-de-vie au défaut; mais l'eau seconde est meilleure; appliquez le tout sur de la filasse sur la grosseur, une plaque de plomb pour tenir en état la partie & l'appareil, & bien bander & serrer le tout fortement, pansant tous les jours le Cheval en cette maniere, dans huit jours le mal doit être resserré.

Si le mal ou la grosseur est si endurcie, que le remede ne fasse rien, dessolez le pied où est la grosseur, fendez la fourchette, pour élargir le quartier sous la grosseur, & quatre jours entiers après la dessolure, rasez le poil sur la grosseur autant que vous le pourrez: échauffez fort l'endroit rasé, le ratissant avec le dos d'un couteau ou autre ferrement, jusqu'à faire venir la peau très-rouge sans la faire saigner, puis appliquez dessus de la meilleure huile de laurier toute froide, de la filasse par-dessus, une enveloppe & une ligature: au bout de deux jours si l'huile de laurier a été bonne, elle aura attiré sur la partie comme de petites croutes que vous nettoyerez & ôterez doucement: ensuite remettez de l'huile de laurier sur la partie & la même filasse, & l'enveloppe & ligature comme auparavant, & continuerez jusqu'à guérison, c'est-à-dire, que l'enflure soit dissipée.

L'enflure qui n'aura pas été dissipée & résoluë par ce remede, ne le sera assurément que par le feu: donnez des pointes de feu qui percent le cuir, sur-toute la grosseur à un doigt de distance l'une de l'autre, sans approcher d'un demi doigt de la couronne, & embrassant la largeur d'un demi-pouce au-delà de la grosseur: mettez sur toute la partie brûlée, la composition faite de thérébentine, de miel & de tarc mêlés & chauffés ensemble, de la filasse par-dessus: tous les quatre jours renouvellez sur la vieille filasse de la même composition jusqu'à ce que les escarres soient tombées: lors il faut laver les playes avec de l'eau-de-vie, & les poudrer de vieille corde pilée.

Le Cheval doit avoir été dessolé, & la fourchette fenduë quatre jours avant de donner le feu, si ce n'est qu'on l'eût déja dessolé pour y travailler par l'application de l'huile de laurier, & cela depuis quinze jours ou trois semaines.

La chaux vive en poudre pour faire ce restraictif, doit s'être mise d'elle-même en poudre : laissant le morceau de chaux sur une planche, ou dans un pot en lieu sec, elle se mettra en poudre d'elle-même en attirant l'air à soi : il faut mêler cette poudre de chaux avec de l'eau seconde, ou au défaut, avec de l'eau-de-vie ; il n'y a aucun remede qui ressere mieux que celui-là.

CHAP. CXVI.

Il est arrivé souvent qu'ayant dessolé un Cheval, ou pour une solbature du fer, ou pour une encloueure, que huit jours après, lorsqu'on le croyoit guéri, la matiere a soufflé au poil : il faut appliquer l'onguent de la Comtesse sur la playe qui est à la couronne, & le restrainctif que j'ai ordonné tout autour : au bout d'une, ou tout au plus deux applications, une à chaque jour, le Cheval pourra être guéri : on doit faire cas de ce remede, car il peut empêcher un Cheval de faire pied neuf : l'onguent de la Comtesse est bon aussi pour affermir une sole baveuse & molle.

Du Cheval qui fait pied neuf.

CHAP. XCVII.

FAire pied neuf, est lorsque tout le sabot tombe absolument, & que le petit pied demeure tout à nud attaché au pivot & à la noix du pâturon par des nerfs qui le croisent par-dessous & l'entourent, & on voit cet os qui est assez spongieux, couvert de chair. Nous nommons cet os le petit pied, qui est contenu dans le sabot ; ce sont ces nerfs qui étant piqués par des clouds de ruë, causent de si grands maux aux Chevaux, que souvent ils en sont estropiés : je puis vous assurer que cet os du petit pied, qui est enfermé du sabot, est tombé quelquefois en deux ou trois reprises, ayant été éclaté par des clouds de ruë qui l'avoient percé ; & finalement il n'est point resté de petit pied, même il est tombé tout entier à des autres Chevaux par des clouds de ruë, lesquels sont enfin guéris ; mais n'ayant plus de petit pied, ils n'ont été propres qu'à labourer, ayant toujours boité. Je voudrois demander à ces Messieurs, qui ont des onguens qui n'ont jamais manqué clouds de ruë ni autre, à ce qu'ils disent, s'ils auroient guéri ces Chevaux, & s'ils auroient empêché la chute de cet os, & s'il falloit nécessairement qu'il sortît, comme cela est sans doute, puisque s'étant desséché, & pour ainsi dire comme mort, il étoit comme un corps étranger dans le pied. Seroit-il sorti sans le dessoler, comme ils nous l'assurent ? nous avons ces mêmes onguens qu'ils vantent si fort, & peut-être de meilleurs, cela ne suffit pas, il faut l'opération de la main, encore y sommes-nous fort embarassés : mais il faut excuser ceux qui se vantent de la sorte ; car ils n'ont jamais vû de grands maux, les-

quels on ne voit guéres ailleurs qu'à Paris, à cause du tracas des boües & de l'embarras des ruës : j'ai vû même une personne de qualité & de mérite, qui m'avoit fait si souvent l'éloge de son onguent, que j'en étois fatigué, comme n'ayant jamais manqué cloud de ruë ni autre. Cet homme de qualité ayant un de ses Chevaux blessé d'un cloud de rue, & le petit pied piqué bien avant, son onguent n'ayant pas réussi selon son désir, car le Cheval boitoit comme le premier jour, il me vint prier de le voir. Je fis faire une grande ouverture, & connus qu'il y avoit une esquille à détacher; je le fis panser avec l'eau vulneraire, & dans quelque tems le Cheval guérit. Et la recette de cet onguent tenue jusqu'alors si secrette, fut communiquée depuis très-facilement à bien des gens; voilà où aboutissent toujours ces grands secrets, entre les mains de ceux qui n'ont aucune expérience des maux : la digression est un peu longue : mais elle désabusera peut-etre quelqu'un qui croit tout guérir avec un secret. Tous ces secrets ne se rendent-ils pas communs à la fin du tems ? N'a-t'on pas sçû la composition de l'onguent de Strasbourg qu'on tenoit si secrette, & celles des pilules de Francfort ? l'orviétan & tous les bons secrets à la fin se divulguent, & pour moi je les communique tous au public, & je n'en ai pas moins l'usage pour cela : au contraire je ne puis les cacher comme il arrive à plusieurs ; car j'ai recours au livre où je les trouve à coup sûr.

De ces Chevaux qui ont fait pied neuf, il n'en échappe guéres sans être estropiés, & tous sont propres à rejetter comme inutiles, car avant que le sabot soit revenu, ils ont dépensé ce qu'ils valent, si la cure se fait à Paris où ils coûtent trop à nourrir, & au bout ne valent guéres : si pourtant ce malheur vous arrive, & que vous ayez dessein de voir ce qui en réussira, je ne sçache point de méthode meilleure que celle *Del Signor Carlo Ruini* qui l'enseigne dans son Livre intitulé *Infirmata Del Cavallo*, *Philippo Scacco*, dans son Traité *di Mescalsia*, imprimé à Venise, en donne aussi la méthode. Après ces Messieurs, particulierement le premier, je n'ai rien à ajouter ; mais j'ai toujours vû que tous ceux qui se sont engagés à la faire, ont plus dépensé que la valeur du Cheval, & au bout il l'a fallu condamner à labourer la terre. Néanmoins comme il y a de braves Chevaux qu'on ne veut pas absolument abandonner, & qu'ils peuvent servir pour étalons, s'ils sont entiers ; pour satisfaire tout le monde, je donnerai ici un très-bon onguent qui fera revenir le pied en détergeant & consolidant, & assurément en continuant vous en verrez de très-bons effets.

Onguent du Schmit.

Faites fondre dans une baſſine de cuivre étamée ſur un bon feu une demi-livre de réſine concaſſée, & une livre d'huile d'olive, étant fondue, ôtez la baſſine de deſſus le feu pendant un quart-d'heure, ce tems expiré, hors du feu, ajoutez oliban & maſtic pilés, de chacun une once & demie, remuez & mêlez pendant un demi-quart-d'heure toujours hors du feu, puis y ajoutez une demie-livre de thérébentine commune, remuez un moment pour incorporer le tout.

Dans une autre baſſine ou dans un pot, mettez une demie livre de miel, & demi-ſeptier de bonne eau-de-vie, puis mettez le tout ſur un petit feu, & faites cuire lentement en remuant, juſqu'à ce que le tout fume : lors ajoutez du vert de gris, & *Calcantum* en poudre très-fine, de chacun trois onces, remuez & faites cuire lentement juſqu'à ce que le tout ſoit lié : lors ôtez du feu, & à demi froid verſez ce qui eſt dans cette ſeconde baſſine, dans la premiere où eſt l'huile qui doit être à demi froide auſſi, mêlez bien le tout enſemble, après quoi ſans perdre aucun tems, ajoutez deux onces d'alun brûlé en poudre fine, & une once d'orpiment, remuez bien le tout, & d'abord que ces poudres ſeront mêlées, mettez parmi farines fines de lin & de fenugrec, de chacun trois onces, remuez juſqu'à ce que le tout ſoit preſque froid; puis ajoutez deux onces d'aloës en poudre fine, & mêlez en remuant juſqu'à ce que l'aloës ſoit bien incorporé : l'onguent ſera fait, & on le gardera dans un pot : il approche de la couleur de l'Egyptiac; mais outre la cuiſſon qui eſt de conſéquence, les poudres doivent être très-fines, & vous trouverez qu'il a des vertus approchantes de l'onguent de Strasbourg; & peut-être eſt-ce le même que Maître Floch, Maréchal à Strasbourg, vendoit dans des boëtes de fer blanc aux paſſans; peut-être auſſi que ce ne l'eſt pas, quoi qu'il en ſoit, il eſt bon, & on l'employe de même, & aux mêmes uſages, il fait d'aſſez bons effets.

Cet onguent déterge, empêche la pourriture, conſolide & fait une belle cicatrice; on peut s'en ſervir au lieu de mondificatif en toutes les playes, & même les plus grandes.

Quand on veut faire tomber une filandre, ou os de graiſſe, il faut mêler autant d'onguent que de ſucre, & l'appliquer tout froid ſur le mal avec de la filaſſe en forme de plumaceau.

Il faut en uſer de la même maniere, quand on a coupé un quartier.

Comme le ſabot ne ſe coupe pas toujours tout à coup, mais un morceau aujourd'hui, & quelques jours après un autre, il faut appliquer de cet onguent à froid ſur de la filaſſe à tous les endroits qui paroî-

tront vifs, & où il y aura playe, & continuer: que si la chair croissoit trop & qu'elle fût baveuse, il faut mettre le feu aux endroits trop élevés, puis l'onguent-par-dessus.

Ce même onguent est très-bon aux playes du garrot & à toutes autres playes pour grandes qu'elles soient, car il les maintient fort nettes, & par ce moyen prévient la gangrene.

Ceux qui ont des équipages à conduire à l'armée ou ailleurs, doivent en porter avec eux, & si les Maréchaux en ont dans leurs Boutiques, tous les jours ils en découvriront les vertus, & se passeront d'Egyptiac d'*Apostolorum*. & de toutes les poudres à dessecher.

Losqu'on a mis le feu ou des caustics sur des javars ou atteintes encornées, que les escarres sont tombées, & qu'il ne reste plus qu'une playe, si on y applique de cet onguent legerement sur de la filasse, elle guérira bien-tôt.

On peut appeller l'onguent du Schmit, un très-excellent Egyptiac, il est bon pour faire revenir la sole, lorsque la chair est trop humide, la sole ne couvre que difficilement; lors la sole étant venuë, si elle ne se raffermit bien, continuez à y mettre le Schmit, & il réussira très-bien.

Il guérira les eaux des jeunes Chevaux de carosse, coupant le poil, & appliquant dessus tous les jours l'onguent du Schmit: on s'en peut servir aux encloueures & clouds de ruë; mais comme nous avons d'autres excellens onguens pour cela, je les préfererois au Schmit: enfin servez-vous-en par-tout où on employe l'onguent de Strasbourg, hors à en faire avaler pour se purger, comme le bon-homme Floch l'ordonnoit à Strasbourg, mais ce n'étoit qu'à des Suisses.

Il y a des Chevaux qui renouvellent un ou deux des quartiers, leur étant resté une partie de la corne entiere qui a aidé à soutenir celle qui venoit; mais ce défaut est si notable, qu'à moins d'un rare Cheval, & qui ne doive jamais travailler que sur le terrein mol dans un Manége, on n'aura pas contentement de l'entreprendre, sur-tout s'il change le tiers ou la moitié du pied. On pourra, si on veut, se servir de l'onguent du Schmit; si vous l'appliquez comme je l'ai enseigné, vous viendrez à bout de la cure, mais il y aura toujours le défaut que je vous ai expliqué.

Faire quartier neuf, est lorsqu'on coupe le quartier à cause de quelque mal qui y oblige, comme javars encornés, bleymes, clouds de ruë, atteintes encornées, & autres maux qu'il faut traiter en particulier, selon la méthode que nous en avons donnée.

Ce Chapitre désabusera ceux qui croyent que faire pied neuf, & être dessolé, est la même chose, & qui rebutent un Cheval quand on dit qu'il a été dessolé, croyant qu'il a fait pied neuf, & même il y en a

qui

qui disent qu'un Cheval a fait pied neuf, lorsqu'il a été dessolé, ce qui est ridicule; puisque pour avoir été dessolé, il n'en vaut pas un sol moins, s'il a été bien pansé; & pour avoir fait pied neuf, il n'est jamais bon à faire un grand travail.

CHAP. XCVII.

Des Bleymes.

CHAP. XCVIII.

LA Bleyme est une inflammation causée par un sang meurtri dans le dedans du sabot, entre la sole & le petit pied vers le talon, où la matiere se forme & fait les desordres que nous expliquerons. Il y a de trois sortes de bleymes.

Les premieres viennent aux pieds alterés & cerclés, & aux talons encastelés, & viennent plutôt au quartier de dedans, comme étant le plus foible. Les Chevaux d'école sont plus sujets à ce mal que les autres, à cause qu'ils n'ont jamais le pied humecté par aucune humidité, & que la poudre le leur desséche extrêmement, si on n'a le soin de leur curer le pied toutes les fois qu'ils sont de retour du manége.

Ce mal fait extrêmement boiter un Cheval, & souvent pour les guérir il leur faut, ou faire une très-grande ouverture, ou dessoler, si on a négligé d'y donner remede à tems: d'abord qu'on s'apperçoit du mal, il faut bien parer le pied, ouvrir la bleyme jusqu'au vif, faire sortir la matiere qu'elle contient qui est presque toujours brune, mettre dedans ou du baume ardent, de l'huile de Gabian ou de Merveille, envelopper le sabot avec une rémolade faite avec de la suye & thérébentine, & par cette précaution la matiere ne soufflera pas au poil, comme il arrive si on ne donne jour à la bleyme, & continuer de la sorte. Que si la matiere avoit soufflé au poil, il le faut traiter comme je l'ai enseigné au Chapitre précédent, & se servir au haut de l'onguent de la Comtesse; au défaut on peut démêler de la litarge en poudre avec de l'esprit de vin, & l'appliquer sur de la filasse, pour mettre sur l'endroit où la matiere a soufflé au poil.

Il y a des bleymes si dangereuses, qu'elles font faire quartier neuf, parce que la matiere a croupi trop long-tems, il s'est formé un ou plusieurs os de graisse, ou filandres, qui mangent & pourrissent la racine du quartier, lequel il faut couper jusqu'à la couronne, & si pour cela la bleyme n'en est pas guérie. Pour y proceder avec méthode, il faut ayant bien découvert & coupé la sole sur le mal, sonder au coin des quartiers quel fond ou quel creux il y a, où la sonde puisse pénétrer avec facilité, & vous jugerez s'il y a seulement pourriture & matiere, il la faut évacuer, faire bonne ouverture avec le bistouri ou rasoir, & voir le fond du mal: que s'il n'y a point d'os

de graisse, panser le trou comme on feroit un cloud de ruë.

Pour prévenir ces bleymes il faut tenir les pieds bien nets, & les graisser, pousser leur fiente sous les pieds de devant, la mouiller avec de l'eau, & leur laisser tous les jours cinq ou six heures les pieds de devant dans cette fiente mouillée : quand on les ferre, il faut leur abbattre le talon, cela remettra le nerf de la jambe, en ce qu'il demeurera étendu, & non arqué, comme il arrive aux Chevaux qui ont trop de talon, de plus empêchera que les talons ne se serrent, & les bleymes viennent presque toujours de ce que les quartiers de dedans sont serrés. Pour bien prévenir une bleyme, le quartier de dedans étant serré, il faut ayant paré le pied, le ferrer à pantoufle de ce côté-là, laissant la sole forte ; même si le quartier est fort serré, donner trois ou quatre rayes de feu sur la corne, depuis le dessous de la couronne jusqu'au fer, & tenir le quartier fort gras : j'ai vû des Chevaux huit ou dix mois sur la litiere pour des bleymes. Si on peut les prévenir, on évitera bien de la peine & de la dépense.

La seconde espece est différente de la premiere en ce qu'elle est encornée, c'est-à-dire qu'outre les accidens de la premiere, elle a infecté le tendon, qu'il faut extirper tout comme à un javar encorné ; mais ce mal est infiniment plus dangereux qu'un javar encorné ; les bleymes encornées font souvent mourir les Chevaux, en estropient d'autres, & quelques-uns en guérissent, mais après un long-tems.

Une atteinte sourde peut former une bleyme encornée, car elle meurtrit la chair au-dedans, sans qu'il paroisse rien au-dehors : le sang meurtri se change en matiere qui court, & cherchant issuë noircit & gâte le tendon, & ne trouvant point de sortie, outre qu'elle gâte le tendon, elle s'endurcit & se congele, & fait ce qu'on appelle un os de graisse, qui étant un corps étranger & dur, il faut qu'il sorte par l'ouverture qu'on fera par en bas, & le tendon par en haut, & par l'application des remedes que j'ai proposé.

Pendant que vous traitez un Cheval qui a une bleyme de cette nature, il faut au lieu d'avoine lui faire manger du son mouillé dans lequel on mêlera tous les jours deux onces de foye d'antimoine, afin de détourner la fluxion & purifier le sang.

Pour traiter ces sortes de bleymes, outre ce que j'en ai dit, vous pouvez avoir recours au Chapitre qui enseigne la maniere de panser les javars encornés & atteintes encornées, où vous trouverez des remedes propres à ce mal.

Les bleymes de la troisiéme espece viennent de ce qu'il s'enferme de petites pierres ou du gravier entre la sole & le fer, qui la foulent & la meurtrissent ; elles ne sont pas beaucoup à craindre, & sont aisées à guérir.

Le fer mal posé, ou lorsque les clouds ne le retiennent pas en sa place, causera une solbature ou des bleymes; les pieds plats y sont sujets, car facilement le sable ou le gravier s'enferment entre le fer & la sole.

CHAP. XCVIII.

Le remede à ces dernieres, sera de parer le pied pour decouvrir la bleyme, & d'ôter toute la sole meurtrie, si la matiere n'y est pas encore formée: si elle y est formée, il faut l'évacuer, puis panser le trou ou la playe comme une encloueure: le mal dans son commencement sera bien-tôt guéri; s'il est grand, les remedes que nous avons proposés en viendront à bout avec l'eau vulneraire, le baume ardent, où l'huile de Merveille ou de Gabian: quand on a donné jour à la bleyme par-dessous, le mal guérira bien-tôt, lequel étant négligé peut produire de fâcheuses suites.

Des Teignes.

CHAP. XCIX.

Lorsque la fourchette du Cheval tombe par morceaux, comme si des teignes l'avoient rongée, & que cela va jusqu'au vif, on l'appelle des teignes; la démangeaison y est souvent si grande, qu'elle fait souvent boiter: ce mal n'est pas si dangereux qu'il est douloureux.

On s'apperçoit que les Chevaux ont des teignes avant même qu'ils en boitent, en ce que les pieds ont une odeur de vieil fromage pourri, on ne sçauroit approcher d'eux dans l'écurie qu'on ne les sente; ils frappent de tems en tems des pieds à terre dru & menu par la dém angeaison qu'ils y souffrent, croyant par cette action de s'en défaire.

Pour guérir les teignes, il faut parer la fourchette avec le boutoir le plus qu'on peut, puis éteindre de la chaux vive dans du vinaigre, passer le vinaigre dans un linge, le faire bouillir, & tout bouillant le jetter sur les teignes, c'est-à-dire sur la fourchette, puis y appliquer un restrainctif fait avec de la chaux vive en poudre mêlée avec de l'eau seconde, ou le restrainctif noir fait de la suye de cheminée, vinaigre & blancs d'œufs. L'onguent de la Comtesse guérit les teignes plus commodément en deux ou trois applications; mais il faut éclisser le pied pour tenir l'appareil.

Si les teignes reviennent, il faut y appliquer l'onguent du Bouvier; ayant bien nettoyé les teignes, il les guérira: il est mal-aisé d'ôter la cause interieure de ce mal, on peut saigner le Cheval à la pince de tems en tems. Tous les onguens pour sécher les eaux des jambes pourries, sont bons pour guérir les teignes: on les trouvera ci-après.

Pour les prévenir, il faut souvent parer la fourchette, frotter le

Chap. xcix.

mal avec de l'eau ſeconde, elle conſommera une partie de la pourriture, & deſſéchera la racine du mal, en ſorte que de long-tems il ne ſera en état de revenir; on en peut appliquer une ou deux fois, enſuite on peut auſſi faire l'eau ſuivante: Prenez une livre & demie d'alun, une livre & demie de couperoſe blanche dans quatre pintes d'eau, faites bouillir juſqu'à la conſomption de la moitié, c'eſt-à-dire, que le tout ſoit réduit en deux pintes, & de cette eau à froid baſſinez tous les jours les teignes; enſuite lorſque vous n'appercevrez plus de démangeaiſon, y fondre du tarc ou de la poix noire, & leur tenir les pieds fort curés & nets de la poudre, & autre ordure qui les deſſéche; ce dernier remede réuſſit très-bien.

Des Peignes.

Chap. c.

LEs peignes ſont des gratelles farineuſes qui ſont cauſées par une craſſe aduſte, jaune & maligne, qui ſort par la racine du poil, s'attache ſur le cuir par ſon acrimonie, elle le fait dreſſer à la couronne & au-deſſus, & enfin le fait tomber abſolument.

On les connoît en ce que le poil eſt heriſſé ſur la couronne, & ſouvent les peignes occupent & tiennent tout le pâturon, & à quelques-uns juſqu'au boulet; en maniant & touchant l'endroit, on le trouve plein de craſſe farineuſe, & la couronne eſt enflée par l'abondance des humeurs qui ſe jettent en cette partie, d'où le plus ſubtil s'exhalle & ſort au travers des pores, & rencontrant le poil s'épaiſſit & ſe congele en ſel qui s'attache au cuir, & fait cette craſſe que tous les Chevaux qui ont des peignes ont ſur la couronne: Il y a deux ſortes de peignes, des ſéches, qui ne rendent aucune humidité, & d'autres qui étant humides, pouſſent par les pores des eaux puantes, qui laiſſent l'endroit où elles ſont ſituées humide & puant: de plus au-deſſous de la couronne à la naiſſance du pied la corne s'éclatte & creve ſur la ſuperficie ſeulement, parce qu'elle participe à la ſéchereſſe & à l'acrimonie de l'humeur, qui eſt contenuë dans la couronne d'où la corne prend ſa nourriture.

Nous parlerons de ce mal dans l'achat des Chevaux, il n'eſt pas douloureux & ne les empêche pas de travailler, ſi ce n'eſt dans les pays humides; car dans les pays ſecs il ſe ſéche de lui-même ſans autre remede pendant l'Eſté.

Néanmoins l'humeur qui cauſe ce mal eſt par fois ſi chaude & ſi acre, qu'elle nuit beaucoup au Cheval, & même les peignes occupent toute la jambe juſqu'auprès du genouil & du jarret: les remedes communs qui ne font que les deſſécher, ne ſervent qu'à pallier le mal,

qui revient losqu'on le croit guéri ; les peignes sont fâcheuses quoique séches : car elles poussent continuellement de la crasse qui se forme sur le cuir & s'ttache au poil, qu'il faut ôter tous les jours avec un peigne serré des dents, d'où elles ont pris leur nom.

Le remede pour les sécher, est de prendre de bon tabac de Bresil, une couple d'onces ; coupez-le très-menu, ou bien enfeuillez-le, & le mettez tremper dans un demi-septier de bon esprit de vin pendant douze heures, remuez le tabac d'heure à autre pour mieux faire pénétrer l'esprit de vin, & attirer toute la teinture & la force du tabac, après quoi rottez les peignes sans les écorcher, & ensuite les frottez avec une poignée de ce tabac, qui a trempé dans l'esprit de vin, & le faites bien pénétrer dans le mal à force de frotter, & continuez de la sorte tous les jours. Si ce remede ne suffit pas, & que les peignes reverdissent ou ne soient pas sechées, faites le suivant.

Prenez du coton, imbibez-le d'esprit de vitriol, mouillez-en toutes les peignes legerement, après avoir frotté le lieu avec un bouchon pour les échauffer, sans les écorcher ni faire du sang.

Si l'esprit de vitriol ne les guérit entierement à la premiere application, réiterez-en une seconde, ou vous le traiterez comme les eaux des Chevaux, que nous enseignerons au Chapitre CLXXVII. ou avec l'onguent du Bouvier.

J'ai eu un Barbe fort jeune qui avoit des peignes qui approchoient de la nature des mauvaises eaux, car elles étoient fort humides : j'y appliquai de l'esprit de vitriol, meilleur & plus fort que je ne croyois, & qu'on ne le vend communément dans les Boutiques à Paris, en une seule fois trop abondamment, en sorte qu'il lui fit enfler le nerf & toute la jambe, qui étoit si douloureuse, qu'il ne pouvoit se soutenir ; j'eus recours à l'emmielure rouge pour ôter la douleur des jambes, & particulierement du nerf qui étoit furieusement irrité ; & sur l'endroit où il y avoit des peignes, qui avoit été atteint trop vivement avec l'esprit de vitriol, j'y appliquai l'emmielure blanche qui adoucit le mal, & bien-tôt toute la couronne tomba ; ensuite quoique la chair & la peau revinssent & les playes se soudassent, il y manquoit beaucoup de poil, & jamais il n'en revint sur la cicatrice. Les peignes guérirent, & jamais il n'y en eut apparence ; mais le Cheval fut deux mois sur la litiere & cette cure fut un peu violente : j'ai allégué cet exemple pour faire connoître la conséquence qu'il y a de trop appliquer pour un coup de l'esprit de vitriol, s'il est bon ; car celui qu'on achete ordinairement à Paris n'est pas si violent, & il vaut mieux y revenir à deux, même à trois fois, que d'en trop mettre la premiere.

CHAP. C.

L'eſprit de ſel fera le même effet que celui de vitriol, & préſentement que je connois les effets de l'eſprit de ſel, je m'en ſervirois plutôt quede celui de vitriol, il eſt plus déterſif.

Le remede ſuivant pourra réuſſir : faites diſſoudre du ſel ammoniac dans l'eſprit de vin à diſcrétion, c'eſt-à-dire, toutautant que l'eſprit de vin en voudra diſſoudre ; car dès-lors qu'il reſtera du ſel au fond, l'eſprit eſt aſſez chargé, il n'en faut pas davantage, baſſinez-en les peignes après les avoir bien nettoyées & frottées.

Beaucoup de gens qui croyent guérir les vieilles peignes, n'en ſont pas venus à bout, l'eſprit de vitriol ou de ſel en guériſſent quelquefois qui ne reviennent plus, mais non pas toujours ; & les poireaux & des maux auſſi grands, ſont plus faciles à guérir que les peignes, particulierement celles qui ſont vieilles & malignes.

Des maux de la fourchette, qui ſont des bouillons de chair ou des ceriſes, que les ignorans prennent pour des fics.

CHAP. CI.

OUtre les maux qui viennent dans la fourchette par les clouds de rue, teignes & fics, il vient auſſi des excroiſſances comme des bouillons de chair ou de ceriſes, qui ſoufflent au côté de la fourchette, & paroiſſent groſſes comme de petites noix, plus ou moins : ces maux qui viennent de la chaleur du pied ou de l'écurie, paroiſſent plutôt à la fourchette qu'ailleurs, & ne ſont pas dangereux, mais quelques-uns très-douloureux ; quoique bien des gens les ayent pris pour des fics, ils ſe ſont mépris ; car le fic eſt nourri & abreuvé par un ſuc nerveux, corrompu & alteré, qui fait toute la malignité du mal, & ſouvent il eſt attaché au tendon ; & celui-ci n'a point d'autre principe que la chaleur étrangere, ainſi le mal eſt ſympatique, & non idiopatique, ce qui eſt infiniment moins dangereux : ce n'eſt pas que ſouvent ils font boiter tout bas, & ſi on négligeoit d'y donner ordre, il en peut meſarriver ; ces maux ſont faciles à voir par ce que j'ai dit ; il y en a de faciles à guérir, d'autres qu'il faut deſſoler les Chevaux, & enſuite extirper la racine de ce mal comme on fait aux fics, ce qui va de longue ; mais cela arrive rarement.

Lorſque vous appercevrez ce bouillon ou groſſeur de chair vive, qui paroît à côté de la fourchette, qui y eſt attaché, & qui fait preſque toujours boiter les Chevaux, & aſſez ſouvent tout bas, ſi c'eſt à un des pieds de derriere ; s'il eſt gros & beaucoup élevé au-deſſus de la fourchette, il faut d'abord le couper avec un couteau de feu, arrêter le ſang avec le même feu, mettre ſur le mal de l'onguent de

la Comteſſe, & continuer juſqu'à guériſon, ou au défaut des poudres d'alun crud, noix de galles & couperoſe blanche égales parties, & par-deſſus un plumaceau de filaſſe, & ſur le tout, & même ſur toute la fourchette & la ſole un reſtrainctif, fait avec thérébentine, ſuye & eau-de-vie, cuits lentement en remuant ſans ceſſe, juſqu'à ce que le tout ſoit lié; laiſſer l'appareil trois jours ſans y toucher, en le levant toucher le mal avec de l'eſprit de vitriol, puis appliquer l'onguent ou les mêmes poudres, & le reſtrainctif ci-devant, & continuant de la ſorte, le mal ſera bien-tôt reſſerré, & en état de guériſon.

Souvent au lieu de reſſerrer par les remedes que je viens de propoſer, la chair pouſſe tout de nouveau, & ſemble reverdir autant que devant: ſi cela arrive remettez le feu, & ſur l'endroit brûlé mettez l'onguent de la Comteſſe; quand vous leverez l'appareil, lavez la partie avec l'eſprit de vin, & enſuite l'onguent de la Comteſſe, & continuez ainſi juſqu'à guériſon, ce qui ſera bien-tôt. Vous pouvez auſſi pour reſſerrer bien nettoyer & eſſuyer la partie, & toucher le mal avec l'eſprit de vitriol, & par-deſſus de la couperoſe blanche, & un plumaceau ſur le tout, puis bien bander le mal avec des écliſſes.

Si après ces remedes le mal ne ſe reſſerroit pas, & qu'il ſoufflât de nouveau, comme il peut arriver, il faut arracher la fourchette, & panſer le mal comme j'ai enſeigné aux fics ci-devant; mais cela ne ſera pas, ſi vous vous êtes ſervi de l'onguent de la Comteſſe.

Ce qui étonne à ces ſortes de maux, eſt que le Cheval en boite ſouvent tout bas, enſorte qu'on ne peut ſe perſuader que ce mal les puiſſe faire boiter de la ſorte; ſi cela eſt, n'y mettez du tout que l'onguent de la Comteſſe, panſez-le tous les deux jours, & il guérira ſi vous continuez.

Ces bouillons de chair paroiſſent auſſi au bout de la fourchette des pieds de derriere; ils ſont ſi douloureux, que le Cheval en cheminant n'appuye que la pince à terre & même fort peu, & demeure toûjours couché; il ne faut pas s'en étonner, avec le ſeul onguent de la Comteſſe il guérira, le panſant de deux jours l'un.

Le chaleur de l'écurie fait apoſtumer & venir en matiere la fente de la fourchette, enſorte que le Cheval en boite tout bas, & le pus mêlé d'eau rouſſe deſcend juſques dans la fourchette: ce mal paroît quelque choſe, & n'eſt d'aucune conſéquence, quoiqu'il ſoit douloureux, & faſſe boiter le Cheval: il faut pour le guérir nettoyer l'endroit, paſſant une eſpatule avec de la filaſſe au travers la fente de la fourchette par pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'on faſſe ſortir la filaſſe ſéche comme elle y entre; lors mettez dans cette fente de l'eſprit de vitriol, ou de l'eau ſeconde, & de la filaſſe mouillée de l'une deſdites

liqueurs dans la fente, & continuez de la ſorte juſqu'à guériſon, ce qui ſera dans cinq ou ſix fois ſans autre choſe.

Des démangeaiſons aux jambes des Chevaux & ailleurs.

On voit des Chevaux qui continuellement ſe frottent les jambes, enſorte qu'ils s'emportent tout le poil : les vieux y ſont plus ſujets que les jeunes ; mais quand ces derniers ont beaucoup travaillé, & qu'ils ſont enſuite de ſéjour, ces démangeaiſons leur viennent.

Pour y remedier, prenez deux onces d'euforbe en poudre fine, mettez-la dans une pinte de vinaigre très-fort, & l'y laiſſez tremper ſur les cendres chaudes pendant ſix heures ; puis ayant très-bien bouchonné les jambes, frottez-les avec cette mixtion, il guérira tout au moins à la ſeconde application : il eſt bon enſuite de ſaigner le Cheval aux arcs ſi c'eſt devant, & du plat des cuiſſes ſi c'eſt derriere.

Il croît dans les hayes une graine rouge qu'on appelle du ſtafi ſagre, autrement des bonnets de Prêtre, la graine eſt à trois quarrés, on s'en ſert pour faire mourir les poux aux oiſeaux de proye & aux bœufs; il faut prendre de cette graine une couple de poignées, la piler & mettre infuſer dans une pinte de bon vinaigre ſur les cendres chaudes, & en laver fort les endroits qui cauſent de la démangeaiſon aux jambes: on ne les aura pas baſſiné deux fois qu'ils ſeront guéris.

On trouve l'Eſté dans les montagnes au long des chemins creux une plante nommée helleboraſtre, dont les feuilles ſont fort longues & dentelées ; les Payſans s'en ſervent pour faire mourir les poux au bétail : il en faut prendre une bonne poignée, & l'ayant un peu concaſſée, en frotter les endroits qui démangent aux Chevaux une ou deux fois ſeulement : ſi on en frotroit trop, il tomberoit eſcare.

Le remede ſuivant eſt fort bon ; mettez quatre onces de couperoſe verte, alun brûlé autant, & deux poignées de l'herbe appellée du curage, dans deux pintes de vinaigre ; faites bouillir le tout juſqu'à diminution de la moitié, & après avoir bien bouchonné les jambes, frottez-les une couple de fois, elles guériront ſans doute.

Les Chevaux s'écorchent au pli de la feſſe, à la naiſſance de la cuiſſe, le poil s'emporte, & la place reſte pelée & rouge, ce qui fait connoître qu'il y a de la chaleur : il faut à ces maux piler quatre onces de ſcories qui reſtent quand on fait le foye d'antimoine, & les mettre dans deux pintes de fort vinaigre, faire bouillir bien fort, puis en frotter tous les jours l'endroit pelé, il le deſſéchera, & le poil reviendra.

Ce même remede ôtera fort bien les démangeaiſons des jambes & de

de toutes les parties du corps, si on les en frotte souvent, & quand la démangeaison seroit universelle, il la guérira assurément, pourvû qu'on rafraîchisse le Cheval, avec le foye d'antimoine dans le son mouillé, ou le cristal mineral, & continuer fort long-tems : on ne laisse pas de se servir du Cheval, comme je l'ai ordonné en plusieurs endroits, la saignée ayant précedé toutes choses.

CHAP. CI.

Pour attirer la vie dans un pied privé de nourriture par differens maux.

CHAP. CII.

LEs Chevaux pour avoir eu des maux aux pieds, aux hanches, aux jarrets, au boulet, au pâturon, ou ailleurs dans les jambes, la nourriture ne se distribue qu'avec peine dans le pied ; ainsi il se dessèche, se serre, diminue de sa forme, & avec le tems devient si petit, qu'il se rend inutile.

Ce mal est aisé à connoître, car le pied paroît à l'œil plus petit ; quand on frappe dessus, il sonne comme s'il étoit creux, & souvent le Cheval en boite.

Pour remede, l faut rayer tout le poil, faisant de grandes rayes avec le feu depuis le poil jusqu'au fer de haut en bas, sans approcher trop près de la couronne, & aussi-tôt après entourer tout le pied avec la rémolade ci-après. Pour faire ces rayes on prend un couteau de feu, comme si on vouloit donner le feu sur une partie du corps, avec ce couteau on fait des rayes au long de la corne comme si c'étoit une renette, & on pénétre l'épaisseur d'un écu blanc.

La raison de cet effet du feu, qui semble devoir alterer davantage le pied au lieu de le soulager, vient de ce que les rayes de feu pénétrent & attendrissent la corne, le petit pied qui étoit excessivement ressserré par le sabot, ou par un quartier seul, reprend sa place, & par cette corne attendrie, il s'élargit dans l'instant & ne souffre pas tant qu'auparavant ; la rémolade qui est à la fin de ce Chapitre pénétre mieux dans la corne, que lorsqu'on y a appliqué la renette, qui ne fait qu'affoiblir un pied sans le soulager.

Cataplasme.

Prenez deux parts de fiente de brebis & une part de fiente de poule, mettez-les dans un pot avec du vinaigre & du sel : faites cuire le tout jusqu'à ce qu'il soit réduit comme en pâte.

Dans un autre pot, faites cuire des mauves avec de l'eau ce qu'il en faut, jusqu'à pourriture, étant bien cuites, mêlez de la graine de lin en poudre, & ayant encore un peu cuit, tirez-les du feu & les pilez

dans un mortier, avec la huitiéme partie d'ail crud, le tout bien réduit en pâte molle, sera incorporé avec le pot précédent, y ajoutant un peu d'huile de lys.

Après avoir paré le pied, vous appliquerez de cette composition chaude dans le pied que vous éclisserez, puis autour du pied vous mettrez la rémolade ci-après seulement tiéde, & réitererez cinq ou six fois de deux jours l'un, faisant réchauffer le vieil cataplasme, & y mêlant seulement un peu de nouveau, le tout appliqué bien chaudement; s'il y a de l'amendement, vous pouvez cesser le cataplasme, sinon il faut continuer davantage.

Souvent il n'y a qu'un côté du pied qui se resserre, & se desséche si fort, que toute la nourriture tombe sur l'autre quartier, & c'est toujours près des talons des pieds de devant, & au quartier de dedans où cela arrive, comme à la partie la plus foible; les Chevaux en boitent tout bas, parce que le petit pied est trop pressé par ce côté serré.

Donnez sept ou huit rayes de feu sur le quartier qui est serré, depuis la couronne jusqu'au fer, sans toucher le poil, mettez dans le pied le cataplasme ci-devant chaud & l'éclissez, & appliquez sur le quartier une rémolade avec une demie-livre de poix de Bourgogne, quatre onces de thérébentine commune, deux onces d'huile d'olive, & suffisante quantité de farine fine pour épaissir le tout, continuez quelques jours cette rémolade tiéde, le talon ou le quartier s'élargiront, & le Cheval ne boitera plus.

Si tous ces remedes ne font pas assez d'effet, particulierement pour le quartier de dedans qui est trop serré, dessolez le Cheval, fendez la fourchette dans le milieu avec un bistouri qui pénétre jusques dans le pâturon, emplissez cette fente avec beaucoup de plumaceaux frottez avec tarc, miel & thérébentine égales parties mêlés & cuits ensemble, prenant garde qu'il ne faut pas mettre ces plumaceaux dans la fourchette, que lorsque l'appareil est mis sur la sole & les éclisses posées, lors il les faut mettre dans ladite fente par le pâturon, & bien emplir la fente pour la tenir large, ce qui fera tout un autre effet que si on l'avoit mis par dedans le pied. Cela élargira le quartier suffisamment, ensuite la sole venant à croître le fortifiera & le soutiendra, si on le serre comme on doit.

Des playes des Chevaux.

IL y a des playes ſi legeres, qu'il ne faut que les tenir nettes pour les guérir ; il y en a de douloureuſes, qui étant négligées perdent entierement un Cheval, mais qui étant panſées avec ſoin & méthode, ne diminuent ni ſa beauté ni ſa bonté ; & il y en a de mortelles, qu'il ne faut pas entreprendre de traiter, ce ſeroit des ſoins mal employés. Il faut prendre garde à la nature des playes ; les unes ſont faites de coups de pique ou d'épée, & les autres de bale de mouſquet ; celles qui ſont dans les chairs, ſont bien plus faciles à guérir que celles qui fracaſſent les nerfs, les tendons & les os, & principalement dans quelque jointure, qui ne guériſſent preſque jamais. Je ne conſeillerois pas de traiter un Cheval qui auroit un coup de mouſquet dans le corps qui lui perceroit la capacité ; car aſſurément la cure en ſeroit de très-grands frais, & au bout peut-être on n'y réuſſiroit pas. Les playes ſont fâcheuſes pendant les chaleurs, parce que les mouches y engendrent une grande corruption capable de faire mourir les Chevaux ; car ſouvent la gangrene y ſurvient, ce qui n'arrive pas dans le froid ; mais d'un autre côté le grand froid eſt contraire aux playes, & empêche leur réunion. Ceux qui s'attachent à une vieille routine, les font durer plus long-tems qu'elles ne devroient : c'eſt ce qui m'oblige à diſcourir aſſez au long ſur cette matiere. Pour y proceder comme l'on doit, il eſt néceſſaire d'établir des maximes ſur leſquelles cette connoiſſance eſt fondée.

La premiere eſt, que la chair des Chevaux eſt fort ſujette à corruption, elle eſt baveuſe : ce qui la touche trop rudement, la meurtrit & la corrompt, la chair meurtrie retarde d'autant la guériſon, car il faut qu'elle tombe avant que la playe ſe conſolide ; ainſi il faut ſonder une playe le plus legerement & le moins qu'on peut : les ſondes de bois aromatiques dont on a l'uſage en Italie, ſont très-bonnes, par exemple de bois de genévre, de romarin & autres : il faut avoir préparé les ſondes long-tems avant que de s'en ſervir, afin qu'elles ſoient ſéches : celles d'argent & de plomb ſont les meilleures pour les playes fort profondes, & celles de plomb pour paſſer dans un ſeton au lieu des cordes qu'on y met, car le plomb ne cauſe aucune chaleur.

La ſeconde maxime eſt, qu'il faut toujours tenir une playe nette, & en ôter la méchante chair. On fait manger la méchante chair des Chevaux avec des poudres, & quand elle ſurmonte trop, on la reſſerre par des bandanges, ſi le lieu le permet, quand elle n'eſt pas fer-

me de même ; que si on ne la peut resserrer, on la mange avec des poudres, ou on la brûle legerement ou fortement, selon qu'il en est besoin ; si le mal n'est point trop près de l'os, il ne faut jamais appréhender de trop manger, & couper la chair qui est corrompue & de mauvaise consistance, pourvû qu'on ne coupe ni nerf ni tendon, car la chair de Cheval revient aisément & assez promptement ; quand elle vient trop vîte, elle est presque toujours mauvaise : il est mieux de couper ou brûler la chair qui surmonte, que de la manger avec des poudres.

La troisiéme est, qu'aux grandes playes il faut toujours faire révulsion au commencement, c'est-à-dire, qu'il faut divertir la fluxion, & l'empêcher de se jetter sur la partie blessée ; ce qu'on fera par la saignée sans peine & sans frais : elle tempere la chaleur des humeurs, elle en diminue la trop grande quantité : elle en modere le cours & l'impetuosité ; & si les humeurs sont corrompues & pourries, elle soulage la nature d'une portion du fardeau qui lui est nuisible ; aussi la saignée fait plus d'effet au commencement des playes, que tous les restrainctifs & autres remedes que l'on pourroit ordonner.

Aux Chevaux blessés qui sont gras, la diette est excellente : on ne peut les nourrir trop peu, & pour les grandes playes il leur faut ôter l'avoine & même le foin, si on veut, & ne donner que du son mouillé & en petite quantité.

Comme la saignée réussit bien dans le commencement des playes, il n'en faut pas abuser, & en ayant fait au plus deux ou trois, il en faut demeurer-là, le plus nuiroit beaucoup pour plusieurs raisons trop longues à décrire.

L'une des meilleures maximes pour les playes, est de ne les laver que le moins qu'on peut avec de l'eau pure ; l'humidité de l'eau retarde beaucoup la guérison, en ce qu'elle entretient l'humidité naturelle qui est dans la chair, laquelle il faut dessécher pour la faire consolider : mais si on est obligé de laver, il faut que ce soit avec de l'urine, ou du vin chaud, ou de l'eau de forge tiede, pour ôter l'ordure & la crasse qui s'y attache.

Une très-bonne méthode est de laver les playes avec de l'eau seconde, après qu'on les a bien nettoyées, comme je viens de le dire ; l'eau seconde ôte un peu la démangéaison, elle amortit la playe en ôtant le feu, & empêche que la chair ne souffle pas si tôt, ainsi elle se desséche plus facilement.

La quatriéme maxime est, qu'il faut empêcher un Cheval de se lécher, car la langue du cheval est un venin pour ses playes, & jamais il ne guérira tant qu'il se léchera : de plus s'il frotte sa playe

contre quelque chose de dur, il meurtrit toujours la chair qu'il faudra faire tomber, ce qui retardera d'autant la guérison.

La cinquiéme maxime est, que toute humeur qu'on peut ou résoudre ou répercuter, jamais il ne la faut faire venir à suppuration, principalement dans les parties nerveuses & pleines de ligamens, & auprès des os, parce que la matiere se formant en ces endroits, affoiblit la partie qui est long-tems à guérir, & laisse souvent une difformité ou une grosseur difficile à résoudre, & toujours foiblesse; si c'est près des os, la matiere qui les touche en corrompt quelque partie, ensuite il faut qu'ils esquillent, c'est-à-dire que ce qu'il y a de corrompu ou d'attaché sur l'os, se détache: ainsi il faut toujours tenter les repercussifs, que nous appellons restrainctifs, qui ont la faculté de resserrer & résoudre les humeurs qui accourent trop abondamment sur la partie blessée; les Médecins marquent quelques occasions où il n'en faut pas user, comme dans une tumeur critique qui vient d'un effort de la nature, qui soulage l'interieur aux dépens d'une partie moins considerable, ou quand la tumeur est aux émonctoires, ou si la tumeur est causée par une piqueure où il y a du venin, ou bien lorsque la matiere est crasse & visqueuse, quand elle est trop enracinée & collée à la partie; dans ces rencontres il ne faut pas repercuter une tumeur. Il faut encore tenter une résolution, & tâcher de dissiper la matiere, s'il se peut, par des remedes qui ayent la faculté d'attenuer, d'échauffer & de résoudre les humeurs, devant que d'en venir à la suppuration.

La sixiéme est, que les playes contuses, où il y a grande meurtrissure, sont difficiles à guérir, car il faut que toute la chair meurtrie se pourrisse & tombe: le plus assuré à ces sortes de maux est de couper; le rasoir ou le couteau de feu est plus assuré que les caustics, & on en est mieux le maître pour le conduire antant qu'on le veut..

La septiéme est, que les playes en rond sont difficiles à guérir, & le meilleur moyen d'en venir à bout est de les couper en forme longue, qui sera plutôt reprise.

La huitiéme est, qu'il faut tenir une playe couverte le plus qu'on peut, pour empêcher l'altération que l'air y fait, ce qui retarde beaucoup la guérison; aux endroits qu'on peut les couvrir avec une peau d'agneau habillée en poil, il est très-bon; mais comme il ne se peut commodément en beaucoup de parties du corps, on met de la filasse par-dessus, & pour mieux faire tenir la filasse, on la coupe ou on la pile, afin qu'elle s'attache mieux.

La neuviéme maxime est, que les bords de quelque playe que ce soit ne se reprendront, & ne se réuniront jamais tant qu'ils seront cal-

leux : ainsi pour y donner remede, il faut mêler de l'onguent Aureum avec du beurre d'antimoine qui n'a point été précipité dans l'eau, car il est caustic, ce qu'il n'est pas étant lavé, & en frotter les bords de la playe, cela détruira les calus, ensuite la playe se consolidera facilement; comme les calus sont quelquefois si gros & si durs que cela n'y fait rien, il faut les couper ou plutôt taillader avec le bistouri ou avec le couteau de feu, après quoi la cicatrice se fermera plutôt.

Pour commencer à traiter une playe, il faut toujours tondre le poil ras, environ deux doigts de large autour de la blessure, & tenir la place bien propre, nette & grasse, afin de faire étendre le cuir pour plus facilement se rejoindre.

Les playes simples faites avec la selle ou autrement, qui ne sont point profondes, se guérissent en les nettoyant avec de l'urine ou du vin chaud, puis les poudrant avec de la vieille corde pilée, ou de la filasse coupée menu : si la playe est un peu grande, l'eau seconde au lieu du vin chaud, ou de l'urine fera encore mieux ; car elle ôte la démangeaison, & on viendra bien-tôt à bout d'une playe si on continue : si la chair surmonte, comme il arrive assez souvent, la couperose blanche en poudre, ou le colcotar qui est plus actif, la resserreront; on appelle colcotar le vitriol brûlé jusqu'à ce qu'il devienne rouge.

Par fois la selle a fait une dureté qu'on appelle un cors : pour le faire tomber, les Maréchaux, selon la méthode & la routine ordinaire, le font graisser avec de l'huile de noix batue avec autant d'eau, ou bien avec du vieil oing, ou graisse blanche, jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même, mais l'affaire va de longue; puis on lavera la playe avec de l'eau seconde, qui est l'eau forte dont les Orfévres ou Graveurs se sont servis, qui est de couleur verte : au défaut on prendra du vin chaud, on la poudrera avec du son, & la playe guérira insensiblement.

Le cors tombera plus facilement si vous laissez tomber dessus du suif de chandelle, en penchant en bas la chandelle allumée, le suif dégouttera tout bouillant sur le cors, & le fera plutôt détacher : il faut ensuite laver la playe avec du vin chaud, de l'eau seconde, ou de l'urine, & la graisser avec du vieil beurre salé fort legerement, & de la poudre de vieille corde, continuer à laver & graisser, ce beurre servira d'un bon détersif pour tenir la playe nette, ce qui la conduira bien-tôt à cicatrice. J'ai vû mourir des Chevaux pour avoir négligé un cors, & la gangrene se trouver au-dessous qui avoit gagné le dedans, & les Chevaux mouroient assez brusquement.

La plus assurée méthode pour faire promptement tomber un cors,

eſt de frotter avec l'onguent de ſcarabeus, ou au défaut avec quelque bon rétoire, & l'en frotrer trois jours de ſuite, préſenter un fer rouge vis-à-vis du rétoire d'abord qu'on l'a appliqué, & bien-tôt le cors tombera, & vous éviterez beaucoup d'accidens qui arrivent quand on manque de faire tomber promptement un cors : tous les onguens cauſtics ſont bons pour cela, & une ſeule application ſuffit.

Si la playe eſt grande & profonde, enſorte qu'il y faille une tente, comme il arrive aux playes de la cuiſſe & du garrot, & ailleurs, celles de lard ſalé gras y ſeront bonnes, ſi ce n'eſt qu'il faille tenir la playe ouverte : car pour éviter les grandes inciſions difficiles ou dangereuſes à faire, il faut au lieu de tentes ſe ſervir de l'éponge préparée, qui ouvrira la playe ſans inciſion, & fera que vous verrez toujours le fond. Cette méthode eſt bonne dans les endroits où l'on appréhende de couper les nerfs ou les tendons, ou lorſque l'abondance du ſang vous empêche de voir ce que vous devez couper.

Méthode pour préparer l'éponge pour ouvrir les playes.

Comme l'éponge préparée eſt fort utile dans beaucoup de playes, j'en donnerai ici la méthode : lavez bien une éponge fine, ſerrez-la avec une fiſcelle le plus fort que vous pourrez, & l'enveloppez de papier mouillé, puis faiſant une place au milieu de l'âtre, mettez votre paquet d'éponge ſur l'âtre, & de la cendre chaude par-deſſus, de la braiſe ſur la cendre, & laiſſez en cet état ce paquet un quart ou demie-heure ; l'ôtant de-là, l'éponge eſt ſéche & bien condenſée & ſerrée, vous la laiſſerez refroidir ; développez & coupez-la avec un couteau de la forme que vous voulez, puis vous la frottez avec du ſuppuratif ou du digeſtif, afin qu'elle ne s'attache pas à la chair, l'ayant introduite dans le fond d'une playe, le lendemain vous la retirerez avec des pincettes, ſi fort groſſie, qu'elle aura fait une auſſi grande ouverture que vous pouvez ſouhaiter, ſans bleſſer ni les nerfs, ni les tendons, ce qui ne ſe pourroit faire par l'inciſion ; & toutes les fois que vous voulez ouvrir une playe, il faut ſe ſervir de cette éponge préparée. Si l'éponge préparée, comme je viens de la décrire, n'eſt pas aſſez puiſſante pour ouvrir une playe, ou qu'elle ſoit fort baveuſe & non vive, comme il eſt néceſſaire, pourvû que ce ne ſoit pas dans le deſſous du pied, il faut faire fondre une demie livre de cire ; étant fondue, mêlez deux onces de ſublimé en poudre, mêlez bien le tout enſemble, puis en imbibez fort des éponges fines, & les faites autant boire qu'elles en ſont capables d'en contenir : enſuite ſerrez les éponges dans une preſſe, & les laiſſez dans la preſſe deux jours & deux nuits : vous pourrez après couper des

Chap. CIII. tentes de cette éponge préparée, elle ouvrira les playes, & servira d'une maniere de cautere; que si elle ne fait pas encore assez d'effet avec les deux onces de sublimé, mettez de plus une once d'arsenic en poudre fine, le tout dans la cire fondue, cela fera un petit cautere très-bon pour les javars & atteintes encornées, où il est besoin de faire tomber le tendon ou autre matiere corrompue. Si le mal étoit au-dessous du pied, pour des clouds de ruë ou autres maux, il ne faudroit pas se servir de l'éponge où il y a du sublimé ou de l'arsenic, crainte que cela ne fît un renvoi des matieres à la couronne, ce qui feroit un très-méchant effet; mais on peut se servir de celle qui suit avec la cire toute seule. On prépare aussi de l'éponge en l'imbibant dans la cire fondue, & l'éponge en ayant bû autant qu'elle est capable, vous la mettez dans la presse, & l'y laissez refroidir pour en couper des tentes de la forme que vous voudrez; elle ouvrira une playe; mais comme il n'y a rien de caustique, elle ne fera pas une si grande ouverture, mais aussi elle ne causera pas tant de douleur, & n'offensera point les nerfs: cette derniere façon de préparer l'éponge, est très-bonne pour resserrer les chairs qui croissent trop dans le pied, parce que comme le pied est bandé & bien éclissé, l'éponge par sa chaleur & humidité grossit, & oblige la chair à se resserrer.

Vous pouvez, si la playe est assez ouverte, vous servir des tentes de lard, car elles détergent & consolident sans meurtrir la chair; soyez assuré que les tentes ordinaires, si elles ne sont très-bien faites, ne peuvent si bien réussir, & ainsi retarderont la guérison.

Un excellent moyen qui est peu pratiqué, sera de traiter le Cheval blessé interieurement, afin que l'exterieur en aille mieux: quelques-uns purgent les Chevaux qui ont de grandes playes, & font très-mal, selon moi, car la purgation irrite & augmente le mal par la chûte des humeurs, qui ont été ébranlées, & non évacuées par le médicament; ainsi le contraire de ce qu'on s'étoit proposé arrive, mais faites le remede suivant.

Pillules de sinabre pour les playes, pour la galle, les vers, le farcin, & pour ceux qui se pelent la tête.

Chap. CIV. PRenez assa fœtida, du plus net & beau, des bayes de laurier de Provence ou d'Italie, & du sinabre, de chacun une livre, mettez-les en poudre fine l'un après l'autre, & les mêlez dans un mortier de fonte, avec de bonne eau-de-vie, très-subtile, pilant le tout & l'incorporant bien, ensorte qu'on en puisse former des pillules

es pesant chacun quatorze gros, que vous laisserez sécher.

Il en faut donner aux Chevaux blessés, de deux jours en deux jours, ou tous les jours une, jusqu'à ce qu'ils en ayent avalé huit ou dix, selon la grandeur de la playe : Pour les faire prendre avec facilité, on donne une chopine ou trois demi-septiers de vin : le Cheval doit être bridé, ou au mastigadour, si vous en avez un, deux heures avant chaque prise, & autant après.

Ces pilules se conservent vingt ans, & disposent le corps ou la chair d'icelui à une prompte guérison, en purifiant le sang : Elles résistent à la corruption & à la pourriture, contribuent à la guérison de la gale & du farcin, & extirpent tous les vers qu'un Cheval peut avoir dans le corps : On doit faire cas de ce remede à l'armée, où il est de conséquence de guérir promptement les playes des Chevaux, comme je dirai ci-après, & ces pilules l'avanceront au-de-là de ce qu'on en peut croire.

Il y a souvent des Chevaux si fort échauffés dans le corps, que la tête & le col leur pélent, le poil tombe, & la place reste sans poil, enlevée en beaucoup d'endroits, ce qui marque une grande chaleur intérieure. Le seul remede qu'on pratique à ces maux, est de leur tirer du sang ; mais la saignée seule ne suffit pas, il faut de plus donner trois prises de ces pilules, trois jours de suite, & frotter les endroits pélés deux fois le jour avec de bonne eau de chaux ; si cela ne guérit pas le Cheval, il faut réiterer le tout, & ensuite lui faire manger de la fleur de soufre dans du son mouillé, peu au commencement, ensuite augmenter peu à peu ; finalement lui en donner jusqu'à une demie-poignée tous les jours : le Cheval peut travailler quoiqu'il mange de la fleur de soufre.

Pour ces roignes vives & fâcheuses gales, si opiniâtres & si difficiles à déraciner des crins & de la queue, après avoir saigné & purgé un Cheval, donnez-lui trois ou quatre prises, chaque prise de deux pilules, & bien-tôt il guérira en le frottant d'eau de chaux tous les jours : si la gale est opiniâtre, réiterez le tout.

On peut se servir de ces pilules aux Chevaux qui ont des eaux aux jambes, des poireaux, des javars encornés, & autres maux difficiles à guérir, car coupant le chemin & détournant l'humeur qui faisoit ces maux, la cure en sera bien plus aisée.

Ayant donné la description des pilules de sinabre, comme étant d'une grande utilité pour les playes, j'ai été obligé d'en décrire les autres vertus ; ce qui a fait une maniere de disgression, qui ne sera pas inutile au Lecteur qui veut s'instruire ; pour celui qui ne cherche qu'à redire & à mordre, je lui avoue de bonne foi que j'eusse pû pla-

cer la description de ces pilules peut-être plus à propos à la fin de ce Chapitre. Il trouvera bon, s'il lui plaît, qu'elles demeurent placées comme elles sont, puisqu'il faut se débarrasser le plus qu'on peut de la formalité.

CIV.

Comme pour guérir toutes les playes, il faut se servir des tentes, & que celles de lard sont très-bonnes, vous les ferez comme il suit.

Pour faire des tentes de lard, on les coupe de long, & on les pousse dans la playe, elles s'y fondent à moitié; & quand on les retire, on les laisse réfroidir pour devenir fermes, & ensuite on les remet dans les playes, si elles sont assez longues.

Si la playe est sordide ou vilaine, ou que la chair soit baveuse, l'usage de l'eau seconde, ou de l'eau jaune décrite ci-après, ne doit pas être oublié toutes les fois qu'on panse la playe: mais si vous voyez qu'elle n'opere pas assez, & que les déterfifs ordinaires ne rendent pas la playe belle, ou que la chair surmonte, ajoutez une once d'arsenic en poudre fine, sur toute la dose de l'eau de chaux que je décrirai ci-après. Si cela n'a pas assez d'effet, il faut y mettre le feu avec un fer plat & bien rouge, pour brûler & piler toute la playe fort & ferme; pourvû qu'on ne touche point avec le feu aux cuirs, aux tendons, ni aux nerfs, il n'y paroîtra pas après la guérison. D'abord qu'on a mis le feu, il faut mettre de l'huile de laurier, & de la filasse par-dessus, couvrir toute la playe, s'il se peut, & continuer à graisser ce qu'on a brûlé avec de l'huile de laurier chaude, jusqu'à ce que l'escarre se détache & soit prête à tomber; lors le basilicum, après que l'escarre paroît se vouloir détacher, sera plus propre, ou de la graisse blanche, jusqu'à ce que l'escarre soit tombée, & la place demeurée nette, la chair sera belle au-dessous, & il ne restera aucune marque de feu; il n'y a ni poudre ni onguent qui le vaille.

Les déterfifs ordinaires sont peu propres pour les Chevaux, je les juge trop foibles. On les compose avec miel, vinaigre, farine de féves & d'orge, suc de plantin, d'aigremoine, racine d'iris, thérébentine, résine, &c. On appelle ces remedes à l'égard des playes dont je viens de parler, *medicamenta levioris armaturæ*. Mais on peut se servir de l'Egyptiac, de l'*Apostolorum*, ou de l'onguent du Bouvier. Il ne faut point flatter les playes des Chevaux, l'onguent *Aureum*, l'emplâtre *de Bretonica, & de gratia Dei*, ne sont pas suffisans, & c'est se tromper que de les mettre en usage; le vieil beurre salé sera meilleur pour tenir une playe nette: on lavera la playe avec de l'urine ou de l'eau jaune, ou l'eau seconde, & on graissera ensuite avec ledit beurre, & faut poudrer la playe avec de la corde pilée: que s'il y a beaucuop de chair pourrie & baveuse, il faut y appliquer de l'Egyptiac & continuer.

Il ne faut point craindre que l'Egyptiac, qui eſt le déterſif ordinaire des Chevaux, leur cauſe trop grande cuiſſon, ils n'ont jamais amaigri pour leur en avoir appliqué: Et afin que vous puiſſiez ſçavoir ce que c'eſt, je vous en donne la deſcription.

Deſcription de l'Egyptiac.

Prenez une livre de miel commun, mettez-le dans un pot verni ou baſſine avec une chopine d'eau-de-vie, faites cuire à petit feu, quand il ſera bien pénetré de la chaleur, & que l'eau-de-vie ne paroîtra plus pour l'avoir remué aſſez ſouvent avec une eſpatule de bois: ajoutez deux onces d'alun brûlé pilé fin, & quatre onces de vert de gris paſſé par le tamis de ſoye, remuez toujours ſur un petit feu, enſuite mettez-y une once de ſublimé pilé très-fin, remuez & cuiſez lentement, juſqu'à ce que le tout ſoit aſſez épais, ôtez du feu & remuez juſqu'à ce que l'onguent ſoit froid, que vous garderez dans un pot couvert pour s'en ſervir comme nous dirons.

J'ai donné ci-devant de l'onguent du Schmit, qui déterge & conſolide, je m'en ſers au lieu de l'Egyptiac quand je n'en ai point de fait.

Je l'ai donné à des Maréchaux, qui depuis qu'ils l'ont éprouvé, n'employent plus d'Egyptiac. L'onguent *Apoſtolorum*, comme auſſi celui du Docteur, ſont auſſi fort bons, & font à peu près les mêmes effets que l'Egyptiac, hors que l'onguent du Docteur eſt plus fort.

Pour déterger plus puiſſamment, ſur-tout lorſqu'on appréhende quelque pourriture ou gangrenne, il faut mêler dans l'Egyptiac une couple d'onces d'eau forte, & en appliquer ſur la playe. Que ſi on veut manger la mauvaiſe chair, & avoir un cauſtique qui n'agiſſe que ſur la pourriture, ſans offenſer ni nerfs ni muſcles, il faut mettre en uſage avec ſûreté celui que j'ai donné ci-devant, nommé le cauſtic liquide, & en mettre dans la playe avec du coton, le laiſſer agir juſqu'à ce que l'endroit où il eſt appliqué paroiſſe tout amorti & blanc. Vous noterez qu'un cauſtic liquide ſimplement appliqué ſur la chair ne fait pas grand effet; mais s'il eſt preſſé ſur la playe & enveloppé, il fera un effet au double: on peut en remettre pluſieurs fois tout de ſuite, juſqu'à ce qu'on voye qu'il aye aſſez pénetré, l'eſcarre tombée, ſi elle n'eſt aſſez grande, on peut retoucher avec le cauſtic pour ôter toute la vilaine chair, & rendre la playe belle & nette. Pour n'être pas obligé d'en venir à l'uſage des cauſtics, le plus aſſuré eſt toutes les fois qu'on panſe une playe de la laver avec de l'eau ſeconde, ou plutôt de l'eau de chaux, dite eau jaune, ou ſi l'on veut le ſavon noir mêlé avec la chaux vive, qui fera une très-belle playe & détergera.

Quand on est obligé de frotter les tentes avec de l'Egyptiac pour déterger le fond d'une playe, elles en sortent toutes vertes, ce n'est pas de la matiere de la playe, mais du verdelet qui est dans l'Egyptiac.

Il y a des playes négligées & envieillies, où la chair ne peut plus revenir sur les os, particulierement aux playes dans les pieds, l'os du pied demeure tout sec, sans que la chair veuille renaître dessus, alors il faut se servir de sarcotiques, qui sont l'aloës, la scarcocole & l'aristoloche; vous les pouvez appliquer en poudre sur la playe, ou mêlées avec de la thérébentine, du miel rosat, ou quelque onguent familier & propre à cela. Rien ne fait mieux venir la chair sur les os que l'onguent de Monsieur Curty, décrit ci-devant, en le faisant fondre moitié huile d'olive & moitié onguent, l'appliquer sur l'os: l'onguent fera revenir la chair sur les os, & par-tout où elle manque. La poudre suivante réussit bien aussi.

Remede pour faire revenir la chair.

Prenez du sang de dragon du véritable, & non du contrefait, comme on en vend assez communément à Paris, du bol fin ou d'Armenie, de chacun demie-once, mastic, oliban & sarcocolle, de chacun trois dragmes, aloës, aristoloche ronde, & racines d'iris, de chacun une dragme & demie; il faut du tout faire de la poudre, dont vous userez en la mettant toute seule sur la playe, mais plus à propos mêlée avec du sirop de roses, de la thérébentine, ou du jus d'absynthe; cette composition fera revenir la chair, où il n'y avoit aucune apparence d'en faire renaître; celle qui est mêlée avec la thérébentine réussit mieux dans les pieds.

La playe etant belle & bien nette, il faut seulement la dessécher avec les poudres que nous dirons ci-après: sur-tout il faut avoir grand soin de tenir les bords bien propres, nets & gras, & de couper le poil deux doigts tout autour bien ras. Mais comme il est important à l'armée de guérir promptement les playes, de peur que les mouches ne s'y mettent, ou que la corruption ne s'y engendre, qui font mourir un Cheval, rien ne le fera plus promptement que la poudre de sympathie. Les effets en sont tels, que bien des gens ne les peuvent croire naturels, faute de les avoir examinés, ou d'être capables de cet examen.

Poudre de sympathie.

Dans le mois de Juin ou Juillet, prenez la quantité que vous voudrez de bon vitriol commun, sans le piler: le Romain, qui en aura, est le meilleur, celui de Cypre n'est pas bon à cela, mais celui d'Al-

lemagne eſt aſſez bon, mettez-le dans une terrine de grais platte dans le fond s'il ſe peut, & l'expoſez au Soleil le plus ardent qu'il ſe pourra, la retirant toujours la nuit & dans le tems humide, & continuez juſqu'à ce que le vitriol ſoit calciné & réduit en chaux, la remuant avec une eſpatule de bois tous les jours, prenant garde de n'y pas toucher avec du fer, parce qu'il débilite, & fait perdre la force au vitriol, particulierement lorſque le Soleil l'a ouvert, & rendu en état d'être calciné : ce qu'il faut continuer juſqu'à ce qu'il ſoit en parfaite blancheur, ce qui n'a point de tems limité : gardez cette poudre en lieu ſec pour vous en ſervir au beſoin, & c'eſt la véritable poudre de ſympathie.

Pour guérir une playe, il faut prendre du ſang qui ſort de la playe ſur un linge, le poudrer de cette poudre, mettre ce linge en lieu tempéré, continuer de la ſorte tous les jours, & s'il y a de la matiere ou apoſtume ſur la playe, prenez ſur un linge de cette matiere, & la poudrez de même.

Quand la playe a beſoin de ſuppuration, mettez votre linge en lieu humide, s'il faut deſſécher, en lieu ſec : ſi vous êtes obligé par la profondeur de la playe de vous ſervir de tentes, il les faut mettre nettes & ſéches dans la playe, & les poudrer quand on les retire, & continuer juſqu'à guériſon.

J'en ai vû aux Hommes de grands effets pour des entorſes, & des foulures de nerfs : on fait diſſoudre de cette poudre dans l'eau plutôt plus que moins : on en mouille un linge qu'on met en cinq ou ſix doubles pour l'appliquer deux fois le jour ſur le mal, & le bien bander : elle a guéri pluſieurs perſonnes fort promptement & en moins de tems qu'avec tous les remedes ; quand ce ſeroit l'eau impériale, angelique, celle de la Reine d'Hongrie, tous les baumes ; huiles & onguens ; mais par cette méthode, ce n'eſt pas par l'effet de ſympathie, il n'importe pourvû qu'on guériſſe, & aſſurément on guérira.

Cette même méthode rétablira aux Chevaux ces entorſes qui ſont ſi dangereuſes, & ces efforts de jarret qui tiennent les Chevaux hors d'état de ſervir, juſqu'à ce qu'après pluſieurs remedes, on eſt obligé d'y mettre le feu.

Mais comme tout le monde n'eſt pas dans le même goût, ou bien on n'a pas de cette poudre dans le tems qu'on en a beſoin, je vous donnerai la deſcription d'un onguent pour les playes, qui fera plus d'effet en un jour, que les autres onguens en pluſieurs.

Onguent de l'Hermite, pour les playes des Chevaux.

PRenez des feuilles vertes d'ariſtoloche longue, de veronique & de ſauge, de chacune une poignée & demie, du ſanicle, en Latin *ſanicula*, une poignée; racines de guimauves, & de grande conſoude ſéchées à l'ombre, une once de chacune; coupez fort menu les racines, puis les mettez dans un poëlon avec une chopine de crême de lait, faites-les cuire un quart d'heure, & ajoutez enſuite les feuilles coupées menu, & cuiſez le tout autant qu'il ne demeure plus dans la poële que le pur beurre que la crême aura produit en cuiſant.

Lors faites écouler ledit beurre dans un pot, & remettez dans le poëlon un quarteron de gras de lard nourri de gland, coupé par tranches, avec les herbes & racines qu'on y a laiſſées, faites bien cuire le tout, & étant bien fondu & cuit pendant un quart d'heure, coulez encore ce lard fondu dans le pot où vous avez écoulé d'abord le beurre.

Prenez enſuite deux onces d'huile d'olive, qu'il faut encore mettre dans la poële avec les herbes & racines, faites cuire encore un demi-quart d'heure, puis coulez dans le pot où on a mis le beurre & le lard fondu, & après l'avoir écoulé, preſſez bien les herbes & les racines pour en exprimer tout le ſuc & la graiſſe; & comme le tout eſt encore chaud, mettez une once de poix navale fondue, c'eſt-à-dire, du tarc ou du gaudron, & une once & demie d'alun brûlé en poudre, mêlez bien le tout, & le remuez juſqu'à ce qu'il ſoit froid.

Pour vous ſervir de cet onguent, il en faut faire fondre dans une cueillere, & avec un pinceau bien doux, en oindre ſeulement la playe tout chaud fort legerement, la couvrir de filaſſe fort legerement, ou de vieille corde pilée, continuer tous les jours, & la playe ſera bientôt guérie; pourvû que la nature, comme principale ouvriere, vous ſeconde, avec ſon baume naturel, & qu'elle conſolide, agglutine & entretienne, nourriſſe, conſerve & remette la partie en ſon état naturel.

Il faut outre l'application de cet onguent, bien conſiderer, s'il n'y a rien d'étranger: il le faut retirer, & s'il y a des bouillons de chair, ou qu'elle ſoit baveuſe, il faut y mettre le feu, ou de la couperoſe blanche détrempée avec de l'eſprit de vin, rien au monde ne reſſerre mieux les bouillons de chair; l'eſcarre étant tombée, ou plutôt la chair étant reſſerrée, vous appliquerez de l'onguent: ſi la playe a quelque endroits où l'on ne puiſſe voir, & qu'il ſoit beſoin de le déterger, n'oſant y mettre le feu, pour être une partie nerveuſe qu'on craint d'of-

penser avec le feu, il faut se servir de l'eau suivante, qui déterge fort puissamment.

Eau de chaux, dite Eau jaune.

Dans les termes de ceux qui sous de grands noms déguisent les bagatelles, on appelle cette eau Phagedenique. Pour la faire méthodiquement, prenez deux ou trois livres de chaux vive nouvellement faite, mettez-la dans une grande bassine d'étain fin, & versez par-dessus peu à peu cinq pintes d'eau de pluye, & les laissez ensemble durant deux jours, en les remuant, puis laissez bien rasseoir la chaux, versez par inclination l'eau qui surnagera, & la filtrez, c'est-à-dire, passez-la au travers du papier gris, & sur trois livres de cette eau, c'est-à-dire, trois chopines, mettez un demi-septier de bon esprit de vin, une once d'esprit de vitriol, & une once de sublimé corrosif en poudre fine, mettez le tout dans une fiole pour vous en servir comme je l'ai prescrit.

Si vous voulez vous servir de cette eau aux endroits où vous voyez beaucoup de pourriture ou apparence de gangrenne, ajoutez sur toute l'eau, ou à proportion autant d'arsenic en poudre, que vous avez mis de sublimé. Et comme je n'ai point encore parlé de la gangrenne, j'en dirai ici un mot.

De la gangrenne.

La gangrenne doit être considerée ou dans son progrès ou dans sa consommation : dans son progrès elle est un acheminement à la mortification : dans sa consommation, c'est une mortification achevée qu'on appelle sphacelle. Vous connoîtrez la gangrenne par la cessation soudaine du sentiment, & par conséquent de la douleur, par la couleur livide qui vient à la partie, qui ensuite devient noire, par une vilaine odeur cadavereuse, & par la cessation entiere du sentiment. De plus on voit à la partie une molesse exrême après la dureté & tension qui y étoit : voilà les signes de la gangrenne, qui dans sa naissance & son progrès reçoit guérison, mais non pas dans sa consommation. Pour ôter la gangrenne d'une playe, il faut avec le bistouri la scarifier jusqu'au vif, puis la laver avec de l'eau marine, ou de l'eau salée, puis imbiber très bien des plumaceaux avec de l'eau de chaux la plus forte, & en mettre sur toute la playe qu'il faut panser deux fois le jour de la même maniere.

Eau détersive pour la gangrenne.

Vous pouvez à la place de l'eau de chaux, si elle n'a pas assez operé,

vous ſervir de l'eau déterſive que vous compoſerez avec alun crud une livre, de couperoſe d'Allemagne demi-livre, concaſſez groſſierement; & pilez très-fin trois onces de vert de gris, faites bouillir le tout dans quatre pintes de fort vinaigre, juſqu'à la diminution de moitié, mettez-le tout dans une fiole la liqueur & la lie : pour vous en ſervir, il faut proceder tout comme à l'eau de chaux, & mêler toujours la lie en brouillant la bouteille avant de vous en ſervir; & ſi l'eau n'eſt aſſez forte, ce que vous connoîtrez après la premiere application, ajoutez parmi cette eau déterſive deux onces de bonne eau forte ſur chaque pinte, & brouillez bien enſemble.

Autre eau déterſive

Prenez une bouteille capable de contenir deux pintes : mettez dedans cinq demi-ſeptiers de vin blanc très-fort, un demi-ſeptier d'eau-de-vie, & deux onces d'eſprit de vitriol une heure après, & point plutôt, mettez-y deux onces de vert de gris en poudre fine, quatre onces de couperoſe blanche, une livre de couperoſe verte, ces deux dernieres en poudre groſſiere, bouchez trés-bien la fiole avec du liege, & une veſſie de porc, laiſſez infuſer ſur les cendres chaudes vingt-quatre heures, brouillant la fiole de ſix heures en ſix heures, puis vous en ſervez, l'appliquant comme l'eau de chaux ci-deſſus, ne l'appliquant jamais qu'on n'aye mêlé la lie avec le tout; elle ſe conſerve trois mois en ſa bonté.

Pour les playes ſimples & ordinaires, il s'y faut conduire avec prudence, obſervant les maximes que nous avons établies : il n'y en a point que vous ne guériſſiez bien promptement, pour grande qu'elle puiſſe être.

On peut avoir des Chevaux bleſſés ſous la ſelle, avec leſquels on eſt obligé de faire voyage, nonobſtant la bleſſure; à ceux-là, il faut ôter un peu de la bourre du paneau à l'endroit de la playe, coudre un morceau de cuir blanc & fort doux ſur le paneau, & graiſſer ce cuir avec du beurre ſalé, & tous les ſoirs le nettoyer de toute ordure, le frotter pour en ôter la dureté, & le graiſſer de nouveau avec de la graiſſe au défaut du beurre.

Pour la playe, il faut tous les ſoirs la bien nettoyer avec de l'eau fraîche & du ſavon, puis la poudrer de ſel juſqu'au lendemain qu'on reſelle le Cheval; en continuant de cette ſorte, il guérira.

Le Jonc marin, avec lequel on enveloppe les verres qu'on apporte de Veniſe dans les caiſſes, eſt merveilleux pour les playes des Chevaux quand on voyage, il faut en mettre une bonne quantité dans la chambre qu'on a fait dans la paneau vis-à-vis de la bleſſure,

il

il la guérira ſi on continue ; car ce jonc eſt fort doux au toucher, il ne foule point la chair, & étant ſalé comme il eſt, il guérira la playe.

Pour ceux qui voyagent en Carroſſe, quand les harnois ont bleſſé les Chevaux au poitrail, & y ont fait des duretés ou playes, ce qui arrive particulierement en tems de pluye, il faut couper le poil fort ras autour de la dureté ou de la playe, puis prendre du ſavon noir ou autre au défaut, avec de l'eau, & bien ſavonner tout le devant du poitrail, & avec l'écume que fait le ſavon, frotter doucement pendant un quart d'heure : puis avec de l'eau ſalée, on lavera bien l'endroit où porte le poitrail, on le laiſſera ſécher ; s'il y a quelque choſe de dur au cuir du poitrail qui ait fait le mal, on l'ôtera, ou bien l'on mettra des couſſinets, pour empêcher que le harnois ne porte ſur la bleſſure ; dans le tems d'automne, & en autre tems auſſi, les pluyes fréquentes ſi elles ne font écorcher la croupe & les endroits où portent les harnois, elles font enlever le cuir, comme s'il y avoit de la gratelle ; il faut frotter ces endroits avec du ſavon noir & un peu d'eau, & bien frotter avec la main pour faire pénétrer le ſavon noir, & le mettre en écume, puis le laiſſer ſécher, il guérira ces échauffemens du cuir que la playe a cauſé.

On peut pratiquer la même choſe ſous la ſelle quand il y a playe par la chute d'un cors, car avec le ſavon & l'eau on en viendra bien-tôt à bout.

Pour arrêter le ſang.

On voit des playes faites par un tranchement d'où il ſort une ſi grande abondance de ſang, qu'on ne le peut arrêter, pour avoir quelque vaiſſeau coupé ; il faut ſe ſervir de la poudre de Sympathie que je viens de décrire : ſi l'on n'en a pas, ou ſi on ne veut pas s'en ſervir, il faut chercher ſi l'on peut appercevoir l'endroit du vaiſſeau coupé, & le lier ſi on le peut, ce qui ſera le plus aſſuré remede : ſinon, mettre à l'orifice du vaiſſeau un bouton de vitriol Romain, & ſi c'eſt en un lieu capable de bandage, en faire un ; que s'il ne ſe peut, l'ordinaire remede eſt d'y mettre le feu, puiſque rien n'arrête mieux le ſang que le cautere actuel, qui eſt proprement l'application du feu ; vous avez encore d'autres remedes à tenter avant d'en venir au feu, ſi vous voulez : par exemple.

Prenez colcotar, encens & aloës en poudre, autant de l'un que de l'autre, démêlez-les avec des blancs d'œufs en conſiſtance de miel, & y ajoutez des poils de liévre coupés bien menu.

Si ce remede ne ſuffit, il faut y ajouter le ſang de dragon, le ſang humain deſſéché ; le plâtre, & le vitriol calciné, tout enſemble, ou

Chap. CV

partie, sans doute arrêtera le sang, si on en met suffisante quantité : si le lieu permet de faire une ligature, elle aide aussi à arrêter le sang : la façon de cette ligature, est celle que les Chirurgiens appellent bandage révulsif.

Si le sang est arrêté, il ne faut songer à la playe qu'au bout de trois jours, & voir si le vaisseau est bien bouché ; les simples qui arrêtent le sang, sont les racines & les feuilles d'orties, l'écorce de grenade & de pin, les feuilles de plantin & de saule, les cormes, les gales brûlées, puis éteintes dans le vinaigre, la farine de féves, l'amidon, la suye de cheminée, la litarge, la ceruse, le vitriol, le vitriol calciné en rougeur, qui est le colcotar, l'alun, l'éponge séchée & mise en poudre, & la coriande séche ; mais dans un besoin fort pressant, il n'est rien de meilleur que les caustics ou cauteres, soit avec le fer rouge, soit avec des poudres, ou autres, qui fassent une escarre & une croute qui bouche le passage : j'y ai vû employer jusqu'à l'arsenic en poudre, qui fait une grande & prompte escarre : Il faut lorsque cette croute vient à tomber, prendre bien garde qu'une nouvelle perte de sang ne survienne, & il ne faut pas irriter pour lors la playe, ni par des remedes acres, ni avec la sonde.

De tous ces simples, il est aisé d'en composer des poudres, qui arrêteront le sang, comme sera la poudre d'écorce de grenade séche, le vitriol Romain & l'alun, autant de l'un que de l'autre, mêlez & appliquez sur le mal.

Pour Cheval foulé sur le garrot.

Chap. CVI.

Ayant parlé des playes simples, nous continuerons ici celles qui sont précédes par une tumeur & enflure.

Les Chevaux qui se sont battus & mordus les uns les autres sur le col, & souvent assez près du garrot, s'ils sont entamés & blessés, pour les guérir il faut tenir la partie nette, & laver avec l'eau de chaux ou l'eau-de-vie, ou la frotter avec l'eau & le savon, comme j'ai dit ci-devant, ou la laver avec l'eau seconde, & la traiter comme une playe simple ; s'il y a simplement contusion, l'eau-de-vie y sera bonne, si la playe est petite, la graisser avec de l'huile de noix battue avec du vin rouge, le tout à froid, & continuer, la playe sera bien-tôt guérie.

Les Chevaux qui ont le garrot large & charnu, sont plus difficiles à guérir des playes qu'ils ont, que ceux qui l'on sans chair, où il n'y a que la peau & les os ; parce que cette abondance de chair fournit trop d'humidité, à cause qu'elle est près du mouvement que la nature remplit de flegme pour le faciliter ; cette humidité pénétre les chairs, les

fait surmonter, & empêche qu'on ne puisse dessécher la partie, ni la faire guérir que difficilement, & dans un très-grand espace de tems.

Le Cheval se blesse sur le garrot quand la selle a les arçons trop larges ou entr'ouverts, le foule & le meurtrit : les Maréchaux d'abord selon leur méthode ordinaire, appliquent dessus un restrainctif, avec du bol en poudre, vinaigre & blancs d'œufs : j'approuve le suivant, & il guérira si le mal n'est pas grand.

Battez six blancs d'œufs avec un morceau d'alun gros à peu près comme un œuf, pendant environ un demi-quart d'heure sans intermission, jusqu'à ce que le tout soit en écume fort épaisse, dont vous frotterez toute l'enflure, & ensuite vous la couvrirez du reste de l'écume, & la laisserez sécher ; dix ou douze heures après la premiere application, vous pouvez réiterer la même chose ; s'il y a encore de l'enflure, ou de la chaleur, le mal ne passera pas outre ; parce que la faculté du médicament répercussif & astringent ne doit pas être seulement de repousser l'humeur d'une partie à l'autre, mais elle l'en doit évacuer, & mettre dehors par les pores, en resserrant la partie qui s'étoit dilatée & élargie, pour faire place à l'humeur qui étoit sortie des veines.

Si le mal du garrot est grand, il faut commencer par saigner le Cheval du col, & deux jours après réiterer la saignée qui empêche les humeurs de se précipiter, & se jetter trop abondamment sur cette partie déja affligée ; si ce n'est qu'une petite enflure, la saignée n'est pas nécessaire.

Si la selle a porté à plomb, & que l'arçon entr'ouvert ait meurtri la chair, & que l'enflure avec l'inflammation y paroisse, il faut commencer par frotter le mal avec l'onguent du Duc, & couvrir le garrot avec une peau d'agneau, & même avant de l'appliquer, bassiner très-bien le mal avec l'eau de chaux, où l'on n'a point mis de sublimé : elle ôte extrêmement l'inflammation, & s'il n'y a point de matiere formée, cette eau seule pourra resserrer l'enflure ; mais si elle n'a pas fait l'effet entier, servez-vous du susdit onguent du Duc, couvrez le mal avec une peau d'agneau habillée en poil, & continuez à le graisser trois fois le jour, ce qui est infiniment plus naturel que les défensifs qui ne font pas bon effet, si le mal est grand, & qu'il y ait beaucoup d'enflure & de chaleur précedée par une grande contusion : mais si l'enflure persiste avec chaleur, tension & pulsation, & que vous jugiez qu'il y doive avoir de la matiere formée, ou qu'elle soit en chemin de s'y former, il faut changer de méthode, & laver tout le garrot pour en ôter l'onguent, avec de l'oxicrat tiéde, dans lequel il faut mettre une poignée de sel, le tout bien nettoyé ; il faut laisser sécher, puis frotter encore la partie de l'onguent fait avec une demi-livre de populeum,

 un quarteron de miel, & un quarteron de ſavon noir, le tout bien mêlé à froid, puis y mettre de plus un verre d'eſprit de vin, & de cet onguent graiſſer doucement pour ne rien meurtrir, il diſſipera la fluxion en ôtant la chaleur trop grande, couvrir le tout avec une peau d'agneau pour faire mieux agir l'onguent; nottez qu'il faut graiſſer tout au moins quatre fois tous les jours, & afin de détourner l'humeur & réſiſter à la corruption.

Il lui faut faire avaler des pilules de ſinabre décrites ci-devant, une priſe, & le lendemain une autre, l'ayant tenu bridé deux heures avant, & autant après la priſe : elles aideront la nature à pouſſer au-dehors, & cuire cette matiere contenue dans le garrot; deux jours après redonner encore des pilules, & de tems à autre réiterer des priſes de pilules: elles avanceront merveilleuſement la guériſon de ſon mal, ſi on continue juſqu'à ce qu'on ſente la matiere formée.

Pour attirer & faire mûrir une tumeur.

Si vous n'avez pas les onguens ci-deſſus, & que vous connoiſſiez qu'il ſoit beſoin d'aider la nature à cuire cette humeur, & faire venir à ſupuration, faites ce qui ſuit.

Prenez du cumin en poudre, & de la farine de lin, autant de l'un que de l'autre; faites les cuire avec du lait de vache, y ajoutant de la fiente de pigeon en poudre à diſcrétion, plutôt plus que moins, & vous en ferez un cataplaſme qui fera murir la tumeur, & ôtera la douleur; ou bien prenez des racines de guimauves concaſſées quatre onces, faites-les cuires dans de l'eau, ajoutez-y enſuite des feuilles de mauves, *brancaurſina*, de chacun une poignée, faites bien cuire le tout & pilez, ajoutez de l'huile d'olive & du beurre, de chacun deux onces, farine de fenugrec, ce qu'il en faut pour épaiſſir le tout, & l'appliquez chaudement ſur la partie.

Lorſque vous aurez amené la tumeur à ſuppuration, c'eſt-à-dire, que la matiere y ſera formée & prête à ſortir, il faut au bas de la tumeur faire un trou ou pluſieurs, avec un fer gros comme le bout du doigt, & tout rouge au travers le cuir, & évacuer toute la matiere, puis vous panſerez ces ouvertures avec des tentes molles, frottées de l'onguent du Duc, afin de ne rien meurtrir & qu'elles tiennent mieux, cet onguent empêchera l'inflammation; on peut auſſi y mettre des tentes de lard qui paſſent d'un trou à l'autre, & faire ſuppurer autant qu'il ſera néceſſaire, & ſur tout il faut que les trous ſoient au bas du mal, & qu'il n'y ait point de ſac au-deſſous, afin que toute la matiere ſe puiſſe évacuer; que ſi on apperçoit qu'il y ait de la matiere plus bas

que les boutons de feu que vous avez donné, ou que la peau ſoit détachée de la chair, il faut d'abord donner un bouton de feu, & percer le cuir au bout de ce vuide. A moins de cette précaution le cuir ne ſe reprendroit pas, puis mettre des tentes molles frottées de l'onguent du Duc, d'un trou à l'autre, afin de faire évacuer les matieres; quand je dis des tentes molles, c'eſt-à-dire, qu'il ne les faut pas rouler bien fort, afin qu'elles ne meurtriſſent pas.

Ayant mis des tentes, il faut tenir toute la tumeur graſſe avec l'onguent du Duc pour ôter l'inflammation, continuer à panſer les trous, & renouveller les tentes juſqu'à guériſon, ſeringuant, s'il y a bien du vuide, avec les eaux d'arquebuzades décrites ci-après, ou avec l'eau jaune, s'il y a beaucoup de pourriture.

On guérit plutôt une tumeur ſur le garrot par cette méthode, que par l'inciſion, la chair qu'on a coupée & touchée avec le raſoir, pourrit & tombe, la partie reſte difforme, & ſouvent d'une petite playe, on en fait une grande ſans néceſſité.

Cette méthode eſt bonne lorſqu'on eſt aſſuré qu'il n'y a rien de carié ou de corrompu ſur les os, & que le fond eſt bon; mais s'il falloit faire tomber une eſquille d'os, ou qu'il y eût filandre, os de graiſſe, ou autre pourriture attachée à l'os, le plus aſſuré eſt de jouer du raſoir, couper tout ce qui eſt pourri, même la criniere s'il eſt beſoin, ſans toucher au nerf qui eſt au long d'icelle, & tout d'un coup voir le fond du mal, en coupant juſqu'au vif, ne laiſſant aucun bord élevé, mais coupant la playe en talus, & ſur-tout lui donner un égoût, afin que la matiere n'y croupiſſe pas; prenant garde de ne pas couper le nerf de l'encolure, car on gâteroit le Cheval: mais il faut décerner toute la chair pourrie qui eſt autour dudit nerf, le tout bien nettoyé avec le raſoir; jetter ſur la playe des cendres toutes rouges, c'eſt-à-dire, en ſortant du feu, & en mettre aſſez pour étancher le ſang; laiſſer les choſes en cet état juſqu'au lendemain, bien nettoyer la partie avec de l'eau de forge tiéde, ou du vin chaud, ou de l'urine, ou de l'eau ſeconde, & remettre encore des cendres fort chaudes juſqu'à deux ou trois fois, de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures; après quoi vous trouverez la playe ſans enflure, ſans chaleur, ni aucun accident qui puiſſe tetarder la gueriſon, parce le ſel contenu dans les cendres, eſt fondu par la chaleur, & par l'humidité de la playe: & étant une eſpece d'alkaly, il détruit l'humeur acide, corroſif & méchant, que la fluxion avoit amenée en cette partie: cet acide étant détruit & adouci, l'enflure ſe diſſipe, & la chaleur s'évanouit. La méthode des cendres chaudes eſt très-bonne, mais comme on n'en a pas toujours de prêtes à l'Armée ou ailleurs, ſervez-vous de

la maniere suivante : quand l'incision sera faite, faites dissoudre du vitriol, ou de la couperose verte dans de l'eau, celle qu'on appelle couperose d'Allemagne, est la moins chere, tout autant que l'eau en pourra dissoudre, & de cette eau bassinez bien toute la playe, puis appliquez sur tout l'endroit où vous avez coupé, de la filasse bien mouillée dans ladite eau, & bandez le tout fort proprement, & le mieux que vous pourrez, pour le laisser deux fois vingt-quatre heures; après quoi s'il y reste de l'inflammation ou enflure : remettez encore de la filasse mouillée dans l'eau de vitriol comme auparavant, & assurément en levant la seconde application, il n'y aura ni enflure ni chaleur : ensuite de cela pansez la playe avec du fiel de bœuf en cette maniere : nettoyez bien la playe avec de l'eau où l'on éteint les fers rouges à la forge, faites-la chauffer, ensuite lavez la playe, & la rendez bien nette, puis la lavez encore avec de l'eau seconde, ou de l'eau de chaux, dite eau jaune, puis oignez la playe avec du fiel de bœuf, & par-dessus de la filasse fort legerement, ou de la vieille corde pilée fort fin, le lendemain vous ôterez cette filasse ou corde pilée comme un emplâtre, elle laissera la playe nette & belle ; lavez-la encore avec l'eau seconde ou l'eau jaune, pour ôter la démangeaison, qui est un des empêchemens de la guérison du Cheval : ensuite mettez du fiel de bœuf & de la corde pilée, ou de la filasse par-dessus fort legerement ; continuez toujours jusqu'à guérison : que s'il paroissoit de la chair baveuse ou meurtrie, appliquez dessus l'esprit de vitriol, ou l'un des caustics ci-devant, ou le feu pour le plus sûr : l'escarre tombée, recommencez le fiel de bœuf, & continuez jusqu'à guérison. Pendant ce procedé, s'il y a des chairs qui soufflent & surmontent trop, & que vous n'ayez pas dessein de vous servir de caustics, comme il n'est pas toujours à propos, appliquez sur la chair surmontée de la couperose blanche en poudre : dans deux ou trois applications les choses seront rétablies.

Si le fiel de bœuf ne faisoit pas assez bien, vous pouvez vous servir de l'un de ces onguens ci-devant pour les playes, & particulierement de celui de l'Hermite, par fois de l'Egyptiac, de l'*Apostolorum*, ou bien du colcotar en poudre, pour manger la méchante chair.

J'ai déja dit, & ne le puis trop dire, que d'abord que vous voyez de la méchante chair dans une playe, ou des bouillons de chair qui s'élevent & poussent au-dessus de la playe comme des boutons, il faut avec un fer chaud les brûler, & par-tout ailleurs où la playe n'est pas belle, ou vous servir du colcotar en poudre, qui n'est que le vitriol commun calciné en rougeur, & une très-petite escarre

étant tombée, la playe restera très-belle & unie.

En pensant des playes du garrot & d'ailleurs, si la chair se hausse & se gonfle trop, servez-vous de l'eau vulneraire qui resserre, déterge, & ôte la démangeaison, ce que l'eau seconde fait aussi; mais si les onguens n'operent pas assez, poudrez toute la playe avec de la couperose blanche & de l'onguent par-dessus, & continuez de la sorte jusqu'à ce que les chairs soient assez resserrées.

Eau vulneraire pour resserrer la chair & la déterger.

PRenez une livre de bon esprit de vitriol, non de celui qu'on vend ordinairement, qui n'est que de l'eau forte où l'on a mis de l'eau, & parce que l'eau forte mêlangée de la sorte teint le papier bleu en rouge, comme fait l'esprit de vitriol, on vous trompe par cette épreuve; mais le plus sûr est de prendre l'esprit de vitriol de ceux mêmes qui le distillent, & qui vous en donnent par fois de bon. Et pour le connoître, avec une plume neuve il en faut écrire sur le papier blanc, le chauffer, & celui qui fera les caracteres les plus noirs, sera le meilleur esprit de vitriol: prenez-en donc une livre, une once de bon opium, coupé en menues tranches fort déliées, mettez-les dans la fiole où sera l'esprit de vitriol, & laissez-le dissoudre à froid pendant vingt-quatre heures: il se fera un limon au fond comme de la bouë, & l'esprit de vitriol deviendra de couleur brune; séparez ce qui sera fort clair, & si bon vous semble, jettez le plus épais, & gardez cette eau comme très-excellente.

Elle ne cause aucune inflammation, au contraire elle ôte le feu & la chaleur d'une playe, ne fait que peu de douleur, car l'opium endort le sentiment, & émousse l'acrimonie de l'eprit de vitriol; elle est parfaitement bonne pour les javars encornés, pour les pieds dessolés où la sole ne se raffermit pas assez, pour encloueures, clouds de rue, Seymes & Teignes, pour les grandes playes dans les pieds par des clouds de rue, pour resserrer & empêcher de surmonter, & enfin pour toutes les playes où les os ne sont pas découverts.

Avec cette eau les playes du garrot ou d'ailleurs, ne causent guéres de démangeaison, ainsi on n'est pas obligé d'attacher les Chevaux si court qu'ils ne se puissent coucher pour éviter qu'ils ne se grattent; usant de cette eau tous les jours, & de l'onguent par-dessus, la playe guérira, & ne causera point de dé-

mangeaiſon, ce qui eſt très-avantageux pour guérir bien-tôt les playes.

Bien ſouvent dans ces grandes playes, il s'y forme des filandres qui les empêchent de guérir : il les faut brûler avec un bouton de feu juſques ſur l'os, & du digeſtif pour faciliter la chute de l'eſcarre.

Si l'eau vulneraire ne déterge pas aſſez, imbibez un peu de coton, du cauſtic liquide du Chapitre LXXXI. ou d'eſprit de ſel tout pur, & le mettez ſur l'endroit de la playe que vous voulez faire tomber.

Mais comme les bouts des tendons & des nerfs peuvent avoir ſouffert, & être affoiblis par la contuſion, & la meurtriſſure qui a cauſé la playe, ou par la matiere qui a trop long-tems ſéjourné en ſe formant, ou après s'être formée, les parties peuvent être encore affoiblies par les différens remedes violens qu'on a appliqué deſſus, il faut les fortifier, afin que la chair les recouvre plus facilement, & cela arrive particulierement aux parties nerveuſes, où il pourroit reſter quelque foibleſſe qui pourroit rendre le Cheval moins propre pour le ſervice : Pour y remedier, on peut en guériſſant le Cheval de ſa playe, lorſqu'il n'y a plus de méchante chair, prendre de l'eſprit de vin une demi-livre, dans lequel vous mettrez deux onces d'aloës, & une once de myrrhe en poudre, dans un grand matras ſur les cendres chaudes, le tout très-exactement bouché, laiſſez attirer la teinture, avec laquelle toute froide vous mouillerez des plumaceaux de charpie ou filaſſe que vous mettrez ſur les tendons & ſur les nerfs : elle ôtera la douleur, facilitera la guériſon, & détruira la pourriture, empêchant la gangrene ; on pratique ce même remede dans toutes les playes où l'on craint la gangrene.

La poudre de chaux & de miel que nous enſeignerons, eſt très-bonne, elle incarne & deſſéche les playes, leſquelles étant prêtes à ſe réunir, s'il ne reſte ni groſſeur ni difformité, vous frotterez les bords de la playe avec de l'*onguent Areum*, dans lequel vous aurez mêlé de la poudre émetique ou poudre angelique lavée ſeulement une fois, l'onguent aidera fort à la réunion du cuir, lorſqu'il ſemble qu'il ne faut que laiſſer ſécher le tout ſans y mettre autre choſe : je me ſuis fort bien trouvé de frotter la cicatrice qui ſe forme avec l'huile d'hipericum, & continuer ; il fait une belle cicatrice unie, ſans difformité ni bords, comme l'on en voit ſouvent par l'ignorance de celui qui a traité le mal.

Si

Si l'on n'a point de poudre angelique, il faut ſe ſervir en la place du ſouffre auré d'antimoine, & le mêler avec *l'onguent Aureum :* ſi l'on ne peut recouvrer le tout, mêlez un peu de vitriol calciné en rougeur avec *l'onguent Aureum ,* & en frotter les bords calleux, cela les diſſipera & fera une belle cicatrice.

Notez que votre Cheval cherchera tous les biais poſſibles pour frotter ſa playe quand elle commencera à guérir ; pour cet effet, il paſſera ſa tête ſous ſa longe pour ſe gratter ; c'eſt pourquoi il y faut prendre garde très-ſoigneuſement, parce que toute la chair qu'il aura frottée tombera ; & ayant laiſſé la playe belle & nette, dans une heure vous la trouverez toute ſanglante, meurtrie & vilaine pour s'être froté, & il faudra recommencer.

J'ai eu un Cheval bleſſé ſur le garrot, ſi induſtrieux à ſe frotter, qu'il le falloit attacher, en ſorte qu'il ne pouvoit du tout ſe mouvoir : il étoit lié par la tête & par la queue, & de plus ſuſpendu pour lui ſoulager les jambes : mais il étoit néanmoins ſur ſes quatre pieds, les bricoles étant aſſez longues pour cela, & par le mouvement de la peau du col, il empêchoit le garrot & le col de ſe ſouder ; & ſi je ne lui euſſe lié la tête fort baſſe, jamais il ne ſeroit guéri.

Quand les playes ſont nettes & belles, on les deſſéche avec des poudres ; les plus ſimples réuſſiſſent bien, & ſur-tout celle-ci : prenez des vieilles cordes de batteau, qui ont été gaudronnées, faites-les ſécher au four, qu'elles puiſſent ſe mettre en poudre dans un mortier, paſſez par le tamis de crin, & ayant baſſiné une playe avec l'eau ſeconde ou de l'eau jaune, poudrez-la avec cette poudre, & ne repanſez point le Cheval, que les croûtes que la poudre a fait ne ſoient tombées d'elles-mêmes : relavez & poudrez, & continuez ce procedé jusqu'à guériſon.

Le plus sûr eſt d'attacher le Cheval de maniere qu'il n'y puiſſe porter la langue, ni ſe frotter en aucun endroit, & même on peut le ſuſpendre ; quand il ſeroit ſix mois ſans ſe coucher, comme j'ai eu des Chevaux, leur lavant tous les jours les jambes avec de l'eau fraîche, ils n'en vaudront guéres moins.

Souvent dans le commencement de ces grands maux de garrot, la matiere pour avoir croupi dans la partie, a corrompu la chair qui l'environnoit : la corruption s'eſt inſinuée & a gliſſé entre le paleron, c'eſt-à-dire, entre cet os plat & large de l'épaule & le corps, on le reconnoît avec la ſonde ; lors il faut tout découvrir & couper pour donner iſſue à la matiere & pourriture, afin de ne point laiſſer de fond, puis guérir la playe après l'inciſion, ſelon la méthode ordinaire que j'ai enſeignée ; & comme le paleron ne peut ſe reprendre

Chap. cvii.

au corps tant qu'il y a du mouvement à l'épaule d'où il est détaché, il faut que le Cheval ne bouge d'une place, l'entraver des deux jambes de devant, & le panser à l'ordinaire, comme j'ai enseigné parlant des playes; s'il y a bien du creux, servez-vous des eaux d'arquebuzades, dont je donnerai la méthode, & seringuez deux fois le jour la playe; & si vous voulez avancer la guérison, traitez votre Cheval interieurement avec les pilules de sinabre.

Poudre pour desſécher les playes des Chevaux.

Chap. cviii.

PRenez de la chaux vive, mettez-la en poudre, & la passez par le tamis; de cette chaux tamisée, prenez-en une livre, une livre de miel, mêlez le tout ensemble pour en faire comme une pâte, que vous mettrez dans un pot sur un feu moderé, en remuant incessamment pour faire bien desſécher le tout & comme calciner, en sorte toutefois que la matiere se puisse piler & mettre en poudre fine, qui fera bien incarner & sécher une playe nette & vermeille. La seule incommodité de cette poudre est qu'en Esté elle attire les mouches. Il y a cent sortes de poudres pour desſécher les playes des Chevaux, les livres en sont remplis; mais vous n'en trouverez guéres de meilleure que celle-ci pour le tems où il n'y a point de mouches: le charbon pilé, la savatte brûlée, les cendres tamisées, du romarin, ou de la sauge séchée & mise en poudre, & plusieurs autres choses y sont aussi très-propre.

Autres poudres à desſécher les playes.

Dans tous les endroits où l'on fait des eaux fortes, on peut commodément avoir de la matiere pour faire de la poudre à desſécher les playes, & empêcher que la chair ne surmonte; il faut prendre le *caput mortuum*, qui reste dans les cornues après qu'on a tiré les eaux fortes, le piler & en mettre sur les playes: il vaut mieux que l'alun brûlé, que le vitriol calciné & autres; ceux qui font les eaux fortes, jettent ce *caput mortuum*, ainsi ils le donnent à bon marché; on en a pour dix sols la charge d'un crocheteur: & comme les eaux fortes n'ont ôté que ce qu'il y a de plus spirituel & volatille, les sels fixes y restent, qui font l'effet que nous demandons; on tire de l'eau forte du vitriol & du salpêtre, ou de l'alun de roche & de salpêtre; ce qui reste dans la cornue de la premiere, fait l'effet du vitriol calciné, ce qui reste dans la seconde, de l'alun brûlé. Ce n'est pas qu'on ne fasse aussi plusieurs autres sortes d'eaux fortes; mais outre que ces deux-ci sont les plus en usage,

de quelque maniere qu'elles ſoient faites, & quelque matiere qui entre en leur compoſition, le *caput mortuum* eſt toujours bon : par exemple, le ſel commun, le ſel ammoniac, le ſel gemme, & le bol pour faire les eaux regales, ſont joints au ſalpêtre, & le tout laiſſe dans la cornue une réſidence qui eſt très-bonne, étant miſe en poudre pour ſécher les playes, & empêcher que la chair ne ſurmonte. Cet avis eſt particulierement bon pour les Maréchaux, qui employent beaucoup de ces ſortes de poudres.

Je préfere à toutes les poudres pour deſſécher, celles qu'on fait du *caput mortuum*, qui reſte dans la cornue des eſprits de vitriol, parce qu'on mêle du bol avec le vitriol pour l'empêcher de ſe fondre dans la cornue ; car s'il étoit en fonte, il ne donneroit pas ſon eſprit ; ce bol mêlé avec le vitriol calciné, qui en ſoi a quelque choſe de balſamique, fait un mêlange qui empêche la fluxion ſur la partie, & deſſéche très-bien & promptement.

Le borax en poudre fine eſt excellent pour deſſécher les playes, & empêcher la chair de ſurmonter.

Le curage, en Latin *hydropiper*, ſéché, mis en poudre, eſt bon pour deſſécher les playes, tout vert broyé & mis entre la playe & la ſelle, guérira une petite playe.

Autre poudre pour deſſécher les playes.

Souvent il faut deſſécher les endroits, parce que tous les meilleurs onguens tiennent une playe humide, & font de la matiere ; par exemple vous avez long-tems panſé un javar encorné, il n'y a plus de fond à la playe, c'eſt-à-dire, que la ſonde ne trouve rien de creux, la playe ne fait plus de matiere, on peut ſe ſervir des poudres ſur-tout ſi le Cheval travaille.

Celle que je vous propoſe eſt très-bonne, car elle s'attache extrêmement, & un Cheval ne la peut ſecouer par aucun mouvement ; mais de plus elle fait une croûte ſur la playe, qui empêche la chair de ſe corrompre, & la croûte étant tombée, on trouve que la playe s'eſt cicatriſée tout autour, on la repoudre, & bien-tôt on guérit les maux par cet uſage, ce qu'on n'auroit pû faire d'une autre maniere.

La poudre eſt telle : prenez de bon tartre blanc, qui n'eſt autre choſe que de la lie de vin ſéche, qui s'attache au-dans d'un tonneau, faites brûler de ce tartre dans un pot de terre qui eſt tout entouré de charbon, enſorte que le pot rougiſſe, laiſſez refroidir, & pilez cette maſſe, qui eſt la poudre que nous demandons, qu'on appelle en termes de l'art, tartre calciné en poudre.

Elle desséche toutes les playes, même du garrot & d'ailleurs, elle est bonne sur une solę baveuse qu'on ne peut dessécher ; quand on l'a appliquée sur une playe, elle fait une croute qu'il faut laisser tomber d'elle-même, avant d'en remettre de l'autre.

Brûlez dans le feu des écailles d'huitre, jusqu'à ce qu'elles soient toutes blanches, lors ôtez-les du feu, & étant froides pilez-les bien, pour vous en servir sur les playes & ulceres. Elle réussit très-bien, parce que c'est un véritable sel alkali, qui étant vuide par l'action du feu de tout son acide, d'abord qu'on le met sur une playe, il s'imbibe avec avidité de tout le suc acide qu'il est capable d'embrasser ; la playe étant délivrée de ce suc acide qui faisoit tout le désordre, comme est de causer de la douleur & de l'inflammation, de ronger la chair, de la faire soufler & gonfler, & en un mot d'en empêcher la réunion. La playe donc n'ayant plus de ce suc acide, & lui étant ôté par les fréquentes applications de la poudre d'écaille brûlée ou calcinée qui est la même chose, la nature n'ayant plus cet empêchement travaille de tout son pouvoir à la réunion, c'est-à-dire, à la guérison de la playe. Je connois peu de Maréchaux capables de goûter un pareil raisonnement, les plus spirituels se contentent de juger des causes par leurs effets sans pénétrer plus loin ; les personnes qui sont travaillées des hemorroïdes externes, qu'ils se servent dans le tems de la fluxion de cette poudre passée par le tamis de soye, & appliquée sur les tumeurs des hemorroïdes, ou immédiatement mêlée avec du beurre frais, ou quelqu'autre liniment, elle tuera cet acide qui en causoit la douleur & la chaleur.

Les coquilles de moules calcinées feront le même effet aux playes des Chevaux & aux hemorroïdes des hommes, parce que c'est un puissant alkali qui absorbe les acides.

Les os de séche qu'on trouve communément chez les Droguistes, & dont les Orfévres se servent pour jetter les bagues en moule, étant ratissés & mis en poudre bien fine, ce qui se fera fort facilement, car ils sont très-friables, feront presque tous les effets ci-dessus ; car ils contiennent en eux un très-bon alkali qui desséchera parfaitement toutes les playes.

Tous les os les moins condensés, c'est-à-dire les moins durs, étant bien brûlés, jusqu'à ce qu'ils soient fort blancs & faciles à piler, seront très-propres étant mis en poudre fine, pour dessécher les playes, par la raison que ce sont des alkalis fixes, qui s'étant vuidés de leurs acides par la calcination, d'abord s'imbibent de l'acide contenu dans la playe, qui seul en empêchoit la guérison.

Des playes sur le roignon.

D'Abord que votre Cheval est enflé sur le roignon, il y faut apporter autant de précaution que pour le garrot, le lieu est presque aussi dangereux. Il faut donc, quand on s'apperçoit de l'enflure, prendre du fumier le plus chaud, ce qu'on appelle du crottin, & en mettre dans un sac pour l'appliquer sur l'enflure.

Si l'enflure n'est pas resserrée dans six heures, il y faut appliquer des blancs d'œufs, agités & épaissis avec le morceau d'alun, comme nous avons enseigné parlant des playes sur le garrot. Si l'on ne peut empêcher que l'enflure vienne à suppuration, il faudra agir comme aux playes du garrot, faisant toujours un égoût à la playe, quand on devroit ouvrir jusqu'à l'os, puis continuer à traiter le mal, comme nous avons enseigné aux playes.

Si vous avez percé la tumeur avec le fer rouge, comme nous avons enseigné au garrot, ayant tiré les tentes deux fois le jour, il faut seringuer les trous avec les eaux d'arquebuzades, & frotter, ou plutôt enduire les tentes avec l'onguent du Duc, & frotter toute la nature avec le même onguent, la couvrir d'une peau d'agneau habillée en poil, pour tenir les playes hors d'état d'être alterées par l'air, ou enflées par le vent : mais si la playe n'a point d'égoût, comme il arrive assez souvent, vous ferez une cure imparfaite. Ainsi il faut d'abord faire incision comme au garrot, couper jusqu'au fond, ôter toute la chair morte & pourrie, ayant ensuite bien essuyé le sang, appliquer sur la playe des cendres toutes rouges, c'est-à-dire, sortant du feu, le lendemain laver le tout avec du vin chaud, de l'urine ou de la lessive, & rappliquer des cendres chaudes : continuer de la sorte trois ou quatre fois, puis panser la playe à l'ordinaire, comme nous avons enseigné au garrot.

Il faut prendre soigneusement garde que toutes les tumeurs, quand on ne les peut pas répercuter ou les résoudre, & qu'on est obligé de les faire venir à suppuration, le meilleur est de frotter le plus bas de la tumeur avec un retoire, qui ouvre & attire des eaux rousses, & ensuite faire venir la partie promptement en matiere. Que si la premiere aplication n'a pas causé beaucoup d'enflure, mettez-en une seconde fois ; & si la premiere application a causé une grande enflure outre celle qui y étoit déja, une seule fois suffit. Si on n'a point de retoire, on fera une ouverture avec un bouton de feu au plus bas de la tumeur ou de l'abcès, si la matiere y est formée ; mais si la matiere qui sortira est sanguinolente, ou de l'eau rousse, on a percé trop tôt la

Chap. cix.

tumeur, ce qui causera du désordre; si elle est blanche, le mal se guérira de lui-même, la matiere tombant en bas : il n'y a qu'à tenir le trou ouvert, & renouveller le bouton de feu au cas qu'il en fût besoin. Il est souvent besoin, si la matiere a occupé un grand espace, de donner des boutons de feu en plusieurs endroits, afin de passer des tentes des unes aux autres, & donner lieu à la peau de se reprendre.

Mais si la matiere qui sort de la tumeur est noire, la gangrenne est à craindre, il faut donc d'abord sonder l'abcès pour trouver le fond du mal : car assurément cette matiere noire gangrennée vient de loin, & le plus assuré est de faire une bonne ouverture jusqu'au fond du mal avec le rasoir, & bien imbiber des plumaceaux de filasse mouillés dans de l'eau vulneraire, ou l'eau de chaux, avec du sublimé, & emplir la playe de tentes, frotter toute la partie exterieure avec l'onguent du Duc, & le lendemain, si la matiere qui sortira est fort puante, c'est une marque qu'il y a grande corruption : il faut avec le rasoir couper ce qui est au-dedans de corrompu, & venir jusqu'à la belle chair, & poudrer le mal avec du sel, puis encore de l'eau vulneraire pour le plus assuré, ou de l'eau jaune, comme ci-devant, & couper toujours ce qu'il y aura à couper au-dedans ; mettre l'onguent du Duc tout autour du mal, d'où l'on juge que la matiere est venue, puis lorsqu'on ne verra plus de ces chairs mortes, poudrer le dedans de sel, & un détersif ensuite, comme seroit l'onguent du Bouvier pour la gale, ou bien de l'Egyptiac & eau forte mêlés ensemble, & lorsqu'elle sera bien vermeille, l'onguent du Schmit, ou du Docteur, prenant soigneusement garde à la gangrene, si c'est en esté, car en hyver elle n'est pas si fort à craindre.

Le *Lapis Mirabilis* est bon pour résister à la corruption, comme aussi l'eau vulneraire décrite ci-devant, & au défaut l'eau jaune, l'esprit de vitriol, ou l'esprit de sel, sont meilleurs, comme encore quantité d'autres. Tous ces remedes doivent être employés lorsque le mal presse, ce qu'on reconnoît par cette matiere noire, qui est une des plus grandes marques de corruption.

Souvent après qu'on a ouvert ces abcès, on ne peut arrêter le sang, mais il n'y a qu'à brûler l'endroit d'où il sort en trop grande quantité, il s'arrêtera assez facilement, & l'escarre qui tombera ensuite, facilitera la guérison : finalement quand il n'y aura plus qu'à guérir la playe, l'onguent de l'Hermite appliqué comme je l'ai enseigné, l'aura bientôt fait.

Digeſtif excellent.

Mêlez deux onces de thérébentine fine, & deux onces de miel, avec quatre jaunes d'œufs, une demie-once de myrrhe, & une once d'aloës en poudre, le tout bien mêlé à froid, fera un digeſtif qui empêchera la corruption des chairs, & ôtera la douleur cauſée par les remedes violens qu'on a appliqué auparavant.

Les Maréchaux pour leur digeſtif, ne prennent que la thérébentine, qu'ils mêlent avec des jaunes d'œufs, juſqu'à ce que le tout à force de remuer, vienne en onguent, couleur de citron pâle, qui eſt bon, mais non pas comme le précédent.

Lorſque la playe eſt belle, qu'il n'y a plus qu'à la conſolider & fermer, on peut employer pluſieurs ſortes d'onguens; celui qui ſuit paſſe pour bon, & il l'eſt.

Onguent du Chaſſeur pour les playes, ſi profondes qu'elles ſoient.

Quoique nous ayons donné la deſcription de l'onguent de l'Hermite, qui eſt le plus beau remede pour les playes que nous ayons, & qui les guérit ſans accident & avec une extraordinaire facilité, je vous donnerai encore celui-ci qui réuſſit très-bien, & qui coûte peu de peine à faire, & peu de dépenſe pour les drogues.

Mettez dans une baſſine du ſain-doux ou graiſſe de porc, & de l'huile d'olive de chacun une livre, faites fondre la graiſſe dans l'huile & bouillir un moment, enſuite mettez deux poignées de racine de parelle fraîche, concaſſée & coupée menu : on l'appelle en Latin *lapatum acutum;* faites cuire pendant une demie-heure, remuant par fois; puis y ajoutez deux poignées de *Brunella*, laiſſez encore cuire demie-heure, puis exprimez le tout au travers d'un linge à la preſſe, jettez le marc, ajoutez à votre expreſſion une livre de thérébentine commune, remettez ſur un petit feu : quand il commencera à ſe bien mêler, ajoutez au tout quatre onces de vert de gris en poudre très-fine, faites cuire à feu lent en remuant, puis ôtez du feu & ajoutez encore du borax pilé fort fin deux onces, & ſix onces de chaux vive en poudre très-fine, & remuez juſqu'à ce que le tout ſoit froid.

Cet onguent ſera beau & vert, d'une conſiſtance de cerat : pour l'appliquer, il faut à froid en oindre les playes, & les poudrer de vieille corde pilée; les tentes en doivent être couvertes.

Il déterge, guérit & conſolide, empêche la chair de ſurmonter, il ne rudoye point une playe, & la conduit bien-tôt à cicatrice, celui qui s'en ſervira, trouvera qu'il eſt excellent.

Des Eaux d'Arquebuzades, ou Potions vulneraires.

LEs Chevaux qui reçoivent des coups de fusils, de mousquets & de pistolets, ne peuvent toujours être traités avec de grandes incisions, particulierement dans les chaleurs à l'armée, où l'on n'a pas des lieux commodes pour mettre les Chevaux à l'abri du Soleil & à couvert des mouches.

Pour sçavoir le fond de ces playes & en connoître la grandeur, il faut les sonder avec une longue sonde de fer, car on ne peut faire autrement; pour cet effet il faut les placer en la même posture qu'ils étoient quand ils ont reçu le coup. Les mousquetades sont ordinairement si profondes, qu'on ne peut y porter ni onguent ni poudre jusqu'au fond; on a inventé à cette occasion l'eau qu'on appelle d'arquebuzade, avec laquelle on fait injection dans la playe plusieurs fois le jour: on met une tente mouillée pour tenir la playe ouverte, on applique un linge mouillé sur l'ouverture comme on le peut, & on en fait boire une demie chopine au Cheval tous les jours; & ainsi l'on guérit les playes, qui sans ce secours feroient mourir un Cheval: ce n'est pas qu'il n'en périsse une fort grande quantité; mais quand on a fait ce qu'on a dû, il ne reste aucun regret, puisque ce n'est pas faute de soin.

S'il y a fiévre, il faut avoir recours aux lavemens avec des scories & se donner de garde de lui faire avaler de l'eau d'arquebuzade; car ces potions sont composées avec des simples presque tous chauds, qui augmentent le feu & l'agitation des humeurs, qui se précipiteroient vers la partie blessée; mais il arrive souvent que des Chevaux avec de grandes blessures, sont sans fiévre; ce n'est pas comme aux hommes, pour lesquels l'usage de ces eaux est presque aboli, hors parmi les Suisses, où elles ont encore beaucoup de crédit.

Eau d'Arquebuzade simple.

Prenez un pot neuf vernissé, dans lequel vous mettrez trois pintes de vin blanc du moins violent, avec une once & demie d'aristoloche ronde rapée; puis mettez votre pot sur un petit feu moderé, & le faites cuire jusqu'à ce qu'il soit diminué d'une pinte, & avant que de l'ôter du feu, jettez dedans six onces de sucre fin en poudre, quand le sucre sera fondu, ôtez-le du feu & vous servez de cette eau, ou plutôt de ce vin, pour en laver ou seringuer la playe deux fois le jour, & tous les matins en faire avaler au Cheval une demie chopine, après l'avoir passé au travers d'un linge.

Autre

Autre plus composée.

Prenez un pot neuf, dans lequel vous mettrez les feuilles des deux consoudes, la Veronique & le Ciclamen coupé menu, de chacun deux poignées, yeux d'écrevices quatre onces en poudre fine, quatre pintes de vin blanc du plus clair, couvrez bien exactement, & même luttez le couvercle du pot, & sur un feu moderé, laissez infuser pendant trois jours; puis faites bouillir une demie-heure, coulez & gardez cette eau, ou plutôt ce vin, pour en seringuer la playe & la laver, & y mettre des tentes mouillées de cette eau, s'il est besoin, & en faites avaler au Cheval tous les matins un demi-septier, le tenant bridé deux heures avant & deux heures après: cette eau est plus efficace que la précédente.

Autre eau d'Arquebuzade

Prenez une grande bouteille de verre fort, qui ait l'entrée un peu grande, mettez dedans du macis, des yeux d'écrevices, du zedoaria, de chacun une demie-once, mumie, galanga, de chacun trois dragmes, noix vomiques deux dragmes & demie, concassez le tout grossierement: ajoutez trois pintes de vin blanc, bouchez legerement & laissez infuser pendant six heures à chaleur moderée, & sans couler: il faut en verser par inclination un bon verre, pour le donner au matin au Cheval, & en laver ou seringuer la playe deux fois en vingt-quatre heures.

Si cette eau est trop chere pour un Cheval, elle ne le sera pas pour les Hommes.

Vin composé qui guérit les playes des Chevaux.

Cette composition est plus facile à faire, & coute moins que les précédentes: je vous donne le nom de beaucoup de simples vulneraires, afin que vous preniez ceux que vous trouverez facilement; plus vous en mettrez, plus le remede sera excellent. Le *ciclamen*, en François pain de pourceau, la sabine, la verveine, la grande consoude, la serpentere, la consoude moyenne, en Latin *pulmonaria*, le *persicaria*, l'armoise, le muguet, le *zedoaria*, galanga, *vinca pervinca*, en François la pervenche, *centaureum minus*, *ophioglossum*, ou *lingua serpentis*, *pirola*, *sperma ceti*; la betoine, les aristoloches, la veronique, l'aigremoine, les écrevisses séchées au four, la noix vomique, la momie, la terre sigillée, & le bol d'Armenie.

Pour tirer la vertu de ces simples, il faut en mettre le plus qu'on peut dans un fort petit tonneau, l'emplir de vin blanc sortant de la

Chap. cx.

cuve, & le laiſſer bouillir & s'épurer pendant deux mois. Ce remede eſt bon pour les hommes qui ont la force & la vigueur de le ſupporter, comme ſont les Païſans.

Il faut en laver la playe, la ſeringuer, ſi elle eſt profonde, & ſi on peut y mettre des tentes mouillées de ce vin, c'eſt encore mieux, il faut en faire avaler au Cheval une demie chopine matin & ſoir ; ſi c'eſt un homme un demi-verre ſuffit.

Des playes ſur le boulet & ſur les parties nerveuſes.

Chap. cxi.

LE boulet eſt une partie fort conſiderable, en ce qu'elle eſt pleine de nerfs & de ligamens, & par conſéquent fort douloureuſe, & les playes ſur icelui dangereuſes, ſi elles ſont profondes & ont atteint tant ſoit peu les nerfs ou ligamens : on traitera les unes & les autres comme il ſuit.

Un Cheval venant à tomber, peut faire entrer quelque morceau de bois ou de fer qui ouvrira le cuir & pénetrera au-dedans, & pour peu qu'il pénétre, le nerf ſera aſſurément offenſé, ſouvent coupé, ou tout au moins il y aura contuſion, & il y auroit du bonheur ſi c'étoit une ſimple playe, car elle ſeroit bien-tôt conſolidée ; mais les nerfs ſont en trop grand nombre en cette partie, pour n'être pas facilement atteints & bleſſés. Les maux de nerfs ſont dangereux, car pour peu qu'ils ſouffrent, le mouvement en eſt alteré, & toutes les parties voiſines ſouffrent par la communication que les unes ont avec les autres.

D'abord que le Cheval s'eſt fait une playe au boulet, s'il en boite bien fort, il faut lui tirer du ſang au col, pour faire revulſion, & empêcher la chute des humeurs ſur la partie, ne lui donner que du ſon mouillé, point d'avoine, & lui charger toute la jambe avec une bonne emmielure rouge ; & ſi on n'en a pas, avec de la lie de vin cuite avec miel & farine, ou avec l'onguent de Montpellier, frotter le boulet avec de bon eſprit de vin, appliquer ſur le trou ou ſur la playe un plumaceau de filaſſe, avec du diapalme fondu dans un peu d'huile roſat ; & par-deſſus le tout, tout autour du boulet, un bon cataplaſme anodin & aſtringeant, que j'enſeignerai ci-après, afin d'ôter la douleur de cette partie, & de faire en ſorte que le Cheval s'appuye ſur le pied.

Le lendemain il faut réiterer la ſaignée, car rien n'eſt plus profitable aux Chevaux bleſſés en cette partie, que la ſaignée réiterée deux ou trois fois au commencement de ces grands maux ; elle fait revulſion des humeurs, ôte l'inflammation, & avance la guériſon.

Vous panſerez le Cheval de la ſorte tous les jours, renouvellant la charge de la jambe ou l'onguent & le cataplaſme : ſi la matiere ſe préſente belle & blanche par l'ouverture de la playe, c'eſt bon ſigne, il n'y a qu'à continuer comme vous avez commencé, le Cheval ſera bien-tôt guéri. Si la playe du boulet eſt au haut, &qu'avec la ſonde on trouve qu'elle deſcende juſqu'au bas, il faudra au bout de deux ou trois jours donner un bouton de feu pour percer le cuir au bas du mal, prenant garde de ne percer que le cuir pour donner égoût à la matiere qui croupiroit ſur le boulet comme dans un ſac, & y mettre une tente frottée de l'onguent du Duc, & panſer le boulet comme je l'ai enſeigné.

Si le gros nerf de la jambe eſt fort gorgé, enflé, dur & chaud, s'il ſort de la playe, au lieu de matiere bien cuite, des eaux rouſſes, qui ſont eaux nerveuſes, & que le Cheval n'appuye point le pied à terre, c'eſt un très-mauvais ſigne, & il ſeroit bon de ſuſpendre le Cheval, pour lui ſoulager les autres jambes ; car il y en a qui n'ont pas l'invention de demeurer couchés comme beaucoup font, qui mangeut couchés, & qui ont aſſez de vigueur & de force pour ſe relever, tandis que d'autres ſont gourds naturellement & mal adroits, & ne ſe couchent pas dans l'appréhenſion qu'il ont de ne ſe pouvoir relever. Le Cheval qui ſera fort boiteux, qui même n'appuyera pas le pied à terre, court riſque de devenir fourbu, ſi on ne le ſuſpend ; quoiqu'il ſoit fâcheux d'être réduit à ſuſpendre un Cheval, quelquefois on y eſt obligé, mais on ne le doit faire qu'à l'extrêmité.

Outre les eaux rouſſes & nerveues qui ſortent des playes du boulet, il en ſort auſſi une matiere jaune, gluante, & comme de la colle, & beaucoup plus dure, quelquefois glaireuſe : c'eſt un très-mauvais indice, puiſque c'eſt en quelque façon la moële du nerf, ou plutôt la ſubſtance d'où il eſt nourri, de laquelle étant privé, il reſtera ſec, ſans nourriture, incapable de mouvement, & ſe retirera pour laiſſer le Cheval avec le boulet avancé, ce qu'on appelle bouleté : d'abord qu'on apperçoit cette matiere jaune, dure, & preſque toujours puante (avec les autres accidens que j'ai dit ci-devant, qui eſt le nerf de la jambe fort enflé, chaud, & ne point appuyer ou peu le pied à terre) il faut ôter la douleur avec de bonnes emmielures, & enſuite la douleur appaiſée, d'abord donner le feu tout au long du nerf & tout autour du boulet, les rayes fort près les unes des autres, ſans percer le cuir, un bon ciroine ſur les endroits où le feu a été, & de la bourre par-deſſus, ferrer le pied malade avec un fer qui déborde en pince environ deux pouces, comme un fer de Mulet, remettre le cataplaſme anodin & le plumaceau ſur la playe comme au-

paravant ; & dès le jour même donner au Cheval un lavement avec du policreste, pour appaiser le battement de flanc que la douleur du feu lui aura causé, il faut continuer ces lavemens cinq ou six jours ; notez qu'il ne faut pas donner le feu au long du nerf, pendant qu'il y a grande douleur à la jambe, il faut appaiser la grande douleur avec les bonnes emmielures ou les onguens, puis on donnera le feu ; mais avant ces applications, il faut frotter souvent le nerf & le boulet avec l'esprit de vin.

On donne le feu pour arrêter cette humeur nerveuse qui tombe, & quitte les nerfs, les privant de nourriture ; car il n'y a aucun restrainctif aux Chevaux qui vaille le feu, & c'est le seul moyen d'empêchér le Cheval d'être estropié & bouleté.

Il est bon de continuer à traiter le Cheval de la sorte, jusqu'à ce que les playes du feu & celles du boulet soient absolumenr guéries : si vous avez suspendu le Cheval, lorsque vous connoîtrez qu'il s'appuye sur le pied, vous l'ôterez de la soûpente.

Si pendant tout ce procedé le Cheval perd le manger, comme il arrive souvent, particulierement si le mal est au boulet de derriere, attachez à son filet une pelotte gourmande, que vous lui ferez mâcher tous les matins jusqu'à ce qu'il mange bien.

Pour empêcher le Cheval de devenir fourbu, comme il arrive souvent, non-seulement à ce mal, mais à beaucoup d'autres, qui causent une grande douleur aux jambes ou aux pieds, donnez-lui pendant cinq ou six jours, chaque jour une once d'*assa-fœtida* en poudre dans une chopine de vin, le tenant bridé deux heures avant la prise & autant après, cela contribuera beaucoup à la guérison de son mal.

J'ai promis ci-devant un cataplasme anodin & astringeant, c'est-à-dire, qui ôte la douleur, & qui empêche la chute des humeurs.

Cataplasme anodin.

Prenez une livre de farine de lin, que vous démêlerez avec une chopine de vin rouge, pour la faire cuire dans un poëlon en remuant comme pour faire de la bouillie : quand la composition commencera à cuire, ajoutez quatre onces de beurre frais, faites cuire en remuant jusqu'à ce que la bouillie s'épaississe, lors mettez-y deux onces de bol de Levant en poudre fine, & remuez toujours sur le feu jusqu'à ce que le tout soit bien lié ; lors en ôtant du feu, ajoutez six onces de thérébentine commune, & remuez hors du feu un demi-quart d'heure.

On l'applique chaudement sur de la filasse pour le mettre autour du boulet, comme je l'ai prescrit ci-devant. CHAP. CXI.

Ce cataplasme a la vertu non-seulement d'ôter la douleur, mais encore de désenfler la partie, & d'empêcher la chute des humeurs. Souvent les playes du boulet où le nerf est offensé sont si dangereuses, que si vous oubliez la moindre des circonstances que j'ai prescrites, le Cheval demeurera estropié; & quoique vous n'y oubliez aucun soin, je ne sçai si vous le guérirez, & j'en doute assez aux jambes de derriere, où les playes du boulet sont infiniment plus dangereuses qu'à celles de devant, & même assez souvent les Chevaux en meurent ou deviennent si maigres, qu'ils coûtent ce qu'il valent à rétablir.

Pour préserver de la rage, tant les hommes, que toutes sortes d'animaux.

CHAP. CXII

COmme je ne vous pourrois rien donner qui fût approchant de ce que j'ai vû dans un petit Livre imprimé à Poitiers, je crois être obligé de le mettre ici mot pour mot, de peur d'y changer quelque chose qui fût utile. Voici les propres termes de l'Imprimeur au Lecteur: « Je vous découvre un secret autant utile & nécessaire, qu'il « a été rare & inconnu jusqu'ici. Il contient & porte la guérison infail- « lible d'un mal duquel chacun sçait que la Medecine ordinaire n'a « point encore prescrit de remede assuré; il falloit un miracle, ou être « plongé dans la mer pour en être guéri; & il est des lieux si éloignés « de Saint Hubert ou de la mer, qu'il est souvent mal aisé d'y pouvoir « recourir. Voici un remede à ce mal, qui est d'autant plus utile & « souhaitable, qu'il est aisé à pratiquer; & que sans avoir recours aux « boutiques des Apotiquaires, on trouve par-tout les ingrédiens qui « en font la composition, si ce n'est un seul, qui n'y est pas absolu- « ment nécessaire, & lequel pourtant on peut encore avoir facilement « dans tous les jardins, si on a la curiosité d'y en planter ou semer. Ce « remede a été plusieurs centaines d'années un secret enfermé dans « une Famille qui faisoit gloire d'en communiquer gratuitement les « salutaires effets à tous ceux qui en avoient besoin, conservant pour « toujours le secret comme un honorable héritage de la Famille: Mais * enfin il m'a été communiqué depuis peu par un Pere de la Compa- « gnie de Jesus, qui est de la même Famille, lequel pour obliger le « public, m'a permis d'en faire part à tout le monde; ce que je fais « d'autant plus volontiers, qu'il m'a assuré que ce remede est si expe- «

» rimenté, & tellement reconnu dans tout le Païs où eſt ſa Famille, » que quoiqu'elle ne ſoit éloignée que de ſept petites lieues de l'Ocean, » duquel les eaux ſont un remede ſalutaire & aſſuré pour le même mal; » toutefois tous ceux de la contrée qui ſont mordus de bêtes enra- » gées, recourent plutôt à ce remede qu'ils rencontrent en ſa Famil- » le, que de prendre la peine d'aller juſqu'à la mer ; qu'il ne s'eſt ja- » mais trouvé perſonne, ni aucun animal qui aît uſé de ce remede, » qui n'ait été parfaitement préſervé de la rage. Il a de ſurplus ajouté, » qu'il avoit appris depuis peu d'un ſien proche parent, qu'il avoit vû » quelques perſonnes, leſquelles même après un ou deux accès de » rage, en avoient été guéris par ce remede. Recevez donc ce riche » & précieux tréſor, que je vous offre avec ſa permiſſion.

Je puis vous aſſurer de la bonté de ce remede ; tous ceux à qui je l'ai vû pratiquer en ont eu contentement, & je connois une Famille conſiderable à trente lieues de Paris, qui avoit ce ſecret, & communiquoit à ſes voiſins les bons effets d'icelui, & croyoient être les ſeuls qui avoient ce remede ; mais l'ayant vû dans ce Livre, ils n'en ont plus fait de myſtere, & ne l'ont plus refuſé à ceux qui ont deſiré de l'avoir, puiſqu'étant imprimé, il s'eſt rendu public.

Remede infaillible contre la Rage.

» Si quelque perſonne, ou quelque autre animal a été mordu » d'une bête, ou de quelque perſonne enragée, & qu'il y ait playe » entamée, il faut avant toutes choſes bien nettoyer les playes, les » raclant avec quelque ferrement (non pourtant avec un couteau du- » quel on doive ſe ſervir pour manger) ſans rien couper néanmoins, » ſi ce n'eſt qu'il y eût quelque partie déchirée qui auroit peine de ſe » rejoindre aux autres ; puis il faut bien laver & étuver les mêmes » playes avec de l'eau & du vin un peu tiédes, dans quoi on a mis une » pincée de ſel, autant qu'on en peut prendre avec trois dogits dans » une ſaliere,

» Les playes étant nettoyées de cette ſorte, il faut avoir de la » rhuë, de la ſauge & des marguerites ſauvages qui croiſſent dans les » champs ou dans les prez, feuilles & fleurs, s'il y en a, une pincée » de chacune, ou davantage, à proportion s'il y avoit beaucoup de » playes, ou pluſieurs perſonnes à panſer ; mais pour une perſonne » & une playe, il ſuffit une pincée de chacune : on peut bien pren- » dre un peu plus des marguerites que des deux autres: Prenez encore » quelques racines d'églantier ou de roſier ſauvage des plus tendres,

à proportion ; & si vous avez de la scorsonere, dite vulgairement « d'Espagne, quoiqu'elle se trouve aussi-bien & aussi bonne en France « qu'en Espagne, prenez de sa racine, & hachez ces racines, par- « ticulierement celle d'églantier bien menu ; ajoutez à tout cela cinq « ou six bulbes d'ail, chacune de la grosseur d'une noisette. Pilez « premierement les racines d'églantier & la sauge dans un mortier, « & ces deux étant assez pilées, mettez & pilez encore dans le même « mortier tout le reste, la rhuë, les marguerites, les aulx & la racine « de scorsonere, avec une pincée de gros sel, ou un peu davantage de « sel blanc, mêlant bien le tout ensemble, & faisant un marc de tout « cela. «

Prenez de ce marc, & mettez-en sur la playe en forme de cata- « plasme; & si la playe étoit profonde, il seroit à propos d'y distiller du « jus de ce même marc, puis l'ayant mis sur la playe, il la faudra bien « bander, & la laisser ainsi jusqu'au lendemain. «

Cela fait, sur le reste du marc, qui sera bien de la grosseur d'un bon « œuf de poule, vous jetterez un demi verre de vin blanc, si vous pou- « vez en avoir, ou autant d'autre vin faute de celui-là ; & ayant un peu « mêlé le tout avec le pilon dans un mortier, il le faudra presser par un « linge, & bien exprimer tout le jus, & le faire boire au patient à jeun, « & après laver la bouche avec du vin & de l'eau pour lui ôter tout le « mauvais goût de cette potion, laquelle est nécessaire pour empêcher « que le venin ne se saisisse du cœur, ou pour l'en chasser, s'il y étoit « déja arrivé : il ne faut ni boire ni manger autre chose que trois heures « ou environ après cette potion. «

Il n'est plus besoin les jours suivans de racler ou laver les playes, « comme le premier jour; mais il faut au moins neuf jours durant y met- « tre du marc chaque matin, & prendre tous les mêmes jours à jeun une « semblable potion comme au premier jour, sans manquer à cela, « pour le danger qu'il y a de le discontinuer avant les neuf jours ac- « complis. «

Si dans les neuf jours les playes ne sont pas entierement guéries, « comme il arrive ordinairement, on peut les panser comme on fe- « roit une playe simple, & au bout des neuf jours on peut con- « verser avec le monde sans danger de personne, ce qu'il ne fau- « droit pas faire avant les neuf jours, particulierement s'il y avoit « déja assez long-tems que la personne eût été mordue de bête en- « ragée. «

Pour les bêtes qui auront été mordues de quelqu'autre bête enragée, « il faut entierement user du même remede, hors qu'on peut mettre du « lait au lieu de vin, parce que les chiens le prendront plus facilement. «

» De tous les ingrédiens ci-dessus il n'y en a pas un qui ne soit com-
» mun, si ce n'est la scorzonere, qui est une espece de salsific ou barbe
» de bouc, qui a l'écorce de la racine noire, & est très-excellente contre
» toutes sortes de venin, & spécialement contre les morsures des vi-
» peres & bêtes enragées; mais elle n'est pas absolument nécessaire, non
» plus que la racine d'églantier, les autres ingrédiens étant suffisans
» tous pour combattre cette ennemie; mais cette plante viendra aussi
» facilement en nos jardins que les salsifics ordinaires.

» Cette même potion est un bon préservatif contre la peste, s'il arri-
» voit qu'on eût pris ou humé quelque air infecté.

Autre remede facile pour la rage.

D'abord qu'on a été mordu d'une bête enragée, ou qu'on soupçonne de l'être, pour empêcher toutes les suites fâcheuses sans être obligé d'aller se faire baigner dans la mer, faites brûler une écaille d'huitre, seulement celle de dessous, laquelle bien calcinée, mettez-la en poudre, & avec quatre œufs faites-en une omelette que vous fricasserez avec de l'huile d'olive, faites-la manger au malade, & qu'il soit ensuite six heures sans rien manger; il faut être à jeun en la mangeant, il guérira: & pour plus de précaution, il faut réiterer le remede de deux jours l'un trois fois.

Pour les chiens on leur fait manger la poudre d'écaille calcinée avec de l'huile d'olive, puis on les laisse jeûner: il leur faut faire prendre la poudre d'une écaille de dessous, qui est la dose, celle de dessus étant inutile, & réiterer trois fois comme pour les Hommes.

Aux Chevaux, Bœufs & Vaches, il faut la poudre de quatre ou cinq écailles bien calcinées, comme j'ai dit, & leur faire avaler avec de bonne huile d'olive, & réiterer jusqu'à deux fois seulement de deux jours l'un, les ayant fait jeûner six heures avant & autant après.

Le plus de poudre ne peut nuire, ainsi il en faut faire avaler le plus qu'on peut aux Chevaux & autres bêtes.

Mais comme il y a bien des endroits où l'on ne pourroit pas facilement avoir des écailles d'huitre, quand on est aux lieux où elles abondent, il en faut faire calciner, & les garder au besoin, car la poudre est incorruptible.

Pour les bien calciner, il faut en mettre une quantité sur la braise, les couvrir avec du charbon noir, qui s'allumant brûlera l'écaille, & la laisser dans le feu jusqu'à ce qu'elle soit toute blanche & se rompe facilement, ensuite les mettre en poudre & les garder au besoin.

L'eau

L'eau thériacale eſt bonne pour les maux ci-deſſus. Mais qu'eſt-il beſoin d'avoir recours à la Thériaque, quand on peut trouver dans ſon jardin un remede équivalent?

Pour morſures de bêtes venimeuſes.

CHAP. CXIII.

QUoique j'aye donné ci-devant un bon remede pour guérir les Chevaux, & autres bêtes mordues de bêtes enragées, je propoſerai ici le moyen de guérir les morſures de certains petits animaux venimeux, faits comme des ſouris, qui ſont plus gris, & ont le nez plus pointu: mais dont la morſure eſt ſi dangereuſe, que les Chevaux & les Chiens meurent quand ils en ſont mordus, ſi le ſecours n'eſt prompt & bien ordonné; ſi même des Chats les mangent, ils meurent étiques enſuite, ſans ſe pouvoir garantir de la malignité que leur a cauſé cette petite bête, qui ſe trouve parmi la paille pourrie dans les granges & écuries.

Quand cette petite ſouris a mordu un Cheval au pâturon ou au boulet, le lendemain la partie eſt enflée, l'enflure monte juſqu'au jarret, & de-là plus haut, gagne les bourſes & le fondement, qui s'enflent extraordinairement, & le Cheval meurt dans deux fois vingt-quatre heures, s'il n'eſt ſecouru.

Ces animaux mordent les Chevaux quelquefois ſous le ventre, & font enfler la partie extraordinairement, l'enflure monte au goſier, ou s'étend juſqu'au fourreau, & croît ſi exceſſivement que le Cheval en meurt.

D'abord qu'on apperçoit le mal, ſi c'eſt à la jambe, il faut mettre les jarretieres avec du ruban de fil large d'un pouce, bien lier au-deſſus de l'endroit, afin que l'enflure ne puiſſe paſſer outre, & battre la partie enflée bien fort avec une branche de groſelier blanc, juſqu'à ce que la partie enflée ſoit tout en ſang à force de battre, puis la frotter avec de l'Orvietan ou de la Thériaque ſans l'épargner, & en faire avaler au Cheval en même-tems une once par la bouche dans du vin, & par-là vous le garantirez. Le lendemain il faut frotter encore avec de l'Orvietan ou de la Thériaque en abondance, & en donner une demie-once au Cheval par la bouche, après quoi le Cheval ſera en état de guériſon.

Si vous n'avez ni Thériaque ni Orvietan, frottez la partie enflée d'opiate, de Kermes ou Mithridat, ou de poudre cordiale mêlée avec de l'eſprit de vin, & faites avaler au Cheval du même dont vous frotterez.

Après la ſeconde priſe & la ſeconde friction de la jambe enflée,

CHAP. CXIII.

il faut délier la jarretiere, bien frotter la jambe avec de l'esprit de vin, & mettre sur l'enflure un linge mouillé d'esprit de vin, & le coudre autour; ensuite frotter la partie avec de l'onguent du Duc pour la desenfler.

Ce même remede peut servir pour les morsures de toutes les bêtes venimeuses qui causent enflure, & dans toutes ces occurrences il faut toujours garantir le cœur par de bons cardiaques.

Je ne l'ai pas eprouvé aux morsures de serpens, dont le venin est si subtil, que d'abord il attaque le cœur: & en ce cas l'essence de viperes que j'ai enseignée ci-devant seroit l'unique remede.

De la Pousse.

CHAP. CXIV.

J'E donnerai en la seconde Partie des marques pour connoître un Cheval poussif.

La pousse est une difficulté de respirer, causée par l'embarras des poulmons, l'obstruction des veines & arteres, & particulierement du conduit & de l'égoût du poulmon qui se fait par le conduit des reins; le tout est accompagné d'un battement de flanc & de dilatation des narines, particulierement lorsque les Chevaux courent ou montent. Le siége de la pousse est dans le poulmon, & la cause vient de l'obstruction qui se fait dans les conduits par des flegmes qui y restent & s'y épaississent. Il est à noter que le poulmon est la partie de tout le corps qui consomme le plus de nourriture, ne vivant que du plus pur sang & du plus subtil, qui est un sang bilieux; cela paroît évidemment aux animaux qui n'en ont point, car ils vivent de rien par maniere de dire: les poissons n'ont point de poulmon, aussi voit-on que pour peu qu'ils ayent à manger, d'abord il sont très-gras, & même il semble que les reins ne soient faits que pour la décharge, & pour vuider le poulmon de ses impuretés, car les poissons n'ont point de reins comme ils n'ont point de poulmon: ordinairement un Cheval auquel il prend un flux d'urine, s'il dure quelques jours, il a d'abord la toux, parce que le poulmon se desséche. J'ai ajouté ces remarques pour vous faire connoître que si vous avez des Chevaux poussifs dont le poulmon soit interessé, & qu'ils soient maigres, vous aurez bien de la peine à les engraisser, parce que le poulmon consommera une partie de la nourriture qui se changeroit en chair: de plus vous verrez tous les Chevaux poussifs pisser beaucoup quand on les traite, & qu'on tâche à guérir le poulmon, parce qu'une partie des impuretés s'évacue par-là. La remarque que j'ai fait, que le poulmon est une partie du corps, qui consomme la plus grande partie de la nourriture que

le Cheval prend, eſt très-véritable & fort curieuſe, & de ceux qui ont écrit des Chevaux, ſoit François, Italiens, Allemands ou Latins, pas un n'en a fait mention.

Si on conſidere les vaiſſeaux & autres parties ſpermatiques qui entrent en la compoſition du poulmon, ils ſont froids & ſecs ; ſi on les conſidere en leur ſubſtance charnue, molle & baveuſe, on les croira chauds & humides ; finalement ſi on les conſidere ſelon leur legereté & mobilité, on dira qu'ils ſont de nature humide & froide.

Le poulmon eſt une partie du corps diviſée en pluſieurs portions ou lobes qui entourent le cœur, & particulierement en deux, par une double membrane, appellée aux hommes mediaſtin ; ces lobes ou portions occupent preſque toute la poitrine : cette partie eſt comme une éponge facile à ſe dilater, auſſi elle ſe remplit d'air & le repouſſe, enſemble quelques fumées par les deux mouvemens de la reſpiration: elle eſt remplie de veines & d'arteres plus que toute autre partie du corps ; c'eſt ce qui la rend ſi ſujette aux inflammations & aux oppreſſions, ſelon que les humeurs ſont ou chaudes & ſubtiles, ou groſſieres & peſantes.

Pluſieurs cauſes contribuent à former la pouſſe; quelquefois une legere obſtruction dans le poulmon, dans les veines, ou dans quelque artere, cauſera la courte haleine, mais on la guérira avec de legers médicamens.

La pouſſe vient ordinairement de quelque humeur qui s'arrête dans les conduits du poulmon, dans les arteres, ou dans celui des reins, & qui ôte la liberté au ſang de couler & de circuler, de ſorte qu'il s'en amaſſe en grande abondance : ce qui preſſe les canaux de la reſpiration qui ne ſe fait plus qu'avec peine. Si le ſang eſt chaud & bouillant, il dégenere promptement en pourriture, & cauſe inflammation dans cette partie, qui eſt de conſéquence & qui a beſoin d'un grand rafraîchiſſement.

Si cet amas eſt cauſé par des flegmes & de la pituite, le mal n'eſt pas ſi violent, & c'eſt le plus commun aux Chevaux ; il ne laiſſe pas d'être opiniâtre, parce que les humeurs glaireuſes & viſqueuſes ont de la peine à ſe détacher, il faut pour lors uſer de remedes inciſifs & attenuans ; mais comme le ſang n'eſt pas libre dans ſon cours, & qu'il n'eſt pas aſſez agité & rafraîchi, parce que la circulation en eſt empêchée, cette ſorte de pouſſe n'eſt pas long-tems ſans donner des ſignes de chaleur, & ſans y avoir quelque eſpece de pourriture. Tout au moins nous en avons des ſignes qui ſemblent proceder d'un principe chaud, ce qui arrive rarement.

Quoique la pousse dans son principe soit froide, elle témoigne & donne des signes comme si elle avoit une cause chaude ; ce qui n'est pas, puisqu'ordinairement elle est causée par des flegmes, & par une pituite lente qui bouche & obstruë les conduits, & cause la pousse ou difficulté de respirer : c'est en quoi ceux qui donnent le verd aux Chevaux poussifs sont bien surpris, les retirant de-là pour les mettre au sec, de les trouver plus oppressés qu'ils n'étoient auparavant ; cela vient de ce que le verd a augmenté ces flegmes par sa froideur, & les a rendus plus visqueux & pesans, & par conséquent plus capables de boucher & empêcher le cours du sang & de l'air.

Que si le verd a profité quelquefois aux Chevaux poussifs, c'est l'abondance de sang corrompu qui aura causé inflammation, qui a été temperée par la froideur & le rafraîchissement que le verd lui a causé, ayant humecté le poulmon, qui aura été soulagé tout aussi long-tems que le Cheval mange l'herbe ; ainsi je croi que faisant une regle génerale de ne point donner le verd aux Chevaux poussifs, elle sera bien fondée, puisque le soulagement qu'ils en reçoivent n'est que pour le tems qu'ils en mangent actuellement.

La plus dangereuse cause de la pousse provient par les efforts qu'on fait faire aux Chevaux dans les courses violentes, qui causent ouverture de quelque veine ; alors le sang tombe dans la capacité de la poitrine, où il se pourrit & se convertit en pus ; & n'ayant aucun conduit pour être évacué, il croupit autour du poulmon, & lui cause ulcere, & cette pousse est la plus mal-aisée à guérir, d'autant que l'ulcere, de quelque cause qu'elle vienne, quand elle est grande, fait sécher un Cheval & devenir si maigre, qu'il ne peut ni s'engraisser ni servir.

Une cause ordinaire de la pousse vient des alimens trop chauds dont on nourrit le Cheval, comme le sain-foin vieil, le foin en trop grande quantité, & de plusieurs autres, & pour être trop long-tems de séjour : car faute d'exercice, il se fait un amas de flegmes & d'humeurs superflues, qui surchargent tout le corps du Cheval, & embarrassent particulierement le poulmon.

La pousse peut venir aussi pour avoir abreuvé un Cheval trop échauffé.

Les Chevaux héritent de leurs peres & meres de cette maladie, pour lors elle est incurable ; car ils ont en eux un principe d'un mal qui ne se peut corriger, quelque soin qu'on y puisse apporter, une foiblesse naturelle du poulmon qui le rend susceptible des mauvaises humeurs qui s'amassent dans le corps, ne se peut réparer par art, non plus qu'une mauvaise conformation, comme d'avoir le poulmon attaché aux côtés, ou de l'avoir trop pressé.

Pour venir aux remedes, presque tous les Chevaux peuvent être guéris de la pousse dans le commencement du mal, particulierement s'ils sont jeunes, & si la pousse n'est pas accompagnée de la toux.

Les purgations profitent peu aux Chevaux poussifs, comme poussifs, parce que les flegmes qui causent ordinairement la pousse, ne peuvent être évacués du poulmon par les purgatifs: le poulmon ne souffre aucune évacuation que par les reins ou par les nazeaux, ou par la bouche; celle qui se fait par en haut est contraire à la nature des Chevaux, il faut donc avoir recours aux remedes incisifs, attenuans ou diuretiques: cela soit dit en faveur de ceux qui entendent un peu l'œconomie interieure du Cheval

L'on perdra le tems & les frais, si l'on entreprend de guérir ceux qui prennent vent par le fondement, qui partant ne guérissent presque jamais: lorsque la toux est séche & souvent réiterée, le Cheval est incurable: si en toussant il jette des flegmes par les nazeaux & par la bouche, il est encore mal-aisé de le guérir; ceux ausquels la respiration bat jusques sur la croupe, sont absolument incurables.

Remede pour la Pousse.

Ceux qui pourront reconnoître que le poulmon d'un Cheval poussif est fort échauffé, choisiront entre les remedes que je leur propose, ceux qu'ils jugeront les plus temperés: si au contraire ils n'y remarquent aucune chaleur, ils se serviront des remedes les plus incisifs; je tâche portant de les moderer tous, ensorte qu'ils puissent dégager & déboucher le poulmon, sans lui imprimer aucune ardeur ni chaleur qui seroit nuisible à ce mal. Je commencerai par les remedes les plus doux, pour passer à ceux qui sont plus forts.

On doit prendre le mal dès son commencement, si l'on peut: commencer par ôter le foin, & puis faire les remedes suivans.

Prenez deux livres de plomb, faites-le fondre dans un vaisse au propre à cela, comme sera une cueillere à plomber: étant fondu, ôtez du feu & remuez avec un bâton jusqu'à ce que le plomb se mette en poudre, & d'abord sans discontinuer de remuer, ajoutez deux livres de souffre en poudre, & remuez jusqu'à ce que le tout soit incorporé & bien mêlé ensemble, faites manger de cette poudre tous les jours une once dans du son mouillé; elle soulagera & peut-être guérira le Cheval poussif, s'il est encore jeune, & que le mal ne soit pas fort inveteré, si vous continuez l'usage de cette poudre, & que le Cheval ne mange point de foin.

Le policreste, dont je donnerai ci-après la description, pourra

guérir les Chevaux échauffés du poulmon, & qui battent extrêmement du flanc; mais comme il eſt trop rafraîchiſſant, il faut mêler parmi moitié autant de genévre concaſſé, ou de muſcade pilée: par exemple, une once de policreſte, & demi-once de graine de genévre, ou muſcade, & les donner parmi du ſon mouillé, & continuer longtems cette méthode.

Que ſi le Cheval refuſe d'en manger parmi le ſon, il faut lui donner le policreſte, & la graine de genévre concaſſée, ou muſcade rapée dans une pinte de vin, laiſſer infuſer toute la nuit, le lendemain le faire tiédir, & donner le tout au Cheval, qui doit être bridé deux heures avant, & trois heures après la priſe: continuez une quinzaine de jours. S'il lâche le ventre au Cheval, car ſouvent il fait vuider, c'eſt d'autant mieux, puiſqu'il évacuera les mauvaiſes humeurs, détrempera les flegmes qui font les obſtructions, & ainſi débouchera les conduits, qui peuvent porter le rafraîchiſſement au poulmon, purifiera le ſang, & réſiſtera à la pourriture. Le Cheval ſera bien échauffé, ſi avec le tems ce remede ne lui donne du ſoulagement; ce qui ſoulage peut guérir: il n'y a donc qu'à continuer, ſi on voit que le Cheval en reçoive du ſoulagement.

Ce remede avec le policreſte eſt plus propre pour les jeunes Chevaux que pour les vieux, puiſque les vieux n'ont guéres beſoin de rafraîchiſſement, & ſouvent les jeunes en ont beſoin.

Autre remede pour guérir la Pouſſe.

Il faut faire ce remede lorſque les herbes ont toute leur vertu, c'eſt particulierement dans le tems que le genêt fleurit; mettez dans un chaudron de raiſonnable grandeur, c'eſt-à-dire, capable de contenir un ſceau, les herbes de mauves, bouillon blanc, pas-d'âne, pointes de genêt verd & nouveau de l'année, chicorées vertes, pointes de ronces, chicorées ameres, hyſope, & marhubbe blanc, de chacune trois poignées; hachez-les menu, faites-les cuire deux heures dans ſuffiſante quantité d'eau, en ſorte que le chaudron ſoit plein, puis les ôtez du feu; ajoutez-y étant hors du feu, un quarteron de ſucre de régliſſe noir, concaſſé aſſez menu, & dix poignées de fleurs de genêt: laiſſez refroidir à demi, puis paſſez le tout, & y ajoutez deux livres de miel, & ayez deux livres de ſouffre que vous ferez fondre dans une cueillere de fer, & ainſi fondu le jetterez dans la décoction que vous avez faite; enſuite faites fondre une ſeconde fois dans la même cueillere de fer, ce ſouffre qui a déja été fondu, & étant fondu, jettez-le encore dans

la décoction : faites-en autant cinq ou six fois, reprenant chaque fois votre souffre au fond, & le faisant fondre afin qu'il laisse son sel fondu parmi la décoction. Puis ayant tenu le matin deux heures le Cheval bridé, faites-lui avaler avec la corne le quart de ce breuvage, & le promenez demi-heure au pas ; qu'il avale ensuite l'autre quart, & promenez-le encore au pas demi-heure : le lendemain faites-lui avaler l'autre moitié du breuvage, observant les mêms formalités de la promenade & de tout. Donnez-lui ensuite un jour de relâche, & le jour d'après recommencez à lui faire avaler le breuvage en deux jours, puis un de repos, & continuez jusqu'à dix jours qu'il avalera ces demi-brevuages, & quatre de repos : dans les intervalles il nem angera ni foin ni avoine, mais du son & de la paille, pendant qu'il prendra ce remede, & vous le trouverez absolument guéri, ou du moins fort soulagé : cela dépendra du plus ou moins de mal qu'il aura eu lorsque vous aurez commencé.

Autre remede pour la Pousse.

Le remede précédent opere seulement en Esté, & si l'on est souvent obligé dans un autre tems de traiter les Chevaux poussifs, l'on pourra pratiquer le suivant.

Prenez bouillon blanc, ou molene, en Latin *Tapsus barbatus*, hachez-le menu, & en donnez au Cheval parmi son avoine qui sera mouillée : plus vous en donnerez, ce sera mieux ; s'il ne veut manger de la paille de froment, il faut mouiller son foin, & pour sa boisson, il faut dans un plein sceau d'eau délayer une livre de miel, & ne lui faire boire matin & soir autre chose ; au commencement il sera difficulté d'en boire ; mais sur la fin il s'y accoutumera, & la boira facilement.

J'ai eu des Chevaux qui ont été cinquante heures sans vouloir boire, mais à la fin la soif les a contraints d'avaler l'eau dans laquelle il y avoit du miel.

Ce remede continué guérira le Cheval, ou tout au moins le soulagera, ensorte qu'il sera en état de servir : l'on donnera du bouillon blanc tout autant de tems qu'on le pourra, pour le miel un mois suffit selon l'opiniâtreté du mal ; quand le Cheval usera de ce remede, il pourra travailler à l'ordinaire.

Pour donner le miel aux Chevaux alterês des flancs & autres.

CHAP. CXV.

L'Usage du miel est excellent aux Chevaux maigres qui ont le flanc échauffé & qui ont beaucoup fatigué, car il est ami du poulmon, & adoucit l'acrimonie des humeurs : mais comme il le faut donner avec méthode, j'ai inseré ici toutes les particularités qu'il faut observer pour cela, parce qu'il y a des personnes qui donnent le miel dans l'avoine aux Chevaux alterés de flanc ou poussifs, ce qui est bon; mais il n'y a rien d'égal à le faire manger chaud avec du son, au cas que le Cheval puisse s'y accoutumer : car il y bien des Chevaux qui n'en veulent pas de chaud : s'ils y ont trop de répugnance, il faut le laisser refroidir, oû le leur donner tout froid.

On mêle une livre de miel avec deux picotins de son, & on remue & mêle bien le tout avec un peu d'eau tiéde, en sorte qu'il n'y en ait point trop pour faire couler le son.

D'autres font cuire dans un chaudron une couple de boisseaux de son avec du miel & de l'eau à proportion, & le donnent à leurs Chevaux : la méthode en est bonne, & le miel donné d'une façon ou d'autre guérit la toux & rétablit le flanc, & de plus engraisse un Cheval, s'il est sec & miserable après de longues fatigues.

Cette façon de donner le miel est très-bonne, & on peut en faire manger au Cheval dans les commencemens une demi-livre, puis une livre, & ensuite deux livres tous les jours, une le matin & une le soir, ou d'une façon ou d'autre : c'est-à-dire, ou simplement, mêlant une livre de miel parmi le son, & le mouillant avec de l'eau chaude ou tiéde, ou le faisant bouillir, comme j'ai dit, dans un chaudron avec le son.

Lorsqu'on veut bien donner le miel à un Cheval, il ne le faut point travailler, lui donner du son, mais point d'avoine, & continuer jusqu'à ce qu'il purge & se vuide beaucoup, & quoiqu'il se vuide copieusement, ne point cesser de donner la même quantité de miel, aussi long-tems que le Cheval vuidera, pourvû que cette évacuation ne passe pas six jours, que si elle continuoit jusqu'au septiéme jour vous cesserez de lui donner du miel : on n'est guéres dans ces peines, car il ne se vuide jamais abondamment que trois ou quatre jours de suite, quoiqu'il mange toujours du miel.

J'ai eu des Chevaux qui ont mangé jusqu'à cinquante livres de miel avant d'avoir bien vuidé, mais finalement ils ont vuidé & purgé des matieres fort puantes & infectes, & après se sont fort bien engraissés, ce qu'ils ne pouvoient faire auparavant. Cet exemple ne doit pas faire peur aux gens, car je l'allegue comme une chose fort extraordinaire ; s'il

s'il en falloit autant à tous les Chevaux ausquels on donne le miel, tout ce qui viendroit des Indes ne suffiroit pas. Le seul désordre que peut causer le miel, est de nourrir les vers qu'un Cheval peut avoir dans le corps; par la douceur du miel ils se font plus forts, & le tourmentent ensuite: pour les détruire, la méthode ordinaire est du seigle qu'on jette dans l'eau bouillante, avant que de le faire manger, on l'ôte du feu d'abord, laissant refroidir l'eau, puis on le met égouter sur une claye, & de ce seigle on en donne au lieu d'avoine à chaque repas au Cheval qui a mangé du miel, afin de détruire les vers qu'il pourroit avoir: mais si on ne veut pas avoir cet embarras, lorsqu'on a quitté le miel, on lui donne une purgation avec l'aloës qui tue tous les vers qu'il a dans le corps.

On peut facilement tuer les vers sans purger, en la maniere qui suit: donnez au Cheval tous les jours dans du son mouillé une once de limaille d'acier, ou limaille d'éguilles fines, pendant huit ou dix jours; l'acier se dissout dans l'estomac du Cheval par le moyen de cet acide pénétrant & dissolvant, étant dissous, le vitriol & l'acier se répand, & s'insinue parmi la mangeaille: les vers en sont empoisonnés, & en meurent: de plus, comme il est merveilleusement aperitif, il débouche & desobstruë, ainsi le sang pénétre mieux les parties pour les nourrir & engraisser.

On connoît la bonne limaille d'acier, ou d'éguilles, qui est la même chose, puisqu'elles sont faites d'acier, & on en trouve troujours chez les faiseurs d'éguilles, on la connoît en ce que la jettant contre la flâme de la chandelle, elle prend feu comme de la poudre à canon.

On connoîtra la vérité de ce que je dis, que le vitriol de la limaille d'acier se dissout & se sépare dans l'estomac, pour se mêler parmi les alimens digerés, en ce que les excremens d'un Cheval qui en use seront toujours noirs, luisans & teints du vitriol de l'acier, & ils n'auront plus cette couleur quelque tems après qu'il ne mangera plus de poudre d'acier.

L'acier réduit en limaille est un très-bon remede, sans préparation; lorsqu'on le prépare, on fait à peu près comme dans la préparation des perles, desquelles on détruit les bons effets au lieu de les augmenter: & la Chimie nous fait souvent connoître que la nature fait beaucoup mieux ces sortes de préparations que l'art. Qui voudra éprouver sur les hommes, l'usage de la limaille d'acier, une dragme tous les jours dans quelque conserve, il verra manifestement que ce que j'avance est fort véritable pour désopiler & tuer les vers; ce remede n'est pas à mépriser aux filles qui ont les pâles couleurs.

CHAP. CXV.

Vous pouvez donner aussi à un Cheval quatre onces de cinabre en poudre dans une livre de beurre frais, il n'y aura point de vers qu'il ne chasse & ne détruise, & même vous pouvez réiterer le cinabre : car il ne peut faire que du bien, comme aussi le sublimé doux s'il est bon, & qu'on donne le double de poudre cordiale que de sublimé doux, sçavoir une demi once de sublimé & une once de poudre cordiale.

Poudre pour les Chevaux alterés de flanc.

CHAP. CXVI.

LA poudre suivante réussit très-bien aux Chevaux qui ont le flanc alteré & échauffé, & même qui commencent à se déclarer poussifs, mais elle ne les guérit pas radicalement : il faut pour leur conserver le flanc frais, en donner tous les ans une vingtaine de jours de suite. J'ai maintenu un Cheval qui paroissoit être poussif : mais il ne toussoit pas beaucoup par l'usage de cette poudre, je l'ai maintenu, dis-je, plus de six ans, durant lesquels il paroissoit avoir le flanc frais comme un poulain ; la poudre est telle.

Prenez bayes ou graines de laurier d'Italie ou de Provence, mirrhe, gentiane, aristoloche ronde, de chacun huit onces, agaric quatre onces : saffran pilé deux dragmes : pulverisez le tout à part, puis le mêlez & passez dans le tamis de crin fin, & le conservez pour en donner une cueillerée d'argent tous les matins dans une chopine de vin blanc, & tenez le Cheval bridé une heure avant & autant après ; continuez jusqu'à ce qu'il ait avalé toute la poudre ; si vous n'avez pas la commodité de la faire avaler avec la corne, vous pouvez la donner dans du son mouillé quinze jours de suite ou plus.

Il peut travailler moderément prenant de cette poudre, mais il ne le faut guéres faire suer, ou point du tout si on peut : s'il a le corps fort cacochime, c'est-à-dire, plein de mauvaises humeurs, elles pourroient empêcher l'operation de cette poudre.

Comme l'usage de cette poudre vous fera connoître son utilité pour les Chevaux alterés de flanc, avant qu'ils soient déclarés poussifs, puisqu'elles leur remet le flanc absolument & qu'elle soulage les poussifs pour un tems : je voudrois demander à ces Messieurs qui ne songent qu'à rafraichir les Chevaux poussifs, si cette poudre est fort rafraichissante, & le leur demander quand ils en auront vû les effets. Assurément ils seront contraints d'avouer que quoique le flanc alteré donne des signes de chaleur, le principe de cette alteration vient de cause froide, qui est ce flegme visqueux & pesant qui bouche les veines ou les conduits de la respiration ; ainsi quand on veut guérir une maladie, il faut avoir pénetré ses causes & ses suites.

Les purgations travaillent fort les Chevaux pouſſifs : il s'en faut abſtenir, mais vous pourrez dans une grande néceſſité & non autrement, lui lâcher le ventre ſans émotion & ſans travail, de cette façon.

Pour lâcher le ventre d'un Cheval pouſſif.

Tenez votre Cheval deux jours ſans boire & lui donnez à manger à l'ordinaire ſans le travailler, préſentez-lui un ſceau plein d'eau, & d'abord qu'il aura avalé la premiere gorgée, empêchez-le de boire davantage, & jettez dans l'eau deux livres d'huile d'olive de la meilleure, puis lui laiſſez boire le tout : cette huile lui lâchera le ventre, & adoucira la ſuperficie des inteſtins, quoique la chaleur cauſée de pourriture, s'il en avoit, les eût deſſéchés. Ainſi les excrémens & les mauvaiſes humeurs qui ſe trouvent dans les paſſages, ſortiront ſans troubler ni renverſer l'œconomie du corps, & le Cheval s'en trouvera fort ſoulagé, ſuppoſé que vous connoiſſiez par des ſignes évidens qu'il en a beſoin. Je crois que d'abord il eſt à propos de mettre peu d'huile ſur l'eau, car il y a des Chevaux qui n'en veulent pas goûter, quoiqu'ils ayent grande ſoif, par l'averſion qu'ils ont des choſes onctueuſes ; & ſi vous aviés mis toute l'huile elle ſeroit perdue, ſi le Cheval ne la vouloit avaler, comme il arrive aſſez ſouvent : ainſi le plus sûr eſt de donner deux livres de bonne huile nouvelle & douce avec la corne, qu'il ſoit bridé quatre heures avant & autant après la priſe, ainſi vous ne ſerez pas obligé de le laiſſer ſi long-tems ſans boire, comme il faut faire quand on lui fait avaler l'huile avec l'eau : vous choiſirez la méthode qui vous agréera le plus, mais la derniere eſt la plus sûre. Après cette évacuation, vous pouvez réiterer la poudre précédente, alors elle fera beaucoup d'effet : ſi pourtant après avoir réiteré cette poudre, le Cheval n'eſt point guéri, ce ſera une marque d'une guériſon très-difficile, ou peut-être impoſſible.

Notez que ſi vous donnez les deux livres d'huile ſans que vous ayez de grandes indices, & des ſignes fort évidens qu'il y ait néceſſité de faire cette évacuation, aſſurément vous ne ſerez pas ſans peur de voir crever votre Cheval ; car ceux qui ſont d'un temperament bilieux ou qui ont trop de feu, s'ils avalent cette huile, quand on les débridera, ils ne voudront point manger enſuite, ils enfleront huit ou dix heures après la priſe, comme s'ils alloient crever ; mais ils n'en meurent pas, ſi on les promne en main, & après une demie-heure de promenade leur donner un lavement avec de la bierre & des ſcories, comme je l'ai décrit en pluſieurs endroits ; une demie-heure après le lavement les promener encore une heure en main, au retour encore un lavement comme le précédent, qui ouvrira votre

CHAP. CXVI.

Cheval & le fera purger ; & dès lors vous ſerez quitte de la peur, & votre Cheval vuidera beaucoup, quelquefois vingt-quatre heures de ſuite, que s'il ne mange point pendant tout ce tems-là, il n'importe, il mangera après.

Ce déſordre n'arrive point aux Chevaux d'un temperament humide, qui ſont pareſſeux, chargés d'humeurs, à ceux-là l'évacuation ſe fait ſans peine, & fait un bon effet ; c'eſt à vous de prendre vos meſures là-deſſus.

Poudre excellente pour les Chevaux pouſſifs.

CHAP. CXVII.

PRenez trois livres de graines de lin, & mettez-les dans une terrine de terre, en ſorte que la graine de lin ſoit épandue tout autour, & quand le pain ſort du four mettez la terrine dedans & bouchez le four, & d'heure en heure remuez cette ſemence de lin, continuez à la remettre au four à la ſortie du pain juſqu'à ce qu'elle ſoit bien ſéche & friable, & que l'humidité en ſoit exhalée : prenez enſuite deux livres de régliſſe rapée, ou plutôt ſubſtituez une livre de ſucre de régliſſe noire de Lyon ; ce qui ſera plus commode en ce que la régliſſe eſt fort difficile à piler, & le ſucre fera aſſurément plus d'effet, parce qu'il eſt diſſoluble & ne coute guéres davantage ; demie livre d'anis, des feuilles & fleurs d'hyſope ſéches, demie-livre, ſauge, autant du fiel de terre, en latin *Centaureum minus*, fleurs & feuilles quatre onces, chardon beni quatre onces, feuilles d'ariſtoloche longue deux onces, veronique & ſanicle de chacune deux poignées, racine d'enula campana quatre onces, grande conſoude, racine d'althea ou de mauves, de l'un ou de l'autre deux onces, gentiane demie-once, guy de chêne deux onces, faites ſécher le tout à l'ombre, pulveriſez chaque choſe à part, mêlez bien le tout & le conſervez dans un ſac de cuir bien bouché.

Il en faut donner au Cheval tous les matins deux petites cueillerées d'argent, dans deux meſures de ſon de froment mouillé, & que le Cheval enſuite demeure ſans manger une heure & demie à midi & au ſoir, il en faut donner une cueillerée dans ſon avoine qu'il faut mouiller, & ne lui point donner de foin, mais ſeulement de bonne paille de froment.

Si après ce remede pratiqué méthodiquement, le Cheval n'eſt pas ſoulagé, tenez ſa cure pour impoſſible.

Je n'ai rien dit de la toux, parce que les mêmes remedes guériſſent la toux en guériſſant la pouſſe, comme venant d'une même ſource ; ce n'eſt pas que la pouſſe ne ſoit toujours plus facile à guérir ſans toux, qu'avec la toux : la toux ſeule ſans battement de flanc ſe

guérit facilement, le battemet de flanc sans la toux se guérit de même; mais l'un & l'autre mêlés sont très-difficiles à guérir.

L'effet de ces poudres m'a donné sujet de méditer pourquoi la pousse nous témoigne par ses effets qu'elle est accompagnée de beaucoup de chaleur, & néanmoins tous les remedes rafraîchissans lui profitent très-peu, & le plus souvent lui nuisent, ce qui semble contre la maxime que les maux sont guéris par leurs contraires, & l'experience m'en a souvent convaincu; mais je crois, comme je l'ai déja dit, que le fond & l'origine de la maladie est presque toujours le froid, puisque ce sont fort souvent des flegmes visqueux & pesans qui bouchent les coduits, non seulement des veines, mais encore de la respiration: que si nous voyons au dehors de la chaleur, il en est de même que de l'eau qui est échauffée par le feu, laquelle pourtant est toujours de nature froide, & sa chaleur n'est que par accident que le feu lui a communiqué: il en est de même de ces flegmes qui froids de leur nature, sont échauffés par la pourriture, qui fait fermenter & bouillir les humeurs, & donne au dehors des signes de chaleur quoique véritablement ils soient froids; si on donne quelque chose de rafraîchissant, il éteindra pour un moment ce bouillonnement; mais ensuite le mal augmentera, puisque la pituite est accrue par le froid, en devenant plus crasse, & plus capable de boucher & d'empêcher le passage du sang qui doit nourrir & rafraîchir le poulmon, qui manquant de secours devient sec & alteré. Par ce raisonnement si on rafraîchit simplement le poulmon, on ne va pas à la cause qu iest l'obstruction des vaisseaux. laquelle il faut combattre, & ce ne sera jamais par des remedes rafraîchissans, mais par des incisifs & attenuans accompagnés de cordiaux sans lesquels ils n'auront point d'action ni de vertu, comme l'experience le fera connoître.

Tout cela étant très-véritable & connu par experience, pourquoi le foin qui est si chaud nuit-il aux Chevaux poussifs, en sorte qu'ils n'en sçauroient manger sans qu'on s'apperçoive que le flanc s'altere davantage, ou que la toux augmente? Il faut que le foin par sa chaleur augmente le bouillonnement & la fermentation des humeurs corrompues qui accompagnent toujours la pousse: de plus il produit plus de sang que la paille: ce sang n'a pas son passage libre, il se corrompt & augmente la fermentation & le bouillonnement des humeurs; outre cela le foin est infiniment plus poudreux: les eaux qui débordent dans les prez, y laissent un limon subtil & acre, presque imperceptible à la vûe, qui desséche le poulmon, & excite la toux: mais de plus le foin est plein de nitre pénétrant, lequel est capable d'irriter le poulmon & le trop desfécher; ce qui n'est pas dans la paille, puisqu'elle est plus

CHAP. CXVII. séche, elle n'a pas tant de subſtance, & abonde moins de ce ſel nitre, qui ſe trouve en abondance dans la ſubſtance du foin, comme ceux qui en ont fait l'analyſe peuvent le témoigner. Je vous propoſe tout ce raiſonnement pour le ſoumettre à votre jugement : juſqu'à préſent l'experience ne m'a rien fait connoitre qui le puiſſe détruire : Je demeurerai dans ce principe juſqu'à ce qu'on m'ait fait voir le contraire, & conclurai que les remedes purement rafraîchiſſans font plus de mal aux Chevaux pouſſifs qu'ils ne leur apportent de ſoulagement, & que ceux qui ſont temperés, & même plus chauds que froids, ſont ceux qu'on doit mettre en uſage.

Pour guérir un Cheval pouſſif avec des œufs.

CHAP. CXVIII. COmme il ne faut rien négliger de ce qui eſt propre pour guérir des Chevaux alterés de flanc ou pouſſifs, vous pourrez eſſayer les remedes ſuivans, quoique très-communs, ils ſont aſſurément bons.

Prenez une douzaine d'œufs frais, mettez-les dans le fort vinaigre, en ſorte qu'il ſurnage ſur les œufs de l'épaiſſeur d'un doigt, & les laiſſez tremper juſqu'à ce que toute la coque ſoit conſommée, & qu'il ne reſte que la pellicule qui enferme l'œuf ; puis ayant tenu votre Chaval bridé toute la nuit. vous lui ferez avaler tous les œufs les uns après les autres & tous entiers ; & pour les lui faire avaler plus facilement, on lui donnera un peu de vinaigre dans lequel ils ont trempé en lui donnant chacun des œufs, enſorte qu'il avale tout le vinaigre avec les œufs. Après avoir pris le tout, il le faut bien couvrir & le promener au pas deux heures entieres, en le débridant lui donner du ſon mouillé au lieu d'avoine, & ne lui point donner de foin, ce vinaigre perd ſon acidité. J'en ai vû donner pour la fiévre quarte avec un ſuccès prodigieux ; auſſi eſt-ce le vinaigre ſeul qui guérit la pouſſe & non les œufs, dont le ſel de la coque eſt un vrai alkali, qui ayant émouſſé & adouci l'acide du vinaigre, il ſe joindra à l'acide qui cauſe le déſordre dans le poulmon, & s'étant uni à lui, il en réſultera une matiere ſalée qui ſera amie de la nature, au lieu qu'auparavant elle rongeoit & picotoit le poulmon par ſa trop grande acidité, & ce vinaigre adouci ne ſert que de vehicule pour porter le ſel de la coque d'œufs, qui quittera bientôt le vinaigre pour ſe joindre & s'imbiber de l'acide dont j'ai parlé ; il faut conclure de ce que deſſus, que ce remede eſt plus excellent que la matiere dont il eſt compoſé, ne témoigne. On peut réiterer ce remede, s'il eſt néceſſaire, & aſſurément il n'y en a guéres de meilleur & qui coûte moins.

Poudre Emetique ou Angelique, bonne pour la Pousse.

La poudre Angelique est une très-bonne préparation d'antimoine que les Chimistes appellent Algarot, beurre d'antimoine, huile glaciale, poudre émetique, ou aigle blanc. Je donnerai sa préparation & ensuite ses vertus. Pulverisez & mêlez une livre de sublimé corrosif avec autant de bon antimoine crud en poudre, mettez-les dans une cornue de verre, que les deux tiers demeurent vuides, placez la cornue dans une terrine qui résiste au feu, emplissez-la de cendre, en sorte qu'il y ait pour le moins deux doigts d'épaisseur de cendres au fond de la terrine, entre le cul de la cornue, laquelle doit être presque toute dans la cendre, que le bec pende en bas, & que la matiere qui est dedans ne soit que l'épaisseur d'un pouce plus basse que le cul de la cornue : mettez la terrine sur un fourneau commun, ou huguenotte ; faites un très-petit feu au commencement & pendant deux heures : au bout de ce tems augmentez un peu le feu, & mettez un verre plein d'eau au-dessus du bec de la cornue & assez éloigné ; quand la cornue commencera à distiler, les goutes qui tomberont dans l'eau se changeront en poudre très-blanche, si vous avez bien donné le feu, c'est-à-dire, fort doux au commencement : que si le feu a été trop violent, la poudre sera grise, & l'operation ne vaudra rien ; si donc la poudre est blanche, continuez à augmenter le feu peu à peu : il arrive quelquefois que la liqueur qui sort par le bec de la cornue se congele dans le col & la distilation cesse ; mais approchant un charbon rouge dudit col, & l'y tenant quelque tems & le souflant, le beurre se fond & coule goutte à goutte, & tombant dans l'eau se précipite en poudre blanche. Sur la fin de l'operation donnez grand feu, qu'on appelle feu de chasse, puis la distillation cessée, laissez refroidir les vaisseaux & jettez l'eau qui est sur la poudre blanche, & en remettez de nouvelle jusqu'à ce que l'eau soit insipide ; lors faites sécher la poudre & la gardez comme une des meilleures préparations d'antimoine.

Notez que dans cette préparation les esprits acides du sel & du vitriol, qui tenoient le mercure en forme de sel cristalin, qui est le sublimé corrosif, quitte le mercure par l'action du feu pour s'attacher à la partie réguline de l'antimoine, laquelle il entraîne avec eux par le bec de la cornue en forme d'une liqueur épaisse, & le mercure qui n'est point arrêté se joint au souffre de l'antimoine, & le sublimé avec lui en cinabre au haut de la cornue. Venons à l'usage.

Prenez une demi-once de poudre angelique, & la mettez tremper dans une pinte de vin toute la nuit, remuant deux ou troisfois le matin ; si vous versez le vin sans brouiller la poudre, vous aurez de très-bon vin émetique.

CHAP. CXVIII.

Tenez le Cheval pouſſif deux heures bridé, & lui donnez la pinte de vin & la poudre angelique mêlées enſemble, puis rincez le pot & la corne avec encore un demi-ſeptier de vin, qu'il ne reſte rien du tout dans le pot, bridez deux heures enſuite, & continuez cette méthode de deux jours l'un, juſqu'à ce que le Cheval ſoit guéri, ce qui ſera dans un mois.

On peut donner plus facilement demie-once de cette poudre dans du ſon mouillé tous les matins pendant quinze ou vingt jours.

D'une maniere ou d'autre on doit promener le Cheval tous les jours au pas une heure ou deux, & même s'en ſervir pourvû qu'il ne travaille pas trop, & qu'il ne ſuë point par excès.

La poudre angelique eſt très-bonne aux hommes pour toutes les fiévres intermitantes : la doſe eſt de deux à ſix grains dans quelque vehicule, ou en donner du vin qui eſt rendu émetique par cette poudre : la doſe eſt de deux à quatre onces de vin ; elle guérit la peſte donnée en ſubſtance dans le commencement du mal, lorſqu'il y a encore des forces ſubſiſtantes.

Pelotes jaunes pour guérir les Chevaux pouſſifs.

CHAP. CXIX.

CE remede eſt très-bon, & il guérira un Cheval pouſſif, ſi on peut le guérir : pilez fort fin deux livres de verre d'antimoine fort tranſparent & de couleur citrine, & ayant mis tremper demie-once de gomme Adragan, avec chopine d'eau de pas d'âne, & une dragme de bon ſafran de Levant en poudre, quand le tout ſera bien enflé & qu'il ſe ſera fait une gelée, mettez la poudre de verre d'antimoine dans le mortier, & mêlez peu à peu en remuant avec le pilon, mettant la gelée de gomme Adragan à meſure qu'elle s'imbibera avec la poudre, le tout réduit en pâte, en ſorte qu'elle retienne dans votre main la forme que vous voudrez, formez-en des pilules qui peſeront neuf dragmes, laiſſez les ſécher ſur un tamis renverſé, & les gardez dans une boëte : Ces pilules ſont incorruptibles.

On fera manger une de ces pelotes tous les jours dans du ſon mouillé, la mettant en poudre dans la main avant de la mêler avec le ſon, & on travaillera le Cheval à l'ordinaire ; s'il perd le manger, il faut ceſſer pour quelque tems de lui donner des pelotes, & enſuite recommencer ; que ſi l'uſage de ces pelotes augmente le battement de flanc, au lieu de le diminuer, comme il doit faire, c'eſt ſigne que le Cheval n'eſt pas en état de guériſon, & que le poulmon eſt ulceré, ainſi il faut ceſſer l'uſage des pelotes, crainte de le faire mourir ſi on continue.

On

On peut les donner aussi de cette maniere : il faut brider le Cheval, & deux heures après lui faire avaler une pilule avec chopine de vin blanc, le tenir encore bridé deux heures, & le nourrir à l'ordinaire ; que si ces pelotes données dans du vin augmentent le battement de flanc, au lieu de le diminuer, il faut cesser d'en donner, car assurément le poulmon est ulceré, & le Cheval est incurable, & si on continue on le tuera ; que si ce breuvage lui fait absolument perdre le manger, il faut cesser pour quelques jours, puis recommencer. S'il se remet à manger après avoir pris lesdites pilules, il faut continuer trente jours de suite, observant bien que si le battement de flanc augmente au lieu de diminuer, il faut absolument discontinuer : que s'il n'agmente pas, mais qu'il cause seulement un peu de dégoût sans lui faire perdre absolument le manger, il faut continuer & en donner toute la dose, & le promener tous les jours une heure ou deux : il n'y a point de pousse qui ne cede à ce remede, si elle est guérissable.

Les premiers jours le Cheval peut-être amaigrira, mais ensuite il se rétablira, & deviendra plus gras qu'auparavant. Il ne faut pas entreprendre de donner ce remede aux Chevaux délicats & qui mangent peu, car quoique grands mangeurs, quelquefois ils se dégoûtent, & ne veulent ni son ni avoine. Si cela arrive, il faut cesser, & si l'appetit leur revient, il faut recommencer à leur en donner ; il y a beaucoup de Chevaux qui n'en ont jamais perdu un coup de dent. Si le Cheval a le poulmon ulceré ou pourri, ces pelotes le feront mourir si on continue à lui en donner lorsqu'il en perd le manger ; mais c'est un avantage de le perdre bien-tôt, puisqu'il n'est pas guérissable, & il ne l'est pas ayant le poulmon ulceré ou pourri.

On peut encore donner le verre d'antimoine par cette méthode : on en pulverisera fort fin une demie-livre qu'on mêlera avec la pâte d'un pain de deux livres, & on pêtrira si bien le tout, que la poudre soit bien incorporée avec le pain ; on fera cuire ce pain & on le laissera rasseoir deux jours, après quoi on en fera manger au Cheval le demi-quart tous les matins jusqu'à ce qu'il en ait mangé deux livres, s'il ne s'en dégoûte pas, ou que le battement de flanc n'en augmente pas.

Ce remede débouche puissamment, & rafraîchit le poulmon qui étant échauffé manque d'air, à cause que les conduits étoient bouchés; le poulmon ayant repris son temperament fera ses fonctions, & le Cheval guérira.

Les deux livres de pilules ne doivent coûter que sept francs, & celui qui les fera gagnera encore assez pour sa façon, car le verre d'antimoine n'est pas cher à Paris.

Teinture de souffre pour les Chevaux poussifs.

Comme le souffre est le baume des poulmons, la teinture étant la pure substance ou le sel essentiel d'icelui, il pourra sans doute apporter beaucoup de soulagement par son usage aux Chevaux poussifs. Cette maladie étant pleine de pourriture & d'humidité visqueuse & rebelle, a besoin de quelque puissant remede incisifcomme celui-ci, car les mineraux opérent ce qu'on ne peut esperer des vegetaux; le remede est tel.

Prenez une livre de souffre en poudre, autant de chaux vive en poudre, mettez-les dans une terrine vernissée capable de contenir quinze pintes, sur un fourneau plein de charbons allumés, en remuant toujours, jusqu'à ce qu'à force de chauffer la matiere soit en feu bleuâtre, ce qui vient du souffre; il faut avoir en même tems de l'eau bouillante environ douze pintes, que vous jetterez sur la matiere, remuant sans cesse pour empêcher la matiere de durcir : dans six ou sept ondées que l'eau fera en bouillant, elle aura attiré la couleur du souffre ;laissez bouillir un demi-quart d'heure, & versez cette eau qui sera chargée de la teinture du souffre, que vous garderez au besoin. Prenez deux pintes & demi-septier de cette teinture, faites-la chauffer dans un grand pot avec trois poignées de feuilles de pas-d'âne coupées menu, trois racines d'E*nula campana* concassées, & trois branches de réglisses concassées:laissez bouillir l'espace d'un petit demi-quart d'heure; puis mettez infuser toute la nuit sur les cendres chaudes; le matin faites chauffer le tout, coulez, jettez le marc, & faites avaler l'expression, ou ce qui sera passé, au Cheval, qui doit être bridé deux heures avant, & autant après la prise, promenez-le ensuite une demie-heure au pas, & continuez de la sorte cinq jours de suite, puis le laissez deux jours en repos sans lui donner de breuvage. Recommencez encore à lui en donner pendant cinq jours comme ci-devant, puis deux jours de repos, & finissez par lui en donner encore cinq jours de suite, & après cela le Cheval sera fort soulagé, ou guéri, s'il est guérissable.

Si pendant l'usage de ces breuvages le Cheval se dégoûte, il faut cesser & recommencer quand il aura recouvré l'appetit; on peut donner la teinture toute seule, qui profitera beaucoup au Cheval poussif si on continue.

Cette teinture de souffre passe pour un grand secret dans l'esprit de bien des gens; pour moi la rendant publique, je lui ferai perdre le nom de secret : on peut remettre dans la même terrine douze pintes d'eau, & procedant comme auparavant, on fera encore douze pintes

de teinture, & on peut continuer de même jusqu'à trois ou quatre fois, mais il est assez inutile, à moins qu'on n'ait trois ou quatre Chevaux à traiter, parce que la teinture ne se conserve que dix ou douze jours, après quoi le souffre quitte l'eau & se précipite au fond de la cruche.

CHAP. CXIX.

On peut faire de la ptisanne de cette teinture de souffre, en y ajoutant la réglisse & les autres drogues appropriées, & cette ptisanne est très-bonne pour les astmatiques.

Quelque Cavalier impatient se chagrinera d'un si long procedé; s'il trouve quelque remede qui puisse guérir son Cheval sans prendre tant de soins, je consens de bon cœur qu'il le pratique.

De la Toux des Chevaux.

CHAP. CXX.

IL y a peu de Chevaux qui soient poussifs sans avoir la toux, mais il y a beaucoup de Chevaux qui ont la toux sans être poussifs.

La toux est un mouvement extraordinaire des parties qui servent à la respiration, par le moyen duquel la nature cherche à pousser au-dehors ce qui lui nuit dans le poulmon.

Une des causes les plus ordinaires de la toux, vient des flegmes qui occupent les canaux de la trachée artere, qui est le passage de l'air que nous respirons; plusieurs croyent qu'il tombe beaucoup de pituite du cerveau dans la poitrine; mais le poulmon des Chevaux est assez arrosé de vaisseaux, & assez grand pour fournir la matiere de la toux, sans l'emprunter d'ailleurs.

La nature pour se décharger de cette humeur qui l'oppresse, fait faire cet effort qu'on appelle la toux.

La toux provient aussi de ce que le Cheval a souffert un grand froid, pour avoir bû de l'eau trop vive, ou quand les conduits du poulmon sont desséchés faute d'humeur, ou irrités par quelque fumée ou par la poussiere, tant de la campagne, que de celle du foin & de l'avoine, ou pour avoir bû des eaux bourbeuses.

La toux peut être causée aussi quand le Cheval mange trop avidement, & qu'il coule quelque nourriture par le conduit de la respiration; mais cette derniere se guérit sans aucun médicament. On doute quand on voit tousser un vieil Cheval, s'il est poussif; mais il faut considerer & faire attention sur la maniere dont il tousse : car si la toux est humide & grasse, elle ne signifie point la pousse; mais si elle est séche & souvent réiterée, il faut considerer le flanc avec attention, il fera connoître aisément si c'est la pousse. La toux inveterée est souvent pire qu'une nouvelle pousse.

Quelquefois la toux demeure aux Chevaux d'un reste de rhume

ou morfondement : de quelque cauſe que vienne la toux, la poudre ſuivante y eſt très-bonne.

Avant de parler de la poudre, je donnerai un petit remede aiſé & à peu de frais, qui eſt très-bon ; mettez dans chaque oreille du Cheval qui touſſe, une demie cuillerée d'argent d'huile d'amandes douces, & broyez bien l'oreille pour la faire pénétrer, continuez cinq ou ſix jours ; ſi la toux ne vient que de morfondement & de rhume, le Cheval guerira, & même quand le Cheval jetteroit, ce remede peut le guérir ; on le peut faire quoiqu'on donne la poudre ſuivante, l'un ne nuit pas à l'autre.

Poudre pour la toux, vieille ou nouvelle.

Prenez les herbes de chardon-beni, d'hyſope, de pas-d'âne, de bouillon blanc, la ſemence de fenugrec, & le ſuc de régliſſe de Lyon, de chacun ſix onces, bayes de genévre, racines d'*enula campana*, d'iris de Florence, de chacun cinq onces, cardamome, gentiane, ariſtoloche longue & ronde, de chacune trois onces ; anis, cumin & fenouil, de chacun une once & demie ; canelle & muſcade, de chacune demi-once, & de ſouffre vif demie-livre.

Il faut piler le tout à part & le paſſer au travers le tamis de crin fin, puis mêler les poudres enſemble, & les garder dans un ſac de cuir bien preſſé & bien fermé pour que l'air n'y pénétre pas.

Elle ſe conſerve long-tems, & il y a peu de poudres qui ne lui cedent en vertus.

Cette poudre eſt compoſée méthodiquement, étant mêlée de cordiaux parmi les ſpécifiques pour le poulmon ; & parce que la toux eſt cauſée par des flegmes qui ſont dans la trachée artere, ſortant du poulmon, il faut quelque choſe qui ait la vertu d'inciſer & d'attenuer leur viſcoſité : le tout eſt contenu dans cette poudre.

On en donnera deux onces aux grands Chevaux dans une pinte de biere tiéde, aux médiocres une once & demie, & aux petits une once : on laiſſe infuſer toute la nuit à froid la poudre dans la biere, le matin on la fait tiédir avant de la faire avaler : il doit être bridé deux heures avant, & autant après la priſe, & continuer une quinzaine de jours ; ſi vous êtes dans un pays où la biere manque, prenez une chopine d'eau & une chopine de vin à la place. On en peut donner une once tous les jours dans du ſon mouillé le matin, & continuer.

Si le Cheval eſt fort gras, chargé de chair, ce qui dénote qu'il eſt flegmatique, il faut donner la poudre dans du vin pur, & non dans de la biere.

Comme il y a des Chevaux auſquels il eſt difficile de faire avaler quel-

que chose avec la corne, & que de leur hausser la tête, cela peut beaucoup leur exciter la toux, comptez qu'il n'est ni agréable, ni commode à tout le monde d'avoir des cornes : on peut donc donner cette poudre dans du son mouillé, peu au commencement, puis augmenter la dose jusqu'à une poignée ou deux onces.

Les Chevaux repugnent quelquefois au commencement à manger de cette poudre, c'est pourquoi on leur en donne peu ; mais ensuite ils en deviennent très-friands, & la poudre les oblige à manger mieux, leur son étant mêlé parmi.

J'ai vû des Chevaux la manger toute seule dans la main.

Comme cette poudre est très-bonne, j'en ferai l'analyse, pour enseigner aux novices en ce métier la vertu de chaque drogue en particulier. S'il semble à quelqu'un que cette description soit aussi ennuyeuse qu'inutile, je lui conseille de ne s'en point chagriner, & de l'obmettre sans façon, puisqu'elle n'est pas à son goût ; quelque curieux la lira peut-être, & en profitera.

1. Le chardon beni est une herbe très-bonne, qui croît facilement dans nos jardins en la semant ; elle est médiocrement chaude, sa vertu est confortative & corroborative ; elle réjouit le cœur, & fortifie les parties nobles ; elle pousse au-dehors les humeurs nuisibles par les sueurs ; elle résiste aux venins, appaise la douleur des reins, & tue les vers.

2. L'hysope est une herbe fort commune, il est chaud au second dégré, il a la vertu d'attenuer les humeurs, & étant joint aux purgatifs, il augmente leur vertu : c'est un des specifiques pour la poitrine, & pour faciliter la respiration ; il fortifie la chaleur naturelle, & dissipe les vapeurs de la tête : *Saladinus* a fort bien écrit de ses facultés.

3. Le pas d'âne, en Latin *Tussilago*, croît dans les lieux humides, sablonneux & froids, aussi est-il froid & humide au premier dégré ; appliqué exterieurement, il est bon pour les inflammations : c'est le spécifique pour le poulmon desséché par quelque chaleur étrangere qui cause la toux. *Dioscoride* décrit amplement ses vertus.

4. Le bouillon blanc, ou, comme le nomment quelques Anciens, la molene, en Latin, *Tapsus barbatus*, ou *Verbascum*, croît dans les champs fort communément ; c'est un simple très-excellent, quoique fort commun ; il jette une très-haute tige & des fleurs jaunes tout au tour, il est froid & humide au second dégré, il est bon au flux de ventre causé d'humeurs bilieuses, excellent pour la toux, & pour appaiser les ardeurs de la poitrine, & donné tout verd & récent, ou sec & mis en poudre parmi l'avoine, il guérira la toux sans autre remede.

5. Le fenugrec est une semence fort en usage pour les Chevaux,

elle les engraiſſe. Hipocrate l'appelle Epiceras : elle eſt aſſez temperée, & ramollit les matieres trop endurcies, elle chaſſe les vents. Galien dit d'elle : (*Inflammationes minus calidas & magis duras degerendo curat*,) ſon odeur feroit croire qu'elle eſt fort chaude, quoique cela ne ſoit pas : elle provoque les ſueurs, & donne la facilité au Cheval de jetter par le nez les flegmes qui ſont reſtés aux conduits du goſier, & fait uriner.

6. Le ſuc de régliſſe ſe fait des racines de régliſſe, qui ſont préſentement fort communes en France, il eſt temperé avec humidité, il eſt ſpecifique pour la poitrine, il ôte l'acrimonie des humeurs & les adoucit, ainſi il aide la nature à les pouſſer dehors : En un mot, il eſt propre à toutes les incommodités de la poitrine & des poulmons.

7. Le Genévre eſt aſſez connu de tout le monde, c'eſt une graine admirable ; elle eſt deux ans ſur ſa plante avant d'avoir atteint ſa maturité, elle eſt chaude au troiſiéme dégré, & pouſſe fort par les narines, bonne pour l'eſtomac & pour la poitrine, réſiſte aux venins & à la pourriture, & chaſſe les vents ; enfin on ne peut aſſez louer cette ſemence, elle ſeule vaut plus qu'un grand embarras de drogues.

8. L'*Enula campana* vient communément dans les lieux ſablonneux, ſa feuille n'eſt d'aucun uſage, & ſes racines ſeules ſervent en Medecine ; elle eſt chaude au troiſiéme dégré, fort odorante & diuretique pouſſant par les urines : c'eſt un contre-poiſon ; elle eſt bonne pour la toux, pour la poitrine, pour fortifier le cœur, pour ceux qui crachent le ſang, & pour la morſure des bêtes venimeuſes.

9. La racine d'Iris qui vient de Florence eſt la meilleure, quoiqu'il en croiſſe abondamment par tous les lieux marécageux, mais elle a peu de vertu étant cueillie en ce pays : c'eſt une racine fort odorante, chaude au ſecond dégré, & capable de conforter la poitrine, d'en conſommer l'humidité excrementeuſe, & de purger les eaux ſi on la donne en quantité, ſon odeur recrée le cerveau & le conforte, elle entre dans les eaux qu'on employe pour les maux des yeux, ſon uſage eſt excellent pour l'interieur des Chevaux.

10. Le cardamome eſt une plante aſſez chaude, qui réjouit les parties nobles, fortifie la chaleur naturelle, diſſipe les vents, & aide à la coction des alimens.

11. La racine de Gentiane a été ainſi nommée par Gentius Roi d'Eſclavonie qui lui a donné ſon nom, elle eſt louée de tous les Auteurs. Jean Renou dit d'elle (*Gentiana eſt ſolemne peſtifugum, putridinis exitium, & veneni alexiterium*) elle réſiſte aux venins & les détruit, fortifie l'eſtomac, tue les vers, réſiſte à la pourriture, & eſt

très-bonne aux morſures des bêtes venimeuſes : elle eſt chaude & ſéche au troiſiéme dégré.

12. Les Ariſtoloches longues & rondes ſont dédiées à la rate, elles en détruiſent les vapeurs, réſiſtent aux venins, échauffent & deſſéchent l'humidité ſuperflue, elles conſolident & guériſſent les ulceres du poulmon & autres parties interieures, réſiſtent à la pourriture, & ôtent la douleur des reins.

13. L'Anis eſt une des quatre grandes ſemences chaudes, lequel, ſelon Galien, eſt chaud & ſec au troiſiéme dégré. Il chaſſe les vents, provoque l'urine, il réſoud ; & Dioſcoride au Chapitre LXIII. Livre III. dit de lui (*Nullum ex oleraceis ſeminibus ventriculo magis amicum.*)

14. Le Cumin échauffe & deſſéche au ſecond dégré, il eſt bon pour les tranchées cauſées de ventoſités, il détruit l'abondance du lait & fortifie l'eſtomac, c'eſt une ſemence qu'on employe pour correctif aux médicamens purgatifs,

15. Le Fenouil eſt chaud au deuxiéme dégré : il fortifie l'eſtomac, & en chaſſe les vents, il diſſipe les vapeurs qui cauſent les maux de tête, & il eſt diuretique.

16. La Canelle eſt une écorce odorante fort en uſage : elle eſt aſſez chaude, elle réjouit merveilleuſement le cœur, elle aide à la digeſtion, fait meurir les matieres viſqueuſes & lentes ; enfin ſa vertu eſt trop connue pour en parler ici, comme auſſi de la muſcade.

17. Le Souffre eſt un mineral gras, onctueux & inflammable, qu'on trouve dans les entrailles de la terre pur & mêlé, ou dans certaines eaux dont on le ſépare par artifice. On appelle le ſouffre vif celui qu'on trouve dans certaines mines, & enſuite on le purifie, & on en fait des rouleaux qu'on nous apporte. Le ſouffre eſt le baume des poulmons, c'eſt une remede ſingulier pour la toux & l'aſthme ; le vulgaire le croit chaud à cauſe qu'il brûle facilement ; mais c'eſt une erreur, & même il purifie le ſang.

Si l'on veut examiner le détail des drogues qui entrent dans la compoſition de cette poudre, l'on trouvera que tout eſt ami de l'eſtomac, de la poitrine & du cœur, & qu'il y a de quoi pour attenuer les humeurs craſſes, & pour aider la nature à diſſiper ce qui lui eſt nuiſible.

Si on veut conſerver cette poudre long-tems, on peut la réduire en opiate, faiſant cuire ſix fois autant de miel qu'il y a peſant de poudre, & le faire cuire en demi-ſirop, puis mêler leſdites poudres avec le miel médiocrement chaud, & les laiſſer fermenter ſans le chauffer.

La doſe de cette opiate ſera quatre onces dans une pinte de vin ; on verra la méthode de faire l'opiate dans la deſcription de l'opiate qui eſt ci-après.

CHAP. CXX.

Lorsque la matiere est visqueuse & tenace, elle adhere par trop: si elle est trop crasse, elle résiste trop long-tems, & quelque effort que fasse la nature, elle descénd toujours par son propre poids, particulierement si les conduits par où la nature a de coutume de se décharger sont bouchés; ainsi à moins que par un puissant remede comme celui-ci, on ne tâche de la remettre, en disposant les humeurs à lui obéir, & par ce moyen de guérir le Cheval, le mal sera de longue durée, & menera le Cheval dans une difficulté de respirer, qui enfin dégenerera en pousse.

Opiate pour la toux qui est causée de chaleur étrangere.

CHAP. CXXI.

PRenez policreste & grains de genévre bien murs de chacun une livre, racines d'althea, d'enula campana, suc de réglisse, & gentiane, de chacun demie-livre, zedoaire & saxifrage de chacun quatre onces, herbe de veronique séche deux onces, mettez les racines, herbes séches & suc de réglisse en poudre, & le tout à part: puis mêlez le tout avec dix livres de miel qui aura été cuit en demi sirop, avec quatre pintes de décoction faite avec les feuilles de pas-d'âne, bouillon blanc, & politric en bonne quantité de chacune, qu'on fera réduire à quatre chopines à force de cuire avec le miel qu'on écumera toujours en cuisant, puis on mêlera les poudres avec le miel à demi-chaud, & on les mêlera peu à peu avec un bistortier jusqu'à ce que le tout soit bien incorporé, & on laissera fermenter le tout dans un pot à froid, au bout de vingt ou trente jours en Esté, mais dans un tems froid il faudra plus long-tems; quoi qu'il en soit, il faut prendre garde que l'opiate ait fermenté, & qu'elle soit propre & en état de s'en servir. Les opiates & confections ont plus de force que les poudres, parce qu'elles se fermentent. Ainsi la vertu des simples se concentre, & ensuite s'exalte, en sorte que de cette coction il resulte un composé qui a toutes les vertus des ingrédiens qui entrent dans la composition: Avicene est fort de ce sentiment, car il dit: *Duplicata est virtus Medicinæ quæ fermentationem est passa:* de plus, elles se conservent long-tems, on les fait avaler plus facilement, & étant dans l'estomac, la chaleur naturelle les a plutôt attirées & réduites à son profit que les poudres: cette opiate tempere admirablement les estomacs trop bouillans & pleins de chaleur étrangere.

Aussi elle est très-bonne pour les Chevaux de feu, vigoureux, ou ardens, qui sont amaigris & desséchés pour avoir été trop poussés, & qui ne peuvent se rétablir; qu'ils ayent la toux ou non, ôtez-leur l'avoine, donez-leur du son chaud, & leur donnez quinze ou vingt

jours

jours de cette opiate tous les jours une priſe, ils ſeront enſuite en état de ſe rétablir.

Il eſt à propos pour ſatisfaire les curieux que j'explique en peu de mots ce que c'eſt que fermentation : elle a tiré ſon nom de *fermentum* levain qu'on a ainſi appellé, comme ſi l'on avoit dit *fervimentum*, de *fervere*, être chaud & bouillant. On la définit en ces termes : la fermentation eſt un mouvement par lequel dans un different mêlange de matieres, cellesqui ſont les plus ſubtiles agitent & dilatent les autres ; on voit des exemples de fermentation dans le pain quand il eſt encore en pâte, dans le vin quand il bout, & dans pluſieurs autres matieres.

Le politric eſt un des capillaires dont on fait le ſirop qu'on nomme ſirop de capillaire ; ſi on ne trouve facilement la racine d'althea qui eſt commune à Paris, on prend à la place le double de feuilles de pas d'âne ſéches.

La doſe eſt de quatre onces pour lesChevaux de caroſſe, dans trois chopines de biere infuſée toute la nuit, & le matin faire tiedir le tout, pour faire avaler au Cheval, qu'on tiendra bridé deux heures avant & autant après la priſe. Au païs oû l'on ne trouve point de biere, on prend moitié vin & moitié eau.

Cette opiate a toute la vertu de la poudre précedente, & de plus elle tempere la chaleur étrangere qui accompagne fort ſouvent la toux, mais la toux n'eſt pas toujours accompagnée de chaleur,& quelquefois elle eſt cauſée,comme j'ai dit,par des flegmes froids & viſqueux. Lorſqu'un Cheval a cette derniere toux,l'opiate le rafraîchit trop, & on le connoît dès la premiere ou la ſeconde priſe, en ce qu'il perd le manger, ou il tremble ,ou il a le poil heriſſé. Si une de ces choſes arrive, il faut ceſſer & lui donner de la poudre précedente : mais ſi vous n'appercevez aucun de ces ſignes, continuez à donner de cette opiate tous les jours, & il n'y a toux pour vieille qu'elle ſoit qu'elle n'emporte.

Souvent après ſept ou huit priſes de cette opiate le Cheval purge & vuide comme s'il avoit pris une medecine ; il ne faut pas laiſſer de continuer d'en donner, c'eſt ſigne qu'elle opere bien.

Il faut donner au Cheval de cette opiate tous les jours juſqu'à ce qu'il ne touſſe plus : elle eſt bonne particulierement pour les Chevaux qui ont le poulmon deſſéché par trop de chaleur, car elle humecte & contribue à rétablir le poulmon.

Mais comme il y a des toux qu'on peut guérir à meilleur compte, je propoſerai quelqu'autres remedes.

Autre poudre pour la Toux.

Prenez du fenugrec & des fleurs de ſouffre, autant de l'un que de l'autre, & donnez-en dans l'avoine mouillée.

CHAP. CXXI.

Le souffre seul est bon donné dans l'avoine, les fleurs de souffre sont encore meilleures.

Le miel donné dans l'eau, une livre délayée dans un sceau, & donné au Cheval pour sa boisson ordinaire, est très bon pour la toux, ou comme je l'ai enseigné.

Nous avons donné ci-devant une poudre cordiale, bonne pour guérir la toux.

La graine de chenevis mêlée parmi l'avoine au Cheval gras & chargé de chair, lui ôte la toux s'il en use long-tems, une petite poignée chaque fois.

Ou bien concasser ladite poignée de graine de chenevis, la faire infuser dans du vin blanc toute la nuit, le matin donner le tout au Cheval, & continuer.

La graine de genévre une poignée chaque jour, guérira la toux si on continue.

Le bois & la feuille du tamaris pilés tout verds ou secs, & donnés dans l'avoine mouillée, ou dans du son mouillé, au commencement en petite quantité, puis augmenter tous les jours jusqu'à une grande cueillerée, guerira la toux en continuant; le verd est meilleur que le sec.

Remede pour la Toux.

Prenez une livre de beurre, d'abord qu'il a été battu & avant qu'il soit lavé, & une livre de miel, deux onces de graine de genévre concassé, mêlez le tout ensemble, & en faites des pilules qu'il faut rouler sur la poudre de réglisse, pour faire avaler au Cheval avec une chopine de vin blanc ou trois demi-septiers: il doit être bridé deux heures avant & trois heures après la prise. Ce remede guérira la toux, si on le réitere deux ou trois fois., un jour ou deux d'intervale entre les prises.

Autre Remede.

Prenez une chopine d'huile de noix nouvelle claire & belle, une livre de miel commun, & trente grains de poivre blanc concassés: mêlez bien le tout ensemble, & le faites avaler au Cheval; si pour la premiere prise il ne guérit, il guérira la seconde.

Rapez deux ou trois noix de muscades, & les faites avaler au Cheval avec un demi-septier d'eau-de-vie, elles ont souvent guéri la toux par une seule prise; si c'est un vieil Cheval on peut réiterer, ou faire ce qui suit.

Prenez plein une petite écuelle de fiente de pigeon séche, pilez-la & la mettez infuser toute la nuit dans une pinte de vin blanc; le matin faites bouillir un bouillon, puis coulez, jettez le marc & ajoutez deux

onces de suc de réglisse noir pilé, & faites avaler le vin au Cheval; réiterez trois fois, un jour d'intervale d'une prise à l'autre, après quoi il y a apparence qu'il sera guéri.

Pilules d'Angleterre pour la Toux, quoique très-inveterée.

Lorsque la toux est inveterée, c'est assurément une des maladies les plus difficiles à guérir; j'ai proposé beaucoup de remedes qui y ont réussi assez souvent, mais non pas toujours; celui qui suit en a guéri qui l'avoient eu six mois & même un an, sans que tous les autres remedes l'eussent pû emporter.

Prenez quatre onces de fleurs de souffre, deux onces d'anis verd pilé, quatre onces de réglisse séchée à l'ombre & pilée, quatre onces de bayes de laurier pilées fin, six onces de suc candi roux pilé, quatre onces de bonne thériaque, huit onces d'huile d'olive, & deux onces de tarc qui est du gaudron, mettez le tout dans un mortier; pilez & mêlez jusqu'à ce que les matieres soient bien incorporées les unes avec les autres; lors prenez quatre œufs, blanc & jaune, jettez la coque: battez-les dans un plat comme pour faire une omelette, étant bien battus mêlez-les avec les matieres ci-devant reservées dans le mortier, & battez avec le pilon le tout jusqu'à ce que les matieres se lient, & que le tout soit comme une pâte dure: lors il faut en former des pilules, qui pesent deux gros chacune, que vous arondirez avec les mains, pour les faire sécher sur un tamis de crin renversé, à l'ombre.

Pour s'en servir, on donne à manger au Cheval à son ordinaire, & on lui fait avaler une pilule toute entiere dans une chopine de vin blanc ou rouge; il n'est pas absolument nécessaire qu'il soit bridé avant la prise, il est pourtant mieux de le tenir bridé, ou au filet, une heure avant de lui faire avaler une pilule: & d'une maniere ou d'autre, il est nécessaire de le faire promener, environ une heure après la prise, & même on peut le faire travailler à la selle, ou au carosse selon le Cheval que c'est: s'il ne travaille pas, il le faut tenir bridé deux heures après la prise, continuez à lui donner une pilule tous les jours jusqu'à ce qu'il ne tousse plus: si la toux est fort vieille, il en prendra une vingtaine de prises avant d'être guéri.

On peut aussi donner ces pelotes parmi du son mouillé, & pour lors il les faut piler. On peut les donner fraîches ou séches; elles se conservent long-tems, & ne moisissent pas, quoiqu'elles soient presque toujours humides.

Quoiqu'un Cheval ne tousse pas, les jours qu'on doit le faire courre à la chasse ou ailleurs, on peut par précaution lui faire avaler une pilule avant de partir, ce qui est très-excellent.

La Courbature aux Chevaux.

LA courbature eſt une chaleur contre nature, cauſée par la fermentation des humeurs étrangeres qui ſont dans les inteſtins, & dans les conduits du poulmon ; ce qui donne les mêmes ſignes que la pouſſe, & même avec plus de violence : Il y a cette difference, qu'on voit peu ou point de Chevaux pouſſifs à l'âge de ſix ans, & on en voit quantité de courbatus.

La courbature eſt cauſée ſouvent pour avoir ſurmené un Cheval, c'eſt-à-dire, pour l'avoir fait travailler, & courre plus que ſon haleine & ſes forces ne le peuvent permettre.

La courbature accompagne ſouvent la fourbure, la gras-fondure, & même les grands maux de pied, lorſqu'on y a mis quelque violent cauſtic, ou le feu un peu fortement ; mais à ce dernier, elle n'eſt pas dangereuſe, car un ou deux lavemens avec le policreſte la guériſſent.

Quelquefois la courbature vient d'un reſté de maladie, lorſque les humeurs qui la cauſoient ne ſont pas entierement évacuées, & qu'elles pouſſent encore quelques vapeurs acres, chaudes & malignes, qui irritent & alterent le poulmon, & qui cauſent ce mouvement extraordinaire.

La courbature vient auſſi aux Chevaux pour avoir eu une mauvaiſe nourriture dans leur jeneuſſe, comme pour avoir mangé en hyver de l'herbe gelée dans les prez, qui ſe corrompt dans le corps, & enſuite fait un levain qui occaſionne la courbature ou quelqu'autre mal.

Elle eſt cauſée par une obſtruction dans les conduits du poulmon, qui empêchent la reſpiration. Quand cette obſtruction eſt recente, ou d'une matiere chaude & ſubtile, elle eſt facile à guérir parce qu'elle cede aiſément aux remedes, pourvû que la fiévre n'y ſoit pas conjointe, comme il arrive quelquefois, & lors elle eſt ſouvent mortelle.

Les remedes qu'on donne à la courbature doivent être temperés, & plutôt tirant ſur le froid que ſur le chaud, afin d'appaiſer & fixer cette fermentation ou bouillonnement des humeurs, au contraire de ceux qu'on donne aux Chevaux pouſſifs, où il faut plus de chaleur que de fraîcheur ; à ce mal ici ils doivent en quelque maniere aider à temperer cette chaleur qui fait ce bouillonnement, c'eſt pourquoi tous les remedes pour la courbature doivent être donnés dans des décoctions, & dans des liqueurs pour laver & temperer la chaleur des remedes : l'opiate pour la toux ci-devant fera très-bien aux Chevaux courbatus, & ſon uſage reiteré les guérit, ſi on le donne avec méthode.

Le Foye d'antimoine en poudre donné tous les jours depuis une on-

ce jusqu'à deux onces, dans du son mouillé, est capable de guérir une courbature, si le Cheval mange bien, car s'il est délicat, ou dégoûté, il ne voudra pas beaucoup manger de son.

Si la fiévre n'est pas jointe à la courbature, & que le Cheval soit jeune, le plus facile & le meilleur remede est de le mettre au vert dans les premieres herbes, & lui laisser nuit & jour à la rosée du mois d'Avril & de May, elle le purgera & lui débouchera les conduits; l'orge en vert est parfaitement bon, étant donné comme nous l'avons dit.

Si vous n'êtes pas au tems, ni dans un lieu commode pour donner le vert, faites les remedes suivans.

Clistere pour les Chevaux Courbatus.

Otez le foin & l'avoine au Cheval, & lui donnez de la gerbée de froment & du son, tirez-lui du sang des flancs en Lune nouvelle, & le lendemain lui donnez un lavement ramolitif & aperitif: pour cet effet faites une décoction avec les cinq racines aperitives concassées, qui sont celles de chiendent, de garence, d'iringion, de capres & d'arrête-bœuf, de chacune une once, avec une once & demie de policreste en poudre, ayant bouilli dans deux pintes & demie d'eau pendant un quart d'heure, ajoutez-y les cinq herbes émollientes, mauves, guimauves, mercuriales, violettes & parietaire, de chacune une poignée, & faites cuire encore un quart d'heure, puis coulez la décoction, ajoutez demie-livre de miel Mércurial, & le soir donnez ce lavement au Cheval, & le réiterez cinq ou six jours de suite.

Décoction pour la Courbature.

Le lendemain du dernier lavement, prenez les herbes suivantes, bouillon blanc & pas-d'âne de chacun deux poigées, hachez-les & les mettez bouillir dans trois chopines d'eau pendant un quart-d'heure, avec une demie-once de policreste en poudre, ôtez-les du feu, & mettez dans le pot des fleurs de coquelicot, en Latin *Papaver Rhœas*, trois poignées si elles sont fraîches, & demie-once si elles sont séches; couvrez le pot & laissez devenir tiede toute la composition; lors exprimez, & ajoutés à la colature une once de suc de réglisse noir concassé fort menu, & faites avaler le tout au Cheval avec la corne, redonnez-lui encore un lavement sur le soir & le lendemain la décoction: continuez cette méthode de deux jours l'un pendant une douzaine de jours; & si le Cheval se dégoûte pour la décoction, discontinuez jusqu'à ce qu'il ait recouvré l'appetit, que vous lui ferez revenir en lui faisant mâcher une pelote gourmande deux heures le matin & autant l'après dîné; vous pouvez empêcher qu'il ne se dégoûte en lui

donnant outre les remedes précedens, tous les jours qu'il ne prend point de breuvage, deux onces de foye d'antimoine dans du son à midi, cela le maintiendra en appetit, & contribuera à sa guérison.

Un Cheval qui a long-tems supporté la courbature, & auquel les remedes précedens ont peu apporté de soulagement, court risque de rester poussif. Pour prévenir cela, s'il est d'un temperament flegmatique, plein d'humeurs, lent & paresseux, on peut lui donner le remede qui suit pour lui ôter les plus gros flegmes & quantité de glaires, qui le soulegeront beaucoup; mais s'il est alzean brûlé, ou ardent & plein de feu, ne lui donnez pas sans vous attendre qu'il le rendra bien malade, mais une couple de lavemens avec policreste au fort & dans l'accès de son mal, & beaucoup le promener dans ce tems-là, le tireront peut-être d'affaire. Il ne le faut pas non plus donner à un Cheval dans le commencement de sa courbature, ni s'il avoit la fiévre conjointe; car on lui purgeroit l'ame du corps.

Remede qui évacue & soulage un Cheval Courbatu.

Prenez deux ou trois livres de lard gras, coupez le en tranches déliées & le faites dessaler dans cinq ou six eaux, les changeant de deux heures en deux heures; pendant ce tems prenez des choux rouges non pommés, du bouillon blanc, deux grandes poignées de chacun, & une poignée de chardon beni, hachez-les bien menu, & mêlez bien le tout ensemble, avec le lard dessalé qu'on aura mis en pâte dans un mortier à force de le piler: puis mêlez les herbes dans le même mortier, pour en faire des pilules grosses comme des balles de Tripot, qu'il faudra rouller sur la poudre de réglisse, afin qu'elle ne s'attache pas aux doigts de celui qui les lui fera avaler. Il faut quand le Cheval en aura avalé six ou sept, lui donner un peu de vin avec la corne, ou même après chaque pilule s'il a peine à les avaler, &ayant pris toutes les pilules lui rincer la bouche avec chopine de vin qu'on lui fera avaler, & parmi les pilules encore environ une chopine; le Cheval doit être bridé quatre heures avant & autant après.

Si ce remede le soulage, il faut pour achever de le guérir, recommencer à lui donner des décoctions, le crocus, & les lavemens précedens. S'il guérit, il ne lui faut plus rien faire; mais si vous ne lui trouvez aucun amendement, ayez recours au remede qui suit.

Décoction pour Courbature.

Prenez des feuilles de choux rouges, prenez bien garde de ne point prendre des choux pommés comme on voit chez les Arboristes à Pa-

ris, car ils ne valent rien pour la Medecine, au contraire ils ſont fort nuiſibles; prénez auſſi du chardon beni, de chacun trois poignées, bouillon blanc, ou *Verbaſcum*, & pas-d'âne de chacun deux poignées, graines de genévre pilés une poignée : faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau une demie-heure à gros bouillons, ôtez du feu & mettez dans la décoction toute bouillante, deux poignées de fleurs de coquelicot frais, ou une poignée de ſéches, couvrez le pot & le laiſſez refroidir; étant preſque froid, coulez & ajoutez à la colature aſſez de ſaffran pour la jaunir, & deux onces de conſerve de roſes liquides, qu'il faut délayer avec la décoction, & ayant donné un jour auparavant un lavement au Cheval il lui faut faire prendre ce remede, réiterer le même jour un lavement, & continuer ainſi une douzaine de jours, pourvû qu'il ne perde pas le manger : ſi cela étoit, il faudroit diſcontinuer juſqu'à ce qu'il eût recouvré l'apetit.

CHAP. CXXII.

Au bout de douze jours, s'il n'a plus de battement de flanc, il faut donner du tems à la nature pour agir ſans remede, afin de ne la point accabler, & lui donner le tems de gagner le deſſus & vaincre ſon ennemi, que le remede aura affoibli.

Et comme il eſt difficile que la chaleur étrangere qui eſt le principe du mal, ne ſoit augmentée par les remedes qu'on aura appliqués, & n'ait extenué & échauffé tout l'interieur du Cheval, pour aider à rétablir la chaleur naturelle, & détruire l'étrangere, & même pour déboucher ce qui reſteroit de bouché & d'obſtrué, il faut lui faire manger tous les jours une once de criſtal mineral en poudre, & deux muſcades rapées dans du ſon mouillé, & continuer aſſez long-tems; que ſi le Cheval perd le manger par le trop grand rafraîchiſſement, il faut ceſſer, & lui donner tous les jours à la place du criſtal mineral, deux onces de foye d'antimoine en poudre, lequel ne le rafraîchira pas tant, & lui donnera très-bon appetit.

Remedes pour les obſtructions du poulmon, cauſées par Courbature.

UN jeune Cheval ayant le flanc ſi oppreſſé, qu'on le jugeoit pouſſif & entierement perdu, guérit parfaitement par le remede ſuivant.

CHAP. CXXIII.

Mettez dans un pot trois pintes d'eau, avec du chardon beni, & *Pulmonaria quercina* coupés menu, de chacun une poignée, du guy de chêne concaſſé une once, racine d'althea concaſſée demie-once, autant d'aunée ou *Enula campana*, & deux poignées d'hyſope : faites cuire le tout environ deux heures; puis l'exprimez, & ajoutez une demie-once de ſuc de régliſſe, & une once de régliſſe pilée, anis & fe-

nouil de chacun demie-once, le tout bien pulverisé, un scrupule de saffran, une demie livre de miel écumé, & une pinte de vin blanc, le tout bien mélé ensemble, donnez-le en deux fois un peu tiéde au Cheval, l'ayant tenu bridé six heures avant la prise, & le promenant une bonne heure après, puis le laissez quatre heures bridé.

Il faut donner de cette décoction quatre jours consécutifs au Cheval & le laisser reposer ensuite trois jours, au bout desquels il faut lui donner encore quatre prises consécutives : ce remede le soulagera beaucoup ou le guérira s'il est jeune.

Poudre pour la Courbature.

Si le remede précedent n'a pas guéri le Cheval, vous pouvez lui donner le remede qui évacue & purge les Chevaux courbatus ci-devant décrit, observant toutes les circonstances que j'ai marquées avant de le lui donner : ensuite vous lui ferez prendre la poudre suivante, qu'on peut donner aussi sans faire préceder aucune évacuation, & elle réussit assez bien.

Prenez trois livres de graine de lin séchée au four, comme nous avons déja dit dans une autre recepte, étant pulverisée, ajoutez-y de la gentiane trois onces, fenugrec deux onces, aunée une once & demie, sauge & hysope de chacune trois onces, souffre, demie-livre, mettez le tout en poudre & la mêlez pour en donner au Cheval une couple de cueillerées le matin dans du son, laissez-le bridé une heure & demie après, & continuez jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de poudre : si le Cheval n'est pas guéri, donnez-lui un lavement comme nous avons dit, qui ne le guérira pas non plus, mais qui lui donnera du soulagement s'il est souvent réiteré, & laisser agir la nature, qui par un regime bien reglé rétablira le Cheval.

Pour un Cheval Courbatu fort malade.

La dangereuse courbature, est lorsque la fiévre s'y mêle ; ce qui se fait avec beaucoup de tourment & le mal le presse si fort, qu'on ne peut avoir le tems de lui faire les remedes précedens.

Il faut commencer par l'un de ces lavemens : prenez les herbes émollientes, hachez-les, faites-en une décoction & laissez-la refroidir, & la passez ensuite ; ajoutez une demie livre de miel, & donnez le tout tiede au Cheval : vous pouvez en donner un le matin & l'autre au soir si vous le jugez à propos.

Autre.

Faites bouillir une once de *Crocus Metallorum* en poudre fine dans

cinq chopines de biere pendant un demi-quart d'heure, laiſſez raſſeoir, verſez par inclination, & coulez au travers d'un double linge, ajoutez-y un quarteron de beurre, donnez le tout tiéde au Cheval, & le lendemain le remede ſuivant.

Chap. CXXIII.

Remede pour Cheval Courbatu qui a la fiévre & eſt fort malade.

Chap. CXXIV.

PRenez les eaux de chardon beni & de ſcabieuſe, de chacune ſix onces, eau de reine des prés, en Latin *ulmaria*, & de canelle, de chacune quatre onces, eau de chicorée quatre onces, conſerve de roſes liquides deux onces, confection d'alkermes ſans muſc ni ambre une once, demi dragme de thériaque, & ſix grains de ſaffran de Levant en poudre,

Il faut diſſoudre les choſes ſolides dans les eaux, faire avaler le tout au Cheval, & rincer la fiole, la corne & la bouche du Cheval avec encore des eaux de chardon beni, ſcabieuſe & chicorée, de chacune une once & demie; ainſi quand on prèparera le remede, il le faut mettre dans une fiole, & dans une autre fiole les quatre onces & demie d'eau de chardon beni, ſcabieuſe & chicorée, pour rincer la bouche: cette quantité d'eau tempere la chaleur de la fiévre.

Le tems le plus propre pour donner ce remede, eſt à ſix heures du ſoir, après avoir donné au Cheval un lavement dès les quatre heures, & il le faut tenir bridé juſqu'à huit.

Le lendemain à pareille heure, c'eſt-à-dire à quatre heures du ſoir, on lui donnera un lavement, & à ſix on le ſaignera des deux plats des cuiſſes, & on le tiendra encore bridé deux heures; on peut réiterer ce remede deux ou trois fois, mais non pas la ſaignée ſans néceſſité. Les Chevaux qui ont beſoin de ce remede, doivent manger peu de foin: il faut leur laver ſouvent la bouche avec du verjus, du ſel & du miel roſat, & leur donner fréquemment un des lavemens précedens. Comme j'ai vû des Apoticaires qui ont fait payer extraordinairement ce remede, je donne avis à ceux qui en auront affaire, qu'il vaut au plus trois livres dix ſols, parce que la confection d'alkermes eſt ſans muſc ni ambre, ce qui le rencherit.

Ceux qui ont de bons Chevaux, doivent faire cas de ce remede, en moins d'un mois de tems j'en ai guéri quatre, tous Chevaux de prix, & tous hors d'eſpoir de guériſon.

Pour la boiſſon du Cheval courbatu, vous lui donnerez, ſi vous voulez, dans un ſceau d'eau le febrifuge dont je donnerai la deſcription au Chapitre CXXXVI. & continuerez: il eſt compoſé de ſel de tartre, de ſel armonac, &c. Au défaut vous lui délayerez dans un ſceau la

pâte d'un pain d'un ſol prête à mettre au four, elle rendra l'eau blanche, le rafraîchira & lui donnera quelque nourriture ; elle vaut infiniment mieux que la farine qu'on met dans la boiſſon.

Ce remede eſt bon aux fiévres ſimples & preſqu'à tous les Chevaux qui ont de grands battemens de flanc, dont le principe eſt une chaleur interieure, même je l'ai donné aux Chevaux morfondus qui ont grand battement de flanc, joint audit morfondement, & je m'en ſuis bien trouvé ; car quoiqu'il faille échauffer un Cheval en cet état pour fortifier la nature, & l'aider à pouſſer au-dehors ce qui lui nuit ; comme la fiévre s'augmente par cette chaleur, il faut trouver un bon remede qui fortifie ſans beaucoup échauffer, ce que celui-ci fera aſſurément.

Les Chevaux courbatus fort malades, & qui ont une fiévre violente, ne ſe couchent pas : s'ils ſe couchent, ils ſe relevent d'abord, n'ayant pas la reſpiration ſi libre étant couchés que debout ; mais ſi le Cheval courbatu qui a la fiévre ſe couche & ſe tient couché long-tems, c'eſt un très-bon ſigne ; & quoiqu'il ſe plaigne plus en cette poſture que debout, ce n'eſt pas mauvais ſigne ; car les Chevaux les plus ſains ſe plaignent quand ils ſont couchés ; & cette remarque eſt de conſéquence pour tous les Chevaux fort malades afin, de mieux juger de leur mal.

Potion ou breuvage pour le Cheval courbatu, très-malade, avec la toux ou ſans toux.

Prenez cinq demi-ſeptiers des quatre eaux cordiales, de ſcorzonere, de reine des prez ou *ulmaria*, de chardon beni & de ſcabieuſe, délayez parmi une once de confection de jacinthe ſans muſc ni ambre, & une pelote thériacale en poudre, mêlez-bien le tout, & le matin donnez-le au Cheval, & rincez le pot & la corne avec un demi-ſeptier d'eau de chicorée amere, que vous lui ferez avaler pour lui rincer la bouche ; tenez-le au maſtigadour trois heures avant le breuvage & deux heures après, & le ſoir donnez-lui le lavement ſuivant. Faites bouillir une once & demie de policreſte en poudre, & demie-once de coloquinte ſans graine, avec cinq chopines de biere pendant un demi-quart d'heure à gros bouillons, ôtez du feu & paſſez, délayez dans la colature un quarteron de bon *populeum*, & donnez le tout tiéde au Cheval. Si ce remede n'apporte pas d'amendement, c'eſt aſſurément un très-méchant ſigne, & le Cheval court riſque de mourir ; que s'il y a de l'amendement, il faut réiterer le lavement pluſieurs fois, & cela contribuera beaucoup à ſa guériſon.

Aux Chevaux courbatus je me suis bien trouvé quelquefois de leur donner une prise de pilules puantes, d'abord elles augmentent le battement de flanc, mais ensuite il s'appaise absolument; d'autres fois ces pelotes ne les ont pas guéri.

CHAP. CXXIV.

Décoction du Lieutenant pour Cheval courbatu très-malade.

Prenez chardon beni & hysope, de chacun une poignée, suc de réglisse deux onces, racines de gentiane concassées une once, faites bouillir le tout dans trois demi-septiers d'eau l'espace d'une demie-heure; l'ôtant du feu, versez par-dessus un demi-septier de vin blanc: passez le tout, & délayez une pincée de saffran, & le donnez au Cheval en une fois ou en deux, selon la répugnance qu'il aura à le prendre, ou selon sa force: le lendemain il le faut saigner des flancs, & le tenir en un lieu temperé.

Comme le Cheval ne mangera que très-peu en cet état, il le faut nourrir avec des orges mondés sans beurre ni graisse, ou du pain cuit, s'il en veut, ou du son, comme nous avons enseigné aux Chapitres VI. VII. VIII. & IX. il le faut tenir souvent au mastigadour, & souvent le lui ôter, puis lui présenter à manger.

Crocus Metallorum.

CHAP. CXXV.

PRenez antimoine crud du meilleur, c'est-à-dire, du plus aiguillé, les aiguilles les plus larges, & nitre ou salpêtre, autant de l'un que de l'autre, mettez-les en poudre, & les mêlez ensemble dans un creuset ou pot qui tienne au feu, mettez-y le feu avec une méche ou un charbon ardent, le tout s'enflammera: laissez refroidir, & renversez le pot, le foye d'antimoine sera au-dessous des scories.

Séparez le foye de scories, lesquelles sont bonnes à certaines choses, & pilez ce foye en poudre très-fine. Etant pilé, jettez-le dans l'eau, rebroyant dans le mortier ce que l'eau n'aura pas dissous, & continuez jusqu'à ce que la matiere soit en poudre impalpable, & qu'elle passe avec l'eau; laissez-la reposer, & au fond vous aurez une poudre d'une feuille morte, sur laquelle vous verserez d'autre eau ayant ôté la premiere, jusqu'à ce que vous ayez ôté tout le sel du nitre qui est resté, & qui ne sera pas enflammé.

Le *Crocus Metallorum* est propre pour donner interieurement aux Hommes, & pour faire du vin émetique pour leur usage; mais il n'est pas bon pour les Chevaux, & je me sers aux Chevaux du foye d'antimoine, qui differe en quelque chose du *Crocus Metallorum*: on le prépare en la maniere suivante.

Foye d'Antimoine.

Prenez ſix livres d'antimoine crud fort éguillé, pilez-le groſſierement, prenez quatre livres & demie de ſalpêtre de la ſeconde fonte, le blanc & le rafiné eſt trop violent, & brûlez tout, pilez fort le ſalpêtre, mêlez-le avec l'antimoine dans un pot de fer ou mortier de fonte, en ſorte que les deux tiers du pot deweurent vuides, mettez-y le feu avec un tiſon de feu ou une méche, d'abord que le feu a pris à la matiere, éloignez-vous du pot, parce que la fumée de l'antimoine dans le tems qu'il s'enflamme, ne vaut rien. Laiſſez bouillonner enſemble les matieres juſqu'à ce que le tout ſoit refroidi; il ne faut point d'autre feu pour cette préparation que celui qui eſt au bout de la méche, pour enflammer les matieres.

Quand il ſera refroidi ôtez-le du mortier, en le renverſant le foye ſera au fond, & le ſalpêtre qui ne ſera pas enflammé, ſera au-deſſus joint avec les impuretés de l'antimoine qu'on nomme ſcories; vous pouvez facilement ſéparer les deux, car le foye doit être luiſant comme du verre, mais fort opaque brun; s'il eſt autrement, il eſt mal fait, & s'il tire ſur la feuille morte, il eſt brûlé & n'eſt pas bon pour les Chevaux.

Il ne faut point laver le foye d'antimoine, car on lui ôte beaucoup de ſa vertu. Pour les ſcories vous les garderez pour d'autres uſages, particulierement pour les lavemens, & par tout où vous trouverez dans ce Livre que j'ordonne du policreſte dans les lavemens, vous pouvez ajouter à la place du policreſte la même quantité de ſcories, & aſſurément elles produiront un auſſi bon effet, & peut-être meilleur, car les ſcories ſont un véritable policreſte, fait avec le ſouffre d'antimoine & le nitre; mais outre cela, les ſcories ſont impregnées de quelque vertu de l'antimoine, qui les fait agir plus efficacement que le policreſte ordinaire.

Vous donnerez de ce foye en poudre fine, deux onces dans l'avoine ou dans du ſon mouillé pendant un mois: il donnera bon appetit & fera bien manger les dégoûtés, il tuera les vers, contribuera à la guériſon des playes, du farcin & de la galle, purifiera le ſang deſobſtruant & débouchant les conduits, & il engraiſſera les Chevaux qui ne peuvent ſe rétablir, il appaiſera la toux, & donnera bonne haleine.

L'effet de ce remede n'eſt pas ſenſible au Cheval, il agit par inſenſible tranſpiration, raffraîchiſſant par réaction les parties interieures, ne les purgeant aucunement; & ſi la Medecine univerſelle des Chevaux eſt dans quelque remede, elle eſt dans celui ci;

hors dans les occasions où il faut échauffer; tous les jours son usage fait reconnoître de nouvelles vertus & proprietés

On peut remarquer qu'il agit par insensible transpiration, en voyant étriller le Cheval qui en use, car il aura dans les commencemens plus de crasse de moitié qu'il n'avoit auparavant, parce que l'usage de cet antimoine purifiant le sang, chasse au-dehors par les pores du cuir les excremens de la troisiéme coction, qui sont ces fuligines ou vapeurs qui corrompent le sang ; & cette plus grande abondance de crasse qui s'arrête sur le poil pendant l'usage dudit foye d'antimoine, & qu'il n'avoit pas auparavant, en est une marque assurée.

Il n'y a pas long-tems qu'une personne qui avoit fait user à ses Chevaux du foye d'antimoine, me demanda ce que c'étoit que cet antimoine crud avant qu'on lui ait donné aucune autre forme : il me dit que je devois en avoir parlé pour satisfaire le Lecteur, ce que j'avois évité pour n'abuser pas de son loisir. L'antimoine est un corps mineral qui approche de la matiere métallique, il est d'un noir tirant sur le bleu, avec de grandes aiguilles brillantes comme de l'étain poli; il est composé de deux sortes de souffre, l'un très-pur & fixe, & fort approchant de celui de l'or; l'autre qui est inflammable comme le souffre commun; il contient beaucoup de Mercure, plus solide & plus cuit que le commun, & un peu de terre crasse & salée. L'antimoine vient d'Allemagne, de Hongrie qui est le meilleur, & de plusieurs autres lieux; il est à fort bon marché & fort commun présentement qu'on en a découvert en France beaucoup de très-bonnes mines.

Dans beaucoup de ses préparations il prendra la forme des sels avec lesquels il est joint, & presque toutes les poudres les plus en usage qu'on en fait, sont des atomes du regule d'antimoine déguisés, qui agissent diversement, selon la nature des sels ou des esprits corrosifs avec lesquels ils sont enveloppés. Une marque de cela est qu'on peut réduire en regule beaucoup de préparation d'antimoine, par le moyen du nitre ou du borax, car il attire par l'action du feu l'enveloppe avec laquelle ils étoient retenus, & ensuite ils retournent en regule, & l'on fait ces differentes préparations pour ouvrir ce regule, & lui donner lieu, étant en plus petits atomes, d'agir en moindre quantité & plus efficacement.

Pour faire du vin émetique, il faut infuser deux onces de foye d'antimoine en poudre fine, dans trois chopines de vin blanc ; laisser l'infusion vingt-quatre heures à froid, puis en ôter une pinte par inclination, ensuite on peut remettre encore d'autre vin sur ce foye d'an-

timoine jusqu'à cinq ou six fois. Il n'est point de Chimiste qui n'exhalte les vertus de ce remede ; & comme avant moi on ne l'a point donné aux Chevaux, il n'est pas si connu qu'il devroit l'être ; c'est avec le *Crocus* que l'eau benite de Rulandus est faite, vous en verrez les vertus dans les Auteurs qui en ont traité ; *Scroderus*, *Crollius* & *Quercetan*, rapportent de fors belles experiences du *Crocus Metallorum*.

Pour ôter tout scrupule à ceux qui ne sçavent pas les effets de l'antimoine pour les Chevaux, & afin qu'ils n'ayent aucune appréhension d'un si bon remede, je dirai encore une fois que de quelque façon qu'on le donne, il n'est pas purgatif aux Chevaux : que même le souffre auré d'antimoine, qu'on tire des scories qui restent quand on a fait le regule, qui est le plus violent émetique qui se tire de ce mineral, ne purge en aucune maniere le Cheval.

Ne connoissant pas encore l'effet de l'antimoine préparé, & ayant vû des pilules perpetuelles de regule d'antimoine pour les Hommes, desquelles une seule pilule est capable de purger une armée entiere, la faisant avaler à tous les soldats l'un après l'autre, ce qui est une affaire de fait qu'aucun Medecin n'ignore ; je fis faire deux pilules de regule de la grosseur d'une fort grosse noix : je les fis avaler à un Cheval, croyant de le purger, mais il les rendit au bout de deux jours & demi, comme il les avoit avalées, sans en fienter plus mol ni purger le moins du monde ; je redonnai les mêmes pilules de regule à un autre Cheval, qui au bout de deux jours en rendit seulement une, l'autre demeura dans son corps les sept dernieres années de sa vie, & l'écorcheur qui l'ouvrit, trouva la pilule dans un des replis des boyaux, & croyant que c'étoit une balle de mousquet, il me la vint montrer, admirant qu'une si grosse balle n'eût pas tué le Cheval du coup, & je vis par cette premiere & seconde épreuve que le regule, non plus que les autres préparations d'antimoine, ne purgent point les Chevaux.

On peut en sureté donner l'antimoine préparé pour les incommodités que j'ai remarquées ci-devant, & pour plusieurs autres ; son effet principal est de purifier le sang & toute la masse d'icelui, ce qui se fait par *Diaphoresim*, ou insensible transpiration ; son usage réiteré consommera en partie les eaux superflues, qui sont l'origine & la cause des maladies, puisqu'elles se corrompent, envoyent des vapeurs malignes au cerveau, font un limon qui bouche & obstrue les petits rameaux des veines, & finalement elles se mêlent parmi le sang, le corrompent, & le rendent incapable de donner une bonne nourriture.

Le foye d'antimoine desobstrue & débouche puissamment les veines & arteres qui sont l'origine de toutes les maladies ; & ce qui est de merveilleux en ce remede, est qu'il agit par irradiation, qui est une vertu infinie, contenue seulement dans ce mineral préparé & réduit en médicamens par une dûe préparation.

Ce remede préviendra les maladies, si vous en faites user à vos Chevaux de tems en tems, il les guerira lorsqu'ils en seront atteints, hors les maladies froides où il faut échauffer, comme la gourme, la morve, & tout Cheval qui jette par le nez : & je suis surpris de ce que tant d'habiles gens qui ont traité des Chevaux malades, ne se sont pas avisés de mettre en usage cet excellent remede.

La satisfaction qu'on a dans l'usage de ce remede, est qu'on est assuré qu'il ne peut faire de mal, parce qu'il est rafraîchissant : les anciens Medecins qui veulent détruire le crédit de l'antimoine, disent qu'il est plein d'esprits arsenicaux qui corrodent & consomment les parties interieures, qu'ainsi les suites en sont fâcheuses, quoique d'abord on en voye d'assez grands effets. Mas ces esprits arsenicaux ne sont que dans l'idée de ces Messieurs à l'égard des Chevaux ; car j'en ai fait manger à plusieurs quatre & cinq livres sans aucune intermission, deux, trois ou quatre onces tous les jours : s'il y avoit eu de ces esprits corrosifs dans l'antimoine, l'estomac & les boyaux de ces Chevaux auroient été percés comme des cribles, ce qui n'est pas, car on les a vûs amander tous les jours, être frais & gaillards, & même de ceux qui avoient la peau attachée aux os, se très-bien rétablir & devenir gras par l'usage de cette poudre, qui assurément n'a rien de malin pour les Chevaux ; mille personnes, qui en ont fait user, en peuvent rendre témoignage, & pour moi je suis si persuadé de cette verité, que je le conseille à tous mes amis ; & pour les esprits arsenicaux, je ne les crains non plus que les esprits dont on fait peur aux petits enfans.

Il ne faut point donner de foye d'antimoine aux Chevaux qu'il faut échauffer, puisqu'il rafraîchit en purifiant le sang, hors de ces occasions donnez-le à tous ; mais dans les commencemens qu'un Cheval mange du foye d'antimoine, particulierement les huit ou dix premiers jours, il ne lui faut point faire faire de course, ni de travail excessif, parce que comme il purifie le sang, il le met en mouvement, & dans le tems que ce sang est en mouvement, & qu'il fait comme une espece de bouillonnement universel, si on ttavaille & fatigue trop un Cheval, il deviendra facilement fourbu, & ne le seroit pas devenu s'il n'avoit pas mangé du foye d'antimoine, puisque les humeurs, & particulierement le sang, n'auroit pas été dans cette agi-

CHAP. CXXV. tation & ce mouvement ; ce n'eſt pas que le travail moderé ne ſoit néceſſaire, car il oblige la nature de pouſſer par les pores ces vapeurs ou fuligines qui corompoient le ſang ; mais les huit ou dix premiers jours il faut éviter le travail exceſſif, & ſur-tout quand le Cheval a ſué, le bien eſſuyer, & empêcher qu'il ne ſe refroidiſſe tout à coup ; ce premier bouillonnement de ſang étant appaiſé, on n'a plus la même précaution à garder.

Du Cheval qui ne ſe peut remettre pour avoir trop fatigué.

CHAP. CXXVI. LES grandes fatigues des Chevaux, principalement de l'armée, les mettent dans un état de langueur, dont ils ont bien de la peine à revenir : il ne faut pas s'en étouner, car tantôt il ont de bon fourage, tantôt ils ſont obligés de manger du ſeigle, du millet, de mauvaiſes herbes, du foin corrompu, quelquefois en abondance, & ſouvent très-peu ou point du tout : outre que les eaux ſont ou mauvaîſes, ou priſes à contre-tems, ſans parler des courſes & du travail déreglé, à moins qu'un Cheval ne ſoit robuſte & bien compoſé, il eſt difficile qu'il ne s'en trouve abbatu.

Il eſt mal-aiſé dans ces rencontres de s'attacher à une maladie particuliere ; mais l'on ne peut manquer en les traitant, ſi on ſe ſert des remedes qui fortifient les parties interieures, qui délaſſent les exterieures, & qui ôtent les mauvaiſes humeurs qui s'amaſſent chaque jour, ſoit par les ſaignées, ſoit par quelques purgations univerſelles ; & ſi l'on découvre quelque affection particuliere, il faut pour lors avoir recours aux remedes ſpecifiques & propres à cette maladie.

L'on connoît ces Chevaux qui ont été maltraités à l'armée, en ce qu'ils ont preſque tous la corde ; c'eſt-à-dire qu'au défaut des côtes le long du ventre, quand le Cheval reſpire, il ſe forme un canal capable d'y loger une corde : ils ont le poil heriſſé & mal teint, la fiente ſéche & noire, & par fois on y trouve des vers, les yeux triſtes, & quoiqu'ils mangent beaucoup, ils n'amendent point ; ils ſont étroits de boyaux ; quand on les promene en main, vous les voyez mal contens ; enfin ils ſont privez de toute la gayeté que le repos donne aux Chevaux.

Si le Cheval qui revient de l'armée ou de quelque long voyage, ou qui a beaucoup fatigué, a ces ſignes, avant de lui faire prendre aucun remedes, il le faut ſaigner du col, & enſuite lui faire uſer de quelque poudres digeſtives, qui aident la coction des alimens & qui préparent les humeurs ſuperflues, pour être évacuées avec plus de facilité.

Le

Le foye d'antimoine en poudre servira de poudre digestive, si on en donne au Cheval deux onces tous les jours dans du son mouillé. Si le Cheval a de l'aversion pour le son, donnez-lui du souffre-auré d'antimoine dans du vin, comme j'enseignerai au Chapitre CXXIX. lequel sera encore mieux qu'aucune préparation d'antimoine, & en peu de tems il rétablira le Cheval. Deux ou trois prises de pilules puantes, laissant un jour d'intervale d'une prise à l'autre, prépareront fort bien le corps du Cheval.

Composez un lavement de la maniere suivante : faites bouillir les cinq herbes émollientes dans deux pintes de biere, & une chopine ou trois demi-septiers d'urine de vache, ou au défaut de l'urine d'un homme sain qui boit beaucoup de vin, délayés dans la colature une demi-livre de miel mercurial, & un quarteron de beurre frais, & le soir donnez le tout tiéde au Cheval en lavement, & continuez à lui donner du foye d'antimoine, tous les jours pendant quinze ou vingt jours, & ce même lavement de trois jours en trois jours.

Il faut mouiller le foin qu'il mangera avec de l'eau où l'on aura dissous sur un sceau deux ou trois onces de policreste, ne lui point donner d'avoine, & qu'il ne boive que de l'eau dans laquelle sur un sceau l'on aura délayé une livre de miel.

Au bout de vingt jours quittez l'usage des poudres & lavemens, & laissez reposer le Cheval sept ou huit jours, au bout desquels vous lui ferez les fomentations, sans interrompre le foin mouillé, & l'eau où le miel sera dissous.

Quoique ce ne soit pas ici le lieu pour décrire le policreste, néanmoins comme il entre souvent en usage pour les lavemens particulierement, je le mettrai en ce lieu, n'ayant pas d'autre endroit plus commode.

Policreste ou Souffre fusible.

LE bon sens fait connoître que tous les remedes fusibles font plus d'effet que les autres, celui qui rendra la scamonée fusible en fera un excellent purgatif, le tartre de même, & plusieurs autres ; tout le monde tombe d'accord que le souffre, ou plutôt les fleurs de souffre, sont le baume du poulmon. S'il est rendu fusible, il sera plus puissant pour nétoyer, déboucher, purifier, & même lâcher le ventre, puisqu'étant dissous, il pénétrera plus facilement, & sera plus capable des operations qu'on lui attribue, que s'il étoit indissoluble, & il demeureroit comme une terre pesante au fond de l'estomac : on le préparera comme il suit.

Prenez un creuset ou pot de fer, placez-le entre des charbons jusqu'au haut, allumez-les en sorte que le pot rougisse par tout, même le fond, & lors projettez avec une cuillere moitié souffre pilé, & moitié nitre fin, pilez & joints ensemble, une demie-once ou environ chaque fois : la matiere prend feu & s'enflamme d'abord qu'elle touche le pot ou creuset, laissez passer la flamme, remuez ce qui est au fond du pot, projettez toute la matiere cuillerée à cuillerée, & remuez avec une verge de fer la matiere qui est au fond du pot, , afin que l'action du feu pénétre mieux ladite matiere ; ainsi quand vous avez projetté trois ou quatre fois, il faut cesser un moment, & remuer la matiere, & continuer jusqu'à ce que la projection soit toute faite, & que tout soit dans le pot : lors couvrez-le, & mettez du charbon par-dessus, à côté & par-tout, laissez refroidir de lui-même le tout, puis pilez la matiere qui sera rougeâtre, couleur de rose fort pâle, si vous avez fait bon feu, & que le salpêtre soit bien fin ; sinon la matiere sera blanche comme neige, & sera bonne ; ou grisâtre & elle ne vaudra rien. De quatre livres de matiere vous en aurez une livre & demie qui fondra dans l'eau, & rougira dans le feu sans se consumer, qualités contraires au souffre ordinaire ; on l'appelle du *Policreste:* le blanc n'est pas si excellent que celui qui est couleur de rose. J'avoue que quoiqu'on fasse bon feu, qu'on ait d'excellent salpêtre, & qu'on observe bien toutes choses, il y a un peu de hazard à trouver cette couleur de rose.

Cette poudre est fort rafraîchissante, & souvent trop : car il ne faut que médiocrement rafraîchir les Chevaux, c'est pour quoi on ne la donne guéres toute seule , & même peu souvent par la bouche ; on la pourra mêler avec la graine de genévre, ou la muscade, une once de cette poudre, & demie-once de genévre pilé, ou une muscade rapée dans du son mouillé ; si le Cheval ne la veut pas manger, il la faut faire infuser toute la nuit dans une pinte de vin, le matin la faire tiédir & avaler au Cheval à jeun ; vous connoîtrez à la premiere ou seconde prise, s'il n'a pas besoin d'être rafraîchi, en ce qu'il se dégoûtera, le poil lui hérissera, sur-tout aux flancs ; si cela arrive, il faut cesser de lui donner du policreste, & tenir pour certain qu'il doit être plutôt échauffé par de bonnes poudres cordiales, que rafraîchi par le policreste : la plupart des gens croyent qu'on doit agir aux Chevaux comme aux Hommes, qui ont besoin la plus grande partie d'être rafraîchis, parce que leurs passions & desirs déreglés joints à l'intemperance, leur échauffent le sang, & par conséquent toutes les parties. Il n'en est pas de même aux Chevaux qui sont exempts des inquiétudes & des chagrins des Hommes, & dont le sang & les humeurs ne sont pas si sujets à s'échauffer & s'enflammer, & par consé-

quent ont peu ſouvent beſoin d'être rafraîchis

Les lavemens dans leſquels on met une once juſqu'à deux de policreſte, appaiſent le battement de flanc, & temperent la chaleur des inteſtins ; car après qu'on a donné trois ou quatre de ces lavemens à un Cheval, quoiqu'auparavant ſa fiente fût cuite ou ſéche, elle change & redevient naturelle.

Ce remede eſt très-bon pour les hommes ; ceux qui le mettront en uſage, trouveront qu'il fait de bons effets aux pulmoniques, aux galeux ou échauffés dans le corps, & pour les chûtes d'un lieu élevé, où l'on crache le ſang; mais il faut préparer ce policreſte : car outre ce que nous avons enſeigné ci-devant, il le faut encore diſſoudre dans une aſſez bonne quantité d'eau, filtrer & faire bouillir juſqu'à la pellicule, & le mettre criſtaliſer à la cave dans un vaiſſeau de bois. Vous aurez des criſtaux qu'il faut garder dans le verre bien bouché pour l'uſage des Hommes, car aux Chevaux la premiere préparation ſuffit. La figure de ce ſel eſt quarrée, approchante de notre ſel commun. On s'en ſert encore dans les obſtructions du foye, de la rate, du pancreas & du meſantere ; il détache les matieres viſqueuſes, & purge benignement par en bas, ſa doſe eſt de deux dragmes juſqu'à quatre, dans une pinte d'eau en cette maniere. Vous mettrez dans une terrine quatre gros de ſel policreſte en criſtaux avec un bâton de regliſſe concaſſé, & deux pincées de roſes de Provins ſéches ou fraîches, ou bien des fleurs de violettes à la place des roſes, & vous jetterez deſſus environ une pinte d'eau bouillante, & laiſſez repoſer toute la nuit. Le matin on en prend un grand verre, & une heure après un autre : il purge benignement ſans chaleur ; on en peut auſſi faire une ptiſane uſuelle pour en boire à toute heure, même dans les repas ; mais il faut ſur une demie once de ce ſel mettre deux pintes d'eau. J'ai ajouté ce remede pour les Hommes, contre le deſſein que j'avois de ne me point mêler du métier d'autrui ; mais les bons effets de ce ſel m'ont obligé d'en dire un mot en faveur de ceux qui ſont à la campagne éloignés des Medecins. Il y a dans ce Livre plus de cinquante remedes très-excellens pour les Hommes, à qui les ſçaura approprier.

Fomentation pour Cheval maigre & haraſſé.

Les Chevaux qui ont la peau attachée aux os ne peuvent profiter; ainſi outre les remedes interieurs ils ont beſoin de fomentations ; que vous ferez en cette maniere, pour leur détacher la peau de la chair & des os.

Tirez du ſang au Cheval, le lendemain prenez les cinq herbes émollientes, & la dent de lion qui eſt une eſpece de chicorée ſauvage, la langue de cerf, l'abſinte, l'aigremoine, l'hipericum ou millepertuis feuilles & fleurs, ſi l'on eſt au tems, les feuilles de laurier, majolaine, mernthe, meliſſe, pouliot, romarin, rhue, ſauge, ſerpolet, thim, les cinq petites racines aperitives, qui ſont celles de chiendent, de garence, d'éringion, de capres, & d'arrête-bœuf. Mon deſſein n'eſt pas d'employer toutes ces plantes, mais j'en propoſe pluſieurs, afin que vous preniez celles que vous trouverez aiſément; mondez les racines, puis les concaſſez, & en prenez une poignée de chacune, & des herbes en bonne quantité, mettez les racines dans un chaudron avec de la lie de vin, & les faites bouillir long-tems, enſuite ajoutez-y les herbes; le tout ayant cuit pendant trois heures, prenez une poignée des herbes & des racines autant chaud qu'il ſe peut, c'eſt-à-dire, qu'on y puiſſe ſouffrir la main, & en frottez tout le corps du Cheval, en ſorte qu'il ſoit bien humecté: & d'abord après cela frottez-lui les flancs, le ventre, le gozier & tout le reſte du corps avec l'onguent de Montpellier, l'ayant graiſſé, il faut avec les mains bien frotter pour faire pénetrer l'onguent.

Enſuite prenez une vieille nappe, ou un drap uſé, mouillez-le dans la lie du chaudron encore chaude, & le mettez en double ſur le corps du Cheval, en ſorte qu'il entoure tout; puis mettez par deſſus une ou deux couvertures bien étoffées, & liez le tout avec un ſurfais ou deux; vous pouvez même coudre les bouts de la couverture afin qu'elle tienne mieux, il le faut laiſſer de la ſorte vingt-quatre heures ſans y toucher; puis il faut recommencer les fomentations encore deux fois, de la même maniere que la premiere.

On peut réchauffer la compoſition, & s'en ſervir tant qu'il y en aura; la pricipale intention de ces fomentations, eſt d'attirer les eſprits, & la nourriture dans le cuir qui eſt trop deſſeché, & par-là l'obliger à ſe détacher du corps.

Après les fomentations, il faut laiſſer quelques jours le Cheval couvert de ſes couvertures pour qu'il ne ſe morfonde pas, car il a le cuir tendre: il faut enſuite lui donner un lavement qui eſt le dérnier du Chapitre CXXIII. ci-devant, le lendemain lui lâcher le ventre comme il ſuit.

Pour lâcher le ventre d'un Cheval qui a beaucoup fatigué.

Prenez *Lapathum acutum,* en François de la Patience, ſéparez-la de ſes côtes: hachez-la menu, & en mêlez autant que vous pourrez avec deux livres de beurre frais, pilez le tout enſemble dans un grand

mortier & en formez des pelotes grosses comme des balles de tripot, que vous ferez avaler au Cheval avec une pinte de vin. Il doit être bridé six heures avant la prise & quatre après; & quatre ou cinq jours ensuite donnez-lui la purgation suivante, pourvû qu'il ne soit point dégoûté.

Purgation pour le Cheval fatigué.

Prenez aloës une once & demie, sené une once, agaric demie once, sublimé doux deux dragmes, scamonée préparée à la vapeur du souffre deux dragmes, anis & cumin une dragme de chacun, quatre clous de girofle, & deux ou trois pincées de canelle battue, mettez le tout en poudre grossiere pour le méler avec une pinte de vin émetique, ou dans la décoction comme de medecine tiéde, & la donnez sans la laisser infuser, mettant à part l'aloës, la scamonée & le sublimé doux, qui iroit au fond, & à chaque prise vous les y jetterez peu à peu; faites prendre toute cette composition au Cheval, puis rincez la bouche, le pot & la corne, avec environ un demi-septier de vin émetique ou de décoction. Vous pouvez vous servir de l'huile purgative décrite au Chapitre XLVI. ou bien d'un bon remede pour purger les Chevaux, décrit au Chapitre CXXXVIII.

Avant que de donner quelque médicament purgatif au Cheval, il le faut laisser bridé pendant cinq heures, & quatre heures après pour le moins; & d'abord qu'il l'aura pris, il le faut promener une demie-heure au pas.

Après ce remede donnez tems à la nature, & nourrissez le Cheval à l'ordinaire, & le travaillez après tout cela peu à peu. Il y a des Chevaux qui se remettent avec moins de soin; il y en a aussi qui ont besoin qu'on y apporte toute sorte de précautions.

Vous connoîtrez que le Cheval est en terme d'amander, lorsqu'il mange & boit très-bien, & qu'il ne se vuide point trop; car les Chevaux ont beau manger, s'ils fientent beaucoup, & qu'ils fientent mou, ils n'engraisseront pas.

Comme il y a peu de gens assez soigneux pour faire ce que je viens de proposer pour remettre un Cheval, je donnerai ici un remede qui seul guérira le Cheval, s'il est capable de l'être, quoiqu'il ait la peau collée sur les os.

Souffre-auré d'antimoine.

Chap. cxxix.

GLober nous a donné cette préparation en differens endroits de ses écrits; mais si on réunit tout ce qu'il a dit sur ce sujet, on trouvera que sa vraye methode est celle-ci.

CHAP. CXXIX.

Il faut faire le regule d'antimoine avec antimoine crud deux livres, tartre une livre, & nitre fin demie-livre, pour avoir les ſcories, car le regule peut ſervir à de bons uſages dans la Medecine; mais on ne tire le regule en cette operation que pour avoir les ſcories, dans leſquelles le ſouffre-auré que nous cherchons eſt contenu : ſéparez donc leſdites ſcories, qu'il faut mettre dans ſuffiſante quantité d'eau qu'on fera bouillir, & qu'on remuera de tems en tems, il ſe diſſoudra une partie deſdites ſcories; laiſſez raſſeoir & verſez le plus clair par inclination, ou ſi vous voulez filtrez au travers d'un papier gris qu'on met ſur un blanchet, & on verſe l'eau dans laquelle on a diſſous les ſcories, ſans la faire rechauffer ſur la feuille de papier; ce qui ne ſera pas paſſé, on le jette comme inutile, & on garde cette eau.

Faites bouillir dans d'autre eau du tartre en poudre, remuez & faites fondre le tartre qui a beaucoup de peine à ſe fondre, mettez votre eau ci-devant reſervée dans une terrine, & jettez cette derniere par deſſus peu à peu comme un filet; il exhalera une odeur forte & puante, & il ſe précipitera au fond une poudre brune qui eſt le ſouffre-auré d'antimoine : il faut le laiſſer ſécher en le mettant ſur du papier gris, & le garder pour l'uſage; la doſe ſera d'une demie-once juſqu'à une once, mêlée avec le double de farine de froment très-fine. Après avoir bien délayé le tout dans une pinte de vin, on le fera infuſer toute la nuit, & on le donnera au Cheval tous les matins, le tenant bridé deux heures avant, & trois après; il faut continuer quinze ou vingt jours, & ſans autre remede le Cheval ſe rétablira bien-tôt, car il diſſipera tout ce qui l'empêche de s'engraiſſer. Comme les Chevaux fatigués & maigres n'ont pas le flanc frais, mais au contraire l'ont un peu alteré, ce remede leur remettra abſolument le flanc, en les engraiſſant, & quoiqu'en mangeant beaucoup de foin.

Que ſi vous n'êtes pas artiſte, vous ſerez embaraſſez à la préparation de ce remede, qui eſt pourtant fort aiſé, & à peu de frais, mais le moindre Frater d'Apotiquaire qui ſera Chimiſte vous le préparera. J'ai mêlé la farine avec ce ſouffre-auré, pour l'empêcher d'aller au fond du pot, & pour le maintenir parmi le vin, afin qu'il ſe puiſſe avaler plus aiſément.

Ce remede ne purge point les Chevaux: Glober l'appelle le panacée, & le prouve par les experiences qu'il en a faites ſur toutes ſortes de maladies aux Hommes: ce remede agit aux Chevaux comme toutes les préparations d'antimoine, par inſenſible tranſpiration; il purifie le ſang, détache la peau des os, rafraîchit les parties interieures d'un Cheval, diſſipe les eaux, déſobſtrue & débouche les conduits,

résiste à la pourriture, & augmente la chaleur naturelle.

Il est bon non-seulement pour rétablir les Chevaux maigres & harassés, mais il contribue à la guérison du farcin, de la gale, de la toux, des commencemens de pousse, & des Chevaux qui se pelent la tête. Enfin l'on peut dire qu'il n'y a guéres de remedes pour les Chevaux qui puissent l'égaler : il est même très-bon pour les Hommes.

Le souffre-auré d'antimoine rafraîchit le sang & le purifie, tempere l'ardeur des entrailles, & cela sans que le Cheval en souffre aucun préjudice, ce qui n'est pas dans une partie des rafraîchissemens qu'on donne aux Chevaux, qui leur nuisent plus qu'ils ne leur profitent; car celui-ci rafraîchira sans dégoûter & sans rendre les obstructions des parties interieures rebelles, & produira tous les effets qu'on se promet des rafraîchissemens sans les dégoûter, les amaigrir, ni leur faire herisser le poil, comme font la plupart des remedes rafraîchissans qu'on donne aux Chevaux à contre-tems & mal-à-propos.

Du Cheval qui a trop fatigué.

Je ne conseillerois pas de faire tous les remedes précedens à un Cheval de prix médiocre; outre que beaucoup de gens n'ont pas assez de soin des Chevaux, soit qu'ils ne s'y plaisent pas, ou que leurs facultés ne le permettent point. L'on pourra prendre une partie des remedes que je viens d'enseigner, ou bien l'on se contentera des remedes suivans.

Tirez du sang à votre Cheval de la veine du col, le lendemain faites-lui prendre un lavement avec une once & demie de policreste, & le jour d'après faites-lui avaler avec la corne une livre & demie d'huile d'olive, le tenant bridé deux heures avant & autant après.

Quatre jours après la prise de l'huile, en comptant pour un jour celui auquel il l'a avalé, donnez-lui le breuvage suivant.

Breuvage purgatif & confortatif.

Prenez Electuaire diacartami, & Catholicum fin, *Nicolai*, de chacun une once, deux dragmes de thériaque, conserve de roses rouges liquides une once, casse mondée deux onces, suc de reglisse demie once, sené en poudre une once, scamonée préparée à la vapeur du souffre deux dragmes, anis & cumin, de chacun une dragme: mêlez le tout avec une pinte de vin blanc, & le donnez au Cheval.

CHAP. CXXIX.

qu'on tiendra bridé deux heures avant, & quatre après : quand il ne se purgera plus donnez-lui encore un lavement purgatif pour emporter ce que la medecine aura pû entraîner, ou s'il a beaucoup purgé, le lavement sera superflu.

Faites-lui manger du son mouillé, & point d'avoine, si vous voulez lui donner du foin arrosé, & de l'eau avec du miel, ce sera le meilleur.

Ensuite, vous le laisserez quelque tems en repos, pour observer l'amendement qu'il y aura ; s'il ne profite pas comme vous le désirés, il faut avoir recours à la poudre cordiale, au souffre-auré & aux lavemens, & ensuite réiterer la purgation : Si ce breuvage purgatif & confortatif vous semble trop cher, comme en effet il l'est, il faut lui donner de l'huile décrite au Chapitre XLVI. qui est à bon marché, ou celle qui est dans le Chapitre suivant.

Methode pour engraisser les Chevaux.

CHAP. CXXX.

Cette methode pour engraisser les Chevaux est très-bonne, facile & de peu de dépense.

Faites tirer du sang au Cheval, & moudre grossierement, ou plutôt rompre en morceaux bien menu comme de la farine grossiere, de l'orge la quantité que vous jugerez ; mettez un demi-boisseau de cette farine dans un grand sceau que vous emplirez d'eau : remuez le tout avec un bâton assez long-tems, laissez bien rasseoir la farine au fond, versez toute l'eau dans un autre sceau, & que le Cheval ne boive point d'autre eau que celle-là, & qu'il mange la farine qui reste au fond du sceau en trois fois, le matin, à midi & le soir. Que s'il fait difficulté de manger de cette farine seule, mêlez un peu de son parmi, le lendemain mettez moins de son, & finalement n'en mettez plus du tout, car le son est seulement pour l'accoutumer à manger de la farine ; on peut même mêler de l'avoine pour l'obliger à manger la farine ; on diminuera l'avoine peu à peu, jusqu'à ce qu'il mange bien cette farine d'orge moulue & mouillée.

Il ne faut mouiller de farine tous les jours que ce que vous en voulez donner ; car elle aigrit, après quoi les Chevaux n'en veulent plus.

Il n'y a presque pas de Chevaux que vous ne remettiez, si vous les nourrissez de cette maniere une vingtaine de jours.

L'orge moulu donné de cette façon purge les Chevaux, les rafraîchit interieurement ; mais le plus grand effet vient de l'eau qui surnage,

surnage, & qui a emporté tout ce qu'il y a de nourrissant & de bon dans la farine. Lorsque vous appercevrez que le Cheval se portera très-bien, & qu'il sera engraissé, il faut quitter cette methode peu à peu, donnant une fois le jour de l'avoine, & deux fois de la farine ; & successivement deux fois de l'avoine, & ensuite trois, & continuer jusqu'à ce que le Cheval soit engrené.

CHAP. CXXX.

Pendant ce tems on lui donne du foin & de bonne gerbée, si l'on veut, mais il ne faut pas qu'il travaille, seulement le promener au pas au milieu du jour pendant une demie-heure.

Lorsqu'un Cheval a mangé huit jours de cette farine, faites-lui avaler la purgation suivante, si vous jugez qu'il en ait besoin : Une once & demie d'aloës très-fin, une once d'agaric, & une once d'iris de Florence, le tout en poudre & mis dans une pinte de lait chaud trait s'il se peut : que le Cheval soit bridé six heures avant la prise, & quatre après, & ne discontinuer pas la farine ni la boisson, cette purgation fera un grand effet, parce que les humeurs seront préparées, le corps humecté, rafraîchi ; ainsi il ne restera aucune intemperie ni chaleur de la medecine, & le Cheval amandera à vûë d'œil. Après que la purgation a achevé d'operer & que le Cheval ne purge plus, il faut qu'il mange encore huit jours de la farine d'orge mouillé comme au commencement.

Et si on le faisoit tous les ans aux Chevaux de prix qui ont du feu, & qui sont d'un temperamment chaud & sec, assurément on préviendroit bien des accidens qui leur arrivent : cette methode est admirable pour les Chevaux qui viennent de la guerre ou d'un long voyage.

Si dans les commencemens le Cheval se dégoûte, comme il arrive facilement, attachez à son mastigadour une pilule gourmande : & même vous pouvez continuer d'en mettre à son filet aussi longtems qu'il mangera de l'orge ; non seulement ces pelotes lui feront revenir l'appetit, mais elles lui purifieront le sang, préviendront les maladies qui pourroient lui arriver, & contribueront à l'engraisser.

Des Chevaux fortraits.

CHAP. CXXXI.

LA maladie précedente a quelque affinité avec celle-ci ; car un Cheval fortrait est celui qui par fatigue ou par quelque indisposition, comme un reste de courbature ou chaleur excessive dans le corps, devient étroit des boyaux : & les deux nerfs situés sous le ventre, qui vont depuis le fourreau jusqu'aux sangles,

paſſant à l'endroit du ventre où le Cheval touche avec la cuiſſe en cheminant : ces deux nerfs ſont ſi durs & ſi roides, que la douleur fait perdre le corps au Cheval ; & comme ces nerfs ſont retirés & ſecs, ils font qu'il reſte étroit de boyaux : pour y donner ordre il faut ſaigner du col, & le lendemain graiſſer ces nerfs avec cet onguent.

Onguent anodin.

Je dirai pour contenter les curieux que les remedes anodins ſont ceux qui par une douce chaleur ſemblable à la naturelle, une humidité temperée, & une ſubſtance ſubtile s'inſinuant dans la partie douloureuſe, la relâchent, y fomentent la chaleur naturelle, & par ces moyens appaiſent la douleur, dont l'on peut inferer qu'un remede anodin eſt celui qui ôte la douleur de la partie ſur laquelle il eſt appliqué.

Prenez populeum, althea, & onguent roſat de chacun deux onces, mêlez le tout à froid ; au défaut de cet onguent, prenez de la graiſſe de poulets, de poules ou de chapons, celle qu'on leur ôte d'auprès les boyaux & de la poitrine ; laquelle on fond & on paſſe par un linge, cette graiſſe ſeule eſt très-bonne au même uſage que l'onguent. Graiſſez les nerfs avec l'onguent ou la graiſſe, depuis le fourreau juſques auprès des ſangles ou plus avant, préſentez une pele rouge vis-à-vis pour faire pénétrer l'onguent, ou la graiſſe.

Le lendemain ou quelques jours après ; il faut prendre ces nerfs avec deux doigts, & les ſéparer tout doucement tant ſoit peu du ventre : le jour après il faut encore graiſſer & tirer les nerfs, & continuer juſqu'à ce qu'ils ſoient allongés, ce qui fera ceſſer la douleur, & ainſi le Cheval prendra du boyau & pourra s'engraiſſer n'ayant plus de douleur à ces nerfs.

Cependant vous ferez piſſer un homme ſain, & qui boit ſon vin tout pur, ſur deux jointées d'orge, vous laiſſerez tremper l'orge toute la nuit dans l'urine, & le matin vous écoulerez l'urine, & garderez l'orge qui eſt imbibée d'urine ; enſuite prenez une chopine d'eau parmi laquelle vous mettrez une poignée de graine de fenouil vert, & au défaut du ſec, faites bouillir le tout à gros bouillons un quart-d'heure, & de l'écume qui ſera au-deſſus vous en arroſerez l'orge ci-deſſus reſervée.

Il faut le matin faire manger cet orge au Cheval quinze jours durant ; s'il fait difficulté de le vouloir manger, il faut au commencement y mêler un peu d'avoine, & faire jeuner le Cheval afin qu'il

s'y accoutume; cette nourriture profitera beaucoup au Cheval fortrait, & lui donnera de l'apétit.

Le remede précedent fait de farine d'orge profitera aussi beaucoup au Cheval fortrait, & joint à l'usage de l'onguent ci-dessus, qui le fera amander & guérir.

Le seigle sur lequel on aura jetté de l'eau bouillante, étant égoûté & refroidi, sera bon au Cheval fortrait au lieu d'avoine.

Une jointée de froment avant que de boire tous les jours, lui ouvrira le flanc, & lui donnera bon corps.

Le miel dans l'eau sera très-bon au Cheval fortrait, ou bien dans du son mouillé, comme je l'ai enseigné.

Si pour ces remedes le Cheval n'amande point, donnez-lui du souffre-auré d'antimoine enseigné ci-devant, ou du foye d'antimoine dans le son : mais il arrive souvent que les Chevaux sont crus fortraits par leur maigreur; & le défaut vient des vers qu'ils ont en abondance dans le corps, qui succent toute la substance qui provient de la nourriture, & ainsi les empêchent d'engraisser. Ces vers sont petits & courts, velus & rougeâtres, qui finalement percent l'estomac & font mourir le Cheval, & le pire est qu'on n'en apperçoit jamais dans leur fiente : ainsi on ne peut juger assûrément si ce sont des vers qui les tiennent ainsi serrés du flanc quelque nourriture qu'ils prennent; mais le véritable secret est dans cette incertitude de leur faire avaler une demie-once de sublimé doux, dans un quarteron de beurre, mêlé avec une once de poudre cordiale, ou une once de theriaque sans beurre au défaut de la poudre cordiale; ou quatre onces de sinabre en poudre dans une livre de beurre frais, cela fera crever tous les vers, après quoi le Cheval amandera. Si on propose le sinabre intérieurement à quelque Médecin qui ne connoîtra pas parfaitement le tempéramment des Chevaux, il le désaprouvera avec raison, sçachant combien il est pénetrant par la subtilité qu'il a acquise dans la sublimation avec le souffre; ensorte que son usage pour les Hommes est fort dangereux, s'il n'est donné avec de grandes précautions : mais aux Chevaux ce n'est pas la même chose; vous le pouvez donner sans crainte, & je réponds qu'il ne produira point de méchans effets. J'en parle après une longue expérience, & si je disois que j'en ai fait manger à des Chevaux plusieurs livres dans du son, une & deux onces chaque jour mêlées avec autant de poudre cordiale, je dirois vrai, & que j'ai guéri par cette méthode des Chevaux farcineux sans qu'il ait causé le moindre désordre. Je le dis seulement pour vous ôter tout le scrupule qu'on vous pourroit donner de l'usage du sinabre, car les gencives n'en souffrent point

CHAP. CXXXI.

J'expliquerai au long les remedes pour les vers dans un Chapitre exprès. Si vous ne croyez pas que le Cheval ait des vers, & que vous ayez dessein de lui faire quelque chose, il faudra prendre l'un des remedes pour le Cheval courbatu, ou lui donner de la poudre pour la toux, ou de la poudre du Lieutenant décrite à la fin de ce Livre. Le vert, si c'est au tems, guérira votre Cheval fortrait sans autre remede: comme aussi l'orge en vert; les févroles données en petite quantité profiteront beaucoup en hyver, & non l'été, qu'il faut donner de l'orge écrasée au moulin & le mêler avec un peu de son.

De l'Avant-Cœur ou Anti-Cœur.

CHAP. CXXXII.

L'Avant-cœur ou Anti-cœur est une tumeur contre nature, causée d'une humeur sanguine & billieuse qui se forme en la poitrine vis-à-vis du cœur.

Cette tumeur se forme aussi par fois en la membrane qui enveloppe le cœur qui est spongieuse, & à laquelle par conséquent les humeurs s'attachent facilement, quand elles sont trop abondantes.

On connoît ce mal par la tumeur qui paroît au dehors, on le connoît aussi par la tristesse du Cheval qui tient la tête basse, avec battement de cœur, & fort souvent grande fiévre. Le Cheval attaqué de ce mal se laisse cheoir par fois à terre ayant des défaillances de cœur.

Cette infirmité est très-dangereuse, elle fait perdre le manger, & lorsque le mal rentre dans le corps peu en réchappent, même lorsque les humeurs sont en grande abondance ou malignes, quoique le mal ne rentre pas dans le corps les Chevaux en meurent.

Les remedes ordinaires qui font suppurer & venir en maturité servent de peu ici, car le venin contenu en cette humeur infecteroit le cœur par ses vapeurs malignes avant que les remedes eussent agi.

Il faut commencer par un lavement, fait avec deux pintes d'eau, dans laquelle vous mettez deux poignées d'orge en hyver, & deux onces de sel policreste en poudre fine: faites bouillir un quart-d'heure, puis coulez, & ajoutez une chopine d'urine de vache, ou au défaut celle d'un petit garçon sain & robuste, avec un quarteron de beurre frais & autant d'huile de rhuë décrite ci-après, & en donner une couple tous les jours & plus souvent: puis il faut bien raser le poil sur le plus bas de la tumeur, frottez l'endroit rasé avec un des retoires décrits ci-devant, deux ou trois fois tout de suite pour faire pénetrer le retoire, il en sortira des eaux rousses, & cela soulagera le Cheval, ou bien le retoire fera venir l'Avant-cœur à la suppuration, & la matiere sortira d'elle-même, ou dénotera l'endroit où il le faut percer

lorſque l'Avant-cœur vient à ſuppuration, & que la matiere y eſt formée, c'eſt preſque toujours un très-bon ſigne pour la guériſon du mal.

Si vous voulez ſuivre la méthode des Maréchaux qui n'eſt pas la plus sûre, vous ferez entourer la tumeur d'une raye de feu, faire une croix au travers du cercle, & appliquer un bouton de feu au milieu, large d'un pouce & percer le cuir; & ſept ou huit dans le cercle qui ſeront aſſez profond pour percer le cuir: puis graiſſer tous les jours le tout d'un onguent fait de quatre onces de baſilicum, deux onces de thérébentine, faire fondre le tout enſemble, puis ajoutez quatre onces de vieille thériaque, & deux onces d'huile de rhuë, mêlez bien le tout ſur le feu, & en frottez tous les jours à chaud; l'huile de rhuë a une grande vertu pour attirer ou réſoudre ces ſortes de tumeurs pour faire tomber l'eſcarre, & faire ſortir par les ouvertures du feu les mauvaiſes humeurs contenues dans la tumeur.

Il eſt néceſſaire avant l'application du feu de ſaigner le Cheval à la veine du col du côté droit en petite quantité, environ une livre & demie, afin de ne point affoiblir la nature qui a beſoin de toutes ſes forces pour réſiſter au venin, mais ſeulement pour faire révulſions; le lendemain s'il n'a point de fiévre ni de battement de flanc extraordinaire, on lui donnera le breuvage ſuivant.

Breuvage confortatif pour l'Avant-Cœur.

Prenez bayes de laurier, de genévre, & racine de zéodaire de chacun deux onces, du galanga deux onces, gentiane & racine d'angelique de chacune deux onces & demie, myrrhe une demie once, cubebes une demie once, ſaffran un ſcrupule.

Mettez-le tout en poudre fine, & en donnez deux cuillerées au Cheval dans une chopine de vin d'Eſpagne, avec deux onces de conſerve de roſes & deux dragmes de thériaque vieille, puis le promenez pendant une demie-heure, & empêchez qu'il ne mange deux heures avant & autant après; ce qui ſera aſſez aiſé, car les Chevaux qui ont ces maux un peu violens, ne mangent guéres.

Si vous avez de la poudre thériacale, ou de l'opiate de Kermes, elles tiendront lieu de cette poudre; vous pourrez donner deux onces de l'opiate de Kermes, dans laquelle vous mêlerez une demie-once d'aſſafœtida en poudre, ou bien une once de poudre thériacale, & autant ou même le double de confection d'hyacinthe dans une pinte de vin. Au défaut de tout cela une once de bonne theriaque délayée dans une pinte d'eau cordiale bien faite, qui ſera de ſcabieuſe, de canelle,

de ſcorzonere, de chardon beni, le tout fera un bon effet, puis laver le pot & la corne avec encore de la même eau.

Je préfere ce dernier breuvage à tous les autres, quoique très-bon, & il eſt beſoin de le réitérer deux ou trois fois en pluſieurs jours; & quoique le Cheval qui a l'avant-cœur ait la fiévre ou un battement de flanc, je lui donnerois ce dernier remede, & dès le même ſoir un lavement avec une once & demi de policreſte : cela diminuera le battement de flanc; mais pour les autres ci-deſſus, je ne voûdrois pas m'en ſervir lorſque le Cheval a la fiévre ou un grand battement de flanc.

Il y en a qui pour défendre le cœur commencent à traiter ce mal par donner le breuvage que je viens de décrire, qu'ils font préceder & ſuivre par un lavement, & ils font très-bien. On peut auſſi ſe ſervir de la méthode ſuivante.

Prenez un biſtouri ou lancette, percez le cuir ſur l'avant-cœur, en huit ou dix endroits, & mettez dans les trous entre cuir & chair gros comme un ferret d'aiguillette de racine d'élébore noir ou blanc, ſi la tumeur eſt fort groſſe, & graiſſez le deſſus du mal avec les onguens d'Agrippa, d'Althea, & le Thériaque, de chacun parties égales; il faudra mêler le tout enſemble, & en frotter ſouvent la tumeur.

Cette racine d'élébore a la vertu d'attirer au dehors le venin & la malignité de l'humeur; pour cet effet elle cauſera une enflure très-grande, qui eſt l'intention pour laquelle on l'applique, afin de tirer le venin au-dehors, & l'onguent fera venir en maturité cette humeur rebelle & maligne.

Le lendemain il faut donner un lavement avec deux onces de policreſte dans deux pintes de biere lorſqu'elles auront bouilli un gros bouillon, ôtez-les du feu, & ajoutez un quarteron d'huile de laurier, & deux heures après donnez un des breuvages cordiaux.

Si le mal preſſoit beaucoup le Cheval, il lui faut encore tirer une livre de ſang, & lui donner ſouvent des lavemens, comme je les ai déja décrits.

Il faut auſſi faire cheminer de tems en tems le Cheval, afin d'exciter la chaleur naturelle à ſe débarraſſer de ce qui lui nuit, & pour donner facilité à l'humeur de ſortir.

Cette méthode avec la racine d'élébore eſt bonne : le retoire vaut mieux; mais ſouvent à l'un & à l'autre, le mal ne donne pas le tems que les remedes extérieurs ayent fait leur effet; il faut ſur le tout donner de bons cordiaux. Qui auroit de l'eſſence de vipere, une demie-once mêlée avec une chopine de vin d'Eſpagne tous les jours feroit très-bien.

Comme ce mal donne peu de relâche au Cheval, & qu'il ne mange pas, il faudra lui donner un Arman, ou un bon orge mondé, ou le traiter comme il eſt décrit aux Chapitres VI. & ſuivans.

CHAP. CXXXII.

Comme l'huile de rhuë eſt bonne, & à peu de frais, j'ai jugé à propos de vous en donner la deſcription.

Huile de l'herbe nommée Rhuë.

Mettez une livre d'huile d'olive dans un poëlon, ajoutez-y deux poignées de rhuë coupées menu, faites-les cuire lentement, coulez & exprimez l'huile, jettez le marc, ajoutez-y encore deux autres poignées de la même herbe encore coupée, faites cuire comme deſſus, & exprimez; réiterez encore une troiſiéme fois, paſſez, jettez le marc, & conſervez cette huile qui a la vertu d'inciſer, & diriger les humeurs craſſes & viſqueuſes : Elle eſt bonne pour la colique, & pour les douleurs des reins, de la veſſie & du ventre, miſe dans les lavemens : appliquée extérieurement elle ſert à beaucoup de maladies froides; elle eſt capable de réſoudre les groſſeurs dures & froides, qui ont peine à céder aux remedes communs, comme elle eſt chaude, il n'en faut uſer qu'avec connoiſſance de cauſe, & dans les maladies où il n'y a pas à craindre d'inflammation.

Du battement de cœur.

CHAP. CXXXIII.

LE battement de cœur ou palpitation, eſt un mouvement violent & précipité du cœur oppreſſé qui ſe veut délivrer de ce qui lui eſt nuiſible : la cauſe la plus ordinaire de ce travail eſt une vapeur ou fumée maligne, qui procede en partie de l'humeur mélancolique, lorſqu'elle croupit dans les veines, & pas dans la grande artere, qui fait le battement de cœur : la mauvaiſe nourriture, & les fatigues extraordinaires, les eaux corrompues, & tout ce qui cauſe chaleur ou obſtruction, ſont les cauſes de cette maladie.

Le battement de cœur eſt aiſé à appercevoir, car lorſque le cœur palpite, il ſemble qu'à l'endroit qui eſt entre l'épaule & la ſangle, il doit rompre les côtes pour ſortir. Lorſque la palpitation eſt violente le cœur bat ſi fort contre les côtes, que l'on voit viſiblement mouvoir la peau à chaque battement, & ſi l'on approche l'oreille des côtes, on entend dans le corps du Cheval un coup comme d'un marteau, & cela de tous les deux côtés à la fois.

En ce mal les Chevaux mangent les uns plus, les autres moins, & les flancs ne leur battent pas extraordinairement. Les remedes qui

fortifient le cœur, qui réjouissent & animent les esprits, qui dissipent les vapeurs crasses, & qui résistent à leur malignité sont propres pour cette affection.

La saignée est un souverain remede à ce mal: il la faut hardiment réiterer dans le même jour, lorsqu'on voit que le battement continue avec violence.

Ce mal est quelquefois fort violent, mais les bons lavemens souvent réiterés, les saignées & les cordiaux, le guérissent presque toujours: le mal n'est pas ordinairement mortel, s'il n'est joint à la fiévre, ce qui n'arrive pas souvent.

Pour les cordiaux vous avez la poudre cordiale, les pelotes cordiales, l'opiate de Kermes, la poudre du Lieutenant, deux ou trois prises de l'une ou de l'autre, selon la grandeur du mal: que s'il y a grand battement de flanc avec la palpitation, il faut donner une pinte d'eau cordiale, de scorzonere, de scabieuse, de chardon beni, & de roses avec une once de confection d'hyacinthe sans musc ni ambre, & une pelote cordiale en poudre, mêler le tout ensemble, le donner au Cheval, & rincer le pot & la corne avec un demi-septier des mêmes eaux cordiales; les cordiaux doivent être donnés tous les jours, ou de deux jours l'un: au défaut de tout cela, on peut se servir du breuvage qui suit.

Remede pour la palpitation.

Prenez bourrache, buglose, melisse, de chacune une poignée, faites-en une chopine de décoction, les faisant bouillir un demi-quart d'heure: puis les ôtant du feu, ajoutez-y deux poignées d'ozeille, laissez refroidir & coulez le tout, étant froid il faut dissoudre dans la colature une once & demie de conserve de roses & demie-once de confection d'hyacinte sans musc ni ambre, & dix grains de saffran: faites avaler le tout tiede au Cheval, & lui donnez deux heures après le lavement qui suit.

Lavement pour le battement de cœur.

Ce lavement est carminatif, ainsi il dissipe les vents, & débouche les obstructions; ce qui donne un grand soulagement aux Chevaux oppressés de ce mal, qui ne vient que de vapeurs & de vents.

Faites trois pintes tout au plus de décoction émolliente avec une once & demie de policreste en poudre; ajoutez y armoise, camomille, rhuë, & melilot de chacune deux poignées: ayant bouilli un

un demi-quart d'heure, paſſez & jettez le marc, remettez ſur le feu avec ſemence de lin & de fenu-grec concaſſées, de chacune deux onces, faites-les bouillir environ un quart-d'heure; puis ayant coulé le tout, ajoutez-y trois onces de bonne huile de laurier, & autant de beurre frais, & une chopine d'urine de vache, ſi vous en pouvez avoir.

Réiterez les lavemens de ſix heures en ſix heures, & le breuvage tous les jours: laiſſez peu manger le Cheval, point d'avoine, mais du ſon mouillé, promenez-le ſouvent en main au petit pas, & vous devez eſperer qu'il guérira.

Quand il ſera quitte de ſon battement de cœur, & qu'il ſera bien remis, il eſt fort à propos de le purger avec une once & demie d'aloës pour un Cheval ordinaire, deux pour un très-grand, une once d'agaric en poudre, & une once d'iris de Florence, le tout ſera mêlé dans une pinte de lait dans le tems qu'on le veut donner au Cheval, qui ſera bridé cinq heures avant, & quatre heures après la priſe; le lendemain le Cheval ſe purgera: il le faut promener de tems en tems, juſqu'à ce qu'il ne ſe purge plus.

Cette purgation ôtera la cauſe du mal, & bien-tôt le Cheval ſera remis; il lui faut donner de l'avoine lorſqu'il ne purgera plus.

Lavement carminatif.

Faites trois pintes de décoction émolliente ordinaire, mettez dedans trois ou quatre onces de l'huile carminative & purgative décrite dans la ſeconde eſpece de tranchées, ou un quarteron d'huile de laurier & deux onces de beurre, faites du tout un lavement.

Le remede précedent eſt univerſel, tant le breuvage que le lavement pour la palpitation provenante pour quelque cauſe que ce ſoit indifferemment; mais ſi vous connoiſſez que la cauſe provient de quelque principe certain, il faut agir comme nous le dirons.

Si c'eſt en Eſté, & que vous ſoupçonniez de la chaleur extraordinaire en votre Cheval, vous lui tirerez du ſang de la veine du col, & le mettrez dans l'eau juſqu'au col, ſi vous pouvez une heure durant, pendant ce tems vous lui préparerez ce breuvage.

Prenez eau de ſcorzonere, de ſcabieuſe, de chicorée amere, & de roſe, un verre ordinaire de chacune: mêlez-les enſemble, & y ajoutez une once de crême ou criſtal de tartre en poudre, & quatre onces de ſirop de ſuc d'ozeille, ou violat au défaut: donnez-lui le tout par la bouche, ou bien une once de ſoufre fuſible ou policreſte, dans une pinte de vin, & le promenez une heure, ou moins, s'il manque de force, enſuite donnez-lui un des lavemens ſuivans.

Il eſt bon de mêler parmi ſa boiſſon ordinaire le febrifuge que je décrirai dans la fiévre putride & continue.

Lavement pour battement de cœur où il y a chaleur.

Faites une décoction avec les herbes émollientes, le policreste en poudre une once & demie, & les racines d'ozeille & de buglose, avec les semences de concombre, de courges, de citrouilles, & de melons grossierement concassées, & un peu d'anis, ajoutez dans trois pintes de ladite décoction un quart de livre de beurre frais sans sel, quatre onces de cassonade, demie-livre d'huile rosat, pour un lavement.

Autre lavement rafraîchissant.

Prenez deux pintes de petit lait de vache, dans lequel vous ferez bouillir les herbes émollientes pendant un demi-quart d'heure, avec deux onces d'anis en poudre : ajoutez à la colature six jaunes d'œufs, un quart de livre de beurre avec demie livre de miel violat, & une once de sel gemmé en poudre, ou sel commun au défaut, pour un lavement.

Si vous jugez que le Cheval ne soit pas trop échauffé, & que ce soit en hyver, vous ne tirerez point de sang, si ce n'est dans une grande oppression, pour lors vous en ferez tirer aux ars ou au plat des cuisses, & vous userez de ce breuvage.

Partie des lavemens & breuvages, pour la palpitation où il y a grande chaleur, peuvent servir pour rafraîchir les Chevaux fort échauffés, quoiqu'ils n'ayent pas de palpitation ; mais prenez garde de ne point trop rafraîchir : je l'ai dit fort souvent, qu'il n'en est pas de même aux Chevaux comme aux Hommes ; vous connoîtrez qu'ils n'ont pas besoin de rafraîchissement, lorsque le poil leur hérissera par l'usage des remedes qui sont rafraîchissans, qu'ils se dégoûteront, ou qu'ils prendront quelque tremblement : si cela arrive, il faut cesser de rafraîchir, & leur donner des poudres cordiales, ou le breuvage cordial qui suit.

Breuvage cordial pour la palpitation.

Prenez les herbes de chardon beni, de sauge & de romarin, de chacune demi-poignée, faites une chopine de décoction faisant bouillir les herbes demie-heure, dans trois demi-septiers d'eau ; puis les coulez, & y ajoutez une chopine de vin blanc, & les poudres suivantes, bayes de genévre, aristoloche ronde, myrrhe & raclure d'yvoire, de chacune une dragme, galanga, canelle & girofle de chacun un scrupule, & six grains de safran : donnez le tout tiede au Cheval, promenez-le une demie-heure, & deux heures après donnez-lui un lavement carminatif, comme nous l'avons décrit ci-devant.

Continuez à le traiter de cette méthode, vous conformant au tems & à l'occasion, pour sa nourriture le son lui est bon, le foin & le pain de froment; les Chevaux ne meurent guéres de cette maladie : le mal est quelquefois fort violent, mais il disparoît bien-tôt pour revenir une autre fois.

CHAP. CXXXIII.

De la fiévre des Chevaux.

CHAP. CXXXIV.

LA fiévre des Chevaux est une chaleur étrangere & extraordinaire dans tout le corps, qui vient d'une ébulition ou fermentation violente des humeurs; cette chaleur est contraire & opposée à la chaleur naturelle, qui est affoiblie & hors d'état de faire ses fonctions; je ne puis pas mieux la comparer qu'au vin qui bout dans le tonneau; cette liqueur s'agite, se remue, s'échauffe, s'étend, en un mot se fermente, & si elle n'a pas assez d'espace, rompt tout ce qui lui fait obstacle, elle remplit tout de fumée & de vapeurs, elle est trouble & confuse, sans y pouvoir discerner la moindre goutte de vin; mais a près ce désordre, tout ce qu'il y a d'impur se sépare, la lie va au fond, une certaine crasse flotte dessus, & tout autour du vin il s'y fait une croute qui s'attache au vaisseau; voilà l'idée & l'image de la fiévre. Lorsque le sang vient à bouillir & fermenter extraordinairement, par quelque cause que ce soit, il s'agite avec déreglement, il s'enfle & se dégorge souvent des vaisseaux qui ne peuvent le contenir, il s'échauffe sensiblement, il remplit tout le corps de fumées & de vapeurs, d'où vient l'étourdissement de tête; il est si confus, qu'on ne tire souvent que de la boue au lieu de sang, & si la nature en est maîtresse, elle sépare le mauvais d'avec le bon, & le rejette comme inutile; cela étant, il ne faut pas s'étonner si dans la fiévre on sent une chaleur brûlante, s'il y a de la soif extrême, si le corps est pesant & assommé, si la respiration est difficile, si les arteres & le cœur battent avec excès, s'il s'y rencontre tant d'autres accidens qui la font aisément connoître; ce seroit une grande entreprise pleine d'ostentation, mais sans fruit, d'exagerer toutes les causes, toutes les differences, & toutes les suites de la fiévre. Mon dessein n'est pas d'entrer dans ce détail, parce que peu de gens s'en soucient, & peut-être qu'ils ont raison : je me contenterai de n'obmettre rien de ce qui est nécessaire à la guérison de cette maladie, qui est très-importante dans les Chevaux, puisqu'ils en meurent pour l'ordinaire.

Les observateurs de l'urine jugent par cet échantillon de ce qui se passe dans le corps, & du progrès de la nature; mais il estdiffi-

Chap. cxxxiv.

cile de faire ces obſervations aux Chevaux, par la difficulté qu'il y a d'avoir de leur urine en tems dû.

Toutes ces diſtinctions de fiévres, quotidienne, tierce & quarte, &c. n'ont point de lieu ici, nous en conſidererons ſeulement de trois ſortes.

Fiévre ſimple.

La premiere eſt une fiévre ſimple, ſans pourriture d'humeurs, & ſans affection conſiderable d'aucune partie : elle vient d'une legere ébulition de ſang échauffé. Comme elle eſt accompagnée de peu d'accidens, elle eſt aſſez aiſée à guérir : elle a ſouvent ſon ſiége en la propre ſubſtance du cœur, ou aux poulmons, à la ratte, au foye, ou au ventricule ; c'eſt cette ſorte de fiévre qu'on guérit aux Chevaux : car comme il n'y a aucune pourriture pour en entretenir le foyer, on la peut guérir avec des médicamens faits & appliqués à tems & à propos, & lorſqu'on y procede avec méthode.

Fiévre putride & humorale.

La ſeconde eſpece eſt une fiévre avec pourriture d'humeurs, & avec une notable affection dans quelque partie, ſoit interne, ſoit externe : Celle-ci eſt ſi violente, qu'à peine un Cheval en rechappe. Comme les Chevaux ne ſont pas fort ſujets à la fiévre, il faut croire qu'elle ne leur vient que par une cauſe fort violente : les animaux ont cela d'avantageux ſur l'homme, qu'ils ſont plus réglés dans leurs appetits naturels, leurs alimens ſont ſimples, leur boire ne trouble point leur cerveau, & leur exercice contribue à leur bonne ſanté.

Fiévre peſtilentielle.

La troiſiéme eſpece de fiévre eſt la peſtilentielle, qui fait bien du ravage en peu de tems : elle abbat les forces en un moment, & le mal ne trouvant point de réſiſtance, n'eſt pas de longue durée : elle vient ou par une morſure, ou piqueure de bête venimeuſe, ou pour avoir pris des alimens empoiſonnés, ou par l'infection de l'air, qui eſt quelquefois ſi grande, qu'on voit mourir tous les Chevaux d'une écurie.

Des cauſes & des ſignes de la fiévre.

Chap. cxxxv.

Les cauſes ordinaires de la fiévre, ſont toutes les choſes qui peuvent contribuer à l'ébulition & fermentation des hu-

meurs, comme tout ce qui échauffe, ſoit exercice violent, ſoit l'uſage d'alimens chauds, principalement en été : par exemple, tout ce qui contribue à la plenitude, car dans une trop grande repletion la nature n'eſt pas maîtreſſe des humeurs qui lui réſiſtent & qui croupiſſent, ce qui cauſe leur pourriture & leur ébulition : comme auſſi tout ce qui bouche les paſſages, tant par l'évacuation des excremens, principalement de ceux de l'habitude du corps, qui ſont en très-grande quantité, que pour le cours libre & naturel du ſang qui paſſe tant de fois le jour du cœur aux arteres, & des arteres aux veines, & de celles-ci au cœur ; ainſi un Cheval échauffé qu'on expoſe à un air froid, ou qui boit de l'eau vive, pour peu de diſpoſition qu'il y ait, eſt fort ſuſceptible de la fiévre : enfin, tout ce qui peut troubler l'œconomie du corps, eſt capable de donner la fiévre.

Les ſignes de la fiévre, ſont reſpiration fréquente & difficile, avec de grands battemens de flanc, chaleur à la bouche, à la langue & par tout le corps, les lévres & les oreilles pendantes & baſſes : les veines enflées : De plus le Cheval chancelle en cheminant, il ne ſe couche que rarement. S'il ſe couche, il ſe releve d'abord, ne pouvant demeurer couché, à cauſe qu'il a en cette poſture plus de peine à reſpirer que lorſqu'il eſt debout ; il perd abſolument le manger, ou ne mange que par boutade : le cœur lui flotte & bat contre les côtes : il a les yeux triſtes & luiſans, il chemine avec peine, il ne regarde point ceux qui approchent de lui, il ne tourne point la tête çà & là pour écouter le bruit qu'on fait près de lui ; enfin il demeure immobile, comme un Cheval hebeté qui n'a aucun ſentiment & qui ne ſe ſoucie point de lui-même, & par tout ſon corps on ſent une chaleur âcre & pénétrante, & il donne toutes les marques d'une grande maladie.

Les maximes générales qu'il faut obſerver au Cheval qui a la fiévre, ſont de le nourrir fort peu ; ſi dans trois jours un Cheval n'en eſt guéri, ou s'il n'a quelque intermiſſion, il court grand riſque de mourir, & ainſi il peut bien jeûner, ou tout au moins peu manger pendant ce tems. Hypocrate dans ſes Aphoriſmes nous l'enſeigne en ces mots. *Cum in vigore eſt morbus, tunc tenuiſſimo victu uti licet.*

C'eſt en quoi ceux-là péchent, qui voyant un Cheval qui n'a point voulu manger de vingt-quatre heures, quoiqu'il ait la fiévre, lui donnent du lait & des jaunes d'œufs ; c'eſt une nourriture qui ne vaut rien au Cheval malade, & qui augmente la fiévre, outre qu'ils ne peuvent donner cette nourriture qu'avec la corne

qui empêche la liberté de respirer, & qui agite le Cheval qui a besoin de repos : il faut donc se contenter d'essayer à lui faire manger quelque chose de lui-même, quoiqu'en petite quantité ; il vaudra mieux pour le Cheval, que tout ce que vous lui donnerez avec la corne dans le tems qu'il a la fiévre.

Une maxime très-importante dans les fiévres, est de ne point souffrir qu'on donne au Cheval aucune medecine purgative, car dans cette confusion d'humeurs la nature ne peut évacuer les méchantes, sans les avoir séparées d'avec les bonnes, ce qui ne se fait qu'avec le tems ; outre que la purgation échauffe, travaille & donne de la douleur aux intestins, qui est capable de leur causer inflammation : il faut encore observer que le Cheval soit presque toujours au mastigadour hors du tems qui lui est nécessaire pour manger quelque chose.

Remede pour la fiévre simple.

La premiere espece de fiévre, que nous avons nommée simple, ne doit point donner tant d'appréhension : on la guérit presque toujours en cette maniere : il faut promptement saigner le Cheval du côté droit à la veine du col, & lui tirer environ trois livres de sang, & le même jour lui donner le lavement suivant.

Lavement.

Prenez trois pintes d'eau, jettez dedans deux onces de policreste, deux poignées d'orge entier, faites-les bouillir un bouillon, puis ajoutez-y mercuriale, blettes, feuilles de violettes & de parietaire de chacune trois poignées : faites bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure, ôtez la décoction du feu, laissez à demi refroidir, & l'ayant coulée, ajoutez-y lenitif fin trois onces, huile rosat un quart de livre, donnez le tout tiede.

Une heure après qu'il aura rendu son lavement, faites-lui mâcher une pilule gourmande, & prenez deux onces de foye d'antimoine en poudre dans une pinte de biere ou de ptisane : cela pourra pousser par les urines sans causer aucune chaleur.

Le lendemain il faudra frotter tout le corps du Cheval avec des bouchons, afin d'ouvrir les pores du cuir, & obliger les fumées ou excremens de la troisiéme coction de s'évaporer, qui surchargeroient le sang qui a besoin de liberté.

Pour sa boisson, il faut faire bouillir de l'eau, & y fondre dedans quatre onces de cristal mineral, ou sel policreste, & l'ayant laissé refroidir, il faut y mêler un peu de farine, pour la blanchir, & en

laisser boire au Cheval tout autant qu'il en voudra ; cette boisson tempere l'ardeur des visceres, résiste à la pourriture, & ouvre les passages. De plus elle appaise ce bouillonnement ou fermentation qui est la cause ordinaire de toutes les fiévres, & l'évacue par les urines, qui est le véritable endroit pour la faire sortir.

Pour son manger, il lui faut donner des feuilles de vignes, de la chicorée, des laitues, du chiendent, peu ou point de foin, encore moins d'avoine, elle resserre trop le ventre, & l'échauffe, & fait des excremens fort durs ; le Cheval mangera peu, mais il n'importe, pourvû que le mal ne dure pas long-tems ; s'il passe trois jours, il faut lui attacher au mastigadour un linge, avec assa fœtida & sabine concassées grossierement, de chacune le poids d'une demie-once, réglisse rapée une once, autant de sucre, & lui faire mâcher souvent : il se déchargera le cerveau, & aura envie de manger de lui-même, ce qui est le meilleur : on pourra ensuite lui donner du son mouillé avec le foye d'antimoine en poudre, ce qui le fera bien manger assurément.

Si l'appetit ne revient point, il faut lui faire prendre avec la corne de l'orge mondé sans beurre ni sel, qui le nourrira & humectera ; on fait cet orge avec de l'eau, étant cuit, on le passe, & on y met du sucre à discrétion. L'orge doit cuire cinq heures à feu lent.

A Paris on trouve de la farine d'orge chez les Grenetiers, il faut en prendre cinq quarts de livre, la tamiser pour ôter le gros son, & du reste avec deux pintes d'eau en faire de la bouillie, qu'il faut faire cuire jusqu'à ce qu'elle s'épaississe, lors ajoutez deux onces de sucre, & faites avaler le tout tiéde au Cheval, cela suffira pour le nourrir vingt-quatre heures, au bout de ce tems vous recommencerez.

Il est souvent nécessaire de réiterer la saignée quand le mal ne diminue pas, la continuation des frictions & lavemens est toujours profitable.

Il est très-important pour guérir la fiévre, de sçavoir de quelle cause elle vient, car si c'est d'avoir souffert du froid & du serein, il faudra souvent réiterer les frictions, & tenir le Cheval couvert, lui donnant souvent des lavemens ; si son mal vient d'avoir souffert d'extrêmes fatigues, il lui faut souvent présenter à boire de l'eau qui ait bouilli, & ensuite mettre dedans une poignée de farine d'orge, & lui donner des feuilles de vigne, si c'est au tems & qu'il en veuille, ou bien il faudra le nourrir avec des panades ou pain cuit, bien clair, sans graisse, beurre, ni sel, mais seulement avec du sucre.

CHAP. CXXXV. S'il a la fiévre pour avoir mangé des vivres corrompus, il sera bon de réiterer la saignée, & de donner des lavemens avec une décoction émolliente, dans laquelle vous mettrez une poignée de fiente de pigeon bien pilée, une demie livre de beurre salé, & une chopine de vin émétique.

Je me suis toujours bien trouvé de l'usage du vin émetique dans des lavemens, mais il n'en faut pas abuser; comme les fiévres sont fort dangereuses, souvent on accuseroit le remede, & non pas la violence du mal.

Cette sorte de fiévre demeurant simple, sera guérie sans doute par ces remedes; mais elle dégenere souvent en putride.

Remede pour la fiévre putride.

CHAP. CXXXVI. CEtte fiévre est plus ordinaire en été qu'en autre tems, particulierement dans les pays chauds, aux jeunes Chevaux plus souvent qu'aux vieux, & sur-tout à ceux qui sont vigoureux & de legere taille. On la connoît en ce que la langue & le palais du Cheval sont noirâtres, secs & arides, & qu'il a grande chaleur par tout le corps; que la tête est toujours basse, les yeux rouges, & l'haleine chaude & âcre, qu'il a grand battement de cœur, le Cheval chancelle en cheminant, à cause des vapeurs qui montent au cerveau, qui lui causent une grande douleur, & demeure la tête basse comme tout hebeté, avec des yeux qu'il peut à peine tenir ouverts.

D'abord il faut tirer du sang, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre; sçavoir tantôt du col, des temples ou larmiers, tantôt des ars, des flancs & du plat des cuisses.

La saignée diminue l'abondance des humeurs, leur donne de l'air, facilite leur mouvement, empêche la rupture de quelque vaisseau, diminue en quelque sorte l'ébulition, tempere la chaleur, & ôtant une partie de ce qui nuit, elle donne moyen à la nature de dompter le reste.

Pour la nourriture, il suffit de donner au Cheval seulement ce qui le peut empêcher de mourir de faim; l'orge en verd, si c'est au tems, le chientdent, les bouts de feuilles de vigne sont fort propres; au défaut de cela, un peu de son mouillé, du pain, & très-peu de foin.

Pour sa boisson, il faut dissoudre deux onces de tartre blanc en poudre fine, dans deux pintes d'eau qu'on fera bouillir pendant un quart-d'heure, & qu'on versera après dans un sceau d'eau, avec une

une poignée de farine d'orge: on lui en donnera autant qu'il en voudra boire. Et comme dans les fiévres les Chevaux ſont toujours fort alterés, on peut leur donner un fébrifuge dans leur boiſſon, il contribuera beaucoup à leur guériſon; le ſuivant eſt excellent & à peu de frais.

Febrifuge.

Mettez dans un cocquemar une pinte d'eau, & deux onces de ſel de tartre: faites diſſoudre à chaud, puis verſez dans un ſceau, remettez dans le même cocquemar une autre pinte d'eau avec une once de ſel armoniac en poudre, faites diſſoudre à chaud, puis verſez dans le même ſceau que vous remplirez d'eau commune, faites boire de cette eau au Cheval; & s'il la refuſe, parce que le goût de l'eau ſera trop changé, mêlez parmi une jointée de farine d'orge: cela temperera l'ardeur de la fiévre, appaiſera la fermentation & bouillonnement de l'humeur, & mettra le Cheval en état d'uriner beaucoup, & d'être merveilleuſement ſoulagé: toutes les fois qu'on lui donnera à boire, il faut y mêler toujours de ce fébrifuge. Si l'on ſe ſert de ce remede, il ne faut pas mêler du criſtal mineral, ni autres, pour ne pas confondre les remedes, puiſque ce fébrifuge vaut mieux que l'autre.

Tenez toujours le Cheval au maſtigadour, hors dans le tems que vous voulez lui donner quelque choſe, & avec un linge attaché à ſon maſtigadour, demie-once d'aſſa-fœtida en poudre, & demie-once de ſabine en poudre, & les matins & les ſoirs donnez-lui des lavemens comme il ſuit.

Pour les remedes par la bouche aux Chevaux qui ont la fiévre, il n'y en a point d'autre que les eaux cordiales, leſquelles par leurs qualités eſſentielles fortifient le cœur, afin qu'il puiſſe réſiſter à la malignité qui accompagne cette chaleur étrangere, qui travaille à détruire la naturelle; & pour cela on en prend environ trois chopines, qui par leur humidité appaiſent, ou tout au moins temperent ce feu interne qui fait la fiévre. Prenez donc trois chopines d'eau de ſcabieuſe, de chardon beni, de ſcorzonere, & d'ulmaria ou reine des prés, délayés parmi une once de confection d'alkermes, & faites avaler le tout au Cheval, & réiterez le lendemain s'il eſt beſoin.

Et ſur toutes choſes donnez force grands lavemens avec policreſte, deux, trois & quatre tous les jours, s'il eſt beſoin, rien ne leur donne plus de ſoulagement que ce remede.

Chap. CXXXVI.

Lavement pour la Fiévre.

Prenez cinq chopines de petit lait de Vache, deux onces de ſcorie de foye d'antimoine en poudre fine, faites bouillir deux ou trois gros bouillons, ôtez du feu, & ayant coupé menu deux pommes de coloquinte, mettez-les dans le petit lait d'abord qu'on l'ôte de deſſus le feu, laiſſez à demi refroidir, & paſſez par un linge, preſſez & jettez le marc, ajoutez à ce qui ſera paſſé un quarteron de beurre, & donnez le tout tiede au Cheval. Comme ce lavement eſt purgatif, il évacuera des matieres dont le Cheval ſera ſoulagé ſans l'échauffer; mais il ne faut pas ſe ſervir tous les jours de ce remede, mais bien de celui qui ſuit: on le peut donner pluſieurs fois le jour.

Autre Cliſtere pour la Fiévre.

Dans une décoction émolliente ordinaire faite avec une once & demie de policreſte mis avec les herbes, & à laquelle vous ajouterez de la ſemence de fenouil concaſſée qu'on y fera encore bouillir, avec deux poignées d'orge entieres, vous mêlerez, après l'avoir coulée, quatre onces d'huile roſat & autant de violat, & deux onces de *benedicte* laxative, ou trois onces de caſſe mondée.

Ce lavement composé en cette maniere, attirera l'impureté contenue dans les inteſtins, & ſoulagera les parties ſuperieures.

Il ſera bon au Cheval qui a la fiévre de le frotter à rebour de poil pour ouvrir les pores, & donner iſſue aux vapeurs fuligineuſes contenues ſous le cuir, & ainſi faire tranſpirer le corps.

Avec ces remedes j'ai vû guérir quelques Chevaux; ils ont été inutiles à d'autres: Mais lorſque j'ai connu que ſans relâche & intermiſſion un Cheval a gardé la fiévre violente pendant trois jours, je n'y prens plus d'autre peine, & n'y fais autre dépenſe que de l'envoyer à la voirie: car je n'en ai vû réchapper aucun, quoiqu'ils ayent encore vêcu cinq ou ſix jours, parce que pendant le tems des trois jours qu'il a eu la fiévre, elle lui a brûlé & conſommé tout le foye, ce qu'on peut facilement vérifier aux Chevaux qui ſont morts de la fiévre, les faiſant ouvrir.

De la Fiévre Peſtilentielle.

Chap. CXXXVII.

ON traite cette fiévre d'une autre maniere; car il ne s'agit ici que de fortifier la nature, & de corriger la malignité du venin qui fait le déſordre: comme il a été la cauſe de la fiévre, celui-là ceſſant, elle s'éteindra peut-être.

Pour ce faire, il faut donner des lavemens fréquens, des prises de pelotes cordiales, d'opiate de Kermes de tems en tems, & agir à peu près comme je l'ai ordonné aux Chevaux qui ont l'avant-cœur.

J'ai vû une grande mortalité de Chevaux en Allemagne ; peu de ceux qui furent attaqués en réchapperent, à tous presque il couloit des yeux quantité d'eau : ils avoient la fiévre & un grand dégoût, le bout des oreilles froid, & des flegmes jaunes & vertes leur fluoient par les nazeaux.

Au commencement on pratiqua beaucoup de remedes en vain ; mais enfin j'inventai un remede avec lequel on en guérit un grand nombre.

Remede.

D'abord qu'on s'appercevoit du mal, on tiroit du sang au Cheval avant que de le faire boire. S'il avoit bû, on attendoit au lendemain : deux ou trois heures après la saignée, on délayoit de la theriaque recente composée depuis trois mois, & de l'aloës épatique en poudre, de chacun une once, confection d'hiacinthe & d'alkermes sans musc ni ambre, de chacun demie once, dans une pinte de décoction faite avec scabieuse, chardon beni, & veronique de chacune une bonne poignée. Quand on pouvoit avoir les eaux distilées desdites herbes, elles faisoient mieux que la décoction, & on les donnoit au Cheval, l'ayant tenu bridé depuis la saignée environ deux heures, & autant après, & le promenant une demie heure : le lendemain & les jours suivans l'on donnoit des lavemens ; & selon que le mal preissoit, on le réiteroit quelquefois : je faisois donner à la seconde prise seulement la moitié de la dose du theriaque & de l'aloës, & des confections; mais on ne diminuoit pas la dose ni la quantité de la liqueur : les Chevaux guérissoient tous avec ce remede, qui peut-être ne réussira pas en d'autres rencontres.

J'ai ordonné la theriaque composée depuis trois mois, parce qu'elle n'a pas acquis tant de chaleur qu'elle en acquiert par le tems, où toute la vertu rafraîchissante de l'opium qui entre en sa composition s'évanouit.

Le mitridate & l'orvietan, la theriaque diatessaron, l'opiate de Kermes, la confection d'hiacinthe & d'alkermes sans musc ni ambre, sont excellens contre les fiévres pestilentielles, comme aussi les cordiaux que j'ai ordonné ci-devant.

Quand ce mal vient de l'air, & que votre écurie est infectée, il faut avoir soin de retirer promptement le reste de vos Chevaux,

& de ne les y pas remettre, sans la parfumer par égles parties de soufre, de salpêtre, & le double d'antimoine & de poix: On peut, si on veut, prendre un fagot de genévre tout vert, le faire brûler dans l'écurie, les portes & fenêtres closes, ce sera un très-bon parfum: il faut blanchir les murailles, laver les créches, & bien nettoyer tout. Pour les morsures de bêtes venimeuses, voyez le Chapitre de la rage. Et pour le poison avalé, il faut faire prendre beaucoup d'huile, & se servir d'orvietan & de theriaque, ou de l'opiate de Kermes. Les pelotes y sont bonnes; mais si c'est de l'arsenic qu'il ait avalé, ayant l'estomach vuide de mangeaille, & qu'il ait sejourné seulement une heure dans l'estomach du Cheval, il faut qu'il en créve, quelque remede qu'on y fasse: la raison est évidente, parce que dans ce tems-là il se sera attaché, & aura brûlé & consommé la partie où il s'est attaché. Le seul & premier remede seroit de faire avaler au Cheval deux livres de bonne huile d'olive pour émousser & amortir l'acrimonie de l'arsenic, & au bout de deux ou trois heures en donner encore une livre.

Pour les Chevaux guéris de la Fiévre.

Lorsque la fiévre travaille un Cheval, il ne lui faut pas donner de purgation, ce seroit vouloir ôter la lie du vin pendant qu'il bout; elle ne peut être utile qu'en deux façons; pour ôter quelque matiere flottante dans l'estomach & dans les intestins, qui soulageroit à la verité un Cheval si elle étoit dehors; mais comme elle n'est pas le siege de la fiévre, ce soulagement seroit peu considerable, en comparaison du dommage que la nature en recevroit par la chaleur & par l'acrimonie du remede, & par le mouvement contraire. L'autre occasion où la purgation est utile, est quand la nature après l'agitation des humeurs durant la fiévre, separe ce qu'il y a d'impur d'avec le pur, pour lors elle est néceſſaire; car souvent la nature ayant appaisé le trouble, se trouve assez paresseuse ou affoiblie, pour ne pas jetter dehors son ennemi qui ne dit plus mot; mais c'est un levain qui dans la suite se pourroit réveiller & causer une rechute souvent plus dangereuse que la premiere maladie. Il est donc à propos quand vous voyez le calme, de songer à purger le Cheval: Les purgatifs sont les remedes pour lesquels la nature a de l'aversion; quand ils sont dans le corps ils agissent contre les parties les plus proches; & la nature sentant cet ennemi, fait effort pour le repousser, & dans cet effort pousse tout ce qui lui nuit, comme si la medecine en operant, l'avoit réveillée & avertie de son devoir. Il ne faut pas chercher ces marques de coction & de séparation des humeurs dans les urines des Chevaux, ni dans

leurs excrémens, vous n'y verrez aucune marque qui vous fasse connoître la victoire de la nature : il suffit de voir le calme après la tempête ; vous pouvez alors avec sûreté vous servir des remedes purgatifs : il est pourtant bon pendant quelques jours d'user de quelques remedes rafraîchissans, comme le policreste donné dans le vin, pour éteindre le reste du feu qui demeure dans les cendres après l'embrasement, & de réparer les forces par une bonne mais legere nourriture. C'est un abus de croire que l'abondance des alimens répare la vigueur & donne la force : s'il y en a trop, ils ne peuvent être digerés ; sans digestion ils ne peuvent profiter, & causent un très-grand désordre. Après avoir remis un peu le Cheval, vous le pourrez purger avec un remede qui puisse moins incommoder la nature. Il en est de plusieurs façons ; mais l'experience nous doit apprendre à rejetter ceux qui ne réussissent pas, & à nous servir de ceux qui satisfont nos intentions. Le policreste purgera *per Epicrazim*: Je crois qu'il y auroit bien de la peine à discerner l'humeur qui péche, & que ce seroit être trop scrupuleux de choisir des remedes spécifiques pour la bile & pour la pituite, ou pour quelqu'autre humeur. Pour moi je me suis bien trouvé du remede suivant, que je vous propose comme un des meilleurs dont vous puissiez vous servir.

Purgation pour un Cheval guéri de la fiévre, & pour tout autre.

Prenez du tartre blanc en poudre, & du nitre fin, de chacun deux onces ; mettez dans un plat de terre, & y mettez le feu avec un charbon allumé : après que le tout sera brûlé laissez refroidir, pilez fin, & mêlez une pinte d'eau & autant de vin blanc, avec quatre onces de sené, & laissez infuser toute la nuit à froid.

Mettez dans un mortier demie once de scamonée pour un Cheval de taille ordinaire; s'il est fort grand, ajoutez encore un gros de scamonée, pllez-la fort fin, puis ayant passé & bien exprimé votre infusion ci-dessus, mêlez dans le mortier demie-livre de miel mercurial, & avec le pilon, incorporez-le bien avec la scamonée, puis mêlez l'infusion ci-dessus, avec ce miel & scamonée, en remuant peu à peu avec le pilon. Finalement mêlez bien toute l'infusion, & donnez le tout au Cheval qui doit être bridé quatre heures avant la prise, & trois heures après.

Ne donnez au Cheval que du son mouillé au lieu d'avoine, & le promenez en main une heure, vingt-quatre heures après qu'il aura pris la medecine pour le faciliter à purger.

Ce remede est d'autant meilleur qu'il n'échauffe point ; il évacue

Chap. CXXXVII. puiſſamment : les infuſions ne peuvent échauffer comme font les drogues données en ſubſtance ; mais auſſi rarement font-elles évacuer un Cheval, néanmoins celle-ci fera un bon effet, quoique le ſené ne ſoit pas donné en poudre ; mais la ſcamonée & le miel mercurial feront l'effet, parce que le ſel de tartre ouvre & fait penetrer la décoction dans la feuille de ſené pour en tirer le ſel eſſentiel, qui eſt ce qui purge les Chevaux.

On peut donner cette medecine aux Chevaux d'un temperament de feu, qu'on craint d'échauffer & d'enflammer, quand ils ont beaucoup fatigué, & qu'ils ont beſoin d'être purgés.

Catholicum excellent pour les cliſteres ou lavement des Chevaux.

Chap. CXXXVIII. PRENEZ iris de Florence demie livre, ſené, aloës fin, & hermodactes, de chacun quatre onces, helebore noir & blanc de chacun deux onces, pignon d'Inde une once, concaſſés toutes ces drogues fort groſſierement, & les mettez dans un grand pot avec trois pintes d'eau, une once d'eſprit de vitriol, & quatre onces de criſtal mineral en poudre, laiſſez infuſer à froid l'eſpace de trois fois vingt-quatre heures, remuant de tems en tems, coulez au travers d'un canevas fort épais, & jettez le marc, puis évaporez à chaleur lente avec un feu clair, en ſorte qu'il reſte environ une pinte de liqueur, ſur quoi vous ajouterez une livre & demie de bon miel commun, & ferez cuire en conſiſtance de demi ſirop, puis vous mettez les poudres ſuivantes bien fines & bien tamiſées toutes en ſubſiſtance, ſçavoir le jalap & turbith, de chacun quatre onces, colloquinte & gomme gutte, de chacune deux onces, ſcamonée une once, fenouil & anis vert de chacun deux onces, faites cuire le tout en remuant ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'il ſoit en conſiſtance d'électuaire.

La doſe ſera de trois onces juſqu'à trois & demie, délayée dans une décoction ordinaire de lavement ſans miel, huile ni autre choſe, & il fera un très-bon effet, évacuant univerſellement toutes les humeurs peccantes & vicieuſes.

Quelque connoiſſance que j'aye des effets d'un remede purgatif, pour l'avoir mis en pratique cent fois, j'ai appréhendé toujours l'iſſue ; car aſſurément le mouvement des purgatifs eſt contraire à celui de la nature, & même la détruit, & ſouvent il y a des aſpects & des oppoſitions dans les aſtres, & des conjonctions dans les temperamens qui leur font faire de ſi grands déſordres, que je les mets en uſage le moins qu'il m'eſt poſſible : il eſt même ſouvent arrivé

que faute d'avoir bien préparé le Cheval, ou si vous voulez, bien observé le Ciel, afin d'en avoir une veritable connoissance, que des Chevaux sont devenus fourbus, & même sont morts par des purgatifs qu'on aura donné cent fois avec succès; mais comme la nécessité ne reçoit point de précepte, on passe sur ces considerations, & on met en usage ceux ausquels on trouve moins de peril, & on observe toutes les précautions qu'on peut; mais pour le lavement, il ne faut pas avoir cette même appréhension; car les plus puissans purgatifs font peu d'effet aux Chevaux donnés par le fondement; celui-ci est un veritable catholicum, c'est-à-dire, universel, propre à porter à l'Armée, où beaucoup de Chevaux meurent souvent, faute d'un lavement fait comme il faut.

CHAP. CXXXVIII.

Du Farcin.

CHAP. CXXXIX.

LE farcin est une tumeur souvent avec ulcere, qui a son principe dans la corruption du sang. Il est causé par un virus, dans lequel consiste le plus ou moins de malignité, & qui rend le farcin guérissable ou incurable; il occupe plusieurs parties du corps. Quand il y a quelque partie considerable pour les fonctions de la vie, qui ne fait pas ce qu'elle doit pour n'être pas dans un bon temperament, ou de n'avoir pas une juste conformation, il faut que l'œconomie du corps s'altere. Si elle est nécessaire pour la sanguification, le sang se trouble & se gâte; & selon la mauvaise constitution de cette partie affectée, il en reçoit bien-tôt une impression qui ne peut être que nuisible; souvent même ce sang acquiert une qualité acide, chaude & corrosive, qui ronge les parties où il croupit; ce qui paroît notablement dans le farcin qui vient presque dans tout le corps, & a son origine non pas d'une corruption acide, & souvent maligne de toutes les humeurs, mais de ce virus qui en a infecté la principale qui est le sang. Ainsi la malignité de l'humeur n'est que l'effet du virus, qui fait tout ce désordre dans le sang. Pour le guérir radicalement, il faut aller à la cause, qui est de clarifier & purifier le sang; & pour y parvenir, je proposerai plusieurs remedes. Van-Helmon dit que la grosse verole aux hommes a pris son origine du farcin des Chevaux, & chacun convient que pour la guérir, il faut résister à son venin qui est ce virus, & en détruire la malignité; ensuite purifier & rectifier le sang, après quoi tous les accidens cessent, de même qu'au farcin.

Lorsque le farcin est inveteré, le sang qui est corrompu de long-tems par le virus qui est dans icelui, acquiert une si grande

acrimonie, qu'il ulcere les poulmons ou le foye, par sa trop grande chaleur & malignité: en cette maniere, lorsque le sang revient du cerveau se jetter, selon l'ordre de la circulation, dans le ventricule droit du cœur, il est poussé de-là dans les poulmons par la veine arterieuse, lorsque le cœur se comprime: les poulmons étant composés d'une matiere spongieuse, de nature froide & humide, sont tellement alterés par les esprits acres & piquans contenus dans ce sang corrompu qui a causé le farcin, qu'ils causent une chaleur étrangere dans les poulmons; de cette chaleur, il suit une corruption des parties les plus foibles, & ensuite ulcere, qui finalement détruit & consomme toute la substance d'iceux: ce qui se verifiera si vous ouvrez un Cheval mort du farcin, qu'il aura fort long-tems supporté, vous trouverez les poulmons tout pourris & lardés d'ulceres qui ont été causés par ce sang échauffé & corrompu: le foye aussi se corrompt & s'ulcere par un sang trop acre & échauffé. Il est donc de très-grande consequence de purifier le sang, de rafraîchir & détruire ce virus qui accompagne le farcin, & qui produit tons les mauvais effets que nous voyons arriver de cette fâcheuse maladie.

Et pour expliquer en deux mots ce que c'est que ce virus, *est aura venenata* ce sont des esprits corrompus qui pénétrent les parties du corps d'un Cheval, avec la même facilité que la lumiere du soleil passe au travers d'un verre; cet esprit sert de levain qui cause la corruption de la partie où il se jette le plus abondamment, & l'on ne peut amortir ou détruire ce virus par des purgatifs, sans l'usage de quelque spécifique.

Un Cheval prend le farcin par la fréquentation de celui qui en est infecté qui lui communique la malignité de ce virus; il lui vient aussi de trop manger d'avoine, sur-tout de la nouvelle; le foin nouveau étant mangé avant qu'il ait sué (qui sera environ deux mois après qu'il est serré dans le grenier) cause le farcin, les exercices trop violens dans les chaleurs de l'été, une seule course trop violente le peut causer, les playes faites au Cheval avec un ferrement qui n'est pas net, & la trop grande abondance de sang, peuvent causer le farcin.

Le farcin vient souvent pour vouloir trop tôt engraisser des Chevaux qui ont extrêmement fatigué, & qui sont maigres & échaussés; le trop de nourriture cause le farcin, si l'on n'a le soin d'exercer médiocrement les Chevaux, & de les saigner souvent.

Le farcin le plus méchant, & plus difficile à guérir, est celui qui fait jetter par le nez; car du moment qu'un Cheval qui a le farcin

farcin, jette par le nez, il mourra bien-tôt, particulierement s'il eſt dégoûté, & que ce qu'il jette ſoit mêlé de ſang, & il en rechappe ſi peu, qu'on les doit tous compter pour perdus, ſi ce n'eſt qu'ils jettent leur gourme, & encore en meurent-ils.

Le farcin qui commence au train de derriere, près des pâturons ou ſur les boulets, même dans les jarrets, & qui remonte en haut & qui ſuit la cuiſſe, eſt des plus difficiles à guérir, d'autant que c'eſt une marque que le corps eſt bien infecté, & que la chaleur naturelle eſt fort foible, puiſque les boutons paroiſſent dans ces extremités ſi éloignées du cœur ; de même les Chevaux que la goutte attaque d'abord près de l'orteil, ou de la cheville du pied, en ſont plus incommodés que les autres auſquels elle commence plus près du cœur.

Le farcin dont les boutons ne viennent point en matiere, mais qui étant crevés pouſſent de la chair d'un rouge brun qui ſurmonte beaucoup, & qui repouſſe de nouveau, quoiqu'on extirpe cette chair, en la coupant avec le feu, ou par des onguens cauſtics ; ces ſortes de farcins ſont fort difficiles à guérir, & ſi on ne travaille puiſſamment au-dedans à détruire le virus, on ne le guérit point.

Les farcins que les Chevaux rapportent de l'armée ont peine à guérir, ou pour mieux dire ne guériſſent que très-rarement, parce que les grandes fatigues, & le défaut ou l'excès de nourriture ſouvent mauvaiſe, corrompue ou gâtée, ont achevé de corrompre le ſang.

Le farcin qui commence à paroître au croiſſant de la Lune, eſt plus rébelle & plus difficile à guérir que celui qui commence au déclin ; car les humeurs ſont moins abondantes & plus foibles ; il en eſt de même de la morve & des javars encornés.

Le farcin qui vient à la tête, eſt le moins dangereux, & le plus facile à guérir de tous, hors qu'il y ait quelque bouton en forme de glande entre les deux os de la ganache qui croiſſe exceſſivement, car pour lors on aura peine à extirper ce bouton, s'il eſt abreuvé d'un flegme qui vient du poulmon par la trachée artere, & il ſera trois ou quatre mois à ſe réſoudre, & la morve eſt bien à craindre.

Les groſſes cuiſſes ſont difficiles à guérir, comme ſont auſſi les cordes dans le fourreau, lorſqu'il eſt enflé & dur, ou que les boutons ſans venir en matiere, crevent en cul de poule avec une chair noirâtre : ceux-là ne guériſſent pas facilement : mais les plus difficiles à guérir, ſont les Chevaux délicats au manger ; car comme

les remedes les dégoûtent, on a de la peine à les traiter, & ne leur pas faire perdre absolument le manger.

Ordinairement quand le premier bouton qui a paru est guéri, quoique le Cheval en ait ailleurs beaucoup, il est en voye de guérison ; cette régle n'est pourtant pas générale.

Le farcin est appellé des Italiens *Verme*, & des Allemands *Wurme*, à cause qu'il semble ronger entre cuir & chair, comme les vers rongent l'écorce des arbres. Il est très-aisé à connoître par les cordes & boutons qui se forment au long des veines & ailleurs.

On le connoît aussi aux tumeurs & ulceres ; d'abord qu'on en apperçoit aux émunctoires, qui sont des glandes situées entre les mâchoires & le col, au poitrail, & aux cuisses près des testicules, propres à recevoir les impuretés & fluxions, on peut juger que c'est du farcin qui est plus ou moins dangereux, selon qu'il est plus ou moins attaché à la chair, & plus ou moins ulceré ; s'il est seulement dans la substance du cuir, & qu'il se puisse mouvoir facilement quand on y touche, & s'il n'a point percé & ouvert le cuir, il est aisé à guérir.

Quand on traite un Cheval du farcin, une des meilleures marques de guérison est lorsque les cordes se détachent du corps, & qu'elles deviennent mouvantes, c'est pourquoi celles qui d'elles-mêmes ne sont pas attachées, seront bien-tôt guéries, pour peu qu'on y apporte de soin.

Ordinairement le Cheval qui a le farcin est assez gay, il boit & mange à l'ordinaire, & ses actions ne marquent point qu'il ait de mal, il est capable de travailler comme auparavant, & même il est bon de le faire travailler modérement pour aider à dissiper une partie du mal, & le pousser au-dehors.

Quelques-uns admettent jusqu'à sept sortes de farcin, & même huit : mais je n'en considere que de quatre sortes, ausquelles toutes les autres se peuvent réduire.

Farcin volant.

La premiere est le farcin qu'on appelle volant : on le connoît par certains boutons qui viennent par tout le corps, tantôt çà, tantôt là, comme des tumeurs qu'on appelle des cloux aux Hommes : On l'appelle volant, parce que les parties qui n'en avoient point, en peu de tems en sont couvertes. Ce farcin cede facilement aux remedes, parce qu'il n'a pas son siége fixé & assuré dans les émunctoires, qui est un lieu d'où il est difficile de le faire sortir, quand il y a pris racine.

Farcin cordé.

CHAP. CXXXIX.

La seconde espece est le farcin cordé, on le connoît par les grosses duretés en forme de cordes qui viennent entre cuir & chair, & sont toujours le long des veines, particulierement de celles du plat des cuisses, de l'encolure, des ars, & le long du ventre : il se fait dans cette corde des tumeurs ou boutons qui s'ulcerent, & qui jettent du pus & de la matiere au-dehors ; les bords des ulceres suivent la couleur & la qualité de l'humeur corrompue : si le sang se maintient, ils sont rouges, s'il dégenere en bile, & que le foye ne sépare pas bien le fiel de la masse des humeurs, ils sont jaunes : si le flegme abonde, ils sont blancs, & ils sont noirs si les humeurs sont brûlées, noires & mélancholiques, qui est le pire de tous.

Farcin à cul de poule.

La troisiéme espece est celui à cul de poule, qui est très-mauvais & très-difficile à guérir : on le connoît par de grosses tumeurs & boutons, qui venant à crever & percer, il n'en sort point d'apostume : mais les bords de l'ulcere sont teints d'un noir rouge, marque du sang aduste & mélancholique, sa ressemblance lui a donné son nom, les bords des ulceres en sont presque toujours calleux & vilains.

Farcin interieur.

La quatriéme est le farcin interieur, qui produit des boutons entre cuir & chair, comme des cloux qui attachent la peau à la chair, quoiqu'il ne paroisse aucune tumeur ou boutons dehors ; si on n'y donne remede de bonne heure, le mal rentre & infecte les parties interieures, & cause la mort.

De cette espece il en est qui s'attache au-dedans du cuir, sans être fixé contre la chair : il vient presque toujours au-devant du poitrail, & guérit très-facilement.

Remedes pour le Farcin.

CHAP. CXL.

POur proceder avec ordre dans la guérison de cette maladie, il ne faut pas songer à guérir l'extérieur, sans avoir travaillé à guérir l'intérieur : à quoi serviroit d'extirper ces tumeurs, & de sécher ces ulceres, si vous en laissiez la cause ? Après cette guérison palliée, le mal reviendroit comme auparavant, ou quelqu'autre pire,

la source n'en étant point tarie : il faut donc autant qu'on peut corriger cette acrimonie des humeurs, en éteindre le virus qui cause la chaleur, évacuer, ou extirper ce qui est corrompu, & fortifier la nature pour la remettre en état de bien faire ses fonctions.

On voit tous les jours des Chevaux guéris du farcin par des remedes dans les oreilles, des sachets pendus au crin, des racines mises sur le front, & autres choses qui ne vont aucunement à détruire la cause du mal, & n'en tarissent pas la source ; mais ils l'arrêtent & le suspendent seulement pour un tems. Puisque la cause du farcin est presque toujours dans le sang corrompu & échauffé, les Chevaux guéris par ces remedes sont quittes du farcin, mais il leur vient ensuite des maux pires que le farcin même ; car ces remedes operent à l'égard du farcin, de même que la racine de *chinchina* agit pour les fiévres quartes ; elle fixe ou suspend les esprits qui la causent, mais elle ne les consomme pas, ni ne les évacue, & la fiévre revient ensuite, si par des remedes purgatifs appropriés au mal on n'a chassé & évacué le levaîn ou l'humeur qui causoit la fiévre : il en est de même du farcin, ces remedes palliatifs le guérissent en apparence, mais la corruption & le virus qui l'avoit causé demeure, lequel après dégenere en morve, javars nerveux & encornés, pousse, & en quantité d'autres maladies plus difficiles à guérir que le farcin même.

On guérit aussi le farcin avec des onguens caustics, qui véritablement extirpent tout ce qu'il y a de mauvaise chair, mais que ce soit une véritable cure de farcin, c'est de quoi je doute, ces remedes ne vont pas à la cause ; je n'ignore pas cependant qu'ils ont quelquefois operé des guérisons, & je rapporterai ci-après deux de ces remedes.

Je crois qu'il faut plus de foi, pour croire que par une bagatelle mise dans l'oreille, ou pendue au crin, le farcin inveteré puisse guérir radicalement, qu'il n'en faut pour croire que la poudre de sympatie puisse guérir toutes les playes sans application prochaine & immédiate ; peu de personnes pourtant croyent la vérité des effets de la poudre, pourquoi donc croire plûtôt les effets de la sympatie à ces remedes qui ne touchent ni n'approchent aucunement le farcin pour le guérir ? On me dira là-dessus que tous les jours on voit des Chevaux guéris par des sachets pendus au crin & à la queue, & par d'autres fadaises, & qu'on se rend à l'experience ; j'avoue que j'en ai guéri moi-même, mais peut-on dire qu'il y ait une véritable guérison où la cause n'est pas ôtée, & où le sang demeure corrompu & échauffé ? On a seulement détourné, assoupi & suspendu l'humeur qui causoit le farcin, & bien-tôt elle prendra une autre route, & fera peut-être un plus grand désordre : car le virus qui n'est pas ôté, causera outre

les maux que j'ai dit, quelque abcès interieur, des crampes, des gouttes, ou d'autres maladies, ou pourrira, ou ulcerera les poulmons.

Véritablement lorſqu'on a arrêté le cours & la malignité exterieure du farcin par ces remedes palliatifs, comme on les doit appeller, ſi l'on attaquoit le virus qui l'a cauſé par quelque bon remede ſpecifique, qui ſeroit de purifier le ſang, d'évacuer puiſſamment les humeurs peccantes, aſſurément la guériſon en ſera aſſurée : mais pour lors il ne ſera aucunement beſoin de ces remedes pendus au col, & autres ; car faiſant ce que je viens de dire, on guérira radicalement le Cheval, & on le mettra en état que le mal n'aura plus de ſuite, puiſque les humeurs nuiſibles étant évacuées, & le ſang purifié, il faut que le farcin ſe guériſſe de lui-même ſans aucun remede.

Il n'y a rien qui profite davantage que la ſaignée dans les commencemens : elle empêche la corruption du ſang, lui facilitant la circulation, qui donne lieu à la nature d'en produire de nouveau & de meilleur, en la place de celui qu'on a tiré, mais il n'en faut pas abuſer, comme des demi-ſçavans, que j'ai vû tirer du ſang aux Chevaux farcineux juſqu'à ce qu'ils tombaſſent en foibleſſe, qui eſt le plus terrible & déraiſonnable remede qui ſoit au monde ; car ayant tiré preſque tout le ſang d'un Cheval, vous avez ſi fort affoibli la chaleur naturelle, qu'elle demeure comme incapable de faire ſes fonctions, vous avez fait une diſſipation d'eſprits ſi étrange, que la nature n'eſt plus en état de la réparer de long-tems ; véritablement vous avez ôté partie du ſang corrompu, d'où il s'enſuivra que les veines d'abord ſe rempliront de toutes les ſéroſités, & autres humeurs qui étoient néceſſaires pour maintenir les parties en leur état naturel, & qui apportent un préjudice notable à toute la maſſe du ſang. Tout homme de bon ſens jugera qu'ayant détruit le principe de la vie, qui eſt dans le ſang, il n'en peut rien arriver que de pernicieux pour la ſanté du Cheval, dont peut-être vous guérirez le farcin ; mais vous lui aurez ôté tout l'agrément qu'il avoit, & par cette extraordinaire évacuation, vous l'aurez rendu incapable de bien ſervir, comme il auroit fait ſi on lui avoit fait une ſaignée ordinaire.

Les ſueurs ſeules ſuffiroient pour purifier le ſang, mais nos remedes ordinaires ne ſont pas aſſez puiſſans pour les provoquer auſſi abondamment qu'il ſeroit néceſſaire en cette maladie ; car les meilleurs ſudorifiques pour les Hommes, ne feroient ſuer les Chevaux que médiocrement ou point du tout.

La Chimie nous en fournit quelques-uns que l'experience nous a confirmé être aſſez forts pour exciter la ſueur aux Chevaux, & pour

leur purifier en quelque maniere le ſang : mais ils laiſſent une ſi grande impreſſion de chaleur dans les entrailles, qu'on a ſouvent plus de peine à la temperer, qu'on n'en auroit à guérir le farcin.

Ayant ſaigné un Cheval, quelque remede qu'on ait deſſein de lui faire, on peut, ſi on veut, le purger pour préparer le corps & déboucher les obſtructions, enſuite les remedes purifieront infiniment mieux le ſang ; mais la purgation n'eſt pas abſolument néceſſaire. Les deux remedes purgatifs qui ſuivent ſont excellens, & j'ai guéri beaucoup de Chevaux farcineux en leur donnant une ſeule fois l'une de ces deux purgations ; mais il n'y avoit pas beaucoup de malignité au farcin.

Purgation pour le farcin.

Prenez aloës lucide ou ſuccotin une once & demie, racines de jalap & ſublimé doux de chacun une demie once, une once & demie de bonne thériaque vieille, pulveriſez ce qui ſe peut réduire en poudre, & dans le tems que vous voulez donner la medecine délayez la thériaque dans une pinte de vin, & mettez-y le jalap, puis l'aloës ſeulement en la donnant, car pour peu qu'il ſéjourne dans le vin il durcit & va au fond du pot, & demeure ſans effet ; ayant fait avaler le tout au Cheval, rincez le pot & la corne avec un demi-ſeptier de vin, ce qui fera en tout la quantité de cinq demi-ſeptiers, une pinte pour le breuvage, & demi-ſeptier pour rincer.

Le Cheval doit être bridé ſix heures avant la purgation, & cinq après, & de ce jour, ni de deux jours après, il ne lui faut donner que du ſon mouillé au lieu d'avoine, & point de foin le jour avant la purgation, ni tout autant de tems qu'il purge.

Si cette purgation n'opere pas aſſez, vous pourrez vous ſervir des pilules ſuivantes. L'on ne peut avoir trop de deſcriptions de medecines purgatives pour le farcin, car ce qui profite ſouvent à un Cheval, nuit à un autre, & ce qui a bien réuſſi en un tems ne ſert pas en un autre avec la même utilité.

Pilule pour Chevaux farcineux.

Prenez feuilles de ſené & racines d'hermodactes, de chacune une once, agaric trois dragmes, ſcamonée de la plus belle quatre dragmes, ſinabre une once, le tout en poudre groſſiere pour en faire des pilules, avec deux livres de lard deſſalé & rapé, y mêlant parmi pour correctif canelle & girofle de chacun une dragme, fenouil & gingembre de chacun deux ſcrupules, & les donnez au Cheval, obſervant les mêmes précautions que pour le remede précedent.

Le Cheval étant ſaigné & purgé de la ſorte, il ſera en chemin de guérir ſans lui donner autre choſe par la bouche ; ſeulement, quand les boutons ſont meurs, il faut les percer pour en faire ſortir la matiere, & s'ils ne ſéchent & au contraire font de groſſes lévres, les poudrer, une fois avec du réagal en poudre fine, & en faire pénétrer dedans ; au bout de neuf jours l'eſcarre tombera, & laiſſera une belle playe nette, qu'il faudra deſſécher avec une des poudres décrites en parlant de la guériſon des playes : par exemple, le *Caput mortuum* qui reſte dans la cornue, quand on a tiré l'eſprit de vitriol, piler ce *Caput mortuum* en poudre fine, & en poudrer les playes faites par les eſcarres qui ſont tombées des boutons.

On donnera tous les jours dans du ſon mouillé une once de racine de chardon à cent têtes en poudre, ou deux onces ſi elle eſt fraîche : (il croît beaucoup de ce chardon ſur le bord des grands chemins) lorſqu'il commence à pouſſer au Printems, il en faut cueillir la racine, la faire ſécher à l'ombre, & la mettre en poudre : la racine d'*ulmaria*, ou reine des prés, cueillie en même-tems, & donnée en même doſe, fera le même effet ; ces racines ſont de véritables ſpécifiques pour le farcin.

Ce n'eſt pas aſſez de faire puiſſamment évacuer un Cheval par des purgatifs ; car quoique la plûpart des gens s'imaginent qu'avec quelques drogues qu'on purge un Cheval, pourvû qu'il purge beaucoup, cela ſuffit ; il eſt certain que lorſqu'une purgation n'eſt pas bien appropriée, qu'elle ait évacué tant que vous voudrez, aſſurément le farcin empirera, & en deviendra plus malin ; & ſi c'eſt une groſſe cuiſſe, elle enflera davantage au lieu de diminuer, car les purgatifs mal appropriés émuent ce qu'ils n'évacuent pas, & la nature ſe décharge de ce fardeau ſur la partie affligée, & c'eſt ce qui la fait enfler après la purgation. Mais ſi le purgatif attaque le virus, comme font ceux qui ſont bien entendus, une partie qui ſera enflée par le farcin, diminuera après la purgation, & c'eſt à cela que vous connoîtrez ſon bon effet, lequel vous trouverez, ſi vous mettez en uſage les deux remedes que j'ai ordonné ci-devant aux Chevaux qui ont beſoin d'être purgés, comme ſont ceux qui ſont fort gras, ceux qui ordinairement travaillent peu, & qui ſont plus chargés d'humeurs que les autres ; au lieu que les Chevaux maigres, ardens, pleins de feu, comme ſont les alzans, &c. ne doivent point être purgés pour les guérir du farcin.

CHAP. CXLI.

Remede specifique pour le Farcin.

OTez l'avoine au Cheval farcineux, donnez-lui du son mouillé, saignez-le, & le purgez si vous le jugez nécessaire, & deux jours après, lorsqu'il ne purgera plus, donnez-lui trois prises de pilules de sinabre, un jour d'intervalle d'une prise à l'autre ; faites-lui manger tous les jours dans du son mouillé une once de racine de bouillon blanc, ou d'*ulmaria*, ou de chardon à cent têtes ; faites sortir la matiere des boutons qui creveront, & les séchez avec des poudres ; le farcin guérira par cette méthode, car le sang sera purifié, le virus éteint, & la nature rétablie.

Autre facile.

Saignez le Cheval abondamment, puis lui donnez tous les matins trois chopines de vin émetique (ou de biere émetique qu'on fait comme le vin émetique.) Il y a des Chevaux qui le boiront comme de l'eau, car il n'a aucun goût de vin : continuez ce vin ou la biere jusqu'à ce que le Cheval soit guéri. Ce remede est bon aux pays où le vin ne coûte guéres, & à ceux qui ont des Chevaux qui boivent le vin, puisque de le rendre émetique il coûte si peu que rien, la même raison est pour la biere.

Le Cheval doit seulement manger du son, & on le peut travailler modérement : quand les boutons seront crevés, emplissez-les avec du sublimé en poudre, ou du réagal, ou avec de la racine d'élebore, ou avec un caustic : si le Cheval a une grosse jambe, je donnerai un onguent pour l'en frotter pendant qu'il guérira.

On peut donner ce vin (ou cette biere) aux Chevaux avec la corne s'ils refusent de le boire d'eux-mêmes, & il faut qu'ils jeûnent avant & après qu'ils l'ont avalé environ deux heures.

Je crois qu'il est mieux de traiter le farcin par les méthodes précédentes, que par le feu ; mais comme beaucoup de gens veulent qu'on s'en serve, j'en donnerai la maniere.

CHAP. CXLII.

Pour traiter le Farcin avec le feu.

LOrsque le feu est accompagné de bons remedes interieurs, il réussit assez bien au farcin.

Pour le donner avec méthode, il faut dès le commencement du mal entourer les cordes & les barrer avec une raye de feu, sans percer le cuir, & souvent le farcin ne passe pas outre.

Puis

Puis on laiſſe meurir les boutons ou tumeurs, s'ils ſont capables de venir en matiere, pour les percer avec un bouton de feu. Vous noterez qu'en quelque endroit que le farcin ſoit ſitué, je n'en excepte pas même les jarrets, ni ſur le nerf de la jambe de devant, vous pouvez mettre un bouton de feu aux boutons; mais d'abord que vous trouvez la matiere, il faut n'aller pas plus avant, & vous arrêter, & jamais vous ne ferez de mal à la partie, parce que les boutons ſont des tumeurs enflées où la matiere ſe forme: & d'ouvrir la tumeur juſqu'à ladite matiere, ce n'eſt qu'aider la nature à évacuer ce qui lui nuit; & l'ayant ouvert avec le feu, vous donnez plutôt jour à cette matiere, qui étant évacuée, ne peut plus cauſer de mal.

D'abord qu'on a entouré & barré les cordes & boutons d'une raye de feu, on ſaigne le Cheval abondamment, puis on le purge, & le mercure doux ou le ſinabre doivent entrer dans la purgation, comme nous avons enſeigné.

S'il revient dans la ſuite de nouveaux boutons, il les faut laiſſer meurir; & s'ils ne meuriſſent point, & que la matiere ne s'y forme pas, on peut y mettre à chacun un bouton de feu: mais l'eſcare étant tombée, s'il repouſſe de nouveau des chairs comme des champignons, c'eſt une marque aſſurée de trés-méchant farcin, qui ne guérira que trés-difficilement, & il faudra extirper ces chairs avec le feu appliqué de nouveau, ou avec l'un des cauſtics ſuivans.

Quand vous avez brûlé ou mis le feu aux boutons ou tumeurs du farcin qui viennent en matiere, l'eſcare tombée, il faut les frotter tous les jours avec l'onguent de Portugal, aprés les avoir bien nétoyés avec de l'urine.

Onguent de Portugal pour panſer les boutons de Farcin.

Prenez vert de gris & réagal de chacun une once, orpiment deux onces, & deux dragmes de camphre, le tout en poudre fort fine, ſera mêlé avec ſix onces d'huile d'olive: pour y proceder avec méthode, il faut broyer l'orpiment fort fin dans un mortier, le vert de gris, & le camphre de même, mêler le tout enſemble, jetter parmi un peu d'huile, & broyer & remuer le tout, continuer à mettre l'huile, & à broyer & piler, juſqu'à ce que les ſix onces d'huile ſoient bien incorporées; aprés quoi il faut ajouter l'once de réagal en poudre trés-ſubtile, & broyer & remuer comme auparavant, afin de bien incorporer les drogues, & le tout ſera réduit en conſiſtance de cerat ou d'onguent fort liquide.

Il faut bien nétoyer toutes les croûtes des boutons, même les laver avec de l'eau ſeconde ou de l'urine chaude ſi on veut, après avec un pinceau de poil de pourceau graiſſer tous les jours les boutons avec cet onguent tout froid, & continuer juſqu'à ce qu'ils ſoient ſecs.

Cet onguent ſeul a guéri bien des Chevaux du farcin, ſans y avoir mis le feu, & ſans autre précaution que la ſaignée; on peut s'en ſervir après que le feu a fait ſon eſcare, l'onguent achevera de mondifier parfaitement la partie.

La ſaignée eſt utile dans le commencement du farcin & à la fin, dans le milieu elle n'eſt guéres de bon uſage; après avoir entouré de feu le farcin, & après l'avoir donné en beaucoup d'endroits, s'il y a des lieux où l'on craigne de mettre le feu, il faut ſe ſervir des cauſtics, leſquels font eſcare & le même effet que le feu.

Cautere ou cauſtic.

Prenez ſublimé en poudre, détrempez-le avec de l'eſprit de vin, & l'appliquez dans le trou ou ſur l'endroit où vous voulez faire eſcare, ou bien réagal en poudre tout pur, quatre ou cinq jours après frottez avec du baſilicum pour faciliter la chûte de l'eſcare.

Autre.

Prenez ſublimé corroſif & mercure rouge de chacun une demie-once, vert de gris & calcantum de chacun une once, cantarides en poudre une demie-once, orpiment une once, incorporez le tout avec quatre onces de baſilicum: ſi vous voulez le cautere moins brûlant, ajoutez huit onces de baſilicum au lieu de quatre: ſi vous appliquez de ce cauſtic ſur quelque partie, en vingt-quatre heures il brûlera ce qu'il touchera, & fera eſcare qui tombera au bout de trois ou quatre jours.

Il y a de cent ſortes de cauſtics ou cauteres: les pierres de cauteres qu'on prend chez les Apoticaires ont la même vertu, mais elles n'ont pas aſſez de force pour les Chevaux, il faut quelque choſe de plus fort. Ce n'eſt pas aſſez qu'un cauſtic faſſe tomber de grandes eſcares, il faut qu'il n'attire pas avec lui trop de chaleur ni beaucoup d'enflure, & qu'il ne faſſe pas le déſordre que nous voyons tous les jours arriver des cauſtics mal doſés: les ſuivans feront leur eſcare ſans grande enflure & avec peu d'inflammation.

Onguent de Naples, qui seul guérit le Farcin.

Prenez une demie-livre de bonne huile de laurier pure, & non mêlangée avec moitié de graisse, comme on la vend en beaucoup de boutiques à Paris, mêlez parmi du réagal & du sublimé de chacun deux onces en poudre fine, sans le mettre sur le feu, arsenic & euphorbe pilés très-fin de chacun une once, mêlez ces deux dernieres poudres avec l'huile de laurier comme vous avez mêlé les autres, le tout à froid, & les gardez dans un pot verni.

Pour s'en servir on ouvre les boutons avec une lancette, & on introduit dans l'ouverture un peu de coton graissé de cet onguent tout froid: si le lendemain il est tombé, il faut en remettre, s'il y est demeuré, une fois suffit.

Cet onguent est fort bon aussi pour les poireaux, javars encornés, & finalement par tout où il est nécessaire de faire tomber l'escare.

Un Ecuyer Italien, duquel j'ai eu ce cautere comme un grand secret, s'en servoit aux Chevaux farcineux, ne mettant autre chose aux boutons; il continuoit l'application & en guérissoit beaucoup: je l'ai vû avec étonnement avant qu'il m'eût communiqué le remede, & s'il n'étoit pas mort, je ne l'aurois pas donné au Public, lui ayant promis de le tenir secret.

Remede d'un Maréchal Allemand pour le Farcin.

IL est bon d'avoir plusieurs remedes pour des maladies de conséquence; car il arrive quelquefois qu'on ne les prépare pas bien, ou qu'étant bien préparés, & donnés avec tout le soin possible, ils ne guérissent pas toujours, outre que chacun les peut choisir selon son inclination. Mais de quelques remedes qu'on fasse usage pour la cure du farcin, il n'en faut pas moins observer le même régime déja prescrit. Il faut pareillement saigner, & purger si on le juge à propos; mais qu'on purge ou non, ce qui n'est pas absolument nécessaire, il faut commencer par la saignée: ensuite

Prenez racines d'esquine & de salsepareille coupées menu, de chacune trois onces, racine de benoiste concassée deux onces, feuille d'agrimoine deux grandes poignées, *Scordium* une poignée & demie; faites cuire le tout dans quatre pintes d'eau, que vous ferez réduire en cuisant doucement à une pinte & demie, le tout doit être bien couvert en cuisant, vous le coulerez, & ajouterez une chopine de vin blanc, puis divisez le tout en cinq prises, que vous donnerez le matin cinq jours de suite, ajoutant à chaque prise un verre d'urine d'en-

fant qui ſoit en ſanté : le Cheval ſera tenu bridé trois heures avant & autant après.

Par ce remede les boutons, tumeurs & cordes ſe ſécheront, mais s'il y a de la malignité, & que les boutons reverdiſſent, ou que les cordes croiſſent & enflent, il faut recommencer à donner encore cinq fois de la même décoction.

Ce remede vient d'un Maréchal Allemand qui en guériſſoit beaucoup par ſon uſage; je crois que vous en aurez le même ſuccès, ſi vous le faites ſoigneuſement; j'en puis rendre un fidele témoignage, l'ayant vû très-bien réuſſir.

Remede très-bon pour le Farcin.

Les Chevaux n'ont aucune maladie qui ait tant de remedes que celle-ci. Tout le monde aſſure qu'il en a un particulier & infaillible, & beaucoup de Chevaux farcineux périſſent avec tous ces ſecrets, par la malignité du mal, ou par la faute du choix & de l'application du remede, qui preſque jamais n'attaque le virus, & la veritable cauſe dont j'ai parlé ci-devant : celui-ci eſt très-bon.

Prenez trois onces de bois de ſaſſafras, trois onces de ſalſepareille, & trois onces de gayac, pilez le tout groſſierement, & les mêlez, puis partagez-les en trois paquets, chacun peſant trois onces, qu'on fera prendre comme il ſuit.

Mettez le Cheval au ſon mouillé, ſaignez-le, & deux jours après bridez-le à deux heures après midi, juſqu'au lendemain ſix heures du matin, qu'il lui faut donner un des paquets dans une pinte de vin blanc, & rincer le pot & la corne avec encore un demi-ſeptier de vin, qu'on lui fera auſſi avaler, laiſſez-le bridé juſqu'à midi, & à midi donnez-lui du ſon mouillé, du foin, & à boire juſqu'à deux heures, qu'il le faut rebrider & le laiſſer en cet état juſqu'à ſix heures du matin pour lui donner encore un paquet comme le précedent, le laiſſer bridé juſqu'à midi, lui donner à manger & à boire, & le rebrider à deux heures quand il a mangé, & qu'il ſoit bridé juſqu'au lendemain à ſix heures qu'on lui donnera le troiſiéme paquet tout de même que les deux autres, & finalement il ſera bridé juſqu'à midi : obſervant regulierement cette méthode, le Cheval guérira ſans doute ; que s'il ne guérit, faites-lui de nouveau obſerver le même régime, & lui faites prendre trois autres paquets dans le même ordre & avec les mêmes précautions.

Il eſt eſſentiel que le Cheval ſoit bridé ſeize heures avant la priſe du breuvage, & ſix heures après, & que des vingt-quatre heures il n'en ait que deux pour manger : l'on peut du reſte s'arranger ſuivant ſa commodité.

Quand les boutons meuriront percez-les, ou bien ils se créveront, ayant évacué la matiere, mettez-y de l'onguent de Portugal tous les jours & continuez.

Que s'il y a quelque grosse corde qui ait peine à se fondre & se résoudre, il la faut frotter avec l'onguent de Scarabeus. Cet onguent a la force d'attirer au-dehors l'humeur en sérosités, qui se durcissent comme une galle sur le cuir, laquelle étant tombée on remet dudit onguent, & on continue jusqu'à ce que la corde soit consommée.

Si pour tous ces remedes le Cheval n'est pas en voye de guérison, tenez-le pour incurable.

On peut traiter les Chevaux farcineux encore en cette maniere: faignez-le & le purgez si vous le jugez à propos, comme il le faut toujours faire si c'est un Cheval fort chargé de chair, puis donnez-lui trois ou quatre prises de pilules de sinabre, elles contribueront à la guérison du farcin, & amortiront tout le virus d'icelui: elles diminueront & désenfleront ses grosses jambes: la racine de sceau de Salomon mêlée parmi le son, guérit le farcin, la racine de scrofulaire, celle du bouillon blanc, & celle d'*ulmaria* ou reine des prés le guerissent aussi; ces deux dernieres diminuent même beaucoup par leur usage les grosses cuisses; la racine de chardon à cent têtes coupée menu, & donnée parmi l'avoine ou le son, est capable toute seule de guérir le farcin, si on continue son usage quelque tems; on la fait sécher, & on en donne une once tous les jours: notez qu'il ne faut cueillir la plupart des racines qu'au sortir de l'hyver, lorsqu'elles commencent à pousser, parce qu'elles sont en ce tems-là dans leur force & vertu.

Comme le mercure préparé en differentes manieres est d'un grand usage pour le farcin, tant pour l'interieur que pour l'exterieur, j'ai cru que vous seriez bien aise d'en sçavoir les préparations, quoiqu'on les puisse facilement trouver dans les Livres; les Cavaliers ne mettent guéres le nez dans ceux de Medecine; ainsi j'ai ajouté ici les deux préparations dont on se sert le plus au farcin, seulement pour contenter les curieux qui m'en ont prié: ceux qui ne s'en soucient pas, n'auront qu'à passer par-dessus sans les lire, & aller au Chapitre suivant.

Sublimé corrosif.

Ce qu'on appelle sublimé, est un poison artificiel composé des corpuscules les plus subtils de l'argent vif, du sel & du vitriol, sublimés en forme de cristal, qui se réduit étant pilé en poudre blanche comme du sucre, & l'argent vif tout seul, ni le sel, & le

vitriol à part ne ſont pas des poiſons, il faut qu'en ſublimant les eſprits de ſel & de vitriol s'y trouvent, pour décompoſer le mercure ou l'argent vif, & réduire en terre ſéche ce qui étoit auparavant coulant comme de l'eau ; ce qui arrive, parce que ces deux eſprits de ſel & de vitriol décompoſent le mercure dans ſa ſublimation, le tuent en quelque maniere & le pénétrent, comme ſi ces deux eſprits étoient un poiſon à l'argent vif qu'ils corrompent, & le font changer de nature : ce qui ſe remarque très-bien, ſi on le ſublime tout ſeul ; car il monte & ſe ſublime tout tel qu'il eſt en ſa propre nature fluide & coulante, & de cette ſorte on le peut donner au Cheval ſans danger : ſuppoſé ce que je viens de dire comme veritable, il faut conclure que le ſublimé corroſif eſt un poiſon très-violent ; il opere promptement dans le corps & ſur le corps pour ſa deſtruction, imitant les effets du feu; car il brûle & pénétre tout ce qu'il touche, & le détruit en peu de tems.

Pour le préparer, prenez un matras, ou une fiole à long col, & mettez dedans une livre de bonne eau forte, & une livre de mercure ſur un feu de ſable moderé, le mercure ſe diſſoudra & ſera conſommé par l'eau forte: mettez la diſſolution, c'eſt-à-dire, l'eau forte qui contient en ſoi tout le mercure, dans une cucurbite, qui eſt le deſſous d'un alambic de verre, & le chapiteau au-deſſus: le tout bien lutté ; diſtillez la moitié de cette eau forte, laquelle vous jetterez, laiſſerez refroidir ce qui vous reſtera, & il ſe congelera dans la cucurbite un ſel ou vitriol, lequel il faut ſéparer & ſécher; mêlez enſuite ce vitriol de mercure avec une livre de ſel décrepité, & une livre de vitriol calciné en rougeur, qu'on appelle colcotar, le tout mis en poudre ſubtile.

Mettez tout ce mêlange dans une cucurbite de verre, avec ſon chapiteau, & le placez au fourneau de ſable, adaptez un récipient, qui eſt un grand matras qu'on joint au bec de l'alambic, diſtillez à feu très-doux toute l'eau qui en pourra ſortir, qui ſera un flegme ; puis augmentez le feu d'un dégré pour faire monter peu à peu le mercure, qui ſe joindra avec autant d'eſprit de ſel & de vitriol qu'il lui en ſera néceſſaire pour le ſublimer. Vous verrez monter le mercure joint à ces ſels & s'attacher aux parois, ou aux côtés de la cucurbite. Continuez le feu durant douze ou quinze heures toujours dans un dégré médiocre, laiſſez refroidir les vaiſſeaux, vous trouverez le mercure ſublimé au haut de la cucurbite, laquelle vous caſſerez pour ſéparer ce qui eſt de criſtalin, jettant la farine qui ſera dans le chapiteau, & le *Caput mortuum*, qui ſera au fond.

Voilà ce qu'on appelle ſublimé corroſif, duquel on ſe ſert pour

faire manger les chairs mortes, & pour plusieurs autres usages que j'ai marqué dans ce Livre. Il y a plusieurs autres manieres de préparer le sublimé corrosif, mais celle-ci suffit pour instruire le Lecteur. On en prépare peu à Paris, presque tout celui qu'on employe vient de Venise.

Mercure doux, ou Sublimé doux.

Du mercure sublimé que nous venons de décrire, on en fait une préparation excellente pour donner interieurement, laquelle j'ai souvent ordonné dans les medecines purgatives pour le farcin, parce qu'il est specifique pour tuer le virus : il purifie le sang, il tue les vers ; & de plus c'est un très-puissant désobstructif ; & pour lui ôter toute sa corrosion, & d'un poison en faire un bon remede, il faut en le sublimant le séparer de tous les sels âcres & corrosifs, ausquels il étoit joint en la précedente sublimation, ce qu'on fera comme il suit.

Broyez dans un mortier de marbre avec un pilon de verre, une livre de sublimé corrosif, & le mêlez en broyant avec neuf onces de bon mercure courant, ou argent vif, & pour cela il le faut mêler peu à peu, remuer & broyer toujours jusqu'à ce que tout le mercure courant soit incorporé avec le sublimé, & réduit en poudre grise : mettez cette poudre dans une fiole, que la moitié demeure vuide, placez-la au fourneau de sable, sans la boucher, & donnez le feu par degrés pendant huit heures, laissez ensuite refroidir le tout, & cassez la fiole ; ce qui sera au fond, il le faut jetter comme inutile, au milieu de la fiole sera le mercure sublimé doux, & en haut vers le col un peu de mercure corrosif, lequel il faut séparer ; ce sublimé du milieu sera serré & condensé, & assez doux, si vous y touchez de la langue. Mais il le faut rebroyer de nouveau dans le mortier, & le sublimer encore deux fois, en séparant chaque fois la terre, & ce qui sera au haut & au col de la fiole. Vous garderez ce sublimé doux, lequel ne doit avoir aucune acrimonie étant touché de la langue ; & tous ces sels âcres & mordicans qui rendoient le premier sublimé corrosif, se sont évaporés, & ont monté par le col de la fiole, qu'il faut toujours tenir découverte en faisant l'operation, & même une partie du premier sublimé corrosif s'envole avec les sels, & il ne reste purement que le mercure doux, ou sublimé doux, qu'on gardera pour les differens usages.

Il est à remarquer que toutes les préparations de mercure peuvent se verifier & revenir en mercure courant par le moyen de la limaille

CHAP. CXLIII. de fer, ou de la chaux vive, lesquels attirent par l'action du feu, & même retiennent à elles tous les esprits qui avoient arrêté le mercure, & lui avoient donné la diversité des formes qu'il prend, pour être ensuite appliqué à plusieurs usages : par exemple, le sinabre qui n'est qu'un mercure sublimé avec le soufre, peut-être revivifié avec la limaille de fer, & tous les autres mercures préparés, comme sont les précipités, le turbith mineral, & plusieurs autres.

Remede pour le Farcin à cul de poule.

CHAP. CXLIV.

COmme le farcin à cul de poule participe fort de la mélancolie, les boutons ne viennent guéres en matieres, mais poussent de la chair qui est opiniâtre, & qui cede difficilement aux remedes, & il faut apporter beaucoup de soin pour évacuer puissamment la cause du mal, qu'on domptera pourtant par les remedes suivans, s'il est guérissable : l'élebore noir étant une des principales drogues & des plus propres à ce mal, il faut le bien préparer pour corriger ce qu'il y a de mauvais.

Prenez de veritables racines d'élebore noir la quantité que vous voudrez, lavez-les, étant essuyées mettez-les dans un vaisseau avec du vinaigre rosat, laissez infuser vingt-quatre heures, jettez le vinaigre, & séchez les racines à feu très-lent, & les gardez.

Pilules pour le Farcin.

Prenez sené une once, turbith & aloës de chacun demie-once, sel de tartre, une once, élebore noir préparé trois dragmes, rhubarbe deux dragmes, anis & fenouil demie-dragme de chacun, sublimé doux demie-once, gingembre & noix muscade de chacun une dragme & demie : faites-en une poudre grossiere, & en formez des pilules avec une livre de beurre frais qu'on donnera au Cheval qui aura été saigné un jour auparavant, & qu'on tiendra bridé six heures avant la prise, & autant après : d'abord qu'il aura pris les pilules, il le faut promener une demie-heure au pas bien couvert.

On pourra purger le Cheval farcineux avec les pilules catholiques ou impériales de Fernel, en mêlant une demie-once de sublimé doux, avec deux onces desdites pilules, puis les faisant avaler au Cheval en une seule pilule, ou en deux avec une chopine de vin blanc. Quand le Cheval ne purgera plus, & qu'il aura bien recouvert l'appetit, donnez-lui la ptisanne suivante.

Ptisanne

Ptisanne Allemande pour guérir le Farcin.

PRENEZ racine d'angelique, de gentiane, de valeriane, de benoiste, d'aristoloche ronde, & de guimauves, de chacune une once & demie si elles sont séches : si elles sont vertes mettez-en le double, feuilles d'aigremoine deux poignées.

Concassez les racines grossierement, & mettez le tout dans un pot bien bouché avec trois pintes d'eau, & le faites cuire jusqu'à la consomption de la moitié, puis exprimez fortement au travers d'un linge, & ajoutez à la colature encore chaude une once & demie de suc de réglisse pilée grossierement, ajoutez autant de vin blanc comme il reste de décoction, & ensuite mettez-y deux pincées de safran de Levant en poudre.

Il faut trois jours après la purgation, c'est-à-dire, lorsque le Cheval ne se vuide plus, & qu'il a recouvré l'appetit (car s'il étoit encore dégoûté, il ne faut pas s'attacher aux trois jours précisément, mais en prendre quatre, cinq ou six, jusqu'à ce qu'il mange tout comme il faisoit avant la medecine) lorsqu'il sera en cet état il faut le brider à cinq heures du matin, & à huit heures lui donner la cinquiéme partie de cette décoction, puis le tenir bridé encore trois heures après la prise, & continuer cinq jours de suite.

Lorsqu'il prendra la décoction, si le tems n'est pas trop chaud, il le faut promener au pas demie-heure l'après dîné.

Après cinq prises de décoction, le Cheval doit guérir sans lui faire autre chose, & les cordes, boutons & tumeurs se sécheront.

On pourra travailler le Cheval doucement au commencement, & ensuite comme s'il n'avoit point de mal ; car il amandera tous les jours.

Il faut recommencer tout ce procedé, si le farcin repousse des boutons nouveaux à la premiere Lune nouvelle, ce qui feroit juger qu'il n'est pas guéri : & le traitant une seconde fois, il ne faut pas le saigner ni le purger davantage, mais seulement réiterer la ptisanne : s'il ne guérit point à la seconde fois, n'en attendez point de guérison : car souvent aux farcins inveterés qui ont fort long-tems résisté aux remedes, & particulierement à ceux où les boutons crévent sans qu'il y paroisse matiere, & qui ne poussent que de la chair, la malignité du sang brûlant & corrompu, a tellement échauffé la substance du poulmon, qu'elle l'a ulceré en differens endroits ; d'où

CHAP. CXLV.

infailliblement la pourriture s'y engendre qui le détruit, & il faut ensuite que le Cheval meure, nul remede n'étant capable de rétablir une partie consommée ; vous verrez la verité de ce que j'allegue, si vous faites ouvrir les Chevaux qui meurent du farcin ; vous leur trouverez presque toujours le poulmon corrompu & pourri; quelques-uns ont aussi le foye tout lardé d'ulceres, & en partie consommé par la pourriture. Je voudrois demander à ceux qui assurent qu'ils ont un remede infaillible pour le farcin, si ce remede rétablira le foye pourri? S'il ne le fait, le Cheval ne guérira pas; car c'est une partie noble qui corrompra & alterera toujours le sang, & empêchera la guérison du farcin, qui ne vient que du sang corrompu; & c'est ce qui fait voir le peu d'experience des gens qui se vantent d'avoir de pareilles recettes: car tout homme ne peut dire autre chose du farcin, sinon qu'il le guérira s'il est guérissable; car si le foye est corrompu & ulceré, ce qui arrive souvent, même dans le commencement du farcin, duquel le foye corrompu a été la cause, il n'est curable ; que si le farcin est inveteré, il aura peut-être alteré la substance du poulmon, comme j'ai déja dit: & comment un remede mis au front, dans l'oreille, pendu à la queuë ou au crin, ou des onguens mis sur les boutons, guériront-ils le poulmon ulceré & gâté? s'ils ne le guérissent, le farcin subsistera toujours; car il a sa racine dans le poulmon ou dans le foye corrompu. On peut conclure de ce raisonnement, que tous ceux qui parlent du farcin ne le connoissent pas, & n'en ont guéres vû: il a beaucoup d'analogie avec la grosse verole, la lépre & les écroüelles.

Pour le farcin inveteré.

CHAP. CXLVI.

IL y a du farcin inveteré qui jette de si profondes racines, qu'il est mal aisé de le guérir, & même il ne guérira jamais si le foye ou le poulmon est corrompu & gâté; mais comme on n'a point de certitude de cela, on ne veut pas laisser périr un Cheval sans lui donner quelque secours, même souvent l'une de ces deux parties n'est qu'échauffée, dessechée, ou legerement ulcerée, & par de bons remedes elles peuvent se rétablir & revenir dans leur premiere forme. Mais comme les médicamens ont perdu leur vertu contre cette méchante maladie, & n'ont pas éteint le virus, qui redouble la malignité du mal, & qui le rend si rebelle, il est nécessaire de travailler avec soin pour en avoir contentement: & je ne conseillerois jamais à un homme, quelque épreuve qu'il ait de son remede, de se vanter qu'il

guérira ces farcins inveterés, ces grosses cuisses dont les boutons poussent de la chair comme de gros champignons & autres, où plusieurs remedes n'ont pas réussi; car assurément lorsqu'il croira d'en venir a son honneur, peut-être arrivera-t-il tout le contraire, particulierement si un Cheval farcineux vient à jetter par le nez, & qu'il continue, ou qu'il se glande, assurément les remedes qu'on lui fera seront assez inutiles, & il ne guérira pas, & beaucoup de ces vieux farcins finissent par la morve: aussi dit-on que le farcin est le cousin germain de la morve.

Avant de faire aucun remede, on peut essayer le suivant, qui est facile: entourez un billot de bois d'environ deux onces d'assa-fœtida, & un linge pardessus pour tenir l'assa-fœtida; mettez ce billot dans la bouche du Cheval farcineux, & laissez-le lui mâcher pendant vingt-quatre heures sans l'ôter, ni sans lui donner à manger ni à boire pendant ce tems; il jettera une quantité prodigieuse d'ordures, si le poulmon n'est consommé ou le foye ulceré, peut-être le Cheval guérira. Le remede paroît violent, & ne l'est pas; ce n'est pas une affaire de laisser un Cheval vingt-quatre heures sans manger. Il y en a qui remettent au bout de douze heures un second billot avec autant de nouvel assa-fœtida, ce qui ne peut nuire.

Les décoctions de gayac, sassafras, de sassepareille, & de racine d'esquine sont propres en cette rencontre, il en faudra donner au Cheval sept ou huit jours tous les matins avant la purgation.

Par exemple, si le corps du Cheval est plein d'humeurs cruës, lentes & visqueuses, à quoi les Chevaux fort chargés de chair sont sujets, il faudra user de la décoction de gayac, qui les incisera, attenuëra & préparera pour être chassées par la nature, ou emportées par le médicament purgatif.

Si le Cheval est sec & maigre, rempli d'humeurs chaudes & bilieuses, ou mélancoliques, la décoction d'esquine les préparera sans augmenter leur ardeur: elle convient aux tabides & cachetiques, c'est-à-dire fort maigres & secs, la décoction de sassepareille est moyenne entre ces deux.

La décoction de gayac est bonne pour ces gros Chevaux d'Hollande qui sont chargés de chairs & pleins d'humidités & de mauvaises eaux; il la faut préparer comme il suit.

Décoction de Gayac.

Prenez dix onces de bois de gayac rapé (le buis peut ſervir à la place en cas de néceſſité) faites-les infuſer dans quatre pintes & demie d'eau ſur les cendres chaudes pendant douze heures, & enſuite faites-les cuire à feu lent, tenant le pot bouché juſqu'à ce qu'il n'en reſte que trois pintes, puis coulez, & en donnez une pinte par jour au Cheval pendant huit jours, le tenant bridé trois heures après la priſe, & autant avant: vous le purgerez enſuite avec quelques-uns des remedes que nous avons décrits.

Décoction d'Eſquine.

Prenez racines d'eſquine coupées fort menu quatre onces, faites-les infuſer dans quatre pintes & demie d'eau dans un vaiſſeau de verre bien couvert pendant quinze heures, puis faites-les cuire à feu lent, juſqu'à ce que la moitié ſoit conſommée; faites que rien n'exhale en cuiſant, puis coulez, & en donnez le tiers au Cheval tous les matins, le tenant bridé deux heures avant & deux heures après.

Il faut donner cette décoction tiéde, & la faire tous les trois jours, car elle s'aigrit facilement: après huit priſes il faudra avoir recours à la purgation.

Décoction de Saſſepareille.

On prépare la décoction de ſaſſepareille comme celle d'eſquine, mais on augmente la doſe, parce qu'on la donne lorſque les humeurs ſont plus craſſes: par exemple, au lieu de quatre onces d'eſquine, il en faut ſix de ſaſſepareille.

On fera uſer de ces décoctions aux Chevaux pendant ſix ou huit jours, pour préparer les humeurs qui cauſent & fomentent le farcin, & pour purifier le ſang.

La purgation enſuite agit avec plus de facilité, fait beaucoup plus d'évacuation: les purgations données aux Chevaux farcineux, ſans aucune préparation, ou bien celles qui ne ſont pas bien appropriées, au lieu de diminuer le farcin, l'irritent & le font croître, & même augmentent ſa malignité: après la purgation il faut réiterer les décoctions pour deſſecher l'habitude du corps, & pour tarir la ſource de ces humeurs malignes qui entretiennent le mal.

Ce procedé eſt très-bon non-ſeulement pour le farcin, mais pour les Chevaux de caroſſes qui ont des ordures aux jambes, dont on ne peut jamais tarir la ſouree & empêcher le cours; car quand on les

a ſéché, trois mois après elles reviennent, & c'eſt toujours à recommencer, & le mal va toujours en empirant, & finalement les poireaux ſuccedent & rendent le mal incurable. Pour remedier à cette longue ſuite de maux, il faut pendant que le Cheval eſt encore jeune, & qu'on lui a vû deux ou trois fois les jambes pleines d'eaux, lui tirer environ deux livres de ſang, lui faire uſer des décoctions de gayac ou de buis au défaut, enſuite le purger, ſécher les eaux & s'en ſervir. Si ces ordures reviennent encore après cela, il lui faut faire prendre des décoctions dix jours, le purger; & quand il ne purgera plus, & aura très-bien recouvré l'appetit, lui donner encore dix jours de ſuite les mêmes décoctions de gayac; il y a apparence que le Cheval en ſera quitte pour toujours.

CHAP. CXLVI.

On peut donner ſi on veut au lieu de décoctions de gayac, d'eſquine ou de ſaſſepareille, environ deux onces de la poudre de l'une des trois dans une pinte de vin blanc, & continuer autant de tems que ſi on donnoit des décoctions, cela fera non pas le même effet, particulierement celle d'eſquine pour les Chevaux maigres, ſecs & bilieux, que les décoctions, mais il en fera beaucoup, & ſur-tout le ſaſſafras.

Pour le farcin qui vient à la tête des Chevaux.

CHAP. CXLVII.

CETTE recette eſt de celle contre qui j'ai parlé au commencement de ce traité du farcin; mais je ne l'ordonne que pour le farcin qui vient à la tête, qui eſt le plus facile à guérir de tous les farcins: vous pouvez vous ſervir de ce remede dans l'aſſurance qu'il ne produira pas les étranges effets que j'ai vû ſouvent, par les recettes qui entrent dans les oreilles où l'on met des liqueurs, ou plûtôt des cauſtics ſi violens, qu'ils offenſent le cerveau des Chevaux, en ſorte qu'ils demeurent torticolis; d'autres ont toujours une oreille qui panche en bas; & j'ai vû un Cheval qu'on avoit traité du farcin avec un remede dans les oreilles, ne pouvoir marcher trois pas ſans tomber comme étourdi, & il fut plus de ſix mois à revenir comme il étoit avant l'application du remede.

Prenez un demi-verre de jus d'abſinthe, dans lequel vous mettrez une once d'alun brûlé en poudre, du ſel commun en poudre deux dragmes, de l'eſprit de vitriol un ſcrupule, mettez le tout dans une fiole, & gardez le marc d'abſinthe à part.

Bridez le Cheval à minuit, à ſix heures du matin ſans le débrider, mettez un peu de ce qui eſt dans la fiole dans l'oreille, & broyez fort l'oreille pour le faire pénétrer dedans; puis mettez-

CHAP. CXLVII. en encore autant, & broyez de même, & continuez jusqu'à ce que vous ayez mis la moitié de la fiole : prenez ensuite du marc réservé, & en bouchez l'oreille, & la liez en sorte que l'air n'y pénétre pas, faites-en autant à l'autre oreille, laissez le Cheval bridé jusqu'à midi.

Il y en a qui observent d'y mettre un cordon de soye verte, mais la bleuë & la jaune sont aussi bonnes.

A midi il faut débrider le Cheval, & lui donner du son moüillé, du foin & à boire, le laissant manger jusqu'à minuit, qu'il le faut rebrider, & le tenir ainsi jusqu'à six heures du matin, qu'il le faut saigner des deux veines du col, & tirer trois livres de sang de chaque côté, & le laisser ensuite bridé jusqu'à midi.

Pour lors il faut couper les cordons de soye qui entourent l'oreille, & sans autre chose le farcin guérira.

Cette recette est particuliere pour le farcin qui vient à la tête ; elle guérit aussi celui qui vient en dedans du cuir, & ne tient point au corps, & qui naît seulement devant la poitrine : ce n'est pas qu'elle n'ait guéri des farcins au train de derriere ; mais comme j'en ai manqué quelques-uns, je vous la donne pour assurée au farcin qui vient à la tête & aux épaules, sans être garant du reste.

L'inconvénient de cette recette, est qu'il reste pour toujours une marque blanche à chaque oreille à l'endroit où la ligature a serré. Quelques-uns cousent les oreilles tout le long pour éviter cette marque ; mais j'ai vû des oreilles toutes dentelées & écaillées par cette couture ; ce qui étoit encore plus difforme que les marques blanches de la ligature. Aux Chevaux blancs on ne l'appréhende point : s'il y a quelques boutons dont la chair soit vilaine, ou qui soient gros & ne se percent pas d'eux-mêmes, percez-les avec la lancette quand ils seront meurs, c'est-à-dire, quand la matiere y sera, puis les frottez avec de l'onguent de Portugal tous les jours jusqu'à ce qu'ils soient secs.

Pour résoudre & dissiper les grosseurs & toutes les enflures causées du farcin, tant aux jambes qu'ailleurs.

CHAP. CXLVIII. IL y a des Chevaux guéris du farcin, ausquels il reste une partie enflée & grosse, sçavoir la cuisse, le jarret ou la jambe, & souvent toutes les trois, & ces parties demeurent de la sorte, manque d'avoir appliqué dans le commencement de l'enflure quelque chose de résolutif, qui auroit empêché l'humeur de se congeler & s'en-

durcir ; car étant congelées, rondes & dures, on n'en peut venir à bout, comme dans les commencemens où le moindre remede fait plus d'effet que tous les plus pûissans résolutifs.

L'incommodité que souffre le Cheval par de pareilles enflures, se voit clairement ; la jambe enflée est plus grande, plus pesante & plus difficile à mouvoir que les autres ; elle fait broncher le Cheval, le lasse plûtôt qu'il ne feroit, & finalement il en est plûtôt usé ; & quand on le veut vendre, il le faut laisser pour le quart du prix qu'il seroit vendu s'il n'avoit pas cette enflure.

Les jambes où le feu a été sont plus difficiles à desenfler que les autres, & souvent ne se desenflent jamais, parce que le cuir est plus dur, & ce que le feu n'a pû résoudre est si fort congelé & endurci, que les médicamens n'y font que bien peu ou rien du tout.

L'onguent suivant est capable de résoudre les grosseurs, tant celles qui sont causées du farcin que les autres ; s'il ne réussit pas n'y faites plus de dépense, car vous n'y ferez pas grande chose avec quelqu'autre remede que ce soit.

Onguent résolutif pour les grosseurs & enflures.

Prenez une livre de graisse de chapon, de poule ou de poulet, laquelle se ramasse parmi les boyaux & dans les autres entrailles du chapon, de la poule ou du poulet, à son défaut de la graisse de Cheval, ou au défaut de la graisse blanche de porc mâle fonduë, & passée au travers d'un linge ; prenez autant de miel commun, trois livres de feüilles de rhuë, pilez-les dans un mortier de marbre, & incorporez avec le pilon la graisse & le miel ci-dessus, le tout étant bien mêlé, prenez un poeslon ou bassine, dans laquelle vous mettrez une chopine de jus de choux verds, & la graisse, le miel & la rhuë, faites bouillir à feu lent, remuant sans cesse pendant une demie-heure : coulez à travers d'un linge, exprimant fort, remettez la colature dans le poeslon, & jettez le marc : remettez encore deux livres de rhuë concassée, laissez encore boüillir le tout jusqu'à ce que la rhuë soit séche ; lors coulez & mettez la colature dans un pot neuf, jettez le marc & laissez refroidir cette composition qui sera verte & belle ; mêlez parmi à froid du sinabre, du sel armoniac, & de la gomme armoniac en poudre fort fine, de chacun quatre onces, & une livre de savon noir : mêlez bien le tout exactement avec ce que dessus qui a été mis dans le pot, & le gardez bien couvert au besoin.

Prenez une chopine du plus excellent esprit de vin, dans lequel

vous ferez dissoudre à froid une once de camphre en poudre; gardez le tout dans une bouteille, le camphre empêchera l'esprit de vin de s'exhaler, & l'esprit de vin retiendra le camphre.

Pour résoudre toutes ces tumeurs froides, il faut fort échauffer la partie à force de frotter, puis la frotter avec cet esprit de vin camphré tout froid, & ensuite l'onguent résolutif pardessus, le lendemain sans rien ôter de l'onguent qui reste sur la partie, frottez encore avec l'esprit de vin, & ensuite avec l'onguent, & continuez de la sorte jusqu'à guérison.

Si la grosseur n'est pas si dure, comme sont les loupes & autres grosseurs, il faut seulement frotter avec l'onguent tout seul, il la dissipera en continuant.

Pour les grosses jambes causées du farcin, quoique d'ailleurs on traite un Cheval farcineux, il faut tous les jours frotter de cet onguent la grosse jambe, promener le Cheval pour faire pénétrer le médicament, & continuer jusqu'à ce que la jambe soit sans enflure.

Quoiqu'on mette de l'onguent de Scarabeus sur une corde de farcin pour attirer au dehors l'humeur qui cause la corde, on peut appliquer de cet onguent résolutif sur les autres endroits enflés de ladite jambe.

Il vient des grosseurs sous la ganache & à côté d'icelle, sur les épaules & ailleurs, que je suppose n'être pas matiere de gourme, & qui n'ont aucune apparence de venir à supuration: il faut à froid les frotter avec cet onguent, elles se dissiperont: il n'est pas nécessaire de frotter de cet onguent les petites grosseurs & enflures; il suffit pour les dissiper de les frotter d'un onguent fait d'althea & de populeum, de chacun deux onces, de savon noir quatre onces, & d'un demi verre d'eau-de-vie, le tout mêlé à froid.

Souvent après avoir guéri des playes qu'on n'aura pas eu le soin de faire suppurer assez long-tems, il reste des grosseurs attachées seulement au cuir, & particulierement aux playes sur le grasset & sur le garrot; en se servant de ce dernier onguent, on dissipera la grosseur, si on continue, & plûtôt si on l'applique d'abord qu'on apperçoit la grosseur.

Quand les Chevaux se sont embarrés, ou qu'ils ont eu des coups de pieds, ou autres accidens qui leur ont fait enfler les jambes, ou les jarrets, après qu'on les aura guéris par la méthode ordinaire, les jambes demeurent grosses, l'humeur s'étant endurcie & congelée, les boulets de même, & sans que le Cheval en témoigne aucune douleur en boitant, la partie reste difforme, & plus grosse que les

autres

autres, il faut frotter tous les jours cette partie enflée avec cet onguent, & faisant faire un médiocre exercice, on dissipera l'enflure.

Que si après cinq ou six jours d'application d'onguent, vous n'y voyéz pas l'amandement que vous avez dû raisonnablement esperer, il faut laver la partie avec une bonne lescive cinq ou six jours deux fois le jour, puis y mettre de l'esprit de vin camphré, & ensuite de l'onguent résolutif: il y a peu d'enflures, si inveterées soient-elles, qui ne cedent à cette méthode.

Si vous connoissez que l'onguent soit trop fort, & qu'il attire des pustules & galles, ou qu'il fasse enfler la partie, mêlez parmi de la graisse de chapon ou de Cheval à discrétion.

Que si les enflures sont si rebelles, comme il arrive souvent pour être trop inveterées, qu'elles ne se puissent dissiper par tous ces remedes: si c'est en hyver, il ne faut pas s'en étonner, parce que les maux sont extraordinairement difficiles à vaincre, à cause du froid qui condense les pores, & il faut le double du tems qu'on y employeroit en esté; mais enfin si on n'en peut venir à bout, il faut mettre le feu sur la partie bien proprement, sans percer le cuir, & n'appliquer aucun ciroine, mais frotter les endroits brûlés du feu avec de l'esprit de vin & du miel mêlés ensemble, neuf jours durant, & au bout de neuf jours il ne faut plus mettre de miel, mais l'esprit de vin tout seul, & continuer jusqu'à ce que l'escare soit tombée & séchée.

Comme le feu est le plus puissant de tous les résolutifs, il fera ce que nos onguens n'auront pû faire, mais son effet n'est pas prompt, on ne s'en apperçoit que peu à peu, & ses effets au bout de deux mois paroîtront moins qu'au bout de trois.

On peut donner le feu sans danger sur toutes les parties du corps, même sur les nerfs, sur les tendons, & sur les veines, car jamais il n'en est arrivé du mal, si on n'a pas percé le cuir, & qu'on ait eu la main legere en l'apliquant; pour la marque, s'il y est donné promptement, il en paroîtra très-peu ou point.

Je pourrois vous donner beaucoup d'autres receptes pour le farcin, mais j'ai cru qu'il étoit plus à propos de ne vous donner que celles que l'experience m'a fait connoître les meilleurs: en voici encore deux.

Recepte pour le Farcin.

Je vous donne ici la recepte dont un Ecuyer a guéri une infinité de Chevaux; il ne faisoit point de difficulté d'acheter les Chevaux farcineux qu'il pouvoit rencontrer à bon marché, étant assuré à ce

qu'il disoit de les guérir ; mais il ne s'est pas vanté de tous ceux qu'il a manqué, & j'ai jugé qu'il les manqueroit, les ayant vû dans le commencement qu'il les a traités.

Prenez racines de *Lapathum acutum*, qui est une espece d'oreille sauvage, gros comme le doigt, & long comme deux, fendez-les par le milieu, & fendez le cuir en croix au front du Cheval : pour y appliquer en croix cette racine, il faut détacher le cuir avec un bâton de coudre, & y ayant bien ajusté vos racines, appliquez par dessus un emplâtre de poix noire, que vous y laisserez jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même.

Prenez en esté parties égales ds *Lapathum acutum* & de dent de lion ou pissanlit, & mettez auant de racines que de feuilles, lavez, essuyez & pilez-les dans un mortier avec une pincée de sel commun, le tout étant bien mêlé, faites-en des boulettes grosses comme de grosses noix, pour en mettre une dans chaque oreille : Il faut bien lier les oreilles, & vingt-quatre heures après couper la ligature, & puis laver les boutons de farcin avec le remede suivant

Prenez deux pintes de baissiere de vin, mettez dedans beaucoup de vieux fers, les plus rouillés qu'on pourra trouver ; laissez-les tremper vingt-quatre heures, tirez les fers, & ratissez bien fort toute la rouille, que vous mettrez avec une poignée de poudre d'alun de glace pilé, & une poignée de gros sel dans cette baissiere, vous y ajouterez une chopine ou trois demi-septiers d'eau, puis ferez bouillir jusqu'à ce que les deux tiers soient consommés, & vous frotterez les boutons du Cheval avec un linge neuf & grossier qui soit trempé dans cette liqueur, afin d'écorcher les boutons & les faire saigner.

Si le farcin est aux cuisses & aux jambes, après les avoir bien étuvées, vous les envelopperez avec des linges qui auront trempé dans cette étuve : si elles sont enflées, il faut continuer de trois jours l'un, donnant deux jours de repos.

Lorsque les boutons vifs commencent un peu à se mortifier, vous ferez calciner de la couperose verte, & en poudrerez les boutons pour les dessécher.

Ceux qui mettent les Chevaux farcineux à l'herbe, augmentent leur mal au lieu de le diminuer : l'opinion commune est fausse en cela, car l'herbe est contraire au farcin.

Remede facile pour le Farcin.

Saignez le Cheval des deux côtés du col, trois livres de sang de

chaque côté : le lendemain donnez-lui un breuvage de trois chopines de vin blanc, deux onces d'aloës très-fin, & deux onces de bon thériaque fin bien mêlés, qu'il ſoit bridé ſix heures avant la priſe, & autant après ; ſouvent on guérit le farcin dans ſon commencement par cette ſeule purgation, du moins on eſt aſſuré que c'eſt une très-bonne purgation pour les Chevaux farcineux, & quand on a deſſein de les purger on peut la leur donner, & les traiter enſuite comme j'ai enſeigné, par exemple tous les jours ſans intermiſſion, deux onces de foye d'antimoine juſqu'à ce qu'un Cheval en ait mangé deux ou trois livres, & lorſque les boutons ſont ouverts, les frotter avec l'onguent de Portugal ; ſi les boutons ont trop de chair baveuſe & pourrie, avec celui de Naples.

CHAP. CXLVIII.

Pour les Ebulitions de ſang.

CHAP. CXLIX.

IL y a beaucoup de perſonnes qui ont pris des ébulitions de ſang pour du farcin, & ſe ſont fort mis en ſoin & en frais pour les guérir : l'ébulition arrive lorſqu'i y a ſurabondance de ſang, & qu'il bouillonne par trop de chaleur excitée par differentes cauſes que j'ai déja expliquées, il s'en épanche facilement quelque partie du plus ſubtil dans les chairs ; ce qui fait des tumeurs au-dehors par tout le corps qui reſſemble au farcin, qui ne ſont pourtant qu'une ébulition ou bouillonnement de ſang ; le grand repos qui empêche que le Cheval ne puiſſe diſſiper les humeurs ſuperflues, contribuera beaucoup à cette incommodité : ſaigner le Cheval abondamment du col une ou deux fois, fera que ces tumeurs élevées ſe réſoudront d'elles-mêmes.

On diſtinguera ces tumeurs d'avec le farcin, en ce qu'elles viendront promptement ; par exemple, dans une nuit, & ne ſeront point adhérentes au corps, ni dures, outre que la prompte guériſon vous tirera bien-tôt d'inquiétude.

Souvent la ſaignée trop précipitée a fait rentrer toutes les tumeurs, & cette tumeur rentrée a cauſé du déſordre, & a donné la fiévre au Cheval ; quand vous vous en appercevrez, il lui faut donner un lavement, & une heure après une once ou deux de thériaque ou du diateſſaron dans du vin ; il repouſſera cette humeur par quelque voye, ſoulagera le Cheval, & le guérira enſuite.

Il y a des Chevaux qui pouſſent de tems en tems de petits boutons comme des demi poix en pluſieurs endroits du corps : c'eſt une eſpece d'ébulition de ſang, ou plutôt c'eſt un effet d'un ſang chaud qui pouſſe au-dehors le ſang le plus ſubtil & plein de bile, qui for-

me ces petites enflures, desquelles une partie créve & se séche ensuite, & l'autre se resout par insensible transpiration.

Le remede à toutes les ébulitions de sang, est de faire manger dans le son au Cheval des choses qui puissent purifier le sang, & le rafraîchir, comme seroit le foye d'antimoine en poudre une once & demie chaque jour; ce seul remede sans risque fera dissiper tous ces boutons & purifiera le sang au Cheval, qui ne sera plus en état d'en repousser de long-tems : trois ou quatre prises de pilules de sinabre feront aussi fort bien.

Pour prévenir ce désordre aux Chevaux, il faut leur faire manger parmi le son du cristal mineral, lequel fera évacuer ces serosités bilieuses qui causent le désordre, & les poussera peut-être par les urines, & ensuite temperera la chaleur du sang & des visceres, & préviendra le farcin & autres maux causés de sang échauffé. Et afin de contenter les curieux, je proposerai la méthode de faire le cristal mineral, comme un bon remede, & fort propre aux Hommes & aux Chevaux.

Cristal mineral, ou Sel prunelle.

Le cristal mineral ou sel prunelle n'est autre chose qu'un nitre ou salpétre fixé par le souffre, afin qu'il ne puisse retourner en eau qui a été sa premiere forme : pour le faire il faut prendre du salpêtre de la quatriéme fonte, c'est-à-dire du plus beau, comme je l'expliquerai ci-après, faites-le fondre dans un creuset, ou pot de fer plus commodément, quand il sera bien en fonte jettez dessus un peu de fleur de souffre. D'abord il se fera une assez grande flamme, laquelle étant cessée, remettez encore un peu de fleur de souffre, & en jettez peu à peu en cette maniere, une once pour livre de salpêtre, lequel doit être toujours en fonte pendant l'operation; prenez après que toute la projection sera faite, le salpêtre avec une cuillere de fer, & le vuidez dans un petit bassin de cuivre, mettez le bassin dans un sceau d'eau froide, d'abord le cristal mineral se congele au fond du bassin, vous renversez ce pain sur une table pour le laisser petiller & refroidir, continuez à jetter tout ce qui est fondu, & vous aurez un cristal mineral blanc comme neige : on prend un pot de fer plutôt qu'un creuset, afin que le salpêtre ne le puisse pénétrer & le percer, comme il arrive souvent, si on n'a de bons creusets d'Allemagne.

Pour expliquer ce que c'est qu'un salpêtre de la quatriéme fonte, il faut sçavoir que le salpêtre se congele en cristaux dans l'eau

qui a paſſé au travers le plâtre & le vieux mortier qu'on tire des démolitions des bâtimens joints avec des cendres, laquelle eau on fait bouillir enſuite juſqu'à ce qu'il ſe faſſe au-deſſus une pellicule: on met cette eau dans des vaiſſeaux de bois en lieux frais, il ſe ramaſſe tout autour des criſtaux longs, & qui ſont de couleur de rouille, qui eſt le ſalpêtre de la premiere fonte; il faut faire fondre ce ſalpêtre dans de l'eau nette, paſſer cette eau au travers d'un blanchet, laiſſez bouillir juſqu'à la pellicule, & refroidir, vous aurez des criſtaux qui ſeront le ſalpêtre de la ſeconde fonte, lequel eſt bon pour la poudre à canon, pour faire le foye d'antimoine, & pour pluſieurs operations où l'on fait enflammer le ſalpêtre; s'il eſt trop fin & violent, il emporte avec ſoi une partie de l'antimoine qu'on y a mis: ſi on veut avoir du ſalpêtre plus affiné, on le fait encore fondre dans l'eau, on filtre cette eau qu'on fait bouillir juſqu'à la pellicule, on la met à la cave dans un vaiſſeau de bois, il ſe forme des criſtaux qui ſont le ſalpêtre de la troiſiéme fonte, & ainſi de la quatriéme & des autres: que ſi vous ne trouvez pas d'aſſez beau ſalpêtre, vous pouvez le purifier le faiſant diſſoudre dans l'eau, la filtrer, évaporer, criſtaliſer à la cave, car ſi le ſalpêtre n'eſt très-beau, le criſtal mineral ne le peut être.

Ce criſtal mineral non-ſeulement eſt fixé par cette projection de ſouffre, mais il eſt purgé des eſprits arſenicaux dont il étoit plein; ainſi il ne lui reſte rien d'acre ni de malin: il eſt capable de purifier le ſang, de le rafraîchir, comme auſſi les viſceres, de moderer & arrêter le bouillonnement des humeurs dans les fiévres, de déboucher & déſobſtruer puiſſamment: il ouvre & inciſe les médicamens, pour en faire mieux extraire la teinture; & finalement c'eſt un remede fort rafraîchiſſant, ſans acrimonie ni corroſion.

On en peut donner par jour parmi du ſon mouillé une once & demie, & demie-once de genévre pilé, ou bien le diſſoudre dans l'eau que le Cheval boit, trois ou quatre onces dans un ſceau; on le peut auſſi mêler dans les médecines purgatives. Les Auteurs ſont pleins des vertus de ce remede, j'ai ſeulement propoſé ce à quoi il étoit propre aux Chevaux.

Comme le criſtal mineral rafraîchit beaucoup, & qu'il eſt dangereux de trop rafraîchir les Chevaux, qui ne ſont pas de même temperament que les Hommes, il eſt à propos quand on le donne avec le ſon mouillé, d'y mettre une demie-once de genévre pilé pour corriger ſa trop grande froideur, qui ſouvent fait heriſſer le poil, dégoûte les Chevaux; & quoiqu'il faſſe de bons effets d'ailleurs, il fait quelquefois perdre l'appetit aux Chevaux: on évite tout cela en le don-

CHAP. CL. nant avec le genévre, qui sert comme de correctif à sa trop grande fraîcheur.

Que si le Cheval est grand mangeur, & que le cristal mineral seul ne le dégoûte pas, il n'y a aucun danger de le donner seul ; j'en ai fait manger à des Chevaux trois & quatre livres, une once aprés l'autre, sans les avoir dégoûté en aucune maniere.

Pour rafraîchir un Cheval qui se péle la tête & a une grande démangeaison, d'autres qui se pêlent le corps, sur-tout le derriere des cuisses & l'encolure.

CHAP. CLI.

IL y a des Chevaux échauffés dans le corps, qui se pélent la tête & partie de l'encolure, & souvent les cuisses; cette chaleur n'est pas toujours causée par une intemperie de visceres, mais par la corruption qui s'est glissée dans les humeurs ; cette corruption produit la chaleur, qui est celle qui est la plus dangereuse, car elle peut dégenerer en fiévre ; le remede suivant sera bon pour rafraîchir ces Chevaux-là, & même generalement pour tous les Chevaux échauffés, ou qui se frottent, ou se pélent la tête : on les connoît par la grande démangeaison qu'ils ont, le poil tombe dans les autres endroits, & plusieurs autres signes de chaleur interieure faciles à connoître ; les causes de cette chaleur sont le travail immoderé & violent, la nourriture trop chaude, comme le sain-foin, les feverolles, &c. le temperament du Cheval trop gras ou trop ardent, ou bilieux, la toux même est précedée quelquefois par la chaleur : vous préparerez le remede suivant pour y remedier.

Ayez recours aux pilules de sinabre décrites au Chapitre CIV. & les donnez au Cheval avec les précautions que j'ai enseignées ensuite ; si vous n'en voyez pas l'effet que vous devez esperer, préparez le remede qui suit

Prenez demie-livre d'alun de roche calciné, mettez-le en poudre, & l'introduisez dans une fiole à long col nommée matras, & versez par-dessus deux livres de vinaigre distillé, faites-le digerer sur les cendres chaudes, jusqu'à ce que l'alun soit dissous, lors passez ce vinaigre au travers le papier gris ou d'un double drap, puis le mettez dans une terrine, & en faites évaporer en bouillant le tiers, mettez la terrine à la cave, il se congelera des cristaux autour de la terrine, versez le vinaigre qui restera, & séparez les cristaux, puis faites encore bouillir le vinaigre versé, & consommer la moitié, remettez à la cave, il se fera encore des cristaux qu'il faut séparer, & les mettre avec les premiers, qu'il faut bien sécher.

Quand vous voudrez rafraîchir un Cheval, prenez une demie-once de ces criſtaux, demie-once de criſtal mineral ci-devant, & demie-once de grains de genévre, le tout en poudre faites infuſer dans une pinte de vin blanc pendant une nuit, & le donnez le matin au Cheval, le tenant bridé deux heures avant la priſe, & autant après, continuez tous les jours, hors que le Cheval vînt à ſe dégoûter, car il faut diſcontinuer, & même ceſſer ſi cela lui fait heriſſer le poil & le dégoûte, ce ſera une marque qu'il n'a pas beſoin d'être ſi fort rafraîchi.

CHAP. CLI.

Le meilleur rafraîchiſſemennt qu'on puiſſe donner au Cheval que le remede précedent a dégoûté, eſt de lui purifier le ſang avec le foye d'antimoine, ou autre bien approprié.

Il y auroit ici matiere de parler ſur les rafraîchiſſemens que tout le monde croit qu'il faut donner aux Chevaux; mais en ayant parlé ailleurs, je crois qu'il ſuffit pour le préſent, & je conclurai ce Chapitre par l'hiſtoire d'un Cheval qui, ſans être galeux, avoit une ſi étrange démangeaiſon ſur le cuir, que cela paſſe l'imagination, je le fis ſaigner deux fois, & le mis au ſon mouillé, dans lequel je lui fis manger plus de ſix livres de policreſte, ſans qu'il ſe dégoutât jamais, & il en mangeoit une poignée par jour, car on ne le peſoit point; cela lui donna un cours de ventre, en ſorte qu'il ſientoit auſſi mol que les vaches, ce qui dura vingt jours; je ne diſcontinuai pas le policreſte pendant ce tems-là, quand il ne ſienta plus mol, je ceſſai le policreſte, je le fis mener à la riviere pour le baigner, & ſa demangeaiſon ceſſa ſans aucune application exterieure.

De la gras-fondure.

CHAP. CLII.

LEs Maréchaux, & tout le monde après eux, diſent que cette maladie eſt cauſée par un travail violent qui a ſi fort échauflé le Cheval, que ſe trouvant trop gras, la graiſſe ſe fond dans le corps & l'étouffe; mais quoiqu'ils diſent que la graiſſe ſe fonde dans le corps d'un Cheval, il n'en eſt rien, ce ſont des humeurs viſqueuſes comme des glaires, qui étant agitées & fermentées par une bile acre & ſubtile, bouillent, s'élevent & ſe rareſient; en ſorte qu'au moyen de cette agitation, elles ne peuvent contenir dans le lieu qui leur eſt deſtiné par la nature, ſe répandent par tout, & font (comme le levain dans le pain) fermenter le reſte des humeurs, qui étant agitées & miſes en mouvement, troublent l'économie naturelle, en-

voyent des vapeurs qui offusquent le cerveau, agitent les esprits, qui excitent la fiévre, & finalement se débondent jusques dans le gros boyau où la nature les pousse pour s'en décharger d'une partie; là elles se trouvent mêlées avec la fiente, & nous font connoître que le Cheval a la maladie qu'on appelle gras-fondure : les causes ordinaires de cette maladie sont la plenitude; les Chevaux fort gras, y sont plus sujets que les autres, parce ce qu'ils ont plus d'humeurs, le travail violent & inconsideré agitent la bile, qui fait les désordres que j'ai expliquez, rencontrant un corps plein d'humeurs, comme sont les Chevaux très-gras qui ne font aucun exercice, ou très-peu.

Cette maladie est très difficile à connoître, & plus difficile à guérir, si on n'y donne remede tout à l'heure; j'ai vû un Cheval qui a travaillé deux jours étant gras-fondu, & sans donner aucun signe de son mal, il mourut. Il est vrai que si après être gras-fondu il demeure en repos, il donnera plutôt des marques de sa maladie.

Ordinairement il perd le manger, il se couche & se leve, & regarde son flanc; mais le signe le plus assuré est, que lui mettant la main dans le fondement on en tire de la fiente toute coëffée, c'est-à-dire enveloppée comme d'une membrane blanche qui a quelque ressemblance à la graisse, alors on est bien assuré de la maladie du Cheval, qui demande des remedes sans retardement. Quoiqu'il y ait des gras-fondures plus ou moins grandes & dangereuses, j'en ai traité un qui l'avoit si grande, qu'il jettoit de cette humeur glaireuse par le fondement quand on lui avoit donné un lavement, si fort agitée qu'elle bouillonnoit sur le pavé encore fort long-tems après être sortie; ce qui est une marque de la violente fermentation qui se faisoit dans son corps : cependant il en guérit très-bien.

Remede pour la gras-fondure récente.

Il faut d'abord qu'on soupçonne la gras-fondure, faire graisser la main & le bras d'un Maréchal avec du beurre frais, & l'introduire dans le fondement, pour vuider le gros boyau non-seulement de la fiente, mais encore de tous les glaires qu'on y trouvera; & après l'avoir vuidé, il faut le saigner du col, & demie-heure après lui donner un lavement fait avec deux pintes de décoction ordinaire, dans laquelle vous mettrez une chopine d'urine d'homme en bonne santé, & y dissoudrez deux onces de Benedicte laxative, & une once de sel gemmé, ou policreste, ou scories, un quarteron de miel violat, & une

une chopine de vin émetique ; vous le promenerez une demie-heure au petit pas, pour l'obliger à rendre son lavement : après l'effet du lavement, qui sera environ une heure après l'avoir pris, il faut donner au Cheval à peu près une demie chopine de jus de joubarbe, en Latin *semper viva major* (c'est une herbe qui croît sur les murs, & ressemble à des petits artichauts) ledit jus mêlé avec une chopine de vin blanc ; ce jus fixe le bouillonnement des humeurs, tempere la chaleur des parties interieures, nétoye le corps & le guérit, s'il est donné dans le tems. Il faut après ce breuvage promener une heure le Cheval au petit pas. Vous pourrez réiterer le lavement précedent, ou un autre que vous jugerez convenable, & vous tâcherez par tous les moyens possibles de ragoûter le Cheval suivant la méthode que nous avons enseignée aux Chapitres VI. & suivans.

On m'a assuré que de faire saigner un mouton, & en donner le sang tout chaud au Cheval, il guériroit de la gras-fondure : on peut l'essayer facilement : mais j'ai éprouvé très-souvent, & m'en suis très-bien trouvé, de faire apporter dans l'écurie un jeune mouton ou gros agneau, ou un veau au défaut, lui couper la gorge & recevoir son sang tout chaud dans une seringue, qu'il faut avoir aussi chauffée, afin qu'elle ne refroidisse pas le sang, & ne fasse dissiper les esprits contenus en icelui, il faut donner ce sang tout chaud & tout seul par le fondement en guise de lavement, après avoir vuidé le Cheval de ses feces en fiente, & ensuite le laisser quelque tems en repos : ce lavement ne doit être mêlé avec quoi que ce soit, & doit être donné tout chaud & tout pur, il humectera & adoucira le boyau, & la nature en fera si bien son profit, que le Cheval ne le rendra point, & il sortira avec la premiere fiente en pelotes ou grumeaux. On peut réiterer ce lavement tous les douze heures, & n'en point donner d'autre si on ne veut, car celui-ci en vaut une douzaine.

Une régle générale & presque infaillible, est que les Chevaux atteints de gras-fondure, & qui jettent par les nazeaux, ou avant qu'on leur ait donné les remedes, ou après en avoir pris plusieurs, de quelque maniere qu'ils jettent, si c'est en abondance, ils en meurent presque tous : & si la matiere qu'ils jettent est comme de l'écume, c'est encore pire, car c'est un signe mortel. On peut encore faire ce qui suit.

Il faut saigner le Cheval, & demie-heure aprés lui donner deux pilules puantes dans une chopine de vin, ou de biere si c'est en été, & qu'on soit en lieu pour en avoir, & une heure après cette premiere prise en donner autant, c'est-à-dire, encore deux pilules puantes qu'on

CHAP. CLII.

fait avaler toutes entieres, avec une chopine de vin ou de biere; & une heure après réiterer la même chose, & une demie-heure après la derniere prise, il faut lui donner un lavement fait avec cinq chopines de biere ou de petit lait au défaut, dans lequel on fera fondre deux onces de scories de foye d'antimoine en poudre fine, en faisant bouillir le tout deux ou trois gros bouillons, puis ôtant du feu on y ajoutera un demi-quarteron de beurre frais, & on donnera le tout tiede en lavement : il y a des endroits où l'on ne peut trouver les moyens de faire un lavement, il faut dans ces occasions demie-heure après que le Cheval a pris la derniere prise de pilules, lui mettre dans le fondement un morceau de savon, pour l'obliger à jetter ce qu'on appelle graisse fondue. Si on voit que le mal soit violent, ce qui sera indiqué par une très-grande palpitation de cœur, avec un grand battement de flanc, & que le Cheval se débatte fort, qu'il se couche & se leve fort souvent : que mettant la main dans le fondement on retire beaucoup de graisse ou de glaires blanches ; en ce cas donnez le lavement de sang de mouton chaud; car en ce mal il faut donner des lavemens de deux en deux heures pour faire sortir l'humeur, & obliger le Cheval à la vuider; & même lorsque le mal presse, on doit encore donner trois prises de pilules deux ou trois heures après la derniere prise, & par-là on rechappera peut-être le Cheval : ne craignez pas la chaleur que les pilules peuvent causer ; car l'antimoine qui entre en leur composition tempere cette chaleur, & fait produire les bons effets que vous verrez par l'usage, puisqu'étant plein de sel fixe, il arrête & fixe ce bouillonnement & fermentation qui fait tout le mal.

J'ai vû des Chevaux devenir gras-fondus dans l'écurie, d'autres par un si mediocre travail, qu'on ne le pourroit croire, à moins de l'avoir vû. J'en ai vû quelques-uns qui ayant des tranchées se sont si fort débattus & tourmentés qu'ils se sont gras-fondus ; tous ces maux-là, de quelque cause qu'ils viennent, se traitent de même : mais les plus dangereux, & les plus mal aisés à guérir, sont les gras-fondures qui viennent d'un travail excessif, qui a causé une extrême chaleur dans le corps du Cheval, qui est si alteré qu'il est bien malaisé de le rétablir.

On guérit presque tous les Chevaux gras-fondus, quand on s'apperçoit de leur mal dans le commencement, & qu'on les traite comme nous venons d'enseigner; mais pour l'ordinaire, comme on ne s'apperçoit pas si-tôt du mal, il fait un si grand progrès en peu de tems qu'on a peine à y donner remede.

Pilules puantes pour la Fourbure, Gras-fondure, Courbature, comme auſſi pour les Tranchées.

PRenez de l'aſſa-fœtida, qui eſt une gomme qui vient des Indes, où il eſt appellé *Hingh*, le bon ſe cueille dans la Province *d'Utrad*, mais la plûpart de celui que nous avons en France vient de Perſe, lequel eſt beaucoup inferieur à l'autre. La plante qui le produit eſt de deux ſortes; l'une vient en buiſſon aux Indes, & a des petites feuilles à peu près comme la rhue, & l'autre reſſemble à la rave, & ſon vert reſſemble aux feuilles de figuier, & c'eſt celle qui vient en Perſe: elle aime les lieux pierreux & ſecs. Sa gomme commence à couler vers la fin de l'été, de ſorte qu'il la faut recueillir dans l'automne. Quoiqu'elle ſoit fort puante, les Indiens qui demeurent à *Guzarata*, s'en ſervent dans toutes leurs ſauces, & en frottent leurs pots & leurs vaſes à boire: comme cette gomme eſt très-bonne aux Chevaux, & qu'elle purifie le ſang, j'ai crû que le lecteur n'auroit pas déſagreable que je lui appriſſe ces particularités. Prenez donc de la meilleure aſſa-fœtida qui eſt rougeâtre, & de la plus nette, des bayes de laurier de Provence ou d'Italie, & du foye d'antimoine, autant de l'un que de l'autre en poudre, mettez le tout en un grand mortier pour le bien mêler enſemble, avec d'excellent vinaigre à diſcrétion, en remuant fort avec le pillon, mettant ſeulement le vinaigre peu à peu, pour bien incorporer ces matieres, & toujours piller & remuer juſqu'à ce qu'on voye qu'elles ſe peuvent lier, & former des pilules qui doivent peſer chacune quatorze dragmes, afin qu'étant ſéchées ſur un tamis de crin renverſé, elles puiſſent peſer les deux environ trois onces & plus, qui eſt la priſe: ce remede étant ſec, ſe conſervera auſſi long-tems que vous voudrez, & ſera toujours bon & prêt à mettre en uſage.

J'ai fait autrefois ces pilules en faiſant diſſoudre l'aſſa-fœtida dans le vinaigre, puis évaporant le tout juſqu'en conſiſtence de miel où je mêlois les poudres: mais c'eſt bien prendre de la peine pour les affoiblir & diminuer de beaucoup leur vertu, laquelle conſiſte en partie dans un ſel volatil, qui s'exhale & ſe perd avec les vapeurs du vinaigre; & de ma maniere tout ſe conſerve, & on ne ſouffre pas l'odeur acre qui cauſe des maux de tête aſſez violens, & une puanteur inſupportable: c'étoit l'ancienne méthode qui nous eſt venue d'Hollande. J'ai de plus ajouté le foye d'antimoine en égal poids des autres ingrédiens, pour de très-bonnes raiſons; car je les ai donné ſouvent de ces pilules dans les fiévres qu'elles ont fait ceſſer, & auparavant cette

addition elles ne produisoient pas cet effet : de plus elles font venir l'appetit, ce que j'attribue en partie à l'antimoine, lequel outre cela ayant son effet de pousser par les pores, il aide la vertu trop tardive de l'assa-fœtida, & joints ensemble ils font de si bons effets que je les puis conseiller sans crainte : ce qui fait que je m'en tiens à la maniere que je vous ai proposée ci-dessus, qui est la plus aisée & la meilleure.

Je ne sçaurois assez louer ces pilules pour leurs bons effets : & je crois qu'on en doit toujours avoir pour prévenir les grands désordres que les gras-fondures, fourbures & fiévres d'armée qui viennent des vivres corrompus, causent par la suite. A ces maux là, d'abord qu'on en apperçoit le moindre signe on tire du sang, & demie-heure après on donne deux pilules avec une pinte de vin ou de biere, si c'est en été, puis on promene le Cheval un quart-d'heure, on le couvre bien, on le remet à sa place bridé, s'il sue, c'est d'autant mieux, mais il ne sue presque jamais.

Si le mal est grand, une heure après la prise des pilules, soit pour fourbure ou pour gras-fondure, donnez encore deux pilules avec une pinte de vin, une de biere si c'est en été, tenant toujours le Cheval couvert, & le promenant de tems à autre ; si vous ne voyez pas assez d'amandement, & que les jambes du Cheval soient toujours engourdies, ou qu'il ait grand battement de flanc, donnez encore une heure après la seconde prise, une troisiéme prise de deux pilules, & il y aura peu de fourbure ou de gras-fondure qui ne céde à ce remede réiteré de la sorte ; on peut même le lendemain si le Cheval est fort mal, réiterer tout ce procedé hors la saignée ; mais seulement les trois prises de pilules. Notez que d'abord que vous avez tiré du sang au Cheval, il faut lui curer les pieds s'il est fourbu, & fondre tout bouillant dedans à ceux de devant seulement de vraye huile de laurier, de la filasse par-dessus, & des cendres toutes rouges par-dessus l'huile & la filasse, & des éclisses sur le tout, & réiterer le tout de six heures en six heures, ou de quatre heures en quatre heures, jusqu'à trois fois, & vous pouvez laisser coucher le Cheval vingt-quatre heures après.

Notez qu'il ne faut pas laisser boire ni manger le Cheval de huit heures, c'est-à-dire, quatre heures après les trois prises, & quand il seroit sans boire vingt-quatre heures, ce seroit d'autant mieux, & ne lui donner ni foin ni avoine de deux ou trois jours après ; ensuite de quoi vous le traiterez à l'ordinaire.

Pour les tranchées que les Maréchaux appellent rouges, dont les Chevaux meurent presque toujours, si vous donnez deux ou trois

prises de ces pilules, comme je viens d'enseigner, peut-être ils en guériront; si vous donnez ensuite le lavement avec le sang tout chaud d'un mouton ou d'un veau, le lavement contribuera beaucoup à la guérison du Cheval.

Pour les morfondemens, pour une chaude abreuvure assurément ils en guériront; enfin on peut faire fond sur ce remede comme étant très-salutaire, & produisant des effets au de-là de ce qu'on peut raisonnablement esperer.

Si le Cheval a la fiévre qui vienne de morfondement, comme il arrive souvent, il suffit de lui donner une prise de pilules & le bien couvrir, le battement de flanc augmentera après la prise, mais bientôt après il diminuera; que s'il n'y paroissoit aucun amandement, dès le lendemain il en faut donner encore une prise, & peut-être le Cheval guérira-t-il, si on lui donne fréquemment des lavemens.

Enfin il est peu de remedes si universels, si portatifs & si puans, qui ayent plus d'effets, & qui coûtent moins que celui-là: je le recommande à ceux qui aiment les Chevaux.

J'avois oublié de vous donner un avis important sur le choix de l'assa-fœtida, car si elle n'est très-pure & nette, sans mêlange de bois ou de terre, la composition ne sera pas si bonne de la maniere dont je l'ai prescrit: ce mélange d'impureté affoiblira les pilules, ce qui en empêcheroit en quelque maniere l'effet; mais si vous ne pouvez trouver de cette assa-fœtida tirant sur le rouge, pure & nette comme je dis, il la faut dissoudre dans le vinaigre sur les cendres chaudes, puis la passer au travers un linge, jetter ce qui sera resté d'impur dans le linge, & évaporer jusqu'à consistance du miel: puis y ajoutez les poudres, & s'étant frotté les mains d'huile, former des pilules de quatorze dragmes la piece, qu'on fera sécher sur un tamis renversé: la prise sera comme de celles ci-dessus, sçavoir deux par prise: Je tiens ces dernieres inferieures en vertu aux premieres, à cause du sel volatil de l'assa-fœtida qui s'exhale avec le vinaigre, quoique ce ne soit pas le sentiment d'un Medecin, qui veut que le sel volatil soit enfermé dans la substance oleagineuse & visqueuse de l'assa-fœtida, ainsi incapable de s'évaporer avec le vinaigre: mais ce n'est pas le mien, à en parler sincerement.

De la Fourbure ou Fourboiture.

CHAP. CLIV.

LA fourbure eſt un véritable rhumatiſme qui eſt une fluxion contre nature, d'humeurs âcres & acides, parmi leſquelles ſouvent la pituite eſt mêlée. Cette fluxion eſt quelquefois cauſée par un défaut de tranſpiration, & ſouvent encore par une prompte ſuppreſſion d'une grande ſueur, laquelle s'étant répandue par toute l'habitude du corps, excite de grandes douleurs & difficulté de ſe mouvoir, en ſorte que les jambes viennent hors d'état de faire leurs fonctions ordinaires qu'avec une extrême peine & beaucoup de douleurs. Il y a beaucoup de fourbures, la premiere vient lorſqu'après un travail exceſſif on laiſſe raffroidir un Cheval tout à coup, les pores ſe bouchent par ce froid, & rien ne peut tranſpirer : cette ſorte de fourbure eſt plus facile à guérir que la ſeconde eſpece, laquelle arrive dans l'écurie, ſans aucun travail précedent, mais ſouvent pour avoir trop mangé d'avoine.

La premiere eſt cauſée par un grand travail, & ſouvent pour avoir ſurmonté un Cheval, c'eſt-à-dire, l'avoir fait travailler au de-là de ſes forces ; ce qui a ſi fort agité les humeurs, qu'il s'eſt mêlé parmi des acides, qui ont excité un bouillonnement ou fermentation qui en a rarifié & ſubtiliſé une partie, qui s'eſt inſinuée comme une vapeur au travers toute l'habitude du corps & même dans les conduits des nerfs, quoique très-petits & imperceptibles, & le Cheval venant à ſe refroidir tout à coup, ces eſprits ou vapeurs par la froideur qui ſuccedent, ſe changent en eau : cette eau à quantité de Chevaux ſe convertit & s'épaiſſit en une eſpece de gelée, qui non-ſeulement bouche le paſſage des nerfs, mais les embarraſſe, de ſorte qu'ils ne ſont capables qu'avec une douleur extrême d'aucun mouvement, & encore avec beaucoup de peine.

Que cette humeur ſubtiliſée & rariſiée, & enſuite réduite en eau ſe jette ſur les jambes, ce n'eſt rien d'extraordinaire, parce que la nature qui s'en eſt chargée s'en débarraſſe & l'envoye aux parties les plus affligées, qui ſont les jambes qui ſont affoiblies par le travail.

Ces eſprits ou vapeurs ſont toujours accompagnées, ou plûtôt remplies d'un ſel âcre & piquant, car les humeurs étant hors de leur lieu naturel, deviennent aigres, ce qui les rend âcres & piquantes ; & ainſi la douleur ſuit la fourbure, & preſque toujours la ſiévre accompagne la douleur ; & ſelon que la vapeur ou les eſprits âcres ſont plus ou moins abondans, & qu'ils s'épaiſſiſſent,

la fourbure eſt plus ou moins dangereuſe & difficile à guérir.

La ſeconde eſpece de fourbure qui vient dans l'écurie, parce qu'un Cheval mangera trop d'avoine, ou parce qu'il ſera boiteux & ſouffrira beaucoup de douleur, eſt plus difficile à guérir que la premiere, parce que les humeurs ſont ſi abondantes, que faute de tranſpiration, qui eſt excitée par le travail ordinaire, elles fermentent & cauſent le déſordre que j'ai expliqué ci-deſſus. Ce qui rend celle-ci plus difficile à guérir, eſt la trop grande quantité de cette vapeur âcre & maligne, qui embarraſſe ſi fort les jambes, que ſans un prompt remede elle deſſoude les ſabots autour de la couronne, ou cauſe des croiſſans dans le pied ſous la ſolle, ou fait mourir le Cheval. La premiere ſorte de fourbure fait ſouvent auſſi le même déſordre ſi on n'y donne remede, & l'une & l'autre ſont dangereuſes: & ſi la fiévre y eſt jointe, & de plus la gras-fondure, ils n'en échappent que rarement.

Il y a une troiſiéme ſorte de fourbure qu'on guérit facilement, qui eſt celle que les Chevaux prennent en mangeant du bled en herbe à l'armée, cette ſorte de fourbure ſe gagne facilement & ſe guérit dans vingt-quatre heures, & ſouvent par une ſaignée ou quelque remede fort leger.

La fourbure eſt très-ſouvent accompagnée de gras-fondure, & lorſque les deux maux ſont joints enſemble, ils ne ſont guéres ſans une grande fiévre, ce que les Maréchaux appellent courbature, ainſi ils ſont fourbus, gras-fondus & courbatus, dont ils meurent preſque toujours.

La fourbure arrive preſque toujours, lorſqu'après un violent exercice qui excite une grande ſueur, les Chevaux ſe refroidiſſent tout à coup, ſoit par la fraîcheur du lieu où on les met, ſoit par le froid de la ſaiſon, ou manque de les promener en main: & comme les jambes travaillent le plus elles en portent auſſi la peine, & reçoivent la décharge des humeurs.

C'eſt pourquoi il faut promener quelque tems au petit pas les Chevaux, après une courſe longue & violente, & même un grand travail, afin de diſſiper les humeurs qui ſe ſont jettées ſur les jambes déja affoiblies par le travail: leſquelles humeurs n'étant encore qu'eſprits, la nature les peut diſſiper avant que ces eſprits par le froid ſoient condenſés en liqueur, & cette liqueur en gelée pour ainſi dire, qui cauſe les grands déſordres de la fourbure.

Il ne faut pas s'étonner ſi les Chevaux deviennent fourbus, lorſqu'après un travail violent on les mene à l'eau, & qu'on les fait entrer le ventre bien avant dans l'eau, les faiſant paſſer d'une

extrémité de chaleur, à une extrémité de froid.

Les Chevaux mal habitués, & qui ont déjà eu cette maladie, s'ils séjournent trop dans l'écurie, & s'ils mangent trop d'avoine, peuvent devenir fourbus, & même par un travail mediocre ils deviendront fourbus, ce qui n'auroit pas été s'ils n'avoient eu déjà cette maladie. Ceux qui ont quelque douleur à un pied de devant qui les obligent à séjourner sur l'autre trop long-tems, sont sujets à devenir fourbus dans l'écurie, presque toujours de trop de nourriture, ce qui fait des crudités : ces crudités engendrent la chaleur, qui fait bouillir & fermenter les humeurs, dont le plus subtil se change en esprits, & ces esprits en eau, comme j'ai déjà dit.

Les Chevaux boiteux, ou qui ont les pieds douloureux, ou les jambes fort roides, qu'on fait cheminer & faire voyage, deviennent facilement fourbus, & sont plus difficiles à guérir que les autres, à cause de la fluxion qui étoit déjà sur le pied boiteux.

Je ne puis comprendre pourquoi l'on assure qu'un Cheval deviendra fourbu, si paissant le long de l'eau ayant grand soif, on l'empêche de boire; je ne l'ai jamais vû, mais bien le contraire : car aux grandes chaleurs un Cheval ayant fort sué, si on le fait boire sur le soir dans sa chaleur, sans faire ensuite grand chemin, il vient aisément fourbu; si vous l'empêchez de boire, pour lors il ne vous en peut arriver aucun inconvenient.

Il y a de la difference entre un Cheval fourbu, & un Cheval qui n'est que refroidi; car après une grande chaleur le froid engourdit les nerfs, sans que les humeurs se fondent & coulent dessus : cette derniere incommodité pour l'ordinaire n'occupe que les jambes de devant, & se guérit assez facilement.

La fourbure la plus dangereuse, est celle qui est accompagnée de fiévre; on dit que ces Chevaux-là sont fourbus & courbatus; & en ce cas il faut donner remede au plus pressant qui est la fourbure; car quoique la fiévre ou courbature les puissent faire mourir, en soulageant la fourbure, la fiévre qui lui est accidentelle cessera, la cause cessant.

Lorsque la fourbure tombe sur les pieds, on s'en apperçoit en ce que la couronne leur enfle, & se dessoude avec la corne : il faut d'abord qu'on le voit, rayer toute la couronne en y faisant des incisions de haut en bas avec un bon bistoury, & percer le cuir pour donner lieu à cette humeur de s'évacuer, qui sortira en forme d'eau rousse, & ces sérosités étant évacuées appliquer là-dessus un astringeant de bol, vinaigre & blancs d'œufs, ou du blanc d'Espagne

d'Eſpagne, qui eſt de la chaux vive qui s'eſt amortie d'elle-même & miſe en poudre, faites-en comme une pâte avec de l'eau ſeconde, & appliquez le tout ſur la couronne ou bien avec de l'eſprit de vin, qui eſt le plus excellent aſtringeant qu'on puiſſe employer, & continuez, puis lavez les playes avec du vinaigre & du ſel; ſi on n'apporte cette précaution, le moins qu'il en pourra arriver ſera que cette humeur âcre & maligne, qui eſt un acide pénétrant comme de l'eau forte, par l'acrimonie des ſels corroſifs dont il eſt plein, cette humeur deſſoudra les ſabots & les fera tomber, ou tout au moins deſcendra de la jambe dans le ſabot, deſſoudra ſouvent le petit pied d'avec le ſabot en pince, & fera des croiſſans avec le bout du petit pied, qui la plûpart du tems ſont incurables; car ce qu'on appelle croiſſant eſt l'os du petit pied deſſeché par cet acide corroſif, & enſuite relâché, & il faut qu'il en tombe une partie, c'eſt-à-dire ce qui eſt privé de nourriture: pour guérir ces maux-là, il ne faut pas deſſoler les Chevaux juſqu'à ce que la partie du petit pied qui n'a plus de nourriture, ſoit en état de le faire tomber; c'eſt pourquoi il ne faut deſſoler qu'après que les croiſſans ſont viſibles, qu'ils pouſſent la ſole, & la font créver, le ſabot eſt deſſeché, alteré, plein de cercles, & le Cheval rendu inutile, ne pouvant cheminer qu'avec beaucoup de douleur; auſſi les Chevaux qui ſont guéris de la fourbure, s'il eſt tombé beaucoup d'humeur ſur le pied, marchent ſur le talon, le petit pied ayant ſouffert en pince, car c'eſt-là où l'humeur prend ſon cours: lorſque la fourbure eſt tombée ſur les pieds, & que les croiſſans ſont formés, il ne faut deſſoler que le plus tard qu'on peut, au contraire laiſſer toutours la ſole autant forte que l'on peut pour contenir le petit pied en ſa place, ne point ouvrir du tout le talon, percer le fer maigre en pince, brocher le talon comme à un pied de derriere, & frotter la corne près de la couronne avec un quartier d'oignon tous les jours, en ſorte que le ſuc de l'oignon pénétre la corne; mais en un mot tout Cheval auquel la fourbure eſt tombée ſur les pieds, & que les croiſſans paroiſſent, on le peut compter pour perdu, hors pour labourer en païs doux.

Pour le prévenir, je donnerai un remede qui a ſouvent bien réuſſi, lequel vous trouverez à la fin de ce Chapitre, qu'il faut pratiquer aux Chevaux qui ſont guéris de la fourbure, auſquels eſt reſté des douleurs dans les pieds qui les empêchent de marcher ferme à leur aiſe, en un mot qui ont les pieds douloureux de la fourbure.

Un bon remede à cette ſorte d'infirmité, eſt de barrer les veines

dans les pâturons, d'abord qu'on s'apperçoit que le mal eſt tombé dans les pieds, mais il faut le faire avant que les croiſſans ſoient formés, & cela facilitera la guériſon.

Je donnerai ici un conſeil dont peu de perſonnes ſe voudront ſervir, ſçavoir que la fourbure étant une fois tombée ſur les pieds, quoique les ſabots n'ayent pas été deſſoudés, on gagne aſſez de donner ces Chevaux, s'ils ſont de bas prix, à qui en voudra; car ils coûteront plus qu'ils ne vaudront jamais, ſi on veut les mettre en état de pouvoir ſervir ailleurs qu'au labourage.

Le Cheval tout-à-fait fourbu ne peut cheminer ni reculer; il ne peut qu'à grande peine mouvoir les jambe; il n'oſe appuyer les pieds à terre, il ne veut point ou peu manger; la peau eſt fort attachée au corps, il eſt triſte, & ſouvent tous ces accidens ſont accompagnés d'un grand battement de cœur & de flanc qui eſt une courbature.

Il y a des Chevaux ſeulement fourbus du train de devant, mais le mal eſt grand s'ils le ſont des quatre jambes.

Remede pour Fourbure.

Dans la fourbure il faut empêcher que les humeurs qui ſont répandues dans les nerfs des jambes, nere tombent ſur les pieds, parce qu'elles les deſſoudent, ou font des croiſſans, ou rendent les pieds foibles pour toujours, & peut-être eſtropiés. Les Maréchaux prétendent empêcher cette chûte d'humeurs ſur les pieds par des jarretieres, c'eſt-à-dire liant étroitement les jambes au-deſſus des genoux, & des jarrets avec du ruban de fil qu'ils ſerrent bien fort; ils appellent cette operation jarreter un Cheval, qui eſt un des plus grands abus, & une invention ſi fort contre la raiſon & le bon ſens, que les plus habiles Maréchaux en ont quitté l'uſage. Par cette ligature on attire plus puiſſamment l'humeur ſur les jambes; car on lie le bras à un homme au-deſſous du coude, quand on lui veut tirer du ſang, & cela pour faire enfler la veine, & même le bras enfle lorſqu'on ſerre beaucoup la ligature; la même choſe arrive aux jambes des Chevaux jarretés: De plus on cauſe grande douleur par ces jarretieres, & il n'y en a que trop ſans en cauſer davantage. En cet état les Maréchaux font promener les Chevaux, qui eſt encore une abſurdité très-grande de faire marcher à force de coups un pauvre Cheval, qui ſouffre une grande douleur, capable de le rendre fourbu s'il ne l'étoit pas, & de plus avec des jarretieres; cela eſt contre le bon ſens.

Mais il faut ſaigner le Cheval du col d'abord qu'on apperçoit

la fourbure, recevoir ſon ſang dans une terrine, y mêler une chopine d'eau-de-vie, & de cela charger & bien frotter les jambes juſqu'au-deſſus du genouil & du jarret, lui fondre dans les pieds de l'huile de laurier toute bouillante, de la filaſſe & des écliſſes pour tenir le tout, & même en mettre autour de la couronne avec de la filaſſe, & un bandeau pardeſſus, & une demie-heure après lui faire avaler deux onces de bonne thériaque, & quatre onces de ſel de tartre en poudre, le tout avec une pinte de vin blanc, ou rouge au défaut, le laiſſer bridé encore deux heures ſans ſe mouvoir d'une place, puis lui donner un lavement avec deux onces de policreſte, & deux heures après encore un de même, une heure après le dernier lavement le débrider, lui laiſſer manger du ſon & de la paille, & lui donner à boire de l'eau blanche, & ne le point laiſſer coucher de deux fois vingt-quatre heures, & réiterer l'huile de laurier dans les pieds de huit ou dix heures en dix heures : ſi le Cheval le lendemain n'eſt pas guéri, il faut réiterer le breuvage & les lavemens, & non la ſaignée.

Les Mores & les Turcs qui ſont en Barbarie, quand leurs Chevaux ſont fourbus, leur tirent du ſang, & enſuite leur donnent une chopine de jus d'oignon blanc, avec un peu de jus d'ail mêlé enſemble, & deux jours après ils s'en ſervent comme auparavant. Ce remede eſt bon, mais il ne va pas ſi vîte en ce pays-ci.

Autres Remedes pour les Chevaux fourbus.

D'abord que vous appercevrez qu'un Cheval eſt tombé fourbu, menez-le au bord de la riviere, ouvrez-lui la veine du col, & lâchez la corde afin qu'il ne ſaigne pas, puis faites-le entrer dans l'eau juſqu'au milieu du ventre, & lors ſerrez la corde pour le faire ſaigner environ quatre livres de ſang, & enſuite il faut lâcher la corde & le laiſſer une demie-heure dans l'eau après qu'il ne ſaigne plus, & en arrivant à l'écurie il faut lui emplir les pieds de devant avec de l'orge bouilli tout chaud, & des écliſſes pour tenir le tout, & lui faire avaler le breuvage ſuivant. Prenez ſix gros oignons blancs, coupez-les par tranches, & les faites cuire un quart d'heure dans cinq demi-ſeptiers de vin, paſſez & exprimez bien fort, & ajoutez deux onces d'aſſa-fœtida en poudre, faites avaler le tout au Cheval, & une heure après un bon lavement fait avec cinq chopines de bierre, deux onces de ſcories de foye d'antimoine en poudre fine, qu'il faut faire bouillir un bouillon, ôter du feu, & ajouter gros comme un œuf de beurre frais, & donnez le tout tiede au Cheval, qui ayant rendu ſon lavement, on le laiſſera une heure bridé pour lui en donner encore un de même, & on renouvellera

de l'orge bouilli chaud dans les pieds, puis on débridera le Cheval pour le laisser manger du son mouillé & de la paille, boire blanc & bonne litiere sans le laisser coucher de deux jours; on réiterera les lavemens & l'orge chaud dans les pieds de tems en tems; on peut encore proceder comme il suit.

Pour traiter un Cheval fourbu, tirez-lui du sang du col, chargez-lui de son sang sur les épaules & les jambes, & demie-heure après faites-lui avaler une pinte d'eau, dans laquelle vous mêlerez deux livres de sel une heure après le lavement, & lui emplirez les pieds de devant de fiente de cochon fricassée avec de l'huile de noix, & de cela chaudement, lui en mettre non-seulement dans les pieds, mais encore autour de la couronne avec de la filasse & une enveloppe. Si le lendemain le Cheval n'est pas guéri, réiterez le breuvage, & sur-tout n'épargnez pas les lavemens ni les restrainctifs dedans, & sur la couronne des pieds.

Le remede suivant a très-bien réussi. On tire du sang du col en abondance; on frotte rudement les jambes de devant avec de bon vinaigre & force sel pendant une demie-heure; puis on lave avec trois chopines de vin les menstruës qui sont dans une ou deux chemises de fille ou femme, dont l'on trouve assez chez les blanchisseuses à Paris; on délaye dans le même vin un étron de petit enfant de six ou sept ans, on fait avaler le tout au Cheval, & deux heures après un lavement avec du policreste; on lui emplit les pieds d'huile de noix bouillante, de la filasse pardessus & des éclisses, un restrainctif autour de la couronne, & on laisse le Cheval bridé pour réiterer le lavement une couple d'heures après le premier; le lavement rendu on débride le Cheval pour le laisser manger & boire, & non se coucher de deux fois vingt-quatre heures; on réitere les lavemens aussi long-tems qu'il a le battement de flanc, & on renouvelle l'huile chaude dans les pieds, & le restrainctif sur la couronne.

Il n'y a point de remede que j'estime tant que les pilules puantes, je m'en sers en cette maniere: Je fais tirer du sang à un Cheval, je lui fais frotter les quatre jambes avec son sang mêlé d'eau-de-vie, & lui fais fondre dans les pieds de devant de l'huile de laurier toute bouillante, & en mettre de modérément chaude autour de la couronne avec la filasse & un bandeau, demie-heure après la saignce je lui fais avaler deux pilules puantes avec une pinte de vin ou de bierre si c'est en esté; une heure après encore deux pilules de même maniere, & une heure après encore deux pilules comme auparavant, & une heure après la derniere prise un lavement avec les

ſcories ou le policreſte dans de la bierre ou du petit lait. Quand il a rendu ſon lavement, je le laiſſe boire & manger, & lui fais bonne litiere ſans le laiſſer coucher qu'il ne ſoit hors d'affaire; ſi les pilules ont été données le matin, le ſoir il ſe trouve guéri: s'il ne l'eſt pas le lendemain, je réitere les pilules, trois priſes comme je viens de dire, ſans épargner ni les lavemens, ni l'huile de laurier: finalement je continue tous les jours juſqu'à ce que le Cheval ſoit guéri. J'en ai donné à des Chevaux juſqu'à quinze priſes, qui ſont trente pilules en quatre jours, & ils ne furent guéris que par les trois dernieres priſes. Après ces grandes fourbures, les Chevaux ſont long-tems étonnés, & ſont gourds & mal adroits; mais les promenant peu à peu en main, & donnant tous les jours un ou deux lavemens avec les ſcories ou le policreſte, ils en reviennent; mais enſuite ils ſont fort ſujets à redevenir fourbus par le moindre excès. Tout Cheval qui a été guéri de la fourbure ne doit point manger de grain de quelque tems, & juſqu'à ce qu'il ſoit bien remis; car l'avoine a fait ſouvent des rechûtes plus dangereuſes que le mal n'a été, car ils n'en guériſſent que difficilement, ou plutôt n'en guériſſent point.

Il reſte à dire un mot pour éclaircir ce que j'ai ordonné, de faire bonne litiere aux Chevaux qu'on traite de la fourbure, & ne point les laiſſer coucher; car à quoi bon la litiere s'ils ne ſe couchent? Elle les tient chaud en hyver, & les pieds ſont plus à leur aiſe l'eſté & l'hyver ſur la litiere que ſur le pavé; mais pour les laiſſer coucher, je le fais d'abord que je vois qu'ils ſont guéris, c'eſt-à-dire qu'ils marchent facilement & beaucoup mieux qu'ils ne faiſoient, ce qui arrive quelquefois en moins de ſix heures; mais s'ils ne guériſſent pas ſi-tôt, comme il arrive aux vieilles fourbures, ou à celles où il y a fourbure & courbature, je les empêche de ſe coucher deux fois vingt-quatre heures, après cela je les laiſſe coucher ſans appréhender que cela nuiſe à leur guériſon.

Mais pourquoi mettre des fagots entre les jambes des Chevaux fourbus, comme les Maréchaux le pratiquent? C'eſt parce qu'ils l'ont vû faire, & ceux à qui l'ont vû faire n'avoient pas plus de raiſon de le faire, que de leur mettre des jarretieres, comme je l'ai expliqué ci-devant.

Puiſque nous ſommes ſur les abus qui ſe commettent en traitant les Chevaux fourbus, je dirai encore que ç'en eſt un très-grand de leur tirer du ſang aux ars & au plat des cuiſſes; car on attire l'humeur de la fourbure ſur la partie malade qui ſont les jambes, & la ſaignée ſe fait pour la détourner, comme en effet celle qui eſt faite au col la détourne.

Ceux qui tirent du ſang à la pince aux Chevaux fourbus, font encore un plus grand mal, car ils attirent l'humeur dans le pied, & il faut l'en détourner par tous les moyens poſſibles, comme fait l'application de l'huile de laurier, de la fiente de porc, &c.

D'une autre eſpece de fourbure qui a les mêmes ſignes que l'effort des reins.

Un rhumatiſme tombe ſur les reins d'un Cheval dans l'écurie ſans travailler, & même en travaillant le met en état de ne point faire ſuivre ſes hanches : quand on le fait cheminer ſeulement au pas, la croupe lui chancelle comme s'il avoit les reins rompus ; il tombe ſur le cul, il ſe croiſe les jambes de derriere en cheminant, & ſes boulets de derriere touchent juſqu'à terre à quelques-uns : A ceux-là leur croupe ne leur chancelle pas comme à tous les autres, & ne ſe laiſſent pas cheoir ſur le cul. Ce mal eſt de même nature, & vient des mêmes cauſes que la fourbure, & l'humeur ſe jette ſur les reins, ſur les hanches, à quelques-uns ſur les boulets de derriere, & tout le train de devant ne s'en reſſent pas, à beaucoup près, comme celui de derriere, qui eſt comme incapable de marcher. Les Chevaux qui ont été déja fourbus ſont plus ſujets à prendre ce mal que les autres, & allant par la campagne ſans être échauffés ſeulement au pas, le mal les ſurprend, & ils ne peuvent avancer ; cela n'arrive pas fréquemment, & il vient aſſez ſouvent dans l'écurie ſans travailler.

Le plus sûr eſt de donner promptement remede à ce mal ; car étant envieilli, il n'eſt pas curable ; & quoique le Cheval boive & mange bien, il ne guérira jamais, & ſera incapable de rendre le moindre ſervice, & j'en ai vû pluſieurs qu'on a été obligé d'aſſommer après les avoir traité pluſieurs mois ſans aucun ſoulagement. C'eſt pourquoi d'abord qu'on s'apperçoit qu'un Cheval a ce mal, & qu'en marchant à la campagne, ou en le tirant de l'écurie en main, il ne peut cheminer qu'en traînant ſa croupe, croiſant les jambes de derriere, toujours prêt à tomber ſur le cul, il faut lui tirer du ſang du col environ trois livres, lui charger les reins avec ſon ſang & de l'eau-de-vie mêlés enſemble, & demie heure après lui donner une priſe de pilules puantes avec trois demi-ſeptiers de vin, & continuer d'heure en heure les priſes des pilules tout comme je viens d'enſeigner pour la fourbure, & finir de même par un lavement une heure après la derniere priſe, après quoi on laiſſe le Cheval bridé une couple d'heure, en le débridant il eſt preſque toujours guéri, quand on a

pris le mal dans son commencement : on lui donne du son mouillé cinq ou six jours sans avoine ; on le promene en main une heure tous les jours, & finalement on s'en sert comme auparavant. Que s'il n'est pas guéri, s'il y a seulement de l'amendement, le lendemain il lui en faut donner encore trois prises, & finir par le lavement, comme ci-devant.

J'ai vû un Cheval qui fut dangereusement malade d'un vertigo, & qui en guérit pour avoir été bien sollicité ; le mal se jetta sur les reins & sur les hanches, comme s'il avoit eu le mal que je viens de décrire ; car il cheminoit comme un Chval qui a les reins rompus, & les boulets lui touchoient jusqu'à terre. Le Maréchal qui l'avoit traité du vertigo le croyant éreinté, c'est-à-dire que se relevant à l'écurie, il s'étoit rompu les reins, lui mit le feu sur les reins, & perça le cuir avec des pointes de feu sur tous les reins, un ciroine pardessus, le suspendit, & le laissa en cet état jusqu'à ce que les escares fussent tombées, en l'ôtant de la soupente, on n'y trouvera aucun amandement : on me le fit voir, je lui fis tirer du sang & prendre trois prises de pilules puantes ; mais le tout inutilement, car le Cheval fut perdu, & demeura dans l'écurie plus d'un an, après quoi il fallut l'assommer, étant incapable de rendre le moindre service ; peut-être que si aussi-tôt qu'on s'apperçut que le mal le tenoit aux reins & au train de derriere, on l'eût traité avec les pilules puantes, il seroit guéri, je ne l'assurerai pas, mais il y a quelque apparence.

Enfin ce mal est de grande consequence, & si le mal est envieilli, il ne guérit jamais ; le plus sûr à cela est de le traiter tout d'abord qu'on s'en apperçoit, & on les réchappe presque tous.

Remede pour les pieds douloureux des Chevaux qui ont été fourbus.

LEs Chevaux qui ont été fourbus demeurent souvent avec des douleurs aux pieds qui les empêchent de marcher ferme, de poser le pied plat à terre lorsqu'ils cheminent, ils n'appuyent que le talon pour soulager la pince, à cause que l'humeur qui causoit la fourbure a quitté la jambe, & s'est glissée entre l'os du petit pied & le sabot, & a desséché le devant du pied ; en sorte que la nourriture n'y venant pas en assez grande quantité, manque d'assez de chaleur naturelle, qui est comme étouffée par cette humeur âcre, elle durcit, rend la partie douloureuse & foible, & par le tems les croissans paroissent & estropient le Cheval ; quand j'ai dit que les croissans

paroissent, c'est-à-dire que le devant ou l'extrêmité de l'os du petit pied descend & se desseche, en sorte qu'il ne reçoit plus de nourriture, & par le tems il faut qu'il tombe & se sépare de ce qui reste de bon & de sain dans l'os du petit pied, ce qui n'est pas l'ouvrage d'un jour, la nature qui est sage fait enfin son devoir, pourvû qu'on ait soin de le ferrer comme je dirai, & de l'aider & fortifier.

Lorsqu'un Cheval a le pied douloureux, & que les indices des croissans y sont, c'est-à-dire le devant du pied desseché, qui sonne clair quand on frappe dessus, ce qui fait connoître qu'il est vuide, & que le Cheval ne chemine que sur les talons, lors il faut déferrer le pied, le blanchir seulement en parant peu, puis le ferrer à pantoufle, comme j'expliquerai au Chapitre de la ferrure des pieds encastelés, & y mettre le remede suivant; & en le ferrant, laisser toujours la sole très-forte, car de-là dépend la guérison & la chûte des croissans, & ce qui la facilitera sera l'usage de la bouillie qui suit.

Que si les pieds sont simplement douloureux, sans apparence de croissans, il les faut parer, les ferrer fort à l'aise, & y appliquer la bouillie qui suit.

Bouillie pour les pieds douloureux d'un reste de fourbure.

Prenez une pinte d'eau-de-vie, trois demi-septiers de bon vinaigre, une livre d'huile de laurier: démêlez le tout avec suffisante quantité de farine de féves, faites-en de la bouillie que vous ferez cuire à petit feu en remuant sans cesse: Quand le tout sera bien lié & cuit, comme de la bouillie assez épaisse, emplissez le pied de cette bouillie toute bouillante, car elle ne sçauroit être trop chaude, mettez de la filasse pardessus, puis des éclisses pour tenir le tout, mettez encore de cette bouillie autour de la couronne sur de la filasse; mais il ne faut pas qu'elle soit si chaude, & il faut qu'on y puisse souffrir la main, enveloppez le tout, & réiterez l'application trois fois de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures: si le mal n'est pas envieilli, assurément le Cheval se rétablira.

Barrer les veines dans les pâturons après cette application réussira très-bien s'il y a des croissans, parce qu'elle fera plutôt tarir cette humeur, qui est portée en partie dans le pied avec le sang, & pour d'autres raisons déja dites.

Si le Cheval boite si fort que les croissans soient formés, & le pied desseché, en sorte que le Cheval ne puisse cheminer ni presque se soutenir, il faut dessoler, brûler tout le bout de l'os du petit

tit pied, le laisser tomber ensuite, après quoi la solle reviendra, & le Cheval pourra guérir, si on le ferre à pantoufle, & qu'on donne le tems au pied de se fortifier, mais ce ne sera jamais un pied ni bon, ni bien fait, ni de service.

CHAP. CLV.

De la galle des Chevaux

CHAP. CLVI.

LA galle est un vice du cuir qui le rend plus épais qu'à l'ordinaire, l'endurcit & le séche, & ainsi le cuir devient âpre & même tidé en beaucoup d'endroits. La galle fait tomber le poil : elle est causée par une humeur âcre, brûlée & salée. Vegetius dans le Livre intitulé, *de arte Veterinariâ*, Livre III. Chaptre LXXI. définit la galle en ces termes : *Scabies jumentis passio deformis*. Ce qui n'est pas une définition, & ne fait aucunement connoître le mal. Les mauvaises nourritures contribuent à produire ce mal, qui vient d'un acide plein d'esprits, & de sels âcres & corrosifs, cet acide peut être encore causé par la faim & les grandes fatigues, la frequentation des Chevaux galleux, les étrilles ou époussettes qui ont servi à des Chevaux atteints de ce mal : la galle peut venir aux Chevaux pour avoir été mal pansés, & pour n'avoir pas été saignés dans le tems.

On connoît la galle quand le Cheval se frotte en un endroit plus qu'aux autres : par exemple aux jointures, aux jambes, à la queue & au crin ; pour lors il faut manier le cuir de l'endroit qui demange, ou qui est pelé ; s'il est plus épais que de coutume, ce sera une marque que le Cheval a la galle : elle est quelquefois universelle ; mais bien souvent elle vient peu à peu, tantôt en un endroit, & tantôt en l'autre.

Il y en a de deux sortes, la galle vive & l'ulcerée : la galle vive ne pousse rien au-dessus du cuir qu'une farine ou crasse, elle fait perdre tout le pooil : cette espece est très-difficile à guérir, & vient ordinairement d'avoir souffert la faim & le froid.

L'autre espece se manifeste au-dehors par des enlevûres & des croûtes, qui étant ôtées & emportées laissent de petites playes ; cette derniere est plus aisée à guérir que l'autre ; si ce n'est dans le crin & dans la queue où elle s'attache extrêmement, & difficilement on l'en peut déraciner, parce que le cuir en ces endroits est si épais, que les remedes ne peuvent pénetrer au travers. On traite tous les deux avec les mêmes remedes.

Remede pour la Galle.

Pour guérir ce mal, il faut commencer par la préparation de l'humeur qui cause cette galle : il ne faut pas oindre d'abord les Chevaux, avant que d'avoir ôté la cause interieure, qui est cette humeur que la nature pousse au dehors ; ce seroit la renfermer dans le corps & la mieux concentrer, ce qui échaufferoit les entrailles & altereroit les parties nobles : la saignée est presque toujours nécessaire pour guérir la galle, afin de diminuer la chaleur du sang en facilitant la circulation. Vegetius l'ordonne très-à-propos selon les endroits où elle vient : par exemple, si la galle est à la tête & au col, il faut saigner le Cheval du chef ; s'il y en a aux épaules, poitrine & bras, des ars ; si c'est au dos, aux flancs, aux jambes & hanches, des cuisses; mais je ne puis approuver la purgation qu'il ordonne, qui est de mêler de la racine de concombre sauvage dans son avoine, car elle laisse trop de chaleur sans beaucoup évacuer ;& c'est pourquoi on peut se tenir à sa méthode pour la saignée, & chercher d'autres voyes pour la purgation ; l'une des purgations que j'ai ordonné pour le farcin, peut très-bien servir à tous Chevaux galleux, & je ne me sers que de celle-là.

Après la saignée & la purgation réiterée plus d'une fois, s'il est besoin, il faut faire avaler deux, trois ou quatre prises de pilules de sinabre, deux pilules à chaque fois, elles purifieront le sang, pousseront au dehors toutes les serosités malignes, & facilement avec le moindre onguent ci-après on pourra guérir un Cheval galleux.

Si le Cheval prend la galle au printems, ou qu'il l'ait au sortir de l'hyver, il est nécessaire de le très-bien saigner du col, & ensuite de le mettre à l'herbe, & l'y laisser nuit & jour ; s'il ne guérit de lui-même, il le faut oindre avec des onguens décrits ci-après ; mais le vert est un des meilleurs remedes qu'on puisse appliquer à la galle.

Si le Cheval a la galle pendant l'été, vous lui tirerez abondamment du sang, puis vous lui ferez manger dans du son mouillé (car sans nécessité il ne doit point manger d'avoine) quelques herbes hachées menues ; sçavoir de la scabieuse, du *Lapathum acutum*, fumeterre & chicorée amere, une poignée de l'une d'icelles, & demie-once de souffre, le tout bien mêlé avec le son pendant huit jours soir & matin.

Si c'est en automne ou sur l'hyver, il faut se servir des racines des mêmes herbes : que s'il ne les vouloit manger par trop d'aversion, il faut faire une décoction avec les herbes ou racines dans trois chopines de vin blanc, puis en ayant coulé une pinte, y mêler une once de

ſouffre en poudre, & la faire avaler au Cheval le matin, le tenant bridé deux heures avant & autant après; cette décoction préparera les humeurs corrompues qui ſont dans le corps pour être évacuées comme nous allons enſeigner.

Au Printemps ſi l'on n'eſt pas en lieu pour mettre le Cheval à l'herbe, ou qu'on ait de la peine à lui faire avaler des pillules de ſinabre, il faut après l'avoir ſaigné & purgé, lui donner dans du ſon mouillé deux oncesde foye d'antimoine en poudre par jour, & continuer, il fera pouſſer au-dehors tout ce qu'il y a d'impur dans le corps, enſuite le moindre onguent, bain, ou eau compoſée pour ce mal, deſſéchera la galle.

Le ſouffre-auré d'antimoine décrit au Chapitre CXXIX. fera le même effet, en lui en donnant pendant quinze jours; tous ces remedes guériront la galle radicalement en quelque ſaiſon que ce ſoit, mais plus difficilement en hyver qu'en été.

Pilules purgatives pour les Chevaux galleux.

Prenez une livre de thérébentine commune, aloës & ſéné en poudre groſſiere de chacune une once, agaric deux dragmes, hermodactes cinq dragmes, élebore noir lavé dans le vinaigre deux dragmes, une once de ſinabre, le tout mis en poudre groſſiere ſera mêle avec la livre de thérébentine pour en faire des pilules: que s'il n'y a pas aſſez de poudre pour former des pilules, mêlez-y de la fine farine d'orge en ſuffiſante quantité pour faire des pilules, que vous roulerez ſur de la même farine, afin qu'elles ne s'attachent pas aux doigts de celui qui les donnera au Cheval, comme on donne les autres pilules avec une pinte de vin blanc.

L'uſage de ces pilules évacue beaucoup parmi les urines, & ne peut être propre pour les Cheaux très-maigres, ainſi à ceux-là ſervez-vous du brevage ſuivant.

Breuvage pour la Galle.

Faites infuſer toute la nuit dans trois chopines de petit lait, une once de criſtal mineral en poudre, quatre onces de tamarins, & deux onces de polipode concaſſé avec demie-once d'anis & ſix clous de girofle; faites bouillir le tout au matin ſix ou ſept bouillons, coulez & ajoutez à la colature toute chaude, demie-once ſuc de régliſſe pilé, ſené une once, mechoacam & turbith de chacun demie-once en poudre, agaric deux dragmes, caſſe mondee bien dé-

layée deux onces avec deux dragmes de colloquinte pilée, mêlez le tout en substance; le matin donnez le au Cheval, qui doit être bridé cinq heures avant, & quatre heures après la prise.

Si cette purgation vous paroît trop embarassante, servez-vous de celle qui est destinée pour les Chevaux guéris de la fiévre, Chapitre CXXXVII. qui est très-bonne pour les Chevaux qu'on veut guérir de la galle.

Quand l'un de ces deux remedes purgatifs aura achevé son operation, il faut donner un jour de relache, puis se servir de ce qui suit.

Bain pour la galle.

Faites lescive avec de bonnes cendres de bois neuf, passez de cette lescive au travers d'un linge, plein un grand pot, puis y ajoutez pointes de genêts verts, les plus nouveaux sont les meilleurs, une bonne quantité de racines de *Lapathum acutum*, de l'éclaire, ou *chelydonia major*, une poignée de chacune, racine d'élebore blanc demie-livre, faites bien bouillir le tout ensemble, puis ayant bien échauffé la galle à force de la frotter, il la faut laver avec ce bain, & frotter fort chaudement, avec les herbes & racines, & continuer cinq ou six jours.

Si ce remede n'opere pas assez, il faut avoir recours au suivant. Ce bain est bon pour guerir les chiens de la galle.

On peut faire un autre bain en cette maniere: faites de la lescive avec de bonnes cendres & en bonne quantité; ayez de l'herbe nommée *helleborastrum*, qui croît au long des chemins assez haute & forte, dont les Païsans se servent pour tuer la vermine de leurs bœufs; prenez-en une bonne quantité, coupez-la longue comme le doigt, & la faites bouillir une heure dans cette lescive, du tout étuvez la galle, elle sera bien enracinée si elle ne guérit, la lavant une fois tous les jours, & continuant cinq ou six jours, supposé que vous ayez fait ce que nous avons prescrit au commencement, sçavoir la purgation après la saignée.

Autre bain & eau pour la galle des Chevaux & des Chiens.

Prenez une demie livre de bon tabac de Bresil, détortillez-le & le démêlez comme s'il n'avoit pas été en corde, mettez-le dans un pot avec quatre pintes de très-fort vinaigre, & une poignée de sel, laissez infuser vingt-quatre heures, & bouillir ensuite pendant un demi-quart d'heure, & après avoir bien frotté la galle avec un bouchon, étuvez-la avec ce bain chaud tous les jours, assurément la

galle guérira : lorſque le vinaigre diminue, il en faut mettre de nouveau, & faire bouillir afin qu'il prenne la vertu du tabac. On aura ſaigné & purgé le Cheval avant que de lui donner ce bain, qui eſt pareillement très-bon pour guérir les chiens de la galle.

Si vous mettez tremper le tabac ainſi défait, comme je l'ai dit, dans de bon eſprit de vin, il ſera encore plus d'effet qu'avec le vinaigre, & ſera bon pour frotter dans les crins & la queue : mais il ne le faut point faire chauffer.

La galle ſe guérira très-bien avec l'eau Phagedenique, ou eau jaune, ſi après avoir ſaigné & purgé un Cheval comme je l'ai enſeigné, vous le lavez & frottez tous les jours avec l'eau de chaux, qui eſt l'eau jaune : que ſi elle n'opere pas aſſez, c'eſt-à-dire qu'elle ne deſſeche pas ſuffiſamment, doublez la doſe du ſublimé qui entre dans ladite eau jaune, & aſſurément ſi vous vous ſervez de ce remede, vous le préfererez enſuite à beaucoup d'autres ; mais il ne faut pas s'ennuyer : car il le faut long-tems pratiquer pour en avoir contentement, & ne point ceſſer juſqu'à une entiere guériſon qui ſouvent va juſqu'à quinze ou vingt jours.

Voici encore une bonne méthode : prenez de la racine de brionne qui eſt la coulevrée, ou *vitis alba*, ratiſſez-en une bonne quantité, & la mettez dans du vinaigre bouillir un quart-d'heure à gros bouillons ; puis du tout tiéde, vinaigre & racine, frottez les endroits galleux deux ou trois jours de ſuite, aſſurément le Cheval en guérira, ſi la ſaignée & la purgation ont précedé.

Onguent très-bon pour la galle.

Prenez une livre de talc, puis mettez dans un mortier quatre onces de ſouffre vif en poudre & mêlez parmi trois onces de vif argent, ou mercure, en remuant ſans ceſſe avec le pilon, juſqu'à ce que le mercure ſoit éteint, c'eſt-à-dire ſi bien incorporé avec le ſouffre qu'il ne paroiſſe plus du tout : lors mettez ledit ſouffre & mercure éteint parmi le talc, & encore une once de mouches cantarides en poudre fine : remuez & mêlez bien le tout à froid, & gardez cet onguent pour en frotter les endroits galleux, après les avoir bien bouchonnez avec un bouchon très-dur ; ſi la premiere application ne guérit la galle, la ſeconde le guérira aſſurément.

Fomentation pour guérir la galle.

Prenez du ſouffre en poudre quatre onces, élebore noir trois onces, euphorbe deux onces, racine de patience ſauvage concaſſée,

CHAP. CLVI.

deux poignées, on l'appelle en Latin *Lapathum acutum*, elle doit être ratissée de sa premiere écorce, & la corde qui est au milieu ôtée, mettez le tout dans un sachet, & le cousez que rien ne puisse sortir, puis faites bouillir ce sachet dans trois pintes de très-fort vinaigre, jusqu'à la diminution d'un tiers: prenez ensuite ce sachet avec des tenailles, & tout chaud frottez-en la galle, retrempant le sachet dans le vinaigre chaud, & frottant les endroits galleux toujours avec le sachet jusqu'à ce que le tout soit bien humecté, frottez-le une seconde fois au bout de deux jours, & la galle sera bien opiniâtre si elle ne guérit.

Pommade pour la galle.

On pourroit se servir de la pommade ordinaire; mais comme elle est trop chere, prenez de la graisse blanche lavée en plusieurs eaux, & mêlez parmi du précipité rouge jusqu'à ce que la graisse soit de couleur de rose vermeille, & en frottez la galle du Cheval: ou prenez de la graisse blanche bien nette une livre, un quarteron de sinabre en poudre, & mêlez bien le tout ensemble pour en frotter les endroits galleux: si vous voulez au lieu de sinabre, vous pouvez y mettre deux onces de précipité blanc, & bien mêler, ils guériront la galle. Le sinabre sera meilleur que le précipité, parce qu'outre le mercure, qui est la base de l'un & de l'autre, le sinabre est sublimé avec le souffre, qui est un spécifique pour la galle.

Vous connoîtrez que le Cheval est guéri, lorsque le cuir où étoit la galle est délié comme aux autres endroits, car tant que la peau sera grosse & épaisse, il y a de l'humeur qui poussera encore de la galle.

En hyer pendant le froid, on ne guérit que très-difficilement les Chevaux galleux, quelque soin qu'on y apporte: si pour tout ce que nous avons dit le Cheval ne guérit point, ce sera un signe qu'il n'aura pas été assez purgé, il faut donc réiterer la saignée, user des décoctions ci-devant dites huit jours durant, le purger comme nous avons enseigné, & le graisser avec l'onguent suivant.

Onguent du Bouvier pour les eaux des jambes des Chevaux, pour les playes sordides, & pour la galle.

CHAP. CLVII.

PRenez deux livres de miel dans un pot bien net, avec quatre onces de vert de gris en poudre très-fine, deux onces d'alun brûlé, deux onces de borax en poudre très-fine, & quatre onces de cou-

perose blanche, faites cuire le tout sur un feu clair, en remuant soigneusement jusqu'à ce qu'il soit lié : laissez refroidir, puis ajoutez à la composition deux onces de bonne eau forte, & gardez l'onguent bien couvert, le remuant tous les jours six jours de suite, pour vous en servir. Une seule application ou deux guérira le mal ; mais il faut empêcher le Cheval d'y porter la dent ; que si la galle est à la queue, il la faut ratisser auparavant.

Par fois cet onguent lorsqu'on en met trop, fait tomber la peau par écaille, & tout l'endroit qui en a été frotté paroît écorché ; mais il ne s'en faut pas étonner, parce que pour grande que paroisse l'écorchure, en la frottant avec de la graisse blanche l'escare tombera, & le Cheval se trouvera guéri

Quand toute la premiere & petite peau de la partie frottée seroit tombée, la graisse blanche la fera revenir aussi bien que le poil, sans qu'il y ait peu d'endroits où il en manque.

Cet onguent du Bouvier est bon, non-seulement pour la galle, mais aussi pour les eaux & poireaux, pour les playes baveuses & pour les arrêtes, mules traversieres, & autres maux ; mais l'application n'en est bonne qu'au cas que les jambes ne soient pas gorgées, & qu'il soit seulement besoin de dessecher, car ayant desséché le mal aux jambes enflées, elles restent gorgées & pleines d'humeurs, qui creveront de quelqu'autre côté : il faut donc évacuer cette humeur par le moyen de l'emmielure blanche ou autre remede propre à cela, puis dessécher avec l'onguent du Bouvier.

Ce même onguent est bon pour les maux qui viennent au conduit de l'urine des bœufs, pour être établés salement & pour les playes des Chevaux, mais ce n'est pas sans cuisson & grande douleur qu'il les guérit. Cet onguent a le même effet, & proprement parlant c'est un égyptiac qui réussit très-bien dans les playes sordides des pieds des Chevaux & ailleurs : il est plus fort que l'onguent de la Comtesse, mais il ne resserre pas si fort ; il vaut les meilleurs égyptiacs pour déterger & manger la chair sordide des playes.

Des démangeaisons à la queue des Chevaux.

Les Chevaux ont des démangeaisons à la queue, pour avoir le sang échauffé & plein de sérosités âcres & mordicantes, qui font qu'ils se pélent le haut de la queue en s'emportant le poil à force de se frotter ; il faut tirer du sang de la veine du col, le lendemain lui en tirer encore sous la queue, puis frotter la racine du poil avec du savon noir, le laisser vingt-quatre heures, ensuite bien frotter l'endroit avec de la lescive, refrotter l'endroit avec du savon, ensuite de

Chap. CLVII.

la lescive, dans cinq ou six fois le Cheval doit être guéri.

Trempez de bon tabac dans l'esprit de vin, & en frottez la racine du poil tous les jours, les démangeaisons cesseront : que si tous ces remedes ne faisoient pas assez d'effet, il faut avec un bistouri ou un rasoir fendre le dessus de la queue jusqu'à l'os en descendant la longueur de trois doigts, laisser saigner la playe, puis mettre dessus des cendres toutes brûlantes & rouges, & le lendemain ayant lavé la playe avec de l'urine ou du vin chaud, remettre les cendres toutes rouges dessus jusqu'à trois fois ; après quoi la playe guérira d'elle-même, & toutes les démangeaisons cesseront, ou bien emplir de sel la fente qu'on a faite, il guérira la démangeaison & la playe se guérira toute seule.

Il vient aussi à la queue des Chevaux une maladie assez bizarre au dessous du tronçon d'icelle, il sort de l'humidité du tronçon qui suit le poil, & le rend roux à deux doigts de la racine, contre la racine il a sa couleur naturelle, cette humidité est âcre, ensorte qu'elle pourit le poil, lequel se casse d'abord qu'on y touche ; cette incommodité n'attaque pas toute la queue, mais seulement le milieu, & aux Chevaux qui l'ont blanche, rien n'est plus vilain que la queue rousse & de couleur de biere, outre qu'elle se coupe & se rompt facilement.

Les remedes à ce mal sont les mêmes que je viens d'enseigner, mais le plus assuré est de lui fendre la queue, comme j'ai dit.

Ceux qui coupent la queue à leurs Chevaux évitent cette maladie, mais on ne la coupe pas à tous, & un Cheval de manége n'a aucune grace quand il n'a pas de queue, non plus que les Chevaux de main pour la guerre : ainsi il est bon d'avoir des remedes quand ces maux-là surviennent : dans un attelage de six Chevaux, trois avoient ce mal, qui en sont guéris par le remede que je viens d'enseigner, de fendre le haut de la queue de haut en bas de quatre doigts de longeur.

Des vers qui s'engendrent dans le corps des Chevaux.

Chap. CLVIII.

NOus ne voyons point de corruption sans géneration, ce que la nature perd d'un côté elle le répare de l'autre ; il n'est point de plante qui ne serve de berceau à quelque sorte d'animal, il n'est point d'animal qui dans sa corruption n'engendre de vermine, pour peu que la chaleur vitale & vivifiante soit alterée, son aliment se dérégle & ne reçoit plus ses loix : de là vient le désordre de l'économie naturelle ;

naturelle ; de ſorte que ſi l'aliment & la nourriture des Chevaux, auſſi-bien que de tous les autres animaux, n'eſt pas dans une parfaite digeſtion, il ſe fait des crudités & des humeurs qui ſe pourriſſent aiſément, & de cette pourriture il s'engendre diverſes ſortes de vers qui affligent les Chevaux.

Nous avons déja parlé de ceux qui cauſent la colique & qui donnent des tranchées violentes : l'on en voit de blancs longs & pointus dans la fiente des Chevaux qui ſont peu dangereux ; les petits & les longs comme des groſſes aiguilles, ſont très-dangereux ; il en eſt de couleur de ſang, larges & courts, gros comme des féverolles, qui donnent ordinairement des tranchées violentes, & qui font mourir les Chevaux.

Il s'engendre d'autres ſortes de vers qui ſont faits à peu près comme des cloportes, hors qu'ils n'ont pas tant de pieds, ils ſont rougeâtres, bruns & un peu velus ſur le dos, y ayant divers plis ; ils ſéjournent dans l'eſtomach, & ſuccent toute la ſubſtance qui provient de la nourriture, & le Cheval, quoique grand mangeur, ne ſçauroit engraiſſer, puiſque l'eſtomach ne prépare la nourriture que pour les vers, leſquels ſouvent pour être en trop grande abondance, percent l'eſtomach en differens endroits, & font mourir le Cheval avec de très-grandes douleurs : j'en ai vû à milliers dans l'eſtomach des Chevaux qu'ils avoient fait mourir ; ces ſortes de vers ne donnent point des tranchées, & on n'en trouve jamais dans la fiente ; ils ne ſortent point de l'eſtomach ; ainſi ce n'eſt que par conjecture qu'on juge que les Chevaux en ont.

Un Cheval travaillé de cette derniere ſorte de vers, devient maigre & pareſſeux, il regarde ſes flancs, ſon poil ſe hériſſe, & quelque nourriture qu'il prenne il n'engraiſſe jamais.

Quand les Chevaux ſortent de l'herbe, ils ſont ſujets à certains vers velus, gros comme des moitiés de chenilles, qui paroiſſent au fondement, on les appelle moraines ; ils ne ſont pas dangereux, même on les ôte avec la main ſans autre médicament.

Remede pour les Vers.

Les remedes que nous avons rapportés ci-devant pour tuer les vers lorſqu'ils cauſent des tranchées, ſont très-bons pour toute ſorte de vers : telle eſt la poudre que nous avons communiqué pour cela.

Je préfererois à tous les remedes le mercure bien préparé ; il eſt ennemi de la vermine, la détruit & empêche qu'il ne s'en produiſe de nouvelle ; il faut donc donner le mercure doux, ſuppoſé qu'il ſoit bien préparé, ou le ſinabre avec les poudres cordiales,

ou les pilules de ſinabre, car la ſeule vapeur du mercure tue les vers.

Les vers qu'on appelle des moraines, qui ſont au dedans du fondement mourront tous, ſi dans l'avoine un peu mouillée, vous mêlez une once ou deux de ſoufre en poudre, ou fleur de ſoufre, en continuant quelque tems.

Le foin mouillé avec de l'eau, où on aura diſſous du ſel nitre ou ſalpêtre, eſt bon pour tuer les vers.

Les feuilles de pêcher & de ſaules toutes vertes, hachées menu parmi l'avoine, y ſont très-bonnes.

La ſabine en poudre une demie-once mêlée avec l'avoine, ſi on continue dix ou douze jours, fera mourir les vers infailliblement.

Si l'on mene un Cheval qui a des vers dans une bergerie, & que ſans autre litiere que celle des moutons, on l'y laiſſe cinq ou ſix jours, tous les vers qu'il a dans le corps ſortiront infailliblement, à cauſe du nitre qui eſt contenu dans la fiente des moutons, mais la cauſe ne ceſſera pas: il faudra au ſortir de-là le purger comme nous enſeignerons, & la cauſe en ſera ôtée.

La ſemence de zedoaria pilée, & mêlée dans du ſon mouillé avec du vin, tuera toutes ſortes de vers; & afin que vous puiſſiez commodément trouver quelque remede pour les vers, vous pouvez choiſir l'un des ſimples qui ſuivent pour le donner parmi le ſon ou l'avoine.

La ſemence de coriandre, de citrons, orange & limons, ou la ratiſſure d'ivoire & de corne de cerf.

Les pelotes pour la pouſſe décrites au Chapitre CXIX. chaſſeront tous les vers, ſi on en donne une tous les jours dans du ſon mouillé ſept ou huit jours de ſuite.

On peut aux Chevaux qui ont des vers, faire manger du ſinabre dans du ſon mouillé une once chaque fois, & une once de poudre cordiale, & continuer, ou bien lui en donner quatre onces dans une livre de beurre, & deux onces de poudre cordiale, en faire des pilules qu'on fera avaler au Cheval avec une pinte de vin.

Le ſublimé doux ſix dragmes dans une once de thériaque, en faire deux pilules, tuera tous les vers; le mercure ou ſublimé doux tout ſeul eſt trop froid, c'eſt pourquoi on y ajoute la poudre cordiale ou la theriaque pour en faire des pilules: ce qu'il a d'incommode étant donné ſeul, eſt que ſouvent il émeut & ne purge pas, & ainſi il fait enfler le Cheval; mais en donnant un lavement il fera paſſer l'enflure: ſi on le mêle avec ces cordiaux, il n'en arrivera jamais de mal, & purge par

fois comme une medecine, mais non pas toujours, & on ne connoît son effet que parce que le Cheval s'engraisse étant délivré de cette vermine qui le consumoit & l'empêchoit d'engraisser : beaucoup d'autres choses tuent les vers, comme le foye d'antimoine, il en faut donner deux onces tous les jours dans du son mouillé, & continuer ; ou si vous voulez, servez-vous de la poudre suivante.

CHAP. CLVIII.

Poudre pour les Vers.

De tous ces simples vous composerez, si vous voulez, cette poudre : prenez coriandre, graines de laituës & de raves & de choux de chacune deux onces, zedoaria une once, rapure de corne de cerf quatre onces, mêlez le tout ensemble pour en donner deux onces dans l'avoine ou dans le son mouillé avec du vin tous les jours pendant une douzaine de jours, & finalement il faut purger le Cheval pour chasser les vers ; car après avoir bien employé des poudres & autres drogues, on trouvera qu'il n'y a rien d'égal à la purgation pour tuer les vers, & qu'il faut presque toujours en venir-là.

Pilules purgatives pour tuer les Vers.

CHAP. CLIX.

IL est très-bon aux Chevaux qui ont des vers de leur donner la purgation suivante, s'ils ne sont pas extenués & maigres, comme il arrive souvent quand ils ont des vers : car il le faudra préparer, si cela est, en l'humectant avec du son mouillé au lieu d'avoine : ou bien pour les préparer à les purger ; faites dissoudre dans une pinte de vin une once de policreste, & demie-once de grains de genévre concassé ; le matin ayant fait tiédir le vin, faites avaler au Cheval avec la corne, continuez quelques jours pourvû qu'il ne dégoûte pas le Cheval ; car s'il le dégoûtoit & lui faisoit perdre le manger, il faut cesser la prise de policreste pour quelques jours, ou même si cela faisoit hérisser le poil, il faut absolument cesser ; car on est assuré que le Cheval n'est pas échauffé dans le corps, & qu'on lui peut donner la purgation, pourvû qu'il soit en bon appetit : que s'il ne se dégoûte pas, il préparera admirablement bien le Cheval à la purgation, peut-être même le purgera-t-il, & tuera les vers : quoi qu'il en soit, après cela on peut donner ces pilules, avec assurance d'un fort bon succès.

Faites cuire une livre de miel dans un poëlon, quand il commencera à s'épaissir, mêlez parmi deux onces d'aloës en poudre selon la grandeur du Cheval ; car si c'est un Cheval de carosse, il en faut mettre

deux & demie, & s'il eſt fort grand trois onces, & une once & demie de ſemence contre les vers : quand le tout ſera bien cuit & incorporé, il faut ſe graiſſer les mains avec de l'huile d'olive ou d'amandes ameres, ſi on en a, & en former des pilules, & les faire avaler au Cheval, qui ſera bridé ſix heures avant & autant après.

Le même jour que le Cheval aura pris ce remede, il faut lui donner un lavement avec deux pintes de lait, un quarteron de ſucre, & ſix jaunes d'œufs, afin d'appeller les vers par cette douceur dans le fondement; il faut noter que dans tous les lavemens qu'on donne aux Chevaux pour attirer les vers dans le gros boyau, il ne faut jamais qu'il y entre ni huile ni graiſſe, car tous les deux les chaſſent.

Si vous trouvez trop d'embarras à faire ces pilules, donnez au Cheval qui a des vers une des purgations que j'ai ci-devant ordonné, & particulierement celle où entre le mercure doux ou ſublimé doux, & aſſurément vous réuſſirez dans votre entrepriſe, & vous détruirez tous les vers; mais ces pilules ont ſouvent fait ce que tous les autres remedes n'avoient pû faire, qui eſt de délivrer le corps d'un Cheval entierement des vers.

On fera ſortir ou mourir tous les vers par cette méthode : faites bouillir environ trois pintes d'eau dans un cocquemar de terre, au fond duquel vous aurez mis une demie-livre de mercure courant, jettez cette eau dans un ſceau d'eau commune, faites boire le Cheval qui a des vers de la ſorte pendant quinze jours, aſſurément cela détruira tous les vers, & le mercure ſervira la quinziéme fois comme la premiere, & vous le retirerez enſuite tout auſſi bon qu'auparavant. Van-Helmond eſt le premier qui a propoſé ce remede, je l'ai vû réuſſir admirablement à des enfans pleins de vers, qui n'ayant point bû d'autre eau que celle qui avoit bouilli ſur l'argent vif, en ont été abſolument délivrés dans quinze jours. Et l'eau n'eſt pas difficile à boire, car elle ne change ni d'odeur, ni de couleur, & n'a de goût que celui d'eau naturelle; je l'ai ajouté ici en faveur des pauvres, qui ne peuvent trouver de remede à plus juſte prix : j'en ai vû guérir une infinité de pauvres & de riches.

D'autres mettent deux ou trois livres de mercure courant au fond d'un tonneau, où ils tiennent l'eau pour abreuver les Chevaux qui ont des vers, & la méthode en eſt fort bonne.

Autre Remede méthodique pour tuer les Vers.

Prenez limaille d'acier, qu'on trouvera fort commodément chez les faiſeurs d'aiguilles, donnez-en une livre au Cheval qui aura des vers, une once chaque jour dans du ſon mouillé, elle détruira les vers & les chaſſera tous du corps du Cheval ; j'en ai dit la raiſon ailleurs, que je ne repeterai pas ici ; mais j'ajouterai qu'outre l'effet ci-deſſus, la limaille d'acier déſobſtruera & débouchera les obſtructions qui ſont dans les veines, les arteres, les inteſtins, & particulierement dans les conduits du poulmon & ailleurs, qui peuvent, quand elles ſont inveterées, cauſer differentes maladies, qui enſuite ne ſont pas faciles à guérir.

Je crois que c'eſt une bonne précaution de faire manger aux Chevaux au retour de l'armée une livre de cette limaille dans du ſon mouillé une once chaque jour: car ſouvent ils ont des vers qui les empêchent d'engraiſſer, & on ne le ſçait pas, ainſi on n'y donne aucun ordre, & le Cheval ne peut ſe rétablir ; mais par l'uſage de cette limaille, on prévient le tout:finalementon n'hazarde rien,car l'uſage de cette poudre ne peut cauſer aucun mal & ne coûte guéres. Enſuite de cela le plus aſſuré eſt de purger le Cheval, car ſans la purgation on n'eſt jamais aſſuré d'avoir fait mourir les vers ſi ce remede ne vous agrée pas, faites le ſuivant.

Poudre pour tuer les Vers, & ôter la matiere qui les a produits.

Prenez fleurs d'*hipericum* & de fiel de terre de chacun deux onces, coral, ſemences de laitues & de citron, & bon aloës, de chacun demie-once, coraline, gentiane & dictam, ſcamonée préparée à la vapeur du ſoufre & coloquinte, de chacun le poids d'un écu ſol, canelle & coriandre de chacun une once, ſinabre quatre onces ; le tout en poudre ſera mêlé enſemble.

Cette poudre ſera donnée au matin, le Cheval étant à jeun, dans une pinte de vin rouge, aux grands Chevaux une once & demie, & aux petits une once.

Enſuite on donnera un lavement avec du lait ou du bouillon de trippes, pour appeller par cette douceur les vers dans le gros boyau.

Il faut continuer ſept ou huit fois à donner des priſes de cette poudre, ou de deux jours d'intervalle, ou conſecutivement, & le Cheval guérira, quelque eſpece de vers qu'il ait, ſi après cela on le purge.

Autre poudre pour les Vers, & à peu de frais.

Prenez des vers de terre, desquels vous aurez telle quantité qu'il vous plaira, si vous prenez le brou, qui est l'écorce des noix vertes, & en tirez le suc l'ayant pilée, ou bien avec moins de peine faites tremper vingt-quatre heures ces écorces de noix battues ou pilées dans l'eau, & de cette eau vous en arroserez la terre dans des lieux humides & frais, où elle est bien amandée & grasse, d'abord tous les vers qui sont dans la terre sortiront, & on en prendra tant qu'on voudra.

Prenez de ces vers la quantité que vous voudrez, mettez-les dégorger dans de l'eau pure, les y laissant six heures, puis les tirant il en faut remplir un pot de terre bien couvert, le mettre dans le four lorsque les pains en sortent, & les faire si bien sécher sans se brûler, qu'ils puissent se mettre en poudre.

De cette poudre, il en faut donner tous les matins depuis une jusqu'à deux onces dans une pinte de bon vin : elle sera bonne aussi donnée dans du son ou de l'avoine mouillée avec du vin rouge ; mais il y a des Chevaux qui ont de la peine à la manger dans le son & dans l'avoine ; c'est pourquoi il est plus assuré de la donner dans le vin, & continuer sept ou huit jours : comme pour achever de détruire les vers, il est bon de purger le Cheval, je vous propose une purgation dont vous pouvez vous servir si le Cheval est gras; mais s'il est maigre, toute purgation lui portera préjudice. Prenez une once & demie de bonne theriaque, autant de bon aloës, & demie-once de sublimé doux, le tout bien mêlé & incorporé ensemble, sera donné au Cheval avec une pinte de vin rouge. Il n'y a point de vers qui puissent résister à ce remede; & de plus, le Cheval sera très-bien évacué des humeurs impures qu'il pourroit avoir dans le corps. Si vous en voulez sçavoir davantage sur ce sujet, voyez le Livre intitulé, *La Gloria del Cavallo del illustre Signor Pascal Caracciollo*, il traite fort doctement toute la Medecine des Chevaux; Vegetius, dans son Traité *de Arte Veterinariâ, sive Molomedicâ*, au premier livre chapitre XLIV. parle très-bien de la guérison des Chevaux, & plusieurs autres pareillement. Je ne vous ai rien donné dans ce Chapitre que ce que l'experience m'a fait connoître; & sans me faire de fête, je crois que vous ne trouverez rien de plus méthodique ni de plus assuré ailleurs : mais comme je n'en suis pas un bon juge étant suspect dans ma propre cause, j'ai voulu citer les Livres qui ont le mieux traité de cette matiere, afin que le Lecteur curieux puisse en juger après la lecture d'iceux : que s'il ne trouve pas ici un si beau stile, ni si fleuri qu'il le désireroit, je le prie

de croire que je me suis attaché aux choses & non pas aux paroles, fondé sur ces deux mots, *magna pars ignorantium, ut ligno naufragus, verbis heret.* CHAP. CLIX.

Le seigle bouilli & donné au Cheval tous les jours environ un picotin, lui tuera les vers, & il n'en souffrira aucun, si on continue son usage.

Pour efforts de reins ou chûtes.

CHAP. CLX.

LES Chevaux tombent par fois, ou avec tant de violence, ou dans une situation si extraordinaire, qu'ils s'offensent les parties, en sorte que les ligamens, tendons & nerfs souffrent effort, ou ils se rompent les veines dans le corps, d'où le sang se dégorge dans quelque partie du bas ventre où il se congele, & venant à se corrompre, cause ensuite de fâcheux accidens. Quelquefois un Cheval tombant de sa hauteur, fera un effort de reins aussi dangereux que s'il étoit tombé de bien haut: car quand les ligamens qui tiennent l'épine du dos s'étendent & se relâchent, ils font que le Cheval ne peut avoir aucun soutien ni force aux reins.

On connoît ces maux quand on a vû une chûte dangereuse, & que le Cheval jette le sang par la bouche ou par les nazeaux, qu'il a grande peine à cheminer, & tourne la croupe çà & là, ce qui dénote que les reins sont rompus, ou ont souffert effort.

La plus assurée connoissance est, lorsque les Chevaux ne peuvent reculer particulierement en montant, parce que la foiblesse des reins, & la douleur qu'ils y ressentent, les en empêche: les Mulets plus que les Chevaux sont sujets à ces efforts de reins, & ils leur arrivent plus facilement, tant parce qu'ils portent de plus grands fardeaux, que parce qu'ils ont les reins faits comme une carpe, qui sont moins soutenus des côtes que les reins d'un Cheval, qui a les côtes disposées au côté des reins, de sorte qu'ils sont comme des arcs-boutans qui les empêchent de souffrir si-tôt effort que les reins d'un Mulet, qui sont élevés & vont en dos d'âne: ainsi avec la charge qui est grande, quand ils tombent, les reins se cassent plus facilement, n'étant pas appuyés des deux côtés des côtes comme des arcs-boutans. Pour remedier à ce mal, il faut aussi-tôt saigner le Cheval du col en mediocre quantité environ deux livres, & lui frotter ensuite les reins avec la main pour échauffer la partie, puis y appliquer deux grosses ventouses aux deux côtés des reins à l'endroit où il témoigne plus de sensibilité & de douleur; il faut legerement scarifier autour des ventouses de même

qu'on fait aux Hommes, afin de faire sortir le sang extravasé, & appeller la chaleur naturelle en cette partie, prévenir la fluxion en détruisant la chaleur étrangere causée par la rupture ou effort des reins; les ventouses achevées, il faut mettre le Cheval dans un travail & le suspendre, ou faute de travail le barrer dans l'écurie, en sorte qu'il ne se puisse mouvoir, ni peu, ni beaucoup, le laisser en cet état cinq ou six semaines, afin que les remedes puissent agir, & la nature fortifier la partie, & faire son profit desdits remedes, ce qui ne seroit pas s'il se mouvoit: toutes ces précautions prises, frottez les reins avec ce qui suit. Prenez parties égales d'esprit de vin & d'huile de thérébentine, agitez-les ensemble dans une fiole jusqu'à ce qu'elles deviennent comme du lait: & de cette composition frottez tous les reins avec la main pour faire pénétrer le tout, ensuite appliquez chaudement sur tous les reins l'émmielure rouge, dans laquelle il faut mettre des noix de galle en poudre, une demie-once chaque application, & la réiterer par plusieurs fois, sans ôter ce qui sera resté d'emmielure; les reins seront fort enflés sans doute, mais ils doivent être de la sorte; après quoi frottez ou étuvez les reins avec un bain de bonnes herbes, comme nous avons enseigné pour les jambes foulées, Chapitre LXV. & y appliquez deux serviettes usées mouillées dans ce bain, & une couverture pardessus, comme il est décrit au même Chapitre, continuez ces bains & fomentations six fois, une chaque jour, voilà pour l'exterieur: Que si vous n'avez point d'emmielure, après avoir frotté les reins avec l'huile de thérebentine & esprit de vin mêlez ensemble, appliquez dessus de l'onguent de Montpellier deux ou trois jours de suite; ensuite les bains & fomentations comme ci-devant: ayant travaillé au dehors, si votre Cheval jettoit du sang par la bouche ou par le nez, il faut donner ordre au dedans, en lui donnant un lavement anodin chaque jour les quatre premiers jours, & ensuite tous les deux jours, puis tous les trois, & lui faire avaler ce qui suit.

Potion pour les chûtes.

Vous pouvez à ces chûtes dangereuses & efforts de reins, donner tous les jours une once de policreste, & une once de grains de genévre concassés, poudre cordiale, autant dans une pinte de vin rouge, & continuer pendant huit jours de deux jours l'un, seront quatre fois, il fera évacuer tout le sang extravasé, résistera à la corruption des humeurs, & tiendra le ventre libre au Cheval, chassant & combattant toute la chaleur étrangere qui est la cause du désordre;

dre : & comme les lavemens anodins ſont utiles à ce mal, je donnerai ici la deſcription d'un très-bon.

Lavement anodin pour chûtes.

Prenez une pinte de lait & une pinte de bouillon de trippes, ou deux pintes de bouillon de trippes, faute de lait, ou même deux pintes de lait au défaut de bouillon de trippes, faites-y bouillir dedans pendant une demie-heure des feuilles de mauves & de violettes, de chacun trois poignées, ſemence de lin concaſſée une poignée, puis y ajoutez fleurs de camomile & de melilot de chacune une poignée, enſuite coulez, & ajoutez une demie-livre d'huile roſat, ſix jaunes d'œufs, & demie-livre de therebentine qu'il faut délayer avec les jaunes d'œufs, autrement elle durciroit ; le tout bien mêlé enſemble, on le donnera tiéde au Cheval l'ayant vuidé de ſes feces, comme nous l'avons enſeigné parlant des lavemens.

Vous pouvez après avoir donné ce lavement, donner le lendemain celui avec le ſang d'un veau ou d'un mouton tout chaud, comme je l'ai expliqué parlant de la gras-fondure au Chapitre CLI. ſur la fin.

Notez qu'à tous ces efforts de reins que le Cheval fait, il n'eſt pas beſoin de potions, qui ne ſont ordonnées qu'au cas que le Cheval ait fait une très-grande chûte, qu'il ait quelque veine rompue dans le corps ou autre accident de cette nature, ce qu'on connoît lorſque le ſang ſort par le nez ou par la bouche ; mais ſi le Cheval a fait un ſimple effort de reins, ſans qu'on voye aucune apparence de rupture de veine, ou d'une grande contuſion interieure ; par exemple, s'il ne jette point de ſang par le nez, mais ſeulement en trottant que le derriere lui chancelle fort, qu'il ait peine à reculer, il n'y a qu'à lui appliquer l'huile de therebentine & eau-de-vie, & de bonne emmiellure rouge, ou l'onguent de Montpellier, & enſuite de bons bains & fomentations, comme j'ai dit ci-devant, bien-tôt le Cheval ſera remis ; que ſi avant tout cela vous lui donnez une des potions que j'ai ordonnées, il en ſera plûtôt guéri, quoiqu'elle ne ſoit pas abſolument néceſſaire, non plus que de ſuſpendre, mais il ne le faut pas laiſſer coucher d'un mois, & qu'il ſoit en lieu où il ne puiſſe ſe remuer du tout, ni branler d'une place.

Autre Potion pour les chûtes ou efforts de reins.

La premiere potion n'ayant pas produit intérieurement l'effet que vous en attendiez, ſi votre Cheval continue à être incom-

modé, il faut le ſaigner encore une fois, pour lui faire avaler la potion ſuivante.

Prenez de l'huile commune un demi-ſeptier, ſemence de naſturtium en poudre une once, ou une once & demie ſi le Cheval eſt grand, bol d'Armenie, & Mumie, de chacune demi-once, faites avaler le tout au Cheval d'abord qu'on s'apperçoit de l'effort, & lui appliquez ſur les reins les huiles & l'onguent de Montpellier, auquel il faut ajouter des noix de gales en poudre, puis lui faites les bains & fomentation comme nous avons dit.

Il y en a qui pour un effort de reins font ſeulement nager le Cheval dans l'eau quand c'eſt en eſté: mais cela n'eſt pas capable de guérir un effort de reins s'il eſt grand.

Il faut bien ſe donner de garde de travailler le Cheval d'abord qu'il eſt guéri; car quoiqu'il ne boite plus, ſi vous ne donnez le tems aux reins de ſe raffermir, au moindre travail que vous ferez, il ſera plus mal qu'au commencement; pour éviter ce déſordre, lorſqu'on le croit guéri, il faut l'envoyer à l'eau, le promener en main, & ne le monter d'un mois après la guériſon ſi l'effort a été grand; & pour les médiocres efforts à proportion; & tous les jours au retour de la promenade lui frotter les reins avec de bonne eau-de-vie ou de l'eſprit de vin.

Si tous les remedes précedens n'ont pas produit l'effet que vous attendiez, comme il arrive aſſez ſouvent, il faut détacher toute la peau qui eſt ſur les reins, c'eſt-à-dire depuis le derriere de la ſelle que je ſuppoſe être petite, car une grande ſelle couvre beaucoup des reins; il faut donc par deux ou trois ouvertures de chaque côté avec une grande eſpatule de fer, détacher la peau des reins, environ un demi-pied de large de chaque côté de l'épine du dos, & juſques-vis-à-vis des deux os des hanches, puis y fourrer par les ouvertures des tranches de lard épaiſſes comme une piece de trente ſols, & larges & longues de deux ou trois doigts, & en fourrer aſſez pour empêcher la peau de ſe reprendre à la chair, frotter toute cette peau détachée avec de l'onguent fait de populeum & d'althea, égale partie, y mettre ſur le tout une peau d'agneau qui couvre toute la peau détachée, le poil contre le poil, & un caparaçon ou couverture ſur le tout, remettre le Cheval qu'il ne ſe puiſſe remuer d'une place, le ſuſpendre, comme j'ai déja dit, & le ſoir lui donner un lavement avec du policreſte, lequel ſera réiteré tous les jours huit jours de ſuite, & autant de fois lui donner tous les jours par la bouche au matin une once d'aſſa-fœtida en poudre dans une chopine de vin.

Au bout de deux fois vingt-quatre heures, découvrez le mal,

vous trouverez le tout fort enflé, & il faut qu'il le ſoit pour guérir, faites ſortir les tranches de lard, & écouler toutes les eaux rouſſes & matieres qui ſeroient dans la playe; remettez de nouvelles tranches de lard, & frottez tout le mal avec l'onguent fait de l'althea & populeum : couvrez le mal, & continuez de la ſorte en le panſant tous les deux jours, pendant douze jours, au bout deſquels ne mettez plus de tranches de lard, & frottez tout le mal avec l'onguent du Duc : couvrez-le, & le panſez tous les jours, la peau ſe reprendra, les playes guériront; mais il ne faut pas manquer de le frotter d'onguent du Duc tous les jours. Finalement il faut ôter la peau d'agneau au bout de dix jours, après que vous ne mettrez plus les bandes de lard; car il doit être guéri entiérement, mais il le faut laiſſer encore dans ſa place ſans le remuer autres dix jours; ce ſeront trente-deux jours qu'il aura été là, après quoi vous verrez s'il ne boite plus en l'ôtant de ſa place, pour le promener peu à peu en main, le mener à l'eau, & l'habituer au travail peu à peu.

Chap. clx.

Vous pouvez ſans détacher la peau des reins, couvrir les reins de boutons de feu, & percer le cuir à la diſtance d'un pouce l'un de l'autre, occupant la même place que vous auriez occupé en détachant la peau, y mettre ſur le tout un ciroine, & pardeſſus deux feuilles de papier, ſuſpendre & enfermer le Cheval qu'il ne bouge d'une place, & le laiſſer un mois de la ſorte, les eſcares tomberont, panſer les playes avec l'onguent du Duc, & ſe gouverner pour le reſte comme je le viens de preſcrire. Voilà les derniers remedes qu'on fait à ces ſortes de maux; quelques-uns préferent le dernier au premier, & pour moi je les trouve également bons s'ils ſont bien pratiqués, mais le dernier eſt plus aiſé à faire.

Pour effort à la hanche du Cheval.

Chap. clxi.

LES Chevaux outre les efforts de reins, en font aux autres parties comme aux hanches & ailleurs, dont ils boitent de telle ſorte qu'ils ne s'en ſoutiennent point, & en demeurent eſtropiés. Ces efforts ſe font par des chûtes, d'étendre par trop la cuiſſe, ce qui fait que l'os qui joint la cuiſſe avec le corps, ſort bien ſouvent de ſa place, ou que les ligamens & tendons s'allongent par trop, en ſorte que l'humeur contenue en cet endroit pour faciliter le mouvement, ſort ou ſe congele, ce qui cauſe la douleur, & empêche le mouvement de la hanche.

Si l'os de la hanche est fort relâché, ou bien s'il est hors de sa place, on le connoît au toucher, & en cheminant on voit la place où étoit l'os, plus creuse, & le Cheval en boite extrêmement, & ne peut se soutenir sur la partie. L'ordinaire méthode pour remettre l'os en sa place est de faire tirer l'épine; mais à moins que ce ne soit un homme entendu & sage qui conduise cette operation, on estropie un Cheval pour sa vie. Les Maréchaux y procedent en cette maniere; ils attachent une platte-longue autour du pâturon par un des bouts, & l'autre bout ils l'attachent à un buisson qui soit flexible, puis à coups de foüet ils font marcher le Cheval & tirer de toute sa force, afin que par cette action violente l'os se remette en sa place; mais si cette operation n'est conduite avec beaucoup de jugement & de circonspection, & par un homme fort entendu & sage, assurément il en peut arriver de grands inconvéniens: aussi rarement réussit-elle quand elle est pratiquée par les Maréchaux, qui croyent qu'il n'y a qu'à foüeter un Cheval pour le faire tirer de toute sa force, & il vaut presque mieux le traiter comme nous dirons en l'état qu'il est, sans lui faire tirer l'épine.

Supposons que l'operation ait été bien faite, & l'os remis en sa place, ou même qu'on ne l'a pas fait du tout, & qu'on n'a point fait tirer l'épine, ce qui ne sera pas le plus mal, il faut d'abord frotter la partie malade avec moitié d'essence de therebentine, & moitié esprit de vin, & la bien frotter pour faire pénétrer, & deux heures après frotter le tout avec de l'onguent de Montpellier, le lendemain tirer du sang au Cheval, deux heures après la saignée le frotter encore avec les essences comme ci-devant, & ensuite avec l'onguent de Montpellier comme le jour précedent, deux heures après l'application des essences; sur le soir, s'il est besoin, rappliquez encore les essences, & d'abord que l'on voit qu'elles ont fait leur effet, & que le Cheval ne se tourmente plus, couvrir la hanche malade d'un bon ciroine, qui sera, si on veut, un de ceux que nous avons proposé; en y ajoutant de la poix-raisine, du mastic, de l'oliban & du soufre, avec beaucoup de poix de Bourgogne, & le tout modérément chaud sera appliqué sur la hanche malade, & de la bourre pardessus, & on mettra un patin au pied qui n'a point de mal, pour l'obliger à appuyer sur le côté malade, & ne le point laisser coucher; car il faut laisser tomber le ciroine avant qu'il se doive coucher, puis étant tombé, faire un bon bain sur la hanche.

Pour les efforts ordinaires qui ne sont pas si considérables, il faut se servir des mêmes remedes que pour les épaules, le tout à proportion.

S'il y a ſeulement relaxation de ligamens & de muſcles, il faut commencer par la ſaignée du col, puis ſe ſervir d'eſſences, emmielures, bains & fomentations, comme nous avons enſeigné parlant des Chevaux épaulés, Chapitres LIV. & LVI. & je vous dirai qu'un Cheval qui avoit fait un effort à la hanche, & qui boitoit depuis long-tems, dont la hanche & la cuiſſe ſe deſſechoient manque de nourriture, fut guéri même en hyver, ce qui eſt plus malaiſé qu'en eſté, ſeulement avec l'emmielure, les bains & les fomentations que je vous propoſe, ayant eu ſoin avant la premiere application d'emmielure, de frotter la partie avec de l'eſprit de vin & de l'eſſence de therebentine mêlés enſemble, ce qui pénétroit au travers des chairs, & la charge miſe pardeſſus ſervoit comme d'emplâtre pour concentrer & retenir la vertu de l'huile, & en empêcher qu'elle ne s'évaporât.

Si tous ces remedes ne réuſſiſſent pas, il faut donner le tems à la nature, pour eſſayer ſi elle ne guérira point le mal, & enſuite donner le feu qui eſt le dernier remede qu'il faut tenter, bien loin de commencer par-là.

Quand le mal eſt à la hanche, & qu'on a tenté les remedes que j'ai propoſé, ſans avoir guéri le Cheval, il faut avoir recours au feu; mais il ne faut pas faire la faute que font pluſieurs gens qui paſſent pour habiles, & ne le ſont pas en ce point; car ils cherchent le mal à cet os qui eſt au haut de la croupe; & il n'eſt pas aſſurément-là, puiſqu'il n'y a aucune jointure ni emboitement d'os en ce lieu-là : ainſi inutilement cherchera-t-on à guérir un endroit où il n'y a point de mal; la jointe eſt à peu près à côté du tronçon de la queuë preſque au milieu de la feſſe du Cheval ſur le derriere, & quand cet os eſt démis ou relâché, on voit viſiblement quand le Cheval marche à l'endroit de cette jointe, l'endroit plus creux que de l'autre côté, même ſi on applique les deux mains ſur les deux jointes, & qu'on faſſe marcher le Cheval au pas, on ſent d'abord que la jointe de la hanche démiſe, ou ſeulement relâchée, eſt plus creuſe dans le tems que le Cheval fait le pas, qu'elle ne l'eſt de l'autre côté; ainſi on eſt aſſuré que le mal eſt en cet endroit, ſans le chercher au haut de la hanche, où il n'y a jamais eu de jointe.

Pour lui donner le feu, il faut marquer avec le couteau de feu un rond tout autour de ce mouvement, à peu près de la largeur d'une grande aſſiette, le mouvement ſe trouvant au milieu comme au centre; ce rond qu'on fait tout autour ne doit que brûler le poil & peu ou point la peau, pour ſervir de marque, & entourer

CHAP. CLXI.

l'espace qu'il faut brûler, après on mettra des pointes de feu qui perceront le cuir à un pouce l'un de l'autre, & emplir tout cet espace de ces pointes de feu, un bon ciroine pardessus, de la bourre ou tondure de draps sur le ciroine, mettre un patin à l'autre pied, pour obliger le Cheval à s'appuyer sur celui-là, & le laisser en une place sans se coucher quinze ou vingt jours: en attendant les escares tomberont, on pansera les playes avec de l'eau-de-vie, & on laissera le Cheval jusqu'à trente jours sans le sortir hors de sa place, après quoi on le promenera en main peu à peu pour le faire marcher, & quelque tems après on le travaillera doucement: comme le feu est un grand résolutif, il résoudra & dissipera les humeurs qui faisoient boiter, & fortifiera la partie.

Si l'enflure de la hanche descend sur le jarret, & de-là sur les jambes, il faut saigner le Cheval de la pince, & lui charger les jambes avec l'emmielure susdite; ou le frotter avec de la graisse de mulet ou d'ours, ou de chapon: si vous le promenez doucement, & qu'on le frotte de ces graisses, vous y verrez bien-tôt de l'amandement; la graisse de blereau fera le même effet, on l'appelle en Provence de la graisse de tesson; la moële de cerf & la graisse d'oye sont très-bonnes.

Souvent le Cheval a seulement fait effort au gros nerf qui est au-dedans de la cuisse, en suivant la veine, ce qu'on connoît en ce qu'on trouve le nerf gros & enflé, très-douloureux avec chaleur: si cela est, il faut saigner le Cheval du col, charger la partie avec son sang, mêlé avec de l'esprit de vin, ensuite bonne charge & bons bains, le mal se dissipera: les graisses que j'ai ordonné ci-devant y sont bonnes, comme aussi les onguens des nerfs, & autres que j'ai ordonné pour fortifier les jambes de devant: on peut se servir de l'onguent du Baron, ou de celui d'Oppodeldoc, qui est assurément un des plus beaux remedes qui soit dans ce Livre, & peut-être aussi dans les autres qui parlent de cette matiere.

Pour enflure de Testicules.

CHAP. CLXII.

LES bourses enflent aux Chevaux par diverses causes: par fois elles se remplissent de sérosités, qui descendent le long de la production du peritoine; d'autres fois la fluxion se jette sur cette partie, par un coup reçû d'un autre Cheval; souvent pour un effort, le boyau tombe dans les bourses, & c'est ce qu'on appelle descente de boyaux.

L'ordinaire remede, & qui se fait à peu de frais, est de mener les Chevaux à l'eau, qui par sa froideur repousse l'humeur qui se décharge dans les bourses; si elles sont pleines de vent seulement, ou qu'elles soient enflées par une legere inflammation, ils en guérissent; mais si l'inflammation est plus grande, il faudra user du cataplâme suivant.

Cataplâme.

Prenez cire jaune, beurre frais & huile d'olive, de chacun demie-livre, bon & fort vinaigre demi-septier, mêlez le tout, & le faites cuire ensemble jusqu'à ce que le vinaigre soit à peu près consommé, ôtez du feu, & ajoutez à la composition une once de camphre en poudre, mêlez bien le tout, & l'appliquez sur l'enflure des bourses: & quatre heures après mettez-en de nouvelle, sans ôter l'autre, ni envelopper, & continuez de la sorte: si c'est simplement une inflammation l'enflure cessera & la douleur diminuera: si la douleur & la chaleur disparoissent, & que l'enflure reste, les bourses demeurant fort pendantes, il y a apparence que c'est une hydrocelle, c'est-à-dire que par la relaxation du peritoine les bourses s'emplissent d'eau, & ensuite en demeurent pleines, étant assez mal-aisé de faire évacuer cette eau au travers les pores, l'eau séjournant long-tems peut se corrompre, ulcerer & gâter le testicule, la gangrene suivre, & faire mourir le Cheval.

Pour s'assurer de cela, outre le remede ci-dessus, qui a ôté la chaleur ou l'inflammation, faites le suivant, que s'il ne réussit pas, & que les testicules pendent, & au toucher semblent contenir beaucoup d'eau, il faut châtrer le Cheval en pleine lune, & d'abord que l'incision sera faite, il en sortira une ou deux chopines d'eau rousse qui a causé le mal: du moment que cette eau est évacuée, il n'y a plus de péril s'il n'y a point d'ulcere aux testicules, & le Cheval guérit facilement de sa châtrure si elle est bien faite, & ensuite il ne paroît plus de descente ni d'hydrocelle.

Cataplâme astringeant pour resserrer les Testicules enflés.

Prenez farine d'orge & vinaigre & en faites de la bouillie; lorsqu'elle sera presque cuite, ajoutez-y moitié autant de craye pilée, huile rosat & de coins, de chacune à discretion, & deux pincées de sel, appliquez ce remede chaud, en sorte qu'on y puisse souffrir la main, & le liez sur la partie le mieux qu'il vous sera possible.

Autre Cataplâme résolutif.

Faites cuire des féves dans la lie de vin de la moins épaisse, jusqu'à ce qu'elles soient amolies à force de cuire, lors pilez-les pour les mettre en pâte, ajoutez sur deux livres de ladite pâte, demie-once de castoreum en poudre fine, mêlez bien le tout & l'introduisez dans un sachet de toile capable d'envelopper les testicules, cousez l'ouverture du sachet, & ayant graissé les testicules avec de l'onguent rosat ou avec de l'huile rosat, appliquez le sachet assez chaud pour faire son effet: c'est-à-dire qu'on le puisse souffrir sur le dos de la main, & le liez & attachez le mieux que vous pourrez: au bout de vingt-quatre heures réiterez l'onction & faites chauffer le sachet dans la lie où les féves ont été cuites, continuez de la sorte jusqu'à ce que l'enflure soit passée.

Remede aux Descentes ou Hernies.

J'ai connu un Ecuyer fort industrieux, qui a trouvé l'invention d'un suspensoir qu'il met aux Chevaux qui ont des descentes de boyaux, en sorte qu'ils travaillent sans recevoir d'incommodité de leur descente, & même j'ai vû des Chevaux de capriolles avec ce suspensoir sauter fort bien, & sans cela ne pouvoir pas faire un tems: & afin de vous expliquer ce que c'est que descente de boyau, lorsque le peritoine est relâché, le boyau tombe dans les bourses, ce qui est aisé à appercevoir; alors on tâche de remettre le boyau avec la main, & l'ayant remis en sa place, on y doit faire la fomentation suivante; si on ne peut remettre le boyau, on abat le Cheval en quelque lieu mol, puis on le place sur les reins, lui tenant les deux jambes de chaque côté liées ensemble, puis on lui bassine les testicules avec de l'eau tiéde, ensuite on lui remet le boyau; pendant cela on lui fait le matelas suivant, lequel sera prêt lorsque le Cheval se relevera.

Prenez racines de grande consoude, écorce de grenades & de chêne, noix de cyprès & de galles vertes qu'on prend sur les chênes, graines de sumach & d'épine vinette, de chacun quatre onces, semence d'anis & de fenouil de chacun deux onces, fleurs de grenade, camomille & melilot, de chacune deux poignées, poudre d'alun crud une demie-livre, mettez le tout dans un sachet assez large pour envelopper les testicules; le sachet sera piqué & fait comme un matelas; on le fera bouillir avec un demi-picotin de féves dans un pot plein de vin de prunelles de buisson, ou de gros vin rouge au défaut de l'autre, deux heures entieres; puis

on

on le liera dextrement, médiocrement chaud ſur les teſticules avec des bandes qui font le tour des flancs, & ſe lient ſur la croupe, & vous verrez bien-tôt de l'amandement: il faut toutes les vingt-quatre heures faire rechauffer le matelas dans le vin, & continuer. Ayant remis le boyau au Cheval, le plus sûr, ſans s'embarraſſer des remedes, eſt de le châtrer, les bourſes ſe retirent, & le boyau ne tombe plus dedans

CHAP. CLXII.

Le remede ci-deſſus eſt bon pour reſſerrer toutes ſortes d'enflures, & pour les réſoudre avec ce matelas.

Les bains que nous décrirons pour le flux de ventre, ſeront très-excellens aux enflures des bourſes, faiſant enſuite les fomentations.

Teſticules meurtris, enflez ou endurcis.

CHAP. CLXIII.

SOuvent les Chevaux ſe mettent dans les barres, & ſe débattent extraordinairement pour s'en débarraſſer, le teſticule ſe trouve foulé & meurtri, la fluxion y ſurvient, la matiere s'y forme, & le teſticule quelquefois ſe deſſeche & devient dur comme du bois, par la chaleur étrangere que la contuſion a cauſée; & ſi avec cela l'inflammation y eſt, ce ſera encore pire; le ſiége du mal peut être auſſi aux ligamens, la fluxion s'arrêtera ſur eux, & les ſuites en ſeront fâcheuſes,

Le remede ordinaire qu'on pratique à ces ſortes de maux, eſt de châtrer les Chevaux; mais il faut avant cela ôter la douleur & la fluxion, & enſuite le remede peut être bon; mais il eſt fâcheux à des Chevaux de manege: outre qu'en certains tems de l'année il n'eſt pas ſans peril, & même ſi la fluxion eſt au ligament d'où prend le teſticule, quoiqu'on châtre le Cheval, on n'ôte pas la cauſe; car le ligament ſera dur, plein d'inflammation, qu'il faut avoir ôtée avant d'entreprendre l'operation, à laquelle ſeulement il faut avoir recours lorſqu'en vain on a tenté tous les remedes que je vais propoſer.

Remede très-excellent.

Prenez ſuc de choux verts chopine, ou ſi vous voulez une livre, feuilles de rhue mondées, de ſes côtons une grande poignée, demie-livre de miel, autant de beurre frais, & un quarteron de ſavon noir, avec une livre de farine de féves; pour compoſer le remede, pilez dans un mortier de marbre la rhue, mettez enſuite le miel avec la rhue pilée, puis le ſuc de choux, le beurre fondu & le ſavon noir, & mêlant bien le tout à froid, faites un cataplâme avec la farine de féves

que vous appliquerez froid ſur la partie, avec une veſſie de porc, faiſant un bandange qui prenne ſur le dos du Cheval, & appliquez tous les jours de nouveaux cataplâmes. Le Cheval pourra guérir, quoique le teſticule fût dur & lourd ; il y aura aſſez d'une ſeule compoſition du cataplâme pour guérir ce mal, appliquez-en pluſieurs fois, ſi le mal n'eſt pas grand.

Que s'il y a grande inflammation ajoutez à toute la compoſition deux dragmes de camphre en poudre, que vous ferez diſſoudre dans trois pleines cueillerées d'eſprit de vin ; que ſi le mal ou l'inflammation n'eſt que dans les ligamens, c'eſt-à-dire au-deſſus du teſticule, frottez l'endroit avec cet eſprit de vin camphré, & enſuite appliquez le cataplâme ci-deſſus, & continuez.

S'il y avoit matiere formée dans le teſticule, ou apparence, il faut faire ſur un cuir doux un emplâtre de *Divinum* large comme la paulme de la main, mettez cet emplâtre ſur l'endroit où il y a quelque apparence de matiere, & le cataplâme par-deſſus le tout ; s'il y a de la matiere formée ou à former, l'emplâtre l'attirera, & eſſuyant le même emplâtre, on peut le remettre ſans en changer tous les jours ; continuez cette méthode, il ne ſera aucunement beſoin de châtrer le Cheval, car apparemment il guérira.

Il faut ſaigner le Cheval au commencement de la cure & à la fin ne lui donner que du ſon, dans lequel tous les jours vous mêlerez deux onces de criſtal mineral, pour rafraîchir l'interieur du Cheval ; il facilitera la guériſon, appaiſant ce feu étranger des entrailles, qui eſt cauſé par le conſentement & le voiſinage du teſticule, qui ſouffre beaucoup de douleur.

Mais comme ſouvent l'apoſtume paroît en un endroit plus haut qu'il ne faut pour la faire couler commodément, parce qu'au lieu d'être évacuée, il y a du peril qu'elle ne tombe au bas de la bourſe & s'y corrompe faute d'évacuation, l'emplâtre divin n'en ayant attiré qu'une partie, le reſte coulant en bas par ſon propre poids, ſi cela eſt, il faut percer avec un bouton de feu tout au bas de la bourſe, ſans toucher le teſticule, la percer pour donner lieu à la matiere de ſortir, puis graiſſer les bourſes avec du *Baſilicum*, & mettre ſur le tout des feuilles de poirées graiſſées avec du beurre, & dans le trou une tente frottée avec du *Divinum* fondu dans de l'huile roſat, ou de l'huile d'olive ſimple au défaut ; continuer ce procedé, aſſurément il guérira ſans être châtré : ce remede eſt bon pour ſuppurer par tout où il y a ouverture de cuir, & qu'on eſt obligé de tenir la playe ouverte.

Vous vous ſervirez de ces remedes ſelon la grandeur du mal de votre Cheval.

Vegetius au Livre III. Chapitre VIII. *de tumore testiculorum*, dit qu'il faut brûler de l'orge & le mettre en poudre, puis le mêler avec la graisse de porc, & soir & matin en frotter les testicules enflés: il dit de plus, que le fiel d'un chien y est excellent; on peut éprouver ces remedes sans peril & sans dépense, mais je ne m'en suis jamais servi.

CHAP. CLXIII.

Du flux de ventre ou diarée des Chevaux.

CHAP. CLXIV.

LEs Chevaux ont rarement le flux de ventre qu'on nomme aussi diarée; les Dames qui avoient de l'aversion pour ces deux termes, ont obtenu des Medecins qu'on nommeroit ce mal devoyement, j'y consens pour les Dames & même pour les Hommes; mais pour les Chevaux nous nous servirons du mot de flux de ventre ou diarée, sans dessein de leur déplaire. Quand les Chevaux en sont attaqués, il est souvent mortel, c'est pourquoi on ne le doit jamais négliger quand il provient sans cause manifeste. Il ne faut pas s'en étonner, si en esté un Cheval a bû de l'eau froide, de puits ou de neiges fondues, comme aussi dans l'usage de l'herbe tendre, ou d'autres alimens & médicamens qui relâchent & produisent un bon effet, en ce qu'ils purgent le Cheval & évacuent partie de ce qu'il a d'impur dans le corps; il ne doit pas surprendre, ni faire qu'on le prenne pour une diarée ou flux de ventre.

Le flux de ventre est causé par la foiblesse de l'estomac, qui ne peut digerer les alimens qui passent par les intestins sans être presque alterés, & sortent par le fondement comme ils ont été pris.

Il vient aussi de corruption d'humeurs amassées dans l'estomac, ou envoyées des parties voisines; ces humeurs qui sont à charge empêchent la digestion, & irritent la nature à les pousser au-dehors.

Ces humeurs ne sont pas toujours froides & crues, souvent la bile regorge en grande abondance dans les intestins, & sert de lavement qui entraîne ce qui y est contenu; ce flux n'est guéres dangereux, & souvent la nature s'en trouve soulagée.

Si les alimens sortent tous entiers sans aucune marque de digestion, c'est un mal assez à craindre, car la nature ne peut reparer les forces abattues, sans profiter de la nourriture, & alors elle en profite peu, puisqu'elle les rejette comme elle les prend.

Le cours de ventre, outre les causes interieures, peut arriver de ce que le Cheval mange trop, & ce mal se guérit en retranchant les vivres: il arrive aussi pour manger du foin moisi & corrompu, de l'herbe gelée, de l'avoine germée, & autre mauvaise nourriture; le boire trop frais, & les fatigues excessives le causent pareillement.

Le trop de repos, boire d'abord après avoir mangé grande quantité d'avoine, être trop gras, contribue au flux de ventre; la paille de seigle, aussi-bien que la mauvaise disposition de tout le corps.

La matiere que le Cheval vuide peut servir à connoitre l'humeur qui cause le flux de ventre : si elle bouillonne étant tombée à terre, & qu'elle s'enfle, c'est une marque qu'il y a de la bile fort échauffée: si elle est blanche, c'est une marque de crudité; si les déjections sont comme de l'eau, elles dénotent grande foiblesse d'estomac.

Remede pour le flux de ventre

Lorsque la raclure de boyau suit le flux, il est à craindre qu'il ne se fasse des ulceres aux boyaux, qui apportent ordinairement la mort, si l'on ne rafraîchit promptement les entrailles; ce qu'on fera en faisant cuire de la racine d'altea concassée, autant pesant d'orge en grain concassé, deux onces de chacun dans trois pintes d'eau, avec une once de cristal mineral en poudre, le tout cuit & réduit à une pinte: il en faut donner une chopine deux ou trois fois tous les jours. Il appaisera l'inflammation des entrailles, adoucira l'acrimonie des humeurs, éteindra la bile & tout le feu étranger qui cause la fiévre.

Si c'est de la pituite, il faut fortifier l'estomac, évacuer les humeurs qui surabondent, & resserrer les parties par trop relâchées: ce qui se fera par l'usage des poudres cordiales ou pelotes, & de l'opiate de Kermes, du thériaque, & autres choses chaudes qui ont le pouvoir de fortifier & rétablir les parties: cette sorte de flux de ventre est plus aisé à guérir que les autres.

Souvent par le cours de ventre, la nature se décharge, & se soulage d'un fardeau importun; mais s'il passe trois jours, & que le Cheval perde le manger, la suite en est dangereuse, car les Chevaux deviennent fourbus pour garder trop long-tems ce mal; il faut donc pour le guérir, user d'une maniere de vivre reglée, & de médicamens propres.

Il faut ôter l'avoine au Cheval, lui donner du son mouillé avec du vin rouge, s'il le veut manger, l'orge desseché sur une pelle au feu, puis moulu, sera très-bon, il faut choisir de bon foin: pour les médicamens, il faut commencer par un lavement déterfif tel qui suit.

Lavement déterfif.

Prenez du son de froment bien passé & de l'orge entier, de chacun deux poignées, roses rouges une poignée, demie dragme de bon

opium tranché bien menu, faites bouillir le tout un quart d'heure, puis ajoutez des feuilles de chicorée ſauvage, d'aigremoine de bouillon blanc, de poirée & de mercuriale, de chacun une poignée, faites-en une décoction dans du petit lait, ou dans de l'eau ferrée, ſur deux pintes vous diſſoudrez ſix jaunes d'œufs, miel roſat & ſucre rouge, de chacun quatre onces.

Après que le lavement a détergé & vuidé quelques matieres corrompues qui ſe rencontrent dans les inteſtins, vous lui donnerez le remede ſuivant. Deux onces de foye d'antimoine dans du ſon mouillé, ou bien une demie-once de ſouffre-auré d'antimoine, comme j'ai enſeigné à le donner, & continuer : il fortifiera les parties interieures, appaiſera le bouillonnement ou fermentation des humeurs, & contribuera beaucoup à la guériſon du Cheval, après quoi vous donnerez le lavement qui ſuit.

Lavement rafraîchiſſant & aſtringeant.

Prenez de l'herbe nommée renouée, en Latin *Centinodia*, ou prenez bourſe de Paſteur, bouillon blanc, de chacune une poigée, feuilles de plantin deux poignées, de balauſtes une demie-poignée, ſemences de myrtilles deux onces, ſemences de laitues & de plantin deux onces de chacune, faites cuire les ſemences concaſſées dans trois pintes de biere, avec demi dragme de bon opium en tranches déliées, ou dans de l'eau d'orge, & enſuite les herbes, puis une poignée de roſes ſéches, coulez & ajoutez-y du miel roſat demie-livre, ſuc roſat quatre onces, pour un lavement qu'on donnera au Cheval dans la méthode ordinaire.

Potion pour le flux de ventre.

Enſuite des deux lavemens, il faut donner cette potion au cas que les priſes & l'uſage de l'antimoine ci-deſſus n'ayent pas fait moderer le flux de ventre, & ne l'ayent appaiſé en partie ; ſi vous ne voyez aucun amandement, ſervez-vous de cette potion ſuivante, & de tems en tems réiterez les lavemens.

Prenez huit groſſes noix muſcades, ou dix ſi elles ſont trop petites, brûlez-les à la chandelle, les piquant au bout d'un coûteau, & les laiſſant brûler juſqu'à ce qu'elles ſoient en charbon, & toutes rouges de l'action du feu, jettez-les dans une pinte de vin rouge & les écraſez dedans, puis les mettez infuſer toute une nuit : faites tiédir le tout, coulez & le donnez au Cheval ; le ſel de ces noix muſcades brûlées ſera diſſous dans le vin, & ce ſel fera ſon effet pour fixer &

CHAP. CLXIV.

appaiser ce bouillement qui causoit le flux de ventre ; je m'en suis servi aux Hommes fort utilement à la dissenterie, & pour les Chevaux avant que de leur donner le remede, il faut les tenir bridés deux heures avant la prise, & autant après.

Lavement astringeant.

Prenez trois pintes de biere, dans laquelle vous ferez cuire de la graine de plantin si c'est en hyver, en esté les feuilles valent mieux, & des roses de Provins séches autant, du tout à discretion, ajoutez à la colature deux onces de catholicum double de rhubarbe, & autant de terre sigillée, & le donnez au Cheval, il le resserrera moderément.

Ce remede est très-bon pour arrêter au Cheval une superpurgation, en le donnant deux ou trois fois : ceux qui le mettront en usage en auront satisfaction.

Autre Potion.

Prenez deux pintes de lait, éteignez dedans cinq ou six fois une bille d'acier, après mêlez parmi des pepins de raisins rôtis & pilez deux onces, avec une once & demie de ratissure de corne de cerf calcinée & pilée très-fin, faites un breuvage du tout, que vous donnerez au Cheval, *servatis servandis*.

Autre remede pour le flux de ventre provenant de cause chaude.

CHAP. CLXV.

PRenez quatre dragmes de vitriol Romain, pilez-les, & les faites dissoudre dans deux pintes & chopine d'eau de riviere, laissez rasseoir toute la nuit, au matin versez par inclination ce qui sera le plus clair, jettant le limon jaunâtre qui restera au fond, faites tiedir l'eau, (si c'est en hyver) donnez-en chopine au Cheval avec la corne, de six heures en six heures, le tenant bridé une heure avant & une après la prise, c'est-à-dire deux pintes en vingt-quatre heures, qui est un jour naturel. On peut mêler sur chaque pinte de cette eau de vitriol un gros d'anis & un gros de coriandre, tous deux en poudre, elle fera infiniment plus d'effet. Si on continue quelques jours ce remede, & s'il ne dégoûte pas le Cheval, il guérira le cours de ventre provenu de l'émotion des humeurs échauffées ; mais si vous voulez avancer la cure, il faut faire un lavement avec deux pintes de cette eau de vitriol, y ajouter demi-once de roses de Provins séches, & une dragme d'anis, faire bouillir une ondée le tout, passer au travers d'un linge, & ajouter sur le tout trois onces de conserve de roses rouges liquides, un quar-

teron de beurre frais pour en donner un lavement au Cheval en même tems que vous donnez la boisson par la bouche, & au bout de douze heures, si le Cheval n'est pas bien pressé du mal, que s'il se vuide fort souvent avec des epreintes, donnez le lavement toutes les six heures en donnant la potion.

Quand les cours de ventre viennent de causes froides & d'humeurs flegmatiques & pituiteuses, il faut après les lavemens précedens donner la potion suivante.

Potion pour le cours de ventre provenant de cause froide.

Prenez trois chopines de gros vin rouge, dans lequel vous éteindrez trois ou quatre fois des billes d'acier bien rouges, mêlez-y une demie-douzaine de jaunes d'œufs, & une once & demie de vieille thériaque, ensuite de quoi on réiterera les lavemens selon la nécessité.

Lavement astringeant.

Dans deux pintes de vin rouge, & une d'eau de pluye, faites bouillir les racines de bistorte & de tourmentille pilées grossierement de chacune deux onces, puis y ajoutez les feuilles de cyprès & de pilozelle de chacune une poignée, coulez le tout, & dissolvez dans la colature deux onces de catholicum fin, & vingt grains d'opium.

Potions pour le cours de ventre provenant de cause chaude.

Prenez des eaux de chicorée & de plantin de chacune une chopine, mêlez parmi deux onces de conserve de roses, trente grains d'opium, une demie-once de thériaque recente, faites une potion que vous donnerez au Cheval, & lui frottez le ventre avec les bains astringeans, qui sont propres pour tous flux de ventre, de quelque cause qu'ils procedent.

Bains astringeans pour le flux de ventre.

Prenez des herbes de plantin, de renouée ou *Centinodia*, de chacune quatre poignées, des feuilles de consoude ou *Symphitum*, de la prêle ou *Equisetum*, de chacune une poignée, des noix de galle, concassées, noix de cyprès vertes, & glands de chêne, le tout concassé, & de chacun deux onces, des roses rouges, & feuilles de bouillon blanc ou *Verbascum*, de chacune trois poignées; cuisez le tout dans un grand pot, moitié vin rouge, moitié eau de pluye, premierement les noix & glands concassés, ensuite les feuilles, puis les fleurs; quand le tout sera bien cuit, ajoutez sur la fin environ une chopine de vinai-

Chap. CLXV.

gre, & une demi-livre d'huile de coins. Avec ce bain ou lavement on étuvera le ventre du Cheval, & l'on fera les fomentations avec des linges uſés, de même que nous avons dit parlant des efforts d'épaules; on pourra auſſi oindre le ventre du Cheval avec de l'huile de coins & de mirthilles, autant de l'un que de l'autre.

Ce bain peut être réiteré tant qu'on voudra, il ſert à pluſieurs uſages, comme aux grandes enflures de ventre cauſées par un coup d'éperon, aux enflures des teſticules, de la cuiſſe & des jarrets, pourvû que ce ne ſoit point par piqueures de bête venimeuſe.

Il faut oindre le ventre du Cheval avec l'onguent de la Comteſſe, & le fomenter avec ce bain. De tous ces remedes vous ferez choix de ceux qui vous ſembleront les plus profitables au Cheval.

Des Chevaux auſquels le fondement ſort.

Chap. CLXVI.

Les tenêmes, le flux de ventre, les hemorroïdes, d'avoir coupé la queue, & autres maux, font faire de ſi violens efforts, ou cauſent de ſi grandes douleurs aux Chevaux, que le fondement leur en ſort, & paroît évidemment hors de ſa place. Il arrive auſſi pour quelque grand effort que le fondement tombe à un Cheval, & le plus ſouvent pour avoir coupé la queue: cette incommodité eſt aſſez conſiderable, car elle peut avoir des ſuites fâcheuſes; il faut donc le frotter avec de l'huile roſat tiéde, enſuite tâcher à le remettre; que ſi après l'avoir fait deux ou trois fois on n'y trouvoit aucun amandement, faites le remede ſuivant.

Prenez une demie-livre de lait de chevre, ou de vache au défaut, qui eſt un demi-ſeptier, ſix dragmes de ſel de Saturne, battez bien le tout enſemble juſqu'à ce qu'il ſe lie & prenne quelque conſiſtance, ce qui ſe fera en cette ſorte; broyez dans un mortier de marbre le ſel de Saturne, puis mêlez un peu de lait, & broyez & incorporez bien enſemble, ajoutez encore un peu de lait, & broyez comme auparavant, juſqu'à ce que vous ayez réduit le tout en forme de ſerat liquide. S'il y a du lait de reſte, il le faut jetter, car quelquefois le ſel de Saturne en boit plus, d'autre fois moins, ainſi il faut ſe regler juſqu'à ce que le tout ſoit réduit en onguent fort liquide, duquel vous frotterez une tente que vous mettrez dans le fondement, & en appliquerez tout autour, le remede étant continué, fera rentrer ce qui étoit ſorti, & guérira le Cheval.

Notez que les Chevaux auſquels le fondement ſort pour avoir eu la queue coupée, s'il y a grande enflure, ſont en danger de mort, car

c'eſt

c'est presque toujours un signe de gangrene dans la queue, qui gagne le filet des reins ; le remede précedent y peut être appliqué, & s'il ne réussit, comptez pour un Cheval perdu celui qui a ce mal.

CHAP. CLXVI.

Autre remede.

Prenez de la poudre d'écailles d'huitres bien brûlée deux onces, l'écorce du milieu du bois de frêne toute fraîche quatre onces, un quarteron de bon miel, une demie livre de pâte de seigle prête à mettre au four, c'est-à-dire de la pâte levée, pilez l'écorce de frêne bien exactement, puis mêlez-la avec la pâte & la poudre d'écaille calcinée & le miel, & du tout faites un cataplâme qu'il faut avoir bien mêlé, & l'appliquer à froid ; le lier le mieux qu'on pourra sur le fondement, & réiterer de douze heures en douze heures, en remettant de nouveau, c'est-à-dire renouvellant l'appareil.

Si vous ne pouvez avoir de l'écorce du milieu de frêne toute fraîche, prenez de la séche seulement deux onces, & la mettez en poudre pour a mêler avec la pâte comme ci-devant.

Le serrat refrigerant de Galien, *Album rasis*, & autres remedes Galeniques feront quelque chose à ce mal, mais les remedes précedens feront plus d'effet.

Et si le fondement ne vouloit pas rentrer par tous les remedes précedens, comme il arrive souvent, l'inflammation & la grande chaleur en étant ôtées & ne pouvant mieux faire, on coupe ce qui sort du fondement, & qu'on ne peut remettre : on le coupe avec un couteau de feu bien tranchant, afin d'empêcher l'émoragie : à quelques-uns il rentre d'abord qu'ils ont été arrêtés un quart d'heure ou une demie-heure ; mais si vous les faites trotter seulement trente pas, d'abord il sort, & c'est une marque qu'il y a fistule : il faut prendre le tems qu'elle est hors du fondement, la lier avec une bonne ficelle, & la couper toute entiere avec un couteau de feu tranchant.

Il faut ensuite graisser la playe tous les jours avec de l'*Album rasis*, jusqu'à ce que l'escare soit tombée, puis frotter la chair vive avec du *Siccativum rubrum*. Bien des Chevaux sont échappés par-là, & beaucoup de Maréchaux à Paris ont fait cette cure par mon ordre, qui jamais ne l'avoient vu faire, quoique d'ailleurs habiles dans leur Art, & ils ont vû guérir les Chevaux de leurs fistules.

Pour efforts de jarret, heurts & coups en icelui.

CHAP. CLXVII.

Les efforts de jarret sont les plus dangereux, à cause de la douleur que les parties nerveuses souffrent quand elles sont meurtries ; le

Cheval en séche, il devient maigre, & ensuite il lui reste tant de fâcheux maux, que s'il n'en est estropié, tout au moins il en devient difforme.

Les efforts de jarret arrivent par les mêmes causes que les efforts de hanche: on les connoît en ce que le Cheval boite, le jarret est enflé: quand on y touche le Cheval feint, & témoigne de la douleur. Pour y donner ordre, il faut saigner le Cheval du col, lui charger tout le jarret avec son sang mêlé avec de l'eau-de-vie: quand la charge du sang sera séche, appliquer par dessus l'onguent de Montpellier, puis le même jour sans ôter l'onguent, environ huit ou dix heures après qu'il sera appliqué, frotter avec de bonne eau-de-vie. Et toutes les fois que vous réitererez l'onguent de Montpellier il ne faut pas manquer d'y mettre de l'eau-de-vie dans le tems que j'ai dit; on peut essayer aprés cela si on veut des astringens, tels que nous avons décrits en plusieurs endroits, on les réitere plusieurs fois, pour tâcher à repousser par tous les moyens la fluxion: les bains astringens décrits au Chapitre précedent sont très-bons; si tout cela n'est pas capable de resserrer l'enflure, il faut appliquer dessus le mal l'onguent du Duc, & de l'eau-de-vie, ensuite les fomentations, & continuer tous les jours: s'il y vient apostume, on l'ouvre avec un bouton de feu, puis on s'y gouverne comme aux playes simples. Si l'effort est leger, il suffit de frotter le jarret avec l'onguent de Montpellier & avec de l'eau-de-vie.

On traite les coups de pieds de même que les efforts: quand ils sont legers, une saignée & charger avec son sang suffira, puis frotter avec de l'esprit de vin; ou bien choisissez parmi les remedes suivans celui qui vous agréera le plus.

Pour coups de pieds aux jarrets & ailleurs.

Pour des coups de pieds, des embarrures, & autres accidens, il arrive des enflures difficiles à résoudre & à dissiper: si l'humeur se congele en ces parties nerveuses, on ne peut la détruire, & l'enflure dégenere en courbes; esparvins, vessigons, ou autres maux du jarret: pour les prévenir il faut lorsqu'il ne reste plus de douleur, & qu'il n'y a que l'enflure, bassiner l'endroit & le charger avec de la lie de vin rouge bien épaisse, mêlée avec le tiers de bon vinaigre. Vous trouverez plusieurs remedes pour ces enflures au Chapitre LX. & suivans: que si le mal est envielli, & qu'il ne veuille pas ceder à ce remede, faites le suivant, qui est fort bon.

Remede à l'enflure causée d'un coup.

Prenez une livre de graine de lin réduite en farine, démêlez-la avec du vin suffisamment pour en faire de la bouillie ; faites cuire à feu clair en remuant, lorsqu'il s'épaissira ajoutez thérébentine commune quatre onces, & six onces de poix de Bourgogne qu'on aura fait fondre dans un pot à part, & quand la thérébentine sera bien mêlée dans la bouillie, ajoutez la poix de Bourgogne fondue, ôtez du feu & remuez la composition jusqu'à ce qu'elle soit prête à appliquer, c'est-à-dire, qu'on puisse y souffrir le doigt, & lors il faut l'appliquer sur le mal avec de la filasse & l'envelopper, & réiterer l'applicatio ntoutes les vingt-quatre heures.

Que s'il y avoit grande douleur au jarret, & que le Cheval boitât fort après un coup de pied violent, ou grands efforts dans les barres, le plus sûr seroit d'y mettre de l'onguent du Duc pour ôter la douleur : si vous n'en avez pas, servez-vous du remede suivant.

Il faut faire tout le remede ci-dessus, & au lieu de vin rouge, y mettre du lait, ainsi il y aura de la farine de lin démêlée avec le lait, puis la thérébentine & la poix de Bourgogne fondue avant d'être mêlée ; comme le lait est anodin, il ôte la douleur ; mais il n'est pas résolutif comme le vin : c'est pourquoi lorsque le Cheval ne boitera plus servez-vous du remede avec le vin, pour achever de désenfler. Si ces remedes n'ont pas le succès que vous en devez attendre, ayez recours aux bains Chapitre LXV. & aux autres que nous avons décrits au Chapitre précedent, où vous pourrez ajouter une partie des herbes décrites pour les bains ordinaires au Chapitre LXV.

Ces maux-ci laissent quelquefois des capelets, des esparvins ou des courbes ausquels on est contraint de mettre le feu, ce qui réussit par fois.

D'abord qu'un Cheval a reçu un coup de pied en quelque endroit que ce soit, il le faut saigner du col, puis le bassiner avec de l'esprit de vin cinq ou six fois tous les jours ; s'il n'opere pas assez, servez-vous de l'onguent de Montpellier, & huit heures après frottez avec de l'eau-de-vie, continuez de la sorte tous les jours. Je me trouve parfaitement bien à ces sortes de coups de la graisse de chapon, ou de celle de blereau, ou d'ours, en frotter tous les jours le mal, elle résout l'enflure, & guérit avec le tems.

CHAP. CLXVII.

Autre remede pour les coups de pieds qui ont causé enflure.

Prenez douze ou treize blancs d'œufs, une pinte de bonne eau-de-vie, chopine de vinaigre, deux litrons de farine, battez bien les blancs d'œufs avec un gros morceau d'alun jusqu'à ce qu'ils soient réduits en grosse écume, puis mêlez l'eau-de-vie, le vinaigre & la farine, brouillez & remuez bien le tout à froid, & en chargez, c'est-à-dire couvrez le mal de cette composition, de deux heures en deux heures, jusqu'à ce que l'enflure soit diminuée, ce qui se fera dans vingt-quatre heures.

Autre remede pour resserrer l'enflure d'un coup de pied.

Prenez terre glaise, ou terre dont on fait les pots de terre, détrempez-la avec vinaigre en pâte claire; puis la faites cuire en remuant jusqu'à ce qu'elle s'épaississe & devienne ferme, ôtez du feu, & lorsqu'elle n'est plus que tiéde, mêlez parmi de l'eau-de-vie pour éclaircir encore la terre, comme elle étoit avant de la faire cuire, frottez la partie avec de l'esprit de vin, puis la chargez avec cette composition de trois heures en trois heures.

Au bout de vingt-quatre heures, lavez la partie pour en ôter toute la terre, frottez avec de l'esprit de vin, & rechargez comme auparavant, le mal guérira bien-tôt.

La remolade du Boheme décrite ci-devant en parlant des entorses, est excellente pour résoudre l'enflure d'un coup de pied, & toutes sortes d'enflures.

Pour le gros nerf du jarret étendu & forcé, & pour nerf feru.

CHAP. CLXVIII.

LEs Chevaux ont un gros nerf qui leur entoure le jarret, laissant une place vuide entre l'os où naissent les vessigons, c'est le nerf le plus gros & le plus apparent de tout le corps du Cheval, lequel par un effort dans un travail, ou en le ferrant, ou en descendant dans une pente trop rapide, ou par une chute, ou pour s'être embarrassé sous quelque chose de pesant, vient à s'étendre, même se tord avec si grande violence, que ce nerf est mouvant comme une corde lâche : lorsque le Cheval marche, la jambe pend au jarret, abandonnée comme si elle étoit suspendue, car le gros nerf ne regle plus son mouvement. L'on croiroit que l'os est fracassé, tant la jambe est hors de son action naturelle ; dans le tems que le Cheval pose le pied à terre, & que le jarret est étendu en son naturel, l'assiete & l'appui du pied sont bons : même on croi

roit qu'il y a peu ou point de mal ; mais si vous maniez ce gros nerf, vous le trouverez plus mouvant que n'est l'autre de la jambe qui n'a point souffert & qui est fort tendu ; & pour peu que vous fassiez mouvoir le Cheval çà & là seulement de la croupe, d'abord vous voyez ce gros nerf fléchir & se relâcher, comme s'il étoit rompu ou cassé.

J'ai vû des efforts si extraordinaires & si violens, qu'il paroissoit d'abord que le mal étoit incurable, quoique le Cheval posât son pied à terre, & le situât aussi-bien que s'il n'avoit point eu de mal ; mais c'est au lever quand il chemine qu'on connoît qu'il a fait effort ; pourtant avec les remedes suivans, presque contre toute apparence, les Chevaux se sont trouvés en état de servir comme auparavant ; mais ce n'est pas l'ouvrage d'un jour.

La plûpart des gens ne croyent & ne peuvent s'imaginer que le mal soit en cet endroit, & le vont chercher à la hanche & ailleurs, même j'ai vû des Maréchaux qui passoient pour habiles, qui n'ont pû se laisser persuader que le mal fût par l'effort qu'avoit souffert ce gros nerf, disant toujours que l'os de la hanche étoit déboité ; mais le tems leur a fait voir qu'ils ne connoissoient pas ce mal, car l'ayant fait traiter comme je dirai ci-après, par eux-mêmes, le Cheval est très-bien guéri.

Il faut d'abord saigner le Cheval du col, lui ôter l'avoine, & le situer dans une place comme on fait à ceux qui ont fait effort de reins, comme je l'expliquerai ci-après : ensuite vous préparerez le remede suivant.

Prenez racines de grande consoude & d'althea ou guimauves concassées grossierement, de chacune deux onces, ou le double si elles sont fraîches, mettez les cuire dans un pot de terre bien net avec du vin rouge ; le tout étant bien couvert, quand elles s'amollissent mettez une poignée de mauves, de guimauves, d'hysope, de veronique & de sanicle, coupez-les menu, laissez cuire le tout, y mettant du vin quand il est nécessaire, afin que rien ne se brûle ; le tout étant bien amolli à force de cuire, il le faut piler dans un mortier de pierre, & le réduire en pâte, le passer par un tamis de crin, comme on passe la casse, puis le remettre chauffer, & y ajouter de la graisse de tesson ou de blereau quatre onces, & l'appliquer tout chaudement, bien envelopper avec de la filasse & du vieux linge, après avoir graissé la partie efforcée avec le remede suivant.

Prenez huile rosat deux onces, de camomille & de genévre, de chacune une once ; mettez chauffer le tout dans une écuelle de

terre, & mêlez parmi du castoreum en poudre le poids de deux écus, & le tout médiocrement chaud, oignez le mal tout doucement, car il pénétre extrêmement : cela est beaucoup meilleur que ce que les Maréchaux appellent essence, qui sont véritablement moins cheres, mais qui brûlent le cuir.

Notez qu'il faut seulement graisser la partie de deux jours l'un à cause de l'inflammation qui pourroit survenir ; que si ces huiles causoient trop de chaleur (ce qu'on connoîtra à voir le nerf plus enflé) oignez seulement avec de l'huile rosat chaude pendant que l'inflammation durera.

Quand on leve le cataplâme, il faut appliquer un peu de nouvel onguent tout chaud sur le vieil, & continuer toujours de la sorte.

Les ligatures sont difficiles en ces endroits-là, néanmoins avec des lisieres larges d'un pouce & de deux aunes de long, on les fera : ou, si l'on veut mieux faire, il faut coudre l'envelope toutes les fois qu'on le panse, ce qui ne cause aucune enflure, & tient très-bien, car avec la coûture on serre tant & si peu qu'on veut : si la coûture vous embarrasse, consultez un Chirurgien pour ce bandage, que je ne puis décrire assez intelligiblement.

Il y a une étude toute particuliere pour bander chaque partie, il faudroit en cet endroit le bandange qu'on appelle retentif, qui se fait d'un seul chef aux Hommes, mais qu'on fait de deux chefs aux Chevaux en cette partie : il faut observer faisant ce bandage de le peu serrer, il faut plûtôt le refaire souvent quand il se lâche : l'on placera au commencement du mal le Cheval en un lieu où il ne soit point tourmenté des autres, & où il ne puisse tourner la croupe ni çà ni là, que ce soit une forme de travail qu'on fait avec des barres & des pilliers : même on peut le suspendre, laissant la suspente assez lâche pour empêcher seulement qu'il ne se couche, car s'il mouvoit à tout moment sa croupe, la cure en seroit bien plus difficile : ce même procedé guérira toute nerferure quelque dangereuse qu'elle soit, & quand le nerf seroit enflé comme le bras, je n'y voudrois faire autre chose que ce que je viens de prescrire, mais il ne faut point de castoreum.

Notez que lorsque vous croyez le Cheval guéri, au lieu de le faire travailler, il faut lui donner le feu tout autour de ce nerf, commençant fort haut par une raye au milieu du nerf, deux au dessous dudit nerf, puis le dessus de la fesse jusqu'au dessous du capelet, vis-à-vis l'esparvin, puis d'une raye à l'autre en travers, rayer tout cela avec le feu, les rayes n'ayant de distance qu'un doigt, sans percer le cuir toutefois, mais fort en couleur de cerise, barrer

la veine de la cuisse avec une étoile de feu, & le bas de ladite veine avec des rayes; mettre un bon ciroine avec de la poix noire, & par dessus de la bourre ou tondure de drap: les escares tombées, laver les playes avec de bonne eau-de-vie jusqu'à ce qu'elles soient séches, ensuite promener le Cheval au pas en main quelque temps avant de le travailler. J'ai guéri par ce procedé un Cheval de douze ans; & on l'a vendu depuis cinq cens écus; c'étoit un très-beau & bon Barbe, qui alloit à caprioles, & qui a très-bien servi depuis ce temps-là.

CHAP. CLX. III.

On peut proceder à ce mal d'une autre maniere qui est assez bonne, & qui ne requiert pas tant de soin que la précedente.

Saignez le Cheval du col, situez-le dans une espece de travail comme je l'ai expliqué, & frottez son mal avec les huiles que j'ai dit; puis étendez sur du cuir doux, le ciroine décrit au Chap. CLXXIV. pour en envelopper tout le jarret, & des éclisses de carton aussi longues que le mal, & qui seront entourées de filasse pour tenir tout le jarret en son état naturel, & particulierement ce gros nerf, & pour cela il faut placer les éclisses au long du gros nerf sur le ciroine ou emplâtre qu'on y a mis, puis lier toutes les éclisses avec trois aunes de ruban de fil large d'un pouce, & ensuite mettre encore de la filasse sur les éclisses sur tout le jarret, & une bonne enveloppe sur le tout qu'il faut coudre avec du fil fort également par tout; laisser le Cheval en cet état pendant trente jours, & faire couler du haut de la cuisse au long du nerf de l'huile rosat & de camomille pour humecter le ciroine. Il faut au bout de dix jours le bander & frotter le mal avec les huiles ci-devant, remettre un nouveau ciroine, des éclisses & les ligatures ci-dessus décrites: on continue de la sorte tous les dix jours sans mouvoir le Cheval d'une place jusqu'à ce qu'il soit raffermi, & que le nerf ne soit plus mouvant, lors on donne le feu au Cheval, comme je l'ai enseigné.

Baume admirable pour efforts de jarret, escare, Cheval épointé, éhanché, nerf feru, coups, heurts, & nerfs foulés.

CE Baume est excellent pour l'effort du gros nerf du jarret: on s'en sert à la place des huiles dont j'ai ordonné de frotter le jarret, & du reste on traite le Cheval comme je l'ai enseigné, c'est-à-dire, le saigner, le situer dans une maniere de travail, & appliquer le caplâme tout au tour du jarret, après l'avoir frotté de ce Baume.

CHAP. CLXIX.

On ne peut faire ce Baume qu'au mois de Mai & de Juin.

Chap. CLXIX.

Au mois de Mai & de Juin mettez dans une fiole capable de contenir deux pintes, le plus que vous pourrez de feuilles de roſes, & dans une autre auſſi grande, la même quantité de fleurs *d'hipericum* ou millepertuis, & par deſſus trois demi-ſeptiers d'huile d'olive dans chaque fiole; expoſez le tout au ſoleil, legerement bouché pendant les grandes chaleurs; & outre ces deux fioles, dans un pot de grais capable de contenir trois chopines, mettez la mente à côte rouge nommée baume, herbe à la reine, ou petun, du romarin feuilles & fleurs, orpin qui eſt une eſpece de joubarbe, millefeuilles, autant de l'un que de l'autre coupé menu, & une pinte d'huile d'olive, bouchez le pot avec veſſie de porc ou parchemin mouillé en trois ou quatre doubles, trouez ou percez le parchemin avec une épingle, & expoſez au ſoleil dans les grandes chaleurs, remuant tous les deux jours les herbes & les fleurs, & cela pendant un mois, après quoi vous verſerez le tout dans une baſſine, ſçavoir ce qui eſt dans le pot & dans les deux fioles, avec une pinte de gros vin, une livre de graiſſe de Cheval, demie-livre de graiſſe de teſſon, ſi vous en pouvez avoir, au défaut, de la graiſſe de chapon ou de poule, non de celle qu'on ramaſſe dans la lichefrite en rotiſſant, mais de celle qu'on a ſéparée des boyaux avant que d'être cuite, & une livre de ſucre, avec quatre poignées de fleurs de camomille & de melilot: faites cuire le tout à feu clair, remuant ſans ceſſe juſqu'à ce que toute l'humidité ſoit conſommée, & que les herbes & les fleurs ſoient ſéches: lors paſſez au travers l'étamine de crin, jettez le marc, remuez la liqueur paſſée dans la baſſine, & ajoutez deux livres de thérébentine de Veniſe, faites cuire à petit feu, juſqu'à ce que le baume ſoit fait, c'eſt-à-dire, toutes choſes bien mêlées, & gardez le baume dans une fiole legerement bouchée.

On peut mêler ce baume avec l'Apoſtolorum, l'Egyptiac ou l'onguent du Schmit, pour mondifier & empêcher que les chairs ne ſurmontent: on peut auſſi le mêler avec quelque onguent que ce ſoit, il en augmentera la vertu.

Pour tous les maux que j'ai propoſé où il n'y a point de chaleur ni d'enflure, il faut échauffer la partie avec la main ou avec un bouchon, & enſuite la frotter avec ce baume chaud toutes les douze heures, & continuer; il remettra bien-tôt la partie en bon état, & la guérira: ſi c'eſt un effort de hanche, ou d'épaule, il faut mêler avec ce baume un quart d'eſſence de thérébentine, ou le tiers, & de cela frotter chaudement la partie. La ſeconde application, il faut frotter avec le baume ſeul ſans eſſence, & ſi le Cheval boite encore, remettre de l'eſſence & du baume, mêlez & appliquez comme ci-devant.

Pour

Pour les jambes foulées les en frottant tous les jours deux fois, elles seront bien-tôt en état de servir : ce baume est très-bon pour les encloueures, clous de rue, chicots, &c. il les guérira promptement. Il est bon pour toutes les douleurs froides ; il fait même très-bien aux hommes, soit dit en passant.

CHAP. CLXIX.

On peut, si on veut, ne faire que la moitié de la dose, ou le quart ; mais comme il sert à beaucoup de maux, le plus qu'on en peut avoir est le meilleur, car on ne le peut faire qu'au tems des fleurs.

Pour les os de graisse & de filandres qui est la même chose, ce baume fera très-bien ; versez-en de chaud sur le mal, il penetrera jusqu'au fond, puis il faut poudrer la filasse avec de la poudre de vert de gris préparée comme il suit. Prenez verdet en poudre, mettez-le sur une péle de fer chaude & médiocrement rouge, remuez le verdet incessamment jusqu'à ce qu'il ne fume plus, & qu'il change de couleur. Etant froid mêlez la moitié autant d'aloes en poudre que vous avez de verdet, ce sera le vert de gris préparé ; par-dessus cette poudre mettez un plumaceau frotté de ce baume chaud, & dans peu l'os de graisse se détachera : lors pansez le fond du mal avec l'onguent de la Comtesse jusqu'à guérison.

Un gentilhomme à la campagne qui a des Chevaux, doit toujours avoir de ce baume ; car il est très-excellent pour beaucoup de maux : & ceux qui ont un grand équipage à conduire à l'armée en doivent porter pour les accidens qui arrivent tous les jours aux Chevaux.

De la Crampe ou Grampe.

CHAP. CLXX.

LES Chevaux ont souvent la grampe qui leur tient le jarret si roide au sortir de l'écurie, qu'ils ne le peuvent plier, & font quelquefois cinquante pas traînant la jambe, comme s'ils n'avoient point de mouvement au jarret : ce mal vient de foiblesse en cette partie, & particulierement dans les nerfs qui font le mouvement : tout le monde connoît cette maladie, & après y avoir cherché beaucoup de remedes, qui ont été de fortifier la partie avec de bon esprit de vin, avec le baume précedent, avec de bonne emmielure ; enfin je n'en ai point trouvé d'autre pour faire cesser le mal dans le temps, que de prendre la jambe de derriere au Cheval, & lui faire plier le jarret, lui levant le pied comme si on le vouloit ferrer ; il faut faire quelque effort pour cela, mais d'abord que le Cheval aura plié le jarret par l'effort que vous ferez, ce mal cessera pour le coup ; mais ce sera à recommencer la premiere fois que la grampe reviendra. Je ne

CHAP. CLXX. m'étendrai pas davantage ſur ce mal, ce que j'en ai dit ſuffira pour les curieux, n'en ayant point donné la connoiſſance, parce qu'il ne faut qu'avoir des yeux pour s'en appercevoir facilement.

Des Capelets.

CHAP. CLXXI.

LE capelet eſt une tumeur ordinairement ſans grande douleur, engendrée d'une matiere flegmatique & froide, qui s'endurcit par ſa viſcoſité.

Cette infirmité naît à la tête du jarret, autrement dite la pointe du jarret, & paroît en cet endroit groſſe & détachée de l'os, ſans beaucoup de douleur; elle croît par le travail, mais elle ne devient jamais très-groſſe.

Elle vient enſuite des fatigues ou lorſque le Cheval s'eſt frotté contre quelque choſe de dur, ce qui y a appellé la fluxion.

Ce mal eſt curable dans le commencement, mais il eſt incurable quand il eſt vieil, & lors il eſt douloureux, & en cet état-là c'eſt un grand mal, où il y a peu de remede, hors d'y mettre le feu, & encore le feu ne le réſoudra-t-il pas entierement, & il pourra revenir ſi le travail eſt trop violent.

Pour tenter ſa guériſon, il faut étuver le capelet avec les deux tiers d'eau-de-vie, & un tiers d'huile de noix, enſuite extrêmement frotter avec la main pour faire pénetrer l'eau-de-vie.

On peut enſuite, ayant raſé le poil, appliquer deſſus le ciroine, que nous décrirons ci-après, ou celui qui ſuit.

Ciroine réſolutif.

Prenez Galbanum une once, Ammoniac trois onces, oppoponax une once & demie, faites infuſer le tout dans une chopine de vinaigre deux jours entiers le remuant ſouvent, puis faites-le cuire juſqu'à ce que le vinaigre ſoit à moitié conſommé, & le paſſez chaud à travers un linge, remettez-le ſur le feu juſqu'à ce qu'il commence à s'épaiſſir; pour lors ajoutez-y poix noire & poix réſine de chacune quatre onces, thérebentine deux onces, mêlez le tout, & en faites emplâtre, que vous appliquerez ſur le mal, & que vous renouvellerez tous les neuf jours, juſqu'à ce que la tumeur ſoit conſommée: l'onguent réſolutif du Chapitre CXLVIII. & l'onguent de noix réſoudront les capelets, s'ils ſont continuez long-tems.

Si le mal n'eſt conſommé par ces remedes, prenez du vinaigre très-

fort une chopine, mettez diſſoudre dedans auprès du feu ſel nitre, ſel ammoniac, gomme ammoniac de chacun une once; le tout fondu, ajoutez quatre onces de miel, & ôtez du feu, & en baſſinez deux fois tous les jours le capelet, qui ne guérira pas s'il eſt vieil, gros & endurci; mais ce mal choque plus la vûe qu'il ne nuit au Cheval, quoique quand le Cheval les a ſupportés long-tems, & qu'ils ſont envieillis & endurcis, ils lui faſſent perdre le corps par la douleur qu'ils cauſent, & finalement ils le font boitter; & j'en ai vû d'eſtropiés, mais ce n'eſt que dans les montagnes où l'on tient ſans diſcrétion les Chevaux plus ſujets qu'ils ne ſont capables de ſouffrir.

CHAP. CLXXI.

Tous ces remedes n'ayant rien operé, il faut avoir recours au feu, & faire une étoile avec les couteaux de feu ſur la groſſeur ou capelet, enſorte que toute la groſſeur en ſoit bien entourée, les rayes fort près à près, puis avec de l'eſprit de vitriol paſſer avec un pinceau au long des rayes pour bien en imbiber les endroits brûlés: laiſſez ſécher cela, ce qui ſera bien-tôt, & enſuite mettez de la poix noire chaude ſur les endroits brûlés, & de la bourre ou tondure de drap ſur le tout; il faut laiſſer ſécher ou imbiber l'eſprit de vitriol dans les rayes, car ſi l'endroit étoit humide la poix ne pourroit s'attacher deſſus; laiſſez tomber l'eſcare, puis frottez avec de l'eau-de-vie tous les jours juſqu'à ce que cela ſoit ſec, le capelet peu à peu ſe diſſipera, que ſi on continue à tenir trop le Cheval ſur les hanches après ſa guériſon, & plus qu'il n'eſt capable de le ſouffrir, on l'eſtropiera pour toujours.

Des Veſſigons.

CHAP. CLXXII.

LE veſſigon eſt une humeur froide, flegmatique & ſereuſe, ce qui fait que l'enflure eſt molle: auſſi quand on la pouſſe d'un côté, elle paroît de l'autre, elle cede ſous la main.

Les cauſes des veſſigons ſont les fatigues exceſſives des Chevaux en leur jeune âge; le jarret mal formé, trop petit ou foible, & le trop grand ſéjour dans les écuries qui ſont fort en talus, où les Chevaux ont le devant fort élevé: les Chevaux qui ont le jarret charnu & petit, y ſont plus ſujets que les autres.

Les veſſigons paſſent par fois des deux côtés du jarret, mais quand ils commencent ils paroiſſent ſeulement en dehors; la cure des uns & des autres eſt aſſez difficile.

Ils ſont aiſés à connoître, car on voit une groſſeur comme la moitié d'une petite pomme, plus ou moins, entre le gros nerf du jarret & le bout de l'os de la cuiſſe, la tumeur eſt molle & ſans douleur; les poulains héritent ſouvent de cette infirmité de leurs peres.

Il y a peu de remedes aux vessigons quand ils sont fort gros & endurcis, hors d'y mettre le feu; mais avant qu'ils soient gros, endurcis & vieux, on peut y donner remede.

Il faut raser le poil sur le vessigon, & mettre des choses dessus qui ayent la vertu d'amolir, & ensuite de résoudre la tumeur.

Pour amollir prenez les racines de brionia, qui est la coulevrée, & de concombre sauvage, ou au défaut de la derniere, de l'iris commun, de chacune deux onces, concassez-les grossierement, & les faites cuire dans l'huile d'olive & graisse de porc, autant de l'un que de l'autre, jusqu'à ce qu'elles commencent à s'amollir, alors ôtez-les du feu, pilez-les jusqu'à ce qu'elles soient en pâte, passez au travers le tamis de crin, remettez-les dans l'huile & la graisse, & y ajoutez de la therebentine quatre onces, poix résine autant, avec une demie livre de l'onguent résumptif: le tout fondu il faut ajouter farine de lin & fenu-grec, autant de l'un que de l'autre, & en suffisante quantité pour épaissir le tout en consistance de cataplâme, qu'on appliquera sur le vessigon avec de la filasse, puis on l'enveloppera, liant la partie avec une enveloppe qu'on coudra au lieu d'y faire la ligature: on le renouvellera toutes les deux fois vingt-quatre heures, il amolira fort cette partie; ensuite de quoi il faut résoudre la tumeur.

On pourra sans tant de peine, mais aussi cherement, amollir les tumeurs avec les emplâtres d'oxicroceum, & de melilot mêlez ensemble, autant de l'un que de l'autre, appliquez sur le mal, & continuer.

Pour résoudre une Tumeur.

Prenez trois pintes de fort vinaigre, mettez éteindre dedans quatre ou cinq morceaux de chaux vive; quand elle sera absolument éteinte, laissez reposer le tout deux heures, passez le vinaigre, & jettez dedans deux poignées de cendre de sarment toutes chaudes, laissez-les rasseoir, puis versez par inclination dans une autre terrine, ce qui sera plus clair, jettant tout le marc.

Dans une pinte de ce vinaigre ajoutez huile de petrole quatre onces, huile de castor autant, alun brûlé deux onces, soufre autant, & quatre onces de fiente de pigeon séche; faites bouillir le tout ensemble un quart-d'heure, & en étuvez le vessigon tous les jours; ce remede étant continué sept ou huit jours, pourra peut-être résoudre la tumeur, & la dissiper. Si le Cheval a le cuir tendre & délicat, ce bain cauterisera, & fera sortir des eaux rousses, sans pourtant faire tomber d'escare: que s'il a le cuir dur & sec, il se fera comme une galle en cet endroit qu'il faudra graisser ensuite pour la faire tomber. L'emplâ-

tre de noix est fort résolutif, mais il seroit mal-aisé de le lier dessus. Chap. CLXXII.
Quand la tumeur sera dissipée, il faudra barrer les veines dessus & dessous le jarret, ce qu'on peut faire aussi au commencement.

Il ne manque pas de simples qui ramollissent, qui rarefient & discutent : si les deux remedes que je viens de proposer n'apportent pas le soulagement que vous attendez, il faudra en tenter un autre que nous allons décrire, puis y mettre le feu, s'il ne réussit pas.

Autre remede pour guérir les Vessigons.

Il faut raser le poil & ramollir la partie avec les ramolitifs ; le vessigon étant amolli, il faut appliquer dessus l'onguent des vers, ou celui de Scarabeus : si on a difficulté de trouver l'onguent de Scarabeus, on prendra un des retoires que j'ai ordonné ci-devant, & on l'appliquera comme si c'étoit l'onguent de Scarabeus, avec les mêmes précautions de raser & d'amollir avant de s'en servir : il fera à peu près les mêmes effets ; mais si le vessigon revient dans quelque tems, comme il y a apparence, il faut avoir recours au feu & le donner des deux côtés, quoiqu'il ne paroisse qu'en dehors, parce que si on donnoit simplement le feu d'un côté, il chasseroit d'abord le vessigon de l'autre.

Onguent du Duc de Neubourg.

Chap. CLXXIII.

Mettez dans un mortier de marbre une once de mercure, (qui est le vif argent) & demie-once de soufre en poudre, remuez-les avec le pilon jusqu'à ce que le mercure soit éteint, c'est-à-dire incorporé avec le soufre qui deviendra noir ; lors ajoutez dans le mortier quatre onces de graisse blanche, & remuez avec le pilon jusqu'à ce que le mercure soit incorporé avec la graisse, puis mettez le tout dans un poelon sur un feu lent avec deux livres d'huile de lin, & demie-once d'huile d'aspic : laissez bien incorporer le tout en remuant doucement avec une espatule de bois, puis ajoutez thérebentine quatre onces, onguent de Pompholix deux onces, & deux onces d'écailles d'huitres brûlées & pilées fort menu, laissez cuire le tout à feu lent pendant un quart d'heure, puis ajoutez vert de gris quatre onces, arsenic une once, précipité rouge une once, *folium indium* demie-once, cantarides demie-once, que ces six drogues soient pilées & tamisées fort fin avant de les mêler, & les ayant mis dans la bassine, ôtez-la de dessus le feu, & remuez sans cesse hors du feu une heure, puis ajoutez demie-once de couprose blanche concassée, re-

CHAP. CLXXIII. mettez ſur un très-petit feu pour tenir les drogues ſeulement en fonte, & remuez ſans ceſſe avec une eſtapule de bois, juſqu'à ce que le tout commence à ſe refroidir, ſe lie & ſe mette en conſiſtance (ce qui ne ſera pas ſi-tôt) lors verſez le tout dans un pot pour le laiſſer refroidir, & quinze ou vingt jours après remuez l'onguent afin que l'huile qui ſurnage, s'incorpore avec l'onguent, couvrez le pot, & dans un mois l'onguent ſera prêt à employer, & non plûtôt, ſi on l'a remué juſqu'au fond.

Cet onguent eſt une eſpece de cauſtic : il eſt admirablement bon pour diſſiper les veſſigons, les molettes, les loupes, les ſuros, les poireaux, & les boutons de farcin, même tout ſeul il guérit le farcin; il réuſſit fort bien étant appliqué ſur les javars encornés quand la chair eſt ſurmontée; enfin on peut l'appliquer ſur toutes les parties du corps du Cheval lorſqu'il faut conſommer quelque choſe, hors à la bouche.

On l'applique à froid en graiſſant legerement la partie tous les jours, afin qu'il ne cauſe pas d'enflure; à un ſuros & un veſſigon on en met un emplâtre de la largeur du ſuros, & on le lie, le laiſſant deux fois vingt-quatre heures, puis on l'ôte, l'eſcare ſe fait, & graiſſant de ſaindoux elle tombe.

On le doit appliquer avec un pinceau, afin de n'en mettre que ce qu'on veut.

Il ſe garde long-tems, plus il eſt vieux, meilleur il eſt.

On pourra reſſerrer un veſſigon par le remede ſuivant; mais il reviendra ſi le Cheval travaille beaucoup.

Prenez une pinte de fort vinaigre, mettez dedans trois onces de galbanum, & autant de maſtic, faites cuire & diſſoudre ces drogues, juſqu'à ce que les deux tiers du vinaigre ſoient conſommés, puis mêlez parmi, bol fin ou de Levant une livre, & de therebentine commune autant, mêlez le tout ſur un feu lent, pour en faire une charge, c'eſt-à-dire, que cela ſoit en conſiſtance d'emmielure, appliquez-la chaude ſur le veſſigon, elle s'y attachera, & mettez du papier par-deſſus.

Quand on voudra y appliquer le feu, il eſt bon d'avoir uſé de ramolitifs, afin qu'il puiſſe agir avec plus d'efficace; il faut appliquer le feu en Lune vieille, & barrer la veine en même-tems, avec le feu au haut & au bas du jarret: quand le veſſigon eſt devenu fort gros le feu n'y réuſſit pas toujours, il en reſſerre une partie, mais non entierement; ainſi le plus sûr eſt dès qu'on apperçoit un veſſigon, de le rayer avec le feu au dedans & au dehors du jarret, car ſi on donne le feu ſimplement ſur l'endroit où eſt le veſſigon, qui ſera par exemple au dehors du jarret, le feu le pouſſera au dedans, ainſi il faut recommencer & donner le feu en dedans; le plus aſſuré eſt de

donner toujours le feu dedans & dehors, quelque infirmité que le Cheval ait ; à plus forte raison pour le vessigon, qui naturellement passe d'un côté à l'autre du jarret.

Du Jardon ou Jardé.

LE Jardon est une tumeur calleuse causée de matiere flegmatique & visqueuse qui manque de chaleur pour la résoudre, à cause de sa dureté ; elle presse les nerfs & les tendons qui sont le mouvement, & par ce moyen cause très-grande douleur au Cheval, ensorte qu'il en demeure maigre, souvent boiteux & étroit de boyaux : cette incommodité est considerable ; elle peut estropier le Cheval & le rendre inutile : ce mal est presque toujours héreditaire, il vient pourtant de fatigue, & de ce que les Chevaux ayant le jarret petit & foible, on les contraint à galoper sur les hanches & à faire d'autres actions où il faut que le jarret porte tout le corps, en montant & descendant les montagnes, comme encore les voltes & les courbettes ; mais ce qui leur nuit plus que tout au jarret, sont les arrêts trop précipités & courts au bout d'une course violente, car un seul arrêt fait mal-à-propos, peut causer un jardon ou un esparvin, l'un & l'autre estropient très-souvent un Cheval.

Le remede au jardon, est de raser le poil & appliquer dessus un ciroine, il le dissipera pour quelque tems si le Cheval n'en est pas boiteux ; mais si le Cheval est boiteux du jardon, ou s'il a beaucoup travaillé, il reviendra ; c'est pourquoi le plus assuré est d'appliquer le feu après le ciroine : on peut se servir du ciroine ci-devant ou du suivant.

Ciroine ou Emplâtre résolutif.

Prenez emplâtre *Diachilum magnum cum Gemmis* deux onces, finabre une once & demie, *Gummi Bdellii Oppoponacis*, & *Ammoniaci* de chacun une once & demie, huile d'aspic & de therebentine de chacune une once, cire neuve autant qu'il sera besoin : il faut macerer les gommes dans du vinaigre, puis les faire cuire à feu lent, les passer par un linge, puis ajouter le reste, & en faire une masse d'emplâtre, laquelle doit être préparée par un Apoticaire, car il est difficile de cuire les gommes sans les brûler ; d'en donner ici le moyen, il seroit peut-être inutile si on ne le voyoit faire.

Vous étendrez de cet emplâtre sur du cuir, & l'appliquerez sur le jardon, ou bien l'emplâtre de noix, l'ayant puissamment frotté avec

CHAP. CLXXIV.

de l'huile d'iris : il faut laiſſer ces emplâtres ſept ou huit jours, & enſuite y appliquer le feu dextrement en forme de plume, parce que le lieu ayant été ramolli, le feu pénetrera autant que s'il étoit donné rudement ſans avoir ramolli auparavant, & ainſi il paroîtra moins ; en mettant le feu on arrêtera la veine deſſus & deſſous le jarret, avec une, deux ou trois rayes de feu qui la traverſeront : l'on peut appliquer une raye de feu tout le long de la veine, depuis l'endroit où vous l'avez arrêtée juſqu'à l'autre.

Ce ciroine eſt bon pour diſſiper toutes groſſeurs qui ſont reſtées au boulet ou ailleurs, enſuite d'un heurt, d'un coup ou d'autre choſe : il réſoudra le tout, ſi on le tient quelque-tems deſſus, comme le fera auſſi l'onguent de noix.

Eſparvin ſec.

CHAP. CLXXV.

L'Eſparvin ſec à la difference de l'autre, eſt celui où il ne paroît rien au jarret ; ce n'eſt autre choſe qu'un mouvement dépravé & gâté qui ſemble tenir quelque choſe du mouvement convulſif : il procede de ce que le jarret eſt embarraſſé par des matieres craſſes & viſqueuſes, qui deſcendent des parties d'en haut, & s'arrêtent aux muſcles qui font le mouvement, elles empêchent le jarret de ſe mouvoir ; de ſorte que le Cheval eſt contraint de faire tout le mouvement de la hanche, & ainſi il leve la jambe tout à coup, & la hauſſe plus qu'il ne ſeroit néceſſaire. Une marque de cet embarras eſt que la plûpart des Chevaux qui harpent, d'abord que le jarret eſt échauffé, c'eſt-à-dire, quand ils ont fait cinq ou ſix pas, ils ne harpent plus : arrêtez un moment, que le jarret ſe refroidiſſe : les premiers pas que le Cheval fera, il hauſſera la jambe comme il avoit fait au ſortir de l'écurie, qui eſt ce que nous appellons harper. Ce mal eſt connu de tous les hommes qui ont des yeux, car voyant hauſſer une jambe de derriere à un Cheval plus qu'il n'eſt néceſſaire pour marcher, on connoît que c'eſt un eſparvin qui en eſt la cauſe. Ils ont ce mal par fois à tous les deux jarrets, il n'eſt pas toujours douloureux, & ne porte pas un préjudice ſi notable que l'eſparvin de bœuf ; mais ſi le Cheval eſt étroit du derriere, il en vaudra beaucoup moins, ſi ce n'eſt qu'on le mette aux courbettes, auquel cas, il les rabatra de plus haut, & avec plus de grace ; mais il en ſera bien plûtôt uſé, car les eſparvins quoique ſecs ne ſont pas toujours ſans douleur ; on dit de ces Chevaux qu'ils harpent.

Cette incommodité n'empêche pas beaucoup de gens d'acheter un

un Cheval, mais on en doit prendre meilleur marché de beaucoup; car c'eſt un grand défaut de quelque ſens qu'on le tourne, & finalement le Cheval en demeure eſtropié ou peu s'en manque, & il n'eſt jamais vîte.

CHAP. CLXXV.

Je ne connois de remedes pour ce mal, que celui du feu, je n'y en ai jamais vû pratiquer d'autres; c'eſt pourquoi à mon égard il demeurera incurable, ſi on n'eſt réſolu d'y donner le feu.

Lorſque les Chevaux à force de harper deviennent boiteux, comme il arrive ſouvent, lors il ne faut pas héſiter d'y donner le feu, tout comme ſi c'étoit un eſparvin de bœuf, & il réuſſit quelquefois, & dans deux ou trois mois les Chevaux ſe peuvent rétablir. Quoiqu'un Cheval qui harpe ne boitte pas, c'eſt une bonne methode d'y donner le feu, car il réſout & conſume une partie de ces matieres craſſes & viſqueuſes, qui étant arrêtées & fixées dans les muſcles du jarret cauſent le mouvement extraordinaire qu'on appelle harper, qui enfin avec le tems fait preſque toujours boitter le Cheval.

De l'Eſparvin de Bœuf.

CHAP. CLXXVI.

L'Autre ſorte d'eſparvin, eſt celui qu'on appelle de bœuf, car les vieux bœufs en ont preſque tous : c'eſt une tumeur qui s'engendre par le concours des humeurs froides qui s'endurciſſent avec le tems, & deviennent comme l'os, ce qu'il y a de plus ſubtil dans la tumeur étant exhalé & réſout; il eſt cauſé des mêmes accidens que le jardon & le veſſigon, mais il fait boitter le Cheval : on le connoît en ce que c'eſt une groſſeur ſituée au bas & au-dedans du jarret, nottée dans la figure au chiffre 30. à l'endroit où la jambe joint : il paroît peu au commencement, puis il groſſit.

Le Cheval boitte ſouvent des eſparvins, par fois auſſi il n'en boitte pas; la douleur qu'ils lui cauſent, eſt ſouvent ſi grande, qu'ils en demeurent maigres, éſlanqués, & ne peuvent ſupporter le travail : les Chevaux qui ont de ces eſparvins, n'ont jamais guéres de boyaux, & pour mon particulier je n'en voudrois point pour quelque prix que ce fût.

J'ai vû beaucoup de Chevaux avec deux gros eſparvins de bœuf, leſquels ne boittoient pas, ni n'en étoient pas plus maigres, trottant en main ſur le pavé également des deux jambes de derriere, & ne manquant point de boyau : ces Chevaux ſerviront dans les plaines, ſans qu'il en arrive ſi-tôt aucun mal, mais dans un pays de montagnes le plus ſûr eſt de n'en point faire uſage.

CHAP. CLXXVI. Néanmoins les Marchands de Chevaux les plus connoiſſeurs achetent des Chevaux avec des eſparvins de bœuf, comme je les ai décrits, pourvû qu'ils ne boittent pas, & qu'ils marchent bien & également, mais ils ne les achetent pas pour s'en ſervir, car le ſervice n'en vaut rien, c'eſt pour y gagner deſſus; auſſi ils ne laiſſent pas de les revendre comme de bons Chevaux; pour mon particulier, je n'en voudrois pas, ſur-tout dans les pays de montagnes, où les jarrets ont beaucoup à ſouffrir.

Ce mal eſt très-dangereux, & on eſt obligé d'en venir au dernier remede, qui eſt le feu, qui ne le guérit pas toujours.

Quand le mal eſt hereditaire, il n'y a pas d'autre remede que le feu: on peut pourtant dans ſon commencement tenter quelques remedes topiques, c'eſt-à-dire exterieurs.

Prenez les onguens d'Agrippa, Martiarum & d'Althea, de chacun deux onces, huile d'iris une once, huile de lombris & de ſemences d'hiebles trois onces, mêlez le tout enſemble, appliquez tout chaud comme un emplâtre ſur l'eſparvin, & continuez huit ou dix jours, au bout deſquels ſi vous ne voyez aucun amandement, il faut raſer le lieu, & appliquer deſſus un ciroine pendant cinq ou ſix jours, puis mettre le feu ſur l'eſparvin fort proprement, mais ſans le flatter: on obſervera d'arrêter la veine deſſus & deſſous le jarret avec le feu, & une raye au long de la veine, depuis l'endroit où elle eſt arrêtée en haut juſqu'au bas, où elle eſt encore arrêtée demi-pied au-deſſous du jarret, & un pied au-deſſus, parce que cette groſſe veine, ſi elle n'eſt arrêtée, abreuve continuellement la tumeur.

Et afin qu'on n'y ſoit pas trompé, je vous donnerai avis que perſonne ne peut aſſurer qu'il guérira & rendra droit un Cheval qui a un eſparvin avec le feu, & pourtant il n'y a point d'autre remede, comptez là-deſſus. Il en guérit beaucoup, mais pluſieurs demeurent boiteux toute leur vie, ſur-tout les Chevaux qui l'ont ſupporté long-tems; ils ne laiſſent pas de ſervir, mais le ſervice d'un Cheval boiteux n'a jamais été guéres agréable ni beaucoup utile.

Des Variſſes.

CHAP. CLXXVII. AVant de parler de la courbe, je ferai connoître une tumeur nommée variſſe, qui eſt ſouvent priſe par pluſieurs Maréchaux pour une courbe, & qui ne l'eſt point. La cauſe des variſſes eſt premierement d'avoir les veines trop groſſes au plat de la cuiſſe, enſuite le Cheval dans la jeuneſſe venant à faire un effort de jarret, le ſang ſe

porte en cette partie avec trop d'impetuosité & en grande abondance, ainsi la veine se dilate en cet endroit sous l'os du jarret, & la varisse se forme : elle vient à côté de la courbe & un peu plus bas : elle est située sous un os qui est au-dedans du jarret le plus élevé & le plus apparent de tout le jarret en dedans, & la grosse veine de la cuisse passe dessous la tumeur, s'y dégorge & forme la varisse : elle est molle, & cede sous la main lorsqu'on la touche ; on la peut comparer aux varisses des hommes, puisque c'est une dilatation de la veine en cet endroit, qui n'est point douloureuse. Le seul remede à ce mal est d'arracher un pan de veine au jarret, comme j'en enseignerai la méthode au Chapitre CLXXXV. Ce mal est plus ordinaire aux Chevaux de carosse chargés de chair qu'aux autres ; il n'est pas douloureux, il ne fait pas boitter le Cheval, & ne lui nuit pas extrêmement, mais comme les gens de peu d'experience ont peur de tout, ils croyent d'abord que c'est une courbe, ce qui n'est pas, car la courbe est dure & n'est pas située au même endroit ; on peut, si on veut, frotter l'enflure avec de l'huile de laurier de tems en tems ; elle fera pousser une galle ou une croûte sur l'enflure, laquelle on dissipe en lavant la partie avec de la lavure d'écuelles, & lorsque la galle ou la croûte est ôtée, il faut refrotter encore avec de l'huile de laurier, & continuer ce procedé & barrer la veine au dessus & au dessous du jarret : cela dissipera la varisse, mais elle reviendra au premier travail.

CHAP. CLXXVII.

Plusieurs donnent le feu aux varisses, les Maréchaux n'y manquent jamais, mais il ne fait pas toujours l'effet qu'on en avoit attendu ; car il l'empêche souvent de croître, mais il ne la resserre pas : sur-tout n'appliquez jamais sur une varisse ni onguent de Scarabeus, ni retoire ; car ils causent l'un & l'autre des désordres si grands qu'on a lieu de s'en repentir : j'y ai été attrapé, & ne le ferai jamais, profitez de l'avis.

De la Courbe.

CHAP. CLXXVIII.

LA courbe est une tumeur faite de matiere flegmatique, grosse, dure, située au dedans du jarret plus haut que l'esparvin, sur la substance du tendon, qui passe en écharpe au dedans du jarret : cette tumeur est longue comme une poire coupée en deux, plus grosse en haut qu'en bas : quelquefois elle fait boitter le Cheval.

Elle vient aux Chevaux de tirage plûtôt qu'aux autres, à cause de l'effort que les jarrets font en tirant ; ensuite duquel le gros tendon étant affoibli, toutes les humeurs y abondent, & y sont entretenues par la maîtresse veine de la cuisse qui passe fort près : elle vient aussi

CHAP. CLXXVIII.

aux Chevaux pour avoir travaillé trop jeunes, & pour avoir les jarrets foibles & petits, de même que pour les autres causes, dont nous avons parlé dans les autres maux du jarret.

Pour la cure, on peut tenter les mêmes remedes que nous avons ordonné aux esparvins, mais assez inutilement : le seul remede est le feu, & qui encore ne la guérit pas, car il la resserre peu ou point; mais ce qu'on peut esperer du feu, c'est qu'il empêche que la courbe ne grossisse davantage.

Comme le feu est très-utile pour plusieurs des maux précedens, je crois qu'il est bon de vous enseigner la maniere dont on doit le donner.

Méthode pour donner le feu au Cheval.

CHAP. CLXXIX.

A Moins que la nécessité ne vous y oblige, il faut toujours donner le feu à un Cheval pendant le décours de la Lune, le meilleur téms est cinq ou six jours après la pleine Lune.

Dans le cours de ce Livre nous avons expliqué une partie des endroits & des maux ausquels il faut donner le feu; mais pour ôter une difficulté qu'on propose souvent, si on peut sans peril donner le feu sur des parties nerveuses, & si on ne doit pas appréhender de les estropier.

Je soutiens qu'on peut donner le feu par tout sans aucun danger, pourvû qu'on ne perce pas le cuir avec les couteaux de feu dont on se sert : pour bien donner le feu, premierement il faut avoir la main legere, c'est-à-dire qu'on n'appuye pas beaucoup avec le couteau de feu sur les rayes qu'on fait, & que les couteaux ne soient que simplement rouges, & non flambans, c'est la seconde observation, & qu'ils ne doivent être chauffés qu'avec du charbon de bois, voilà pour la troisiéme. Ainsi pour bien donner le feu, il faut observer trois choses, que celui qui le donne ait la main legere, qui est de ne point appuyer avec le couteau de feu sur la raye qu'il fait, voilà la premiere; la seconde, que les couteaux soient seulement rouges & non flambans; la troisiéme, de ne les chauffer qu'avec du charbon de bois. Etant donné de la sorte, il réussira très-bien pour tous les endroits du corps, les nerfs n'en peuvent être endommagés, ni aucune autre partie n'en souffrira pas le moindre préjudice. L'experience en ces occasions, qui est plus forte que tous les raisonnemens, convaincra tout le monde. Y a-t-il une partie plus pleine de nerfs & de ligamens, que les jarrets & le derriere du canon aux jambes de devant? J'ai fait donner cent fois le feu en tous ces

endroits-là avec bon ſuccès, dedans, dehors, au plis, à côté, derriere, ne perçant point le cuir, & obſervant ce que j'ai dit ci-deſſus, les Chevaux en ont reçû toujours du ſoulagement; je l'ai fait donner encore autour des boulets, devant & derriere, l'endroit eſt plein de nerfs & de ligamens, la peau fort près des os qui font le mouvement, ſi le feu y avoit cauſé la moindre alteration, on s'en ſeroit apperçû, au contraire je n'en ai vû arriver que du ſoulagement, puiſque le feu eſt le plus grand réſolutif que nous ayons; ainſi une partie qui ſera reſtée fort enflée, nonobſtant tous les remedes, & quoique les humeurs ſe ſoient congelées, le feu réſoudra le tout, & la jambe qui étoit ronde auparavant, deviendra belle & nette, & ſervira encore long-tems: juſqu'à préſent il m'a toujours paru que le feu donné comme je l'ai dit, a fait un fort grand effet.

Les Italiens qui ſont gens ſpirituels & fort entendus en Chevaux, ne faiſant rien à la hâte, ni ſans connoiſſance de cauſe, donnent le feu par une pure précaution aux jambes & aux jarrets, ſans qu'un Cheval entr'eux en ſoit moins eſtimé: les Turcs, les Arabes, & les Maures le donnent de même, pour conſerver les Chevaux dans les courſes violentes qu'ils font tous les jours.

Je n'entreprendrai pas de réſiſter à tous les abus que l'ignorance & le peu d'experience ont introduit parmi ceux qui ont ſoin des Chevaux, j'aurois trop affaire, quoiqu'aſſurément j'en aye détruit un très-grand nombre, & fort apprivoiſé, & ôté l'appréhenſion qu'on avoit du feu, particulierement à Paris. Et je puis aſſurer avec connoiſſance de cauſe que le feu m'a preſque toujours réüſſi, & ſouvent au-delà de ce que je l'avois eſperé, & ſi je l'ai fait donner à un très-grand nombre de Chevaux: véritablement il y en a qui s'écorchent, qui léchent leurs playes, & ſont difformes & plus long-tems à guérir: ce n'eſt point la faute du remede, mais c'eſt la négligence de ceux qui ont ſoin des Chevaux; car par ce peu de ſoin le feu demeure fort marqué des grandes cicatrices que les écorchures ont fait, & non de l'application du feu.

Il eſt de très-grande conſéquence d'empêcher les Chevaux de ſe gratter, frotter, mordre, lécher & écorcher les endroits brûlés, lorſque les eſcares en ſont tombées, & que la chair eſt vive, car pour dextrement que le feu ait été donné, ſi l'on n'apporte ces précautions, la partie reſtera difforme; mais comme il eſt fort difficile de les empêcher de s'écorcher à cauſe de la grande démangeaiſon qu'ils ſouffrent lorſqu'ils commencent à guérir, il faut leur mettre des colliers comme aux Chevaux qui ont le farcin, ou les attacher en ſorte qu'ils ne ſe puiſſent lécher, & ſur les playes mettre de l'alun

brûlé en poudre, ou du vitriol calciné en rougeur, nommé colcotar, ou bien de l'eau vulneraire, parce que les playes ayant été mouillées une fois le jour avec cette eau, les Chevaux n'y souffriront aucune démangeaison de vingt-quatre heures; au défaut de l'eau vulneraire, l'eau seconde ou l'eau jaune peuvent servir pour empêcher la démangeaison; la promenade contribue encore à ôter la démangeaison.

Si on a ces soins-là le feu paroîtra très-peu, & en hyver que le poil est grand, personne ne pourra s'appercevoir que le feu y ait été, & même des Chevaux ausquels j'avois fait donner le feu ont été vendus sans qu'on se soit apperçû qu'on leur eût donné le feu.

En donnant le feu, à moins d'une grande nécessité, & presque jamais hors des endroits nécessaires, il ne faut percer le cuir, mais le brûler peu à peu sans se presser jusqu'à ce qu'il devienne couleur de cerise.

Il faut remarquer que le feu, lorsqu'on est obligé de percer le cuir, est de difficile guérison. Il vient des clouds & des tumeurs sur la ganache; que s'ils venoient ailleurs, il faudroit, la tumeur étant meure, & la matiere en état d'être évacuée, percer l'endroit avec un bouton de feu pour tenir le trou ouvert; mais il s'en faut bien donner de garde sur le plat de la ganache, car il y réussit très-mal, & fait un ulcere difficile à guérir.

Les endroits où l'on perce le cuir sont sur les formes, sur les javars & atteintes encornées; aux efforts de hanche & d'épaule il faut percer le cuir avec des boutons de feu: on donne par fois des semences de feu, qui sont des petites pointes de feu qui percent le cuir près à près avec un ciroine par-dessus. Voilà à peu près les endroits où l'on perce le cuir: car aux jarrets & autres parties nerveuses il est fort dangereux de percer le cuir; il faut du tems pour bien donner le feu, & il réussit infiniment mieux de le donner avec des couteaux médiocrement chauds, & repasser plûtôt cinq ou six fois sur une même raye, n'appuyant point avec le couteau de feu, que de faire tout en un coup avec un couteau fort chaud, ou bien de ne brûler que le poil comme beaucoup de Maréchaux font; ils appellent cette maniere de donner le feu, un feu leger, il est assurément si leger qu'il ne sert à rien: la plûpart de ceux qui disent qu'il faut donner un feu leger, ont raison, quoiqu'ils n'entendent pas ce qu'ils disent, puisqu'ils croyent qu'il faut seulement brûler le poil, & toucher peu ou point à la peau, ce n'est pas cela, mais il faut que la main soit legere en donnant le feu & le donner vivement en couleur de cerise, & également par tout sans appuyer le couteau.

Sept ou huit jours avant de donner le feu, il faut amollir la partie, ou avec des bains, comme nous avons dit aux jambes foulées, ou avec des ramollitifs, comme dans la cure des ſur-os & des veſſigons, parce que ces remedes diſpoſeront l'humeur à être facilement réſolue par le feu, qui a une ſinguliere proprieté pour diſſiper & réſoudre l'humeur, & pour reſſerrer la partie.

La partie étant ramollie, il faut donner le feu legerement & proprement, & ſelon le lieu; tantôt en forme de palme, de plume, d'écuſſon, de roſe, ou autre figure telle qu'on veut.

Le feu donné proprement à une partie ramollie, pénétrera au double de celui qui ſera donné très-violent, ſans avoir préparé la partie affectée avec les ramollitifs néceſſaires.

Quand on a donné le feu, on peut mettre ſur les endroits brûlés de la cire jaune fondue, & mêlée avec de la poix noire fondue, puis de la tondure de drap pour couvrir le tout; au bout de neuf, dix ou douze jours l'eſcare tombera, alors il faut laver tous les jours avec de l'eau-de-vie la partie brûlée. On appelle ce qu'on applique ſur les endroits où l'on a donné le feu, un ciroine; mais je m'en ſers peu, & me trouve auſſi-bien de n'en point mettre, mais ſeulement je fais frotter les endroits brûlés avec de l'eau-de-vie & du miel mêlés enſemble tous les jours, & l'eſcare tombée, ſeulement avec eau-de-vie juſqu'à guériſon. Véritablement quand on a percé le cuir, il faut indiſpenſablement y mettre un ciroine, afin de concentrer la chaleur & l'effet du feu, pour qu'il agiſſe plus puiſſamment ſur la partie malade; & ſi l'on ne perce pas le cuir, il faut laiſſer le feu tel qu'il eſt, comme quand on le donne au farcin, parce que l'eſcare tombe toute ſeule, & il y paroît moins, au lieu qu'avec la cire, la poix, ou autre ciroine quel qu'il ſoit, il s'en va de grands morceaux qui rendent l'endroit difforme.

On doit donner le feu avec des couteaux aſſez déliés de tranchant, mais ronds au lieu d'être tranchans, & toutes les fois qu'on les chauffe, les ôtant du feu, ôter la craſſe qui s'y attache en les frottant contre quelque morceau de bois; car cette craſſe coupe le cuir & gâte tout, & en le donnant, ſuivre le poil, c'eſt-à-dire, couler au long du pli du poil, afin que les poils qui ſont auprès couvrent les rayes que le feu aura fait quand il ſera guéri; par exemple, ſur les nerfs des jambes de devant, les rayes de haut en bas, & commencer une raye entre le nerf & l'os de haut en bas, dedans & dehors, & trois ou quatre rayes ſur le nerf en égale diſtance, il eſt mieux que de rayer en travers comme font quelques-uns, ce qui reſſemble à un vitrage qu'on veut griller.

Plusieurs curieux composent divers onguens dessicatifs & restrainctifs, que les Maréchaux appellent ciroines, & qu'ils appliquent sur le lieu qui a eu le feu, sans nécessité toutefois lorsque le cuir n'est pas percé, & qu'on craint de faire une grande cicatrice; ils sont composés de poix navalle, & poix de Bourgogne, de chacune demie-livre, thérébentine & poix-résine de chacune quatre onces, du bol & terre sigillée de chacun six onces, poudre de roses une once, mêlez & incorporez le tout comme de l'onguent, puis appliquez sur le mal qui a eu le feu; ce qu'ils appellent un ciroine, & qui en seroit un en effet, mais ils n'y mettent que de la poix noire, à cause qu'elle coûte moins, & qu'elle est plûtôt prête.

L'on pourra pratiquer cette méthode si on veut, mais je crois qu'il est plus propre de ne rien mettre du tout, car l'escare tombant, elle n'emporte pas la piece qui est auprés, & il y reste moins de marque. Il est vrai aussi qu'il est nécessaire à certaines grosseurs d'y mettre un ciroine, car il concentre mieux la chaleur du feu, & lui fait faire un plus grand effet, & le rend plus résolutif; mais c'est seulement lorsqu'on ne craint pas de faire une vilaine cicatrice qui difforme la partie; car enfin le feu bien donné sans ciroine est suffisamment résolutif, chacun a son goût, & pourra choisir ce qui lui agrée le plus. Notez que si l'on a dessein de mettre un ciroine, il ne faut pas que les rayes du feu soient si près à près que lorsqu'on n'en met point.

Chacun a sa méthode pour donner le feu, les uns se servent de couteaux d'argent, les autres d'une piece de quatre pistoles, quelques-uns de couteaux de cuivre : je crois cette derniere la plus à propos; car le cuivre est fort ami des playes, il résiste à la corruption & nétoye; l'or est excellent à bien des usages, mais il faut remarquer que le feu donné avec l'or, marque & fait une escare infiniment plus grande, ce qui laisse la partie difforme : je l'ai éprouvé fort souvent contre l'opinion de beaucoup de gens; il y a quelque chose de fort doux dans l'argent, & le feu en est très-bon; car il est moins âcre que celui de l'or. Mais comme la dépense des couteaux d'argent est trop grande, je me suis servi jusqu'à présent de couteaux de cuivre, & m'en suis bien trouvé, & je les préfererai toujours à l'or & non à l'argent, & sur-tout je vous recommande de ne pas beaucoup chauffer vos couteaux; & de ne les chauffer qu'avec du feu de charbon de bois, le charbon de pierre ou de terre a quelque chose de trop acre, qui fait une très-grande escare.

Les effets du feu ne sont pas prompts : j'ai vû des Chevaux ausquels l'effet du feu n'a paru en son plus haut point que six mois

après qu'il a été donné : c'eſt un réſolutif inſenſible, il faut du tems pour digerer & cuire l'humeur qu'on veut reſſerrer : c'eſt en quoi toute perſonne qui fera donner le feu à un Cheval doit s'armer de toute patience, & enfin il en verra réuſſir des effets. Si l'on donne le feu à une partie dont le Cheval boite, il arrivera ſouvent qu'il boitera encore trois ou quatre mois après que le feu aura été donné; mais finalement il guérira. Il ne faut pourtant pas croire que le feu guériſſe tout; il y a des maux envieillis qui ne guériſſent ni par le feu, ni par autre choſe, les molettes nerveuſes envieillies ſont de ce nombre aux jambes de derriere, quand elles ſont chevillées & dures, auſſi-bien que beaucoup d'eſparvins.

Reſte à parler du tems qu'on doit laiſſer repoſer un Cheval, auquel on fait donner le feu aux jambes, aux jarrets, ou autres parties baſſes. L'effet du feu dure vingt-ſept jours, neuf pour ſon augmentation, neuf pour l'état, & neuf pour le déclin. Quand on veut bien faire, on ne fait pas travailler les Chevaux pendant ce tems-là; mais le moins qu'on puiſſe donner de tems pour en voir réuſſir de bons effets, eſt dix-huit jours, quoique pluſieurs ne les laiſſent pas tant, & je crois qu'ils font mal; il vaut mieux ne pas faire un remede que de le faire imparfaitement : ce n'eſt pas qu'il faille laiſſer croupir le Cheval dans l'écurie, il faut même, quoiqu'il ne travaille pas, le promener tous les jours une demie-heure au pas pour dégourdir la partie, & le feu en fait plus d'effet : mais pour bien faire il ne le faut promener qu'après dix-huit jours paſſés.

Les Maréchaux qui font difficulté de donner le feu dans les parties nerveuſes, crainte d'eſtropier un Cheval, ſont des ignorans; & je leur maintiens que s'ils ne percent point le cuir, & qu'ils ayent la main legere, en quelque endroit qu'ils le donnent, jamais il n'en arrivera de mal; je n'excepte aucune partie, & n'avancerois pas cette propoſition, ſi je n'en avois l'expérience confirmée par cent différentes opérations : l'importance eſt ſi grande d'apporter les précautions que j'ai dit en donnant le feu, d'avoir la main légere, qui eſt de ne preſſer pas ſur la raye avec les coûteaux, qui doivent être ſeulement rouges, ſans les faire flamber, & au feu de charbon de bois, que j'ai vû deux Maréchaux, l'un donner le feu à une jambe de devant, l'autre à l'autre : celui qui avoit la main légere, le feu lui réuſſit très-bien, & l'autre qui avoit appuyé & fait trop chauffer les coûteaux, fit dépouiller toute la jambe, qui eut mille peines à guérir, & ils avoient donné même nombre de rayes l'un & l'autre.

Lorſqu'on veut que le feu pénétre & réſolve une enflure dure, ſi on n'a pas eu le tems de la ramollir, il faut, le feu étant donné, com-

CHAP. CLXXIX.

me je l'ai ordonné, passer sur les rayes avec un pinceau de l'esprit de vitriol deux ou trois fois, il fera agir le feu, & concentrera sa chaleur, en sorte qu'il fera beaucoup plus d'effet qu'il ne feroit si on ne se servoit pas de cet esprit de vitriol; que si c'est un endroit où on veuille mettre un ciroine après le feu, il faut attendre un moment après que l'esprit de vitriol a été mis, afin de le laisser imbiber avant d'y mettre le ciroine, les escares tomberont plus nettes & plutôt, & le feu fera un plus grand effet.

Je crois être un de ceux qui ont mis l'usage du feu en vogue à Paris, j'ai fait perdre l'appréhension qu'on en avoit; car je l'ai fait donner à tant de Chevaux, qu'on en a été désabusé; & ayant vû les bons effets qu'il a produit, on s'est rendu à l'expérience, qui est la maîtresse des Arts, & présentement on le fait donner très-communément; en cela je crois avoir servi utilement le Public. Il y a vingt-cinq ans que parler de donner le feu à un Cheval, & parler de l'envoyer à l'écorcheur, c'étoit tout de même: présentement ce n'est plus une affaire, & les gens y consentent au premier mot.

De tous les maux des jambes de derriere, du jarret en bas.

CHAP. CLXXX.

LES gros Chevaux de Hollande & de Frise étant d'un tempérament flégmatique, ayant été nourris en païs humides, ont les jambes fort chargées de chair & de poil, ce qui empêche les Palfreniers & les Cochers de les pouvoir nettoyer, & la boue qui est pleine d'un nitre qui est une espece de sel corrosif, cauterise le cuir, & appelle l'humeur en ces parties, qui engendre des ulceres, & toutes les autres ordures qu'on voit aux jambes des Chevaux de carosse.

Les jarrets gras & charnus sont plus sujets à tous ces maux que ceux qui sont secs & nerveux; car c'est comme une source d'où procedent continuellement des humeurs, pour nourrir toutes les infirmités qui viennent en ces endroits, desquelles nous allons parler l'un après l'autre.

Il y a quelques gens qui pour prévenir les eaux & les autres ordures des jambes ausquelles les Chevaux d'Hollande sont sujets, les font désargoter; ce qu'on fait en cette maniere. Tous les Chevaux ont des argots, qui est un morceau de corne tendre au derriere du boulet: il faut fendre cet argot en deux, & ensuite fendre le cuir au-dessous jusqu'à la chair vive, puis décerner & détacher une chair spongieuse & glanduleuse grosse comme une noix, en partie avec la corne de chamois, partie avec le bistouri; on peut la détacher &

ôter tout-à-fait, c'eſt, à ce qu'ils diſent, comme le receptacle où ſe forme la fluxion, qui enſuite ſort en forme d'eau, de poireaux, ou autres ordures.

Cette chair ſpongieuſe étant ôtée, il faut remplir le trou avec de la filaſſe imbibée de thérébentine chaude, qu'on retiendra dans le trou avec du chigros attaché aux deux lévres de la playe, & le laiſſer ainſi ſept ou huit jours, puis l'ôter, nettoyer la playe avec du vin chaud, & remettre de la filaſſe frottée de thérébentine chaude: l'on ne fait cette opération qu'aux jambes de derriere, & je crois qu'elle ne fait ni bien ni mal.

Quelques-uns par précaution d'abord qu'ils ont acheté des Chevaux de carroſſe, leur font barrer les veines aux jambes de derriere, haut & bas du jarret, pour couper chemin aux eaux & autres ordures qui viennent aux jambes des Chevaux; j'eſtime beaucoup plus cette opération que la précédente; mais la meilleure précaution qu'on puiſſe apporter pour prévenir les ſuites des méchantes eaux & autres ordures des jambes des Chevaux, eſt dès qu'on les a guéris pluſieurs fois, & qu'elles reviennent, de leur faire uſer de la décoction de gayac ou de buis au défaut pendant ſept ou huit jours au printemps. La méthode de les faire au Chapitre CXLVI. & enſuite les purger, aſſurément ce remede les préviendra, & continuer une fois tous les ans deux années de ſuite: lors même qu'on traite ces vilaines jambes pourries, le ſeul remede pour les guérir, eſt de faire uſer aux Chevaux de ces décoctions & les purger enſuite, cela détournera, évacuera, ou conſommera ces humeurs qui ſe jettent ſur les jambes, & les pourriſſent.

Des queuës de rat ou arrêtes.

Les queuës de rat ou arrêtes ne ſont autre choſe qu'une infirmité qui vient le long & au côté du nerf de la jambe, & bien au-deſſous du jarret, environ le milieu & plus bas, & qui s'étend juſqu'au boulet, qui fait tomber le poil, & découvre des callus & groſſeurs très-rudes: on les appelle queuës de rat pour leur reſſemblance.

Quelques-uns appellent ces maux des arrêtes, pour reſſembler aſſez à l'arrête d'un poiſſon: le remede eſt de couper ces groſſeurs ou cals avec le feu, & appliquer deſſus l'emmielure blanche que nous décrirons: il tombera une eſcare, & on deſſechera la playe avec de l'onguent de la Comteſſe, ou avec les poudres dont nous avons donné la deſcription parlant des playes.

Si les arrêtes ſont humides, & qu'il n'y ait point de cal ni d'enflure, il faut appliquer deſſus de l'onguent du Bouvier, ou de celui d'Oldembourg.

Ce mal est vilain, en ce que n'y ayant point de poil à la partie, il choque la vûe, mais il ne porte pas un notable préjudice au Cheval.

Des Mulles traversieres.

Les mulles traversieres ou traversines viennent au pli du boulet qui est au derriere, elles cauterisent cet endroit, de maniere qu'il en sort une humeur âcre & maligne, qui s'entretient par le mouvement que le Cheval fait en cheminant, qui ouvre & ferme continuellement ce pli. Ce mal est douloureux & souvent fait boiter: il y a cent sortes de recettes pour le sécher; mais si boulet est enflé, faites le remede suivant. Prenez de bonne huile de lin bien claire, & de l'eau-de-vie, autant de l'un que de l'autre: agitez-les dans une fiole jusqu'à ce qu'elles soient bien mêlées, & frottez-en le mal: continuez à frotter pendant huit jours: le Cheval peut travailler pendant ce tems-là: si l'enflure continue, appliquez sur le mal l'emmielure blanche qui desséchera la partie, évacuant l'humeur qui cause l'enflure: si la mulle traversine n'a point causé d'enflure ni de douleur qui fasse boiter, dessechez-la avec l'onguent du Bouvier, ou l'onguent noir qui est ci-après, ou l'eau qui est au-dessus dudit onguent noir, ou l'onguent d'Oldembourg qui est le plus fort & le plus dessicatif que j'ai proposé dans tout ce Livre.

Des Poireaux.

Les poireaux sont comme des verrues qui viennent aux boulets & pâturons, & jusques près des fourchettes aux pieds de derriere, & rendent de l'aposthume quand ils sont verts: pour remede on doit couper tous les poireaux avec le feu jusqu'à la racine, & appliquer de l'emmielure blanche sur les playes, jusqu'à ce qu'elles soient absolument séchées.

On ne se peut appercevoir que les poireaux ayent aucunes racines; car il n'y a point d'apparence de filamens, ni de quoi que ce soit, mais ils sont nourris & abreuvés par un suc nerveux qui les entretient, lequel cause cette extrême puanteur, parce que ce suc étant hors de son lieu naturel, qui est le nerf, il dégénere d'abord en pourriture, comme c'est l'ordinaire, & ce suc abbreuvant toujours l'endroit du poireau, en fait renaître un nouveau, ce qu'on voit en ce que le poireau étant sauté, la place demeure si nette qu'on croit ville gagnée; mais bien-tôt après ils reviennent & croissent comme auparavant; on les peut extirper avec la pierre infernale ou caustic perpetuel: l'escare étant tombée, en remettre de nouveau, jus-

qu'à ce qu'on ait mangé jusqu'au fond, & que la place soit unie. C'est un fâcheux mal que les poireaux, car ils reviennent quelque tems après qu'ils ont été extirpés.

CHAP. CLXXX.

Le remede suivant guérit les poireaux; mais ils reviennent trois, quatre, cinq & six mois après, aux uns plûtôt, aux autres plus tard: les Chevaux rendent service pendant ce tems-là; puis il faut recommencer; ce qui est encore plus avantageux que de laisser croître & venir le mal à un point qu'il soit incurable. Prenez trois onces de bonne eau-forte; si c'est de l'eau réagale, elle en sera meilleure, mettez-la dans une fiole, & jettez parmi une once de mercure courant, qui est le vif argent, laissez agir l'eau-forte, elle consommera tout le mercure; que si elle ne le consomme pas, c'est une marque qu'elle n'est pas bonne, il la faut un peu chauffer, elle le consommera. Cette eau préparée de la sorte est un caustic très-bon pour les boutons de farcin, car il fait tomber une petite escare sans inflammation; il n'y a qu'à continuer quelques jours, on mettra le bouton en état de guérir. Et pour les poireaux, il faut après les avoir bien nettoyés & frottés avec un pinceau de poil de pourceau, passer de cette eau sur lesdits poireaux pendant trois ou quatre jours, ils tomberont tous, & la place demeurera nette, & vous la dessécherez avec l'onguent noir, ou autre ci-après.

Ou plus facilement, prenez poudre à canon pilée, & autant de soufre pilé, mêlez-les ensemble, puis frottez le poireau bien fort, & le couvrez de cette poudre, en faisant attacher au poireau le plus de poudre que vous pourrez, mettez-y le feu avec un fer rouge, le feu ayant brûlé le poireau, appliquez dessus du blanc de poireau pilé avec du vieil oingt pour faire tomber l'escare, laquelle étant tombée, si le poireau est resté gros, faites-une seconde fois ce que je viens de prescrire, & même jusqu'à trois fois; enfin jusqu'à ce que le poireau soit absolument mangé, puis dessechez le mal avec l'onguent d'Oldembourg, ou celui du Cocher, ou autre que j'ai enseigné ci-devant: ce dernier remede réussit très-bien aux petits poireaux, pour les gros il faut les couper avec le feu.

Onguent très-bon pour les Poireaux.

CHAP. CLXXXI.

METTEZ dans un creuset trois onces de vitriol en poudre, & une once d'arsenic aussi en poudre, mettez le creuset dans le feu de charbon, & remuant par fois, évitez la fumée qui est maligne, & continuez un très-bon feu, jusqu'à ce que toute la matiere soit un

peu rougeâtre, lors ôtez du feu, & laissez refroidir, cassez le creuset & pilez la matiere très-fine; de cette poudre pilée très-fine, prenez-en quatre onces, & la mêlez avec cinq onces d'*album rasis* bien incorporée ensemble; de cet onguent frottez les poireaux légerement tous les jours à froid, continuez, ils tomberont comme un cerneau sans faire enfler la jambe; mais ne frottez absolument que les poireaux & point ailleurs, & que le Cheval ne travaille pas pendant qu'on le frotte, le poireau tombe de lui-même: pansez la playe avec l'onguent de la Comtesse, les poireaux seront extirpés, & tenez pour assuré que c'est-là le plus beau secret pour les poireaux qui soit au monde: il est aussi très-bon pour guérir les boutons de farcin en les frottant de même que les poireaux, tous les jours peu, seulement oindre le poreau, mais il faut continuer jusqu'à ce que les poireaux soient tombés, qui ne sera pas d'un mois, & autant de tems pour guérir les playes que l'escare aura laissé, qui est souvent fort creux si les poireaux étoient gros; j'ai guéri des poireaux par cette méthode qui ne sont jamais revenus, d'autres sont revenus de même qu'auparavant.

Si tous les jours vous graissez légerement les poireaux avec l'onguent du Duc de Neubourg, ils tomberont, & peut-être ne reviendront plus, peut-être aussi reviendront-ils; le Cheval ne discontinuera point son travail ordinaire si c'est en esté, mais non en hyver.

Des Crevasses.

Les crevasses viennent aux plis des pâturons; l'humeur âcre & maligne les fait ouvrir en évacuant, & causent de la douleur. Ce mal comme le précedent est fort puant: pour remede il faut raser les endroits qui ont les crevasses; & s'il n'y a aucune enflure, il faut y appliquer l'onguent du Bouvier, ou celui du Cocher, ou celui que nous décrirons, lequel en une seule application les dessechera: s'il ne réussit pas, il faut appliquer dessus l'emmielure blanche, & dans peu il sera guéri. Que si la chair paroît vilaine à la crevasse, & qu'elle ait peine à se guérir, il la faut toucher avec l'esprit de vitriol, & deux heures après appliquer dessus de l'emmielure blanche, & ensuite la crevasse sera guérie par les applications réiterées d'emmielure.

Quelques-uns font difficulté de couper le poil en ces endroits, disant que lorsqu'il croît, il pique ce mal & le renouvelle, mais c'est un abus; car il n'y a rien qui puisse tenir cette partie nette, si on y laisse le poil, & mal-aisément on la pourra guérir; mais pour éviter cette incommodité, il faut couper le poil souvent bien ras, & je crois quand on a des Chevaux sujets à ces crevasses, qu'il est bon de leur

tenir le poil continuellement rasé dans les pâturons, le coupant aussi souvent que le crin; mais il ne faut pas couper le sanon.

L'huile de chenevis (à son défaut l'huile de lin) est très-bonne pour frotter les crevasses, elle adoucit l'acrimonie de l'humeur, & fort souvent la desseche.

Prenez parties égales d'eau-de-vie & d'huile de lin, agitez-les ensemble dans une fiole, puis en frottez les crevasses. Si ce remede n'opere pas assez, servez-vous d'un des onguens à dessecher.

Des mauvaises eaux.

Les eaux qu'on appelle mauvaises, tant à cause du désordre qu'elles causent aux jambes, que pour leur puanteur, ne sont autre chose qu'un pus âcre qui sort par les pores, & amortit la peau du pâturon, du boulet, & par fois de la jambe entiere; il est même si corrosif, qu'il détache le sabot d'avec la corne au talon: ces eaux ne font pas ouverture; mais il paroît sur le cuir comme une aposthume blanche très-infecte, ce qui marque la corruption de la matiere: ces eaux sont presque toujours précedées de l'enflure, & accompagnées de douleur quand on les laisse envenimer & envieillir, elles sont suivies de poireaux & de crevasses: elles naissent au commencement à côté des pâturons, puis suivent & montent jusqu'au milieu de la jambe: elles font tomber une partie du poil, & y causent bien du désordre.

Ce mal est aisé à guérir au commencement; mais quand il est envieilli, & que les humeurs ont pris cours sur une partie, elle devient l'égoût des mauvaises humeurs de tout le corps, elle s'enfle, & il s'y engendre des poireaux, des mulles & des crevasses qui se rendent difficiles à guérir.

Le meilleur remede d'abord qu'on le reconnoît, est de tirer du sang au Cheval en petite quantité, deux livres suffisent, & ensuite lui faire prendre tous les matins huit jours de suite des décoctions faites de gayac rapé, ou de buis aussi rapé. La méthode de les faire & de les donner est au Chapitre CXLIV. ensuite de les purger: cette maniere de traiter les Chevaux qui ont des eaux & toutes les autres ordures qui viennent aux jambes des Chevaux de carrosse, est très-bonne: car elle va à la cause du mal en détruisant & consommant les humeurs qui causent ce désordre; & si on renouvelle ces prises de décoctions & les purgations ensuite, une couple d'années quand ils commencent à avoir ces maux étant jeunes, on évitera de voir tomber des Chevaux dans des incommodités qui diminuent leur prix & leur bonté. Ayant fait tout ce que dessus, ou ne l'ayant pas fait, il faut

Chap. CLXXXI. couper le poil ſans héſiter, & ſi la jambe n'eſt pas gorgée, frottez très-bien les eaux avec un bouchon, puis les graiſſer avec l'onguent qui ſuit.

Onguent pour ſecher les eaux.

Prenez une livre de ſavon noir, un verre d'eſprit de vin, mêlez parmi deux onces de ſel commun en poudre menuë, & trois onces d'alun brûlé, & ſuffiſamment de farine pour épaiſſir le tout, appliquez ſur le mal ſans l'envelopper, le lendemain il faut bien nettoyer l'endroit avec de la leſſive neuve, & appliquez de nouveau de ce remede juſqu'à guériſon, bien-tôt les eaux ſeront deſſechées, ſi la jambe n'eſt pas gorgée.

Onguent d'Oldembourg, pour ſecher les eaux, arrêtes, mulles & autres ordures des jambes des Chevaux.

Chap. CLXXXII.

METTEZ dans un pot neuf vernïſſé deux livres de miel commun, faites-le chauffer à très-petit feu, quand il commence à bouillir mettez parmi le miel en ôtant du feu, vert de gris en poudre très-fine, & couperoſe blanche en poudre groſſiere, de chacun quatre onces, mêlez & incorporez le tout dans le miel, puis remettez ſur un petit feu en remuant toujours, & ajoutez deux onces de noix de galles en poudre très-fine, ôtez du feu, & remuez bien le tout, à la fin mettez une once de ſublimé en poudre très-fine, incorporez encore & mêlez le tout en remuant hors du feu juſqu'à ce qu'il ſoit froid, vous aurez un onguent capable de tout deſſecher: s'il n'eſt pas aſſez ſiccatif mettez parmi l'onguent quand il ſera froid, quatre onces d'eau-forte, il ſera peut-être trop deſſéchant, car il pourra faire enfler la jambe ſi vous en mettez trop.

Il faut mélanger cet onguent ſur un très-petit feu: que ſi on voit qu'il commence à bouillir trop, ôtez d'abord du feu, car tout ſe répandroit & ſortiroit du pot.

Cet onguent deſſéche fortement, il eſt bon pour les vieux Chevaux, & ſi on en mettoit trop il feroit tomber l'eſcare au lieu de deſſécher : il faut en mettre legerement ſur les eaux & crevaſſes, & en mettre tous les jours ; même il deſſéchera les poireaux. Il ne faut pas appréhender d'en mettre beaucoup ſur leſdits poireaux, car ſouvent il les fait tomber. L'onguent ſe garde long-tems.

Quand les autres onguens auront manqué, & n'auront pas deſſéché les eaux, ſervez-vous de celui-ci, ſi la jambe n'eſt pas gorgée,

en

en deux applications tout au plus, il desséchera les eaux de quelque sorte qu'elles puissent être.

Autre pour sécher les eaux.

Prenez de l'eau seconde, c'est l'eau que les Orphévres & Raffineurs ont employée, qui est verte, & en frottez tous les soirs les eaux, elle les séchera: on se sert aussi d'eau-forte aux vieux Chevaux.

Mais si le mal est opiniâtre, il faut se servir de l'onguent d'Oldembourg, ou de l'onguent du Bouvier, il desséchera quelques eaux que ce soient, pourvû qu'il n'y ait point d'enflure à la jambe: que s'il y a enflure & chaleur, on peut user de l'eau suivante qui est fort bonne, & ne fait aucun désordre.

Eau pour sécher les eaux & poireaux, quoique la jambe soit gorgée.

Mettez dans un pot net & verni, quatre pintes & chopine d'eau, avec une livre & demie de couperose blanche, & une livre & demie d'alun; faites bouillir le tout jusqu'à la consomption de la moitié, & gardez cette eau: pour l'appliquer il faut couper le poil, bien nettoyer le mal, puis tous les soirs bassiner avec cette eau jusqu'à guérison: faites cas de cette eau, car elle est un des meilleurs remedes que j'aye jamais pratiqué.

Onguent Noir, ou Onguent du Cocher pour sécher tous les maux & ordures des jambes de derriere des Chevaux.

Lorsque les eaux, les crevasses, les mulles & queues de rat ne se peuvent dessecher par les remedes précedens, il faut se servir de l'emmielure blanche pour ôter l'acrimonie de l'humeur; car si vous avez employé l'onguent d'Oldembourg, ou celui du Bouvier, il y a peu d'esperance aux autres; voici encore un fort bon onguent & à peu de frais pour dessécher, lorsque la jambe n'est pas gorgée.

Mettez dans un pot du miel commun & de la couperose en poudre, de chacun une livre & demie, mêlez & faites chauffer à petit feu, remuant jusqu'à ce qu'il bouille, ôtez-le du feu & laissez refroidir cette matiere à moitié. Quand le tout sera à demi refroidi, jettez dedans une once d'arsenic en poudre, remettez de nouveau le pot auprès du feu, & remuez cette matiere jusqu'à ce qu'elle bouille, alors ôtez-la du feu, & la laissez refroidir en remuant toujours, humant néanmoins le moins que vous pourrez la fumée, car le goût n'en est pas agréable.

Pour l'appliquer il faut raser le poil, & bien frotter l'endroit avec un bouchon, puis le graisser avec le doigt, prenant garde de n'en

CHAP. CLXXXII. point trop mettre, car il feroit tomber efcare au lieu de fécher le mal; il faut en appliquer de deux jours l'un, jufqu'à guérifon.

Des jambes gorgées ou enflées par les eaux & autres ordures.

CHAP. CLXXXIII.

LES maux dont nous venons de parler, à fçavoir les arrêtes, les mulles, poireaux, crevaffes & eaux, font gorger les jambes des Chevaux, il faut donner ordre à cette enflure de cette façon.

Il faut tondre le poil fur le mal, & autour, le plus ras qu'il fe peut, & appliquer deffus de l'huile de lin battue & agitée avec de l'eau-de-vie, jufqu'à ce qu'elles foient bien mêlées, & chaque fois qu'on en applique mêlez-les toujours; car elles fe féparent d'abord qu'elles font long-tems fans les agiter. Il faut en frotter le mal tous les jours, la jambe défenflera, & le mal guérira; que fi ce remede n'opere pas affez, fervez-vous de l'emmielure blanche, la renouvellant tous les jours, & à chaque fois que vous l'appliquerez, nettoyez bien l'endroit avec de la filaffe, ôtant toute l'apofthume qui y eft furvenue, & continuez l'application de cette emmielure jufqu'à ce que les jambes foient dégorgées, & les eaux féchées, ce qui fera au bout de dix ou douze jours au plus tard.

Si en traitant les jambes gorgées il y a des poireaux, il faut les couper avec le feu. On peut auffi traiter les poireaux avec l'onguent ci-devant des poireaux, ou ceux que j'ai donnés pour le farcin, & differens autres dans le cours de ce Livre: mais le remede fuivant eft plus commode, car il fera tomber les poireaux peu à peu: on l'appelle cauftic perpetuel, car il dure toujours: mais il ne le faut manier qu'avec des gants, parce qu'il teint la peau & les ongles en couleur tannée.

Cauftic perpetuel, ou Pierre infernale.

Mettez une once de bonne eau-forte dans un matras, jettez demie-once de porfilure d'argent dans l'eau-forte, & mettez le matras fur les cendres chaudes, laiffez diffoudre l'argent qui fera bien-tôt rongé par l'eau-forte: continuez à augmenter le feu, & faites évaporer toute l'eau-forte: il reftera au fond une matiere brune, qui eft ce qu'on appelle cauftic perpetuel, ou pierre infernale, qui fe confervera en lieu clos & fec.

Cette préparation de la pierre infernale fuffit pour ceux qui ne vont que le grand chemin, mais fi on la veut faire beaucoup meilleure, il la faut préparer en la maniere qui fuit, qui même fera très-bonne pour les hommes.

Porfilure d'argent n'eſt autre choſe que du vieux paſſement d'argent brûlé, & enſuite lavé & ſéché : ce qu'il y a de reſte s'appelle porfilure.

Prenez deux onces d'argent de coupelle réduit en limaille, ou en lames déliées, il eſt égal, faites diſſoudre dans un matras ou fiole, avec cinq onces de bonne eau-forte, verſez la diſſolution, c'eſt-à-dire l'eau-forte qui a diſſout l'argent dans une cucurbite de verre couverte de ſon alambic, adaptez-la au feu de ſable ou de cendres, & faites diſtiller la moitié de l'eau-forte : laiſſez enſuite refroidir le vaiſſeau durant quelques heures, vous trouverez la matiere reſtante au fond de la cucurbite en forme de ſel, que vous mettrez dans un bon creuſet d'Allemagne un peu grand, à cauſe que la matiere en bouillant au commencement s'enſle, & pourroit verſer & ſe répandre : mettez le creuſet ſur un petit feu juſqu'à ce que les ébullitions ſoient paſſées, & que la matiere s'abbaiſſe au fond, & environ ce temslà, vous augmenterez un peu le feu, & vous verrez la matiere comme de l'huile au fond du creuſet, laquelle vous verſerez dans une lingotiere bien nette, & un peu chaude & frottée de ſuif, elle deviendra dure comme une pierre, laquelle vous garderez dans une fiole bien bouchée en lieu ſec.

Il faut remarquer que l'effet de cette pierre provient des eſprits corroſifs de l'eau-forte, que l'argent congele & retient, & qu'on pourroit faire une pierre ſemblable avec du cuivre ou du fer par le même moyen, ſi ce n'eſt qu'étant faite avec des métaux imparfaits,ils attirent d'abord l'air, & par ſon humidité ſe réſolvent en liqueur qui ne laiſſeroit pas d'être un fort bon cauſtic : celle d'argent ſe maintient toujours en forme ſolide, & ſe peut conſerver dans une fiole : on l'appelle infernale tant à cauſe de ſa couleur noire, que de ſa qualité cauſtique & brûlante, qui ont quelque rapport à l'enfer.

Pour détruire les poireaux il les en faut frotter tous les jours, les nétoyer le lendemain, & les frotter de nouveau, & en faire autant tous les jours juſqu'à ce que les poireaux ſoient mangés abſolument, il n'y faut ni feu ni emmielure, ni poudre, ni autre choſe ; mais la drogue eſt un peu chere.

On peut pour avancer beſogne, mettre en poudre les plus petits morceaux, & en poudrer les poireaux, l'eſcare tombera plutôt.

Le même remede peut ſervir aux fics, & à la chair qui ſurmonte, & autres groſſeurs qu'on veut extirper, & le cauſtic ſert toujours, puiſqu'on ne les fait que frotter, & ayant eſſuyé le cauſtic on le garde pour une autre fois ; mais il diminue un peu.

Cette ſeconde maniere de faire la pierre infernale, ſervira fort utilement aux hommes, qui ont été aſſez étourdis pour avoir attrapé

CHAP. CLXXXIII

des chancres, en les touchant tous les jours avec cette pierre jusqu'à ce qu'ils soient tombés & ayent fait escare.

Du sabot désoudé.

Si le sabot pour la malignité des eaux est détaché de la couronne au talon, il faut y appliquer de l'emmielure blanche, elle fera souder la partie & croître la corne: ce sabot désoudé au talon de derriere, n'est pas grande chose, car le mal ne vient que de la corne, & il n'a point pénétré entre le petit pied & le sabot pour souffler au poil.

Emmielure blanche, ou emplâtre blanc pour les eaux, poireaux, arrêtes, mulles, crevasses, javars, & enchevestrures.

CHAP. CLXXXIV.

PRENEZ mauves & guimauves, de chacune dix poignées; au défaut de guimauve, le double de mauve suffira; dix-huit gros oignons de lis, lesquels vous hacherez & mettrez dans un pot, avec suffisante quantité de bierre, au moins huit pintes pour commencer. Au défaut de bierre, il faut une décoction d'orge, ou de petit lait, même le petit lait, lorsqu'on en peut avoir facilement, me semble mieux réussir que la bierre; quand les oignons commenceront à s'amolir & crever sous le doigt, mettez les mauves & guimauves, épluchez toutes leurs côtes, laissez cuire le tout jusqu'à ce qu'il soit en pâte, ajoutant de la bierre ou du petit lait à mesure qu'elle s'évaporera: lorsque le tout sera cuit, si vous voulez la bien faire, il faut passer toute la composition au travers d'un tamis renversée, comme on monde la casse, & jetter ce qui ne pourra passer, puis vous remettrez le tout dans le même pot, & le ferez chauffer pour y ajouter une livre de graisse blanche, & autant de beurre, laissez bouillir le tout quelque tems en mouvant toujours, après ôtez-le du feu, & lorsque la composition ne bouillira plus, ajoutez-y miel & thérébentine commune de chacun une livre, incorporez le tout ensemble, remuant extrêmement, étant tiéde, mêlez avec le tout suffisamment de farine de froment pour l'épaissir, puis laissez refroidir: Notez que pour bien faire l'emmielure blanche, il faut avant de la passer par le tamis qu'il y ait peu de bouillon, afin qu'on ne soit pas obligé de l'épaissir avec de la farine, ce qui réussit bien mieux que d'être obligé d'y en mettre, quoiqu'elle ne laisse pas de bien faire avec de la farine, mais elle fait mieux sans farine: si elle passe les herbes & les oignons quand ils seront cuits, au travers d'un tamis renversé, comme on passe la casse & les poulpes, assurément l'emmielure en sera meilleure, plus propre & sera plus d'effet; mais il faut observer que sur la fin de la cuisson, lorsque vous voyez que les herbes s'amolissent & se mettent en pâte, il ne faut pas augmenter la biere ou petit lait, afin qu'il n'y ait pas trop de bouillon, & par ce moyen il ne faudra point

mettre de farine pour l'épaiſſir, ainſi l'emmielure en ſera meilleure, ce n'eſt pas qu'elle ne faſſe un très-bon effet, quoiqu'elle ne ſoit pas paſſée au travers du tamis, & qu'on ne s'en puiſſe bien ſervir, mais elle n'eſt pas ſi propre ni ſi reſſemblante à l'onguent; elle ſe conſervera faite deux mois en lieu ſec, ſi vous avez eu ſoin qu'il ſoit peu reſté de biere quand elle a achevé de cuire: ſi elle eſt bien couverte elle ſe gâtera moins; & quoiqu'elle moiſiſſe pardeſſus, le deſſous ne laiſſera pas d'être bon.

Si elle eſt trop épaiſſe, pour l'appliquer il y faut ajouter de la biere; ſi elle eſt trop claire, il y faut de la farine.

On peut faire la compoſition avec les mauves, guimauves, beurre, graiſſe, miel & thérébentine, & de la graine de lin en poudre environ une livre & un quart ſur toute la doſe, qu'on mettra dans la compoſition étant tiéde, avant d'y mettre la farine de froment. On eſt obligé d'en uſer de la ſorte un certain tems de l'année qu'on ne trouve point d'oignons de lys, & de la farine de lin ſupplée en quelque maniere, & ſe met à la place des oignons de lys.

Pour ſe ſervir de cette emmielure, il faut l'appliquer toute froide, & après avoir raſé & nettoyé la partie où il y a des eaux, l'on fera un cataplâme avec de la filaſſe & de l'emmielure pardeſſus, pour l'appliquer ſur le mal tous les jours une fois, juſqu'à ce que le tout ſoit ſec, il faut toujours avoir ſoin de bien nettoyer le mal, & d'ôter toute l'apoſtume que l'emplâtre attire; il faut auſſi tenir le poil coupé, qui croîtra beaucoup pendant les applications de cet emplâtre, qu'on bandera avec le bandage que les Chirurgiens appellent excluſif, qui ſe fait avec un ſeul chef en remontant la Banne, & la ſerrant aſſez fort en bas; l'on ſe ſert toujours de ruban de fil ou de liſieres larges de drap.

Les Maréchaux ont une compoſition qu'ils nomment emplâtre blanche dont ils ſe ſervent au lieu d'emmielure blanche, leur remede adoucit un peu l'acrimonie de l'humeur, mais qu'il déſenfle & ôte le feu d'une jambe, c'eſt ce qui n'eſt pas. Leur emplâtre blanche eſt telle: ils prennent une meſure de farine fine de froment, c'eſt un litron, une demie-livre de miel & une chopine de lait, avec cela ils font de la bouillie, qu'ils font cuire en remuant tout doucement ſur un petit feu; quand elle commence à ſe lier & épaiſſir, ils y ajoutent quatre onces de thérébentine commune, & deux onces d'huile d'olive, ils achevent de faire cuire à petit feu remuant toujours, le tout étant cuit ils l'appliquent comme nous l'avons dit, pour l'emmielure blanche: ce remede fait quelque choſe, & même réuſſit aſſez bien aux petits maux, auſſi coûte-t-il peu: ceux qui voudront l'employer le pourront facilement.

Fort ſouvent les ordures qu'un Cheval a eu aux jambes ayant été

CHAP. CLXXXIV. arrêtées lorsqu'il y avoit enflure, les humeurs se sont congelées sur la chair, & se sont endurcies par le tems, en sorte qu'après une longue application d'emmielure, on peut avoir desseché ce qu'il y a d'humide, & avoir rendu la jambe séche, ayant attiré l'humeur qui étoit en mouvement: mais elle demeure grosse & dure, sans espérance de la pouvoir remettre en son premier état, si l'on n'a quelque puissant résolutif, comme sera celui qui suit.

Onguent Mercurial pour désenfler les jambes de derriere.

Prenez demie-livre de vif argent ou mercure courant, mettez-le dans un mortier, & l'éteignez avec quatre onces de soufre en poudre, en remuant avec le pilon sans cesse, puis ajoutez avec le mercure éteint une livre de graisse blanche, mêlez & incorporez le tout, & le gardez au besoin.

Coupez le poil sur l'endroit que vous voulez désenfler, rasez-le le plus près que vous pourrez, frottez-le ensuite avec un surfais pour échauffer la partie sans l'écorcher, graissez avec l'onguent mercurial, & présentez un fer rouge vis-à-vis: pour le faire pénétrer, enveloppez le tout avec de la vessie de porc, & une enveloppe pardessus, puis liez l'appareil avec une ligature de lisiere de drap qui ne manquera pas sitôt qu'une corde, un ruban de fil large est aussi très-bon pour cela.

Laissez l'appareil deux fois vingt-quatre heures, réiterez l'application sans plus frotter avec le surfais, & continuez: il y a peu d'enflures qui ne cedent à ce remede, puisque le mercure est composé de parties assez subtiles pour pénétrer & résoudre les humeurs envieillies & dures, comme sont celles des grosses jambes des Chevaux qui sont demeurées enflées par les eaux, poireaux & autres ordures qu'on a desséchées avant d'avoir désenflé les jambes.

Si c'est une jambe gorgée & dure d'un reliquat de farcin, ou la jambe gorgée & dure d'un vieux Cheval qui ait supporté long-tems son mal, & qu'il soit fort endurci, ne vous pénez pas à le vouloir désenfler, car assurément vous n'y réussirez pas, ni qui que ce soit qui l'entreprenne.

Le même onguent fera mourir toute sorte de vermine si on en frotte l'endroit où il y en aura: on peut même s'en servir pour frotter les joints des lits, où il s'engendre des punaises, & même pour faire baver ceux qui font le voyage.

Maniere de barrer les veines.

CHAP. CLXXXV.

LA cure d'un mal seroit très-justement appellée imparfaite, s'il revenoit dans quelque tems, de sorte que pour guérir parfaitement

un Cheval, après qu'on aura desséché les eaux, guéri les poireaux, arrêtes, mulles & autres ordures, il est nécessaires de barrer les veines haut & bas du jarret, pour arrêter l'humeur qui influe sur la partie : si le Cheval est jeune, & s'il est bien bouchonné, les eaux & les autres ordures ne reviendront plus; mais s'il est vieux, je ne répondrois pas que le mal ne revienne, pour lors il faut recommencer, & vous aurez cinq ou six mois de bon tems pour vous servir de votre Cheval.

Pour barrer les veines aux Chevaux avec méthode, on ne les doit jamais barrer au-dessus, sans les barrer au-dessous, pour tous les maux de jarret & de jambe, puisque l'opinion des Modernes, qui établit la circulation du sang, étant conforme à la verité, en vain l'on arrêtera le sang par en haut, puisqu'il remonte par en bas : pour un mal de jarret, si vous ne barrez la veine qu'au-dessus, il sera presque aussi-bien nourri, & ne sera pas desséché comme vous devez esperer, parce que le sang remontant par l'extrémité des veines, ne laisse pas d'arroser la partie comme auparavant, ce qui arrive tout au contraire, si vous barrez la veine au-dessus du mal & au-dessous.

La circulation du sang n'étant plus contestée que par ceux qui veulent s'aveugler eux-mêmes, toutes les difficultés s'évanouissent par les preuves qu'on en a : au lieu de barrer les veines au-dessus pour les maux de jarret, il les faut barrer au-dessous : mais pour n'éfaroucher pas tout à fait le monde, j'ai toujours ordonné de la barrer dessus & dessous, quoiqu'à le bien prendre, c'est seulement au-dessous qu'il est nécessaire de la barrer, parce que les veines rapportent le sang au cœur, & de la circonférence au centre; & les arteres le portent du cœur à la circonference, & il ne passe des arteres dans les veines que le plus grossier, & cela par les anastomoses, c'est-à-dire par les communications que les veines ont avec les arteres : de tout cela il s'en pourroit tirer bien des conclusions contraires à ce que pratiquent bien des gens ; mais je ne me suis jamais mêlé de trouver à dire à ce que les autres font, & il est plus nécessaire en cette affaire de sçavoir agir que de parler.

Il n'y a aucun Maréchal qui ne sçache barrer les veines. On frotte bien l'endroit pour faire pousser la veine, afin de la bien discerner d'avec les nerfs qui sont à côté, ensuite on fend la peau en long, & on détache la veine avec une corne de chamois, puis on la lie par un côté avec une soye double, & on l'ouvre en long au-dessus & au-dessous de la ligature. Par l'ouverture on en tire le plus de sang qu'on peut, ensuite on la lie encore plus bas ou plus haut dans la même ouverture, & on la coupe si on veut, au milieu des deux ligatures : quoique ce soit l'usage, il est absolument inutile de la couper, parce que l'endroit où elle est liée tombe, & les deux bouts de la veine se soudent, ainsi elle

ſe trouve barrée, même la veine ſera barrée, en la liant en un ſeul endroit ſans l'ouvrir; car la ligature pourrit l'endroit qu'elle a lié, & la veine ſe conſolide par les deux bouts, ainſi elle ſe trouve barrée.

Il y a des Maréchaux qui ayant fait ſaigner le Cheval abondamment, ne lient point la veine, ils laiſſent arrêter le ſang de lui-même, ou bien quand c'eſt en un endroit où on peut bander la playe, comme aux pâturons, il eſt beaucoup mieux l'ayant coupée, de la laiſſer bien ſaigner, puis la bander ſans la lier, parce que la guériſon en ſera plus prompte; car il faut que l'endroit lié avec le fil ſe pourriſſe, que le bout de la veine tombe, & qu'il ſe conſolide, & il faut bien du tems: que ſi vous n'êtes pas ſoigneux de prendre garde une couple de jours que le Cheval ne perde pas ſon ſang, & de tenir la ligature en état, il en pourroit mésarriver, le plus aſſuré eſt de la lier: au-deſſous du jarret l'on fait de même qu'au-deſſus, mais la premiere ligature doit être le plus près du pied qu'on peut, tout au contraire d'en haut, puis on fait bien ſaigner, & enſuite de même qu'à l'autre.

Il y a des Maréchaux habiles, qui pour de groſſes jambes gorgées & charnues, par conſequent difficiles à guérir, arrachent un pan de veine, c'eſt-à-dire qu'ils arrachent la maîtreſſe veine de la cuiſſe, depuis un demi-pied au-deſſus du jarret juſqu'environ quatre doigts au-deſſous: l'opération eſt très-bonne, mais aſſez mal-aiſée, à qui ne la ſçait pas faire. Elle deſſéche très-bien le jarret & produit un bon effet; mais elle cauſe ſouvent une grande douleur au Cheval, & fait enfler le jarret & la cuiſſe extraordinairement. Pourtant ſi l'opération eſt faite avec adreſſe, elle ne cauſe point tant de mal, & le Cheval s'en trouve bien, cela deſſéche un jarret & une jambe admirablement: & ſi vous avez un Maréchal un peu adroit, il n'y a aucun riſque à courir, & je l'ai fait & fait faire très-ſouvent, particulierement pour les variſſes qui viennent au jarret. Si elles ſont fort groſſes, on peut attacher un ruban au haut de la veine qu'on veut arracher, en arrachant la veine par en bas, le ruban paſſe & demeure à la place de la veine, & le tirant ſoir & matin, il ſert de ſeton neuf jours durant, & fait diſſiper l'enflure, évacuant la matiere; mais il eſt à propos de bien frotter tous les jours tout le jarret avec l'onguent du Duc, pour ôter la douleur, & empêcher l'inflammation, ce qui fait très-bien.

Je ne voudrois pas conſeiller cette opération aux jambes qui n'auroient aucune enflure, & qui ne ſeroient point gorgées, mais aux autres je n'héſiterois pas, & ſur-tout à celles qui ont des groſſeurs à côté de la courbe, nommées variſſes, qui ſont des tumeurs molles

qui

qui sont abreuvées par la grosse veine qui se dégorge en cet endroit; ces tumeurs ne font point boitter le Cheval, mais elles choquent la vûe par la grosseur qui est apparente; le seul remede est d'arracher ce pan de veine, comme j'ai dit ci-dessus.

Chap. CLXXXV.

Les veines étant arrêtées, comme nous avons dit, il faut appliquer de l'onguent du Duc tout autour de la jambe & de la cuisse, pour prévenir l'enflure & l'inflammation, au bout de dix jours la veine sera guérie, & le Cheval prêt à servir, & même plûtôt à quelques-uns.

Il y a des Chevaux qui ayant eu la veine barrée avec des bistouris infectés & mal propres, ont pris le farcin, & le premier bouton a commencé à l'endroit où l'on avoit barré la veine. Ce désordre arrive à tous les Chevaux mal composés dans le corps, & qui ont disposition au farcin; & pour une legere blessure d'un ardillon ou autre ferrement ils prennent le farcin.

On barre la veine en plusieurs endroits & par la même méthode, par exemple au pâturon pour les maux qui viennent dans la solle, pour donner une bonne forme aux pieds comblés, & qui ressemblent à des écailles d'huitres, pour les Chevaux qui ont été fourbus, aux larmiers pour les maux des yeux: & cette derniere se peut faire sans incision, par le moyen d'une éguille courbée, comme je l'ai enseigné ci-devant.

On peut aussi barrer la veine aux deux côtés du col pour la morve & pour les fluxions sur les yeux, ce qui réussit assez bien; il y a plusieurs autres endroits où l'on peut barrer les veines pour differens maux.

Il ne faut point barrer la veine quand les jambes sont enflées; car outre qu'il est difficile de les barrer avec cette enflure, elles demeurent toujours gorgées ou enflées, qui est la même chose; mais il ne faut barrer les veines que lorsque les jambes sont dégorgées.

Pour l'Enchevestrure.

Chap. CLXXXVI.

Les Chevaux pour avoir des démangeaisons à la tête, au col & ailleurs, se veulent gratter avec les pieds de derriere, s'embarrassent & se prennent le pied dans la longe du licol; ensuite ils se débattent & s'écorchent au-dessous du pied, dans le pli du pâturon, & souvent se font des playes assez importunes. Si on n'arrive promptement pour les dégager, ils s'estropient assez souvent, quand ce sont des Chevaux vigoureux.

L'accident étant arrivé, il faut prendre de l'huile de lin, & de l'eau-de-vie parties égales, battre & agiter le tout ensemble dans une fiole pour les mêler, & de cela graisser le mal soir & matin, ayant bien coupé le poil, & tenir le bout bien net, en continuant il guérira.

CHAP. CLXXXVI. J'ai eu un Cheval qui étant attaché avec deux chaînes, s'enchevestra & se prit le pied; à force de se débattre il s'emporta le dedans du pâturon jusqu'à l'os, ce qui causa grande enflure à la jambe & à tout le pâturon, avec menace de gangrene. Je fis couper le poil tout autour du mal; car le Cheval en avoit beaucoup, & appliquer tous les jours de l'emmielure blanche, frotter toute la jambe avec l'onguent du Duc tous les jours: dans un mois il fut gueri, quoique ce Cheval eût été condamné par les Maréchaux à être estropié, il ne boitta plus au bout de six semaines, bien que les nerfs & les os fussent découverts; mais ils n'étoient ni froissés ni meurtris, & je puis dire qu'il guérit très-promptement contre mon esperance. Je croyois que le mal seroit plus long, parce que la couronne du pied malade étoit enflée & enflammée, ensorte que je craignois que le sabot ne se dessoudât & ne tombât; je mis véritablement sur le plis du pâturon où étoit l'enchevestrure, de l'emmielure blanche, mais ce fut après avoir mis sur la couronne un bon astringeant fait avec de la chaux vive en poudre démêlée avec de l'eau seconde, & bien bandé le tout avec une enveloppe, & sur l'emmiellure j'ajustai une autre enveloppe; je continuai de la sorte, la couronne se resserra très-bien, & le reste guérit ensuite, & il tomba des escares à faire peur aux novices; finalement tout alla bien, mais il n'en est pas toujours de même, car plusieurs Chevaux en sont demeurés estropiés.

De cette cure vous pouvez juger quel effet produit cette emmiellure blanche.

Je pourrois vous proposer d'autres remedes pour les enchevestrures, mais cet exemple suffit pour vous instruire. Si le mal est petit, sans enflure, & qu'il n'y ait qu'à dessecher, servez-vous des onguents décrits aux Chapitres CLXXXI. CLXXXII. & CLXXXIII. ou bien du savon noir avec de l'esprit de vin.

Une simple enchevestrure se guérit avec l'onguent du Duc ou de l'huile & du vin parties égales cuites ensemble, jusqu'à ce que le vin soit évaporé, puis l'appliquer tous les jours sur le mal, il sera bientôt guéri.

De la Faim-vale.

CHAP. CLXXXVII. JE dirai ici un mot d'une incommodité qui n'est pas bien ordinaire aux Chevaux, de laquelle néanmoins quelques-uns sont atteints. On l'appelle communément la faim-vale, & les plus habiles connoisseurs y seront trompés, parce qu'elle ne donne aucun signe, ni même

le moindre indice que le Cheval en ſoit atteint, hors qu'il eſt maigre, on s'en apperçoit ſeulement dans le tems de l'accès. Je ne m'étendrai point ſur la définition ni ſur les cauſes du mal, parce qu'il eſt incurable ; les Chevaux qui en ſont attaqués, ne ſont aucunement propres pour les fatigues, quoiqu'ils ſoient capables d'un travail réglé & de peu de durée, parce que du moment que la chaleur naturelle a conſommé fort promptement tous les alimens qui ſont dans l'eſtomac, elle agit avec tant de violence contre elle-même, ou contre les parties voiſines, que le Cheval demeure comme perdu de ſes membres, & preſque hors de moyen de faire un pas, ne connoiſſant ni careſſes, ni châtimens ; mais il demeure immobile & ſe laiſſe aſſommer de coups ſans ſe mouvoir, ni même ſans reſſentir d'autre mal que celui qui lui eſt cauſé par l'action trop violente de la chaleur contre les parties prochaines : d'abord qu'on s'en apperçoit, il n'y a qu'à faire bien manger le Cheval, il eſt bien-tôt en état de rendre le ſervice dont il eſt capable ; il eſt à remarquer que les Chevaux qui ont la faim-vale, mangent le triple des autres, & de ce qu'ils mangeoient avant de l'avoir, & n'engraiſſent pas : on l'appelle aux Hommes la faim-canine. L'accès de la faim-vale arrive ordinairement trois ou quatre heures après que le Cheval a très-bien mangé : s'il arrive à la campagne, il faut débrider le Cheval, le faire manger ſon ſaoul, puis le remonter, & continuer ſon chemin ; mais ſi c'eſt en hyver qu'on ne trouve rien dans les champs, on eſt fort embarraſſé, car d'abord que ce mal prend à un Cheval, il ne fera pas un ſeul pas ; c'eſt à celui qui a une bête qui a cette incommodité, de prendre ſes précautions, & de s'en débarraſſer le plûtôt qu'il pourra.

Les Chevaux qui ſont travaillés de la faim-vale, ſont ordinairement maigres, quoique grandiſſimes mangeurs, & il eſt impoſſible de les engraiſſer, ils mangent beaucoup & ne profitent pas, ils ne laiſſent pas d'avoir quelque vigueur, hors dans le tems de l'accès qu'ils ſont inſenſibles. Je ne ſçais point de remedes capables de prévenir les accès de ce mal ; quelque perſonne plus experimentée pourra pourſuivre ce que j'ai ébauché, & vous donner ſatisfaction là-deſſus ; j'ai toujours fait profeſſion de n'enſeigner que ce que j'ai éprouvé, non pas une fois, mais pluſieurs & diverſes fois. Si je voulois vendre du mitridat, il y auroit ici un ample champ pour cela, mais à quoi ſert de raiſonner en vain ? Lorſque je me ſerai étendu fort au long ſur les cauſes de ce mal, ce ſera de même que les ſolutions des Philoſophes ſur leurs cauſes ocultes ; n'y ſçachant point de remede, comme quoi faudra-t'il conclure ? Je crois qu'il vaut mieux ſincerement dire ce qu'on ſçait & ce qu'on ne ſçait pas.

Des Crapaudines.

CHAP. CLXXXVIII

IL ſurvient au-devant des pieds, plus haut que la couronne, un ulcere qu'on appelle crapaudine, qui eſt cauſée par une humeur bilieuſe, acre & mordicante qui ronge le cuir : elle eſt ſituée environ la largeur d'un petit pouce plus haut que la couronne, au milieu du pied à ceux de devant & à ceux de derriere, où ſouvent l'humeur eſt cauſée par des atteintes que les Chevaux ſe donnent en paſſageant ſur les voltes ou autrement : on les guérit en nettoyant le mal avec du vin chaud, ou de l'urine, & s'il y a enflure ou inflammation, on y mettra de l'emmiellure blanche qui ôtera la chaleur ou l'enflure.

Elle guérira auſſi par les onguens deſſicatifs décrits ci-devant, ou l'eau à deſſécher les eaux, mais plus à propos on y peut mettre du ſavon noir avec de l'eſprit de vin, & le lier ſur le mal, & continuer tous les jours juſqu'à guériſon.

Il y a deux ſortes de crapaudines, les premieres que je viens de décrire, qui ſont plus difformes que dangereuſes, elles ne different guéres des arrêtes, & autres maux qui viennent aux jambes de derriere : mais la ſeconde eſpece eſt d'une autre conſéquence & a des ſuites fâcheuſes.

Les Chevaux qui ont des ſeymes & des quartes, ou pieds de bœuf, ont quelquefois des crapaudines de cette ſeconde eſpece ; une ſeyme provient de ſéchereſſe ou d'aridité de pied, la corne étant trop ſéche ſerre le petit pied, la chair qui ſe trouve meurtrie entre le petit pied & la corne, ſe change en matiere qui corrompt, noircit ou infecte le tendon, la nature qui cherche à ſoulager & à chaſſer ce qui eſt étranger, fait crever la corne au milieu du quartier, ce qui s'appelle ſeyme, & il ſort de la matiere au haut par la ſeyme près du poil, de ſorte qu'il faut traiter ce mal comme un javar encorné, parce que le tendon étant noirci ou infecté, il faut qu'il tombe, étant comme un corps étranger dans le pied.

La même choſe arrive aux quartes ou pieds de bœuf, qui ont ces mêmes accidens, & il les faut traiter de même que les ſeymes, c'eſt-à-dire, comme un javar ou une atteinte encornée.

Ce n'eſt pas à dire que toutes les ſeymes ayent des crapaudines non plus que les quartes, mais cela arrive à quelques-unes, & malheur à ceux auſquels cela arrive, puiſque le mal eſt long & fâcheux.

De l'étonnement du Sabot.

CHAP. CLXXXIX.

LE titre d'une maladie fait ordinairement concevoir une idée de l'infirmité qui afflige l'animal, mais en celui-ci l'usage a introduit cette maniere de s'exprimer, qui n'exprime point, & ne fait en aucune maniere concevoir ce que ce peut être qu'on appelle étonnement de sabot : puisque le terme est reçû & qu'on le nomme de la sorte, je ne m'ingererai point d'en changer le nom, je tâcherai seulement d'expliquer le plus nettement qu'il me sera possible, ce qu'on appelle étonnement du sabot, le moyen de le connoître, ce qui le cause, & les remedes les mieux appropriés pour tâcher à le guérir, & dirai de plus qu'on ne le guérit que difficilement, & que tout au moins la cure en est longue.

Premierement il faut sçavoir qu'il y a un os au milieu du sabot, qui est à peu près de la forme du pied, mais beaucoup plus petit, car il est contenu dans icelui : on l'appelle le petit pied, à cause qu'il ressemble au pied.

On dit qu'un Cheval a un étonnement de sabot, lorsque cet os du petit pied se relâche par le bout qui est vis-à-vis de la pince, & quitte sa place & sa situation naturelle : la chair qui l'entouroit & qui l'unissoit au sabot, se desséche, il reste un creux & un vuide, & comme ce petit pied est relâché par le bout, il s'abaïsse, pousse la solle qui le couvroit, & paroît en forme de croissant, comme s'il étoit survenu un autre os sur celui du petit pied, & qui se produisît au-dehors, ce qui n'est pas, car ce croissant n'est autre chose que l'os du petit pied qui a quitté sa situation naturelle par le devant, & étant descendu, il excede au-dessus de sa place ordinaire, & paroît en forme de croissant plus ou moins, à proportion qu'il s'est plus ou moins relâché.

Ce petit pied ne se relâche que difficilement & rarement à l'endroit du talon, parce qu'il est attaché au talon par deux gros nerfs qui le traversent en deux endroits, & qui l'attachent & l'unissent si fortement au pied, que hors de très-grands accidens, il ne descend jamais que par la pince, & cette pince en demeure vuide, par le dedans il reste un grand espace creux, qui étoit occupé par la chair, qui entouroit le petit pied, avant qu'il fût relâché, & ne faisoit par maniere de dire qu'un corps du petit pied & du sabot, parce qu'ils étoient absolument unis, au lieu que l'étonnement du sabot fait demeurer un vuide le long du sabot à la pince, & ce vuide pénétre plus ou moins, selon que l'étonnement a été plus ou moins grand, c'est-à-dire, que le petit pied s'est plus ou moins relâché.

CHAP. CLXXXIX.

On connoît l'étonnement du sabot en ce que le Cheval boitte très-fort, il n'appuye que du talon à terre en trottant, & même au pás, & nullement de la pince qui touche seulement la terre, & même long-tems après le talon sans appuyer, & lorsqu'avec le brochoir on frappe sur le devant du pied, il sonne comme une chose creuse & vuide, le devant du pied se resserre par le milieu quand il a long-tems supporté le mal, & le pied perd sa forme naturelle.

La cause ordinaire de ce mal, tient quelque chose de la nature de la fourbure, quand elle tombe sur les pieds, mais elle n'est pas si maligne, ni si difficile à guérir: véritablement les effets en sont presque pareils, car la fourbure en tombant sur les pieds, fait relâcher le petit pied par le devant, & forme ce qu'on appelle des croissans, de même que je le viens d'expliquer à l'étonnement du sabot; mais les croissans de la fourbure sont bien plus grands, & sont ordinairement à tous les deux pieds, au lieu que l'étonnement du sabot attaque rarement les deux pieds; & ces croissans tant de l'un que de l'autre mal, sçavoir de la fourbure & de l'étonnement, ne sont que l'os du petit pied qui s'est relâché, & s'est abbaissé, & paroît comme un corps étranger ou un os qui s'est formé sur l'os du petit pied, ce qui n'est pas, quoiqu'en disent certains Maréchaux, mais c'est le véritable os du petit pied qui s'est relâché, & ayant quitté par le devant sa situation ordinaire, s'est abbaissé, & paroît découvert de la chair qui le couvroit comme un croissant; & dès-lors qu'il est hors de son lieu naturel, par le tems il est privé de nourriture, & devient comme un corps étranger dans le petit-pied, & pour la guérison il faut ou le faire résoudre, ou tomber, ou le couper.

J'ai déja expliqué pour faire mieux concevoir ce mal, non la véritable cause, mais plûtôt l'effet de cette cause, je viens maintenant à la cause, qui procede ordinairement de ce qu'un Cheval ayant été surmené, c'est-à-dire échauffé, en sorte que les parties interieures auront ressenti une grande impression de chaleur, les humeurs en sont émues, & sont irritées par d'autres plus subtiles qui se sont insinuées & mêlées parmi ces humeurs déja échauffées & émues: ces dernieres étant comme étrangeres & hors du lieu naturel, & de plus étant subtiles, acres & pleines d'esprits, ont fait bouillonner & fermenter les humeurs qui ont envoyé des vapeurs d'une substance trop acre, pleines d'un sel volatil, mordicant, qui se sont insinuées dans les parties où elles ont trouvé plus de facilité à pénétrer, & venant à passer par les endroits où elles n'ont rencontré qu'une médiocre chaleur naturelle, & n'étant plus agitées ni soutenues par une chaleur étrangere, comme elles étoient dans leur principe, elles se sont converties en eau qui est tombée par son propre poids dans le sabot, & dans le lieu le plus capable de les recevoir, qui

eſt entre la corne & le petit pied, où il n'y a qu'une chair ſpongieuſe, & capable de les loger; or cette eau ou liqueur retenant toute la nature des vapeurs qui l'ont formée, qui étoit acre & mordicante, & tenant beaucoup de la nature des eaux fortes, elle conſomme premierement toute cette chair qui étoit entre l'os du petit pied & le ſabot, & qui les uniſſoit enſemble, & en même-tems elle deſſéche & détache une infinité de petits nerfs qui ſortent de l'os du petit pied, & qui l'uniſſent & l'attachent au ſabot, cet os n'étant plus ſoutenu ni arrêté par la chair, ni par les petits nerfs qui le retenoient en ſa ſituation ordinaire, deſcend & s'abbaiſſe par le devant, forme un croiſſant ſous la ſolle, & laiſſe le ſabot vuide & creux par le devant.

J'ai déja expliqué ailleurs comme ſe faiſoit cette fermentation des humeurs, j'en ai apporté des exemples qui la font toucher au doigt, reſte à faire voir la difference de l'humeur qui cauſe la fourbure, & de celle qui cauſe l'étonnement du ſabot, mais avant cela le Lecteur curieux me permettra de lui dire qu'il me ſemble d'entendre quelques perſonnes qui pour faire les beaux eſprits, demanderont qui m'a dit que les choſes ſe paſſent comme je l'ai expliqué dans le corps des Chevaux? Qu'ils voudroient ſçavoir ſi moi, ou ceux qui me l'ont dit, l'ont vû? Je leur répondrai que quoique ni moi, ni aucun homme ne le puiſſe voir, que ceux qui ont un peu étudié la nature, ſont convaincus par les effets de leurs cauſes, que les choſes ne ſe peuvent paſſer d'autre maniere: s'ils me veulent faire la grace de me déſabuſer, & de me faire concevoir quelque choſe de plus vraiſemblable, & qui ſoit mieux fondé ſur les expériences qu'on en a pû faire, d'abord je leur témoignerai que je ne ſuis ni opiniâtre, ni amoureux de mes penſées.

Venons à la difference de l'humeur qui cauſe la fourbure, à celle de l'étonnement de ſabot; celle qui cauſe la fourbure vient de la fermentation des humeurs de même que l'autre, mais celle de la fourbure eſt plus ſubtile, ainſi elle s'inſinue dans les nerfs, leur cauſe de la douleur & empêche leur mouvement, au lieu que l'humeur qui cauſe l'étonnement ſe gliſſe & paſſe par d'autres voyes qui ne nous ſont pas connues, car elle ne cauſe point tant de déſordre ni d'accidens; on pourra donc dire que c'eſt la même cauſe, mais qui produit de differens effets, ſelon le plus ou le moins d'eſprits pleins de ce ſel acre & mordicant.

Reſte le principal de ce Chapitre, qui eſt le moyen de guérir le Cheval qui a un étonnement du ſabot, & c'eſt ce que je vais expliquer le plus nettement qu'il me ſera poſſible. Il faut laiſſer la ſolle autant forte qu'on le pourra à la pince, afin d'eſſayer ſi par le tems la nature pourroit reſoudre ce croiſſant, fondre de l'huile de laurier de la plus pure dans le pied, ſans le parer ni couper la ſolle, en mettre ſur la couronne, particu-

C

D

F

P

Q

R

Poudre

Fin de la Table du premier Volume.

LE PARFAIT MARESCHAL.

SECONDE PARTIE.

ENTRE *tous les Animaux il n'en eſt point qui apporte tant d'utilités & de plaiſirs à l'Homme que le Cheval : Il eſt ſuperbe dans ſes pompes, adroit & fier dans les combats les plus périlleux, & robuſte dans le travail ; le Cheval eſt néceſſaire dans toutes les grandes entrepriſes de Guerre : l'on n'a rien de plus utile dans le trafic, & dans l'agriculture, & rien de plus agréable dans les divertiſſemens : Mais tous les Chevaux qu'on choiſit & pour la Guerre & pour le Manege n'y réuſſiſſent pas, & de ceux qu'on deſtine au charroy beaucoup ſuccombent ſous un travail médiocre ; les Voyageurs même ne reçoivent pas toujours la commodité & le plaiſir qu'ils attendent d'un Cheval de pas, tous les avantages qu'on peut retirer des Chevaux ne ſont pas faciles à rencontrer ; & ce qui eſt de plus fâcheux pour ceux qui les recherchent avec ſoin, c'eſt qu'après avoir trouvé un beau & bon Cheval, vigoureux & adroit, ſouvent faute de le ſçavoir gouverner, ou par la pareſſe du Palfrenier qui le panſe mal, ou pour*

n'avoir pas réglé son ordinaire, ou pour l'avoir fait boire à contre-tems, ou par quelqu'autre accident, occasionné par le peu de connoissance dans cet Art qu'on aura, il tombe dans des incommodités qui le rendent hors d'état de rendre service. Ce malheur est souvent de grande importance, & toujours dommageable; il est pourtant si ordinaire, qu'à moins d'un peu d'experience, d'un soin tout particulier, & d'une exacte précaution, on ne peut éviter de perdre des Chevaux de prix.

Pour commencer avec méthode de vous instruire dans les moyens d'éviter tous ces désordres, je commencerai à vous faire connoître toutes les parties d'un Cheval, les chiffres étant marqués sur la figure comme dans le discours.

Les noms des parties qui composent le corps du Cheval.

Chap. I.

LA tête étant le siége de la faculté animale, la source de la docilité, & du caprice, le principe du mouvement & du repos, fait sans contredit la plus belle & la plus notable partie du Cheval; elle est composée de diverses parties qui dans leur juste proportion, en forme la beauté & l'excellence; nous allons les déduire toutes, les unes après les autres avec ordre & brieveté, nous contentant le plus souvent de les désigner dans la figure qui est représentée fol. 1.

Les oreilles sont une partie assez connue.

Le front est marqué 1.

Les Larmiers sont les Tempes ou Temples, marqués 2.

Les Salieres sont les creux au-dessous des sourcils, qui étant trop enfoncées, rendent un Cheval difforme le faisant paroître vieux: elles sont marquées 3.

Les Sourcils sont au-dessus des yeux, & au-dessous des salieres.

Les Yeux (par lesquels comme au travers d'un miroir on voit l'ardeur, le courage, la malice, la santé, & la maladie d'un Cheval) doivent être examinés avec soin. Ils contiennent deux parties, sans parler de la paupiere, qui est cette peau qui couvre l'œil, quand le Cheval dort, ou qu'il les ferme.

La premiere partie de l'œil est la vitre ou cristal transparent, qui enferme toute la substance de l'œil, lui donnant la forme d'un globe

diafane. Je ne parle point des humeurs qui conſtituent l'œil, le diſcours en appartient aux Phyſiciens.

La ſeconde partie eſt le fond de l'œil, qui eſt proprement la prunelle, que quelques-uns appellent la joye de l'œil. Il eſt de conſéquence de faire attention ſur cette diviſion, afin de ne point confondre ces deux parties, & bien concevoir que la vitre eſt ce qu'on apperçoit de l'œil, d'abord qu'on le regarde, & le fond de l'œil, ou la prunelle ne s'apperçoit qu'en y regardant de près & au travers de la vitre, & lors on voit le fond ou le dedans de l'œil.

A côté des yeux tirant vers le gozier, au derriere de la tête, eſt la ganache, ou ganaſſe, qui eſt cette partie de la machoire qui touche le gozier, ou l'encolure. Lorſque le Cheval a la tête en la poſture qu'il la doit avoir, elle eſt mouvante, & ſert au Cheval à remuer les dents, avec leſquelles il mâche les alimens : elle eſt marquée 4.

Les nazeaux ſont les ouvertures par où le Cheval reſpire.

Le nez eſt au bout de la tête, plus bas que les nazeaux, marqué 5.

La bouche eſt ainſi nommée ſeulement à l'Homme & au Cheval, par un privilege particulier ; cette partie eſt diviſée en pluſieurs autres, dont les unes ſont exterieures & les autres interieures.

Les parties exterieures de la bouche ſont les levres, qui ſont cette groſſe peau, avec laquelle les dents & les gencives du Cheval ſont couvertes : on appelle cette peau les levres, quelques-uns les lippes, mais improprement.

La barbe eſt la ſeconde partie exterieure de la bouche, c'eſt le lieu de l'appuy de la gourmette, où elle ſe repoſe qu'on tire la bride pour ramener le Cheval en ſa belle poſture, marquée 6.

La troiſiéme partie de la bouche eſt le bout du nez, qui eſt comme une continuation de la lévre, qui couvre les dents, & les conſerve du froid, & des injures de l'air.

La quatriéme partie extérieure de la bouche, eſt le menton, qui eſt auſſi une partie de la lévre de deſſous qui entoure les dents, 7.

Dans les parties exterieures de la bouche, l'on conſidere premierement les barres, qui ſont une eſpece ou portion de gencives, ſans aucunes dents, que la nature ſemble avoir deſtinées pour fournir un lieu propre à l'appuy de la bride.

Les barres proprement ſont le haut de la gencive ; car les côtés de dehors retiennent le nom de gencives.

La ſeconde partie eſt la langue.

La troiſiéme, le canal qui eſt l'eſpace entre les deux barres où ſe loge la langue.

La quatriéme, eſt le palais qui eſt au haut de la bouche, c'eſt l'endroit

où l'on ſaigne les Chevaux avec la corne, ou la lancette : l'on dit vulgairement donner un coup de corne pour rafraîchir les Chevaux & leur donner appetit.

La cinquiéme & derniere ſont les dents qui ſont de cinq ſortes.

Les premieres ſont les dents mâchelieres, qui ſont au nombre de vingt-quatre, douze attachées à la machoire ſuperieure, & douze à la machoire inferieure, nommée ganache, avec leſquelles le Cheval mâche & briſe la nourriture qu'il prend, par le mouvement de la machoire inferieure, la ſuperieure demeurant fixe.

Les ſecondes ſont ces petites dents qui viennent aux Poulains, environ trois mois après leur naiſſance, leſquelles à trente mois commencent à leur tomber, par le même ordre qu'elles leur étoient crûes, on les appelle à cauſe de cela, dents de lait.

La troiſiéme ſorte de dents ſont les crocs, que Monſieur de la Broue appelle eſchalions ; ce ſont des dents toutes ſeules, placées au défaut des barres de chaque côté du canal, & deux au palais, preſque vis-à-vis celles de deſſous ; les Jumens n'ont preſque jamais de ces dents-là, & quand elles en ont, elles ſont fort petites, & l'on croit même que c'eſt un défaut.

La quatriéme ſorte, ſont les dents de devant avec leſquelles les Chevaux paiſſent l'herbe, on les nomme les pinces, les metoyennes, & les coings ; les pinces ſont les premieres dents qui changent à un Cheval, les metoyennes ſont celles qui changent après, & les coings ſont les plus proches des crocs, où l'on connoît l'âge des Chevaux ; on le connoît auſſi aux metoyennes, les dents de devant ſont au nombre de douze, ſix deſſous & ſix deſſus.

De ceci l'on peut juger que les Chevaux ont quarante dents, & les Jumens trente-ſix.

Ayant nommé & fait connoître les parties de la tête qui tombent ſous nos ſens, je n'entreprendrai point de faire la deſcription des parties internes qui nous ſont cachées, comme du cerveau & des nerfs ; ceux qui auront la curioſité de les vouloir apprendre, pourront ſe ſatisfaire dans l'Anatomie du ſieur Ruiny, qui en a traité fort exactement.

L'encolure eſt ce que nous appellons aux autres animaux le col, elle eſt terminée ou bordée par le haut, du crin ou criniere, & par le deſſous du gozier, elle eſt marquée 8. 8. 8.

Le garot, ou gallet, comme diſent quelques-uns, commence à l'endroit où ſe termine la criniere, & joint ou aſſemble les deux épaules par le haut, & ſera marqué 9. 9.

Les épaules ſont au-deſſous du garot & enferment la poitrine : elles

ſe terminent au devant qu'on nomme le poitrail, & deſcendent juſqu'à l'inſertion du bras, & ſont marquées, 10. 10. 10.

La poitrine ou le poitrail eſt au-deſſous du gozier, & au-devant des épaules, marquée 11. 11.

Les reins commencent au garot, & ſont proprement ce que peut couvrir une ſelle raiſonnablement grande, marqués 12. 13.

Les roignons ſont à l'endroit où finit le derriere de la ſelle marqués 13. on nomme cet endroit les roignons, quoique les reins ne ſoient qu'une même choſe dans leur propre ſignification.

Les côtés commencent aux reins, & entourent le coffre ou ventre marqués 14. 14.

Le ventre eſt aſſez connu, il eſt au-deſſous des reins, c'eſt la partie où l'on donne les coups d'éperons.

Les flancs ſont à l'extrémité du ventre, & au défaut des côtes près des cuiſſes marqués 14. 15.

Les hanches commencent à ces deux os qui ſont au haut des flancs près de la croupe, quoiqu'ordinairement on prenne pour les hanches tout le train de derriere.

La croupe eſt environ depuis les roignons juſqu'à la queue, en comprenant tout cet eſpace en rond.

Les jambes de devant ſont compoſées des parties ſuivantes.

L'épaule de laquelle nous avons parlé, nottée 10. 10. 10. elle a quelque reſſemblance à une épaule de mouton, & eſt placée à peu près de même.

Le coude eſt un os au défaut de l'épaule, placé contre l'endroit du ventre où portent les ſangles lorſqu'un Cheval eſt ſellé, marqué 16. Lorſque ce coude eſt trop ſerré contre le corps du Cheval, & qu'on a peine à paſſer la main entre le corps & le coude, c'eſt une difformité qui dénote preſque toujours que le Cheval portera les pieds en dehors, la remarque eſt bonne à faire aux Poulains; & quoique ce ne dût pas être ici l'endroit de la marquer, néanmoins la crainte que j'ai eue que cela ne m'échappât, faute d'avoir occaſion d'en parler, me l'a fait mettre en cet endroit.

Le bras eſt l'endroit où finit l'épaule & commence la jambe, continuant juſqu'au genouil, marqué 17. 17. 18.

A l'endroit où commence le bras, au-dedans près de l'épaule au-devant de la jambe, eſt une veine qu'on nomme l'ars, où l'on ſaigne les Chevaux pour pluſieurs infirmités, marqué 18.

Le genouil eſt au-deſſous du bras, & au plis de la jambe, marqué 19.

Le canon eſt cet eſpace de la jambe, qui eſt entre le genouil

& la seconde jointe près du pied, qu'on nomme boulet, ledit canon est notté 19. 20.

Le boulet est cette jointe ou mouvement dont je viens de parler, notté 20. qui est la derniere jointe, la plus près du pied.

Le paturon est l'espace depuis le boulet jusqu'à la couronne, marqué 21.

La couronne est le lieu qu'occupe le poil qui tombe sur la corne tout autour du pied, marqué 22.

Voilà les noms de toutes les parties de la jambe.

Le pied comprend le sabot, qui est tout ce qu'on voit de la corne, lorsque le Cheval a le pied posé à terre, notté 23. 24. 25.

Les quartiers sont les deux côtés du pied, depuis 23. jusqu'à 24.

Le talon est le derriere, ou la partie posterieure qui a deux côtés, où finissent les quartiers, notté 24.

La pince est le devant du pied, marqué 25.

Il faut lever le pied de terre, pour voir les parties suivantes.

La fourchette qui est placée au milieu du pied, est un endroit plus mol, & plus élevé que le dedans du pied, laquelle aboutit au talon.

La solle est comme une semelle de corne qui est au-dessous du pied; on la connoît facilement en ce que le fer ne doit point porter dessus, & n'y touche aucunement quand il est bien posé.

Le petit pied, est cet os, qui sert de noyau au pied, il est entouré de la corne, fourchette & solle, on ne le voit pas même lorsqu'on a dessolé un Cheval, puisqu'il est tout couvert par-dessus & à côté de chair, qui empêche de voir l'os à nud.

Il reste à nommer les parties des jambes de derriere, les principales desquelles sont les os des hanches, au haut de la croupe 26.

Le grasset nommé autrement le gros muscle, est cet endroit de la cuisse, lequel avance davantage contre le ventre quand le Cheval chemine, marqué 27. cet endroit est très-dangereux pour le coup de pied.

Les cuisses commencent aux grassets,& contiennent tout cet espace jusqu'au plis du jarret, la cuisse contient depuis 27. jusqu'à 28.

Le jarret est le plis de la jambe de derriere, notté 29. 29. 30.

Le jarret comprend la tête qui est la pointe sur le derriere, marqué 30.

Le plis du jarret où vient la solandre, notté 29.

L'esparvin est l'endroit où il vient, marqué 31. & le jardon au même endroit où il vient, marqué 32. vis-à-vis de l'esparvin, lequel est en dedans du jarret, & le jardon au-dehors.

Depuis le jarret jusqu'au boulet, est la jambe, & le reste comme aux jambes de devant, le pâturon, la couronne & le sabot avec ses parties.

Comment les parties d'un Cheval doivent être formées pour être belles.

AYANT simplement donné le nom des parties qui composent le Cheval, il est à propos de les représenter comme elles doivent être formées, pour être parfaitement belles.

La beauté en cet Animal, est presque inséparable de la bonté, de sorte qu'en connoissant le beau, on commencera à connoître le bon, parce que *Omne pulchrum est etiam bonum*; & comme la définition que Ciceron donne de la beauté me semble curieuse, & qu'elle revient fort bien à notre sujet, je la mettrai en cet endroit; *pulchritudo corporis aptâ compositione membrorum, cum coloris quâdam suavitate movet oculos, & delectat hoc ipso, quod inter se omnes partes consentiunt.* Si ce Latin & quelques-autres passages qui sont dans ce Livre semblent étranges à quelqu'un, qu'il se console en ce qu'il ne sera pas moindre connoisseur pour ne les pas entendre.

La tête du Cheval doit être menue, étroite, décharnée, & séche: Tout Cheval qui a la tête grosse, peut facilement par son propre poids peser à la main, & incommoder le bras du Cavalier allant par le pays, outre qu'il ne sçauroit avoir beaucoup d'agrément, & ne peut être noble avec une grosse tête, s'il n'a l'encolure fort longue & relevée, & que la tête ne se place bien, auquel cas il ne laissera pas d'être très-beau; c'est une partie essentielle de la beauté, sans laquelle il ne peut être agréable; car quoiqu'il eût tout le reste du corps bien fait, ayant la tête trop grosse ou quarrée, il seroit défectueux, & moins à priser que s'il avoit quelqu'autre partie qui fût plus mal bâtie; pour les jambes elles sont beaucoup plus néceſſaires pour la bonté que pour la beauté.

Les Chevaux qui ont la tête grosse & chargée de chair sont sujets au mal des yeux: cela ne se doit pas entendre de toutes les grosses têtes, car il peut avoir la tête grosse d'ossemens, & non de chair, qu'il ne sera pas sujet aux maux des yeux. Celles qui sont chargées de chair, sont celles que nous appellons têtes grasses.

Chaque partie de la tête ayant sa beauté particuliere, il faut les déduire par ordre.

Les oreilles doivent être petites, étroites, droites, hardies, & toute l'oreille doit être fine & déliée, c'est-à-dire avoir peu d'épaiſ-

ſeur : elles doivent être bien placées, & pour le connoître, elles doivent avoir peu de diſtance du bas d'une oreille à l'autre, c'eſt-à-dire qu'elles doivent être placées au plus haut de la tête, les pointes des oreilles doivent être encore plus jointes & plus près l'une de l'autre, & lorſque le Cheval les porte en avant autant qu'il en eſt capable, & que s'il galoppe, ou va le pas, il a toujours les deux pointes des oreilles avancées, c'eſt ce qu'on appelle avoir l'oreille hardie : quand le Cheval chemine il doit les tenir fermes, & s'il marquoit chaque pas par un mouvement d'oreille de haut en bas, il auroit cela de commun avec les cochons ; ceux qui ont l'oreille baſſe, ne l'ont pas placée au haut de la tête, mais elles font leur ſortie plus bas, & ordinairement ils l'ont trop large & pendante, & ſont dits oreillards, ils ſont preſque tous bons : ſur cette ſeule marque je ne voudrois pas acheter un Cheval, puiſque c'eſt un défaut qui ne le rend pas meilleur.

Pline a fait une aſſez bonne remarque ſur les oreilles d'un Cheval, car il dit que par un mouvement de ſes oreilles, on peut juger de ſon intention & de ſon courage, de même qu'on le connoît par le mouvement de la queue d'un chien. La remarque eſt bonne & très-véritable : Et particulierement aux Chevaux malins & coleres, on connoît ſouvent par le mouvement des oreilles s'ils ont deſſein de ſe porter dans quelque action de déſeſpoir, lorſqu'on leur demande ce qu'ils ne ſont pas capables d'exécuter, ou qu'on les contraint d'obéir avec trop de violence, & à force de les battre & tourmenter.

Le front doit être médiocrement large, quelques-uns le veulent avancé, & croyent qu'un Cheval en a plus de fierté, cette partie le faiſant reſſembler aux beliers. J'eſtime que le front égal eſt plus beau ; les Chevaux qu'on appelle camus, ont le front un peu plus bas & enfoncé environ depuis les yeux en bas, où porte la muſerolle de la bride, & ces ſortes de Chevaux ſont ordinairement travailleurs, mais aſſez fiers & malins.

Le devant de la tête, c'eſt-à-dire le front, doit être étroit, tout au contraire des Hommes ; s'ils étoient larges ce ſeroit une difformité.

Le Cheval doit avoir une épie ou molette au front ; s'il y en a une couple près l'une de l'autre, ou qui ſe touchent, ce ſera une bonne marque ; l'épie eſt une eſpece de friſure naturelle, ou bien un retour de poil, qui ſe forme comme le centre où commencent les autres poils.

Il y a des perſonnes dans l'erreur de croire que lorſque l'épie eſt plus baſſe que les yeux, c'eſt une marque de foibleſſe de vûe, ou du

du contraire ſi elle eſt plus haute, mais l'expérience vous fera connoître l'incertitude de cette remarque.

Si le Cheval n'eſt ni gris, ni blanc, ni approchant de ces poils, il doit avoir une étoile au front qu'on appelle communément une pelote, c'eſt preſque un défaut, & pour la beauté & pour la bonté quand il ne l'a point, comme nous dirons en ſon lieu.

Les ſalieres doivent être élevées, ſi elles ſont enfoncées & creuſes, elles ſont difformes; plus elles ſont enfoncées, plus elles font paroître un Cheval vieux; néanmoins les Chevaux engendrés de vieux étalons, ont ce défaut dans leur plus grande jeuneſſe, les uns plus, les autres moins.

Les yeux clairs, vifs, pleins de feu, & médiocrement gros, ſont les plus eſtimés: les plus gros ne ſont pas les meilleurs, ils doivent être à fleur & non hors de la tête, & avoir la prunelle grande.

De plus l'œil doit être réſolu, effronté & fier; un Cheval pour être beau, doit regarder fixement & ſuperbement ce qui ſe préſente à lui, ſans en détourner la vûe, l'effronterie ſied admirablement bien au Cheval; dans l'œil ſe découvre ſon inclination, ſa colere, ſa malice, ſa ſanté & ſa maladie, *profectò in oculis habitat animus.*

Les petits yeux enfoncés ſont difformes, on les appelle des yeux de cochon, ils ſont quelquefois bons, mais il y faut prendre garde de près.

Quand les yeux ſont enfoncés, ou que les ſourcils ſont trop élevés & comme enflés, c'eſt une marque de Cheval malin & vicieux, ces ſortes de Chevaux ont la rencontre triſte, mais ils ſont ordinairement de grande fatigue.

L'œil eſt la partie la plus délicate du Cheval, la derniere formée dans la matrice, & la premiere qui meurt.

L'os de la ganaſſe depuis le haut juſqu'au bas, doit être petit, & maigre: l'entre-deux des os de la ganaſſe doit être ouvert, bien vuidé & creux, depuis le gozier juſqu'au menton ou barbe, afin que le Cheval puiſſe bien placer ſa tête; ſi la ganaſſe eſt trop quarrée, c'eſt-à-dire, ſi elle a trop de diſtance depuis l'œil juſqu'à l'endroit qui touche l'encolure, elle eſt difforme, & empêche le Cheval de ſe loger la tête; ſi la ganaſſe eſt quarrée, & de plus ſerrée, lorſqu'on tirera la bride pour ramener le Cheval en ſa belle poſture, l'os rencontrant le col, l'empêchera de bien placer ſa tête; mais comme ce n'eſt pas ici l'endroit de parler des incommodités qu'on reçoit d'un Cheval qui a la ganaſſe trop ſerrée, je n'en dirai pas davantage.

Depuis l'endroit où porte la muſerolle de la bride, qui eſt un peu

plus bas que le lieu où la ganaſſe s'étreſſit, tout le nez du Cheval doit être peu charnu, par conſéquent le plus menu qu'il ſe pourra; & pour pouvoir faire entendre comme cette partie doit être menue, on dit qu'un Cheval boiroit dans un verre.

Ce qui contribuera beaucoup à rendre cette partie belle aux Poulains, ſera de les faire énerver, cela deſſéche merveilleuſement le bas de la tête, & empêche de groſſir l'encolure, à ce qu'on dit.

Il faut de plus que la tête pour être belle, ſoit courte; les têtes trop longues ſont difformes, on les nomme des têtes de vieille: ce qui contribue le plus à la belle tête, eſt lorſqu'elle eſt bien placée, ſans cela la belle paroît difforme, & la défectueuſe ſe ſouffre quand elle eſt bien placée. Un Cheval a la tête bien placée lorſqu'il l'a placée haut, & la ramene en ſa ſituation naturelle, qui doit être en ſorte que le devant de la tête, c'eſt-à-dire, le front & le nez, tombent à plomb, & que ſi l'on pendoit un plomb au bout d'un fil, il rasât & ſuivît tout le devant de la tête.

Les nazeaux doivent être bien fendus & ouverts, où l'on voye le vermeil qui eſt au-dedans lorſqu'ils s'ébrouent; les nazeaux ainſi ouverts ne contribuent pas peu à la facilité que doit avoir un Cheval pour reſpirer.

C'eſt pour cette raiſon que les Eſpagnols & beaucoup d'autres fendent les nazeaux à leurs Chevaux pour leur augmenter la facilité de ſouffler dans les courſes violentes, ce qui les fait juger pour pouſſifs quand ils ſont en France; mais ils ne ſont jugés tels que par ceux qui ne ſont jamais ſortis de leur village, quand même ils ſeroient nés dans Paris. Les nazeaux fendus apportent une autre utilité que de donner la facilité de reſpirer aux Chevaux; car ils empêchent les Chevaux de hannir, ce qui eſt très-commode à ceux qui vont en parti: car le hanniſſement de leurs Chevaux ne les découvre pas, c'eſt pour cela qu'on leur fend les nazeaux, car rarement ils hanniſſent après cela.

En Allemagne & dans le Nord, preſque tous les Chevaux courtaux ont les nazeaux fendus, quoiqu'ils ayent l'haleine bonne. En France au contraire on ne fend les nazeaux qu'aux miſérables Chevaux outrés de pouſſe.

La bouche doit être médiocrement fendue, lorſqu'elle l'eſt trop, il eſt mal-aiſé de bien brider un Cheval qu'il ne boive la bride. Si le Cheval a la bouche petite ou trop peu fendue, difficilement le mords ſe pourra loger, ſans qu'il faſſe froncer la lévre, ou qu'il ne porte ſur les crocs; la bouche médiocre eſt une qualité plus néceſſaire à la bonté qu'à la beauté du Cheval, ainſi des autres parties

qui ne se voyent que lorsqu'on ouvre la bouche du Cheval ; néanmoins puisqu'elles sont si essentielles à la bonté, & qu'elles servent comme de timon au vaisseau pour le conduire bien ou mal, sans m'attacher si séverement à mettre chaque chose en sa place, je continuerai cette matiere qui sera une connoissance déja acquise pour emboucher les Chevaux.

La langue doit être menue, autrement on a de la peine à empêcher qu'elle ne soit pressée par l'embouchure qui la fait déborder sur les barres & les couvrir, ce qui rend l'appui sourd, empêchant l'effet du mords, duquel la liberté n'est jamais capable de contenir ces grosses langues, nonobstant que le canal soit ample. Les Chevaux qui ont la langue très-grosse, n'ont rarement & presque jamais la bouche bonne, car ordinairement ils ont les barres basses.

Il faut que le Cheval ait les barres tranchantes & décharnées: toute la sujetion que le Cheval souffre par la bride, vient des barres, si elles n'ont ces qualités, elles seront peu ou point sensibles; ainsi un Cheval n'aura jamais bonne bouche, si la barre est basse, ronde & peu sensible, le mords n'aura aucun effet, & il sera égal de tenir le Cheval, ou par la queue, ou par la bride.

Le canal doit être assez large pour contenir la langue, sans qu'elle soit pressée par une embouchure, laquelle aura une liberté médiocre.

Le palais doit être décharné, s'il est gras, c'est-à-dire, plein & plus haut, ou tout au moins égal aux dents, la moindre hauteur qu'ait la liberté de la langue, le choquera, & si cet endroit se trouve sensible & chatouilleux, le Cheval pour fuir la douleur qu'il reçoit de la liberté qui le choque & le blesse en cet endroit, battra à la main, ou portera la tête si basse, qu'outre la difformité, il incommodera la main du Cavalier.

Les levres menues contribuent à la bonté de la bouche, au contraire si elles sont grosses.

La barbe ne doit être ni platte, ni relevée, haute ou pointuë, si elle a un de ces défauts, elle est mal faite, & on ne peut faire porter la gourmette en son lieu & place: La barbe ne doit avoir guéres de chair, mais seulement la peau & les os, sans cicatrices, duretés, ni callus: toutes ces circonstances font la bouche bonne; que si une des susdites parties alloit dans l'excès, la bouche seroit mauvaise, pour être trop bonne; par exemple, si les barres étoient si sensibles & si tranchantes, qu'elles ne pussent souffrir aucun appui, & que le Cheval ne pût souffrir qu'on lui fît sentir la bri-

CHAP. II.

de pour le tenir en ſujetion, ce ſeroit un grand défaut : les autres parties particulierement la barbe, ne ſont guéres dans cet excès de ſenſibilité, quoique Monſieur le Duc de Neufcaſtel aſſure que dans la barbe eſt le principal ſentiment de la bouche du Cheval.

Les qualités generales qui font une bonne bouche, ſont d'avoir l'appui égal, ferme & leger, l'arrêt aiſé & ferme, de n'avoir ni callus, bleſſures, ni meurtriſſures, d'avoir la bouche fraîche & pleine d'écume; cette écume dénote le bon temperamment du Cheval, qui ayant la bouche humectée, ne ſe l'échauffe pas ſi-tôt, & le Cheval témoigne qu'il aime l'embouchure, qui le fait écumer, & lui donne du plaiſir.

Voilà ce qui eſt de plus conſiderable & de plus néceſſaire pour connoître la beauté de la tête du Cheval. Je ne m'arrêterai pas à dire le nombre des os qui la compoſent, ni à décrire leurs noms, cela étant abſolument inutile à un Gentilhomme, & même à un Maréchal.

L'encolure doit être déchargée de chair pour être bien faite, elle doit en ſortant du garot monter droit en haut, & aller en diminuant juſqu'à la tête, prenant à peu près le tour que prend un col de cigne; il faut qu'elle ſoit longue, relevée, maigre & tranchante près de la criniere, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut point qu'elle ait de chair près de la naiſſance des crins, & que toute l'encolure conſiderée enſemble, ne ſoit ni trop molle, ni trop tournée, parce que tous les deux donneroient occaſion au Cheval de s'armer.

Les Barbes & les Chevaux d'Eſpagne qui ont l'encolure épaiſſe & un peu charnue, en ſont meilleurs, ils ont la bouche plus aſſurée, l'appui meilleur, & ne ſont pas ſi ſujets à battre à la main. Pour moi, j'eſtime bien plus un Cheval d'Eſpagne avec un peu d'encolure, que s'il l'avoit ſi éfilée, outre qu'ils ne ſe chargent pas de chair en vieilliſſant, au contraire l'encolure d'un Cheval d'Eſpagne diminue de ſa groſſeur à meſure qu'il prend de l'âge.

Pour les Jumens, c'eſt une bonne qualité d'avoir l'encolure un peu épaiſſe & charnue; car elles l'ont preſque toujours trop éfilée; & pour louer une Jument qui a un peu d'encolure, on dit qu'elle a le col fait comme un Cheval, ce qui eſt une perfection; car elles ont preſque toutes ce défaut d'avoir l'encolure trop fine ou trop mince.

Les encolures renverſées, ſont celles dont la chair qui devroit être au haut, qui fait cette rondeur ou ce grand arc de la criniere, ſe trouve au-deſſous près du gozier, ce qui rend l'encolure difforme,

& fait porter plutôt la branche contre le poitrail.

On les nomme encolures de cerf, par la ressemblance qu'elles ont à celles des cerfs.

Il y a d'autres encolures qui sont panchantes, qu'on nomme encolures renversées fort improprement, quoique le haut de l'encolure panche & qu'elle se renverse, ce n'est pas de celles-là qu'on parle lorsqu'on dit une encolure renversée, celles-ci sont panchantes pour y avoir trop de chair près de la criniere qui tombe d'un côté & les autres pour en avoir trop au-dessous.

Pour connoître si l'encolure est bien faite, il lui faut ramener la tête avec la bride, & le situer en la plus belle posture dont il est capable; pour avoir l'encolure bien faite, il faut que le dessous d'icelle ne tombe pas à plomb, celles qui tombent par dessous & au long du gozier à plomb, sont fausses, & celles desquelles le haut de la ganasse est près du gozier plus en arriere que le bas du même gozier près du poitrail, sont ces encolures renversées dont j'ai parlé; la bien faite doit descendre depuis la ganasse jusqu'au poitrail au long du gozier en forme de talus, c'est-à-dire, que le haut près de la ganasse, soit plus avancé que le bas: c'est ce que j'ai entendu en disant qu'elle vienne en talus, & non descendre toute droite & à plomb.

Le crin doit être délié, long, peu épais; s'il est frisé, il sera plus beau; les grosses & larges crinieres chargent l'encolure, & la font pancher par fois, outre qu'elles déplaisent, & sont une veritable retraite de crasse & d'ordure, à moins d'un soin extrême: ces larges crinieres engendrent la galle aux Chevaux mal pansés.

La belle encolure est encore plus nécessaire pour la beauté du Cheval que la petite tête; car si un Cheval a l'encolure fort longue, bien tournée & très-relevée, sans doute quoiqu'il ait la tête un peu grosse, s'il se ramene bien, il ne laissera pas de paroître beau, particulierement s'il a la croupe large, sur-tout étant sous l'Homme.

Jean Tacquet qui a écrit du Haras, & de la connoissance des Chevaux assez bien pour son tems, veut que l'encolure soit ronde & charnue depuis la ganasse jusqu'aux épaules, afin, dit-il, que le Cheval n'ait pas le défaut des Chevaux Turcs, qui trop facilement plient le col, mais l'ayant roide & nullement fléxible, il en tourne plus facilement, à ce qu'il dit: ce raisonnement étoit bon il y a deux cens ans, que ce Cavalier vivoit; mais à présent, nous tenons pour un défaut considérable lorsque le Cheval a le col extrêmement roide, & qu'il ne le peut plier qu'avec difficulté. Je renvoye ce Jean Tacquet

au Duc de Neufcaftel, qui lui fera voir que l'un des plus grands défauts qu'un Cheval puiffe avoir, c'eft d'avoir le col rond, roide & trop tendu.

Les Chevaux qui ont une belle encolure, quoiqu'ils ayent la ganaffe quarrée, s'ils fe ramenent bien, & que le devant de la tête foit étroit, paroîtront très-beaux; & quoiqu'un Cheval ait la tête belle, fi l'encolure eft difforme, il ne paffera jamais pour beau.

L'encolure outre l'agrément & la beauté qu'elle donne au Cheval, contribuë aux bonnes qualités qu'il doit avoir, en ce qu'elle le rend leger, ou péfant à la main, felon qu'elle eft bien ou mal faite; ce n'eft pourtant pas l'encolure feule qui rendra un Cheval leger, ou péfant à la main, ce feront les jambes, les pieds & les reins bons ou méchans, mais l'encolure y a la principale part.

Au bas de l'encolure, c'eft-à-dire, de la criniere à l'extrémité, eft le garot qui doit être élevé & affez long, ce qui eft une marque de force & de bon Cheval; de plus ce garot élevé tient la felle en fa place, & l'empêche de venir fur les épaules & fur le col, ce qui ruine d'abord un Cheval; & fi on le veut empêcher, la croupiere ne manquera jamais de le bleffer.

Ce garot élevé ne doit pas être charnu, car il feroit bien plus fujet à fe bleffer, & étant bleffé, très-difficile à guérir; que s'il n'a que la peau fur les os fans chair, il fera comme le doit avoir un beau & bon Cheval.

La poitrine large & ouverte aux Chevaux de légere taille, eft toujours eftimée; mais aux Rouffins & gros Chevaux de Frize, elle eft prefque toujours trop large, ce qui les rend péfans; ce n'eft pas que pour les Chevaux deftinés au tirage, les épaules groffes ne foient très-bonnes; car ils ont plus de facilité à tirer, & les harnois les bleffent moins; mais en échange ils font beaucoup plus péfans. Ayant par ce moyen les qualités d'un parfait Cheval de charette, lequel plus il eft attaché à terre, meilleur il eft; & s'il a de la gueule il fera admirable: tous les Chevaux qui ont méchante bouche tirent bien la charette, mais non le caroffe, où il les faut légers, & qu'ils ayent la bouche bonne.

Les épaules doivent être médiocres, plattes & déchargées de chair, la jointe qui eft au poitrail petite, & toute l'épaule fort mouvante: un Cheval qui eft chargé d'épaules ne peut être agréable à la main, il fe laffera plutôt qu'un autre, il chopera à tous momens. Si elles ne font bien mouvantes, & qu'elles foient engourdies (ce qu'on appelle des épaules chevillées,) le Cheval n'aura jamais de fouplesse, ni de gentilleffe, fur-tout, s'il eft chargé d'épaules, les

jambes en seront plutôt usées, si avec ce défaut il a encore l'encolure grosse, parce que le poids de l'un & de l'autre usera bien-tôt les jambes qui supportent tout ce fardeau continuellement dans l'écurie, comme en voyage.

Les épaules sont une des parties les plus considérables que le Cheval ait; ainsi en achetant un Cheval, il faut y faire grande attention, & ne prendre pas pour une louange ce qu'on dit d'un Cheval qu'il est large par tout: c'est une louange pour la croupe; mais s'il est trop large d'épaules, c'est un très-grand défaut.

Outre les moyens que je donnerai pour reconnoître un Cheval chargé d'épaules, il faut remarquer celui-ci: Le Cheval qui a trop de distance d'un bras à l'autre tout au haut contre les épaules, & qu'il y a plus d'un demi-pied, si c'est un Cheval de selle de taille ordinaire, c'est trop, & assurément ce Cheval sera chargé d'épaules. Il peut aussi y avoir trop peu de distance, & le Cheval seroit serré d'épaules, ce qui est un notable défaut; il faut qu'un Cheval de taille ordinaire ait environ un petit demi-pied, ou cinq pouces de distance d'un bras à l'autre, & que le Cheval étant planté sur les jambes, il y ait moins de distance d'un pied à l'autre, qu'il n'y a au haut près des épaules.

Ceux qui cherchent les Chevaux les plus ouverts du devant, (qui est d'avoir beaucoup de distance d'un bras à l'autre près des épaules) se trompent bien fort, ils ont presque toujours trop d'épaules; ce n'est pas que je conseille d'en prendre de trop serrés, car ils culbuttent, & tombent facilement dans les courses & même au pas, outre que la vûë en est choquée, & rend un Cheval difforme, & presque tous se croisent en marchant & s'entretaillent; nous parlerons beaucoup de la connoissance des épaules, en parlant de ce qu'il faut observer quand on achete un Cheval.

Un Cheval doit avoir les reins doubles, qui est lorsqu'il les a un peu plus élevés aux deux côtés de l'épine du dos, & passant la main tout au long d'icelles, on la trouve large, bien fournie & double par le canal qui s'y fait; que le dos soit ferme, point ensellé depuis le garot jusqu'aux hanches, mais égal, & bâti approchant de la forme des reins de certains Mulets.

Les Chevaux qui ont des reins bas sont legers, & ont l'encolure haute, mais c'est un défaut, on les nomme ensellés; outre qu'ils n'ont jamais grande force, ils sont difficiles à bien seller, pour que la selle ne les blesse pas; & de plus, ils ont ordinairement le flanc avallé, ce qui les rend assez difformes.

Le tour des côtes amples & rondes, qui doivent prendre leur rondeur

d'abord à l'épine du dos, afin que les parties qu'elles contiennent qui est le poulmon & autres, ayent plus d'espace pour se loger, & que les Chevaux ayent plus de boyaux & meilleur flanc.

Il faut que le ventre soit médiocre aux Chevaux de legere taille, mais à ceux de carosse le plus grand est le meilleur, pourvû qu'il ne soit pas entierement avallé, comme celui d'une Cavalle pleine, ou d'une Vache, mais qu'il soit épais, & comme enfermé dans les côtes, & qu'il s'étende aux côtés plutôt qu'en bas.

Les flancs doivent être pleins, & au haut desquels il y a naturellement une épie ou mollette de chaque côté, plus lesdites épies s'approchent l'une de l'autre par le haut des hanches, c'est d'autant mieux, & la marque sera meilleure si elles se voyent l'une l'autre.

De la derniere côte jusqu'à l'os de la hanche, qui est proprement le flanc, il y doit avoir fort peu de distance, les Chevaux qui en ont le moins, sont ceux qui s'efflanquent peu ou point dans le travail, & au contraire.

La croupe doit être large & ronde, les hanches tournées ensorte que les deux os ne se puissent voir par le haut; plus lesdits os sont éloignés l'un de l'autre, meilleure en est la marque, & la croupe en est plus large & plus belle; mais c'est un défaut que ces deux os se voyent; lorsque cela est, le Cheval est dit cornu par ceux qui ne sont pas fort entendus; car pour moi je n'ai jamais trouvé de Chevaux cornus, parce que j'ai engraissé tous ceux qu'on disoit l'être; & lorsqu'ils ont été gras, ils n'ont plus été cornus; veritablement il y en a que j'ai eu plus de peine à engraisser que d'autres, parce qu'ils avoient les os des hanches plus haut élevés que les autres Chevaux, & même qui se voyoient, mais finalement je les ai fort bien engraissés, & ils n'ont plus été cornus.

La croupe ne doit pas être avalée ni coupée, mais elle doit accompagner sa rondeur jusqu'au haut de la queue, & être séparée en deux par un canal au long d'icelle, où touche la croupiere.

Il faut que la queue soit ferme, forte, & sans mouvement, garnie de poil, le tronçon doit être gros & ferme, qu'elle soit placée haute, ceux qui l'ont trop basse rarement ont les reins bons, & n'ont jamais la croupe belle: il y a des Chevaux qui l'ont trop haute, ce qui leur rend la croupe pointuë, & en forme de prune, ce qui est difforme. Les Chevaux qui ont peu de poil à la queue, sont appellés queue de rat, ils passent pour bons; cette marque seule ne suffit pas pour acheter un Cheval, pour la bonté il en faut bien

d'autres ; après avoir suivi tout le corps du Cheval, il faut venir aux jambes de devant.

Les jambes de devant ont differentes parties, chacune a sa beauté; le bras doit être large & nerveux, & le muscle qui est au dessous des ars, marqué 17. hors de la jambe, est gros, nerveux & charnu d'autant mieux. Quoique le canon soit menu, si le bras est fort, & que ce muscle soit fort gros, il suppléera en quelque maniere au défaut du canon.

Une autre observation pour le bras, est qu'il faut qu'il soit long, les Chevaux se lassent moins ; car comme la plus grande force de la jambe est au bras, & la foiblesse est au canon & au reste, il est à présumer que la partie la plus foible étant la plus courte, il sera plus en état de résister au travail, mais il n'aura pas un si beau mouvement, c'est-à-dire un si beau plis de jambe au galop & au pas; ce grand mouvement est ce qui fait lasser plutôt les Chevaux qu'on destine à courir ou à marcher le pas, mais c'est ce qui les fait estimer pour le Manege.

Pour les Chevaux de Manege tout au contraire, le bras le plus court est le meilleur, puisqu'une des plus belles parties du Cheval est d'avoir un beau mouvement en cheminant ; plus le bras est court, plus il a de mouvement, qui est une chose fort à remarquer, quand on achete des Poulains, ou des Barbes au débarquer, lesquels on destine au Manege, puisque tout Cheval qui n'a pas ce beau mouvement, ne peut jamais avoir de brillant, ni donner dans la vûe.

Il faut un grand art, joint à une patience extrême pour leur former un air, la plupart n'en ayant point du tout de naturel : les Chevaux sans mouvement, quoique dressés, sont très-difficiles à tenir en école, c'est-à-dire bien manians.

La jambe du Cheval la plus large & la plus plate est la meilleure, on le connoîtra lorsque le nerf est fort détaché & éloigné de l'os, qu'il n'y a aucune humeur entre ledit nerf & l'os qui fasse paroître la jambe ronde : les Chevaux qui ont le nerf de la jambe petit, l'ont presque toujours près de l'os, & sont sujets à s'arrondir la jambe ; on appelle ces jambes-là des jambes de bœuf, par la ressemblance qu'elles ont à celles du bœuf.

Le genouil doit être plat & large, & sans aucune grosseur ni rondeur au-dessus, le canon plat, court & large, & où l'on voye la séparation du gros os & du nerf ; & près du boulet on doit voir le petit os qui est entre les deux, mais cela se voit rarement, hors aux Chevaux de legere taille, comme Barbes & Chevaux d'Espagne;

CHAP. II.

le gros nerf de la jambe doit être gros & ferme sans être dur. C'est une des parties les plus considerables d'un Cheval que le nerf de la jambe, les gros sans être enflés sont les meilleurs ; toutes les jambes qui ont le nerf menu seront bien-tôt ruinées ; le Cheval bronchera facilement, & par le moindre travail les jambes paroîtront rondes ; ce qui est contre la beauté, encore plus contre la bonté.

Le boulet gros, pour sa taille, plat, & large sans enflure, couronne, ni grosseur, ayant un toupet de poil au derriere qu'on appelle le fanon.

Le pâturon court, sur-tout au Chevaux de legere taille ; les pâturons trop longs sont foibles ; on les appelle longs-jointés, & ne résistent pas au travail ; les trop courts aux Chevaux épais font qu'ils sont bien buttés, s'ils ont avec cela le talon fort haut ; les Chevaux Normands sont fort sujets à se bouleter, car ils sont presque tous trop courts-jointés.

Il y des Barbes & des Chevaux échappés qui sont excessivement longs-jointés, de sorte qu'en cheminant ils portent le boulet presque jusqu'à terre, qui est une grande marque de foiblesse, en cette partie tout au moins, si elle n'est point universelle.

Ce défaut des Chevaux longs-jointés est contre la beauté, mais plus essentiel contre la bonté. Il provient presque toujours de l'Estalon qui a ce défaut, ainsi il ne faut jamais choisir d'étalon de legere taille long-jointé.

La couronne ne doit pas être plus haute que le sabot, ni faire comme un rebord élevé tout au tour ; ce seroit une marque ou que le pied seroit desséché, ou que la couronne seroit pleine d'humeurs ; ce qui engendre les peignes & autres maux qui viennent en cet endroit.

Le sabot doit avoir la corne luisante, haute & unie, la blanche est ordinairement cassante : elle doit être de la couleur de celle d'un bouc pour être excellente, & tout le sabot doit avoir une figure comme ronde, un peu plus large en bas qu'en haut.

Il faut suivre les parties du pied l'une après l'autre.

Le talon haut & large, & l'un des quartiers du talon ne doit pas être plus élevé que l'autre, c'est-à-dire qu'il ne monte pas plus haut dans le pâturon.

La fourchette bien nourrie quoique menue, elle l'est trop aux Chevaux encastelés, car elle est trop desséchée ; c'est un défaut de l'avoir trop petite, comme c'en est un de l'avoir trop grosse aux Chevaux qui ont le talon bas.

La ſolle forte & épaiſſe, & tout le pied creux.

Il faut de plus, qu'un Cheval ſe plante bien ſur ſes membres, ce qui fait partie de ſa beauté, & lorſqu'il eſt arrêté en une place, qu'il y ait plus de diſtance de l'un à l'autre des bras au haut qu'aux deux pieds, c'eſt-à-dire que les deux jambes ſe doivent élargir plus en haut qu'en bas; de cette ſorte le Cheval en eſt plus aſſuré ſur ſes membres, & beaucoup plus beau.

Ayant vû les jambes de devant, paſſons à celles de derriere, nous avons déja parlé de la beauté de la croupe, reſte à examiner les autres parties du train de derriere.

Les cuiſſes doivent être longues & charnues, & tout le muſcle qui eſt au dehors de la cuiſſe, gros, épais & charnu. C'eſt un défaut eſſentiel contre la beauté des Chevaux, lorſque les cuiſſes ne ſont pas bien fournies de chair, & quoique la croupe ſoit admirablement belle, ſi les cuiſſes manquent de chair & ſont ſéchés, un Cheval paroîtra ſerré de derriere; on dit qu'il n'eſt pas bien gigotté, on le connoît lorſqu'on voit une croupe large, mais en deſcendant en bas les cuiſſes n'accompagnent pas, & manquant de chair font paroître le derriere mal formé; c'eſt preſque toujours une marque de foibleſſe au train de derriere. Les Chevaux qui harpent ſont fort ſujets à ce défaut, lequel me ſemble conſiderable.

Les jarrêts grands & amples, étendus, point pliés, ſecs, larges, décharnés, nerveux & ſouples: Toutes leſquelles qualités ſont autant pour faire de bons jarrets, que pour les avoir beaux.

La jambe de derriere ſera large & plate, qui deſcendra à plomb du jarret au boulet; les jambes de derriere qui ne tombent pas à plomb, lorſque le Cheval eſt arrêté dans ſa ſituation naturelle, dénotent qu'il y a foibleſſe dans les reins ou dans les jarrets; & le reſte doit être conſideré comme aux jambes de devant; aux unes & aux autres le moins de poil qu'il y peut avoir, eſt le meilleur, hors aux Chevaux de legere taille auſquels un toupet de poil au derriere du boulet ſied très-bien; on appelle ce toupet le fanon.

Un Cheval qui a les pieds de devant bons, ceux de derriere le ſont toujours, hors d'accident; c'eſt pourquoi on ne les regarde que ſuperficiellement & en paſſant.

Communément les pieds de derriere des Chevaux ſont bons, quoique ceux de devant ſoient foibles, les ſoyes ou pieds de bœuf, ſont preſque le ſeul défaut qu'on y remarque hors des peignes à la couronne, des fics au dedans des pieds & d'avoir la corne caſſante.

Il nous reſte un défaut à conſiderer aſſez viſible, lorſque les Che-

CHAP. II.

vaux sont trop élevés sur les jambes, c'est-à-dire qu'ils ont les jambes plus hautes qu'ils ne les doivent avoir pour leur taille ; leur beauté en est diminuée, & ils sont moins capables de bon service.

Les Anciens y ont déterminé une mesure, quoiqu'à mon sens il ne faut point d'autre mesure que celle qui se juge à l'œil, puisque toute personne qui aura un peu d'habitude à voir les Chevaux, jugera facilement s'il est haut monté : afin de satisfaire les curieux sur ce point, on peut prendre une ficelle & mesurer depuis le garot jusqu'au coude, il y doit avoir la même distance depuis le coude jusqu'au bas du talon, s'il y en a davantage, le Cheval aura les jambes trop longues. Bien des gens mesurent les Poulains à l'âge d'un an, prenant la distance qu'il y a du talon au coude, & disent qu'ils croisent du corps jusqu'à ce qu'ils soient autant élevés au-dessus du coude comme il y a de distance du coude au talon ; parce qu'à un an les Poulains ont crû en hauteur de jambes ce qu'ils croîtront jamais ; c'est ce que je n'ai pas trouvé toujours véritable, quoiqu'il le soit à quelques-uns.

Remarques curieuses sur les Chevaux représentés en Relief, ou en platte peinture.

CHAP. III.

AVANT de commencer un autre Chapitre où je traiterai de la connoissance des Chevaux & des moyens qu'il faut tenir pour devenir ce qu'on appelle connoisseur, je donnerai quelques avis qui pourront satisfaire les Lecteurs qui aime les Chevaux, car ils jugeront mieux d'un Cheval peint ou représenté en ronde bosse, c'est-à-dire en sculpture, qu'ils ne feroient s'ils n'avoient pas les lumieres que je leur donnerai.

Celui qui n'aura aucune connoissance du dessein, & qui n'aura pas le goût de ces sortes de curiosités, peut obmettre la lecture de ce Chapitre III. & passer au suivant qui est le IV.

Premierement c'est une chose certaine que tous les bons Peintres & les Sculpteurs celébres n'ont rien tant à cœur que d'imiter l'Antique ; ils sont tous fort persuadés qu'on ne leur peut faire connoître qu'ils ayent manqué, s'ils alleguent qu'on voit le défaut duquel on les reprend dans quelque piece antique de ces excellens Maîtres si celebres : Par exemple, dans le Cheval de l'Empereur Marc-Aurele, & autres qui sont à Rome & ailleurs. J'avoue avec eux que ceux qui ne suivent pas l'antique n'ont pas le bon goût, particulierement pour ce qui regarde le corps humain ; mais en matiere de Chevaux, quoique les Anciens ayent observé les proportions

en beaucoup de parties, ils ont manqué en quelques-unes: Et pour en donner quelques idées, je parlerai de l'attitude ou de la situation, ce qui est proprement la posture en laquelle ils ont placé les Chevaux qu'ils ont représentés; & je dis que la plûpart des attitudes qu'ils ont donné aux Chevaux ne doivent pas être imitées au tems où nous sommes. Les Chevaux des anciens n'avoient aucune école, & même très-peu d'obéissance, ils étoient plus étrangement bridés que les Cravattes, & les Turcs ne le sont en leur pays, & toutes les actions qu'ils faisoient sous l'Homme, approchoient des mouvemens de rage & de furie, parce que le Cavalier ne sçavoit ce qu'il demandoit à son Cheval, qui plein de fougue & de désespoir, faisoit des actions plus capables de faire remarquer son emportement qu'aucune marque d'obéissance & de sujetion aux volontés du Cavalier: les brides mal ordonnées capables de désesperer un Cheval, pouvoient beaucoup y contribuer, les Cavaliers n'étant pas Hommes de Cheval; leurs Chevaux sans selles, seulement couverts d'une housse les incommodoient, ensorte qu'ils ne pouvoient se tenir dessus, & se tenant des éperons ils faisoient faire à de très-braves Chevaux des actions qui nous paroîtroient présentement si étranges & si extravagantes, qu'on ne pourroit souffrir long-tems la vûe de pareils désordres, & si fort contre toutes les regles de l'art.

Les Peintres & les Sculpteurs modernes s'attachent à imiter ces méchantes & épouvantables postures, parce que les Anciens les ont représentées; ils étoient pardonnables, car ils n'en voyoient point de meilleurs, ni qui fissent paroître leurs Chevaux plus vifs & plus pleins de cœur; mais présentement que l'art de monter à Cheval s'est si fort perfectionné, & qu'on a trouvé les moyens faciles de réduire & de maintenir les Chevaux dans une entiere & parfaite obéissance, & à n'avoir d'autre volonté que celle du Maître qui les monte: on a vû & on connoît de plus en plus que les actions d'obéissance dont le Cheval est recherché, lui font faire des postures & beaucoup plus belles & infiniment plus agréables à la vûe, & on trouve dans ses actions tant de grace & de beauté, que tout ce qu'ils font au contraire, déplaît, & ne se peut souffrir. De plus, comme l'art d'emboucher les Chevaux s'est tout à fait perfectionné, les brides dont on se sert aujourd'hui outre qu'elles placent la tête du Cheval, & logent l'encolure dans la plus belle posture dont le Cheval est capable, sans faire ouvrir la bouche comme les mords des Anciens, qui déchiroient les barres & ne servoient qu'à leur faire faire les forces, & ouvrir une gueule épouvantable: car du moment qu'un Cheval ouvre la bouche, l'action en est si déplaisante, & cho-

que si fort, qu'on dit qu'il ouvre la gueule par dérision & par moquerie ; Etpourtant tous les Chevaux peints ou en sculpture des Anciens, l'ouvrent d'une si étrange maniere, que c'est la chose du monde la plus horrible & la plus choquante, & enfin la plus méchante qu'un Cheval puisse faire sous l'Homme.

Tout cela supposé, je demande à tout Homme de bon sens, si l'on doit imiter les Anciens en ce qu'ils ont fait de mal ? S'ils n'ont peint que des Chevaux dans des postures de rage & de désespoir, ils n'ont pû faire autrement, ils n'en voyoient point d'autres, mais présentement de représenter sous un Roi, un grand Prince, ou un Géneral d'Armée, un Cheval dans ces actions de furie & d'emportement, ce seroit faire croire aux Spectateurs que celui qui est à Cheval, ou ne le peut faire obéir, ou n'a pas eu un Cheval obéïssant, ce qui seroit ridicule à penser au tems où nous sommes, puisque les personnes de cette condition ne montent que sur des Chevaux parfaitement bien ajustés, & qui sont dans une entiere obéïssance, avec la tête & l'encolure placée dans la plus belle posture dont le Cheval est capable, faisant quelque belle posade, ou un beau passage qui fait paroître le Cheval fier & superbe, sans se démentir de la parfaite obéïssance qu'il doit rendre à celui qui le monte.

On me dira là-dessus qu'un Cheval peint dans ces regles d'obéïssance, n'aura aucune grace, & paroîtra mort si on ne le représente faisant quelque action extraordinaire qui témoigne son nerf, & qui marque son courage ; il y a difference de représenter, c'est-à-dire, de placer un Cheval dans une attitude qui le fasse paroître plein de courage, qui témoigne qu'il est extrêmement nerveux, avec une grande liaison dans ses mouvemens, & de le peindre dans le désespoir & dans la rage, comme ont fait les Anciens, & je crois, & il y a apparence que je ne me trompe pas, que si on le fait piaffer, ou qu'on le place bien sur les hanches faisant une belle courbette avec une action des bras, qui témoigne qu'il a un beau mouvement ; avec cela si on marque les muscles, les nerfs & les veines, chacun en sa place, il sera mille fois plus animé, plus beau & plus agréable que ceux des Anciens avec leurs actions extravagantes, la bouche ouverte, ou faisant les forces, & l'encolure renversée.

Les Anciens ont mal placé la tête d'une partie des Chevaux qu'ils nous ont laissé en peinture ou en relief ; il faut que la tête tombe à plomb par le devant, quelque posture qu'on donne au corps du Cheval sous l'Homme. De lui faire étendre le nez en courant, ou autrement, comme ils ont fait, c'est un défaut considerable. Il faut

que l'encolure prenne par en haut, c'eſt-à-dire au long de la criniere, le même tour qu'un col de cigne, qu'elle ſoit tranchante près du crin, & que le gozier vienne en talus juſqu'au poitrail, c'eſt-à-dire que le gozier qui eſt au-deſſous de l'encolure, ſoit pour le moins quatre doigts plus avancé près de la ganaſſe, qu'il ne l'eſt près du poitrail, & c'eſt un défaut s'il tombe à plomb, & l'encolure eſt fauſſe; que s'il eſt plus en arriere en haut qu'en bas, c'eſt une encolure renverſée ou encolure de cerf, que les Anciens ont preſque tous donnée à leurs Chevaux peints ou gravés, & fort mal; comme auſſi de faire la criniere, c'eſt-à-dire de l'endroit d'où le crin ſort fort large, & particulierement entre les deux oreilles, où l'encolure ſera trop épaiſſe par en haut, ce qui eſt un défaut, il la faut plate aux deux côtés de la criniere en deſcendant, & qu'il y ait peu de chair.

Pour les oreilles, véritablement c'eſt une belle action de les faire ſerrer par la pointe plus qu'elle ne ſont vers le bas pour rendre l'oreille plus hardie; mais ſi on les ſerre trop, comme beaucoup de Peintres font, le Cheval ſera oreillard; ce que je ferois voir s'il n'étoit ennuyeux de s'attacher à ſi peu de choſe: Il faut que la racine ou naiſſance des oreilles ſoit au plus haut de la tête, & le plus près qu'on pourra l'une de l'autre.

Pour les épaules, c'eſt la grande difficulté, les Sculpteurs diſent que les groſſes épaules ſont les plus belles: Ce ſont les meilleures pour les Chevaux de tirage; mais tout Cheval de ſelle qui auroit les épaules larges, charnues, groſſes & rondes, comme ils affectent de les repréſenter, ſeroit un parfait Cheval de charrette, car il ſeroit peſant, attaché à la terre, & ce qui s'appelle une grande carogne. Ils diſent ſur cela qu'il faut que les muſcles paroiſſent pour animer un Cheval, & s'ils ne ſont fort gros aux épaules, la jointe de devant fort avancée, un Cheval n'aura aucune action & paroîtra ſans force; & je dis tout au contraire qu'une épaule fort chargée de chair ne fera paroître que peu ou point de muſcles, en paroît-il à un Homme fort gras? Il en paroîtra auſſi peu à ces groſſes épaules fort charnues, & aſſurément à une épaule plate avec peu de chair, qui n'aura par maniere de dire que la peau ſur les os, qui eſt comme l'épaule d'un beau Cheval doit être, les muſcles & les nerfs paroîtront tous, & ils ſeront naturels: que ſi l'on fait des muſcles & des nerfs à cette épaule ronde, ils ſeront contre nature, & peut-être mal placés, puiſqu'on ne peut les appercevoir à un Cheval qui a l'épaule ſi charnue.

De plus, faiſant ces groſſes épaules avec la jointe qui touche le

CHAP. III.

poitrail de la selle, fort avancées; il y a tant de distance & tant de largeur par le devant du Cheval, qu'il est aussi large d'épaules que de croupe, & c'est encore la suite de l'erreur des Peintres & des Sculpteurs; car quoiqu'un Cheval pour être beau doive être ouvert devant, s'il l'est trop, il est défectueux, & sent son Cheval de charrette: Le devant des épaules du Cheval, c'est-à-dire la distance qu'il y a de l'une à l'autre, doit être seulement un peu plus de la moitié de la largeur du derriere ou des hanches: Quand on veut parler d'un beau Cheval, on dit large de croupe, & point d'épaules; c'est-à-dire les épaules avec peu de largeur de l'une à l'autre; c'est pourquoi on compare les épaules d'un beau Cheval à celles d'un liévre: Jugez présentement si les Peintres ont raison de faire de si monstrueuses épaules quand ils ont dessein de faire un beau & brave Cheval.

Ce muscle qui est à côté du bras au-dessous de l'épaule ne peut être représenté trop charnu, c'est une beauté très-grande, le reste du bras fort large, & les nerfs & muscles bien placés, les genouils grands & à peu près plats: Les Peintres y font des muscles, j'en ai vû à des Chevaux en relief jusqu'à trois placés sur le plat du genouil; ce qui est contre nature, car ils n'y en ont jamais; les boulets des jambes de devant ils les font ordinairement trop gros, on diroit à les voir qu'ils sont enflés, & les pâturons trop longs, avec tout cela un pied trop gros, & qui est plus large que la jambe, ce qui est défectueux entierement. Pour les cuisses ils les font trop peu charnues, vous verrez à leurs Chevaux une croupe large, des fesses charnues, ce qui est très-bien, & des cuisses maigres & minces, ce qui est mal; le muscle qui est à côté doit être gros & charnu, la cuisse bien fournie de chair; il ne faut pas aller bien loin pour voir ce défaut à un Cheval représenté en relief, dont l'on fait grand cas & avec raison, car il est de la main d'un excellent Ouvrier, ce défaut de la cuisse & du genouil que j'ai marqué, y sont tout visibles.

Lorsque le Cheval est sur les hanches, qu'il fait une courbette ou poussade, tout le poids du corps s'appuye sur les jarrets; assurément en cet état tous les nerfs, muscles & veines doivent paroître; mais comme les Chevaux ne restent pas long-tems dans cette action, les Peintres au lieu de placer les grosseurs & les enfoncemens où ils doivent être selon la nature, en font trop, & représentent un jarret plein de courbes, de jardons, ou d'esparvins, & même font de gros plis au jarret, à l'endroit de la solandre jusqu'à deux ou trois, ce qui est absolument contre l'ordre: car ces gros plis sont nommés des bourlets qui sont des marques visibles qu'un Cheval est usé; &

si

si un Cheval avoit cette grosseur au plis du jarret, il ne seroit pas assez sain & entier pour être représenté en relief, & s'il est assez beau pour cela, au moins il ne faudroit pas imiter ces défauts, qui sont les boulets qu'il a au plis du jarret. Il faut qu'un jarret soit large, ample, décharné & bien vuidé ; si on y fait des grosseurs où il n'y en doit pas avoir, au lieu de faire un beau Cheval, on en fera un estropié.

Pour le boulet des jambes de derriere aux Chevaux que les Peintres représentent sur les hanches, ils font ce boulet, & la jambe de derriere tout d'une venue, & le pâturon de même, comme si le Cheval n'avoit point de plis au boulet, ce qui ne peut être ; tout Cheval qui fait quelque action sur les hanches, par exemple, une courbette, comme le boulet de la jambe de derriere peine fort, & que tout le poids du corps est dessus, il faut qu'il plie, & qu'il plie si bien que le derriere du boulet touche presqu'à terre, ce qu'on peut voir tous les jours, au lieu que les Sculpteurs ne manquent jamais de faire les jambes de derriere, le boulet & le pâturon tout d'une piece comme la jambe d'un chien, ce qui est ridicule ; presque tous les Chevaux que j'ai vû en ma vie peints ou en sculpture, avoient ce défaut.

Les Peintres auront à me repartir que lorsqu'ils peignent des Hommes, ils aident quelquefois à la lettre, parce que les corps les plus parfaits qu'ils choisissent pour leur servir de modele, ont des endroits, que si on les représentoit comme le naturel, ils ne seroient pas trouvés agréables, & on les croiroit défectueux. J'avoue qu'il est vrai, mais ils le font parce que les Hommes parfaitement bien formés ont les parties comme ils les représentent : les Chevaux de même se trouvent rarement bien formés, & les plus beaux ne le sont pas dans toutes leurs parties ; ainsi il ne faut imiter que la belle nature & non pas ce qu'elle a de mal formé, & c'est ce que font les Peintres & les Sculpteurs ; de grossir les épaules à un Cheval, & de lui faire des muscles qu'il ne peut avoir, c'est le rendre horrible, & d'un beau Cheval en faire un Cheval de charrette. Si ces Messieurs les Peintres & les Sculpteurs lisent ceci, je crois qu'ils avoueront qu'il faut seulement copier l'antique en ce qu'elle a de bon, & non pas en ce qu'elle a de défectueux, car il ne l'est pas moins pour être antique ; beaucoup d'habiles gens de leur art ausquels j'ai déduit ces raisons, sont tombés d'accord avec moi de ce que je dis. Je sçai très-bien que ce que les Grecs ont laissé de bas relief & de monumens, sont des modeles parfaits pour la Sculpture & pourla Peinture, mais pour les attitudes des Chevaux, il n'en est

CHAP. III.

pas de même. Celui que Monsieur Mignard a peint ſous le Roi, l'année qu'il prit Maëſtric, & qui eſt dans une des Salles de Verſailles, eſt le plus beau, le mieux deſſiné, & le mieux fait qui ait paru juſqu'à préſent; car il eſt placé dans les regles de l'Art de la Cavalerie, & il eſt dans la pure vérité comme il doit être; car il eſt conforme à la belle nature, & tout en eſt ſi beau, que celui-là peut ſervir à jamais de modéle à tous les Peintres pour étudier comment un beau Cheval doit être fait; qu'on l'examine à la rigueur ſans prévention, ni entêtement, on avouera qu'on n'en a point vû de plus parfait.

La digreſſion eſt un peu grande pour un Lecteur impatient & inquiet, qui ne ſe met guére en peine que les Chevaux ſoient bien ou mal peints, pourvû qu'il en ait de bons, il lui ſuffit, peut-être qu'il a raiſon, & que le fil du diſcours m'a entraîné; je le prie de conſiderer l'intention que j'ai eue, & ſi cela ne le contente, je lui dirai que j'ai eu plus de peine à l'écrire que lui à le lire, particulierement perſonne ne l'obligeant à cette lecture, l'en ayant averti; ainſi nous voilà quittes.

Nous allons parler de la bonté du Cheval & de ſes défauts, j'oſe eſperer que tout homme qui ſçaura ce que nous en écrirons, pourra ſe dire connoiſſeur en cette matiere: l'experience lui fera voir qu'avec facilité on y peut parvenir, s'il s'attache avec ſoin d'apprendre ce qui eſt contenu dans les Chapitres ſuivans. Ce n'eſt pas aſſez de les lire une ou deux fois, il les faut ſçavoir, même après l'avoir lû, viſiter les Chevaux, & ſuivre tous les articles qui vous auront été marqués; il faut du ſoin & de l'application à ceci; il y a de la peine à ceux qui ne l'aiment pas, leſquels peuvent s'aſſurer que difficilement ils deviendront bons connoiſſeurs s'ils n'aiment les Chevaux.

La parfaite connoiſſance des défauts du Cheval, ou ce qu'il faut obſerver quand on les achete pour n'être point trompé.

CHAP. IV.

AYANT à traiter de la bonté des Chevaux, la principale choſe où l'on doit s'attacher, conſiſte à bien examiner ſi le Cheval que vous deſtinés à votre uſage a quelque défaut, & s'il ſera propre pour cet uſage, car il faut d'autres qualités à un Cheval de pas, qu'à celui qu'on deſtine pour courre à la chaſſe; les qualités d'un Cheval de manege ſont differentes de celles d'un Cheval de voyage; il eſt donc de la prudence (outre les défauts particuliers de chaque Cheval) de conſiderer s'il eſt propre à l'uſage où vous le deſtinez. Il eſt

très-difficile de donner des préceptes par écrit qui puissent enseigner à connoître autre chose que ce qui s'appelle l'entiereté ; car pour acquerir une parfaite connoissance du fond, ou de la ressource du nerf & d'une certaine liaison dans les mouvemens, de l'agilité, de la bouche, de la force & de la gentillesse d'un cheval, s'il sera bon pour un Maître, ou si ce ne sera qu'un cheval de valet ; peu de gens sont capables de cette délicatesse, & c'est ce qui fait discerner un bon connoisseur d'avec un médiocre: tous les deux peuvent juger de l'entiereté, c'est-à-dire que le moindre défaut ne leur échapera, ni à l'un ni à l'autre : mais l'un jugera de l'agrément, de la gentillesse, de la force liante qui se trouve dans les mouvemens, ou d'une force rude & nouée ; enfin l'un discernera qu'un cheval sera pour le service du Prince, ou d'un grand Seigneur ; & l'autre jugera seulement que le cheval est bon & sans défaut, & ne pourra pénétrer le reste ; & c'est ce que l'on ne peut que difficilement mettre par écrit : il faut une longue habitude, & avoir le goût fin ; je vous en dirai tout ce que j'en sçay, qui est peu de choses; mais il est difficile de parvenir à cette délicatesse de connoissance, sans être Homme de Cheval, avoir une grande experience, & avoir monté une infinité de chevaux : néanmoins afin d'y proceder avec méthode, quand vous aurez jetté l'œil sur quelque cheval qui vous agrée, & dont la taille répond à votre dessein ou à votre humeur ; car les uns veulent de grands chevaux, les autres de petits ; quelques-uns les veulent longs, d'autres les veulent courts & ragots ; les uns épais, les autres de legere taille ; & cet amour qu'on a pour les differentes tailles doit être conforme à l'usage qu'on en veut faire ; par exemple, un cheval pour aller sur le pavé doit être large près de terre, ce qu'on appelle écaché : un cheval de cette taille ne seroit pas propre à courre à la chasse ; car il auroit assurément trop d'épaules, & trop peu d'haleine pour aller loin, & très peu de vîtesse, Vous devez entrer au détail, & avec ordre considerer chaque partie en particulier, qui vous donnera une assurée connoissance de la bonté du Cheval que vous voulez choisir, afin qu'il soit propre à l'usage où vous le destinez : ce qui est le superfin de la connoissance des Chevaux, puisqu'il va au nécessaire.

CHAP. IV.

Pour connoître l'âge des Chevaux.

CHAP. V.

POUR commencer, il faut examiner l'âge, & prendre l'une des branches de la bride avec la main gauche, crainte qu'il ne vous blesse avec les pieds de devant, laquelle vous hausserez, & de l'au-

tre main lui ouvrirez la bouche, lui prenant le menton, pour voir l'âge qu'il a, ce que vous connoîtrez en cette ſorte aſſez facilement.

Le Cheval a quatre ſortes de dents, on connoît ſon âge à quelques-unes, les autres ſervent à mâcher les alimens, dont il ſe ſubſtante; les premieres qui leur viennent, ſont les dents de lait, qu'il met bientôt après qu'il eſt né, ce ſont de petites dents fort blanches, qui ne ſont point creuſes & qui ſont faciles à diſcerner des autres : les ſecondes ſont les crochets, & les troiſiémes ſont les dents qui croiſſent à la place des dents de lait ; deſquelles celles des coins nous font connoître l'âge : les coins ſont placés près des crochets, & aux deux côtés des dents de devant ; quelques-uns s'arrêtent à regarder aux dents de deſſus, mais c'eſt ſeulement dans l'âge avancé lorſqu'on ne connoît plus rien aux autres.

Peu de tems avant que le Cheval ait atteint environ trente mois, qui eſt deux ans & demi, il a encore douze dents de lait au devant de la bouche, ſix deſſus & ſix deſſous, (je ne parle point des dents mâchelieres) à trente mois, ou peu de tems après les trente mois, il en tombe quatre, deux deſſus & deux deſſous ; à quelques Chevaux elles ne tombent qu'à trois ans, il n'eſt pas ſi juſte ni ſi reglé qu'elles tombent ou ſe déchauſſent à trente mois : il vient à la place de ces quatre dents de lait qui ſont tombées, quatre autres qu'on appelle les pinces qui ſont les dents du milieu, ce ſont celles avec leſquelles ils paiſſent l'herbe ; vous noterez que les dents qui viennent à la place des dents de lait, ſont beaucoup plus grandes, plus fortes & plus larges, auſſi ce ſont celles que les Chevaux gardent le reſte de leur vie, n'en ayant jamais d'autres en cet endroit.

Lorſqu'un Cheval n'a mis, c'eſt-à-dire n'a changé que deux dents deſſus & deux deſſous, ces dents qu'il a pouſſé à la place de celles de lait, on les nomme les pinces ; il eſt certain que le Cheval n'a que trois ans tout au plus, & ordinairement il n'a que trente mois qui eſt deux ans & demi.

A trois ans & demi, rarement à quatre, il tombe encore quatre autres dents de lait, deux deſſus & deux deſſous à côté des pinces, il en revient à leur place quatre autres auſſi groſſes, auſſi larges & auſſi fortes que les pinces ou à peu près, que l'on nomme les dents mitoyennes, parce qu'entre les dents du coin & les pinces, elles ſont mitoyennes ; lorſqu'un Cheval a changé quatre dents deſſus & quatre deſſous, on peut dire qu'il a trois ans & demi, & fort ſouvent quatre.

Il reſte en cet état au Cheval ſeulement quatre dents de lait aux

quatre coins, lesquelles il change à quatre ans & demi, & c'est le plus ordinaire: vous voyez à présent par quel ordre les dents changent aux Chevaux, sçavoir à deux ans & demi, qui est à trente mois, quatre dents, qui sont les pinces; à trois ans & demi, celles d'auprès les pinces, qui sont les dents mitoyennes entre les coins & les pinces; à quatre ans & demi celles des coins: il est donc nécessaire pour bien commencer à connoître l'âge des Chevaux par les dents, de se mettre fortement dans la mémoire, deux ans & demi, trois ans & demi, quatre ans & demi; c'est-à-dire, quand ils ont mis seulement deux dents dessus & autant dessous, qu'ils n'ont que deux ans & demi; s'ils en ont mis quatre dessus, & autant dessous qu'ils ont trois ans & demi, s'ils en ont mis six dessus, & autant dessous, qui est avoir tout mis, qu'ils ont quatre ans & demi.

Il est à noter que les deux dents des coins poussent à la mâchoire d'en haut avant qu'à celle de dessous, & que les crochets poussent & sont hors de la gencive de dessous, avant que ceux de dessus, & souvent les Chevaux sont fort malades lorsque les crochets de dessus leur percent, & jamais ne le sont lorsque ceux de dessous percent; il y a des Chevaux qui n'ont plus de dents de lait, & n'ont pas encore percé leurs crochets d'en haut, quoiqu'ils ayent mis les coins, (qui sont celles qui viennent à la place des dernieres dents de lait,) & où l'on connoît l'âge des Chevaux.

Il reste à parler des crochets ou crocs, qui ne sont pas comme les autres dents; car ils ne sont pas précedés par les dents de lait, ils viennent tout d'abord environ à trois ans & demi, & c'est une des plus assurées remarques que celle qu'on fait aux crochets pour l'âge des Chevaux: Nous en parlerons en son lieu.

Du moment que les pinces & les mitoyennes sont déchaussées ou sorties de la gencive, elles font toute leur croissance en quinze jours; mais les dents des coins ne croissent pas en si peu de tems; ce n'est pas que dès leur naissance, elles n'ayent autant de largeur que les autres; mais elles n'ont de hauteur qu'environ l'épaisseur d'un écu blanc & sont tranchantes; il peut arriver que les coins paroîtront presque en même tems que les crochets, quelquefois avant, presque toujours après, car le plus ordinaire est que les crochets viennent avant les coins,

J'a vû en Allemagne, la guerre ayant consommé beaucoup de Chevaux, que les Maquignons leur arrachoient les dents de lait dès trois ans, pour obliger la nature à pousser les grosses plutôt; & comme un Cheval de trois ans n'est pas propre à la guerre, mais qu'à quatre & cinq on commence à s'en servir: eux afin de les ven-

dre uſoient de cette adreſſe, pour les faire paroître de l'âge de quatre & cinq ans, qui eſt un âge où les Chevaux d'Allemagne ſont auſſi bons & auſſi capables de ſervir, que s'ils avoient huit ans ; mais ce n'eſt pas de même en France, car les Chevaux de quatre ans ſervent mal à la guerre.

Il eſt aſſez rare qu'une Cavalle ait des crochets : lorſquelle en a, ils ſont beaucoup plus petits que ceux d'un Cheval, ils ne ſervent pas à faire connoître ſon âge, il y a même des gens qui eſtiment moins une Cavalle lorſqu'elle a des crochets, & je ſuis de leur ſentiment.

Les Chevaux qui mangent du grain dès leur jeuneſſe, c'eſt-à-dire à deux ans, ou à deux ans & demi, ou même de la paille, paroiſſent à la dent plus âgés qu'ils ne le ſont ; car outre qu'ils mettent plutôt bas les dents de lait, ils ſe changent en d'autres dents qui s'uſent, & par ce moyen, la marque s'efface, comme nous expliquerons ci-après.

Lorſque le Cheval n'a plus de dents de lait, & que ſes coins commencent ſeulement à pouſſer, il eſt dans les cinq ans, c'eſt-à-dire qu'il en a environ quatre & demi, & mange dans les cinq comme on dit, & c'eſt une commune façon de parler reçue de tout le monde, lorſqu'on dit les coins étant pouſſés que le Cheval a cinq ans, & ils diſent toujours qu'il n'a que cinq ans, juſqu'à ce que la dent ſoit auſſi haute dedans que dehors, comme je l'expliquerai.

Lorſque les coins pouſſent, il ſemble que la dent ne faſſe que border la gencive, après elle croît peu à peu, & à cinq ans faits, elle eſt hors de la gencive, comme je l'expliquerai ; & la difference de cette dent aux autres qui ſont auprès, eſt qu'elle eſt comme tranchante, & le dedans eſt encore tout plein de chair, enſuite à meſure que la dent croît, la chair qui étoit dedans ſe retire, & il reſte à la place un creux qui tient tout le dedans de la dent, laquelle n'eſt point plate encore par le haut, c'eſt-à-dire qu'elle n'eſt pas ſi haute par dedans que par le dehors, comme elle eſt un an environ après que le coin a pouſſé.

Je récapitulerai le tout pour le faire entendre clairement : un Cheval qui a pouſſé les coins, d'abord la dent borde ſeulement la gencive par dehors, & le dedans eſt garni de chair juſqu'à cinq ans ; ainſi lorſque la dent du coin eſt pouſſée, & que tout le dedans eſt plein de chair, dites aſſurément qu'il n'a pas encore cinq ans, parcequ'à cinq ans la chair qui étoit au dedans de la dent, eſt toute retirée ; de cinq à cinq & demi la dent du coin demeure toute creuſe par le dedans, & cet eſpace où étoit la chair demeure vuide, elle ſera de la ſorte

jusqu'à cinq ans & demi : de cinq & demi à six, ce creux qui étoit au dedans s'emplit, la dent croît, & est toute égale par le haut, dedans comme dehors, & plate, il ne reste qu'un creux au milieu, & elle est aussi haute par le dedans que par le dehors : On remarque le creux au-dessus de la dent, qui est formé comme le germe d'une féve séche, & lors on dit que le Cheval entre dans les six ans. Car tout aussi long-tems que la dent du coin n'est pas aussi haute par le dedans comme par le dehors, on dit qu'il n'a que cinq ans, quoiqu'il en ait cinq & demi & souvent six.

Comme la chose est de conséquence, souvenez-vous qu'à deux ans & demi les pinces viennent, à trois ans & demi les dents mitoyennes, & à quatre ans & demi les coins, qui sont pleins de chair par le dedans, & sont seulement de l'épaisseur d'un écu blanc hors de la gencive, & cela dure de la sorte jusqu'à cinq ans ; de cinq ans à cinq & demi, la dent du coin reste toute creuse par le dedans, c'est-à-dire que le dedans n'est pas si haut que le dehors qui se trouve hors de la gencive environ l'épaisseur de deux écus blancs ; de cinq ans & demi à six, ce creux qui étoit dedans se perd, & la dent se trouve égale par le haut à six ans, c'est-à-dire, aussi haute par le dedans que par le dehors, & demeure seulement creuse par le milieu ; ce creux ressemble au germe d'une féve séche, & la dent est hors de la gencisive l'épaisseur du petit doigt : Voilà l'âge expliqué fort clairement jusqu'à six ans, & peut-être trop au long.

Depuis que le Cheval est parvenu à cet âge, on ne regarde qu'aux coins, aux mitoyennes & aux crochets, pour connoître si un Cheval marque, parce que les premieres dents qui viennent à un Cheval après les dents de lait sont les pinces ; comme ce sont les premieres venues, ce sont celles dont la marque s'use & s'éface plutôt, ensuite viennent les dents mitoyennes à côté des pinces, & celles-là s'usent aussi & la marque s'éface ; les dernieres qui viennent sont les coins, & c'est donc seulement à celles-là qu'on regarde si le Cheval marque ; on n'a rien ou fort peu de chose à voir aux autres, puisque la marque en est usée & effacée, hors que le Cheval fût begut, comme je l'expliquerai ci-après.

Un Cheval est dit marquer, lorsque les coins sont creux & noirs dans le milieu : Ce n'est pas assez qu'ils soient noirs, il faut qu'ils soient creux de l'épaisseur environ d'un double & plus, & le noir est au fond du creux,

Le Cheval à six ans, marque de la façon que nous avons dit, & ladite dent du coin est hors de la gencive de l'épaisseur du petit doigt, à quelques-uns davantage, mais peu.

A ſix ans complets le Cheval aura les coins, le travers du petit doigt hors de la gencive, & le creux noir ſera diminué & le crochet ſera long autant qu'il le peut être ; à ſept ans la dent ſera encore plus longue, environ comme le ſecond doigt, c'eſt-à-dire le doigt annulaire, & le creux bien fort diminué ou uſé.

Et à huit ans le Cheval aura razé, c'eſt-à-dire que la dent n'aura plus de creux noir, & ſera tonte unie, ce qu'on appelle razé, & ſera l'épaiſſeur du troiſiéme doigt hors de la gencive : Il faut donc depuis que la dent du coin a pouſſé, remarquer ſa hauteur hors de la gencive pour bien diſcerner l'âge, outre le creux noir qui doit toujours être au milieu de la dent, & vous ferez cette obſervation en cette ſorte.

A quatre ans & demi juſqu'à cinq, la dent du coin ſera hors de la gencive l'épaiſſeur d'un écu blanc : de cinq à cinq & demi, elle ſera haute hors de la gencive environ l'épaiſſeur de deux écus blancs, & à ſix ans de l'épaiſſeur du petit doigt ; à ſept de l'épaiſſeur du ſecond doigt ; à huit ans de l'épaiſſeur du troiſiéme doigt ; ces épaiſſeurs ſont ainſi diſtinguées pour ſervir de mémoire locale à ceux qui veulent s'inſtruire : Quand je dis épaiſſeur ou hauteur de la dent, c'eſt-à-dire, longueur ; & quand je parle des doigts, j'entends les doigts de la main d'un Homme de taille ordinaire.

Quelque demi ſavant dira que voilà bien des fois repeter une même choſe, & qu'il ſuffiſoit de l'avoir dit une ; que l'âge n'eſt pas une choſe ſi difficile à ſavoir pour qu'il faille le dire & redire ſi ſouvent : Je répondrai à ce Docteur, que je n'ai pas écrit pour lui, & que celui qui l'aura lû à deſſein d'en profiter, n'y trouvera pas à dire ; au contraire il s'en trouvera ſoulagé & éclairci.

C'eſt une opinion commune & reçue de tout le monde, que les Chevaux ont abſolument razé à huit ans, mais j'en ai vû grand nombre qui n'ont point oncore razé à neuf, leſquels ſelon la méthode ordinaire, paſſent pour n'en avoir que ſept, mais cela importe peu, pourvû qu'on les croye jeunes, puiſque la jeuneſſe ou vieilleſſe des Chevaux conſiſte un peu dans l'opinion, quoiqu'en France elle faſſe partie de la valeur & du prix ; car au-deſſus de huit ans, ils ſont dans leur force & bonté, & en état de bien ſervir, & très-ſouvent ils ne le ſont point avant, ſur-tout les Chevaux de Breſſe, d'Auvergne & de Limoſin ; & c'eſt lorſqu'on n'en veut plus en France, qu'ils commencent à être bons, pourvû qu'ils n'ayent point été uſés dans leur jeuneſſe.

Aux Chevaux de Manége & aux Chevaux de guerre, on ne s'attache pas ſi fort à l'âge qu'on en faſſe une partie de leur prix : parce qu'il

qu'il faut long-tems pour rendre un Cheval adroit, souple, & aisé, lorsqu'on ne le veut pas user en le dressant, & qu'on lui veut conserver sa gentillesse : il est mal-aisé qu'on les puisse trouver à six ans en l'état qu'ils doivent être pour être confirmés & capables de pouvoir donner du plaisir dans un Manége, ou pour servir dans l'occasion à la guerre ; ainsi quoique les Chevaux ayent huit ou neuf, même dix ans, s'ils ont toutes les qualités d'un bon & brave Cheval, on ne s'arrête pas à ce qu'ils ne marquent plus, & on les achete fort cher, sans faire consister une partie de leur valeur à cet âge de six ans, comme on fait aux Coureurs & autres Chevaux.

Au compte des François qui n'estiment que les Chevaux de six ans, un Cheval ne seroit bon qu'un an : voyez, je vous prie, s'il n'est pas ridicule de se soumettre à une opinion si mal fondée, que de n'estimer un Cheval que pendant un an ; adieu tous les Chevaux de Bresse, d'Auvergne, de Limosin, & autres qui ne sont dans leur bonté qu'à huit ans ; si nous ne les estimons qu'à six, jamais nous n'en aurons de bons : Peut-on s'imaginer une plus grande sottise que celle-là, de ne vouloir les Chevaux que lorsqu'ils ne valent rien, & les rebuter lorsqu'ils sont bons & propres à servir ?

C'est un assez grand abus de s'attacher si fort à n'acheter pour son service que de jeunes Chevaux : car outre que la jeunesse fait une partie du prix, souvent quoiqu'ils soient bien formés, & qu'on doive attendre qu'ils serviront long-tems sans s'user, nous en voyons qui s'usent les jambes dans un an de service, qui s'estropient les jarrets, & qui ne peuvent résister au travail, & même qui deviennent aveugles, quoiqu'on les ait achetés avec de très-bons yeux, & ainsi ou on perd absolument la valeur, ou on les revend avec perte ; mais lorsqu'on achete des Chevaux à neuf, ou à dix ans, qui ne sont pas usés, avec les jambes bonnes, le flanc & les autres parties de même, on est assuré que puisqu'ils se sont conservés jusques-là sans être ruinés, qu'ils sont bons, & dureront long-tems, étant dans leur bonté & force ; & ce que j'y trouve de meilleur, c'est qu'on achete ces sortes de Chevaux un tiers & la moitié meilleur marché que les jeunes, & souvent ils servent plus long-tems ; ainsi le risque n'en est pas si grand que d'acheter de jeunes Chevaux, dont vous essuyez toute l'incommodité & le méchant service, pendant qu'ils sont jeunes, incertain que vous êtes s'ils réussiront ; néanmoins comme c'est le paneau dans lequel toutes les personnes peu sçavantes en ce métier donnent facilement, je consens qu'ils achetent de jeunes Chevaux fort cher, qu'ils ne les gardent qu'un an, & qu'ils y perdent la moitié, & souvent même tout le prix, puisqu'il leur agrée de la

Chap. V. ſorte : après ce que j'en ai dit, je laiſſe chacun vivre à ſa mode.

Je dirai encore qu'il en eſt des Chevaux tout au contraire des Hommes : les jeunes gens travaillent & ſupportent incomparablement mieux la fatigue que les vieux, les Chevaux tout au contraire travaillent mieux vieux que jeunes ; les Hommes dans la jeuneſſe mangent & dorment mieux que les gens dans l'âge, les Chevaux tout au contraire mangent incomparablement davantage étant vieux que dans la jeuneſſe, & ſe repoſent mieux, & finalement il faut faire ſon compte que toute la fatigue de la guerre ne ſe fait qu'avec des Chevaux de moyen âge, & qu'on n'en voit guéres mourir de vieilleſſe à la guerre, mais toujours par des accidens qui ſeroient auſſi-bien arrivés à des jeunes.

Il faut remarquer que les dents s'uſent à l'endroit de la marque, qui eſt, comme nous avons dit, ce creux noir, comme étant le lieu qui a beaucoup de peine, puiſque c'eſt de-là que le Cheval paît l'herbe, qu'il tire le foin & la paille du ratelier ; néanmoins elles ne laiſſent pas de croître inſenſiblement : Et comme avec le tems la gencive ſe décharne, elle les fait paroître plus longues ; il eſt certain que plus la dent eſt longue, plus le Cheval eſt vieux ; dans cet âge avancé, elles amaſſent de la rouille & deviennent jaunes. Il y a pourtant de vieux Chevaux qui ont la dent courte & blanche, on dit d'eux qu'ils ont belle bouche pour leur âge. Il faut encore remarquer qu'il y en a qui auront une marque noire fort long-tems après les huit ou neuf ans ; mais elle n'eſt point creuſe : c'eſt pourquoi on ne doit pas s'y arrêter, quoique ſouvent les Marchands la débitent pour bonne marque, diſant qu'ils ne l'ont pas faite, & qu'elle eſt naturelle ; mais quoiqu'elle ne ſoit pas artificielle, on ne doit pas s'y arrêter ; car quoique les Chevaux ayent cette marque noire ſans être creuſe, & qu'elle ſoit naturelle, elle ne ſignifie rien pour l'âge, & les Chevaux n'en ſont pas plus jeunes.

Pour connoître l'âge des Chevaux qui ne marquent plus, & celui qu'on appelle bégut, comme auſſi ceux qui ſont contre-marqués.

Chap. VI. NOUS avons ſuffiſamment expliqué la connoiſſance de l'âge par les dents qui marquent, il faut s'attacher à quelques autres obſervations que je déduirai le plus clairement qu'il me ſera poſſible, que ſi j'ai été trop prolixe ſur cette matiere, peut-être n'en eſt-il pas plus mal pour ceux qui le liront.

Lorſqu'un Cheval a razé, ce que les Italiens appellent *Cavallo ſer-*

rato, on ne peut juger de l'âge qu'à la longueur des dents, ou au crochet; premierement à celui de dessus, lequel est presque vis-à-vis de celui de dessous, il faut y toucher avec le doigt; s'il se trouve tout usé & égal au palais, le Cheval a dix ans du moins; cette pratique n'est pourtant pas si assurée qu'elle ne manque quelquefois, principalement si le Cheval dans sa jeunesse a porté une plus grosse embouchure qu'il ne lui convenoit, qui peut avoir usé le croc ou le crochet avant le tems; je n'ai vû du reste cette remarque manquer que rarement.

On fait aussi une fort bonne remarque au crochet de dessous; les jeunes Chevaux l'ont pointu ou aigu, médiocrement grand, tranchant des deux côtés, n'y ont aucune crasse; en vieillissant les crochets grandissent, s'émoussent, s'arrondissent, & deviennent crasseux, & aux vieux Chevaux ils deviennent fort gros & ronds, & finalement ils paroissent tout usés & jaunes.

Le crochet de dessus dénote aussi la jeunesse: car si le Cheval n'a que six ans, il sera un peu canellé par le dedans, & creux en quelque maniere: lorsqu'il passe six ans, il s'arrondit par le dedans: cette remarque est si bonne, qu'elle n'a jamais manqué, ou très-rarement.

Il faut donc s'attacher extrêmement à connoître les crochets, c'est une des plus assurées marques qu'on puisse avoir aux Chevaux pour connoître leur âge, & avec cette remarque, jointe à la dent du coin, il sera mal-aisé qu'on ne juge fort bien de l'âge du Cheval.

La dent & les crochets sont les plus assurées marques pour connoître l'âge des Chevaux; on peut même connoître si un Cheval est fort vieux en levant sa lévre de dessus: s'il a les dents excessivement longues, c'est une grande vieillesse: on remarque tout d'un tems si elles sont usées dans le milieu; ce qui feroit connoître que le Cheval a le tic, qui est un défaut: & hors de voir manger un Cheval on ne le peut connoître; que si on apperçoit les dents dont il appuye contre la mangeoire pour ticquer, usées & pourtant longues aux deux côtés, on conclut avec assurance que le Cheval est ticqueur & vieux.

Les autres remarques sont presque incertaines, comme est d'avoir recours au nœud de la queue, d'autres au plis de la lévre de dessous, & d'autres à differentes remarques, ausquelles je n'ai jamais trouvé beaucoup de certitude. A la queue il descend ou tombe un nœud à dix ou douze ans; un autre second tombe ou descend à quatorze; on le connoît en passant la main au long du tronçon, depuis l'endroit où porte la croupiere en bas; ceux ausquels cette remarque agréera, peuvent s'en servir, pour moi je l'estime peu.

Pour la connoissance qui se tire de la lévre de dessous, j'ai vû un

Gentilhomme qui rencontroit assez heureusement l'âge par cette marque. Il s'y prenoit en cette maniere, il regardoit combien le Cheval a de plis ou de rides à la lévre de dessous, quand on la pousse avec la main en haut, & autant qu'on en remarquoit, autant d'années il donnoit au Cheval; qui voudra s'étudier à cette sorte de connoissance, il lui sera permis.

En mon particulier, j'ai recours aux jambes lorsqu'un Cheval ne marque plus, pour voir si elles sont belles & bonnes: au flanc s'il est troussé & non avalé, s'il est frais, sans altération, & aux pieds s'ils ne sont point ruinés; & finalement si le Cheval mange bien, & s'il marche en la maniere que nous expliquerons ci-après: voilà les signes de jeunesse où je m'attache; mais comme en Chevaux plus qu'en toutes autres affaires, chacun a son humeur & sa pensée, je vais déduire les plus assurées remarques qu'on peut faire pour connoître l'âge des Chevaux qui ne marquent plus.

Lorsque les salieres sont excessivement creuses, c'est presque toujours une marque assurée de vieillesse, quoique les Chevaux engendrés de vieux étalons, ayent les salieres creuses dès l'âge de quatre ou cinq ans, comme aussi les yeux ridés & enfoncés.

Lorsque l'os de la ganache, trois ou quatre doigts plus haut que la barbe, tirant en haut, est tranchant, c'est-à-dire, qu'en passant la main dessus on le trouve aigu, c'est une marque assurée de vieillesse; que s'il est rond, c'est une marque de jeunesse: il est constant qu'aux jeunes Chevaux cet os est toujours rond, & aux vieux il est tranchant; lorsqu'on y a un peu d'habitude, avant de jamais ouvrir la bouche d'un Cheval, on juge à peu près de son âge en maniant cet os de la ganache: la remarque est très-bonne.

On tire la peau sur la ganache avec deux doigts, ou sur l'épaule, & lorsqu'elle demeure long-tems sans reprendre sa place, c'est une marque que le Cheval n'est pas jeune, plus elle demeure à s'en retourner, plus il a d'âge: il ne faut pas faire un grand fond sur cette observation; car la peau d'un Cheval maigre quoique jeune, sera plus long-tems à se remettre en sa place que d'un vieux qui sera bien gras. Mais pour la suivante elle est très-bonne: les pinces de dessous, quand le Cheval vieillit, vont en avant; & dans l'extrême vieillesse, elles vont tout droit en avant, au lieu qu'en la jeunesse elles relevent & font un creux sous la langue; en sorte qu'elles sont égales à celles de dessus; il arrive quelquefois que ce sont les dents de dessus qui poussent en avant, mais il est plus ordinaire que ce soient celles de dessous: cette remarque est très-bonne pour les Chevaux extrêmement vieux.

Une remarque aſſurée de vieilleſſe eſt lorſqu'un Cheval ſille, c'eſt-à-dire, qu'à l'endroit du ſourcil il y vient la largeur d'un double plus ou moins de poil blanc mêlé avec ſon poil naturel. Un Cheval ne ſille jamais avant la quatorziéme année, & tout au plus tard qu'à la quinze ou ſeiziéme. Les Chevaux alezans, rubicans, & les noirs ſillent plutôt que les autres: on peut pourtant faire fond qu'un Cheval ne ſille ordinairement qu'à quatorze ou quinze ans. Comme il eſt facile de voir qu'un Cheval ſille, même ſans être connoiſſeur, les Marchands arrachent les poils blancs avec des pincettes, aimant mieux qu'un Cheval paroiſſe pelé que ſillé; & lorſqu'il y a trop de poils blancs, & qu'on ne les peut arracher ſans difformité, ils peignent ou barbouillent les ſourcils, afin de cacher cette marque de vieilleſſe.

On peut juger de l'âge des Chevaux en voyant le palais; car à meſure qu'ils vieilliſſent il ſe décharne, & commence à ſe deſſécher par le milieu: ces ſillons qui ſont fort élevés & charnus aux jeunes Chevaux, s'abaiſſent peu à peu à meſure qu'ils augmentent en âge; par exemple à ſix ans le palais eſt plus charnu, & les ſillons plus élevés qu'à huit, & à dix, douze & treize, il ſera encore plus décharné qu'à huit ou neuf ans, & enfin le palais demeure aux vieux Chevaux avec la ſeule peau ſur l'os. Cette remarque eſt fort bonne, & eſt utile particulierement aux Jumens, leſquelles n'ont point de crochets.

En Eſpagne on a plus de certitude pour l'âge des Chevaux, car tous ceux qui ont de bons Haras où il y a des Chevaux qui témoignent qu'ils vaudront un jour quelque choſe, s'en vont chez les Notaires en préſence de témoins, prendre une atteſtation de l'âge de leurs Chevaux dans un tems où l'on en peut juger avec ſureté (qui eſt lorſqu'ils ont encore des dents de lait) le Notaire atteſte qu'un tel Cheval, d'un tel poil, de telle marque, de telle taille, de tel haras, marqué de telle façon, a eu quatre ou cinq ans en tel tems, & le ſigne avec ſes témoins, pour le remettre en main au Maître du Cheval, lequel le voulant vendre, produit ſon atteſtation pour juſtifier ſon âge; ſi on obſervoit cette méthode en France, on n'y contremarqueroit point tant de Chevaux, & les fineſſes de la Place Maubert ſeroient inutiles.

Les Chevaux gris deviennent blancs en vieilliſſant, & à proportion qu'ils ſont plus vieux, ils blanchiſſent par tout le corps: ce n'eſt pas qu'ils ne naiſſent des Chevaux blancs, quoiqu'aſſez rarement, mais on remarque ceux qui ont été gris, à quelques extrêmités, qui le ſont encore, comme aux genouils & aux jarrets.

Il y a des Chevaux auſquels les dents demeurent belles & blanches, & auſſi courtes que s'ils n'avoient que ſix ans, qui ſouvent

en ont plus de douze ; si ces Chevaux passent par les mains de frippons, ils les contremarquent toujours, & les débitent comme âgés de six ans.

Pour donc s'empêcher d'y être attrapé & le connoître, il faut sçavoir premierement qu'un Cheval est dit contre-marqué, lorsqu'avec un burin on lui a creusé la dent du coin, & noirci ce creux : pour imiter le plus qu'il se peut, la marque naturelle, on noircit le creux d'abord qu'on l'a fait, en y mettant de l'encre double dedans, & la laissant sécher, il dure autant que le creux : ceux qui rafinent davantage, brûlent avec un fer rouge un grain de seigle dans le creux de la dent, qui la noircit parfaitement ; car il sort de ce grain une huile qui s'attache fort à la dent creusée de nouveau. Il y a d'autres moyens pour contre-marquer un Cheval, mais un homme d'honneur ne doit jamais les mettre en pratique. Il suffit d'avoir dit ce qui est nécessaire pour s'empêcher d'y être trompé.

Vous connoîtrez un Cheval qui est contre-marqué, à voir le creux de la dent, qui n'imitera jamais si bien le naturel qu'avec un peu de pratique on n'en connoisse la fausseté : de plus, il échappe toujours quelque trait du burin qui raye la dent, parce que le Cheval ne donne point la patience qu'il faut : la dent est dure, & la main échappe, & donne à côté quelque coup de burin ; quand on remarque ces rayes à côté du creux, il est contre-marqué ; outre qu'il faut aussi voir au crochet d'en haut, qui doit être canellé, c'est-à-dire, que par le dedans depuis le palais jusqu'à la pointe, il doit être creux avant l'âge de sept ans : outre que les dents dessus seront trop longues, inégales à celles du dessous, & jaunes, la ganasse par dessous tranchante, les crochets de dessous usés, gros, crasseux, au lieu que s'il n'avoit que six ans, les crochets de dessous seront petits, pointus & tranchans des deux côtés.

Si le Cheval a plusieurs signes de vieillesse, il y a apparence qu'il est contre-marqué ; vous le connoîtrez aussi en ce que la fausse marque n'est jamais si bien imitée, qu'avec un peu d'expérience vous n'en découvriez la fabrique, outre que la dent sera plus longue bien souvent qu'elle ne doit être, & le creux artificiel plus noir que le naturel. Il faut un peu de pratique pour connoître les Chevaux contre-marqués, & avoir pris garde exactement comme un Cheval marqué de bonne marque a la dent faite ; après on ne peut guéres s'y méprendre.

De croire qu'on lime ou qu'on scie les dents pour les accourcir, c'est ce que je n'ai pû voir encore réussir, quoique j'aye apporté tout le soin possible pour sçavoir si cela étoit faisable ; quelques-uns le

pratiquent aux Hommes : Mais je n'ai vû perſonne qui l'ait pratiqué avec ſuccès aux Chevaux ; c'eſt une choſe aſſurée qu'on ne coutre-marque que ceux qui ont la dent belle & jeune, c'eſt-à-dire, courte & blanche ; tous ceux qui ont voulu entreprendre de ſcier les dents aux Chevaux, & les leur accourcir, n'en ont eu que de la confuſion, & je ne crois pas qu'une même perſonne l'ait fait faire deux fois en ſa vie ; car ſi on lime ou ſi l'on ſcie ſeulement les dents de deſſous qui ſont celles où l'on regarde l'âge, on peut remarquer que celles de deſſus reſtent plus longues que les autres qui ont été accourcies ; que ſi on a limé ou ſcié celles de deſſus & celles de deſſous, il arrive que les dents mâchelieres étant longues comme elles le doivent être, les pinces ni toutes les dents qu'on a accourcies, ne ſe peuvent joindre, ce qui fait voir manifeſtement la tromperie ; car la bouche du Cheval étant fermée, les dents de devant ſeront éloignées l'une de l'autre de l'épaiſſeur de ce qu'on a ôté; les Chevaux auſquels on a fait cette opération, ſont long-tems ſans pouvoir manger à leur aiſe, & ne peuvent tirer le foin ni la paille du ratelier.

Les Chevaux auſquels on a accourci les dents ſont aiſés à connoître, non-ſeulement par ce que j'ai dit, mais aux crochets, qui ne ſont pas faits comme nous les avons dépeints aux jeunes Chevaux, c'eſt pourquoi je ne conſeille à qui que ce ſoit de le faire, non-ſeulement parce qu'il eſt préjudiciable au Cheval, mais encore parce que ces ſortes de tours de quelque maniere qu'on les nomme, ſont en vérité indignes d'un Homme de probité.

Il y a certains Chevaux qui ont les dents trop longues & qui marquent, on les appelle béguts, qui marquent toute leur vie, au moins une partie ; il arrive plus ſouvent aux Hongres qu'à ceux qui ſont entiers, encore plus ſouvent aux Cavalles ; la plûpart des Hongrois, Polonois, Cravates & Tranſilvains que j'ai vûs étoient béguts.

Vous le connoîtrez en ce qu'un Cheval bégut marque à toutes les dents, auſſi-bien qu'aux coins & à la dent d'auprès, & même aux pinces ; on le jugera par les mêmes ſignes que nous avons donné pour les contre-marqués, comme ſont la longueur des dents, les crochets uſés, la mâchoire tranchante & autres décrits ci-devant.

Les Chevaux mettent les pinces les premieres, & dès l'âge de trente mois le creux des pinces s'uſe, & lorſque les dents mitoyennes viennent, la marque des pinces eſt à demi uſée, finalement à ſix ans le creux des pinces eſt tout-à-fait uſé, ainſi elles ne marquent plus ; celles d'auprès qui ſont les mitoyennes ont le creux à demi uſé en ce tems-là, mais aux Chevaux béguts les dents ne s'uſent point, & la marque leur reſte auſſi-bien aux pinces comme aux autres dents,

CHAP. VI.

ce qui fait que lorſqu'on voit que les pinces marquent encore ; & les deux d'auprès auſſi, on conclut que le Cheval eſt bégut, & d'autant mieux lorſque les dents ſont trop longues, & plus qu'elles ne doivent être à ſix ans, avec les autres remarques que nous avons rapportées.

Il eſt ſans doute que les Chevaux béguts ont eu une fois en leur vie, cinq & ſix ans, & qu'à l'âge de cinq ou de ſix ans, ils ont marqué de bonne marque, & s'ils ne laiſſoient pas de marquer de plus à toutes les dents, & il ne falloit pas conclure, les voyant marquer également à toutes les dents, qu'ils fuſſent vieux, quoique béguts, parce qu'ils avoient les autres ſignes de jeuneſſe, comme eſt la dent courte, les crochets petits, pointus & tranchans, &c. C'eſt à quoi il faut faire attention avant de décider.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait auſſi des Chevaux béguts qui marquent toute leur vie, & qui ne marquent pas à toutes les dents : Mais à ceux-là on le connoît à la longueur des dents & aux crochets, & autres remarques de vieilleſſe que j'ai dit ci-devant.

Je crois que ſi on s'attache exactement à remarquer tout ce que j'ai dit pour connoître l'âge, & qu'on le pratique, prenant ſoin de voir quantité de Chevaux à la bouche, & d'en remarquer les differences, ſans doute on ne s'y trompera jamais ; ſur-tout il faut s'attacher à reconnoître les bonnes jambes, le bon pied & le bon flanc. Si vous croyez que cette connoiſſance vous arrive par la ſimple lecture de ce Livre, c'eſt ce qui vous trompe ; vous devez vous confirmer par l'uſage & l'expérience. Bien des perſonnes ſe ſont étonnées de ce que l'ayant lû & relû, ils ne ſe trouvent pas bons connoiſſeurs tout au moins de l'âge, & s'ils n'avoient ſouvent oui faire eſtime de l'ouvrage, ils l'auroient accuſé d'avoir mal enſeigné, puiſqu'il avoit ſi mal réuſſi à leur égard. Je réponds avec ſincérité à ces Meſſieurs, que la connoiſſance des Chevaux ne s'acquiert pas ſur une ſimple lecture, il faut ſçavoir la théorie, mais il faut pratiquer ce qu'on a lû, voir des Chevaux, examiner les circonſtances, & s'y attacher fortement juſqu'à ce qu'on le ſçache & qu'on le poſſede. Les moindres ſciences ne s'acquierent pas ſur une ſimple lecture, il faut les étudier, & les ruminer ; & celle-ci qui eſt plus de pratique que de ſpeculative : A plus forte raiſon, ſi vous ne pratiquez, & par votre ſoin vous ne joignez la théorie à la pratique, en vain aurez-vous un Livre ; je ne dis pas ſeulement celui-ci, mais le plus excellent qui ſe puiſſe faire en cette matiere. Si donc ces Meſſieurs ne ſont pas connoiſſeurs par la ſeule lecture ſans aucun uſage, qu'ils n'en accuſent qu'eux-mêmes : Car ſi on les interroge des défauts qui y ſont ſpécifiés, ils ne pourront rendre

raiſon

raison d'aucun. Il faut premierement comprendre le sens, l'apprendre, ensorte qu'il soit si familier, que tout d'abord qu'on nomme un défaut, on le puisse définir & dire l'endroit où il vient, ensuite le réduire en pratique. Voilà trois choses pour devenir connoisseur, comprendre, apprendre & pratiquer; & sans pratique un misérable valet d'étable vous fera voir qu'il en sçait plus que vous.

CHAP. VI.

Ayant expliqué tout ce qui concernoit l'âge, il faut suivre les autres défauts; je suppose qu'on s'est rendu certain de l'âge autant qu'il est possible, laissez fermer la bouche au Cheval, & cherchez les autres défauts, tenant pour maxime infaillible que lorsqu'on apperçoit une tarre ou un défaut, il faut vous y attacher avec toute votre attention pour le découvrir jusqu'au bout; & l'ayant découvert, n'y plus songer, mais s'attacher à un autre, & ainsi proceder par ordre à chaque défaut en particulier. Je ne parle pas ici pour un connoisseur, qui dans un clin d'œil voit tous les défauts; & d'abord qu'il regarde, s'il y a quelque chose d'imparfait, ou quelque défaut, c'est la premiere chose qui lui tombe sous la vûe, & il semble qu'il n'a des yeux que pour voir ce défaut. Les novices seuls en faveur desquels j'écris, n'en sont pas de même, il leur faudra plus de tems à éplucher un Cheval, & à le suivre depuis la tête jusqu'aux pieds, qu'il n'en faudra à un connoisseur pour en visiter quatre: car il lui suffit pour visiter un Cheval d'en faire le tour lentement & au petit pas, il voit dans ce tems-là tout ce qui s'y peut voir.

De la connoissance des Chevaux.

CHAP. VII.

APRE'S avoir connu l'âge, il faut voir les yeux, dont la connoissance est assez difficile, & demande une fort grande & assidue pratique, sans se rebuter: Au commencement qu'on les regarde, les bons & méchans paroissent égaux; mais si l'on s'obstine à regarder & à les considerer attentivement, on verra la troisiéme fois ce qu'on n'appercevoit pas la premiere, & la vingtiéme fois on verra ce qu'on n'avoit pas encore vû; & finalement à force de regarder on ouvre les yeux, ce semble, pour appercevoir clairement ce qui ne sembloit au commencement qu'obscurité & trouble. Ainsi ne vous ennuyez pas, persistez constamment, & vous y réussirez assurément. Pour bien voir les yeux il les faut bien situer; on a plus de facilité à bien connoître les yeux, quand on fait sortir un Cheval d'un lieu obscur pour venir en un lieu clair: Par exemple, en sortant de l'écurie, d'abord qu'il met la tête dehors, il faut voir les yeux &

CHAP. VII.

les conſiderer tout au travers, & non vis-à-vis; car au travers vous appercevrez juſqu'au fond.

Que ſi vous êtes en pleine campagne, dans un marché, ou dans une foire, il eſt mal-aiſé de connoître des yeux au Soleil, il faut toujours chercher l'ombre, & même afin de les mieux diſcerner, mettre la main au-deſſus de l'œil pour rabattre le grand jour: au Soleil tous les yeux paroiſſent plus beaux qu'ils ne ſont en effet.

Qui voudra apprendre à connoître, & à juger des yeux d'un Cheval, qu'il les regarde premierement la nuit avec une fort petite bougie, il verra au fond de l'œil juſqu'à la moindre tache: Mais il faut que l'œil du Cheval ſoit ſitué entre vous & la lumiere; lorſqu'on les connoîtra bien avec la bougie, on les connoîtra plus facilement au jour: Quoiqu'on voye parfaitement, ce ſemble, les yeux à la chandelle ou avec la bougie, je ne voudrois pas acheter un Cheval à cette condition, car j'y ſerois trompé; je ne vous donne pas ce moyen pour connoître parfaitement les yeux des Chevaux, mais pour vous donner facilité d'apprendre à les connoître.

On peut bien apprendre à ſituer le Cheval pour lui voir les yeux, ſi on fait reflexion qu'étant monté deſſus & ſe baiſſant, on verra très-bien les yeux; on les voit encore mieux pardevant.

Ayant bien ſitué le Cheval pour pouvoir commodément voir les yeux, nous conſidererons ſes parties, *qui bene diſtinguit, bene docet.* Afin d'éviter la confuſion, nous dirons qu'il y a deux parties à conſiderer aux yeux, la vitre & le fond de l'œil; la vitre eſt cette rondeur qu'on apperçoit d'abord, & qui eſt la partie la plus apparente: elle doit être très-claire & tranſparente ainſi que du criſtal de roche, enſorte qu'on puiſſe voir au travers, & qu'elle ne ſoit couverte d'aucun nuage, obſcurité, tache ni blancheur; car ſi la vitre paroît trouble, obſcure, & que vous ne puiſſiez voir au travers, c'eſt une marque que l'œil n'eſt pas bon: Il ne faut pas non plus qu'il y ait aucun cercle blanc autour de l'œil; il y a néanmoins des Chevaux qui ont le cercle, & ont de bons yeux, mais il vaut mieux qu'il n'y ſoit point. De la conſideration exacte de la vitre, dépend la connoiſſance de l'œil; il faut donc faire votre poſſible pour reconnoître ſi elle eſt tranſparente: Quoique les premieres fois qu'on y regarde on ne puiſſe pas s'en appercevoir, il ne faut pas ſe rebuter, mais y regarder continuellement juſqu'à ce qu'on la connoiſſe: Peu à peu vous vous déſillerez les yeux & verrez clair. Ce qui eſt cauſe que bien des gens ne parviennent pas à la connoiſſance des yeux, c'eſt qu'ils ſe rebutent d'abord, diſant, je ne puis rien voir à ces yeux, ils me ſemblent tous égaux, bons & mauvais, quoique vous ſoyez huit & quinze jours

à ne rien discerner, & que tout vous semble confus, ne vous rebutez pas, continuez à regarder avec soin & attention, enfin vous l'emporterez.

Le Cheval peut avoir sur l'œil, c'est-à-dire, sur la vitre, une blancheur provenuë & restée d'un coup qui ne le rend pas borgne, mais il est besoin d'un peu d'expérience pour le discerner ; non point tant pour le discerner, car facilement on l'apperçoit ; mais pour sçavoir si cette blancheur peut nuire ou non à son œil : aux novices tout fait peur, & souvent un petit malheur paroît un défaut considerable, & un grand défaut leur échappe sans le voir ; on appelle ces novices dans la connoissance des Chevaux des demi-connoisseurs, lesquels pour trop éplucher un Cheval sont incapables d'en acheter ; car ils veulent trouver toutes les parties d'un Cheval de cinquante écus, aussi parfaites & aussi bien faites que celles d'un qui coûteroit cinquante pistoles, sans faire reflexion qu'il y a de la marchandise à tout prix, & que hors des défauts essentiels, il ne faut pas s'attacher à tant de particularités pour des Chevaux d'un bas prix.

La vitre rougeâtre est une mauvaise marque, qui dénote que l'œil est échauffé, ou qu'il tient de la Lune.

La vitre feuille-morte par le bas, & trouble par le haut, est une marque infaillible de la Lune ; mais c'est seulement dans le tems que la fluxion occupe actuellement l'œil ; car la fluxion étant passée, la couleur feuille-morte se dissipe aussi ; c'est pourquoi aux Chevaux lunatiques, en vain vous chercherez cette remarque dans un tems où la fluxion ne sera pas sur l'œil ; vous connoîtrez que la fluxion y est, en ce que les yeux seront enflés, & jetteront beaucoup d'eau claire & fort chaude : ce mal est de si grande consequence, que le Cheval devient aveugle de l'œil sur lequel vient la Lune ; & de tous les deux, si la Lune les gouverne tous deux : c'est la remarque la plus assurée pour connoître les Chevaux lunatiques, que celle des yeux couleur de feuille-morte ou rougeâtre, comme si l'œil étoit plein d'eau sanglante : mais notez que c'est seulement dans le tems de la fluxion, & que le Cheval ne voit point de cet œil dans le tems que la fluxion y est : Pour connoître un œil lunatique, lorsque le fluxion n'y est pas actuellement ; considerez que s'il y a un œil atteint, il sera plus petit que l'autre, & la vitre sera trouble, le fond de l'œil noir & brun ; on connoît mieux la Lune à la vitre trouble qu'à toute autre remarque.

La seconde partie de l'œil qu'il faut considerer, est le fond qui est proprement la prunelle, qui doit être large : il faut qu'on l'apperçoive sans aucun empêchement, afin de pouvoir considerer s'il n'y

a aucun dragon, qui est une tache blanche au fond de l'œil, qui fait le Cheval borgne, ou qui le fera devenir bien-tôt; car un dragon dans sa naissance est souvent petit, & ne paroît point plus gros qu'un grain de millet; mais il croît & couvrira toute la prunelle, & même sans trouver de remede, puisqu'on ne peut en porter sur le mal: le moyen de faire pénétrer un médicament dans la substance de l'œil où le dragon est situé! Il ne faut pas s'en rapporter à ce que disent les Maréchaux qui se vantent de les guérir; car ils sont incurables, & jamais on n'a guéri de dragon du moment qu'il est formé.

Si toute la prunelle est blanche d'un blanc verdâtre transparent, cela dénote que la prunelle n'est pas naturelle, & cette prunelle un peu transparente, est ce qu'on appelle un cul de verre: le Cheval n'en est pas borgne, il voit encore un peu; mais je n'en voudrois pas avec ce défaut que pour un prix fort modique; les Chevaux d'école ne laissent pas de rendre un aussi bon & aussi agréable service que s'ils n'avoient point de cul de verre; le prix en est doux, & la perte médiocre quand il en mésarrive.

Il faut prendre garde que quelquefois on regarde les yeux vis-à-vis une muraille blanche; la reflexion fait paroître le fond de l'œil blanchâtre tirant un peu sur le verd comme un cul de verre, quoiqu'il soit bon; quand on s'en apperçoit, il faut le regarder en un autre endroit, pour remarquer si dans plusieurs situations on appercevra la même chose.

Avant que de passer aux autres défauts, il faut remarquer si on appercevra fort clairement au-dessus de la prunelle comme deux grains de suye de cheminée qui y sont arrêtés; car quand on les voit bien clairement, c'est une marque que non-seulement la vitre est claire, mais qu'on commence à bien voir les yeux: & si on continue à s'y attacher, on les connoîtra par le tems; car pour ces grains de suye qu'on voit, ce n'est pas à dire que l'œil soit bon: Il faut voir de plus si on voit bien à plein le fond de l'œil sans aucune tache ni blancheur, & l'œil sera bon.

Ceux qui pour bien connoître un œil, regardent s'ils se verront bien représentés dans l'œil, comme s'ils se regardoient dans un miroir, & si leur visage paroît bien net dedans, ils jugent que l'œil est bon, ces Messieurs-là sont fort trompés; car cette connoissance ne vaut rien, & un méchant œil trouble, représentera plus naturellement votre visage qu'un bon.

On doit aussi prendre garde si un œil qui est trouble & fort brun, est plus petit que l'autre; car le petit est perdu sans ressource, puis-

qu'il se desséche, & que la nature manque en cette partie, ce qui le rend plus petit, & ordinairement ces sortes d'yeux se sont perdus par fluxion ou Lune; il est très-dangereux que par le tems ce qui a perdu l'un ne perde l'autre; mais il faut considerer soigneusement qu'un œil peut paroître plus petit que l'autre par accident, & n'être pas perdu; aussi ne sera-t-il trouble ni brun: par exemple, la paupiere aura été coupée ou fendue par une morsure ou coup, ou un heurt, & l'œil n'en sera pas endommagé, la paupiere venant à se rejoindre, elle peut demeurer plus serrée, ce qui feroit paroître l'œil plus petit, quoiqu'en effet il ne le fût, mais seulement l'extérieur de l'œil: je l'ai vû arriver plusieurs fois.

Il y a quantité d'autres remarques générales qu'on peut faire pour connoître les yeux; par exemple, la démarche d'un Cheval aveugle est toujours incertaine, n'osant mettre les pieds à terre quand il est mené en main; que s'il est monté par un Homme vigoureux, & que le Cheval le soit aussi, la crainte des éperons le fera marcher résolument & délibérément, sans qu'on puisse s'appercevoir s'il est aveugle.

Une autre remarque pour ceux qui sont absolument aveugles, est qu'en entrant dans une écurie, voyant les oreilles d'un Cheval se dresser & tourner d'un côté & d'autre, lorsqu'il entend quelqu'un derriere lui, est un témoignage qu'il a perdu les yeux, parce qu'un Cheval vigoureux qui a ce défaut, se défie de tout, & est continuellement en allarme au moindre bruit qu'il entend; ce qu'il donne à connoître par ce mouvement d'oreilles. Il faut être cent fois moins que demi-connoisseur, pour avoir besoin de ces remarques; car les yeux qui ont perdu l'usage de la vûe sont si aisés à connoître, que d'abord on le juge sans grande expérience.

Les divers poils peuvent aussi donner de très-grands indices de bonne ou mauvaise vûe; ceux qui sont sujets à ce défaut, sont les gris-sales, les gris-étorneau, ober ou fleur de pêcher, & le rouhan assez souvent: J'oubliois à dire que les yeux pleurans ou enflés dessous, ou l'un & l'autre, sont une marque de fluxion; si actuellement elle est sur l'œil, il faut appliquer la main dessus, on le trouvera très-chaud, quoique cette chaleur puisse venir de coup ou morsure, donnant le même signe: mais dans l'incertitude de quelle cause elle peut provenir, on ne doit point prendre de Cheval qu'on ne vous garantisse l'œil bon, en présence de témoins.

Lorsque les Chevaux jettent leur gourme, ou qu'ils poussent des dents, c'est-à-dire, qu'ils changent les dents de lait, & même lorsqu'ils poussent les crochets d'en haut, pour lors quelques-uns ont la

vûe trouble, & on les croiroit borgnes ou aveugles, & quelquefois ils le deviennent: à d'autres la gourme étant jettée & les dents guéries, la vûë s'éclaircit; cela arrivera plutôt au changement des dents des coins que des autres.

J'ai vû souvent des Chevaux, qui pour avoir jetté imparfaitement leur gourme, sont devenus aveugles: c'étoit des Chevaux d'Espagne, Barbes & autres Chevaux nés dans les pays Méridionaux.

Il y a des personnes qui pour connoître les bons ou mauvais yeux des Chevaux, passent la main ou le doigt devant; & s'ils clignent ou ferment les yeux, ils les jugent bons; s'ils les tiennent ouverts, ils disent qu'ils n'y voyent pas: d'autres avec un doigt font semblant de le repousser dans l'œil pour voir s'il le fermera; d'abord qu'une personne fait de pareilles grimaces, on peut s'assurer qu'il ne sçait ce qu'il cherche, & qu'il ne s'y connoît pas. Cette remarque m'a attiré une fois un grand reproche de la part d'une personne, qui me dit que pour n'avoir osé passer la main devant les yeux d'un Cheval (crainte qu'on ne le crût pas connoisseur) il en avoit troqué un qui étoit presque aveugle: je lui dis que ce n'étoit pas la remarque que j'en avois faite, qui en étoit la cause; mais son peu de connoissance & sa vanité de vouloir passer pour ce qu'il n'étoit pas; car quoiqu'il eût passé la main devant les yeux, il n'en auroit pas été moins attrapé; qu'il étudiât donc, & qu'il n'accusât que lui-même: & non le Livre, de ce qu'il étoit dupé faute de connoître les yeux, & de vouloir faire croire qu'il les connoissoit. J'ai fait lire cet article à celui même qui a été cause que je l'ai fait, il m'avoua qu'il étoit fait fort à propos, il est devenu bon connoisseur depuis. Il y a bien des gens qui ne se soucient pas d'être connoisseurs, pourvû qu'à force de jaser on les croïe fort habiles, il leur suffit; pour moi je suis d'un autre goût; j'aimerois mieux être bon connoisseur & passer pour ignorant, j'en ferois bien mieux mes affaires, que si je passois pour connoisseur & que je ne le fusse pas.

Ceux qui commencent depuis peu, & souvent ceux qui ont commencé il y a long-tems, à connoître les yeux des Chevaux ayant consideré l'œil de bien près, c'est-à-dire, autant exactement qu'ils le pourront, encore n'y connoîtront-ils guéres, mais sur-tout ils se doivent défier des petits yeux enfoncés ou noirs, & examiner si la vitre est bien claire & transparente, & qui vous permette de bien voir au travers: remarquez bien ensuite le fond de l'œil, & sur-tout si la prunelle est grande: à tous les yeux les petites prunelles étroites & longues courent plus de risque de se perdre que les autres. Si les petits yeux ont tout ce que j'ai dit, ils sont bons. J'ai dit au Chapitre II. un mot

des qualités d'un bon œil, que je ne repeterai point ici, c'est en parlant de la maniere dont les parties doivent être formées, pour être belles.

Suite de la connoiſſance des défauts d'un Cheval, & ce qu'il faut obſerver quand on l'achete.

POUR continuer dans l'ordre que nous avons commencé, il faut s'appliquer à connoître la ganache, les épaules, les jambes, & l'allure des Chevaux, qui eſt une qualité eſſentielle pour le ſervice qu'on en eſpere.

Après avoir conſideré l'âge & les yeux, il faut paſſer la main entre les deux os de la ganache près du gozier, pour ſentir ſi cela eſt aſſez ouvert pour que le Cheval puiſſe ſe ramener. Ces os étant bien vuidés & ouverts depuis le haut de la ganache juſqu'au menton, contribueront beaucoup à la bonté de la bouche.

Enſuite il faut remarquer ſi entre leſdits deux os, il n'y a aucune groſſeur, dureté ou glande mouvante, qui ſeroit un ſigne ſi le Cheval eſt jeune, qu'il n'a pas jetté la gourme, ou qu'il l'a jettée imparfaitement. S'il eſt plus âgé, pourvû que les groſſeurs ne ſoient pas plus groſſes qu'un gros pois, quoiqu'il y en ait pluſieurs, elles ne ſont d'aucune conſequence, parce que le travail & les ſueurs les diſſipent avec le tems ; ſi néanmoins le Cheval a paſſé ſix ans, il eſt plus à craindre, quoiqu'elles ne doivent pas empêcher d'acheter un Cheval quand il agrée d'ailleurs ; les glandes mouvantes peuvent venir de morfondement, ou de reſte de gourme, qui aura laiſſé les groſſeurs à l'endroit par où la nature s'eſt déchargée de ſes impuretés, & d'où ſe ſont évacuées les mauvaiſes humeurs qui lui étoient à charge, ſouvent par la faute de ceux qui ont traité ces Chevaux, n'ayant pas eſſayé à faire reſoudre ces groſſeurs & duretés. S'il y a une glande fixe, douloureuſe & attachée à la ganache, c'eſt preſque toujours un ſigne de morve, le Cheval ayant paſſé ſept ans. Que ſi c'eſt au-deſſous de ſix années, ce peut être la gourme, ſur-tout s'il n'y a point de toux conjointe ; car ordinairement la toux eſt un effet de la gourme : ſi néanmoins il y a la moindre apparence de morve, il ne faut pas s'en charger, puiſqu'elle ne guérit preſque jamais, quoiqu'en promettent les ſecrets, tant des Livres imprimés qu'autres ſur ce ſujet. Le morfondement peut cauſer une glande attachée à la ganache, de même que ſont celles qui ont leur cauſe de la morve, mais elle cede aux remedes & ſe réſoud par une dûe application ; ſi le mal eſt négligé, il dégénere

en morve presque toujours. Le moyen de dissiper & résoudre une pareille glande se trouvera à la premiere partie ; il réussira presque toujours s'il n'y a point de principe de pourriture dans le poulmon, ou point de malignité dans la cause.

Il y a des Chevaux qui ont de grosses duretés fixes, c'est-à-dire, attachées au dedans de l'un des os de la ganache qui ne sont pas morves : ce sont des fics qui ne tirent à aucune conséquence, on les extirpe avec le razoir, puis on mange la racine avec des poudres & plus proprement en les serrant dans leur racine, avec de la soye cramoisi dans le déclin de la Lune, & les frottant tous les jours avec du jus de pourpier. Ces fics ne signifient rien, & ne donnent aucun indice que le Cheval ait la morve.

Puisque nous en sommes si avant sur les glandes fixes, je dirai ce que j'ai vû à un Cheval, qui ayant razé & passé neuf ans, en faisant un voïage, il lui survint une grosse glande fixe ; il jettoit par les nazeaux, & fut condamné par deux Maréchaux d'Amiens qui se disoient âgés chacun de soixante & tant d'années dans leur certificat, où ils le condamnoient comme morveux, quoiqu'il jettât peu par les nazeaux. On le fit séjourner, & dans quinze jours il guérit presque de lui-même, par trois lavemens communs sans autre remede. La glande se fondit, & il ne jetta plus, & n'eut de-là en avant aucune apparence de morve. Sans doute les lavemens n'étant pas suffisans pour le guérir de cette maladie, il falloit que la nature seule eût produit cette guérison ; ce qui me fit mieux connoître que ce n'étoit que morfondement, fut que son mal lui tomba sur les jambes, lesquelles enflerent extrêmement.

Quand vous voyez des glandes mouvantes ou autres, il faut avec la main serrer les nazeaux du Cheval, pour voir si ayant été longtems sans prendre haleine par le nez, il ne fera point un effort pour se moucher quand vous le lâcherez, & on verra si le nez lui flue, & s'il jette de l'humeur comme glaire d'œufs cruds : ce qui n'est pas à craindre quand elle est en petite quantité ; que s'il jette ou en abondance ou de la matiere d'aposthume, il est à craindre, particulierement si la matiere qu'il jette est gluante & s'attache aux nazeaux, dans lesquels il faut regarder si la matiere n'a point fait ulcere : ce qui est une marque de grande malignité, puisqu'outre le soupçon que ce soit morve, il est dangereux que ce mal ne se communique aux autres, principalement si le Cheval a huit ans, il ne faut point l'acheter, quoiqu'il puisse venir de morfondement. Et quand on voit une glande fixe, que le Cheval ne veut pas souffrir qu'on manie par la douleur qu'il y souffre, qu'il jette par un seul

nazeau

nazeau, ou encore que la glande ne seroit pas douloureuse, si elle est extrêmement dure, quoique le Cheval n'ait que six ans, s'il ne tousse pas du tout, je croirois avec beaucoup d'apparence qu'il est morveux.

CHAP. VIII.

Pour connoître les Epaules bien faites.

CHAP. IX.

APRE'S avoir parcouru tout ce que je viens de dire, il faut venir aux épaules, si elles sont grosses, chargées de chair & rondes, ce sera un défaut considerable : Vous le connoîtrez si l'endroit qui est au haut des deux épaules qu'on appelle le garot est fort large, alors il faut au Cheval une selle plus ouverte d'arçon qu'aux autres : Ce discours doit sembler ridicule à bien des gens, qu'il faut aux Chevaux qui ont beaucoup d'épaules une selle plus large de devant qu'aux autres, puisqu'on le voit sans le dire ; c'est afin qu'on conçoive qu'étant besoin d'avoir une selle fort large du devant, il est sans doute que les épaules sont plus larges qu'à l'ordinaire, & par conséquent qu'il y a beaucoup plus de chair qu'il ne faut : Vous verrez de plus si depuis le garot jusqu'au bas de l'épaule, il y a beaucoup de chair, si elle a une forme ronde, si la jointe de l'épaule où porte le poitrail est fort grosse & plus avancée qu'à l'ordinaire, ce qu'on connoît facilement en considerant la distance qu'il y a depuis le garot jusqu'à cette jointe sur laquelle porte le poitrail, & cette jointe grosse & avancée fait d'abord juger l'épaule difforme : Tout ce que dessus dénote de grosses & vilaines épaules, qui est un des plus notables défauts aux Chevaux François, car pour les Barbes & Chevaux d'Espagne ils n'en sont pas moins à estimer, si d'ailleurs ils ont les qualités qu'on leur demande : même j'ai vû peu de Barbes & de Chevaux d'Espagne avoir beaucoup d'épaules qu'ils ne fussent très-bons : Sur cette remarque je ne voudrois pas les acheter, mais je ne les rebuterois pas aussi.

Au Chapitre II. parlant de la bauté des parties d'un Cheval, j'ai dit quelque chose des épaules, assez necessaire à sçavoir, je vous y renvoye crainte d'user de redites.

En cheminant il faudra considerer si le Cheval a l'épaule mouvante : S'il a les épaules grosses, chargées de chair, & peu mouvantes, jamais il ne sera agréable : Si c'est un Cheval de pas, il bronchera, si c'est un coureur il n'ira guéres loin, ayant trop de peine à galoper ; si c'est un Cheval destiné pour le Manége, il ne peut jamais réussir à aucun bel air, car ses mouvemens seront toujours contraints, qui est un défaut très-notable : que s'il a de grosses épaules, & qu'il

les ait fort déliberées & mouvantes, le défaut n'eſt pas grand, mais il choque la vûe des connoiſſeurs plus qu'autre choſe; ſi au contraire le Cheval n'a point d'épaules & qu'il ne les puiſſe mouvoir les aïant toutes engourdies, il faut le rejetter, hors que le prix en ſoit fort modique.

Un Cheval chargé d'épaules n'eſt propre qu'au tirage : c'eſt-à-dire, au caroſſe ou à la charrette; Il en ſera moins ſujet à être écorché du colier, du harnois, ou des bricoles, que s'il n'avoit que la peau & les os ſur l'épaule; mais il n'en trottera pas ſi legerement à la campagne, & ſera plutôt haraſſé.

La raiſon pourquoi un Cheval qui n'a pas l'épaule déliberée, & qui n'a aucun mouvement, ne peut marcher agréablement, mais ſe laſſe d'abord pour vigoureux qu'il ſoit, vient de ce qu'il fait tout le mouvement avec la jambe, ce qui lui donne beaucoup de peine à la hauſſer, quoiqu'il la hauſſe peu; & s'il n'a pas de grands reins, il heurtera facilement aux mottes, gazons & pierres, faute de ce mouvement.

Si les épaules ſont groſſes, quoique mouvantes, & que l'encolure en même tems ſoit fort chargée de chair, leur poids extraordinaire étant toujours ſupporté par les jambes, ſoit qu'il marche, ſoit qu'il s'arrête, fera qu'elles ſeront plutôt uſées & travaillées, que ſi elles étoient déchargées de ce fardeau; ces ſortes de Chevaux peſent à la main en voyage, ils marchent ſans grace; quand ils ſont las, ils bronchent au commencement, & tombent à la fin de la journée.

Enfin je crois que ce n'eſt pas une partie à négliger, & qu'on doit fort s'attacher à connoître les épaules bien ou mal bâties; car quoi qu'on en puiſſe dire, l'expérience fera voir que de-là & de l'encolure dépend en partie la gentilleſſe d'un Cheval : ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe dégourdir des épaules liées & gourdes, & les rendre libres à certains Chevaux, par l'art & l'exercice bien reglé; mais comme c'eſt une choſe qui n'eſt pas faite, un Cheval doit être moins acheté. Je ne voudrois pas d'un Cheval de pays avec les épaules chevillées, c'eſt-à-dire, qui n'ont aucun mouvement, parce qu'ils ne ſont jamais agréables, & tombent facilement.

Il y a des Chevaux qui n'ont aucun mouvement à l'épaule, qui levent la jambe plus haute que ceux qui l'ont déliberée. Les ignorans prennent cette action pour une marque d'épaule dénouée, quoique le mouvement des jambes puiſſe être ſans celui de l'épaule, & certains Chevaux ayant l'épaule fort libre, trouſſeront auſſi leurs jambes juſqu'au ventre; car l'un trouſſe beaucoup, c'eſt-à-dire, qu'il plie extremement la jambe ſans qu'il ait l'épaule libre, & l'autre a le même mouvement avec l'épaule libre : l'un ne renferme pas l'autre;

c'eſt pourquoi il faut de l'expérience pour connoître ſi l'épaule eſt libre, dégagée & mouvante : pour le mouvement des jambes tout le monde s'en apperçoit facilement : le mouvement aux jambes de devant d'un Cheval eſt une partie qui lui donne toute la grace s'il eſt deſtiné au Manége, quoique ſouvent on trouve des Chevaux qui ont un beau mouvement, & n'ont pas un grand fond de force.

CHAP. IX.

Il y a des Chevaux qui ont trop d'épaules, il y en a qui en ont trop peu, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont ſi ſerrés du devant, que les deux jambes au deſſous des épaules & au haut des jambes ſe touchent ; ces Chevaux ordinairement ne valent guéres, car ils ont le devant foible, en marchant ils ſe croiſent en danger de s'eſtropier, & dans la courſe ils ſe mêlent les jambes, & ſont fort ſujets à culbuter. J'aimerois mieux un Cheval qui auroit trop d'épaules, que s'il avoit ce défaut.

Il faut donc qu'un bon Cheval ait les épaules plates, petites, décharnées & mouvantes : mais il eſt bon que les Chevaux de caroſſe ayent un peu d'épaules, afin qu'ils puiſſent donner plus librement dans le trait, & qu'ils ne ſe bleſſent pas ſi-tôt.

La méthode pour connoître les jambes d'un Cheval.

CHAP. X.

AYANT obſervé exactement l'épaule, il faut venir aux jambes qui ſont les piliers & les fondemens de l'édifice ; elles ſont aſſez faciles connoître ſi on s'y prend avec ordre, & qu'on s'y attache avec ſoin & exactitude.

Les jambes de devant ſont ſujettes à beaucoup de maux & de foibleſſes, qui les font rebuter avec raiſon à ceux qui les connoiſſent. C'eſt la partie de tout le corps qui ſouffre le plus, & c'eſt ſouvent la plus menue & la plus foible ; ſuivons-la avec ordre en toutes ſes parties : Premierement une marque de mauvaiſes jambes, c'eſt-à-dire, uſées & travaillées, ſera ſi elles ſont droites.

On dit qu'un Cheval eſt droit ſur ſes membres, quand il a les parties toutes droites, c'eſt-à-dire, depuis le genouil juſqu'à la couronne : par le devant, le genouil, le canon, le boulet, & la couronne deſcendant à plomb, & qu'il ſemble que le boulet ſoit plus, ou tout au moins auſſi avancé que le reſte. On peut comparer ces jambes à celles des chévres, & lorſqu'il eſt ainſi droit ſur les membres, il eſt ſujet à choper & à tomber. & par le tems le boulet ſe pouſſe abſolument hors de ſa place en avant, & le Cheval en demeure eſtropié ; en cet état on l'appelle bouleté : il faut pour bien concevoir le défaut d'être droit ſur ſes membres, que

j'expliquerai quels Chevaux y ſont ſujets, & à quoi on le connoîtra.

Les Chevaux de terre ou court-jointés ſont ſujets à ſe bouleter, c'eſt-à-dire, à devenir droits ſur leurs membres, particulierement ſi on leur laiſſe le talon trop haut, il faut donc avoir ſoin de le faire abattre ſouvent; les longs-jointés au contraire plient ſi fort le boulet en arriere, qu'ils ne ſont pas ſujets à devenir droits. Pour qu'une jambe ſoit bien plantée, il faut que le devant du boulet ſoit placé environ deux doigts plus en arriere que la couronne, c'eſt-à dire, que ſi l'on tiroit une ligne droite depuis le devant du genouil juſqu'au devant de la couronne, le devant du boulet devroit être éloigné de cette ligne d'environ deux doigts, plus ou moins ſelon la taille du Cheval: au lieu qu'à un Cheval bouleté ou droit ſur ſes membres, le boulet ſeroit placé ſur cette ligne.

Les Chevaux droits ſur les jambes ſont les contraires de ceux qui ſont trop long-jointés, c'eſt-à-dire, qui ont le pâturon ſi long & ſi flexible, que le Cheval en marchant porte le boulet juſqu'à terre plus ou moins, ce qui eſt un grand défaut, plus à craindre que le précedent, auquel on peut apporter du remede; mais à celui-ci il n'y en a point: au contraire, c'eſt un ſigne de peu ou point de force, & ils ne ſont en aucune façon bons au travail.

Les Barbes & les Chevaux de legere taille, y ſont plus ſujets que les autres, & ſur-tout les échappés de Barbe; mais de quelque race qu'ils puiſſent être, s'ils ont ce défaut de porter le boulet juſqu'à terre en cheminant, ils en valent moins, & ne fatigueront point.

Il y a des Chevaux long-jointés, c'eſt-à-dire, qui ont le pâturon trop long, & qui ne portent point le boulet bas en cheminant, mais le tiennent en la poſture qu'il doit être ſans le trop plier; ces ſortes de Chevaux peuvent ſervir, car ils ſont nerveux, puiſque ce n'eſt que la force & la vigueur du nerf qui ſoutient le boulet & l'empêche de trop plier; ce défaut de pâturon long en cette occaſion, choquera plutôt la vûe du Cavalier qu'il ne portera préjudice au Cheval.

Les Chevaux qui ont la jointe courte & roide, c'eſt-à-dire, nullement pliante ou flexible, ſont peu propres au manége, parce qu'ils n'ont aucune gentilleſſe: La jointe flexible eſt une des qualités d'un brave Cheval de Manége, pourvû qu'elle ne ſoit pas trop longue.

Si la jointe eſt longue & fort flexible, outre qu'il ne ſera aucunement bon au travail, il ſera bien-tôt molleté: il y a même des Chevaux qui ne ſont point trop long-jointés, mais qui ont le boulet ſi menu & ſi flexible, qu'ils n'ont pas fait deux journées qu'ils ſont hors d'état de travailler, parce que les boulets leur enflent extraordinairement, enſuite il leur reſte des mollettes.

C'eſt donc une des remarques qu'il faut faire, de voir ſi le boulet n'eſt point trop menu ou trop roide, ou bien s'il n'eſt pas trop pliant; & tout ce que nous avons dit de la jambe droite, c'eſt-à-dire, d'un Cheval droit ſur ſes membres, dépend de l'obſervation du boulet.

Les Chevaux Anglois qui ont des reins, c'eſt-à-dire, qui ont de la force, s'ils ont la jointe un peu plus longue qu'un connoiſſeur ne ſouhaiteroit, pourvû que le boulet ou la jointe ne ſoit pas trop flexible, courra plus commodément pour le Cavalier qu'un Cheval court-jointé. Ce ſont des Chevaux propres aux grands Seigneurs âgés qui ont de quoi chercher leur aiſe, & l'agrément à un Cheval. Véritablement ils ne fourniront pas ſi long-tems à la chaſſe que s'ils n'avoient pas ce défaut; mais un grand Seigneur qui en a pluſieurs à changer, ne le doit point rebuter pour ce ſeul défaut, s'il y cherche ſon aiſe: ces ſortes de Chevaux peuvent être comparés en quelque maniere aux caroſſes qui ont des reſſorts qui les rendent infiniment plus doux.

Ce défaut de plier trop le boulet, ſe doit auſſi bien remarquer derriere comme devant, & même il y en a qui plient trop le boulet derriere ſeulement, & non pas devant; ce qui dénote qu'ils ont le derriere fort foible, qui eſt un très-grand défaut à quelque uſage qu'on les veuille mettre: s'il leur vient des mollettes, elles ſeront plus dangereuſes derriere que devant; car elles deviennent nerveuſes par le travail: de plus, ſi vous les deſtinez au caroſſe, ils ne pourront reculer ni retenir dans les deſcentes, ainſi ils ne ſeront pas propres à cet uſage.

Le troiſiéme défaut eſt des jambes arquées: le Cheval étant en ſa ſituation ordinaire, le genouil demeure plié en avant, & la jambe prend la forme d'un arc plus ou moins: ce mal leur vient par un travail exceſſif, qui a fait que les nerfs ſe ſont retirés, en ſorte que les jambes ſont arquées, & leur tremblent quand on les arrête après avoir cheminé. Ces ſortes de Chevaux ne ſont pas abſolument inutiles, puiſqu'ils peuvent encore travailler; mais je n'en voudrois pas pour quelque prix que ce fût, s'ils n'ont de grands reins, car ils peuvent encore bien ſervir; mais ce ne ſont pas des Chevaux de Maîtres; quoiqu'il y en ait qui ont ſervi long-temps avec les jambes arquées, ils choquent la vûe, & on ne peut jamais eſperer de s'en défaire, car peu de gens ſont d'humeur à les acheter, quelque bonté qu'ils ayent.

Les Chevaux d'Eſpagne ſont la plupart arqués, peu ou beaucoup à proportion de ce qu'ils ſont ſortis vieux d'Eſpagne, parce qu'ils les entravent dans les écuries: ce qui contraint le Cheval à mal ſi-

tuer sa jambe, & avec le tems elle devient arquée, quoique d'ailleurs elle soit saine & entiére : l'usage des entraves leur plaît fort, afin que les Chevaux puissent demeurer paisibles, & qu'ils ne s'embarrent ou ne se donnent des coups de pied, & ils en mettent derriere comme devant à quelques Chevaux turbulens, quoique differemment ; car derriere elles sont séparées, & ne sont pas assemblées par une chaîne comme celles de devant..

En Barbarie, à Tunis, à Alger & ailleurs, leurs Chevaux sont attachés par des entravons qu'ils ont aux pâturons devant & derriere, & arrêtés à des picquets plantés exprès auprès de leurs jambes en terre, & ne sont presque jamais attachés par la tête, car ils n'ont pas souvent de licol ni dans l'écurie, ni dans les prés.

Il y a des Chevaux qui naissent avec les jambes arquées, & qui n'en valent guéres moins pour le service ; on les appelle Brassicours : j'en ai vû plusieurs qui nonobstant ce défaut, étoient bons & vigoureux, & travailloient bien par la campagne, ayant la jambe aussi fidelle que s'ils l'eussent eu bien formée ; mais à moins que l'on n'en diminue beaucoup du prix, je ne conseillerois jamais d'acheter des Chevaux brassicours : encore faut-il être assuré qu'ils le sont, & qu'ils n'ont pas la jambe arquée : j'ai vû des Chevaux de carosse brassicours servir très-bien & long-tems.

Une personne qui sçait fort bien ce que c'est que des Chevaux & qui en connoît le fort & le foible, m'a assuré que les Poulains qui ont les veines des jambes fort grosses, sont moins bons, & d'un moindre service que les autres, parce que ces veines se remplissent d'un sang superflu, lequel par l'agitation que lui cause le travail, dégénere en pourriture, ou engendre quelque sorte de corruption, très-capable de nuire aux jambes en beaucoup de manieres : je ne me suis pas encore attaché à cette remarque, quoique depuis l'avis donné, je l'aye trouvé dans les Oeuvres de Xénophon, qui a bien écrit des Chevaux selon le tems qu'il a vêcu.

Ayant remarqué les trois défauts précedens ; sçavoir droits, long-jointés & arqués, (ce qui se verra dans un clin d'œil) il faut passer la main au long du nerf au derriere de la jambe de devant, depuis le pli du genouil jusqu'au boulet ; vous sentirez si le nerf est gros, ferme & détaché de l'os ; si en coulant la main au long d'icelui, il n'y a point de dureté qui vous arrête ; si entre le nerf & l'os, vous ne rencontrez point de glaires mouvantes qui vous échappent sous le doigt, car tout ce qui empêche le mouvement du nerf porte préjudice au Cheval, plus ou moins, selon la quantité qu'il y en a ; plus le nerf est éloigné de l'os, plus la jambe en est large, & c'est ce qu'il

faut chercher, puisque les jambes plattes & larges sont les meilleures, au dire de tous les connoisseurs ; avoir la jambe large & platte, c'est avoir le nerf fort éloigné & séparé de l'os.

Il y a des Chevaux qui ont le nerf détaché de l'os, mais si petit & si peu éloigné dudit os, que par un médiocre travail la jambe s'arrondit fort facilement, parce que pour peu d'humeur qui tombe sur cette partie, si elle y reste & qu'elle durcisse, aussi-tôt la jambe est ronde ; ce qui n'est pas, lorsque le nerf est fort éloigné de l'os ; comme il y a grand espace, l'humeur se dissipe, & se résout facilement, la raison est trop sensible pour l'expliquer plus au long. Je dirai seulement que ces jambes qui ont le nerf peu éloigné de l'os, quoique détaché, sont appellées jambes de bœuf ou de veau, ausquels le nerf est toujours trop petit pour la grosseur de la jambe : tout ce que dessus mérite une sérieuse refléxion.

Vous prendrez garde ensuite si le nerf n'est point failli justement au-dessus du plis du genouil, ce qu'on apperçoit en ce que le gros nerf qui fait tout le mouvement de la jambe au-dessous du plis, diminue un peu de sa grosseur : Car dans la plupart des jambes, quoique le nerf soit gros & ferme ailleurs, à sçavoir au long du bras & du canon, il diminue au-dessous du plis du genouil, mais à quelques-uns trop notablement ; assurément le nerf ne peut être si gros au plis du genouil qu'au milieu du canon ; mais il diminue si notablement à quelques-uns, qu'il n'est pas si gros que le pouce en cet endroit, ou bien il est si attaché à l'os qu'on le voit très-petit ; c'est un défaut auquel très-peu de personnes prennent garde, qui pourtant diminue la force d'une jambe, & les Chevaux qui ont le nerf si menu au droit de ce plis, sont fort sujets à broncher, ou tout au moins à butter

A côté des boulets, dedans & dehors il vient une grosseur molle comme un demi œuf de pigeon plus ou moins, & quand on la touche on s'apperçoit qu'elle est pleine d'eau ; on appelle cette grosseur une mollette, qui est située entre le nerf & l'os du boulet.

On connoît très-bien les mollettes à les voir sans y toucher, c'est un signe que les Chevaux ont beaucoup travaillé ; elles ne leur portent pas un grand préjudice, quand elles ne sont pas douloureuses ni endurcies : mais c'est beaucoup que la mollette nous fasse connoître que la jambe a trop travaillé, & que sa force est diminuée, puisque cet amas d'eau qui forme la mollette dénote foiblesse dans la partie ; que si les mollettes sont endurcies, elles estropieront bientôt un Cheval. Il vient souvent aux Chevaux des mollettes dans un voyage, qui se perdent dans le séjour, ce ne sont que de petites mollet-

Chap. x.

tes : de quelque façon qu'elles ſoient venues, elles ne ſont pas agréables à la vûe ; on dit qu'ils ſont molletés : Elles font connoître qu'une jambe eſt travaillée;mais toutes les jambes tra aillées & uſées ne ſont pas molletées, ce ſont les jambes menues & long-jointées qui le ſont plutôt que les autres : Quelques-uns de ceux qui ſe mêlent de connoître les Chevaux appellent les mollettes des eaux, à cauſe que c'eſt une eau enfermée dans une veſſie entre cuir & chair, mais improprement, car les eaux ſont une autre ſorte de défaut, duquel nous parlerons en ſon lieu.

Des gens ſçavent reſſerrer des mollettes pour un tems, afin qu'elles n'empêchent pas la vente des Chevaux, puiſqu'il faut être moins que demi connoiſſeur pour ne pas connoître une mollette ; & tout Homme conclut d'abord en la voyant, que le Cheval a la jambe travaillée, & conclut bien : Ceux qui vendent des Chevaux tâchent par tous moyens de les reſſerrer pour un tems : Il faut tâcher de le remarquer par le poil, qui eſt plus uni en cet endroit qu'ailleurs, & par la jambe qu'on trouvera travaillée d'ailleurs, quoique ſans mollettes, il n'y a point de meilleur remarque ; j'ai vû reſſerrer des mollettes pour un tems ſeulement, que les fins connoiſſeurs n'auroient pû reconnoître.

Reprenons à préſent tout ce que nous avons dit du nerf de la jambe : il faut qu'il ſoit gros, ſans enflure, ferme ſans être roide, & fort détaché de l'os : ceux qui ont le nerf petit, ſont bien-tôt uſés, & au moindre travail la jambe paroît travaillée ou ronde, & jamais une jambe ne peut être large & platte avec un petit nerf ; le nerf bien fait, eſt ſans dureté ni enflure ; quand on le preſſe avec la main, il faut que le Cheval témoigne de n'y ſentir aucune douleur.

J'ai vû des mollettes à des Chevaux de légere taille qui les faiſoient boiter quand on voyageoit dans la neige, & dans les grands froids, d'autres qui groſſiſſent & couvrent le nerf, enſorte qu'il n'y a jamais eu d'autre remede que le feu à ces dernieres : ainſi il ne ſe faut guéres fier aux Chevaux molletés, puiſqu'il arrive aſſez ſouvent accident, & c'eſt des jambes de devant que je parle, car il n'eſt pas extraordinaire qu'un Cheval ſoit eſtropié des mollettes aux jambes de derriere.

En tournant la main vous manierez tout au long du canon, depuis le genouil en bas au long de l'os, pour ſçavoir s'il n'a aucun ſur-os, oſſelets, fuſées, ou ſur-os chevillés.

Il faut expliquer ces quatre défauts : Premierement le ſur-os, comme le plus ordinaire, eſt une groſſeur ou calus attaché à l'os qui vient ordinairement au dedans du canon : S'il eſt auſſi au dehors, on les appellera

appellera chevillés ; car étant vis-à-vis l'un de l'autre, ils traversent la jambe comme une cheville, & sont très-dangereux.

Les sur-os qui sont simplement attachés à l'os éloignés du genouil sans toucher au nerf, ne sont pas beacoup dangereux, ceux qui sont situés ensorte qu'ils touchent le nerf, font boiter avec le tems ; néanmoins les sur-os par un long & grand travail montent au genouil; & s'ils en sont proches, on a sujet de les appréhender.

Quelques-uns disent que le sur-os ne monte pas, mais qu'il s'allonge, & s'étend jusqu'au genouil, ensorte qu'il empêche le mouvement de la jambe ; d'une maniere ou d'autre un sur-os dans le genouil estropie un Cheval.

Tout Cheval qui a un sur-os doit valoir quelque chose de moins, s'il en a deux à proportion: c'est un défaut, quoique la plûpart des gens en veuillent dire, & qu'ils n'en fassent aucun capital; veritablement pour un Cheval de carosse, il n'est pas si considerable qu'à un Cheval de selle.

Les Chevaux ont au même endroit où viennent les sur-os des fusées, qui n'est autre chose que deux sur-os joints ensemble au-dessus l'un de l'autre ; les fusées sont plus dangereuses que les sur-os, je n'acheterois pas un Cheval avec une fusée.

Il y a des Chevaux qui ont des osselets aux genouils, c'est un défaut qu'on voit rarement ; il est d'autant plus difficile à connoître, qu'il semble que c'est la même substance du genouil ; pour s'en appercevoir, il faut être averti que l'osselet est comme un très-gros sur-os qui seroit dans le genouil, & à moins que d'avoir un peu d'expérience, il semble que ce soit la substance de l'os du genouil qui descende plus bas d'un côté que de l'autre, deux doigts environ : il faut voyant cette difformité qui choque la vûe, conclure que c'est un osselet ; car on n'a jamais vû de genouil dont la substance descende au long du canon plus d'un côté que de l'autre ; ils viennent presque toujours en dedans, & presque jamais en dehors. Il y a des Chevaux qui en ont deux, un à chaque jambe ; quand on me rabattroit la moitié du juste prix avec ce défaut, je n'en acheterois point : J'ai vû un Cheval avec des osselets qui n'en a jamais boité, qui étoit bon, vigoureux & de service, le risque y est pourtant assez grand.

Dans le Traité des Maladies, Premiere Partie, Chapitre LXIX. j'ai expliqué l'origine, la matiere & l'humeur qui cause les sur-os, où vous pourrez avoir recours, si vous désirez être pleinement instruit sur cette matiere.

Voilà comme on peut connoître un sur-os, & combien il y en a.

de ſortes : Le premier eſt le ſur-os ſimple attaché ſimplement à l'os, qui ne touche & ne tient point au nerf, & qui eſt éloigné du genouil : Le ſecond eſt le ſur-os chevillé vis-à-vis l'un de l'autre, en dedans & en dehors ; le ſur-os dans le genouil qui eſtropie le Cheval preſque toujours ; la fuſée ſont deux ſur-os joints, & les oſſelets : hors du ſimple ſur-os, toutes les autres ne valent rien, & diminuent de beaucoup, & ſouvent de tout le prix d'un Cheval : Il me ſemble entendre gronder quelque Miſantrope de ces répétitions ſi fréquentes ſur le ſujet des ſur-os & des autres défauts ; ſi cela le chagrine, de bonne amitié je lui conſeille de ne pas lire davantage ce Livre, car il trouvera ſouvent des redites ; ce défaut n'eſt pas le ſeul, & le mal pour lui eſt qu'apparemment je ne m'en corrigerai pas, car en vieilliſſant on aime les redites.

Il vient au pli du genouil une crevaſſe, qu'on appelle Malandre, ſouvent elle rend la jambe roide & engourdie au ſortir de l'écurie, quelquefois elle eſt ſi douloureuſe qu'elle fait boiter ; & aux vieux Chevaux elle leur tient toujours la jambe roide ; les Marchands croïent donner une grande louange à un Cheval, de dire qu'il a des malandres : ils ont raiſon en un point, car l'humeur âcre & mauvaiſe s'évacue par cet égoût qui feroit grand dommage au Cheval, ſi elle prenoit cours ſur le nerf ; mais ils ſont ridicules, en ce qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'il n'eût pas l'humeur qui cauſe la malandre, & ainſi il en ſeroit exempt. Tout Cheval de prix qui a une malandre en doit être moins eſtimé, & un Cheval devenant vieux en a la jambe bien plus douloureuſe, & en boite au ſortir de l'écurie.

Quoique j'aye déja parlé du boulet, en décrivant les jambes arquées, je crois qu'il eſt néceſſaire d'en dire ici un mot. C'eſt une partie fort conſiderable de la jambe, pour nous faire connoître ſi elle eſt uſée : car outre les molettes qui viennent à côté & qui ſont fort viſibles, il faut remarquer s'il n'eſt point enflé ; & s'il paroît plus gros qu'il ne faut, ce ſera une marque de jambes fort travaillées.

Le boulet eſt auſſi par fois couronné, c'eſt-à-dire, que ſans écorchure ni bleſſure il y a une groſſeur, comme un cercle, ſous la peau large d'un demi doigt : L'humeur s'y eſt ramaſſée par le travail, & s'y eſt congelée en forme de cercle ſous la peau, qui dénote que le Cheval a la jambe uſée.

Il vient au côté du boulet en dedans ou en dehors, & même au devant une groſſeur comme une demie-noix qui eſt molle, & cede ſous le doigt quand on la preſſe, qui ne fait point boiter : On ne l'ap-

pelle point molette, & ce n'en eſt pas une; car elle n'eſt point ſituée entre le nerf & l'os, mais ſur le boulet. Elle n'eſt pas non plus pleine d'eau comme la molette, elle eſt pleine d'une matiere glaireuſe : il ne la faut pas confondre avec la molette, mais il faut ſçavoir que c'eſt une marque que la jambe eſt travaillée, & partie de l'humeur s'eſt ramaſſée au boulet qui a formé cette groſſeur; ſi vous trouvez un Cheval qui ait cette groſſeur, ne l'achetez pas dans l'eſperance de la diſſiper; car vous auriez peine d'en venir à bout ſans le feu, ce qui marqueroit le boulet. J'ai donné des remedes réſolutifs pour diſſiper cette groſſeur dans la premiere Partie de ce Livre; je ne réponds pas poſitivement qu'ils la diſſipent entierement; ce n'eſt pas que cette groſſeur nuiſe beaucoup, car j'en ai eu qui ont ſervi deux ou trois ans, ſans que la groſſeur leur ait incommodé la jambe, ni qu'elle ſoit augmentée, mais elle nuit à la vente; & comme tout fait peur aux demi-connoiſſeurs, ils l'appréhendent, quoique d'elle-même ce ne ſoit autre choſe qu'une marque que la jambe eſt travaillée.

J'ajouterai encore ici de prendre garde ſoigneuſement de ne point acheter de ces Chevaux qui ont les boulets trop petits, car ils ne ſont pas capables de beaucoup travailler; les boulets étant foibles, le Cheval ſe laſſe tout d'abord par le peu de force qui eſt en cette partie.

Au-deſſous du boulet dans le pâturon, il faut manier s'il n'y vient point de forme, qui eſt une groſſeur ſituée ſur la ſubſtance du pâturon, & non au cuir; car il ne faut pas s'y méprendre : on trouve des groſſeurs ou duretés attachées au cuir ſeulement, leſquelles ne ſont aucunement des formes, mais ſont ou un bouton de farcin, ou autre groſſeur peu conſiderable, puiſqu'elle n'eſt point attachée.

La forme eſt tout autre choſe, c'eſt un défaut conſiderable, qui l'eſtropie ſi l'on n'y remedie de bonne heure; & outre que par le tems elle fait boiter un Cheval, je crois que ce défaut doit abſolument le faire rebuter, quelque beauté & bonté qu'il ait d'ailleurs : les formes viennent aux jambes de devant, comme auſſi à celles de derriere; car quoique le défaut ne ſoit pas ordinaire, il eſt de conſequence, & pour tout remede il n'y a que le feu & deſſoler, & le feu s'y donne extraordinairement & avec difficulté & péril. Pour être inſtruit entierement, & connoître à fond une forme, voyez le Chapitre LXXXII. de la premiere Partie, où il eſt traité de leur guériſon.

Il y a d'autres remarques pour connoître ſi un Cheval a les jambes uſées : Premierement, il faut voir ſi étant arrêté, il ne peut

CHAP. X.

demeurer ſur les jambes également planté, & s'il en avance tantôt l'une, tantôt l'autre pour ſe ſoulager; d'autres fois étant à l'écurie, il en avance une, & demeure en cette poſture, ce qu'on appelle montrer le chemin de Saint Jacques.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Chevaux qui ſont tantôt ſur une jambe, tantôt ſur une autre, qui les ont très-bonnes: ſi c'eſt par inquiétude & par ardeur, & que ce ne ſoit point pour ſe ſoulager, comme font ceux qui les ont foulées, on ne peut rien conclure de cette poſture; car il y a des Chevaux comme des Hommes, qui ne ſe ſituent jamais bien, quoiqu'ils ne ſoient ni foulés, ni laſſés. Ces ſortes de Chevaux montrent toujours le chemin de Saint Jacques; il faut donc outre cette remarque, obſerver les autres que j'ai dit ci-devant, & non ſur cette ſeule ſe fonder abſolument, pour juger ſi un Cheval eſt foulé & uſé. J'en ai vû pluſieurs ſe ſituer fort mal d'abord qu'ils ſont arrêtés, c'eſt-à-dire, qui ſoulagent une jambe de devant, l'avançant plus que l'autre, qui avoient la jambe fidelle, ne mettant jamais le pied en faute, ce qui eſt digne de conſideration; & quand on voit faire cette action, il faut ſoigneuſement obſerver toutes choſes pour voir s'il a les jambes foulées, uſées ou travaillées, qui eſt à peu près la même choſe.

D'autres ſe repoſent ſur trois jambes, ſans qu'ils ayent les jambes travaillées ni uſées, c'eſt pour ſoulager une de celles de derriere, s'appuyant ſeulement ſur la pince, qui peut être une marque de laſſitude: que s'il tenoit en l'air une de celles de devant, ce ſeroit un très-mauvais ſigne, & les jambes lui feroient douleur; mais faiſant cette poſture ſur trois jambes, c'eſt une marque que le Cheval peut être las, ſans aucune mauvaiſe conſequence pour le derriere.

Comme il faut connoître ſi un Cheval eſt bien ſitué ou bien planté, & s'il marche bien.

CHAP. XI.

AYANT conſideré toutes ces particularités, qui ſont très-néceſſaires à bien & ſoigneuſement examiner, il faut tâcher à connoître l'allure, comme une des pieces les plus importantes, & des plus néceſſaires; car on achete les Chevaux ſeulement pour aller: c'eſt la fin pourquoi on les veut avoir, le reſte n'étant que les moyens pour venir à cette fin. Mais avant de faire marcher un Cheval, il faut remarquer s'il eſt bien planté ſur ſes jambes, lorſqu'il eſt arrêté; car de leur bonne ou méchante maniere de ſe ſituer étant arrêtés, dépend non entierement, mais en partie, la bonne ou mé-

chante allure & démarche: mais la ſituation naturelle des jambes doit être plus large en haut qu'en bas, pour le devant, c'eſt-à-dire, que la diſtance qu'il y aura d'un pied à l'autre, doit être un peu moindre que celle qu'il y aura d'un pied à l'autre, en dedans, & tout au haut contre les épaules: les genouils ne doivent point être ſerrés l'un contre l'autre, mais la jambe doit aller en ligne droite juſqu'au boulet: les pieds étant poſés à terre ne doivent être tournés ni en dedans, ni en dehors, mais plantés les pinces directement en avant, étant ſitué de cette ſorte il le ſera très-bien, & on peut fort bien l'obſerver quand il eſt dans l'écurie en repos.

Pour le derriere, les jarrets ne doivent point être ſerrés, s'ils le ſont, ce ſera ce qu'on appelle un Cheval crochu; en termes de Maquignon ils diſent qu'il eſt un peu clos; la jambe de derriere doit tomber à plomb du jarret au boulet; ſi elle va en avant ſous le ventre, c'eſt une mauvaiſe ſituation: ſi les jambes viennent en arriere (comme les Chevaux ſont campés lorſqu'ils veulent uriner) la ſituation n'en eſt pas mauvaiſe, mais ſouvent ils ont les hanches trop longues, ce qui eſt un défaut pour le Manége; car ils ont grand peine à s'aſſembler & ſe mettre ſur les hanches, mais ils vont toujours bien le pas, quoique le devant ſe ruine plutôt: tout au contraire, les Chevaux qui ont les hanches, les jarrets & les jambes toutes droites, c'eſt-à-dire, que le jarret ne va pas aſſez en arriere quand il eſt arrêté, ces ſortes de Chevaux ne peuvent que mal-aiſément marcher bien le pas: de plus, ſi le boulet de derriere ſe ſitue comme s'il étoit déboité en dehors ou en avant, ces ſituations ne valent rien; il faut en outre qu'ils poſent les pieds plats, & non ſur la pince, comme font les Chevaux rampins. Il faut encore obſerver s'il ſe ſitue les pieds fort en dehors, ce qui eſt un défaut conſiderable, en ce que dans les deſcentes ils n'ont aucune force aux hanches; & s'ils ſont deſtinés au caroſſe, ils ne le ſçauroient retenir du tout; & pour vous aſſurer davantage, faites reculer en main le Cheval qui ſe ſitue de la ſorte; & s'il porte les pieds de derriere en dehors en reculant, ce ne ſera qu'avec peine qu'il reculera; ainſi il ne ſera pas d'un grand ſervice, & plus il les portera en dehors, plus vous aurez droit de conclure que c'eſt un méchant Cheval, quelques qualités qu'il ait d'ailleurs.

Voilà pour la ſituation en laquelle un Cheval doit être étant arrêté; ſuivons à preſent le reſte, & voyons ſa démarche: il faut faire marcher le Cheval pour voir s'il n'eſt point boiteux; car il eſt inutile de l'examiner alors davantage, puiſqu'on n'achete guéres de Chevaux boiteux.

CHAP. XI.

Il faut faire cheminer le Cheval au pas, pour avoir le tems de considerer non-seulement s'il va bien, mais encore si les jambes font l'action qu'elles doivent faire : pour qu'un Cheval marche bien, il faut que son pas soit tride, c'est-à-dire, qu'il ne fasse point de grands pas dégingandés, mais qu'il remue souvent les jambes, & fasse deux tems, où beaucoup de Chevaux n'en font qu'un; il en marchera plus commodément, & il se fatiguera moins, & l'homme en sera soulagé: après cette vûe generale, il faut remarquer que pour bien cheminer, il doit avoir le hausser ou lever de la jambe, le soutien & l'appui bon; je veux expliquer le tout en détail, parce que c'est un langage qui n'est pas connu de tout le monde. Le hausser, ou le lever de la jambe quand il marche, sera bon, lorsqu'il le fera avec facilité & hardiesse, qu'il ne croisera point les jambes l'une sur l'autre sans porter le pied, ni en dehors, ni en dedans, & qu'il pliera le genouil autant qu'il doit, & qu'il en est capable; voilà pour le hausser.

Le soutien est bon, lorsque la jambe étant levée, il la soutient en l'air le tems qu'il faut, le reste du corps & de la tête demeurant en bonne posture; on connoît que le Cheval n'a pas le soutien de la jambe bon, lorsqu'il laisse promptement tomber son pied à terre pour soulager l'autre jambe, à laquelle il sent de la douleur, ou parce qu'elle est foible: il semble même que quelques-uns vont tomber sur le nez; & lors on peut dire que le soutien ne vaut rien, & que les jambes sont foibles ou douloureuses; voilà pour le soutien qui est la seconde partie de la démarche du Cheval.

En troisiéme & en dernier lieu, il faut considerer l'appui de la jambe, ou plutôt du pied à terre; pour être bon, il faut qu'il soit ferme, nerveux & droit, sans appuyer le pied plus d'un côté que d'autre, la pince ou le talon l'un avant l'autre, mais tout d'un tems, & que le pied étant assis à terre ne soit ni en dedans ni en dehors, mais droit, & que le boulet ne porte point trop bas, ou demeure trop roide; car outre que le premier est une marque de foiblesse dans cette partie, le Cheval se lasse plutôt, & est fort sujet aux molettes; s'il le tient trop roide il sera bien-tôt bouleté, & s'il y a tout ce que j'ai dit, l'appui sera dans les regles.

Si le Cheval fait bien ces trois actions, la tête demeurant ferme & élevée, c'est une marque qu'il a les jambes bonnes, & qu'il marche bien.

Ce discours du lever, du soutien & de l'appui de la jambe, est un jargon peu connu; je suis l'inventeur de cette façon de s'énoncer, laquelle exprime assez bien les differens tems qu'il faut ob-

ſerver dans l'allure du Cheval ; juſqu'à preſent on diſoit ſeulement un Cheval marche droit ; il eſt plus clairement expliqué par le lever, le ſoutien, & l'appui de la jambe : Je crois que ceux qui veulent devenir connoiſſeurs, doivent faire une particuliere reflexion ſur ces trois actions, puiſque de-là dépend la veritable connoiſſance de la bonne ou méchante allure, & même de ſa force. Dans ces trois actions, il faut obſerver ſi le Cheval croiſe les jambes de devant l'une ſur l'autre en levant & baiſſant la jambe, ce qui eſt fort dangereux, non ſeulement pour ſe heurter, mais encore pour tomber & culbuter dans la courſe. De plus ſi le Cheval poſe le talon à terre le premier, & que la pince n'appuye que quelque tems après, c'eſt une marque qu'il a été forbu : S'il poſe la pince la premiere, il a tiré la charette ; il faut donc pour que l'appui ſoit bon, que tout le pied appuye à terre en même tems & également.

Il y a des Chevaux qui ont le lever, le ſoutien & l'appui de la jambe bons, & qui ne vont pas bien le pas, c'eſt pourquoi ce n'eſt pas le tout de conſiderer ce que deſſus, il faut voir s'il va le pas legerement, ſûrement, promptement, & commodément : Voilà quatre adverbes qui expriment tout ce que les plus difficiles peuvent ſouhaiter au pas, & je vais expliquer le tout en faveur de ceux qui déſirent d'apprendre : car les Sçavans n'en ont que faire.

Aller promptement, c'eſt-à-dire, avancer extrêmement à ſon pas : chacun eſt juge competant pour voir ſi un Cheval eſt diligent, ou s'il avance, c'eſt pourquoi je n'en dirai pas davantage.

Pour aller legerement le pas, il faut qu'il ſoit legér à la main, c'eſt-à-dire, qu'il n'appuye point ſur le mords, mais qu'il mâche continuellement ſa bride, tienne la tête haute, & qu'il remue l'épaule : On ne pourra pas dire de celui qui marche de la ſorte qu'il ſoit ſur les épaules ; car il eſt impoſſible qu'il ne ſoit ſur les hanches, s'il marche comme je viens de dire : Outre tout cela, ſi le Cheval n'a du mouvement aux épaules, & qu'il en ſoit entrepris, jamais il n'ira legerement ni commodément, & ſera péſant & mal adroit, quoique les Chevaux vigoureux qui ont l'épaule froide, c'eſt-à-dire, qui l'ont engourdie, levent ſouvent la jambe aſſez haute, & la plient beaucoup ; ce ne ſont pas ces ſortes de Chevaux qui vont bien le pas, car ils ne durent guéres, & ce n'eſt pas proprement, ni commodément, ils ont tous une démarche très-dure & incommode, provenant de ce qu'ils trouſſent les jambes avec quelque violence ; & de plus ils ſe laſſent bien-tôt par la raiſon que j'ai dit ci-devant, parlant des épaules liées, & laſſent fort l'Homme qui eſt deſſus. Dans ces quatre qualités que j'ai ſouhaitées au Cheval, d'aller legerement, ſeu-

CHAP. XI.

rement, promptement & commodément, il faut que son pas soit tride, afin qu'il aille legerement & commodément; car il n'ira jamais legerement ni commodément, si c'est au pas allongé & étendu, il faut qu'il remue souvent les jambes sans trépigner & battre la poudre; car aller tride, est bien different de trépigner.

J'ai oublié à dire parlant du lever, & du soutien de la jambe, que les Chevaux qui levent le plus haut la jambe, & qui la soutiennent plus long-tems en l'air, ne sont pas les meilleurs pour aller le pas, ni ceux qui vont le mieux; car au contraire ils vont ordinairement mal, lentement & rudement: on appelle ces Chevaux-là des piaffeurs, En Espagne *pissadors*; c'est assurément une belle action pour un Cheval de Roi, de Prince, ou de Général d'Armée qui se montre aux Peuples ou à ses Soldats un jour de pompe & de parade; car il semble par ce soutien de jambe du Cheval, qu'il soit fier de porter son Maître, & qu'il soutienne son pas, afin de donner le tems aux spectateurs de le considerer: ces sortes de Chevaux sont aussi fort bons pour le Manége; ils sont brillants, leur galop & leur air sont beaux, ils sont admirables pour une entrée ou un carousel; mais pour l'usage d'un particulier qui ne demande à son Cheval autre chose que d'aller bien le pas, ils sont incommodes. Un Cheval qui leve si haut la jambe, pose ensuite le pied à terre avec plus de violence sur le dur ou sur le pavé, & s'étonne & se ruine plutôt le pied ou le nerf de la jambe; ainsi il devient inutile: Il en arrive encore un autre inconvenient; tenant le pied long-tems en l'air, avec des fers assez pésans pour l'ordinaire, le nerf se ressent de ce poids, & les jambes se foulent plûtôt.

Le Cheval ira commodément s'il est uni, c'est-à-dire, si le train de devant & celui de derriere ne sont qu'un en marchant;& si les deux, pour ainsi parler, ne font qu'un même mouvement. Il y a des Chevaux dont le devant va bien, mais la croupe balance çà & là en cheminant, ce qui s'appelle se bercer; on connoît très-bien ce défaut quand le Cheval trotte; car le trot est comme à deux reprises, parce que le derriere se berce, comme je viens d'expliquer. C'est une marque que le Cheval n'a pas grands reins; car à chaque pas un des os des hanches baisse & l'autre se leve comme le fleau d'une balance, ces sortes de Chevaux ordinairement n'ont pas de force.

Pour aller commodément, il faut que le Cheval ne cause aucun faux mouvement au Cavalier qui est dessus; on l'apperçoit quand le Cheval coule païs, sans que l'Homme qui le monte, soit tant soit peu ébranlé, quoiqu'il ne soit pas fort bon Homme de Cheval, & qu'il ne se serve guéres de ses cuisses pour se tenir ferme & sans mouvement.

Il reste à voir comme il faut que le Cheval aille pour marcher sûrement, il faut qu'il leve la jambe médiocrement haute : S'il ne la plioit pas assez, il seroit froid, ou auroit les allures froides, qui lui feroient rencontrer les pierres & le gazon : Cette allure froide est le plus souvent une marque que les Chevaux ont les jambes ruinées, quoiqu'il y ait des Poulains qui ont les allures froides avant d'avoir travaillé ; les Barbes en sont fort accusés, & c'est un des plus grands défauts qu'un Cheval de Manége puisse avoir, car il n'a point d'air, c'est le travail le plus ingrat qu'un Homme de Cheval puisse entreprendre, que de dresser des Chevaux qui n'ont point de mouvement, ni aucun air : Si un Homme n'est pas assez sçavant pour former un air à son Cheval, assurément il échouera. Revenons au sujet & disons que pour aller par le pays il n'y a aucune sûreté à ces allures froides, de plus il faut pour aller sûrement qu'il ait l'appui du pied bon & sûr, & ainsi il ne bronchera point, & ira sûrement.

Pour avoir ces quatre qualités, d'aller promptement, sûrement, commodément & legerement, il faut que le Cheval soit un peu long, car les courts, quoiqu'ils ayent meilleure force, & soient bons à autre chose, ils ont le mouvement du pas plus dur, parce que les mouvemens se font presque sous la selle, & ainsi étant si près du Cavalier, ils l'incommodent ; au lieu que les Chevaux longs donnent lieu & place au Cavalier de n'être point assis sur aucun des trains, ni sur celui du devant, ni sur celui du derriere, mais entre les deux, & assez éloigné de l'un & de l'autre, ce qui fait qu'il ressent moins le mouvement d'iceux.

De plus, un Cheval long, dans un tems qu'il fait au galop, avance plus qu'un court en deux tems, & fait le double de chemin sans se peiner davantage, puisqu'ils ne font que le même mouvement ; néanmoins les Chevaux longs ont presque toujours moins de force, & s'eflanquent plus facilement : enfin comme ils sont plus commodes que les courts, on peut dire que ce sont Chevaux de grands Seigneurs.

L'opinion de la plupart des personnes est admirable, en ce qu'ils veulent connoître si un Cheval ira bien le pas, lorsque posant le pied de derriere à terre, il avance un grand espace plus ou moins que l'endroit où il avoit posé le pied de devant : ce qui est un abus très-ridicule, qu'il faut mettre avec celui de passer la main devant les yeux des Chevaux pour connoître s'ils ont la vûe bonne.

La plupart des Chevaux qui avancent de la sorte le pied de derriere plus avant que l'endroit où ils avoient posé celui de devant,

s'ils l'avancent notablement, ils tournent la croupe çà & là en marchant, & se bercent, qui est contraire à ce que nousavons dit des conditions de bien aller le pas : de plus, ces sortes de Chevaux forgent, c'est-à-dire, que des fers de derriere ils attrapent ceux de devant, ils se déferent en chemin, & n'ont point de reins, voilà ce que c'est que forger, & les qualités de ceux qui forgent, ainsi vous voyez que c'est une assez mauvaise remarque pour connoître si un Cheval va bien le pas.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'un Cheval qui avance les pieds de la sorte, ne puisse aller le pas avec diligence ; mais rarement aura-t'il de bons reins, & il ne se trouvera guéres qu'il aille commodément, parce qu'il n'ira jamais un pas tride, mais un pas allongé & étendu fort abandonné sur les épaules, qui sera sujet à broncher, n'étant point soutenu sur les reins.

Cette observation de ce que le Cheval en marchant pose à terre le pied de derriere beaucoup plus avant qu'il n'avoit posé celui de devant, est autant bonne pour connoître ceux qui vont très-bien l'amble, qu'elle est mauvaise pour ceux qui vont bien le pas ; car il est très-assuré qu'un Cheval n'ira jamis bien l'amble sur les hanches, & ne le peut aller, si lorsqu'il amble, il ne porte à terre le pied de derriere un pied ou un pied & demi plus avant qu'il n'a posé à terre le pied de devant, & plus il le posera plus avant, & mieux il ira l'amble, tout au contraire du pas : aussi la maniere de remuer les jambes est bien differente; car à l'amble il les leve toutes deux d'un même côté, & les a toutes deux en l'air en même tems ; & au pas il les leve en croix de Saint André : Par exemple il léve la jambe du montoir devant, & celle hors du montoir derriere, & les tient en l'air en même tems, & posant ces deux-là à terre, il leve les deux autres en l'air & toujours alternativement de la sorte. Voilà le vrai mouvement des jambes du Cheval au pas, qui est le même que celui du trot, quoique ce ne soit pas la même allure.

Le Cheval allant le pas, ne doit point porter les jarrets en dehors à chaque pas qu'il fait, ce seroit un signe de foiblesse, qui arrive plus souvent aux Chevaux d'amble qu'à ceux de pas, & n'est pas moins un défaut aux uns qu'aux autres. Tout Cheval qu'on destine à courre, ou au Manége, s'il a ce défaut en courant de porter les jarrets en dehors, n'y réussira jamais, car il ne pourra souffrir d'être assis sur les hanches, & s'il n'est sur les hanches, il ne peut être que très-désagréable.

De plus, il ne doit point se frotter les jarrets en cheminant, comme font les Chevaux crochus, qui est l'action contraire à la précé-

dente. Les Chevaux crochus ſont vîtes & bons, à ce qu'on dit, mais dans les pays de montagnes ils ſont fort incommodes, & pour le manége ils ſont tout à fait déſagréables.

Voilà toutes les conditions d'un Cheval de pas, qui ne ſont pas les mêmes que d'un Cheval qui galope, car allant le pas il doit poſer le pied ferme à terre, ſans le poſer rudement, & tout au contraire un Cheval qui galope, doit ne preſque pas toucher terre, c'eſt-à-dire, galoper ſi légerement, qu'il ſemble dédaigner de la toucher, & ſans doute ce ſera une marque qu'il ira loin au galop, car il ne ſe peinera pas beaucoup : ceux qui galopent peſamment, poſent les pieds très-rudement à terre ; ceux qui ſont ſur les épaules de même, mais ceux qui courent ſur les hanches, ne touchent preſque pas les pieds de devant à terre. Il n'en eſt pas de même du Cheval de pas ; car ceux qui ont la meilleurer jambe & la plus nerveuſe, ſont ceux qui poſent le pied à terre, ferme, & font aſſez de bruit ; il ne faut pourtant pas qu'il appuye le pied rudement & peſamment à peu près comme un Cheval de caroſſe, ce qui eſt aiſé à connoître, & mal-aiſé à bien expliquer. En voilà aſſez ſur la démarche, il faut ſuivre tous les autres défauts, ce que nous ferons au Chapitre ſuivant, où j'eſſayerai à faire connoître ſi le Cheval a de bons pieds : s'il n'avoit pas cette partie bonne, il ſeroit bien-tôt uſé, & ſon ſervice ne ſeroit pas de durée.

Il y a des Chevaux qui ont les hanches trop longues, qui vont ordinairement bien le pas, mais le devant ſe ruine facilement, car le derriere pouſſe avec trop de force, & le devant ne peut réſiſter : Ils ſont admirables pour monter les montagnes, ils grimpent comme des bœufs ; en échange à la deſcente il n'y a pas trop de ſûreté, ils ont peine à plier les jarrets ; c'en eſt une marque de ce qu'ils ne galopent qu'à toutes jambes, ne le pouvant lentement, à cauſe que ne pliant point les hanches ſous eux, ils ne peuvent aller au galop écouté ; c'eſt la pierre d'achopement pour les Chevaux qui ont la hanche trop longue pour le Manége, car quelques reins qu'ils ayent, on a grande peine à les aſſeoir ſur les hanches ; & ſi un Ecuyer n'eſt très-ſçavant, qu'il ne l'entreprenne pas ; s'il y réuſſit ce ſera par hazard, & une fois en toute ſa vie, ou il ſera deux ans à ce qu'il feroit à un autre Cheval en trois mois.

Vous connoîtrez que la hanche eſt trop longue, en ce qu'étant ſitué à l'écurie, les pieds ſont campés plus en arriere que l'ordinaire, & le haut de la queue, ou la naiſſance d'icelle, ne tombe pas à plomb ſur le bout ou la tête des jarrets, comme aux Chevaux qui ont la hanche de juſte longueur.

Suite des défauts d'un Cheval, qu'il faut obſerver en l'achetant.

CHAP. XII.

DANS ce Chapitre nous enſeignerons à connoître les pieds avec leurs dépendances, enſuite le bon ou mauvais flanc, & tout ce qui appartient à cette connoiſſance. Dans les Chapitres précedens nous avons vû quelques défauts par ordre ; mon deſſein n'eſt pas de parler ici du galop, de l'amble, & de la bonne ou mauvaiſe bouche, & des moyens de connoître tout le reſte que l'on doit conſiderer dans la démarche du Cheval, comme eſt la vîteſſe & autres qualités : ce qui m'oblige d'en uſer de la ſorte, eſt que je vois preſque toujours que l'on conſidére les défauts que nous allons ſuivre, avant que de faire courre & galoper un Cheval, car ce feroit peine perdue d'en venir-là, ſi on y appercevoit des défauts qui empêchaſſent de l'acheter, & pourvû que je le faſſe comprendre au Lecteur, il n'importe pas en quel endroit de ce Livre. Il y quatre marques à tous les Chevaux dont peu d'Auteurs ont parlé, elles ſont ſituées au deſſous des genoux en dedans de lajambe, & au deſſous des jarrets preſque ſur le derriére de la jambe toujours en dedans ; c'eſt un petit endroit d'une eſpece de corne ſans poil, dur & ſec, de la forme & du nom d'une châteigne ; les Grecs nomment cette partie *ochinos*, & nous qui ſommes François l'appellons châteigne à cauſe de la reſſemblance : plus petit e elle eſt, meilleure eſt la marque, puiſque c'eſt une marque que la jambe eſt plus ſéche & nerveuſe. Il y en a auſquels cette partie croît en vieilliſſant, & devient dure comme la ſolle ; on la coupe de tems à autre, & ſi on l'arrachoit, le ſang en viendroit, & il y reſteroit une playe. Ces châteignes ne viennent que d'humidité, il ſe trouve des Chevaux qui les ont ſi petites qu'à peine on les apperçoit ; ce ſont les meilleurs.

Cette partie eſt de peu de conſéquence, mais il faut tout ſçavoir : la nature n'a rien fait d'inutile: les Chevaux ont des ergots aux boulets de devant, & à ceux de derriere, c'eſt une eſpece de corne tendre, groſſe comme une noiſette, que preſque tous les Chevaux ont au derriere du boulet ; le poil de la jambe qu'on appelle le fanon, les couvre ; ces ergots ou argots ſont de même nature que les châteignes, dont je viens de parler ; mais la châteigne eſt ordinairement plus ſéche, & par conſéquent plus dure.

Les Chevaux ſont ſujets aux peignes, qui ſont comme une gratelle farineuſe qui vient au pâturon près de la couronne, & tient le poil hériſſé & déſuni ſur la couronne qui eſt enflée, il y en a de deux ſor-

tes : quelques-unes ſont humides qui font ſuinter au travers des pores des ſéroſités, celles-là croiſſent & montent quelquefois juſqu'au boulet faiſant tomber une partie du poil de l'endroit où elles ſont, lorſque l'humeur eſt trop acre ; que ſi le Cheval travaille dans les pays ſecs, elles ſéchent à quelques-uns en Eté, de ſorte qu'on n'y connoît plus d'humidité ; mais ſi le poil eſt tombé, la partie reſte pelée & vilaine, cette derniere ſorte de peignes qui fait tomber le poil, ne ſe voit qu'à de vieux Chevaux de caroſſe, rarement aux jeunes.

L'autre ſorte eſt ſéche & ne jette jamais d'humidité, mais pouſſe cette gratelle farineuſe, fait hériſſer le poil, & tient la couronne enflée : je ne voudrois pas d'un Cheval qui auroit l'un de ces défauts, ſi l'on ne diminuoit beaucoup du prix, quoiqu'il ne l'empêche pas de travailler ; & pour un Cheval de prix il le faut abſolument rebuter, & ne le point acheter avec des peignes. L'on connoît ce mal principalement à ce que la couronne eſt preſque toujours enflée, & pleine d'humeur que cauſent les peignes ; on apperçoit cette enflure en ce que la couronne eſt plus groſſe & élevée que la corne, un Cheval de caroſſe avec des peignes ne vaut rien dans une Ville.

Ce mal eſt auſſi fâcheux qu'aucun que puiſſe avoir le Cheval : premierement ils n'en gueriſſent preſque jamais, & de plus beaucoup de perſonnes les rebuttent ; ainſi vous êtes le dernier maître d'un Cheval. Lorſque les Marchands en ont, ils vous diſent que leurs Chevaux ont marché dans les terres fortes, ce qui leur a fait hériſſer le poil ſur la couronne : Je croi qu'il ne faut pas acheter ces ſortes de Chevaux au-deſſus de cent livres.

Il faut voir enſuite ſi le Cheval que vous voulez acheter, n'a point de forme ; ce défaut n'eſt pas ordinaire, & on le voit rarement aux Chevaux de campagne, mais ſeulement à ceux de manége & de caroſſe : comme il eſt de très-grande conſéquence, il le faut connoître, j'en ai déja parlé, & je crois que la redite ne ſera pas tout-à-fait inutile, puiſque tout Cheval qui a des formes peut être compté pour un Cheval qui court grand riſque d'être eſtropié ; la forme eſt une groſſeur qui vient au pâturon des jambes de devant, & à celles de derriere au-deſſus des quartiers au dedans & au dehors, dure comme le reſte de la ſubſtance du pâturon, & même comme l'os, & cette groſſeur n'eſt pas ſur le cuir ni attachée à la peau, mais attachée à la ſubſtance du pâturon ; elle fait boiter le Cheval, & enfin l'eſtropie ; dans ces commencemens elle n'excéde pas la groſſeur d'un demi œuf de pigeon, le travail la fait croître avec le tems, juſqu'à la groſſeur d'un demi œuf de poule, & plus la forme eſt près de la couronne, plus elle eſt dangereuſe.

Le moyen de connoître les pieds des Chevaux.

CHAP. XIII.

LEs pieds ſont à conſiderer comme une partie eſſentielle du bon Cheval, ſans laquelle il eſt inutile & ne peut ſervir. Et quoiqu'on ait des Chevaux avec de très-bons pieds, il faut ſouvent les laiſſer de ſéjour pour faire croître les pieds, afin de les pouvoir ferrer, s'ils ont marché nuds pieds, & qu'ils ſe le ſoient uſé ou que la corne ſe ſoit caſſée ; c'eſt l'endroit du corps qui ſouffre davantage, & un Cheval qui ne les a pas bons, à quoi peut-il être propre, ſur tout en pays de montagnes, dans les pays rudes & parmi les pierres? Il n'eſt propre qu'au labourage, ou dans les pays où il n'y a point de pierres où il pourra ſervir de tems en tems & fort médiocrement ; & auſſi pour les confiner dans une école telle quelle, où le terrain ſera extrêmement doux : c'eſt toujours à bon marché qu'on achete les Chevaux avec les pieds foibles ou défectueux, & l'on fait encore un méchant marché aſſez ſouvent : quoiqu'à dire le vrai il ſe trouve des choſes aſſez bizarres en matiere de pieds ; on voit des pieds qui paroiſſent foibles, qui ſont bons, & le peu de corne qu'ils ont, eſt doux & liant & capable de ſervir. On en voit qui paroiſſent bons & ſont douloureux pour être gras & pleins de chair : le plus sûr eſt de les prendre d'une forme, où on n'ait rien à ſe reprocher ; & avec la méthode de les bien ferrer, en amende ceux qui ſont mauvais & on maintient les bons en état.

Il faut être bien connoiſſeur pour bien juger de certains pieds, ſurtout aux Chevaux qui viennent d'Hollande à l'âge de quatre ou cinq ans, car on a peine à juger ſi des pieds qui paroiſſent bons à bien des gens, ne deviendront point méchans avec le tems, comme cela arrive tous les jours ou par la faute du pied, ou du Maréchal qui le ferre, ou de tous les deux ; ainſi le plus sûr eſt de les choiſir comme nous allons dire.

Commençons par le ſabot, qui doit être d'une forme à peu près comme ronde, en s'éloignant de la longue, particulierement vers le talon ; car les pieds longs ne valent rien : la corne doit être douce & liante, haute, unie & brune, s'il ſe peut ſans aucuns clercles. L'on reconnoîtra la caſſante, lorſque le Cheval ayant été ſouvent déferré, s'eſt ruiné les pieds, où il manque beaucoup de morceaux de corne autour du pied, & la corne eſt ébréchée en beaucop d'endroits près du fer, ainſi elle ne ſuit pas la rondeur du fer ; les cornes caſſantes éclatent à l'endroit où les clouds ſont rivés, qui emportent la piéce de la corne : on la connoît auſſi en lavant le pied,

ſi on voit un fer forgé exprès, c'eſt-à-dire, qu'il ſoit percé extraordinairement, & dans les endroits où il n'a pas accoutumé de l'être pour pouvoir ferrer le Cheval, puiſqu'il n'y avoit plus de corne à prendre aux endroits où l'on doit brocher les cloux; ainſi on eſt contraint de les percer aux talons, quoique ce ſoit aux pieds de devant, ne pouvant faire mieux; ordinairement on ne met point de cloux aux talons des pieds de devant, & quand il y en a, il faut que la pince ſoit ſi fort éclatée & rompue qu'on n'y en puiſſe plus mettre.

Les cercles aux pieds des Chevaux les font connoître pour être alterés, ils les font boiter s'ils entourent le pied, & qu'ils ſoient plus haut que le reſte de la corne: ils ſont comme ſi on avoit mis exprès un cercle de corne pour lier le pied. Lorſqu'on voit un pied cerclé, quoique le cercle ne le faſſe point boiter, ni feindre ſur le pavé, ou il eſt alteré, ou la nature de la corne n'eſt pas bonne: c'eſt pourquoi il le faut conſiderer bien fort, & remarquer toutes les autres circonſtances; premierement ſi la corne eſt épaiſſe, puiſque les Chevaux qui ont la corne mince ſont ceux deſquels on dit qu'ils ont les pieds gras, on ne peut s'en appercevoir qu'en voyant parer le pied; car non ſeulement la corne ſera mince, mais la ſolle le ſera auſſi & aura fort peu d'épaiſſeur: Ces ſortes de Chevaux boitent & feignent long-tems après qu'ils ont été ferrés avant que le pied ſoit raffermi, & on eſt contraint de les laiſſer ſéjourner quelques jours, lorſqu'ils ont été ferrés de nouveau.

C'eſt une des choſes les plus difficiles de la connoiſſance, que de connoître les pieds gras, & je crois que peu de perſonnes en peuvent juger avec ſûreté, puiſque la forme eſt auſſi belle que d'un autre pied, & la corne a la plus belle apparence du monde, hors qu'ils ont le ſabot plus gros que l'ordinaire, & qu'un Cheval de la taille dont ils ſont ne doit avoir.

Il faut outre cela prendre garde qu'il n'y ait au pied aucune avalure, ce qui arrive lorſque le Cheval a fait quartier neuf, la corne nouvelle venant à croître, eſt raboteuſe, difforme, plus groſſe & plus molle que le reſte du pied, ſi l'avalure eſt notable, & qu'elle tienne un quart du pied, elle doit empêcher d'acheter un Cheval.

Il y a des Chevaux qui ont des atteintes d'un crampon ſur la couronne, qui en guériſſant font une avalure, le trou deſcend à méſure que la corne croît, on le voit ſur le ſabot, il ne nuit point au Cheval quand il n'eſt reſté aucune groſſeur ſur la couronne.

Il y a des avalures aſſez dangereuſes, lorſque les Maréchaux ont donné le feu ſur la couronne, & qu'ils ont brûlé la corne; il ſe fait une avalure ou un canal au long de la corne, qui la rend difforme,

& dure tant que le pied dure, & lui porte un notable préjudice, parce qu'ordinairement elle fait rétreſſir le pied, & le déſeche en cet endroit : Il n'eſt aucunement dangereux de donner des rayes de feu ſur la corne, pourvû qu'on ne brûle pas la couronne, mais ſeulement le ſabot, & bien loin d'être dangereux, il eſt fort utile en beaucoup d'occaſions de le faire : Par exemple, lorſqu'un quartier ou un talon eſt ſi ſerré que la corne preſſe le petit pied, on peut avec utilité, au lieu de renetter le pied, y donner des rayes de feu, de la maniere que j'ai enſeigné dans la premiere Partie ; c'eſt pourquoi lorſqu'on les verra ſur un pied il ne faut pas trop s'en ſcandaliſer ; mais on peut conclure qu'il étoit ſerré, & qu'on y a donné ces rayes pour le faire ouvrir.

Il faut enſuite lever le pied, le talon doit être haut, large, ouvert & ample, c'eſt-à-dire, ſans être encaſtellé, qui eſt ſans l'avoir trop ſerré comme nous allons dire, vous conſidererez en même tems ſi la fourchette eſt d'une largeur proportionnée au pied ; ſi elle eſt trop petite & trop ſéche c'eſt un défaut, c'en eſt un auſſi ſi elle eſt trop large & trop groſſe, & les trop petites & trop déſéchées ſont le partage des Chevaux encaſtellés, parce que les talons en ſe retreſſiſſant, empêchent que la fourchette ne ſoit nourrie, ainſi elle demeure petite & affamée, la fourchette trop groſſe eſt plus haute que la corne des talons ; c'eſt toujours une marque de très-méchant pied.

La plûpart des Chevaux qui ont le talon bas, ont la fourchette graſſe, ils ne ſçauroient marcher ſans qu'elle touche contre terre, & ſouvent les fait boiter : ce qui doit être remarqué fort ſoigneuſement, parce que la plûpart des perſonnes qui entendent la ferrure, font abattre le talon à leurs Chevaux pour leur conſerver le nerf de la jambe, ou pour d'autres raiſons, dont nous parlerons ci-après : les ignorans voyant un talon abattu & coupé de la ſorte diſent tout franc que le Cheval n'en a point, mais il faut prendre garde à la fourchette qui étant médiocre, mal-aiſément le Cheval a-t-il le talon bas : le tour de la corne fait auſſi connoître les talons bas à ceux qui ont un peu d'expérience.

Vous prendrez garde enſuite faiſant toujours tenir le pied levé, ſi la ſolle eſt forte, & tout le pied creux, & éloigné du fer ; le pied creux eſt une bonne marque pour les Chevaux de caroſſe : il faut ſur ce noter que ceux qui vendent les Chevaux, pour leur faire paroître le pid bon, le font creuſer par le Maréchal le plus qu'ils peuvent, & laiſſe la ſolle trop foible, & là-deſſus on ſe peut tromper, car le pied doit être creux ſans que la ſolle ſoit trop affoiblie : pour

louer

touer un pied, on dit qu'il tiendroit dedans un demi-ſeptier de vin, pour faire connoître qu'il eſt bien creux.

Lorſque la ſolle eſt plus haute que la corne, & que tout le pied eſt plein par le deſſous, & qu'au lieu que le pied ſoit creux, il eſt rond en quelque maniere, on nomme cela un pied comble ; ces ſortes de pieds ſont toujours par le deſſus en forme d'écailles d'huitres, c'eſt-à-dire, plats & difformes, & preſque toujours les pieds faits de cette maniere ont le talon, quoique bas, ſerré près du fer, & ſe rendent par le tems abſolument inutiles, ne pouvant leur attacher des fers que fort mal-aiſément ni brocher les cloux que fort loin des talons, mais ſeulement à la pince : il ne ſont bons qu'au labourage. Ce n'eſt pas que par la bonne ferrure, le ſoin & le tems, ces pieds combles ne puiſſent en quelque maniere ſe remettre, & qu'on ne puiſſe leur donner une paſſablement bonne forme, s'ils ont les talons ſerrés ſeulement près du fer, comme ils les ont preſque tous, & qu'ils n'ayent pas la fourchette trop groſſe & le talon bas : car pour ces derniers il y a peu ou point de moyens de les rétablir, au lieu que les premiers deſquels la corne du talon ſe ſerre ſeulement près du fer, quoique bas, la maniere de ferrer les peut rétablir. Nous l'enſeignerons parlant de la ferrure, mais on n'achete pas ce qui eſt à faire ; & comme il vient aſſez de maux aux Chevaux, je crois qu'il faut s'attacher à choiſir les meilleurs pieds, puiſque c'eſt le fondement de l'édifice, ſur tout pour ces grands & gros Chevaux de Hollande & de Friſe, leur voyant un peu de talon, & la ſole haute, c'eſt-à-dire, prête à toucher le fer, ou la fourchette groſſe & graſſe, jamais il n'en faut acheter, car aſſurément on en reçoit du déplaiſir, les pieds venant à muer, puiſque c'eſt une choſe aſſurée que ces Chevaux muent & changent de pied étant en France, & de bons deviennent méchans, & s'ils ſont méchans auparavant, en muant ils deviendront abſolument inutiles.

Il a des pieds qu'on nomme foibles, parce qu'ils ont premierement médiocrement de talon, & ont peu d'épaiſſeur de pied, c'eſt-à-dire, que vis-à-vis le bout de la fourchette au-deſſous, juſqu'à la corne au-deſſus du pied, il y a très-peu d'épaiſſeur ; & quoiqu'ils ayent le dedans du pied, c'eſt-à-dire, la ſole creuſe, ils ont ſi peu de force au pied, que facilement ils boitent ; ils s'échauffent le pied ſur le dur, qui enſuite étant douloureux les fait boiter ; ſouvent ces ſortes de Chevaux ſont ſur la litiére, il faut y prendre garde, ſurtout à ceux de caroſſe.

Tenant toujours le pied levé, vous pourrez voir s'il eſt encaſteé, ce qui arrive plutôt aux Chevaux de legere taille, comme Bar-

bes & Chevaux d'Eſpagne, qu'aux autres, ſurtout à ceux qui ont le talon haut avec la corne deſſéchée.

On connoît l'encaſtelure à ce que les talons ne prennent pas leur tour en rond, mais s'étreſſiſſent auprès de la fente de la fourchette, & de chaque côté de ladite fente, il n'y a pas un doigt de large, & en tout le talon il n'y a pas plus d'un doigt; au lieu qu'un Cheval en doit avoir quatre de largeur au talon; mais c'eſt toujours ſelon ſa taille & ſelon la grandeur de ſon pied.

Il y a des Chevaux encaſtelés qui ont le talon haut, mais ſi foible, qu'en preſſant les deux côtés du talon l'un contre l'autre, ils obéiſſent & branlent, & c'eſt une marque de foibleſſe de pied, quand il ne ſeroit pas encaſtelé; ſi le talon eſt branlant, il eſt foible.

Certains Chevaux encaſtelés n'ont pas le talon haut, au contraire ils l'ont aſſez bas, mais l'endroit où l'on fait porter le fer aux talons tout au bas de la corne, eſt beaucoup plus étroit qu'au haut vers le poil, & qui les fait encaſteler. A ces derniers les fers à pantouffle réuſſiſſent très-bien.

Il y a des Chevaux qui ont le derriére du pâturon vers le talon, comme en appointant, & par ce moyen ont le pied trop long; car il outrepaſſe au talon ſa rondeur ordinaire, & s'allonge trop en arriére; ordinairement ils ont très-méchans pieds, & ſont preſque toujours encaſteles, ils ont cet endroit du pâturon trop charnu & ſujet aux formes, c'eſt un défaut capable de faire rebuter un Cheval, & de ne le point acheter. Il faut vous regler là-deſſus pour la forme du pied, qui doit être la plus approchante de la ronde qu'il ſe pourra, & ceux dont le pâturon s'allonge & qui ont le pied preſqu'en ovalle, ont une méchante forme de pied pour le ſervice.

Outre l'encaſtelure aux Chevaux de legere taille, ils ſont ſujets à avoir dans le pâturon un des côtés du talon plus haut d'un pouce que l'autre: ce défaut eſt notable, mais il ne l'eſt pas tant que l'encaſtelure; car outre que l'encaſtelure fait ſouvent boiter, c'eſt une marque de grande ſéchereſſe de pied. La mauvaiſe ferrure peut cauſer ce talon trop haut d'un côté: le défaut eſt curable, mais il faut faire de la dépenſe pour le guérir; il vient en partie d'aridité & ſéchereſſe de pied; le moyen de l'empêcher eſt de ferrer & parer ces pieds tous les mois, afin de les empêcher de prendre cette mauvaiſe forme; ce mal eſt ſeulement pour les Chevaux de legere taille, qui ont le talon étroit, & qui ne vont jamais dans les lieux frais & humides, & ne s'humectent point le pied; je crois qu'on ne doit

pas acheter un Cheval de prix avec ce défaut.

Les Chevaux qui s'encaſtelent, ſont ſujets à avoir des ſeymes: ces deux défauts viennent de même cauſe interieure, qui eſt la ſécheresſe ou aridité de pied ; la cauſe extérieure vient de ce que les Chevaux vont ſur le dur, ou ſur le terrain gelé, ou appuyent trop rudement le pied à terre, comme font les Chevaux ruïnés qui trotent ſur le pavé, ceux qui ſautent ſur un terrain dur, & ſouvent ceux qui galopent trop de haut, ou qui ont trop de mouvement ; il eſt aiſé de s'appercevoir de ce défaut à la démarche, car ils n'appuyent plus le pied ferme à terre, & ainſi l'appui du pied n'eſt pas tel que nous l'avons décrit ci-devant, car ils en boitent preſque toujours : un pied bien formé & bien nourri ne ſera pas ſujet à avoir des ſeymes, & rarement voit-on des ſabots bien ronds, bien unis & bien nourris qui en ayent.

L'on connoît les ſeymes en regardant les quartiers de dedans qui ſont fendus depuis le poil juſqu'au fer, tout au travers de la corne, & ces quartiers-là ſont preſque toujours ſerrés ; quelques ſeymes ne vont pas juſqu'au poil, & ne ſont pas ſi mauvaiſes ; c'eſt un très-grand défaut quoiqu'il ſe puiſſe guérir ; mais il eſt encore plus grand à des pieds gras qui ont la corne mince, où ſouvent les ſeymes font un javar encorné, parce que la matiére qui s'y forme, gâte le tendon & le corrompt, & ainſi cauſe un javar encorné : La difference qu'il y a de ces ſortes de ſeymes, d'avec celles dont je viens de parler (qui ſont plus ordinaires,) eſt qu'il ſe forme de la matiére à celles-là, & qu'il ne s'en forme point à celles-ci ; on connoît que la matiére s'eſt formée à une ſeyme, en ce qu'au haut près du poil il en ſort de la matiére qui a ſon origine dans le tendon, & en ce que le Cheval en boite fort bas : ces ſeymes ſont auſſi difficiles à guérir qu'un javar encorné, car il faut les traiter de même maniere. Quoique les Chevaux n'ayent que des ſeymes ordinaires, ils ne peuvent ſervir que ſur le velours : car ſur le pavé ni ſur le dur, ils ne font que tatonner, & ſouvent le ſang ſort par la ſeyme quand ils cheminent. Les ſeymes ſont toujours un ſigne aſſuré du pied deſſeché & d'une mauvaiſe température. Une ſeyme eſt capable de faire rebuter un Cheval de campagne, & encore plus d'un caroſſe, & je croi que le défaut eſt aſſez grand pour empêcher de l'acheter, hors dans les écoles où l'on peut les rétablir ; mais on doit les acheter à meilleur compte.

L'ongle ſe fend aux pieds de derriere depuis le poil juſqu'au fer tout au milieu du ſabot à la pince : cette incommodité n'eſt pas ordinaire, mais elle eſt fort incommode, elle fait boiter un Cheval ;

on les appelle des pieds de bœuf, parce qu'ils ſont fendus de même : cette maladie arrive plus ſouvent aux Mulets qu'aux Chevaux, elle doit empêcher de les acheter, particulierement ſi la fente eſt large, parce que le ſable s'y mêle avec la boue, & fait boiter le Cheval par la douleur qu'il lui cauſe.

Il y a un autre mal qui tient de la corne & de la couronne, qu'on nomme crapaudine ; c'eſt une eſpece d'ulcere ou poireau qui vient au-deſſus de la couronne, il en ſort une humeur ou pus, qui par ſon acrimonie deſſéche la corne ; au-deſſus de la crapaudine il ſe fait comme un canal au long de la corne juſqu'au fer, & il ſemble qu'elle ſe retreſſit en cet endroit par cette humeur, qui, au lieu d'humecter la corne comme elle devroit faire, change de nature par la corruption qu'elle reçoit de la crapaudine, & cauſe ce deſordre.

Les Chevaux de manége qui en paſſageant ne croiſent pas aſſez les jambes comme ils le devroient, donnant ſouvent des atteintes en un même endroit, peuvent faire venir ces crapaudines, les Chevaux en boitent, ſi on n'a pas le ſoin de les tenir nettes ; c'eſt un mal de petite conſéquence, qui vient plutôt aux pieds de derriere qu'à ceux de devant.

C'eſt un grand défaut que d'avoir les pieds trop gros ou trop grands, ou de les avoir trop petits ; ceux qui les ont trop gros & trop larges ſont preſque tous peſans, & rarement ils ſont legers avec ces gros & grands pieds, ils ſont ſujets à ſe déferrer, & ne rendent pas un ſervice agréable.

A Paris l'on débite ſouvent des Chevaux pour la ſelle, qu'on nomme Flandrins, du nom de leur pays de Flandre, à cauſe qu'ils ſont de belle taille, & qu'ils font bien leur montre, quoique dans le fond les bons ſoient rares, c'eſt pourquoi on les fait paſſer pour Chevaux Normands ; & nous n'avons point de plus aſſurée marque pour connoître ces Flandrins que leurs gros & larges pieds ; car après dans le ſervice on les reconnoît trop pour ce qu'ils ſont : la plûpart au moindre travail trottent, quand on leur appuye les deux. Les trop petits pieds ſont beaucoup à craindre, parce qu'ils ſont ſouvent douloureux & ſujets aux ſeymes, & autres défauts dont nous venons de parler ; les trop gros pieds donnent auſſi grande peine aux Chevaux à cheminer dans les pays mols & boueux, & ne ſupportent pas la fatigue, la plûpart des Chevaux qui ont ces gros pieds bronchent ſouvent ; & s'ils ont la jambe foible, & la jointe trop longue, ils n'auront jamais grande force.

Il y a d'autres pieds dont la forme eſt extraordinaire, parce qu'ils ont été forbus, le pied vers le milieu du ſabot au-deſſus de la pince

est serré ; il y a plusieurs cercles dans tout le pied, il paroît très altéré & sec, & le talon est tout cerclé : le Cheval qui a ces sortes de pieds qui empirent tous les jours, pose le pied à terre, le talon le premier en trottant, ayant le sabot plus serré au milieu qu'ailleurs, & le dedans du pied plein & approchant de la forme des pieds combles : il y a même de grandes fourbures tombées dans les pieds, qui les rendent si extraordinaires, que ce qui devoit être sur le pied, est au-dessous, & les pieds sont renversés, toutes ces sortes de pieds doivent être rebutés.

Pour connoître si un Cheval a assez de corps.

AYANT bien consideré le pied du Cheval que vous voulez acheter, il faut voir s'il a bon corps, ou assez de flanc, ou s'il manque de boyaux, le tout ne signifie que la même chose : mais pour parler correctement, il faut se servir seulement de ces termes, un Cheval manque de corps, ou il n'a pas assez de flanc, car de dire qu'il n'a point de boyau, est une maniere de parler qui n'est pas reçue, quoiqu'on puisse dire qu'un Cheval n'a pas de ventre : pour me rendre plus intelligible à tout le monde, je m'en servirai quelquefois sans conséquence.

Ce défaut peut venir de plusieurs causes qu'il faudra examiner pour en mieux juger, & se donner de garde d'y être attrapé. Premierement, si la derniere côte est fort éloignée de l'os de la hanche, ce qu'on connoît par l'espace vuide, qui reste depuis l'os de la hanche jusqu'à la derniere côte ; quoique ces Chevaux ayent assez de corps, venant à travailler ils le perdent absolument, & ce sont ces Chevaux là proprement qui n'ont point de flanc.

Un Cheval manque aussi de flanc lorsque les côtes sont trop serrées : on s'en appercevra facilement si on fait comparaison de la hauteur des côtes avec les os des hanches ; car elles doivent être aussi hautes, ou avec peu de difference lorsqu'un Cheval est bien en chair ; car lorsqu'il est maigre, & qu'il n'a point de chair sur les côtes, elles ne peuvent paroître aussi hautes que l'os de la hanche.

Le défaut des côtes serrées, outre qu'il empêche le Cheval d'avoir assez de corps, la respiration n'en est jamais bien libre, à cause que la derniere côte serre & comprime trop les parties.

Si les Chevaux qui ont la côte serrée sont grands mangeurs, le flanc s'avalera, & le ventre ne pouvant se contenir dans les côtes, tombera en bas, & fera un ventre de vache, ce qui est fort déplaisant :

de plus ces Chevaux qui ont les côtes ſerrées, ſont difficiles à ſeller; il faut des ſelles exprès pour eux, ils manquent d'haleine & ſont ſujets à la toux; mais ils ont preſque tous des reins.

Si le manque de ventre vient de maigreur, ou d'avoir beaucoup fatigué, il n'eſt pas ſi fort à craindre; car ſi la côte eſt bien tournée, le repos peut rétablir le Cheval en le nourriſſant, rafraîchiſſant & l'humectant: les Chevaux qui naturellement n'ont point de flanc, quoiqu'aſſez gras d'ailleurs, ne ſupportent pas de grandes fatigues: la précaution qu'on y apporte, eſt de voir s'ils mangent bien le foin & l'avoine, & s'ils boivent bien; alors il n'y a rien à craindre. Si vous deſtinez ce Cheval à courre, il ſera plus leger & meilleur qu'avec un grand ventre.

Ce n'eſt pas une conſéquence que tous les Chevaux maigres ſoient étroits de boyaux, il s'en voit beaucoup auſquels la maigreur cauſe ce déſordre; mais il s'en voit quantité qui deviennent maigres, & ont du flanc & du corps autant qu'il en faut.

Le véritable moyen pour connoître un Cheval, lequel ne peut que difficilement avoir du corps, eſt lorſque vous le voyez gras avec beaucoup de chair ſur les côtes, & point de flanc, de ceux-là on peut dire que naturellement ils n'ont point de flanc, & mal-aiſément leur peut-on faire venir du corps, puiſqu'ils ont pris de la graiſſe & de la chair ſuffiſamment, ſans avoir pris de ventre.

S'il eſt ſerré de flanc pour avoir les côtes mal tournées, trop ſerrées, qui ne donnent pas lieu au ventre d'avoir place ſuffiſante pour ſe loger, c'eſt un défaut notable, on leur voit le flanc étroit, & les côtes près des flancs fort ſerrées: ſi les Chevaux qui ont ce défaut, mangent bien le foin & l'avoine, & boivent bien, ils ſont auſſi bons que les autres pour la ſelle, s'ils n'ont point d'ardeur; mais pour le caroſſe je n'en voudrois point; la plûpart des Chevaux qui ont les côtes ſerrées, ont de bons reins, il n'y a qu'à voir les Mulets qui ont les reins les mieux faits, ils ont les côtes fort ſerrées près des flancs, & tous les Chevaux qui ont les reins fort élevés ont la côte ſerrée de même, ils n'ont pas la croupe ſi belle, car elle eſt toujours pointue, mais ils ont en échange les reins bons.

Que ſi le Cheval eſt ſerré de flanc naturellement, quoiqu'il ait les côtes amples & bien tournées, s'il mange comme nous venons de dire, il ſervira ſans doute, s'il a le derriere large & bien ouvert, & qu'il ſoit ſans ardeur. C'eſt une maxime infaillible, qu'on ne doit jamais prendre de Chevaux qui manquent de corps & qui ont de l'ardeur; car ils ſe ruinent en un moment.

Si le Cheval qui manque de flanc a la côte trop courte, quoique

vous lui ayez fait venir du corps, il le perdra au moindre travail; on connoît la côte courte en ce qu'on ne la voit pas descendre si bas qu'elle descend ordinairement.

Il faut remarquer avec soin si le Cheval qui manque de flanc a de l'ardeur, car s'il en a, quoiqu'il mange bien, il ne prendra jamais de flanc : je le repete, parce que cela est de conséquence.

Beaucoup de gens confondent mal à propos l'ardeur avec la vigueur: L'ardeur est un désir violent & immoderé d'aller en avant, les Chevaux qui en sont possedés, s'inquiétent, trépignent, dansent & se mettent tout en eau, par ce désir qu'ils ont de courir : ils ne sçauroient souffrir qu'un Cheval marche ou qu'il galoppe devant eux, & ils se tourmentent jusqu'à ce qu'ils l'ayent devancé, enfin ils ne sont propres qu'à fatiguer le Cavalier mal à propos, & à se lasser euxmêmes sans fruit. Les jeunes gens étourdis & sans expérience, estiment leurs Chevaux d'avoir de l'ardeur, ils disent à dessein de louer leurs Chevaux qu'ils ont un grand cœur & beaucoup de feu, & c'est justement dire qu'ils ne sont bons à rien, & les louer de ce qui doit les faire rebuter : la vigueur ne consiste pas à avoir ce feu, & cette action turbulente ; un Cheval vigoureux doit avoir beaucoup de sensibilité, craindre fort l'éperon, être froid dans ses actions, & n'avoir de feu que ce qu'on lui en donne ; en un mot un Cheval vigoureux est un Cheval froid, qui a l'éperon fin, c'est-à-dire, les côtes fort sensibles. Ce n'est pas que les Chevaux ardens ne soient la plûpart vigoureux ; mais le mal est qu'ils le sont avec ardeur.

Les Chevaux qui ont quelque douleur au train de derriere, ordinairement sont étroits de boyaux, l'expérience nous fait voir tous les jours que pour un javar qu'ils auront aux jambes de derriére, ils deviendront efflanqués extraordinairement ; à plus forte raison lorsqu'ils auront des douleurs aux jarrets, par des éparvins, des jardons, ou des capelets, qui sont situés sur des parties nerveuses fort sensibles, & où par conséquent ces infirmités causent une douleur excessive ; c'est pourquoi quand on vous présente un Cheval étroit de flanc & sans corps, regardez d'abord aux jarrets, infailliblement il aura un des trois défauts que je viens de dire, ou tout au moins quelque chose de douloureux dans le train de derriere, c'est-à-dire, en quelqu'une des parties. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Chevaux étroits de boyaux, qui n'ont point de mal aux jarrets, mais il n'y en a point qui ayent un de ces trois défauts qui ne soit étroit de boyaux ; ces sortes de Chevaux ne résistent pas à la fatigue ni à la selle, encore moins au carosse : si la douleur qui est au train de derriére, qui est cause de cette perte de flanc, provient d'une cause qu'on puisse guerir

CHAP. XIV.

facilement & en peu de tems, elle ne doit pas empêcher d'acheter un Cheval; par exemple, un javar au train de derriere efflanquera quelquefois beaucoup un Cheval : on peut néanmoins le guérir facilement : il en eſt de même des autres.

Si le javar eſt ſur le nerf à la jambe de derriere plus haut que le boulet, quoiqu'on vous diſe que ce n'eſt rien, c'eſt une des plus fâcheuſes maladies qu'un Cheval puiſſe avoir ; j'ai vû des Chevaux en être malades pendant ſix, huit & dix mois, d'autres en être eſtropiés, & d'autres en mourir.

La raiſon pourquoi un Cheval eſt très-efflanqué quand il a des maux de jarrets, outre ceux que nous venons de dire, eſt que les jarrets ſont tous composés de nerfs, ligamens, tendons ; ainſi le moindre corps étranger, qui eſt en cet endroit, cauſe de rudes ſymptomes, qui lui font perdre le flanc, & ſouvent l'appetit. Puiſqu'il eſt ici queſtion de l'achat des Cheveux, je dirai que tout Cheval étroit de boyaux, par des maux de jarrets incurables, doit être rejetté comme inutile, & dont je ne voudrois pour quelque prix que ce fût ; non parce qu'il eſt étroit de boyaux, mais parce que ce manque de flanc eſt l'indice de la grande douleur des jarrets : Il y a certains Chevaux avec des maux de jarret qui n'en ſont pas efflanqués, comme j'ai vû cent fois un ou deux gros eſparvins de bœuf qui n'avoient pas diminué le flanc aux Chevaux, c'eſt une marque ou que le Cheval n'eſt pas ſenſible, ou que les eſparvins ne ſont point douloureux : nonobſtant cela je n'en voudrois point avec leurs eſparvins ; j'en parlerai en ſon lieu, & dirai encore qu'il y a des Chevaux moins ſuſceptibles des effets de la douleur que d'autres.

Il y a un défaut aſſez ordinaire aux Chevaux dans les Provinces où l'on fait trop manger de foin & trop peu de grain ; enſorte qu'on leur fait groſſir le ventre, & on leur donne la forme de celui d'une vache pleine, ce qui eſt non-ſeulement difforme, mais de plus les Chevaux ne ſont jamais ſi legers, ni n'ont pas tant d'haleine, comme auſſi lorſqu'on veut engraiſſer un Cheval fort défait & maigre, & que l'on lui laiſſe manger beaucoup de foin, ſans quoi il auroit peine à engraiſſer, le ventre s'avale, & puis par le tems il paſſe à la croupe & ſe perd ; une partie des Chevaux maigres commencent à s'engraiſſer ſeulement lorſqu'ils prennent du ventre : pour remedier à ces ventres avalés & pendans, les Anglois ſe ſervent d'une très-bonne méthode, qui eſt de faire coudre quelques ſurfais enſemble, & en faire une ſangle large d'un pied & demi, ayant ſoin d'ajouter les couſſinets aux deux côtés des côtes, afin que le dos n'en ſoit pas écorché, de laquelle ils ſerrent le ventre avalé

avalé d'un Cheval en continuant quelque tems, & de tems en tems ſerrer les ſurfais d'un point, on voit ce ventre paſſer à la croupe bien plutôt: même il y a des Chevaux qui ont beaucoup de ventre & ont la croupe pointue, l'uſage de ce ſurfais ou ſangle fait très-bien à ces ſortes de Chevaux: avant d'en avoir vû l'épreuve j'avois eu peine à le croire; mais j'en ſuis convaincu par mon experience, je l'ai voulu ajouter ici en faveur des curieux. Revenons aux flancs.

Des Chevaux alterés de flanc.

SI le Cheval a aſſez de flanc, il faut prendre garde qu'il n'y ait du défaut dans l'excès: car s'il a le flanc trop avalé, c'eſt-à-dire, ſi au droit de la cuiſſe & du graſſet ou muſcle marqué 27. dans la figure ci-devant, il deſcend trop bas, c'eſt un grand acheminement à la pouſſe, ſi le Cheval n'eſt pas jeune.

S'il fait la corde en reſpirant, qui eſt lorſque tirant ſon haleine par l'aſpiration, il retire la peau du ventre à ſoi au défaut des côtes; en ſorte qu'il ſe fait-là comme une corde, ou plutôt un vuide comme un canal au long des côtes; cette imperfection eſt un commencement de flanc alteré, ou tout au moins un ſigne d'un Cheval fort échauffé dans le corps, qui a été malade, ou qui le ſera bien-tôt. La corde paroît ſouvent aux Chevaux fort vigoureux qui ont été pouſſés indiſcretement, elle paroîtra aux Chevaux qui ont fait de grands voyages, & ce ſera ſigne non de pouſſe actuellement, mais par le tems ils y pourroient venir, c'eſt tout au moins ſigne d'une grande chaleur cauſée par la fatigue précédente, & mal aiſée à éteindre, & ſur tout aux vieux Chevaux.

La pouſſe eſt un défaut aſſez conſiderable au Cheval pour empêcher de l'acheter. Lorſque le Cheval eſt outré il eſt facile de le connoître; dans ſon commencement il eſt facile de s'y méprendre, la précaution dont on doit ſe ſervir pour ne s'y pas méprendre, doit être telle: il faut remarquer l'âge, car les jeunes Chevaux ſont rarement pouſſifs; voir ſi le flanc eſt fort avalé, c'eſt-à-dire, s'il deſcend près du graſſet ou muſcle fort bas, il faut ſe défier du ventre, c'eſt ainſi que les Marchands de Chevaux ou Maquignons parlent; ils diſent auſſi, il y a affaire au ventre, c'eſt-à-dire qu'il n'a pas le flanc frais, & qu'il y a commencement de pouſſe; pour mieux s'en aſſurer, il faut ſerrer le gozier près de la ganaſſe & le faire touſſer, ce qui ſe fait aſſez facilement, & écouter le ſon de la toux: ſi elle eſt ſéche, elle ne vaut rien; ſi elle eſt ſéche & ſouvent réiterée, elle vaut encore moins; mais ſi elle eſt hu-

mide, il n'y a pas beaucoup à craindre; s'il pette en touſſant, il eſt preſque toujours pouſſif; pour aſſeoir un jugment certain, s'il a quelque reſſentiment de pouſſe, il faut le conſidérer à l'écurie quand il n'a fait aucun exercice violent, & ſi l'on peut, après qu'il a bû, ou en mangeant l'avoine: Je parle ici en faveur des gens qui n'ont pas une grande expérience, car lorſqu'un homme eſt connoiſſeur, que le Cheval ſoit échauffé, ou qu'il ait couru, il le connoîtra tout auſſi-bien qu'à froid. Pour ceux qui n'ont pas cette expérience, le plus sûr eſt de le prendre à froid, car quand il a couru & cheminé, ou qu'il n'a point bû, on ne le peut bien juger, non plus que lorſqu'il eſt à l'herbe, parce qu'il ſemble être guéri pendant qu'il en mange; cependant rien n'eſt ſi contraire à la pouſſe; car dès qu'il ſera remis au foin & à l'avoine, il ſera beaucoup plus mal qu'auparavant, & même prêt à crever, ſi fort il ſera oppreſſé, ne pouvant avoir ſon haleine. C'eſt pourtant l'abus ordinaire des Provinces, d'abord qu'ils ont des Chevaux alterés de flanc, de les mettre à l'herbe, & toujours on en a du déplaiſir. Je ne prétens pas de réformer tous les abus, mais je donne avis à ceux qui ont des Chevaux pouſſifs, que l'herbe leur eſt contraire abſolument, parce qu'elle rafraîchit trop le Cheval, & encraſſe & épaiſſit les flegmes, qui bouchent les conduits & les veines qui aboutiſſent au poulmon; ainſi elle augmente & la difficulté de reſpirer, & la toux; c'eſt où bien des gens ſont trompés, qui ayant des Chevaux pouſſifs, ne ſongent qu'à les rafraîchir, & la pouſſe empire toujours. Quoique ce ne devroit pas être le lieu d'en parler ici, j'ai crû devoir le dire, s'en chagrinera, & en profitera qui voudra.

Toute la connoiſſance de la pouſſe conſiſte à voir ſi le flanc redouble au Cheval, lorſqu'ayant aſpiré & tiré ſon flanc à lui, il le relâche tout à coup, & dans l'inſtant & de la même reſpiration, il redouble encore comme s'il reſpiroit une ſeconde fois d'une même haleine. Il faut remarquer auſſi quand le Cheval tire ſon haleine à lui, ſi le mouvement paroît au haut des côtes, c'eſt une marque qu'il a le flanc alteré, & encore plus ſi le flanc lui bat juſqu'auprès de l'épine du dos, car ce ſera un ſigne aſſuré de pouſſe, comme auſſi quand il lui bat juſqu'au plat de la cuiſſe; puiſque le redoublement du flanc dans les commencemens eſt difficile à obſerver, il faut s'attacher à ces petites remarques.

Le redoublement ne ſe peut remarquer qu'avec beaucoup d'attention; le Cheval ne remuant point du tout d'une place, vous avez les autres marques qui précedent, qui vous font connoître qu'il a le flanc intereſſé; ſçavoir aux vieux Chevaux qui ont le flanc avalé,

le ventre grand, & la toux de tems à autre : voilà les principaux indices ; sur-tout il faut se défier des grands mangeurs, & des Chevaux qui toussent. De ces derniers, quoiqu'avec le flanc frais, il n'en faut jamais prendre s'ils sont vieux.

Si les Chevaux sont outrés, la toux est infaillible, mais une toux séche, souvent réiterée, & pour lors ils sont incurables ; quoiqu'on vous promette des receptes, je vous assure que vous n'en trouverez point ; s'il y en avoit, j'en aurois, car je n'ai manqué ni de curiosité ni de soin pour en avoir, & jamais je n'ai vû guérir Cheval poussif outré, non pas même de poussifs formés : Mettez cette maladie avec la morve, & tenez toutes les deux pour incurables, quoiqu'on vous promette le contraire. On m'a dit mille histoires là-dessus de Chevaux guéris de la pousse ou de la morve, & toutes sont des brides à veau ; si les Chevaux en sont guéris, ils n'étoient ni outrés, ni véritablement morveux : quand je dis morveux, j'entends de ces morves où les parties intérieures sont offensées & ulcerées ; de la pousse de même, lorsque le poulmon est desséché ou attaché aux côtes.

Les Chevaux qu'il y a long-tems qui sont outrés, prennent vent par le fondement, & même on leur fait un trou pour leur faciliter la respiration, & ceux-là sont rebutés de toute la terre.

Il y en a de si fort poussifs & outrés, que le flanc leur bat jusques sur la croupe, & fait une partie du même mouvement que fait le flanc ; ils ne valent pas leur nourriture, quoiqu'ils travaillent un peu.

La plûpart de ceux qui achetent des Chevaux des Marchands, ne regardent point si le flanc est bon ; car ils sont obligés de le garantir, & sont contraints par Justice de les reprendre dans les neuf jours ; mais si le Cheval n'est pas poussif déclaré, & qu'il soit seulement en chemin de le devenir, vous ne sçauriez obliger un Marchand de le reprendre, & vous en serez la dupe ; ou si vous avez eu le Cheval par un troc, ou qu'on n'ait pas garanti le flanc ou autre défaut, vous serez mocqué nonobstant la Loy Redhibitoire, *& quanto minoris*, qui oblige dans deux mois le vendeur à rendre le prix en rendant la beste, ou en rabbattant une partie, si l'acheteur consent à la garder ; mais sans doute le monde est plus fin & meilleur connoisseur qu'autrefois, puisqu'on n'y a plus d'égard ; le plus sûr est de ne point tant se fier sur la garantie du Marchand, qu'on ne regarde avec le plus de précaution qu'on peut, avant de donner son argent ; lorsqu'il est touché, il y a bien des affaires pour le ravoir, c'est le plus souvent un procès, qui passe dans mon esprit pour une grande affaire.

Il faut regarder ensuite si le Cheval est courbatu, ce qu'on connoît par les mêmes signes que la pousse : toute la difference qu'on y peut mettre, est que la courbature vient aux jeunes Chevaux comme aux vieux, & la pousse n'arrive guéres aux Chevaux avant six ans : tout au moins c'est une chose très-rare, qui arrive seulement lorsque les Poulains ont la pousse en heritage de l'étalon ou de la mere.

La courbature peut provenir de crudités d'estomac ou d'autres infirmités, qui ont causé obstruction aux conduits du poulmon ; d'où vient qu'il s'altere en sorte qu'on le croit poussif, quoiqu'il ne le soit pas ; la difference de la courbature est qu'il y a esperance de guérison, au lieu qu'il n'y en a point à la pousse ; l'herbe & beaucoup de rafraîchissemens guérissent la courbature & augmentent la pousse.

Les Chevaux malades battent du flanc comme s'ils étoient poussifs, mais on n'achete point de Chevaux malades, ou on n'en doit point acheter, ainsi je ne m'étendrai pas plus au long sur ce point.

Dans le Traité des maladies j'ai expliqué au long ce que c'est que pousse & courbature, il y a deux Chapitres exprès ; & pour en être bien instruit, il n'est pas mal à propos de les lire. J'ai connu de jeunes gens qui avoient grande envie de devenir connoisseurs, ausquels ayant conseillé de lire dans le Traité des maladies le Chapitre qui traitoit du défaut dont ils vouloient s'instruire, ils m'ont dit qu'ils ne cherchoient pas de remedes, mais seulement à acquerir de la connoissance ; néanmoins leur ayant fait appercevoir leur erreur, & que le seul moyen de s'en bien instruire étoit de lire le Chapitre entier où il étoit traité de sa guérison, parce que les signes y étoient décrits bien plus au long, & plus particulierement que dans ce Traité, ils ont suivi mon avis, & m'ont avoué que d'avoir lû bien attentivement le Traité des maladies, ils avoient acquis autant de lumiere pour la connoissance que dans celui-ci. Revenons à notre sujet. Après qu'on a reconnu que le flanc du Cheval est bon, il faut voir s'il n'est point souffleur ou siffleur ; ce qui est très-different de la pousse ; celui qui sera souffleur, en le galopant ou trottant peu de tems, soufflera extrêmement & jusques-là qu'il fait peur ; mais si on l'arrête & qu'on lui considere le flanc, on le trouve fort peu agité, & presque comme un Cheval le doit avoir ; retrottez ou galopez quelque tems, vous voyez le Cheval souffler furieusement comme s'il alloit crever, arrêtez-le, vous lui voyez le flanc battre naturellement, en sorte qu'il n'y a point d'apparence que ce soit le flanc du Cheval qui souffloit si fort il n'y a qu'un moment : ces souffleurs, ou comme quelques-uns les appellent, siffleurs, ne manquent pas autrement d'haleine ; car si le défaut venoit du manque d'haleine, le flanc se-

roit ému & furieusement agité après le travail ; mais cela n'est pas : ils ont le flanc à peu près comme les autres Chevaux qui l'ont bon, & fournissent presque autant que s'ils n'avoient pas cette incommodité ; mais ils soufflent d'une telle force & d'une si grande violence que ces sortes de Chevaux ne durent pas si long-tems que les autres, & on croiroit qu'ils vont crever sur la place, & ce soufflement fait peur & même déplaît à tout le monde, qui disent qu'ils sont poussifs. Ce défaut d'être souffleur ne vient d'aucun vice du poulmon ni des parties qui en dépendent, mais des conduits de la respiration qui aboutissent aux nazeaux, qui sont trop étroits; ce n'est pas la peau des nazeaux qui est trop étroite, car il n'y auroit qu'à les couper & les fendre, mais cela ne le soulageroit point ; ce sont les os de la tête où passe l'air qu'ils respirent, qui sont trop étroits, & ces conduits ne se peuvent élargir, c'est ce qui fait les Chevaux souffleurs ou siffleurs, qui est un défaut dont les Marchands ne sont pas garants ; car il ne tient qu'à celui qui achete, de le voir en les faisant trotter ou galoper, & ceux qui ont jugé les souffleurs, des Chevaux poussifs, ont mal jugé, car ils ne le sont pas, & je connois un Gentilhomme qui a un caractere pour être juge de pareils differends, s'il veut bien l'être, qui a jugé fort mal à propos un Cheval souffleur pour être poussif, qui ne l'étoit pas, & cela plutôt par ignorance que par malice.

Il y a d'autres Chevaux qui sont gros d'haleine & qui soufflent en travaillant, un peu moins que les souffleurs ; mais ils soufflent beaucoup, & quoique le flanc ne leur redouble pas comme à un Cheval poussif, il n'est pas ému ni plus agité que celui d'un souffleur ; ni l'un ni l'autre n'est pas agréable, ni de bon service ; en un mot un Cheval gros d'haleine est celui qui a la respiration un peu plus libre que le souffleur ; mais qui souffle beaucoup en travaillant, & l'un & l'autre ne doivent pas être achetés cher ; mais on peut s'y méprendre, parce qu'ayant été long-tems de séjour dans l'écurie sans être exercé, il manquera d'haleine, quoiqu'il ne soit pas souffleur.

Il y a des Chevaux souffleurs qui grommelent en galopant, comme s'ils avoient quelque chose qui leur empêchât les conduits de la respiration : cet embarras va & vient, ce sont des flegmes qui ne dénotent pas qu'un Cheval soit poussif, car il ne redoublera pas du flanc, & n'aura pas la même toux, ainsi il ne sera pas poussif, mais seulement souffleur ; on voit dans les écoles de ces sortes de Chevaux qui servent, mais le prix en doit être moindre, si on les achete.

Je crois qu'on ne doit pas se charger de Chevaux souffleurs ni gros d'haleine, autant qu'on le peut ; car quoiqu'ils servent passable-

CHAP. XV.

ment, ils ſont déplaiſans, & avec juſtice beaucoup de gens les appré-hendent. Quand on achete des Chevaux, il eſt fort à propos d'y faire attention : car s'ils ſoufflent extrêmement en courant, ils ne ſont aucunement propres pour la chaſſe, ni à courre long-tems, il ſemble qu'ils doivent crever à chaque pas lorſqu'on les court ; pour les Chevaux de campagne, une des plus belles qualités qu'ils puiſſent avoir, c'eſt d'avoir bonne haleine, c'eſt-à-dire, qu'ils travaillent ſans beaucoup ſouffler, parce qu'ils font les choſes avec plus de plaiſir & pour l'Homme & pour eux-mêmes, & un Cheval qui n'a pas d'haleine ; ne peut jamais avoir d'agrément en ſon manége : j'ai vû des Chevaux de manége gros d'haleine, qui ſiffloient : on appelle ſiffler ceux qui ayant peine à reſpirer rallent en quelque maniere, & ces ſiffleurs avoient un grand fond de force, fourniſſoient leur manége très-long-tems, & très-bien, quoiqu'il ſemblât qu'ils dûſſent crever au bout de la repriſe, ils n'en avoient pas le flanc extraordinairement émû, mais il eſt rare d'en avoir de la ſorte, & ce ſifflement me feroit toujours rebuter un Cheval.

Pour les Chevaux de caroſſe on y eſt ſouvent attrapé, lorſqu'on ne les voit pas tirer avant de les payer, car il y en a qui ſur la montre trottent bien enſemble, les épaules libres avec un beau mouvement de jambes, ſituent bien les pieds à terre, la tête haute & ferme : ces mêmes Chevaux étant attelés à un caroſſe, d'abord qu'ils ont un peu trotté, ſifflent ou ſoufflent comme des bœufs, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont ſouffleurs : on ne peut faire reprendre ces Chevaux aux Marchands, puiſqu'ils ne ſont pas pouſſifs ; c'eſt pourquoi avant de payer des Chevaux, voyez-les toujours tirer au caroſſe, pour connoître non-ſeulement cela, mais auſſi s'ils tirent bien. Tout Cheval deſtiné pour le caroſſe, doit baiſſer les hanches en tirant, lever l'encolure & la tête, & il tirera bien ; mais s'il leve les hanches & baiſſe la tête, il tirera mal.

Continuation de connoiſſance des défauts du Cheval, & particulierement de ceux qui viennent au train de derriere.

CHAP. XVI.

CE qui reſte à examiner n'eſt guéres de moindre importance que ce qui a précédé, en ce que les petits défauts croiſſent par le grand travail ou par la négligence ; c'eſt pourquoi je m'aſſujettirai à les ſuivre fort exactement dans ce Chapitre, enſeignant tous les défauts du train de derriere, parce que ce ſont des parties eſſentielles à la bonté, qui ſans ces parties bien formées ne peuvent bien ſervir, puiſqu'ordinairement on voit finir par là les bons Chevaux,

& particulierement ceux de la chaſſe & du manége, je crois qu'il eſt d'un parfait connoiſſeur de les connoître tous juſqu'aux moindres.

Premierement il faut jetter l'œil ſur la croupe, qui doit être large, ronde, point coupée ni avalée, la queue placée haut : ceux qui l'ont ſituée baſſe, ont ordinairement peu de force, & ont la croupe avalée ou coupée.

Enſuite il faut lever la queue, pour voir ſi elle eſt ferme : car quoique ce ne ſoit pas toujours un ſigne de force, c'en eſt un de vigueur preſque toujours ; les Chevaux vigoureux ſerrent la queue quand on les preſſe : il y en a qui portent la queue droite en arriere, ou pliée en trompe, ce ſont de bonnes marques. Ayant levé la queue, il faut voir ſi les cuiſſes ſont ſuffiſamment éloignées l'une de l'autre, car c'eſt un défaut & manque de force de les avoir trop ſerrées ; on les connoît en ce qu'il n'y a aucune diſtance d'une cuiſſe à l'autre, & qu'elles ſe preſſent trop ou ſe joignent extrêmement.

Si les cuiſſes ſont maigres & décharnées, quoique d'ailleurs le Cheval ſoit gras, c'eſt un défaut conſidérable, il choque la vûe, on croit la croupe large & même bien formée qui ſe ſerre tout à coup aux cuiſſes, manque de chair en cette partie, ce qui marque foibleſſe au train de derriére ; on dit de ces Chevaux qu'ils ſont mal gigotés ; ceux qui harpent, c'eſt-à-dire, qui ont des eſparvins ſecs, ſont ſujets à ce défaut : le muſcle de la cuiſſe qui doit toujours être fort charnu, n'a point de groſſeur ; ce muſcle eſt ſitué au-devant de la cuiſſe, & le derriére d'icelle vis-à-vis de ce muſcle eſt tranchant. au lieu qu'il doit être fort épais : les cuiſſes pleines de chair, & les épaules déchargées & maigres ſont les bonnes.

Il faut auſſi remarquer ſi le Cheval eſt crochu, quoiqu'ordinairement les Chevaux crochus ſoient bons, c'eſt un défaut aſſez incommode dans un pays de montagnes, car dans les deſcentes, ils ſe frottent les jarrets l'un contre l'autre : outre cela, ils ont le derriére un peu foible, car comme un homme qui joindroit les genoux, ne leveroit pas de terre un fardeau ſi peſant que s'il écartoit un peu les jambes, de même un Cheval crochu a le derriére foible par la même raiſon.

Il y a des Chevaux de manége un peu ſerrés de jarret qui ſont bons & bien manians, ils ſeroient encore meilleurs s'ils ne l'étoient pas.

Les Marchands de Chevaux pour exprimer qu'un Cheval eſt crochu, diſent qu'il eſt clos par derriére, croyant diminuer ce défaut en adouciſſant le terme. Les Chevaux de manége qui ſont crochus ne peuveut faire aucune belle action ſur les hanches, tout leur

manege déplaît à ceux qui les regardent, & à eux-mêmes par la difficulté qu'ils ont à le faire.

Il eſt très-facile de connoître ce défaut, les jarrets ſont plus près l'un de l'autre que les pieds, & particulierement les pointes des jarrets & les jambes vont en élargiſſant juſqu'en bas de même qu'aux Hommes qui ſont cagneux, qui ont les jambes comme un y grec renverſé.

Il faut enſuite conſiderer les jarrets comme une des plus importantes parties où il n'y a point de petits défauts, & auſquels peu de perſonnes s'attachent, & même ont peine à ſe perſuader que tels défauts ſoient véritables; dans ſes interêts chacun ſe flatte aiſement, ils ſe perſuadent que le défaut qu'on leur montre, ne ſubſiſte ailleurs que dans l'imagination de celui qui le découvre. J'avois oublié de dire ici, quoique j'en aye touché quelque choſe ailleurs, qu'il y a un défaut contraire à celui d'être crochu; les Chevaux qui ont ce défaut, qui vient de foibleſſe, portent en marchant les jarrets en dehors, & on ne peut les aſſujettir ſur les hanches, car la foibleſſe les empêche de pouvoir s'y tenir, puiſqu'en pliant les jarrets, ils les tournent en dehors, & ſont hors de force pour ſoutenir les hanches: j'aimerois mieux un Cheval crochu que s'il avoit ce défaut: les Chevaux d'amble y ſont plus ſujets que les autres, & ceux qui l'ont, n'ont point de force. Pour garder un bon ordre dans la connoiſſance, conſiderez premierement la forme & la maniere dont le jarret eſt fait: il doit être grand & ample, les petits jarrets ne peuvent avoir aucune force: il doit être nerveux & ſec, ceux qui ſont charnus & enflés ſont défectueux; ils ſont ſujets aux autres défauts que nous expliquerons.

Pour commencer la déduction du jarret, vous devez conſiderer la pointe, & s'il y a des capelets: c'eſt un défaut qu'on connoît à ce que la pointe du jarret eſt mouvante & groſſe, plus que l'ordinaire; quand le capelet eſt petit, il nuit peu au Cheval, il ne l'empêche preſque pas de travailler, & hors qu'il eſt à craindre qu'il ne croiſſe, ce ſeroit le moindre des défauts du jarret; mais quand il eſt gros, il eſt douloureux, & par conſéquent il fait perdre le corps, & lors il doit empêcher d'acheter un Cheval; j'oubliois à dire que quoique le capelet ſoit petit, s'il eſt douloureux (ce qu'on connoîtra s'il fait perdre le corps au Cheval) il eſt auſſi dangereux qu'un gros. Souvent des Chevaux de caroſſe nouvellement arrivés de Hollande ont des petits capelets, leſquels enſuite ſe diſſipent par le repos; la longueur du chemin leur a cauſé ces incommodités.

Il faut conſiderer tout d'un tems ſi le Cheval a des Veſſigons, c'eſt une groſſeur comme une demie pomme plus ou moins, compoſée

posée d'une chair spongieuse & molle, croissant entre cuir & chair, placée entre le gros nerf & l'os du jarret au dessous du capelet, un peu au dessus du pli du jarret ; le vessigon ne paroît que lorsque le Cheval s'appuye également sur les pieds de derriere, car lorsqu'il plie le jarret, il ne paroît nullement ; il ne fait pas souvent boiter un Cheval, mais il grossit par le tems, & empêche le jarret de se mouvoir si facilement : il vient au dedans & au dehors du jarret, & quelquefois il ne vient que d'un seul côté ; il est marqué 28 dans la figure. Les Vessigons qui sont situés plus bas que l'endroit marqué 28. dans la figure, ne sont pas dangereux, & j'ai remarqué que lorsque les jeunes Chevaux de carosse en arrivant de Hollande en ont de situés bas de cette sorte ; le tems & un médiocre travail les dissipent.

J'ai vû des Vessigons d'une si prodigieuse grosseur, qu'ils rendoient un Cheval incapable de service & de vente, mais ils sont rares.

Il vient au dedans du jarret un peu plus bas que le Vessigon, une tumeur qu'on appelle courbe, laquelle est plus à craindre que le Vessigon, & fait boiter par fois le Cheval ; il en porte toute la jambe roide, parce que le pli du jarret en est empêché, & par conséquent le mouvement interrompu, ou fait avec douleur : ce défaut est incurable, & pour tout remede on y donne le feu. Qui voudra voir plus au long ce que c'est que courbe & Vessigon, qu'il ait recours au Traité des maladies, Chapitre CLXXVIII. & suivans de la premiere Partie, où il verra au long la définition & les causes de ce mal. Les ignorans n'estiment pas moins les Chevaux qui ont des courbes, & ceux qui se mêlent de parler des maux du jarret sans en avoir beaucoup de connoissance, nomment tous les défauts du jarret des courbes : la courbe est fâcheuse en ce que le feu ne la resserre guéres, c'est pourquoi on dit que les courbes se mocquent du feu, comme en effet il est vrai ; & j'ai toujours vû peu d'amendement aux courbes pour y avoir mis le feu ; véritablement elles ne croissent pas davantage, mais il y avoit peu de diminution de leur grosseur.

Au dedans du jarret à côté de la courbe, il y a un os fort èlevé, lequel est à tous les jarrets, aux uns plus élevé, aux autres moins, & cette élevation est naturelle ; & au dessous de cet os, la partie enfle par un dégorgement qui s'y fait de la grosse veine, qui s'élargit en cet endroit & forme une grosseur molle qui s'appelle varisse, de même qu'on en voit aux Hommes ; cette grosseur ou varisse choque la vûe, & ne fait point boiter le Cheval, mais elle

nuit à la vente, & par fois elle croît beaucoup, aux autres elle diminue, l'enflure eſt toujours molle : on peut être aiſément pris à ce défaut, car le repos le fait reſſerrer ſi on le frotte avec de l'eſprit de vin tous les jours, & je le donne aux plus rafinés d'y connoître quelque choſe lorſqu'il eſt reſſerré.

Plus bas que la courbe, toujours au-dedans & au-deſſous de la variſſe & au défaut du jarret contre le plat de la jambe à l'endroit où elle commence, il ſe forme des eſparvins, notés 31. en la figure ci-devant, qui ſont de très-fâcheux maux, qui enfin eſtropient les Chevaux. L'eſparvin eſt de deux ſortes, ſçavoir le ſec, & l'eſparvin de bœuf; celui-ci eſt une humeur calleuſe, dure comme l'os, ſi douloureuſe qu'elle fait perdre le boyau au Cheval; on la connoît à la groſſeur qui eſt au haut du plat de la jambe au dedans où commence à naître le jarret; & cette groſſeur ou enflure endurcie & groſſe comme le pouce, quelquefois davantage, fait boiter ſouvent le Cheval; & comme j'ai dit, la douleur que cauſe l'eſparvin fait ſécher le Cheval, & lui fait perdre le flanc; que ſi par le repos vous le remettez, dans une journée de travail, il ſera ſi extarque, que vous l'enfilerez avec une aiguille, ayant le flanc comme celui d'un lévrier; il eſt aſſuré que tout Cheval avec un ou deux eſparvins de bœuf ne ſervira jamais bien à quelque uſage qu'on le mette, & particulierement ſi l'eſparvin outre la groſſeur eſt douloureux, enſorte qu'il faſſe boiter le Cheval quand il trotte. Il y en a qui boitent ſeulement au ſortir de l'écurie dans le commencement qu'ils les ont. On appelle eſparvins de bœuf, car ordinairement les vieux bœufs en ont de très-gros, mais ils ne leur portent point de préjudice, & aux Chevaux ils les eſtropient. J'ai vû des Chevaux qui ont des eſparvins de bœuf, gros ou petits, qui ne leur font point perdre le flanc, & par conſéquent qui ne ſont pas douloureux, qui trottent également & ne boitent point : on vendoit ces ſortes de Chevaux tout de même que s'ils n'avoient point eu des eſparvins, & perſonne ne s'en appercevoit, car les maniant on les voyoit durs comme l'os; je ne conſeillerois jamais à perſonne d'en prendre, puiſque tôt ou tard ils font un mauvais tour à leur Maître. Beaucoup de demi-connoiſſeurs ſont d'avis contraire, qui diſent que ces enflures ne ſont pas des eſparvins, mais les os qui ſont plus gros aux uns qu'aux autres. Chacun a ſon ſentiment; le mien après un grand ſoin & une grande experience que j'en ai, eſt que c'eſt un très-grand défaut. Lorſque les eſparvins de bœuf viennent aux Chevaux, ils ſont plus difficiles à remarquer, en ce qu'ils ne s'élevent pas beaucoup plus haut que la jambe, mais ils font preſque toujours boiter quand ils percent,

puis l'enflure ou la grosseur de l'esparvin survenant quelquefois, ne font plus boiter ; mais rarement viennent-ils à tous les deux jarrets égaux à la fois, ainsi on en voit l'un plus gros que l'autre, ce qui fait remarquer beaucoup mieux le défaut, lequel l'homme ou le connoisseur apperçoit plutôt étant situé devant le Cheval à côté de l'épaule, qu'étant derriere ; car dans les commencemens l'esparvin est plus gros près du pli du jarret qu'au derriere d'icelui, ensuite ce même esparvin croît peu à peu, & estropie enfin le Cheval.

Le second est l'esparvin sec, qui est un défaut que les plus ignorans connoissent, car quand le Cheval en cheminant hausse la jambe de derriere plus haut que l'ordinaire par un mouvement violent qu'il fait, il a surement un esparvin, & il en a par fois aux deux jambes : les Chevaux qui ont ces maux ne font ce mouvement extraordinaire des jambes que de tems en tems, & non toujours, seulement au sortir de l'écurie, lorsqu'ils ne sont pas encore dégourdis, & même en campagne après qu'on les a tenus arrêtés en une place ; les premiers pas qu'ils font, ils harpent, mais si on se sert de ces Chevaux au manége, ils harperont tous les tems, parce qu'on les assujetit sur les jarrets.

La raison de ce mouvement si précipité que les Chevaux font, attirant la jambe en haut, vient de ce qu'ils n'ont pas le mouvement du jarret libre & aisé, ainsi ils sont contraints de le faire tout avec la cuisse ou avec la hanche, c'est pourquoi le mouvement en est plus violent & précipité.

Ce défaut n'est pas si à craindre que l'autre ; mais s'il a le train de derriere serré, en bon François s'il est crochu, & qu'il ait des esparvins secs, je n'en voudrois point du tout pour quelque prix que ce fût, sinon pour le dresser à courbettes s'il en étoit capable ; car ces esparvins le feroient mieux rabattre, encore il faudroit qu'il ne fût pas crochu : les esparvins secs donnent connoissance qu'il y a de la foiblesse au jarret ; quoiqu'on n'estime pas ce défaut pour être grand, je le croi considerable. Il y a beaucoup d'Ecuyers qui estiment fort les Chevaux pour le manége, lorsqu'ils ont des esparvins secs, pourvû aussi qu'ils ayent les autres qualités ; il est vrai que ce mouvement est beau dans les airs, ils rabattent plus ferme ; mais en échange ils sont bientôt usés, & ne résistent guéres au travail quoique médiocre, dans les écoles bien régles. La foiblesse qu'ont tous ceux qui ont des esparvins dans ces parties, est la cause qu'ils sont bientôt à bout : si avec des esparvins ils ont les cuisses décharnées & séches, c'est ce qu'on appelle être mal gigottés, je n'en voudrois pour rien du monde, cat ils seront bientôt ruinés,

CHAP. XVI.

hors qu'avec ces eſparvins ils euſſent les hanches excellentes, & fuſſent capables d'être bien aſſis ſur les hanches ; avec ces qualités ils orneroient bien un manége, puiſque leurs courbettes paroiſſent des balottades, s'ils ont un beau mouvement aux jambes de devant.

Les eſparvins ſecs empêchent un Cheval d'avoir de la vîteſſe, & dans ce ſeul point ſont peu eſtimés pour la guerre ; car comme ils harpent en courant, ils perdent ce tems qu'ils ſont à harper, & ne le peuvent employer à fournir la courſe. Les eſparvins ſecs dégenerent ſouvent en eſparvins de bœuf ; ainſi les Chevaux ont deux ſortes de maux de même nom, quoique differens en eſpeces : il ſont aiſés à connoître, & infailliblement ils eſtropieront bientôt le Cheval : il ne faut pas heſiter à y mettre le feu le plûtôt qu'on le peut, parce que mal ſur mal n'eſt pas ſanté, & le feu ne les guérit pas toujours.

Si au dehors du jarret, au deſſous du Veſſigon, il y a une groſſeur plus qu'à l'ordinaire, dure comme l'eſparvin, preſque à la même place que l'eſparvin tient au dedans, hors que celui-ci monte juſqu'au deſſous de la place où naiſſent les Veſſigons, & l'eſparvin ne prend pas ſi haut ; cette groſſeur s'appelle jardon ou jarde : c'eſt un défaut autant ou plus à craindre que l'eſparvin : peu de perſonnes le remarquent, quoiqu'il ſoit auſſi douloureux que l'eſparvin, & qu'il rende le Cheval étroit de boyaux, lui tenant le jarret roide, & le faiſant preſque toujours boiter, au moins quand il eſt haraſſé ; c'eſt un defaut avec lequel je ne voudrois point d'un Cheval, mais on voit peu de Chevaux qui ayent des jardons ; & comme il n'eſt pas ordinaire d'en voir, peu de gens le connoiſſent : il eſt dur comme l'os, & il eſtropie le Cheval : il n'y a pas d'autre remede que le feu, qui n'y réuſſit pas toujours quand ils les ont long-tems ſupporté.

On connoît ce défaut ſeulement à voir cette groſſeur extraordinaire que nous venons de dire, particulierement au bas, marqué 32. dans la figure.

Si depuis le bas de l'eſparvin juſqu'au bas du jardon, ſur le nerf de la jambe prenant depuis l'eſparvin au dedans du jarret, & le jardon au dehors, il y a comme un cercle tout de même que ſi le jardon & l'eſparvin ſe joignoient & entouroient le nerf de la jambe, ce ſera un défaut notable, auquel les Chevaux ſont peu ſujets, mais quand ils l'ont il eſt incurable. Je n'en ai vû qu'une demie-douzaine qui euſſent ce défaut, qui avoient tous acquis cette maladie pour avoir été tenus trop ſujets ſur les hanches ; jamais je n'ai

vû ce cercle ſans jardon ou eſparvins conjoints, mais j'ai ſouvent vû les eſparvins & les jardons tous ſeuls; un Cheval qui a cela, eſt ruiné ſans reſſource.

Il faut conſiderer encore au jarret ſi le pli eſt enflé : ce qui ſeroit un défaut conſiderable à un Chevail de caroſſe ; car c'eſt une ſource qui fait une continuelle décharge ſur les jambes, qui cauſe pourriture, comme poireaux, & autres vilainies auſquelles les Chevaux de caroſſe ſont ſujets ; cela ſeul doit empêcher d'acheter un Cheval de caroſſe : mais comme tout le jarret enflé peut provenir par accident pour s'être embarré ou bien encheveſtré ; on le peut guérir ; & pour lors il n'y a rien à craindre. Il faut que le Marchand garartiſſe qu'il en guérira, ou qu'il reprendra ſon Cheval ; car j'ai vû plus d'une enflure ſemblable, où il a fallu mettre le feu, quoique ce fût à des Chevaux de legere taille.

A l'endroit de cette enflure au pli du jarret, il y a quelquefois une crevaſſe (comme une malandre aux jambes de devant) qu'on appelle ſolandre ; il vaut mieux qu'elle y ſoit, l'enflure y étant, parce que c'eſt l'égouſt par où s'évacuera l'humeur qui fait cette enflure ; mais il vaudroit encore mieux que cette humeur n'y fut point du tout, puiſqu'il ne faudroit point de ſolandre pour l'évacuer.

Outre les raiſons que nous avons dites pour faire connoître qu'il n'y a aucun endroit au corps du Chevel auquel il faille s'attacher davantage qu'au jarret, on remarquera que cette partie porte la plus grande charge du corps quand il fait quelque belle action dans le manége ou à la chaſſe ; de ſorte que le Cheval ajoutera à ces incommodités de nouvelles tares, ſi on continue à le faire manier ou à courre ; & ſi on lui demande autre choſe que le pas, ſentant de la douleur aux jarrets, & ne les mouvant qu'avec peine, il tâchera à ſe ſoulager, en s'appuyant le plus qu'il pourra ſur les jambes de devant pour épargner le train de derriere ; de maniere que celles de devant ſeront bientôt uſées, & le Cheval deviendra abſolument inutile, n'ayant ni jambes ni jarrets ; outre que ne marchant que ſur les épaules, à cauſe de la douleur des jarrets, il ſe trouvera que ce ne pourra être qu'une bête de bagage, ou tout au moins déplaiſante à la ſelle ; ce qui s'appelle un miſerable Cheval de ſuite, duquel le plus ſûr eſt de ſe défaire bientôt, puiſque l'on n'en peut avoir aucun bon ſervice, & le Cheval deviendra tous les jours plus carogne.

C'eſt une regle infaillible où il faut s'attacher quand on veut acheter un Cheval, que lorſqu'un des trains eſt plus foible que l'au-

CHAP. XVI.

tre il sera bientôt ruiné, & ne durera guéres : quand je dis un train, j'entends les deux jambes de derriere ou de devant; & cette foiblesse est toujours plutôt aux jambes de devant qu'à celles de derriere. Un grand indice pour connoître si le devant est foible, est lorsque le Cheval n'a que peu ou point de mouvement à la jambe de devant, & que si on le pousse, il forme de bons arrêts sur les hanches, ce qui sera une marque que le derriere est bon & qu'il a des reins; de sçavoir si la foiblesse est naturelle ou accidentelle, c'est ce qu'on a bien de la peine à démêler, c'est assez de connoître le défaut pour un demi-sçavant, sans pénétrer la cause.

Si la foiblesse vient du train de derriere, il sera crochu, serré, ou tout au contraire portera les jarrets en dehors; ou bien il aura des défauts considerables aux jarrets, comme esparvins, courbes, jardons, ou autres; si c'est de devant, il aura les jambes ruinées, ayant les jambes rondes, les nerfs foulés, ferus, des mollettes, des sur-os, & autres.

Si de plus il y a une jambe froide, les trois autres portant toute la charge pour soulager celle-là, se ruineront bien-tôt. Si un train est foible, par exemple celui de devant, celui de derriere ne durera gueres, car il supportera tout le fardeau; ainsi il sera bien-tôt autant ruiné que celui de devant, excepté aux Chevaux de manége, qui avec le devant foible, quand le train de derriere est excellent, durent encore long-tems, pourvû qa'on ajuste l'air auquel on les fait travailler, à leur foiblesse, & à la bonté & force du train de derriere; mais le devant n'aura aucun mouvement, & le Cheval maniera fort près du tapis : quoiqu'il soit assis sur les hanches, il semblera être sur les épaules, manque de plier les jambes de devant; si les deux trains se trouvent égaux en souplesse, force & bonté, c'est pour durer long-tems.

Pour les Chevaux qu'on destine au manége, c'est une imprudence d'en prendre avec la moindre incommodité aux jarrets; car que peut-on esperer de beau d'un Cheval qu'on ne peut asseoir sur les hanches, crainte de le ruiner d'abord, en augmentant le défaut qu'il y a déja, qui seroit tel, qu'il lui causeroit si grande douleur, qu'il se rendroit sec & étique, & ainsi tromperoit fort l'attente qu'on auroit qu'il pût réussir à quelque chose de beau.

Enfin je ne conseillerois point à ceux qui demeurent ou qui doivent être souvent dans les pays de montagnes, d'avoir des Chevaux ausquels il y eût quelque chose à redire aux jarrets, car ils n'y durent guéres, les montées & les descentes les ruinent bien-tôt.

Il y a de jeunes Chevaux qui étant travaillés sans discrétion &

avec excès dans les commencemens, ont les jarrets enflés; un peu de soin & beaucoup de repos rétablit ce désordre, comme nous avons enseigné à la premiere Partie parlant des maladies du jarret. Je suis assuré que bien des gens qui croyent être connoisseurs, diront, ou tout au moins le penseront, que c'est faire un long discours pour débiter deux ou trois défauts imaginaires, car ils parlent dans ce style des choses qu'ils ne connoissent pas: qu'ils les croyent imaginaires ou réels, ce n'est pas mon soin; j'en ai dit ce que mon devoir m'obligeoit d'en dire, & je persiste dans le sentiment, que les maux du jarret sont les plus considerables du train de derriere, & je tâcherai toujours d'en persuader l'importance à tous mes amis. Je ne suis pas si injuste, ni si amoureux de ma pensée, que d'obliger qui que ce soit à croire là-dessus que ce qu'il lui plaira.

CHAP. XVI.

Les esparvins & les jardons sont maux hereditaires, c'est-à-dire que les Etalons ou les Jumens poulinieres ayant eu ces maux, leurs poulains ont la même incommodité, qu'on pourra nommer incurable, puisqu'elle a son principe trop bien cimenté pour la déraciner; mais le plus habile connoisseur aura beau s'étudier à juger si le Cheval a ces maux de naissance ou par accident, jamais il ne les discernera. Les esparvins & les jardons sont plus à craindre aux jeunes Chevaux qu'aux vieux, parce qu'aux jeunes le travail les fait croître, & à ceux qui ont passé sept ou huit ans, lorsque l'esparvin n'est guéres gros, pourvû qu'ils n'en boitent ni n'en feignent, & qu'ils ayent du corps & du flanc, il n'y a pas tant à appréhender qu'aux jeunes, puisqu'ils ne croissent pas sitôt; mais aux uns & aux autres ils estropient enfin le Cheval.

Des défauts des jambes de derriere, du jarret en bas, où sont expliqués les maux des jambes des Chevaux de Carosse.

CHAP. XVII.

DU jarret il faut passer à ce qui reste de la jambe de derriere, laquelle doit être séche & large; lorsque la Cheval est tranquille & arrêté, pour que la jambe soit bien située, il faut qu'elle soit ensorte, que depuis la pointe du jarret jusqu'au fanon qui est au derriere du boulet, le nerf tombe à plomb, c'est-à-dire, que si l'on tiroit une perpendiculaire de la pointe du jarret à terre, le fanon du boulet ne devroit être placé ni au-deçà, ni au-delà de la ligne, mais justement sur la ligne.

Il vient le long du nerf de la jambe des queues de rat, autrement nommées arrestes, à cause qu'elles ressemblent à un arreste de poisson; quelques-uns les appellent des grappes, mais improprement.

CHAP. XVII.

On connoît ce mal en ce que l'endroit où il eſt (qui eſt de la longueur d'un demi-pied, c'eſt-à-dire depuis deux ou trois doigts au deſſous du genouil ou du jarret, juſqu'à la naiſſance du boulet) eſt ſans poil : il eſt quelquefois ſec, & ſouvent humide, mais toujours avec des croûtes ou calus aſſez durs & élevés plus que le reſte de la jambe, quelquefois de l'épaiſſeur d'un demi doigt, & quelquefois moins. Quand les arrêtes ou queues de rat ſont humides, elles rendent plus ou moins d'humeurs âcres : il y a des Chevaux qui ont des arrêtes aux jambes de devant, & n'en ont point aux jambes de derriere, mais rarement. Ce mal n'arrive guéres qu'aux gros Chevaux de caroſſe qui ont les jambes chargées de chair & de poil & de mauvaiſe humeurs. A Paris les Chevaux de caroſſe de temperament humides & pleins d'humeurs, y ſont fort ſujets, parce que le ſel âcre & mordicant des boues de Paris, y contribue beaucoup, particulierement ſi les Cochers ſont négligens.

Tout le monde ſçait qu'on appelle le Cheval queue de rat, qui a peu de poil à la queue, ce qui ne peut paſſer que pour une difformité peu notable : quoiqu'un Auteur depuis peu dans ſon Livre ait voulu faire paſſer cette difformité pour une maladie, il s'eſt mépris ; les queues de rat quand c'eſt un défaut, viennent aux jambes, & ne ſont pas des Chevaux nommés queues de rat, qui ordinairement ſont très-bons, nonobſtant cette difformité qui leur vient manque de poil à la queue qui reſte pelée : j'en ai vû qui avoient ſi peu de poil à la queue en leur vieilleſſe, qu'il ne leur en reſtoit preſque point, & cette queue ſans poil ne reſſembloit point trop mal à la queue d'un rat, quoiqu'avec peu de rapport pour la taille.

Les incommodités ſuivantes ne ſont que pour les Chevaux de caroſſe qui viennent de Hollande, Nort-Hollande, Friſe, Oldembourg, & autres ſemblables pays au Nord de la France & fort bas & mareſcageux : ils ont le corps plein d'humeurs cauſées par cette nourriture humide, qui leur tombent ſur les jambes ; ce qui n'arrive pas aux Chevaux de legere taille, ni aux Rouſſins nourris dans les montagnes, bien qu'ils ayent du poil aux jambes, ni même aux Chevaux gouſſeaux ou ragots, pourvû qu'ils ayent la jambe platte & le jarret ſec. Les poireaux viennent au boulet & au pâturon, & croiſſent en forme de tête de poireau, d'où ils ont pris leur nom ; mais ils ont encore plus de rapport à une groſſe verrue. Ils ſont plus hauts que la peau d'environ demi-doigt, plus ou moins quelquefois d'un pouce, jettent du pus fort puant, & gagnent la jambe inſenſiblement, s'élargiſſant par le grand nombre qui en ſort depuis que la jambe en eſt infectée : il ſont mal-aiſés à guérir, car ils ont des racines

cines imperceptibles, & qui tirent leur nourriture du nerf, ayant aussi seché le dehors, même consommé tout ce qui paroît exterieurement du poireau, tant par des caustics que par le feu : ces racines qui attirent ce suc nerveux, les font pululler : les poireaux qui sont au dedans des pâturons sont cachés sous le poil ; il y en a de si malins, que le poil tombe tout au tour, & ils croissent comme des noix; il y a des poireaux qui sont peu élevés sur le cuir, & sont plus dangereux que les plus gros & élevés : ce défaut est aisé à remarquer lorsqu'on achete un Cheval ; car on voit une quantité de poireaux qui se touchent tous, il n'y a qu'un poil par dessus ; ils sont souvent humides, & rendent de l'humeur, quoiqu'on les puisse dessecher pour un tems.

Il vient aussi quelquefois des poireaux, ou plutôt des fics dans la fourchette ; ce qui est aisé à connoître, car ils en sont détachés, jettent de l'eau puante, & paroissent clairement au milieu de la fourchette vers le talon, qui est plein de pus ; ils excedent souvent la hauteur ordinaire de la fourchette, & sont plutôt des fics que des poireaux, quoiqu'on les appelle des poireaux, parce qu'ils sont nourris & abreuvés du même suc nerveux que les poireaux.

Les fics viennent aussi à côté de la fourchette, quelquefois sous la solle ; & s'ils sont fort élevés sur la fourchette, & qu'ils portent contre terre quand le Cheval chemine, il le font boiter quelquefois tout bas.

Les fics ont la forme exterieure des poireaux qui viennent aux pâturons, excepté qu'ils ne jettent pas du pus au commencement comme les poireaux : ces fics sont d'une telle conséquence, qu'il ne faut pas acheter les Chevaux qui les ont; car la cure en est longue & ennuyeuse, & celui qui les sçait bien traiter peut dire qu'il fait ce que peu de gens sçavent bien faire, quoiqu'on s'y soit rendu habile depuis quelque tems.

L'on peut connoître qu'un Cheval a eu des fics, & qu'il en a été guéri, particulierement lorsqu'il les a supportés quelque tems, à ce que le pied qui en a été affligé est plus grand que les autres, & toujours il reste de la sorte, quoique d'ailleurs il soit bien guéri, & que le Cheval rende bon service.

J'ai vû un beau Cheval de carosse qu'il a fallu jetter pour avoir négligé des fics qu'il avoit dans les pieds de derriere, lesquels les ont si bien pourris, que l'os du petit pied étoit tout découvert, & on le touchoit facilement avec la sonde au travers de la pourriture que les fics avoient causée sur le petit pied ; le Cheval en cet état cheminoit encore assez mal à son aise, & ses pieds étoient larges au double des autres, aussi le fallut-il jetter.

CHAP. XVII.

Il vient aussi quelque fois par tout le corps d'un Cheval des fics en grand nombre, mais ils ne font aucun dommage ; & comme ils ont la racine plus menue que le corps des fics, on y attache de la ficelle qu'on resserre tous les jours, & avec le tems ils séchent & tombent, pourvû qu'on commence à les resserrer passé le plein de la lune, & dans le décours, & qu'on les frotte tous les jours avec du jus de pourpier, ou du lait que les figues vertes rendent quand on les rompt. Il n'y a guéres de ces fics que l'on n'extirpe dans un déclin de lune ; il faut resserrer la ficelle de trois jours en trois jours ; d'autres fois ils tombent tout seuls, & le Cheval en est délivré, si ce n'est certains gros fics qui sont larges par la racine comme des écus blancs & plus. Ils paroissent d'abord à fleur de peau ; la place est vive, & jette des eaux puantes : si on néglige ces fics, ils grossissent comme des demi oranges, & sont fort vilains ; on les desseche avec de l'eau jaune, en les touchant tous les jours, & les poudrant avec l'os de seche pilé, & continuant on les amortit ensorte qu'ils ne paroissent plus : ils viennent au col à l'endroit de la saignée, souvent par une saignée faite avec lancette ou flamme qui ne sera pas nette ; il en vient aussi au plat des jambes de derriere dans le milieu. Le meilleur remede que j'aie trouvé aux uns & aux autres, est l'eau jeaune, ou l'eau vulneraire décrite au Chapitre CVII. de la premiere Partie. Il faut tous les jours laver le fic avec de l'urine, puis le toucher avec l'eau vulneraire, & par dessus de la poudre d'os de seche ; en continuant dans un mois le fic sera desseché, & comme il n'a point de racines, il ne reviendra plus. Il peut arriver que le fic aura fait une espece d'ulcere qui sera longue à dessecher & à guérir ; mais si l'on continue jusqu'au bout, on l'extirpera. Enfin quoique ce ne soit pas ici l'endroit où l'on doive voir les remedes, j'ai toutefois ajouté celui-ci, parce qu'il est facile, & qu'il ne vaut pas la peine d'en faire un Chapitre exprès.

Les mulles traversieres sont des crevasses qui entourent le derriere du boulet à l'endroit du pli d'icelui, & souvent au dessus de ce pli, où est la crevasse, il s'en forme quelqu'autre : on appelle ce mal mulles traversieres, ou mulles traversines. Cette incommodité est plus douloureuse que la précedente ; car lorsque le Cheval chemine, ce pli qui est au boulet, s'ouvre & se ferme par le mouvement que fait le boulet, & ainsi lui cause de la douleur. Difficilement ce mal se peut secher, par la raison du mouvement qui le tient ouvert, & qui entretient l'humeur qui le nourrit. Ceux qui ne connoissent pas ce mal le nomment une crevasse : c'est une crevasse en effet, mais se nomme une mulle traversiere.

Ce défaut ne peut empêcher d'acheter un Cheval, si la jambe n'est pas gorgée ou enflée, & quoiqu'aux Chevaux de carosse les moindres maux de jambes soient à craindre par la suite fâcheuse qu'ils ont : souvent ce mal fait boiter jusqu'àce qu'on en ait ôté l'acrimonie, la chaleur & l'enflure.

Outre les queues de rat, les poireaux & les mulles, il vient des eaux qu'on appelle de mauvaises eaux ; elles ne viennent presque jamaisaux jambes de devant, mais plutôt à celles de derriere ; ces eaux sont comme du pus ou de l'humeur puante, qui sortant au travers des pores du cuir, l'amortissent & le rendent blanchâtre : elles n'ulcerent point si ce n'est au pli qui est dans le pâturon, ou à celui du boulet. Cette infirmité est aisée à connoître en levant les pieds de derriere, & fouillant dans le pâturon : on trouve d'abord l'humidité sous le poil qui est très-puante, & croît au tour du pâturon & du boulet, & quelquefois jusqu'au jarret. Il faut remarquer que l'on seche ces eaux pour un tems, & assez facilement ; mais elles reviennent ensuite. Il est aisé à connoître lorsqu'elles ont été dessechées ; car on trouve dans les pâturons des ordures que les drogues qu'on avoit mises pour dessecher, ont ramassé.

Les mauvaises eaux ne sont pas grande chose au commencement, parce que facilement on en arrête le cours ; elles font enfler le boulet & le pâturon assez souvent, tiennent les jambes roides, amaigrissent les Chevaux, & font séparer la chair ou le vif d'avec la corne au long de la couronne sur le talon. Presque tous les maux des jambes commencent par des eaux : ainsi elles sont l'origine des poireaux, queues de rat, arrêtes, mulles & autres maux qui font perir les Chevaux par les jambes. Lorsque l'enflure a croupi long-tems aux jambes de derriere, il n'y a presque pas d'esperance qu'on puisse les désenfler : ces maux ne cedent pas facilement aux remedes, l'humeur est trop endurcie & congelée ; c'est pourquoi dans l'incertitude si le mal est récent, je croi qu'on ne doit point acheter des Chevaux de carosse avec les jambes gorgées & dures, hors que le prix en fût doux.

Je ne laisserois pas d'acheter un jeune Cheval avec quelques eaux dans le pâturon, pourvû que le jarret fût sec, & le pli de même, & que la jambe ne fût point gorgée, c'est-à-dire enflée. Les Marchands de Chevaux ne sont pas si grossiers de mettre en vente des Chevaux qui ont des eaux ; car ils les dessechent du soir au matin lorsqu'il n'y a point d'enflure ; mais lorsque les jambes sont gorgées, quelque chose qu'ils vous disent, il n'en faut pas prendre ; car ils sont empêchés à les dégorger ne bougeant de l'écurie, & sur tout lorsque les Chevaux ne se couchent pas.

CHAP. XVII.

Les maux de jambes de derriere sont très-dangereux aux Chevaux de carosse, sur tout à ceux qui ont les jambes fort chargées de poil, parce qu'ils travaillent dans les Villes où il y a de la boue pleine de nitre ou de sel fort acre, à moins que d'un soin très-exact pour les tenir nettes; les boues envenimènt tellement cette partie, qu'elle se rend sujette à des maux rebelles aux remedes, ensorte qu'on ne peut les guérir; même aux Chevaux qui ont beaucoup de poil aux jambes, si on y laisse séjourner la boue & la crasse qui s'y amasse, elles les cauterise, & l'ouverture étant faite, la fluxion se jette dessus, qui entretient un égoût de tout l'impureté du corps, qui pourrit la jambe du Cheval, & lui cause tous les maux que nous venons de dire; c'est pourquoi ceux qui acheteront des Chevaux avec beaucoup de poil aux jambes, qu'ils fassent en même tems provision d'un Cocher ou d'un Palfrenier qui les tienne bien nettes, & qui n'épargne ni le tems ni sa peine pour en sortir à son honneur & au profit de son Maître. Avec tout cela si la jambe est chargée de chair & le jarret charnu, vous n'en aurez jamais de satisfaction.

En achetant un Cheval de carosse, la plus assurée remarque pour sçavoir s'il sera sujet aux maux de jambes qui les font perdre & qui les ruinent davantage, c'est de les choisir autant qu'il se peut avec peu de poil, tant pour le soulagement de votre Cocher, que pour votre satisfaction: quoique ce ne soit pas le poil seul qui fait venir les maux, comme nous avons expliqué, mais il y aide & est comme une cause ajointe. Il faut sur tout qu'ils ayent les jarrets secs, c'est-à-dire bien vuidés, sans chair, point de vessigons, ni de varisses, ni d'autres défauts notables, la jambe platte, nerveuse & déchargée de chair, sans enflure au boulet, & hors d'accident; ils n'auront point de maux aux jambes. J'aimerois mieux pour mon compte que le Cheval de carosse eût beaucoup de poil aux jambes que des jarrets gras & enflés, car avec ce dernier défaut il aura beaucoup plus de maux aux jambes qu'avec l'autre, supposé qu'on tienne les jambes bien propres, & que le bouchon joue son jeu.

Si vous entreprenez la cure de ces maux en hyver, elle vous donnera beaucoup de peine; mais dans le beau tems d'été l'emmielure blanche produira des effets que vous n'auriez osé esperer.

Il faut voir outre ce que dessus si les boulets ne sont point enflés ou couronnés comme ceux de devant, s'il n'y a point de molette, si le Cheval étant arrêté, loge son boulet à côté, le déboitant comme s'il avoit une entorse, ou en avant, ou s'il le porte si bas qu'il rende la jambe difforme; il y a des Chevaux qui ont cette foiblesse au derriere & ne l'ont pas au devant.

Remarquez auſſi ſi la molette tient du nerf, car c'eſt un des plus grands défauts d'un Cheval. Ces molettes qu'on appelle nerveuſes, eſtropient les Chevaux ; il n'y a point d'autre remede que le feu. Une molette nerveuſe ſeule doit empêcher d'acheter un Cheval.

Enſuite il faut voir ſi le Cheval eſt rampin, ce que vous connoîtrez levant le pied ; car ils ne marchent que ſur la pince, & le fer eſt tout uſé ; le nerf de la jambe ſe retire, & plus le Cheval vieillit, c'eſt toujours en empirant. On remedie à ces maux par la ferrure quand les Chevaux ſont jeunes.

Du reſte il faut faire les mêmes obſervations que j'ai fait faire aux jambes de devant pour les crapaudines, javarts & autres maux qui leur ſont communs.

Après avoir conſideré tout ce que je viens de dire, il faut encore voir ſi le Cheval eſt droit, c'eſt-à-dire s'il ne boite point ; vous le connoîtrez au pas & au trot, car au galop on y connoît peu, ſur tout au devant, à moins d'avoir une longue experience, & encore moins s'il eſt galopé par un homme de Cheval.

Le meilleur pour connoître ſi un Cheval boite, eſt de ſe ſervir de la méthode dont on uſe pour les Chevaux de caroſſe, qui eſt de les faire trotter en main ſur le pavé ; c'eſt-là qu'on ne ſçauroit déguiſer un Cheval quand il boite, & c'eſt la véritable pierre de touche pour n'y être pas trompé, à toutes ſortes de Chevaux, non-ſeulement pour voir s'ils boitent, mais pour remarquer leurs forces & leurs reins.

Quand un Cheval trotte en main, il faut obſerver le lever, le ſoutien & l'appui de la jambe, comme j'ai dit ci-devant parlant du pas, Chapitre XI. s'il tient les reins droits ſans les baiſſer & ſans ſe bercer ; la tête haute ſans la branler ; car s'il boite, il marquera tous les tems du trot avec la tête. Lorſqu'un Cheval ſe berce, ce que j'ai expliqué parlant du pas, c'eſt lorſque la hanche d'un côté ſe panche, puis de l'autre, à tous les tems qu'il fait au trot ; car il faut que ſa croupe ne balance pas de la ſorte, ou il témoigne qu'il n'a pas grande force.

Les Marchands de Chevaux ſont obligés à les garantir des défauts ſuivans, de pouſſe, morve, droit, chaud & froid, c'eſt-à-dire, que le Cheval ne doit non plus boiter étant échauffé, que ſortant à froid de l'écurie. Pour ces trois maux ou défauts, on leur fait reprendre un Cheval dans les neuf jours à Paris, & preſque par tout ailleurs.

Pour les autres défauts que nous avons expliqué dans les Chapitres précedens, il faut avoir les yeux les plus clair-voyans qu'on

CHAP. XVII. peut; car les Marchands, que le monde appelle Maquignons, n'en sont point garands, non pas même des yeux; car on suppose que vous l'avez pû regarder & vous en appercevoir. Mais si vous achetez un Cheval d'un Gentilhomme ou d'un Bourgeois qui vous specifie par exprès qu'il ne le garantit pas, vous devez avoir recours à beaucoup de soin pour tâcher d'en découvrir tous les défauts; lorsqu'un Cheval est payé, il est difficile de le faire reprendre.

Quand on achete un Cheval à Paris, il est bon de sçavoir de qui, crainte qu'il n'ait été dérobé, puisqu'il est permis à celui qui a perdu son Cheval de le reprendre où il le trouvera, & on est à courre sans sçavoir où, pour trouver son vendeur, & si vous ne le trouvez, le prix est perdu pour vous. Il en est de même des Chevaux qu'on achete dans les Marchés, mais lorsqu'on les achete en pleine Foire, on n'est pas sujet à ces recherches.

Il faut voir en outre si un Cheval dans l'écurie se plante & se situe bien, ayant la pince des pieds du derriere posée droit en avant, ne tournant pas la pince en dehors ni en dedans, ou avançanr les deux pieds de derriere jusques sous le ventre, qui est la plus méchante de toutes les situations. On dit que le Cheval a les deux bouts ensemble en cette posture, c'est une marque de méchant Cheval, ou qu'il est bien harassé: qu'il cherche les moyens de soulager son devant, avançant les deux jambes de derriere pour leur faire soutenir une partie du poids du corps.

Après avoir bien examiné votre Cheval de tout ce que dessus, en un clin d'œil, lorsque vous aurez un peu de pratique, s'il a un défaut, c'est la premiere chose qui vous tombera sous la vûe & qui vous choquera d'abord; il faut sçavoir ensuite s'il a bonne bouche.

De la bouche d'un Cheval, le moyen de connoistre si elle est bonne & loyale.

CHAP. XVIII.

UN Cheval pour avoir bonne bouche doit avoir l'encolure relevée: que s'il l'a large & épaisse, il faut qu'il l'ait tout au moins bien tournée, les reins bons & bien faits, les jambes & les pieds aussi; s'il a tout cela, sans doute à moins d'accident il aura bonne bouche, Voyez, ou plutôt touchez l'os de la ganache, qui est proche de l'endroit d'où on tire les avives, un peu plus bas, & vous sentirez s'il est suffisamment ouvert, afin que le Cheval puisse bien ramener sa tête; que si cet os est serré, & qu'il ait l'encolure fort roide & charnue, ne se pouvant ramener, il seroit fort inutile qu'il eût bonne bouche; car

vous ne pourriez vous en ſervir, & cet uſage de la bouche eſt ſeulement agréable lorſque la tête eſt ramenée en ſa bonne poſture ; parce que nous n'en uſons pas comme les Cravates qui font porter leurs Chevaux le nez au vent, mais ils ſont fort ſujets à tomber : quand ils ſont en ce pays-ci, les pierres les font broncher frequemment.

Vous avez des remarques particulieres pour voir ſi la bouche eſt bonne, au ſecond Chapitre de ce Traité, où je vous renvoye pour éviter les redites. Mettez le doigt dans la bouche du Cheval, & appuyez fortement ſur la barre : ſi vous remarquez que cela lui cauſe de la douleur, c'eſt une marque que la barre eſt ſenſible, & par conſéquent que la bouche eſt bonne ; & ſi au contraire la barre n'eſt pas ſenſible, la bouche eſt mauvaiſe ; car la bouche n'eſt bonne qu'autant que le Cheval y a plus ou moins de ſentiment, quoique le trop la rende mauvaiſe, comme nous dirons.

Paſſez les doigts au long des barres pour voir ſi elles ſont hautes, ſi elles n'ont point été rompues ou bleſſées, ce que vous connoîtrez ou à la playe qui y ſera, ou aux cicatrices, leſquelles ſont preſque autant à craindre qu'une mauvaiſe bouche ; car quoique la playe puiſſe guérir, la cicatrice enſuite n'a jamais le ſentiment que la barre auroit, ſi elle en étoit exempte ; & cette playe ou cicatrice n'a été faite que par quelque cauſe qui peut dénoter une mauvaiſe bouche ; elle peut provenir de la main rude du Cavalier, ou d'une méchante bride. Le plus fâcheux qu'il y a de ces grandes playes des barres, eſt qu'il en tombe des eſquilles d'os, où il demeure un creux, lequel quoique couvert de la cicatrice, outre qu'elle n'eſt pas ſi ſenſible qu'auparavant, le mords ne peut que porter inégalement.

Si la barre de même eſt bleſſée, on peut inférer, ou que le Cheval a la bouche mauvaiſe, ou qu'elle s'appuye trop ſur la main en voyage, ou que le Cavalier a la main rude, la gourmette mal faite, comme ſont ou les menues ou les quarrées, ou la barre fort tendre ; mais il faut, quand on les achete, conclure toujours contr'eux, & croire qu'il a eu la barre bleſſée pour avoir eu la bouche trop ferme & peu ſenſible.

Enfin pour connoître avec une entiere certitude la bouche du Cheval, il le faut faire partir de la main & le faire arrêter ; au partir vous verrez s'il ne begaye point, c'eſt-à-dire, s'il ne bat point à la main ; lorſqu'ils ont la bouche trop ſenſible & chatouilleuſe, ne pouvant ſouffrir l'appui, ils battent à la main, ſur tout en partant ; à l'arrêt vous verrez s'il arrête facilement au moindre mouvement de main, avec la tête ferme & en bon lieu.

Il faut partir & arrêter tout court deux ou trois fois ; s'il s'en acquitte bien, ce sera une marque non seulement de bonne bouche, mais de bonne vigueur ; si le partir est prompt, & les arrêts justes, avec la tête ferme, c'est une très-bonne marque, & qu'il a des reins, car après une action violente comme est la course où le Cheval étend son corps, s'il arrête autant court qu'on veut, c'est une marque assurée de bonne bouche, qui par la sensibilité oblige le Cheval à rassembler dans un instant toutes ses forces étendues & allongées par la course pour se mettre sur le cul ; s'il repart d'abord promptement sans hesiter & s'arrête tout court, il se pourra inférer après deux ou trois fois de ces partirs & arrêts, que le Cheval a très-bonne vigueur, & bonne bouche & des reins. Il est bien vrai que si c'est sous un bon homme de Cheval, & que le Cheval soit dressé, ou tout au moins qu'on lui ait appris à former de bons arrêts, autant qu'il en est capable, l'homme de Cheval le menagera, ensorte que plus facilement il fournira à ce que nous venons de dire ; mais s'il part & arrête tout court deux ou trois fois sous un homme ordinaire, je croi qu'on peut dire que le Cheval a bonne vigueur, de la force & bonne bouche, puisqu'il est parti avec vîtesse, & a fourni des arrêts très-violens & fort contraints par un mouvement de main sans violence.

Remarquez, s'il vous plaît, qu'il ne faut pas se persuader que les arrêts les plus courts soient les meilleurs, au contraire ce sont les moindres & les plus dangereux ; si on n'en use modestement & rarement, on aura bientôt ruiné les jarrets d'un Cheval, & mis en désordre la bouche. Il ne faut qu'un mauvais arrêt pour gâter un Cheval, & lui faire faire quelque effort, duquel il vaudra moins tout le tems de sa vie ; mais quand on veut acheter un Cheval, on fait comme quand on achete une arme à feu, qu'on charge plus extraordinairement au premier coup que jamais on ne fera ; de même on se sert de cette méthode des arrêts courts, qui est très-méchante & fausse en toute autre occasion. Il faut outre ce que j'ai dit de la bouche, qu'elle soit pleine d'écume, ce qui sera s'il a ce qu'on appelle action de bouche, c'est-à-dire, s'il mâche continuellement son mords, ou se jouant avec la bride, qui est une marque de bon Cheval, & peu de méchans Chevaux ont cette action. Il ne faut pas être connoisseur pour juger si la bouche est bonne, il faut seulement sentir si on arrête facilement un Cheval après une course violente, soit dit pour les Chevaux communs, sur quoi on va par pays.

Les Chevaux qui n'ont pas la bouche écumante & fraîche peuvent

veut être mal composés dans le corps, avec le foye trop chaud & sec, qui consume toute cette humidité, laquelle par l'agitation de la langue se change en écume.

CHAP. XVIII.

On peut remarquer si cette écume est trop coulante & fluide, ou pâle, grise ou jaunâtre, ce qui signifieroit un cerveau mal temperé; si elle est blanche & épaisse, s'attachant aux levres & à la branche, il faut croire que la bouche est bonne & que le Cheval est bien composé, & bien sain dans le corps. Cette derniere remarque de la bouche écumante, & de la difference de l'écume ne plaira pas à tout le monde, & si on ne la juge mauvaise, ce qu'on n'oseroit faire, tout au moins on la croira inutile; mais comme j'ai entrepris de ne rien obmettre de ce qui regarde le Cheval, je prie le Lecteur de recevoir les avis que je lui donne dans le même esprit que je les lui offre.

On peut ensuite prendre garde si la bride qu'il a dans la bouche n'est point si rude qu'elle puisse par ses violens effets obliger le Cheval à former ses arrêts si courts & si contraints, ce qui pourtant est mal-aisé à cacher; car avec une bride si rude le Cheval fera grimace, il begayera ou ouvrira la bouche, ou fera les forces: que s'il ne le fait point, il aura la bouche en sang, blessée, ou fort écorchée, ce qui sera une marque infaillible ou de mauvaise bouche, ou de bride trop rude, ou du Cavalier, ou de tous les trois.

Pour juger de la vigueur & de l'agilité d'un Cheval.

CHAP. XIX.

IL est très-difficile de donner des regles certaines pour juger de la vigueur, de l'agrément & de la force d'un Cheval: outre ce que j'en ai dit, le plus facile moyen pour connoître en particulier sa vigueur, sera de le pincer avec les éperons en une place, sans lui faire peur des jambes, ni l'intimider en aucune façon d'ailleurs, il faut étant arrêté approcher les éperons au poil seulement, qui est ce qu'on appelle pincer. Si vous voyez que le Cheval se tremousse fort, c'est un signe qu'il a l'éperon fin; que s'il ne se remue point trop pour le pincement, je croi assez à propos de faire appuyer vertement les deux talons, & de tenir la main, le contraignant de ne bouger d'une place. Si le Cheval se met ensemble, & tâche à échapper de la main avec action du pied témoignant inquietude, sans tendre le nez, & mâchant son mords, ce sera une marque de vigueur & de cœur. En un mot on appelle un Cheval vigoureux celui qui a l'éperon fin, c'est-à-dire, celui qui est sensible à l'éperon, Il y a des Chevaux qui témoignent grande vigueur en les pinçant; mais ils

CHAP. XX.

en perdent d'abord la mémoire, & ſont d'un naturel ſi pareſſeux & ſi écoutant, que quoiqu'ils ayent l'éperon fin à cauſe qu'ils ont le cuir ſenſible, ils ne ſont jamais agréables, n'employant pas leur force ſi l'on n'a continuellement l'éperon au poil. Les Chevaux de cette ſorte ſont plutôt chatouilleux que véritablement ſenſibles, & quand ils ſeroient fort ſenſibles, s'ils ſont ſi pareſſeux qu'ils oublient d'abord le coup, comme il arrive fort ſouvent, on peut dire que le Cheval eſt vigoureux, mais pareſſeux, & conclure qu'il n'aura jamais d'agrément, ni au manége, s'il en eſt capable, ni à la campagne.

Il eſt à remarquer que la vigueur eſt très-differente de l'ardeur ; un Cheval vigoureux doit être eſtimé, & un Cheval ardent n'eſt bon à rien ; un Cheval pour être vigoureux doit être froid, marcher ſans inquietude, & ne marquer qu'il a de la vigueur que lorſqu'on le recherche ; un Cheval ardent, quoiqu'il témoigne & donne tous les ſignes que le Cheval vigoureux donne, & comme en effet il le peut être, eſt néanmoins fort incommode, parce qu'il ne ſe ſert de ſa vigueur que pour incommoder & déplaire à l'homme qui le monte, & non pas pour le ſervir en ce qu'il lui eſt néceſſaire. Le déſir exceſſif qu'il a d'aller en avant turbulemment, & à contre-tems, & lorſqu'on ne le veut pas, lui fait prendre tant d'inquietude, qu'il eſt ſouvent prêt de forcer la main, & de ſe jetter ſur les talons ſans obéiſſance. Peu de gens ſçavent faire la difference qu'il y a de la vigueur à l'ardeur, & la plupart pour louer leurs Chevaux, diſent qu'ils ont la plus grande ardeur du monde ; & cela s'appelle parmi les connoiſſeurs blâmer un Cheval au lieu de le louer. Pour exprimer cette ardeur, ils diſent encore que leur Cheval a le plus grand feu du monde, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt bon que pour de jeunes étourdis qui ne ſçavent pas ce qu'ils ſouhaitent. J'ai donné cet avis ailleurs, c'eſt une méthode que je garde, d'avertir ſouvent des choſes de conſéquence, afin que ſi on n'y a pas fait réflexion la premiere fois, on s'y attache la ſeconde, & je crois que la méthode eſt bonne, particulierement pour les jeunes gens.

Il ne faut pas traiter de la ſorte les Chevaux de force & d'échine, ni les Chevaux nobles à la moindre action que le Cavalier fait ; comme s'il ſerre le gras des jambes, ils feront quelque action de vigueur, voulant partir, ou ſautant en une place : que s'ils ſentent tant ſoit peu le fer, ils doubleront des reins en une place, ou iront en avant en nouant l'éguillette une couple de fois, pour avertir celui qui eſt deſſus de ſerrer les cuiſſes ; mais comme ces ſortes de Chevaux ne ſont pas propres pour tout le monde, les gens qui les marchandent les con-

noissent assez ; c'est pourquoi je n'en dis pas davantage, n'étant pas à propos de vouloir prescrire des leçons sur la connoissance des Chevaux à ceux qui continuellement les dressent, & qui en doivent connoître le fond.

Il y a des Carognes qui n'ont autre défense quand on leur appuye les éperons que de ruer jusqu'au bout : un bon Bourgeois qui sera incommodé par de pareilles ruades, dira que ce Cheval a grande force, & qu'il seroit bon pour faire un sauteur dans un manége ; mais sauf meilleur avis, je tiens que la plupart des Chevaux qui ruent nous fonr voir leur poltronerie, esperant par-là de fuir le travail. Tout Cheval qui ne fait que ruer a plus de méchanceté que de force, & tout Cavalier qui laisse ruer un Cheval sous lui, peut être homme sçavant, & ce qu'on appelle un grand clerc ; mais sur ma parole, il est mauvais homme de Cheval, puisque c'est toujours la faute du Cavalier quand le Cheval rue sous lui plus d'une fois. Les Hommes de Cheval sçavent si je dis vrai.

Il y a des Chevaux à qui donnant des éperons, ils ne les veulent souffrir ni avancer ; mais s'y attachant ils ruent & reculent, & se font battre sans vouloir aller en avant : que si on les presse trop, ils pissent sans vouloir passer outre. On appelle ces sortes de Chevaux ramingues ; si c'est un hongre mal aisément perdra-t'il cette humeur, & sur l'esperance de le réduire je ne l'acheterois pas. Les Chevaux hongres quand ils ont pris un vice, mal-aisément le perdent-ils, lorsque l'habitude est contractée & le mal envieilli : si c'est un Cheval entier, il le perdra peut-être pour un tems, s'il est sous la main d'un bon homme de Cheval ; mais s'il a seulement une fois gagné sous quelqu'un, ce sera à recommencer de plus belle. On appelle ces sortes de Chevaux ramingues, qui résistent & s'attachent aux éperons, au lieu qu'un bon Cheval doit fuir pour les éperons. Ce n'est pas que les hongres ne se puissent assez facilement réduire à l'obéissance, quand ils n'ont pas vieilli dans quelqu'autre défaut que celui d'être attaché aux éperons, particulierement s'ils sont sous un bon homme de Cheval ; mais s'ils sont montés par quelque benest, ils seront bientôt pires qu'auparavant ; en un mot tout Cheval hongre, entier ou Jument, s'il ne fuit pour les éperons, & qu'il s'y attache avec opiniâtreté n'est pas recevable, on doit les croire Chevaux de méchante nature, incapables de servir agréablement.

Quand vous montez un Cheval pour l'essayer, s'il veut aller où il lui plaît, & refuse d'aller où vous voulez, & se défend de toutes les manieres qu'il peut pour ne point vous obéir, il faut le rebuter comme un Cheval rétif le doit être ; car il faut acheter des Chevaux

qui n'ayent point d'autre volonté que celle de celui qui le monte; mais il ne faut pas confondre le défaut d'être ramingue, avec celui d'être retif; car le Cheval ramingue eſt celui qui s'attache aux éperons, qui y réſiſte, & qui au lieu de fuir quand on lui donne des éperons, s'arrête, rue, ſaute, récule & fait ſon poſſible pour n'y point obéir. Ces ſortes de Chevaux ne perdent jamais entierement ce vice; les Chevaux rétifs veulent aller où il leur plaît, & quand il leur plaît, réſiſtent au Cavalier, & ſe défendent pour ne pas obéir; il ne faut point prendre de ces ſortes de bêtes.

Enfin ſans ennuyer davantage le Lecteur, je crois que la meilleure regle eſt de choiſir les Chevaux quand on le peut, qui appréhendent fort les coups, & craignent juſqu'au moindre ſigne du coup, qui au ſeul ſerrer de la jambe, ou plutôt des cuiſſes ſont en allarme & en crainte, & le tout ſans ardeur, c'eſt-à-dire qui ne prennent du feu que ce qu'on leur en veut donner. Voilà comme je les cherche quand ils ont bonne bouche, & je crois que tout le monde ſera de mon ſentiment. Un Cheval ſans défaut notable, qui va le pas délibérément & ſûrement, & ſans ſe faire trop ſolliciter, & qui du pas ſe met au galop ſans ardeur, du galop ſe remet au pas ſans inquietude, mâchant ſon mords, qui trotte avec liberté d'épaules, galoppe aiſément en s'ébrouant: s'il galoppe aiſément, il galoppera long-tems & plaiſamment, puiſqu'il a de l'haleine s'il eſt bien aſſis, & qu'il témoigne avoir des reins & du nerf, ayant la carriere vive & unie, & l'arrêt leger & juſte, la tête ferme, l'appui de la bouche égal & fidéle, il peut avec ces qualités être acheté ſans y plaindre l'argent; car on trouve de la marchandiſe à tout prix: on n'achete pas les Chevaux au poids ni à la groſſeur comme les Bœufs; la taille, la vigueur, l'agrément, la ſoupleſſe, la legereté, & la force ſont choſes rares, on les paye cherement.

Bien des gens voudroient trouver toutes les bonnes qualités à un Cheval, & en donner peu d'argent; il ne ſe peut, ou celui qui le vend avec toutes les qualités ci-deſſus à très-bon marché, eſt un médiocre connoiſſeur, ou bien le Cheval ne lui coûte rien, lui ayant été donné, ou l'ayant volé.

Je donne un conſeil à mes amis ſur l'achat des Chevaux, de ne les jamais acheter cher s'ils n'ont l'éperon fin; il ne faut pas être connoiſſeur pour s'en appercevoir, car on ſent facilement ſi un Cheval répond aux éperons; il n'en faut pas non plus acheter de chers s'ils n'ont bonne bouche, ce que tout homme le moins connoiſſant du monde peut facilement juger. Ayant pouſſé un Cheval, il eſt aiſé à juger ſi on le peut arrêter facilement. Quelque bonnes qualités qu'un Cheval

ait, s'il n'a pas ces deux-là, dont tout homme eſt capable de juger, je ne crois pas qu'on doive l'acheter cher, & jamais il ne peut paſſer trente piſtoles, de quelque taille qu'il ſoit.

En Eſpagne ſi on achete des poulains dans les Haras, le prix eſt réglé pour chaque Haras : on ſçait le prix qu'on vend ceux de deux ans, de trois ou de quatre ; vous y choiſiſſez des poulains de l'âge qu'il vous plaît, & vous les payez au prix de ceux que cet âge ſont taxés : ainſi vous êtes aſſuré de n'être pas attrapé pour le prix ; mais depuis qu'ils ont été montés, & qu'on les a nourris dans les écuries, ils augmentent infiniment de prix, lequel n'eſt plus réglé que ſelon le caprice de celui qui les vend, & toujours fort cher.

De quelle maniere il faut monter un Cheval qu'on veut acheter.

APrès avoir vû le Cheval ſous un autre, il eſt à propos de le monter, pour ſentir & connoître vous-même ſi ſon allure vous agréera ; un homme de Cheval jugera d'abord par tous ſes mouvemens s'il a de la force, de la legereté, & s'il eſt agréable ; mais on ne le peut enſeigner, il faut s'être appliqué long-tems & avec ſoin à cela ; je croi que la meilleure méthode pour connoître le fond de la vigueur, de la bonté & de l'agrément d'un Cheval, eſt celle-ci.

Prenez le Cheval au ſortir de l'écurie, qu'il n'ait point été monté ce jour-là, s'il ſe peut, & ſans l'animer, ni lui faire peur ni des jambes, ni de la gaule, lui lâcher quatre doigts de la bride plus qu'il ne faut pour le tenir dans l'appuy de la main, le laiſſant aller le pas à ſa fantaiſie & ſur ſa foi, la tête baſſe s'il le veut, ſans lui faire aucune peur ; ſi vous avez patience un quart-d'heure pour le laiſſer aller dans cette négligence, s'il doit broncher, il bronchera plus d'une fois, & peut-être donnera du nez en terre s'il y eſt ſujet ; s'il eſt peſant à la main, il ira entierement ſur le mords, & chargera la main ; s'il eſt pareſſeux, il diminuera inſenſiblement ſon train, & s'arrêtera enfin ; pour le chaſſer en avant il faut branler le corps & les jambes, même les bras, comme font les Valets quand ils vont à l'abreuvoir, infailliblement vous connoîtrez mieux votre Cheval en une demie-heure qu'en une demi-journée ; ſi après cette épreuve vous le faites marcher un pas averti, & qu'il ſoit dans la crainte des talons, il mettra tout ce qu'il a de force & de vigueur enſemble pour vous ſatisfaire, au lieu que ſi vous le laiſſiez toujours aller négligemment & ſur ſa foi, il ne s'aidera guéres à vendre, puiſqu'ordinairement les Chevaux dans les cent premiers pas qu'ils font, témoignent

de la vigueur, à cause qu'ils ont encore la mémoire des coups reçus; mais si étant dessous vous ils ont une fois perdu cette appréhension par la négligence que vous apporterez à les chasser, & par la mollesse de vos cuisses & de vos jambes, & que nonobstant ils marchent la tête levée, mâchans leurs mords, le pas hardi & relevé, sans broncher, ni rencontrer les pierres, sans doute ces sortes de Chevaux sont vigoureux & bien allans; ce sont ceux-là que l'on peut acheter cherement, car il y en a peu de cette fabrique.

Pour les Chevaux d'amble, il fautqu'ils aillent rondement & uniment, c'est-à-dire que le derriere suive bien le devant, non point comme ceux qui vont de deux pieces, & sur tout vous devez remarquer si celui qui est dessus est sans mouvement: ce qui sera une marque assurée qu'il va bien, non-seulement pour l'amble, mais aussi pour le pas.

Il faut en outre qu'ils aillent une même cadence, c'est-à-dire tous les tems de même mesure, non point comme aucuns en trois tems vistes, & trois doucement, la tête & l'encolure haute, & les hanches basses, parce que les haquenées qui vont les hanches hautes & roides, sont rudes à leur train, se fatiguent extrêmement, & lassent l'homme. Il y a des Chevaux d'amble qui secouent la croupe à tous les pas qu'ils font; ensorte que leur croupe va comme la Mer par ondes, se haussant & se baissant incessamment. C'est une fort méchante allure qui lasse les Chevaux, & les empêche d'aller bien loin, parce qu'ils ne marchent pas les hanches basses & pliées. Tout Cheval d'amble qui ne va pas de la sorte, n'est jamais agréable; il faut de plus qu'il ait du mouvement suffisamment aux jambes de devant.

La meilleure remarque aux Chevaux d'amble pour connoître s'ils vont bien, est de remarquer si en allant l'amble, ils posent le pied de derriere à terre, un pied & demi ou deux plus avant qu'ils n'ont posé le pied de devant, & plus ils avanceront le pied de derriere en avant, & le poseront à terre au-delà de l'endroit où ils avoient posé le pied de devant, & mieux ils iront l'amble; au contraire parce qu'ils ne sçauroient beaucoup avancer le pied de derriere pour le poser bien avant au-delà de l'endroit où ils ont mis le pied de devant à terre, sans plier les hanches, qui est la perfection de l'amble.

Si on n'a pas pris garde de près au mouvement des jambes des Chevaux à l'amble, on sera surpris: comme il se peut que les Chevaux d'amble qui levent le pied de devant & de derriere d'un même côté & en même tems en l'air, pendant que les autres deux de l'autre côté, sçavoir de devant & de derriere sont à terre; ainsi alter-

nativement : comment ces deux pieds d'un même côté se peuvent-ils poser à terre l'un après l'autre ; c'est une affaire de fait, observez-le, vous trouverez que le pied de devant se pose à terre le premier ensuite, mais assez prestement, le pied de derriere se met à terre aussi-tôt que celui dedevant est levé, & cela d'un même côté, & ces deux-ci étant à terre, les autres deux pieds de l'autre côté font la même action, & ainsi alternativement.

Il y a beaucoup de Chevaux de pas qui ont les hanches si roides, qu'encheminant il ne les plient point, & sont si rudes qu'ils fatiguent furieusement les reins du Cavalier allant le pas ; ce qui arrive sur tout aux Chevaux qui sont à demi ruinés à force de porter la malle : quand ils n'ont plus de malle ils marchent avec les hanches roides, & incommodent très-fort celui qui les monte ; que si vous les chargés, leur mettant une malle assez pesante, ils marchent agréablement ; car ils sont obligés à plier les hanches ; le remede est bon, mais il est un peu violent à en user à la longue. Tous les Chevaux qui ont le derriere roide, marchent mal, ils ne se sont pas tous enroidis à porter la valise ; il y en a qui ne l'ont jamais portée ; mais cela peut être causé ou par le travail, ou pour avoir les hanches trop courtes. Les hanches trop courtes sont celles qui descendent à plomb depuis l'os de la hanche jusqu'au boulet ; comme ces Chevaux ne plient qu'avec peine le jarret en cheminant, il faut qu'ils marchent roides derriere sans être ruinés de travail ; car quoique poulains ils marcheront de la sorte, & divertiront celui qui les montera.

Enfin quelque train que le Cheval aille, s'il est sur les hanches, il en sera plus agréable : il y a certains Chevaux qui au sortir de l'écurie plient fort les hanches, & vont le cul fort bas, ils ne peuvent guéres durer à ce train, parce que c'est un mouvement trop contraint. Le Cheval met toutes ses forces ensemble pour soulager ses mauvaises jambes de devant. Et comme toute action violente ne peut durer, il ne peut long-tems continuer celle-ci, & reprenant son train ordinaire, il va secouant la croupe à chaque pas, & marche fort désagréablement tout le reste du tems.

Il y a pourtant des Chevaux qui ayant de très-bons reins, plient fort les hanches d'abord qu'ils sont hors de l'écurie : c'est à ceux-là une marque de reins & de force, puisqu'ils sont montés par un Homme de Cheval, il leur fera continuer leur train, sans intermission avec les hanches basses, ce qu'ils ne pourroient faire sans avoir outre les reins bons, beaucoup de souplesse & la bouche très-bonne : ces sortes de Chevaux sont rares & fort chers.

Préſentement il nous reſte à parler des Chevaux qui aubinent, ou qui vont l'entre-pas, ou bien le tracquenart, & autres trains rompus, qui ne valent rien, parlant généralement ; car comme ces allures ſont mêlées de l'amble & du pas, qui eſt ce qu'on appelle l'entre-pas, ou de l'amble, ou du galop, qu'on appelle l'aubin, ils ne peuvent durer. Ordinairement ces Chevaux ont de l'ardeur, ce qui les oblige au ſortir de l'écurie à prendre cette allure ; quelquefois auſſi c'eſt par foibleſſe de reins ou de jambes : que ſi un Cheval n'eſt jamais allé l'entre-pas, & qu'il s'y mette de lui-même, c'eſt preſque toujours une marque qu'il a les jambes uſées ou qu'il a peu de force, & croit ſe ſoulager par cette ſorte d'allure. Les Malliers dans les Meſſageries, qui ſont ceux qui portent les panniers, prennent ce train en portant le bas, & apprennent à marcher l'amble, à meſure qu'ils ſe ruinent.

Quelques ambles forcés, c'eſt-à-dire, les Chevaux qui ont appris à aller l'amble avec des cordages ſans y avoir aucune diſpoſition, ne ſont pas agréables : ils n'ont au ſortir de l'écurie qu'un quart-d'heure d'amble au plus, après quoi ils reprennent leurs vieilles allures, ou vont un petit pas, ou un méchant trot racourci. Véritablement la plus grande partie des Chevaux Anglois vont un amble qui ne leur eſt pas naturel, & qu'on leur a appris, & il n'y a point de Chevaux au monde qui aillent mieux l'amble. L'on leur forme leur amble avec beaucoup d'art ; lorſqu'ils ont deux ans, ils leur mettent des cordes ou entraves dans les herbages, & ils leur laiſſent ces entraves jour & nuit juſqu'à quatre ans, qui eſt environ le tems qu'on commence à les faire cheminer ſous l'homme. Par cette longue habitude, ils contractent une ſeconde nature, & vont l'amble quand on les preſſe, & leur pas naturel, quand on les laiſſe aller lentement.

Je me ſuis voulu mêler d'en mettre à l'amble avec des cordes & ſans cordes. Ces Chevaux ne ſont jamais venus à la perfection de quantité que je vois venir d'Angleterre, quoique j'en euſſe appris la méthode d'un des plus habiles qui ſe ſoit mêlé d'en dreſſer, car en quinze jours ſans corde, il apprenoit & confirmoit un Cheval à l'amble. Mais ce qui eſt arrivé aux Chevaux que j'ai voulu dreſſer, eſt qu'ils ſe ſont uſé les jambes, & à force de les faire marcher cette allure contrainte, ſouvent ils ſe ſont eſtropiés ; & enfin pour la plus grande partie ils ont été en un état qu'ils étoient bons à tromper, mais non à ſervir utilement. Si quelqu'un a ce deſſein, je ne lui conſeille pas de ſe ſervir d'autre méthode que de celle des Anglois.

Lorſqu'un

Lorſqu'un Cheval a naturellement un train rompu, & qu'il marche quelque tems l'amble, & enſuite de trot ou de pas, il eſt fort à propos de lui mettre les entraves ou cordages, afin d'aider la nature à lui regler un train aſſuré ; ce qui réuſſira fort bien pour le faire aller un bon amble, & qu'il continuera long-tems : & ſi on ne lui mettoit point les entraves, ce qui en arriveroit de mieux, ſeroit qu'il iroit le traquenar, qui eſt une méchante allure.

Quand un Cheval a inclination à l'amble, la méthode Angloiſe l'y fait très-bien réuſſir. Le mouvement du pas eſt aſſez opposé au mouvement du galop, & les qualités que doit avoir un Cheval pour bien aller le pas, ſont differentes de celles qu'un Cheval doit avoir pour bien courre à la chaſſe, & même elles ſont en quelque maniere toutes contraires ; car pour bien aller le pas, il doit appuyer le pied ferme à terre, au lieu que pour bien galoper à peine doit-il toucher la terre, qui eſt une maniere de parler dont on ſe ſert pour faire connoître qu'il doit galoper legerement & facilement ; de-là vient que les Chevaux qui vont fort bien le pas, ordinairement ne galopent pas dans la perfection ; & de même ceux qui galopent très-bien, ordinairement ne vont pas ſi bien le pas ; il s'en rencontre pourtant qui marchent bien le pas & qui ont un beau galop, mais cela eſt rare ; celui qui n'ira point le pas, courra le mieux s'il a de la vigueur.

Il faut qu'un Cheval de chaſſe ſoit vigoureux, qu'il raſe le tapis avec les hanches (c'eſt-à-dire qu'il galope aſſis ſur les hanches) & qu'il ne leve pas trop haut les jambes de devant, & le tout ſans ſe peiner beaucoup ; la tête & l'encolure haute, ſans charger la main, qu'il s'ébroue tous les tems, & s'il s'ébrouë il ſera de grande haleine. Lorſqu'on l'eſſaye, il faut remarquer s'il fournit toujours également pendant le tems qu'on le monte, & à la fin le faire partir pour connoître à l'arrêt s'il a encore de la force, ce qu'on appelle reſſource, & s'il a l'éperon fin.

Voilà ce que je vous avois promis de vous dire touchant les défauts des Chevaux : ſi vous avez bien remarqué tout ce que j'ai dit, & ſi avec attention vous les ſuivez l'un après l'autre, certainement vous ne ſerez point trompé. Si vous n'êtes pas encore aſſez connoiſſeur, prenez garde à ceux que vous choiſirez pour vous aider à les acheter ; car il ſe faut défier de ceux *quibus præter lucrum nihil eſt dulce.* Il eſt tems de finir ce Traité, qui ne peut être trop long pour ſon utilité : ſi quelqu'un le veut augmenter, il me fera un très-grand plaiſir. J'ai encore à faire remarquer quelques circonſtances néceſſaires pour l'achat des Chevaux, comme les poils, les balſanes, les

CHAP. XX. espics & autres que je décrirai aux Chapitres suivans, qui sont assez curieux & recherchés avec soin.

Le Manege bien reglé ne peut user, ni ruiner les Chevaux, comme quelques gens veulent dire.

CHAP. XXI. QUoique ce soit ma profession d'enseigner à monter à Cheval à la Noblesse, & que bien des gens de qualité & de mérite soient persuadés (tout au moins ils me l'ont fait croire) que je m'en suis acquitté jusqu'à présent avec honneur, je ne me suis point mêlé d'écrire du manége; j'ajouterai pourtant ici un mot pour répondre à ces Messieurs, qui n'en ont qu'une médiocre teinture, & qui disent que le manége use & ruine les Chevaux; ils tâchent de le persuader à tous ceux qui veulent les écouter; ils croyent que s'ils peuvent décrier & détruire les bons effets qui pourroient venir d'un manége bien reglé & bien entendu, ils éviteront la honte & la confusion qu'ils ont de n'y sçavoir que peu de chose, & de vouloir passer pour sçavans; c'est pourquoi souvent contre leur propre connoissance ils blâment la bonne école, quoiqu'ils en ayent vû réussir de très-bons effets, seulement parce qu'ils ignorent les moyens de la mettre en usage. Pour ceux qui ne sçavent rien du tout, on ne doit pas s'étonner de ce qu'ils décrient le manége, parce qu'ils en parlent comme des aveugles des couleurs, sans sçavoir pourquoi: car à moins que d'être prévenu de cette méchante maxime de blâmer tout ce qu'on ne sçait pas, on ne peut croire qu'un manége bien entendu puisse ruiner un Cheval. Qu'on nous fasse voir des Chevaux employés à quelque usage que ce soit, servir vingt-cinq ans, comme on en voit très-grand nombre avoir servi ce tems-là avec force & vigueur dans des écoles: qu'on considere & examine les jambes, le flanc & la bouche des uns & des autres, on trouvera celles des Chevaux de manége belles & nettes, & des autres ou molettées, arquées, rondes ou droites, le flanc alteré & avalé, & la bouche ruinée, parce que tout le but du manége est d'assoupir les Chevaux & de les asseoir sur les hanches. Un Cheval souple & adroit se peinera & se fatiguera moins que s'il étoit mal adroit, gourd & lié d'épaules & de hanches; s'il se peine moins, il durera plus long-tems, & s'usera moins. De plus, comme les Chevaux finissent presque tous par les jambes de devant, s'ils sont bien assis sur les hanches, les reins & le derriere porteront toute la peine; ainsi ils se conserveront saine & entiere la partie la plus foible & qui se ruine la premiere, qui est le devant: en outre

qu'eſt-ce qui donne la ſoupleſſe & l'adreſſe aux Chevaux, & qui les oblige de marcher & courre ſur les hanches, ſi ce n'eſt le manége bien reglé ? Même pour le pas on peut éprouver ſi un jeune Cheval qu'on aura trotté quelque tems dans les regles, n'ira pas la moitié mieux qu'auparavant, plus vîte, plus legerement & plus agréablement : c'eſt une affaire de fait qui ne reçoit point de replique, que j'ai éprouvée cent fois, & même j'ai eu des Chevaux de dix ans qui n'avoient jamais été le pas depuis qu'on s'en ſervoit ; je les ai fait aller très-bien le pas. Véritablement ils avoient l'éperon fin & la bouche paſſable, non pas un, mais quantité ; cela ſe peut-il faire ſans manége & ſans art ? Eſt-ce gâter un Cheval s'il n'a point de pas, de lui en donner ? & qui fait cela que l'école bien reglée ? Eſt-ce gâter un coureur Anglois ou François de le faire courre ſur les hanches, d'abandonné ſur les épaules qu'il étoit ? fera-t'on cela ſans art & ſans être homme de Cheval ? Non aſſurément, Meſſieurs du bel air diront que cela ſe fera à force de courre, je le veux encore ; mais à force de courre, ſera-t'il ſur les hanches ? Il y ſera peut-être lorſqu'il ſera ruiné & n'aura plus de jambes. Pour le flanc, perſonne ne doute que la trop grande quantité de foin ne contribue à rendre les Chevaux pouſſifs ; au manege on ne leur en donne que ce qu'il en faut pour les faire boire, à la campagne on les en creve, pour rétablir par cette grande nourriture les eſprits & la graiſſe que le travail a conſommé. Une marque que le manége ne les peine & ne les travaille pas, eſt qu'on y entretient les Chevaux gras à pleine peau, avec la moitié moins de nourriture que ce qu'on donne aux Chevaux de campagne. Je croi qu'on peut conclure ce diſcours par une maxime véritable, qui eſt que le manége bien entendu, eſt au Cheval, ce que l'art du Lapidaire eſt au diamant brut, puiſque d'une maniere de cailloux, il devient par l'art de l'ouvrier un ornement digne des Rois ; & le ſçavant Ecuyer par ſon art donne la ſoupleſſe & augmente la gentilleſſe au Cheval, lui facilitant les moyens d'employer agréablement ſa force & ſon nerf, & le met en état de ſervir aux Rois, de les tirer des plus grands perils, & de les faire admirer dans les pompes & dans les carouſels : ce qui n'auroit pas été ſans le ſecours du manége, comme le diamant ſeroit demeuré une eſpece de cailloux ſans l'art du Diamantaire. Il y auroit bien des choſes à dire ſur cette matiere, ſi je ne ſortois pas des limites que je me ſuis preſcrit : ſi quelqu'un y prend goût, & que ſa curioſité le pouſſe à en ſçavoir davantage, qu'il liſe l'ouvrage de Monſieur de la Broue, & celui du Duc de Neucaſtel qui eſt plus récent, il verra qu'il y a autant de difference d'un Cheval monté dans ſa jeueſſe par un Hom-

me de Cheval, à un autre qui ne l'a pas été, qu'il y en a d'un Maître à danser à un Crocheteur. Et de plus le Cheval qui aura été pris dans les bonnes regles, durera & se conservera au double de ce qu'il auroit fait.

Les noms de divers poils, avec les instructions qu'on en peut tirer.

CHAP. XXII.

COmme le poil des Chevaux donne assez de connoissance de leur temperament & de leur constitution naturelle, il est très-à-propos de déclarer ce que l'experience m'en a fait connoître, puisque sans doute du temperament & de la constitution du Cheval dépend sa bonté & son prix. Il faut donc commencer par les noms des poils, par leurs differences, & ensuite déduire ce qu'ils ont de bon & de mauvais.

Quoique l'on dise communément & véritablement de tous poils bons Chevaux, & de toutes marques bons lévriers, il y a néanmoins beaucoup à considerer. Il faut premierement sçavoir que pour parler en termes propres, on dit de quel poil est un Cheval, & non point de quelle couleur. Le plus ordinaire de tous les poils est le bai, dont il y a de plusieurs sortes; il n'y a personne qui ne sçache qu'un Cheval bai est celui qui est de la couleur d'une châtaigne, plus ou moins claire ou obscure, & c'est ce que le peuple dit être rouge.

Il y a des bais clairs, il y a des bais dorés qui tirent sur le jaune: les bais châtains approchent le plus de la couleur de la châtaigne; quelques-uns sont bais à miroir, c'est-à-dire, qui ont des marques plus brunes sur la croupe, qui rendent la croupe pommelée: on dit seulement pommelé aux gris, & pour les bais on dit à miroir, ou mirouetté.

Bai brun est celui qui est presque noir, hors qu'il a du feu au flanc & au bout du nez; ce feu n'est autre chose que des poils tirans sur le roux aux flancs & au bout du nez: on les appelle bai brun, ou brun bai.

Tous ces bais, & même les bais clairs, ont toutes les extrêmités & les crains noirs, & jamais il n'y a eu Cheval bai qu'il n'eût les extrêmités, les crins & la queue noires.

Le poil noir est connu de tout le monde; il y en a de deux sortes; noir-mort, qui est le plus beau, c'est un noir fort vif; & noir mal teint, qui s'explique de soi-même.

Il y a plusieurs façons de gris; le gris étant un poil mêlé de noir & de blanc, les uns en ont plus, les autres moins, & differemment placé, ce qui en fait la difference; gris tisonné ou charbonné, est celui qui a des marques toutes noires, éparses çà & là sur le poil

blanc, qui ſont larges comme la main ou environ.

Gris pommelé eſt un poil très-commun; les Chevaux ont ſur la croupe ou ſur le corps, du noir & du blanc mêlé comme des rouelles.

Gris argenté, eſt un gris vif & beau, où il y a peu de noir mêlé, & ſeulement aſſez pour le diſtinguer du blanc.

Gris tourdile, eſt un gris pommelé, car le mot de tourdille eſt tiré de l'Eſpagnol, qui ſignifie gris pommelé.

Gris ſale, eſt un poil gris mêlé preſque tout de noir; c'eſt un poil aſſez beau quand les crins ſont blancs; gris brun eſt le même, qui a beaucoup de noir & peu de blanc; gris rouge, celui où il y a bai mêlé avec le noir, qui eſt très-bon.

Des Chevaux pies, il y en a de noirs, de bais & d'alzans; leur nom vient de la reſſemblance qu'ils ont avec les pies; ils ont du blanc juſqu'au-deſſus du jarret, ou du genouil, d'autres en ont en d'autres endroits du corps, le moins de blanc qu'ils ayent, c'eſt le mieux pour la bonté.

Rouhan eſt un poil aſſez bon & plus que les précédens: il y en a de pluſieurs façons, à ſçavoir.

Rouhan vineux, qui a la couleur approchante de celle du vin.

Rouhan caveſſe de maure, eſt celui qui a la tête & les extrêmités noires; quelques-uns les appellent cap de maure.

Le poil d'étourneau approche du gris brun ou du noir, hors des poils blancs qui ſont parſemés dru & menu par le corps du Cheval, qui l'empêchent d'être noir; on l'appelle poil d'étourneau, à la reſſemblance que ſon poil a avec le plumage d'un étourneau.

Auber, mille fleur, ou fleur de peſcher, eſt preſque la même choſe; ce ſont des poils rarement ſenſibles, mais ils ſont beaux & plaiſent, ils approchent de la couleur des fleurs de peſcher.

Alzan eſt un bai tirant ſur le roux, c'eſt comme rouſſeau aux hommes, avec cette difference qu'il y a peu d'alzans qui ne ſoient bons, & ſur tout ceux qui ont les extrêmités noires, ſçavoir queue, crin & jambes.

Il y a pluſieurs ſortes d'alzans, & la difference ſe tire particulierement des crins & de la queue, dont le poil eſt different du corps.

Alzan poil de vache, avec les crins blancs, ou avec le crin de même couleur.

Alzan clair a ordinairement les crins blancs, & ne vaut guéres.

Alzan ordinaire, qui n'eſt ni brun ni clair, c'eſt celui qu'on nomme alzan ſans faire aucune diſtinction.

Alzan brulé eſt un alzan fort brun, il doit avoir les extrêmités &

CHAP. XXII.

les crins noirs, rarement les voit-on autrement, le poil eſt bon & beau.

Preſque tous les alzans, hors ceux qui ont les flancs lavés & les extrêmités blanches, ont l'éperon fin, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont très-ſenſibles, & ils ſont preſque tous coleres.

Il y a d'autres poils mêlés comme du rubican, qui eſt lorſqu'un Cheval noir ou alzan a du poil blanc ſemé çà & là, & ſur tout aux flancs; on l'appelle rubican.

Poil de ſouris, s'explique aſſez de lui-même, il y en a avec la raye noire ſur le dos, d'autres ont les jambes & les jarrets rayés comme certains Mulets, & les crins & queues noires, d'autres non, quelques-uns clairs, & les autres obſcurs : ces derniers qui ont les extrêmités noires, ſont de grand ſervice.

Louvet eſt un poil de loup, il eſt clair aux uns & brun aux autres; & s'ils ſont fort clairs, ils approchent des Iſabelles, ils ont preſque toujours la raye au long du dos, ou la doivent avoir, & les extrêmités noires; ils ſont ordinairement bons.

Tigres, ce ſont les tiſonnés ci-devant, hors que les taches ſont moins larges.

Il y a certains Chevaux qu'on nomme porcelaine, pour avoir le corps blanc, couvert de taches bizarres, comme on en voit ſur les vaſes de porcelaines, ces ſortes de poils ſont rares, & ſont propres pour paroître dans les jours de pompe & d'éclat, ſi le Cheval a les autres qualités pour ſe faire remarquer.

Du mêlange de divers poils, il s'en fait de pluſieurs façons, mais on les nomme du poil avec lequel ils ont le plus de rapport, & dont ils approchent de plus près en couleur.

Ayant donné les noms & la couleur du poil, il faut tirer des indices pour juger du temperament du Cheval, & de l'humeur qui domine; ce qui fera connoître s'il a du feu, s'il eſt peſant, ou s'il eſt vigoureux; par ce moyen connoiſſant bien le poil, on pourra avec plus de certitude acheter un Cheval, faiſant toujours fond ſur les remarques précedentes, & l'on pourra mieux ſe gouverner à purger & à traiter les Chevaux, ſi on eſt aſſez malheureux pour en avoir de malades, bien que Monſieur le Duc de Neucaſtel traite de ridicules ceux qui s'attachent aux poils & aux marques, pour tirer quelque connoiſſance de leur bonté. Je le croi ſeul dans cette penſée, quoique d'ailleurs fort entendu aux Chevaux. Il ſe mocque encore de ceux qui diſent que les Chevaux ſont compoſés & entretenus par les quatre Elemens; il dit qu'on eſt entretenu par le boire & par le manger, il eſt vrai, mais le boire & le manger ſont compoſés des quatre Elemens.

Les Chevaux ſont composés de mêmes humeurs que les Hommes, par un certain rapport aux élemens ; les Medecins en font de quatre ſortes, ſur leſquels ils reglent les temperamens, qu'ils appellent ſanguins, bilieux, pituiteux & melancoliques. Nous en parlerons plus au long en traitant de la purgation à la fin de cette ſeconde Partie : il ſuffit préſentement de dire que le ſang a du rapport à l'air, la bile au feu, la pituite ou flegme à l'eau, & la melancolie à la terre ; de ſorte que pour proceder à la connoiſſance de l'humeur qui domine, vous ne vous contenterez pas de remarquer la couleur du poil, vous ajouterez à cette remarque la conſideration des actions principales, & ſi vous trouvez qu'elles conviennent avec le poil, vous pourrez conclure avec certitude du veritable temperament du Cheval.

Suppoſé cette conformité ou rapport des élemens avec les humeurs, il faut ſçavoir les poils où ces humeurs dominent, ce que je vais déduire, ſans néanmoins m'en rendre abſolument garand, car cette obſervation pouvant manquer en diverſes rencontres, je ne prétends pas la faire paſſer pour une demonſtration infaillible, ni en établir une ſcience aſſurée, j'en parle ſelon l'experience que j'en ai, qui ne m'a guéres trompé ; mais puiſqu'il y peut avoir de l'exception, vous en uſerez diſcretement. Les quatre poils principaux qui ont du rapport aux quatre humeurs, & de la conformité aux élemens, ſont les ſuivans : Le noir eſt ordinairement melancolique, c'eſt-à-dire, que la melancolie domine dans le corps du Cheval de ce poil, & prévaut ſur les autres humeurs : ſi le Cheval noir a une pelotte au front, & quelque pied blanc, c'eſt une bonne marque, ces Chevaux ont de la force & du cœur. S'il eſt noir zain, c'eſt-à-dire, ſans aucune marque blanche, il ſera melancolique, & par conſéquent terreſtre, peſant, & ſouvent de deux cœurs, c'eſt-à-dire qu'il aura la volonté double, une d'obéir, ne pouvant reſiſter, ayant été gagné par les regles de l'art, & l'autre de répugner à l'obéiſſance. Les Hongrois tiennent pour une choſe aſſurée, que le Cavalier monté ſur un Cheval noir, eſt plus heureux à la guerre que ſur un Cheval d'un autre poil, quoique le Cheval fût zain : je crois qu'ils ſe fondent ſur ce que les Chevaux noirs ſont très-rares en leur pays, & qu'on les voit moins de loin.

Les Eſpagnols font un ſi grand cas d'un Cheval zain, qu'ils ont un Proverbe qui dit *Morcillo ſin ſennal, muchos lo quieren, y pocos lo han*, voulant eſtimer bien heureux ceux qui ont un Cheval zain.

En France on tient pour malheureux les Chevaux zains, & l'on croit que tout Cheval qui n'eſt pas marqué en tête eſt défectueux, & ce n'eſt pas ſans raiſon.

CHAP. XXII.

L'alzan eſt bilieux, & a du rapport avec le feu: il ſera donc colere, ardent, leger, & aura de la diſpoſition à ſauter.

Les alzans clairs & obſcurs ſont bilieux, plus ou moins à proportion du poil ; s'ils ont des marques blanches, c'eſt un bon ſigne, parce que le blanc eſt une marque de flegme, qui tempere par ſa froideur l'ardeur de la bile, & rend le Cheval excellent.

S'il eſt alzan obſcur, il a de la melancolie mêlée, & d'autant mieux, parce que par ſa peſanteur elle fixe la bile, & rend le Cheval capable de concevoir ce qu'on lui veut enſeigner, & fait qu'il a ordinairement la memoire bonne.

Le Cheval blanc eſt flegmatique & pituiteux, & par conſéquent pareſſeux & mol. Les Chevaux de ce poil ont rarement de la diſpoſition, & ſe chargent de chair devenant fort gras. Il ne faut pas ſur cette obſervation condamner tous les Chevaux blancs, car il en naît peu de ce poil. J'ai vû beaucoup de Chevaux blancs grands ſauteurs, fort diſpos & agiles ; mais ils avoient été gris & ſont devenus blancs en vieilliſſant, comme il arrive preſque toujours. Les Chevaux blancs mouchetés à la tête, au col & aux épaules, ſont très-bons, s'ils le ſont par tout le corps encore meilleurs ; mais ſi le train de derriere l'eſt, & non celui de devant, ils ne ſeront que très-rarement bons.

Le poil blanc où il y a du noir mêlé, fait une bonne diſpoſition, comme nous avons dit.

Le poil de cerf s'explique aſſez par la reſſemblance à celui d'un cerf ; s'il a les extrêmités noires, ſçavoir crin, queue & jambes, il ſera bon ; & s'il a la raye noire, encore meilleur.

Les Chevaux bais ſont ſanguins, qui eſt un très-bon temperament, ils ſont ordinairement gais, ils mangent avec ardeur, & marchent délibérément.

Si un Cheval ſe trouve avec une juſte proportion participer de tous les élemens enſemble, il ſera parfait. Je vais décrire les meilleurs de ceux qui participent de ce mêlange de temperament.

Le bai châtain bien vif & bien coloré, tient du ſang ſon principal temperament, qui eſt le plus excellent : ils ont toujours les extrêmités noires, ce qui ſignifie qu'il y a de la melancolie ; cette vivacité du poil vient de la bile ; la pelotte au front dénote le flegme : ainſi ſi vous voyez que les quatre humeurs ſe trouvent aſſemblées avec un juſte temperament dans le Cheval, il ne peut manquer d'être excellent, ſur-tout le ſang prédominant comme il fait ici.

Avec un peu d'experience & de bon jugement il eſt facile de tirer

rer les mêmes conséquences des autres mêlanges que je pourrois mettre ici ; mais il seroit long à expliquer, & peut-être peu utile ; il suffit de rapporter quels sont les meilleurs poils en géneral.

CHAP. XXII.

Le gris pommelé est excellent.

Le poil d'étourneau qui a les yeux bons, ne peut manquer d'être bon.

Le rouhan cavesse de maure, ou cap de maure, est très-excellent, fier & hardi.

L'alzan obscur, qu'on dit alzan brûlé, n'a jamais manqué.

Voilà un abregé des plus excellens poils, qui sont les mieux temperés, & les plus estimés. Après ceux-là, ceux qui en approchent le plus sont les meilleurs, bien que de tous poils il se trouve de bons Chevaux.

Ce raisonnement avec un peu d'experience vous fera connoître que les Chevaux qui ont trop de blanc, sont ordinairement foibles ; c'est un poil que nous avons obmis, dont la couleur s'explique d'elle-même.

Les fleurs de pescher, mille-fleurs, ou aubert, & ceux qui les approchent, sont peu sensibles, & souvent de peu de valeur, quoique leur poil soit beau.

La raison pourquoi le gris pommelé est excellent, vient selon notre raisonnement, de ce que son flegme est animé par la colere aduste, ou bile brûlée, & ainsi il est moins pesant ; & de ce mêlange de bile & de flegme il resulte un excellent temperament, plein de cœur & de force, quoique peu sensible à l'éperon pour l'ordinaire.

Il y auroit ici ample matiere pour faire croître ce Volume sur les differens poils, & sur leurs proprietés, on pourroit facilement faire ici l'habile homme, & le grand diseur ; mais le Lecteur tirera assez d'éclaircissement de ce discours, pour être satisfait sur cette matiere, que nous quitterons pour expliquer les balzanes.

Des marques blanches que les Chevaux ont aux jambes, qu'on appelle balzanes.

CHAP. XXIII.

Il y a des connoisseurs qui font grand fondement sur les balzanes des Chevaux, & croyent ces marques si indubitables, que sur une bonne balzane, ils acheteront un Cheval, sans s'attacher aux autres remarques beaucoup plus essentielles. Les Espagnols quoiqu'ils n'ayent pas d'estime pour les Chevaux arzels, ne font pas tout

leur fondement ſur les balzanes, car ils diſent en proverbe que la bonté eſt plus à priſer que les bonnes marques, *bondad vince ſennal.*

Tout le fondement & toute l'aſſurance qu'on prend des balzanes, vient de la ſeule experience qui nous guide en cette rencontre. Cette experience eſt fondée ſur le raiſonnement, en quelque maniere, car les marques blanches temperent par leur flegme le feu de la colere, & la ſubtilité du ſang, & ainſi des autres; mais pour ce qui eſt de leur ſituation, c'eſt la remarque qu'on a fait, que les Chevaux avec une telle marque ſituée en un tel endroit ont été fort bons, le long uſage l'a confirmé; la judiciaire dont bien des gens ſont entêtés, n'a pas un fondement plus aſſuré que les balzanes. Quelques-uns nomment le pied droit ou gauche d'un Cheval, quelqu'autres diſent le pied de la lance ou de la main de la bride: nous dirons le pied du montoir ou hors du montoir, comme le plus commun & le plus connu: tous les termes ſont bons, pourvû qu'on s'entende; & comme je n'ai d'autre but que d'être intelligible à tout le monde, j'ai choiſi le plus uſité: pour exprimer les pieds de devant, l'on dit les mains du Cheval, mais je ne me ſervirai point de ce terme, quoiqu'il ait été autrefois uſité dans le métier par quelques-uns.

Ce mot de balzan eſt emprunté de l'Italien pour exprimer un pied blanc: le balzan du pied hors du montoir de derriere, quoique le Cheval ait d'ailleurs de bonnes qualités, & qu'il ſoit tenu pour bon par les actions qu'il nous fait remarquer, eſt rarement une bonne marque: on le tient malheureux pour un jour de bataille; que ſi le Cheval a la pelotte au front, ou le chanfrain blanc (qui eſt la face) il diminuera beaucoup de valeur: on nomme ces Chevaux arzels; *cavallo arzel, guardaze del*, dit le proverbe Eſpagnol, & j'ai connu de très-habiles connoiſſeurs qui n'auroient pas acheté un Cheval de prix qui auroit été arzel, je ne m'arrêterois pas en ſi beau chemin, quitte pour ne le point mener à la bataille, ſi l'on avoit cette ſuperſtition qu'il y ſeroit malheureux, du moins on le garderoit pour la paix: que ſi c'étoit un Cheval d'un prix ordinaire qui auroit toutes les bonnes qualités d'ailleurs, je l'acheterois ſans ſonger ſeulement qu'il eſt arzel.

Le chanfrain blanc eſt un vieux mot fort en uſage, pour ſignifier que la pelotte ou l'étoile qui eſt au milieu du front, s'alonge juſqu'auprès du nez, ſans toucher aux ſourcils, ni aller à l'extrêmité du nez: on l'appelle belle face, & la marque eſt paſſablement bonne; que ſi le blanc touche aux ſourcils ou continue juſqu'au bout du nez, ce ſera une méchante marque. L'on dit communé-

ment que l'étoile boit, ou que le Cheval boit dans ſon blanc, ce qui eſt mal parler.

Le blanc du pied du montoir ſeul eſt bon, & s'il a la pelotte au front, ce ſera la meilleure de toutes les marques ; très-rarement on l'a vû manquer, pour moi j'ai vû très-peu de méchans Chevaux avec cette marque. En Allemagne ils font une telle eſtime de cette marque, qu'elle fera encherir de beaucoup un Cheval; s'il trouſſe fort haut les jambes en trottant, c'eſt-à-dire, qu'il ait du mouvement avec cette marque, il doublera de prix dans les Foires, mais je n'en donnerois pas une piſtole davantage s'il n'a tout ce qu'on lui doit ſouhaiter d'ailleurs. Quand un Cheval trouſſe fort haut les jambes en trottant, on dit qu'il a un beau mouvement, qui eſt la plus belle action qu'on puiſſe ſouhaiter pour le manége, elle eſt d'un mediocre uſage pour le ſervice.

Le balzan des deux pieds de devant tous ſeuls, eſt une méchante marque, & qui eſt aſſez rare ; j'ai vû fort peu de Chevaux l'avoir, & ils ne valoient guéres, on les croit malheureux ; s'ils avoient les deux pieds de devant blancs & un de derriere, avec la pelotte au front, elle diminueroit en quelque façon ſa mauvaiſe marque, mais non pas entierement. Ceux qui ont trop de blanc à la tête, on dit qu'ils ont le cerveau trop humide, & par conſéquent qu'ils ont une ſource de beaucoup d'infirmités, ſur-tout de celles qui proviennent de froid & d'humidité.

C'eſt une maxime génerale pour les balzanes, que tout Cheval qui aura plus de blanc devant que derriere, ſera mal marqué & défectueux en ce point.

Le Cheval qui a les deux pieds de derriere blancs, eſt bien marqué, on doit le placer entre les bons, & le tenir pour heureux, particulierement lorſqu'il a la pelotte au front. S'il a la face ou le chanfrain blanc, il ſera paſſable ; ſi avec cela il avoit les teſticules petits, il ſeroit très-bon.

Le balzan des deux pieds de derriere, & d'un de devant, ſans être marqué en tête, ſera mal marqué, mais s'il eſt marqué en tête, c'eſt-à-dire, qu'il ait la pelotte ou le chanfrain blanc, il pourra paſſer pour bon.

Ces balzans des trois pieds, marqués en tête, l'Italien les appelle Cheval de Roi, je ne ſçai pourquoi, car je ne vois pas qu'ils ſoient meilleurs que les autres : peut-être les nomme-t'on Cheval de Roi, parce que dans les écuries des Rois les Chevaux travaillent peu, & que le balzan de trois étant de médiocre travail ſera bon pour un Roi.

Chap. XXIII.

Il y a des Chevaux qui ont des balzanes qu'on appelle travat, d'autres traſtravat, nous expliquerons le tout.

Le balzan du pied hors du montoir de devant, & hors du montoir de derriere, qui eſt de même côté, s'appelle travat, parce que les deux pieds de ce même côté ſont blancs, qui eſt une mauvaiſe marque, & ces Chevaux, outre qu'ils ſont ſujets à ſe laiſſer tomber fort aiſément, ne ſont pas tenus pour bons.

Le balzan du pied du montoir de devant, & hors du montoir du derriere, eſt dit traſtravat, à cauſe que les balſanes traverſent; il eſt pire que liarzel, & quoiqu'il ait la pelotte au front, il ne vaudra guéres mieux.

Le balzan du pied hors du montoir de devant, & du pied du montoir de derriere, eſt encore traſtravat, car il traverſe auſſi-bien que le précédent, il n'eſt guéres meilleur que l'autre; beaucoup de perſonnes croyent que la marque eſt très-bonne, ſur-tout ſi les Chevaux ont la pelotte au front; mais j'ai vû le contraire dans tous ceux qui ſont traſtravats de la ſorte, la marque en tête diminue un peu de la mauvaiſe, & non du tout.

Le balzan des quatre pieds, c'eſt-à-dire, qui a les quatre pieds blancs, eſt loyal & de bonne nature; mais il a peu de force, & les pieds de devant ſont caſſans à cauſe de la corne blanche.

C'eſt une maxime que plus le balzan monte haut dans la jambe du Cheval, moins il vaut, car il approche plus de la pie, deſquelles il s'en trouve peu de bonnes, & on dit que ces Chevaux ſont chauſſés trop haut; la raiſon pourquoi les pies & les balzans chauſſés trop haut ſont défectueux, vient de ce que le flegme dénoté par le poil blanc domine trop, ce qui rend les Chevaux foibles.

Si les balzanes finiſſent par le haut en dentelles, ou bien qu'elles ſoient mouchetées de noir, ſi la balzane eſt bonne marque, la moucheture la perfectionne; que ſi la balzane étoit mauvaiſe marque, la moucheture la rendra moins mauvaiſe; la raiſon peut venir de ce que la pituite ne domine pas ſeule, & qu'elle eſt corrigée par quelqu'autre humeur qui lui donne de la vigueur: mais la raiſon de la bonté ou de la défectuoſité dans toutes ces marques eſt fort obſcure, le meilleur eſt de s'en rapporter à nos ancêtres, ou d'en croire ce qu'on voudra.

Les balzans herminés ſont ceux qui ſur le balzane ont des taches noires autour de la couronne. La marque eſt excellente; ſi la balzane eſt bonne, elle la perfectionne; ſi elle eſt défectueuſe, elle la corrige; ſi elle eſt médiocre, l'hermine la rend bonne: enfin je puis aſſurer que tous les Chevaux herminés que j'ai vû, ont réuſſi.

S'il y a quelque raiſon pour le travat ou traſtravat, qui nous faſſe connoître ſon peu de valeur, c'eſt que les deux pieds voiſins ne ſont pas d'égale force. Il y en a qui vont plus loin, & qui diſent que les deux pieds blancs qui rendent le Cheval travat, ſont joints enſemble dans le ventre de la Cavale, quand le Poulain y eſt: ſi vous avez la curioſité d'en ſçavoir la verité, il faut voir une Cavalle qui ſoit morte étant pleine; ces deux pieds blancs étant joints enſemble dans le ventre de la mere, par l'inclination & ſympathie qu'ont ces deux parties à ſe rejoindre, le Cheval ſe mêle les jambes & s'embarraſſe plus facilement lorſqu'il court avec beaucoup de violence & de furie. Si cette raiſon vaut pour le travat, elle eſt encore plus forte pour le traſtravat, où les pieds ſe croiſent: ce qui fait que dans la courſe il s'embarraſſe, & s'abbat plus facilement. Cette raiſon pour ces deux ſortes de balzanes eſt tirée de quelques Italiens; il y a même des Allemands qui ont écrit ſur cette matiere, & qui conviennent en ce point, elle vous paroîtra ſans doute un peu délicate auſſi-bien qu'à moi.

L'étoile ou pelotte au front étant ſeule, paſſe pour très-bonne marque.

Un, deux, ou trois, ou deux en croix, eſt une maniere de parler aſſez eſtimée, dont on ſe ſert fort ſouvent pour exprimer en peu de mots toutes les bonnes marques d'un Cheval: un, ſignifie la pelotte au front qui eſt une bonne marque; deux, la pelotte & le pied du montoir de derriere blanc, c'eſt encore une très-bonne marque; trois, veut dire la pelotte au front, & les deux pieds de derriere blancs qui eſt une bonne marque; & deux en croix, eſt le traſtravat, duquel le pied du montoir de derriere; & le pied hors du montoir de devant ſont blancs: lorſque vous aurez lû cet article, & qu'on vous dira pour les marques, un, deux, ou trois, ou deux en croix, vous le ſçaurez peut-être mieux que celui qui vous le dira.

Le chanfrain blanc ou belle face eſt de même; ſi la marque blanche eſt diſcontinuée dans le milieu de la face, le Cheval ſera peut-être bizarre & fantaſque.

Si la marque eſt interrompue, & le pied de derriere du montoir blanc, ce ſera une bonne marque, qui amandera la précédente.

Les Chevaux mouchetés de blanc ſur le noir, ſi c'eſt par tout le corps, ſont bons; ſi c'eſt ſeulement aux flancs, à la croupe & au col, eſt un ſigne indifferent; cette moucheture n'étant nullement naturelle, mais ſenlement cauſée par les mouches, lorſque le Pou-

lain étant encore jeune & foible, n'a pû se défendre de leurs atteintes, dans les endroits où paroissent les mouchetures, desorte que par leurs piqueures elles lui ont entamé le cuir, & fait venir ces taches blanches.

Cette remarque est seulement bonne pour les Chevaux nés aux pays chauds, comme en Espagne, Barbarie, Italie, Turquie & autres pays Meridionaux ; car pour ceux de la Frauce Septentrionale, les mouches n'y sont pas si vigoureuses. Le Cheval blanc tout moucheté de noir est très-excellent, de grande fatigue, & dure très-longtems ; celui qui est moucheté d'alzan ou de bai, est aussi bon que le précédent.

Le Cheval qui sera seulement moucheté sur la machoire & sur le nez, ou autres endroits de la tête, sera fier, superbe, & souvent traitre, à ce qu'on dit.

Les Chevaux zains sont ainsi appellés lorsqu'ils sont tout d'un poil, & n'ont aucune marque sur le corps ; j'entends ici des poils obscurs, car un Cheval blanc n'est pas dit zain pour n'avoir point de noir, mais de tout autre poil que blanc, & approchant de ce poil : ceux qui n'ont aucune marque blanche naturelle sont dit zains.

Plus le Cheval zain est de poil obscur, plus il est défectueux & moindre en valeur : on dit communément que les zains sont tous bons ou tous mauvais.

Les Chevaux alzans ou de poil tirant sur le roux, ou qui dénotent une complexion bilieuse, quand ils sont zains, ils sont beaucoup coleres ou très-ardens, parce que la nature du feu étant legere & volatile, s'il n'y a quelque flegme pour la fixer, dénoté par la balzane, ou marque blanche pour en moderer l'ardeur, cette bile lui altere le sang ; & le Cheval de sa nature étant de complexion chaude & seche, si la bile vient à exceder sans aucun frein, elle rendra un Cheval ardent, fier & malin, & qui par un trop grand desir d'aller en avant, pourra manquer de bouche.

Les Chevaux de Hollande, de Frise, & autres qui sont destinés pour tirer, se rencontrant zains, les Maquignons de ce païs-là font une étoile ou pelotte artificielle, afin qu'on les puisse mieux appareiller avec ceux qui ont la pelotte au front ; mais il est aisé de remarquer qu'on a usé d'artifice, en ce qu'au milieu de la pelotte il y a une espace sans poil, & les poils blancs qui composent la pelotte ou étoile, sont plus longs de beaucoup que les autres.

Je pourrois ajouter ici la maniere de la faire, mais j'ai jugé plus à propos de vous la donner à la fin de cette seconde Partie ; pour en parler sincerement, elle m'a manqué plus souvent qu'elle ne m'a

réussi; il n'y a que les Hollandois qui sçachent le tour de main pour bien faire une pelotte.

CHAP. XXIII.

Après avoir discouru des indices qui se tirent des differens poils, & de la diversité de leur mêlange, ensuite des balzanes bonnes & mauvaises, il faut parler de la conjecture que les épics nous pourront donner.

Des épics ordinaires, & de ceux qui sont extraordinaires aux Chevaux.

CHAP. XXIV.

UN épic sur un Cheval n'est autre chose qu'un certain retour de poil fait presque à la façon d'un petit œillet : il y en a qui sont communs à tous les Chevaux ; il y en d'autres qui sont extraordinaires & particuliers, & c'est de ceux-ci dont je veux parler. Ces épics ou retours de poils sont causés par abondance de chaleur ou de froid ; si c'est par abondance de chaleur, le poil monte en haut ; si c'est par abondance de froid, le poil tourne en bas.

Tous les épics qui naissent extraordinairement avec le Cheval, quand il ne les peut voir, sont de très-bonnes marques ; que s'ils sont situés aux endroits où ils puissent les voir pliant le col, par exemple sur le cœur, c'est un mauvais signe ; de raison à cela je n'en sçai point,

Si le Cheval a sur le front deux ou trois épics séparés ou joints ensemble (ce qui auroit la forme de l'épée Romaine, de laquelle nous parlerons incontinent) il aura une très-bonne marque, & très-heureuse, qui seule est capable de corriger toutes les autres mauvaises marques qu'il pourroit avoir ; la derniere est meilleure encore que la premiere ; celui qui portera cette marque, sera loyal & fidele à son Maître.

Si une pareille marque est à l'endroit du pli de la cuisse par derriere environ le lieu où l'extrêmité du tronc de la queue peut aboutir, la marque sera très-bonne ; & si comme à la précédente, il avoit quelques mauvaises marques d'ailleurs, elle les pourroit corriger.

L'épée Romaine est la meilleure de toutes les marques, c'est un épic qui s'allonge tout au long du col contre le haut de l'encolure près de la criniere ; s'il y en a une de chaque côté de l'encolure, la marque en est d'autant meilleure.

Il y a des Chevaux Turcs, Barbes & d'Espagne, qui ont le coup de lance, tout le monde fait grand cas de cette marque, & les Chevaux qui l'ont sont extrêmement estimés, elle est située à

CHAP. XXIV.

l'épaule ou à l'encolure, aux uns plus haute, aux autres plus basse, qui est l'endroit où l'on dit que l'estalon l'a reçue autrefois; & tant pour la satisfaction des curieux, que pour l'explication de cette marque, j'en rapporterai l'histoire qu'on estime veritable; mais qu'elle le soit, ou fabuleuse, comme il y a beaucoup d'apparence, en voici la teneur.

Un Cheval Turc des plus excellens du pays, sous un Géneral d'armée, quelques-uns disent que c'étoit un Barbe sous un Roi de Thunis, reçut dans une bataille un coup de lance à l'épaule; étant estropié du coup on le mit au haras pour en avoir race, comme d'un très-excellent estalon, tous les Poulains qui en sont provenus ont eu la même marque du coup, qui a passé à tous ses fils & petits-fils, & la marque a depuis toujours passé pour avantageuse.

L'on connoît ce coup à l'épaule ou au col, où il y a un creux sans aucun apparence de cicatrice, il semble qu'il y ait eu grande playe, à cause de la cavité qui est restée; le coup se voit quelquefois au devant de l'épaule, quelquefois au bas de l'épaule, & quelquefois à l'encolure: il y en a qui assurent que le coup traversa. Voilà ce que j'ai appris du coup de lance, & je l'ai vû à des Barbes, à des Turcs & à des Chevaux d'Espagne, tous très-excellens.

En voilà suffisamment pour l'instruction des poils, balzanes & épics: il semble que nous avons fait ici une longue digression, je crois pourtant que cette connoissance est nécessaire, ou tout au moins curieuse à celui qui veut acheter un Cheval, comme aussi à ceux qui les aiment, ou du moins qui en veulent discourir

---

Pour connoître si le Cheval qu'on veut acheter mange bien, & s'il a le ticq.

CHAP. XXV.

QUand sur toutes les marques que nous venons de décrire, vous aurez consideré un Cheval en gros & en détail, avant que de conclure le marché, il faut voir s'il mange bien, car de-là dépend le bon travail; ce n'est pas qu'il n'y ait de grands mangeurs qui travaillent médiocrement, d'autres qui ne travaillent point; mais il y a très-peu de grands travailleurs qui ne mangent fort bien.

On peut en quelque façon juger à voir le Cheval bien gras & avec un bon ventre, qu'il mange bien, mais il s'y faut peu fier, on s'y trompe facilement: un Cheval peut être empâté depuis long-tems par un très-grand soin, dans un long séjour à l'écurie un Cheval engraissera, qui d'abord se dégoûtera par le moindre travail: mais si lui ayant donné une bonne mesure d'avoine, il la mange continuellement,

lement ſans intermiſſion, & ſans jamais lever le nez de deſſus qu'elle ne ſoit achevée, ce ſera un ſigne qu'il mangera bien l'avoine, ce qui eſt beaucoup.

Il y en a qui en mangeant l'avoine, levent la tête hors de la mangeoire pour la mâcher, & continuent ſans interruption à la manger toute : ceux-là mangent bien ; mais en levant la tête hors de la mangeoire, ils répandent beaucoup d'avoine, & font ſouvent cette action d'inquietude, ſur tout s'ils regardent derriere eux ; mais pour bien manger comme un Cheval doit faire, il faut depuis qu'il a mis le nez ſur l'avoine, qu'il ne l'en retire point qu'elle ne ſoit mangée : quelque avidité qu'un Cheval témoigne en mangeant ſon avoine, s'il la quitte pour manger du foin, je ſuppoſe que l'avoine ne ſoit pas puante, aſſurément on peut juger qu'il ne mange pas bien.

Si le Cheval a peu de corps ou de flanc, on ne le doit prendre qu'à condition de le retenir une nuit dans l'écurie, pour avoir le tems de connoître s'il mange bien le foin, & lui en donner environ quinze ou vingt livres : s'il n'en reſte poins le lendemain, il mange bien : il faut outre cela prendre garde s'il boit bien.

Les Chevaux étroits de flanc, quoiqu'ils mangent bien l'avoine en voyage, ils mangent peu de foin pour la plupart, & ne boivent pas : il eſt bon d'y prendre garde en les achetant ; car ils ont grande peine à ſubſiſter en voyage, puiſqu'avec l'avoine ſeule on les échauffe trop, quand on eſt obligé de leur en donner beaucoup, afin qu'elle ſupplée au peu de foin qu'ils mangent. Si le Cheval étroit de boyau a de l'ardeur, jamais il ne prendra de corps, quoiqu'il mange & boive bien, & quoiqu'il ait la côte courte, c'eſt encore pire.

Il faut avant de conclure le marché, voir ſi le Cheval n'eſt point tiqueur, c'eſt-à-dire s'il n'a point de tiq ; ce qui ſe voit s'il a les dents de deſſus ou de deſſous uſées ; & encore mieux le voyant manger ; car il appuyera le haut des dents contre la mangeoire, & fera comme un rot du gozier, c'eſt ce qu'on appelle le tiq, & avec ce défaut je ne voudrois pas d'un Cheval pour beaucoup de raiſons. Premierement un Cheval tiqueur perd une partie de ſon avoine en la mangeant, car il tique continuellement & ouvrant la bouche perd ſon avoine ; voilà le premier inconvenient. Le ſecond eſt qu'à force de tiquer il ſe remplit le corps de vents, qui ſouvent lui cauſent des tranchées qui le peuvent faire crever.

En troiſiéme lieu, un Cheval tiqueur étant devenu maigre, malai-

sément le peut-on engraisser, & ordinairement ils ont peu de corps.

Et finalement ce mal se communique, & non par contagion, mais les Chevaux, sur-tout les jeunes, la prennent les uns des autres : le tiq a souvent été causé pour avoir fait manger les Chevaux dans des mangeoires trop hautes, étant jeunes.

Il y a des Chevaux qui tiquent avec les dents d'en haut qu'ils appuyent sur la mangeoire ; ils les auront toutes usées.

Les autres tiquent avec les dents de dessous qu'ils s'usent pareillement.

Les autres tiquent appuyant le menton contre la mangeoire, ayant la bouche fermée ; ceux-là ne perdent point d'avoine, & on ne le peut connoître, qu'à les voir tiquer, car ils ne s'usent point les dents.

Les autres tiquent sur la longe du licol, la prenant avec les dents, & tiquant de la sorte ; on ne les connoît point aux dents, mais à les voir tiquer, ce qui ne se voit point hors de l'écurie ; d'autres tiquent en l'air sans s'appuyer sur quoi que ce soit ; quelques Chevaux tiquent bridés, comme il arrive souvent à ceux de carosse qui tiquent sur le timon étant attelés au carosse.

De ceux qui tiquent avec les dents de dessus ou de dessous, les uns tiquent dans le fond de la mangeoire ou créche, & ne perdent point d'avoine ; d'autres tiquent sur le derriere de la créche, & en perdent peu ; les troisiémes tiquent sur le devant de la mangeoire ; c'est en cet endroit que la plupart tiquent & perdent toute leur avoine, comme nous avons dit, & cette derniere maniere est la plus mauvaise.

Il y a des Chevaux qui tiquent plus les uns que les autres ; plus ils tiquent, tant pis c'est : en mon particulier, je n'acheterai jamais de Cheval tiqueur ; il est désagréable de voir roter une bête continuellement, quand on va la voir dans l'écurie. J'ai vû des Chevaux qui sont guéris de cette infirmité avec un peu de soin.

Après avoir bien recherché la raison pourquoi un Cheval tique, & quel soulagement il trouve dans ce rotement, je me suis imaginé que c'étoit une pure fantaisie aux Chevaux, qui leur donne une même satisfaction que les Hommes en trouvent à prendre du tabac en poudre.

Ensuite de ces considerations l'on doit se regler sur le prix, hors des défauts notables que j'ai remarqués ci-devant, qui doivent absolument empêcher d'acheter un Cheval. Il y a en qui n'étant pas considerables, ne doivent point faire apprehender ; car ils ne laissent

pas de rendre bon ſervice, & on les a à meilleur marché que s'ils n'avoient rien à redire ; & beaucoup de perſonnes ne laiſſent pas de les acheter ; je croi cette maxime bonne pour un Cheval au deſſous de vingt piſtoles, mais lorſqu'il eſt de prix il y vient aſſez de défauts, ſans les acheter défectueux.

Je croi que la meilleure méthode qu'on puiſſe pratiquer achetant un Cheval, eſt de n'en pas devenir amoureux, parce que du moment qu'on s'eſt mis cette paſſion dans l'eſprit, on n'eſt plus en état de juger de ſes défauts, & quoiqu'on les voye & remarque, l'envie qu'on a d'avoir le Cheval fait qu'on ſe perſuade, ou que les défauts qu'on voit, n'y ſont pas, ou qu'on les guérira facilement ; je vous donne cet avis, comme l'ayant experimenté à mes dépens.

Avant que d'acheter un Cheval, il faut ſe former un ſujet de haine contre lui, afin d'être juge ſevere de tous ſes manquemens : & deſlors que vous l'aurez acheté, il le faut aimer s'il en vaut la peine ; car ſi vous n'aimez pas vos Chevaux, les mazettes vous ſeront égales aux meilleurs : Ceux qui ne demandent des Chevaux que pour le ſervice bon ou méchant, agréable ou déplaiſant, ſans les aimer, ni en avoir ſoin, & qui s'en rapportent à leurs valets ; qui ne ſe mettent point en peine de lire, ni d'apprendre ce que j'ai écrit ci-devant, ou de l'apprendre d'ailleurs par la fréquentation de ceux qui le ſçavent ; les mazettes & les carognes leur ſeront plus propres que de choiſir d'excellens Chevaux, qui ſeroient bien-tôt bêtes bleues en leurs mains.

En troc on eſt ſouvent attrapé, comme je dirai, il eſt important de s'en donner de garde : ſi vous êtes las d'avoir un Cheval, ou s'il ne vaut guéres, & vous déplaît, prenez garde que la paſſion que vous avez de vous en défaire, ne vous en faſſe prendre un plus méchant, parce que le déſir qu'on a de ſe défaire d'une méchante bête, & le plaiſir que l'on conçoit d'en pouvoir embêter un autre, fait qu'on n'eſt pas capable de voir les défauts du Cheval qu'on veut prendre en troc, & bien ſouvent on change ſon Cheval borgne contre un Cheval aveugle.

De plus ſi vous avez un Cheval qui ait quelque défaut ; par exemple, qu'il ſoit pouſſif, on s'empêche le plus qu'on peut de regarder le flanc du Cheval qu'on veut troquer, de peur qu'on ne regarde le vôtre, & ainſi on prend ſouvent coque pour coque : ceux qui ont des Chevaux & qui troquent ſouvent, ſçavent ſi l'avis eſt néceſſaire ou non.

Après tout ce que deſſus, il reſte à prendre le meilleur marché

CHAP. XXV.

qu'on peut, de conserver le Cheval, de le faire bien nourrir, & panser sans négligence ni de la ferrure, ni de le bien seller & brider: nous en dirons les regles ci-après.

Tout ce que j'ai dit paroît long à observer ; mais tout Homme qui veut devenir bon connoisseur, le doit sçavoir sur peine d'être trompé, & ensuite mocqué.

La vraie méthode pour entretenir les Chevaux sains & gaillards en voyage.

CHAP. XXVI.

LA plûpart de ceux qui voyagent avec de bons Chevaux prennent beaucoup de soin pour les bien entretenir, & les conserver sains & entiers, & néanmoins ils y réussissent souvent très-mal, faute d'experience & de reflexion sur ce qui leur est arrrivé par le passé, ou manque des avis suivans, qui seront très-utiles & fort faciles à pratiquer, n'avançant aucune chose que je n'aye éprouvée, & qui ne m'ait réussi dans divers voyages que j'ai été obligé de faire, où les Chevaux, avec de petites précautions & à peu de frais, au lieu d'être ruinés après deux ou trois cens lieues de marche, ont été gras, frais, & les jambes aussi belles que le jour du départ

L'on a vû même de grands Chevaux, Barbes, Chevaux d'Espagne & autres de legere taille, dont on se sert dans les occasions, après quatre à cinq campagnes, avoir les jambes aussi saines que la premiere, & le tout par le soin & par les précautions que j'enseignerai.

Avant que de parler de ce qu'on doit observer pendant le voyage, je donnerai quelques avis pour s'y préparer, afin qu'on évite les incommodités & dépenses qu'ont ceux qui les négligent.

Je donne particulierement cet avis à ceux qui commandent ou qui ont soin d'un équipage; car manque d'avoir bien sellés les Chevaux avant que de partir, ils seront blessés, & même en état de mourir: ceux qui ont fait la guerre en Italie & en Catalogne ont éprouvé à leurs dépens cette verité, & ont appris que c'est une des choses les plus nécessaires aux Chevaux qu'on mene à la guerre, que d'être bien sellés: la même raison est pour ceux qui font de longs voyages; car c'est une incommodité qui ne se peut exprimer, d'avoir des Chevaux blessés sous la selle. Je donnerai la méthode exacte non seulement de cela, mais de tout ce qui concerne le voyage.

Il faut faire ferrer votre Cheval qu'il soit à son aise, que les fers ne serrent ni ne contraignent le pied, suivant les maximes que

nous donnerons ci-après pour la ferrure, observant que les fers soient forgés de vieilles deferres, ou d'autre fer si doux qu'il ne se casse point.

Si c'est en esté, & que le Cheval soit fort sensible aux mouches, il est à propos que les fers de derriere ayent un bec au milieu de la pince, qu'on appelle un pinçon ; ce n'est autre chose qu'un petit retour de fer qui se rabat sur la pince, qui est de très-bon usage ; il n'est point de Maréchaux, pour peu experimentés qu'ils soient, qui ne le sçachent : à Paris on ferre avec un pinçon tous les Chevaux neufs de carosse quand ils commencent à trotter sur le pavé.

On se sert de ce bec ou pinçon, parce que le Cheval portant à tous momens les pieds de derriere au ventre pour en chasser les mouches, & posant les pieds à terre, après cette action violente avec beaucoup de force, ils se déferrent à tous momens & se ruinent bien-tôt les pieds.

Le même pinçon est le souverain remede pour empêcher de déferrer les Chevaux, qui pour des demangeaisons ou autres choses battent rudement des pieds contre terre dans l'écurie, & qui se déferrent très-souvent ; le pinçon tient le fer droit & en son assiete.

Il est vrai qu'il n'est pas si dangereux aux Chevaux de marcher pour un tems à la campagne déferrés du derriere que du devant ; néanmoins si c'est dans un pays pierreux, on leur ruineroit enfin le pied à force de les ferrer & referrer ; outre que le pied s'use si fort que le Maréchal n'a plus de place pour brocher les cloux, & le Cheval peut rester inutile manque d'être ferré.

Le Cheval étant ferré, comme nous venons de dire, il faut qu'il soit bien bridé. Je suppose d'abord qu'il a l'embouchure qui lui convient le mieux, selon les regles que je donnerai ci-après ; ensuite de quoi il faut voir si sa bride porte un demi doigt au-dessus du crochet, & si elle ne fait point froncer la lévre ; si la gourmette porte en sa place, qui est sur la barbe au défaut du menton, & qu'elle ne l'offense point écorchant la place où elle s'appuye ; si cela est, il faut la garnir de cuir gras.

Je croi qu'il est assez important de prendre soin que tous les Chevaux, & sur tout ceux qui voyagent, ayent des mords qui les brident bien & soient assez legers ; car ceux qui ont tant de fer, comme ceux qu'on fait en Allemagne, lorsque le Cheval commencera à se lasser, ou que son inclination naturelle lui fera porter la tête basse, comme il arrive trop souvent, sans doute le mords trop pesant contribuera beaucoup à le faire charger la main, qui est ce qu'on appelle charger la cinquiéme jambe ; ce qui est si incommo-

CHAP. XXVI.

de à tout le monde qu'un Cavalier allant de Paris à Orleans ſur un Cheval aſſez peſant à la main, rencontrant un de ſes amis qui lui demanda où il alloit, lui répondit fort ſpirituellement, qu'il alloit porter la tête de ſon Cheval à Orleans.

La têtiere & les reſnes doivent être de bon cuir, & ſur tout que les porte-mords ne ſoient point uſés ni brûlés ; quelques-uns les mettent de cuir de Hongrie pour plus de précaution, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi beaux : les autres mettent les porte-mords doubles, ce qui n'eſt pas mauvais.

Pour la guerre on fait mettre dans les reſnes des chenettes de fer : quoique cette précation de la bride ſemble de peu de conſéquence, j'ai vû perdre des Chevaux faute d'avoir une bonne têtiere ; & ſi vous êtes obligé de l'attacher en campagne (ce qu'il faut s'empêcher de faire le plus qu'on peut) ſi un oiſeau, ou quelqu'autre choſe vient à le ſurprendre inopinément, il ne manquera pas de tirer en arriere, & rompre ſa bride, & enſuite gagner la campagne, ce qu'on éviteroit ſi on avoit une bonne têtiere, de bonnes reſnes, & ſur tout de bons porte-mords, qui ſe mouillant ſouvent & conſervant long-tems l'humidité en ce qu'ils touchent le fer, ſont plus ſujets à ſe rompre. Il y a peu de têtieres à l'épreuve d'un Cheval qui tire contre ſa bride, hors de celles qui ſont de cuir de Hongrie & larges ; c'eſt pourquoi ſi on attache un Cheval, que ce ſoit avec le licol.

Ce qu'il faut obſerver pour bien ſeller un Cheval avant d'aller à l'armée ou en voyage.

CHAP. XXVII.

IL faut après ces obſervations pour les fers & pour la bride, voir s'il eſt bien ſellé, enſorte qu'elle ne le puiſſe bleſſer.

Ce n'eſt pas aſſez que la ſelle ſoit juſte au Cheval, il faut qu'elle ſoit commode au Cavalier ; ſi un Homme n'eſt pas à ſon aiſe ſur une ſelle, il ne ſera jamais également aſſis ſur le milieu, & quoiqu'elle ſoit juſte au Cheval, le chargeant plus en un endroit qu'en l'autre, elle le bleſſera à la longue, ou tout au moins laſſera plus le Cheval, que ſi l'Homme étoit droit au milieu de la ſelle.

Il faut qu'une ſelle pour ne point bleſſer un Cheval, porte par tout également, c'eſt-à-dire, qu'elle ne preſſe point plus en un endroit qu'en l'autre, ſans toucher ni au garot, ni aux roignons, ni au long de l'épine du dos, qu'on appelle ſur la longe.

Pour connoître ſi elle porte bien par tout, il faut faire monter

un Homme dessus, car c'est seulement lorsque la selle est chargée qu'on le connoît. Si elle doit blesser le Cheval en quelque endroit, on s'en appercevra bien-tôt, parce qu'en cet endroit on pressera plus qu'ailleurs, puisqu'elle doit porter également par tout; par exemple, si la pointe des arçons presse trop les palerons, elle sera vuide aux mammelles, & n'y portera pas assez; ainsi l'arçon de devant sera trop étroit de pointes & peut faire boiter le Cheval: que si l'arçon est trop large de la pointe, il ne portera point en cét endroit, & ne pressera qu'aux mammelles, qui est l'endroit au défaut du garot, & pressera les épaules, ou fera venir des cors en cet endroit, qui sont longs à guérir.

La selle aura le même défaut si l'arçon de derriere ne prend le même tour que le corps, & s'il le presse plus en un endroit qu'en l'autre; car il pressera ou à la pointe, auquel cas il ne portera pas assez au haut: s'il porte trop haut, il ne portera point sur la pointe, & blessera bien-tôt le Cheval à l'endroit que la selle portera trop.

Il y a des Chevaux ausquels les selles vont bien devant, & mal sur le derriere; il faut que les deux arçons portent également par tout.

Quand on aura remarqué que les deux arçons sont propres & justes au Cheval, en ce qu'ils portent également devant & derriere, il faut qu'il y ait assez de bourre dans les panneaux, pour que la selle ne porte pas sur le garot, sur le roignon, ni au long de la longe.

Il n'en faut pas trop, comme la plupart des Selliers des petites Villes font, y mettant autant de bourre que dans un bast: il faut qu'il y en ait au plus deux doigts d'épaisseur, & qu'elle soit de cerf, qui à la sueur s'endurcit moins que celle de bœuf: ou y mettre du crin: la toile des panneaux doit être déliée, la grosse prend plus de sueur, & s'endurcit d'abord; la coutouline ou toile de coton bleue est très-bonne pour faire des panneaux aux selles riches. En Angleterre ils font des panneaux de velours aux belles selles, ce qui est assez inutile: il y a des personnes qui font rembourrer les panneaux de leurs selles avec de la mousse qu'ils font bien secher avant de la mettre en œuvre, & disent qu'elle est d'un bon usage, & qu'elle ne s'endurcit pas.

La selle doit être placée justement au milieu du corps, ni trop en avant, ni trop en arriere; si elle est trop en arriere, & que le Cheval soit étroit de boyaux, les sangles d'abord vont toucher au fourreau; si elle est trop en avant, le Cheval pourra mal-aisément marcher agréablement le pas; il faut enfin qu'elle soit bien en sa pla-

ce, que l'arçon de devant ſoit placé au défaut des épaules en un endroit qui paroît plus creux, particulierement aux Chevaux maigres : quelques Selliers appellent cet endroit les Sallieres.

Vous connoîtrez encore que la ſelle eſt trop en avant, en ce que la peau & la chair des épaules paroîtra groſſe au droit du bout des arçons, ſur tout quand le Cheval chemine : la même choſe arrivera ſi elle eſt trop étroite devant, & ſi l'arçon eſt trop ſerré.

Enfin il faut tenir pour une maxime infaillible, qu'une ſelle ne bleſſe jamais un Cheval que dans le ſeul endroit où elle le preſſera trop ; il n'y a donc qu'à prendre garde en cet endroit, & empêcher qu'il ne continue à le preſſer en ce lieu, en chargeant l'arçon, ou par quelqu'autre moyen.

Les Polonois & Cravates ſe ſervent de ſelles où il n'y a aucuns panneaux, elles ſont toutes de bois par deſſus, mais ils ont des couvertures de laine qu'ils doublent en trois tout au long, ou en quatre, & les ajuſtent entre la ſelle & le corps du Cheval, enſorte que ces couvertures ſervent de panneaux & leurs Chevaux étant deſſellés, ils les en couvrent quelque tems, & s'en couvrent eux mêmes dans le froid ; elles ne s'endurciſſent jamais comme les panneaux des ſelles, l'uſage en eſt excellent, leurs Chevaux ne ſont bleſſés que rarement. En eſté la couverture échauffe un peu les Chevaux.

En Allemagne, toute la Cavalerie avoit pris cette méthode, non de ſelles de bois, mais de mettre des couvertures ſous la ſelle, nonobſtant les panneaux qui ſont comme en France, & leur méthode eſt bonne : cette couverture empêche les panneaux de durcir, & le meuble eſt bon contre le froid en hyver.

Un autre inconvenient pour les Chevaux qui ont le cuir délicat & qui ſe bleſſent facilement, nonobſtant les ſoins qu'on y peut apporter, eſt d'avoir une peau de chevreuil ou de biche, ſelon la taille du Cheval, bien velue, & habillée en poil, autrement elles ſeront trop rudes. Il faut ajuſter cette peau ſous les panneaux, & l'y coudre proprement, enſorte que le poil ſoit contre le poil du Cheval ; elle ne durcit point à la ſueur, & empêche extrêmement de bleſſer un Cheval & de le fouler. Cet uſage de peau de chevreuil réuſſit admirablement aux Chevaux qui ſont guéris des bleſſures depuis peu ; car ils ſont ſujets à ſe bleſſer de nouveau, la peau étant encore tendre & ſans poil, elle eſt facile à s'écorcher & ſe bleſſer de nouveau ; la méthode eſt auſſi fort bonne pour les Chevaux qui ſuent beaucoup & ſe foulent aiſément : cette maniere de mettre des

peau de chevreuil eſt fort en uſage dans la Cavalerie d'Allemagne.

Ayant examiné comme la ſelle doit être pour le Cheval, il ne faut pas vous ennuyer davantage, puiſqu'à préſent il y a tant d'habiles Selliers dans Paris & ailleurs, qui ont ſi bien imité les ſelles qui viennent d'Angleterre, qu'on peut ſe fier à eux pour faire des ſelles qui ſoient commodes pour le Cavalier. Ils vous ſerviront avec plus de ſoin, voyant que vous êtes capable de connoître leurs défauts, ſi vous ſçavez ce que vous lirez bien-tôt : il reſte à voir que le Cavalier ſoit à ſon aiſe, ce que la plupart des perſonnes ne ſçavent pas chercher, & hors des grandes Villes, l'on voit peu de ſelles commodes & bien faites, & les Selliers du commun ſçavent rarement bien faire une ſelle qui ſoit près du Cheval, & ſur-tout à la campagne, où aſſurément les Selliers ne ſçavent pas mieux accommoder une ſelle pour qu'elle ne bleſſe point le Cheval, que dans les Villes ; mais pour mettre un Homme à ſon aiſe, c'eſt à quoi ils ne ſont pas encore parvenus,

Une ſelle pour être commode au Cavalier, doit être près du Cheval, c'eſt-à-dire, qu'entre le corps du Cheval & les cuiſſes du Cavalier, il y ait peu d'épaiſſeur. Une ſelle pour être commode ne doit guéres être plus haute ſur le devant que ſur le derriere : pour cet effet il faut que les arçons de devant n'ayent point de colet, & que le garot de la ſelle ſoit peu élevé ; s'il eſt deux ou trois doigts au-deſſus du garot du Cheval, il ſuffit, c'eſt-à-dire, qu'il faut que l'arcade de la ſelle ſoit élevée ſeulement deux ou trois doigts au-deſſus du garot du Cheval ; ſi elles ſont plus élevées, elles le ſont trop ; car ſi l'Homme eſt ſur une ſelle trop élevée du devant, c'eſt-à-dire, d'où l'arcade de la ſelle eſt exceſſivement haute, il ne peut être à ſon aiſe, & en eſt très-fatigué, & de plus il fatigue lui-même le Cheval, ſes mouvemens ſont éloignés, ainſi en ſont plus grands & par conſéquent incommodes.

Le Cavalier étant éloigné du corps du Cheval, comme il eſt lorſque la ſelle a beaucop d'épaiſſeur, & que le garot de la ſelle eſt beaucoup élevé, il faut que le mouvement de l'Homme ſoit plus incommode, puiſqu'il eſt plus grand ; cette incommodité laſſera & fatiguera notablement le Cheval, ce qu'il faut éviter autant que l'on peut ; c'eſt en quoi ceux qui font faire des ſelles avec l'arcade ou le garot élevé d'un demi pied, & quatre doigts de colet à leurs arçons de devant, ſe trompent extrêmement, c'eſt une erreur ſi vieille & ſi inveterée dans les Provinces, que je ne prétends point la détruire. On s'en eſt abſolument défait dans les bonnes Villes :

& tout Homme de bon ſens connoîtra la verité de ce que j'avance, & en fera aiſément l'épreuve, pour enſuite s'en prévaloir s'il en eſt convaincu.

Mon deſſein n'eſt pas de conſeiller des ſelles dont l'arcade du garot porte à vif; au contraire il faut qu'elle en ſoit toujours éloignée de deux ou trois doigts, & lorſqu'on voit qu'elle eſt trop près du vif, il faut y donner ordre, en faiſant rembourrer & garnir les panneaux à l'endroit des mammelles; que le garot de la ſelle ſoit élevé environ de deux ou trois doigts ſeulement, il ne bleſſera non plus d'une façon que d'autre; le premier aura ſes incommodités, qui ſont grandes, & le dernier aura des commodités bien conſiderables.

Afin qu'une ſelle ſoit commode pour le Cavalier & pour le Cheval, il la faut baſſe devant preſque comme derriere, c'eſt-à-dire, qu'elle ne s'éleve guéres plus ſur le devant que ſur le derriere, ſi ce n'eſt que la ſelle ne ſoit à l'Ecoſſoiſe, qui eſt une très-bonne maniere de faire les ſelles; le devant en eſt fait comme celui d'une ſelle à picquer, mais les baſtes n'en ſont pas ſi hautes, elles ſont plattes du côté du ſiége, & le devant de la ſelle eſt plat ſur le derriere du côté du ſiége, comme les ſelle à picquer, ainſi le garot de la ſelle ſe trouve élevé ſur le garot du Cheval, & l'Homme n'en eſt point incommodé, car le ſiege eſt tout plat ſans être élevé devant; il aboutit à l'arçon de devant comme celui d'une ſelle à picquer: l'uſage de ces ſelles à l'Ecoſſoiſe me ſemble meilleur que d'aucune que j'ai jamais monté, & ſi elles ſont de bonne tenue à cauſe des baſtes & de tout le devant qui eſt élevé, elles ſont longues ſur bande ſi on le veut, & près du Cheval, qui ſont les qualités d'une bonne ſelle.

La raiſon pourquoi on fait les ſelles commodes longues ſur bande, eſt afin d'être aſſis entre les deux arçons & que les feſſes ne ſoient point aſſiſes ſur celui de derriere, comme il arrive aux ſelles courtes où l'on eſt toujours durement, puiſqu'on eſt ſur le bois: il faut de plus que la ſelle ſoit près du Cheval, & le ſiege bien mollet. Il ſera difficile de le perſuader à ceux qui n'ont jamais eu d'autres ſelles que celles qui ont été faites au Village; mais qui voudra demeurer dans ſon erreur, en verité je ſerois plus fou que lui de m'y oppoſer, car il eſt permis aux gens de ſouffrir de l'incommodité pour leur plaiſir & ſans fruit.

Pour avoir une ſelle baſſe devant qui ne puiſſe bleſſer le Cheval ſur le garot, il dépend de l'arçon en partie, qui outre qu'il ne doit point avoir l'arcade élevée ſur le garot plus de deux ou trois doigts,

il ne doit avoir qu'un pouce de collet, qui eſt l'épaiſſeur qui eſt au-deſſus de l'arcade, entre ledit garot & le pomeau, mais il ne ſuffit pas entierement; car ſi la ſelle eſt trop hauſſée de laine, de bourre ou de feutre, elle incommodera de méme le Cavalier, quoique l'arçon de devant ne ſoit pas trop élevé de garot, & qu'il n'ait point de collet.

Si vous voulez qu'une ſelle ſoit près du Cheval, il faut que le Sellier en mettant les arçons ſur les bandes, ſoit qu'elles ſoient de fer ou de bois, prenne garde qu'elles ſoient près l'une de l'autre au haut de l'arçon de devant, c'eſt-à-dire, qu'elles ſoient placées aſſez près du garot, & que ce ſoit raiſonnablement; car ſi elles ſont attachées trop bas, & éloignées l'une de l'autre, jamais on ne ſera près du Cheval, parce que voulant ſerrer les cuiſſes, on rencontrera les bandes, & elles bleſſeront l'Homme, & l'éloigneront du corps du Cheval, qui eſt ce que nous appréhendons. Il faut de plus, que le Sellier avant que de nerver ſes arçons, s'ils ne ſont bien dreſſés, prenne la rape pour raper les bandes (qui ſont de bois) à l'endroit où porte la cuiſſe, afin qu'elle la rencontre platte, & non en tranchant par le haut, comme il arrive ſouvent; car avec le peu d'épaiſſeur de la ſelle, l'Homme ſeroit incommodé. Que ſi les bandes ſont bien dreſſées & bien tournées, il ne ſera pas beſoin de les raper, car le Charpenteur l'aura déja fait, & à Paris les Selliers n'ont pas ce ſoin; les Charpenteurs ſont habiles pour la plûpart, quand on veut les bien payer.

C'eſt un abus très-grand qui s'eſt gliſſé en France, que les Charpenteurs d'arçons, c'eſt ainſi qu'on appelle ceux qui les font; car ne faiſant jamais les ſelles, comment peuvent-ils ſçavoir de quelle maniere il les faut pour être commodes? Les Selliers devroient charpenter eux-mêmes leurs arçons, comme j'en connois quantité qui le font. Les Selliers peuvent bien dire au Charpenteur le défaut des arçons, mais il en faudroit payer davantage, & quelques Selliers ne cherchent pas les Charpenteurs qui ſçavent très-bien leur métier, mais le bon marché.

Les Charpenteurs d'arçons, qui les ſçavent bien tourner, entre leſquels les Anglois ſurpaſſent tous les autres du monde pour les ſelles raſes, donnent un tour aux bandes, enſorte que l'arcade ne peut preſque bleſſer un Cheval ſur le garot.

Les ſelles Angloiſes étant poſées ſur le corps du Cheval, ſemblent d'abord porter à vif ſur le garot, néanmoins quand l'Homme eſt aſſis deſſus, la charge étant au milieu, fait élever la ſelle ſur le devant, en ſorte qu'il eſt très-mal aiſé qu'elle puiſſe porter ſur le ga-

CHAP. XXVII.

rot & bleſſer le Cheval, à cauſe des bandes bien tournées. Nos Selliers François ſe ſont étudiés pour en faire de même, mais juſqu'à préſent peu y ſont parvenus. Il y en a pourtant à Paris qui ſont très-experts pour faire des ſelles raſes commodes, & aſſurément les Anglois n'en font guéres de mieux; car leurs ſelles ſont près du Cheval & fort molettes, qui eſt tout ce qu'on peut deſirer à une raſe: Mais ce n'eſt pas à ceux qui ne font que des caroſſes auſquels il faut s'adreſſer pour bien ſeller un Cheval; car ſi vous leur commandez une ſelle, ils la font faire aux autres, n'ayant ni l'uſage, ni les choſes néceſſaires pour y bien réuſſir. Il faut pour être bien ſervi s'adreſſer aux Selliers qui ne font que des ſelles, & qui les font bien.

Ceux qui ſont dans l'uſage des ſelles Angloiſes, ont pourtant de la peine à ſe ſervir de nos ſelles, quoique bien faites, & l'on peut dire en faveur des bons Selliers Anglois, qu'ils font les ſelles raſes plus près du Cheval, plus legeres & plus commodes que qui que ce ſoit, & tout Homme qui s'en eſt ſervi quelque tems, ne peut s'accommoder des autres, ſans grande incommodité; car quoique la plûpart ſoient dures & petites, on ſe tient mieux qu'avec les autres, à cauſe qu'on eſt plus près du Cheval, en courant à la chaſſe & même la poſte; ceux qui ont accoutumé ces ſelles ne s'écorchent jamais, comme ils feroient s'ils couroient ſur des ſelles Françoiſes, parce que les grands ſieges rembourrés de laine, de plume ou de crin, s'échauffent, & enſuite échauffent les feſſes & les cuiſſes de l'Homme; la peau étant échauffée s'écorche bien-tôt: mais peu de perſonnes ſont de ce ſentiment, quoique veritable, s'ils n'ont un long uſage des ſelles Angloiſe: véritablement de la maniere qu'on les contrefait préſentement à Paris, les plus délicats ont peine à les connoître, particulierement celles qui ont le ſiége rembourré & mollet; chacun a ſon goût en cette matiere comme en toute autre.

On trouve fort dures au commencement quelques-unes de ces ſelles Angloiſes, ſur-tout celles à Baſque; & juſqu'à ce qu'on y ſoit accoutumé on a de la peine, & les feſſes pâtiſſent; mais l'habitude gagnée & le cul endurci, jamais on ne les quitte, excepté les gens fort maigres qui ont la chair près des os, ou ceux qui n'ont pas habitude à monter à Cheval.

Voyez tous les Marchands de Chevaux qui ſont fermes & vigoureux à Cheval, jamais ils ne ſe ſervent d'autres ſelles que des Angloiſes.

Pour les perſonnes qui ne s'en peuvent pas ſervir, je leur conſeille pour le voyage les demi Angloiſes, qui étant rembourrées &

molles du ſiege, baſſes devant preſque comme derriere, bien faites près du Cheval, quoiqu'elles ſoient ſur des couſſinets, & bien étoffées, ont la commodité des Anglois, ſans en avoir l'incommodité pour ceux qui ont la feſſe molle & tendre ; on les fait merveilleuſement bien à préſent.

Quelques-uns pour leur incommodité veulent les ſelles fort longues ſur les bandes, mais je crois qu'on doit les proportionner à la taille du Cheval & du Cavalier, parce qu'un Cavalier ventru doit avoir la ſelle plus longue ſur bande, & un autre moindre à proportion de la groſſeur du ventre & des feſſes: ce n'eſt pas que generalement parlant, les ſelles longues ſur bandes, ne ſoient commodes pour toutes ſortes de perſonnes, & ſur-tout quand il faut courre, par les raiſons que nous avons déduites ci-devant,

Ces grandes ſelles fort hautes devant qu'on appelle à la Royale, ou comme il vous plaira, avec un grosſiege bien haut, & garni de plume, qui vous éloigne les cuiſſes d'un demi-pied de chaque côté du corps du Cheval, ſont très-incommodes, & ne valent rien pour l'uſage, c'eſt pourtant la mode de la Province ; elles ſont incommodes en ce qu'étant fort hautes devant, elles font qu'un Homme eſt aſſis entierement ſur le croupion, ce qui le laſſe étrangement, & cauſe grande douleur aux reins, au lieu qu'aux ſelles baſſes devant & près du Cheval, on eſt aſſis ſur les cuiſſes, les reins ne peinent point, on marche à ſon aiſe, & quand le Cheval rueroit, il n'incommoderoit point le Cavalier.

Avec les ſelles hautes devant, quand un Cheval remue la queue, il jette d'abord un Homme ſur le nez, & quand on a fait une journée ſur ces grandes ſelles, qu'on doit appeller des chaiſes percées, l'Homme ſe trovant las & très-incommodé, croit le plus ſouvent que cela vient faute d'habitude à voyager, ou de foibleſſe de reins, mais c'eſt preſque toujours de la ſelle mal faite : néanmoins l'abus y eſt ſi grand, qu'on ne croit pas avoir une bonne ſelle, ſi elle n'eſt un demi-pied trop haute ſur le devant bien éloignée du Cheval, un ſiége bien large, & toute la ſelle peſant cinquante & ſoixante livres ; ces ſelles ſont de vrais bats & non pas des ſelles, propres à laſſer un Cheval & à fort fatiguer un Cavalier. Quelque ſelle qu'on ait choiſie, pourvû qu'elle porte également, ne preſſant en aucun endroit plus qu'en l'autre, car l'endroit preſſé ſe fouleroit, & enſuite il s'entameroit ; il n'importe qu'elle ſoit Angloiſe ou Suedoiſe, pourvû qu'on en ſoit content.

On fait préſentement des ſelles qu'on nomme à la Hollandoiſe, qui ont un petit trouſſequin derriere qui ſemble un bourlet tout autour

Chap. XXVII.

du siege, ces selles sont bonnes pour ceux qui veulent être mollement : car on n'est jamais assis sur l'arçon de derriere à cause du troussequin, le siége étant bien garni, on est fort commodément : de plus elles sont aisées pour attacher son manteau derriere à la mode des Allemands, pour porter une valize qui s'attache ferme contre le troussequin, & pour ceux qui ont le cul lourd & ont peine à monter à Cheval, ils prennent l'arçon de derriere pour les aider, ce qui leur est un grand soulagement. Les selles Angloises qu'en Angleterre on nomme à l'Ecossoise, sont les plus commodes de toutes les selles, il arrive rarement qu'elles blessent les Chevaux, & le Cavalier est fort à l'aise dessus ; l'usage en est fort introduit, & il y a apparence qu'à la Cour & à Paris, on ne se servira plus d'autres selles que de celles-là, car dès à présent on rebute toutes les autres.

Des appartenances de la selle, comme poitrail, croupiere, sangles, surfais & étrivieres.

Chap. XXVIII.

LA selle étant propre au Cheval & commode au Cavalier, il faut ajuster les autres pieces, comme la croupiere, qui ne doit être ni trop tirante ni trop lâche : si c'est une croupiere à boucle simple, il faut avoir soin que la boucle ne porte pas sur le roignon ; car en cheminant elle blesseroit le Cheval en un endroit très-dangereux ; que si elle coupe quelques poils, il faut ajuster un morceau de peau de veau ou de chevreuil au dessous de la boucle le poil contre le poil du Cheval, il ne se blessera pas.

Les croupieres de chasse sont celles qui n'ont que deux crampons de cuir pour les attacher à la selle, elles sont préferables à celles à boucle ; elles n'en ont pas l'incommodité, pourvû que les crampons ne soient pas trop gros, & qu'ils soient bien attachés. Les croupieres de chasse ne sont plus du tout en usage.

On ne se sert que des croupieres à l'Angloise ; elles sont meilleures que celles de chasse, la boucle est au milieu de la croupiere, & celle qui est attachée à la selle dans laquelle elle passe, n'a point d'ardillon : elles ont cela de commode, qu'on les accourcit & allonge très-facilement, & c'est la meilleure façon de toutes ; ainsi elles ont banni toutes les autres, & on ne se sert plus des autres du tout, & de cent selles qu'on fait à Paris, il n'y a pas une croupiere de chasse, elles sont toutes à l'Angloise.

Les croupieres qui ont deux boucles distantes de sept ou huit pouces l'une de l'autre à la vieille mode, c'est-à-dire, chaque boucle

éloignée de quatre pouces de l'endroit où l'on met ordinairement la croupiere, sont très-bonnes, & tiennent mieux une selle en raison qu'aucune sorte de croupiere pour les Jumens qui sont basses devant; cette façon est très-peu en usage, & fort vilaine, quoique très-bonne.

Le culeron de la croupiere doit être plus gros que petit, si la selle est haute derriere, & basse devant, comme il peut arriver quand l'arçon de devant se trouve trop large, ou que les panneaux sont trop rembourrés derriere, sans doute le Cheval s'écorchera sous la queue.

Et si le Cheval est bas devant, toutes les croupieres l'écorcheront bien-tôt, sur-tout en pays de montagnes, si on n'a le soin d'y donner ordre mettant pied à terre aux descentes.

Les Jumens sont plus sujettes que les Chevaux à s'écorcher la queue, car elles sont pour l'ordinaire basses devant, mais aussi elles ont avantage à grimper les montagnes; pour empêcher ce désordre, lequel est très-incommode, particulierement aux bêtes qui sont chatouilleuses, il faut avoir une selle plus haute devant qu'à l'ordinaire, pour suppléer par cette hauteur au defaut de la Cavalle, & mettre peu de bourre aux panneaux sur le derriere de la selle, avec une croupiere à deux boucles, comme nous venons de dire, car elle tiendra la selle beaucop mieux, & ne fera point de force au droit du tronçon de la queue, où les Chevaux se blessent: pour la même incommodité, on se sert d'une invention commune, qui est de coudre une grosse chandelle dans le culeron de la croupiere, le suif fondant adoucit le cuir & le mal: je crois qu'il est tout aussi bon de graisser tous les jours le culeron de la croupiere, & de laver souvent le mal avec de l'eau-de-vie, ou de l'eau avec du sel, pour guérir le mal sous la queue, duquel on reçoit beaucoup d'incommodité en voyage.

Que si votre Cheval étoit blessé sous la queue, & qu'il ne pût souffrir de croupiere, il faut avoir recours à la croupiere basse, de même que certains Medecins en ont à leurs Mules.

Losque vous êtes de séjour, pour guérir le mal de dessous la queue, il faut bien nettoyer toutes les croûtes avec du vin chaud mêlé avec le quart d'huile d'olive ou de beurre, & ensuite jetter du charbon pilé dessus, & continuer jusqu'à guérison, ou bassiner souvent avec de bonne eau-de-vie, qui est le plus souverain remede, au cas que le Cheval veuille le souffrir.

L'usage des croupieres à l'Angloise, qu'on accourcit & allonge comme on veut, est commun à présent par tout, même dans les éco-

CHAP. XXVIII.

les on n'en voit point d'autres, on a connu la commodité qu'il y a dans leur uſage, & l'incommodité des autres.

Le poitrail n'eſt guéres de moindre conſéquence ; il faut qu'il ſoit de juſte longueur, que les potences ne ſoient ni trop longues, ni trop courtes ; étant trop longues, le poitrail deſcendroit plus bas que le mouvement de l'épaule, & incommoderoit le Cheval à cheminer; étant auſſi trop court, le poitrail banderoit trop, & couperoit le poil en pluſieurs endroits.

Il arrive ordinairement que le poil ſe coupe à l'endroit des porte-piſtolets, à cauſe de leur peſanteur ; pour l'éviter il faut mettre au-deſſous un morceau de cuir de chevreuil ou de veau, comme nous avons dit, à la boucle de la croupiere, ou bien fourrer cet endroit avec du cuir fort doux, & de la laine dedans ; il faut particulierement avoir ce ſoin aux Chevaux de guerre. Depuis qu'en France on a l'uſage des piſtolets courts, les Chevaux en ſont ſoulagés : car ci-devant on avoit des piſtolets auſſi longs que des carabines, qui bleſſoient ſouvent au poitrail.

Il faut de plus que les boucles qui tiennent le poitrail attaché à la ſelle ſoient poſées en ſorte qu'elles ne coupent pas le poil, & ne puiſſent bleſſer ; que ſi elles étoient trop avant, il faudroit ou les reculer entre l'arçon & le panneau, ou ſur l'arçon, ſi l'on ne pouvoit mieux faire ; on mettra au-deſſous un morceau de peau de veau ou de chevreuil, avec le poil contre le poil du Cheval.

Il faut viſiter enſuite toutes les autres parties de la ſelle, à ſçavoir les ſangles, & voir ſi elles ſont larges & fortes : ſi elles ont des nœuds (comme les Palfreniers font pour les accourcir quand elles ſont trop longues) ce qui foule & bleſſe le Cheval ; il faut les ôter.

Il faut, s'il ſe peut, qu'elles ayent des boucles à l'Angloiſe ; ce ſont les meilleures de toutes, elles ne déchirent jamais la botte avec les ardillons.

Les courte-ſanglaux doivent être bons & de cuir de Hongrie, qu'il y en ait deux à chaque côté d'arçon, un bon ſur-fais bien large ; ceux de chaſſe ſont très-bons, & ſanglent bien, ils ont deux boucles, dont l'une n'a point d'ardillon, & l'uſage en eſt ordinaire dans les équipages.

Une belle & longue paire d'étrivieres, celles de cuir de Hongrie ſont les meilleures, & des étriers bien forts à barre ou à grille par le bas, & bien larges, pour s'en dégager facilement en cas de chûte.

Quelquefois ceux qui courrent à la chaſſe, ou qui branlent les jambes allant par pays, bleſſent bien-tôt avec l'étriviere les côtes du Cheval s'il eſt maigre, & l'écorchent au défaut de la ſelle ; pour l'empêcher

pêcher, il faut mettre une courroye, ou un vieux fourreau d'épée, depuis le bout d'un arçon à l'autre, & laisser tomber l'étriviere dessus il empêchera ce désordre.

Les bons étriers doivent être grands & forts, étamés ronds par tout, legers & à barre par le bas; car on tient les pieds plus fermes dessus; il faut qu'ils soient attachés aux étrivieres: sans touret, car ils s'usent & passent au travers, hors ceux d'Angleterre; chacun à son goût pour les étriers. Je dis ce qui me semble de plus raisonnable, pourvû qu'on entre & sorte le pied facilement dans un étrier, quand il seroit fait d'un sabot, comme en Espagne à leurs bourriques, ou de bois simple d'une seule piece comme en Suede, il ne m'importe pourvû qu'on ne m'oblige pas de m'en servir.

Les étriers Anglois sont jolis & legers, les petits sont bons pour une course ou pour une promenade, quelques-uns les improuvent pour l'usage continuel, & je trouve qu'ils ont raison. Comme on les fait présentement médiocrement grands, tous ronds, étamés & avec des grilles au dessous. je les crois les plus excellens de tous pour toute sorte d'usage, & ils sont à bon marché.

CHAP. XXVIII.

Comment il faut menager les Chevaux dans le commencement des voyages.

CHAP. XXIX.

NOUS avons employé le Chapitre précédent aux parties accidentelles du Cheval, comme sont la forme, la selle, la bride, & autres: présentement il reste à considerer avant que de faire voyage, les circonstances très-nécessaires & comme essentielles, qui font que le Cheval soit bon, & de fatigue, tel que nous l'avons décrit. S'il est fort gras, & qu'il ne soit point en haleine, c'est-à-dire, qu'il n'ait travaillé depuis long-tems, il faut l'y mettre en cette sorte.

Il faut le premier jour faire faire à votre Cheval une promenade d'une petite lieue, le lendemain d'une & demie, puis le laisser reposer un jour ou deux; après vous le ferez recommencer une lieue en forme de promenade, au second jour deux, puis trois, après cela vous lui donnerez un jour de repos, & le Cheval sera de cette façon en état de partir quand on voudra, & d'aller bien loin, ayant les soins que nous dirons; & ceci doit particulierement servir à ceux qui ont des équipages à conduire, qui ont séjourné des hyvers entiers sans travailler.

Car il est très-dangereux pour un Cheval de commencer un voya-

ge ſans qu'il ſoit en haleine, n'étant pas habitué à la fatigue, ſi c'eſt en Eſté dès la premiere journée il perdra le manger, ou aura les avives, & quelquefois il deviendra fourbu ou gras fondu, ou tous les deux enſemble ; ainſi il eſt de conſéquence de le mettre en haleine avant que de partir : Si ceux qui ont des équipages à conduire, n'apportent ces précautions, aſſurément ils en auront du déplaiſir dans les premieres journées,

Si le Cheval étoit trop fatigué, las & maigre, ce ſeroit encore pis; car les Chevaux ne coûtent rien pour amaigrir, & coûtent de la peine & de la dépenſe pour engraiſſer ; ainſi je ne voudrois pas commencer un voyage avec un Cheval fort fatigué & maigre, ſans avoir tâché à le remettre, & ſi je n'y avois pas réuſſi, j'en acheterois un autre.

Ayant obſervé cette précaution, il faut commencer par de petites journées, & après peu à peu les augmenter : par exemple, le premier jour on peut faire ſix lieues de France, le ſecond huit, & après dix ou douze, & même quatorze s'il eſt néceſſaire : Si c'eſt en pays où les lieues ſoient plus grandes qu'elles ne ſont autour de Paris, le premier jour quatre lieues ſuffiſent, le ſecond ſix, & ainſi augmenterez juſqu'à neuf ou dix : que ſi vous avez le tems, il eſt très-bon, particulierement pour conſerver tout un équipage, de ſéjourner le trois ou quatriéme jour du voyage ; car les Chevaux reprennent force & vigueur en ce jour, & comme on dit, on recule pour mieux ſauter ; & enſuite les Chevaux ayant repris cœur & force, feront voyage plus gayement, parce que ſi on ne ſéjourne, on laiſſera quelques Chevaux en chemin, ou on les mettra hors de ſervice. Chacun peut bien juger que dans un nombre de Chevaux il eſt difficile qu'il n'y en ait quelques-uns qui ne ſoient pas en état de marcher dans les commencemens.

Le long de la journée, paſſé ſix ou ſept heures aux grands jours de l'Eſté, & en Hyver paſſé huit ou neuf, vous laiſſerez boire votre Cheval dans la premiere bonne eau que vous rencontrerez : nous appellons bonne eau celle qui n'eſt pas trop vive & trop fraîche, & celle qui n'eſt point bourbeuſe & corrompue : hors que vous euſſiez deſſein d'aller long tems au galop après avoir fait boire. Quoique ce ſoit l'uſage des Anglois de courre leurs Chevaux après qu'ils ont bû, je crois cette méthode capable de rendre les Chevaux pouſſifs, comme lorſqu'on leur fait faire manége, après qu'ils ont bû : ils ont en Angleterre cette méthode de courre les Chevaux après qu'ils ont bû, pour les mettre en haleine, diſent-ils, qui eſt la plus pernicieuſe & la plus nuiſible aux Chevaux qu'on puiſſe imaginer. Ils en ſont ſi fort entetés quoique la plûpart de leurs Chevaux deviennent pouſſifs

par cette méthode, qu'on ne peut leur persuader que cela ne vaut rien, & qu'ils gâtent leurs Chevaux. Le mal que je vois à cela, est que les ayant mis en chemin de devenir poussifs, ils nous les vendent pour bons, & ils deviennent poussifs entre nos mains ; ainsi ils font les folies, & nous les payons. Il faut pendant que le Cheval boit, lui rompre souvent l'eau, ne le laissant pas boire tout à coup, mais lui lever la tête cinq ou six fois, pendant le tems qu'il met à boire : si un Cheval avoit chaud, & qu'il fût fort en sueur, pourvû qu'il ne soit pas hors d'haleine, & qu'il ait encore beaucoup de chemin à faire avant que d'arriver au lieu destiné pour débrider ; par exemple, une lieue ou deux, assurément il s'en portera mieux de boire, que de ne point boire : il est vrai que si le Cheval a chaud, & qu'on le fasse boire, au sortir de l'eau il faut un peu doubler le pas, ou prendre le petit trot quelque tems pour échauffer l'eau qu'il vient de prendre.

Il faut laisset boire ainsi le Cheval le long de la journée, parce qu'étant arrivé, s'il a chaud, il faut être long-tems avant de le pouvoir faire boire, sans un danger évident de sa vie ; même l'ayant débridé ; la soif l'empêche long-tems de manger, de sorte qu'une heure ou deux s'écoulent, qui est le tems qu'il faut employer pour la dînée, de repartir en cet état ; sans que le Cheval ait mangé ni bû, il ne seroit guéres en état de travailler : Et le bon sens conclura pour moi que le plus assuré est avant d'arriver au logis, qu'il ait bû en chemin, comme j'ai dit.

Dans les pays étrangers où je ne sçai si l'air, l'eau ou le climat sont differens, j'ai vû pratiquer le contraire : car en Hollande les Chartiers qui menent les gens d'un lieu à l'autre dans leurs chariots, attelés de bons Chevaux, portent un seau, & les font boire par tout où ils rencontrent de l'eau, qu'ils ayent chaud ou froid, cela leur est égal, , & même d'abord qu'ils sont arrivés, quoique leurs Chevaux soient tous en écume de sueur, & même hors d'haleine, ils les font boire avant de les mettre à l'écurie : je crois qu'en France tous nos Chevaux en mourroient.

On est obligé de faire boire les Chevaux de carosse avant que de partir, car dans le chemin, difficilement peuvent-ils boire étant attelés : on les fait boire souvent avant quatre heures du matin, ils n'en valent pas mieux, & on ne peut pas mieux faire : si en commençant un voyage, c'est-à-dire, les premieres journées, on donne peu d'avoine à un Cheval, on s'en trouvera très-bien, quatre ou cinq petits picotins suffisent : car si on en donne trop, on les dégoutera d'abord ; quand ils sont une fois en haleine, ils en peuvent man-

ger jusqu'à huit picotins sans se faire dommage, au contraire ils n'en valent que mieux.

Que si vous voyez que votre Cheval à la premiere & seconde journée, tâtonne son avoine & ne la mange que grain à grain, il la lui faut ôter absolument pour ce repas, lui donner du son mouillé, ou quatre ou cinq livres de pain bis, cuit de long-tems, si vous en avez, & si le Cheval en veut manger, à l'autre repas vous lui donnerez de l'avoine.

On peut aux Chevaux qui perdent l'apetit, & se dégoûtent d'avoine, leur donner une once de thériaque délayée dans du vin ou de l'orvietan en même quantité; que si votre Cheval est ardent & que vous le jugiez fort échauffé, donnez-lui une prise (qui est deux onces) de poudre imperiale dans une pinte de vin (la poudre imperiale est le foye d'antimoine) vous le tiendrez bridé une heure ensuite: en le débridant il aura recouvré l'apetit.

Un des plus sensibles déplaisirs qu'un Cavalier puisse avoir en campagne, est de voir son Cheval à l'écurie sans manger, & qu'il ne veut ni foin, ni avoine ni son, & sans avoir d'autre maladie que le dégoût, il demeure la tête basse sans vouloir manger: j'ai cherché toutes les voyes de leur pouvoir donner de l'apetit, j'ai trouvé des pilules que j'ai nommées gourmandes décrites à la premiere Partie, lesquelles sont portatives, on en met une à un Cheval attaché à son mords avec un linge, on le tient bridé deux heures, en le débridant assurément il mange, on en peut attacher à sa bride une le matin avant partir, en arrivant à la dînée comme il l'aura rongée tout le long du chemin, assurément il aura bon appetit: on peut les réiterer plusieurs fois, elles ne peuvent que bien faire aux Chevaux.

Il est bon de cheminer fort doucement un quart ou demie-heure, avant que d'arriver à l'Hôtellerie, afin que le Cheval ne soit point échauffé, ni hors d'haleine quand on le mettra à l'écurie; pendant ce tems que vous allez fort doucement il reprendra haleine, comme si on le promenoit exprès, & par ce moyen après votre arrivée, le Cheval ne battant point du flanc vous le pourrez débrider, s'il n'a pas chaud.

Que si vous êtes en compagnie de gens qui ne soient pas d'humeur à avoir cette patience, & qui ayent plus de soin d'arriver promptement pour boire, que de rafraîchir leurs Chevaux, par cette promenade, comme il arrive ordinairement, ou si d'ailleurs vous êtes pressé d'arriver pour d'autres raisons, il faut lorsque vous serez arrivé, faire promener votre Cheval en main au petit pas, pour

lui laiſſer reprendre haleine, & paſſer doucement ſa chaleur ; s'il fait bien froid, il faut le promener bien cou ert à l'abri du vent ; & ſi vous n'avez aucun endroit pour le promener à l'abri, il faut le mettre dans l'écurie, car le froid violent le perdroit s'il a chaud, & le mouvement qu'il fait dans la promenade, quoiqu'on lui eût mis une couverture, ne ſeroit pas ſuffiſant pour l'empêcher de ſe morfondre, & devenir forbu ; c'eſt pourquoi il faut le mettre à l'écurie, & le bien eſſuyer avec de la paille, ou avec un couteau de chaleur ſi vous en avez un.

La raiſon pourquoi il ne faut pas mettre ſi-tôt à l'écurie les Chevaux qui ont eu grand chaud, & qui ſont hors d'haleine, eſt que les humeurs venant à ſe refroidir tout à coup, & ſe congeler par le repos qui ſuccede au mouvement violent, tombent ſur les jambes ou ſur quelque partie, & rendent le Cheval forbu, lui cauſent les avives, ou un ſi grand dégoût qu'il en vaut moins très-long-tems, ce qui n'arrive pas quand par une promenade en main au petit pas, on lui donne le tems de ſe refroidir peu à peu, & d'appaiſer le battement de flanc que la chaleur & la fatigue lui auroient cauſé, ou au pis aller qu'on l'eſſuye bien, & qu'on le frotte exactement par tout le corps.

Il y a des Chevaux de caroſſe fort gras ou gros d'haleine, même des ſouffleurs qui dans les grandes chaleurs de l'Eſté, ont le flanc ſi ému & ſi agité qu'on croiroit qu'il vont crever, quand ils arrivent à l'écurie, quoiqu'on les ait menés doucement ; mais comme ils ſont fort gras, ou qu'ils craignent la chaleur, ils ſe mettent ſi fort hors d'haleine, qu'ils ſont ſouvent une heure avec ce battement de flanc avant que d'avoir repris haleine : il ne faut pas s'en étonner, les promener au petit pas une demie-heure, puis les débrider, leur donner du ſon mouillé & bonne litiere, d'abord qu'ils auront piſſé, ils ſeront beaucoup ſoulagés, & ſeront prêts a travailler comme les autres ; ce mal vient aux uns de foibleſſe pour ne pouvoir réſiſter au Cheval qui tire à côté d'eux ; ou preſque toujours de trop d'ardeur donnant dans le trait, ou bien de craindre trop la chaleur, ce qui ſe voit ſouvent à certains Chevaux gras, épais, peſans, ou gouſſauts, chargés de cuiſine, leſquels ſont bons dans la Ville, mais ils ne ſont pas aſſez legers pour la campagne.

Quand vous arrivez à l'Hôtellerie, ſi votre Cheval n'a guéres chaud, & que vous ſoyez ſeulemenr allé à ſon train ordinaire, il faut l'attacher au ratelier ſans le débrider qu'il n'ait repris haleine, & ne ſoit ſec en partie, à moins que le Cheval ne ſoit accoutumé à toujours ſuer, en attendant vous le deſſanglerez, lui ôte-

CHAP. XXIX.

rez la croupiere, & lâcherez le poitrail, & mettrez de la paille ſous les panneaux entre le Cheval & la ſelle, pour le rafraîchir & le ſoulager.

Faites-lui bonne litiere de paille fraîche pour l'obliger à uriner, la plûpart des bons Chevaux urinent en arrivant à l'écurie lorſqu'ils trouvent de la litiere : je donnerai un avis en paſſant qui ſemblera un peu extraordinaire, quoique bon. Le long de la journée il faut laiſſer uriner un Cheval toutes les fois qu'il témoigne en avoir envie, il faut même l'y convier ; tout au contraire des Jumens, leſquelles il faut empêcher de piſſer pendant la journée, car en piſſant elles diminuent de vigueur & de force : ceux qui ont des Jumens, peuvent en faire l'épreuve, ils en reconnoîtront la vérité, qu'il faut laiſſer piſſer les Chevaux en chemin, & en empêcher les Jumens, elles ne s'en trouveront pas mal & rendront un meilleur ſervice à leur Maitre ; je n'allegue pas cette experience ſans connoiſſence de cauſe.

Otez le vieil foin du ratelier, nettoyez bien la créche devant lui de toutes ordures, terre ou fiente de poules, prenant garde ſi la mangeoire eſt percée, ce qui eſt preſque dans toutes les Hôtelleries, afin que l'avoine qui y paſſe, ſoit la nourriture de leur volaille, que ſi la créche eſt trop ſale on la fera laver avec de l'eau chaude.

Une autre méthode pour les Chevaux qui ſont pleins de feu & d'ardeur & qui valent la peine d'être ſoignés, eſt qu'arrivant au logis lorſqu'on a couru, ou que le Cheval a grand chaud, il faut d'abord en arrivant le deſſeller & lui abattre l'eau par tout le corps avec un morceau de faux, qu'on appelle un couteau de chaleur ; enſuite lui bien eſſuyer la tête avec une épouſſette, & ſuivre par tout le corps avec de la paille fraîche, lui mettre une couverture ou caparaſſon, & remettre la ſelle par deſſus, puis le promener environ une demie-heure au petit pas avant que de le mettre à l'écurie. Cette méthode eſt bonne pour ceux qui menent avec eux des Palfreniers qui doivent entendre à abattre l'eau & à ſécher un Cheval ; car pour les valets d'Hôtelleries ils ſont aſſez habiles à demander & ne ſçavent faire autre choſe ; on ſe pourra ſervir de l'autre maniere. Si on avoit une couple de pilules puantes, on les fera avaler au Cheval, ou bien une chopine d'eau-de-vie, s'il a beaucoup couru, & qu'on craigne qu'il ne devienne malade, cela arrêteroit & couperoit tout accident & autres ſuites fâcheuſes. J'en dirai un mot ci-après.

Si un quart ou demi-quart-d'heure avant d'arriver à l'Hôtellerie, on rencontre de l'eau où il y ait un beau gué, il eſt bon de faire paſ-

ser & repasser deux ou trois fois le Cheval dedans sans lui mouiller le ventre, ni le laisser boire; lorsque j'ai dit mouiller le ventre, c'est-à-dire, qu'il ne faut pas faire entrer le Cheval si avant dans l'eau que le ventre soit dedans : car d'empêcher que les jambes ne fassent rejaillir de l'eau contre le ventre & le mouillent cela ne se peut, & même n'est pas de conséquence : outre que l'eau leur nettoye les jambes de la boue, étant froide, leur resserre les humeurs, & empêche que ce qui est émeu par le travail de toute la journée, ne tombe sur les jambes comme étant la parie la plus basse du corps, & la plus capable de la recevoir, ce qui les fait devenir roides, causant des obstructions dans les nerfs, & enfin les ruine.

CHAP. XXIX.

Comment il faut traiter les Chevaux à la dînée ou à la couchée faisant voyage.

CHAP. XXX.

SI c'est en Esté que les eaux soient chaudes, en arrivant à l'Hôtellerie, le Cheval n'ayant pas chaud, il est bon de le gayer sans le laisser boire ni mouiller le ventre, & même il est bon à certains Chevaux qui ont les jambes déja un peu travaillées ou charnues & susceptibles d'humeurs, lorsqu'on n'a point de guay pour leur mouiller les jambes, avant que d'arriver au logis ou à l'Hôtellerie, de les mener un petit quart-d'heure en main pour abattre la chaleur, puis arrivant, leur laver ou bassiner les jambes avec de l'eau de puits, comme elle vient d'être tirée, elle empêche la chûte des humeurs sur les jambes : cette méthode est bonne particulierement aux Chevaux qui ont eu quelque coup aux jambes, aux jarrets, qui ne manquent jamais de s'enfler par le repos qu'ils ont à la dînée ou au soir.

Il y avoit un Écuyer Italien qui après son manége, que les Chevaux eussent chaud, ou non, les faisoit d'abord passer & repasser à la nage une riviere grande comme est la Seine devant le Louvre à Paris, & ensuite leur faisoit bien abattre l'eau par le corps, & les bien couvrir dans son écurie, ne les laissant manger d'une heure. Il l'a fait toute sa vie, & jamais Cheval ne lui est mort de tranchées, ni d'avives, & toujours ils avoient les plus belles jambes du monde. Je crois que cet exemple, quoique très-véritable, ne persuadera personne d'en user de la sorte.

Votre Cheval étant attaché au ratelier, & en partie séché de la sueur ou moiteur qu'il avoit en arrivant au logis; quoique bridé, s'il commence à tirer le foin, & qu'il ne batte plus du flanc, il le faut débrider, & laver son mords dans un seau pour le pendre

l'ayant essuyé & nettoyé, & ensuite vous lui laisserez manger du foin à son aise.

Ceux qui d'abord qu'ils sont arrivés à l'Hôtellerie laissent débrider leurs Chevaux par des valets d'étable comme c'est l'ordinaire, se trompent en ce qu'ils mangent un demi quart-d'heure, puis ne mangent plus du tout, au lieu que s'ils ont demeuré quelque tems bridés, quand il ne leur arriveroit autre incommidité que celle-ci, ils mangeroient mieux après.

On dira qu'ils ont été assez long-tems bridés au long de la journée sans les laisser encore à l'écurie inutilement sans manger, à quoi je réponds outre ce que je viens de dire, qu'il y a beaucoup de Chevaux ausquels il est nécessaire de laisser venir l'écume à la bouche par le moyen de la bride, qui les oblige de mouvoir la langue, & par ce moyen ils s'humectent la bouche pour avoir plus de goût à ce qu'ils mangent, & s'ils n'avoient la bouche fraîche de la sorte, ils ne mangeroient guéres long-tems ; ainsi on gagne du tems au lieu de le perdre, contre la maxime des valets d'Hôtellerie. Notez que si le Cheval a eu grand chaud & que vous ne l'ayez pû faire boire au long de la journée, étant débridé il ne voudra guéres manger, quoique vous y ayez apporté les précautions que nous avons dit, parce qu'il sera pressé de la soif; lors on peut lui donner d'avoine la quantité que vous jugerez, pourtant moindre que s'il n'en mangeoit pas après avoir bû.

Quelques personnes croyent que l'on gâte les Chevaux de leur donner l'avoine avant que de boire, & que l'eau fait couler l'avoine hors de l'estomac sans digerer ; je crois que l'avoine est bonne avant, & meilleure qu'après le boire, quoique la coutume la plus ordinaire soit de ne la donner qu'après. Les Messagers & Cochers sur les grandes routes la donnent toujours avant & après boire. Ce n'est pas toutefois sans apparence de raison qu'on donne l'avoine après boire, parce que l'eau ne séjourne pas si long-tems dans l'estomac, se distribue plutôt, ainsi il n'en est aucunement affoibli : & l'avoine qui est spongieuse retient plus long-tems l'humidité de l'eau. Voilà la seule raison qui fait donner l'avoine aux Chevaux après avoir bû, laquelle n'est pas assez forte pour empêcher de faire manger de l'avoine aux Chevaux qui ont fort sué avant de les faire boire, & ils s'en trouveront beaucoup mieux & sans danger d'en être malades.

Lorsqu'on voyage en carosse avec des relais, & qu'on court & fait diligence, les Chevaux étant arrivés tout en sueur & hors d'haleine, il faut leur abattre l'eau ou la sueur, comme nous avons dit, & les bien sécher, les couvrir, puis promener une demie-heure pour leur

leur laisser reprendre haleine : pendant ce tems on leur doit préparer à chacun un demi-boisseau de son de froment, plus ou moins, qu'on mouille très-bien : on le met devant eux dans la créche, on les débride ensuite, on les laisse barbotter à leur aise dans la créche ou mangeoire, pour leur rafraîchir la bouche, qui est desséchée par la poudre & le sable, qui souvent penetrent jusqu'au gosier, ce son détache cette poudre, qui est sur la langue & dans la bouche ; & quoique les Chevaux ayent chaud, il leur arrive rarement du mal par cette méthode.

Cette poussiere & ce sable desséchent si fort la langue, le palais & le gosier des Chevaux, qu'ils en perdent souvent le goût, parce que la langue devient aride & séche, pârticulierement aux Chevaux qui laissent pendre la langue hors de la bouche en cheminant dans les grandes chaleurs ; à ceux-là il faut donner du son en arrivant, ou avec une éponge leur laver bien la langue & la bouche pour les obliger à manger.

On se sert de la même méthode pour les coureurs de chasse, & pour tous les Chevaux qui ayant couru sont hors d'haleine, & particulierement s'ils sont fort gras ; le son mouillé leur fait très-bien, il fait gagner tems, puis on débride plutôt, & les Chevaux sont bien-tôt en état de manger : dans les lieux où l'on trouve du son, la méthode est bonne ; hors de France on n'en trouve guéres, & en Hollande d'abord que les Chevaux arrivent, quoiqu'ils ayent chaud, ils les font boire sans craindre qu'ils prennent du mal, comme j'ai remarqué ci-devant que c'étoit l'usage des Fourmans, c'est-à-dire, de ceux qui conduisent des chariots ; mais leurs eaux ne sont pas vives étant toutes reposées & chaudes, ainsi elles ne peuvent pas facilement nuire ; mais pour en France les Chevaux qui n'auroient pas pris l'habitude de cette maniere de vie si dangereuse, en mourroient, & je n'adopterai jamais assurément une semblable pratique.

On doit bien prendre garde aux eaux que les Chevaux boivent, & particulierement en voyage, car de-là dépend la conservation de leur vie, ou leur destruction. L'eau la moins vive est la meilleure, s'il y a une riviere elle est préferable aux fontaines, & les fontaines aux puits : quand on est contraint de faire boire de ces eaux vives, il faut la tirer long-tems auparavant, la mettre au Soleil, ou en faire chauffer pour mêler parmi, c'est plutôt fait d'y mettre du son, ou du pain rompu & émié, à faute de quoi on corrige un peu la crudité de l'eau en y trempant la main, ou en y mettant une poignée de foin. Si l'eau est extrêmement vive, ni la main ni le foin n'empêcheront pas un Cheval de prendre les avi-

ves, il faut de l'eau chaude ou du ſon mêlé parmi.

CHAP. XXX.

Il arrive ſouvent qu'on pouſſe ſi fort les Chevaux & plus qu'il ne faut, qu'on les creve, & qu'on les fait mourir ou devenir forbus, ſi on n'y apporte les remedes convenables : par exemple, on ſera à la chaſſe du cerf, on manque les relais parce que le cerf ſe forlonge, on eſt échauffé dans l'ardeur de la chaſſe, on ne ſonge point à ſon Cheval, & on le pouſſe juſqu'au bout : s'il n'eſt pas en haleine & n'a pas accoutume de faire ces grandes courſes, on le creve très-bien ; mais tous les bons chaſſeurs aimeront mieux tuer leurs Chevaux à force de courre que de manquer d'être à la queue des chiens. Si à la chaſſe ou autrement, vous avez été obligé de faire une grande diligence avec péril de crever un Cheval, quand il ſera arrivé, faites-le accommoder comme j'ai dit, lui abbattant l'eau & l'eſſuyant, puis le promenant au petit pas, & demie-heure après ſon arrivée, donnez-lui deux pilules puantes que nous avons décrites au Chapitre CLIII. premiere Partie, avec une pinte de vin rouge, ou bien ſans lui donner des pilules, une chopine d'eau-de-vie, ou une pinte de bon vin avec une couple de muſcades rapées, puis le mettez à l'écurie bien couvert & bonne litiere, & une heure après un lavement, demie-heure après le lavement le débridez, & lui donnez du ſon mouillé, aſſurément ſi le Cheval n'eſt outré vous empêcherez tous les accidens de forbure, qui lui arriveroient autrement.

La même choſe ſe peut obſerver aux Chevaux de caroſſe, quand ils ont fait des courſes au-delà de leur haleine & de leur force : mais il faut prendre garde de ne pas donner les pilules, ni le vin & les muſcades au défaut, que les Chevaux n'ayent repris leur haleine, c'eſt-à-dire, demie-heure ou trois quarts-d'heure au plus après leur arrivée, plus ou moins aux uns qu'aux autres.

Il ne faut point frotter les jambes des Chevaux qui arrivent, quoique ce ſoit l'uſage ordinaire.

CHAP. XXXI.

LA plûpart de ceux qui font voyage, obſervent la méthode de faire frotter les jambes de leurs Chevaux avec de la paille, d'abord qu'ils ſon arrivés à l'écurie, & prétendent par ce frottement de les délaſſer, de leur déroidir les jambes, & ainſi de les ſoulager beaucoup : mais c'eſt un des plus grands abus qui ſe puiſſent pratiquer, puiſque cette action ne peut produire autre effet, que d'attirer ſur les jambes les humeurs qui ſont émues par le travail de la journée : car en frottant les nerfs, on les échauffe, & par conſéquent on les débouche, ce qui fait exhaler les eſprits, & donner lieu aux

humeurs émues le long de la journée, de ſe décharger deſſus par leur pente naturelle, occuper les conduits inſenſibles qu'occupoient les eſprits, & à y faire des obſtructions, & ainſi les priver du mouvement, ce qui s'appelle rendre les jambes d'un Cheval abſolument roides & inutiles; car les jambes étant l'endroit le plus bas de tout le corps, elles en ſont comme l'égoût, particulierement ſi on y attire les humeurs par la friction qui ſe fait avec de la paille; outre que cette partie déja fatiguée eſt plus capable de les recevoir. L'humeur étant tombée ne remonte plus; de la réſoudre il eſt difficile, car l'endroit n'a pas aſſez de chaleur, l'humeur s'épaiſſit, & on gâte le Cheval; & je m'étonne qu'on n'ait point fait de réflexion là-deſſus avant que j'en euſſe parlé. On pourra dire contre, que l'humeur qui tombe eſt diſſipée par inſenſible tranſpiration, & par les pores qui ſont ouverts dans les frottemens des jambes: je réponds que l'humeur véritablement ſe rarefie en quelque maniere, mais elle ne ſe peut diſſiper ayant trop de corps pour cela, l'humeur s'inſinue dans les nerfs comme une vapeur, qui eſt enſuite réduite en eau par le froid: cette eau devient en bouillie & glaires, leſquelles ne peuvent être diſſipées par aucun frottement, car ce frottement dans le tems que toutes les humeurs ſont émues les appelle, & au lieu de ſoulager, nuit extrémement.

Ce frottement de jambes qu'on fait en arrivant, eſt cauſe que le lendemain on leur trouve les jambes roides, & quand on ne s'en appercevroit pas ſi-tôt, on s'en appercevra dans peu, parce qu'il ſe formera des obſtructions dans les nerfs, qui empêcheront le paſſage des eſprits, qui ſont la cauſe du mouvement, qui par le tems rendront le mouvement de la jambe ſi difficile & ſi penible au Cheval, que toute ſa force ne ſuffira pas pour s'en bien aider; ainſi les Chevaux chopent, bronchent & ſouvent tombent, & par cette méthode on prend bien de la peine pour ruiner ſon Cheval, & lui détruire les jambes. Ceux qui ne voudront pas ſe rendre à des raiſons ſi palpables, qu'ils en faſſent l'experience, & aſſurément ils ſeront convaincus, comme quantité l'ont déja été, qui ne font plus frotter leurs Chevaux en arrivant, mais ſeulement quand ils ſont abſolument refroidis & repoſés.

Vous éviterez tous ces inconveniens pratiquant ce que je conſeille, à ſçavoir de mener un Cheval à l'eau au lieu de le frotter en arrivant; ou de lui bien laver les jambes avec de l'eau froide; pour empêcher la chûte des humeurs, qui eſt le contraire de ce que pratiquent tous les jours la plûpart des gens, leſquels n'ont jamais fait réflexion ſur ce que je viens de dire.

CHAP. XXXI.

Ce n'eſt pas que je déſaprouve qu'on frotte les jambes des Chevaux, au contraire je l'approuve, le conſeille & m'en ſers : mais c'eſt ſeulement lorſque les Chevaux ſont refroidis, & que les humeurs que le travail de la journée a émues, ſont raſſiſes ; par exemple, ſi le ſoir avant que de vous coucher vous faites frotter une heure entiere les jambes à votre Cheval, il en ſera ſoulagé;oubien ſi le matin l'aïant fait panſer vous faites divertir votre Palfrenier avec un bon bouchon, autant de tems qu'il vous plaira, il ouvrira les pores de la jambe, donnera lieu aux humeurs encore ſubtiles qui ſont tombées depuis peu ſur le nerf, de s'évaporer, & étant rerarifiée par la friction, de ſe réſoudre, ainſi la jambe ſe rendra plus ſouple, & vous ferez un effet contraire à celui qu'il feroit ſi vous le faiſiez frottet à votre arrivée.

Vous pourrez encore dire que tout le monde le fait, & que les plus entendus en Chevaux le pratiquent ; il eſt vrai que beaucoup de gens le font, mais les entendus ne le pratiquent pas : Si ces raiſons ne peuvent vous ſatisfaire, je m'en rapporte à l'experience, qui eſt la maîtreſſe des Arts : & finalement comme je ne ſuis pas ſi amoureux de ma penſée, que je veuille obliger tout le monde de s'y rendre, je conſens qu'on ne me croye pas, & qu'on ruine par plaiſir ſon Cheval plutôt que de ſe rendre à la raiſon.

Charge pour conſerver les jambes des Chevaux, & empêcher qu'elles ne s'uſent en voyage ni à la chaſſe.

CHAP. XXXII.

SI vous avez un Cheval qui en vaille le ſoin & la peine, pour lui conſerver les jambes après le travail, du moment qu'on le mettra à l'écurie, il faut démêler de la fiente de vache ou de bœuf avec du vinaigre, enſorte qu'elle ſoit comme une bouillie aſſez claire, y ajouter une poignée de ſel bien menu, & lui en faire charger les jambes de devant, & les jarrets & celles de derriere, en le frotant à poil & à contre-poil, pour faire entrer le remede & s'attacher, enſorte que toutes les parties en ſoient bien couvertes, & le laiſſer ainſi ſans lui mouiller les jambes, ni le ſortir hors de la place juſqu'au lendemain, le faiſant boire au ſeau.

Le jour ſuivant on le mene à la riviere, s'il y en a une, pour lui laver les jambes, ou bien on les lui décrotera avec un bouchon, ou on les lave au puits, ce qui eſt encore très-bon. Ce remede eſt à peu de frais, & eſt très-bon, il eſt aſtringeant, & fortifie la partie : étant continué il conſervera les jambes ſi belles & entieres, qu'à la fin d'un long voyage il ſemblera que le Cheval ne ſoit pas ſorti de

l'écurie. Il ſera mal-aiſé de faire croire à certaines gens que ſi peu de choſe puiſſe produire un pareil effet, car ce remede eſt facile : tous ceux à qui je l'ai conſeillé, s'en ſont très-bien trouvés : non-ſeulement cette charge délaſſe le Cheval, mais elle reſſerre les enflures : elle vaut mieux que beaucoup de charges que les Maréchaux vendent bien cherement ; lorſqu'on n'y met point de ſel elle n'eſt pas ſi bonne, mais elle ne laiſſe pas de faire un bon effet, ſouvent même que je n'ai point eu de vinaigre, je me ſuis ſervi d'eau à la place, & la charge a aſſez bien operé.

La méthode de charger les jambes de cette maniere a été trouvée par un pur raiſonnement, & les premieres fois que je m'en ſuis ſervis, elle réuſſit encore mieux que je n'avois cru.

Si vous avez de grands Chevaux à conduire pendant un long voyage, ſoit en main ou autrement, il faut ſe ſervir de ce remede, qui eſt aiſé & à peu de frais, il n'y faut qu'un peu de ſoin, & vous connoîtrez à la fin de votre voyage combien il eſt utile.

Il faut graiſſer les pieds de devant aux Chevaux qui les auront caſſans & la corne ſéche & éclatante, & cela en arrivant, quand ce ne ſeroit qu'avec du beurre ſans ſel, de l'huile, de la graiſſe douce, de l'onguent roſat encore mieux, afin que la fiente de vache leur tombant ſur les pieds ne les deſſéche pas : car aſſurément contre l'opinion de bien des gens, la fiente de vache gâte le pied d'un Cheval, elle humecte la ſolle, mais elle deſſéche la corne, qui eſt de differente nature que la ſolle ; ſi vous l'obſervez vous vous en trouverez très-bien. Ceux qui pour rétablir les pieds de leurs Chevaux font un trou qu'ils rempliſſent de fiente de vache mouillée, & les tiennent un mois plus ou moins le pied dans le trou, font très-mal, car quoique l'humidité continuelle qui eſt parmi la fiente faſſe croître la corne, elle ſe deſſéche ſi fort étant hors delà qu'elle éclatte & caſſe comme du verre, & enſuite le pied ſe reſſerre ; enfin la fiente de vache eſt bonne pour la ſolle, mais elle altere, brûle & gâte la corne en la deſſéchant trop. Pour rétablir les pieds d'un Cheval, il faut au lieu de fiente de vache emplir un trou de terre glaiſe mouillée, & obliger le Cheval d'y tenir les pieds de devant pendant environ un mois.

Je ne veux pas obmettre un autre remede, qui délaſſe & déſenfle la jambe, qui la déroidit & la rend belle : Il ſuffit de le pratiquer de fois à autre, c'eſt-à-dire, de trois ou quatre jours l'un : mais pour la charge, quand on la pratiqueroit tous les jours en voyage, on ne perdroit pas ſon tems aſſurément.

Les bains dont nous avons parlé à la premiere Partie, avec de la

CHAP. XXXII. lie de vin, & de bonnes herbes & du miel, délassent & déroidissent beaucoup les jambes des Chevaux.

Comme aussi les frotter en arrivant avec du vinaigre & du sel, ou de l'eau-de-vie; ou même du vin chaud où l'on aura mis un peu de vieux oint, tout cela délasse & déroidit le jambes des Chevaux: si elles sont enflées & gorgées, comme il arrive aux jambes de derriere des Chevaux fatigués, qui ont les jambes gorgées en arrivant, il faut les laver d'eau froide, & une heure après les frotter avec du miel, & dans le moment que le miel y est, les frotter avec de l'eau-de-vie très-bien sans ôter le miel, & continuer tous les jours de la sorte, on désenflera & fortifiera les jambes en travaillant.

Vous délasserez fort votre Cheval si vous lui chargez les jambes avec de la lie de vin toute froide; le remede est bon & à peu de frais.

Pour désenfler les jambes d'un Cheval & le delasser avec la cendrée.

CHAP. XXXIII. IL faut faire bouillir de l'eau dans un chaudron, & prendre des cendres du feu toutes rouges, faites du meilleur bois que vous pourrez avoir; comme du sarment, du noyer, du chesne, du hestre; les cendres de bois blanc ne sont point bonnes pour ceci, non plus que celles de bois flotté, si néanmoins vous n'en avez pas d'autres, il faut y mêler une demie-livre de cendres gravelées ou soude (on la trouve chez les Epiciers ou chez les Blanchisseurs) jettez ces cendres toutes rouges dans de l'eau bouillante, plus vous en jetterez, tant mieux, & les laisserez bouillir jusqu'à ce qu'il ne reste que le tiers de l'eau, ôtez de dessus le feu ayant écumé les charbons.

On ne met la cendre gravelée ou soude, que lorsqu'on ne trouve que des cendres de bois blanc, ou de bois flotté, & non autrement, au contraire elle porteroit préjudice.

De cette eau plus que tiede, frottez bien fort avec la main les jambes de devant & de derriere & les jarrets, puis chargez-lui le tout avec les cendres, & les y laissez jusqu'au lendemain sans le mener à l'eau, ni le sortir de sa place; dès la premiere fois que vous ferez ce remede, assurément vous vous appercevrez de l'effet, & votre Cheval le lendemain aura les jambes plus souples, & plus belles que vous ne les avez vûes de long-tems, il sera plus gai qu'il n'étoit le jour précédent; il faut continuer à en user de tems en tems pour en avoir l'entier contentement.

Voici encore une méthode très-bonne: prenez deux pintes de vi-

naigre, mettez-les dans un poëlon ou pot sur le feu : d'abord qu'il commence à fumer, jettez parmi quatre pleines pellées de cendres toutes rouges qui soient de bois neuf, faites-les bouillir un demi-quart d'heure, puis ôtez du feu & laissez refroidir ; la matiere étant tiede, lavez-en les jambes de vos Chevaux devant & derriere ; si vous le faites de quatre jours l'un, assurément vous conserverez vos Chevaux sains & entiers dans les grandes fatigues des voyages.

Si vous n'avez qu'un Cheval, une pinte de vinaigre suffit ; ce remede dissipe les humeurs par résolution, il empêche leur chute, il maintient les jambes belles & nettes, sans grosseur ni enflure.

Au retour d'un voyage, ce remede peut être pratiqué avec succès, s'en servant de quatre jours en quatre jours, ce bain délassera le Cheval, & lui rétablira les jambes.

Quand on a extrêmement couru un Cheval, & qu'on craint qu'il ne devienne forbu, le meilleur est en le mettant à l'écurie, l'ayant promené, & traité interieurement ainsi que nous avons dit, de prendre deux pintes de vinaigre, & deux livres de sel ; mêler le tout ensemble, & à froid en frotter toute la jambe du Cheval devant & derriere environ une demie-heure, lui fondre dans les pieds de devant l'huile de laurier toute bouillante, sur l'huile des cendres chaudes, & de la filasse avec des éclisses par dessus la cendre pour arrêter le tout & concentrer la chaleur : que si vous ne trouvez pas d'huile de laurier, prenez de l'huile de noix, l'huile de navette, ou de poisson, mais celle de laurier est la meilleure.

Cette même recepte est bonne au Cheval lassé, les précédentes sont meilleures, ces remedes sont pour les Chevaux de prix, comme sont les Barbes, Turcs, Chevaux d'Espagne, les Coureurs de conséquence, les Hacquenées & Chevaux Anglois : l'on auroit guéres d'affaire de prendre ce soin pour les mazettes, & toute la fiente des vaches de Flandre n'y suffiroit pas, encore moins les cendres, particulierement en Beausse. Les mazettes & les bidets sont cependant ceux qui font les fatigues & les voyages, témoins les Messageries & les Postes, on n'y prend pas tant de soin, & on n'y cherche pas ces précautions, & si on les cherchoit ils dureroient plus long-tems : mais les grands Chevaux sont bien-tôt usés si on n'en a du soin ; c'est pourquoi on dit communément que les grands Chevaux n'aiment pas le grand chemin, pour faire connoître que si on leur fait faire voyage, ils seront bien-tôt ruinés ; car en effet, ce n'est pas leur métier ; ce sont les Gentils-Hommes des Chevaux.

J'ai vû un Cheval de prix qui ayant été poussé extraordinairement de Paris à Fontainebleau, on eut en arrivant tous les soins possibles

CHAP. XXXIII.

de le promener, & de l'essuyer plus de deux heures entieres, mais on ne lui mit rien dans les pieds, & on ne lui donna aucunes pilules, eau-de-vie, vin, muscade, ni lavement, il ne s'en sentit pas pour le coup, même il fut monté au pas trois jours après seulement une lieue, au bout de huit jours il fit deux petites journées au pas & se portoit très-bien en arrivant, le troisiéme jour après l'arrivée, on le mena à la forge pour le ferrer, & on lui trouva les pieds de devant en quelque maniere combles, depuis le bout de la fourchette, & la solle si haute à l'endroit que j'ai dit jusqu'à la pince, qu'on ne lui put ajuster que des fers voutés, quoiqu'il eût assez bon pied auparavant; il ne se pouvoit presque soutenir, comme un Cheval auquel la fourbure étoit tombée sur les pieds & qui avoit des croissans. On lui fit barrer les veines dans les pâturons, comme j'enseignerai parlant de la ferrure, & on le ferra à pantouffle, qui est la méthode des fers que j'enseignerai; le Cheval dans six mois fut remis en état de servir, il n'eut jamais le pied aussi bon qu'auparavant, mais on s'en servoit: si on avoit apporté les précautions que j'ai dit, de lui fondre de l'huile de laurier toute chaude dans les pieds, & de lui donner interieurement quelque chose, on en auroit été quitte à meilleur compte, & cette humeur qui lui tomba dans le pied, se seroit dissipée ailleurs.

Continuation des préceptes pour conserver les Chevaux en voyage.

CHAP. XXXIV.

AYANT mis votre Cheval dans l'écurie, & l'ayant débridé, nous continuerons à prescrire ce qu'il faut faire ensuite pour le traiter méthodiquement. Si vous voyagez en Esté il faut l'ayant débridé le desseller d'abord, & le frotter très-bien sous la selle avec du foin ou de la paille, il vaut mieux de desseller le Cheval, quoique ce ne soit qu'une dînée, & que peu de gens le pratiquent, pour n'avoir pas la peine de le resseller.

Si c'est en Hyver, il ne faut pas le desseller si-tôt, mais seulement lorsqu'il est sec, & quand il a bien mangé, & frotter de même sous la selle.

Quand vous avez ôté la selle de votre Cheval, il faut la mettre au Soleil, afin que les panneaux se séchent; puis les battre avec une gaule, pour empêcher qu'ils ne durcissent, & ne blessent le Cheval. Ceux qui se servent des couvertures en double, & qui les mettent sous la selle, ne courent pas ces risques, & la méthode en est très-bonne.

Si

Si c'eſt en hyver, qu'on n'a guéres ſouvent de Soleil propre, & que votre Cheval ait beaucoup ſué, ſa ſelle étant mouillée au-deſſous, il la faut ſécher au feu, plutôt que de la mettre le lendemain toute mouillée.

J'oubliois à dire que votre Cheval étant deſſellé, il le faut manier par tout ſous la ſelle, pour voir s'il n'eſt point foulé ou bleſſé; s'il l'eſt, il y faut donner remede, à la ſelle & au mal; à la ſelle, en ôtant de la bourre à l'endroit qu'elle le bleſſe ou foule, ou bien en la chambrant; il faut être mauvais Sellier pour ne le ſçavoir pas faire, & dans tous les Villages ils le ſçavent; & au mal, en le traitant comme il a été dit.

Quand le Cheval aura été une heure ou deux deſſellé, on connoîtra mieux les endroits où il aura été foulé; car étant refroidi, la partie foulée s'enflera, au lieu que dans le tems qu'on ôte la ſelle, la chaleur avoit empêché d'enfler.

Que ſi votre Cheval eſt enflé ſans être entamé, ſeulement pour avoir été foulé de la ſelle, il eſt bon d'y remedier le plutôt que vous pourrez; car pour négliger l'enflure il s'y forme une dureté qu'on appelle un cors, lequel tombe avec le tems, & il reſte une grande playe, ce qu'on peut éviter par le remede ſuivant; il me paroît inutile de renvoyer au traité des maladies pour ſi peu de choſe, vous ferez donc le reſtrainctif ſuivant.

Reſtrainctif pour reſſerrer une enflure.

Prenez trois, quatre, cinq ou ſix blancs d'œufs, ſelon la grandeur de l'enflure, mettez les blancs d'œufs dans un plat, & les battez avec un gros morceau d'alun, juſqu'à ce que le tout ſoit réduit en groſſe écume; ce qui ſe fera dans un demi-quart d'heure, en battant toujours; prenez cette groſſe écume qui eſt fort épaiſſe, & en frottez l'enflure bien fort, & en mettez deſſus le plus que vous pourrez, frottant & refrottant pour faire entrer l'écume, laiſſez-le de la ſorte juſqu'au lendemain, & infailliblement l'enflure ſera reſſerrée; j'ai éprouvé ce remede mille fois: il y a pluſieurs autres moyens, mais celui-ci eſt le plus prompt & le plus facile; ſi néanmoins vous en ſouhaitez d'autres, ayez recours au Chapitre des playes. Vous pouvez avoir continuellement un morceau d'alun avec vous, car il ſert toujours, le remede eſt facile & très-bon.

Autre pour le même.

Frottez fort l'endroit enflé avec de bonne eau-de-vie, encore

meilleur avec l'esprit de vin ; quand vous l'aurez bien frotté, mettez le feu avec un papier allumé à l'eau-de-vie qui est restée sur le poil, elle flambera aussi long-tems qu'il y aura une goutte d'eau-de-vie, & lorsque le feu disparoîtra, l'enflure disparoîtra aussi.

Ou bien ayant frotté extrêmement la grosseur avec de l'eau-de-vie, frottez d'abord l'endroit avec du savon noir, pour faire venir en écume, qu'il faut laisser sécher sur la partie enflée, ce qui dissipera assurément l'enflure, s'il n'y a point de matiere ; ce dernier remede est parfaitement bon pour les Chevaux de carosse que les harnois ont foulé : si on ne trouve point de savon noir, prenez du savon ordinaire.

La plupart des Chevaux voyageant deviennent maigres, particulierement les grands Chevaux qu'on conduit avec des équipages ; comme ils ne font qu'une traite, ils sont bridés si long-tems qu'ils amaigrissent, & la selle qui portoit fort également par tout quand on a commencé le voyage, se trouve trop large à cause de cette maigreur.

Et le Cheval peut amaigrir en sorte que la selle portera sur le garot ou sur le roignon, ce qui causeroit de fâcheux accidens. Il faut donc quand vous appercevrez que les pointes des arçons ne touchent point contre le corps du Cheval, & que la selle semble trop large, faire rembourrer les pointes, sur la longe, & aux mammelles avec de la bourre de cerf ou de crin, s'il est besoin ; quelquefois il est même fort nécessaire de faire feutrer les bouts des arçons au cas que la maigreur fût très-grande, & que le Cheval fût fort diminué de corps.

Lorsque vous avez donné l'avoine au Cheval, il est bon de le laisser seul, afin qu'il mange moins avidement & sans inquietude ; un Cheval vigoureux quand on est derriere lui pendant qu'il mange, ne manque pas de regarder l'Homme de tems à autre, & ainsi il perdra beaucoup de son avoine qui tombera à terre ; pour l'éviter, il faut le laisser seul, pourvû que vous soyez en un lieu où on ne derobe point son avoine, ce qui arrive souvent en certaines maisons, où quoique les Maîtres soient gens de bien, les valets se dérobent l'avoine les uns aux autres, & en font galanterie ensuite & s'en raillent.

On doit prendre garde avant que de se retirer, que le Cheval soit attaché en sorte qu'il se puisse coucher à son aise, & que sa longe ne soit attachée, ni trop longue, ni trop courte.

Si votre Cheval a beaucoup sué le long de la journée, & qu'il soit bien sec, après avoir mangé son avoine, il est très-à-propos de le

faire étriller un quart d'heure, afin de lui détacher le poil que la ſueur a collé l'un avec l'autre : ce qui lui rend le corps roide & l'empêche de bien repoſer, outre qu'il bouche & conſtipe les pores, & durant la nuit les vapeurs & fumées, qu'on appelle excrémens de la troiſiéme coction, qui devroient s'évaporer, ſont retenus dans ſon corps, au grand préjudice de ſa ſanté, car les Chevaux produiſent beaucoup de ces vapeurs qui doivent tranſpirer & s'évacuer inſenſiblement au travers des pores, ſur tout la nuit, ce qui eſt très-évident par la quantité de craſſe qui ſe trouve ſur le cuir du Cheval, & qu'on lui ôte tous les jours avec l'étrille ; que ſi vous empêchez cette tranſpiration qui ſe fait la nuit, vous lui nuiſez, ſur tout quand il a beaucoup travaillé & fatigué le long de la journée. Je conclurai donc que le Cheval qui a ſué & qui eſt ſec, vaudra beaucoup mieux d'être étrillé un quart-d'heure ou demi-heure le ſoir, ou s'il n'eſt pas ſec, lui bien frotter le corps avec la paille autant de tems.

Je mettrai ici une remarque pour les Curieux, & ceux qui veulent être inſtruits des moindres particularités de ce qui concerne les Chevaux, celle-ci leur ſervira quand ils ſont malades,ou qu'ils ſont maigres, & qu'on veut les rétablir ; elle peut auſſi beaucoup ſervir dans un long voyage, afin de couper chemin à toutes les incommodités qui pourroient empêcher votre Cheval d'achever gayement ſon voyage.

Il faut donc prendre garde à la fiente de votre Cheval, pour juger de ſon interieur, afin de prévenir les maux qui lui peuvent arriver ; s'il fiente trop clair, ce peut être une marque que l'eau qu'il a bue, eſt trop froide, ou qu'il l'a bue trop avidement :s'il y a parmi la fiente des grains d'avoine tout entiers, peut-être le Cheval ne la mâche pas, ou qu'il y a de la foibleſſe d'eſtomac ; ſi la fiente eſt noire, & ſéche ou fort menue, il eſt fort échauffé dans le corps. Selon ce que vous aurez jugé par ces remarques,vous employerez ce que vous croirez être néceſſaire, qui vous eſt enſeigné en beaucoup d'endroits de ce Livre : les Anciens en uſoient de la ſorte, car j'ai lû dans un fort vieux Auteur, *Galenus : Veneti & Praſini ſtudioſi ſpectatores equorum, ſtercora, quò intelligant quemadmodum alimenta concoxerint, odorantur, tanquam ex eo omnem eorum bonam habitudinem cognituri.* Par ce mot *odorantur*, il veut dire, comme je croi, qu'ils regardoient attentivement & ſoigneuſement, & non qu'ils ſentoient la fiente ; car s'ils la flairoient c'étoit de vilaines gens, quoique curieux.

Lorſque les Chevaux ſont attachés au ratelier, avant que de les débrider quand on eſt arrivé à l'Hôtellerie, il leur faut faire le-

CHAP. XXXIV.

ver les quatre pieds, & voir s'il ne manque rien aux fers, s'ils ne portent point ſur la ſolle, & ôter avec un couteau ou autre choſe, la terre & le gravier qui eſt dans le pied, entre le fer & la ſolle, y mettre de la fiente de vache, quand le Cheval en vaut la peine, comme j'ai dit ci-devant, ou que le Maître eſt aſſez ſoigneux pour cela.

Si vous les abreuvez dehors, au retour de la riviere, ſi on leur emplit le pied de fiente de vache, elle leur ôtera la douleur, & tout l'étonnement du pied que leur pourroit avoir cauſé le terrein trop dur, ou les pierres; ſi c'eſt au ſoir la fiente de vache ſéjournant toute la nuit dans le pied, elle le lui tiendra doux & bon, & en ôtera la chaleur.

Il y a beaucoup de Chevaux qui d'abord qu'ils ſont débridés ſe couchent au lieu de manger, à cauſe de la grande douleur qu'ils ſentent aux pieds, on croiroit qu'ils ſont malades, ou qu'ils ſont haraſſés; mais ſi on leur regarde l'œil, on verra qu'ils l'ont bon, & ſi vous leur préſentez à manger étant couchés, ils mangeront volontiers; ſi vous leur maniez les pieds, vous les trouverez extrêmement chauds, ce qui fera connoître qu'ils ſouffrent en cette partie; c'eſt pourquoi il faut voir ſi le fer porte ſur la ſolle, ce qui eſt aſſez difficile à connoître ſans le déferrer; que ſi vous les déferrez, regardez le dedans du fer, vous verrez que l'endroit où il porte ſur la ſolle, eſt plus poli & luiſant qu'il n'eſt aux autres endroits; il faut faire parer le pied en cet endroit, & ratacher le fer, lui graiſſer le pied avec de l'onguent roſat ou autre, & lui emplir le dedans du pied ou le creux avec de la poix noire fondue toute chaude, ou du tarc gaudron, ou brai qui eſt la même choſe, & laiſſer refroidir avant que de laiſſer aller le pied à terre, cette poix ou tarc nourrira la ſolle, ôtera la douleur, & affermira tout le pied. A Paris on trouve du tarc qui n'eſt que du gaudron de quoi on poiſſe les batteaux. Il raffermit plutôt un pied qu'autre choſe appliqué chaudement; on le fait avec de la vieille huile, de la vieille graiſſe, & de la poix, on fait fondre le tout enſemble & on le garde pour s'en ſervir.

Les Chevaux qui ont le pied foible, ſont ordinairement ceux qui ſe couchent bien-tôt après qu'ils ſont arrivés à l'écurie, à cauſe de la douleur du pied; j'entends ceux qui ont le talon bas, ou qui ont peu de fond de pied, c'eſt-à-dire, peu d'épaiſſeur depuis la ſolle juſqu'au haut de la corne environ deux doigts au moins au-deſſus de la pince ou extrêmité du pied; ceux auſſi qui ont le pied trop petit, ou ceux qui ont des ſeymes, ou les encaſtelés, les pieds cerclés, ou finalement les pieds plats.

Lorſqu'on voyage dans un tems chaud & ſec, les pieds s'alterent ſouvent, & ſe deſſéchent, & faute d'humeur, la corne s'éclatte & ſe rompt, ainſi on eſt ſouvent en danger de perdre les fers des Chevaux: il faut à ceux-là, avant que d'aller à l'eau, leur graiſſer les pieds de devant un pouce autour de la couronne, avec de l'onguent roſat, ou de l'onguent de pied, dont nous avons donnné la deſcription dans la premiere Partie; quelquefois quand le pied eſt fort alteré, il faut auſſi graiſſer à midi, & c'eſt à ces Chevaux auſquels il faut beaucoup de ſoin (puiſqu'ils ont la corne ſi éclatante) quand on voyage en pays chaud, qu'on a grande peine à les tenir ferrés.

Il y a des Chevaux de ſomme leſquels étant enflés ſous la ſelle, on les laiſſe coucher avec le baſt, de peur que pendant la nuit le froid ne faſſe enfler les parties foulées, & le lendemain on ne les pourroit bâter: on leur laiſſe auſſi quelquefois le baſt, afin de preſſer contre l'enflure ou playe le remede qu'on a mis deſſus; c'eſt une aſſez mauvaiſe invention de laiſſer coucher un Cheval ſous un baſt, ou ſous la ſelle, il eſt bien plus à propos d'emplir un ſac de bon crotin bien chaud, & de le lier ſur l'enflure, non-ſeulement il empêchera d'enfler davantage, mais de plus il diſſipera peut-être toute l'enflure.

Les Cocquetiers qui viennent de Normandie à Paris, ne débaſtent jamais leurs Chevaux la nuit, mais auſſi ils les ſuſpendent.

Il y a peu de Chevaux qui dans un grand voyage ne ſe coupent: on y pourra donner remede d'abord qu'on s'en appercevra, comme nous l'enſeignerons parlant de la ferrure.

Le matin avant que de ſeller un Cheval il faut manier les arçons pour voir s'ils ſont décollés ou rompus, remarquer ſi la bande du garot eſt déclouée ou rompue en deux, ſi les grandes bandes ſont déclouées & rompues, ſi la toile des panneaux eſt trop roide, ou s'ils ſont détachés des arçons: quand on a tant ſoit peu d'habitude au tout, on le parcourt en un clin d'œil, après quoi on mettra la ſelle ſur le dos du Cheval, ce qu'il faut faire d'abord qu'il eſt étrillé, long-tems avant l'heure du départ, parce qu'ordinairement, quand les Chevaux un peu âgés ſont ſellés, ils ſe hâtent davantage de manger.

Avant que de le brider, on peut de même viſiter les porte-mords, s'ils ſont pourris ou rompus. Les Chevaux doivent toujours manger de l'avoine avant que de partir. Celui qui a le ventre vuide n'eſt guéres en état de faire grande fatigue; car comme ils ſont d'un temperament chaud & ſec, ſi la chaleur naturelle ne trouve rien ſur quoi elle puiſſe agir, elle s'en prend à ſa propre ſubſtance, ce qui amaigrit bien-tôt le Cheval, ou tout au moins l'échauffe beaucoup interieurement.

Il y a beaucoup de perſonnes plus curieuſes de faire bonne chere que

CHAP. XXXIV.

de la faire faire à leurs Chevaux, & qui pourvû qu'ils ayent le ventre plein, se mettent fort peu en peine d'autre chose : ceux-là particulierement, & plusieurs autres indignes de monter sur un Cheval, ayant lû ou oui lire toutes ces particularités, on dit qu'il faudroit n'avoir autre chose à faire pour observer toutes ces circonstances, & qu'ils aiment mieux user leurs Chevaux que de prendre tant de soin & de peine. Il est vrai qu'il n'est pas toujours besoin d'observer le tout, mais seulement le plus nécessaire ; si vous avez un peu d'habitude, vous le ferez sans peine & même sans attention. Je consens de bon cœur que ceux qui n'en voudront rien faire du tout, suivent leur inclination, j'écris seulement pour ceux qui sont bien intentionnés, & me soucie peu de ce que les autres feront ou diront sur ce sujet. Voilà ce qu'il faut observer avant & pendant le voyage ; présentement il ne reste qu'à dire quelque chose de ce qu'il faut faire après le voyage, & lorsqu'on est arrivé.

Ce qu'il faut observer quand on est arrivé de voyage.

CHAP. XXXV.

LOrsque vous êtes arrivé de voyage, il faut d'abord ôter deux cloux du talon de chaque pied de devant ; si c'est un grand fer, il faut en ôter quatre, & deux ou trois jours après l'arrivée le saigner du col, lui donner seulement du son mouillé pendant dix ou douze jours, sans avoine, & lui tenir bonne litiere tout le long de la journée. La raison pourquoi on ôte les cloux des talons après un long voyage, est que les pieds leur enflent, & si on ne lâchoit les cloux, le fer les presseroit & contraindroit trop. Il est bon de les leur remplir avec de la fiente de vache, il y en a qui les font déferrer entierement & mal ; c'est aussi une mauvaise méthode de leur parer les pieds ; car vous y attirez la fluxion.

Après avoir saigné le Cheval, il faut le lendemain lui appliquer une emmielure décrite au Chapitre LVII. premiere Partie, & l'étendre & appliquer sur les quatre jambes, dans les pieds de devant & sur les épaules, ou bien se servir de la fiente de vache, qui coûte moins, ou de la cendrée, ou autre,

Si vous appliquez l'emmielure, il faut vingt-quatre heures après son application la réiterer de même, & continuer toutes les vingt-quatre heures sans ôter la vieille, jusqu'à ce que vous en ayez appliqué trois ou quatre fois ; au bout de ce tems préparez un bain comme nous l'avons enseigné au Chapitre LXV. de la premiere Partie, avec de la lie de vin, & sans ôter la charge ou emmielure, frottez tous les endroits chargés avec ce bain, de vingt-quatre heures en

vingt-quatre heures, jusqu'à trois & quatre fois: si votre Cheval pour fatigué qu'il puisse être, n'est remis, il faut le laisser reposer, de lui-même il se remettra, sans davantage lui faire de remede.

Le Cheval délassé, il lui faut faire parer les pieds, le referrer & le mener tous les jours à l'eau courante une demie-heure le matin, autant le soir, si c'est en Esté; si c'est en Hyver, il suffit de l'y laisser séjourner le tems qu'il faut pour boire.

S'il n'est pas beaucoup lassé, comme il ne le sera guéres si vous en avez eu soin par les chemins, il suffira de le saigne ayant ôté les cloux du talon aux pieds de devant, & recevoir son sang dans un vaisseau, & remuer toujours le sang de peur qu'il ne se fige, ensuite sur trois livres de sang, qui est la quantité qu'on en doit tirer, ajoutez une chopine d'excellent esprit de vin, mêlez le tout ensemble, & chargez à froid les jambes du Cheval, & les épaules; laissez le sang deux fois vingt-quatre heures dessus, après quoi vous lui ferez un bain décrit au Chapitre LXV. de la premiere Partie, avec lequel vous ôterez le sang qui étoit en forme de charge sur ses épaules & jambes.

Diverses manieres pour délasser un Cheval qui vient de voyage.

Vous délasserez extrêmement votre Cheval, si vous lui chargez les jambes en la maniere suivante: prenez une livre de sel commun, mettez-le dans une poële de fer, fricassez-le jusqu'à ce qu'il soit sec, & ne petille plus; pour parler en termes, j'eusse dit, décrepitez du sel, & le jettez tout chaud dans un grand mortier, & le pilez fort fin, ajoutez deux livres de miel, mêlez bien le tout ensemble avec le pilon, & en chargez les jambes, quoiqu'il y ait enflure, il la dissipera & la résoudra, ôtera la douleur & l'étonnement des nerfs que le voyage peut avoir causé: la méthode est facile & à peu de frais

Les bains délassent merveilleusement un Cheval, & même désenflent les jambes, si vous les frottez avec de bonne eau-de-vie, ou avec de bon esprit de vin.

Si vous mêlez deux parties d'eau-de-vie, & une partie d'huile de noix, battant bien le tout ensemble, & que vous en frottiez les jambes de votre Cheval, c'est un excellent remede, je suppose toujours que la saignée ait précédé.

Pour délasser votre Cheval à peu de frais, vous pourrez, après l'avoir saigné, faire chauffer de la lie de vin jusqu'à ce que la chaleur l'ait toute pénétrée, & mêler du miel environ une ou deux livres, puis de la farine de froment, & peu à peu en remuant toujours la lie jusqu'à ce qu'elle commence à s'épaissir, l'ôter du feu, &

CHAP. XXXV.

en charger les jambes du Cheval toutes les vingt-quatre heures, ſans ôter la vieille, le remede eſt très-excellent & réuſſit toujours.

La lie de vin fort épaiſſe, miſe toute froide eſt très-excellente, il en faut charger la jambe & réiterer ſouvent, ce remede réuſſit mieux qu'un plus composé ; ſi on y mêle le tiers de vinaigre avec les deux tiers de lie, il déſenflera une jambe, & ôtera toute la chaleur & la fluxion qui y ſeroit ſurvenue par la fatigue du voyage.

Un remede aſſez facile pour délaſſer un Cheval ſans autre charge, ni ingrédiens, le vinaigre & les cendres chaudes, il réſoudra & fondra toutes les humeurs capables de réſolution qui incommodoient la jambe & empêchoient ſon action. J'ai enſeigné la méthode de faire ce remede ci-devant.

Si votre Cheval eſt ſi fatigué qu'aucune de ces receptes ne le puiſſe remettre, ayez recours au Chapitre LX. premiere Partie, où il eſt amplement parlé des jambes uſées, & du moyen de les remettre. Si tous les remedes que vous y aurez fait n'agiſſent point, mon avis ſeroit de le laiſſer en repos ; la nature fait plus ſouvent que tous les remedes ; ayez toujours ſoin de lui faire bien frotter les jambes avec un bouchon, & bien panſer le reſte du corps ; peut-être que les remedes qui n'ont pas fait leur effet dans le tems de leur application, le feront dans la ſuite, & que le repos achevera l'ouvrage.

Du moins vous pouvez pratiquer tous les remedes précédens, avec aſſurance qu'ils ne peuvent alterer la jambe, quand le Cheval n'en recevroit aucun ſoulagement, ce qui eſt impoſſible.

Il y a des remedes qui ramolliſſent ſi fort le nerf de la jambe à force de l'humecter, qu'ils font long-tems broncher le Cheval ; & quoiqu'ils ayent ôté la douleur, pour avoir trop amolli le nerf, ils font broncher & fléchir la jambe : enſuite il faut plus de tems pour rétablir les nerfs, qu'il n'en auroit fallu pour les délaſſer & les remettre abſolument, ſi on avoit employé des remedes méthodiques, comme ceux que j'ai propoſés.

De la ferrure des Chevaux.

CHAP. XXXVI.

ON doit être perſuadé qu'un Ecuyer ou un Gentil-homme, ou autre perſonne qui a de beaux & de bons Chevaux, ne doit pas ignorer l'ordre & la méthode qu'il faut tenir pour les bien ferrer, afin que s'il ne peut pas avoir commodément un bon Maréchal, il puiſſe tout au moins ordonner de quelle maniere ils doivent être ferrés pour le bien être : Je crois qu'il faut diſtinguer deux méthodes

des de ferrer, la premiere & la plus considerable est de ferrer pour le profit du pied, & selon sa nature & sa forme, lui ajuster des fers qui le rendent meilleur qu'il n'est ; & s'il est bon, qui le maintiennent & l'empêchent de se ruiner ; la seconde, est celle qui déguise le pied, & qui le fait paroître bon, quoiqu'il ne le soit pas, & cette derniere est la plus recherchée par les Marchands de Chevaux ; car quoique cette derniere ferrure ruine absolument les pieds par le tems, ceux qui ne cherchent qu'à les vendre, ne s'en embarrassent pas, pourvû qu'ils paroissent bons, c'est assez pour eux.

Je vous enseignerai la premiere méthode, c'est-à-dire, celle de faire ferrer un Cheval pour le profit du pied seulement ; & quoique beaucoup de gens courrent & s'empressent pour les faire ferrer de la seconde maniere, c'est-à-dire, pour déguiser le pied & le faire paroître bon, quoiqu'il ne le soit pas, par cette sorte de ferrure, enfin ils ruineront les pieds de leurs Chevaux, & c'est ce que je n'entreprends pas de montrer. Pour s'empêcher de tomber dans cet abus, il ne faut pas négliger d'apprendre la bonne maniere de ferrer, pour le profit & l'utilité d'un pied. On a vû de notre tems des Rois sçavoir forger un fer de Cheval, il est peu de personnes de qualité qui ne sçachent brocher des cloux, pour s'en servir dans la nécessité ; c'est une maxime, qu'on ne peut enseigner ce qu'on ne sçait pas, & sur cela j'ai assayé à sçavoir un peu forger un fer, & lui bien donner la forme qu'il doit avoir, & souvent que les Maréchaux ne l'ont pas forgé ni donné la tournure que je voulois, j'ai pris la tenaille & le ferretier en main, & je lui ai donné le tour ou la forme que je désirois ; il n'y a pas à présent un valet d'étable qui ne veuille ordonner sur la ferrure du Cheval dont il tient le pied ; tous les Cochers en font des leçons à leurs Maîtres, & ensuite au garçon Maréchal, & toutes ces leçons sont fort à contre-tems le plus souvent, parce qu'ils font ruiner, affoiblir & gâter les pieds des Chevaux. Pour n'en courir pas le risque, j'ai établi des maximes les plus utiles & les plus intelligibles qu'il m'a été possible, qui serviront comme de guides pour se conduire dans la ferrure.

Cette partie est absolument nécessaire, & faute de la sçavoir, on laisse devenir des Chevaux de prix absolument inutiles, & on est réduit presque toujours à la discrétion d'un garçon Maréchal, qui vous fera croire tout ce qu'il voudra, & qui vous persuadera qu'il fait très-bien, lorsqu'il ruine peut-être les pieds de votre Cheval.

Comme la ferrure est un métier qui semble n'être qu'une pure pratique, ou plutôt une certaine routine que les garçons Maréchaux apprennent chez leurs Maîtres, ceux-ci n'ayant pas les vérita-

Chap. XXXVI.

ble; maximes qu'il faut obſerver pour bien ménager un pied, ils ne peuvent pas les enſeigner; & quand ces mêmes garçons tombent chez des Maîtres habiles qui veulent leur montrer à ferrer pour le profit du pied, ils alleguent pour raiſon qu'ils ont été dans telle & telle boutique la plus employée qui ſoit à Paris, & qu'on n'y ferre pas de la ſorte; & leur entêtement pour leur routine eſt ſi grand, que ſouvent ils ſe rendent incapables d'être mis dans le bon chemin. Pour moi je me ſuis attaché à la recherche des moyens de bien ferrer par la néceſſité que j'en ai eu, pour maintenir des méchands pieds en état de ſervir, & pour n'avoir pas le déplaiſir de voir des Chevaux vigoureux & gentils, demeurer inutile faute d'avoir été bien ferrés dans les commencemens, de façon qu'on ne pouvoit plus les ferrer à la fin ſans les faire boiter.

Je parlerai non-ſeulement des Chevaux de ſelle, mais auſſi des Chevaux de caroſſe, qui requierent un grand ſoin; car de bons pieds, ou tout au moins de paſſables & en état de bien ſervir qu'ils avoient en arrivant des Païs-Bas, ſi le Maréchal ne l'entend, dans ſix mois ou un an ils auront les pieds combles, les talons ſerrés ou ſi plats & difformes, qu'il ne pourront ſervir qu'avec difficulté, parce que dans le tems que les Chevaux muent de pied, ſi la ferrure ne leur donne une bonne forme, aſſurément le pied deviendra hors d'état de ſervir.

Je vois tous les jours auſſi par la même ignorance, des pieds encaſtellés, alterés & ſecs, des jambes arquées, des Chevaux rampins, & cent autres accidens qui arrivent aux Chevaux par le défaut de ferrure, & pour ne ſçavoir pas ferrer pour le profit du pied.

Il y a quatre maximes ou regles principales, qu'il faut néceſſairement ſçavoir pour bien faire ferrer toutes ſortes de pieds.

La premiere comprend ce principe géneral, pince devant, & talon derriere.

Pince devant, c'eſt-à-dire, que quoique la pince des pieds de devant ſoit bonne & forte, capable de ſupporter les cloux qu'on y veut brocher, le talon a moins d'épaiſſeur de corne, ainſi on n'y doit point brocher, ſur peine d'enclouer un Cheval, & rencontrer d'abord le vif; vous devez donc entendre quand on dit pince devant, qu'on peut hardiment brocher les cloux à la pince des pieds de devant; car il y a beaucoup de corne à prendre, & non au talon.

Talon derriere, que le Cheval a les talons des pieds de derriere forts, c'eſt-à-dire, la corne épaiſſe & capable de ſupporter les cloux, parce qu'il y a beaucoup de corne; mais à la pince de derriere, on rencontre d'abord le vif, puiſqu'il y a peu de corne, même les

Maréchaux ne doivent point mettre du tout de cloux à la pince des pieds de derriere.

Il y a beaucoup de Maréchaux dans les petits lieux qui ont peine à ſuivre cette maxime, qui brochent mal-à-propos aux pieds de derriere comme à ceux de devant.

Brocher un clou, eſt mettre un clou au pied d'un Cheval pour tenir le fer ; le marteau dont les Maréchaux cognent les cloux dans la corne pour tenir le fer, s'appelle un brochoir ; de ſçavoir d'où vient ce mot de brocher, c'eſt ce que je ne ſçai pas, & qu'il importe peu de ſçavoir.

Il faut donc pour la premiere maxime ſe reſſouvenir que le talon des pieds de devant eſt foible, & la pince des pieds de derriere de même, parce qu'il y a peu de corne, & qu'on eſt bien-tôt au vif ; de ſorte qu'en brochant un peu trop haut en ces endroits on ſerre & preſſe facilement une veine qui entoure le pied, ce qui fait boiter le Cheval, & on dit lors que le Cheval eſt encloué ; & ſi on n'a le ſoin de chercher l'endroit bleſſé & encloué, la matiere s'y forme, & il s'enſuit de fâcheux accidens ; il en eſt de même quand on touche le vif, qui eſt la chair qui entoure le petit pied entre la ſolle & le ſabot.

On encloue les Chevaux en deux manieres, ou quand on rencontre le vif, ou quand on ſerre la veine, & ordinairement il arrive ſeulement aux talons des pieds de devant, & à la pince de ceux de derriere ; j'ai donné les remedes fort au long au Chapitre LXXIX. de la premiere Partie.

La ſeconde maxime eſt, de n'ouvrir jamais les talons aux Chevaux, c'eſt le plus grand de tous les abus, & qui ruine le plus les pieds. On appelle ouvrir les talons, lorſque le Maréchal en parant le pied coupe le talon près de la fourchette, & l'emporte juſqu'au haut à un doigt de la couronne, enſorte qu'il ſépare les quartiers du talon, & par ce moyen il affame le pied & le fait ſerrer ; ce quils appelent ouvrir un talon, eſt proprement le faire ſerrer, car la rondeur ou circonference du pied étant coupée, en faiſant ce qu'ils appelllent ouvrir les talons, qui eſt le couper abſolument, ils ne ſont plus ſoutenus de rien, ainſi il faut néceſſairement, s'il y a quelque foibleſſe dans le pied, qu'ils ſe ſerrent & s'étreſſiſſent, & ſi les Maréchaux étoient ſoigneux de leur réputation & de leur devoir, ils devroient faire un des principaux points de leurs Statuts de cette maxime.

La troiſiéme maxime eſt, d'employer les cloux les plus déliés de lame, puiſquece ſont les meilleurs ; les cloux épais de lame font un

grand trou, non-ſeulement en les brochant, mais lorſqu'on les rive; étant roides ils font éclatter la corne, & l'emportent avec eux, d'où vient que le Cheval mettant le pied entre deux pierres, ou en un endroit où il faille faire violence pour l'en tirer, le fer ſans doute y reſtera, avec une partie de la corne, à ſçavoir tout ce qui eſt au-deſſous des cloux : il arrive d'autant plus facilement, que tous les trous que les gros cloux ont fait, tant en brochant qu'en rivant, ont déja affoibli & comme tout coupé en rond le ſabot à l'endroit où ils ſont brochés, outre que l'on ne peut que difficilement ferrer un pied foible ſans l'enclouer avec ces gros cloux, particulierement s'il y a peu de corne où l'on puiſſe prendre de quoi brocher. Pour éviter cela les Maréchaux eſtampent maigre leur fer, ce qui eſt la ruine d'un pied par le tems.

Les cloux de Limoges & ceux d'Argentines, excellent par-deſſus les autres : ceux de Limoges ne ſont doux que parce qu'on les forge avec du charbon de châtaignier, qui a une onctuoſité qui adoucit le fer & le rend tel que nous l'éprouvons en nous ſervant deſdits cloux, car le fer dont on ſe ſert à Limoges n'eſt pas meilleur qu'ailleurs, c'eſt le charbon qui le rend bon, & de plus ils ſont bien forgés, car ils ſont fort déliés de lame : mais parce qu'ils ſont aſſez longs, ſi ceux qui les brochent n'ont la main aſſurée, & que le pied ſoit un peu dur, ils les font couder à tous momens. Les Maréchaux ignorans déclament fort contre ces ſortes de cloux, parce qu'ils ne ſçavent pas les employer : ceux qui ont le coup de brochoir aſſuré, & qui les ſçavent bien affiler, ne les coudent preſque jamais, & les brochent auſſi-bien que ces gros cloux courts, qui ne valent rien du tout.

Les gros fers peſans, comme ſont ceux des Chevaux de caroſſe & de charette, ne ſçauroient être ſupportés par des cloux déliés, comme je le conſeille, car il faut de la proportion à tout; j'avoue qu'aux grands pieds il faut de grands & gros cloux plus forts qu'aux petits, mais toujours les plus déliés en chaque ſorte ſont les meilleurs : cette exception ne détruit pas notre maxime, qui eſt toujours vraye, & plus particulierement pour les Chevaux de legere taille, & pour les pieds foibles.

La quatriéme maxime eſt de faire les fers les plus legers qu'on peut ſelon le pied & la taille du Cheval, parce qu'outre que les fers peſans aux pieds, foulent les nerfs & laſſent le Cheval, en faiſant voyage il a preſque toujours les pieds en l'air, car le tems qu'il demeure poſé en terre n'eſt pas conſiderable; de ſorte qu'il lui faut toujours ſoutenir ce poids inutile, où la peſanteur des fers étant grande, fait bien-tôt la-

cher les cloux au moindre heurt contre les pierres ; de plus, lorſque le Cheval forge, c'eſt-à-dire, qu'avec les pieds de derriere il rencontre ceux de devant, les fers ſe perdent plutôt étant peſans ; & le Cheval demeurant nuds pieds en campagne, court riſque de ſe perdre avant qu'on ait trouvé un Maréchal pour le referrer : & ceux qui croyent épargner de faire ferrer peu ſouvent & de gros fers les Chevaux de ſelle, perdent plus qu'ils ne gagnent ; car les Chevaux ſe foulent le nerf, & perdent plus facilement leurs fers, que s'ils étoient legers, outre que les fers qui ne ſe caſſent pas, durent toujours aſſez en païs doux, où il y a peu de pierres.

CHAP. XXXVI.

Pour bien parer les pieds, ajuſter les fers & brocher les cloux.

CHAP. XXXVII.

VOilà ce que je crois néceſſaire à obſerver pour la ferrure en géneral, voyons maintenant ce qui ſe doit pratiquer quand le Maréchal pare les pieds. Il ne doit point ſur peine de gâter les pieds, creuſer dans les quartiers avec le bouttoir, ni couper les talons, ce qu'ils appellent ouvrir les talons. Le bouttoir eſt l'inſtrument avec lequel on pare le pied ; ſi on fait creuſer les quartiers & ſi on les ouvre, on les affoiblit, car le rond du ſabot étant coupé & ôté, les talons ne ſont ſoutenus de rien, & par conſéquent ſe ſerreront, étant ferrés ils ſeront fort affoiblis, & viendront bien-tôt à l'encaſtellure, particulierement ſi le talon eſt haut, & tant ſoit peu alteré, c'eſt-à-dire, deſſéché. Il faut laiſſer les talons des pieds de devant forts, & tout le pied auſſi, parce que venant à ſe déferrer en campagne, ils ſe gâtent les pieds par le chemin, & avant que de trouver occaſion de les referrer, ſi on avoit affoibli le pied juſqu'au vif, comme quelques perſonnes font pour épargner de ferrer ſi ſouvent les pieds qui croiſent plus que l'ordinaire, ils ſeroient tous mangés & ruinés. Que ſi l'on connoît que la corne ſoit douce & liante, on peut inferer de-là qu'il ne perdra pas ſes fers ; ainſi on lui peut avec ſureté parer les pieds raiſonnablement.

Le pied étant bien paré, il faut ajuſter un fer qui ſoit à demi à l'Angloiſe, c'eſt-à-dire, qu'il ne ſoit ni trop couvert, ni trop découvert, qui ne doit avoir l'éponge guéres plus longue que le talon, & ſeulement accompagner juſtement toute la rondeur du pied juſqu'auprès de la fourchette, les éponges ne doivent pas déborder beaucoup en dehors au talon, comme les Maréchaux qui veulent paſſer pour habiles, tâchent de nous perſuader qu'il le faut, diſant que cela garnit & ſoutient le talon ; c'eſt une imagination mal fondée que cette préten-

Chap. XXXVII.

due garniture & ce ſoutien : mais ſans la Philoſophie, il faut que le milieu de l'éponge ſoit poſé juſtement ſur le milieu du bout du quartier, qu'on appelle le talon qui touche la fourchette ; ſuppoſé qu'on n'ait point coupé les talons, comme il ne faut jamais les couper, ce que les Maréchaux appellent ouvrir, & ce qui ſe devroit nommer fermer, & non ouvrir, le milieu de l'éponge étant poſé ſur l'extrêmité du quartier qui forme le talon & touche preſque la fourchette, il faut que l'éponge ne ſoit pas plus longue, & le Cheval ſera ferré pour être à ſon aiſe & pour le profit du pied, car il ne s'encaſtellera jamais, & ne ſçauroit forger, qui eſt lorſqu'il attrappe des pieds de derriere les fers de ceux de devant : la meilleure & la plus ſenſible raiſon que je puiſſe donner, eſt qu'un Cheval n'eſt jamais ſi bien à ſon aiſe, que lorſqu'il eſt ſur la litiere ſans fers. Pour le maintenir dans cette aiſance, faites-lui appliquer des fers qui ſuivent le rond de ſon pied, & non pas qui débordent en dehors au talon, pour le garnir comme ils diſent, car ce n'eſt point imiter la nature qui eſt nôtre guide, & qui eſt plus ſage que nous, mais c'eſt vouloir la contrecarrer & la contraindre ; par exemple ;

Les Eſpagnols ne ſont-ils pas chauſſés plus commodément que nous, parce que leurs ſouliers ſuivent la forme & la figure de leurs pieds, & ſont faits ſur le modele de leurs pieds ; & les François font des ſouliers deſquels il faut que leurs pieds prennent la forme & s'y accommodent, qu'ils les incommodent ou non, il ne leur importe pourvû qu'ils ſoient à la mode ; appliquez cette comparaiſon pour les fers des Chevaux, elle ſera aſſez juſte.

Ceux qui font forger à leurs Chevaux des fers avec ces éponges trop longues, outre qu'ils les font laſſer & fatiguer, & même on leur donne lieu de s'attraper, leur ruinent le pied ou les encaſtellent ; les trop courtes les font marcher mal à leur aiſe, mais elles ne ſeront jamais trop courtes, ſi elles ſuivent tout le rond du pied juſqu'au bout du talon près de la fourchette ; on appelle l'éponge cette partie du fer qui touche au talon du Cheval quand le fer eſt appliqué.

Il faut que le fer ne porte point ſur la ſolle, mais il doit porter de la largeur d'un demi doigt tout autour du pied, juſtement ſur la corne & également, prenant garde que ſi le fer eſt bordé par dedans, c'eſt-dire, s'il eſt rebattu à froid ſur la bigorne, & que l'on n'applatiſſe pas cette bordure, pour tenir le bout du fer tout uni, & qu'il ſoit poſé enſorte que cette bordure porte ſur la corne, il la ruinera ſans doute ; car comme la bordure eſt plus haute que le reſte du fer, il n'y aura que cela qui portera & ruinera le pied ; la

corne autour du pied n'est large tout au plus que d'un travers de doigt, & c'est l'épaisseur qu'a ordinairement le sabot.

Si le fer appuyoit ailleurs que sur la corne, il feroit boiter le Cheval, & il faudroit le déferrer d'abord, comme il arrive souvent quand il porte sur la solle, particulierement si la solle est mince ou foible; mais si la solle est forte & épaisse, quoique le fer porte en quelques endroits, le Cheval n'en boitera pas, comme on le pourra remarquer aux fers à pantoufle décrits ci-après, esquels portent presque toujours sur la solle ou sur la fourchette, qui étant fortes, les Chevaux n'en boitent que rarement.

Ayant ainsi ajusté le fer, vous y mettrez des cloux, & laisserez aller le pied à terre pour connoître si le fer est bien assis en la place qu'il doit être; puis vous brocherez les cloux également, non pas les uns plus haut que les autres, qui est brocher en musique; mais il faut brocher rondement, observant néanmoins que les cloux des talons soient brochés assez bas, parce que d'abord on rencontre le vif, & tout au contraire aux pieds de derriere.

Les cloux étant brochés, avant de les river, lorsqu'on les a coupés avec les triquoises, c'est-à-dire, avec la tenaille, il faut prendre le roigne-pied, qui est un morceau d'acier long environ d'un demi-pied, tranchant d'un côté, & un dos épais d'un ou deux écus blancs, avec quoi l'on coupe la corne qui passe au delà du fer, quand il est broché, en frappant avec le brochoir sur le dos du roigne-pied, jusqu'à ce qu'on ait coupé ce qu'on veut de corne, les cloux étant brochés & coupés, avant de les river prenez le roigne-pied, & coupez le peu de corne que le clou a fait éclatter au-dessous, afin que les rivets soient unis avec la corne; outre la beauté, les cloux tiennent mieux, sans que jamais le Cheval se puisse couper avec les rivets, ce qui arrive très-souvent, si on n'observe cette façon de faire, sur-tout au-dedans du pied, particulierement si les cloux sont gros & épais de lame, les rivets étant trop élevés sur la corne, font toujours couper un Cheval, & il est de grande conséquence de bien river les cloux, pour les raisons que nous avons dit.

A mesure que le fer s'use, les cloux s'enfoncent dans le fer; ainsi les rivets sont plus grands, si on n'a le soin de les couper, ils estropieront un Cheval; ainsi il faut beaucoup prendre garde aux Chevaux vieux ferrés, qu'ils ne se coupent avec ces grands rivets.

Il y a des personnes qui observent de ferrer en nouvelle Lune, ce qui est bon quand ils ont la corne douce, liante & bonne, & qu'il n'y a autre chose à désirer, sinon que la corne croisse; car de

ferrer après le troisiéme ou quatriéme jour de la nouvelle Lune, elle fait croître le pied; il est vrai aussi qu'il n'en a pas tant de fermeté. Ceux qui ont le pied beau & bon, se doivent ferrer au plein de la Lune, la corne se tient unie, luisante & belle; mais elle ne la fait guéres croître: aux bons pieds je n'observe guéres la Lune, quand ils en ont besoin je les fais ferrer, parce que la néceffité de ferrer est audessus de l'observation de la Lune; un Cheval étand pied nud, il le faut toujours referrer: mais si la Lune est bonne, on peut parer le pied & non autrement,

Pour les pieds cassans, & qui s'éclattent aisément, il faut les ferrer, autant qu'on le peut, depuis le plein de la Lune jusqu'à la fin, même au dernier quartier; la pratique vous en fera voir le bon effet, étant vrai que les pieds ne croissent que très-peu, ferrez en vieille Lune, mais ils se raffermissent, & ne sont pas sujets à se casser. C'est à quoi peu de gens s'attachent, croyant que c'est assez pourvû qu'ils fassent ferrer leurs Chevaux en nouvelle Lune; s'ils sont cassans, il ne les faut jamais parer en nouvelle Lune, mais toujours passé le plein, c'est-à-dire, au décours: qui s'attachera à cette remarque, assurément il rétablira les pieds, & quoique cassans, la corne deviendra douce, à quoi vous aidera beaucoup la composition suivante.

Prenez miel commun, graisse blanche, & tarc autant de l'un que de l'autre mêlez à froid, & vous en servez pour graisser les pieds cassans de deux jours l'un, il tiendra le pied humecté & l'adoucira; si néanmoins il ne fait pas l'effet que vous en attendez, ayez recours aux onguens de pied décrits au Chapitre LXXXV. premiere Partie.

Les Chevaux qui ont les pieds trop durs, ausquels on ne peut brocher un clou sans qu'il coude, à cause de leur dureté, il faut les ferrer en nouvelle Lune, si la corne n'est pas cassante avec cette dureté, ce qui est presque toujours; si elle est dure & cassante, il faut les ferrer après le plein de la Lune, & leur humecter la solle par de bonnes remolades, & la corne par des onguents de pied, ou leur pousser leur fiente sous les pieds de devant, & la mouiller, & leur tenir les pieds dedans le long de la journée, & continuer; cela profitera à quelque nature de corne, plus que la remolade, mais non pas à toutes.

Après avoir parlé en géneral de la ferrure, sans m'être attaché à aucun défaut particulier, il faut à présent particulariser briévement tous les differens pieds.

Des talons bas, des pieds foibles, & autres pieds défectueux.

CHAP. XXXVIII.

AUX Chevaux qui ont le talon bas, en leur parant le pied, il faut ſeulement couper la pince, ſans toucher en aucune façon au talon; & même il eſt bon de ne point toucher à la fourchette, à moins qu'elle ne ſe pourriſſe, lors on la pare toute platte, il faut ôter de la pince avec le rogne-pied ſeulement, & non avec le boutoir.

On ſe ſert du boutoir ſeulement pour faire porter le fer quand on a coupé la pince avec le rogne-pied, de la longueur, par exemple, d'un doigt ou d'un pouce; ſi le pied eſt fort long en pince, il faut percer le fer maigre en pince, crainte d'enclouer, & poſant le fer de cette maniere, on contraindra le trop de nourriture qui ſe jette à la pince de fortifier le talon, & en deux ou trois ferrures le pied prendra une bonne forme; & dans le tems qu'on reſſerrera la pince en la coupant, le talon ſe fortifiera. Ces ſortes de pieds ne pouſſant qu'en pince, toute la nourriture du pied ſe jette là, & le talon diminue de plus en plus, & devient tous les jours plus foible; mais ſi vous obſervez ce que j'ai dit, de couper la pince avec le rogne-pied, ayant ſeulement blanchi la ſolle ſuperficiellement avec le boutoir, & reculer ou plûtôt poſer le fer plus en arriere de l'épaiſſeur d'un doigt en pince, & & quelquefois d'un pouce, ſelon que la pince eſt trop longue, & qu'on la coupe, aſſurément le pied reprendra toute une autre forme, qui ſera beaucoup meilleure, & les talons ſe rétabliront.

Que ſi les talons ſont bas ſans être ſerrés, & que la fourchette ſoit graſſe, aſſez mal-aiſément empêchera-t'on la fourchette de porter à terre, & le Cheval ſera en danger de boiter, ſur-tout lorſqu'il cheminera ſur le dur.

Pour l'empêcher, je crois qu'il n'y a point d'autre remede que de faire des crampons en oreille de lievre, renverſant les éponges de toute leur largeur, & les mettre en guiſe de crampons, ils ne font pas grands dommages au pied, & il ſe tient plus ferme ſur le pavé, & ſur le terrain gliſſant; l'on empêche par ce moyen la fourchette graſſe de porter à terre: ce n'eſt pas que j'approuve les crampons, de quelque maniere qu'ils ſoient faits; les gros crampons ſont les plus méchans, & ceux qui ruinent plus le pied; mais ceux en oreille de liévre ſont les moins dangereux, & ſi on pouvoit s'en paſſer, on feroit toujours très-bien.

Que ſi le Cheval qui a les talons bas, les a ſerrés près du fer, c'eſt-à-dire, tout au bas du talon, quoiqu'il ait la fourchette graſſe (ce qui n'eſt pas ordinaire) il ne lui faut point de crampons en oreille

CHAP. XXXVIII.

de lievre ni d'autre ; mais il le faut ferrer à pantoufle, l'éponge étroite & fort épaisse en dedans, c'est-à-dire, qu'elle aille extrêmement en talus, & poser les pantoufles sur le talon, ensorte que l'épaisseur de l'éponge entre dans le dedans du talon pour le pousser au dehors quand il viendra à croître, retrancher la pince avec le rogne-pied peu ou beaucoup selon le besoin, & après qu'il sera ferré, lui tenir les pieds dans sa fiente bien mouillée jusqu'à ce qu'il ne boite plus ; car il aura quelques jours de la douleur aux pieds jusqu'à ce qu'il soit fait à porter ces fers, ensuite on le fera travailler, & il n'aura pas porté long-tems ces fers qu'il y sera habitué ; & dans trois ferrures les talons & tout le pied auront repris une bonne forme.

Les Marchands de Chevaux pour couvrir ce défaut de talons bas, font grossir & font épaissir les éponges pour y suppléer ; mais c'est une fort bonne invention pour achever de ruiner les talons, elle n'est bonne qu'en ce point, que les ignorans achetent un Cheval sans prendre garde qu'il a le talon bas. Les Maquignons n'ont pas d'autre dessein quand ils les font ferrer de la sorte ; il est assez bon à ceux qui ont le talon un peu bas de rabattre les bouts des éponges avec le brochoir, pour les épaissir & quarrer par dessous, il leur haussera le talon & les fera mieux marcher sur le pavé pour un tems que le fer sera neuf, mais cela ne donnera pas une bonne forme au pied. En un mot les talons bas avec la fourchette fort grasse, sont des pieds qu'on ne peut rétablir par la ferrure, & je les juge les plus méchans de tous les pieds : car on n'y peut apporter aucun remede.

Des pieds plats, & des pieds combles.

CHAP. XXXIX.

SI les Chevaux qui ont les pieds plats, sont jeunes, leurs pieds s'élargiront toujours & seront en danger de devenir difformes ; ils doivent être ferrés de la méthode suivante pour leur resserrer le pied insensiblement si le Cheval en vaut la peine. Avant toutes choses s'ils ont les pieds fort plats, il leur faut barrer les veines dans les pâturons. Cette operation est bonne ; mais elle n'est pas absolument néceessaire, à moins que le Cheval n'ait le pied comble ; ce n'est pas que si on la veut faire aux pieds plats, elle ne contribue beaucoup à les rétablir. Pour la faire il faut sçavoir que dans le pâturon il y a deux veines au-dessous du boulet, à côté ; l'une au dedans, l'autre au dehors, qu'il faut arrêter, afin de couper chemin à la nourriture superflue qui va au dessous du pied, & qui fait pousser la solle & même le petit pied, ce qui par le tems le fait devenir comble ; les veines arrêtées en quatre

endroits, & les playes commençant à se consolider, qui sera sept ou huit jours après qu'on a barré la veine, il faut faire ce qui suit.

Pour bien barrer les veines des pâturons, il les faut seulement lier par le haut avec un fil fort délié, afin de moins retarder la guérison; un peu de soye fait très-bien à cela, puis couper la veine au dessous & la laisser saigner; si elle saigne trop long-tems, on peut lier l'ouverture avec une bande large & une compresse.

Si vous avez fait barrer la veine, vous viendrez plutôt à bout de rétablir le pied plat, que si vous ne le faites pas : ce n'est pas que la méthode suivante ne soit très-bonne, quoique vous n'ayez pas fait barrer la veine.

Il faut faire forger selon la figure suivante des fers, A. C. D. F. fort droits aux quartiers, & qui n'aillent point en rond, ne suivant point la forme des quartiers du pied, mais qu'ils ayent les branches toutes droites, depuis la pince A. D. jusqu'à l'éponge C. F. & les faire percer fort maigre, G. H. I. L. c'est-à-dire percer près du bord du fer; il faut de plus que ces fers soient posés ensorte qu'on rogne avec le rogne-pied de l'épaisseur de deux écus blancs la pince A. D. & étant tous droits de branche, sans doute qu'il y aura beaucoup de corne à rogner aux mammelles avec le rogne-pied, en cet espace A. B. C. & D. E. F. retranchée de la forme ordinaire du fer.



Ayant donc un fer forgé de cette maniere, tout plat avec les branches à peu près droites, faire peu parer le pied, & ajuster le fer des-

ſus, quoiqu'il porte un peu ſur la ſolle, il n'importe, car abſolument il ne faut le point voûter, & ferrez avec des cloux fort déliés de lame, prenant peu de corne, crainte de ferrer la veine, ou de toucher au vif: étant ferré avec le fer que je viens d'ordonner, mettez un reſtrainctif dans le pied, fait avec ſuye de cheminée & thérébentine cuits enſemble à très-petit feu, & remuant ſans ceſſe juſqu'à ce que le tout ſoit lié, & appliquez chaud avec de la filaſſe par-deſſus. Et comme à des fers qui ne ſeront point voûtés, on ne pourra y appliquer des écliſſes pour tenir le reſtrainctif, parce que le fer touchera preſque la ſolle, il faut mettre de la filaſſe ſur le reſtrainctif, & un bandeau pour tenir le tout ſous le pied; ce reſtrainctif aidera à reſſerrer le deſſous du pied, & contribuera extrêmement avec ce qu'on a barré la veine dans les pâturons, à couper chemin à toute la nourriture ſuperflue qui venoit à la ſolle & au petit pied. Mettez ſur la couronne une maniere d'emplâtre faite avec de l'onguent de pied ſur de la filaſſe, appliquez le tout ſur la corne & ſur la couronne pour faire croître le pied, & renouvellez l'onguent ſur le vieux tous les quatre jours, ce qui fait un bien meilleur effet que de ſimple graiſſe de pied tous les jours, puiſque l'onguent ſéjournant ſur la corne a plus de tems d'humecter & de faire croître que de ſimplement l'en frotter.

Il ne faut point travailler le Cheval de cinq ou ſix jours pour lui laiſſer accoutumer ſes fers, qui preſſent le pied dans le commencement; ſi après il feignoit encore, il faut le laiſſer encore quelque jours ſe raffermir tout-à-fait: s'il boite trop, il peut être encloué, à quoi il faut donner remede, comme nous avons enſeigné à la premiere Partie; il faut continuer à le ferrer de cette maniere toutes les nouvelles Lunes, retreſſiſſant toujours le fer, non pas beaucoup par les quartiers, mais particulerement par la pince AD. qu'il faut reſſerrer & retrancher par toutes ſortes de moyens, comme vous voyez marqué au dedans du fer par la ligne circulaire AD. marquée avec des points; dans trois ou quatre ferrures votre Cheval aura changé de forme de ſon pied qui étoit déplaiſante, en une aſſez bonne: c'eſt une maxime aſſurée qu'il faut pratiquer cette ferrure toujours le trois ou le quatre de la Lune, afin de faire croître la corne, qui eſt ce que nous cherchons.

Si les pieds qui pouſſent trop vers la ſolle, ſe reſſerrent les talons par en bas vers le fer, il ne faut pas leur retreſſir les mammelles, comme j'ai enſeigné ci-devant; mais il faut les ferrer à pantouſſle pour élargir les talons, ce qui fera qu'outre que le talon s'ouvrira, la ſolle ne pouſſera point ſi fort en bas, & le pied prendra une meilleure forme: il faut quand on ferre à pantouſſle, que le fer accompagne la rondeur du pied, & que les branches ne ſoient pas droites, & laiſſer la ſol-

le la plus forte ſans en rien ôter, autrement le Cheval boiteroit, ainſi il ne faut pas preſque ôter de la ſolle aux talons ni ailleurs en le ferrant, & ſeulement ôter la croûte, ou celle qui ſe creve & qui ſe leve comme des écailles, & toujours racourcir la pince en la coupant avec le rogne-pied, peu ou beaucoup ſelon que vous verrez : faites le fer tout plat ſans le voûter, quoiqu'il porte un peu ſur la ſolle il n'importe ; car il faut la contraindre à ſe reſſerrer : mettez les pieds de devant étant ferrés dans ſa fiente mouillée tout le jour, & ne le faites point travailler de huit ou dix jours, juſqu'à ce que les pieds ſoient habitués à cette ferrure, enſuite on les promene peu à peu ſur la terre pour leur faire raffermir les pieds.

La raiſon pourquoi le pied reprend ſa forme étant contraint & ferré de la ſorte, vient de ce que les Chevaux qui ont le pied plat ou comble ont trop de nourriture au deſſous du pied, & particulierement à la pince, & trop peu en haut, les veines des pâturons fourniſſoient cette nourriture ſuperflue, ce qui paroît évidemment loſqu'on deſſolle un Cheval ; car pour arrêter le ſang qui coule du dedans du pied en trop grande abondance, on lie le pâturon avec une corde, c'eſt-à-dire, on preſſe les deux veines que j'ai ordonné ci-vant de barrer, & cette compreſſion arrête d'abord le ſang, qui étant arrêté, & n'ayant plus de paſſage pour aller au deſſous du pied qu'il nourriſſoit & humectoit trop, il faut ſans doute que la ſolle ſe reſſerre & ſe deiſéche ; à quoi contribuera auſſi le fer à pantouffle, lequel ouvrant le talon par le bas, contraindra la nourriture ſuperflue qui ſe jettoit ſous la ſolle & à la pince, de s'arrêter en haut pour nourrir le talon qui étoit deſſéché, & par le moyen de l'onguent de pied, on l'humecte & on y retient la nourriture, qui eſt ce que nous avons intention de faire, & en même tems le talon s'élargit, & la pince & la ſolle ſe reſſerrent. Cette méthode eſt encore bonne pour les pieds qui muent aux Chevaux de Hollande, elle donne une bonne forme au pied ; mais ſi la forme eſt déja mauvaiſe, il y faut proceder autrement.

Quelquefois le Cheval a le pied comble ayant la ſolle plus haute que la corne, enſorte qu'à quelques-uns, le pied croît ſi difforme qu'il reſſemble à une écaille d'huitre, & comme il eſt renverſé, cela fait qu'on ne le ſçauroit ferrer qu'en voûtant les fers pour le faire marcher à ſon aiſe : enfin par ſucceſſion de tems le pied croît par deſſus comme une boule, qui eſt proprement ce qu'on appelle pied comble.

Le plus ſûr & le plus court alors eſt de barrer les veines dans les pâ-

turons; ſept ou huit jours après l'operation faite, il faut faire forger des fers à pantouffle, les éponges étroites & fort épaiſſes en dedans, & le fer tout plat par tout ailleurs; car il faut remarquer que preſque tous les pieds combles ſe ſerrent par en bas auprès des talons, & les Maréchaux croyant de faire marcher ces ſortes de Chevaux à leur aiſe, leur font des fers voûtés qui portent ſur la corne au dehors du talon, & par ce moyen font ſerrer le talon par cette contrainte du fer toujours de plus en plus; le petit pied qui eſt trop ſerré, pouſſe en bas vers la ſolle & à la pince, ainſi le pied devient comble, le talon ſe ſerre, la pince s'alonge, & les pieds deviennent difformes & ſont hors de ſervice. Pour donner ordre à tout cela, les fers à pantouffle étant forgés & percés maigre en pince, comme je l'ai dit, il faut couper avec le rogne-pied plus ou moins de la pince, puis ajuſter bien les fers; que le talus de l'éponge entre dans le coin du talon, & étant plat à la pince, qu'il porte ſur la corne & même ſur la ſolle, il n'importe pas, & brocher avec des cloux déliés de lame, mettre dans les pieds un reſtrainctif avec ſuye de cheminée & thérébentine cuites enſemble, & de l'onguent de pied ſur la couronne avec de la filaſſe, & une enveloppe ſur le tout, lui laiſſer raffermir les pieds, & ceſſer la douleur que cette nouvelle ſorte de ferrure lui a cauſée, & cela pendant une douzaine de jours ou plus, juſqu'à ce qu'il ne boite plus, & le faire travailler peu à peu; dans trois ou quatre ferrures, ſi le Cheval n'eſt pas vieil, il aura repris une bonne forme de pied: Ce n'eſt pas par ſpéculation ce que j'en dis, cela eſt fondé ſur une infinité d'experiences.

C'eſt un grand abus de voûter les fers quand on peut s'en paſſer, (& on s'en peut preſque toujours paſſer) parce que le pied étant cloué au fer, il croît & en prend la forme: la nature trouvant ce chemin ouvert par la diſpoſition qu'elle a de fournir une nourriture ſuperflue à ce deſſous de ſolle, pouſſe toujours, & aidée par ce fer voûté à donner cette forme ronde au pied, ce qui rend le Cheval inutile pour ſervir ſur le pavé & ſur le dur; on eſt alors obligé d'envoyer au labourage des Chevaux, qui ſans cette incommodité ſeroient bons & ſerviroient au caroſſe.

Il arrive auſſi qu'ayant les fers voûtés, ils n'appuye en cheminant que ſur le milieu du fer, car le fer ne peut porter à plat puiſqu'il eſt rond, ce qui l'empêche de cheminer avec ſureté, & ce qui le fait gliſſer continuellement.

La meilleure méthode eſt d'y donner ordre dans le commencement, & particulierement dans le tems que les Chevaux muent

de pied, qui eſt dans les ſix premiers mois qu'ils ſont à Paris ou en France.

Suppoſé que le Cheval ait encore les pieds en état de ſe pouvoir remettre, il faut les reſſerrer au-deſſous, comme nous avons dit aux pieds plats, ou s'ils ont les talons ſerrés, les ferrer à pantouffle, & de la même méthode ſans voûter le fer, il faut lui parer fort peu le pied & laiſſer la ſolle forte, accourcir la pince & y mettre des fers à pantouffle: ſi le talon ſe ſerre près du fer, il faut mettre ſous le pied le reſtranctif que j'ai propoſé ci-devant, ou bien tenir les pieds ferrés de la méthode que je viens de dire, dans de la fiente de Cheval bien mouillée, afin qu'elle ne s'échauffe pas, & continuer à les y tenir juſqu'à ce qu'il ne boite plus; & toujours bien mouiller la fiente ſur laquelle le Cheval aura les pieds. Appliquez en même tems autour du pied une emmiellure ou remolade médiocrement chaude, ou de l'onguent de pied comme je l'ai ordonné, il faut réiterer deux ou trois fois l'application de cet aſtringeant, & de l'emmiellure ou de l'onguent de pied, continuant à le ferrer de la ſorte, ſi le pied eſt trop comble après la ferrure, il faut le laiſſer huit ou dix jours ſur la litiere.

Si le Cheval n'avoit le pied qu'un peu comble, & qu'il ne fût pas encore abſolument rond par deſſous, dans deux ou trois ferrures il ſera remis; mais plus il ſera mal formé, & plus il faudra de tems pour rétablir cette méchante forme. Il eſt à noter que les pieds plats, du moins la plus grande partie, ont les talons ſerrés par en bas près des fers; en ſorte que les Maréchaux en voutant extrêmement les fers, les font porter ſur le dehors du talon, ainſi les font ſerrer davantage, & tout au contraire de cette méthode, il faut les ferrer à pantouffle, parce que faiſant élargir le talon, on contribuera à faire reſſerrer la ſolle & le pied par le bas, comme j'ai dit, & ne le puis trop dire.

Pour les Chevaux qui ont le pied extraordinairement comble, il faut ſans héſiter leur barrer les veines dans les pâturons, ce qui ſera l'unique moyen de redonner une bonne forme à ces pieds plats: ſans cette operation les ſuivantes ne produiront pas grand effet; car tout le but eſt de couper chemin à cette nourriture ſuperflue qui va au-deſſous du pied, & d'obliger la nature à fournir & donner cette nourriture au haut: la ſeule ferrure à pantouffle ſans retreſſir le pied par les côtés fera cet effet, ſi on coupe la pince avec le rogne-pied, ſi vous laiſſez toute la ſolle ſans en rien ôter, afin qu'ayant des fers qui ne ſoient point voûtés, quoiqu'ils portent un peu ſur la ſolle, ils ne feront pas boiter fort long-tems le Cheval avec la ferrure à pantouffle:

Après ajuſtez-y le fer, pourvû qu'il ne ſoit pas abſolument ſur la ſolle, c'eſt aſſez, puiſqu'on a laiſſé la ſolle forte exprès pour cela, & le ferrer avec des cloux bien déliés. Quand il ſera ferré, vous lui emplirez les pieds avec le tarc ou l'aſtringeant ci-devant, ou le mettrez ſur la fiente mouillée.

C'eſt garder un Cheval long-tems ſans en tirer aucun ſervice; mais manque de ce ſéjour & de ce ſoin, il deviendra inutile, comme j'en ai vû quantité, faute d'y avoir mis ordre quand il étoit tems; il en eſt quelques-uns qui peuvent encore ſervir; mais ſelon leur beſoin on y a apporté plus ou moins de ſoin.

Les Maréchaux auſquels j'ai fait ferrer quelques Chevaux de cette méthode, l'ont fait dans le commencement par pure complaiſance, croyant qu'il étoit permis à chacun de gâter ſon Cheval, & de lui ruiner les pieds; mais ayant vû réuſſir cette méthode de ferrer à pantoufle & barrer la veine dans le pâturon, ils m'ont avoué que la ſeule expérience les a convaincus. Le meilleur eſt de prévenir le mal, & d'empêcher les Chevaux d'avoir les pieds combles dans le commencement, parce que les Chevaux nourris dans les païs humides & marécageux, & plus que les autres, ceux qui viennent de Hollande, Friſe, Oldembourg & autres païs circonvoiſins, ſont ſujets à ſe ruiner les pieds dans le tems qu'ils mûent: car outre le naturel de la corne, les Marchands de Chevaux à Paris & ailleurs leur brûlent tout le pied avec quantité de fiente de vache. Pour empêcher donc que les pieds ne deviennent combles, il faut y donner remede. Ce n'eſt pas le tout de les acheter avec de bons pieds quand ils arrivent en France, il faut les conſerver bons.

La premiere ferrure des Chevaux de carroſſe eſt de conſequence: il ne leur faut rabattre que la corne toute platte, ne point toucher à la ſolle, que ſeulement pour la blanchir, parce qu'on leur avoit trop creuſé le pied, ferrer juſte, & percer gras, mais brocher bas, parce que ſi on perce maigre, le cloud éclatera la corne qui a été trop affoiblie par le Marchand, qui n'a autre deſſein que de faire paroître le pied de ſon Cheval creux: Il faut donc percer gras, afin que les cloux ne faſſent pas éclater le pied: mais crainte de les enclouer, il faut brocher plus bas qu'on ne fait à l'ordinaire, & faire un pinçon au bout du fer, afin qu'il demeure plus long-tems ferré ſans s'ébranler, & reſte droit au milieu du pied; ne point du tout couper des mammelles, c'eſt-à-dire, des quartiers d'un pied neuf, ne point du tout ouvrir les talons, & que le fer ſuive le rond du pied, & par cette méthode on conſervera les pieds, & ils ſeront toujours bons.

Les Maréchaux qui penſent mettre ces Chevaux à leur aiſe, en

leur

leur élargiſſant les fers ou les voûtant un peu, inſenſiblement leur ruinent les pieds, car ils prennent la forme du fer, & ſe rendent difformes; plus vous élargiſſez un fer, plus il le faudra encore élargir davantage à l'autre ferrure. C'eſt le chemin de les perdre bien-tôt, car il eſt bien plus mal aiſé de leur remettre les pieds en bonne forme, que de les maintenir dans le commencement que la corne mue & ſe change, laquelle eſt alors capable de recevoir la forme qu'on lui voudra donner. Les Chevaux qui ont le pied grand & ample, quoiqu'il ſoit haut, ſont plus ſujets à ſe perdre les pieds que d'aucune autre ſorte, ſi on n'a le ſoin de les leur reſſerrer à toutes les ferrures, juſqu'à ce qu'ils ayent mué. Voilà ce que je croi néceſſaire & bon de pratiquer pour ces pieds défectueux: dans le Chapitre ſuivant nous continuerons à parler des méchans pieds d'une autre eſpece que ceux-ci.

CHAP. XXXIX.

Ceux qui ont de l'emploi pour des Chevaux à la charrue, & qui ſont dans les pays doux, c'eſt-à-dire, où il y a peu de cailloux, doivent acheter ſurement de ces Chevaux, s'ils ſont jeunes, qui ont les pieds ſi combles, qu'on ne peut plus s'en ſervir ſur le pavé de Paris, particulierement s'ils portent coup étant rétablis, car j'en ai vû donner pour vingt écus, qui s'ils euſſent eu des pieds, auroient valu ſix fois davantage. Ils n'ont qu'à faire barrer les veines aux pâturons, les ferrer comme j'ai dit, leur laiſſant ſeulement un mois ſe raffermir le pied ſans travailler, & guérir les playes qu'on leur a fait en barrant les veines, enſuite leur tenant les pieds graiſſés, ils travailleront & gagneront leur dépenſe, & dans ſix mois ou un an ſe rétabliront ſi bien les pieds, qu'ils ſeront en état de ſervir à tous les uſages; aſſurément ces Chevaux dans un an auront le pied beau par cette méthode. Il y a préſentement à Paris pluſieurs Chevaux, auſquels j'ai rétabli les pieds par cette ferrure qui ſervent très-bien, & travaillent tous les jours au caroſſe ſur le pavé, & ont les pieds bons & bien formés, de très-méchans qu'ils avoient: car ils étoient faits en écaille d'huitres,

---

Comment il faut ferrer les Chevaux que ſont encaſtellés, ou qui ont les talons ſerrés.

NOus commencerons ce Chapitre par les pieds encaſtellés, qui eſt le défaut des Chevaux de legere taille, comme des Barbes, Turcs, Chevaux d'Eſpagne, d'Italie & d'Angleterre: des Rouſſins, & Chevaux de pays; il y en a auſſi d'encaſtellés, mais plus rarement.

CHAP. XL.

CHAP. XL.

Nous avons déja enseigné qu'un Cheval encastellé est celui dont les talons pressent si fort le petit pied, qu'ils font ou boitter le Cheval, ou du moins l'empêchent de cheminer à son aise : pour y remedier, l'on dessolle le Cheval, & on lui fend la fourchette, de quoi il a été traité au Chapitre LXXXVIII. premiere Partie, ou bien par le moyen de la ferrure l'on le soulage : mais quand l'encastellure est grande, souvent on gagne du temps à dessoler un Cheval lorsqu'on fend la fourchette pour le guérir, les gens ont de la peine à s'y résoudre dans les commencemens.

La cause de ce mal est diverse : les Chevaux qui ont la forme du pied mal faite & le pied trop long, sont sujets à s'encasteller ; ordinairement ils s'encastellent pour avoir les pieds trop arides & trop secs, destitués d'humeurs qui maintiennent la corne ; ou la ferrure n'étant pas ordonnée comme il faut, les talons se serrent, & le Cheval devient encastellé ; après quoi ils ne marchent plus ferme, le talon leur faisant douleur, ils se soulagent le plus qu'ils peuvent, & ne vont que de la pince, le nerf se racourcit, & la jambe se rend arquée ou boutée ; si on n'y donne ordre, ils boitteront bien-tôt tout bas : il est parlé amplement de la guérison des pieds encastellés au Chapitre LXXXVIII. de la premiere Partie.

Pour empêcher & pour prévenir cette infirmité, il faut en les ferrant abattre bien les talons sans creuser les quartiers, & parer la fourchette platte, parce que tout Cheval auquel on tiendra le talon abattu fort bas, non seulement ne s'encastellera point, mais encore il n'aura aucunes bleymes, & le nerf de la jambe se conservera, supposé que ce soit un Cheval de manége qui danse sur le velours.

Il faut outre cette précaution ne point du tout ouvrir les talons avec le boutoir, comme font les Maréchaux qui affoiblissent les quartiers en poussant le boutoir tout droit, ils coupent tout le bout dudit quartier, & le coupent jusqu'au bout à un pouce près du poil, & appellent cela ouvrir les talons ; bien loin de cela, ils ôtent toute la force du pied, il la faut laisser toute entiere ; ce qui se fera si on n'ouvre point les talons, & qu'avec le boutoir on ne creuse pas, laissant la solle forte & toute sa rondeur an talon.

J'aurai bien des gens contre moi d'avoir avancé cette proposition, car tout le monde dit, au moins tous les Maréchaux, qu'il faut ouvrir les talons ; ce qu'ils appellent ouvrir est justement ôter la force du talon, l'affoiblir & le mettre en état d'être bientôt encastellé. Mais je demanderai à ces Messieurs si leurs Chevaux ferrés de leur méthode ne s'encastellent point ; car j'en vois tous les jours d'encastellés, ausquels on a toujours fort ouvert les talons, & je sou-

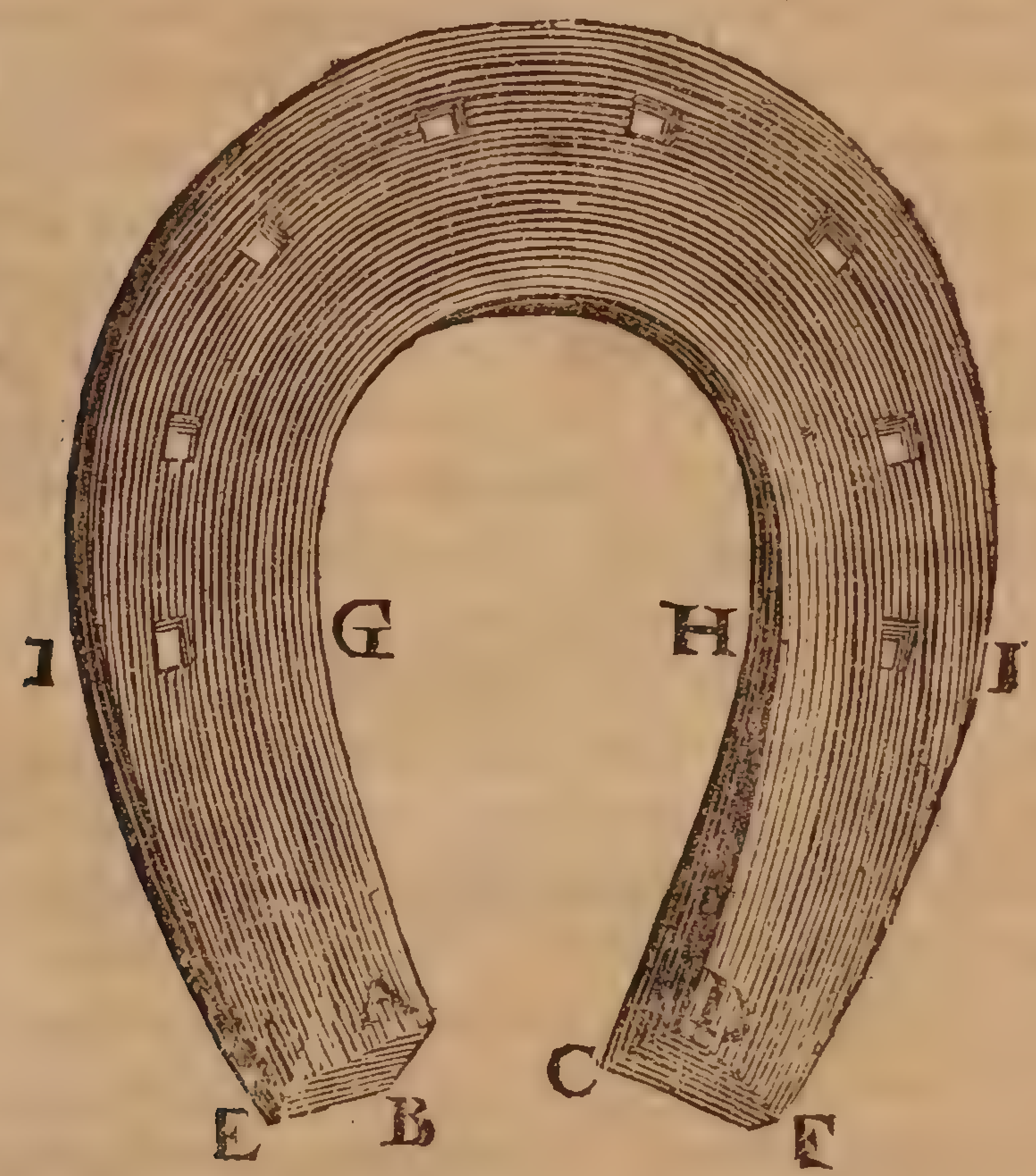
tiens que de tous ceux à qui j'ai fait abattre raisonnablement du talon, & qu'on a ferré en suivant avec le fer la rondeur du pied jusques près de la fourchette, laissant la solle forte, pas un ne s'est encastellé. L'épreuve en est aisée, & si vous vous en trouvez mal, reprenez votre vieille méthode, & je suis sûr que vous continuerez cette maniere. Ce que j'avance est fondé sur la raison, car la corne prend la forme du fer, puisqu'il est plus solide que ladite corne, & que le fer la contraint de prendre sa forme quand elle croît. Que s'il y a quelque apparence que le talon se veuille serrer, le plus sûr est de le ferrer à demi pantouffle, qui est de tourner la branche du fer en dedans, comme il est expliqué au Chapitre suivant XLI. parce que ce fer lui tiendra les quartiers en état de s'élargir, la corne croissant, le talon s'ouvre, & il ne peut se serrer; le pied demeure bien formé, parce que le fer que vous lui appliquez dessus fera élargir le talon, ou le pied ne croîtra point, ou le talon s'élargira, car il faut que l'éponge du fer suive le rond du talon, & finisse au bout du quartier. Puis donc que le fer donne la forme au sabot, comme il est indubitable, le fer ne prenant point de forme que celle qu'il a, n'étant point flexible, & la corne étant susceptible de forme par sa flexibilité, pour ainsi dire, il s'ensuit nécessairement que le fer étant en demi pantouffle, il chasse la corne au dehors & élargit le talon, comme je l'expliquerai dans le Chapitre suivant : mais surtout il faut prendre garde, quand on ferre de cette méthode, c'est à dire à demi pantouffle, de laisser la solle forte.

Quelques-uns disent qu'il ne faut point du tout couper de la fourchette, parce qu'étant en son entier, elle soutient les quartiers & empêche qu'ils ne se puissent serrer; véritablement il ne faut pas creuser entre le quartier & ladite fourchette, mais il faut seulement couper le haut avec le boutoir en le tenant tout plat, ce qui s'appelle parer la fourchette platte : il en arriveroit cet inconvenient, si on ne coupoit point du tout la fourchette, qu'elle se pourriroit & deviendroit fort puante, ce qui engendre les teignes, & il ne revient aucun bien de la laisser si haute & hors d'œuvre par maniere de dire : il faut donc conclure que toutes les fois qu'on pare le pied, il faut abattre les talons tout plats sans creuser, & que pour peu que le talon se serre, il faut tourner les éponges à demi pantouffle, comme il est expliqué ci-après au Chapitre XLI. à la troisiéme figure, & les talons bien loin de se serrer s'ouvriront infailliblement.

Pour les Chevaux qui ont le talon serré, après que vous aurez fait parer les pieds serrés & laissé la solle extrêmement forte au talon, il faut avoir des fers à pantouffle, comme vous en verrez en la figu-

re ſuivante, qui ſont (à ce que je croi) de l'invention de Monſieur de la Broue, l'un des plus habiles Ecuyers que nous ayons eu en France, dans le tems que l'exercice de monter à Cheval s'y eſt établi, comme on peut juger par le Livre qu'il nous a laiſſé de la méthode de dreſſer les Chevaux, & par le rapport avantageux que la tradition en a laiſſé.

J'ai nommé ce fer à pantouffle, afin de le diſtinguer d'avec les autres.



Pour forger un fer à pantouffle, il faut faire le dedans de l'éponge BAE. CDF. plus épais que le dehors IE. LF. enſorte que depuis A. G. ou D. H. il y ait deux ou trois fois plus d'épaiſſeur qu'en I. E. ou LF. comme on le peut voir par la groſſeur de l'éponge A B. DC. ainſi il ſe trouve que le fer va en talus depuis GA. juſqu'à LE. & le fer ſe trouve plus épais au dedans de l'éponge qu'au dehors, même l'épaiſſeur du dedans A. B. eſt trois fois plus épaiſſe que n'eſt E. c'eſt le dedans du fer, & ce qui touche au pied, que nous voyons ici, prenant garde néanmoins que ladite épaiſſeur AB. CD. de l'éponge aille toujours en diminuant juſqu'à G. H. comme on le voit en la figure, & tout le reſte du fer I. L. G. H. eſt plat comme le dedans des autres fers juſqu'à la pince, afin que le pied du Cheval ſoit à ſon aiſe. La figure du fer que je vous repreſente n'eſt

que le dedans du fer & les éponges doivent être étroites, afin qu'elles portent peu sur la fourchette, & le dehors doit être plat & uni comme un autre fer, & vous aurez une pantoufle pour un Cheval.

Il est nécessaire appliquant les éponges justement sur le bout du talon où finit le quartier, que ledit quartier porte au milieu de AE. ou DF. qui est l'éponge en talus, sans que pour cela le dedans de l'éponge AG. avec son épaisseur, doive porter à plein sur la solle, quoiqu'on l'ait laissé forte, ce qu'il faut toujours faire quand on se sert de ces fers : car quoiqu'on doive éviter autant qu'on le peut de faire porter les fers sur la solle, on est quelquefois obligé d'y faire porter un peu ceux-ci aux talons, & même le dedans de l'éponge touche presque toujours la fourchette, c'est pourquoi il faut le plus qu'on peut laisser la solle forte, sur-tout aux talons ; graissez ensuite le pied du Cheval ferré de cette maniere, avec l'onguent décrit au Chapitre LXXXV. de la premiere Partie, & tenez les pieds de devant dans leur fiente mouillée. Si vous continuez de le sorte, infailliblement les talons s'ouvriront ; le Cheval au commencement peut feindre avec ces fers, si vous avez trop affoibli la solle, mais il se raffermira avec le tems & le repos ; ces fers ne s'ajustent pas sans tems & sans soins, & il ne faut pas que le Maréchal soit paresseux de remettre le fer au feu pour l'ouvrir & le serrer selon la nécessité ; car cela ne se fait pas du premier coup ; il n'y a point de Maréchal qui puisse poser deux fers de cette maniere en moins d'une heure, car le fer doit suivre justement la rondeur du pied au talon comme à la pince. Et quoique le dedans de l'éponge n'entre dans le talon que de l'épaisseur de deux écus blancs, il n'importe, dans un mois le talon en s'élargissant la couvrira toute. Quand les fers à pantoufle sont forgés & ajustés, & prêts à les poser, ils paroissent aux ignorans fort étroits du talon, car ils suivent la forme du pied, & semblent ridicules à ceux qui n'en connoissent pas la bonté.

La raison pourquoi l'usage de ces fers ouvre les talons, & les désencastelle, est que le talon croissant est poussé en dehors par le fer, à cause que l'éponge qui est plus épaisse en dedans empêche qu'il n'y pousse, & au contraire le rejette en dehors : ainsi il faut que le pied ne croisse point, ou que les talons s'ouvrent, si ces fers sont bien ajustés.

Il faut continuer la ferrure de cette maniere jusqu'à ce que les talons soient beaux & larges ; ce qui arrivera infailliblement dans deux ou trois ferrures. Faites-les à la nouvelle Lune environ le quatre ou cinquiéme jour : l'usage de ces fers est admirable en ce qu'il ne varie jamais au pied, & demeure ferme en sa place, étant ar-

resté en sa situation par l'épaisseur du dedans qui est à l'éponge.

Le Cheval ferré de cette façon ne peut souvent servir de quelques jours, ce temps lui étant nécessaire pour se raffermir & rassurer les pieds dans la fiente moüillée.

On ne doit pas entreprendre de faire voyage avec ces fers, dans le commencement qu'un Cheval les porte, & avant qu'il les ait habitué; car comme ils contraignent le pied ils le feroient boitter: mais on peut s'en servir pour la promenade, pour le manége, ou pour un mediocre travail, sur un terrein qui ne soit pas dur; quand le Cheval aura les pieds accoutumés à ces fers, il les portera sans boitter, quoiqu'il fasse voyage; car j'ai fait faire de longs voyages sans incommodité à des Chevaux qui en portoient: je me suis aussi servi de cette methode pour des Mulets qui avoient les talons fort serrés, & qui s'en sont bien trouvés; car quoiqu'ils portassent des planches, (comme on appelle leurs fers quand ils sont sans ouverture au talon) je les faisois forger en sorte que la planche alloit en talus & ouvroit les talons du Mulet.

Si vous avez un voyage à faire avec un Cheval encastellé qui ne boitte pas encore, il ne lui faut point abattre ni abaisser les talons en le ferrant, quoique je l'aye prescrit ci-devant; mais au contraire il faut laisser les talons forts autant qu'on le peut, & brocher seulement en pince; comme le talon sera haut il ne souffrira pas, & le Cheval pourra fournir le chemin qu'on lui demande: veritablement ce ne sera pas le moyen de le desencasteller, au contraire il empirera, mais c'est seulement pour faire son voyage.

Si votre Cheval est si fort encastellé qu'il en boitte tout bas, le meilleur & le plus prompt remede est de le dessoler, & de lui mettre des fers longs d'éponge. La méthode de dessoler est au Chapitre LXXXIX. de la premiere Partie: ce n'est pas que ces fers ne le guérissent, & ne lui remettent les talons avec le temps, mais ce seroit dans quatre ou cinq mois; & en le dessolant il sera guéri dans trois semaines ou un mois, pourvû que vous preniez soin de lui élargir les talons quand il sera dessolé, en lui fendant la fourchette, ou en lui appliquant une éclisse de fer qui sera faite d'un vieux couteau d'étrille, en sorte que cette éclisse tienne les talons plus élargis qu'ils n'étoient, avant d'être dessolés, de plus de deux pouces, ou environ, & cela en bandant cette éclisse contre les deux quartiers approchant du talon, parce que la fourchette qui est plus molle, cedera & s'ouvrira, & fera qu'on pourra élargir les talons. Il est plutôt fait de donner un coup de bistouri pour fendre & ouvrir le milieu de la fourchette jusques dans le pâturon, afin que cette

ouverture donne facilité de mettre force plumaceaux dans la fente de la fourchette pour la tenir fort ouverte : la ſolle reviendra, qui appuyera les quartiers, le fer qui ſera forgé large pour convenir au pied élargi de cette façon, le maintiendra en état, & en croiſſant les talons ne ſe ſerreront plus s'il eſt bien ferré. Ce que je vous propoſe eſt fondé ſur pluſieurs experiences que j'ai faites, qui m'ont très-bien réuſſi, puiſque la ſolle venant à croître, elle ſoutiendra les talons, & s'il eſt beſoin on le ferre enſuite à demi pantouffle.

Chap. XL.

Il y a des Chevaux ſi fort encaſtellés, à qui, quoiqu'on les ait deſſollé, on ne peut faire élargir les talons pour y poſer cette écliſſe de fer, qui les doit tenir larges. A ces ſortes de pieds il faut, la ſolle étant levée, faire force avec les triquoiſes pour ouvrir la corne des talons, en ſorte qu'à force de la tirer en dehors on les élargiſſe très-bien, mais il faut prendre garde qu'en tirant de la ſorte on ne ſépare pas la corne d'avec le talon, car on feroit faire quartier neuf, mais ayant ouvert les talons avec les triquoiſes par force, on poſe cette écliſſe qui bande les talons, & les tient ouverts juſqu'à ce que la ſolle ſoit revenue & les ſoutienne. C'eſt un chemin bien plus court de fendre la fourchette juſques dans le pâturon d'abord qu'on a deſſollé, & quand on a mis le fer à demeurer, & l'appareil ſur la ſolle, on garnit extrêmement cette fente de fourchette avec quantité de plumaceaux, poſés & mis dans la fente par le dedans du pâturon, & enſuite un bandeau autour du pied pour tenir le tout en état, & continuer à tenir cette fente de fourchette fort ouverte, juſqu'à ce que la ſolle ſoit abſolument revenue, après quoi en ferrant le Cheval à demi pantouffle, on lui rendra le talon très-large & très-bon, ce qui eſt plutôt fait qu'avec l'écliſſe, quoique la méthode de l'écliſſe ſoit très-bonne.

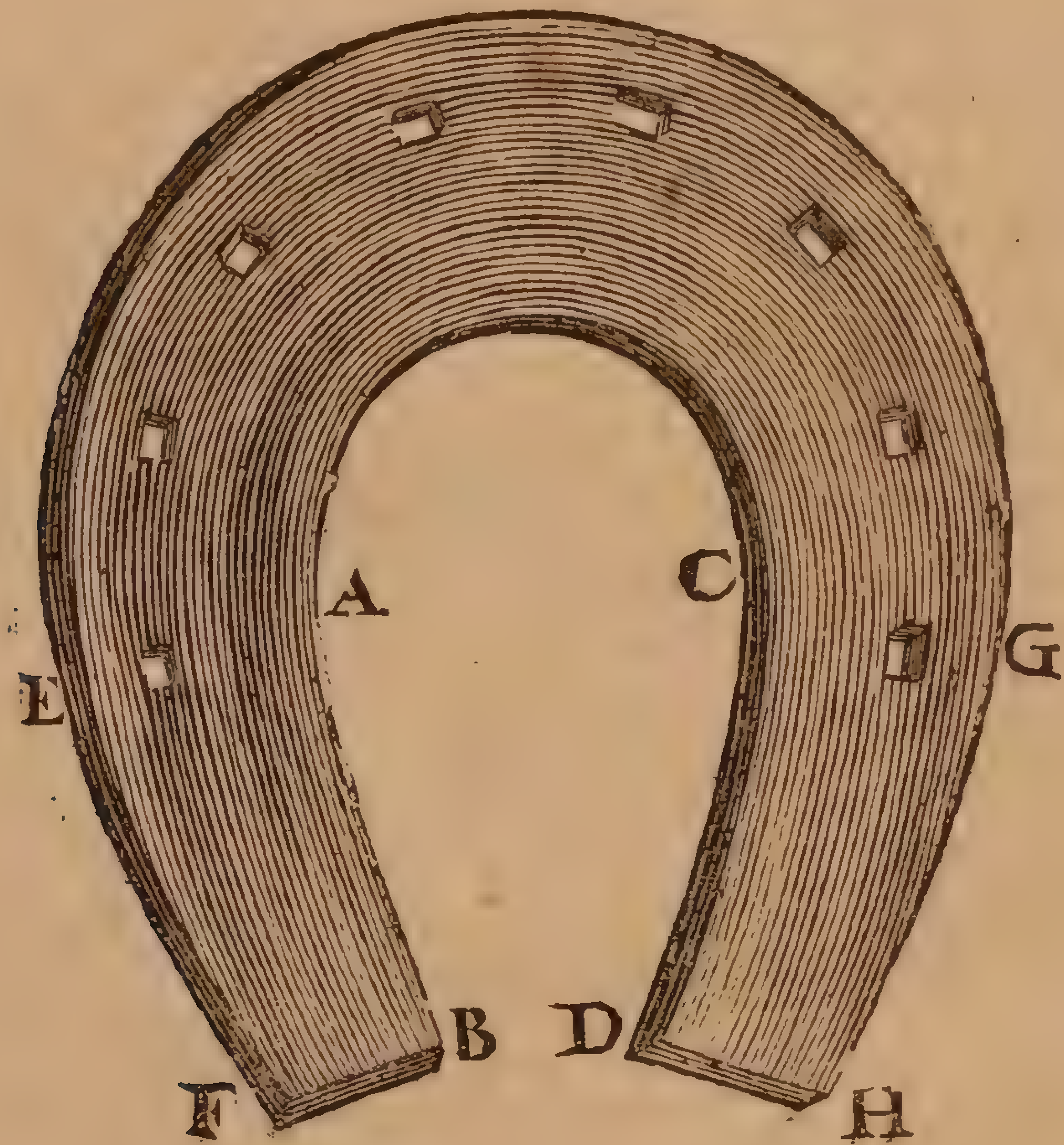
Comment il faut ferrer les Chevaux qui ont des ſeymes.

Chap. XLI.

Pour les Chevaux qui ont des ſeymes, que nous avons ci-devant enſeigné à connoître, il faut faire forger des fers d'une maniere que j'ai nommé à demi pantouffle ; l'uſage en étant bon, j'ai cru qu'il étoit à propos de le propoſer : la méthode peut ſervir auſſi aux Chevaux qui commencent à ſe ſerrer les talons, elle revient à la méthode des fers à pantouffle, parce que la branche eſt tournée en dedans, qui fait le même talus des pantouffles, mais le dehors du fer n'eſt pas de même, parce qu'il n'y a qu'un côté de l'éponge qui eſt celui de dehors qui porte à terre ; ces fers ne con-

CHAP. XLI.

traignent pas tant le pied qu'une panrouffle, & font bons pour commencer à rétablir le pied.



Le fer ici repréfenté EF. GH. eft cette demi pantoufflе qui eft pour appliquer fur le pied d'un Cheval qui aura une ou plufieurs feymes, & qui a par conféquent les talons ferrés; il faut particulierement faire forger toute la branche, & même les éponges FB. DH. plus fortes que l'ordinaire, puis le tourner enforte que le dedans AB. CD. foit plus haut que le dehors EF. GH. ainfi il fe trouvera que depuis AB. jufqu'à EF. cela ira en talus, de même depuis CD. jufqu'à GH. & le refte du fer EF. GH. fera tout uni comme le dedans de tous les fers ordinaires; car je vous repréfente ici le dedans du fer: pour le dehors de ce fer EF. GH. il doit porter contre terre dans toute l'efpace EF. GH. les deux éponges feront tout le contraire d'un fer que l'on voûte; car celui-ci fera élevé en dedans, au lieu que les fers voûtés font élevés en dehors.

Les fers pour l'encaftellure ont le dedans de l'éponge plus épais que le dehors, ceux-ci l'ont égal; mais l'adreffe eft de tourner l'éponge pour y former un talus, & faire comme s'ils étoient voûtés au dedans.

Pour l'application des fers à demi pantoufflе, il faut faire parer le pied, laiffant la folle forte aux talons, & ajufter les fers en forte que

que le milieu du talon, qui fait l'extrêmité du quartier, soit appliqué justement sur l'éponge FB. DH. prenant garde toutefois que le dedans desdites éponges ne porte pas tout à plein sur la solle, & quoiqu'il y porte un peu, il n'importe; puis brocher les cloux délicatement avec des cloux bien déliés.

Quand le fer sera posé à demeurer, c'est-à-dire broché & rivé, il faut fondre dans le pied sur la solle de la graisse & de la poix fondues ensemble, & mettre de la filasse & des éclisses pour tenir le tout; & si l'on a de l'huile de laurier, il sera très-à-propos de la mettre toute seule bien chaude dans le pied, avec de la filasse & des éclisses pour la retenir, car elle est telle qu'il nous la faut pour pénétrer, résoudre & fortifier la solle qu'on veut contraindre par le fer précedent à s'étendre; ou bien emplir le pied de tarc chaud, ou bien sans tout cela lui tenir les pieds dans sa fiente mouillée, & laisser reposer le Cheval toujours dans sa fiente mouillée, jusqu'à ce qu'il ne boitte plus, ce qui sera dans cinq ou six jours, plus ou moins, & toujours pendant ce temps lui graisser les pieds près de la couronne; & bien qu'il fût boiteux auparavant par la douleur que lui faisoit la seyme, ou le talon serré, cette maniere de demi pantouffle l'empêchera de boitter de-là en avant, la seyme se soudra au poil, & le Cheval en guerira; que si cette ferrure n'est pas suffisante, ayez recours au Chapitre LXXXVII. de la premiere Partie, où il est traité de la guérison des seymes.

Il y a des Chevaux, particulierement de legere taille, qui ont les talons inégaux, en ce qu'ils ont un côté qui hausse plus que l'autre; ce qui s'apperçoit en regardant les talons à l'endroit du pâturon: il n'y a point d'autre remede que de se servir de cette maniere de ferrure à demi pantouffle, ou dessoler & couper toute la fourchette jusqu'au fond, afin de la tenir égale quand elle reviendra.

Quand les Chevaux condamnés au manége pour leur vie, ou ceux qu'on dresse sur un terrein fort mol & doux, ont des seymes, selon la vieille routine on leur coupe le fer jusqu'au premier trou, & on retranche toute l'éponge; mais de faire travailler à la campagne un Cheval ferré de la sorte, il ne se peut, ni à la ville hors du manége.

Aux Chevaux de manége qui sont encastellés, on leur fait porter de même des fers à lunette; ce qui est encore le vieux stile, ils ont les deux éponges coupées jusqu'au premier clou; on pratique aussi de les faire travailler sans fers; tout cela fait un peu plus que rien, les Chevaux qui n'ont point de fers n'ont aucun mouvement: il est donc mieux de les ferrer à demi pantouffle, parce que le pied

CHAP. XLI.

venant à croître, prend une meilleure forme, & en le parant de cette maniere on le peut rétablir. Pour ceux qui prétendent de ne point faire ferrer les Chevaux de manége, j'en vois si peu qui ayent eu cette pensée, que je ne la crois pas soutenable. Il est donc à propos de ferrer les Chevaux dans les Manéges, & ceux qui ne l'ont pas fait, pour une très-médiocre épargne, s'en sont mal trouvés; je crois qu'il ne faut déferrer un Cheval pour toujours, que lorsqu'on l'envoye à la voyerie. J'ai connu un Homme de qualité qui vouloit que tous ses Chevaux de chasse courussent sans fers, assurant que les pieds leur durcissoient; en sorte qu'ils alloient tout comme ceux qui étoient ferrés: mais les uns étoient sur la litiere, ne se pouvant soutenir sur les pieds par la douleur qu'ils y ressentoient; les autres avoient les jambes ruinées; voilà où aboutissoit la fantaisie du Cavalier: Veritablement en Allemagne, dans les pays où il n'y a pas la moindre pierre, les Chevaux des Paysans ne sont pas ferrés; mais je crois qu'ils n'en valent pas mieux, & qu'ils serviroient mieux s'ils l'étoient; car ils ont les pieds tout de travers, parce que le Cheval en marchant pose souvent les pieds en dehors, les autres en dedans, selon qu'ils appuyent le pied plus d'un côté que de l'autre; ce qui les fait devenir difformes par le tems; mais les Paysans n'y sont pas difficiles pourvû que les Chevaux marchent le petit pas, ce leur est assez.

Des Chevaux droits sur leurs membres.

CHAP. XLII.

IL y a des Chevaux droits sur leurs membres, ausquels il faut donner cet ordre dans le moyen de la ferrure, ou comme nous dirons ci-après; ce qui se fait en abattant les talons fort bas jusqu'au vif sans creuser dans les quartiers, afin de contraindre le nerf à s'étendre, & le boulet à se retirer en arriere pour se remettre en la place où il doit être; si en abattant les talons, la jambe ne se remet pas assez, & que le Cheval continue à porter son boulet en avant, il faut faire déborder les fers à la pince d'un demi doigt, & les faire plus épais en cet endroit que par tout ailleurs; & en même tems que vous lui ferez cette ferrure, lui graisser le nerf de la jambe avec l'onguent de Montpellier décrit à la premiere Partie, pour le faciliter à s'étendre, & à se remettre en l'état qu'il doit être; les Chevaux qui ont beaucoup de talon y sont plus sujets que les autres.

Des Chevaux bouttés ou boulletés.

Le Cheval eſt boutté, lorſque l'os du boulet ſort de ſa place & ſe pouſſe trop avant : il faut lui abattre le talon juſqu'au vif, ſans l'ouvrir, lui ajuſter un fer qui déborde de deux doigts autour de la pince, comme on ferre les Mulets, & lui graiſſer les nerfs de la jambe avec l'onguent de Montpellier ; car cette ferrure contraint le nerf, ce qui le fouleroit, & feroit quelque enflure, s'il n'étoit adouci par un onguent anodin & ramollitif ; & même au commencement qu'il portera ces fers, il eſt à propos de le promener ſeulement en main, pour donner lieu à la jointe de retrouver ſa place, & ne le point faire cheminer dans les montagnes ; car en montant le nerf s'étend ſi fort qu'aſſurément le Cheval boiteroit pour s'être étendu le nerf trop à coup ; il faut au commencement laiſſer étendre le nerf peu à peu dans la plaine, & en partie à l'écurie ; que ſi le Cheval eſt abſolument boutté, & que la jointe ſoit tout-à-fait avancée, malaiſément en pourra-t'il guérir, ſi ce n'eſt en lui coupant le nerf un peu plus bas que les ars, comme j'enſeignerai ci après.

On pratique cette invention de ferrure, non-ſeulement aux Mulets, mais auſſi aux Chevaux de baſt, particulierement dans les pays de montagnes ; parce qu'étant beaucoup chargés en deſcendant les montagnes, ils ſeroient fort ſujets à ſe boutter ou boulleter ſans cet aide du fer qui avance extrémement & plus que le pied, ce qui tient le nerf étendu & le boulet en ſa place, le contraignant à ſe plier en arriere beaucoup plus qu'il ne feroit : on fait déborder le fer de la ſorte à la pince, aux uns plus aux autres moins.

Il y a une autre raiſon pourquoi en pays de plaines, auſſi-bien qu'aux pays de montagnes, on fait ſi fort déborder les fers à la pince des Mulets ; ils ont le talon fort haut, & le pied aſſez foible ; de ſorte qu'on n'oſeroit le leur abattre, parce que toute la force de leur pied y conſiſte ; le talon demeurant donc extrémement haut, s'ils n'étoient ferrés de cette façon, ils ſeroient bouttés dans quatre jours, & le talon haut feroit racourcir le nerf, & ſortir l'os de la jointe du boulet en avant.

Je dirai en paſſant qu'aux Mulets qui ont bon pied, on leur met des fers à la Florentine ; à ceux qui les ont plus foibles on leur met des planches.

Les Chevaux droits ſur leurs membres, & même ceux qui ſont déja boulletés, s'ils ne ſe rétabliſſent par la méthode de les ferrer comme j'ai dit, il faut avoir recours à une operation de la main, qui paroît périlleuſe, & qui ne l'eſt point. Pour la bien faire il faut re-

Chap. XLII.

marquer que les Chevaux extrémement droits ſur leurs membres ont un nerf qui eſt plutôt un muſcle aux ars, au-deſſous de la veine où on tire du ſang aux ars, juſtement dans l'inſertion du bras avec l'épaule: ce nerf ou muſcle eſt gros environ comme le petit doigt, fort tendu & roide, & va de haut en bas; c'eſt ce muſcle ou nerf qui fait le mouvement du boulet, & étant tendu de la ſorte, il tient le boulet avancé, & l'empêche d'être en ſa ſituation ordinaire; une marque aſſurée de cela, eſt qu'aux Chevaux qui ne ſont pas droits ſur leurs membres, ni en état d'être bouttés, ce muſcle ou nerf ne ſe trouve pas tendu, mais profond, en ſorte qu'on a peine à le trouver; mais à ceux-ci d'abord on le rencontre au toucher, & il paroît très-évidemment qu'il eſt trop tendu, & qu'il n'eſt pas dans ſon naturel. Ayant trouvé ce nerf ou muſcle, ce qui eſt très-facile, il faut avec un biſtouri ouvrir la peau en long, quatre doigts plus bas que la veine des ars; puis couper ce muſcle ou nerf en travers, non tout d'un coup, mais peu à peu; il faut tourner le biſtouri de l'autre côté, & achever de le couper toujours peu à peu, non tout d'un coup, mais il le faut tout couper: après quoi il faut laver la playe avec de l'eau-de-vie, & y mettre du ſel dedans, & travailler le Cheval dès qu'il n'y aura plus d'enflure où l'on a coupé, & que la playe ſera guérie: le boulet reprendra ſa place naturelle peu à peu, & ſi l'operation a été bien faite, le Cheval ſaignera très-peu, & la playe ſe guérira d'elle-même: il y a des Chevaux ſenſibles, leſquels ſont huit ou dix jours ſans ſe coucher après qu'on a fait l'operation; mais il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'il n'en méſarrivera pas: quelquefois en faiſant cette operation on coupe par mégarde la veine des ars, quand on la fait trop près de la veine, & le Cheval ſaigne beaucoup; mais il n'y a aucun riſque à courre, laiſſez ſaigner abondamment: puis il faut arrêter le ſang, empliſſant l'ouverture avec du poil de liévre ou de lapin, enſuite coudre la peau avec une éguille & du fil en deux endroits: il s'y fera un petit amas de matiere, dans huit ou dix jours en graiſſant la partie le Cheval ſera guéri, & plutôt fort ſouvent: avant de faire cette operation aux ars, il faut fort abattre les talons, & ferrer avec des fers qui débordent en pince comme aux Mulets, & leur faire porter ces fers trois ou quatre jours, & même cheminer avec eux pour les habituer, enſuite on fera l'operation. Et pour plus de ſureté & ne pas couper la veine des ars, il faut faire l'operation quatre doigts plus bas que les ars; elle fera un meilleur effet pour le boulet; & on ne coupera pas la veine des ars, dans huit ou dix jours le Cheval ſera rétabli & la playe guérie, & il ſera en état de travailler mieux qu'auparavant.

L'on fait cette même operation aux Chevaux abſolument boulettés quatre doigts au-deſſus du genouil ſur le devant ; on coupe la peau ſur le nerf qui eſt fort tendu & roide au devant de la jambe, on détache le nerf avec une corne de chamois, & on la paſſe par deſſous ledit nerf, puis on le coupe ſur la corne du chamois avec le biſtouri, qu'il n'y reſte rien. On emplit le trou avec du ſel & de la filaſſe imbibée de thérébentine chaude par-deſſus, & l'on empêche que le Cheval n'y porte la dent ; pour faire tenir l'appareil, on le bande avec une enveloppe qu'il faut coudre, afin de ne point trop ſerrer la jambe, ce qui la feroit enfler ; il faut le laiſſer de la ſorte, & ne le panſer de quelques jours, lui tirant du ſang le lendemain, & chargeant tout le bras dès que l'operation eſt faite avec de l'onguent du Duc, & continuer à lui charger le bras pendant huit jours ; le Cheval marchera, & le boulet ſe remettra en ſa place d'abord que la playe ſera guérie : cette operation eſt plus difficile que l'autre, & réuſſit bien aux Chevaux qui ſont tout-à-fait boulettés, c'eſt-à-dire, qui ont le boulet fort avancé, & comme hors de ſa place ; ce qui rend le nerf ſi tendu, qu'il eſt tout détaché du bras, & s'avance bien fort ; elle ſe fait ſans peine & ſans péril : mais ſi un Cheval n'eſt que droit ſur ſes membres, & que le nerf en queſtion ne ſoit pas bien détaché de l'os & ne ſoit pas trop tendu, il en pourra méſarriver, comme je l'ai vû à un Cheval qui étoit boulette d'un côté, & droit ſur l'autre ; le côté boulетté réuſſit admirablement, car le nerf étoit fort détaché ; mais pour le côté qui étoit ſeulement droit, le nerf n'étoit pas tout-à-fait détaché du bras, le Cheval fut deux mois à en guérir.

On ne court pas ce riſque faiſant l'operation quatre doigts au-deſſus des ars ; car il n'en peut point du tout méſarriver, quoique le nerf ſoit peu avancé & détaché ; ainſi hors d'un Cheval boulette, je ne conſeillerois pas de couper le nerf au-deſſous du genouil : en voilà aſſez ſur cette matiere.

Des jambes arquées.

CHAP. XLIII.

AUx Chevaux qui ont les jambes arquées, on peut couper le nerf tout comme à ceux qui ſont droits ſur leurs membres, & commençant par la ferrure, comme je le vais décrire, la choſe réuſſira très-bien ; car après tout cela, il faudra voir comme les jambes ſeront belles, en les comparant à ce qu'elles étoient auparavant : il faut commencer par la ferrure ; on ne peut en les ferrant trop abattre le talon, afin d'obliger & de contraindre les nerfs à s'éten-

CHAP. XLIII.

dre : au commencement que vous pratiquerez cette invention, le Cheval en pourra boitter ; il faut frotter le nerf avec quelque ramollitif & anodin, comme sera l'onguent de Montpellier, décrit à la premiere Partie, qui facilitera cette extension, vous en frotterez le nerf de la jambe trois fois la semaine, l'ayant bien échauffé auparavant avec la main à force de le frotter : ce remede adoucira le nerf, & ôtera la douleur.

Si pour avoir abattu le talon, comme nous venons de dire, la jambe n'est pas de la maniere que vous le pouvez souhaiter, comme étant beaucoup arquée, il faut faire forger un fer qui déborde en pince de deux ou trois doigts, & qui monte en haut, comme un fer de Mulet, le lui appliquer, puis frotter le nerf avec l'onguent susdit ; le laisser de la sorte, le promenant seulement en main une heure tous les jours au petit pas : dans peu vous en verrez un bon effet.

Si néanmoins il ne produit pas ce que vous en pouvez attendre, faites-lui couper les nerfs au-dessous des ars, comme je l'ai enseigné ci-devant, & si cela fait enfler les jambes, comme il arrive quelquefois, il ne s'en faut pas étonner ; mais graisser avec un onguent fait de populeum, miel & savon noir, égales parties bien mêlées à froid, & un verre d'eau-de-vie ; & continuer en promenant tous les jours le Cheval au petit pas en main : mais il faut considerer qu'il ne faut jamais couper ces nerfs, qu'auparavant on n'ait fort abattu le talon du pied du Cheval, & ferré avec des fers débordans en pince, comme les Mulets.

Des Chevaux rampins.

CHAP. XLIV.

LES Chevaux rampins sont ceux qui marchent seulement sur la pince des pieds de derriere, & n'appuyent point le talon à terre ; ce mal n'est pas ordinaire anx jeunes Chevaux, mais aux vieux. Cette incommodité se rend incurable par le tems, il y faut pratiquer une partie du remede des Chevaux bouttés, mais c'est aux jambes de derriere que ce mal vient ; on commence de leur abattre les talons, leur faire des fers un peu plus longs en pince que le pied, leur graisser le nerf de la jambe de derriere, le Cheval se remettra dans peu de tems ; il faut continuer à lui abattre toujours extrémement les talons, & à lui laisser la pince fort longue, même s'il est nécessaire, il faut faire déborder les fers ; c'est le plus assuré de leur faire déborder les fers à la pince d'un pouce ou de deux.

Il est de conséquence que l'écurie où vous établerez les Chevaux rampins, soit bien unie sur le derriere sansaucun creux, car s'il y

à un trou, d'abord le Cheval aura les pieds de derriere dedans, & on sera toujours à recommencer: cela est de plus grande importance qu'on ne croit, car de jeunes Chevaux pour avoir été établés dans des écuries désunies où ils plaçoient mal leurs pieds continuellement, se sont enfin rendus le derriere si difforme, qu'ils sembloient estropiés: Il y a des gens qui voyant un Cheval rampin, disent qu'il est juché.

CHAP. XLIV.

Pour les Chevaux qui bronchent.

Pour ferrer un Cheval qui bronche, il le faut ferrer tout au contraire d'un Cheval rampin, lui fort abattre la pince & la lui accourcir, afin qu'il ne rencontre pas les gazons ni les pierres.

Mais si ces Chevaux qui bronchent, ont le nerf foulé, les jambes travaillées, ou les épaules foibles, il faut avoir recours à autre chose qu'à la ferrure; ce qu'on verra au Chapitre LX. de la premiere Partie, & suivans, où vous trouverez des remedes qui sont très-bons.

Si le Cheval forge il faut le ferrer, que l'éponge suive le rond du pied comme je l'ai ordonné ci-devant; c'est ordinairement une marque de foiblesse quand les Chevaux forgent, c'est-à-dire, que des pieds de derriere ils attrapent ceux de devant.

D'autres à la mode d'Espagne genestent les fers, comme nous avons dit en pays de montagnes, aux Chevaux de bast, l'invention n'en est pas mauvaise, car ils se déferrent moins en forgeant; il est certain qu'un Cheval forge souvent par la faute du Cavalier, qui avec la main, & la peur des talons, ne sçait pas tenir son Cheval ensemble & sous lui: véritablement les choses contraires ne peuvent durer, & encore moins le long d'une journée, quand la lassitude arrive, mais on doit avertir un Cheval de tems à autre; si cela ne l'empêche de forger, on peut dire qu'il manque de reins & de force, ou qu'il est ruiné.

De la ferrure des Chevaux qui ont été forbus.

CHAP. XLV.

Il y a peu de Chevaux qui ayent été forbus plus d'une fois, sans qu'il soit tombé sur les pieds quelque partie de l'humeur qui a causé la forbure, aux uns plus, aux autres moins, c'est pourquoi il est à propos de les faire ferrer dans l'ordre, afin de leur rétablir les pieds autant qu'ils sont capables de l'être.

J'ai parlé fort au long de la forbure dans la premiere Partie de cet Ouvrage, où les remedes y sont amplement décrits; mais j'en ai ob-

mis un par mégarde qui eſt autant bon qu'il eſt aiſé, & toute la vertu de ce remede conſiſte au poil & à la peau d'une Hermine, qui eſt un petit animal tout blanc, hors qu'il a le bout de la queue noire; il eſt fait comme une belette, hors la couleur du poil; on prend la peau de ces animaux qu'on fait ſécher ſans les faire habiller ni apprêter; d'abord qu'un Cheval eſt forbu, on prend de la peau & du poil environ la largeur d'un double tout au plus: on coupe cela en cinq ou ſix morceaux, & on le fait avaler au Cheval avec du vin, de la bierre, ou autre liqueur. On tient le Cheval bridé trois ou quatre heures après, & ſouvent par une ſeule priſe le Cheval ſe trouve guéri; même lorſque les Chevaux ont beaucoup fatigué & qu'on appréhende la forbure, il faut dans le ſon, ou dans l'avoine mouillée qu'on donnera au Cheval en le débridant, lui faire manger une douzaine de poils d'une peau d'Hermine ſéche, & cela le garantira & préviendra le mal.

Mais il eſt à remarquer que la peau d'Hermine priſe en France n'a pas grande vertu; il faut des peaux d'Hermine qui viennent de Moſcovie ſans habillage; on les connoît en ce qu'elles ſont fort longues, & plus longues que les nôtres: celles d'Allemagne ſont meilleures que celles de France, mais non pas ſi bonnes que celles de Moſcovie, & plus les Hermines ſont priſes vers le Nord, meilleurs ſont leurs peaux pour guérir les Chevaux forbus. Et ſouvent quoiqu'on ait de bons remedes, s'ils ne ſont appliqués à tems, & que la forbure ait attaqué le Cheval long-tems avant qu'on l'ait traité, il eſt mal-aiſé que par une pente naturelle l'humeur qui cauſoit la forbure, ne ſoit tombée, ou quelque portion d'icelle, ſur les pieds, plus ou moins, ſelon l'intervalle du tems que le Cheval a été forbu juſqu'à ce qu'on l'ait traité; quelquefois même les remedes mal ordonnés n'ont point fait d'effet, & toute la forbure eſt tombée ſur les pieds.

Les pieds dans leſquels la forbure eſt tombée, ſont difformes, parce que la pointe ou la partie la plus avancée de l'os du petit pied s'abaiſſe, & pouſſe la ſolle, & le milieu du ſabot au-deſſus de la pince ſe reſſerre & ſe rétrecit, car il eſt vuide; & lorſque l'os du petit pied eſt deſcendu de la ſorte, & a pouſſé la ſolle, on dit que le Cheval a des croiſſans; quoique ces croiſſans ſoient véritablement l'os du petit pied qui s'eſt pouſſé & a deſcendu, & le deſſous du pied en pince paroît comble, & le ſabot au-deſſus reſſerré, & il ne peut être autrement, car il eſt creux & vuide: l'os du petit pied étant deſcendu par le devant, a laiſſé l'eſpace qu'il occupoit vuide, étant vuide, la corne n'eſt plus ſoutenue en pince & ſe reſſerre.

La même choſe arrive aux Chevaux qui ont eu un grand étonnement

ment de sabot ; & les causes de ce dernier mal sont presque les mêmes que de la forbure, du moins ils donnent les mêmes signes qui sont les croissans; les Chevaux n'appuyent que sur les talons, en cheminant la pince vient long-temps après le talon, enfin leur démarche fait connoître que la pince est tout-à-fait affoiblie & sans nourriture; il n'y a que sur le talon où il puisse s'appuyer, & encore assez foiblement: j'en ai raisonné amplement à la premiere partie de ce Livre.

CHAP. XLV.

A toutes ces sortes de maux, quand la forbure est tombée sur les pieds, ou qu'il y a étonnement de sabot, s'il est grand, les Chevaux sont long-temps à se rétablir, & un an n'y apporte gueres de soulagement, le plus sûr est de les donner, si on ne les peut vendre : mais j'écris ici pour ceux qui n'ont pas été si mal menez de la forbure : on les ferrera de cette maniere.

On ne doit jamais gueres parer la solle à la pince des Chevaux qui ont été fourbus, il faut toujours la laisser très-forte, afin que s'il y a apparence de croissant il ne puisse pousser, & qu'il soit résous par la nature, ce qui ne sera pas si-tost ; il ne faut aussi abattre les talons que médiocrement, car toute la force de ces sortes de pieds est aux talons ; & aussi-tost que le Cheval est ferré, lui verser dans les pieds de l'huile de laurier toute pure, toute bouillante, de la filasse par dessus & des éclisses pour tenir le tout, & continuer sept ou huit fois de deux jours l'un à lui fondre dans le pied de ladite huile de laurier.

Les Chevaux qui ont eu ces grandes forbures tombées sur les pieds, ne doivent aucunement être dessolés de plus de trois mois après la forbure : & quand on les a dessolés, il faut brûler tout le croissant, c'est-à-dire brûler toute la pointe de l'os du petit pied qui s'est relachée, afin de le faire tomber; mais je crois bien plus à propos de ne les point dessoler, laisser toujours la solle forte, & y fondre de l'huile de laurier ; prenant soin d'acheter de veritable huile de laurier, celle que l'on vend à Paris presque partout ne vaut rien.

Des Crampons.

CHAP. XLVI.

IL y a des villes en France dont le pavé est si rude, que tous les Chevaux qui tirent, ne sçauroient s'y tenir à moins que d'être cramponnés. En Allemagne ils le sont tous, sans en excepter même les Chevaux de manége, aussi bien à la campagne que dans les Villes : un Allemand ne souffriroit pas un Cheval en son écurie qu'il ne fût cramponné, comme un François n'en souffriroit pas un qui le soit.

Si vous êtes obligé de cramponner vos Chevaux par la rudesse du pavé, ou par quelqu'autre motif, comme j'ai dit parlant des talons bas, il faut pour faire les crampons, tourner & renverser sur le coin de l'enclume l'éponge, & en faire un crampon en oreille de lievre; les gros crampons quarrés foulent étrangement un pied, & lui font venir des bleymes, au lieu que ceux-ci en oreille de lievres, si on a le soin d'un peu abattre de la corne du talon, incommoderont moins: l'usage en est assez passable, quand on est obligé de se servir des crampons, car il faut de deux maux choisir le moindre.

L'opinion semble problematique, quoiqu'elle ne le soit pas: ceux qui veulent cramponner les Chevaux, disent que quand ils marchent dans un pays tant soit peu glissant, comme sont les pays gras, sur tout lorsqu'il a plu, ils se peinent & se fatiguent extrêmement pour s'empêcher de glisser, quand ils sont ferrés tout unis, & employent tout ce qu'ils ont de nerfs & de reins pour cela; qu'un Cheval qui ne suera point pour un travail médiocre, si lentement qu'on le puisse mener dans les pays glissans pendant l'Esté, étant ferré tout uni, il suera plûtôt pour avoir cheminé une heure, qu'il ne feroit pour en marcher trois dans un pays où il ne seroit pas en danger de glisser, ce qui est une marque assurée qu'il se travaille beaucoup.

Que si le Cheval avoit des crampons, il sueroit peut-être moins, à ce qu'ils disent, parce qu'il seroit hors de l'apprehension de glisser, & ainsi il ne seroit point obligé à se peiner si fort, & le Cavalier & le Cheval s'en porteroient bien mieux. Ceux qui défendent les crampons, croyent cette raison invincible: je la crois foible.

Il est hors de doute qu'il faut cramponner les Chevaux lorsqu'il gele, sans considerer s'il nuira à la jambe ou aux pieds, car nécessité n'a point de loix: il vaut mieux que le Cheval s'use les jambes, que si le Cavalier étoit en péril continuel de casser les siennes.

Ceux qui tiennent le bon parti, qui n'est pas celui des crampons, & qui les improuvent, soutiennent qu'ils foulent les pieds & les ruinent: & ils ont raison selon moi, outre qu'ils racourcissent le nerf de la jambe, qu'ils rendent les Chevaux droits sur leurs membres bouttés & rampins, qu'ils les font broncher & tomber. Ils disent encore fort veritablement que les Chevaux n'en vont pas si bien à leur aise: ils assurent que les crampons étonnent le pied quand il n'est pas fort, que tout au moins ils causent des bleymes, qu'ils travaillent & foulent les nerfs, & qu'ils ruinent un Cheval: C'est aussi la pensée du sieur Cesar Fieschi, Gentil-homme Ferrarois, dans son Traité des Chevaux, qui improuve toutes sortes de crampons. Mon sentiment est que les crampons ruinent les pieds, & foulent les ta-

lons & les nerfs, néanmoins en hyver & pendant les gelées & sur la neige, les crampons sont utiles aux Chevaux qui n'ont aucuns défauts aux jambes, ni aux pieds.

Dans les bons & méchans pays, dans les plouses ou dans les montagnes, je ne m'en voudrois pas servir.

Aux Chevaux de manége ou d'école, on ne doit point parler des crampons, si on ne veut se rendre ridicule.

Les Chevaux de manége ne doivent pas être ferrés comme ceux de voyage, on leur met ordinairement des fers plus que demi-Anglois, qui sont meilleurs que les fers François, trop couverts & trop lourds, ils chargent moins les jambes, & la terre ne s'amasse pas dans le pied qui les desséche beaucoup ; outre que les fers demi-Anglois ne sont pas si sujets à porter sur la solle, ni à causer des bleymes comme les autres.

On doit abattre le talon jusqu'au vif, sans creuser dans les quartiers à tous les Chevaux qui servent actuellement au manége, quand on les ferre ; que si le pied est si alteré qu'il soit fort dur, comme il arrive presque toujours, il le faut humecter avec de la fiente de Cheval mouillée, ou une bonne remollade.

Dans Paris, dans les grandes Villes, & aux pays pierreux, on ferre les Chevaux avec des fers assez couverts, à cause du tracas des Villes, des cloux de rues, & des pierres qui foulent le pied ; & même dans Paris on feroit les fers tous couverts aux Chevaux de carosse, pour éviter les grands accidens qui arrivent des cloux de rue ; mais le gravier & le sable s'enfermeroient entre le fer & la solle sans qu'on les pût nettoyer, outre que la solle & la fourchette se pourriroient, faute d'air, & pour être trop enfermées.

Pour empêcher de prendre des cloux de rue, ou plûtôt des chicots, il y a des gens qui ne font jamais parer les pieds des Chevaux, & laissent croître la solle autant forte qu'elle peut l'être, afin que cette dureté résiste aux cloux de rue, mais beaucoup mieux aux chicots que les Chevaux prennent dans les nouvelles tailles, quand ils courent à la chasse ; & pour parvenir à cela on ne pare jamais la solle, & on n'en ôte point du tout, le Maréchal n'ayant d'autre soin que d'ôter un peu du pied pour faire porter le fer & le bien ajuster sur la corne sans toucher à la solle.

Mais lorsqu'ils voyent que la solle créve & qu'elle s'écaille, parce qu'il se forme une nouvelle solle au dessous de la vieille, comme aussi une nouvelle fourchette, lors il faut nécessairement parer le pied pour ôter ce qui se sépare de lui-même, & jamais autrement, & par ce moyen, ils prétendent empêcher que rien ne puisse penetrer dans le

pied. Quelques chasseurs se servent fort de cette méthode, qui n'est pas mauvaise à certains Chevaux; mais elle peut bien causer des bleymes, qu'on a plus de difficulté à guerir souvent qu'un chicot, & laissant trop de pied à un Cheval, il se peine fort, & peut broncher facilement: on pourra essayer si on veut cette méthode.

On ne fait point de planches aux Chevaux de carosse comme aux Mulets, parce que la planche est un fer tout couvert, qui n'a qu'une ouverture comme un écu blanc au milieu ; avec la planche on pourroit éviter beaucoup de cloux de rue, par où tant de Chevaux se perdent tous les jours: mais la difference est grande, en ce que les Mulets ont leur plus grande force du pied au talon, au lieu qu'aux Chevaux c'est à la pince (parlant des pieds de devant) de sorte qu'on ne peut laisser les talons si haut d'un Cheval, comme on feroit ceux d'un Mulet; outre qu'on laisse un espace ouvert entre le fer & la pince aux Mulets, qu'on appelle un sifflet, par où l'eau s'écoule, ce qui ne se peut faire aux Chevaux, car on leur affoibliroit toute la force du pied; puisqu'elle n'est pas au talon, mais seulement à la pince, au contraire de ceux-là: la principale raison pourquoi on ne couvre pas tout le fer aux Chevaux de carosse, est que le pied des Chevaux est plus humide que celui des Mulets; ainsi il se pourriroit en hyver, & se dessécheroit trop en esté, s'il n'avoit point d'air, étant tout couvert.

Et de plus la planche conserve veritablement le pied, mais elle ruine la jambe, & la Florentine conserve la jambe & ruine le pied: ceci soit dit en passant à l'occasion des Mulets.

Les fers à l'Angloise sont legers & très-bons aux Chevaux qui ont le pied foible, mais sur le pavé ces fers se cassent bien-tôt, & dans les pais pierreux les cailloux foulent la solle, & causent des meurtrissures. Assurément les habiles Maréchaux Anglois forgent à merveille un fer délié; il ne se peut rien de mieux ni de plus uni, & les font très-excellens, parce que leur fer est meilleur que le nôtre: dans leur pays où le terrain est doux & sans pierre, ces fers étroits sont bons, mais en ce pays-ci il n'y a pas d'apparence. Un Maréchal Anglois tient le pied lui-même, le pare, ajuste son fer, & le broche sans aide de personne; il tient le pied du Cheval entre ses deux genoux, le déferre & le referre tout seul; c'est une affaire de fait que personne de ceux qui ont été en Angleterre n'ignore.

Les Turcs surpassent toutes les nations du monde pour la ferrure, ils battent & forgent leur fer sans ouverture & presque à froid, comme on fait l'argent; les quatre fers d'un Cheval ne pesent pas plus qu'un des nôtres, & durent presque autant: le fer qu'ils em-

ployent contribue beaucoup à cela, & le pays où les Chevaux cheminent qui est doux.

CHAP. XLVI.

De la ferrure des Chevaux qui se coupent.

CHAP. XLVII.

C'EST une incommodité assez notable quand un Cheval se coupe, ou qu'il s'entretaille, c'est-à-dire, qu'il s'écorche & s'emporte le boulet. Les Marchands de Chevaux de Paris disent qu'un Cheval déchire ses chausses, qu'il gâte son bas de soye; il est nécessaire de sçavoir les moyens d'y remedier. Avant de donner les remedes qu'on peut pratiquer pour les Chevaux qui se coupent, j'ai remarqué qu'en achetant des Chevaux, s'ils croisent fort les jambes en cheminant, on concluera qu'ils seront sujets à se couper. Cela est vrai-semblable, mais il y a encore quelque chose de plus considerable: c'est que ces sortes de Chevaux s'attrapent d'une jambe à l'autre en differens endroits, ce qui fait qu'on ne peut remarquer s'ils se coupent quand ils se sont heurtés de la sorte; si c'est un endroit douloureux & sensible, ils bronchent le pas qu'ils font après le coup, par le ressentiment de la douleur; on croit que le Cheval a les jambes usées, quoiqu'il les ait excellentes; mais la douleur qu'il se fait en s'attrapant de la sorte, le fait broncher. Et cette maniere de s'attrapper est pire que s'il se coupoit, car il n'y a pas de remede à celle-là, & à celle-ci il y en peut avoir. Pour s'empêcher d'y être attrappé, il ne faut point acheter des Chevaux qui croisent de la sorte, quoiqu'on vous fasse voir qu'il ne sont point coupés, car étant las peut-être ils s'attraperont, broncheront ensuite, ou peut-être culbuteront, si c'est dans la course.

La ferrure est presque l'unique moyen pour empêcher ceux qui se coupent; il est aisé d'y donner ordre s'ils sont jeunes, & qu'ils se coupent pour ne pas sçavoir marcher.

Il y a quatre choses qui font que les Chevaux se coupent: premierement la lassitude; secondement la foiblesse des reins; en troisiéme lieu, mal porter les jambes en cheminant; en quatriéme lieu, & finalement pour n'être pas encore habitués à cheminer, ni assurés dans leur allure: on guérit ceux-là, ou plûtôt on les empêche de se couper, l'on y pourroit ajouter la mauvaise ou trop vieille ferrure, mais je suppose que le Cheval soit bien ferré à l'ordinaire, il se peut donc couper de ces quatre façons, mais plus souvent aux jambes de derriere qu'à celles de devant.

S'ils se coupent par lassitude, je ne sçache point de meilleur remede que de les laisser reposer, & de les bien nourrir. Les Barbes qu'on

mene en main, s'attrapent très-aiſément, & ils ſe coupent preſque toujours, parce qu'ils marchent fort froidement, & avec négligence ; c'eſt le contraire de certains Chevaux qui ſe coupent parce qu'ils levent trop les jambes en cheminant, ce qui les laſſe & les fatigue bien-tôt, enſuite ils ſe coupent.

Quand on voit un Cheval qui ſe coupe, il ne faut pas d'abord l'accuſer, ſans avoir vû ſi ce n'eſt point quelque rivet, ou que le fer déborde par trop.

Après un long voyage tout Cheval qui ne s'eſt point coupé, donne une preuve favorable de ſa bonté ; il en eſt peu qui après de longs voyages, ne ſe ſoient coupés peu ou beaucoup.

Ce défaut eſt aiſé à connoître ; car on voit premierement le poil coupé au dedans du boulet, & l'endroit écorché ſouvent juſqu'à l'os, & quelquefois le Cheval en boitter & avoir le boulet enflé.

Si le Cheval s'eſt coupé aux jambes de devant, il le faut déferrer des deux pieds, & abattre fort le quartier de dehors de chaque pied, & ſerrer l'éponge fort en dedans, afin qu'elle ſuive le rond du pied, ſans aller au-delà du talon, comme aux autres fers, & couper ladite éponge auſſi courte que le talon ; river les cloux dans la corne ſi juſte qu'ils ne paroiſſent point au dehors ; ou bien l'on peut pour le mieux river dans la corne, brûler un peu avec un fer chaud, au deſſous des trous, & les river dedans.

Si le Cheval après cette ferrure continue à ſe couper, il faut groſſir les éponges par le dedans au double de celle du dehors, & toujours abattre les quartiers en dehors juſqu'au vif, & ſans toucher à ceux de dedans, river les cloux fort juſte.

S'il ſe coupe aux jambes de derriere, il faut de même déferrer & abattre les quartiers de dehors juſqu'au vif, lui mettre des crampons en dedans, & les tourner en ſorte qu'ils ſuivent le rond du pied ſans déborder ; & ſur-tout bien river les cloux, car un ſeul rivet fera un grand déſordre.

Les grands Mulets qui ſe coupent derriere, ne valent rien, & on les croit éreintés, & incapables de rendre bon ſervice, hors que ce fût par une grande jeuneſſe qu'ils ſe coupaſſent.

Les crampons en dedans aux pieds de derriere, univerſellement parlant, ſont plus utiles, de meilleur ſervice & de meilleure grace qu'en dehors, comme tous les mettent, & fort mal à propos, excepté aux Chevaux qui portent mal les pieds & uſent trop leurs fers en dehors : un crampon en dedans fait marcher un Cheval plus ouvert, mieux à ſon aiſe, & la jambe a ſon aſſiette plus naturelle, hors, comme j'ai dit, que vous remarquiez que votre Cheval uſe fort les

fers en dehors, car les crampons en dedans ne vaudront rien, j'entends aux pieds de derriere.

Pour les Chevaux de manége, on ne leur met point du tout de crampons ni devant ni derriere; parce que comme on voudroit les faire passager sur les voltes, s'ils étoient turbulens, ou qu'ils fussent sous des personnes qui ne seroient pas extrêmement sçavantes, en croisant les jambes ils se donneroient infailliblement des atteintes, ce qui feroit enfin naître quelque crapaudine ou javarre encorné.

Si nonobstant toutes ces précautions le Cheval se coupe encore, si c'est par exemple un jeune cheval de carosse, il faut faire tout ce que nous avons dit, abattre le quartier de dehors, mettre un crampon dedans, ferrer fort juste en dedans, & ne mettre point du tout de cloux en dedans du pied, mais un poincon à la pince pour tenir le fer en état, continuer quelque temps de la sorte, le Cheval apprendra à marcher & ne se coupera plus, quoiqu'on le ferre à l'ordinaire après: ou bien le repos, s'il est fatigué, le remettra, & pour derniere ressource, il faut le ferrer à la Turque. Si vous êtes en voyage, après l'avoir ferré de cette maniere, il faut avoir recours à l'invention des Messagers de Normandie, qui mettent une botte de cuir, ou de feutre autour du boulet, & l'y attachent pour garantir cette partie; la piece de feutre est composée plus étroite par le haut que par le bas, & on l'attache seulement en haut; les Chevaux ont d'abord de la peine à cheminer, mais dans peu de tems ils peuvent s'y accoutumer, quoique ce soit une très-vilaine invention, qui souvent fait enfler le boulet, & du moins fait cheminer le Cheval de mauvaise grace.

Si vous avez des Chevaux de main qui se coupent, il faut leur entourer le boulet avec de la peau de mouton ou d'agneau, le poil contre le poil, quand elle sera usée, en mettre une nouvelle.

Les Chevaux qui ont les pieds délicats, & qui par malheur viennent à se déferrer en campagne, éloignés des Maréchaux, courrent fortune de se perdre & se gâter le pied, il faut envelopper le dessous du pied du Cheval avec une piece de chapeau pour le mener en main, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de le ferrer.

Il y a une invention de fers à tous pieds, qui se posent sans cloux, avec une bordure qui lie & entoure la corne tout autour, puis avec une vis on le serre ensorte que le pied se trouve enclos là dedans comme dans une boëte; ces fers ne sont d'aucun service pour la campagne ni pour la Ville: & le sieur Frederic Grison en son Livre de Cavalerie en a donné le dessein, quoique fort imparfait; & où il y a bien à réformer & à ajouter.

Un Homme de campagne voyant son Cheval déferré, crainte qu'il

Chap. XLVII.

ne s'usât le pied, tira sa botte, mit le pied de son Cheval dedans; & fit son entrée de la sorte dans une grande Ville. J'ai vû un Cheval dans une des bonnes écoles de France porter des souliers dans le manége, il n'avoit pas la corne assez bonne pour porter des fers. Les François ont négligé de traiter de cette matiere, qui pourtant n'est pas à mépriser; les Italiens en ont écrit sçavamment : si vous en êtes curieux, vous pouvez voir le Livre intitulé, *Il trattato del ferrare cavalli, con i ferri in dessegno, di Cesare Fiaschi nobile Ferrarese*, mais selon mon sens, il en dit trop, & en dit trop peu: J'espere que le peu que j'en ai dit, suffira pour votre usage, si vous prenez le soin de le lire & d'en sçavoir les méthodes : beaucoup de gens voudroient de bon cœur sçavoir les choses, mais il y en a peu qui se veulent donner le soin de les apprendre.

Pour éviter le soin que donne un méchant pied à le ferrer dans l'ordre, il faut acheter des Chevaux avec de bons pieds, & si bons que votre Maréchal, quoique fort ignorant, ne leur puisse ruiner les pieds.

Comme on doit nourrir & panser les grands Chevaux dans le séjour.

Chap. XLVIII.

CEUX qui cherchent le secret d'engraisser les Chevaux avec peu de nourriture, les maintenir en bon corps, leur tenir le poil bon, & leur conserver & même augmenter la vigueur, ont raison, puisque cela est possible, s'ils ne travaillent gueres; ce n'est que la méthode de les bien nourrir dans les heures, & de les bien panser, qui les engraisse, & non pas l'abondance de la nourriture, ni le seul repos qui maintient le Cheval gras & en cœur; on ne doit pas se mettre beaucoup en peine pour recouvrer certaine poudre qu'on croit pouvoir engraisser un Cheval toute seule, sans aucune précaution que d'en donner, & la rendre usuelle, sur ma parole, il n'est point d'autre secret ni d'autre poudre que d'avoir une méthode bien assurée, il n'est pas besoin d'en chercher de nouvelles; & comme il y a beaucoup de personnes qui la pratiquent avec satisfaction, il seroit inutile de la proposer ici, si je ne croyois faire tort à ceux qui commencent; c'est donc pour eux seulement que je décris la maniere dont il faut gouverner & nourrir les Chevaux de prix, comme sont les Chevaux de manége & les beaux Coureurs, où il faut apporter plus de précaution que pour les communs, ausquels il ne faut pas tant de soin; on retranchera tout ce qu'on voudra, & on ajoutera de même.

Vous

Vous notterez que les Chevaux maigres ont besoin d'une plus grande nourriture que ceux qui sont gras depuis longtemps, outre les précautions que je dirai ; mais depuis qu'ils sont une fois bien pleins & bien agrenés, on les nourrit pour la moitié, même les deux tiers de nourriture moins, qu'en les engraissant ; pourvû toutefois qu'ils travaillent peu, car assurément le grand travail consume tout.

La nourriture des Chevaux de manége est en moindre quantité que de tous les autres Chevaux ; ils n'ont qu'un travail médiocre, & qui n'est pas de durée, quoique violent. Plus le travail est grand, plus grand doit être l'ordinaire d'avoine & de foin, & le travail des Chevaux de manége, s'il est dans l'ordre, n'est pas un travail, mais un exercice pour dissiper les mauvaises humeurs & donner appetit.

Avant que d'en venir aux particularités, j'établirai quatre maximes, qu'il est nécessaire de sçavoir pour l'intelligence de tout le reste.

La premiere est que le foin gâte ordinairement les Chevaux qui en mangent trop, quand ils ont passé six ans ; mais avant les six ans, un Cheval ne valut jamais gueres moins de manger du foin à son aise, pourvû qu'il ne soit pas trop gras, & qu'il ne se charge pas trop de chair, on ne doit point apprehender que le foin les rende poussifs, ni qu'il leur altere le flanc.

Il y a des Chevaux fort gourmands, qui le long du jour mangent leur litiere, c'est-à-dire, la paille qu'on met sous eux : il faut absolument l'empêcher ; lorsque la litiere a servi plus de deux jours, elle leur gâte l'haleine, & les fait fort suer : & si l'on avoit à faire quelque travail extraordinaire, ils deviendroient poussifs ; il est aisé de les empêcher.

L'autre maxime est qu'à tout Cheval qui est gras, & qui est de séjour, c'est-à-dire, qui ne travaille point ou très-peu, la paille de froment qu'on appelle la gerbée fraiche battue, lui est meilleure que le foin, l'haleine s'en maintiendra mieux, le Cheval ne s'altere point le flanc, & la graisse de paille est toujours plus ferme que celle de foin, & de plus de durée ; on dit aussi, Cheval de paille, Cheval de bataille. Enfin un Cheval sera un an dans une écurie de séjour, ne mangeant que de la paille, & de l'avoine, ou du son, sans se gâter ; que s'il avoit mangé du foin, il s'envieilliroit & se rendroit très-lourd & pesant en trois mois de séjour.

Quelques personnes qui n'auront qu'un Cheval à l'écurie, diront qu'ils l'empêcheront bien de séjourner, & de demeurer si long-temps sans rien faire ; mais s'il devient boitteux ou blessé, ils y seront bien

contraints ; & ceux qui ont de grandes écuries, ſçavent bien que le plus ſouvent, ſur-tout au retour de la campagne, où ils ont été fatigués, il faut les laiſſer de ſejour pour ſe remettre, & bien longtemps.

Les Chevaux étroits de boyaux qui n'ont point le flanc alteré, valent mieux de manger du foin que de la paille, auſſi ſont-ils exceptés de la régle précedente, parce que le foin les fait boire, & l'abondance d'eau tempere ce feu qui les conſume, & les empêche de prendre du flanc : le foin conſideré comme foin, ſembleroit devoir plûtôt ôter du boyau qu'en donner : car par ſa chaleur il cauſeroit plus de mal que la paille qui n'en a pas tant, mais comme il oblige le Cheval à beaucoup boire, à cauſe qu'il eſt plein d'un ſel nitre qui provoque la ſoif ; la quantité de boiſſon éteint le feu, pour grand qu'il ſoit ; auſſi un Cheval qui n'eſt plus dévoré par ce feu qui lui ôtoit le boyau, eſt capable d'avoir du flanc ſuffiſamment, c'eſt pourquoi on ne doit faire aucune difficulté de donner du foin à ces Chevaux, & tout Cheval maigre qui mange bien, s'il boit beaucoup, ſera bien-tôt gras & plein.

Pour les maigres vous ne les engraiſſerez pas promptement avec de la paille, le foin leur eſt beaucoup meilleur s'ils n'ont point le flanc alteré ; car s'ils ont quelques ſentimens de Pouſſe, le foin ne leur vaut rien, pour des raiſons que j'ai déduit fort au long parlant de la pouſſe : car quoiqu'on diſe fort à propos, que le Cheval a le flanc alteré, lorſqu'il a le reſſentiment de pouſſe, il ne faut pas croire que cette alteration vienne de chaleur, puiſque la chaleur n'eſt qu'un accident à la pouſſe ; & ſa cauſe eſſentielle vient d'un principe froid, qui ſont des flegmes viſqueux, lents & peſants, qui obſtruent & bouchent non-ſeulement les conduits de la reſpiration, mais les paſſages par où le ſang coule pour rafraîchir & nourrir le poulmon, & cela dans la circulation perpetuelle qu'il fait, parce qu'entre la veine arterieuſe & l'artere veneuſe, il y a dans la paranchime du poulmon des anaſtomoſes des veines aux arteres qui ſouvent étant bouchées, cauſent cette chaleur accidentelle au poulmon par la chaleur que le ſang leur communique.

Les Chevaux qui ſont ſujets à ſe charger d'encolure, ne doivent pas trop manger de paille, puiſqu'elle l'augmente ; vous le connoîtrez par experience, mais hors de ces exceptions, notre maxime ſubſiſte, excepté aux Chevaux d'Eſpagne, leſquels vieilliſſant l'encolure diminue, tout au contraire des autres Chevaux ; auſſi je crois qu'un Cheval d'Eſpagne qui a l'encolure épaiſſe & bien formée, eſt meilleur que s'il n'en avoit pas : car la bouche en eſt plus aſſurée &

ferme, il n'eſt pas ſi ſujet à battre à la main, & par conſéquent l'appui en eſt meilleur.

La paille de Languedoc eſt très-excellente, parce qu'étant foulée ſous les pieds en la battant, elle eſt hachée & adoucie par conſéquent, ainſi elle eſt plus appetiſſante; ce n'eſt pas qu'on ne la puiſſe couper auſſi menue, mais on ne pourroit ſans une peine extrême l'adoucir comme elle eſt.

Il ne faut pourtant pas bannir abſolument le foin, il en faut un peu aux Chevaux avant boire pour les y inciter, & ſans foin avec la paille ſeule on a de la peine à maintenir certains Chevaux bien gras, je croi qu'il leur en faut tous les jours ſix ou huit livres, hors qu'il y eût des raiſons pour n'en point donner du tout.

La troiſiéme maxime pour l'entretien des Chevaux, eſt de ne leur faire jamais boire de l'eau trop vive ni trop froide, comme nous avons remarqué en parlant de ce qu'il faut obſerver en voyage, parce que cette eau ſi vive leur affoiblit l'eſtomac, engendre des crudités, & cauſe des obſtructions dans le foye; c'eſt de là d'où proviennent ſouvent les tranchées, & maux de ventre; l'eau vive empêche le Cheval d'engraiſſer lorſqu'il eſt maigre, & étant gras le fait amaigrir: en un mot, elle lui eſt très-contraire. L'eau des grandes rivieres eſt très-bonne pour la boiſſon des Chevaux; quoique celles qui ſont trop rapides ne ſoient pas ſi excellentes; l'eau des fontaines vaut mieux que celle des puits, quoiqu'on ſoit contraint de s'en ſervir en beaucoup d'endroits, ne pouvant mieux faire. L'eau repoſée & tirée depuis long-temps du puits ou de la fontaine, eſt meilleure que celle qui vient d'être puiſée, hors dans le grand froid où l'eau étant puiſée eſt chaude, & ainſi elle eſt meilleure pour la boiſſon des Chevaux, que ſi elle s'étoit refroidie étant puiſée depuis longtemps.

Aſſurément la bonne eau contribue à tenir un Cheval gras: l'eau de la Seine eſt ſi excellente pour les Chevaux, qu'à Paris on voit peu de Chevaux maigres, & dans les pays de montagnes, où les eaux ſont vives, on en voit peu de gras; ce n'eſt pas que l'eau ſeule les engraiſſe à Paris, comme bien des gens le croyent, mais elle ne les fait pas amaigrir, de plus c'eſt qu'on n'y peut ſouffrir de Chevaux maigres; on n'y en amene point pour vendre, car on ſçait que le débit ne s'y trouve que des Chevaux gras. Je connois un homme qui dépenſe dix écus tous les mois en eau de Seine pour faire boire ſes Chevaux.

La quatriéme maxime eſt de maintenir le Cheval gras, car étant maigre, il ne peut être ſi beau, on n'en doit rien attendre de

parfait, ſoit pour le manége, ſoit pour le ſervice. Il eſt vrai qu'il y a des Chevaux maigres qui fatiguent plus que ne ſçauroient faire des gras, dont il y en a quelques-uns qui ne valent gueres, & bien ſouvent rien du tout pour le ſervice : mais ſi ces maigres étoient gras, ils ſeroient encore meilleurs, & fatigueroient avec plus de vigueur ; & ſi ces Chevaux gras qui ne valent gueres étoient maigres, ce ſeroit encore pire.

Cette maxime a quelques exceptions ; il y a des Cravates qui fatiguent mieux étant maigres qu'étant gras, mais ils ſont en petit nombre.

Je ne prétends pas que les Chevaux trop gras ſoient meilleurs que les autres, au contraire ils ſont moindres & incommodes, ſur tout dans les chaleurs, ils ſe laſſent d'abord, ſe dégoutent facilement, ſont ſujets à la forbure, gras-fondure, & ſont peu capables de rendre du ſervice ; mais ils valent toujours mieux que les maigres : il n'en coûte rien à amaigrir les Chevaux, & on ne les engraiſſe pas quand on veut.

On peut donc recevoir ces quatre maximes pour veritables, non ſeulement pour les grands Chevaux, mais encore pour tous les autres, juſqu'aux moindres Mazettes. Vous remarquerez qu'un Cheval fort gras & agrené depuis long-temps, & qui ne fera qu'un travail médiocre & réglé, s'entretiendra avec ſi peu de nourriture, que ceux qui ne l'ont pas vû, auroient peine à ſe le perſuader. J'ai vû les plus grands Chevaux de caroſſe ne manger tous les jours chacun qu'une botte de foin, une botte de paille, & les deux tiers d'un boiſſeau d'avoine, & être gras à pleine peau ; avant que je les euſſe réglé à cet ordinaire ils étoient toujours malades par trop de nourriture, & depuis ils ſe ſont très-bien portés.

De croire que ſur ce pied on puiſſe nourrir de grands Chevaux de caroſſe qui fatigueront beaucoup, ou qui ne ſeroient pas extrémement gras & agrenés depuis long-temps, c'eſt ſe tromper bien fort ; ainſi il faut bien prendre ſes meſures avant de rien déterminer là deſſus.

De la néceſſité qu'il y a d'étriller & panſer les Chevaux.

Chap. XLIX.

APRE'S avoir parlé de la nourriture des Chevaux, il faut enſeigner la maniere de les bien panſer, cette partie n'eſt gueres moins néceſſaire pour leur entretenement que la précedente ; ce que pourtant beaucoup de perſonnes ne ſçauroient ſe perſuader pourquoi il eſt ſi néceſſaire & d'une ſi grande utilité de bien panſer les

Chevaux ; ils croyent pourvû qu'on les nouriſſe bien & amplement, que c'eſt aſſez, ſans s'attacher ſi régulierement à tant les étriller, & à les panſer tous les jours ; la raiſon en eſt néanmoins aſſez claire, & ſi on prend la peine de l'éxaminer avec attention je crois qu'on ſera de mon ſentiment, & qu'un Cheval avec moins de nourriture diſtribuée méthodiquement, bien panſé & bien étrillé, s'entretiendra plus gras, plus beau, & plus agréable, qu'avec beaucoup plus de nourriture, s'il n'eſt pas bien panſé.

Van-Helmon qui s'eſt rendu celebre par ſa méthode de traiter les malades, recommande préferablement à la nourriture de bien panſer & d'étriller les âneſſes dont il ordonnoit le lait à ceux qui avoient quelque affection de poitrine, aſſurant qu'on connoiſſoit au goût du lait, ſi l'âneſſe n'avoit point été étrillée ce jour-là. Si cela eſt, il faut que l'uſage de l'étrille faſſe un notable changement dans les humeurs ; voici ſes paroles : *Aſina pectenda eſt inſtar equorum, quia ex lactis guſtu dignoſci poteſt, an aſina pexa fuerit iſto mane, an non.*

Pour expliquer la néceſſité de l'étrille, & combien il eſt important de bien panſer un Cheval, je commencerai un peu de loin, mais l'on ne ſera pas fâché de voir ici en abregé l'œconomie naturelle qui ſe paſſe dans l'interieur des Chevaux. Le Cheval comme tout vivant tient de la nature du feu *habet enim acidum innatum*, qui a beſoin d'aliment pour ſon entretien, faute de nourriture il ſe diſſipe par un écoulement continuel, il ſe perd & s'éteint entierement ; la nourriture d'un Cheval conſiſte dans ſon boire & dans ſon manger ; après avoir mâché fortement les alimens ſolides, & les avoir paitris par le moyen de ſa ſalive qui tombe de deux petits canaux, qui prennent leur origine entre les glandes parotides, & s'inſerent entre les deux mâchoires au deſſous du muſcle crotafite, d'où par le mouvement, l'humeur tombe peu à peu dans la bouche, & ſe mêlant avec l'aliment, par l'aide de la langue, il les avale, ce qu'il prend par la bouche va au fond de l'eſtomac, qui eſt comme la marmite du corps où par la chaleur des entrailles, & particulierement du foye, & par le ſecours d'une humeur acide, penetrante & diſſolvante, ſe fait la premiere coction qui digere les alimens, & les change en une matiere blanche comme du lait, que les Medecins appellent chyle.

Que ce ſuc acide ſoit la principale cauſe de la coction des alimens, il eſt manifeſte ; car nous voyons que ceux auſquels ils abondent le plus, ont plûtôt digeré, & ſont plus grands mangeurs que les autres ; l'exemple aux Hommes mélancoliques eſt clair, en ce qu'on les voit plus grands mangeurs que les autres, & même en quelques-uns ce

ſuc eſt ſi abondant qu'il ſort de l'eſtomac, & des lors il eſt nuiſible, car il eſt hors de ſon lieu naturel, ainſi il trouble les autres digeſtions, il les empêche de faire leurs fonctions & ainſi d'engraiſſer; cela ſe voit même dans les oiſeaux & la volaille, où ce ſuc acide eſt ſi penetrant, & diſſout de telle maniere le grain qu'ils avalent, que dans fort peu de tems il eſt digeré; ce qui ſeroit impoſſible à la chaleur naturelle toute ſeule ſans l'aide de ce ſuc. Cela ſe confirme en ce que vous voyez que la volaille (par un inſtinct naturel que l'Auteur de toutes choſes leur a imprimé) avale très-ſouvent du gravier, & de petites pierres lorſqu'ils ne trouvent pas ſuffiſamment de quoi remplir leur eſtomac, pour émouſſer & affoiblir ce ſuc par ces matieres dures, afin de l'arrêter, qu'il ne ſorte de l'eſtomac manque de matiere ſur quoi agir, ce qui empêcheroit les autres digeſtions & les amaigriroit.

Selon la quantité & qualité des alimens, & ſelon la diſpoſition de l'eſtomac, & l'abondance ou le défaut de ce ſuc acide, cette coction s'acheve ou plûtôt, ou plus tard; quand elle eſt parfaite l'eſtomac s'ouvre par en bas, cette matiere digerée & blanche, paſſe peu à peu par le long des boyaux qui ſont pleins de plis & de replis, afin de donner le temps à de petits canaux qui y ſont attachés en grand nombre, qu'on nomme veines lactées, d'en ſuccer le plus ſubtil & le mieux préparé: ces veines par leur blancheur ſont nommées lactées; elles ſont répandues dans tout le meſentere, portant cette ſubſtance blanche dans deux reſervoirs qui ſont de la groſſeur d'un petit œuf, ſitués au milieu du même meſentere, entre les deux productions du diaphragme, & couchés ſur les vertebres des lombes: de ces réſervoirs ſortent deux canaux qu'on appelle thorachiques, à cauſe de leur ſituation, ou chylidocques à cauſe de leur uſage, l'un eſt au côté droit & l'autre au côté gauche; ils ſont auſſi gros comme une bonne plume de ſigne, & ſont couchés ſur le corps des vertebres du dos, le long de la grande artere, & montant juſqu'aux ſouclaviers, y laiſſent couler le chyle parmi le ſang, qui revient ſe jetter dans l'ordre de la circulation, dans le ventricule droit du cœur pour être changé en ſang. Cette matiere blanche eſt portée par des canaux qu'on appelle veines lactées, juſques dans un tronc plus ſpacieux qui s'étend depuis les reins le long de l'épine du dos, juſqu'au haut de la poitrine, & ſe dégorge par pluſieurs ouvertures dans les rameaux de la groſſe veine, où elle ſe fourche pour ſe diſtribuer dans le col, & dans les épaules.

Ces canaux ont été heureuſement trouvés il y a près de ſix-vingt ans par Barthelemy Euſtache, Venitien, dans l'anatomie d'un Che-

val ; ce n'eſt pas un petit avantage au cheval d'avoir contribué le premier à trouver une partie inconnue aux Anciens, & qui eſt ſi néceſſaire pour ſçavoir la juſte & légitime diſpenſation des humeurs dans notre corps. Entre les modernes Thomas Bartholin eſt le premier qui a trouvé ces canaux dans les Hommes. Olaus Rudbek eſt le premier qui l'a trouvé dans les chiens, & Jean Pequet eſt le premier qui en a écrit : mais il n'y en a pas un qui rapporte la gloire de cette découverte à ſon veritable Inventeur, qui pourtant mérite bien qu'à ſa conſideration on nomme ce vaiſſeau Euſtachien, qu'on appelloit juſqu'à préſent aux Hommes, Thoraciques ou Chylidocques : mais aux Chevaux ils doivent porter le nom de cet illuſtre Anatomiſte de Chevaux.

Le Chyle, ou cette liqueur blanche, monte par les canaux Euſtachiens, & ſe décharge dans les veines, & ſe mêle peu à peu dans le ſang, qui ſuivant l'ordre de la circulation découverte dans ce ſiecle par Harveus Anglois, deſcend & ſe porte dans le cœur pour y être changé en ſang, d'où enſuite il eſt pouſſé par le ſiſtole dans les poulmons, au travers de la veine arterieuſe ; des poulmons il eſt rapporté au ventricule gauche par l'artere veneuſe, qui a des anaſtomoſes, c'eſt-à-dire, des communications avec la veine arterieuſe. Là il eſt élaboré & rendu plus parfait, puis envoyé en la groſſe artere, d'où il coule par toutes les parties du corps afin de les nourrir, où il rentre par les anaſtomoſes dans les veines, qui le rapportent par divers chemins au cœur ; & par une ſuite continuelle & réïterée de tours & de retours, ſe perfectionne ; ainſi le ſang ſe purifie de pluſieurs parties ſuperflues & inutiles que la nature ſépare & rejette, & le ſang bien purifié & ſubtiliſé, fournit des eſprits qui ſont les premiers miniſtres de la vie, & les inſtrumens principaux de toutes les actions.

Il n'y a pas d'apparence que ce blanc paſſe tout entier dans les veines, & qu'il ſe tourne tout en ſang qui eſt rouge, parce que les Chevaux ſont compoſés de pluſieurs parties blanches, qui ont beſoin pour leur nourriture d'un aliment qui leur ſoit ſemblable. Ce ſeroit bien travailler en vain de changer de la matiere blanche en rouge, pour derechef la faire devenir blanche, la nature n'a pas accoutumé de ſe former de tels embaras ; Par exemple dans la génération du lait aux Jumens, lequel vient du chyle directement, ſans avoir été ſang, comme les Anciens ont crû que c'étoit du ſang blanchi par la vertu des mamelles, ce qu'on a bien reconnu n'être pas, & que le lait ſe formoit du chyle : quoi qu'il en ſoit la perfection du ſang paſſe pour la ſeconde coction.

La troisiéme coction que nous devons considerer se fait dans chaque partie du corps, qui change l'humeur qui lui est la plus conforme en sa propre substance, pour reparer ce qu'elle perd à chaque moment; cette coction s'appelle assimilation, qui est proprement la nutrition.

Chaque coction a ses excrémens particuliers; ceux de la premiere sont la fiente; ceux de la seconde sont l'urine, qui s'écoule dans les reins & se porte dans la vessie; l'on ajoute la bile ou le fiel qui se separe dans le foye, & se dégorge dans les intestins. L'on doute de quelle coction est la pituite ou flegme qui flotte quelquefois dans l'estomac, & toujours dans les boyaux; l'on n'est pas mieux assuré de la mélancolie, qu'on dit être rejettée dans la rate: En effet, dans les corps bien sains on ne voit aucune excrétion sensible & considerable de ces trois dernieres humeurs.

Les excremens de la troisiéme coction, à l'occasion desquels j'ai fait ce discours trop long pour quelques-uns & trop court pour les curieux, sont de deux sortes, les uns substils qui s'exhalent & s'en vont par insensible transpiration; & les autres plus crasses & plus épais, qui s'attachent & s'arrêtent sur la peau du Cheval; & comme ils sont sallés naturellement, ils s'acquierent une nouvelle acrimonie par le séjour qu'ils y font, ce qui tient les Chevaux de cœur inquiets & tristes, si l'on n'a le soin d'ôter soigneusement tous les jours cette crasse qu'on emporte avec l'étrille, & qu'on leur ôte de dessus le cuir; cet excrement de la troisiéme coction, quoiqu'insensible, abonde extrémement dans tous les animaux, & particulierement dans les Chevaux.

C'est ce qui a obligé les Anciens, qui n'avoient pas l'usage du linge, de se servir tous les jours du bain, & même pour se décrasser, ils se servoient d'un instrument que les Romains appelloient Strigil, qui a donné le nom à nos étrilles: en effet, si nous considerons combien il sort d'humeurs par le cuir, nous en trouverons une prodigieuse abondance, la suputation en est facile.

Pesez le foin, l'avoine, l'eau, enfin tout ce qu'un Cheval avale en vingt-quatre heures, pesez pareillement les excrémens du ventre & l'urine qui sortent dans le même temps, vous trouverez qu'il sort insensiblement plus de vingt-cinq livres par jour, dont une partie sort par la respiration, & l'autre par le cuir: le calcul est fort aisé, cependant peu de personnes y font réflexion; aussi la nature a été fort prévoyante de faire le cuir des Chevaux beaucoup plus ouvert que ceux des autres animaux à quatre pieds, afin de donner facilité aux exhalaisons de transpirer & de sortir hors du corps.

Ceux

Ceux qui apprêtent le cuir du Cheval le trouvent ſi poreux & ſi court, qu'il ne vaut abſolument rien pour l'uſage des harnois.

Lorſque cette craſſe ſéjourne long-tems ſur le cuir, elle bouche les pores & empêche les autres vapeurs acres de s'exhaler, & ainſi ces ſuperfluités qui reſtent parmi le ſang l'alterent & le corrompent, & étant corrompu il eſt mal propre à bien nourrir un Cheval, qui ſans doute en deviendra maigre, ou tout au moins n'engraiſſera pas, & il n'en faut chercher aucune autre cauſe que celle-ci, ce qui s'évite par les ſoins qu'on apporte à les faire bien panſer; ſi ces raiſons ne ſont pas capables de perſuader la néceſſité de l'étrille à certaines gens, qui ne ſongent qu'à crever des Chevaux avec force foin, je conſens volontiers qu'ils demeurent dans leurs erreurs.

Sans cela vous ne ſçauriez avoir plaiſir ni ſervice d'un Cheval: j'ai donc réſolu d'expliquer ici juſqu'aux moindres choſes qui appartiennent à cette Partie; ceux qui le ſçavent ne trouveront pas mauvais que j'inſtruiſent ceux qui n'en ont aucune teinture, & qui ne le ſçavent pas.

J'ai expliqué ci-devant la coction des alimens, & leur formation en ſang, ſelon l'opinion des Modernes, qui eſt aſſurément la plus probable, & la mieux appuyée de raiſonnemens & d'experiences; mais ſi quelqu'un eſt ſi fort attaché aux Anciens, qu'il rejette tout ce qui eſt nouveau, je propoſerai pour ſa ſatisfaction l'opinion de Galien, qui avoit paſſé juſqu'à préſent pour la plus probable; parce qu'on n'avoit pas les connoiſſances de l'anatomie qu'on a préſentement. Les anciens Anatomiſtes s'étoient reglés ſur les obſervations qu'ils avoient fait ſur des ſinges & des cochons, comme ayant les parties diſpoſées à peu près comme les Hommes; mais les Modernes ayant trouvé le chemin frayé ont pénetré plus avant, comme il ſe voit par les experiences journalieres.

Galien ſur Hipocrate, a dit que le ventricule ou l'eſtomach fait la premiere coction, par ſon moyen & par la chaleur naturelle, & par cette vertu qu'il a de cuire les alimens qui ſont contenus en icelui, comme dans ſon lieu; car par tout ailleurs où cette grande chaleur ſe trouve, elle eſt l'origine des maladies, parce que hors du ventricule elle eſt le principe de la corruption & de la chaleur étrangere: cette faculté coctrice, aidée de la chaleur naturelle, les cuit, & les réduit en chyle, & après qu'il a raſſaſié ſa faim animale, le pilore ou orifice inferieur de l'eſtomach s'ouvre & le jette dans les inteſtins, dont il eſt ſuccé, & porté par les veines maſſaratiques au foye qui le change en ſang, & après s'en être nourri,

pouſſe le reſte dans la veine cave, d'où il eſt diſtribué dans les autres parties du corps pour leur nourriture : Vous remarquerez trois coctions, la premiere dans le ventricule, d'où les excrémens ſont la fiente ; la ſeconde dans le foye, où le ſang prend ſa forme & couleur : ſes excrémens ſont la bile qui eſt reçue dans la veſſie du fiel ; & la troiſiéme coction ſe fait dans chaque partie pour la nutrition de la partie, qui a ſes excrémens qui ſont des vapeurs ou fuligines, qui doivent s'exhaler au travers des pores par inſenſible tranſpiration, & comme il y en a de craſſes, ils s'arrêtent & s'attachent ſur le cuir & bouchent les pores, empêchant la tranſpiration deſdites vapeurs, qui étant âcres & ſalées alterent le ſang & l'empêchent de nourrir les parties, même le détruiſent & l'échauffent; ainſi ſi par l'uſage de l'étrille tous les jours on ne débouche & déſobſtrue les pores, quelque nourriture que le Cheval prenne, il ne peut s'engraiſſer ; au contraire, quand un Cheval eſt bien panſé, bien nettoyé de toute ſa craſſe, avec moins de nourriture & d'alimens, il ſera plus gras & plein, parce que le ſang étant bien ſéparé de ſes excrémens, qui ſont les vapeurs & fuligines, il ſera plus en état, quoiqu'en moindre quantité, de ſervir de nourriture aux parties.

Les curieux ſeront bien-aiſes de voir ici une nouvelle opinion, laquelle me ſemble belle ſi elle n'eſt probable, quoique je croie qu'elle a plus de ſubtilité que de ſolidité. Nous avons parlé ci-devant des émonctoires ou glandes qui ſont ſituées en differens endroits du Cheval, leſquelles ſervent comme d'une maniere d'éponge pour attirer les humidités ſuperflues des parties voiſines.

Depuis peu un nommé Warton Anglois, dit qu'elles ſont compoſées de veines, de nerfs, d'arteres, & de vaiſſeaux limphatiques, & qu'elles ont une correſpondance très-particuliere avec les nerfs, au ſervice deſquels elles ſont particulierement employées : il ajoute de plus, qu'on peut aiſément juger par leur ſubſiſtance rare & ſpongieuſe, qu'elles ſervent à filtrer & épurer quelque matiere ; leur couleur blanche fait voir que cette matiere n'eſt pas un ſang fourni par les veines & les arteres ; & comme les nerfs ſe joignent avec elles, il y a apparence que leur nourriture en procede, & que cette nourriture vient immédiatement du chyle, qui de ſa plus pure & plus ſubtile partie leur fournit un ſuc exquis pour la nourriture des nerfs ; ce ſuc ſe purifie dans ces glandes, paſſant au travers de leur chair comme au travers d'un tamis, & y laiſſe ce qu'il y a de plus impur, & de plus groſſier, & de moins propre à la nourriture des parties nerveuſes.

Le même Auteur dit que ce ſuc nerveux eſt employé aux plus

belles fonctions du corps. Cette opinion qui eſt aujourd'hui reçûe géneralement de tous les Anglois, qui en ſont les inventeurs, roule toute ſur ce principe très-véritable, que comme il y a dans le corps humain deux ſortes de parties, il faut qu'il y ait deux ſortes de nourritures, le ſang pour les parties rouges, & ce ſuc nerveux pour les parties blanches.

CHAP. XLIX.

Je n'ennuyerai pas plus longtemps le Lecteur ſur cette matiere : s'il eſt curieux de voir au long cette opinion, qu'il voye le Livre intitulé, *Andenographia ſeu glandularum humani Corporis deſcriptio, Authore Thoma Wartono. Noviomagi.*

Comment il faut panſer les Chevaux.

CHAP. L.

REVENONS à notre matiere, & diſons que néceſſairement il faut panſer les Chevaux, & que pour le bien faire un Palfrenier n'en peut panſer que ſix : ſi on déſire qu'il en ait bien du ſoin, il ne lui en faut pas davantage, car autrement il s'en acquitteroit mal ; encore ne doit-il avoir aucune autre choſe à faire dans le logis, afin qu'il ſoit toujours dans ſon écurie.

Un Palfrenier doit être diſpos, adroit, ſouple, nerveux, & hardi ; qu'il aime les Chevaux, & qu'il ait volonté de bien faire : quand on en trouve avec ces qualités on les doit bien conſerver ; cette marchandiſe, quoique groſſiere, eſt aſſez difficile à trouver hors de Paris

Il doit ſe lever de bon matin, & d'abord nettoyer la mangeoire devant ſes Chevaux, & donner à chacun un bon picotin, ou une meſure d'avoine qui tient à peu près autant que la coupe d'un grand chapeau, qui eſt deux picotins dans le cabaret.

Il faut qu'il leve la litiere avec une fourche de bois, ſeparer la paille nette, la mettre à part pour le ſoir', & jetter celle qui eſt ſale ſur le fumier ; après il faut balayer & nettoyer bien toute l'écurie, & tout le long de la journée tenir la place nette avec la pelle & le balai ; car il n'eſt pas ſéant de voir de la fiente ſous un Cheval pendant le jour.

En hyver dans les grandes gelées, il eſt très-bon de remettre la litiere aux Chevaux, & la laiſſer le long du jour, le ſoir venu la lever comme le matin, bien nettoyer la place, ſeparer la paille qui eſt ſale, & refaire la litiere comme le matin ; elle tient les Chevaux plus chauds le long de la journée, & leur poil ſe conſerve plus beau dans la rigueur du froid.

Le Cheval ayant mangé ſon avoine, on lui mettra un filet ou un

maſtigadour ; & le tirant de l'écurie , ſi le lieu le permet , ou on l'attachera entre deux piliers pour l'étriller ; dans l'écurie la pouſſiere va ſur les autres Chevaux , s'ils ne ſont pas couverts , mais lorſqu'on ne peut mieux faire , on les étrille dedans.

Prenant l'étrille de la main droite , & la queue de la main gauche près de la croupe , il faut étriller legerement au long du corps devant & derriere , & continuer juſqu'à ce que l'étrille n'amene plus de craſſe ; il ne faut pas peſer avec l'étrille rudement ſur le corps , mais à l'aiſe & legerement ; ce n'eſt pas la force qui tire la poudre & la craſſe , c'eſt ſeulement l'adreſſe avec laquelle on mene l'étrille qui fait la netteté.

La craſſe étant ainſi tirée de deſſous le poil , il faut prendre une épouſſette , qui eſt une demie aulne de toile ou de drap , & la prenant d'un bout , épouſſeter tout le corps pour faire voler toute la poudre qui eſt reſtée ſur le poil , & enſuite avec la même épouſſette nettoyer les oreilles dedans & dehors ſous la ganache , entre les jambes de devant & entre les cuiſſes , & par tous les endroits où l'étrille ni la broſſe ne peuvent aller : enſuite le Palfrenier prendra la broſſe , & pouſſant la têtiere du filet le plus qu'il pourra en arriere ſur le crin , ou s'il n'a que le licol il le lui ôtera abſolument , & prenant avec la main gauche le deſſous du menton , il lui broſſera bien fort la tête , commençant par le front , aura ſoin des yeux & des ſourcils , car en cet endroit la craſſe s'y attache étrangement , & continuera par toute la tête , uniſſant toujours le poil à la fin , puis il le broſſera par tout le corps ; même aux jambes quand le poil le permet , continuera ainſi , en nettoyant la broſſe avec l'étrille , juſqu'à ce qu'il ne voye plus de craſſe , poudre , ni ordure ſur le corps du Cheval.

De plus il faut broſſer les crins deſſus , deſſous & dedans , pour ôter la craſſe qui s'y attache , après il faut prendre le bouchon qui eſt de la paille tortillée , dure , groſſe comme le bras , & longue d'un pied qu'on humectera un peu avec de l'eau , les bouchons de foin ſont meilleurs pour les Chevaux qui ont le poil fin ; puis il faut le paſſer & repaſſer ſur tout le corps & ſur les jambes ; c'eſt en cet endroit où il faut demeurer un quart ou demie-heure à paſſer le tems , & frotter les nerfs des jambes deſſus , deſſous le poil , dans le pâturon , aux jointes , enſorte qu'il n'y reſte aucune craſſe , & que le poil des jambes demeure auſſi luiſant que le crin ; il faut avec un autre bouchon ſi le premier eſt uſé , frotter le nerf des jambes , de haut en bas , & de bas en haut , pour le rendre ſouple , le déſopiler , & donner facilité pour le paſſage des eſprits animaux , qui ſont

le mouvement, ainsi on ne sçauroit trop les frotter au matin, & le bouchon est un bon meuble de l'écurie : Le foin des bouchons qui ont servi quelque tems, si on le défait & qu'on le fasse bien sécher, donnera appetit aux Chevaux dégoûtés, à cause du sel de la crasse qui s'est attaché au foin, & qui l'a pénetré ; je m'en sers fort souvent, pourvû que le bouchon ne sente pas le pourri ni le relant. Il y a des Palfreniers qui ne veulent pas se servir du bouchon, comme en Allemagne où il n'est point en usage, mais c'est bien panser le corps, & mal panser les jambes ; & le corps sans les jambes est de médiocre usage.

Quelques-uns ensuite ont une piece de frise verte, qu'ils humectent avec de l'eau, puis la passent & repassent le long du corps, pour bien unir le poil, & le rendre plus luisant, celà est bon, néanmoins peu de François s'en servent ; les Allemans en ont introduit la méthode qui est très-bonne. Les Anglois ont des épousettes de crin, qui sont très-bonnes, elles sont tissues d'un fil de crin comme de la grosse bure l'est de laine. On en essuye les Chevaux, elles emportent la crasse, nettoyent très-bien entre les jambes, entre les cuisses, & tous les endroits où l'étrille ni la brosse ne peuvent atteindre. On les lave après dans un sceau, & on les laisse sécher. Je suis étonné que l'usage n'en soit point en France, puisqu'il est bon, & à peu de frais : il est commun en Angleterre.

Il y a des Chevaux si sensibles & si chatouilleux, qu'ils ne veulent point souffrir l'étrille, à peine souffrent-ils la brosse : ceux-là veulent être pansés avec la main, qu'on tient un peu humide, & qu'on passe tout platte sur le corps du Cheval, comme si on le brossoit ; quand la main est bien crasseuse, on la lave & on l'essuye à demi, continuant à la passer à contre-poil, & au long du poil, jusqu'à ce qu'elle ne tire plus de crasse, & sur la fin il faut toujours unir le poil.

Cette maniere de panser un Cheval est longue, mais bonne ; elle rend le poil très-beau, & tient le corps fort net : il n'y en a pas de meilleure, & ceux qui ont des Chevaux qui ont le poil fort fin ne doivent jamais les faire panser autrement.

Aux grands Chevaux qui ont le poil bien uni, il faut plus s'attacher à les faire panser de la brosse, & avec la main qu'avec l'étrille ; car comme ils ont le cuir délicat, elle les marque & écorche, ils se débattent & se tourmentent, & sans fruit, & avec un peu plus de tems la brosse & la main, comme nous avons dit, les tiendront plus nets que si on les tourmentoit avec l'étrille.

Quand le Cheval est pansé de cette maniere, l'eau en sort fort

claire quand il ſue ; ſi on le panſe très-bien une fois avec la main, le lendemain on n'a preſque rien à faire ; mais la premiere fois qu'on le panſe de cette ſorte, il faut trois heures pour le bien nettoyer, enſuite une heure par jour ſuffit.

Après le Palfrenier doit le peigner & démêler les crins bien doucement ; commençant toujours par le bas, & non par la racine, enſuite il prendra la queue à poignée un pied près du bout à pleine main, & démêlera doucement avec le peigne en montant en haut juſqu'à ce qu'elle ſoit bien démêlée. Il y a des gens qui ne laiſſent jamais peigner la queue à leurs Chevaux, crainte qu'on ne l'arrache en la peignant.

Le peigne étant craſſeux on le lave, & tout Palfrenier en penſant ſes Chevaux doit avoir un ſeau plein d'eau près de lui : après on prend l'éponge de la main gauche & le peigne de la droite, & on commence par la racine à peigner les crins, & mouiller avec l'éponge à chaque coup de peigne, enſuite on peigne la queue commençant de même par la racine, & uniſſant avec l'éponge le poil en haut ; puis il faut eſſuyer les crins & la queue, avec une épouſſette ſéche pour en ôter l'humidité ſuperflue.

Lorſque la queue eſt ſale, ce qui arrive ordinairement aux Chevaux blancs, on la trempe dans un ſeau d'eau, & avec les deux mains on la frotte par tout ; il y en a même qui ſe ſervent de ſavon noir, ou de l'autre à ſon défaut ; quelques-uns font laver tous les jours la queue de leurs Chevaux, puis ils la trouſſent afin qu'elle demeure nette allant en Ville ou à la campagne : ſi c'eſt en Eſté on lave les quatre jambes du Cheval avec une éponge fort exactement.

On fait faire des broſſes larges de quatre doigts, & longues d'un demi pied & plus, pour laver les jambes des Chevaux & les bien nettoyer de toute la craſſe qui s'y attache : il faut que ces ſortes de broſſes ſoient de poil de Sanglier, & bien poiſſées par deſſus, afin que l'eau ne pourriſſe la ficelle qui attache le poil au bois, & ceux qui ne veulent pas faire cette dépenſe, quoique modique, prennent la moitié d'une vieille broſſe dont ils ſe ſervent comme de l'autre, en cette maniere : on lave bien les jambes d'un Cheval, & avec cette broſſe mouillée on les broſſe trempant à tout moment la broſſe dans le ſeau : l'eau qui ſort de la jambe en paſſant la broſſe eſt au commencement blanche comme du lait, il faut continuer de même juſqu'à ce que l'eau ſoit toute claire, lors la jambe ſera bien nette. Cette invention eſt très-bonne l'Eſté, mais non l'Hyver : car l'eau froide morfond les Chevaux de legere taille, qui ſont plus délicats que les autres : ceux qui ont de bons Chevaux & qui les aiment, doivent ſe ſervir de cette invention.

Le Cheval étant pansé de la sorte, on lui met son caparasson ou couverture avec la criniere, s'il en a une, on le sangle avec un surfais large qui a deux coussinets environ gros comme le poing attachés à demi pied l'un de l'autre, & posés à côté de l'épine du dos: ces deux coussinets donnent la facilité au Cheval pour avoir son haleine avec commodité sans être serré du surfais, après vous remettrez le Cheval à la mangeoire, & lui donnerez du son, qu'il faut avoir bien secoué pour en faire sortir la poussiere, & le bien démêler avant de le mettre devant le Cheval.

Si l'on ne fait tomber la terre ou la poudre qui s'est attachée à l'herbe dans le pré quand l'eau est débordée, qu'elle passe pas dessus pendant qu'elle est en pied & debout, & que le Cheval mange de cette herbe réduite en foin sans avoir été bien secouée, ce foin le fera fort tousser, & lui nuira aux poulmons; comme encore si l'eau vient à déborder dans les prairies lorsque le foin est coupé; cette sorte de foin qui a été couvert en partie de limon par les eaux débordées, puis séché, quoiqu'exactement secoué, est très-nuisible aux Chevaux, & plus nuisible que le premier. Il faut laisser manger le Cheval depuis qu'il est pansé jusqu'à neuf heures, & les derniers jusqu'à dix.

Quelques-uns au matin d'abord que les Chevaux ont mangé l'avoine, les mettent au filet jusqu'à neuf heures, & cela est fort à propos aux Chevaux fort gras; mais à ceux qui ont besoin d'engraisser, on peut faire comme nous venons de dire, qui est de les laisser manger tout le matin, hors le tems qu'on employe à les panser.

A dix heures ou dix heures & demie on mene les Chevaux à la riviere, en Esté dupuis huit heures passées on peut les y mener, si on est en lieu commode, cela égaye fort les Chevaux de boire dehors.

Si on ne peut mieux faire, on les fait boire dedans; si c'est en Hyver il faut ayant tiré de l'eau remarquer si elle est chaude, & mettre la main dedans pour en être assuré, & après y mettre du son, ce qui est très-à-propos & très-sain; si c'est en Esté qu'on soit obligé de faire boire de l'eau de puits aux Chevaux, il faut la tirer long-tems avant que de faire boire, & la mettre au Soleil dans des tonneaux défoncés & nets, pour corriger par la chaleur du Soleil la grande crudité de l'eau, qui leur est très-nuisible.

Généralement parlant, l'eau de riviere n'est pas si bonne l'Hyver que l'eau de puits, parce qu'elle est trop froide, & si le puits est bon,

en la tirant on la trouve chaude, & par conséquent meilleure que celle de riviere.

Quand on les mene à la riviere pour boire, il faut y aller doucement au pas, & si ce sont des Chevaux de carosse, revenir au petit trot, & même au pas si on veut.

Les Anglois au sortir de l'eau, courent leurs Chevaux une demieheure d'une haleine & à toutes jambes pour les maintenir en course; la méthode est bonne pour eux, mais la course après le boire, ne peut que nuire, & si bien nuire que les Chevaux deviennent tôt ou tard poussifs par cette belle méthode, sur laquelle les Anglois ne veulent point entendre de raison contraire.

Il ne faut pas s'étonner si j'apporte tant de précautions pour le boire; car si vous observez de près & attentivement, vous connoîtrez qu'une partie des maladies des Chevaux viennent de boire de mauvaises eaux, ou hors de tems. La raison est que la chaleur des entrailles attire avec avidité & promptement la liqueur qu'on boit: s'il se rencontre que l'eau soit chargée de quelque mineral acre, comme de l'alun ou bitume, ou autre, sans doute que cette boisson laissera quelque intemperie au dedans, avec impression de chaleur étrangere.

Si les eaux sont vives ou trop crues, elles laissent des obstructions ou des crudités capables d'empêcher les fonctions nécessaires pour cuire & perfectionner le sang, qui par ce moyen donne occasion à plusieurs sortes de maladies.

Au retour de la riviere il faut avaler l'eau avec les deux mains à chaque jambe, & ensuite lui essuyer avec de la paille pour faire tomber l'eau.

Quelques-uns d'abord au retour de l'eau, donnent l'avoine; je crois que cela n'est pas à propos; car comme un Palfrenier qui aura six Chevaux ne les peut mener boire qu'en trois fois, s'ils étoient habitués de manger l'avoine d'abord au retour de l'eau, ils s'impatienteroient attendant les autres, se mordroient, se battroient, & ne mangeroient point de foin pendant ce tems.

Les Marchands de Chevaux entendus dans leur métier, comme leur principal but est de faire paroître les Chevaux pleins, ronds, & ayant du flanc, les font boire en Esté dès les sept heures du matin, & ne les font point boire le soir, afin que le matin ils boivent mieux, ayant été long-tems sans boire, après quoi sans doute ils mangent mieux & paroissent ronds & pleins toute la matinée, puis ayant bû à deux heures après midi, ils mangent, & paroissent pleins & ronds l'après dînée; & comme ils ne les montrent point la nuit, ils

ils ne se soucient pas qu'ils soient pleins, & les laissent avoir soif, afin que le matin ils boivent mieux; cela est bon pour faire paroître les Chevaux meilleurs à ceux qui n'ont d'autre but que de les vendre à ceux qui les nourrissent pour s'en servir, assurément la méthode que nous avons prescrite est preferable.

Au retour de l'eau on leur donne du foin frais, & on les laisse manger jusqu'à onze heures ou onze heures & demie, ou midy, qu'on nettoye bien la mangeoire, puis on leur donne l'avoine bien criblée environ deux picotins, & on les laisse manger en repos; d'autres donnent deux picotins combles de son de froment mouillé: la méthode en est bonne pour les Chevaux de manége, car cela les rafraîchit après leur travail violent; les grands Chevaux ont besoin d'être humectés, étant d'un temperamment chaud & plein de feu.

Après qu'ils ont mangé l'avoine ou le son, on les tourne au filet ou au mastigadour, le cul à la mangeoire jusqu'à quatre heures du soir qu'ils demeurent sans manger: non-seulement on tourne les Chevaux au filet ou au mastigadour, ce qui est plus à propos, pour les empêcher de manger, mais encore pour leur décharger le cerveau, leur faisant vuider quantité d'eau qui ne leur peuvent que nuire; & c'est une chose digne de remarque: car nonobstant qu'il y ait eu anciennement de très-habiles Anatomistes, ce n'est que de nos jours qu'on a découvert les vaisseaux par où la salive vient dans la bouche: la salive tombe de deux petits canaux, qui prennent leur origine entre les glandes parotides, & s'inserent entre les deux mâchoires, au dessous du muscle croraphite, d'où par le mouvement l'humeur tombe peu à peu dans la bouche. Pas un Auteur n'avoit encore parlé de ces vaisseaux ou canaux salivaux: la découverte en a été faite depuis peu à Paris.

Cet espace de tems que les Chevaux demeurent au filet, fait un très-bon effet, il contribue à faire bien digerer les alimens qui sont dans l'estomac souvent en trop grande abondance, & pris avec trop d'avidité, & il donne de l'appetit aux Chevaux qui en manquent.

Si le Palfrenier en tournant les Chevaux au filet, voit qu'ils n'ayent pas mangé toute leur avoine sans aucune cause manifeste, c'est une marque qu'ils sont dégoûtés, ou qu'ils sont malades; il faut mettre ceux-là au mastigadour, au lieu de les mettre au filet. Ce mastigadour est un filet qui a deux grands pas d'âne, l'un plus court que l'autre, qu'on met dans la bouche pour faire écumer, & pour décharger le cerveau: nous en donnerions la figure, si ce n'étoit une chose triviale, dont tous les Esperonniers sont fournis.

Si le Cheval qui n'a point mangé son avoine est simplement dégoûté, sans apparence de maladie, & qu'il ait la tête chargée, les yeux enflés, ou la bouche baveuse, qui distile des filets de bave ou de pituite, qui coule jusqu'à terre, il faut prendre de l'assa-fœtida demie once, & l'envelopper dans un linge, puis l'attacher au milieu du mastigadour; il fera jetter des eaux au Cheval, & lui donnera bon appetit: à quatre heures ou quatre heures & demie, tournez votre Cheval à la mangeoire, lui laissant manger du foin jusqu'à six heures ou six heures & demie, qu'on le menera boire comme au matin: à sept heures vous lui donnerez deux autres picotins, ou trois, comme vous voudrez & selon le besoin que le Cheval en a. Après que l'avoine est mangée, donnez-lui de la gerbée ou de la paille de froment à manger tant qu'il voudra jusqu'au lendemain, observant de lui donner toujours l'avoine, & de l'abreuver tant que vous pourrez à même heure, car la régle profite extrémement.

A neuf heures du soir faites-lui bonne litiere, l'avançant extrémement vers les pieds de devant: car les Chevaux la nuit la poussent toujours trop en arriere avec les pieds.

On donne de la paille aux Chevaux la nuit plûtôt qu'au long de la journée, afin que quand ils ont mangé les épics, & ce qu'il y a de meilleur, en jettant la paille sous eux, elle leur serve de litiere; si c'étoit dans le jour on ne pourroit tenir les Chevaux proprement, il y auroit incessamment de la paille sous eux, de plus la fraîcheur de la nuit les oblige à la mieux manger; le foin qu'ils mangent pendant le jour les fait mieux boire, c'est pourquoi il leur en faut un peu pour les tenir gras, quoique les Chevaux d'Espagne en leurs pays n'en goutent point; leur paille est plus douce & plus succulente, ou l'orge qu'ils mangent supplée au défaut d'un peu de foin qu'on doit leur donner en France, quand ce ne seroit que six ou huit livres par jour, aux uns plus, aux autres moins. Je parle des Chevaux d'Espagne, Barbes, Turcs, & aux Chevaux de manége de legere taille. Et je ne sçai pourquoi bien des gens donnent de la paille le jour, & du foin la nuit; car outre ce que j'ai dit, il seroit assurément fort à souhaiter que les Chevaux dormissent la nuit, ce qu'ils ne feront pas si-tôt si on leur donne de bon foin, duquel ils sont plus avides que de la paille: s'ils en mangent trop, ce ne sera pas le mieux: veritablement des Chevaux en voyage seroient mal régalés ayant cheminé tout le jour, si on ne leur donnoit que de la paille la nuit au lieu de bon foin. Et ce n'est pas pour ces sortes de Chevaux que j'écris ce Chapitre, c'est pour les grands Chevaux & beaux courreurs qui travaillent peu & seulement pour le plaisir.

Pour les Chevaux de carrosse qui sont tous les jours sur le pavé & devant une porte, comme ils n'ont le tems de manger du foin que la nuit, étant bridés une partie du jour, il est à propos de leur donner du foin la nuit & de la paille le jour.

Attachez le Cheval la nuit à deux longes, afin qu'il ne puisse se battre avec celui qui est auprès de lui, il faut qu'elles soient assez longues, pour qu'il puisse se coucher : les barres qui sont entre les Chevaux doivent être de bonne hauteur, c'est-à-dire, un peu plus haute que le jarret du Cheval, avec une corde qu'on puisse lâcher quand il est embarré sans la couper ; si c'est une écurie d'importance, on laisse une lampe allumée toute la nuit. En voilà assez pour les Chevaux qui sont gras, & en embonpoint ; mais pour les harassez, les maigres & étroits de boyaux, il faut observer quelques particularités que nous allons proposer.

De la nourriture des Chevaux maigres, fatigués & étroits de boyaux.

DANS le Traité des maladies à la premiere Partie, vous trouverez des remedes pour les Chevaux malades d'avoir trop souffert, n'étant ici question que de la nourriture. Quand on revient avec une grande écurie d'un long voyage, ou de l'armée, ou qu'on a acheté des Chevaux maigres, harassés, & étroits de boyaux, il faut les panser comme nous avons dit des autres : mais pour leur nourriture, il faut observer premierement qu'il y a des Chevaux (même des plus vigoureux) qui sont si maigres que la peau en est attachée aux côtes, ils ont beau manger, ils ne se remettent point ; pour les engraisser il faut leur donner seulement du son mouillé, & donner chaque jour deux lavemens, comme nous avons dit au Chapitre CLXXXV. de la premiere Partie & suivant, un le matin & un le soir. Après leur faire des bains décrits au Chapitre LXV. de la premiere Partie, non seulement aux jambes, mais tout autour du corps, aux épaules, côtes, croupes, & cuisses, les étuvant long-tems avec ledit bain tiede ; ce qui est à proprement parler, leur faire une fomentation : étant bien bassinés & étuvés, on doit les couvrir avec un drap mouillé dans le bain bien chaud, & mettre par dessus une couple de couvertures, qui conserveront long-temps la chaleur. Il le faut laisser de la sorte jusqu'au lendemain qu'il faut recommencer, & continuer jusqu'à six ou sept fois ; il faut cependant bien nourrir votre Cheval, le tenir en lieu chaud, si c'est en hyver, & en esté en lieu temperé, & il y aura de l'amandement. Au bout de sept ou huit jours, il faut discon-

tinuer les bains & les lavemens, continuer à les nourrir de son mouillé, de bon foin & de bonne paille, leur ôter une couverture des deux qu'ils avoient, cinq ou six jours après leur ôter l'autre couverture : & en remettre une plus legere, afin que le cuir qui a été fort attendri par les bains reprenne sa constitution naturelle ; car si on n'apportoit cette précaution, un Cheval se morfondroit d'abord : pendant qu'on pratique les bains il ne faut point étriller le Cheval ; mais seulement le bouchonner avec un bouchon de foin, humecté dans le bain tiede pendant un quart-d'heure avant de le frotter avec le bain ; si vous voulez pendant cet usage du bain lui faire manger tous les jours deux onces de foie d'antimoine en poudre dans du son mouillé, assurément il lui profitera & réjouira l'interieur, & même ouvrira les pores du cuir, pour mieux faire penetrer le bain : voilà la méthode de détacher la peau des os aux Chevaux, & pendant qu'ils l'auront attachée, jamais ils n'engraisseront.

Si c'est au Printemps, l'orge en vert est admirable aux jeunes Chevaux qui sont harassés, maigres, & qui ont le flanc encore bon, quoiqu'ils soient avieillis par le trop grand travail.

Nottez qu'il y a de deux sortes d'orge en vert ; celui qu'on seme avant l'hyver, & qu'on appelle esturgeon, qui est prêt à manger dès la fin d'Avril, & l'orge qu'on seme au mois de Mars, & qui n'est propre à manger que vers la fin de May, ou plûtôt si la saison est avancée : on ne donne ni l'un ni l'autre que lorsqu'il commence à être en foureau, c'est-à-dire, qu'il noue, car les Chevaux en mangeroient trop, & il leur passeroit trop vîte par le corps quand il est si tendre.

L'esturgeon engrasse plûtôt les Chevaux que l'orge, mais ce dernier les purge mieux, & leur fait un corps neuf, comme on dit.

D'abord que cet orge sera en fourreau, & en état de couper, saignez votre Cheval, & lui en donnez tant qu'il en voudra, observant de le couper quand la rosée est dessus, par exemple avant le Soleil levé, pour toute la journée, & après le Soleil couché, pour lui donner la nuit : il en faut donner peu & souvent, car les Chevaux l'ayant soufflé n'en veulent plus, il le faut mouiller avec de l'eau à chaque fois que vous en donnerez, si la rosée en est ôtée.

On seme l'orge en differens tems, afin de l'avoir aussi tendre à la fin du mois que dans le commencement, car d'abord qu'il est épié il ne profite plus, il est donc à propos de partager votre champ en quatre, & de huit jours en huit jours en semer une quatriéme partie, parce que le premier sera prêt à manger quand le dernier ne fera que paroître, ou seulement en trois, si vous n'en donnez que trois

ſemaines, ce qui ſuffit à quelques-uns; mais il le faut ſemer extrêmement épais & trois fois plus que l'ordinaire, l'orge qu'on veut faire manger en vert ne peut être ſemé trop épais.

CHAP. LI.

Il y en a qui ne veulent point étriller les Chevaux, ni leur changer de litiere quand ils mangent l'orge en verd, & les laiſſent dans leurs urine & fiente huit jours entiers; ce procédé eſt aſſez bon pour ceux qui ont la peau attachée aux os, ou qui l'ont trop deſſéchée; car cette ordure débouche les pores du cuir, & enſuite le corps tranſpire mieux; mais paſſé huit jours il les faut nettoyer, leur relever tous les jours la litiere, & les très-bien panſer, car j'en ai vû pluſieurs auſquels le cuir a été cauteriſé pour avoir été trop long-tems dans leur fiente & dans leur urine; même ſi on eſt en lieu commode pour les envoyer à la riviere une fois le jour, il ſera très-bon. Les Palfreniers ne ſeront pas de ce ſentiment, car ils ſont bien aiſe d'avoir autant de bon tems ſans panſer leurs Chevaux, n'ayant d'autre ſoin que de leur donner à manger.

La maniere d'engraiſſer les Chevaux avec l'herbe ou l'orge en vert.

CHAP. LII.

QUAND on veut engraiſſer les jeunes Chevaux fort défaits avec l'orge en verd; premierement, il faut leur donner du ſon ſec deux fois le jour; mais s'ils ſont paſſablement gras, il n'eſt nullement beſoin d'en donner deux fois, une fois ſuffit, environ à midy. Et comme ſouvent les Chevaux en mangeant l'orge s'agaſſent les dents, j'ai trouvé une méthode qui les fera bien manger, les rafraîchira, leur purifiera le ſang, & réſiſtera à la corruption qui engendre des vers dans le corps des Chevaux qui ſont au vert: il faut chaque fois qu'on leur donne du ſon, y mêler deux onces de foye d'Antimoine en poudre, ſuppoſé qu'on ait mouillé le ſon avant d'y mettre la poudre, afin qu'elle n'aille pas au fond; & ainſi le Cheval ne la mangeroit pas, & ſuppoſé encore que le Cheval ſoit jeune: continuez de la ſorte à en faire manger tout auſſi long-tems que votre Cheval mangera du vert ou de l'orge, il amandera plus en un mois qu'il ne feroit en ſix.

La maniere de faire le foye d'antimoine en poudre impériale, eſt au Chapitre CXXV. de la premiere Partie.

Ne craignez pas ce remede qui fait tant de peur aux gens, car il n'eſt aucunement purgatif aux Chevaux, il eſt cordial, & quelquefois diuretique, & fait preſque toujours ſes effets par inſenſible tranſpiration; j'en connois ſi bien les effets, l'ayant donné de tant de façons,

que je vous puis assurer que vous en recevrez beaucoup de satisfaction. Je ne m'étendrai pas ici sur le bon usage de l'antimoine aux Chevaux suivant les differentes préparations, j'en ai parlé au long ci-devant, je suis le premier qui l'ai mis en usage pour les Chevaux, & qui ai découvert l'utilité qu'il leur apporte.

Il faut saigner les Chevaux qui ont mangé l'orge quand on les remet au sec, c'est-à-dire, au foin & à l'avoine.

Je donnerai ici avis à ceux qui font manger à leurs Chevaux de l'esturgeon en vert, qu'il y a des années où il vient des bises froides qui sont des vents du Nord pendant qu'ils mangent du vert, & que si on n'a le soin de les bien couvrir & de bien fermer l'écurie, ils deviennent forbus : s'il vous en tombe de forbus en mangeant le vert, saignez les d'abord, puis les traités avec les pilules puantes du Chapitre CLV. de la premiere Partie, & ne discontinuez pas de leur donner le vert, car assurément ils guériront & se rétabliront ensuite : ce que j'ai éprouvé plusieurs fois.

J'ai vû des années qu'il y en a eu plus de cinquante de forbus dans un Village nommé la Villette, près de Paris, où l'on donne le vert aux Chevaux, & cela par un vent froid qui survint dans l'herbe après ce tems-là,

Si vous êtes en lieu pour herber vos Chevaux, ils en profitent extrêmement s'ils sont jeunes, il y en a même qui se trouvent bien après l'herbe de prendre l'orge.

A Paris qu'on a de l'esturgeon, on en peut donner avant l'herbe, car il est beaucoup plus avancé ; mais quand on n'a point d'autre orge que celui qui se seme au Printemps, l'herbe est souvent en état d'être donnée avant l'orge, car il vient plus tard.

Pour bien donner l'herbe à un jeune Cheval jusqu'à sept ou huit ans, il faut le saigner & l'y mettre deux jours après la saignée, & prendre son tems que l'herbe soit assez grande pour que le Cheval la puisse paître, vous l'y laisserez nuit & jour sans le panser ni étriller pendant un mois ou davantage, ne lui donnant autre nourriture que de l'herbe.

L'herbe chargée de rosée purge le Cheval & évacue toutes les mauvaises humeurs qu'il peut avoir dans le corps, & l'engraisse ensuite : la rosée outre cela contribue à remettre les jambes, desséchant tout ce qu'il y peut avoir de superflu ; & si le Cheval a quelques demangeaisons ou galle, l'herbe le guérira : enfin il y a peu de maux ausquels l'herbe ne soit un souverain remede pour les jeunes Chevaux, hors au farcin, à la morve & à la pousse, ausquels elle est fort contraire, comme l'experience vous le fera connoître con-

tre l'opinion de plusieurs. L'herbe profite aux jeunes Chevaux, elle morfond les vieux.

Quand le Cheval mange de l'herbe, il le faut faire boire à midy, & au soir.

D'abord que les chaleurs sont grandes l'herbe devient dure, & n'est plus profitable, & dans les pays chauds, les mouches les importunent si fort dans les prés, qu'ils ne peuvent y demeurer; on ne laisse pas de donner de l'herbe à l'armée, mais on ne peut mieux faire, outre que l'avoine avec l'herbe est une assez bonne nourriture.

Le reguain ou seconde herbe ne vaut rien pour les Chevaux, ni vert ni sec, ceux qui leur en donnent font mal, & même il leur en peut arriver accident; c'est une vieille maxime qui dit que la rosée de May engraisse le Cheval, & amaigrit le Bœuf, & la rosée d'Août engraisse le Bœuf, & amaigrit le Cheval.

Tout Cheval qui a mangé le vert en orge ou en herbe, doit manger du grain & du foin une douzaine de jours avant que de recommencer à le faire travailler rudement; il faut en sortant les Chevaux de l'herbe les saigner, puis les mettre en haleine tout doucement. Après l'herbe je trouverois fort à propos de leur donner dans une livre de beurre frais, demie once de bon Mercure doux ou sublimé doux en poudre, & deux onces de poudre cordiale, paîtrir le tout & en former des pilulles, puis leur faire avaler avec une pinte de vin rouge, pour leur chasser les vers que le vert engendre souvent, & laisse après soi: si vous ne trouvez pas facilement du sublimé doux, ou qu'il soit trop cher, donnez-lui avec une livre de beurre, quatre onces de sinabre en poudre, & de la poudre cordiale, faites-en des pilulles que vous ferez avaler avec une pinte de vin, cela donnera la chasse à toute la vermine qu'il aura dans le corps.

Continuation de la méthode pour rétablir les Chevaux défaits & maigres après un long voyage.

LA plûpart des Chevaux fatigués, harassés & maigres, ont le flanc alteré sans être poussifs, particulierement aux Chevaux vigoureux qu'on a trop travaillés, sur-tout les Cravattes y sont sujets. Il n'y a point de meilleur moyen pour les guérir que de leur donner au matin demie-livre de miel dans du son chaud; quand ils mangeront bien la demie livre, leur en donner une livre l'autre fois, & puis deux livres tous les jours, jusqu'à ce qu'à force d'en manger long-tems, vous voyez votre Cheval bien purger & vuider, lorsf-

qu'il ne vuidera plus du tout, cessez le miel, & non plûtôt; ou si vous ne voulez pas leur donner du miel, donnez leur de la reglisse pilée dans du son long-tems; l'on peut leur donner trois ou quatre lavemens pour leur rafraîchir le sang & pour évacuer les mauvaises humeurs contenues dans les intestins, ce qui leur donnera appetit.

Si le sang ne se remet pas faites-leur prendre une poudre pour les Chevaux poussifs, décrite au Chapitre CXVII. de la premiere Partie; tous les Chevaux ne doivent pas être mis au filet, mais il les faut laisser manger plus que les autres, & lorsqu'ils cessent de manger, il leur faut mettre le mastigadour, & le leur laisser pendant une heure, puis les remettre à manger.

Quand le Palfrenier va se coucher au soir, il est bon de donner aux Chevaux fort maigres deux picotins de son mouillé outre leur ordinaire d'avoine.

Il est très-bon à ces Chevaux si maigres de leur donner parmi leur avoine, de la poudre décrite au Chapitre CXX. de la premiere Partie; aux Chevaux qui sont étroits de boyaux, il faut donner une jointée de froment avant que de boire au matin, & continuer pendant quelques jours, leur donnant du foin nuit & jour, & peu ou point de paille de froment; l'herbe est très-bonne à ces sortes de Chevaux.

Si c'est une Cavale qui soit étroite de flanc, il lui faut faire porter un Poulain, si elle n'a jamais porté il lui élargira le flanc.

Enfin pour tous Chevaux qu'on veut engraisser, il faut leur donner davantage d'avoine qu'à ceux qui sont gras & en embonpoint.

Quelques-uns disent que c'est une très-bonne recette pour engraisser un Cheval que de lui frotter la queue deux fois le jour de l'avoine qui reste devant lui dans la mangeoire; mais entre l'excès & le défaut, tant à la nourriture qu'au travail, il y a un milieu qui vaut mieux que les extrémités qui sont toujours vicieuses.

Quelquefois pour vouloir trop nourrir un Cheval; on lui fait plus de mal que de bien, & on le voit sans travail ni aucune cause manifeste suer dans l'écurie, particulierement en dormant, quoique l'écurie ne soit point trop chade, & que le Cheval ne soit point couvert: si vous voyez que cela arrive à vos Chevaux, ce sera une marque assurée qu'il mange trop: il en est de même qu'aux Hommes, selon Hippocratte dans ses Aphorismes: *Sudor multus ex somno, citrà manifestam causam ciens, corpus multo alimento uti significat.* Si après la nourriture retranchée, il continue encore à suer, il a besoin d'être purgé, suivant le même Aphorisme: *Si verò cibum non capienti hoc*

fiat,

fiat, significat quod evacuatione opus habet. Vous purgerez donc & repurgerez, après quoi il profitera plus en quinze jours qu'en un mois, s'il n'avoit point été purgé. CHAP. LIII.

Quoique j'apporte de grandes difficultés pour purger les Chevaux sans néceſſité, néanmoins quand on connoît évidemment qu'il eſt néceſſaire, il faut paſſer ſur ces conſiderations, & les purger avec les précautions que nous donnerons ci-après, parlant de la purgation.

Vous notterez que les Chevaux maigres, fatigués & haraſſés qu'on veut trop-tôt engraiſſer, leur donnant à manger exceſſivement ſans ordre ni aucune regle, ſont ſujets à devenir farcineux : pour l'éviter il ne leur faut pas tant donner à manger tout à coup, & les ſaigner quelquefois.

Il eſt à notter que tout Cheval qui boit beaucoup ſera plûtôt rétabli, & amendera plus que celui qui boit peu; & lorſque le Cheval commence à bien boire, c'eſt un ſigne aſſuré qu'il ſera bientôt remis.

Le meilleur moyen aux Chevaux qui mangent trop avidement eſt de leur étendre l'avoine, & de la faire écarter dans la mangeoire; car ayant peine à la ramaſſer, ils ne ſçauroient ſi fort ſe hâter, ni avaler l'avoine ſans la mâcher.

La paille coupée menu eſt une invention dont on ſe ſert beaucoup en Allemagne, qui eſt très-bonne; ils ont en leur pays des gens qui n'ont point d'autre métier que de couper de la paille pour la vendre au boiſſeau comme de l'avoine dans les boutiques.

La paille coupée mélée parmi l'avoine, eſt très-bonne pour empêcher le Cheval de la manger trop avidement; de plus comme la paille eſt une bonne nourriture, elle leur profite.

Pour engraiſſer un Cheval qui auroit un peu le flanc alteré, il faut ſur un boiſſeau de paille coupée, mêler une poignée d'avoine, humecter & mouiller un peu le tout, & de la ſorte la donner au Cheval, cette avoine lui fera manger la paille, & ainſi il s'engraiſſera ſans ſe farcir le ventre de foin. Il y a pluſieurs ſortes d'inventions pour couper cette paille, c'eſt pourquoi chacun en peut uſer à ſa mode, mais la paille coupée la plus menue eſt la meilleure.

De la nourriture des Chevaux de Manége.

OUTRE ce que nous avons déja dit de la nourriture des grands Chevaux, qui ſont proprement les Chevaux de Manége, il y a encore quelque choſe à obſerver lorſqu'ils travaillent actuellement, & qu'ils ſont manége tous les jours. CHAP. LIV.

La plûpart des Chefs d'Academie ne donnent point d'avoine le matin à leurs Chevaux avant le manége, & la donnent seulement en deux fois, à midi & au soir : la méthode est bonne, elle épargne la bourse, un Cheval a plus de gentillesse, à ce qu'ils disent, quand il n'a point le ventre plein. Pour moi j'y trouve le contraire, particulierement à ceux qui sont obligés de travailler jusqu'à midi ; car pendant un si long intervalle, la chaleur naturelle consume les Chevaux, qui ne peuvent être gras comme il faut qu'ils le soient, pour être excellens & beaux, & je croi qu'il est fort-à-propos de leur en donner le matin. Cette maniere de leur donner l'avoine en deux fois est supportable pour des Chevaux ou qui travaillent peu dans le manége, ou qui ne vont jamais à la campagne ; mais à ceux qui sont obligés de faire voyage ou suivre l'Armée, on la doit donner en trois fois, puisqu'elle leur fait plus de profit, se digerant mieux, & les dégoûte moins.

Il est vrai que dans la suite il y a cet inconvenient, qu'ayant appris par habitude d'en avoir trois fois, lorsqu'ils vont au manége, n'en ayant point eu le matin, ils ont toute leur attention sur l'avoine : ainsi ils ont l'imagination divertie ailleurs qu'à ce qu'on leur veut enseigner : de plus ils sont trop vuides pour pouvoir fournir à cet exercice violent : ceux qui n'en donnent point le matin font une épargne très-mal placée, suivant cette maxime des Marchands : qu'à bien nourrir on ne gagne gueres, & à mal nourrir on perd tout.

C'est pourquoi je trouve fort à propos à toutes sortes de Chevaux de la leur donner à trois reprises, mais il faut que la premiere fois soit dès quatre heures du matin, si on a dessein de les faire travailler à six, & dès les trois, si on veut les faire travailler à cinq, afin que pendant ces deux heures d'intervalle, l'avoine soit à demi passée.

Enfin toutes sortes de Chevaux veulent avoir une nourriture réglée, les grands Chevaux comme les plus nobles & les plus délicats, requierent plus de soin. Il n'y a rien qui amaigrisse tant un Cheval que d'être longtemps sans manger ; cela lui diminue la vigueur, la chaleur naturelle n'est jamais oisive, elle agit contre les propres parties du corps, elle les desséche, en dissipe la substance, & en détruit le juste tempérament, quand elle n'a aucun sujet sur lequel elle puisse agir.

C'est un inconvenient que souffrent ceux qui ne font qu'une traite en voyage, comme on l'observe quand on conduit une grande écurie, ou un grand équipage ; mais ce qu'il faut faire en cette rencontre, c'est d'être seulement six ou sept heures en campagne quand on le peut pratiquer de la sorte.

Ayant mangé de l'avoine le matin, il faut les panser legerement ;

leur ôtant ſeulement la groſſe craſſe qu'ils ont ſur le poil, avec la broſſe & l'épouſſette : que ſi néanmoins le Palfrenier en a le temps, il eſt très-bon de les panſer entierement, après quoi on les ſelle promptement, prenant garde que la pointe de l'arçon de devant tombe à plomb ſur le coude du Cheval, qui eſt placé au défaut de l'épaule contre le ventre.

On doit toujours mettre les ſelles à picquer plus avant que les ſelles razes, parce que ſi elles ſont trop en arriere, comme les ſelles razes, l'arçon des ſelles à picquer qui eſt grand & qui embaraſſe fort le Cheval, empêche le mouvement de l'épaule. Le Cheval étant ſellé on le bride, prenant garde de n'arracher pas le crin du toupet, comme les Palfreniers mal adroits ont de coûtume ; & lorſque votre Cheval aura travaillé, s'il ſue beaucoup, il le faut d'abord ramener à l'écurie, ſi vous en êtes près ; que ſi vous en êtes éloigné, il faut le mettre à l'abri du vent pendant quelque temps, & lui bien abattre la ſueur.

Que ſi vous êtes près de l'écurie, tournez d'abord votre Cheval au filet ou plûtôt au maſtigadour : & lui ayant ôté la ſelle, prenez un couteau de chaleur, pour lui abattre la ſueur tout au long du corps, ſuivant toujours le poil, tenant le couteau à deux mains, & prendre garde de ne le point couper.

Lui ayant bien abatu l'eau, eſſuyez-lui bien la tête avec une grande épouſſette deſſus & deſſous ; parce que reſtant humide elle eſt ſouvent l'origine des fluxions ; eſſuyez auſſi entre les jambes de devant, entre celles de derriere, puis avec de la paille frottez avec ſoin par tout le corps ; & particulierement ſous le ventre ; après couvrez-le très-bien & le laiſſez au filet juſqu'à ce qu'il ſoit entierement ſec : Ceux qui aiment fort leurs Chevaux, les font toujours frotter avec de la paille juſqu'à ce qu'ils ſoient ſecs, & la méthode en eſt bonne.

Le Cheval qui a beaucoup ſué par un travail exceſſif, étant bien couvert & eſſuyé, ſi l'allée de l'écurie eſt aſſez longue promenez-le un quart d'heure au petit pas ; & ſi c'eſt en Eſté, on le peut promener hors de l'écurie, que ſi vous n'avez aucun endroit qui ſoit temperé, laiſſez-le ſécher à ſa place.

Les Chevaux de manége qui ont extrémement ſué, ne doivent boire qu'après avoir mangé l'avoine ; j'en ai vû beaucoup qui pour avoir bû trop-tôt, ou en ſont morts, ou en ont été très malades.

La plûpart des Palfreniers croyent que leurs Chevaux ont la même impatience de boire qu'eux-mêmes, c'eſt pourquoi ils ont toujours hâte de leur en donner ; mais il faut ſe tenir à cette maxime qu'un Cheval ne ſera jamais malade d'attendre un demi jour à boire, &

mourra pour boire une heure trop-tôt, comme j'ai souvent dit, & ne le puis trop dire.

De la nourriture & entretien des Chevaux de carosse.

Chap. LV.

ON ne nourrit pas les Chevaux de carosse comme on nourrit les Chevaux dont nous venons de parler, car ils ne sont que trop long-tems au filet, quand ils sont sept ou huit heures devant une porte ; c'est pourquoi il est difficile de regler leur nourriture, qui doit être bonne & en abondance, de foin & d'avoine, comme nous dirons ci - après.

Il y a dans Paris & aux carosses ordinaires des grandes routes des Chevaux qui ne mangent pas cent livres de foin dans un mois, qui vivent seulement d'avoine ; c'est une vérité dont il est fort aisé de s'éclaircir ; ces sortes de Chevaux ne durent pas long-tems, car ils deviennent poussifs, galeux, ou meurent du farcin : les Chevaux des Laboureurs de France, de Brie & de Beausse ne mangent point de foin dès-lors que les bleds sont semés jusqu'au Printemps : mais ils ont des écosses de vesses, des menus grains, de la paille de froment, & de plus ils leur donnent toujours du bled une jointée avant boire, soit seigle, froment ou méteil ils n'y regardent pas, & l'avoine après boire ; & leurs Chevaux travaillent, sont gras & ont le poil bon ; mais ils sont sujets à la galle causée par cette nourriture trop chaude, & même au farcin.

La plus grande précaution qu'il faut avoir pour les Chevaux de carosse, est de leur tenir les jambes nettes : pour y proceder avec méthode, il faut au retour de la Ville leur laver les jambes jusqu'à ce que l'eau en sorte toute claire : ce n'est pas assez de les mener à la riviere, pour leur laver les jambes, & pour en ôter la boue qu'ils ont amassée pendant le jour, mais il faut étant au logis les leur laver de rechef, pour ôter celle qu'ils ont amassée depuis la riviere jusqu'au logis, leur bien essuyer les jambes avec de la paille ; je suppose qu'au matin on les a pansés avec l'étrille, la brosse & le bouchon fort long-tems, qu'on leur a nettoyé dessus & dessous le poil, & qu'on leur a frotté extrémement les jambes pour dissiper les humeurs superflues qui s'accumulent en ces endroits ; & du moment qu'on voit la moindre crevasse y donner remede, parce que les grands maux commencent par une petite crevasse, à laquelle si on coupe chemin, on les évite tous.

La raison pourquoi il faut apporter tant de soin aux jambes des Chevaux de carosse, est qu'ils perissent presque tous par-là, les boues

croupissantes sous le poil, comme elles sont acres & mordicantes (surtout à Paris) elles brûlent & cauterisent le cuir comme feroient des vessicatoires: cette peau corrompue étant aux plus bas endroits du corps, où toutes les humeurs aboutissent, les Chevaux de carosse étant presque tous d'un temperament flegmatique, ayant été nourris en pays aquatiques, étant fort chargés de chair, font un égoût sur ces parties mal affectées, le mal croissant par la négligence, perd enfin & ruine les jambes du Cheval.

CHAP. LV.

Les humeurs qui fluent ordinairement sur les jambes, qu'on appelle des eaux, sont assez âcres d'elles-mêmes, puisqu'elles rongent la peau ou le cuir, augmentent leur acrimonie par celles des boues, & enfin causent de si mauvais effets, que les jambes en seront pourries, & si les Chevaux se trouvent avoir le corps impur, cette impureté trouvant plus de foiblesse dans ces parties, & ensuite moins de résistance, y prend son cours & sa pente avec tant d'opiniatreté, qu'il est mal-aisé de la divertir & d'en faire révulsion; c'est ce qui produit ces gros vilains poireaux, qui sont presque toujours incurables, & tous les autres maux des jambes.

Les Chevaux qui ne vont point dans les boues, s'ils ont des jarrets gras & charnus, quoique dans les pays secs, ne laissent pas d'avoir des maux aux jambes: mais s'ils alloient dans les boues, ces maux en seroient plus grands.

Vous trouverez dans les Chapitres CLXXXII. CLXXXIII. & CLXXXIV. de la premiere Partie les remedes convenables pour guérir ces maladies; mais afin de n'avoir point besoin de ces remedes, il faut apporter les précautions que nous avons dit de bien frotter & bouchonner les jambes des Chevaux de carosse, & les tenir bien nettes.

De la quantité de nourriture qu'on doit donner aux Chevaux.

CHAP. LVI.

IL reste à voir l'ordinaire qu'on doit donner à toutes sortes de Chevaux pendant un jour naturel, qui est de vingt-quatre heures, nous réglant sur la botte de foin qui pese dix à douze livres, & sur celle de gerbée ou paille de froment, qui est de huit à neuf livres, le picotin ou mesure d'avoine, qui pese deux ou trois livres ou environ, & le septier de Paris a environ six-vingt picotins; puisqu'il a vingt boisseaux, à six picotins le grand boisseau, dont il y en a vingt au septier; & vingt-quatre des boisseaux du Chandelier ou du Grenetier.

Un Cheval de manége doit avoir pour son ordinaire une botte de

foin de Seine, c'eſt-à-dire, du foin qui croît au long de la riviere de Seine, dans les prairies de Nogent; car une botte de ce foin nourrit mieux que deux de foin menu, qui paſſe trop promptement par le corps des Chevaux. Ceux qui ſont éloignés des rivages de la Seine, doivent chercher le gros foin pour les Chevaux, pourvû que ce ne ſoit ni jonc ni leſche, qui ſont de méchantes herbes, mais la ternuë & le roſelet ſont les meilleures herbes, le petit roſeau eſt ce qu'on appelle roſelet. Le Cheval de manége doit outre cela avoir pour ſon ordinaire une botte de paille, & trois meſures d'avoine, dont il y en a ſix au boiſſeau, & deux picotins combles de ſon à midi, pour toutes choſes, & la paille qu'il ne mangera pas ſuffira pour ſa litiere.

Un Courreur ou Cheval de ſelle de bonne taille mangera plus de foin; quoique ſon travail ne ſoit pas ſi violent, il eſt plus long, & les Chevaux pour aller à la chaſſe ou à la campagne, étant plus long-tems ſans être débridés, il faut plus de nourriture pour les rétablir; on leur donne une botte & demie de foin, une botte de paille, & quatre picotins d'avoine.

Un double bidet mangera deux bottes de foin en trois jours & tous les jours une botte de paille, deux picotins d'avoine, & de plus un picotin de ſon à midi.

Un bidet, en trois jours deux bottes de foin & autant de paille, mais deux meſures d'avoine ſuffiſent le jour, données en trois fois.

Comme les Chevaux de caroſſe ſont plus grands, il leur faut plus grand ordinaire; s'ils ſont très-grands, & qu'ils travaillent ordinairement, cinq bottes de foin pour les deux, trois bottes de paille, & ſix picotins d'avoine à chacun, c'eſt-à-dire, que le ſeptier doit durer dix jours aux deux, je compte ſur le ſeptier comme il eſt préſentement en l'année 1754. car il étoit plus petit autrefois, les bottes de foin l'étoient auſſi, mais préſentement les moindres ſont de dix à douze livres vers la fin de Juin, & de neuf à dix vers la Chandeleur: ſi ce ſont des Chevaux médiocres, quatre bottes de foin, trois de paille, & cinq meſures d'avoine pour chacun; quelques-uns n'en donnent que quatre, mais c'eſt trop peu s'ils travaillent beaucoup.

Enfin je croi que c'eſt une très-bonne maxime de bien nourrir les Chevaux qui travaillent, & même qui ne travaillent pas; car le Proverbe eſt veritable, qu'il n'y a rien de tel que de l'avoine repoſée.

Les plus grands Chevaux de caroſſe qui travaillent beaucoup, un ſeptier d'avoine durera dix jours à deux; s'ils ne travaillent gueres, il durera douze jours: aux Chevaux ordinaires le ſeptier dure douze jours à deux, & aux petits Chevaux de caroſſe il en dure quatorze, il faut ſe régler auſſi ſur le travail grand, médiocre, ou petit pour diſtribuer la nourriture.

Du moment que les Chevaux ſont très-gras, & bien agrénés depuis long-temps, ils ſe nouriſſent & s'entretiennent en cet état pour peu de choſe ; par exemple, j'ai vû à Paris de très-grands Chevaux de caroſſe qui ne mangeoient toutes les vingt-quatre heures que chacun une botte de foin & une botte de paille, le ſeptier d'avoine duroit quatorze jours pour les deux, cependant ils étoient très-gras & beaux ; veritablement leur travail étoit médiocre, & il étoit ſouvent interrompu, c'eſt-à-dire, qu'ils avoient des jours de repos ; & avant qu'on les eût réduit à ce petit ordinaire ils étoient malades à tous momens, & depuis ils ne le furent jamais. Si quelqu'un vouloit regler ſes Chevaux ſur ce pied, ſans conſiderer qu'ils ne ſont pas encore gras ni agrenés depuis long-tems, aſſurément il ſeroit attrapé ; car il n'y a que ceux qui ſont très-gras qui puiſſent s'entretenir de ſi peu de nourriture, & ſi il ne faut pas qu'ils travaillent rudement.

Le ſon ne ſe doit pas compter pour nourriture aux Chevaux de caroſſe, hors de ceux qui manquent de boyaux, ou qui ſont très-jeunes, ou bien exceſſivement échauffés dans le corps, ce que vous connoîtrez quand leur fiente eſt dure & noire.

La paille coupée leur eſt bonne donnée parmi leur avoine ; du reſte comme aux autres.

Toute perſonne qui a de bons Chevaux doit en avoir grand ſoin, puiſqu'ils en valent la peine ; pour cet effet, ſi on peut choiſir une écurie, il la faut bien aërée, point humide, l'humidité eſt ennemie des Chevaux, & leur cauſe beaucoup d'incommodités ; c'eſt pourquoi hors dans un fonds ſabloneux, les écuries baſſes ſeront humides, & ainſi elles ne vaudront rien ; les fenêtres du côté de biſe, s'il ſe peut, l'écurie bien fermée, & qui pourtant ne ſoit point étouffée, & c'eſt en quoi les voûtes trop baſſes ſont mal ſaines, car elles ſont chaudes comme des fours ; la mangeoire haute d'environ trois ou quatre pieds, large d'un pied & demi, & profonde d'autant, au cas que la créche ſoit haute de quatre pieds, qui eſt la plus haute qu'on doive faire pour les grands Chevaux de caroſſe ; pour les tailles ordinaires trois pieds & demi ſuffiſent ; & pour les Bidets trois pieds : dans cette proportion la mangeoire eſt cenſée être fort profonde. Cela allonge l'encolure aux Chevaux qui en vont chercher le fond pour manger ; un ratellier poſé tout droit & à plomb, car aux autres la graine de foin gâte le crin & le haut de la tête. Aux écuries où il y a nombre de Chevaux le plus certain eſt de n'y avoir point de ratelier, & les Palfreniers qui doivent inceſſamment être derriere, leur donnent le foin peu à peu, parce qu'on le ſecoue ayant délié la botte pour en ôter la poudre, ce qui ne ſe fait pas ordinairement, car les Co-

CHAP. LVI. chers & Palfreniers jettent les bottes de foin toutes liées dans le ratelier, ce qui eſt très-mal; car ſi vous le ſecouez bien, & le faites donner peu à peu, il leur profitera davantage que de leur donner tout à coup comme font les Palfreniers faineans.

Les meſures & dimenſions de l'écurie ſont de dix-huit ou vingt pieds dans œuvre, pour écurie à un rang; ſçavoir, dix pieds pour les places des Chevaux, & huit ou dix pour l'allée. A proportion pour une à deux rangs: il faut ſept pieds & demi pour la largeur de deux places de Cheval, le reſte dépend de la fantaiſie de ceux qui les veulent bâtir. Ils ne manqueront pas de beaux modeles en France, comme celles de Merlou en Picardie, maiſon de plaiſance des Conneſtables de Montmorency; la grande & petite écurie du Roy à Verſailles, celles de Monſieur le Duc à Chantilly, celle de Chilly, maiſon de Monſieur Deffiat, celles de Maiſon qui ſont d'une maniere fort extraordinaire & bizarre, & pluſieurs autres deſquelles on prendra ce qui agréera: Voilà de très-beaux modeles; mais il eſt permis à peu de gens de les imiter par la trop grande dépenſe qu'il y a à faire.

Les meubles de votre écurie doivent être une étrille d'Angleterre pour les Chevaux de ſelle, qui ſoit forte & legere, avec un marteau au bout d'en haut, une broſſe de poil de ſanglier, un peigne de buys ou de corne, une groſſe éponge, une broſſe à laver les jambes, une grande épouſſette de toile, une petite de friſe verte, un coûteau de chaleur, un filet, un maſtigadour, un caparaſſon, une criniere, un ſurfais, un ſceau, une fourche, un balai, une pelle, bon foin, bonne avoine, bonne paille, bon Palfrenier, & l'œil du Maître, ſans lequel tous ces meubles ſeront preſque inutiles.

Pourquoi il faut couvrir les Chevaux dans l'écurie.

CHAP. LVII. AVANT que de finir ce Traité, je mettrai ici quelques raiſons pour faire voir l'utilité qu'on retire de tenir les Chevaux couverts douze mois de l'année, & ſurtout en hyver: perſonne ne doute que ce ne ſoit pour les garantir de la poudre & leur tenir le poil uni: mais on couvre en hyver les Chevaux pour les défendre du froid qui eſt leur ennemi, auſſi bien que de l'homme; de plus le Cheval étant couvert a plus de chaleur pour digerer les alimens qu'il prend, parce que la chaleur exterieure aide la chaleur naturelle.

Le froid condenſe le cuir, ferme les pores & empêche la tranſpiration des vapeurs qui ſont les excremens de la troiſiéme coction, comme nous avons déja expliqué.

Le grand froid engourdit la chaleur interne, & fait heriſſer le poil, ce

ce qui rend un Cheval difforme, quelqu'agrément qu'il ait d'ailleurs; une couverture tient le poil du Cheval uni & beau.

Pour garantir un Cheval du froid on bouche tout dans une écurie, ce qui la rend mal-saine; car le froid & l'agitation de l'air sont propres à la purifier; s'il y a donc quelque malignité, elle y croupit, ce qu'on évite si en couvrant un Cheval on lui donne assez d'air pour n'être point étouffé. De plus, s'il y a quelque Cheval qui ait les yeux foibles, les écuries chaudes acheveront de les lui gâter.

On couvre les Chevaux de prix en Esté avec un caparaçon d'une espece de toile croisée, qu'on appelle du treillis à Paris, pour les défendre seulement de l'importunité des mouches & de la poudre.

Les Anglois mettent en hyver aux Chevaux de prix, un drap & une couverture par dessus, & les laissent coucher ainsi: je trouve qu'ils font très-bien; mais comme on doit fermer une écurie plus exactement la nuit que le jour, je crois qu'il leur faut ôter la couverture quand ils ne sont point malades, & le jour les bien couvrir: comme la nuit l'écurie est chaude étant bien fermée, & que les Chevaux dorment, leur corps transpire mieux que s'ils en étoient empêchés par le froid; la méthode des Anglois ne nuit point à cela, & il semble que la toile qu'ils mettent sur les Chevaux, & ensuite une couverture par-dessus contribue à cette transpiration, & fait évaporer les fuligines, dont les Chevaux abondent extrêmement.

S'il y a beaucoup de Chevaux dans une écurie, il les faut couvrir legerement pendant le jour, à cause que la quantité de Chevaux échauffe le lieu, pour lors la couverture ne fait que coucher le poil & le tenir uni. Le Proverbe Latin dit: *Pili frigore rigescunt*. Pour preuve de cela, qu'on étrille que médiocrement un Cheval en hyver, & qu'on le couvre bien, il aura le poil uni, quoique sale; mais qu'on l'étrille deux heures tous les jours, s'il n'est point couvert, & que son écurie soit froide, il aura le poil herissé & droit, ce qu'on appelle avoir le poil planté: les hongres l'ont plûtôt que les Chevaux entiers. Dans les écoles bien réglées on ne voit jamais de Chevaux avoir le poil long & herissé, & quoiqu'il y ait quelques hongres, mais en petit nombre, & le moindre qu'il se peut, ils ont toujours le poil beau & uni, parce qu'ils sont bien pansés & bien couverts.

Voilà ce que j'avois à dire sur la maniere de gouverner les Chevaux pendant qu'ils sont en santé & en état de servir: ceux qui ont le desir de s'instruire, y trouveront des remarques utiles & nécessaires pour tous ceux qui ont des Chevaux: on les suivra & on y fera attention si on veut, & si on veut s'en servir, leur pratique ne sçauroit nuire; si on les néglige, il en peut arriver beaucoup d'acci-

CHAP. LVII.

dens ; ces regles ou preceptes ſont fondés ſur l'experience que j'en aï.

Il y a dans ce Livre des paſſages latins qui ont embaraſſé des gens qui ne les entendent pas ; mais ſans s'y arrêter il faut lire la ſuite, le ſens n'en eſt pas moins clair, ils ſont pour les curieux, & ſans s'attacher aux paroles latines, il n'y a qu'à lire comme s'ils n'y étoient pas.

De la purgation des Chevaux.

CHAP. LVIII.

DANS toutes les choſes où l'on peut bien agir ou mal faire, il eſt néceſſaire d'avoir des régles pour nous conduire ; il faut connoître le bien pour le mettre en pratique, & le mal pour l'éviter. Sans préceptes l'on agit en aveugle ; & comme les fautes dans la purgation des Chevaux ſont très-conſiderables, l'on ne peut apporter trop de ſoin pour faire prendre au Cheval une medecine à propos, il faut de l'adreſſe pour la bien faire avaler au Cheval, & de la ſcience pour connoître s'il en a beſoin, pour ſçavoir quel médicament lui eſt convenable, & pour en régler la quantité, pour en choiſir la forme, pour prendre le tems plus commode, & finalement pour obſerver toutes les circonſtances qu'il faut pratiquer.

Il eſt certain que le moins qu'on pourra purger un Cheval, ce ſera toujours le meilleur parti à prendre, jamais il ne le faut entreprendre ſans grande néceſſité, parce qu'ils ſont faciles à s'enflammer, d'autant plus qu'il leur faut donner une très-grande quantité de médicamens pour les purger, il ne ſe peut qu'on n'imprime dans leur corps une chaleur étrangere, qui trouvant de la diſpoſition dans les parties & dans les humeurs, dégenere ſouvent en fievre, ou laiſſe une grande impreſſion de chaleur qui ne s'éteint pas ſi-tôt.

La ſeconde raiſon pourquoi il ne faut point purger les Chevaux ſans une extrême néceſſité, eſt que les médicaments ſont ordinairement vingt-quatre heures ſans operer, pendant ce tems ils s'échauffent & alterent toujours quelque partie, puiſqu'ils ne demeurent point ſans agir, ſans échauffer, ou ſans irriter la nature. Si l'on pouvoit agir ſur les Chevaux conformément à la doctrine de ceux qui blâment la purgation, aſſurément on éviteroit bien des déſordres ; car quelque précaution qu'on puiſſe apporter pour les y préparer, on remarque ſouvent après ſon effet de ſi notables deſordres, qu'aſſurément on peut conclure que la nature ſouffre beaucoup en cette évacuation. Si nous pouvions trouver des remedes avec leſquels on pût tellement fortifier & redreſſer la nature, qu'elle ſe déchargeât d'elle-même par les conduits ordinaires de ce qui lui eſt nuiſible,

& qu'elle pût abattre & détruire les humeurs malignes, ou leur ôter la malignité ou les fixer, assurément on seroit exempt de les purger. Pour moi quelque soin & quelque diligence que j'y aie apporté, je n'ai pas encore découvert ces remedes : que si quelques-uns font une partie de l'effet, ils ne le font pas tout entier, & laissent des restes d'humeurs plus difficiles à évacuer, & plus attachées que l'humeur toute entiere ne l'auroit été.

La nécessité ne reçoit point de préceptes, on est souvent obligé de purger les Chevaux ; mais il le faut faire en observant le climat, la saison, les differens aspects des planettes, la maladie, le temperament, l'âge, & s'il se peut, le propre naturel du Cheval, qui étant privé de raison & de la parole, ne peut nous dire son mal, encore moins son besoin.

La troisiéme raison qui nous doit faire observer de grandes précautions pour la purgation, vient de la difficulté de connoître l'état de la maladie, & de la disposition des humeurs, qui étant cuites & digerées par la nature, sont faciles à évacuer ; mais étant crues sont rebelles & n'obéissent point au remede : & comme il y en a de diverses sortes, il est très-à-propos d'en donner ici une legere teinture.

La division qu'Hipocrate fait des parties de l'homme se doit observer dans tous les animaux ; il établit des parties solides, comme les os & la chair ; des parties liquides, comme le sang & les humeurs, & des parties spiritueuses, qui sont la source de la vie, le principal organe des actions, & le premier ressort de tous les mouvemens.

Les parties liquides sont les humeurs qui n'ont point de consistance fixe & stable ; elles s'engendrent des alimens que l'on prend & après diverses préparations, une portion se convertit en la propre substance des parties solides, ce qui s'appelle nourriture ou nutrition : une autre portion répare la perte & la dissipation des esprits, le reste est rejetté comme inutile : si les alimens sont convenables, bien choisis, pris dans le tems & dans la quantité nécessaire, si la préparation s'en fait comme il faut, & que toutes les parties qui concourent à la digestion s'acquitent de leur devoir, & si la portion inutile & superflue est jettée dehors par des voyes ordinaires dans le tems propre, & dans la juste quantité, il se forme une santé parfaite, qui est rare dans les Hommes, parce que les passions & le déreglement du corps & de leur esprit produit bien du désordre, duquel les Chevaux sont exempts ; & je crois que les passions & les désirs dereglés des Hommes sont en partie cause qu'ils n'ont pas une santé

CHAP. LVIII.

ſi bien établies, & même beaucoup de Chevaux ſans avoir des paſſions, par les travaux immoderés à contre tems, & par la mauvaiſe nourriture, ne ſont pas dans un parfait état de ſanté, comme nous avons vû dans la premiere Partie de ce Livre.

S'il arrive que les alimens ſoient mal propres, alterés & corrompus & pris à contre-tems, en trop grande ou trop petite quantité, ſi la digeſtion eſt détraquée, & ſi les excrétions ſont en déſordre, l'économie du corps eſt pervertie, les forces ſe diminuent & les maladies s'accumulent: dans ce déſordre il s'engendre des humeurs qui dégenerent de la bonté du ſang: & pour en faciliter l'intelligence ſelon les diverſes comparaiſons, l'on en fait pluſieurs ſortes de diviſions: Les uns les comparent au lait, & diſent que le ſang pur, pris dans l'integrité de ſa maſſe, répond à l'entiere ſubſtance du lait, & qu'il y a trois parties qui le compoſent; la bile répond au beurre, la mélancolie au fromage, & la pituite au petit lait. Ceux qui comparent les humeurs aux élemens & aux ſaiſons de l'année, diſent que le ſang répond au Printems & à l'air, & lui donnent les qualités de chaud & d'humide; que la bile répond à l'Eſté, & lui donnent les qualités de chaude & de ſéche, non formellement, mais virtuellement; que la pituite a du rapport à l'eau, elle eſt froide & humide, ainſi elle a de la conformité avec l'Hyver & la Lune: que la mélancolie eſt froide & ſéche, & ainſi approche de la nature de la terre, à cauſe du froid qui lui eſt eſſentiel.

Les Chymiſtes ont voulu trouver de la conformité entre les humeurs & leurs principes; mais comme ils n'en ſont pas bien d'accord entr'eux, il eſt difficile d'établir rien de ſolide ſur des principes conteſtés: c'eſt pourquoi nous n'y aurons point d'égard, nous nous arrêterons à ce qu'il y a de plus conforme aux fins de la purgation.

Il ne faut pas ſonger à purger le ſang, conſideré comme ſang; s'il eſt en trop grande quantité, il demande la ſaignée; s'il eſt trop échauffé, de même, pour donner jour & faciliter les mouvemens des eſprits; & enſuite il ſe peut clarifier & purifier par des remedes bien appropriés, deſquels j'ai parlé amplement en traitant des maladies qui ont leur origine dans la corruption du ſang; car s'il eſt alteré dans ſes qualités & corrompu dans ſa ſubſtance, il dégenere en quelqu'autre humeur; de ſorte qu'à conſiderer les humeurs qui ſe doivent purger, l'on a obſervé les évacuations que la nature a procurées au ſoulagement des maladies.

L'on en remarque de quatre ſorte, ſans parler de l'évacuation du ſang: la premiere eſt lorſqu'il ſort du corps des humeurs bilieuſes,

jaunes, vertes, acres & ameres, piquantes & brûlantes ; la seconde est lorsqu'il sort des humeurs pituiteuses, gluantes & épaisses comme des blancs d'œuf, souvent insipides, quelquefois aigres ou salées ; la troisiéme est lorsqu'il sort des humeurs noires, qui sont aigres & aspres, & souvent si mordicantes, qu'elles ressemblent à l'eau forte ; la quatriéme sorte d'évacuation qui se peut rapporter à la seconde, se fait quand il sort des humeurs claires & liquides, qu'on appelle sérosités.

L'experience a fait connoître qu'il y a des remedes qui purgent les humeurs, & même qui ont cette proprieté, d'en faire sortir plûtôt de certaines que d'autres, d'où vient qu'on en a fait de quatre classes ; il y a des purgatifs destinés pour évacuer la bile, d'autres pour la pituite ; & selon que l'on connoît l'humeur prédominante, l'on ordonne des remedes proportionnés à l'humeur qui cause le mal : il seroit fort inutile de rechercher la raison pourquoi un remede purge, & comment se fait cette évacuation ; car soit qu'il attire les humeurs du corps comme l'aimant attire le fer, soit qu'il irrite la nature par son acrimonie & par sa malignité, qui sentant quelque chose d'odieux qui lui fait peine, fait effort de le pousser dehors, à quoi il y a quelque apparence ; il importe peu pourvû qu'on sçache qu'en donnant un remede, il en arrive l'effet qu'on en attend, il suffit pour ceux qui ne cherchent que la guérison de leurs Chevaux, & non le fond du raisonnement de la Médecine, peu utile à bien des gens.

Pour ordonner une médecine purgative à propos, & pour y proceder avec métode, il faut connoître le sujet, & si le Cheval est ou trop jeune ou trop vieux, s'il n'est point trop fatigué ; pour lors il auroit plus besoin de se réparer que d'être purgé ; & s'il porte avec facilité la purgation,

Il faut connoître la nature du mal ; par exemple dans l'ardeur de la fiévre, & dans les douleurs de la colique, il ne seroit pas bon de donner une purgation, car on auroit en l'un & en l'autre bien-tôt guéri un Cheval de tous maux.

L'on doit aussi s'attacher à bien connoître l'humeur qui peche ; si elle est en abondance, il faut un remede plus violent ; si elle est dans les premieres voyes elle est plus facile à évacuer : si elle est trop acre, elle a beson d'être adoucie ; si elle est trop gluante & crasse, il faut l'attenuer ; si les passages sont bouchés, il faut les ouvrir ; enfin les humeurs ont besoin d'être préparées pour obéir aux remedes : nous avons suffisamment parlé de la nature des maladies dans tout le cours de cet ouvrage, & nous avons indiqué les occasions où il est nécessaire

de purger, & le peu que nous avons dit de la nature des humeurs, suffira pour en donner une connoissance raisonnable ; il est tems de parler des purgatifs.

On appelle un remede purgatif, celui qui étant pris interieurement, a la faculté de faire sortir les humeurs qu'il rencontre par les voyes ordinaires du ventre ; il y en a qui purgent seulement en lenissant & adoucissant, comme font les huiles, les graisses, & le beurre qui en humectant & graissant la superficie interieure des intestins, facilitent la descente & évacuation des excrémens & autres humeurs ; il y en a qui par abondance d'humidité détrempent les humeurs, & font couler tout ce qui se trouve contenu dans le boyau ; comme le petit lait, les décoctions de bettes, de parietaire, de choux, d'espinars, & autres : ainsi les herbes au mois de May purgent les Chevaux, en détrempant & faisant par leur humidité couler les matieres.

Toutes les choses âcres & picquantes irritent pareillement, & excitent la faculté expultrice, comme presque tous les sels, la semence d'orties & beaucoup d'autres, tous ces remedes sont plûtôt laxatifs & détersifs, que veritables purgatifs.

Les remedes qui ont la faculté de purger selon l'humeur qu'ils évacuent, sont de quatre sortes : l'on appelle Cholagogues, ceux qui purgent la bile ou la colere.

Phlegmagogues, ceux qui purgent le phlegme & la pituite.

Menalagogues, ceux qui purgent la mélancolie, & la bile brûlée.

Hydragogues, ceux qui purgent les eaux & serosités superflues de tout le corps.

Il ne faut pas croire que les humeurs d'une classe ne purgent qu'une seule humeur : quelque simple que soit un médicament, il en purgera de toutes sortes : le sené, par exemple, est si universel, qu'il n'est point de medecine où il ne puisse entrer, & point d'humeur qu'il n'évacue ; ceux qui disent que les purgatifs agissent par similitude de substance ont bien de la peine à faire voir cette ressemblance d'une drogue si simple avec des humeurs si differentes : ce que l'on doit principalement considerer dans un remede purgatif, est la force, ou la foiblesse qu'il a.

Dans un grand besoin, il ne faut pas croire qu'un remede leger fasse une grande operation ; aussi dans une legere occasion, il ne seroit pas à propos de se servir d'un remede violent ; s'il y a à manquer, il vaut mieux donner un remede trop foible qu'un trop fort ; & comme tous les purgatifs ont de la malignité, il est nécessaire de les corriger : l'on doit encore sçavoir qu'un remede donné en substance, par

exemple en poudre, doit être mis en moindre quantité, que lorsqu'on le fait infuser dans quelque liqueur, & qu'on en rejette la substance.

Universellement parlant l'infusion ne purgera point un Cheval de quelque drogue qu'elle soit faite, il faut donner les remedes en substance, parce que l'infusion passe trop tôt, & ne s'arrête pas assez longtems dans le corps d'un Cheval pour le purger; il est si difficile à émouvoir, qu'une drogue donnée en substance sera vingt-quatre heures dans son corps avant que de le purger, & l'infusion qui n'est qu'une liqueur, passe dans cinq ou six heures; ainsi elle ne fait aucune operation: veritablement on peut se servir d'une infusion comme on se sert d'une décoction pour mêler les drogues qui peuvent purger un Cheval, & donner le tout ensemble pour augmenter en quelque maniere leur vertu, & non autrement.

Des Remedes qui purgent la bile ou colere.

LA casse seule n'auroit pas assez de force pour purger un Cheval quand on lui en donneroit trois livres; on la doit mêler avec d'autres médicamens plus forts, elle tempere & humecte les parties trop échauffées, on la peut donner aux affections des reins & de la vessie, on la corrige avec de la semence d'anis ou de fenouil étant flateuse.

La manne est pareillement trop benigne; on ne s'en sert aux Chevaux que lorsqu'ils ont la toux, & on la doit mêler avec d'autres remedes plus violents.

Le suc de roses pâles est trop foible, il purge les serosités bilieuses: on se sert de l'électuaire du suc de roses, qui est plus puissant, à cause du diagrede qui entre en sa composition.

Les Tamarins adoucissent la bile & la font couler, on ne les donne jamais seuls aux Chevaux; mais lorsqu'il faut rafraîchir, comme ils sont froids, on les y employe.

La rhubarbe est une racine qui purge la bile en resserrant; elle fortifie extrêmement, & est bonne aux cours de ventre; la dose sera de quatre à cinq onces, mais ordinairement elle est trop chere, ainsi sans nécessité on n'en donne gueres aux Chevaux, & on doit aussi la mêler avec d'autres médicamens, car elle est foible.

L'aloës est un des médicamens le plus en usage parmi les Chevaux, il ouvre & débouche, il purge la bile & la pituite, il nétoye l'estomac & les intestins seulement; il est bon pour la tête, pour les yeux &

pour le foye, par la correſpondance que ces parties ont avec l'eſtomac ; il eſt bon pour tuer les vers, auſſi eſt-il fort amer, il le faut corriger, à cauſe qu'il ouvre l'orifice des veines, avec la noix muſmade, les cloux de girofle & la canelle ; mais la meilleure préparation qu'on lui puiſſe donner pour le bien corriger, c'eſt de l'imbiber avec du ſuc de roſes, & le faire ſécher pluſieurs fois : le ſuc de bugloſe, de bourache, de chardon-bénit, & autres, ſont auſſi très-propres, comme nous avons enſeigné à la fin du Chapitre XXXIV. de la premiere Partie : on en donne de deux à trois onces, c'eſt un des bons purgatifs que nous ayons pour les Chevaux, car il réſiſte fort à la corruption.

Les Mirabolans ſont de cinq ſortes, *Citrinæ, Chebulæ, Indæ, Emblicæ & Bellericæ* ; ils ſont foibles & n'échauffent pas, ils purgent en reſſerrant, on les donne dans de l'huile ou dans du beurre ; mais on s'en ſert très-peu aux Chevaux ; car il en faudroit trois ou quatre livres, mais on les peut mêler avec d'autres médicamens, pour reſſerrer aux flux de ventre.

La ſcamonée ſe corrige à la vapeur du ſouffre, qui eſt la meilleure préparation, comme nous l'avons enſeigné au Chapitre XXVII. de la premiere Partie, elle purge la bile des parties les plus éloignées : l'on crie fort contre ſa malignité & ſa violence ; mais étant bien préparée & donnée dans quelque choſe graſſe, qui adoucit ſon acrimonie, qui l'empêche d'adherer aux inteſtins, c'eſt un très-bon purgatif pour les Chevaux : il m'a toujours très-bien réuſſi : on le donnera en ſubſtance, depuis cinq dragmes juſqu'à ſix & demie ; il faut choiſir toujours la plus belle & la plus claire ; on ſe défait ſi bien de l'averſion qu'on avoit pour la ſcamonée, qu'on l'ordonne tous les jours aux Hommes, préparée de cette ſorte : car il n'y a rien de plus commun que la poudre de Cornachini, dont elle eſt la baſe.

Si vous avez deſſein de compoſer un purgatif pour la bile, vous le pourrez faire en cette maniere : prenez aloës deux onces & demie, fleurs de violettes, roſes pâles & de mille-pertuits, de chacune une dragme, poudre de triaſantali, maſtic & canelle, de chacun demi-ſcrupule, ſcamonée préparée à la vapeur du ſouffre deux dragmes, pilez le tout en poudre paſſée par le tamis de crin, qu'il faudra mêler avec une demie livre de beurre, en faire des pilules : l'on trouve dans les boutiques d'Apoticaires les électuaires, dits le Diaprunis ſolutif, l'électuaire du ſuc de roſes, dont l'on donnera de quatre à ſix onces, & la purgation réuſſira très-bien pour évacuer la bile.

L'antimoine cru n'eſt pas un purgatif ; étant préparé comme nous

nous l'avons enseigné ni autrement, il ne l'est pas non plus ; mais il ne laisse pas d'être un excellent remede, lequel ne peut se ranger parmi les purgatifs aux Chevaux, puisqu'il agit par insensible transpiration, & par sa vertu astralle, qui consume les mauvaises humeurs du corps du Cheval, résiste à la corruption, rectifie le sang, le clarifie, & leur donne fort bon apetit, faisant manger les plus dégoûtés ; il pousse quelquefois par les urines, mais assez rarement ; il débouche, rafraîchit les parties interieures trop brûlantes, détruit les eaux, qui sont la source de tous les maux, & agit de si bonne sorte, qu'il rétablit un Cheval languissant & débile, & le remet en cœur & en corps. Dans la premiere Partie de ce Livre, j'ai enseigné diverses préparations sur l'antimoine ; j'en ai donné l'usage & les bons effets. Je vous y renvoye pour éviter les redites, & finis en avertissant les curieux que l'antimoine de quelque façon qu'il soit préparé, n'est aucunement cataretique, c'est-à-dire, purgatif aux Chevaux, il ne fait pas connoître ses effets, mais il agit de sorte que c'est un des plus grands remedes que nous ayons, & le plus ami du temperament des Chevaux.

CHAP. LIX.

Des remedes qui purgent le Flegme ou la Pituite.

CHAP. LX.

LE Carthamus est la graine dont on nourrit les perroquets, l'on en prend la moëlle qui purge le flegme & les eaux, elle est bonne aux poulmons, on la corrige avec l'anis, la canelle & le galanga ; seule elle est foible, la composition de diachartami est très-bonne, on en pourroit donner à un Cheval six à sept onces, si elle n'étoit trop chere.

L'agaric attenue, débouche & purge la pituite crasse, & même la bile, il attire du cerveau, des nerfs & des muscles ; on peut dire que ce seroit un des meilleurs médicamens que nous ayons pour les Chevaux, s'il étoit assez purgatif ; on en fait des trochisques qui le corrigent ; on en donnera de quatre à cinq onces qui ne purgeront pas beaucoup ; ce qu'il y a de mal en ce remede, s'il n'est pas préparé en trochisques, est qu'il est trop leger.

Le turbith purge foiblement la pituite crasse, visqueuse & pourrie : il attire des parties éloignées, on le corrige avec du gingembre, on en peut donner jusqu'à quatre onces au plus.

Les Hermodactes sont une espece de bulbe, ils purgent foiblement la pituite, & les humeurs visqueuses, & tirent puissamment des jointures : on les corrige avec le spica nardi, & la canelle, on en donne de trois à quatre onces.

Le mechoacan purge la pituite & les eaux ; il eſt bon à la vieille toux, à la colique & au farcin : on le corrige avec la canelle, l'anis & le maſtic, la doſe eſt de quatre onces.

La coloquinte eſt un fruit fort leger, qui purge la pituite & les autres humeurs craſſes & gluantes des parties les plus éloignées, comme du cerveau, des nerfs, des muſcles, des jointures & des poulmons : elle eſt excellente pour emporter cette pituite vitrée, qui s'attache au dedans des boyaux, & cauſe des coliques extrêmes ; elle eſt ennemie de l'eſtomac & des inteſtins quand elle s'y attache ; on la corrige en faiſant des trochiſques qu'on appelle Dalandal, ou avec l'huile d'amandes douces, & la gomme adragan.

C'eſt ici le purgatif ordinaire des Maréchaux, il ne coûte guéres & opere beaucoup ; j'ai propoſé une bonne préparation pour la coloquinte, comme vous pourrez voir au Chapitre XLVI. de la premiere Partie.

La doſe eſt de quatre à ſix dragmes tout au plus, dans du beurro u de la graiſſe de porc.

L'oppoponax purge la pituite viſqueuſe des parties les plus éloignées, comme des jointures, il eſt pourtant de foible operation, on le corrige avec le ſpica, gingembre, canelle, ou de la racine d'enula campana, la doſe eſt de quatre onces.

Le Sagapenum eſt comme le précédent, plûtôt pour inciſer & préparer, que pour purger.

L'Euforbe eſt un ſuc d'un arbre, qui purge la pituite craſſe, & les eaux, mais avec tant de violence que je n'en conſeille point l'uſage interieurement à cauſe de ſon exceſſive chaleur, ſi ce n'eſt mêlé avec de la caſſe ; par exemple dans quatre onces de caſſe deux dragmes d'euforbe préparé.

Pour le corriger il faut le diſſoudre dans du vinaigre diſtillé, ou du ſuc de limon au bain-marie, puis tout chaud paſſer la liqueur par un double linge, & l'évaporer juſqu'à ſiccité : la doſe eſt de deux ou trois dragmes, quand il eſt préparé de la ſorte.

Pour compoſer un remede qui purge la pituite, vous pouvez prendre du diacarthami une once, agaric trochiſque deux dragmes, turbith & hermodactes de chacune une once, ſpica nardi, canelle & gingembre de chacune une once, coloquinte une dragme & demie, mettez le tout en poudre, & le mêlez avec une pinte de vin blanc, & le donnez au Cheval.

On peut uſer des pilulles qu'on trouve toutes préparées chez les Apoticaires, en donnant une once & demie juſqu'à deux ; les pilulles qui purgent les flegmes ſont, *cocciæ fœtidæ, majores Meſue, de aga-*

rico, de hiera cum agarico, de sarcocolla, de colochintide. Si votre Cheval est maigre, il sera plus à propos de lui donner les électuaires, que les pilulles: les électuaires sont le *diaphenic*, le *diacartame*, *benedicta laxativa Nicolai*, *hiera piera Galeni*, *electuarium Indum majus Mesue*: la dose est de quatre à six onces; de tout ce que dessus, on pourra composer des médicamens purgatifs, y mêlant des pilules ou des électuaires, & d'autres médicamens solides, le tout selon les doses & le jugement de celui qui l'ordonnera.

CHAP. LX.

Des Médicamens qui purgent la mélancolie.

CHAP. LXI.

LE sené tient le premier lieu entre les simples purgatifs, c'est un petit Panchimagogue; les Médecins en sont si entêtés qu'ils le font entrer dans tous les médicamens purgatifs. Fenel Médecin de Paris des plus sçavans depuis Galien en parle en cette maniere au Livre V. de sa Méthode, Chapitre X. Le sené purge l'humeur mélancolique brûlée, la bile & la grosse pituite très commodément, non pas d'abord des parties éloignées; mais principalement de la ratte, & aussi des autres visceres, & des hypocondres & du mésentere, qui est le vrai cloaque de toutes les ordures du corps; car il n'y a aucun autre remede qui tire si bien les humeurs pourries ou corrompues de ces parties-là, ou qui entrant jusques dedans les petites veines, emportent leurs vieilles obstructions; on le corrige avec le spica, le gingembre, les clouds de girofle, &c.

La dose sera de quatre onces au plus.

Le Polypope est plûtôt un préparatif qu'un purgatif; on le corrige avec de la réglisse, & pour aider sa vertu tardive, avec gingembre, anis & fenouil, on en donne huit à dix onces, mais on ne le donne jamais seul, car il ne purgeroit pas un Cheval.

L'éllebore noire est une racine qui purge la mélancolie, & les autres humeurs brûlées qui sont opiniâtres, il est excellent aux mélancoliques; on le corrige en le lavant bien avec de l'eau, puis le faisant infuser quatre heures dans du vinaigre, après on le déseche à feu lent.

La dose est de six dragmes jusqu'à une once; on y peut ajouter de la canelle, de l'anis & du fenouil.

Le lapis Armenus, est une pierre qui se trouve dans les mines d'argent en Allemagne & en Armenie, d'où elle a pris son nom: les Peintres s'en servent; l'on lave & on broye cette pierre avec eau de rose & de buglose.

CHAP. LXI.

La dose est de quatre à cinq onces.

Le lapis lazuli est presque le même dont nous venons de parler; & a les mêmes vertus.

Pour composer une médecine qui purge l'humeur noire, prenez feuilles de sené une once & demie, éllebore noir lavé dans le vinaigre deux dragmes, cristal de tartre demie-once, lapis armenus lavé six dragmes, anis, fenouil & canelle, de chacun une dragme & demie; pilez le tout grossierement, & faites un breuvage dans une pinte de décoction de bourache, buglose & fumeterre.

Les pilulles & les compositions qu'on trouve chez les Apoticaires propres pour purger la mélancolie sont, *Pilulæ Indæ*, *de lapide lazuli, & lapide Armeno*, la dose sera une jusqu'à deux onces, les électuaires *diasena*, & la confection *hamec* quatre à cinq onces; tous ces médicamens composés seront plus commodes, mais ils coûtent davantage.

La mélancolie est une humeur fort opniâtre, qui ne cede pas facilement aux remedes purgatifs, si ce n'est par une grande irritation de la nature; j'ai vû par experience depuis quelque tems que les diuretiques, c'est-à-dire les remedes qui poussent par les urines évacuent plus agréablement la mélancolie aux Chevaux; ils en reçoivent moins de trouble dans toute l'économie de la nature, & en sont fort soulagés.

Des Médicamens qui purgent les eaux.

CHAP. LXII.

LE sureau & les hyebles sont purgatifs legers: on en peut prendre au Printems les boutons pour en faire la décoction, & y mêler d'autres drogues.

La graine d'hyeble purge aussi fort les eaux, étant mélée avec quelque purgatif solide, qui augmente sa vertu tardive & lente, on en peut donner jusqu'à deux onces pilées & mises dans du vin blanc; si elle passe une année après être cueillie, elle n'a plus de vertu; demie once infusée dans du vin blanc, puis passée & exprimée, purgera bien un Homme.

La soldanelle est une plante marine, qui tire les eaux puissamment & la bile: on la corrige avec canelle & gingembre, la dose est de trois à quatre onces.

Le suc de la racine d'iris tire puissamment les eaux, il se corrige avec la canelle; il ne purgera pas étant donné seul.

L'élaterium est le suc de concombre sauvage, épaissi & mis en petites rouelles; on le corrige en le faisant tremper dans du lait avec de la canelle.

La dose est de deux à trois dragmes, on se sert peu de ce remede, car il est trop violent. Mais la racine séchée à l'ombre se trouve fort bonne, il faut la réduire en poudre grossiere, & en donner une once dans une décoction, ou dans du vin blanc; elle purgera assez bien le Cheval: mais le remede en vieillissant perd sa vertu, & ne dure que deux ans tout au plus, au bout duquel tems il n'a plus d'effet: mais comme on en peut trouver avec assez de facilité, & qu'il ne lui faut aucune préparation que de la sécher à l'ombre, la perte n'en est pas considerable.

CHAP. LXII.

Le Jalap est une racine qui purge les eaux, on le corrige avec la canelle; la dose est de deux onces.

L'esula est une espece de tithymale qui purge les eaux, on en fait des extraits; mais je ne conseillerois à personne de s'en servir, car il a quelque chose de fort veneneux & ennemi de la nature des Chevaux.

La gomme gutte ou de cambodie, purge puissamment les eaux; on la corrige avec le vinaigre, comme nous avons dit de l'euforbe; la dose est de six dragmes; son usage est bon aux Chevaux, car elle se peut donner en petite quantité, qui est un grand avantage..

Pour en faire une médecine, prenez deux onces de Jalap en poudre, & deux dragmes de gomme gutte, que vous mettrez dans une pinte de décoction de sureau & de racine d'iris: c'est une des plus commodes & des meilleures purgations que nous ayons, l'usage vous en fera connoître la bonté; & l'utilité que votre Cheval en recevra, sera grande.

Pour donner Médecine à un Cheval, & en quel tems.

CHAP. LXIII.

LORSQUE la nécessité le requiert, & qu'il est absolument nécessaire de purger un Cheval après avoir découvert la nature, les qualités, la quantité & le lieu de l'humeur qui peche, remarqué la nature de la maladie, & connu le temperamment du Cheval, tant par ses actions, que par son poil, il faut parcourir la liste de vos remedes purgatifs, & choisir ceux qui pourront satisfaire à votre intention.

De plus il faut observer le tems de la purgation, car de là en partie dépend le bon ou le mauvais succès d'icelle; c'est ce que peu ou point de ceux qui traitent les Chevaux observent, quoique j'aie remarqué souvent que la même purgation donnée au même Cheval en differens tems, fait des effets si differens l'un de l'autre, qu'il semble que c'est un autre médicament & un autre Cheval.

Il faut purger tant qu'on le peut au déclin de la Lune, parce que la nature ne repugne pas si fort en ce tems, qu'au croissant, à ceder les humeurs & à en souffrir l'évacuation, elles se détachent avec moins de violence, puisque nous voyons dans les animaux qu'ils ont moins de moëlle dans les os au déclin, qu'au croissant, il en est de même des humeurs, lesquelles diminuant & cedant à la Lune, pour peu que le remede agisse conjointement avec cet astre facilement & heureusement on purge les Chevaux.

Non seulement il faut purger au déclin de la Lune, mais il faut choisir un jour pour son effet où elle soit dans un signe d'eau, sçavoir dans le Cancer, le Scorpion ♏, ou les Poissons ♓, qui sont les Signes froids & humides, & cela tout autant que vous le pourrez. Remarquez soigneusement ensuite que le purgatif ces jours-là, causera moins de foiblesse, moins de dégoût, & fera une meilleure évacuation : le contraire arrivera si vous la donnez dans le croissant, & dans un signe de feu, chaud & sec, comme le Belier ♈, le Sagitaire ♐ & le Lion ♌.

Outre cela, il y a des tems de l'année pendant lesquels il ne faut pas purger les Chevaux, sçavoir dans les Equinoxes & dans les Solstices : les Equinoxes sont environ le 21. Mars & le 21. Septembre : les Solstices le 22. Juin & le 22. Décembre, un jour ou deux plus ou moins : il ne faut point purger ni saigner sans une grande nécessité, deux jours avant & deux jours après lesdits tems, parce que ce sont comme des jours critiques, où la nature fait un effort pour repousser ce qui lui nuit ; & si on lui fait faire un mouvement contraire au sien par un médicament purgatif, on l'empêchera de faire ce à quoi elle étoit préparée, & ce ne sera pas sans nuire & porter un préjudice au temperament, & à la santé de l'animal : il faut donc s'abstenir de purger non seulement en ces jours-là, mais quelques jours avant & après, sçavoir depuis le 18. Mars jusqu'au 25. dudit, & depuis le 18. Septembre jusqu'au 25. dudit, qui sont les tems des deux Equinoxes, & depuis le 18. Juin jusqu'au 26. dudit, depuis le 18. Decembre jusqu'au 26. dudit, qui sont les deux Solstices.

Outre ces observations vous pouvez encore si vous avez quelque connoissance des Ephemerides, ne point purger lorsque la Lune est en conjonction ou opposition au quarré du Soleil ; & de même de Mars & de Saturne desquels elle est ennemie : par conséquent la Lune qui agit sur les corps des Chevaux par sa qualité influencielle étant affoiblie par ces autres Planettes, ne manquera pas de faire un grand ravage dans le corps des Chevaux, & rendra la purgation plus nuisible que profitable.

Mais si vous voulez avoir un bon succès de la purgation quand vous étes le maître de choisir le tems, prenez-le lorsque le Lune est conjointe avec Jupiter ou avec Venus, qu'elle est en son sextil, ou en son trin; parce qu'étant amie de ces deux Planettes, elle fortifiera la nature par sa qualité influencielle, & non par sa qualité élementaire qui n'a pas un grand pouvoir sur les corps: & même quoique la Lune fût en opposition avec Jupiter ou avec Venus, elle ne laissera pas d'être favorable: ceux qui pourront se servir de ces observations y trouveront de la satisfaction même pour les Hommes: ceux qui ne connoissent pas ce langage feront comme ils l'entendront, mais je crois qu'on ne peut apporter trop de précautions pour la purgation des Chevaux, & quand je dirois des Hommes, je dirois vrai.

Voilà ce que j'ai observé de plus remarquable pour le tems où il faut purger les Chevaux avec moins de péril, & plus d'utilité; ceux qui les mettront en usage reconnoîtront que c'est avec connoissance de cause que j'ai donné ces avis.

L'on est souvent obligé avant que de purger un Cheval, de préparer l'humeur qu'on veut évacuer, parce qu'étant cruë, & mêlée avec les bonnes humeurs qu'on doit conserver pour le soutien de l'animal, il seroit presque impossible de la faire sortir sans beaucoup de travail, sans un grand désordre & beaucoup d'agitation.

C'est pourquoi il ne faut presque jamais purger un Cheval au commencement du mal; car l'humeur qui n'obéit pas aux remedes, s'échauffe, se fermente & augmente le mal, au lieu de le diminuer: & comme aux Chevaux nous ne pouvons observer aucun signe de coction, & de séparation des mauvaises humeurs qui causent le mal, car les urines sont presque toujours troubles, & peu dissemblables les unes des autres, & les déjections du ventre à peu près égales; l'on est donc obligé d'attendre que le Cheval soit guéri, ce qui se doit entendre dans les maladies violentes; quand le mal relâche, pour lors l'humeur qui causoit le mal est cuite, puisqu'elle ne cause plus aucun symtome. Et d'autant que la nature néglige souvent de rejetter l'humeur qu'elle a domptée, il faut l'évacuer par la purgation, de peur qu'il ne reverdisse & ne fasse une rechute; de sorte que dans les fiévres & autres maux violens, on ne doit point purger un Cheval ni au commencement, ni même dans l'ardeur du mal.

Après avoir bien consideré toutes ces choses, il faut choisir vos remedes, & les proportionner à vos intentions; étant souvent obligé d'en prendre de diverses sortes, parce que rarement une seule humeur fait le mal. Dans les maladies les plus bilieuses, il s'engendre

toujours des crudités & des flegmes, dans les corps les plus pituiteux, il y a toujours du sel & du souffre ; quand vous employez plusieurs drogues, il en faut diminuer la dose à proportion du nombre dont vous vous servez. Par exemple, si vous prenez trois purgatifs, il ne faut que le tiers de la dose que je vous ai donnée de chacun, & il se trouvera que les trois feront une véritable prise ; n'oubliez pas leurs correctifs propres environ jusqu'au quart du poids de toute la composition.

Vous trouverez que les médecines purgatives que j'ai ordonnées sont presque toutes foibles, parce que les temperamens des Chevaux sont differens, ainsi j'ai crû qu'il valoit mieux purger à deux fois, que de trop évacuer ; la premiere servira comme de préparation pour la seconde, & vous pouvez augmenter la dose à la seconde ; & augmenter toujours la drogue qui est en moindre quantité, parce qu'elle est presque toujours la plus forte de toutes, & peut pousser & faire agir les autres médicamens qui sont plus tardifs.

Par exemple, à la fin des médicamens qui purgent la bile, il y a une médecine pour l'évacuer, où il entre deux onces & demie d'aloës, & deux gros de scamonée : si avec cette médecine le Cheval n'a pas assez purgé, il faudra l'autre fois donner trois gros de scamonée.

Parmi ceux qui purgent le flegme, il y a une purgation où il y a une once de diacarthami, agaric trochisque deux dragmes, turbit & hermodactes de chacune une once, coloquinte une dragme & demie : si ce remede n'opere pas assez, il faut augmenter la moindre dose, qui est la coloquinte, & en donner deux dragmes, ou deux & demie.

Et ainsi des autres : car on ne fait point de petites erreurs en donnant des purgatifs trop violens ; lorsqu'ils sont dans le corps d'un Cheval, on n'en est plus le maître ; ils agissent souvent avec tant de désordre, que s'ils ne tuent le Cheval, ils laissent une si grande intemperie dans les parties, qu'on ne peut de long-tems les rétablir : c'est ce qui m'a fait réduire les doses, ensorte qu'on ne puisse faire de désordre : que si votre Cheval n'a pas évacué pour la médecine que vous lui avez donnée, il n'y a rien de perdu, elle a disposé l'humeur, & en redonnant la purgation plus forte, quelques jours après, vous en aurez un bon succès.

Ayant la quantité des drogues, il les faut concasser grossierement : si c'est pour des pilulles, mêlez-les avec deux livres de gras de lard dessalé, ou avec autant de beurre, & ayant bien pilé le lard, le tout sera mêlé ensemble dans le même mortier ; formez-en des pilulles

grosses

grosses comme des balles de jeu de paume, pour les faire avaller au Cheval.

Si c'est pour faire un breuvage, il faut les concasser grossierement, & les mêler dans une décoction, ou dans du vin, & les laissant tremper un quart-d'heure, on fait avaller au matin le tout au Cheval avec la corne.

Si c'est pour en faire une simple infusion, qui ne rêussit guéres pour les Chevaux; les médicamens ayant infusé dès le soir, on les coule le lendemain, puis dans la colature on délaye quelque électuaire ou poudre, en assez grande quantité pour le purger, selon que vous aurez déterminé, & lorsqu'il aura avallé le breuvage, il faut rincer la corne avec la décoction, ou vin, & ensuite lui rincer la bouche pour lui ôter le mauvais goût.

Si ce sont des pilulles, quand elles sont avallées, on donne du vin blanc pour les faire descendre dans l'estomac, les détremper, & pour nettoyer la bouche, & en ôter toute amertume.

Il faut que le Cheval qu'on veut purger, soit quatre, cinq ou six heures avant la prise de la purgation sans manger, & autant après; vous lui donnerez un lavement pour plus de précaution le soir du jour avant la purgation, que vous composerez selon la nature du mal.

Quand le Cheval commencera à purger, il faut le promener de deux heures en deux heures, une demi-heure, & faire cela pendant une demi-journée pour l'aider à vuider.

Il faut éviter autant qu'il est possible, de purger dans les rigueurs du froid & dans les grandes chaleurs; si pourtant l'on est obligé de le faire, & que ce soit en hyver, il faut tenir le Cheval bien couvert, & le mettre dans une écurie bien chaude, dont il ne sorte point, parce que le froid empêche l'action du médicament, & si c'est en esté, il faut le tenir dans un lieu temperé & frais.

Quand le Cheval aura purgé, on lui peut donner un lavement si on veut, pour achever d'évacuer ce que le médicament a ébranlé, après quoi on nourrit le Cheval à l'ordinaire.

Il est à propos que le Cheval depuis qu'il a pris sa purgation, jusqu'à ce qu'il ait achevé de la rendre, ne mange point de foin, mais seulement du son mouillé : ce qui sera environ pendant quarante heures, ayant soin de le débrider de quatre heures en quatre heures, pour manger deux picotins de son mouillé.

Ayant ordonné quantité de purgations dans la suite de ce Livre, vous pouvez y avoir recours, j'en ai experimenté la plus grande partie, & celles qui ne l'ont pas été sont composées méthodiquement,

CHAP. LXIII.

& dans les regles on peut avec sureté les donner : car elles ne causeront aucune superpurgation, étant presque toutes foibles : & pour vous en faciliter la recherche, j'en ferai ici comme une table : par exemple vous trouverez une purgation pour le mal de tête, Chapitre XXVI. Pilulles pour les Chevaux lunatiques, Chapitre XXXIV, Une excellente huile purgative au Chapitre XLVI. Vous trouverez le policreste qui prépare un corps à la purgation au Chap. CXXVII. & au Chapitre suivant le moyen de lâcher le ventre d'un Cheval maigre & harassé; il y a au Chap. CXXIX. un breuvage purgatif & confortatif pour un Cheval trop fatigué; vous trouverez au Chap. CXXXVIII. un purgatif universel pour les lavemens, que j'appelle Catholicum, qui vaut mieux que tous ceux dont on se sert pour les Hommes, il est propre pour tous les tempéramens des Chevaux. Au Chapitre CXL. il y a des breuvages & des pilulles purgatives pour le farcin, qui sont très-bien appropriées pour le farcin à cul de poule. Au Chapitre CXLIV. il y a de très-bonnes pilulles purgatives; & au Chapitre CLVI. il y a des pilulles purgatives pour la galle, & encore au Chapitre CLIX. on trouvera des pilulles purgatives pour tuer les vers qui sont dans le corps des Chevaux : en chaque classe des purgatifs, on trouvera une médecine toute composée pour évacuer l'humeur à laquelle le purgatif est destiné.

Pour préparer les humeurs des Chevaux qu'on veut purger.

CHAP. LXIV.

EN beaucoup de maladies, on est obligé de purger les Chevaux sans que la nature ait apporté aucune coction aux humeurs, comme au farcin, à la galle & à plusieurs autres ; mais si l'on veut purger par précaution, par exemple aux Chevaux qui ont été avec des Chevaux malades, ou au retour de l'armée, ou en des lieux infectés, avant que de l'entreprendre, il est à propos de préparer les humeurs, afin que le médicament altere moins le corps, & que la médecine fasse meilleure operation.

Il ne seroit pas raisonnable de tirer l'apostume d'une tumeur avant qu'elle soit cuite ou louable ; il en est de même des humeurs qui causent & entretiennent les maux dans le corps.

Cette préparation ou coction se fera en la maniere suivante, & nous appellerons les simples qui ont la faculté de préparer les humeurs, des digestifs, puisque c'est digerer une humeur, que de la préparer & rendre capable d'être évacuée, & nous commencerons par la bile.

Digeſtif de la Bile.

Quelques-uns diſent que la bile étant ſubtile, & obligeant par ſon acrimonie un corps à l'excrétion, s'évacue aſſez d'elle-même, ſans aucune préparation, puiſque par le moindre médicament d'abord elle céde ; il eſt vrai qu'elle n'a pas beſoin d'être préparée pour la peine qu'elle a à ſortir ; mais à cauſe de ſon feu, de peur qu'elle n'enflamme les boyaux, il eſt bon de la rafraîchir & humecter, & de peur d'une trop grande purgation, il eſt bon de l'encraſſer & épaiſſir.

Ces raiſons ſont ſans replique, & les Médecins *nomine tenus*, qui diſent qu'elle n'a beſoin d'aucune préparation, n'ont rien à y répondre, particulierement ayant égard au tempérament des Chevaux, qui eſt facile à s'enflammer.

Les ſimples qui encraſſent & qui rafraîchiſſent, ſont la bugloſe, le plantin, les laitues, la joubarbe, les ſemences froides & celles de plantin, pſillium, les fleurs de nymphea, de violettes & de mauves, les herbes de capilaire, l'endive & les chicorées.

De tous ces ſimples, ou de quelques-uns, vous ferez une décoction d'environ trois chopines, que vous donnerez tous les matins aux Chevaux auſquels vous voulez purger la bile ; c'eſt à ſçavoir aux Chevaux ardens, coleres, qui ſont d'un poil alzan vif : pendant ce tems-là il ne doit point manger d'avoine, mais ſeulemont du ſon mouillé : le Cheval demeurera deux heures à jeun devant que de prendre la décoction, & autant après ; il en uſera pendant huit jours, puis vous le purgerez ſelon le beſoin que vous jugerez qu'il en a ; ſi vous ne voulez point tant prendre de ſoin, ou que votre Cheval ne ſoit pas de grande conſéquence, il faut donner quelques-uns des ſimples précédens en bonne quantité, hachez menu dans du ſon mouillé.

Le plus excellent digeſtif pour la bile, c'eſt le policreſte décrit à la premiere Partie, en en donnant deux onces ſept ou huit jours de ſuite dans une pinte de vin chaque jour, il préparera l'humeur, temperera ſa chaleur, & ſouvent même purgera & évacuera l'humeur, ſans autre médecine purgative.

Digeſtif de la Pituite ou Flegme.

Il eſt hors de doute que la pituite a beſoin de préparation pour être évacuée : comme elle eſt froide & humide, elle a beſoin d'être préparée avec des ſimples qui échauffent médiocrement & deſſéchent, puiſqu'elle eſt craſſe, lente & gluante, il la faut attenuer, ſubtiliſer & inciſer ; comme cette humeur ne cede pas facilement aux remedes, il faut la préparer par l'uſage des ſimples ſuivans.

Les racines aperitives, le pouillot, le calament, la marjolaine, la mente, l'hyſope, la ſariette, les ſemences d'anis, de fenouil, de chervis, & le ſpica nardi, les racines d'ariſtoloche, d'enula campana, d'eſquine, de galanga, d'iris, de ſalſepareille, de valeriane, de zedoaria, les feuilles d'abſynthe, d'agrimoine, betoine, chamedris, fenouil, hypericum, laurier, meliſſe, origan, romarin, rhuë, ſauge, ſerpolet, & les quatre ſemences chaudes, grandes & petites, avec celles de chardon-beni, de coriande, les bayes de laurier & de genêvre.

Si vous avez un Cheval peſant, tardif, mol, de poil lavé ou approchant, qui vous donne indice d'être flegmatique, & qu'il y ait néceſſité de le purger, il faut faire des décoctions avec quelques-uns de ces ſimples, environ trois demi-ſeptiers ; & les faire avaller au Cheval pendant dix jours, l'ayant tenu bridé une heure ou une heure & demie avant, & autant après la priſe ; puis vous lui donnerez la purgation comme nous l'avons enſeigné, qui réuſſira très-heureuſement. Si vous jugez que la pituite ſoit ſallée, il la faut préparer comme la bile, y ajoutant quelque apéritif & inciſif.

On peut de même hacher les ſimples, & les mêler dans ſon avoine mouillée, quoiqu'avec moins d'effet.

Digeſtif de la Mélancolie & Attrabile.

La mélancolie a autant & plus de beſoin de préparation que le flegme, parce quelle eſt très-adhérente, opiniâtre & fâcheuſe à évacuer.

Si vous jugez votre Cheval mélancolique par ſon poil noir, par ſes actions, & autres remarques triſtes & bizarres, vous vous ſervirez des remedes ſuivans pour le préparer à la purgation.

Quelque rapport qu'on faſſe de la mélancolie à la terre & à l'Automne, il ne faut pas croire qu'elle ſoit ſi froide, qu'elle ait beſoin de grande chaleur ; ſi c'eſt la cendre des humeurs, c'eſt une cendre où il y a bien du ſel, & ſouvent fort corroſif ; ſi elle eſt la lie du ſang, c'eſt une lie bien âcre, c'eſt un fromage bien fort, un acide bien picquant, & qui n'eſt pas moins violent quelquefois que l'eau forte : cette humeur ſe doit ménager ; les petits remedes benins ne l'ébranlent point : les plus violens ne font que l'irriter : les remedes chauds redoublent ſa violence, les froids entretiennent ſon opiniâtreté, auſſi a-t'elle toujours paſſé pour le fleau des Médecins, auſſi-bien que des malades. Vous ne pouvez pas manquer ſi vous vous ſervez des ſimples modérément chauds, humectans & attenuans, comme ſont les racines de polypode, de ſatyrion, de régliſſe, de l'écorce du milieu du freſne, du ſureau, & du fiel de terre ou petite centaurée : les feuilles de boura-

che, buglose, ceterac, fumeterre, melisse, scolopandre : les quatre semences chaudes, celles d'agnus-castus, de chardon-beni, & les quatre fleurs cordiales ; sçavoir, bourache, buglose, roses & violettes, & autres de cette qualité qui sont en grand nombre.

Vous en ferez une pinte de décoction, que vous donnerez pendant huit jours tous les matins, le Cheval ayant été bridé deux heures avant & autant après, le faisant manger seulement du son pendant les huit jours qui précéderont la purgation.

Vous pouvez pareillement donner les simples bien hachés ou pilés dans du son, ensuite vous donnerez une purgation convenable.

Il y a des personnes qui ne plaignent rien peur leurs Cahevaux, & qui ne regardent pas la dépense, pourvû qu'ils n'ayent aucun soin ; ils pourront prendre dans les boutiques des Apoticaires ce qui suit.

Digestif de la Bile.

Pour préparer la bile quand il la faut épaissir, prenez poudre de diatragant froid, & de diapenidion, ou du policreste.

De la Pituite.

Pour préparer la pituite, les poudres d'aromaticum rosatum, & diarrhodon abbatis.

De la Mélancolie & Attrabile.

Pour préparer la mélancolie, les poudres de Lætificans Galeni, les Trochisques d'Absynthio, Dialacca, d'Eupatorio. Voilà les poudres que vous donnerez au Cheval dans du son ou de l'avoine ; si c'est pour le flegme, pendant huit ou dix jours avant la purgation ; ou bien vous le donnerez dans les décoctions des simples que nous venons de proposer.

Voilà ce que j'ai crû nécessaire pour préparer les humeurs à la purgation, de peur qu'elle ne soit nuisible au Cheval qui a tant de répugnance aux remedes purgatifs, que s'il n'est bien préparé, il en reçoit souvent de grands dommages.

J'ai mis ici un mot de ces purgations, qui avant moi n'ont jamais été traitées, afin qu'on en pût retirer de l'utilité, & par cet échantillon donner lieu aux curieux de plus approfondir qu'on n'a fait jusqu'à présent la médecine des Chevaux, laquelle est extrêmement négligée par ceux qui en sont capables, puisqu'ils s'en fient absolument à des gens qui à peine sçavent lire dans leurs Heures : aussi perdent-ils souvent des Chevaux par leur négligence, & faute d'un peu de réflexion & d'étude.

Des Levemens & Clisteres.

Chap. LXV.

CListere est un mot tiré du Grec, qui signifie laver, d'où nous disons lavement, parce que le bas ventre est lavé par l'injection qu'on fait dans les intestins : il est propre pour provoquer l'excrétion & la sortie des excrémens, ou pour en amollir la dureté, ou pour corriger quelque intemperie, pour appaiser une douleur ou un grand battement de flanc, chasser les vents, arrêter le cours de ventre immoderé, & pour tuer les vers contenus dans les intestins.

Le lavement produit une infinité d'autres bons effets, parce qu'il n'y a presque aucune partie qui ne reçoive quelque soulagement d'un clistere, par la correspondance que toutes les parties ont avec le bas ventre, lequel étant dégagé de ses impuretés, donne la liberté aux autres parties de se décharger des humeurs qui leur sont inutiles.

L'on en compose de différéntes manieres, comme nous avons dit parlant des malades, selon qu'on veut traiter un Cheval : ceux qui viennent le plus souvent en usage sont les ramolitifs, qu'on appelle des lavemens ordinaire : on fait une décoction avec mauve, guimauve, violettes, mercurialle, parietaire & branca ursina, faisant bouillir deux ou trois poignées de chacune des herbes susdites dans trois pintes & demie d'eau, avec deux onces d'anis concassé en Hyver ; si c'est en Esté, on y peut ajouter pour rafraîchir les semences de concombres, citrouilles, courges & melons, & une once ou deux de policreste ; l'on coule le tout, & selon l'intention que l'on a, l'on ajoute quelque électuaire, particulierement le catholicum pour les Chevaux, qui est décrit au Chapitre CXXXVIII. de la premiere Partie, ou miel, ou autre chose.

La bierre est une décoction toute faite, dans laquelle on peut faire bouillir deux onces scories de foye d'antimoine en poudre, ou bien si on veut des purgatifs, comme la coloquinte, le sené ou autre, selon qu'on aura dessein de purger ;& après avoir coulé le tout, l'on dissoudra dedans des électuaires, ou ce qu'on jugera à propos.

Nous donnerons ici des modeles de toutes sortes de lavemens, pour la facilité de ceux qui ignorent ces compositions.

Clistere carminatif.

Pour chasser les vents du corps d'un Cheval, on fait des clisteres carminatifs, avec quelques herbes émollientes, ausquelles on ajoute de l'origan, du calament, des fleurs de melilot & de camomille, de chacune deux poignées, avec une once & demie de policreste en

poudre : on fait cinq chopines de décoction, on la coule, puis on y ajoute un quarteron de bonne huile de laurier, & si on veut au lieu de l'huile de laurier, deux onces de catholicum pour les Chevaux, ou de l'électuaire de bayes de laurier une once & demie, on compose du tout un lavement qu'on donne au Cheval; & au lieu de l'électuaire de Baccis, on peut prendre deux onces d'huile d'anet, ou bien une chopine de vin émétique, au lieu de l'un & de l'autre.

Il y a plusieurs autres manieres de composer des clisteres carminatifs, desquels nous avons déja donné la description dans diverses maladies, ausquelles ils sont propres, particulierement où il est traité des tranchées causées des vents.

Lavement purgatif.

Faites une décoction ordinaire avec les herbes émollientes, & le policreste, dissolvez dans deux pintes de colature, & chopine d'urine de vache, du catholicum pour les Chevaux deux onces; demie livre de miel mercuriel, & si vous voulez augmenter sa vertu purgative, mettez parmi une chopine d'infusion de foye d'antimoine, comme nous l'avons enseigné : ce qu'on appelle vin émétique.

Composition du Miel Mercuriel.

Comme ce miel est très-nécessaire pour purger les Chevaux avec les lavemens, & qu'il entre dans beaucoup d'ordonnances, nous en enseignerons ici la composition; prenez trois livres de suc de mercuriel épuré, & quatre livres de miel, mêlez & faites cuire le tout en écumant, jusqu'à ce qu'il devienne en consistance de syrop, il détergera & purgera mis dans les lavemens, & l'on en met demie livre, ou plus si on le juge à propos. Les livres sont pleins des vertus du miel mercuriel qui sont en nombre : lisez du Renould, Bauderon, la Framboisiere, &c.

Vous notterez que quand on veut bien purger un Cheval par des lavemens, il n'y faut rien ajouter de gras, car les huiles & graisses s'attachent aux parois des intestins, & empêchent l'effet des purgatifs; au contraire on y ajoute du sel commun, du sel gemmé, du policreste, & de l'urine toute chaude, le tout picotte & irrite la faculté expultrice; c'est pourquoi les Maréchaux de Village font des lavemens avec de l'eau où l'on a dessalé la morue ou les harens, qui ne coûte guéres & est salée, & ainsi fait beaucoup vuider; on peut pour rendre un lavement purgatif, faire infuser dans la décoction toute la nuit une once de sené, ou bien une ou deux pommes de coloquinte coupées fort menu, & faire prendre à ces drogues un bouillon avant de couler le tout qui sera pour un lavement.

Lavement pour appaiser un grand battement de flanc.

Il faut prendre les herbes ordinaires des décoctions, mettre parmi une ou deux onces de policreste en poudre, & dans deux pintes de décoction, y ajouter une demi livre de miel violat, & deux, trois ou quatre onces de catholicum des Chevaux, pour les lavemens du Chapitre CXXXVIII. de la premiere Partie, & donner le tout tiéde au Cheval.

Clistere astringeant.

Prenez une pinte & demie de l'eau où les Forgerons trempent leur fer chaud, faites bouillir dedans deux poignées de plantin, de *centinodium*, de *tapsus barbatus*, coulez cette décoction, mêlez parmi une pinte & demie de lait, dans lequel vous aurez éteint six ou sept fois de petits cailloux ardens, puis y ajoutez bol fin & amidon, de chacun deux onces, & demi douzaine de jaunes d'œufs ; on peut se servir de graines d'ozeille & de pavot blanc, de l'huile rosat & de l'huile de coings, & plusieurs autres, & du tout faire un lavement plus ou moins fort, selon l'intention que vous avez.

Clistere anodin.

Le lavement anodin est celui qui appaise la douleur par une température familiere qu'il a avec la nature des parties.

Prenez trois chopines de lait & une pinte d'eau, mêlez parmi une livre de farine de lin, qu'il faut bien délayer, & la mie d'un pain blanc d'un sol, avec fleurs de camomille & de melilot ; faites bouillir le tout cinq ou six bouillons, passez par un double linge, & l'exprimez bien fort, dissolvez-y une demie douzaine de jaunes d'œufs, quatre onces d'huile rosat ou violat, demie livre de beurre ; & si vous avez de la moëlle de cerf à la place du beurre, elle sera meilleure, ou graisse de canard, d'oye ou de poule.

On pourra faire un lavement anodin avec du bouillon de tripes, y ajoutant les herbes & dissolvant les anodins ci-devant dits.

Lavement Diurétique.

On appelle diurétique ce qui fait vuider les eaux & sérosités contenues dans le corps par les urines, vous ferez bouillir les cinq racines apéritives ; sçavoir, d'ache, de fenouil, d'asperge, de persil & de reffort, & de l'orge à poule, avec les herbes émollientes, puis passerez le tout, & mettrez fondre dedans deux onces de selprunelle,

autrement

autrement criſtal mineral, ou plus à propos une once & demie de policreſte en poudre, demie livre de thérébentine, qu'il faut démêler avec trois jaunes d'œufs, puis vous ajouterez un électuaire, comme le catholicum ou diaprunis environ trois ou quatre onces, & chopine de vin émetique qui fera plus piſſer que tous les diuretiques Galeniques.

CHAP. LXV.

On pourra compoſer pluſieurs autres lavemens par la connoiſſance que nous avons donnée des ſimples, & de la maniere de s'en ſervir: par exemple lorſqu'on veut purger la bile, on met dans les lavemens les électuaires qui purgent la bile, & ainſi des autres pour purger les autres humeurs, tant des ſimples que des électuaires, mis en lieu & ordre.

Vous trouverez à la premiere Partie dans le Chapitre de la ſeconde eſpece de tranchées, une huile carminative & purgative pour mettre dans les lavemens, laquelle eſt excellente, & un catholicum fait exprès pour les Chevaux, décrits à la premiere Partie.

La maniere de donner un lavement à un Cheval.

CHAP. LXVI.

LES Maréchaux ne donnent aux Chevaux qu'une pinte ou trois chopines de décoction pour un lavement, auſſi ne font-ils pas grand effet, car outre que ces remedes ſont en trop petite quantité de liqueur, il y épargnent les drogues, & n'y mettent ordinairement que de l'eau & du ſel, du miel & de l'huile; ce n'eſt pas que ſi on vouloit payer comme ils le déſirent, ils ne les fiſſent peut-être bons. Mon ſentiment eſt qu'il y faut juſqu'à deux ou trois pintes de décoction, à moins de cela, ils lavent & humectent peu; car comme un Cheval boit dix fois plus qu'un Homme, & qu'on lui donne pour purgatif vingt fois la doſe d'un Homme, il s'enſuit qu'aux lavemens il faut augmenter à proportion.

Le lavement préparé de la ſorte ne ſe doit donner qu'après avoir fait vuider la fiente du Cheval; en fourrant la main bien graſſe dans le fondement, prenant bien garde de ne point offenſer le boyau avec les ongles: ou bien y mettre gros comme un œuf de poule de ſavon, le frotter d'huile pour le faire entrer dans le fondement, une demie heure après le Cheval ſe vuidera ſans lui mettre la main dans le fondement: ayant tiré ou fait vuider ces excrémens comme j'ai dit, on ſituë le Cheval la tête en bas & la croupe en haut, on introduit la corne dans le fondement, puis on jette petit à petit le lavement par la corne, prenant garde qu'il ne ſoit que tiede quand le Cheval le reçoit; ſi le lavement demeure dans la corne ſans vouloir entrer, on fait remuer la langue au Cheval, & on frappe ſur le rognon doucement avec la

main platte, puis on remet le Cheval bridé à l'écurie sans le mouvoir, contre la pratique ordinaire ; car c'est assez l'usage de promener les Chevaux avec un lavement dans le ventre.

Il est encore à propos avant que de donner un lavement à un Cheval, qu'il n'ait mangé de deux heures, & qu'il ne mange qu'après l'avoir rendu, ou une heure après la prise.

On doit donner les lavemens aux Chevaux autant qu'on le peut avec une seringue comme aux Hommes, mais il faut qu'elle soit capable de les contenir, & que la canule ait un trou gros comme le doigt: cette méthode est meilleure qu'avec la corne, car l'on expedie plus promptement, & le Cheval le reçoit mieux & sans bouger de l'écurie: comme il s'agite moins après l'avoir reçu, il a moins d'occasions de le vuider trop tôt ; & cette méthode est fort en usage présentement, & avec raison, puisque c'est la seule qui soit bonne.

Ceux qui font promener un Cheval après avoir pris un lavement, l'obligent à le rendre trop promptement contre l'intention qu'on doit avoir de le faire garder assez long-tems. Il sert de peu de boucher le derriere avec du foin, car il ne l'empêcheroit pas de le rendre si le Cheval en a envie, & s'il le pouvoit garder une heure entiere, ce seroit d'autant mieux.

Les purgatifs ordinaires qui entrent dans les lavemens, sont le Diaprunis solutif, l'Elect. Psillo, le Diafenic, la Benedicte laxative. L'on ne met que deux onces de ces électuaires dans un lavement, au plus quatre, & il le purgera très-peu ; si vous avez intention de le purger, il en faut sept ou huit onces, ce que les Apoticaires ne donneront pas avec peu d'argent, à moins que ce ne soient des drogues éventées, ou composées peu fidelement ; c'est pourquoi il est bon d'ajouter au lavement, quand on a dessein d'évacuer, une chopine de vin émetique : ce qui fera plus d'effet & moins de dépense ; ou du sel policreste, ou des scories de foye d'antimoine, de l'urine d'un Homme en santé, ou d'une vache si on est en lieu commode ; ou comme j'ai déja dit, mettre infuser une once de sené dans la décoction, comme aussi une pomme ou deux de coloquinte coupée menu, & une once & demie de policreste ou de scorie autant.

Outre les lavemens que je viens de prescrire, il y en a nombre d'autres dans ce Livre, appropriés aux diverses maladies, vous y pourrez avoir recours si vous en avez besoin. Je ne repeterai point ici les endroits où l'on les trouvera, car il est si facile d'en composer, qu'il ne vaut pas le soin de les aller chercher.

Les lavemens sont d'une si grande utilité pour conserver la santé aux Chevaux, & les guérir de leurs maladies, que nous n'avons au-

cun remede qui les égale ; car un lavement dans de certains momens sauvera la vie à un Cheval, mais il les faut au moins de deux pintes. La fiévre & le grand battement de flanc ne reçoivent guéres de soulagement que par les bons lavemens souvent réiterés, au moins on est assuré que s'il ne profite pas sensiblement, il soulage ; & jamais lavement fait dans l'ordre n'a fait de mal, étant donné à un Cheval.

CHAP. LXVI.

De la saignée des Chevaux, & de son utilité.

CHAP. LXVII.

LA nature se trouvant oppressée d'un mal violent, souvent sans autre secours que de ses propres forces, se décharge du fardeau qui lui est nuisible, tantôt par des flux de ventre, tantôt par des flux d'urine, quelquefois par des sueurs, d'autres fois peu à peu par insensible transpiration ; mais il arrive aussi qu'elle se délivre de son mal par une grande perte de sang : c'est ce qui oblige les Médecins de suivre pas à pas la traces de' la nature, & de procurer tantôt une évacuation, tantôt une autre, selon la qualité de l'humeur qui péche, & selon le lieu où elle croupit. Il est certain qu'il n'est point d'évacuation si présente, si facile, si agréable & si fructueuse que la saignée, elle se fait par une incision de veine, qui donne passage libre au sang de sortir. Nous n'entendons pas ici par ce mot de sang cette quatriéme humeur choisie & temperée : comme la lancette ne choisit pas, il faut entendre toute la masse du sang qui est contenue dans les veines & dans les arteres ; cette masse se conserve quelquefois dans cet état qui fait le temperament sanguin sans dégenerer en bile, pituite ou mélancolie, & ne laisse pas de pecher en quantité, & d'être sujette à l'inflammation & à la pourriture, & de couler trop lentement, ou de se porter avec précipitation sur une partie, & la surcharger, c'est de-là d'où se prennent toutes les raisons & indications de la saignée.

Avant de dire les raisons qui nous obligent à la saignée, j'expliquerai ici en peu de paroles comme se fait le sang dans le corps des animaux, selon la plus probable & la plus belle opinion, quoiqu'appellée nouvelle par beaucoup de vieux Médecins. Jai crû satisfaire à la curiosité de bien des gens en inserant dans cet endroit cette opinion, laquelle est fondée sur beaucoup d'experiences les plus convaincantes du monde. Pour comprendre comme se fait le sang, il faut être instruit que la substance du corps du Cheval est sujette à une continuelle dissipation, à cause de la chaleur naturelle qui agit sans cesse contre son humide radical ; c'est pourquoi la nature pour réparer cette diminution de sa propre substance, a donné aux animaux

un appetit naturel qui excite l'appetit animal ; car dans la faim les parties s'entresuçant & tirant leurs alimens les unes des autres, il se fait une divulsion, & par conséquent un sentiment qui ne leur donne point de repos, que cet appetit ne soit assouvi : dans cet état ils prennent des alimens, ils les coupent, ils les mâchent avec les dents, puis il les pétrissent par le moyen de la salive, & les jettent avec la langue dans le ventricule, pour y être cuits & convertis en une liqueur blanche appellée chyle. La faim animale étant rassasiée, & les bréches étant réparées, qui étoient faites par l'abstinence, l'orifice inférieur de l'estomac s'ouvre & laisse couler le chyle dans les menus boyaux, d'où il est succé, par une infinité de veines blanches, pour leur blancheur dites lactées, qui sont répandues dans tout le mesentere, portant le chyle dans deux réservoirs de la grosseur d'un œuf de poule, situés au milieu du même mesentere entre les deux productions du diaphragme, & couchés sur les vertebres des lombes : de ces réservoirs sortent deux canaux qui s'appellent torachiques, à cause de leur situation, ou Chilidoques à cause de leur usage ; l'un est au côté droit, l'autre au côté gauche, & grosse comme une grosse plume à écrire ; ils sont le long de la grande artere couchés sur le corps des vertebres du dos, & montant jusqu'aux souclaviers, y laissent couler le chyle parmi le sang, qui revient du cerveau se jetter selon l'ordre de la circulation dans le ventricule droit du cœur pour y être changé en sang, d'où ensuite il est poussé dans les poulmons par la veine arterieuse ; lorsque le cœur se comprime, des poulmons il est rapporté au ventricule gauche, par l'artere veneneuse qui a des anastomoses avec la veine arterieuse, là il est élabouré & rendu plus parfait, puis envoyé en la grosse artere, d'où il coule dans toutes les parties du corps afin de les nourrir. Voilà succinctementla deduction de la nouvelle opinion de la sanguification, venons maintenant aux raisons qui peuvent nous obliger à la saignée.

La premiere raison qui nous oblige à saigner un Cheval, c'est la plenitude, qui n'est autre chose qu'une quantité de sang immoderée & excessive. Il y en a de deux sortes ; l'une lorsque les vaisseaux sont si pleins de sang, qu'à peine peuvent-ils le contenir sans se crever : l'autre est, lorsqu'il y a plus de sang qu'il ne faut pour l'entretien des parties, & que si la nature ne se peut regir, *omne enim nimium naturæ inimicum*, quoiqu'il n'y ait pas de crainte de rupture de veine, il ne laisse pas d'oppresser le corps, & de l'échauffer.

La seconde raison, est la chaleur du sang, qui petille dans les veines ; la saignée le rafraîchit & en appaise le bouillonnement.

La troisiéme raison qui nous oblige à saigner, c'est pour ôter les

humeurs corrompues dans les veines, qui par leur nourriture ne peuvent produire que de mauvais effets, la nature étant soulagée par cette évacuation digere plus facilement le reste.

La quatriéme raison est lorsque le sang n'a pas la liberté de couler & de se porter librement dans ses canaux, la saignée lui donne du jour, & facilite son mouvement.

La cinquiéme raison, est pour faire révulsion en détournant ce qui coule d'une partie à l'autre avec impetuosité, & en trop grande abondance ; l'on tâche d'en suspendre le cours, ou d'en procurer un tout contraire.

La sixiéme & derniere raison de la saignée, est de soulager une partie qui se trouve chargée de sang, ce qui se fait en saignant la partie affectée.

Encore que la masse du sang, qui comprend tout ce qui est contenu dans les veines, dégenere en bile, pituite, ou mélancolie, on ne laisse pas de tirer du sang ; car s'il est bilieux il a besoin de rafraîchissement, pour lors on en tire peu & souvent.

Si les veines étoient pleines d'un sang mélancolique, il est besoin de saigner en petite quantité, & rarement pour faciliter le cours du sang trop épais.

Si le sang est pituiteux, crû, lent & froid, il faut moins tirer de sang qu'en aucune autre disposition.

La saignée a aussi ses incommodités quand elle est faite mal à propos, car elle fait résolution des esprits, qui sont la source de la force & de la chaleur naturelle, elle ôte aussi l'aliment ordonné pour la nourriture des parties, d'où vient qu'il faut consulter les forces pour sçavoir si elles peuvent supporter la saignée, & voir si le Cheval est fort extenué, pour lors il auroit plus besoin de se réparer que de perdre son sang.

La saignée est très-nécessaire pour la précaution à tous les Chevaux qu'on nourrit bien & qu'on travaille peu : on la fera deux fois l'année pour les garantir des maladies qui viennent de cette plenitude qui leur est à charge.

La saignée est fort profitable pour la guérison des fiévres, pour le farcin, pour la galle, les heurtes, les coups, le fluxions sur les parties, excepté en celles des yeux, pour la fourbure, vertige, maux de tête, & pour une infinité d'autres maladies.

Il y a quelques Auteurs qui n'approuvent pas la saignée par précaution, disant que si on l'obmettoit dans le tems qu'on a de coutume, on causeroit quelque maladie au Cheval, & disent qu'il ne faut tirer du sang au Cheval par précaution, que du palais. *Philippo*

CHAP. LXVII. *Scacco* dans son Traité *di Mescalzia*, est de ce sentiment.

Puisque la saignée guérit plusieurs maladies, l'on ne peut douter qu'elle ne soit utile pour préserver des mêmes maladies : si vous l'obmettez dans un tems accoutumé, vous avez tort de le faire, si le Cheval est pesant, trop nourri & peu en exercice, autrement vous n'y êtes pas obligé.

En quel tems il faut saigner un Cheval.

CHAP. LXVIII.

PErsonne ne revoque en doute qu'il n'y ait des tems dans l'année où une humeur domine plus qu'en un autre : par exemple, chacun convient qu'au printems c'est le sang qui domine, en esté la bile, en automne la mélancolie, & en hyver la pituite : ce qui se fait dans le cours de l'année se renouvelle de six heures en six heures, qui est le tems qu'il faut pour faire la circulation du sang, comme une infinité d'experiences ont fait connoître. Et pour l'expliquer briévement, on a remarqué que le cœur bat environ quatre mille fois en une heure : ce mouvement ou battement de cœur est nommé diastole, & sistole ; comme qui diroit dilatation & compression. Pour chaque diastole le cœur attire à peu près demie dragme de sang des veines, & par chaque sistole il en renvoye autant dans les arterés ; le tout bien calculé le Cheval aura environ cinqante livres de sang, lequel passera par les deux ventricules du cœur environ dans six heures, en coulant de ses veines dans les ventricules, & des ventricules dans la grosse artere, & en chaque tour ou circulation que le sang fera, l'une des humeurs sera prédominante, en la maniere que j'expliquerai tout à l'heure.

Depuis minuit jusqu'à six heures au matin, c'est le sang qui domine ; depuis six heures jusqu'à midy, c'est le flegme ; depuis midy jusqu'à six heures au soir, c'est la bile ; depuis six heures du soir jusqu'à minuit, c'est la mélancolie : ce que je viens d'avancer semble un vain discours sans fondement ; mais vous pouvez vous en éclaircir par une experience facile en cette maniere.

Tâchez à reconnoître le temperameut de votre Cheval, & supposons qu'il soit bilieux, tirez-lui du sang depuis midy jusqu'à six heures du soir, c'est-à-dire environ les quatre heures du soir, vous reconnoîtrez que comme vous avez fait l'évacuation dans un tems où la bile prédominoit, vous aurez évacué beaucoup de bile, qui vous fera connoître la vérité de ce que j'avance, car ce sera presque pure bile : que si vous tirez du sang au même Cheval environ à quatre heu-

res du matin qui ſera le tems où le ſang prédomine, vous trouverez ſon ſang beau & peu mêlé avec la bile, & ainſi des autres humeurs.

Ce changement dans le ſang eſt une marque aſſurée de ſa circulation; & en effet s'il n'avoit ce mouvement il ſe corromproit de même que les eaux qui ne coulent pas & qui ſont arrêtées dans quelque partie du corps, qui ſont cauſe par leur corruption de l'origine de beaucoup de maladies; le ſang ſe corromproit d'autant plus facilement, qu'il a en ſoi les principes de corruption, la chaleur & l'humidité.

Poſé ce fondement, n'eſt-il pas avantageux d'évacuer l'humeur qui nuit, ou cauſe quelque maladie au Cheval? On le fera ſans doute par cette obſervation, en ſaignant dans le tems que l'humeur qu'on veut évacuer domine en plus grande abondance dans les veines; & tout au contraire la ſaignée lui nuira ſi on la fait dans un autre tems; parce qu'on évacuera une humeur qui ne péchera pas en qualité ni en quantité: il eſt donc de la derniere conſéquence de bien obſerver le tems & l'heure à laquelle il faut tirer du ſang à un Cheval.

Il eſt à noter que la circulation n'étant pas réglement de ſix heures, à cauſe du principal temperament du Cheval, qui peut-être ſera flegmatique, & en ce cas elle excedera ſix heures; s'il eſt bilieux elle ſera faite à moins de ſix heures, & ainſi des autres. Pour donc empêcher qu'on ne s'y trompe, j'ai ordonné la ſaignée quatre heures après que l'humeur qui doit dominer dans la circulation aura changé: par exemple, au bilieux à quatre heures du ſoir, & cela afin de n'y être point trompé, & faire une ſaignée qui ſoit utile au Cheval.

Je poſe donc pour une régle infaillible que le Cheval ſanguin doit être ſaigné à quatre heures du matin; le flegmatique ou pituiteux à dix heures du matin, le bilieux ou plein de feu à quatre heures du ſoir, & le mélancolique à dix heures du ſoir; & ſi juſqu'à préſent vous avez fait faire ſouvent des ſaignées qui ont produit de méchans effets, c'eſt manque d'avoir ſçu ces obſervations.

La ſaignée ſe doit faire au croiſſant de la Lune, & jamais lorſque la Lune eſt dans le ſigne du Lion, ♌ ou du Taureau ♉ lorſque la ſaignée ſe fait au col, ſi c'eſt dans un autre endroit, jamais il ne faut ſaigner la partie qui eſt dédiée à quelque ſigne, lorſque la Lune eſt dans ce ſigne, par exemple aux ars lorſque la Lune eſt en Gemini ♊.

La ſaignée ſe doit faire un jour clair & ſerein, ſans nuage ni brouillards, car les veines étant vuidées par la ſaignée, attirent d'abord dans leur capacité l'air qui eſt cet eſprit univerſel, s'il eſt pur & net, il ne ſera pas en danger qu'il altere le flanc, au contraire il le remplira d'atomes purs qui le rectifieront; au contraire s'il eſt humide, ce ſera mettre dans le ſang des ſeroſités nuiſibles, deſquelles ſouvent les

CHAP. LXVIII. veines abondent : de plus que la lune ne ſoit pas oppoſée au ſoleil, c'eſt-à-dire pleine lune, ni conjointe ; qui eſt nouvelle lune, ni en quarré, qui eſt un quartier ; dans ces tems la ſaignée eſt nuiſible.

Sans vouloir faire le capable, je puis vous aſſurer qu'avant d'avoir fait ces obſervations, j'ai tiré du ſang à des Chevaux qui ont failli à perdre la vie par une ſeule ſaignée, & que depuis j'ai fait faire des ſaignées qui leur ont manifeſtement ſauvé la vie pour les avoir fait faire dans le tems qui étoit néceſſaire.

J'eſpere qu'ayant ouvert ce chemin, quelque curieux pénetrera plus avant, & que fondé ſur la véritable opinion qui tient pour la circulation du ſang, il découvrira au Public des ſecrets qui ont été ignorés juſqu'à préſent.

J'oubliois à dire qu'il ne faut jamais tirer du ſang dans les Solſtices, ni dans les Equinoxes ; ce ſont des tems où la nature eſt comme ſouffrante, & attendant quelque criſe ou quelque effet extraordinaire : il ne la faut point troubler, car il en peut arriver de grands accidens, non-ſeulement le propre jour, mais deux jours avant & après. Que ſi vous connoiſſez bien le temperament de votre Cheval, obſervez de le ſaigner s'il eſt ſanguin, quand la lune ſera dans les ſignes de la terre, qui ſont le Taureau ♉, la Vierge ♍, & le Capricorne ♑ ; s'il eſt colerique, ſaignez-le lorſque la lune eſt dans un ſigne d'eau, tel que le Cancer ♋, le Scorpion ♏, ou les Poiſſons ♓ ; s'il eſt mélancolique, ſaignez-le la lune étant dans un ſigne Aërien, tel que ſont Gemini ♊, Libra ♎, & Aquarius ♒, les Gemeaux, la Balance & le Verſeau ; s'il eſt flegmatique, ſaignez-le la lune étant dans un ſigne de feu, qui ſont le Belier ♈, le Lion ♌ & le Sagittaire ♐. J'ai ajouté cette circonſtance pour les curieux qui s'en trouveront fort bien.

Des endroits où l'on ſaigne le Cheval.

CHAP. LXIX. QUAND on ſaigne les Chevaux par précaution, il faut ſi l'on peut, ſaigner les jeunes au quatriéme ou au cinquiéme de la lune, & les vieux au-delà du plein de la lune.

Il ne faut ſaigner les jeunes Chevaux que le moins qu'on peut, non plus que les vieux. J'en dis de même des Chevaux qui rendent les alimens ſans être cuits & digerés, comme ſont ceux qui ont beaucoup d'avoine entiere dans leur fiente, ſi ce n'eſt que le Cheval avalle l'avoine ſans la mâcher, comme ſouvent il arrive à beaucoup de Chevaux.

Il ne faut pas ſaigner les Chevaux froids & pleins de flegmes, ni ceux qui travaillent en pays très-froid, non plus que dans les grandes chaleurs & dans les grands froids, parce qu'en ce tems les corps ont plus beſoin d'être fortifiés, que d'être affoiblis.

Il y en a qui obſervent exactement, & cela eſt très-bien fait lorſqu'on eſt maître du tems, & que c'eſt par précaution, de ne vouloir pas ſaigner un des membres dédié à un des ſignes du Ciel, lorſque la Lune y entre, parce qu'en ce tems-là cette partie abonde en humidité, ce qui lui pourroit cauſer quelque fluxion : & pour ſçavoir quels membres ſont dédiés à certains ſignes, le Belier qui eſt notté de cette façon dans l'Almanach & ailleurs ♈ gouverne la tête; le Taureau ♉ gouverne le col & le goſier; les Gemeaux ♊ gouvernent le bras & les canons; le Cancer ♋ gouverne le poitrail; le Lion ♌ gouverne le cœur; la Vierge ♍ gouverne le ventre & les boyaux; la Balance ♒ gouverne & eſt dédiée au dos & aux roignons; le Scorpion ♏ eſt dédié à la nature des Chevaux ou Cavales; le Sagittaire ♐ eſt dédié aux cuiſſes; le Capricorne ♑ eſt dédié aux genouils & aux jarrets; le Verſeau ♒ eſt dédié aux os des jambes & canons; les Poiſſons ♓ ſont dédiés aux pieds de devant & de derriere.

Sans avoir égard à ces obſervations dont les fondemens peuvent être conteſtés, lorſqu'il y a néceſſité on ne laiſſe pas d'agir ſans conſulter les Conſtellations, quoique ſans une preſſante néceſſité il ne faille pas le faire.

Les Chevaux ont grand nombre de veines par tout le corps, comme on pourra voir dans l'Anatomie *del Signor Carolo Ruini*, imprimée à Veniſe.

Mais l'on ſaigne ordinairement aux veines jugulaires, qui ſont aux deux côtés du col près du gozier, on y ſaigne par précaution, & jamais ce ne doit être que quand la Lune eſt en Taurus : avec cette obſervation autant qu'on la peut faire, on peut y ſaigner pour pluſieurs maladies, comme nous avons dit, ſçavoir pour le farcin, la galle, les maux de répletion, & pour pluſieurs autres.

L'on ſaigne aux temples ou larmiers pour les maux des yeux cauſés par accidens, ſi la Lune n'eſt pas dans Aries, il faut que ces maux ſoient des coups, morſures & heurts, on doit ſaigner en cet endroit avec la lancette.

Sous la langue pour les maux de tête, Chevaux dégoûtés & échauffés de travail, pour tranchées & avives; on a une petite lancette exprès pour ſaigner en cet endroit.

On ſaigne au travers des nazeaux, ſans s'attacher à rencontrer la veine, en les perçant avec un poinçon ou une aleſne, pour les tran-

CHAP. LXIX.

chées&avives, & pour un Cheval fort échauffé d'avoir excessivement couru.

Au milieu du palais entre les cros d'enhaut, lorsqu'un Cheval est dégoûté, on saigne en cet endroit avec la lancette plus proprement qu'avec la corne; on dit communément donner un coup de corne: elle est bonne pour les Chevaux tristes, harassés & échauffés.

Cette saignée au palais est pratiquée avec beaucoup de succès par des personnes qui ne sçavent pas pourquoi ils la font; tous les premiers Mardis de la Lune, ils donnent à leurs Chevaux un coup de corne, & font recevoir le sang dans une mesure de son, que le Cheval mange, & on voit ces Chevaux profiter à merveille; je n'en sçai point de raison, la seule expérience m'a fait voir que la méthode est assez bonne, quoique j'en ignore la cause.

S'il arrive que le Cheval perde trop de sang par cette saignée, il faut lever la tête au Cheval, attachant une corde aux pinces, comme pour donner un breuvage, d'abord le sang s'arrétera de lui-même.

J'ai vû mourir un Cheval d'un coup de corne, auquel on ne put arrêter le sang, ni avec du vitriol, ni avec un bouton de feu, ni avec quoi que ce soit; le Cheval perdit tout son sang & mourut: j'ai appris depuis un remede qui l'auroit sauvé, & qui n'est qu'une bagatelle; prenez la moitié d'une coque de noix, & appliquez sur l'ouverture de la saignée le vuide de la noix, pressez-la avec le doigt, & le tenez fortement contre le mal un quart d'heure, la coquille s'y attachera, & assurément le sang s'arrêtera, ce que tous les remedes n'auront pû faire.

On saigne aux ars pour les efforts d'epaule très-rarement,& même quand la galle est en ces parties-là, pourvû que la Lune ne soit pas dans les signes des Gemeaux ♊ & du Cancer ♋; en autre tems quand on pratique cette saignée, c'est avec les flammes,

Aux pâturons pour les entorses, maux de jarret & de genouil, prenant garde que la Lune ne soit dans le Verseau ♒, on saigne en ces endroits-là avec une flamme ou lancette si on veut.

On saigne en pince pour les solbatures,maux de jambes, enflures de jambes & nerfs foulés, si la Lune n'est pas dans les Poissons ♓; on saigne dans cette partie avec le boutoir & la renette.

Aux flancs pour tranchées, maux de ventre, & par fois pour le farcin, observant que la Lune ne soit pas dans la Vierge ♍, on saigne en cet endroit avec la lancette.

Au plat des cuisses, pour heurts & efforts des hanches, prenant garde que la Lune ne soit pas dans le Sagittaire ♐, on y saigne avec les flammes.

A la queue, pour la fiévre & la pousse, mais il faut observer que la Lune ne soit pas dans le Scorpion ♏, on saigne à la queue avec une longue lancette.

Quand on saigne un Cheval, il faut faire une grande ouverture à la veine, afin d'évacuer le sang le plus épais & terrestre; quand elle est petite, il ne sort que le plus subtil, & la saignée nuit plus qu'elle ne profite.

J'ai fait ces observations de signes, qui sont bonnes au cas que le mal vous donne le tems de choisir le moment que vous voulez pour la saignée; mais si le mal presse, il n'y a ni signe ni constellation qui doivent empêcher la saignée.

Des précautions qu'on doit observer pour la saignée.

LE jour qu'on veut saigner le Cheval, on doit non seulement encore le laisser en repos, mais le jour auparavant & le jour d'après.

Le jour de la saignée doit être beau & serein, comme je l'ai dit, & dans le croissant de la Lune, s'il est jeune, & passé le plein s'il est vieux: & en outre avoir eu le soin que votre Cheval soit bridé dès le matin, & sans boire, & même sans l'étriller, de crainte de remuer & d'agiter trop les esprits; après on tire avec des flammes qui doivent être fort larges, environ trois livres de sang, & on le laisse bridé deux heures après.

Les Allemands font courir leurs Chevaux avant la saignée, pour faire, disent-ils, mêler le mauvais sang, qui est comme la lie, & le tirer pêle mêle avec le bon; mais ils se trompent, parce que le sang est rempli d'esprits, qui agités & émûs par cette course, d'abord qu'on ouvre la veine, sortent en abondance avec le sang le plus subtil; & la saignée faite de cette maniere est plus nuisible que profitable.

Si ceux qui pratiquent de faire courir leurs Chevaux avant la saignée étoient persuadés de la circulation du sang, ils ne seroient pas dans cette erreur, de croire que le sang est dans les veines avec la même tranquillité que le vin qui est dans un tonneau, duquel la lie est au fond, & seroient assurés que toute la masse du sang circule, aussi-bien le subtil comme le plus épais; puisque le sang le plus épais sort comme le subtil, sans qu'il soit besoin d'agitation pour l'y obliger, & au contraire, comme nous l'avons expliqué.

Ceux qui aiment les Chevaux leur font manger du son le jour avant la saignée, le jour d'icelle, & celui d'après, & ils doivent ces trois

CHAP. LXX.

jours demeurer en repos, ou tout au moins celui de la ſaignée, & manger du ſon ce jour-là.

En tirant du ſang vous devez en regler la quantité, ſelon que le Cheval eſt grand mangeur, & ſelon que les veines ſont pleines & tendues, & ſelon l'impetuoſité avec laquelle il ſort, ayant égard à la grandeur de la maladie, aux forces, à l'âge & la ſaiſon.

C'eſt une maxime génerale, que ſans de très-preſſantes raiſons il ne faut point faire de grandes évacuations, parce qu'il ſe fait une trop grande diſſipation d'eſprits dont le Cheval eſt affoibli; & les fonctions ne ſe font pas ſi bien, & il ſe forme des crudités qui ſont la racine de pluſieurs ſortes de maladies.

Pour juger de la quantité & de la qualité du ſang.

CHAP. LXXI.

QUoique ce ne ſoit pas la pratique ordinaire des Maréchaux, de recevoir le ſang du Cheval dans quelque vaiſſeau, quand on lui ouvre la veine, il eſt pourtant très-néceſſaire, afin qu'on puiſſe juger de ſa quantité, & enſuite de ſa qualité.

Quand on a ouvert la veine au Cheval, au lieu de laiſſer tomber le ſang à terre, il faut le recevoir dans un vaiſſeau propre, duquel on aura meſuré la grandeur auparavant, pour ſçavoir combien il contient de livres d'eau, pour pouvoir tirer autant de livres de ſang dans le même eſpace: par exemple, on voit l'eſpace qu'occupent deux pintes d'eau, le même eſpace ſera rempli par quatre livres de ſang, car une chopine d'eau peſe une livre de ſang: ayant tiré la quantité de ſang qu'on a deſſein d'évacuer, on le laiſſera figer pour juger de ſa qualité: quoique le ſang ſoit plus leger que l'eau, la difference eſt de ſi petite conſéquence, qu'il ne faut pas s'y arrêter.

On obſervera en ſaignant ſi le ſang flue doucement & lentement ſans aucune impetuoſité; & s'il adhere aux doigts en le maniant, c'eſt un ſigne qu'il eſt viſqueux, & propre à engendrer des obſtructions: il faut ſouvent ſaigner le Cheval, car ce ſang eſt une marque de réplétion.

Le ſang qui écume fort, reçû dans une diſtance médiocre, témoigne chaleur & agitation d'eſprits, & l'on infere de-là qu'il eſt échauffé ou de nourriture ſuperflue, ou de travail violent, ou que le Cheval eſt d'un temperament vigoureux; à ces Chevaux on doit réiterer la ſaignée, pour le moins deux fois l'année par précaution.

Quand le ſang ſe congele tôt & facilement après être tiré, y ayant grande quantité de fibres, c'eſt un ſigne que la ſubſtance en eſt craſſe & terreſtre.

S'il a peine à se congeler, elle est plus tenue & subtile.

Si le sang est fort sereux, c'est-à-dire, plein d'eaux, il signifie l'imbecillité des roignons, ou obstructions dans les veines, ou bien que les pores du cuir sont bouchés par quelque crasse faute d'être bien pansé, ce qui empêche l'insensible transpiration & évaporation des fumées, qui sont les excrémens de la derniere coction qui se fait dans l'habitude des parties.

Le sang qui est jaune en sa superficie, & noir au-dessous, témoigne être échauffé, & que la bile prédomine.

Le sang plein de flegme & d'eau, dénotte un Cheval de complexion froide & humide, & qu'il ne doit guéres être saigné sans nécessité.

Le sang plombé & de couleur de terre, dénotte que le Cheval est mélancolique, & qu'il faut saigner. Le sang des Asnes est de la sorte.

En un mot, si le sang est bien rouge, il signifie qu'il est bon; s'il est jaune, qu'il est bilieux; s'il est pâle & blanchâtre, qu'il n'est pas cuit & qu'il est plein de pituite; mais s'il est livide & verdâtre, qu'il est mélancolique & terrestre.

Pour bien juger du sang, étant reçu dans un vaisseau, il doit être mis en lieu où le soleil ne le desséche point, sans être exposé ni à la fumée, ni au vent, ni à la poussiere, ni à quoi que ce soit qui en puisse ôter le discernement.

Si le sang ne se peut cailler & congeler, il témoigne que le Cheval est plein de mauvaises humeurs, & qu'il a besoin de réiterer la saignée en petite quantité, & d'être purgé pour ôter la cacochyme, c'est-à-dire, les humeurs corrompues, qui par la putrefaction échauffent le sang des veines, & causent toutes sortes de maladies : c'est le pire de tous, & il ne faut pas saigner abondamment ces Chevaux-là, mais peu à peu, & purifier le sang, après avoir fait préceder les purgatifs.

Quand le sang est gluant & épais, & que le rompant avec les doigts d'abord il se rejoint & demeure ferme avec bonne couleur, il dénotte plenitude : & ainsi qu'il faut souvent saigner.

Si l'on vouloit goûter le sang, le doux est le meilleur & le plus naturel; s'il est insipide, il sera pituiteux & flegmatique; s'il est amer, il est bilieux & colerique; s'il est acide ou stiptique, il est terrestre & mélancolique; mais s'il est salé, il dénotte une pituite salée.

Il est bon de remarquer lorsque les Chevaux ont un égal besoin de la saignée & de la purgation, qu'il est plus à propos de commencer par la saignée, parce qu'elle rafraîchit, & peut empêcher que la purgation qui échauffe, n'enflamme les humeurs.

Chap lxxi.

Le plus ſouvent un médicament purgatif émeut les humeurs qu'il n'évacue pas, & ſi vous ſaignez d'abord dans cette agitation d'humeurs ébranlées, les vaiſſeaux attirent d'abord dans leur capacité cette mauvaiſe humeur ébranlée & non évacuée, qui étant dans les veines, eſt capable de gâter le bon ſang.

La ſaignée contribue beaucoup à faire connoître un Cheval; car elle découvre ſon tempérament, & l'humeur qui prédomine plus aſſurément que par un autre indice, ni de poils, ni d'autres choſes; même l'on peut juger de ſa ſanté intérieure, & de ſa vigueur.

Méthode pour maintenir les Chevaux en ſanté.

Chap. lxxii.

Ce n'eſt pas aſſez que de guérir un Cheval malade, il ſeroit plus glorieux & plus utile de l'empêcher de tomber malade; ce que Vegetius dit très-bien, *melius eſt diligenti ſtudio cuſtodire ſanitatem, quàm ægritudinibus præſtare remedia*, c'eſt-à-dire, qu'il eſt plus à propos d'entretenir avec ſoin la ſanté des Chevaux, que de les guérir lorſqu'ils ſont malades.

Nous avons parlé de l'entretien des Chevaux en voyage, ou quand on eſt de ſéjour, des précautions néceſſaires; mais pour les médicamens dont il faut uſer pour prévenir les maux, nous n'en avons dit que peu de choſe.

Ce même Auteur employe les Chapitres LVII. LVIII. LIX. & LX. à ordonner des breuvages pour donner dans le printems, dans l'eſté, dans l'automne & dans l'hyver, pour conſerver en ſanté les Chevaux toute l'année; mais comme cela eſt importun, je n'ai pas tenté ni éprouvé ces remedes.

Après avoir bien feuilleté les Livres, après avoir bien tenté des remedes de diverſes façons, je n'en ai point trouvé de meilleur que celui que je vous propoſe, il m'a été communiqué par un Lieutenant de Cavalerie Allemande, ce qui m'a obligé de donner ſon nom à cette poudre. Il étoit ſi verſé dans la cure des Chevaux, qu'il en achetoit de déſeſperés, où il réuſſiſſoit contre l'eſperance des plus experts. Depuis mon retour d'Allemagne, j'ai trouvé le moyen de me ſervir de l'antimoine préparé pour les Chevaux, avec lequel non ſeulement j'ai prévenu les maladies, mais je les ai engraiſſés en peu de tems contre toute apparence, & lorſque leur peau étoit attachée aux os: ſi vous leur faites manger tous les matins dans du ſon mouillé deux onces de foye d'antimoine en poudre, fait comme je l'ai enſeigné ci-devant, pendant une quinzaine de jours, vous préviendrez les ma-

ladies, & mettrez vos Chevaux en état de ſupporter les plus grandes fatigues, par les raiſons que j'ai expliquées au long, parlant de la compoſition. Je ne veux pas exagerer les utilités de cette poudre, mais je puis répondre qu'elle ne m'a jamais trompé, & que c'eſt le remede le plus efficace que j'aye vû pratiquer, pour prévenir les maladies des Chevaux, & même pour en guérir un grand nombre : ce ſont les véritables moyens pour préſerver les Chevaux des maux de tête, ceux qui en ont pris, en ont été heureuſement préſervés.

La préparation de la poudre du Lieutenant eſt difficile ; c'eſt pourquoi il faut s'adreſſer à un Apoticaire intelligent & fidele qui la compoſe, ſans y épargner ni peine ni diligence, ſi vous ſouhaitez qu'elle ſoit bien faite, ou faites la vous-même, ou voyez-là faire, ou ſoyez certain que celui auquel vous vous confiez eſt fidele. La poudre eſt telle.

Poudre du Lieutenant préſervative & curative de pluſieurs maladies.

Cette poudre ſe doit faire plutôt en Eſté qu'en Hyver: prenez feuilles de ſauge & de chardon beni ſéchées à l'ombre, de chacune trois onces, racine d'ariſtoloche longue & feuilles de véronique, de chacune deux onces, auſſi ſéchées à l'ombre, mettez-les en poudre aſſez groſſiere, & mettez le tout bien mêlé dans une terrine de grais, ou de terre verniſſée; vous les imberez avec de bon eſprit de vin, & remettrez ſur la terrine une autre pour la couvrir, luttez bien les jointures : mettez ces deux terrines au ſoleil ſi c'eſt en eſté, & en hyver en lieu chaud, comme eſt la chaleur d'un poëſle, ou au four lorſqu'on a tiré le pain.

Quand la poudre ſera ſéche, il faudra la réimbiber avec de nouvel eſprit de vin juſqu'à trois fois, & la faire ſécher toujours bien couverte, comme nous venons de dire : en même tems il faut préparer l'autre comme il ſuit.

Prenez ſuc de régliſſe, racine d'enula campana, & du guy de chêne, ou la zédoire à ſa place, de chacune trois onces, de gentiane quatre onces, bayes ou grains de laurier, anis & cumin, de chacun deux onces, racine d'angelique de Boheme, deux onces de cruciata, ou morſus Diaboli ; ſi l'on ne trouve l'une de ces deux, prenez de la racine d'eſquine deux onces, pilez & mêlez le tout bien en poudre, & le mettez dans une terrine de même que la précedente ; pour l'imbiber avec la décoction ſuivante.

Prenez guy de poirier, de pommier, ou de chêne, & des racines

de mauves concaſſées, autant de l'un que de l'autre ; puis la moitié autant de l'herbe nommé pulmonaire, ou celle de pas d'âne fraîche, s'il ſe peut, faites du tout une décoction avec du vin blanc vieil, faites cuire pendant une demie heure les racines avant les feuilles, puis ayant coulé le tout, imbibez-en vos poudres, enſorte qu'elles ſoient toutes moëtes, puis couvrez la terrine avec une autre bien juſte, & luttez les jointures, mettez cette terrine au grand ſoleil, ou à une chaleur moderée de fourneau, juſqu'à ce qu'elle ſoit deſſéchée, ou au four à la ſortie du pain, rehumectez-la une ſeconde fois avec la même décoction, & les laiſſez ſécher de rechef, le tout bien couvert & lutté ; à la troiſiéme fois imbibez cette poudre avec de l'eſprit de vin, puis la laiſſez ſécher toujours entre deux terrines, & mêlez la premiere poudre de l'autre terrine avec celle-ci ; le tout bien ſec ſera pilé & gardé dans une fiole ou un ſac de cuir, la poudre bien preſſée, comme une choſe précieuſe & excellente.

L'uſage de la poudre du Lieutenant.

Lorſque l'on veut préſerver un Cheval des incommodités qui lui pourroient ſurvenir, il faut de trois mois en trois mois, ou de ſix mois en ſix mois au plus tard, donner au Cheval dans deux meſures de ſon deux cueillerées, ou une once & demie, poids de marc, de cette poudre, ayant mouillé le ſon avec de l'eau, afin qu'elle s'y attache, & le laiſſer enſuite deux heures ſans manger, & continuer cinq ou ſix jours ; elle coupera chemin à beaucoup de maladies.

Si un Cheval eſt dégoûté, donnez-lui une priſe de cette poudre en la maniere ſuivante : faites-le jeûner ſix heures, & mêlez deux cueillerées, ou une once & demie de la poudre, avec demi-ſeptier de vin blanc, & autant d'urine d'enfant ſain, donnez-les au Cheval, qui doit être encore ſix heures ſans manger.

Si le Cheval a l'œil mauvais, le poil heriſſé, & qu'il ne ſoit point guai contre ſon ordinaire, donnez-lui une priſe de cette poudre.

Elle eſt excellente pour toutes tranchées, pour les avives & pour les douleurs de ventre, en donnant une priſe quand on s'apperçoit du mal.

Elle eſt bonne pour les Chevaux morfondus, qui jettent & qui touſſent.

Pour les rhumes, vraies & fauſſes gourmes.

Pour les maux de tête, elle les guérit infailliblement, ſi elle eſt priſe tout dans le commencement du mal, d'abord qu'on connoît que le Cheval perd le manger.

Pour

Pour les Chevaux qui ont beaucoup souffert à l'armée, ou qui ne peuvent s'engraisser, elle leur fera des merveilles.

Finalement pour tous les maux qui viennent de causes froides, de crudités & d'indigestions.

On la donne dans l'avoine, dans le son, ou plus à propos dans du vin blanc & de l'urine d'enfant, comme nous avons dit : cette poudre a plusieurs autres vertus que vous découvrirez par son usage.

Des noms & vertus des Onguents, Emplâtres, Huiles & Eaux dont on se sert communément aux Chevaux.

LES quatre onguents chauds sont, l'onguent Aregon, le Martiatum, l'Althea & l'Agrippa.

Les quatre Onguents chauds.

L'onguent Aregon a pris son nom de son effet, car Aregon signifie en Arabe auxiliere : ses vertus sont d'échauffer, d'attenuer & de digerer ; il est très-bon aux maladies froides des nerfs.

Le Martiatum porte le nom de celui qui l'a inventé ; il est bon pour le cerveau refroidi, & particulierement à ramollir les tumeurs dures, & aux affections froides des nerfs & jointures.

L'Althea a pris son nom de ce qui en fait la base, qui est la guimauve ; il échauffe, humecte, lenit, digere, chasse l'intemperie froide, profite aux nerfs endurcis, corrige ce qui est trop sec, & remedie aux humeurs crues contenues dans les muscles.

L'Agrippa a pris son nom du Roi de Judée ; il est propre à amollir, il attenue & incise puissamment, discute les tumeurs œdemateuses, il est propre à toutes les vieilles douleurs de nerfs.

Les quatre Onguents froids.

Les quatre onguents froids sont l'Album Rhasis, le Rosat de Mesué, le Populeum, & le Refrigerant de Galien.

L'Album Rhasis est propre pour les échauffures, excoriations & enlevures de cuir, aux frottemens & ulceres par chaleur, intemperie & trop de chaleur d'une partie, & autres vices du cuir.

L'onguent Rosat appaise les inflammations & les heresipelles.

Le Populeum ne dure qu'un an en sa bonté, car sa vertu rafraîchissante se perd par le tems, & la chaleur de la graisse qui y entre, surmonte la fraîcheur des autres ingrédiens : il provoque le sommeil, profite aux fievreux, aux douleurs de tête causées de chaleur, si on en frotte le front & les tempes ; il est très-bon dans les lavemens pour rafraîchir, depuis deux onces jusqu'à quatre.

L'onguent Refrigerant de Galien rafraîchit puissamment.

Il y a encore des emplâtres & des onguents fort en usage parmi les

CHAP. LXXIIII.

Chevaux, à sçavoir le Diachylum magnum, qui amollit les duretés, résout les enflures, ou les amene à supuration : le Nutritum autrement Tripharmacum, lequel est propre aux vices du cuir, & à desfécher les ulceres; l'unguentum de Bolo, lequel rafraîchit, astreint & corrobore ; il est bon au commencement des fluxions chaudes, sur tout aux heresipelles : le Pompholix pour les encloueures ou clouds de rue, & outre cela il desféche les ulceres ; l'onguent Stiptic pour les Chevaux ausquels le fondement sort par la violence de quelque effort.

Des autres Onguents & Emplâtres pour les Chevaux.

CHAP. LXXIV.

L'Emplâtre de Melilot ramollit toute dureté & discute les vents, Le Basilicum fait suppurer en détergeant.

L'Unguentum Rubrum incarne, appaise la douleur, & fait guérir les playes.

L'Egyptiac, qui déterge les ulceres & les fistules, ôte la pourriture & mange la chair morte plus puissamment que l'Apostolorum, & desféche les playes.

L'emplâtre divin est bon pour les ulceres malins, il consume leur pourriture, & avance la maturité aux tumeurs.

Je vous enseignerai ici un emplâtre pour ôter la douleur que causent les cors des pieds aux hommes, que j'ai toujours vû très-bien réussir. Prenez trois gros d'emplâtre divin, faites-le fondre dans une cuilliere à pot de cuivre, avec plein une petite cuilliere de bouche d'huile d'olive, afin que l'emplâtre ne se brûle pas en fondant ; étant fondu ôtez du feu, remuez jusqu'à ce qu'il se lie en refroidissant, lors ajoutez un gros de bon sublimé doux en poudre fine, & remuez hors du feu jusqu'à ce que le tout soit froid, faites un petit emplâtre que vous lierez sur le cors ; au bout de vingt-quatre heures ayant ôté l'emplâtre, vous ôterez avec l'ongle ce que vous pourrez ôter du cors, & remettez le même emplâtre, assurément le second jour vous n'aurez plus de douleur : au bout de quatre jours, remettez un nouvel emplâtre, & continuez à le gratter avec l'ongle toutes les vingt-quatre heures, à la fin vous l'ôterez entierement, & dès le second jour vous n'aurez plus de douleur.

L'emplâtre Oxicreum amollit les duretés, dissipe les douleurs de la cause froide.

L'Aureum pour aglutiner & incarner, & pour appaiser la douleur, comme aussi pour faire croître la corne des pieds.

L'emplâtre de Bethonica, est propre aux playes & ulceres de la tête,

Le Diapalma, que les Apoticaires appellent Diachalciteos, un grand mot pour étourdir les gens; il arrête les fluxions & guérit les ulceres.

L'onguent de Montpellier pour les grosseurs, & pour fortifier.

L'onguent du Duc, pour inflammations avec chaleur, & pour les enflures.

L'onguent Oppodeldoc, pour les épaules desséchées, & Cheval entr'ouvert,

Onguent de l'Hermite, admirable pour les playes des Chevaux.

L'emplâtre de M. Curty, pour les encloueures, cloux de rue,&c.

Onguent de plantin pour la corne cassante, & faire croître le pied.

Ces six dernieres compositions sont le plus en usage pour les Chevaux, & sont décrites à la premiere Partie de ce Livre, comme on pourra voir à la Table Alphabetique qui est à la fin de ladite premiere Partie.

Je mettrai le savon noir, quoiqu'il ne soit pas au rang, ni des onguents, ni des emplâtres; mais comme c'est un puissant résolutif pour les enflures & les tumeurs, & même qui est excellent pour sécher les eaux des jambes des Chevaux, j'ai crû qu'il devoit avoir ici une place.

Il y a plusieurs autres onguents & emplâtres dans la premiere Partie de ce Livre qui sont presque tous de mon invention; il y a une infinité de descriptions d'huiles, d'onguents, d'emplâtres, & autres, dans Bauderon, du Renou, Scroderus, dans les Oeuvres de la Framboisiere, & dans le nouveau Dispensaire de Zwelfer, & plusieurs autres, qui enseignent leurs compositions & les vertus qu'ils contiennent.

Des Huiles desquelles on se sert pour les Chevaux.

L'HUILE de violette ôte les inflammations, tempere la chaleur d'une apostume, & appaise les douleurs.

L'huile de lys échauffe & résout, & digere les humeurs qui excitent les douleurs.

L'huile d'iris appaise les douleurs froides, & aide à la suppuration des tumeurs; il penetre plus puissamment, résout mieux que l'huile de lys, mais il est moins anodin.

L'huile rosat est bonne aux inflammations, elle arrête les fluxions, & est bonne pour arrêter l'impetueux mouvement des humeurs.

L'huile rosat Omphecin, rafraîchit plus que la précedente, elle est excellente aux douleurs de cause chaude, & fortifie l'estomac

& les viſceres, & eſt aſtringeante.

L'huile de Camomille & de Melilot, échauffe & réſout médiocrement, appaiſe les douleurs de cauſe froide, & fortifie merveilleuſement les nerfs.

L'huile d'Hippericum, que nous appellons Mille-Pertuis, eſt le vrai baume des parties nerveuſes, il guérit les brûlures & les encloueures, & eſt anodin & fait piſſer.

L'huile de laurier, de la véritable, & non de celle qu'on vend à Paris, où il n'y a que le quart d'huile de laurier, & les trois quarts de graiſſe de pourceau, & à laquelle on donne la couleur verte avec un peu de vert-de-gris en poudre ; ce n'eſt pas de celle-là dont je parle, mais de la vraie huile de laurier, qui réſout puiſſamment & qui ſoulage les indiſpoſitions froides de toutes les parties, & particulierement des nerfs & des jointures.

L'huile de ſemence d'Hiebles appaiſe toutes les douleurs des jointures, & diſſipe la pituite craſſe.

L'huile de lumbris eſt bonne pour les nerfs & pour toutes douleurs de jointures, elle eſt anodine.

L'huile de Rhuë eſt réſolutive, elle échauffe & attenue les humeurs craſſes, chaſſe les vents, elle eſt propre pour la colique & convulſions.

L'huile de Marjolaine, pour les nerfs, affections froides du cerveau.

L'huile de Gabian eſt un ſuc huileux ou plutôt un Bithume qui ſort avec l'eau d'une ſource près de Beziers en Languedoc ; il eſt chaud comme ſont toutes les petrolles, deſquelles Dioſcoride diſcourt amplement : celui-ci eſt bon pour les encloueures, cloux de rue, &c. il fortifie, réſout & attenue les humeurs viſqueuſes & craſſes ; il eſt bon pour les nerfs &pour toutes les douleurs froides.

L'huile de Petrolle eſt plus penetrante que le Gabian, elle a les mêmes effets : mais elle cauſe plus d'inflammation & d'enflure ; elle eſt bonne pour les efforts d'épaules, de hanches, & autres parties charnues, où il faut penetrer les chairs & diſſiper les humeurs qui ſont ramaſſées.

L'oleo di ſaſſo eſt une ſorte de Petrolle claire, comme de l'eſſence; il ſe trouve dans les Etats du Duc de Modene, on le vend auſſi communément à Parme comme à Modene ; c'eſt une ſorte de Petrolle qui eſt rare en France ; mais il eſt auſſi penetrant qu'aucun, étant compoſé de parties fort ſubtiles : il eſt admirable pour toutes les douleurs froides ; il réſout puiſſamment, mais il en faut uſer avec diſcretion, car il eſt fort chaud.

L'eſſence de Thérébentine eſt excellente aux parties nerveuſes,

aux efforts des jointures ; mais il n'en faut pas appliquer plusieurs fois en un endroit, car elle brûleroit tout le cuir, & le feroit tomber par pieces.

CHAP. LXXV.

Il y a plusieurs autres sortes d'huiles ; mais comme il seroit ennuyeux d'écrire ici toutes leurs vertus, si vous désirez les sçavoir, & de plus les composer, voyez la table de la premiere Partie de ce Livre, ou bien lisez les Auteurs que je vous ai citez, ou Joubert, Rondelet, & quelques autres.

Les eaux distillées pour guérir les Chevaux.

CHAP. LXXVI.

POUR les maux des yeux, on se sert des eaux d'éclaire, d'euphraise, de fenouil, de roses & de chevre-feuille.

Pour la poitrine & les poulmons, de celle de bardane, de camomille, d'enula-campana, de pas-d'asne & de violette.

Les eaux cordiales, sont celles de chardon beni, de bouroche, buglose, roses, violettes, qui sont les quatre fleurs cordiales.

Comme aussi les eaux de scorsonnere d'Espagne, d'*Ulmaria* ou Reine des prez, de scabieuse & autres dont l'usage est admirable dans les fiévres des Chevaux.

Les eaux pour le foye, sont celles d'agrimoine, & de lapatum-acutum.

Les eaux qui font uriner, sont celles de racine de persil, de reffort, de graine de geniévre, de parietaire & de grenil.

Celles qui provoquent les sueurs, sont celles de chardon beni, d'ulmaire & de petasites.

L'eau vulneraire & l'eau seconde, pour les plays baveuses, car elles ôtent la démangeaison.

Voilà sommairement les onguents, emplâtres, huiles & eaux desquels on se sert plus commodément aux Chevaux, comme nous avons enseigné, & celles qui sont exprès appropriées au tempérament des Chevaux, comme vous l'avez vû, ou vous l'avez pû voir dans la premiere partie de ce Livre.

Pour peindre les queues & crins des Chevaux en couleur de feu, qui conserveront leur couleur fort long tems.

CHAP. LXXVII.

DEPUIS la troisiéme impression de ce Livre on a commencé a peindre les queues & les crins des Chevaux en couleur de feu, comme le pratiquent les Hongrois, les Polonois & Cravattes. Cette

couleur rouge fait un assez bel effet sur le blanc. J'ai crû que le Lecteur n'aura pas désagreable d'en trouver ici la méthode facile, laquelle j'ai souvent experimentée & à peu de frais. Il faut notter qu'il n'y a que les crins blancs qui puissent prendte cette couleur, & de quelque poil que soit le Cheval, il n'importe; s'il a la queue blanche, elle prendra la couleur, mais les poils noirs demeureront noirs, & ne prendront aucune couleur que la naturelle; le secret est tel.

Prenez deux onces d'une racine qu'on trouve chez les Epiciers, nommée Rubea Tinctorum, concassez-la grossierement, & la mettez dans un pot de terre neuf, avec trois demi-septiers de vin rouge, & un petit verre d'huile dolive ou de noix, mettez la queue ou le crin du Cheval dans le pot, & bouchez bien le haut avec des torchons, afin que rien n'éxale; mettez un réchaud plein de braise sous le pot, soufflez & tenez-la jusqu'à ce que la liqueur ait bouilli un quart-d'heure, & afin que le Cheval ne ressente pas la chaleur du feu, il faut tenir un ais entre les cuisses du Cheval & le réchaud ou la terrine, & prendre garde qu'il n'y ait que le poil de la queue dans l'eau, & nullement le tronçon: quand le tout aura bouilli un quart-d'heure, ôtez le crin ou la queue, & tout d'abord lavez-la dans un grand seau d'eau, elle sera d'une belle couleur de feu; que si elle n'est pas assez haute en couleur, vous pouvez la remettre dans le même pot, & faites bouillir encore un quart-d'heure, puis laver comme auparavant, cette couleur tiendra aussi long-tems que le poil durera, quoiqu'on lave la queue tous les jours.

Je crois que la racine d'orcanette feroit le même effet: je ne l'ai pas éprouvé; mais comme elle a la faculté de teindre en rouge tout comme le Rubea Tinctorum, il y apparence qu'elle réussiroit; il est aisé d'en faire l'épreuve.

Pour teindre le crin & la queue en couleur d'or ou jaune.

Il y a une racine nommée Terra Merita, laquelle étant mise en usage comme la précedente, teindroit en jaune comme il y a apparence, néanmoins je ne l'assurerai pas, ne l'ayant pas mis en pratique; l'essai n'en coûtera guéres, si vous le pratiquez de même que la précedente recette avec le vin & l'huile.

J'avois promis dans ce Livre de donner une invention pour faire une pelote au front, ou une marque blanche; mais j'ai vû qu'elle réussissoit si mal, que je ne vous conseille pas d'en chercher des méthodes; car les Hollandois qui les pratiquent tous les jours pour rendre pareils leurs Chevaux Zains, avec ceux qui ont la pelote, gâtent

fort souvent leurs Chevaux, plus qu'ils les embellissent : ainsi sans être garant de quoi que ce soit, si vous avez ce dessein, je vous dirai qu'ils font cuire un gros oignon sous la braise, étant presque cuit ils le fendent, le trempent dans de l'huile de noix bouillante, & l'appliquent aussi tôt du côté qui est plat, sur l'endroit où ils veulent faire la pelote; ils laissent l'oignon une demie-heure, puis ils l'ôtent & graissent l'endroit avec de l'onguent rosat: l'escare tombe & il revient quelques poils blancs ; mais la cicatrice reste au milieu sans poil, comme on le peut voir à tous ceux qu'on a voulu marquer de la sorte.

CHAP. LXXVII.

DISCOURS DU HARAS.

Et la maniere d'élever de beaux Poulains.

CHAP. LXXVIII.

C'EST une chose connue de tout le monde, que la bonté des Chevaux dépend en partie d'une bonne race & de la bonne nourriture qu'ils prennent dans leur jeunesse ; on fera une bonne race avec de beaux & bons Estalons, & des Jumens poulinaires de même : la bonne nourriture dépend de l'endroit où ils sont nourris, & de la maniere dont ils le sont, & comme quoi ils sont gouvernés dans leur jeunesse.

Ces connoissances sont fondées en partie sur le raisonnement, mais l'experience est la grande maîtresse, qui seule peut appuyer le raisonnement, & sans ce fonde d'experience toute la science y est assez infructueuse, elle ne peut être possedée que par ceux qui ont des Haras, ou qui en ont gouverné : des uns ou des autres peu ou point ont pris le soin d'en laisser quelque chose au Public, pour moi j'en sçai ce que la curiosité de m'en informer m'en a enseigné, dans les endroits où il y a eu des Haras ; j'ai fait aussi quelques remarques des Poulains que j'ai vû élever ; mais cette connoissance n'étant pas assez entiere pour la donner au Public, j'ai cherché avec soin les Auteurs qui ont écrit en notre langue, entre lesquels il n'y en a aucun qui instruise plus particulierement que Monsieur le Duc de Neuwcastle, l'un des plus accomplis Seigneurs d'Angleterre, lequel a toujours eu une très-belle écurie, dans laquelle on a vû des Chevaux parfaitement manier à tous les plus beaux airs ; depuis fort long-tems il a eu tout le soin imaginable pour avoir dans ses Haras des Chevaux excellens & capables de réussir ; & comme il en faisoit son principal divertissement, il n'a pas oublié d'y apporter toutes les

Chap. LXXV.II. précautions qui pouvoient lui donner ce plaisir, & d'autant plus facilement qu'il n'a épargné ni dépense ni soin pour y réussir : il avoit par son experience la connoissance des moyens pour y parvenir ; aussi a-t'on vû sortir de ses Haras de très-beaux Chevaux, non seulement pour fournir ses écuries, mais encore pour en gratifier ses amis. Il est donc à présumer que ce qu'il en a donné au Public ne peut manquer d'être excellent : mais comme son Livre est rare, & que difficilement le peut-on recouvrer, tant à cause du prix excessif qu'il se vend, qu'à cause qu'il s'en est tiré très-peu d'exemplaires dans son impression, & que pour un petit discours qui sera nécessaire à ceux qui ont la curiosité d'avoir un Haras, tout le monde n'est pas d'humeur d'acheter un gros Volume qui traite de beaucoup de belles choses pour un Ecuyer, mais peu nécessaires à un particulier ; j'ai crû servir utilement le Public, si je lui donnois ce qu'il nous en a écrit comme une très-bonne chose, fondée sur une experience de longues années.

Jean Taquet a écrit assez bien du Haras, il a donné de très-bonnes remarques, la plupart tirées des anciens Auteurs, comme d'Aristote, Pline, Xenophon, &c. mais cet ancien usage s'est perfectionné, comme on le verra ci-après. Je rapporterai fidelement ce qu'en a écrit Monsieur le Duc de Newcastle, & vous expliquerai l'ordre qu'il tient pour instruire son Lecteur, déclarant que je ne prétends aucunement m'attribuer la gloire de ce qu'il en a dit, crainte de tomber dans le défaut d'un Auteur moderne, qui ayant été blâmé de ce qu'il avoit donné au Public un Traité tiré mot à mot d'un de nos Auteurs, sans avoir dit le nom dudit Auteur, ni dans quel Livre il l'avoit pris, pour s'excuser, il a voulu dire que j'en avois fait autant du Traité du Haras de Monsieur le Marquis de Newcastle ; mais le Lecteur pourra discerner facilement la difference qu'il y a de nommer de bonne foi l'Auteur dont on a tiré ce qu'on a dit, & de lui en rapporter tout l'honneur, ou de donner un Traité sans en nommer l'Auteur pour se l'attribuer, & le débiter comme une chose à nous : mais finissons cette disgression.

Monsieur le Duc de Newcastle commence par le choix d'un bon Estalon, comme le fondement du Haras, & auquel beaucoup de gens manquent, en ce qu'ils ne les cherchent ni bons ni beaux, mais seulement à bon marché, sans considerer s'il est trop vieux, ou trop jeune. C'est se tromper soi-même d'acheter quelque vieille rosse qui n'en peut plus ; car après avoir attendu quatre ou cinq années le Poulain qui en est venu, on connoît qu'il ne vaut pas la nourriture, puisqu'un méchant Cheval coûte à nourrir tout comme un bon. C'est le

le temps & la nourriture qui ſont conſiderables ; on perd l'un & l'autre, lorſqu'on achete un mauvais Eſtalon ; au lieu qu'en faiſant tout d'un coup la dépenſe d'un bon Eſtalon, on retire ſon argent avec uſure. *On a très-bien reconnu cette verité depuis quelque temps, & notre invincible Monarque, duquel les ſoins s'étendent ſur tout, a fait diſtribuer de beaux & bons Eſtalons dans tous les endroits où il y a moyen d'élever des Poulains, afin qu'ayant par ſon moyen peuplé ſon Eſtat de bons Chevaux, il ne ſoit pas obligé d'envoyer chercher dans les Pays étrangers des Chevaux qu'on peut fort bien élever en France, pourvû qu'on ait de bons Eſtalons, & c'eſt à quoi il a amplement pourvû.*

Par exemple, il ſort de la baſſe Bretagne tous les ans huit à dix mille Chevaux aſſez communs ; mais les meilleurs viennent de ces trois Evêchez TREGUIER, LEON, CORNOÜAILLE, *ſur tout Treguier en eſt la pepiniere : car on tient pour aſſuré qu'il y a plus de vingt mille Cavalles dans ce ſeul Evêché ; jugez de cela que ſi on avoit eu de beaux & bons Eſtalons au lieu des Chevaux qui ſervent pour des Chaſſes-marées & pour des fourgons, on y éleveroit des Chevaux propres pour ſervir à la guerre, à la chaſſe, & aux équipages des grands Seigneurs, deſquels le particulier & le public tireroient un notable avantage, & au triple de celui qu'il en a eu juſqu'à préſent.*

Pour parvenir aux choix de l'Eſtalon, le Duc de Newcaſtle explique la diverſité des poils & des marques des Chevaux, & déclame extrémement contre toutes les conjectures qu'on en peut tirer, les faiſant paſſer pour une révêrie & une grande abſurdité. Il conſeille toutefois de prendre l'Eſtalon & la Jument Poulinaire de bon poil, & de bonne marque, approuvant en ce point ce qu'il condamne ſi fort, s'attachant ſeulement à la connoiſſance qu'on peut avoir d'un bon Cheval en le montant ſouvent, & le faiſant monter. Il eſt vrai qu'on ſe tromperoit bien fort, & ſur la conjecture ſeule du poil & des bonnes marques, ſi on achetoit un Eſtalon, ſans autre connoiſſance de cauſe, & ſans l'avoir eſſayé : mais le choiſir tel qu'on le peut ſouhaiter pour ſa vigueur, en le montant & l'eſſayant, ſans qu'il ait le bon poil & bonne marque, c'eſt ce qu'il ne conſeille pas. Il faut donc conclure qu'après avoir bien déclamé (par une humeur particuliere de paroître ſingulier & plus entendu que les autres) contre les poils & les marques, il eſt enfin obligé de conſeiller qu'on prenne un beau & bon Eſtalon, de bon poil & de bonnes marques, pour donner bonne teinture aux Haras ; ſi le poil n'y faiſoit rien, pourquoi chercher cette bonne teinture ?

Vous verrez ce qu'il en dit aux diſcours ſuivans, leſquels quoique d'un aſſez mauvais langage, étant traduit de l'Anglois, où il a été

CHAP. LXXVIII. composé par un Walon, qui a fait beaucoup de fautes contre la diction Françoise, j'ai seulement changé quelques mots pour le rendre plus intelligible, & ai ôté ceux que j'ai jugé superflus, n'étant que des répetitions inutiles, & le tout d'une maniere qu'assurément M. le Duc lui-même le lisant, avoueroit que j'ai eu raison de le faire, n'ayant nullement changé le sens du discours, ni la force de la phrase : il y a des endroits où j'ai ajouté des remarques que j'ai crû utiles au Lecteur, elles sont en lettres italiques, afin qu'on puisse distinguer ce qui est de moi, & ce qui est de l'Auteur : il commence en cette maniere.

De la diversité du poil, & des marques des Chevaux.

CHAP. LXXIX. PLusieurs Cavaliers qui ont écrit sur cette matiere, ont plus brouillé de papier à montrer leur Philosophie naturelle qu'à montrer leur art en la Cavalerie, lorsqu'ils enseignent que le poil & les marques des Chevaux ont un rapport avec les Elemens & servent à faire connoître leur temperament & leurs dispositions. Ils veulent que celui qui a un tel poil, joint à une telle marque, participe plus de la terre, de l'eau, de l'air, ou du feu; mais comme il y a des Philosophes qui dénient l'existence du feu élementaire dans ce monde sublunaire, il ne resteroit que trois élemens ; ainsi le fondement qu'on a fait de la correspondance qu'il y a des poils aux quatre élemens, demeureroit fort embarassée ; les autres disent que tout le monde n'est qu'une matiere mise dans le mouvement, ainsi le mouvement fait tout : les Philosophes anciens disent que notre vie est maintenue par la composition des quatre élemens ; pour moi je crois que notre vie est maintenue par le boire & par le manger : si à ce boire & à ce manger les quatre élemens contribuent, certes je le leur laisse à disputer ; les Chimiques disent que toutes choses sont composées de sel, de souffre & de mercure ; mais comme mon dessein est d'écrire des Chevaux, je laisse la Philosophie naturelle, puisque dans toute ma longue experience, j'ai trouvé leurs régles aussi trompeuses que les pronostics des Almanachs, qui dans le circuit de l'année se trouvent aussi souvent faux que véritables ; car je prends justement le contraire de tout ce qu'ils ont dit, & il se trouve que j'ai aussi souvent raison qu'eux : ce ne sont donc que de pures bagatelles & fausses conjectures, d'où je conclus qu'il faut qu'un Cavalier monte un Cheval plusieurs fois, & j'oserois dire qu'il pourra en donner un meilleur jugement que celui qui raisonne en Philosophe par le poil, & par les élemens, d'autant que c'est proprement faire le Charlatan. *S'il m'est permis de dire mon avis sur ce qui est dit ici des poils*

& des marques, je crois que la conjecture qu'on peut tirer d'iceux, jointe à ce qui est prescrit ci-après pour connoître le Cheval, en donnera assurément une plus entiere connoissance. Il se faut indispensablement attacher à l'une & à l'autre en faisant choix d'un bon Estalon.

Les marques des Chevaux, soit étoile, soit épie, soit tout ce qu'on voudra, ne sont qu'autant d'absurdités : comme encore de ce qu'on dit qu'il y a quatre bonnes marques, & sept mauvaises aux Chevaux qui ont les pieds blancs : la premiere est celui qui a le pied hors du montoir de devant blanc, qui est bonne, la seconde bonne marque est de celui qui a le pied du montoir de derriere blanc, & les autres trop ennuyeuses à décrire, puisque cela semble une espece de conjuration ou de sortilege, mais très-ridicule & très-fausse ; si ces marques succedent par hasard, ce n'est pas le pied blanc qui en est la cause, mais l'abondance d'esprits qui est au Cheval. *M. le Duc a raison de dire que ce n'est pas le pied blanc qui a fait choisir le Cheval, mais ce pied blanc par une longue experience nous a fait connoître que ceux qui l'avoient ont très-souvent fort bien réussi.* La meilleure regle donc est de le monter & éprouver plusieurs fois avant qu'en donner son jugement, parce que le meilleur Cavalier du monde, s'il n'a une experience consommée, peut être trompé, en voyant un autre monter à Cheval : qui plus est, il peut être trompé en le montant lui-même, particulierement si c'est un jeune Cheval, d'autant que sa force & ses esprits se changent extrémement avec l'âge ; tout de même que fait un Garçon lorsqu'il devient Homme, excepté que le Cheval est plutôt parvenu à la perfection de sa taille qu'un Homme, aussi est-il plutôt détruit.

Considerons quelles sont les meilleures, ou pour le moins les plus belles diversités du poil : car on doit être très-soigneux du poil d'Estalon pour donner bonne teinture au Haras. Les opinions du poil d'un Cheval different autant qu'il y a de differens esprits; il s'en trouve pourtant quelques-uns qui plaisent à la plupart des Hommes ; comme par exemple le bay clair avec le crin, la queue, les jambes & la raye noire, & outre cela l'étoile au front : le bay chatin, ou comme on dit, le bay écarlatte, ou bay cerise, avec les deux pieds de derriere blancs, & la porte au front ; le rouan bien marqué, & encore mieux le rouhan Cavasse de Maure : le gris pommelé fort obscur, lequel ne deviendra point si-tôt blanc : le noir marqué en tête : j'ai vû un Isabelle marqué au crin, queue, jambes & raye noire bien marquée en tête, qui paroissoit gentil, un Isabelle aux crins & queue blancs bien marqué, qui étoient tous deux très-bons & trés-braves Chevaux : l'alzan n'est pas un mauvais poil, pourvû que le Cheval soit bien marqué & ait les crins, la queue & les jambes noires : l'*alzan brûlé est le meilleur de tous les*

poils. Les pies ne me plaisent pas : un véritable pie doit être blanc & noir : j'ai vû de très-beaux Chevaux blancs qui avoient les yeux & les narines noires : le gris cendré n'est pas un mauvais poil : le gris moucheté est très-beau : *le gris Truité est excellent*. Il y en a peu de ces poils jusqu'à ce qu'ils viennent sur l'âge. J'ai vû de beaux Chevaux gris de fer, quoique le poil ne soit pas excellent : le gris rouge est très-bon : le fauve n'est pas un mauvais poil, pourvû qu'il soit bien marqué, avec le crin, la queue & les jambes noires. J'ai vû des Chevaux bien mélés de poil blanc, qu'on appelle *Rubicans*, & le crin mêlé de même, avec le crin & la queue noire, qui sont très-bons : le jugement du poil est selon la pensée des hommes, parce que de tous poils il y a de bons Chevaux comme aussi de toutes marques, & des méchans tout de même, tellement que le seul moyen de les connoître, c'est de les éprouver.

Personne en France de ceux qui connoissent les Chevaux, n'a jamais douté que le bon poil ne soit un préjugé de la bonté d'un Cheval, l'experience nous fait voir cette vérité tous les jours; mais comme il peut être trompeur, il faut la joindre avec les autres choses qui nous font juger de la bonté d'un Cheval, & sur l'un & sur l'autre on pourra donner un jugement plus certain, que si l'on consideroit tous les poils également bons.

Quelques-uns disent qu'il n'y a eu jamais bon Cheval de mauvais poil, voulant dire, qu'il importe peu du poil, pourvû que le Cheval soit bon ; mais il est certain qu'un bon Cheval peut être de mauvais poil : car on peut avoir un bon habit de velours qui sera de mauvaise couleur : mais enfin je conclus que le poil n'est pas grande chose : je désirerois pourtant qu'on choisit pour Estalon une des premieres sortes de poil ; *sçavoir le bay clair, avec le crin, la queue, les jambes, la raye noire, & la pelote au front : le bay écarlatte, ou bay cerise ou bay châtain à miroir, avec la jambe de derriere du montoir blanche, ou toutes les deux de derriere, & l'étoile au front : le Rouhan Cavesse de Maure ou Cap de Maure, le noir marqué en tête ; le gris pommelé très-brun, le gris rouge (pour mettre auec les Cavalles grises & blanches seulement ;) l'alzan brûlé avec la pelote au front, l'Isabelle, aux crins, queue, jambes & raye noire, avec la pelote au front, peuvent passer pour un excellent poil d'Estalon ; les autres Chevaux sont bons, mais j'estime ceux-cy les meilleurs pour l'excellence de leur poil. Je défere infiniment au sentiment de Monsieur le Duc ; mais j'ai toujours oui estimer pour Estalons, les Chevaux du poil que je viens de dire.*

De la taille du Cheval, & des Chevaux de divers pays.

LA taille parfaite d'un Cheval, comme plusieurs Auteurs nous l'ont décrite, est si difficile à trouver, qu'elle ne peut être, étant une chimere, puisqu'ils prennent chaque partie des Chevaux de divers païs, & les mettent toutes ensemble pour en faire un Cheval parfaitement bien fait, de sorte qu'ils le composent à leur mode, & font un Cheval de leur façon, & non comme la nature l'a fait. Les Barbes sont d'une sorte de taille, les Napolitains en ont une particuliere, & les Frisons & Roussins different de tous ceux-ci. Néanmoins les Chevaux de tous ces divers païs sont parfaitement bien faits chacun dans sa taille & selon son espece, quoiqu'il y en ait de diverse taille en toutes ces especes differentes ; je jugerai d'abord si un Cheval est Barbe, s'il est Cheval d'Espagne, ou s'il est Turc, Napolitain ou Roussin. Plusieurs m'ont demandé quel étoit le meilleur & le plus beau Cheval du monde. Je leur ai répondu que jusqu'à ce qu'ils m'eussent dit pour quel usage ils le veulent, je ne pouvois leur donner de réponse : parce que la plûpart des Chevaux de tous ces differens païs, sont beaux & bons dans leur taille, & peuvent être appliquez selon leur espece à l'usage qu'ils sont propres. Voyons donc en particulier les bonnes & mauvaises qualitez qu'ils ont : je n'ai guéres vû de Chevaux Turcs ; mais il en est de differentes races, d'autant que les Terres du Grand Seigneur sont fort grandes & spacieuses. Le Turc est haut de terre ayant la taille inégale, il est très-beau, viste & de bonne haleine, mais il a la bouche rarement assurée.

Quoique les terres du Grand Seigneur soient fort differentes non seulement pour le climat, mais pour la situation, & d'une extrême étenduë, les Chevaux Turcs que nous voyons en ce pays sont peu differens des Barbes. J'en ai vû quelques uns en Allemagne & ailleurs, mais d'une taille comme eux, & les moins nobles, comme les Chevaux d'Espagne des montagnes, tous vigoureux & bons ; mais comme a fort bien remarqué M. le Duc, avec la bouche chatouilleuse ou soupçonneuse, & souvent difficile à assurer, à cause des brides à la genette qu'ils ont porté en Turquie.

Les Chevaux Turcs vivent long-temps, & ce n'est pas une chose extraordinaire en ce pays-là, de voir des Chevaux âgez de trente ans, être vigoureux, dispos, sains & nets de tous leurs membres. Le Gouverneur de Bude, nommé Ali Bacha, que le Grand Seigneur fit mourir pour avoir été soupçonné d'intelligence avec les nôtres, avoit les deux meilleurs Chevaux de son écurie, dont le plus jeune étoit âgé de trente-six ans, & il n'en montoit

point d'autres dans l'occaſion, quoiqu'il en eût bon nombre de plus jeunes.

On peut remarquer principalement de trois ſortes de Chevaux qu'on nomme Turcs, fort excellens, & deſquels peu parviennent juſqu'à nous. On met dans le premier rang les Chevaux Perſans. La plûpart viennent de Medie, où eſt Campus Nizeus, d'où Herodote dit qu'il vient de grands Chevaux effrontés, larges de croupe, & qui ont force & vigueur, vîtes & grands travailleurs, leſquels ne ſe trouvent que dans les écuries des ſeuls Baſchas & Grands de Turquie, & jamais parmi les ſimples Cavaliers, car ils ſe vendent un prix fort grand.

Après ceux-là ſont ceux d'Armenie & d'Arabie, qui ſont de race de Perſe, leurs bons *Eſtalons étant Perſans, & de ceux dont je viens de parler, & n'étant diſtant les uns des autres que du Golfe Perſique: ceux cy ſont plus petits & n'ont pas la taille ſi noble, mais plus larges de jambes, moins fiers & coleres; mais pour leur bonté elle eſt incomparable, & à cauſe de cela leur prix eſt exceſſif en Turquie, ce ſont encore Chevaux pour les ſeuls Grands de Turquie.*

Les troiſiémes ſont les Mauriſques vers le Midy de l'Afrique, ils ſont de taille mèdiocre, fort vîtes, ſupportant admirablement bien le travail: s'ils avoient la taille & la fierté des Perſans, ce ſeroient des Chevaux parfaits: nous voyons de ceux-là quelques-uns en France, mais ils craignent ſi fort le froid, que l'hyver les détruit, ſi l'on n'en a grand ſoin.

Voilà ce que j'ai appris de plus aſſuré des Chevaux Turcs: pour les deux premieres eſpeces, j'avoue que c'eſt par oui dire, & que je n'en ai jamais vû. Pour la troiſiéme ſorte, j'en ai vû beaucoup de fort bons.

Généralement parlant, les Chevaux de Perſe ſont les meilleurs du monde, & ſont fort recherchés en Turquie & dans l'Indoſtan; on en trouve quelques-uns à Babylone, qui viennent avec les Caravannes d'Hiſpahan.

Mais ce ſont ordinairement des Chevaux d'amble qu'ils nomment Alaſcia, qui ſont les Chevaux du monde qui font le plus de diligence, qui ſe conſervent plus long-tems ſains & entiers, & qui fatiguent moins le Cavalier: ce n'eſt pas de ceux-là dont j'entends parler, quoique dans l'Europe nous n'en ayons point de pareils, ni qui puiſſent ſupporter la fatigue comme eux: venons aux autres.

J'ai oui faire grande eſtime des Napolitains. En effet ce ſont de braves Chevaux: ceux que j'ai vû étoient de grande taille, toutefois de bonne force, & avoient beaucoup d'eſprit.

Il y a differens Haras dans le Royaume de Naples, quelques uns ont une grande réputation: il y en a pour tous uſages, pour la guerre, pour le manege par haut comme capriolle, &c. pour la campagne, des Haquenées dans les Haras de Gravine, & pluſieurs autres.

Présentement les Haras de ce Royaume sont si fort abartardis, que ce n'est plus rien qui vaille : j'ai vû beaucoup de Chevaux qu'on a fait venir de ce pays-là, & qu'on a choisi dans les meilleurs Haras, qui n'avoient rien d'approchant des qualites que les Auteurs leur attribuent dans leurs écrits, de grosses têtes, des Chevaux fiers & malins, la plûpart plus propres à rompre un collier qu'une lance.

J'ai vû des Chevaux d'Espagne, & même j'en ai eu quelques-uns, ils sont extrêmement beaux, & les plus propres de tous à être portraits d'un pinceau curieux, ou pour la monture d'un Roi, lorsqu'en sa gloire & Sa majesté il se veut montrer aux Peuples; car ils ne sont ni si déliés que les Barbes, ni si gros que les Napolitains; mais ils ont la perfection entre les deux : le Genet a un pas superbe & hardi, le trot relevé, le galop admirable, & la carriere très-vîte; ils ne sont pas très-grands pour la plupart, ni excessivement traversés; s'ils sont bien choisis, il ne se trouvera peut-être aucun Cheval plus noble qu'eux. J'ai oui dire des histoires remarquables de leur courage; on en a vû à qui les boyaux pendoient hors du ventre, & qui tout percés de blessures perdoient tout leur sang, & nonobstant cela on les a vû remporter celui qui les montoit sain & sauf, avec la même ardeur & la même fierté qu'ils l'avoient apporté, & crever ensuite ayant moins de vie que de courage. Les meilleures races sont en Andalousie, & spécialement la race que le Roi d'Espagne a dans Cordoue, est la meilleure; celle de Cardonne est très-excellente, comme aussi les Molina.

Quant aux Barbes, il faut que je confesse qu'ils sont mes favoris, c'est peut-être que j'en ai plus eu & vû que d'autres Chevaux : je n'ai jamais connu leurs pareils pour l'excellence de leur taille, de leur pure & nerveuse force, de leur gentil naturel & docilité; on dit que les Barbes meurent, mais qu'ils ne vieillissent jamais, parce qu'ils conservent toujours leurs nerfs & leur vigueur; il est vrai qu'ils n'ont ni le pas, ni le trot, ni le galop si beau que les Genets; mais lorsqu'ils sont bien recherchés, je n'ai jamais vû de Chevaux aller comme ils font à toutes sortes d'airs, tant pour le manége de Soldat, passades terre à terre, que par haut; & ce sont les seuls bons Chevaux pour Estalons, pourvû qu'ils soient court-jointés. Un vieux Seigneur qui étoit soldat sous Henri IV. m'a dit en France, qu'il a vû plusieurs fois des Barbes renverser au choc de grands Chevaux de Flandres : prenez l'os de la jambe d'un Barbe, ce que j'ai éprouvé, vous trouverez que c'est tout os, & qu'il n'y a de vuide au milieu qu'un petit trou où une paille ne sçauroit entrer, & l'os de la jambe d'un Cheval de Hollande, a un trou où vous mettrez presque le doigt.

Les Barbes sont très-nerveux, fort vîtes, & ont très-bonne haleine : quelques-uns sont mornes & mélancoliques même à la campagne jusqu'à ce qu'on les réveille, ou qu'on leur demande quelque chose. Le Barbe des Montagnes est le meilleur, il est de grand courage, & plusieurs portent des marques de blessures qu'ils ont reçues des Lions. *Il est certain que le courage des Barbes est remarquable, car à la guerre ils vont toujours jusqu'à ce qu'ils ayent les os cassez, ou qu'il leur reste une goute de sang dans le corps ; ils retirent leur Maître d'une mêlée, où sans doute il seroit péri sans le secours de son Cheval ; ainsi on ne les peut acheter trop, pour s'en servir un jour d'occasion ; quoique d'ailleurs si on leur fait justice, hors de cela & du manege, assurément ils n'aiment pas le grand chemin, & peu sont capables de faire voyage sous l'Homme.*

J'ai appris d'un Gentilhomme, qui a cherché dans les deux Royaumes de Tunis & d'Alger, tous les endroits où l'on nourrit des Chevaux, & qui a vû tout ce qu'il y en a de bons dans tous ces Pays, ayant parcouru toutes les contrées les plus éloignées de ces deux Royaumes, où il acheta environ trente Chevaux, n'en ayant pas acheté un au Marché qui se tient toutes les semaines à Tunis : il m'a dit que tous les Chevaux sont gras en ce païs-là, & marchent tous sans fers : leur nourriture est l'orge deux fois le jour, & un peu de paille, ils les font boire seulement une fois le jour & peu. Il avoit acheté un petit Cheval de quatre ans, avec lequel il faisoit des quatre & cinq journées, trente lieuës tous les jours pour le moins, sans faire boire ni manger son Cheval par chemin, que le matin & le soir ; il lui donnoit de l'orge, & à boire la moitié son saoul le soir ; au retour d'un voyage son Cheval étoit gay & vigoureux, sans témoigner d'être fatigué ; il a amené ce même Cheval en France, qui n'est pas capable de faire dix lieues sans être très-fatigué, en sorte que le lendemain il n'est pas en état d'en faire autant ; il faut que le climat & la nourriture d'Afrique fasse ce changement extraordinaire. Ils montent tous leurs Chevaux à dix-huit mois, au plûtard à deux ans ; & la premiere fois qu'ils les montent, ils les courent & les fatiguent des huit à dix jours de suite exprès, jusqu'à les morfondre, les faire jetter & touffer, en sorte que quelques-uns en meurent ; s'ils réchappent, tant plus ils ont jetté & touffé, plus les estiment-ils, disant qu'ils sont à toutes épreuves après tout cela.

Ils ne se servent pas de la méthode d'attacher les Chevaux par la tête, ils sont seulement attachez par les quatre pieds : les Chevaux & les Jumens sont pêle-mêle, sans qu'ils se disent mot à l'écurie, & on voit venir des Maures dans les Foires ou dans les Marchez de Chevaux, qui mettent pied à terre au milieu du Marché, abaissent les rênes, & leurs Chevaux demeureront

reront des trois heures arrêtez sans se mouvoir d'une place, quoique d'autres Chevaux courrent devant & derriere eux.

Ils estiment infiniment plus les Jumens que les Chevaux, tant à cause de leur vîtesse, que parce qu'elles sont trois jours sans boire, à ce qu'ils disent, & un Cheval n'en peut être qu'un : quand leurs Chevaux sont malades, ils n'ont point d'autre remede que le feu qu'ils donnent eux-mêmes : s'ils ont par exemple des tranchées, ils mettent le feu sur le ventre; ont-ils les avives, ils le mettent au défaut de la ganasse; enfin à tous les maux toujours le feu; ils s'en servent pour eux-mêmes aussi; s'ils ont mal à la tête, ils se brûlent le front, & partout ailleurs de même, à une sciatique la hanche & la fesse, & disent qu'ils en sont soulagez.

Les gens de qualité tiennent leurs Chevaux à l'écurie, & les nourissent d'un peu de paille d'orge & de froment, & de l'orge deux fois le jour; les gens du commun ne prennent aucun soin pour faire couvrir les Jumens, ils les laissent avec les Chevaux au hazard dans les pâturages, où leurs Chevaux sont presque toute l'année, car quoiqu'ils ne coupent point de soin, ils ont de bons pâturages en plusieurs endroits du pays, ils élevent même beaucoup de Mulets en Barbarie, où ils sont très-chers & de grand service; ce sont les Maures chassez de l'Andalousie qui élevent des Mulets, & ils sont dans un très-bon pays.

Chaque famille est soigneuse d'avoir un bon Cheval à l'écurie, tant à cause des guerres qu'ils ont souvent entr'eux, que pour les courses qu'ils ont accoutumé de faire aux Mariages & autres festes de réjoüissance; ils ne ferrent point leurs Chevaux, & ce Gentilhomme dit que depuis qu'il fut arrivé en France, il remarquoit visiblement que tous les jours les pieds de ses Chevaux se ferroient & s'encasteloient, quelque soin qu'il prît pour cela; ce qui est d'autant plus étonnant, que l'air & le terrain y sont plus chauds & secs qu'en France.

Ce qui est cause qu'il ne vient plus de si beaux Chevaux d'Afrique, c'est que ceux qui nous les amenent de Barbarie sont des Matelots qui prennent indifferemment tout ce que les Maures leur amenent : pourvû qu'ils soient à bon marché, c'est assez pour eux : mais si c'étoit des connoisseurs qui les allassent chercher dans les endroits des Royaumes de Tunis & d'Alger, & aux lieux où l'on en nourrit de beaux, on auroit de très-beaux Chevaux; mais comme il faut aller trois ou quatre journées dans le pays, loger dans les tentes des Arabes, qui campent en pleine campagne, au hazard d'être assommé, ou tout au moins pillé, peu de connoisseurs veulent prendre cette peine & courre ces risques, comme a fait ce Gentilhomme, qui a amené les plus beaux Chevaux qui soient passez depuis cent ans en France.

Pour ce qui est des Frisons & des Roussins, j'en ai vû de très-beaux dans leur taille, & qui alloient à toutes sortes d'airs, aussi-bien qu'aucuns autres, & qui avoient, ce semble, plus de disposition à sauter, puisqu'ils plioient extrêmement les bras en sautant, qui est la plus belle action qu'un Cheval puisse jamais avoir à toutes sortes d'airs, laquelle les Chevaux de legere taille ont rarement.

Mais ils sont contraires aux Barbes en une chose, c'est qu'ils vieillissent bientôt, & sont long-tems avant que de mourir ; de sorte qu'ils sont furieusement à charge à leur maître en cet état-là, au lieu que les Barbes meurent & ne vieillissent jamais.

Vous trouverez mille Roussins propres au tirage, avant que d'en trouver un bon pour le manége : vous pouvez voir à présent combien la chose est ridicule de représenter la taille parfaite d'un Cheval, c'est tout de même comme qui voudroit représenter celle d'un chien, car assurément la taille parfaite d'un lévrier n'est pas celle d'un mâtin, ni celle d'un épagneul, ni celle d'un chien courant, quoique les uns & les autres soient très-bien faits dans leur espece ; il en est de même du Cheval, car pourvû qu'un Cheval ait le col bien proportionné & bien placé, & le reste selon la taille du pays où il aura été nourri, cela suffit ; on doit regarder sur tout que les pieds soient bons, d'autant que c'est le fondement, ou bien tout l'édifice se renversera : si les pâturons sont courts & roides, le cheval ne sera point agile ; s'ils sont longs & foibles, le Cheval sera défectueux en ce point, & ne peut bien travailler. Les Italiens disent que ces Chevaux-là vont à huit pieds ; mais les pâturons doivent être courts & flexibles, parce que les Chevaux seront communément agiles & forts, *& seront bons pour faire de bons Estalons, car un Barbe long-jointé ne vaudroit rien pour le Haras, non plus que celui qui a le pied trop large & trop gras.*

Ce seroit un travail sans fin que d'écrire des Chevaux mêlez, puisqu'il en est de plusieurs sortes, & il s'en trouve de très-bons : les Chevaux courts de reins semblent être les meilleurs pour le manége, d'autant que nous tâchons par l'art à les racourcir ; car nous les arrêtons, reculons, & mettons ensemble pour les asseoir sur les hanches, ainsi un Cheval court est plûtôt mis ensemble qu'un long ; j'ai neanmoins eu beaucoup de Chevaux longs aussi bons que des courts ; tellement qu'à ceux qui ont un peu d'art, cela n'y fait rien. Plusieurs disent qu'un Cheval chargé de devant, c'est-à-dire, qui a la tête, le col & les épaules grosses, est pesant à la main quoiqu'il soit de taille déliée ; car il s'appuyera sur la main comme sur une

cinquieme jambe, de même qu'un boiteux s'appuit ſur un bâton ou ſur des bequilles ; en ce cas-là c'eſt le Maréchal qui doit l'aider, & l'art du Cavalier y eſt inutile, s'il n'entend la Maréchallerie : d'autres diſent qu'un Cheval chargé du devant, quoiqu'extrêmement ſain, doit néceſſairement peſer à la main, & qu'au contraire un Cheval déchargé du devant doit être leger à la main ; mais ce n'eſt pas une regle aſſurée que cela, car j'ai vû des Chevaux preſque auſſi peſans du devant que des Taureaux, qui étoient plus legers à la main que ceux qui l'avoient extrêmement déchargé ; ce ſont les reins forts ou foibles qui font la bonne bouche ou la méchante.

Cela donc ne conſiſte pas toujours à avoir le devant gros ou délié, mais en la ſeule force & bonté des reins ; car la principale choſe en nôtre art de Cavalerie eſt de mettre un Cheval ſur les hanches ; & celui qui a les reins bons le peut endurer, par même moyen il ſera leger à la main ; s'il a les reins mauvais, il ſouffre & peine ſi fort d'être mis ſur les hanches, qu'il peſera ſans doute à la main pour s'en défendre, ou on lui ruinera les jarrets ; ainſi on peut voir ſi c'eſt les bons ou les mauvais reins qui rendent un Cheval leger ou peſant, & non le devant peu ou beaucoup charnu.

Il me ſemble entendre quelque ignorant qui dit que plus un Cheval eſt ferme de reins, plus il eſt difficile à mettre ſur les hanches ; il eſt difficile en effet à un Cavalier ignorant, mais à celui qui ſçait, il ſera très-aiſé, d'autant que la nature nous fournit en de tels Chevaux de quoi travailler, au lieu qu'aux autres nous n'avons rien du tout : lorſqu'on a de la matiere de quoi travailler, ce n'eſt pas la faute du Cheval, mais la pure ignorance & le manque d'art du Cavalier s'il ne réuſſit pas.

Il eſt très-aſſuré que les Chevaux de grands reins qui ont leur force liée & qui ſont roides & entrepris, ſont très-difficiles à dreſſer, c'eſt-à-dire, à aſſembler & à mettre ſur les hanches, parce qu'ils ſe deffendent de leur force, & on ne peut les aſſoupir qu'avec un grand eſpace de temps ; mais s'ils le ſont une fois, comme aſſurément celui qui aura bien compris les leçons de Monſieur le Duc, en viendra à bout par ſa méthode, s'il la met bien en pratique, il fera de ces Chevaux-là quelque choſe d'admirable, parce qu'ils ont le fond & la reſſource, & pourvû qu'ils ayent de l'haleine, on peut dire que c'eſt une bonne étoffe, il ne faut que la bien mettre en uſage.

Il eſt vrai que quelques Chevaux ſont tellement diſpoſés, qu'ils veulent toujours ſauter, alors le Cavalier doit ſuivre leur diſpoſition,

CHAP. LXXX.

mais s'il ne les met ſur les hanches, jamais ils n'iront juſte comme un Cheval doit aller, & l'air n'en ſera jamais ſi beau, & ne paroîtra point tant.

Quelques-uns croyent qu'un Cheval qui a le crin épais & la queue touffue, eſt d'ordinaire lourd & peſant; neanmoins j'ai eu des Chevaux qui avoient le crin & la queue épaiſſe & longue, qui étoient auſſi vigoureux & pleins d'eſprit que j'en aye jamais vû: tellement que leur régle eſt auſſi fauſſe comme les conjectures qu'on tire du poil, & des marques des Chevaux.

Monſieur le Duc ne peut approuver aucune conjecture ni aucun indice qui faſſe connoître la bonté, la legereté, ou la gentilleſſe du Cheval, & diſant qu'il a eu un Cheval avec une méchante marque qui étoit très-bon, il veut que nous ſoyons abſolument perſuadés du contraire de ce que l'experience nous fait voir; & de même il veut qu'ayant eu un Cheval bien marqué qui ne valoit rien, on ne ſonge pas ſeulement à toutes les conjonctures & remarques qui ont paſſé juſqu'à préſent pour très-bonnes, parce qu'elles ne ſont pas infaillibles; je tombe d'accord qu'elles manquent & peuvent faillir; mais qu'il ne faille point s'y arrêter, c'eſt ce que je n'avouë pas, puiſque ces remarques avec les moyens qu'il donne pour bien connoître un Cheval, nous en font avoir une plus entiere connoiſſance.

Du bon Eſtalon, & comme il faut le traiter; quelles Cavalles ſont les meilleures, & comme on doit les mettre avec l'Eſtalon.

CHAP. LXXXI.

ON ne ſçauroit trouver un meilleur Cheval pour l'Eſtalon qu'un beau & bon Barbe, de beau poil & bien marqué: au défaut du Barbe un beau & bon Cheval d'Eſpagne, de bon poil, & bien marqué, qui puiſſe donner bonne teinture à votre Haras: il ne ſçauroit être trop vigoureux ni trop courageux; car aſſurément les Poulains qu'il engendrera dégenereront plûtôt que d'augmenter: il faut outre le poil, prendre garde qu'il n'ait aucuns maux qu'on nomme hereditaires, c'eſt-à-dire, dont les Poulains peuvent heriter de lui: car la race ſe reſſent auſſi-tôt des imperfections, comme des bonnes qualités des Eſtalons: les maux hereditaires ſont les maux des yeux, qui ſont fluxions, la lune, &c. les maux des jarrets, ſçavoir les eſparvins, jardons, veſſigons, courbes, &c. *J'ajouteray à ces deux*

précedens les maux de flanc, comme pousse, courbature, & les pieds foibles, de mauvaise forme, ou encastelés, avec cette distinction, que les maux ou imperfections survenus par accident ne sont point censés hereditaires. De plus on doit prendre garde que l'Estalon soit de bonne nature, & qu'il soit docile en toutes choses, car sa race lui ressemblera; je l'ai éprouvé très-souvent.

Les Barbes & les Chevaux d'Espagne sont les meilleurs, pour avoir des Chevaux de toutes façons, tant pour votre usage que pour votre plaisir, si ce n'est pour la charette, dont il en est déja grand nombre. *Ce qu'il y a à dire contre les Chevaux d'Espagne, est qu'ils font des Poulains plus petits qu'eux, & les Jumens ne retiennent pas si-tôt que des Barbes, & de dix Jumens couvertes d'un Cheval d'Espagne, la moitié ne seront pas pleines: ce qui est considerable dans un Haras, & des Barbes elles retiennent mieux, pourvû qu'ils ayent pour le moins six ans; étant plus jeunes ils trompent les Jumens.*

Quelques-uns veulent dire que les Barbes & les Genets engendrent les Poulains trop petits d'autant que la nature déchoit & s'envieillit tous les jours: premierement, vous ne devez pas craindre en Angleterre d'avoir des Chevaux trop petits, d'autant que la froideur & l'humidité du climat, jointes aux herbes fort nourrissantes, font que les Haras produisent de grands Chevaux.

Quant à ce qu'on dit que la nature déchoit, je crois que le soleil est aussi chaud que dans l'instant de sa création, & la terre aussi fertile: si la nature avoit toujours décheu depuis la création, nous serions plus petits que des fourmis, & depuis long-tems les pauvres fourmis seroient réduites à rien; c'est pourquoi je conclus pour les Barbes & pour les Chevaux d'Espagne, comme les meilleurs pour Estalons. *Il faut se donner de garde de faire couvrir de grandes Cavalles avec un Estalon beaucoup plus petit qu'elles, sur l'opinion ci dessus que le Barbe sera un assez grand Cheval étant accouplé avec de grandes Jumens: Il est vrai que les Chevaux seront grands, mais leur grandeur sera seulement aux jambes qui seront trop élevées sur terre, & le corps sera fort petit; ce qui s'est vû par experience, & sur tout que votre Barbe pour tirer race, ait le pâturon court, c'est à-dire, qu'il soit court-jointé, & le pied bien fait & proportionné à sa taille.*

Quant aux Cavalles, je voudrois que vous choisissiez de belles Cavalles d'Espagne pour faire race, ou que ques-unes du Royaume de Naples qui soient bien faites; mais si vous ne pouvez avoir aisément de celles-ci, choisissez de bonnes Cavalles Angloises, lesquelles seront aussi bonnes qu'aucunes autres, pourvû qu'elles soient de bon

poil & bien marquées : ce qui eſt auſſi néceſſaire pour donner bonne teinture à votre Haras, comme le bon poil de l'Eſtalon.

Pour ce qui eſt de donner l'Eſtalon aux Cavalles, je n'approuve en aucune maniere de les faire couvrir en main, les liant & garottant, comme ſi on les vouloit forcer : cette action de la nature ſe doit faire avec franchiſe & amour, & non avec répugnance & contre leur volonté.

Je n'approuve pas non plus les obſervations des Aſtres, comme de la Lune & des autres corps céleſtes; ſçavoir ſi la Lune eſt en ſon décours ou dans ſon croiſſant, ou ſi les autres corps céleſtes ſont en telle ou telle conjonction, comme ſi les Poulains doivent être engendrés par l'Aſtronomie ou l'Almanach.

Comme auſſi d'obſerver de quel côté le vent ſouffle pour avoir un mâle ou une femelle; ou d'attacher le teſticule gauche pour avoir un mâle, & le droit pour une femelle, ou de mettre un drap de telle couleur devant la Cavalle, afin qu'elle conçoive un Poulain de la même couleur : tout cela eſt faux & ne ſont que des tours de Godeno pour amuſer les crédules & le ſimple peuple ; leur faiſant croire qu'il y a quelque miſtere caché là-deſſous, en ſe faiſant admirer comme de grands Philoſophes, au lieu qu'ils ne ſont que joueurs de tours de paſſe-paſſe.

La nature eſt très-ſage en ſes propres ouvrages, entre leſquels le plus grand eſt l'acte de la génération, par lequel elle préſerve chaque eſpece, & la continue juſqu'à la fin du monde, & nous voyons que cette ſage nature eſt ſi circonſpecte en cet acte, que combien qu'elle ſouffre que deux eſpeces differentes ſe mêlent par la génération, toutefois ce qui en provient n'engendre point par après, ni ne produit en aucune façon, parce que les eſpeces ſe perdroient : ſuivons en cela les loix de la nature, qui eſt la plus ſage au fait de la génération; puiſque c'eſt elle qui les impoſe & non l'art.

Lorſque votre Eſtalon eſt bien préparé, trois mois pour le moins avant le tems qu'il doit couvrir, ayant été nourri de bonne avoine, ou bons pois, bonnes féves, ou de gros pain, avec peu de foin & beaucoup de paille de froment, menez-le deux fois le jour à l'abreuvoir; & au ſortir de-là promenez-le une heure ſans le faire ſuer, afin de le mettre en haleine, qui ſera environ deux heures tous les jours qu'on le promenera en quelque beau lieu, où il prenne plaiſir. Si l'Eſtalon n'eſt pas mis en haleine de la ſorte avant que de le faire couvrir, ou il deviendra pouſſif, ou il en

courra grand risque ; s'il n'est bien nourri, il n'achevera pas sa tâche, & trompera vos Cavalles, ou tout au moins les Poulains seront miserables, & très-foibles ; car quoique vous le nourrissiez très-bien, vous le retirerez toujours assez maigre ; si vous lui donnez beaucoup de Cavalles, il ne vous servira pas si long-tems, & son crin & sa queue lui tomberont de misere, & même vous aurez bien de la peine à le pouvoir rétablir, & mettre en bon état pour l'année suivante ; vous devez lui donner des Cavalles selon ses forces, douze ou quinze, au plus vingt.

Vous devez en Angleterre faire couvrir vos Cavalles au commencement de Juin, afin que vos Poulains viennent en May, lorsqu'il y a grande abondance d'herbes, & en ce tems-là les Cavalles ont beaucoup plus de lait pour bien nourrir vos Poulains. *Les Cavalles portent le Poulain onze mois & autant de jours qu'elles ont d'années ; par exemple, une Cavalle de neuf ans portera son Poulain onze mois & neuf jours, & une de six ans onze mois & six jours ; on peut se régler là-dessus pour faire couvrir les Cavalles, afin que les Poulains viennent au monde dans le temps qu'il y a abondance d'herbes dans le pays où vous voulez faire un Haras.*

Il arrive quelquefois que les Cavalles tuent leurs Poulains par mégarde, ou s'étant embarassées dans l'écurie dans leurs longes, ou par la difficulté de pouliner : puisque vous pouvez sçavoir le jour qu'elle doit faire son Poulain, faites tenir un homme près d'elle pour l'aider en cas de besoin, lequel remarquera si c'est manque de force ou de courage que la Jument ne puisse pousser son Poulain au dehors ; serrez-lui les narines, elle fera un effort pour avoir son haleine, & poulinera dans ce temps-là : ou bien versez lui dans les nazeaux du vin boüilli avec du fenoüil & de l'huile, cela l'aidera aussi à faire son Poulain.

Mais si par malheur il étoit mort dans le ventre de la mere, il faut tâcher à faire jetter le Poulain mort, & conserver la mere par le remede suivant : prenez du lait de Jument ou d'Anesse, ou au défaut de Chevre, quatre livres, qui est deux pintes de Paris ; trois livres de lessive forte ; huile d'olive deux livres, jus d'oignon blanc une livre, faites tiedir le tout, & le faites avaler à la Jument en deux fois, une heure ou deux d'intervalle d'une prise à l'autre.

Si ce remede ne fait pas assez d'effet, une personne adroite s'oindra le bras avec un peu d'huile, & tâchera à tirer le Poulain ou entier ou par piece. S'il ne peut l'avoir, liez au Poulain une forte & grosse ficelle attachée au menton, & l'arrachez le moins mal que vous pourrez.

Quelquefois les Poulains viennent les pieds les premiers, il les faut

remettre d'abord dedans, & tâcher avec la main de faire ſortir la tête; ou tout au moins les narines, afin de faciliter à la Jument ſa délivrance : j'ai eu ces remedes d'un vieux Cavalier qui les a ſouvent pratiqués dans les Haras qu'il a gouverné, c'eſt à vous de vous en prévaloir dans la néceſſité, c'eſt un homme de bonne foi, qui m'a même aſſuré qu'il avoit conſervé des Jumens par cette méthode, auſquelles ayant arraché des Poulains morts, elles n'ont pas laiſſé que d'en faire de fort beaux enſuite.

Vous devez dans la ſaiſon qu'il y a abondance d'herbes, mettre toutes vos Cavalles dans un clos bien paliſſé, ou enfermé de murs, capables de les bien nourrir tout le tems que l'Eſtalon eſt avec elles, & qu'elles ſeront en chaleur, dans lequel herbage toutes les Cavalles doivent être, tant celles qui ſont ſteriles que les autres ; puis amenez votreEſtalon, lui ayant ôté ſeulement les fers de derriere, crainte qu'il ne bleſſe les Cavalles en ruant, & que les fers de devant qu'on lui laiſſe, lui conſerve les pieds : faites-lui avant que de le lâcher parmi vos Cavalles, en couvrir une deux fois pour le rendre plus ſage, & d'abord lui ôtant la bride, laiſſez-le aller librement aux autres Cavalles, il deviendra ſi familier avec elles, & les careſſera en telle ſorte, qu'à la fin elles lui feront l'amour, ſi bien qu'aucune Cavale ne ſera montée qu'en ſa chaleur ; lorſqu'il les aura toutes ſervies, il les éprouvera encore l'une après l'autre, & couvrira celles qui voudront le recevoir : il connoît lorſqu'elles ne veulent plus de lui, & qu'il a parachevé ſon ouvrage, tellement qu'il ſe met à battre la paliſſade pour s'en aller : alors il faut l'ôter, & changer vos Cavalles en un herbage nouveau.

Ce ſont là les ſages moyens dont ſe ſert la nature, & aſſurément de vingt Cavalles, il n'y en aura pas trois qui manquent, au lieu qu'il ne s'en trouvera pas la moitié de pleines, ſi vous les faites couvrir en main. Il faut qu'il y ait dans l'herbage où l'Eſtalon ſera avec les Cavalles une loge pour le retirer, & préſerver contre la chaleur, dans laquelle il y aura une mangeoire pour lui donner de l'avoine, des pois, des féves mouluës, du pain, ou ce qu'il trouvera le plus à ſon goût, & l'on aura toujours ce ſoin pendant qu'il ſera avec les Cavalles, qui ſera ſix ou ſept ſemaines. Il faut non-ſeulement pour ce ſoin-là, mais afin qu'on vous rende compte comme vos Cavalles ont été ſervies, qu'il y ait un Homme nuit & jour avec elles, auquel il faut bâtir une petite hutte ou loge dans l'enclos où elles ſeront ; il doit outre cela prendre garde qu'il n'entre aucun autre Cheval avec elles, ni d'autres Cavalles avec l'Eſtalon

l'Estalon, & vous avertir s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire, & sur tout avoir soin pendant la chaleur & le grand soleil du jour, de retirer l'Estalon dans sa loge.

Il faut prendre garde lorsqu'on a fait couvrir les Cavalles en main ou autrement, que l'Estalon & la Cavalle mangent tout de même ; par exemple, si l'Estalon est au foin & à l'avoine, ce qu'on appelle manger sec, il faut que la Cavalle mange sec, ou elle ne retiendra pas si-tôt ; de même s'il mange l'herbe, que tous les deux en mangent, & ce sera un moyen facile de les faire retenir. Il faut notter aussi que les Cavalles fort grasses ont bien de la peine à retenir, les médiocrement grasses conçoivent plus facilement.

Les Cavalles retiennent beaucoup mieux quand elles sont en chaleur; cette chaleur excite le Cheval, qui de son côté y va avec plus d'ardeur & de vigueur que quand on la fait couvrir en main ; afin qu'elle retienne plus sûrement, avant de la faire couvrir qu'on place la Cavalle en un lieu où elle soit vûe du Cheval, & qu'elle le voïe, qu'on l'y tienne quelque tems, cela anime tous les deux, & la generation ne manquera pas.

Pour faire entrer une Cavalle en chaleur & retenir, il faut lui faire manger de la graine de chanvre, autrement du chenevis huit jours durant avant de la mener au Cheval, un picotin le soir, & autant le matin ; si elle refuse la graine, mélez-la avec du son ou de l'avoine, ou la faites jeûner, elle la mangera ensuite très-bien toute seule, & si l'Estalon en mange, cela contribuera beaucoup à la generation.

Pour l'âge de l'Estalon, on ne le doit pas faire couvrir avant six ans, ni passé quinze; vous devez vous régler en cela à sa force, & à sa vigueur. *Il faut remarquer que les jeunes Barbes trompent les Cavalles, & qu'elles ne retiennent pas, il faut qu'ils ayent six ou sept ans avant que d'être en état de servir pour Estalon ;* pour l'âge des Cavalles, il ne faut pas les faire couvrir avant trois ans, ni après quinze : la bonté des Cavalles & les Poulains qu'elles apporteront vous y doit régler. *C'est une maxime, qu'il ne faut pas faire couvrir une Cavalle pendant qu'elle nourrit son Poulain, parce que le Poulain qu'elle nourrit de son lait, & celui qu'elle porte, en vaudront moins, & la Cavalle sera beaucoup plûtôt perduë ; si on lui fait porter tous les ans un Poulain, on croira faire un ménage, & les choses bien supputées, il y aura plus à perdre qu'à gagner. Comme c'est l'usage ordinaire en France, si vous avez dessein de faire couvrir la Jument, il ne faut pas que ce soit avant sept ou huit jours après qu'elle aura pouliné, afin de lui donner le tems de se bien purger, & même s'il*

se peut, ne lui pas donner l'Estalon qu'elle ne le désire, & lui faire naître cette envie par tous les moyens possibles, en la nourrissant bien, tout au moins le Poulain qu'elle allaite en vaudra mieux, & prendra assez de force pour suivre sa mere dans les herbes, & la Jument concevra plus facilement étant en amour.

Ceux qui veulent avoir des mâles, quoique Monsieur le Duc n'en tombe pas d'accord, pourront pratiquer ce qui suit, que vous pouvez expérimenter avec d'autres animaux, comme les Vaches, Chevres, Brebis, &c. Il faut que la Cavalle soit bien en chaleur, la faire couvrir au matin toute la premiere, & que ce soit depuis le quatriéme jour de la Lune jusqu'au plein d'icelle, & jamais au déclin, elle ne manquera pas de concevoir un mâle, l'experience vous le fera connoître.

Vous pouvez fournir votre Haras des Poulaines qui en proviendront ; comme elles seront de bonne & belle race, elles feront de plus beaux Poulains que les autres, d'autant qu'elles seront engendrées d'un bon Estalon, puisque le même qui les couvrira les a mis au monde. *De plus elles seront faites à la nature de l'herbe, à l'air & au climat du pays où sera situé votre Haras.* Mais il ne faut point prendre de vos Poulains pour Estalon, parce qu'il sera bien éloigné des vrais Barbes, & si vous vous servez toujours de l'un à l'autre, ils deviendront enfin semblables à la race du pays où ils seront, & vous n'auriez que faire de prendre tant de soin pour avoir de beaux Poulains, puisque la source qui est l'Estalon, seroit un Cheval du pays. On en doit dire autant de toutes les créatures du monde, même aussi des Hommes ; car qu'un François demeure en Allemagne, son petit-fils sera vrai Allemand ; tout de même qu'un Allemand vive en France, son petit-fils sera François en esprit & en agilité ; le climat, l'air & la terre operent de la sorte sur tous les animaux ; c'est pourquoi je voudrois que vous n'eussiez jamais d'Estalons de votre propre Haras, mais plûtôt que vous le changeassiez en un beau Barbe, ou au défaut du Barbe, en un beau Cheval d'Espagne, ainsi vous auriez toujours une bonne & belle race de Chevaux : choisissez toujours les plus belles Cavalles de votre Haras pour en tirer race ; *& surtout n'epargnez, quelque somme que ce puisse être, pour l'achat d'un brave Estalon ; il n'y a point d'argent qui revienne mieux que celui ci, & quand il coûteroit cent cinquante pistoles s'il est bon & beau, il sera à bon marché, c'est l'unique & le premier moyen d'avoir de bons Chevaux, & sans celui-là tous les autres seront inutiles.*

En quel tems les Poulains doivent être févrés & ôtés d'avec leur mere, & comme on doit les gouverner.

VOUS devez avoir une loge affez fpacieufe pour contenir vos Cavalles dans l'herbage où vous le changerez, comme auffi en toutes celles où vous les nourrirez, afin de les défendre contre l'injure du tems ; car il n'y a aucun animal à qui le froid foit plus contraire qu'aux Chevaux ; ils ont auffi beaucoup de peine à fupporter l'ardeur du foleil ; vous devez auffi avoir bonne provifion de foin pour les nourrir l'hyver dans les écuries. Plufieurs font d'avis de faire tetter les Poulains jufqu'à ce qu'ils aient un an ou deux, mais ils s'abufent grandement, d'autant que cela les rend molaffes, & mal faits, & davantage vous fait perdre ce tems-là pour la fertilité de vos Cavalles.

Vous devez févrer vos Poulains au commencement de l'hyver lorfqu'il commence à faire froid, environ la Saint Martin, qui eft fur le milieu du mois de Novembre, & les févrer trois jours avant la pleine Lune, & pendre au col du Poulain un morceau de corne de bœuf, ou du plus vieux cerf qu'on pourra trouver, & alors les amener tant les mâles que les femelles dans une écurie chaude & nette, où il y aura des mangeoires & des rateliers affez bas : *Ce qui eft caufe que la plûpart des Poulains font fi tardifs à venir, & qu'ils ne peuvent rendre fervice qu'ils n'ayent fix ou fept ans, eft qu'ils n'ont pas tetté affez long-tems : cela fe voit fenfiblement dans l'Evêché de Treguier en baffe Bretagne, où ils févrent leurs Poulains comme l'ordonne Monfieur le Duc, auffi leurs Chevaux ne font de bon fervice qu'à huit ans ; que s'ils avoient tetté jufqu'aux herbes, c'eft-à-dire tout l'hyver, dès l'âge de quatre ou cinq ans ils feroient auffi bons qu'ils le font à huit, jugez de cela fi c'eft être bon ménager de févrer fi-tôt les Poulains : ce que Monfieur le Duc ordonne enfuite après les avoir févré, eft très-bon.* Il faut avoir foin que l'écurie des Poulains foit toujours nette, & que vos Poulains ayent bonne litiere, les laiffant détachés il faut les toucher le moins qu'on pourra, pendant le tems qu'ils font fi jeunes, de peur de les bleffer, ou de les forcer de croître : il faut les nourrir de bon foin & de bon fon, ce qui les fera bien boire, & par même moyen ils auront le corps bon ; donnez leur auffi de

 l'avoine, car ce n'eſt qu'une folie de dire que l'avoine faſſe devenir les Poulains aveugles, ou faſſe devenir les dents crochues. *Je crois que l'avoine leur uſeroit les dents, & les leur feroit plûtôt changer & raſer. Le plus à propos eſt de leur faire moudre l'avoine, car faiſant effort avec les mâchoires pour la caſſer & mâcher, ils s'étendent & ſe font groſſir les veines du larmier, & de la ganaſſe, ce qui attire du ſang & des humeurs en ſi grande abondance dans ces veines, que la nature n'en peut être la maîtreſſe, ces humeurs tombent ſur les yeux & ſouvent les font perdre: ainſi ce n'eſt pas l'avoine par ſes qualités de trop nourrir & de trop échauffer, comme on croit, mais par la difficulté qu'ils ont à la mâcher.*

Il faut auſſi remarquer que les Poulains nourris de grains, comme je viens de dire, ne croiſſent point ſi élevés ſur les jambes, mais deviennent plus larges & plus épais que s'ils n'avoient mangé que du foin; auſſi ſont-ils plus robuſtes au travail & de meilleur ſervice.

Lorſqu'il fait beau tems faites-les mettre au ſoleil & à l'air dans quelque cour, ou en quelque lieu fermé, afin qu'ils puiſſent ſe réjouir & s'ébattre: mettez-les à l'herbe ſur la fin de May, & d'abord qu'il y en a ſuffiſamment pour les nourrir, dans quelques clos, qui ſoit capable d'entretenir les Poulains d'un an, dans lequel il y aura une grande loge, capable de les contenir pour les défendre contre la chaleur du Soleil, la porte de laquelle doit être fort large, crainte qu'ils ne ſe bleſſent en entrant ou en ſortant.

Il y a des Poulains, au deſſus de ſix mois, qui quoique leur mere ait beaucoup de lait, déperiſſent tous les jours, & même prennent la toux par les pelicules qui s'engendrent dans leur eſtomac, ce qui leur empêche la reſpiration, & finalement les perd abſolument; le remede ſera d'avoir la pellicule dans laquelle le Poulain eſt ſorti du corps de ſa mere, la faire ſécher, lui en donner dans du lait ce qu'on en peut prendre avec trois doigts, cela le guerira & le rendra ſain & gaillard, & ce remede eſt bon à tous les maux qui leur arrivent au-deſſous de ſix mois; que ſi vous ne pouvez avoir de cette pellicule, faites ſécher les poulmons d'un jeune Renard, & vous en ſervez à la place de la poudre cy-deſſus.

Au bout d'un an, en la même ſaiſon, qui eſt environ à la Saint Martin, vous devez ôter derechef vos Poulains, qui auront un an & demi, & les mener à l'écurie, *leur tondant toute la queue afin de la faire revenir plus belle & plus touffue, & ſi on ſe donnoit le ſoin de la tondre encore deux ou trois fois pendant qu'ils ſont jeunes,*

elle deviendroit plus forte & plus belle, résistant mieux au peigne, les accomoder, attacher & ajuster comme le reste des Chevaux, & les rendre plus aisés & autant familiers qu'on le peut ; l'Esté ensuivant qu'ils auront deux ans, vous pourrez encore les mettre dehors en quelque herbage, où il y aura toujours une loge assez spacieuse pour les retirer pendant la chaleur du jour, ou les bien garder toujours en l'écurie, pour les rendre capables de souffrir d'être montés : mais il ne les faut jamais monter qu'ils n'aient trois ans pour le moins.

Comme à deux ans, ou à deux ans & demi les Poulains commencent à s'échauffer après les Poulines, il est à propos de les separer, car ils se gâtent ensemble. Il y a des Poulains qui ayant été bien nourris jusqu'à l'âge d'un an, commencent à vouloir couvrir les Jumens. si l'on s'en apperçoit il faut d'abord les séparer, car ils se gâteroient. Ceci arrive rarement à un an, mais fort souvent à un an & demi, & le plus ordinairement à deux ou deux ans & demi, selon leur naturel, & qu'ils ont été bien ou mal nourris.

Il est bon de retirer tous les hyvers les Poulains dans les écuries, & tous les estés les mettre à l'herbe à la campagne, jusqu'à ce qu'ils ayent trois ans passés, car ils en seront plus fermes pour endurer la fatigue : il n'importe comme soit leur pâturage, pourvû qu'il soit sec, & qu'il y ait dedans un abreuvoir, s'ils remplissent leur ventre une fois en vingt - quatre heures, c'est assez ; il n'est point nécessaire que vous ayez tant de raretés, comme sont rochers, montagnes, prairies, beaux herbages, pourvû que vous sépariez les Poulains d'un an, d'avec ceux de deux ans, & ceux de deux avec ceux de trois, & ainsi des autres, vous les nourrirez où il vous plaira : on peut nourrir un très-beau Cheval dans sa cour : car qui fait que les Barbes, les Turcs, les Napolitains, les Genets sont si polis, si nerveux, si déchargés de chair superflue, & d'une taille si belle, & si bien proportionnée, si ce n'est qu'ils sont elevés dans un pays sec, & conséquemment avec une nourriture séche ? Le secret donc de nourrir les Chevaux dans les pays froids, ne consiste qu'à les garder chaudement en hyver, & leur donner de la nourriture seche, & l'Esté les mettre dans des herbages secs.

Prenez deux Poulains également bien faits, de deux meres également belles, & du même Cheval, faites-en tenir un chaudement l'hyver, & le nourrissez de choses séches jusqu'à l'âge de trois ans, & j'assurerai qu'il aura les jambes aussi belles, & sera

Chap. LXXXII. aussi nerveux, aussi déchargé, & aussi bien fait que son pere, que je suppose être Barbe ou Cheval d'Espagne : laissez courre l'autre dans les champs sans l'enfermer l'hyver, jusqu'à l'âge de trois ans, il aura la tête & le col gros, les épaules charnues & sera pour la taille un très-lourd & très-parfait Cheval de charette, d'où vous pouvez voir l'effet de la nourriture séche, & des écuries chaudes, & comme l'une & l'autre contribuent à la beauté des Poulains.

Monsieur le Duc a oublié de dire que la temperature de l'air y fait beaucoup, joint au reste qu'il a observé; car on n'a jamais pû en France élever de si grands Chevaux qu'il en vient d'hollande, non seulement à cause des herbages humides, gras & abondans qu'ils ont en ce pays-là, puisqu il y en a en Normandie quantité d aussi bons, & avec les mêmes qualités, où les Chevaux ne deviennent point si grands, mais à cause de l humidité de l'air du lieu où ils sont nourris, & enfin du climat de ce pays-là.

Avant de finir ce Traité, je vous donnerai un remede pour fortifier les jambes menuës d'un Poulain contre le travail qu'il aura à supporter, il le faut pratiquer avant qu'on le monte: prenez une livre d'huile d'olive, un quart de livre d'Auxungiæ Vitri, qui n'est autre chose que ce qui reste au fond du pot où les Verriers mettent la matiere pour faire les verres, c'est le plus épais de ce sel qui fait la matiere du verre, on le vend chez les Droguistes sous le nom de sel de verre, il est à bon marché; prenez aussi demie once de sang de Dragon, quatre onces Castoreum bien sec, pilez l'Axungiæ Vitri, & mêlez le tout bien pilé, puis y ajoutez esprit de vin une pinte, laissez reposer une nuit le tout à froid; ajoutez ensuite une pinte de fort vinaigre, & une pinte d'urine d'un homme bûvant du vin pur, faites boüillir le tout pendant une heure, & de ce bain fort chaud, frottez les jambes foibles ou menuës de haut en bas bien fort depuis l'épaule jusqu'à la corne, & depuis le grasset jusqu'au pied de derriere, & frottez & refrottez avec la main pour faire penetrer, un quart d'heure deux fois tous les jours, & continuez pendant huit ou dix jours.

Moyennant ce remede, ces parties basses prendront assez de forces pour résister au travail. On pourra le continuer deux fois en un an, avant de mettre le Cheval au travail, une fois au Printems, & autant en Automne, & faire cela depuis deux ans jusqu'à quatre; on aura des Chevaux qui ne finiront jamais par les jambes.

Quant aux jeunes Cavalles qu'on appelle Pouliches, vous les pouvez laisser courre dehors jusqu'à l'âge de trois ans, parce

qu'elles ne sont pas si sujettes à devenir charnues (principalement du devant) comme sont les Chevaux. Si vous pouvez pourtant l'hyver mettre les Poulines aussi-bien que les Poulains à couvert, ce sera pour le mieux, mais je crains que la charge ne soit trop grande pour un particulier, s'il a nombre de Jumens Pouliniaires dans son Haras ; je sçai bien par ma propre experience, que cette méthode de nourrir les Chevaux est la meilleure ; car j'ai éprouvé toutes sortes de manieres avec la plûpart des Chevaux & Cavalles qu'on peut avoir de divers pays. Il faut faire monter & promener vos jeunes Cavalles, quelque-tems avant de les faire couvrir, ou bien elles seront si farouches qu'elles seront en danger de se gâter & leurs Poulains aussi ; mais étant montées tout doucement & rendues dociles & familieres, vous éviterez ce désordre.

Les fort grands Poulains, & toute sorte de grands Chevaux, c'est-à-dire, qui sont beaucoup élevés sur les jambes, se les ruinent & foulent extrémement en paissant l'herbe, ou tout au moins ils se tournent les pieds en dehors pour pouvoir atteindre à l'herbe & la paître avec plus de facilité, particulierement s'ils ont l'encolure courte : on peut faire prendre le vert à ces Chevaux-là dans l'écurie, si on veut leur donner l'herbe & les conserver.

Sans prétendre contredire Monsieur le Duc, j'ai éprouvé que pour avoir sévré des Poulains dans le tems qu'il l'a ordonné, & les avoir ôté tout-à-fait d'avec la mere à l'entrée de l'hyver, en un tems où ils changent leur nourriture de vert au sec, & du tendre au dur (car ils sont tirés des herbes pour vivre dans l'écurie, & sont en même tems sévrés de la mamelle) ce grand changement & la privation du lait leur causa un si notable dommage, & ils devinrent si maigres, que l'Esté suivant ils eurent peine à se remettre. Il me semble plus à propos (puisqu'on ne doit faire couvrir les meres qu'au printemps) de laisser tetter les Poulains tout le reste de l'hyver : assurément ils en vaudront mieux, puisqu'ayant la bouche encore tendre, ils ont peine à manger le foin, & en mangent peu : il est vrai que pour suppléer à cela, il ordonne de leur donner du son & de l'avoine, ce qu'il prétend suppléer au défaut de la mamelle ; mais puisque la Jument Pouliniaire est inutile tout l'hyver (car je suppose qu'on ne s'en sert ni aux charois ni à aucun usage, que pour en avoir race) n'est-il pas plus à propos de laisser tetter le Poulain jusqu'à ce qu'il soit accoutumé à la nourriture séche & dure ? Je me soumets à votre

jugement, c'eſt à vous à faire le choix de ce qu'il vous ſemblera le mieux, afin de parvenir à vos fins.

Voilà ce que j'ai tiré du Livre de Monſieur le Duc de Newcaſte, je ſouhaite qu'il vous ſoit fort utile, & qu'en France, où l'on peut élever d'auſſi beaux & bons Chevaux qu'en lieu du monde, on prenne envie de travailler à cela, afin qu'on rétabliſſe les Haras ruinés par les déſordres des tems: & que ſans aller querir des Chevaux avec des frais exceſſifs dans les païs étrangers, on en éleve en ce pays: puiſqu'aſſurément les bons Coureurs François ſont préferés à tous les Chevaux du monde, quand ils ſont bien choiſis: puiſqu ils ont plus de reſſource, plus de force & durent plus long-tems que tous les Chevaux étrangers. Avant l'année 1600. on ne ſe ſervoit point en France de Chevaux Anglois, l'uſage étoit des courtaux entiers, & le Roy Henry le Grand s'en ſervoit à la guerre, à la chaſſe, & pour tous ſes uſages, juſqu'à ce qu'un nommé Quinterot Anglois de nation, amena des Chevaux de ſon pays à la Cour, où plus qu'en lieu du monde on aime ce qui eſt nouveau, l'uſage s'en eſt introduit, en ſorte que les gens de qualité ne ſe croyent pas bien montés s'ils ne ſont ſur des Anglois, parce qu'ils ne trouvent pas les Chevaux François aſſez beaux, ni aſſez fins pour leur ſervice, & cela par la ruine des Haras de France: en Angleterre ils en ont grand ſoin, & les François leur payent ce ſoin en achetant chérement leurs Chevaux, parmi leſquels il y a bien des carognes comme ailleurs, quoiqu'à dire les choſes dans la verité, des Chevaux Anglois il y en a d'excellens, & qui ſont agréables, mais non pas tous.

Je me ſuis acquitté de ce que j'avois promis dans le commencement de ce Livre, & comme il eſt facile d'ajouter aux choſes inventées, je ne doute point qu'on ne faſſe mieux que je n'ai fait, & qu'on ne donne dorénavant au Public des volumes entiers ſur toutes les matieres que j'ai ſeulement ébauchées, vû la néceſſité que nous en avons en France, où il y a les plus beaux Livres du monde, & les plus profonds ſur toutes les Sciences: il n'y a que pour les pauvres Chevaux, qui ſont ſi utiles pour le plaiſir, & ſi néceſſaires pour le bien public, qu'on n'a rien écrit, puiſque juſqu'à préſent on voit peu de choſes miſes au jour où il y ait quelque méthode; j'aurai l'avantage d'être un de ceux qui ont commencé, je ſouhaite qu'on pourſuive, & que ceux qui ont ce talent ne l'enfoüiſſent pas, & qu'ils prennent la peine de le mettre au jour. Adieu.

Quis

Quis autem noſſe curas Equorum erubeſcendum putet, cùm optima Jumenta habere glorioſum ſit ? Quis vituperationi det, id poſſe curare, quod laudi ducitur poſſidere ? quia notitia curationis non ſolum honeſtiſſimis, ſed etiam diſertiſſimis convenit.

Préceptes pour emboucher les Chevaux.

CHAP. LXXXIII.

EMboucher un Cheval, eſt lui donner la bride qui lui eſt la plus convenable pour pouvoir gagner ſon conſentement aux actions qu'on demande de lui ; ſans ce conſentement les Chevaux ne peuvent rien d'agréable, puiſqu'ils répugneront toujours à l'obéiſſance ; & ſi la crainte du châtiment les empêche de ſe défendre, on remarquera à la poſture contrainte de leur corps qu'ils n'obéiſſent qu'avec répugnance : mais ſi on peut par les bonnes leçons jointes à la bonne bride gagner le conſentement, on arrivera à la fin qu'on s'eſt propoſée, qui eſt d'aſſurer & reſoudre les bouches trop ſenſibles & égarées, éveiller ou alleger les lourdes & peſantes, ramener & aſſujettir celles qui ſont trop fortes.

Pour acquerir cette connoiſſance, il faut avoir quelques principes, & ſur iceux on ſe détermine à donner une embouchure plûtôt qu'une autre, & une branche d'une façon plûtôt que d'une autre, qui ſera differente. Ces principes ſont ce qu'on appelle théorie, laquelle jointe à un peu de pratique vous ouvrira le chemin, enſorte que vous pourrez emboucher vos Chevaux ſans conſeil ni aide de perſonne, & parvenir à la fin que d'abord nous avons propoſée. Pour parvenir à cette fin il faut non-ſeulement connoître la bouche & les reins d'un Cheval, mais encore ſes jambes & ſes pieds bons ou mauvais, & même s'il ſe peut, ſon inclination naturelle.

L'Embouchure des Chevaux, ou, comme la nomment quelques-uns, la ſcience d'emboucher les Chevaux, ſe diviſera en trois parties ; ſçavoir en celle qui conſidere ce qui ſe met ou ſe place dans la bouche du Cheval, que nous appellons l'embouchure ou le mors.

La ſeconde, eſt celle qui conſidere la branche, qui eſt cette partie la plus longue de la bride que nous voïons exterieurement.

La troiſiéme, eſt la Gourmette, qui eſt une eſpece de chaîne attachée à la branche & placée ſur la barbe du Cheval.

L'Embouchure nous donne ou produit l'appui de la main, duquel dérive l'obéiſſance qu'on peut retirer d'un Cheval.

La branche a son effet de faire agir l'embouchure & de placer la tête & l'encolure du Cheval.

La gourmette est cette chaîne, sans laquelle la branche n'auroit aucun effet.

Ainsi vous voyez que ces trois parties ont tant de liaisons que l'embouchure n'agit que par le moyen de la branche, & la branche n'a d'effet que par la Gourmette.

L'embouchure se proportionne aux parties interieures de la bouche : elle est composée de ses côtés, des chaperons, des olives, des fonceaux, & de la liberté de la langue.

La branche se proportionne à l'encolure, & au dessein qu'on a de ramener ou de relever : elle est composée de l'œil, du banquet, du coude, de la barbe, du pli du banquet, du jarret, du bas de la branche ou touret.

La gourmette se proportionne au dessein qu'on a de ramener ou de relever : elle est composée de deux longs crochets qui tiennent à l'œil, de mailles & de grosses esses.

Comme nous avons dit que l'embouchure avoit ses côtés, ils sont faits de canons, d'escaches, d'olives, de berges, de tambours, campanelles, poires, balottes, melons, annelets, rouelles, patenostres, & plusieurs autres hors d'usage.

Entre les deux côtés de l'embouchure il y a presque toujours liberté de langue qui est une ouverture ou espace au milieu de l'embouchure, tant pour donner place à la langue, que pour fortifier l'embouchure.

La liberté est faite par un montant, une gorge de Pigeon, un Piston, un col d'Oye, un pied de Chat, une Pignatelle, une Bascule, une Arcade, un Pas d'Asne, un Arçon, & plusieurs autres, qui presque toujours donnent le nom au mors.

Les branches sont de differentes façons, & la forme du bas de la branche leur donne la dénomination ; les plus en usage sont les Françoises, demi Françoises, les Connestables, les Gigottes, ou bas ronds, les cuisses de Chapon & celles à Pistolet, & plusieurs autres que nous avons renvoyées en Italie & en Allemagne.

Des Embouchures.

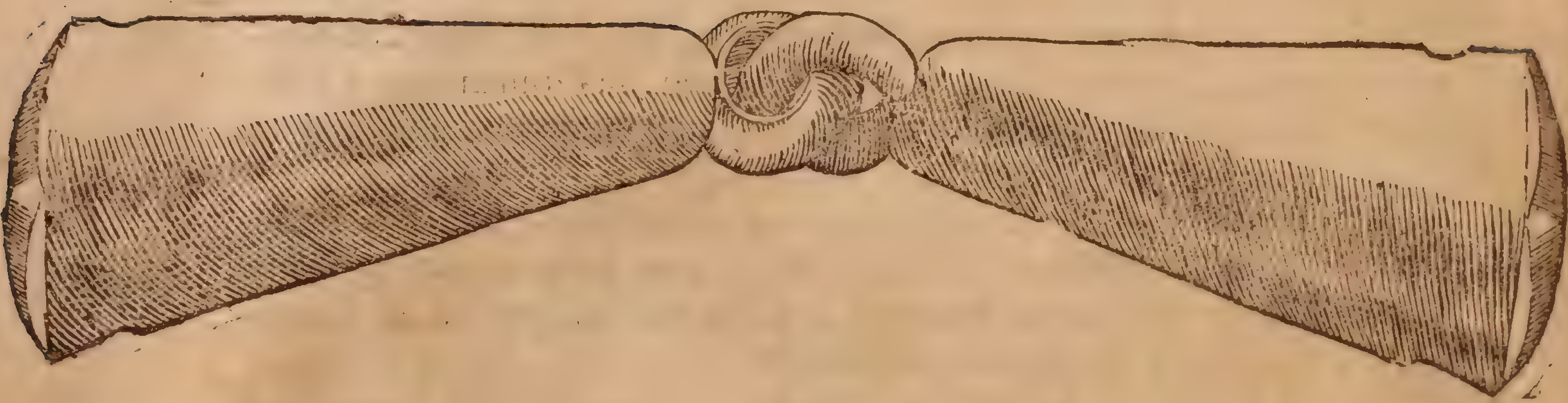
IL faut ſçavoir que parlant d'un Mors, on doit entendre non-ſeulement l'Embouchure, mais la Branche, la Gourmette, Chaiſnettes, & tout ce qui rend un mors complet, & en état de ſervir au Cheval.

Je commencerai à faire l'anatomie des Mors par l'Embouchure, & en déduirai tous les effets le plus brievement qu'il me ſera poſſible : enſuite je viendrai à la branche, puis à la Gourmette, & à tout ce qui en dépend.

La plus douce & la meilleure de toutes les embouchures eſt un ſimple canon qu'on app lle un canon à couplet ; plus il ſera gros près du fonceau, plus il ſera doux, car il ſera moins capable de contraindre un Cheval.

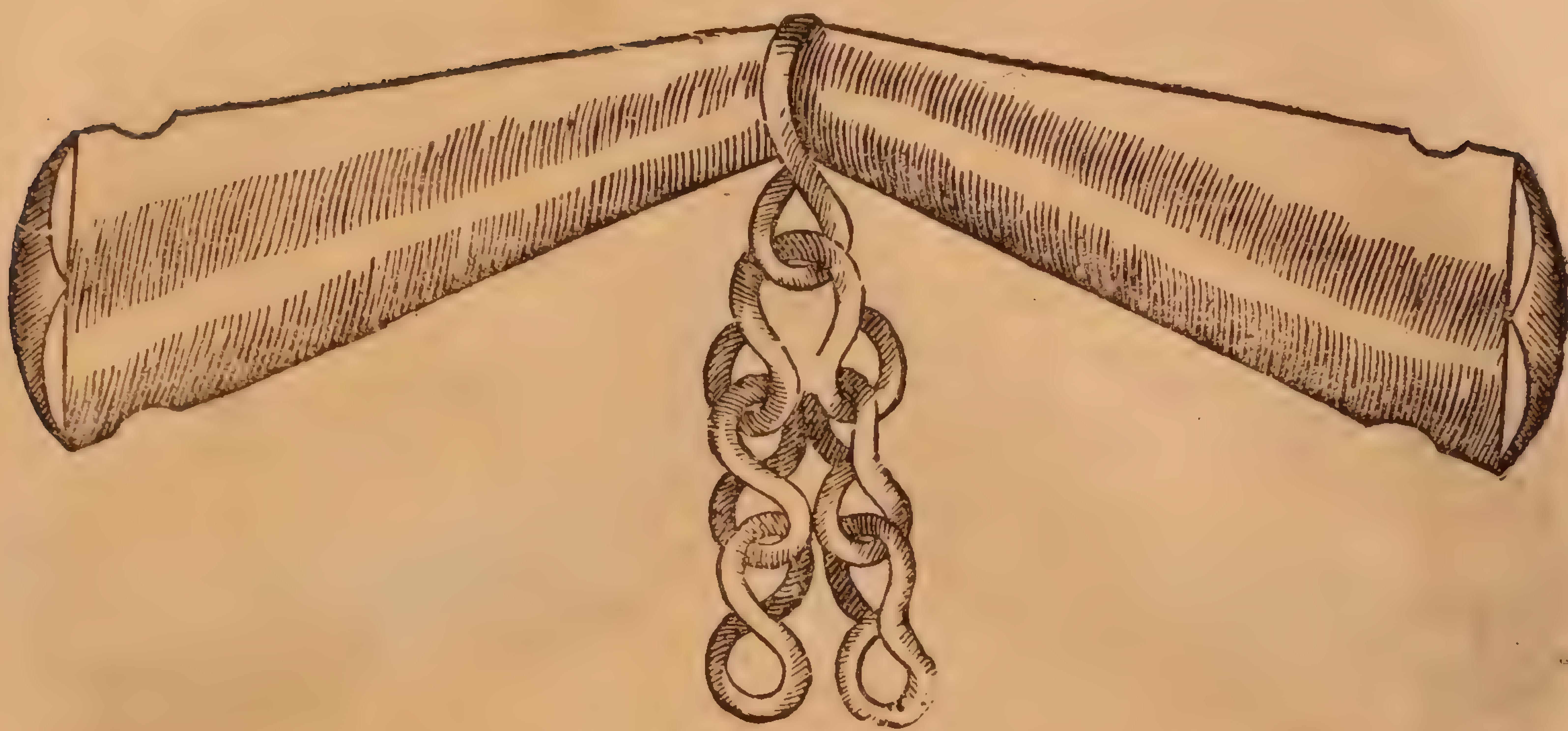
Dans les Ecoles bien réglées on ne voit peu ou point d'autres Brides, elles conſervent toujours la bouche aux Chevaux ſaine & entiere ; & quoique la langue en ſupporte tout l'effort, la partie n'eſt pas ſi ſenſible que les barres, leſquelles ont ce ſentiment ſi fin, qu'au travers de la langue elles ſentent la compreſſion du Mors, & rendent l'obéiſſance aux moindres mouvemens de la main. Si donc le Mors appuyoit ſur les barres, ce ſeroit le moyen de bien-tôt deſeſperer une bouche. Enfin il faut tenir pour une maxime aſſurée que tout autant qu'on le peut donner, c'eſt-à-dire, que ſi on peut retirer d'un Cheval toute l'obéiſſance dont il eſt capable avec un ſimple canon, c'eſt en vain qu'on ſe peinera de lui donner une autre Bride, car celle-ci eſt la meilleure de toutes. Vous en voyez ici la figure, vous le pouvez faire faire plus gros ou plus menu, ſelon la fente de la bouche du Cheval, auquel vous le voulez ordonner.

Simple Canon. I.



Le canon à trompe vient après, il eſt propre à aſſurer les bouches qui battent à la main pour être trop ſenſibles, chatoüilleuſes ou foibles : ces trois ſortes de bouches ont peine à ſouffrir l'appui, & pour défenſe ces Chevaux battent à la main : ce mors aſſurera ces bouches, en ce qu'il porte toujours ſur le même endroit. Ainſi il endort cette partie, il en fait perdre l'apprehenſion au Cheval, lequel par le tems goûte mieux cette embouchure qu'un ſimple canon, lequel comme il plie dans le milieu porte inégalement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ce qui fait que ces bouches égarées n'y prennent pas tant de créance qu'à la trompe, laquelle pourtant eſt plus rude, puiſqu'elle ne plie point dans le milieu; la plus grande fineſſe en forgeant le canon à trompe, eſt de jetter le milieu dudit canon un peu en avant pour donner un peu plus de jeu à la langue, & le faire porter ſur les gencives plûtôt que ſur les barres.

Canon à Trompe. 2.



Lorſque les deux canons précedents ne ſont pas capables de tenir aſſez ſujet un Cheval qui a pourtant les barres fort ſenſibles & hautes, cela vient preſque toujours de ce qu'il a la langue trop groſſe ; ainſi elle ſoutient trop par ſon épaiſſeur le mors, en ſorte qu'il ne peut faire aſſez d'effet ſur les barres: en ce cas-là on lui pourra donner une gorge de Pigeon comme vous la voyez ici figurée ; ſa liberté dégagera un peu la langue, & l'Embouchure rencontrera & appuyera ſur la gencive, ce qui rendra le Cheval plus leger à la main.

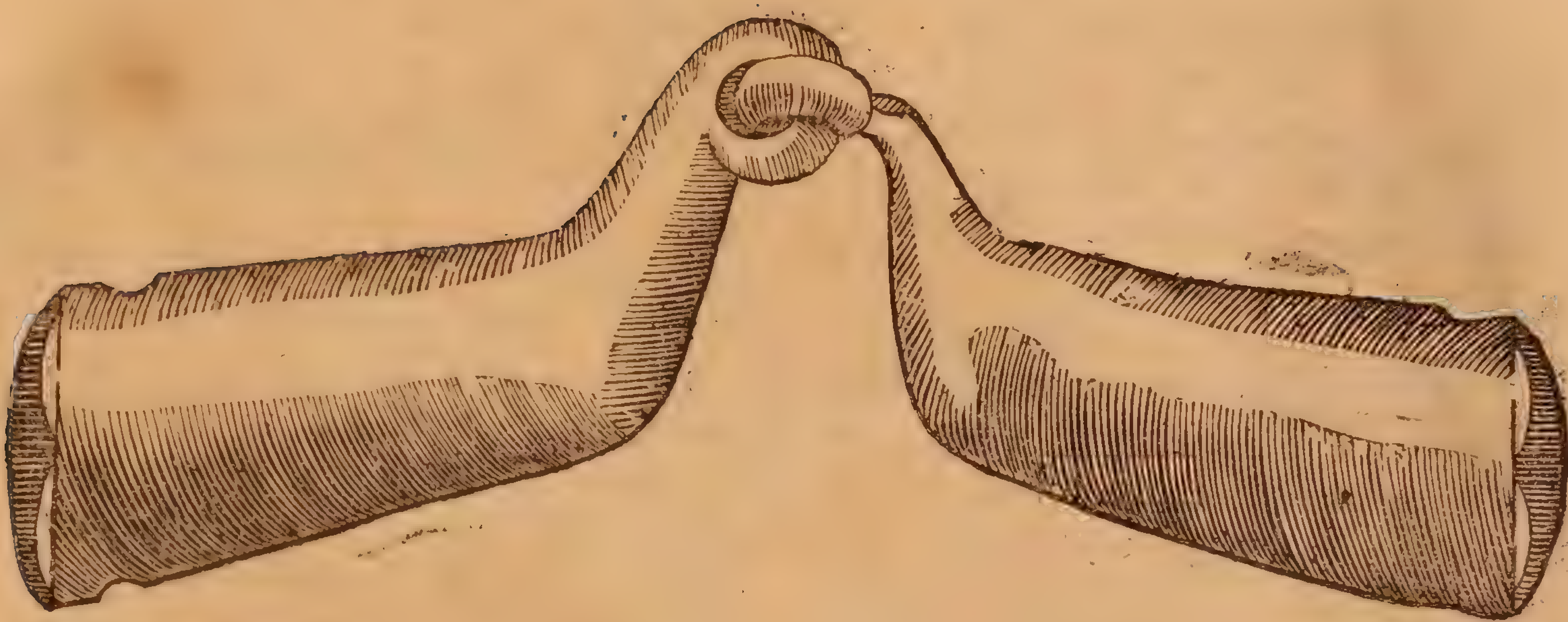
Cette Embouchure eſt pour un Cheval qui a la bouche très-bonne, mais qui pour avoir la langue un peu groſſe, a l'appui ſourd : ce mors eſt bon pour ceux qui ſe ſervent d'une rêne ; car ſans crainte de bleſſer la barre au Cheval, on la peut tirer & plier le col au Cheval ; ce qui ne ſe peut faire avec les autres libertés, car les talons bleſſent & emportent la barre, & cette ſeule commodité doit faire chercher cette embouchure.

Gorge de Pigeon. 3.



Après le mors à gorge de Pigeon, nous mettrons le canon montant, lequel eſt pour un Cheval qui a l'appui fin, & par conſéquent la bouche excellente, avec la langue un peu groſſette, car la liberté donne quelque eſpace pour la loger ; ſon effet ſe fait ſur les lévres & ſur la gencive ; & comme la langue eſt dégagée, ce mors peut tenir le Cheval qui a les barres hautes & ſenſibles en quelque legereté ; l'uſage en eſt excellent, & s'il eſt bien fait, jamais il ne peut bleſſer la bouche du Cheval.

Canon montant. 4.



Comme le canon à Piston ne differe du précédent, qu'en ce qu'il y a des annelets à côté de la liberté de la langue, on le donne à un Cheval indifferemment l'un ou l'autre ; & comme on se le peut aisément figurer en voyant le précedent, je n'en ai pas mis ici le dessein, il suffit de le connoître ; ce qui sera en connoissant le canon montant, & on en sçaura l'effet, car il est à peu près comme le précedent, hors qu'on donne celui-ci aux Chevaux qui ont la bouche seche, car les annelets donnent quelque mouvement à la langue qui divertit les Chevaux, & leur rend la bouche fraîche.

Ce mors, comme le précedent, sera pour un Cheval qui a la bonne bouche, l'appui, les barres hautes, & la langue un peu grossette.

Le canon à pied de Chat, est celui duquel la liberté est quarrée par le haut : on pratique peu cette embouchure aux Chevaux de selle ; ce n'est pas qu'il ne soit de bon usage pour celui qui a l'appui fin, la bouche bonne, la langue assez grosse ; comme la liberté est grande, il y aura suffisamment de la place pour

la loger, le mors par ce moyen appuyera ſur les barres, ce qui en éveillera l'appui, elles ſeront ſoulagées par les lévres, lorſque le canon eſt plus gros près du fonceau qu'aux talons : en un mot ce canon tient déja les Chevaux ſujets; ainſi il faut avoir la main bonne, ou que les bouches ne ſoient pas ſi fines, comme on en trouve aux braves Chevaux.

Vient enſuite le col d'Oye duquel la liberté va en rond en forme d'un col d'Oye; cette liberté eſt grande, ainſi elle dégage puiſſamment la langue, qui ne ſera ſupportée que par les barres : ce mors ſera propre au Cheval qui a la bouche bonne, l'appui médiocre, & qu'il faut commencer à tenir. Je n'en donnerai point ici le deſſein, car il eſt fort aiſé d'imaginer quelle en eſt la figure, ſans embaraſſer le papier en vain.

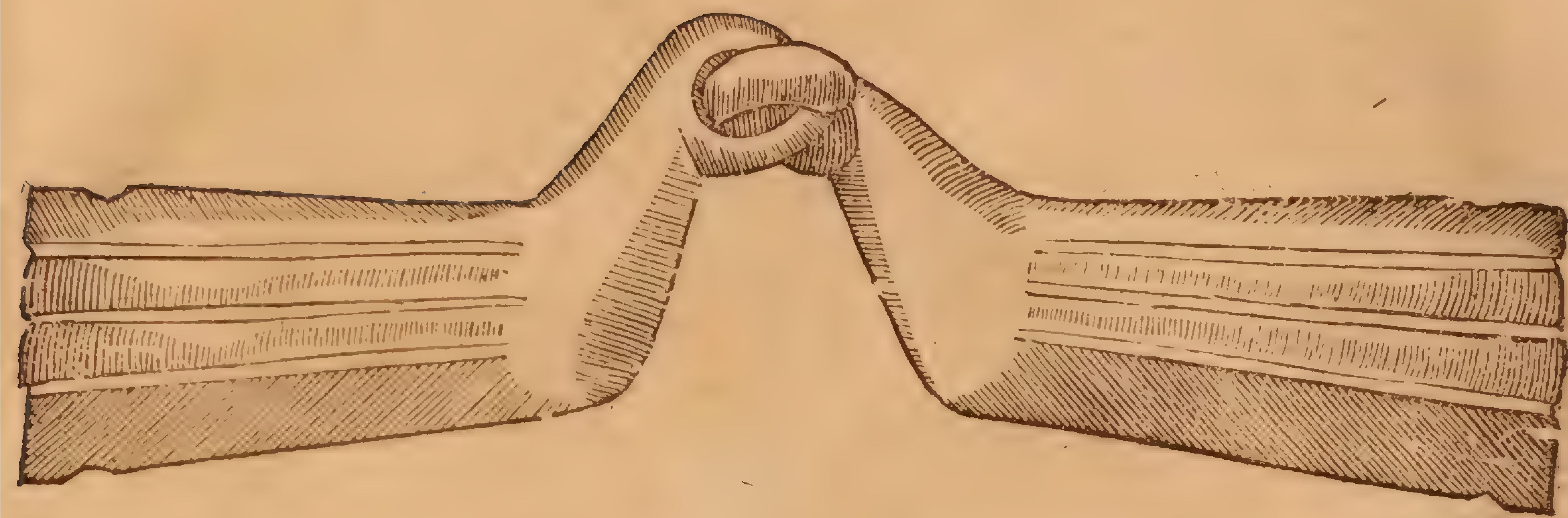
Comme mon deſſein eſt de ſuivre une partie des mors qui ſont à préſent en uſage, je les mets dans leur ordre, c'eſt-à-dire, ſelon leur force ou foibleſſe. Après ces canons qui plient je viens aux Eſcaches qui plient, car un mors qui plie dans le milieu, eſt plus doux que celui qui ne plie point. Et de mettre ici les canons à Pignatelle, comme ils tiennent de l'entier, ce ſeroit faire faute.

Ce n'eſt pas que les Eſcaches ne ſoient plus rudes que les canons, car elles approchent plus du tranchant ; mais cette rudeſſe n'eſt pas ſi grande, qu'un canon à Pignatelle ne ſoit plus rude qu'une Eſcache montante.

L'Eſcache montante ſera propre pour un Cheval qui a la bouche bonne, la langue un peu groſſette, & l'appui à pleine main ; qui eſt celui qu'on veut pour la guerre, lequel eſt capable de ſouffrir un coup de main, & lequel pourtant ne s'abandonne pas par la liberté d'icelle.

L'Eſcache eſt préférable au canon, en ce que les fonceaux du canon n'étant pas bien rivés échappent, & vous êtes réduit à la diſcretion du Cheval; mais l'Eſcache ne peut échapper : ainſi elle eſt plus ſûre quand on a des chevaux méchans.

Escache montante. 5.



L'Escache à Piston est peu differente en ses effets & en sa forme de la précedente, hors en ce qu'il y a des annelets à côté de la liberté, & à l'autre il n'y en a point, comme nous avons dit ci-devant du canon montant & du canon à Piston.

Cette Escache ne peut gâter la bouche d'un Cheval, les talons étant bien arrondis : elle porte assez à vif sur les barres pour contraindre le Cheval qui a l'appui à pleine main d'obéir avec facilité, s'il a la franchise qu'on souhaite aux bons Chevaux.

Les Olives à couplet viennent ensuite, elles sont peu en usage : ce sont des Olives qui sont assemblées comme un canon simple. Elles sont bonnes pour les Chevaux qui ont la bouche peu fendue, & qui l'ont bonne, ce qui est assez rare ; c'est le contraire des femmes, celles qui l'ont petite l'ont bien faite, & aux Chevaux ceux qui l'ont petite l'ont mal faite. Or comme les petites bouches ont souvent les lévres grosses, il les faut désarmer ; ce mors les désarmera, logera assez commodément la langue ; & donnera quelque plaisir au Cheval qui a l'appui à pleine main ; car quoiqu'elles le tiennent sujet, le roulement desdites Olives l'égayera.

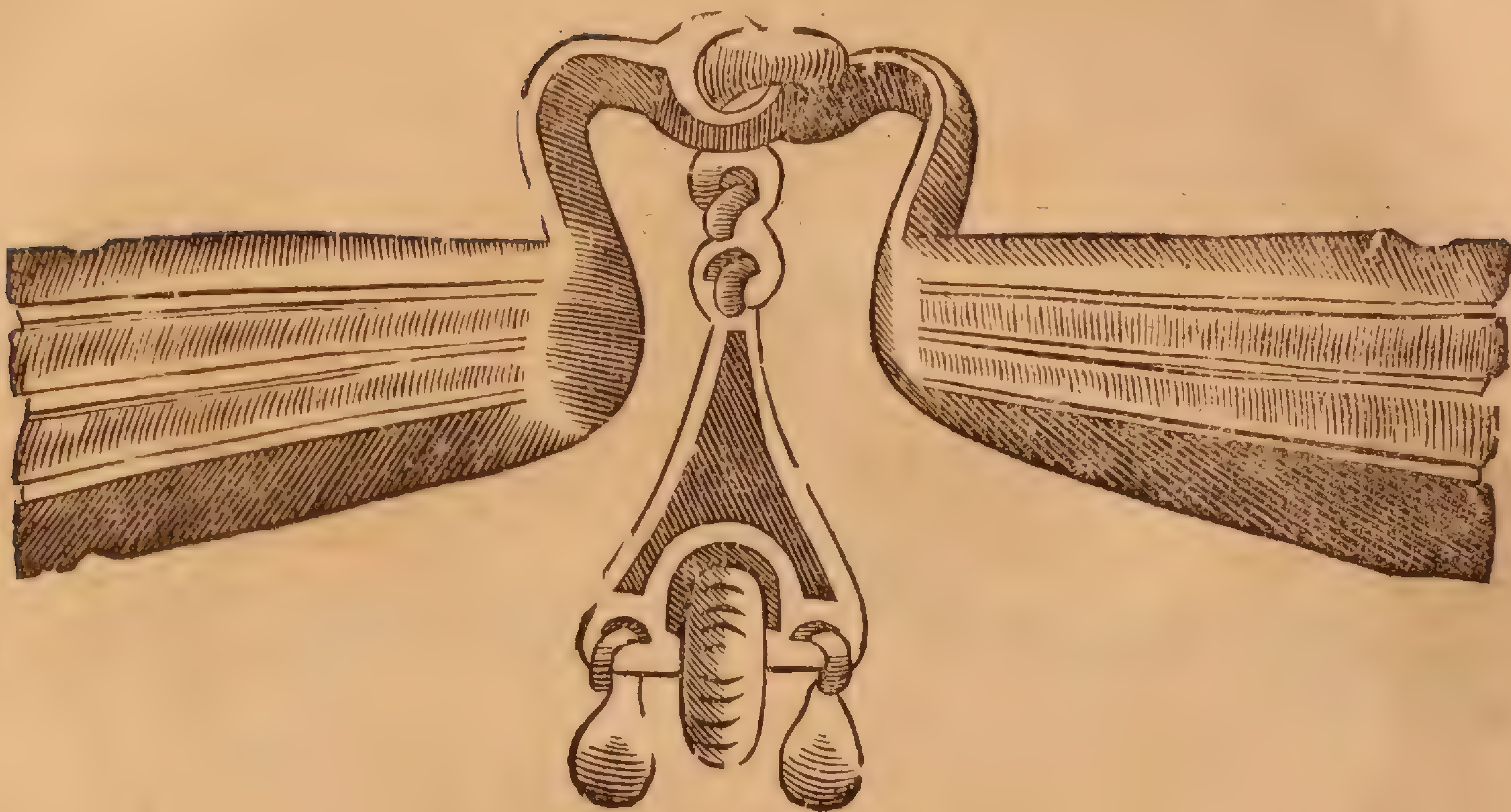
Olives à Couplet. 6.



Le ſeul défaut que je ſache à ces petites Olives, eſt qu'elles ſerrent trop les gencives ; & que cela peut faire faire quelque grimace au Cheval ; mais comme il eſt difficile de trouver des brides qui ne rempliſſent point trop la bouche aux Chevaux qui l'ont peu fendue, j'ai paſſé ſur ce défaut qui n'eſt pas ſi conſiderable que d'avoir un mors doux & menu, pour le pouvoir loger dans ces petites bouches.

L'Eſcache à col d'Oye viendra enſuite : elle ſera propre au Cheval qui a la bouche bonne, la langue groſſe, & l'appui à pleine main ; comme cette Eſcache va en diminuant, elle ne portera que ſur les gencives, quoique la langue ſoit bien fort dégagée dans cette grande liberté, & que la lévre ſoit aſſez occupée à faire ce grand tour du banquet, ainſi la barre ſe trouve déſarmée ; & pourtant le mors ne le preſſera pas trop, par la raiſon que je viens de dire, que l'Eſcache eſt beaucoup plus menue au talon qu'au banquet ; elle tiendra pourtant le Cheval leger, qui aura l'appui bien à pleine main.

Escache à Bavette. 7.



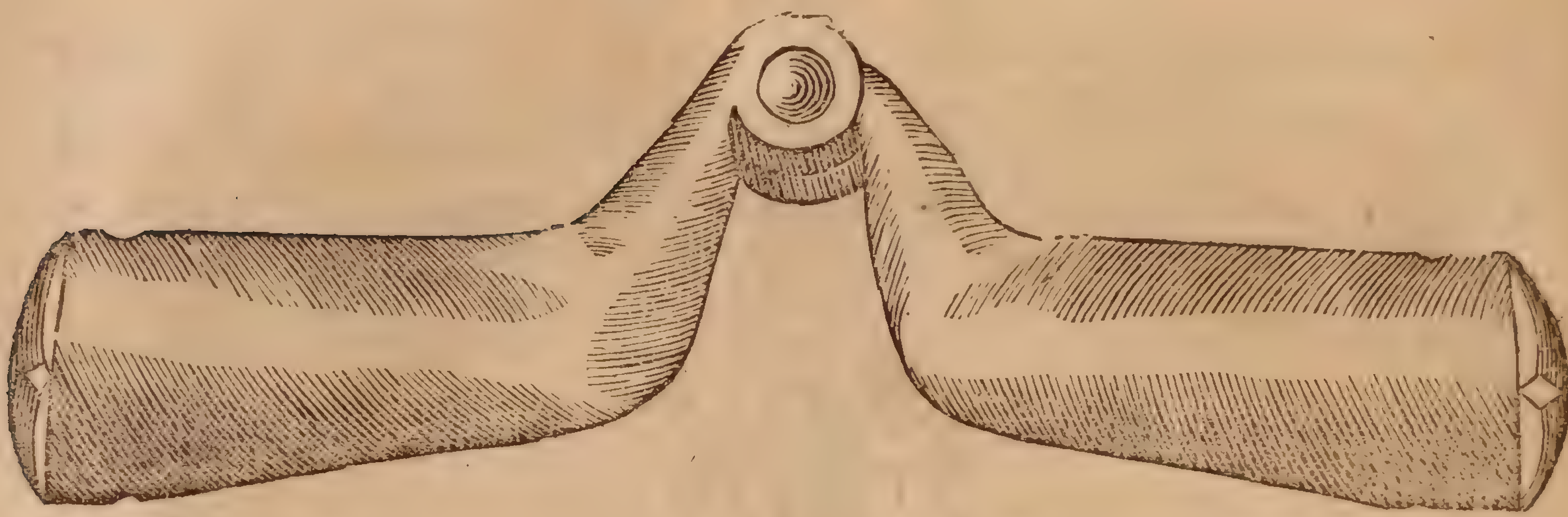
Etant considerée avec une bavette, elle sera pour un Cheval qui a la langue serpentine, & qui la passe sur le mors, ce qui est déplaisant à voir : cette roue qui est au bas de la bavette lui chatouille la langue, il se plaît à cela l'ayant serpentine & frétillante, & trouvant une grande liberté où elle est logée sans incommodité, elle y demeure logée plûtôt que par beaucoup d'autres remedes plus violens, qui produisent souvent moins de fruit que celui-ci.

Le canon à compas montant est peu en usage, quoique très-bon, on l'a nommé à compas, parce que le haut de la liberté est assemblé comme un compas par une charniere, laquelle se peut casser plus facilement que le couplet ordinaire des autres brides ; hors cela la bride est très-bonne.

Les commodités qui s'en retirent sont plus considerables que ce petit manquement, car il sera propre au Cheval qui a la bouche bonne, la langue grossette, l'appui à pleine main, il tient assez sujet, car il approche de l'entiere ; ce qui est encore plaisant à ce mors, est que le Cheval s'y peut jouer, quoiqu'il le tienne assez sujet.

La liberté étant trop grande pour être uſée, ou autrement, en ſerrant les chaînettes on étreſſit le mors ; & ſi elle eſt trop étroite, en les élargiſſant on l'ouvre, ce qui ne ſe peut bien faire aux autres embouchures.

Canon à Compas. 8.



Ce canon à arcade eſt le premier mors entier que nous ayons décrit, il eſt different du Pas d'Aſne qui eſt plus haut que celui-ci, & la liberté plus grande ; celui-ci eſt bon aux Chevaux qui ont la bouche ſoupçonneuſe, c'eſt-à-dire, qui donnent trop ou trop peu dans la bride, & battent à la main étant preſſés d'obéir : ces Chevaux-là ſont difficiles à emboucher hors avec ce mors, lequel l'aſſurera : puiſqu'ayant peu de liberté, il tient du canon à Trompe ; il fait ſon effet toujours au même endroit, lequel s'endort & aſſoupit ; le Cheval perd l'appréhenſion que la bride lui cauſoit : de plus il le tient ſujet lorſqu'il donne trop, car il tient du Pas-d'Aſne ; ainſi il eſt capable de tenir, mais avec tous ces avantages, ſans la bonne main & la ſage conduite du Cavalier, la bride ſera aſſez inutile.

Je n'en donne pas le deſſein, car ce mors eſt le plus commun du monde.

Le canon à Pignatelle eſt connu de tout le monde : il eſt pour un Cheval qui a l'appui à pleine main, la langue groſſe, & la barre ronde ; comme ce mors tient de l'entier, le Cheval demeurera dans le reſpect ; de plus comme il approche de la ligne, il portera fort à vif ſur les barres, & quoiqu'elles ſoient rondes, elles ſeront éveillées, puiſqu'il n'eſt point ſupporté de la

langue, mais ſeulement un peu des lévres : il faut avec de pareils mors ne ſe point ſervir d'une reſne, car on emporteroit abſolument & on ruineroit la barre. Ces mors ſont très en uſage à préſent, on les donne indifferemment à toutes ſortes de Chevaux, mais fort mal à propos ; car comptez combien de mors nous avons décrit ci-devant, tous plus doux que celui-ci, car j'ai commencé par le plus doux, & toujours en augmentant de force : Ce ſera donc un abus étrange d'abord de débuter par celui-ci, ſi le Cheval a l'appui fin, & qu'il ait la barre tranchante : car aſſurément les mors entiers, au nombre deſquels ſont les Pignatelles, ne ſont nullement deſtinés pour les barres tranchantes, mais ſeulement pour les barres rondes, quoique hautes, & toutes les fois qu'on en donnera on gâtera la bouche d'un Cheval, ou on le fera battre à la main.

Je me ſuis ſervi d'un canon à Pignatelle haute, c'eſt-à-dire que la Pignatelle monte environ deux ou trois doigts de haut pour les Chevaux qui ont inclination à laiſſer pendre la langue hors de la bouche ; car comme un Cheval n'a jamais tiré la langue avec un maſtigadour, cela à donné la penſée de faire de pareils Pas-d'Aſne, pour leur ôter cette imperfection de tirer la langue. Mais comme cela leur importune la bouche, je me ſuis ſervi de cette Pignatelle haute. Si vous l'approuvez vous vous en ſervirez, mais l'uſage en eſt très-bon.

Le canon à miroir ou à double Pas-d'Aſne, eſt la ſeule invention que les Eperonniers ont, quand ils ont un Cheval qui t re la langue, mais le mors ne vaut rien ; & jamais on ne s'en trouvera bien, & l'invention ne peut bien réuſſir.

Pour un Cheval qui tire la langue, s'il eſt bien embouché, vous pouvez, ſans changer ſon mors, attacher un Pas-d'Aſne de gros fil d'archal, comme eſt celui d'un maſtigadour, haut d'environ demi-pied à la tranche fil du mors, en bridant le Cheval mettre ce Pas-d'Aſne dans la bouche en haut, & aſſurément tout le tems qu'on s'en ſervira il ne tirera point la langue. Et comme tous Chevaux ne s'accomodent pas d'une Pignatelle, & moins d'une haute, comme eſt celle que nous venons de décrire, puiſqu'il y a beaucoup de Chevaux qui ont les barres hautes, tranchantes & qui tirent la langue, cette invention a cela de commode, qu'elle s'ajuſte à toute ſorte de mors, pour doux qu'ils puiſſent être.

Je n'approuve ni ne deſaprouve l'invention des Marchands,

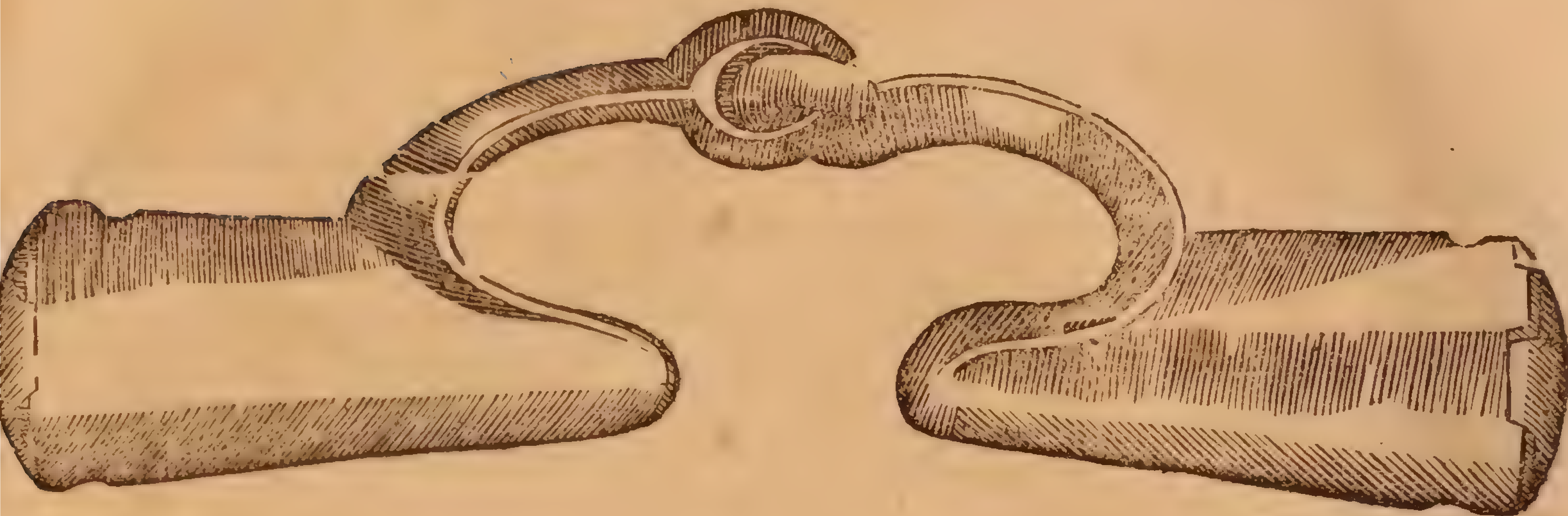
CHAP. LXXXVI.

lesquels coupent la langue à tous les Chevaux qui la laissent pendre. Monsieur le Duc de Newcastle, qui d'ailleurs a bien écrit du Manége, se mocque de toutes les inventions qui empêchent de tirer la langue, & ne conseille autre chose que de la couper.

Le canon secret à arçon est un Chef-d'œuvre dans l'Epronnerie, à cause de cet arçon qui tourne autour du canon, étant ajusté dessus comme un arçon l'est sur le dos d'un Cheval, il est attaché par dedans avant de river les fonceaux, c'est pourquoi on l'appelle secret : il est bon pour un Cheval qui a la bouche assez bonne, qui a la barre ronde, la langue très-grosse, & le palais gras : car comme il faut dégager cette grosse langue, si on faisoit la liberté fort haute, elle choqueroit le palais ; ce qui tout au moins feroit battre le Cheval à la main, ou l'obligeroit à porter trop bas, pour peu qu'il y eût d'inclination ; il a fallu avoir recours à cet arçon qui gagne beaucoup de place sans monter trop haut, & de cette maniere le mors porte au vif sur les barres, sans être empêché de la langue ; il sera bon pour un Cheval qui aura l'appui plus qu'à pleine main, & qu'il faudra tenir sujet.

Ce canon à col d'Oye gagne ou trouve sa liberté dans les talons d'icelle : je l'ai inventé pour suppléer à la place du canon ci-devant à arçon, lequel étoit trop cher, & celui-ci fera son même effet : & de plus il donnera plus de plaisir au Cheval, lequel pourra se jouer avec cette embouchure, puisqu'elle plie dans le milieu. Il est propre au Cheval qui a la bouche médiocre, l'appui au-delà de la pleine main, la langue excessivement grosse, & qui a inclination à porter bas ; comme la liberté est gagnée dans les talons, il y a de la place suffisante pour loger la langue sans que la liberté soit trop élevée ; ce qui chatouilleroit le palais & feroit porter bas, ou battre à la main ; de plus le mors portera à vif sur les barres, ainsi il sera capable de tenir sujet le Cheval qui les aura rondes, & qui aura l'appui un peu endormi.

Canon à col d'Oye, la liberté gagnée. 9.



Je ne prétends tirer aucune vanité de l'invention de cette embouchure ; mais assurément elle épargne bien de la dépense à faire faire le précedent mors, & donne plaisir au Cheval, quoiqu'elle le tienne sujet.

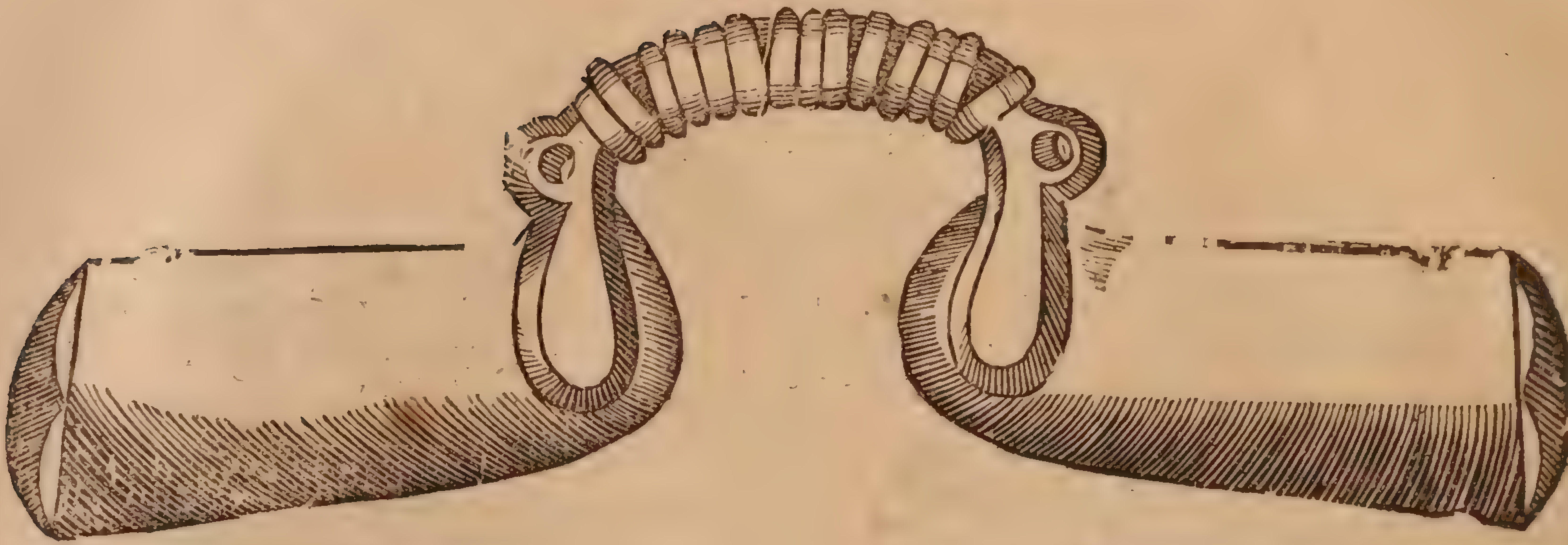
Le canon à bascule est different de la Pignatelle, celui-ci culbutte en avant & en arriere, & celle-là seulement en arriere ; ce mors sera pour un Cheval qui aura la langue très-grosse, la bouche médiocre & l'appui plus qu'à pleine main.

Ces bascules sont destinées pour les Chevaux qui ont le palais chatouilleux, car comme ils culbuttent facilement, elles ne font point battre à la main.

Cette bride est assez ferme : comme elle dégage absolument la langue, elle portera fort au vif sur les barres. C'est pourquoi elle ne sera bonne qu'aux barres rondes, car quoique les lévres le supportent, ce n'est pas assez pour empêcher que le Cheval n'en soit fort assujetti.

CHAP. LXXXIV.

Canon à Bascule. 10.



Les Escaches à Pignatelle sont si communes, qu'il seroit bien superflu d'en donner ici le dessein, les Boutiques sont pleines de ces mors, les Esperonniers embouchent toutes sortes de Chevaux indifféremment avec ces mors; mais fort à contre-tems, très-souvent, comme j'ai expliqué au canon à Pignatelle: car à plus forte raison l'Escache qui est plus rude ne doit être donnée qu'aux Chevaux qui ont les barres rondes, la langue grosse, l'appui au-delà de pleine-main, & la bouche médiocrement bonne.

Aux Ecoles bien réglées on a banni l'Escache à Pignatelle aux Chevaux qui ont les barres hautes, car avec ce mors on leur desespere la barre en peu de tems; on a recours aux bonnes leçons & à l'art pour tenir les Chevaux sujets, & non à des brides plus rudes qu'il ne convient.

L'Escache à Bascule a presque le même effet que celle à Pignatelle, elle sera bonne pour un Cheval qui aura la bouche médiocrement bonne, les barres rondes & hautes, la langue grosse & le palais gras; finalement qui a l'appui au-delà de pleine-main: Comme cette bascule culbutte facilement en arriere, le palais gras n'en sera point importuné, & n'aura aucun sujet de battre à la main, pour en être choqué; le mors portera sur les barres, ainsi il tiendra le Cheval dans le respect.

Le canon montant d'une piece est justement fait comme un montant

montant qui ne plieroit point, mais qui seroit d'une piece ; il a le même effet que le canon à arcade ci-devant, c'est-à-dire, pour une bouche soupçonneuse, qui donne trop ou trop peu dans la main ; elle donne trop étant plus contrainte qu'elle ne veut, le Cheval donne trop peu lorsqu'on lui laisse un peu de liberté : il y a difference de celui-ci au canon à arcade, en ce qu'il est beaucoup plus ferme que l'autre.

Il assurera ces bouches soupçonneuses & fausses, qui sont mal-aisées à brider, car il tient de la Trompe & du Pas-d'Asne, mais beaucoup plus de ce dernier que du premier. Ce mors ne laissera pas d'être bon aux bouches médiocres qui ont l'appui au-delà de la pleine main, la langue grosse, & lequel a besoin d'être tenu sujet.

Le canon à Pas-d'Asne est fort en usage depuis qu'on a connu ses effets, & je crois avoir un peu contribué à le mettre en vogue, comme aussi les escaches à Pas-d'Asne : il est pour un Cheval qui a les barres rondes & hautes, la langue fort grosse, & la bouche médiocre, l'appui au-delà de la pleine main : cette bride tient un Cheval sujet, elle porte à vif sur les barres, la langue est dégagée, absolument ; ainsi sans ruiner la bouche à un Cheval, on le tient sujet tant qu'on veut, il faut tenir le Pas-d'Asne bas, ainsi il ne fera point battre le Cheval à la main, en lui choquant le palais.

Si les talons sont bien arrondis, cette bride fera de très-bons effets, & on connoîtra que c'est une des bonnes qu'on puisse pratiquer aux bouches médiocrement bonnes.

Il y a ensuite le canon à Pas-d'Asne à l'antique, c'est-à-dire, lequel au haut du Pas-d'Asne a des anneaux pour égayer la bouche aux Chevaux qui l'ont séche ; du reste il a le même effet que le précedent : on se sert de ces canons aux Chevaux qui ont les barres basses, au lieu qu'autrefois on se servoit pour les tenir de brides étranges ; on n'en a gueres d'autres à présent que des Pas-d'Asnes, lesquels quoiqu'ils ne soient pas au-dessous de la ligne, vont chercher les barres, parce que n'étant soutenus que des lévres, elles cédent ; ainsi le mors va chercher les barres, & fait autant d'effet que les mors les plus rudes, pourvû qu'il soit entre les mains d'un homme qui ait de la science & de la sagesse.

Les Escaches à Pas-d'Asne sont un peu plus rudes que les canons : comme nous avons dit que l'Escache approchoit plus du tranchant, le service en est plus assuré, en ce que les chaperons n'échappent pas comme font les fonceaux aux canons.

Ce mors ſera bon au Cheval qui a la bouche médiocrement bonne, les barres rondes, la langue groſſe, & tout l'appui au-delà de la pleine main : il faut avoir ſoin qu'on ne faſſe point le Pas-d'Aſne trop haut de peur de choquer le palais, & faire battre à la main, pourvû qu'il y ait une place ſuffiſante pour loger la langue, le reſte ſeroit très-inutile.

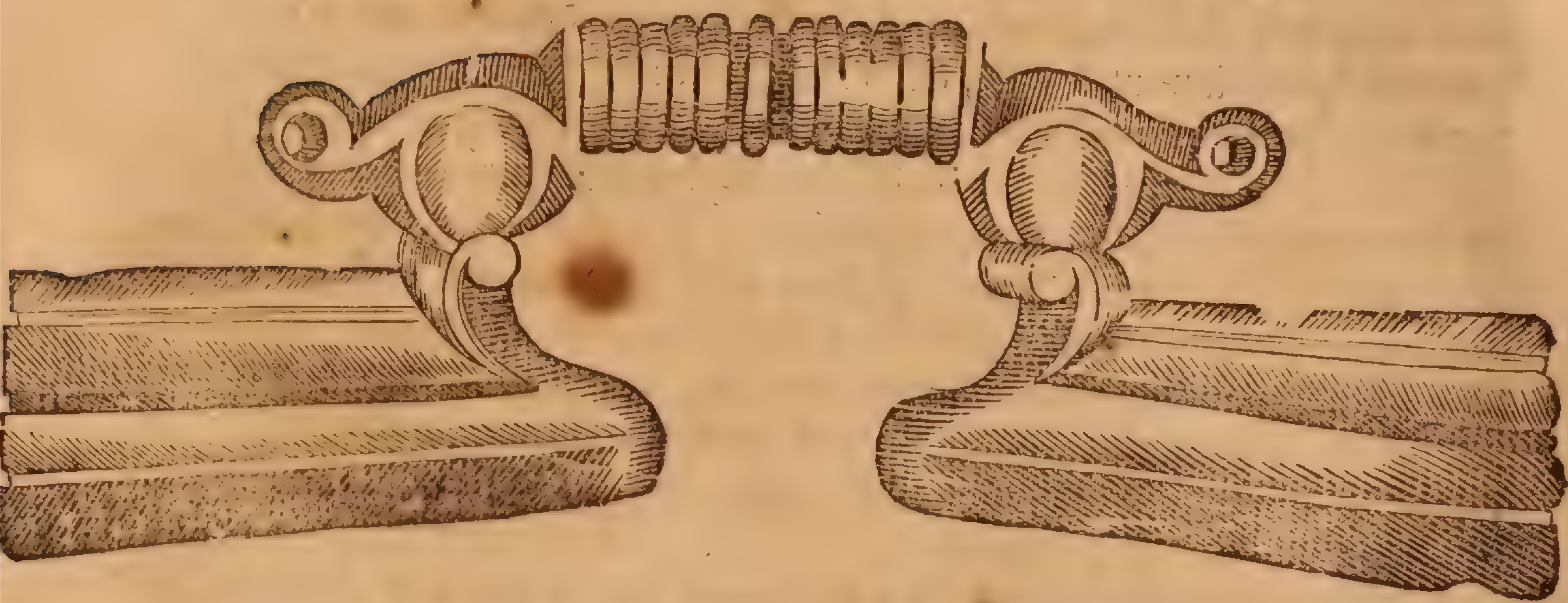
Vous pouvez aux Canons & Eſcaches, mais bien plus commodément aux dernieres, faire déſarmer la lévre en cette maniere : il faut faire le banquet fort large, & faire diminuer le mors ſelon la largeur de la bouche à l'endroit de l'appui ; comme la lévre ſera contrainte d'entourer ce gros banquet, elle ne pourra armer, la barre ne pouvant être en deux endroits ; ainſi elle déſarmera comme par accident, car il y a des mors exprès pour déſarmer, comme ſont les Canons coupez, Tambours & autres ; mais comme ils ſont trop rudes, ils deſeſperent les bouches qui ſont bonnes ; ainſi il n'y a point de meilleur moyen que de leur déſarmer la lévre, comme je viens de propoſer.

Cette Eſcache paroît extraordinaire, elle l'eſt en effet ; je crois en être l'inventeur auſſi-bien que des canons à col d'Oye, ci-devant, dont la liberté eſt gagnée dans l'épaiſſeur des talons, & ayant trouvé l'une, il n'eſt pas difficile de trouver l'autre, la difficulté eſt de les forger, mais nous en parlerons ailleurs.

On pourra dire là-deſſus que cette Eſcache étant ſi menue, & y manquant beaucoup de fer au deſſus de l'endroit où ſe fait l'appui vis-à-vis de la Pignatelle, elle peut facilement bleſſer un Cheval ; mais toute perſonne qui aura la moindre teinture d'embouchure jugera d'abord que l'endroit qui porte ſur l'appui, quoiqu'il ait moins d'un demi pouce d'épais ne bleſſera point, pourvû que l'endroit qui touche la barre ſoit fermé & figuré de même que s'il avoit un pouce d'épais.

Ce qu'il y a à obſerver à ces embouchures, ſoit à Pignatelle ou à Pas-d'Aſne, car il s'en fait de même à Pas d'Aſne, eſt que l'ouverture du bas de la liberté entre les deux talons ſoit moins ouverte qu'aux autres embouchures, afin qu'elle ne vienne point ſitôt à rencontrer les barres au cas qu'on tirât une rêne, comme on y peut être obligé par la défenſe du Cheval ; outre que l'embouchure en eſt plus ferme, & aſſurément il y a ſuffiſamment de liberté pour placer les groſſes langues, ſans s'attendre à cette ouverture entre les deux talons, petite ou grande.

Escache à Pignatelle la liberté gagnée. II.



Cette embouchure est pour un Cheval qui a la bouche médiocrement bonne, la barre ronde & charnue, la langue très-grosse, le palais gras & l'appui plus qu'à pleine main, assurément elle tiendra le Cheval sujet; car la langue étant dégagée, l'embouchure fera tout son effet sur les barres ; ainsi toute la sensibilité y sera éveillée.

Elle sera bonne aussi pour le Cheval qui a les qualités susdites, & avec cela inclination à porter bas ; ainsi on n'oseroit hausser la liberté crainte de lui chatouiller le palais, ce qui le feroit porter encore plus bas ; cette embouchure lui logera la langue, & la liberté sera basse : cet avantage ne s'étoit trouvé jusqu'à présent qu'aux canons à arçon.

Celui-ci a donc les qualités de l'arçon, & n'en a pas les incommodités, qui étoient de coûter beaucoup, & de plus l'on avoit peine à trouver des Ouvriers capables de les faire.

Cette Escache à Pas d'Asne est jettée sur les talons, c'est-à-dire que la liberté au lieu d'aller en haut, se jette sur les talons, pour conserver toujours la même liberté, & ne point hausser les Pas-d'Asne. Avant que j'eusse l'usage de la précedente Escache, je me servois souvent de celle-ci comme très-bonne ; mais si la précedente n'est pas assez ferme, j'ai recours à une Escache à Pas-d'Asne, dont la liberté est de même gagnée sur les talons comme elle est à la Pignatelle ci-devant.

Cette embouchure est pour un Cheval qui a la bouche un peu gaillarde, & qui commence à perdre la qualité de bonne bouche, qui a les barres rondes, la langue très-grosse & inclination à s'armer ou à porter bas: comme le Pas-d'Asne est fort jetté sur les talons, il ne touchera que difficilement au palais, & par conséquent n'obligera pas le Cheval à porter bas, & la langue sera logée, ce qui autrement rendroit l'appui sourd au Cheval.

Les Campanelles à col-d'Oye ou autrement ont bien perdu de leur crédit, & les Epronniers ne sçavent de quoi on leur parle, quand on leur nomme une Campanelle. Quelque vieux Écuyer qui ne voudra point se départir de la méthode ancienne, la défendra comme une bonne bride ; mais ceux qui ont goûté les brides modernes, laisseront en paix les Campanelles: elles ont de bons effets, mais de grands défauts, qui les ont fait abondonner.

L'usage des Campanelles étoit pour les Chevaux qui avoient les lévres fort épaisses, & qui s'en armoient, & assurément aux Chevaux qui ont les barres hautes, & qui s'arment de la lévre, la Campanelle est très-bonne, & fait un bon effet ; mais quand elle a servi, elle s'use à l'endroit de l'appui près des talons, & ensuite elle coupe la barre comme un rasoir ; on les a quittés à cause de cela, & on quittera les Olives pour la même raison.

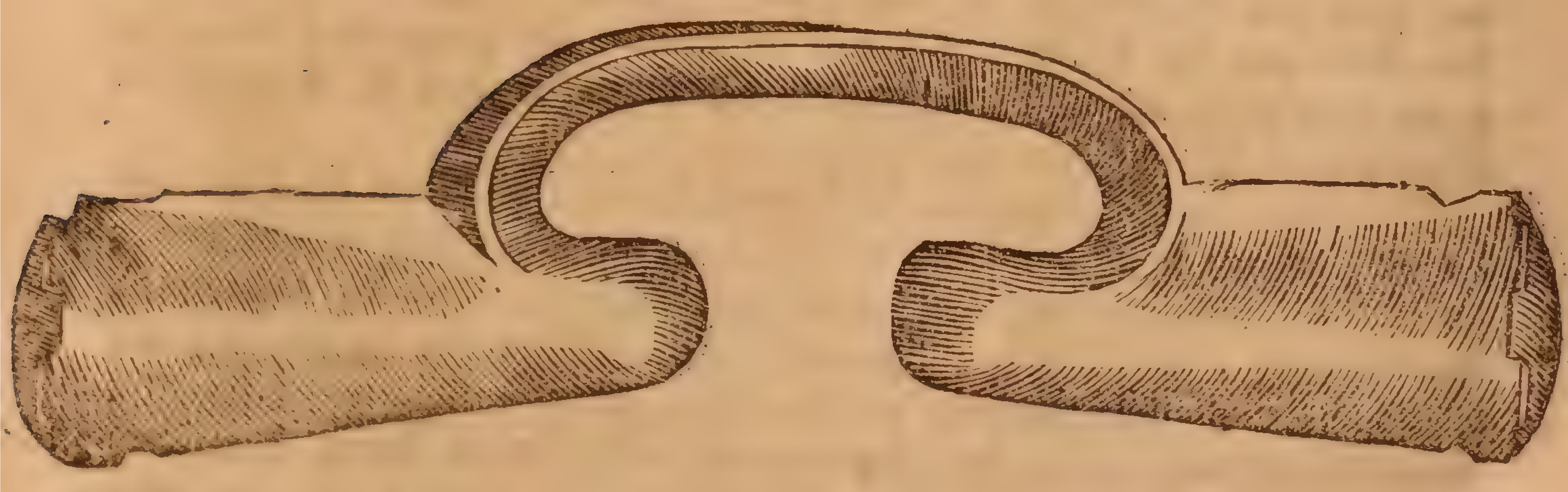
Les Olives à Pignatelle sont bonnes, & sont pour des Chevaux qui ont la bouche entre deux, la langue grosse, les barres assez hautes, mais peu sensibles, l'appui au-delà de la pleine main, & même tirant plus à la main qu'il ne convient, on les donne particuliérement pour ceux qui s'arment de la lévre ; comme cette embouchure roule, elle est assez plaisante dans la bouche d'un Cheval, mais elle a le défaut des Campanelles ; on s'en sert aux Chevaux de carosse.

J'en trouve l'usage bon aux bouches fausses, c'est-à-dire, qui ayant les barres hautes, les ont peu sensibles ; car si on donne à ces bouches-là des mors au-dessous de la ligne, ils desespereront les barres, & on n'en retirera gueres plus d'obéissance que de ces Olives qui sont plaisantes à cause qu'elles roulent. Anciennement on étoit persuadé que les Olives à cause qu'elles roulent, étoient plus douces que des Canons ; ce qui n'est pas, sans démentir l'antiquité, car elles desarment la lévre, elles sont au-dessous de la ligne des barres, & dégagent la langue, avec tout cela elles ne peuvent être aussi douces que les Canons.

Le canon à Pas-d'Aſne qui a la liberté gagnée dans l'épaiſſeur du talon eſt de la même invention que les deux précedens : vous voyez qu'il s'en peut faire de cette méthode ſix ; ſçavoir trois Canons & trois Eſcaches : le premier canon que nous avons propoſé eſt à col-d'Oye, on peut faire l'eſcache de même ; le ſecond eſt une eſcache à Pignatelle, on peut faire le canon de même, & l'on peut faire auſſi une eſcache de même que ce canon-ci.

L'uſage de ce canon eſt bon pour les Chevaux qui ont la bouche qui n'eſt pas mauvaiſe, mais qui ne peut porter le nom de bonne, & qui ont la langue très-groſſe, en ſorte qu'avec une liberté ordinaire ils en couvrent les barres ; de façon que la bride ne portant que ſur la langue, ne peut produire qu'un appui fort endormi : on a de la peine à emboucher ces Chevaux-là ; s'ils ont inclination à porter bas, à s'armer, ou s'ils ont le palais chatouilleux, il n'y a que cette ſeule invention. Il falloit ſe ſervir auparavant des eſcaches jettées ſur les talons, qui n'avoient point tant d'effet, & avoient de grandes incommodités ; car on eſt contraint en ce qu'on ne peut élever la liberté pour donner place à la langue, crainte que ſi elle chatouille le palais, elle ne faſſe porter plus bas. Il faut donc avoir recours à ces mors, qui aſſurément tiennent un Cheval très-ſujet, & plus que beaucoup d'autres brides plus rudes.

Canon à Pas-d'Aſne la liberté gagnée. 12.



La difficulté de cette bride eſt qu'il la faut faire forger ſans ſoudure ; ſi le Pas-d'Aſne eſt ſoudé, il ne vaut rien, mais il y a un biais pour le forger à qui le ſçait prendre, & il n'y a rien de plus aiſé.

Cette escache à Pas-d'Asne est de la même invention que le canon, elle est même plus facile à forger, elle est pour le même usage, mais plus ferme de beaucoup, elle sera pour un Cheval qui n'a plus ce qu'on appelle bonne bouche, mais qui l'a trop ferme, un appui qui tire à la main, ou qui pese à la main pour avoir les barres rondes & la langue grosse : de plus elle désarmera celui qui s'arme de la lévre; elle est fort capable de tenir un Cheval sujet : il faut voir le canon précedent, c'est à peu près le même effet.

Jusques-ici nous avons parlé de toutes les brides qui peuvent se donner aux Chevaux qui ont des bouches qu'on nomme bonnes, quoique les trois ou quatre dernieres soient plûtôt pour ceux qui l'ont mauvaise; néanmoins comme il faut souffrir quelque chose aux Chevaux, & n'être pas si exact à les condamner, passons tout ce que nous avons vû pour bonnes bouches, & venons aux méchantes, qui sont celles qui donnent le plus de peine; car assurément hors des bouches égarées qui battent à la main par trop de sensibilité, pour être chatouilleuses, soupçonneuses ou foibles, les autres sont aisées à emboucher, car on peut retirer de l'obéissance de ces Chevaux-là; mais ceux qui seront condamnés à porter des brides que nous allons décrire, sont très-insuportables; car quoique ces Chevaux d'abord rendent quelque obéissance à ces mors rudes, d'abord qu'ils sont endormis sur icelles, c'est tout comme avec les plus douces; aussi je ne conseille presque jamais des brides rudes, je suis toujours pour les plus aisées qu'on peut avoir. Mais comme il se rencontre plus de méchans Chevaux que de bons, plus de mauvaises bouches que de bonnes : il est néceſſaire de connoître tous les mors que nous allons décrire, afin de sçavoir le bon & le mauvais dans cette science.

Du tems de Monsieur de la Broue & de Monsieur de Pluvinel on n'étoit pas si circonspect pour ne pas donner des brides rudes aux Chevaux; car on voyoit en ce tems-là dans les Manéges, des poires, des balottes, des melons & même des genettes; ces Messieurs ne manquoient point d'art pour tenir les Chevaux dans le respect avec les bonnes leçons; mais leurs branches étoient si flacques, qu'ils étoient contraints d'avoir ces embouchures rudes, pour tenir un peu les Chevaux dans la sujétion; mais à présent on a changé de méthode, car on a abandonné toutes ces branches flacques comme étant trop foibles pour pouvoir produire aucun bon effet, & on a fait des branches hardies

avec des embouchures douces. On ne voit plus de branches flacques, tout eſt hardi ; auſſi ne voit-on plus d'embouchure rude comme autrefois, on ne paſſe gueres le canon & l'eſcache aux bons Chevaux : ce qu'il y a à dire en ces derniers tems qu'on fortifie la bride par le moyen de la branche, eſt que la barre pâtit beaucoup, car il faut que la gourmette agiſſe avec plus de force ; mais il eſt plus juſte de conſerver le dedans de la bouche, qui eſt bien plus facile à bleſſer, & à être entamée que la barbe qui eſt couverte de peau plus capable de ſouffrir que la barre, outre qu'on peut bourrer les gourmettes, & ſe ſervir en un beſoin de la chanterelle.

J'ai dit ces deux mots avant de paſſer aux brides rudes, afin qu'on ne fût point étonné quand on verra le Livre de M. de Pluvinel, & les écrits de M. de la Broue, leſquels ont tous deux écrit fort bien de cette ſcience, mais le dernier beaucoup plus au long. Venons au reſte de nos embouchures.

Le canon à Pas-d'Aſne roulant eſt peu en uſage, mais bon aux Chevaux qui ont la bouche aſſez mauvaiſe, pour avoir les barres charnues, rondes, quoiqu'aſſez hautes, & qui ont outre cela la langue ſerpentine, c'eſt-à-dire, qui la paſſent par-deſſus l'embouchure, ou à côté, ce qui tout enſemble leur donne un appui qui tire à la main ; & comme la langue ſerpentine cherche à paſſer ſur l'embouchure, le Pas-d'Aſne les empêche, & trouvant cette grande liberté de langue, ils la tiennent là contre leur inclination : outre cela cette bride tient un Cheval ſujet, lorſqu'il a la bouche ferme ; & la liberté quoique grande, comme elle roule, n'offenſera point le palais, & ne fera point battre le Cheval à la main.

Ce qu'il y a à redire à ces Pas-d'Aſne roulans, eſt que l'endroit qui roule eſt juſtement mis ſur le lieu de l'appui ; car quoiqu'on le faſſe le plus égal au canon qu'on le peut, néanmoins comme il s'uſe, la barre ſe met là-dedans, & ſe trouve emportée par le moindre rude mouvement de main ; c'eſt pourquoi il faudra plûtôt mettre en uſage le canon ſuivant, auquel on ne trouve pas les incommodités de celui-ci.

Le canon à Pas-d'Aſne ſecret eſt pour le même uſage que le précedent, il n'a pas le défaut de couper les barres comme l'autre, mais comme il eſt ſecret, aſſurément il coûtera cher : celui qui en voudra faire la dépenſe, trouvera qu'il eſt propre aux Chevaux qui ont la bouche aſſez mauvaiſe, qui les oblige à tirer ou peſer à la main, ayant outre cela la langue ſerpentine, qu'ils

passent à côté du mors; on peut lire l'effet du précedent mors, car ce qui est bon pour l'un est bon pour l'autre.

L'Escache à Pas-d'Asne quarrée est un peu usitée, il y a un trebuchet attaché au haut du Pas-d'Asne, qui est la raison pourquoi on la fait quarrée: ledit trebuchet est attaché au Pas-d'Asne par un pli, & culbute quand il rencontre le palais.

Si on considere l'embouchure sans trebuchet, elle sera propre au Cheval qui a la bouche assez mauvaise, pour avoir les barres rondes, charnues, peu sensibles, & la langue très-grosse, & avec tout cela la bouche excessivement fendue; ce qui fera tout ensemble à tirer la main, ou y peser dans un grand voyage.

Le trébuchet est à deux usages, pour les Chevaux ci-devant qui passent la langue par-dessus le mors, il les arrête, & quoique serpentine elle ne peut trouver de passage.

Le second usage est pour les encolures fausses, renversées, & ganasses serrées, ausquelles si vous donnez une branche hardie, avec l'œil haut pour les ramener, vous les mettez dans le desespoir par la trop grande contrainte, puisque la nature s'oppose à l'obéissance que vous leur demandez : il faut donc avoir recours à quelque chose qui puisse leur chatouiller le palais sans les fâcher, ce trebuchet est destiné pour cela; il l'importunera seulement avec cette roue qui est au haut, & le Cheval pour se défaire de cette importunité, baissera le nez, & viendra chercher l'appui, qui est ce que nous demandons; ainsi on obtiendra sans le fâcher & sans violence, le but qu'on s'étoit proposé, qui étoit de lui placer la tête au plus bel endroit où il la puisse avoir.

Les Tambours à col-d'Oye & toutes sortes de Tambours, sont des embouchures, qui parmi les brides rudes m'ont semblé les plus raisonnables, préferablement à bien d'autres, autant que la nature de la bouche que j'ai eu à brider, l'a pu permettre : les Tambours ont ces trois bonnes qualités, ils sont gros, roulans, & ronds : ces trois choses les rendent plaisans dans la bouche d'un Cheval.

Venons au particulier, ceux-ci seront pour une mauvaise bouche, quoique très-fendue, la langue grosse s'armant de la lévre, les barres rondes, pleines de chair, peu sensibles; ce qui produira un appui qui tirera à la main, on y pesera & la chargera allant par pays.

Or comme cette bride portera à vif sur le haut de la barre sans aucun empêchement, sinon, que ployant au milieu, elle falsifiera

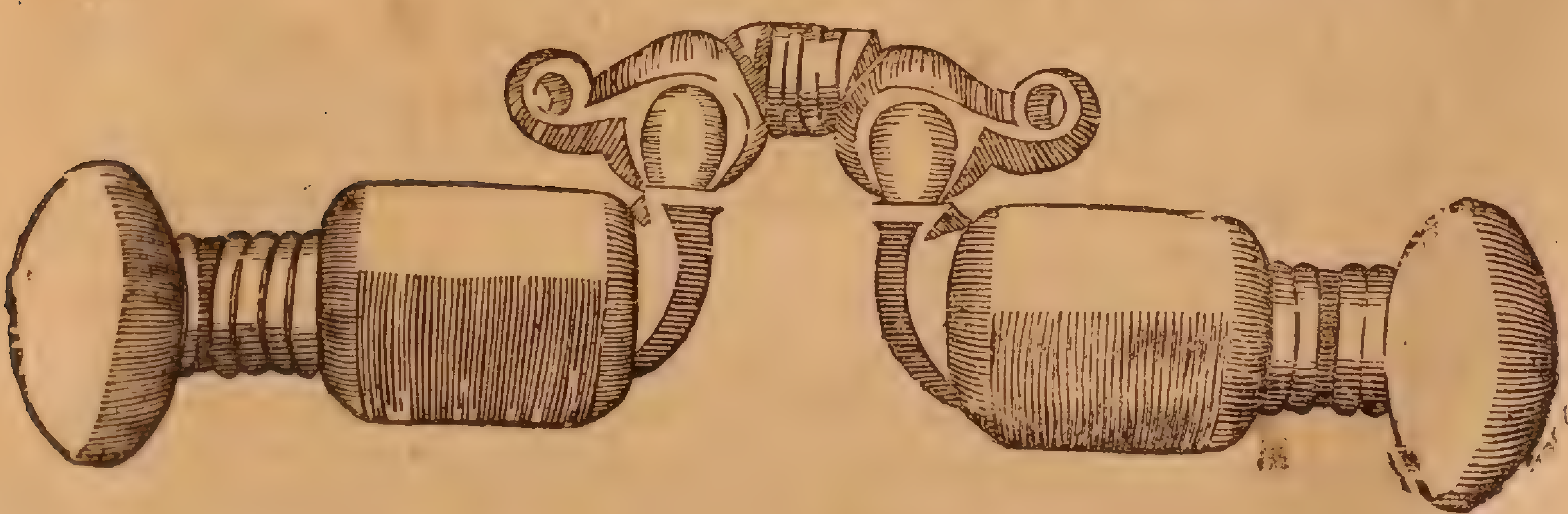
l'appui fort ſouvent, cela fera trouver quelque légereté au Cheval qu'il n'auroit point eu avec les autres brides, pourvû qu'il n'ait aucune débilité des membres ; car ſi les jambes, les pieds, ou les reins ſont fort foibles, uſés ou fatigués, ce qui empêchera le Cheval d'obéir aux effets de la bride, il ne faut pas eſperer ni s'attendre qu'elle puiſſe rétablir tout cela.

Les Tambours à Pignatelle au premier clein d'œil ſe jugent plus rudes que les précedens : ainſi le Cheval qu'on ne pourra conduire ni retenir avec l'autre, ſera leger avec celle-ci : même ſi le Cheval allant par pays peſoit à la main, cette embouchure pourra pour quelque tems le tenir plus averti : cette bride ſera pour une bouche mauvaiſe, quoi que bien fendue, & l'appui tirant ou peſant à la main.

Préſentement on ne fait plus gueres de gros Tambours, comme on faiſoit autrefois, on s'eſt réduit aux Olives Tambours, l'uſage en eſt bon, car les coins des autres peuvent toucher les barres ; & ceux-ci étant rabattus, ne peuvent que difficilement les bleſſer.

Ces Olives Tambours à Pignatelle, ſeront pour un Cheval qui aura la bouche aſſez mauvaiſe, la barre ronde & charnue, la langue groſſe, les lévres dont il s'arme, & toute la bouche peu ſenſible, ce qui produira un appui tirant à la main.

Olives Tambours à Pignatelle. 13.



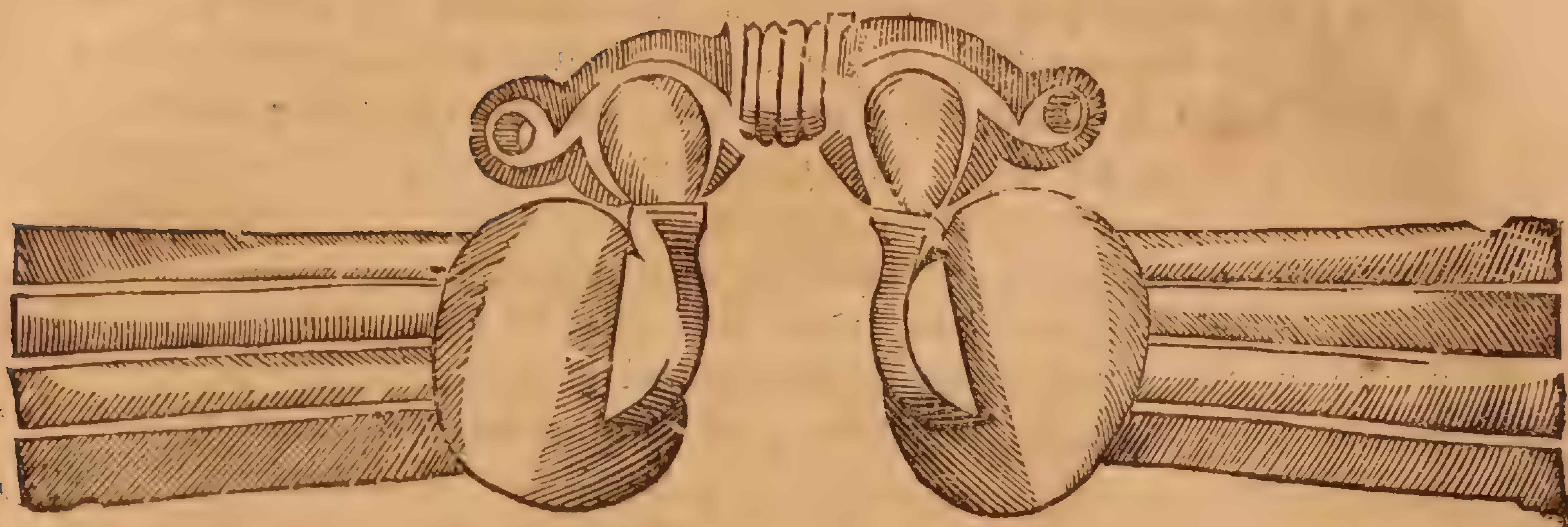
Cette embouchure étant plus menue que les précedentes, ſera plus rude, ainſi elle éveillera plus les ſentimens du Cheval, c'eſt-à-dire de la bouche : il eſt vrai qu'il faut prendre garde que la li-

berté ne soit point trop grande, & que l'embouchure ne plie pas dans le milieu, autrement le biais qui est à l'extrémité des Tambours près l'appui, porteroit sur les gencives, & fuiroit le haut de la barre, ce qui rendroit l'embouchure plus foible & diminueroit son effet.

Les poires droites à Pas-d'Asne ou autrement, sont fort abandonnées, à cause de l'incommodité qui leur est commune avec les Campanelles, car elles en ont un peu la forme, hors que celles-ci ne désarment pas si exactement. Cette embouchure sera pour un Cheval qui aura la bouche fausse, c'est-à-dire, qui aura les barres hautes, sans sentiment, contre tout ordre, ce qui s'appelle bouche fausse; si à ces Chevaux vous donnez quelque chose qui soit au dessous de la ligne, l'œil montera si haut que la Gourmette ne portera pas, outre que sans doute cela fera battre le Cheval à la main; mais ces poires droites cherchent l'appui sans l'offenser, désarment la lévre, logent la langue, & pour donner quelque gayeté à la bouche, elles tournent & roulent, ce qui diminue en quelque façon de leur rudesse, elles seroient bonnes & excellentes aux bouches fausses, hors du manquement que j'ai expliqué aux Campanelles, sçavoir qu'étant un peu usées, elles tranchent les barres comme un rasoir.

Les Escache à bouton, ou à melon, ou à balottes sont la même chose; les boutons sont les plus petits, les melons plus gros, & les balottes encore plus grosses; cette embouchure est très-bonne pour un Cheval qui a les barres rondes, charnues, & peu sensibles, les lévres menues toutefois, & la langue grosse, l'appui tirant ou chargeant la main, & la bouche mauvaise.

Escache à Bouton. 14.



Si un Cheval avoit les lévres fort épaiſſes, cette bride ne ſeroit pas bonne pour lui, car les lévres ſoutiendroient une partie du faix de la bride, ainſi les barres en ſeroient ſoulagées, & ne prêteroient pas l'obéiſſance qu'on eſpere de trouver dans le ſentiment qu'on croit d'éveiller par le moyen des boutons ou melons qui ſe logent ſur l'appui.

Cette bride ſera bonne aux Chevaux qui ayant les défauts ci-deſſus, peſe à la main par pays; car ſi vous jugez ces boutons qui ſont contre la liberté, trop petits, il faut les groſſir pour mieux chercher les barres baſſes & peu ſenſibles.

Si cette Eſcache eſt trop large de banquet, pour la fente de la bouche que vous voulez emboucher, il la faut faire forger plus menue, & les lévres la ſoutiendroient moins; par conſéquent elle portera plus à vif ſur les barres, & tiendra davantage le Cheval dans le reſpect. Les Eperonniers n'aiment pas cette embouchure, car elle eſt difficile à bien ajuſter, mais elle eſt bonne dans l'uſage.

Ce que bien des gens eſtiment en cette eſcache à bouton, eſt que ceux qui font les fins, & ceux même qui le ſont, voulant acheter ou troquer un Cheval regardent l'embouchure qu'il porte, & ne la voyant que près des banquets ou chaperons, la jugent une Eſcache, & par ainſi concluent que le Cheval a bonne bouche : ce qui n'eſt pas, quoiqu'il rende toute l'obéiſſance poſſible à cette bride.

Le canon coupé à Pignatelle eſt ferme, & peut tenir les Chevaux ſujets : c'eſt une invention moderne, & depuis quelque

tems en uſage : elle eſt bonne parmi les rudes, en ce que rarement elle bleſſe les Chevaux quand elle eſt bien faite.

Elle eſt propre au Cheval qui a la bouche mauvaiſe ou méchante, les barres rondes & charnues, qui s'arme de la lévre, (car c'eſt le propre de ces mors de déſarmer la lévre,) qui a la langue trés-groſſe, & par conſéquent qui a un appui qui tire aujourd'hui à la main, & demain la veut forcer : la commodité qu'il y a en ce mors, eſt que l'on fait la liberté aſſez grande pour loger les plus groſſes langues, en reculant les plis qui tiennent la Pignatelle, l'embouchure deſcend fort-au deſſous de la ligne, ainſi elle contraint beaucoup le Cheval, & cherche une partie du ſentiment dont la bouche eſt capable : & ſouvent quoique le Cheval peſe à la main, il ſera trouvé leger en portant cette bride.

J'ai ſouvent parlé de tirer & de peſer à la main ſans l'avoir expliqué, & peut-être que bien des gens n'entendent pas la difference de ces termes.

Un Cheval tire à la main lorſque ou par ardeur, ou par un déſir exceſſif qu'il a d'aller en avant, il donne trop dans la main ; cela arrive auſſi manque de reins, lorſqu'on veut l'obliger à demeurer ſur les hanches, & que ces reins ne ſont pas aſſez forts pour ſouffrir cette poſture contraire ; en ce cas, le Cheval croyant de fuir cette ſujétion, va en avant, tire à la main.

Peſer à la main, c'eſt lorſqu'un Cheval ſans ardeur, mais par ſa propre péſanteur, peſe ſur la main, s'y appuye, & cherche comme on dit, la cinquiéme jambe ; cela arrive auſſi manque de jambes, de pieds ou de force.

Les Chevaux ne tirent ni ne peſent gueres à la main, quand ils ont la bouche exceſſivement fine, ils y batteront bien plûtôt que d'y tirer.

Il ſe voit peu d'eſcaches coupées, il s'en peut faire comme Canons : cette embouchure eſt pour un Cheval qui a la bouche fort mauvaiſe, les barres baſſes, la langue groſſe, qui s'arme de la lévre, & a avec cela la bouche aſſez fendue, ce qui tout enſemble produit un appui qui force la main, ſi on le recherche de quelque choſe, ou peſe à la main quand on va par pays.

Quoique ce mors ſoit plus rude que le précedent, qu'il aille chercher la barre, & en éveille le ſentiment, preſque autant qu'il ſe peut, je ne vous promets pas avec ce mors, de rendre un Cheval leger à la main par pays, s'il y a quelque empêchement pour cela ; par éxemple s'il eſt fort fatigué, vous le tiendrez pour quel-

que tems leger, mais enſuite le repos ſeul fortifiera votre embouchure ; ſi les jambes ſont uſées & qu'il y ait foibleſſe, aſſurément il cherchera la cinquiéme jambe, qui eſt la bride, pour ſoulager la partie foible, qui ſont les jambes ; ainſi il y a peu d'eſperance aux Chevaux qui ont ces défauts, de trouver des brides qui les tiennent long-tems legers & obéiſſans.

La Berge à Pignatelle eſt le mors des Chaſſeurs. Monſieur le Marquis de Newcaſtle l'approuve, & conſeille dans ſon Livre de Cavalerie, de remplir le moins qu'on peut la bouche aux Chevaux, & de leur mettre peu de fer dedans ; quoiqu'il ſoit excellent Homme de Cheval, il eſt un peu hérétique pour l'embouchure, ſe fiant ſi fort à ſon art de dreſſer les Chevaux, qu'il mépriſe fort l'étude d'ajuſter avec ſoin la bride qu'il convient aux Chevaux : pour ſon manége je ſuis de ſon avis, mais pour l'embouchure je n'en ſerai jamais, ou je changerai bien de ſentiment.

La Berge ſera bonne pour un Cheval qui a la bouche peu fendue, & conſéquemment fort méchante, la langue groſſe, les barres baſſes, & l'appui qui force, étant recherché, on charge le bras allant par pays : je ſuis fort perſuadé que ces mors ne valent rien, que pour ruiner la bouche des Chevaux ; comme ils ſont menus les Chaſſeurs les aiment, parce qu'ils n'empêchent pas les Chevaux de prendre haleine par la bouche lorſque la longueur de la courſe les oblige à cela, au lieu qu'un mors qui emplit fort la bouche d'un Cheval ne lui donne pas cette commodité.

Pour cette même raiſon les Anglois ne donnent à leurs Chevaux que de petits filets, que nous nommons filets à l'Angloiſe.

Ce n'eſt pas qu'un homme ſage ne ſe puiſſe bien ſervir de cette bride, ſans ruiner la bouche à ſon Cheval ; mais ſi elle tombe en la main d'une tête legere, adieu la bouche du pauvre Cheval, particulierement ſi c'eſt une berge à Pas-d'Aſne, de laquelle nous parlerons ci-après.

Les poires renverſées ſont rudes ; nous allons toujours de plus en plus dans les méchantes brides, & les Chevaux auſquels on eſt obligé d'ordonner celles qui ſuivent, en verité ne ſont propres que pour des valets, quelque bonne qualité qu'ils ayent d'ailleurs, aſſurément avec de pareils bouches ils n'auront rien de plaiſant.

Ces poires ſont roulantes : ce qui en adoucit l'effet, elles ſont groſſes, & ne tranchent point ſi-tôt la barre, mais elles ſont

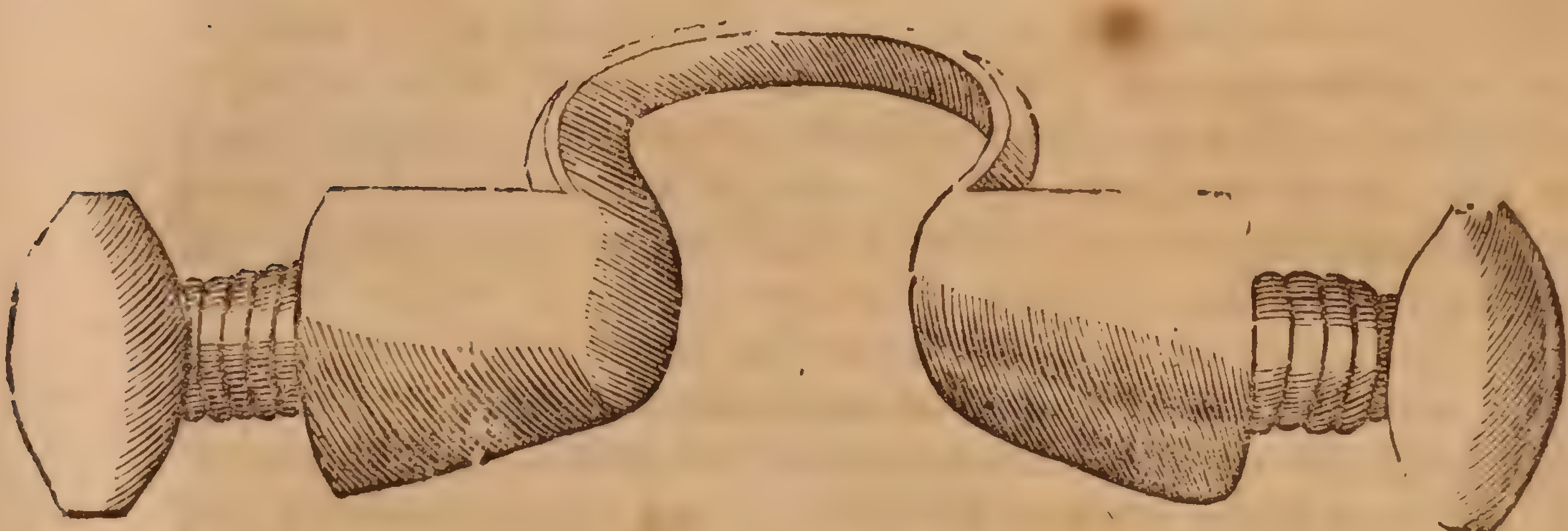
pourtant rudes, car elles vont fort chercher la barre, pour basse qu'elle soit, ainsi elles seront propres au Cheval qui a fort méchante bouche, les barres basses, la langue grosse, & qui s'arme de la lévre avec un appui qui force la main.

Ces barres basses ont ordinairement si peu de sentiment, qu'à moins d'avoir des brides qui portent dessus fort à vif, & qui les aillent chercher, sans doute on n'y trouvera jamais beaucoup de legereté.

Ce Canon coupé à Pas-d'Asne est pour une fort méchante bouche & fausse, ayant les barres assez hautes, mais point sensibles, la langue grosse, & qui s'arme de la lévre, ayant beaucoup d'inclination à porter bas.

Comme ce Pas-d'Asne est peu élevé, il ne l'obligera point à porter bas, & il y aura de la place suffisamment pour loger la langue, comme aussi pour désarmer les lévres; enfin pour tenir le Cheval en quelque sujétion extraordinaire, lequel voudroit forcer la main.

Canon coupé à Pas-d'Asne. 15.



Un avertissement que j'ai à donner à ceux qui ont la demangeaison de donner des brides rudes à certains Chevaux dont ils ne sont pas bien les maîtres; par exemple s'il vous force la main pour avoir une ardeur enragée, donnez-vous de garde de lui donner une bride rude, elle ne produiroit autre effet que de lui ruiner la bouche, ayez recours aux bonnes leçons sagement pratiquées, & aux brides douces, où les Chevaux prennent plaisir, & vous en aurez plus de satisfaction.

Ceux qui achetent un Cheval avec une méchante bouche,

ſous eſperance de trouver une bride pour les bien emboucher, ſont ſouvent & preſque toujours attrapés, car cette bride ne ſe trouve pas, & le Cheval qui eſt acheté force la main du Cavalier huit jours après qu'il a porté une bride, pour rude qu'elle puiſſe être.

Les annelets ſont le mors des ignorans, d'abord qu'ils ont une méchante bouche, cette bride ne leur manque pas : la ſeule raiſon qui les peut obliger à cela, eſt qu'à une méchante bouche ils donnent une méchante bride : je dis méchante avec raiſon, car outre ſes méchans effets, à la conſiderer en elle-même, dans trois jours tout eſt détendu, la bride n'a plus d'effet réglé & tous ſes effets ſont déſordonnés.

Cette bride étant donnée à un Cheval qui aura la bouche bonne, l'aura bientôt ruinée avec icelle, car elle porte partout, pince partout ; enfin je ne ſçache gueres plus de méchante embouchure, quoique fort en uſage chez les Marchands de Chevaux.

Quand les gens fins qui font trafic de Chevaux, en ont qui ont méchante bouche, ils les montent le matin avec des Annelets, les pouſſent & arrêtent ſouvent, & leur font ſi bien reſſentir les violens effets de cette bride, que le Cheval demeure en quelque ſoupçon extraordinaire des maux qu'on lui a fait ſouffrir ; étant vendu ſi on le pouſſe avec une bride ordinaire, Canon, ou Eſcache, il paroît pendant que l'apprehenſion des Annelets dure, avoir quelque légereté, & qu'il ſe doive laiſſer conduire, mais à quelque tems de-là, qu'on le tienne ou par la tête ou par la queue, cela eſt égal. Je vous découvre cette groſſiere fineſſe, non pour en uſer, mais pour empêcher qu'on ne vous trompe.

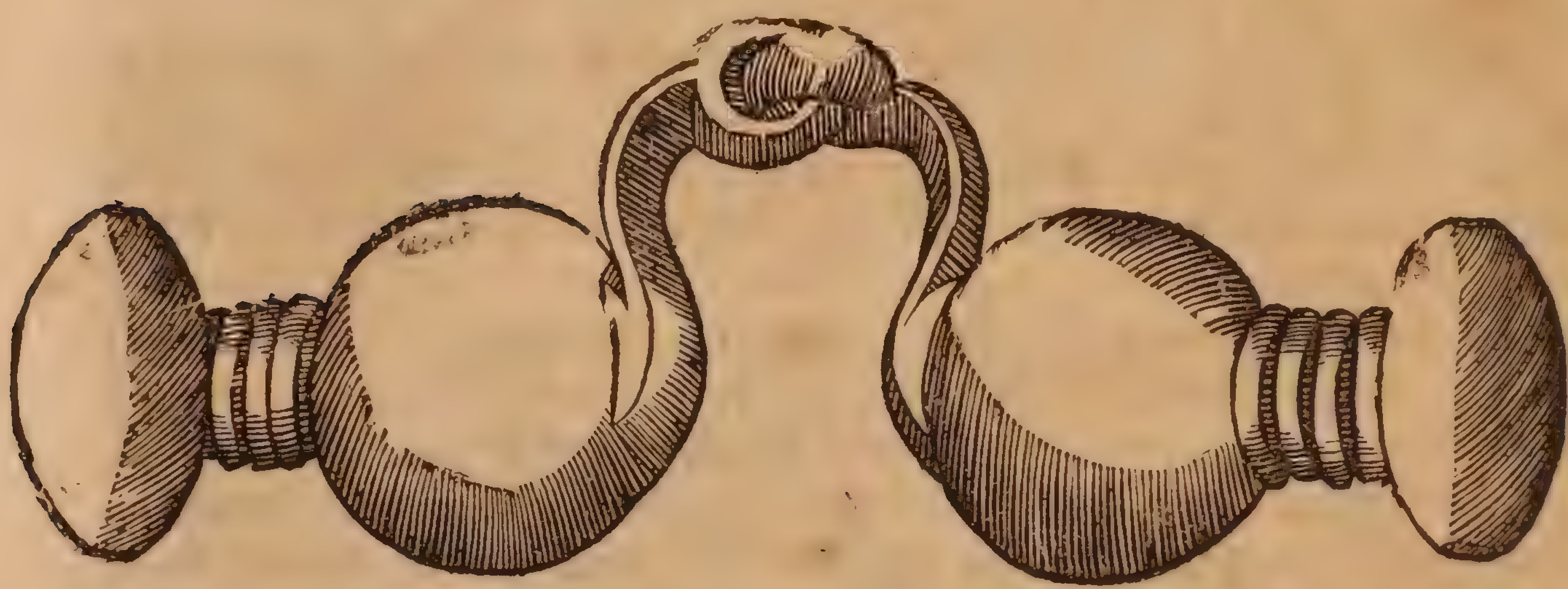
Les Berges à Pas-d'Aſne ſont aſſurément les brides les plus propres que je ſçache à gâter la bouche d'un Cheval ; que Meſſieurs les Chaſſeurs s'en offencent & qu'ils diſent que c'eſt l'unique bride pour les Coureurs, je perſiſte, & dis que c'eſt l'unique bride pour ruiner la bouche d'un Cheval.

Ce mors étant menu, coupe la barre, étant plus gros au droit de l'appui, il la cherche, il dégage la langue & la lévre, il eſt entier ; ſi la main ſe trouve rude avec cela, faites votre compte que le Cheval qui la portera aura bien-tôt des trous dans les barres.

Les Balottes à col-d'Oye parmi les brides rudes me plaiſent aſſez, elles portent de biais ſur la gencive, elles roulent & ſont

grosses, ainsi elles ne sont point si méchantes qu'on les juge d'abord. Les Epronniers les nomment des Melons, fort mal à propos, car la figure des melons est fort differente puisqu'ils sont canelés; les Balottes sont fort en usage pour les Chevaux de carosse, pour les Malliers, & avec raison, car elles ne gâtent pas la bouche d'un Cheval, & cependant elles le tiennent fort sujet, & lui donnent quelque plaisir étant roulantes.

Balottes à Col-d'Oye. 16.



Elles sont propres aux barres basses, charnues, peu sensibles, qui ont la langue grosse & les lévres épaisses, desquels ils s'arment, c'est-à-dire, aux Chevaux qui ont une fort méchante bouche, & un appui qui force la main ou qui charge le bras allant par pays, qui sont de qualités peu recherchées.

Les Tambours à Pas-d'Asne sont des brides rudes & fermes, mais ils ont cela de doux, qu'ils sont gros, ronds & roulans, l'embouchure sera bonne pour une fort méchante bouche, qui a la langue fort grosse; les barres fort basses, les lévres fort épaisses, & l'appui à forcer la main du Cavalier: comme ils sont beaucoup au dessous de la ligne, ils iront chercher le sentiment de la barre pour bas qu'elle soit, la langue ne les empêchera pas, car elle est absolument dégagée par la grande liberté; à présent on ne fait plus les Tambours si gros qu'on les faisoit autrefois. Premierement comme on fait l'œil plus haut, si on faisoit les Tambours si gros avec cette hauteur d'œil, cela le feroit monter encore plus haut, ainsi la gourmette en seroit déplacée.

Les

Les poires renversées roulantes à Pignatelle sont d'assez bonnes brides parmi les rudes, & le sont moins que les culs de bassins ; elles sont bonnes aux barres basses, car elles éveillent & tirent tout ce qu'elles peuvent fournir de sentiment.

Les poires sont données aux Chevaux qui ont la bouche fort mauvaise, les barres basses, & peu sensibles, la langue un peu grosse, & le palais gras, sur-tout des lévres dont ils s'arment ; avec un appui à forcer la main, ou tout au moins à la très-bien charger par pays.

Comme ces poires roulent, elles blesseront moins la bouche que d'autres ; mais étant infiniment au dessous de la ligne, elles feront tout autant d'effet qu'aucune bride puisse faire.

Le Canon coupé avec le Pas-d'Asne excessivement haut, sera pour un Cheval qui n'a plus de sentiment sur les barres ; car il faut chercher un nouvel appui ailleurs, puisque lesdites barres n'en fournissent pas de suffisant pour retirer quelque obéissance du Cheval ; ce nouvel appui se fera avec le haut d'un grandissime Pas-d'Asne, qui en rencontrant le palais, en tirera quelque sentiment, & obligera le Cheval à obéir en quelque maniere.

On voit l'usage de pareilles brides aux Mulets, lesquels ayant la bouche sans sentiment, on se sert des hauts Pas-d'Asne pour les arrêter, lesquels en choquant le palais, les obligent à baisser le nés, & à rendre l'obéissance qu'on leur demande.

L'inconvenient qui arrivera de cette bride, est que si les branches ne sont pas hardies, le mors n'aura pas l'effet que nous souhaitons qu'il ait contre le palais ; si elles sont fort hardies, le Cheval ouvrira la bouche au lieu de ceder & de baisser le nez, auquel cas il faut fort serrer la muserolle, afin de lui ôter le moyen d'ouvrir la bouche.

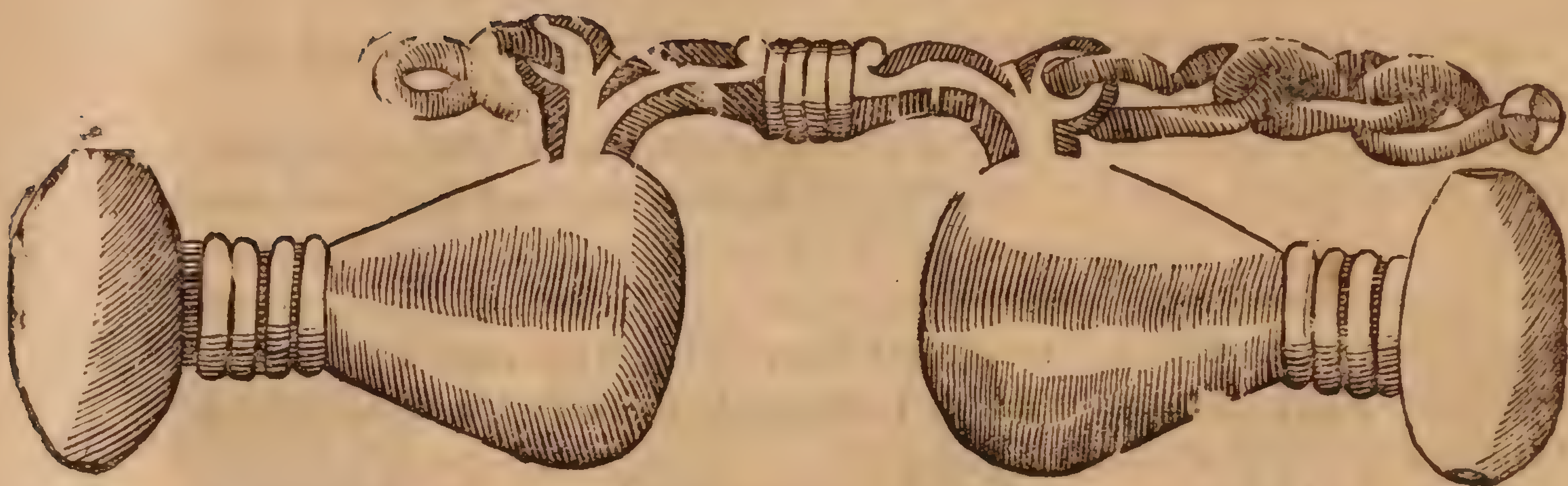
Il peut aussi arriver que la muserolle étant fort serrée, les branches demeurent trop avancées, ce qui feroit une action fort messéante ; mais il y a un remede à cela, qui est de renverser un peu le Pas-d'Asne en arriere : veritablement il ne sera point si ferme, mais il ne causera pas les désordres que nous avons dit : on ne peut les renverser qu'en les forgeant : car à froid on les romproit.

Les Poires secretes sont une des plus belles embouchures qu'on puisse voir, elles sont admirables pour les méchantes bouches, & pour les Chevaux qui ont la langue grosse, & inclination à porter bas.

Celles-ci comme vous les voyez figurées seront pour une

mauvaiſe, & très mauvaiſe bouche, qui aura une exceſſive langue; les lévres dures & épaiſſes: les barres baſſes, & très-peu de ſentiment, & avec cela l'appui à forcer la main, quand il ſera recherché, & pour ſurcroît, lequel a grande inclination à porter bas.

Poires ſecretes. 17.



Ces poires ſont nommées ſecretes, parce qu'elles culbutent en arriere, c'eſt-à-dire, le Pas-d'Aſne qui les aſſemble rencontrant le palais, au lieu de le choquer, tombe en arriere, ce qui fait un très-bon effet, afin de ne point chatouiller ledit palais: ce qui feroit ou battre à la main le Cheval; ou porter bas, afin de ſe défaire de l'importunité que cela lui cauſe.

Du reſte le mors eſt rude & tient un Cheval ſujet; on trouve peu de ces mors tout faits, mais ils ſont bons; & quoiqu'ils coûtent, quand ils embouchent bien un Cheval ils ſont à bon marché.

Les poires à cul de baſſin à Pignatelle ſont rudes; elles ont une commodité conſiderable, qui eſt que l'on donne un très-grand eſpace à la langue, en reculant le pli de la Pignatelle juſqu'au milieu des Poires: cela ne gâte point la forme du mors, & augmente infiniment la liberté.

Elles feront pour des Chevaux qui ont des bouches déteſtables, les barres pleines de chair, dépourvûes de ſenſibilité, la langue groſſe, s'armant de la lévre, un appui que nous appellons deſeſperé, c'eſt-à-dire, ſans eſperance de le rendre léger.

Ces Poires ſont fort en uſage pour les gros Rouſſins, lorſqu'ils ont les belles qualités à la bouche que j'ai expliqué, pour leur

effet il a été si souvent repeté, que le Lecteur en doit être pleinement informé, & de plus presque aussi ennuyé de le lire comme je le suis de l'écrire.

L'invention des balottes secretes est presque d'un même effet que les poires secretes ci-devant : toutes les deux sont bonnes & rudes.

Ces bolottes sont pour une méchante bouche, le palais gras, les barres basses, la langue grosse, les lévres de même : comme le Pas-d'Asne lui peut chatouiller le palais, s'il est gras, il le fera porter bas ou battre à la main ; c'est pourquoi on se sert des balottes comme on s'est servi des poires, puisque toutes les deux sont pour un même effet, mais celles-ci sont plus rudes.

Les poires à Pas-d'Asne sont les dernieres des poires & les plus rudes, si elles sont à cul de bassin particulierement ; car on peut faire des poires à Pas-d'Asne roulantes qui ne seront pas si rudes, car le roulement les adoucit : tous ces mors vont puissamment chercher la barre, ils ne valent que pour les barres basses, charnues & peu sensibles : car si on donnoit ces poires à des Chevaux qui eussent les barres hautes, quoique fausses, c'est-à-dire, insensibles, cela n'empêcheroit pas que l'œil ne montât trop haut, à moins qu'on n'eût le soin de le faire plus bas.

C'est assurément un petit martyre pour de braves Chevaux ausquels on donne des poires, quoiqu'ils ayent la bouche bonne ; s'ils ont de l'ardeur, ou qu'ils ne sçachent pas arrêter plûtôt par ignorance que manque de bouche, d'abord on leur donne des poires, ce qui leur desespere bientôt la bouche.

Il y a des sortes de poires qu'on appelle vuidées, elles sont fort différentes des autres, car elles sont vuidées près du ventre, & leur situation fait juger qu'elles ne sont point faites pour être logées sur les barres, puisqu'elles sont éloignées l'une de l'autre plus de deux pouces ; ce qui est contre toute bonne méthode, puisque tout ce qui doit loger sur les barres ne doit être éloigné que d'un pouce & demi au plus.

Cette embouchure a été inventée pour les Chevaux qui n'ont plus de sentiment sur la barre, pour l'avoir ou mal formée, ou pour les cals qui y sont faits, ou pour avoir eu l'os rompu : il faut donc chercher un nouvel appui au fond des gencives où commence la lévre ; comme cet endroit n'a jamais été endurci par aucun appui, assurément ce mors trouvera là quelque sensibilité qu'on n'a jamais trouvé sur une barre desesperée.

Il est facile à juger que ce mors n'est pas pour une bonne bou-

che, puisque nous le destinons à celle qui n'a plus de sentiment sur la barre, & qu'il le faut chercher au fond de la gencive : la difficulté est de bien ajuster l'embouchure, en sorte qu'elle se place bien à l'endroit où on l'a destinée, faisant la liberté plus grande que je n'ai dit, au cas que le canal soit plus large qu'à l'ordinaire.

Monsieur de la Broue nous a donné l'idée de cette bride, & même il dit s'en être servi d'une qui étoit bien plus étrange ; car au lieu de poires c'étoit des rouelles, & il s'en est servi pour un Cheval qui n'avoit point d'appui, & ne pouvoit rien souffrir sur les barres ni ailleurs. Les Chevaux que nous avons aujourd'hui auroient peine à goûter un pareil mors, j'entends ceux qui ont la bouche si délicate, qu'ils ne peuvent souffrir aucun appui.

Les poires renversées canelées ne sont bonnes qu'à ruiner & perdre la bouche d'un Cheval, les melons en font de même ; ainsi tout ce qu'on peut dire de ces brides-là est que les Chevaux qu'on ne pourra plus gouverner avec aucune embouchure, qu'on leur donne l'une de ces deux brides, on les mettra bientôt en état de n'être plus bons qu'à la charette : ainsi je n'en conseillerai de ma vie l'usage, chacun en cela peut en user selon son goût.

L'Arçon ou l'Arcelet passe pour un chef-d'œuvre parmi les Esperonniers, & on ne s'en sert pas aujourd'hui ; Monsieur de Pluvinel s'en servoit, & l'a mis dans les desseins des mors qu'il nous a laissés, c'est ce qui me fait l'estimer & croire qu'il est fort propre pour les Chevaux qui ont les barres basses, la langue grosse, le palais gras & l'appui desesperé, qui procede d'une très-méchante bouche : comme cette piece qu'on nomme Arcelet tourne, elle culbute en arriere d'abord qu'elle rencontre le palais, & par ce moyen elle ne blesse point : les poires n'étant soutenues de rien, vont chercher la barre & en éveillent le sentiment, quelqu'endormi qu'il soit. Et comme elles roulent, cela adoucit de beaucoup l'effet : ce qu'il y a contre ce mors est qu'il est trop cher, & qu'il y a peu d'Esperonniers capables de le dresser ni forger.

Reste à parler des genettes, lesquelles étoient fort abolies en France, mais depuis quelque tems elles sont à la mode, & à la Cour quelques-uns s'en servent : on voit encore quelques genettes bâtardes, dont la branche est selon notre usage ; mais il s'en voit si peu, que peu d'Esperonniers en sçavent faire : on s'en

ſervoit fort du tems de Monſieur de Pluvinel & de Monſieur de la Broue, & je les crois fort bonnes ; mais fort difficiles à ajuſter à un Cheval : elles n'ont point de gourmettes à l'œil de la branche comme les autres mors, mais il eſt au haut de la liberté où la gourmette eſt attachée toute d'une piece, laquelle ſortant de la bouche ſe place ſur la barbe.

Ces mors tiennent fort ſujets les Chevaux, & on s'en ſert plus en Turquie qu'en ces pays-ci ; car comme ces gens-là manquent d'art pour tenir leurs Chevaux dans l'obéiſſance par le moyen des bonnes leçons, ils ont recours aux brides rudes, entre leſquelles la genette, quoique bâtarde, peut tenir le premier rang.

Voilà ſommairement l'effet de toutes les embouchures à préſent en uſage, & encore les dernieres comme les plus rudes le ſont bien peu ; car on ne donne gueres aux Chevaux de mors plus rudes que les canons & eſcaches ; & tout Ecuyer lequel ne dreſſera pas un Cheval avec un canon ou une eſcache, ne le dreſſera pas avec d'autres brides plus rudes.

Il eſt à noter que j'ai propoſé les mors dans cet écrit ſelon leur dégré de rudeſſe, ayant placé & dit l'effet des mors les plus doux les premiers, & enſuite des autres ſelon leur rang, & là-deſſus on pourra juger de la force ou foibleſſe d'une bride, en conſiderant l'endroit où elle eſt placée.

Toutes les embouchures ci-devant décrites ſuffiſent, ſans en rechercher une infinité d'autres pratiquées par les Allemands & Italiens qui ne ſervent qu'à ruiner la bouche des Chevaux : car les brides recherchées avec tant d'artifice marquent aſſez que le Cavalier a peu d'art pour réduire ſon Cheval dans l'obéiſſance.

Une des plus grandes fineſſes pour tenir un Cheval leger à la main, c'eſt de lui rendre & lâcher ſouvent la bride, parce que lorſqu'on la tient long-tems ferme, le mors appuye ſur les barres & fait retirer le ſang & les eſprits qui font le ſentiment : que ſi on rend la main, la bride n'appuyant plus ſur la barre, d'abord le ſentiment y reviendra, au lieu que ſi on tenoit toujours la bride ferme, le lieu demeureroit ſans ſentiment, & quand on tireroit la bride tant & ſi long-tems qu'on voudroit, cela n'obligeroit pas le Cheval à obéir.

Au lieu que l'ayant lâché, le ſentiment y étant revenu, quand on tire la bride, enſuite on l'oblige à obéir autant qu'il en eſt capable : & ainſi il en demeure & plus leger & la bouche plus fraîche ; que ſi on tient toujours la bride ferme, le contraire arrivera : il faut donc rendre la main à toutes ſortes de Chevaux le plus

CHAP. LXXXIV.

ſouvent qu'on le peut, & par ce moyen on tirera partie d'un Cheval, & ceux qui s'attacheront à la bride n'en tireront rien du tout.

Ce qu'il faut obſerver exactement, eſt de conſerver le plus qu'on peut les barres aux Chevaux, parce qu'elles ſont compoſées de l'os de la mâchoire qui eſt tranchant, & de la chair qui couvre ledit os, laquelle ſe trouvant preſſée entre deux choſes dures, ſera bientôt coupée & rompue, car le mors & l'os la preſſent entre deux, ſi la main n'eſt extrêmement douce : véritablement les Chevaux qui ont les barres charnues & rondes ne ſont point ſujets à cela.

De la Branche.

CHAP. LXXXV.

La branche eſt la ſeconde partie de la diviſion que nous avons faite tout au commencement, où nous avons dit que ſon effet étoit de placer le col & la tête du Cheval, & qu'elle ſe proportionnoit au deſſein qu'on avoit de ramener ou de relever.

La Branche n'eſt pas la premiere cauſe qui agit pour placer la tête & l'encolure, ce n'eſt qu'une ſeconde cauſe, ou un aide à l'embouchure : car comme la bride n'a d'action que par le moyen du ſentiment qui eſt dans la bouche du Cheval, & que ce ſentiment ne s'éveille qu'avec l'embouchure, il s'enſuit que pour ſe ſervir de ce ſentiment, il faut que la branche agiſſe conjointement avec l'embouchure, & comme ſeconde cauſe ſeulement, pour pouvoir produire les effets que nous voyons qu'elle produit, en donnant une ſi belle poſture aux Chevaux, & les obligeant à porter au plus beau lieu dont la nature les ait rendus capables.

La ligne du banquet fait juger des effets de la branche, & fait connoître ſa force ou ſa foibleſſe.

La branche hardie eſt celle qui a le trou du touret au-delà de la ligne du banquet ; & la flacque celle qui l'a au-deça de ladite ligne.

La branche hardie ramenera à proportion de ce qu'elle ſera peu ou beaucoup hardie, & la flacque ne peut agir que par foibleſſe en diminuant l'effet de l'embouchure ; ou faiſant donner plus librement le Cheval dans l'appui qui auroit peine à y venir.

Les ordinaires effets de la Branche ſont de ramener, c'eſt l'action qui lui eſt la plus naturelle, car plus elle ſera eloignée,

plus elle aura de force à tirer ; ainſi celle qui ſera la plus hardie ramenera davantage, pourvû qu'elle ſoit entre les mains d'une perſonne qui s'en ſçache ſervir.

La branche peut relever, mais ce ne ſera jamais que du jarret au touret qu'elle aura cette action, par la tournure qu'on lui donnera : car ce n'eſt pas le nom qui fera ramener ou relever la branche, mais ſon tour ſeulement.

Les branches courtes ſont plus rudes que les longues, ſi elles ont le même tour ; car comme une longue vient de loin, elle ne contraint pas ſi à coup que celle qui eſt courte, laquelle outre ſa contrainte déplaît aux Chevaux. Nous donnerons le deſſein de toutes les branches qui ſont néceſſaires pour emboucher les Chevaux ; & en expliquant l'effet de chacune de ces branches en particulier, nous parlerons de toutes les parties de la branche ſans prendre chaque partie en particulier, & en faire un grand diſcours, lequel eſt ſouvent auſſi ennuyeux qu'inutile.

Il eſt aſſez mal-aiſé au commencement d'ordonner une branche, il l'eſt bien plus que d'ordonner l'embouchure, car l'embouchure ſe voit à l'œil & ſe touche au doigt : on a une meſure aſſurée pour ſa largeur : mais la branche n'en eſt pas de même, car on ſe doit proportionner à la longueur de l'encolure, néanmoins on peut plûtôt faillir, ordonnant la branche trop courte, que trop longue. Sur les modeles que nous allons ordonner, il me ſemble qu'on ne peut faillir, & que d'abord qu'on verra une branche, on dira elle eſt pour une telle encolure ; & en voyant l'encolure, on dira d'abord : c'eſt une telle branche qu'il faut à cette encolure.

Branche droite à Pistolet. E



Branche

Branche droite à Piſtolet. I.

Cette branche ſe nomme à Piſtolet, ou à la Calabroiſe, c'eſt la forme du bas d'icelle qui lui donne cette dénomination : elle eſt nommée droite à cauſe qu'elle eſt ſans coude, on s'en ſert aux jeunes Chevaux, & c'eſt la premiere qu'on leur donne pour leur former la bouche, & leur faire goûter la bride.

Cette façon de branche droite contraint beaucoup moins qu'avec un coude, c'eſt l'ordre qu'il faut obſerver commençant un jeune Cheval, de le peu contraindre, afin de ne lui donner aucune occaſion de réſiſter à l'obéiſſance, pour fuir la contrainte qui lui déplaît ; car de tous les châtimens & les remedes que l'art nous fournit, il n'y en a pas de moins naturels que les effets de la bride, & par conſéquent très-difficiles à comprendre pour les Chevaux.

On fait ordinairement pour cette même raiſon les branches longues, afin premierement qu'elles ne donnent aucun déplaiſir au Cheval : & de plus, parce que la branche longue & foible comme celle-ci réſout le Cheval qui a la bouche trop fine au ferme appui de la main, & même lui ſoutient l'action de l'arrêt, ſans lui précipiter les forces, à cauſe qu'elle arrive facilement à la poitrine, & la bouche & les barres en ſont ſoulagées.

Cette branche pourra ſervir à ramener & relever un Cheval, ſelon qu'on accourcira ou allongera la gourmette. Ces deux effets ne feront point faits cependant avec la même facilité, ni avec l'avantage que produiſent les branches, dont la tournure & le coude ſont deſtinés à cela. Mais comme cette branche eſt celle qui doit faire gagner le conſentement avec facilité & plaiſir pour le Cheval, on ne ſe ſert pas des autres, que celle-ci ne lui ait un peu gagné l'habitude.

On ajuſte cette branche avec un ſimple canon ; comme c'eſt la plus douce de toutes les embouchures, on la joint à cette branche, qui, comme nous avons dit, eſt auſſi très-douce : que ſi votre Cheval pour avoir la bouche trop ſenſible, chatouilleuſe ou foible, ne vouloit pas donner le ſimple canon à cauſe de l'incertitude de l'appui, qui rend ces Chevaux-là incertains ; il faut joindre cette branche à l'embouchure à Trompe, laquelle réſoudra le Cheval au ferme appui de la main, étant ſecourue par une bonne main, & la ſage conduite du Cavalier.

Branche à la Conneſtable. 2.



Branche à la Conneſtable. 2.

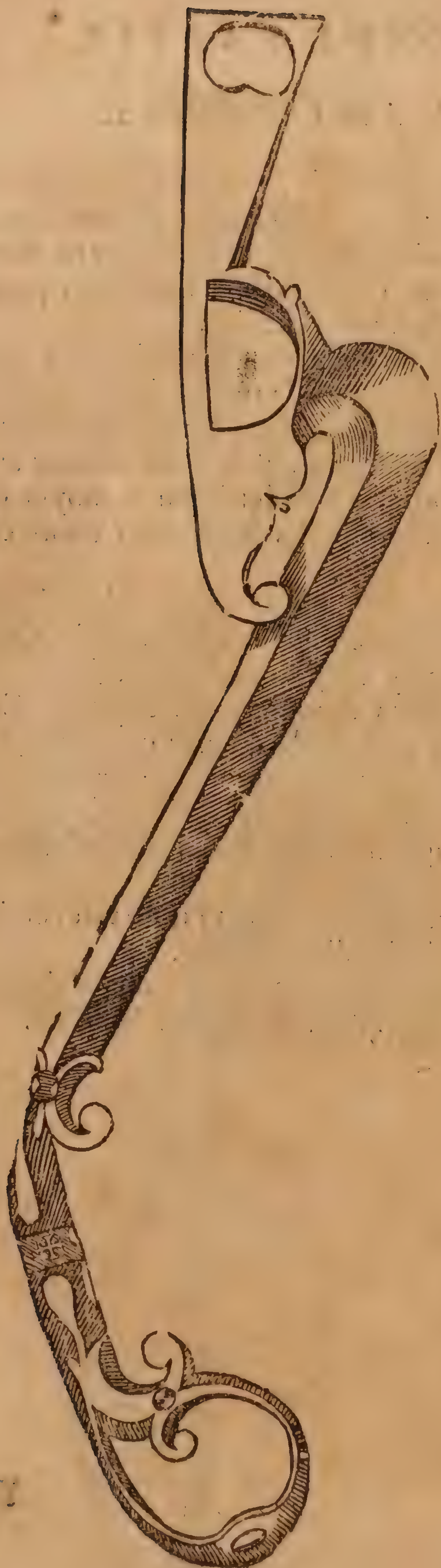
Cette ſeconde branche eſt ronde, comme le veulent ceux qui ne connoiſſent rien à l'ouvrage, car il n'y a point de lime dans une branche ronde comme on les fait à préſent, & l'Ouvrier ne montre pas ce qu'il ſçait faire : il eſt permis à chacun de ſe ſatisfaire ; pour moi, les branches rondes me ſemblent très-ridicules.

Celle-ci eſt ſur la ligne du banquet, ainſi elle ſera propre pour un Cheval qui naturellement porte la tête en bonne poſture, & autant belle qu'il en eſt capable ; car ſans beaucoup de Philoſophie, tout Cheval qui porte en beau lieu, il faut lui donner une branche ſur la ligne : car il eſt inutile de l'aſſujettir par le moyen d'une branche ferme, ſi avec une plus foible il vous donne d'abord ce que vous pouvez déſirer.

Cette branche ſe peut ajuſter avec quelque embouchure que vous voudrez ; mais comme elle eſt pour maintenir le Cheval en ſa belle poſture naturelle, il y a apparence qu'il a la bouche bonne, ainſi on ne lui donnera qu'un canon ou une eſcache. Ce n'eſt pas qu'étant obligé pour des raiſons de donner une embouchure rude à un Cheval, vous ne puiſſiez y joindre cette branche, ſeulement dans l'intention d'affoiblir ou diminuer la force de l'embouchure, car c'eſt une maxime, qu'on peut fortifier ou affoiblir l'embouchure par le moyen de la branche.

D'où il ſuit que ſans intention de ramener ni de relever, je puis donner à un Cheval une branche hardie ou flaque.

Ce que j'ai dit ici je ne le repeterai plus, pour n'abuſer point du loiſir du lecteur, ainſi on l'appliquera à toute branche.



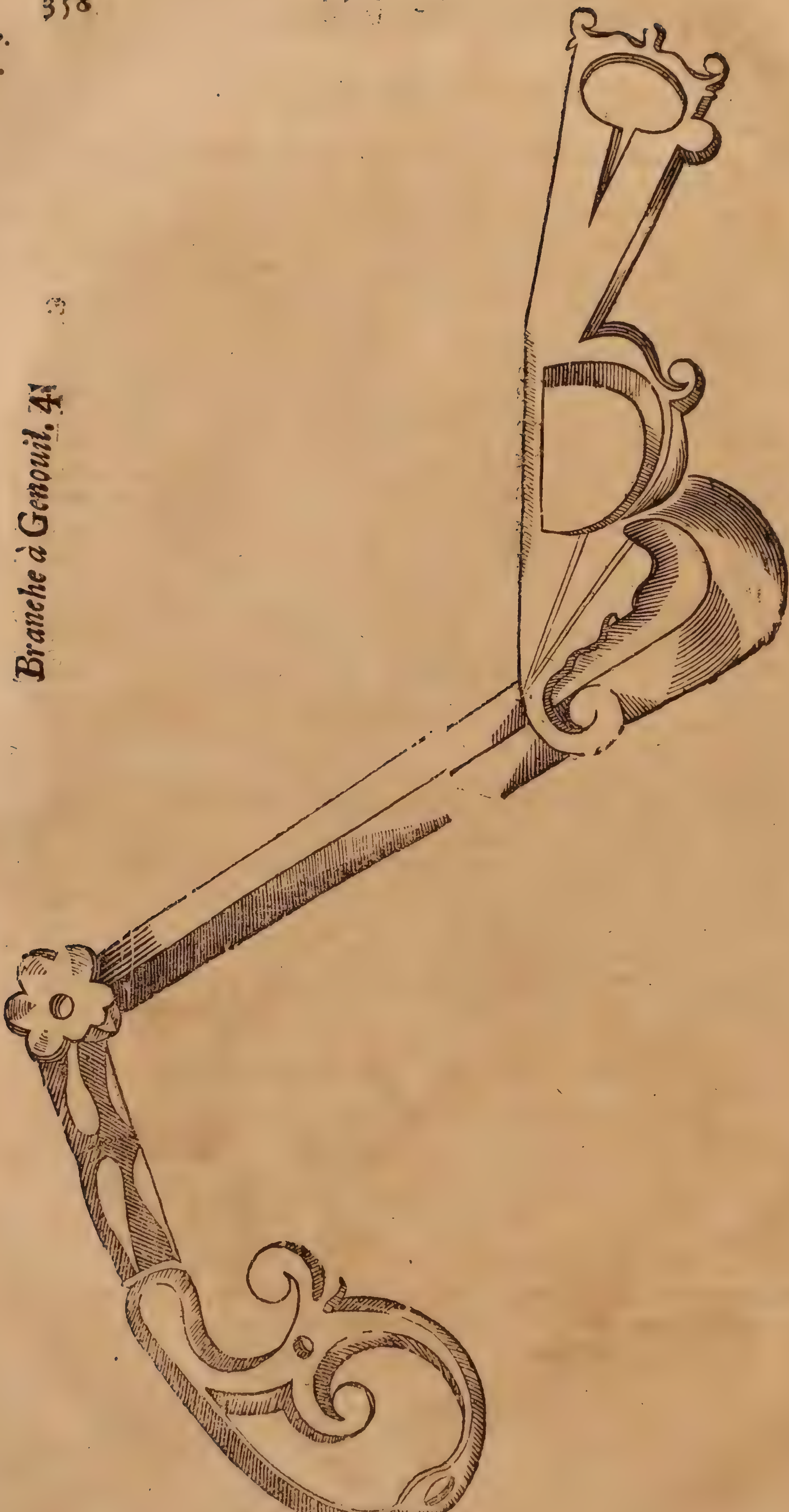
Branche à la Gigotte. 3.

Branche à la Gigotte. 3.

Cette branche eſt ſur la ligne, mais comme elle eſt hardie du jarret d'un pouce & de quatre lignes de plus, qu'elle eſt même briſée en avant avec un faux jarret, elle ſera propre pour les Chevaux qui portent en belle poſture naturellement; mais comme bien ſouvent ou la foibleſſe des reins, ou la laſſitude peuvent obliger les Chevaux à ſe relâcher de cette belle poſture, & même porter bas; j'ai crû que cette branche ſeroit fort propre pour eux, en ce qu'elle eſt ſur la ligne, ce qui eſt capable de les maintenir en belle poſture; de plus, ce faux jarret hardi, comme nous l'avons dit, les relevera, au cas qu'ils aient des défauts que nous avons dit ci-deſſus.

Je crois même qu'on ne peut pas faire de faute pour un Cheval qui naturellement portera en beau lieu, de lui donner cette branche, que nous nommons à la Gigotte, parce que la laſſitude peut ſurvenir, & d'abord le Cheval ſera en danger de porter bas; mais ayant cette branche, elle pourra l'obliger à demeurer en belle poſture: cette branche peut s'ajuſter à une embouchure douce, par les mêmes raiſons que nous avons dit à la precedente: ordinairement on les met aux canons & eſcaches.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Chevaux qui ont naturellement une aſſez belle poſture de col & de terre, & néanmoins ont une méchante bouche, dure, & qui requiert une bride ferme pour les arrêter & les conduire; en ce cas il ne faut pas héſiter, il faut donner l'embouchure conformément à l'intérieur de la bouche & à l'humeur du Cheval, lequel pourra témoigner mauvaiſe bouche par ardeur & par un déſir exceſſif d'aller en avant: à ce Cheval une embouchure rude ne gagnera autre choſe que de lui ruiner la bouche.



Branche à Genouil. 4

Branche à Genouil, 4.

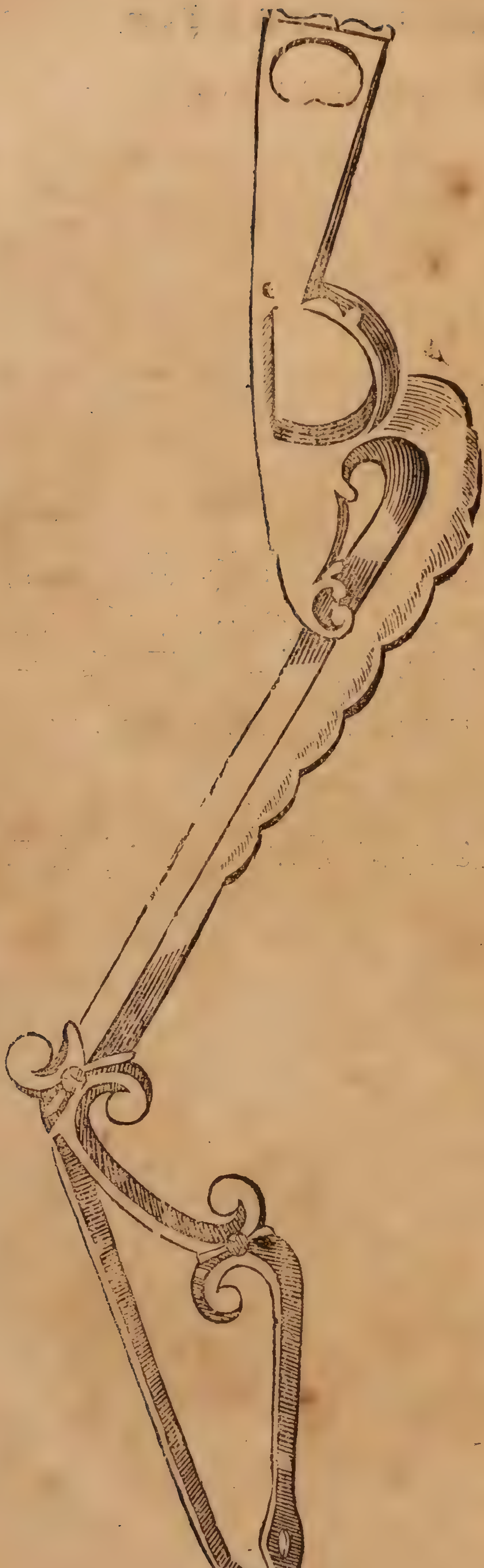
Cette branche eſt le modele de celles qui relevent, & eſt propre pour les Chevaux qui s'arment; je crois ne vous pouvoir conſeiller une meilleure branche, elle ſemble d'abord ridicule, étant d'une forme extraordinaire, mais elle eſt la ſeule qui nous ait fait connoître qu'on ne ſçauroit relever un Cheval que par le moyen de la branche hardie, quoique ce ne ſoit que depuis le jarret au touret qu'elle releve, le touret étant placé au-delà de la ligne du banquet, il s'enſuit que la branche eſt hardie, & néanmoins elle releve.

Cette branche eſt hardie ſeulement de quelques lignes au bas de la branche, mais elle l'eſt de trois pouces au jarret, & cela pour donner la force au bas de relever : elle eſt propre au Cheval qui s'arme de l'une des façons que j'expliquerai ci-deſſous : le plus ſouvent les Chevaux s'arment pour avoir l'encolure trop molle & trop ſouple, de laquelle ils ſe ſervent pour fuir la ſujétion du mors, ramenant ſi fort leur tête, que le bas de la branche porte contre le poitrail, & rend l'effet que la bride pourroit faire dans leur bouche abſolument inutile, parce qu'il n'y a nulle action de la bride qui pouſſe directement le nez du Cheval en avant, & toutes les peuvent ramener.

Juſqu'à préſent il ne s'eſt rien trouvé de meilleur uſage pour les Chevaux qui s'arment que la branche à genouil. Je diſtinguerai deux façons ou manieres de s'armer : la premiere eſt, lorſque les Chevaux s'arment en portant, comme nous avons dit, les branches contre la poitrine : l'uſage ordinaire eſt de donner à ces Chevaux-là une branche courte, laquelle les contraint davantage, & les oblige à s'armer encore plus qu'ils ne faiſoient, ſi on leur en donne une longue; vous ne les pouvez tenir non plus qu'avec une flaque, il faut donc avoir recours à la branche à genouil, laquelle quoique longue, eſt tournée, en ſorte qu'elle n'arrivera pas ſi-tôt contre le poitrail qu'une branche qui n'aura que ſix pouces de longueur, meſurant depuis le bas de l'embouchure juſqu'au touret, parce qu'au lieu de tirer en bas comme font les autres branches, elle les releve, & ſi elle eſt de dix pouces de longueur, par ainſi elle devroit plûtôt joindre la poitrine.

La ſeconde façon de s'armer eſt de ceux qui tournent ſi fort le col d'abord qu'on les veut contraindre, qu'ils touchent du menton contre le goſier, & ceux-là rendent l'effet de toutes les branches inutile; à cela il n'y a point d'autre remede que de leur placer une boule ſous la ganache, paſſée dans la ſous-gorge : c'eſt l'invention que M. de Broue nous a donnée, laquelle eſt aſſurément le ſeul remede qu'on puiſſe apporter à cette incommodité.

La groſſeur de cette boule doit ſe proportionner ſelon l'échancrure de la plus haute diſtance des machoires, parce qu'étant trop petite, elle demeureroit du tout encloſe & inutile entre les deux os de la machoire, ſi elle eſt trop groſſe, outre qu'elle ſeroit trop apparente, elle tourneroit de côté & d'autre, délogeant de ſa place, mais étant ajuſtée, en ſorte que la moitié de la boule entre dans le creux que font les deux os des machoires, & que le goſier rencontre l'autre moitié, elle demeurera en cette place, à cauſe que les deux os des machoires ſont faits en étréſiſſant par bas, ainſi elle ne pourra ſe déplacer, & de plus elle empêchera tout Cheval de s'armer.



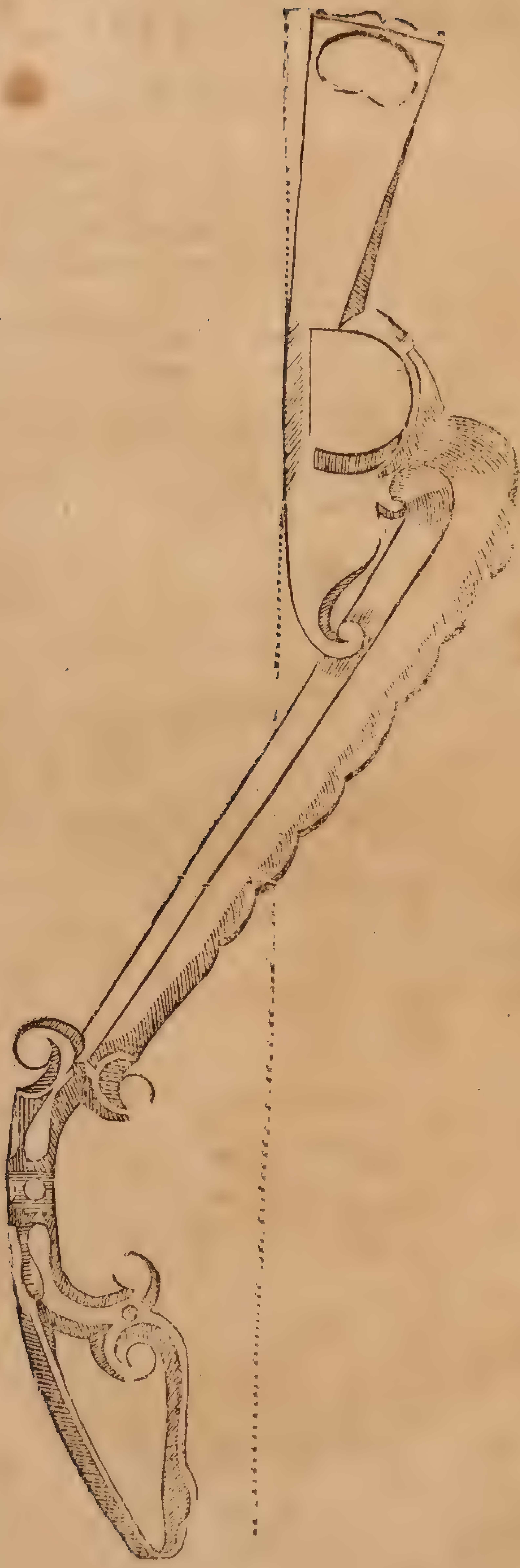
Branche à la Françoise. 53

Branche Françoise. 5.

Tous les Chevaux ne s'arment pas, & beaucoup portent bas, c'eſt une choſe des plus difficiles que nous ayons que de relever un Cheval, on en ramenera cent quand on en relevera un ; neanmoins les deux branches que nous allons propoſer l'une après l'autre feront cet effet, l'une plus l'autre moins.

La premiere eſt la Branche Françoiſe, qui eſt hardie du touret environ quatre lignes, & du jarret d'un pouce & demi, & trois lignes au-delà, l'œil un peu plus haut que la meſure ordinaire, pour donner quelque force à la branche, qui eſt peu hardie : elle ſera bonne pour relever le Cheval qui porteroit bas, car le touret revenant en arriere a emprunté aſſez de force du jarret fort hardi pour relever.

Cette Philoſophie ne ſera pas approuvée de tout le monde, car elle a été peu connue juſqu'à préſent, & on avoit de la peine à ſe figurer qu'une branche hardie pût relever ; mais comme c'eſt une choſe de fait à laquelle la raiſon eſt conforme, & quand elle ne le ſeroit point, il ne faut pas diſputer des choſes de fait, néanmoins j'expliquerai comment cela ſe peut. Le plus grand & le notable effet d'une branche eſt du coude au jarret, & du jarret au touret, l'effet eſt moindre ; en cette branche le coude a aſſez de force de lui, & encore davantage ; elle prend juſqu'au jarret, & le bas ſe ſert avantageuſement de cette force, pour relever en revenant en arriere, où il demeure pourtant hardi ; & notre propoſition ſubſiſte, que les branches hardies relevent.



Branche à la Conneſtable. 63

Branche à la Conneſtable. 6.

Les Chevaux portent en différentes manieres leurs têtes, & par conſéquent la poſture de leur col auſſi : j'ai propoſé ci-devant la branche Françoiſe qui a ſon effet de relever, mais de peu, puiſqu'elle n'eſt hardie que de quatre lignes, celle-ci l'eſt de huit, & environ de deux pouces au jarret; ainſi elle ſera propre pour relever un Cheval qui portera fort bas; le faux jarret ou briſure lui donnera un grand avantage, puiſqu'il augmente la force du bras de la branche, l'œil qui eſt de bonne hauteur donne de la force à la branche pour ſon effet, le coude qui eſt proportionné, en ſorte qu'il ne contraint point trop, aidera à la branche à relever.

Et comme il eſt très-difficile de relever la tête à un Cheval qui a inclination à porter bas, j'ai propoſé ces trois branches : la premiere eſt la Gigotte marquée 3. laquelle quoiqu'elle ne ſoit que ſur la ligne, & qu'il ſemble qu'elle ne doive que maintenir un Cheval en belle poſture, comme elle eſt fort hardie du jarret, elle peut relever.

La ſeconde eſt la Françoiſe, marquée 5. laquelle releve davantage que la précédente, puiſque ſon propre effet eſt celui-là, néanmoins avec peu de force, puiſqu'elle n'eſt hardie que de quatre lignes, quoique ſes autres parties ſoient bien proportionnées.

Il y a celle que nous venons de décrire, laquelle relevera davantage, puiſqu'obſervant ſes autres proportions, elle eſt hardie de huit lignes au touret; on pourroit la faire relever encore davantage en avançant le jarret au double de ce qu'on la rendra hardie du touret, & on peut en faire de même à la précédente.



Pranche à la Gigotte. 7.


Branche à la Gigotte. 7.

Comme les Chevaux ont differentes façons de porter le col & la tête, il faut aussi differentes tournures de branches pour remedier à tous ces défauts : celle-ci est hardie du touret environ huit lignes avec un faux jarret, c'est-à-dire, qu'elle est brisée en avant, l'endroit le plus avancé de cette branche est environ un pouce & neuf lignes.

Le principal effet de cette branche est de ramener, étant hardie jusqu'au bas, le faux jarret lui augmente sa force, le bas qui revient en arriere releve peu, ainsi elle sera bonne pour un col étendu droit en avant, qui a peine à revenir en la belle posture où il doit être.

Cette branche ramene beaucoup & releve peu, c'est ce qu'il faut à ces cols étendus, car les ramenant beaucoup on les oblige à tourner le col étendu & droit en forme d'arc, mais comme il y auroit du danger de les ramener trop & de leur tirer la tête entre les jambes, on a tourné cette sorte de bas qui revient en arriere, & les releve en la plus belle posture de laquelle ces encolures soient capables.

Ce n'est pas que ces branches ne puissent être employées à des Chevaux qui tendront le nez, comme j'expliquerai à la suivante.



Branche Françoise. 8.

Branches Françoises. 8.

Nous avons parcouru une partie des encolures differentes, & des branches qu'il faut aux actions que ces encolures font faire à la tête des Chevaux ; reste à voir l'effet de cette branche Françoise : elle est hardie d'environ un pouce & deux lignes, qui est quatorze lignes ; son principal effet est de ramener, étant hardie du jarret & du bas de la branche presque egalement ; elle sera propre pour les Chevaux, lesquels portent l'encolure assez haute, & tendent le nez ; comme il n'y a qu'à ramener, elle aura assez de force pour cela, ramenant extrêmement si on se sert bien des jambes, il n'y a point de Cheval que l'on n'oblige à baisser le nez.

Ce n'est pas que la précédente branche à la Gigotte, ne puisse être propre pour faire le même effet ; quoique le bas revienne en arriere, & qu'elle ne soit pas purement hardie, puis releve, cela n'empêche pas son effet de ramener, il y a seulement à dire qu'elle est plus foible & moins capable de contraindre que celle-ci.

Voilà toutes les manieres differentes de porter l'encolure aux Chevaux expliquées. La premiere branche est pour toutes les encolures & pour les Chevaux qui commencent : elle peut être fort bonne en particulier pour les Chevaux qui ont l'encolure trop molle, ou qui ont difficulté à vouloir donner dans la main.

La seconde est pour un Cheval, lequel naturellement porte beau.

La troisiéme, pour un qui porte beau, mais qui a inclination manque de force, ou par mauvaise habitude à porter bas.

La quatriéme, pour les Chevaux qui s'arment contre la poitrine.

La cinquiéme, pour les Chevaux qui portent bas.

La sixiéme, pour ceux qui portent encore plus bas que les précédens.

La septiéme, pour les encolures étendues droit en avant.

Et la huitiéme, pour les Chevaux qui portent l'encolure assez haute, mais qui tendent le nez, comme les Cravattes.

Voilà toutes les différentes manieres de porter l'encolure & la tête, & quelles branches sont propres à ces Chevaux-là.

Reste les encolures trop molles, & qui ne veulent pas donner dans la main. Nous avons dit que la premiere branche est propre

CHAP. LXXXV. à cela, mais comme on ne veut pas de ces branches droites aux Chevaux de campagne, on peut en ce cas-là prendre la seconde à la Connétable, & la rendre flaque de demi pouce au touret, elle sera propre pour ces Chevaux-là, car elle n'aura aucune force, qui est ce que nous cherchons. Pour la longueur, il faut, comme je l'ai dit ci-devant, la proportionner à la longueur de l'encolure, & au dessein que vous avez de peu ou beaucoup contraindre. Je les ai dessignées d'une longueur assez raisonnable, on pourra en augmenter ou diminuer selon le besoin; pour les tournures de même, car on peut les rendre plus fortes ou plus foibles, selon qu'on avancera & rendra la branche hardie & plus foible en les reculant.

Pour ordonner l'embouchure.

CHAP. LXXXVI. SUpposé la connoissance de l'effet des embouchures & des branches que nous avons proposé, il est assez aisé d'ordonner une bride à un Cheval.

On met au Cheval qu'on veut emboucher une bride à la bouche, car sans cela on ne peut juger de l'embouchure qui lui est la plus convenable, & il lui faut mettre celle qu'on a jugé qui lui est la plus propre; que si vous en avez plusieurs, il lui faut mettre plûtôt une douce qu'une rude, la bien placer dans la bouche, prenant garde qu'elle ne soit ni trop haute, ce qui feroit froncer la lévre, ni trop basse, ce qui feroit porter la bride sur le crochet.

Un homme étant monté sur un Cheval doit ajuster ses resnes dans sa main; puis essayer de faire reculer le Cheval deux ou trois pas en arriere; vous connoîtrez en ce reculement si la bouche est ferme, & si le Cheval a de la franchise, ou s'il obéit avec répugnance, afin de lui donner une bride qui aide à gagner son consentement, sans le fâcher, ni le blesser dans la bouche.

Si allant en arriere il ramene sa tête en belle posture, c'est-à-dire, que son front tombe à plomb, quand il auroit tendu le nez jusqu'alors, c'est la faute de celui qui l'a monté, s'il ne lui a placé la tête en cet état-là; car puisqu'il s'est ramené une fois, il le peut, ainsi il n'y a qu'à lui suggerer l'habitude.

Faites ensuite cheminer le pas, que le Cavalier sente son Cheval dans sa main pour l'obliger à placer sa tête dans la plus belle posture de laquelle il est capable avec cette bride.

Il

Il faut d'abord s'attacher à connoître, s'il a trop ou trop peu de fer dans la bouche, le trop en ce que la lévre froncera, & en même tems le crochet la pressera; le trop peu en ce qu'il boira sa bride.

Jugez ensuite de la longueur de la branche, ce qui se connoît avec un peu d'experience; si elle est trop longue ou trop courte, & cela avec un peu de raisonnement, car si c'est un Cheval que vous connoissiez qu'il faille beaucoup contraindre, il la faut plus courte; s'il le faut peu contraindre, il la faut plus longue, & particulierement s'il bat à la main ou bien s'il a l'encolure trop molle, car en ce cas il la faut fort longue, parce que venant de loin, elle étonnera moins la barbe, les épaules & les jambes du Cheval.

Faites encore marcher le Cheval au pas, au galop, partir & arrêter, vous jugerez lui voyant faire ces actions, s'il a la bouche bonne ou médiocre : si vous jugez par les arrêts faciles qu'il ait la bouche très-fine, donnez-lui un canon simple, car quand on peut bien se servir d'un Cheval avec un canon simple, il ne faut rien chercher de meilleur.

Ouvrez ensuite la bouche à votre Cheval, laissant l'embouchure en sa place, vous connoîtrez s'il a la langue grosse, & s'il a besoin d'avoir une pareille ou plus grande liberté que celle qu'il a, ce que vous aurez pû remarquer s'il a l'appui un peu sourd, car en ce cas il faut dégager la langue; s'il s'arme de la lévre de même; car s'il avoit les barres hautes & tranchantes, & qu'il eût l'appui sourd pour s'armer de la lévre, il la faut désarmer, mais seulement par accident, comme nous avons dit.

Si le Cheval a inclination à porter bas, il ne lui faut pas donner de liberté de langue qui puisse monter trop haut, car cela lui feroit venir la tête entre les jambes en lui chatouillant le palais.

Vous manierez les barres pour voir comme elles sont formées, car c'est en partie elles qui font la bonne ou méchante bouche; si elles sont tranchantes, il faut des mors doux, & ne jamais parler seulement de Pignatelle, laquelle n'est que pour les barres rondes.

Si le Cheval les a fort charnues & basses, il faut avoir recours aux mors qui vont chercher la barre.

Si votre Cheval a les barres hautes & point du tout sensibles, c'est ce qui s'appelle bouche fausse, en ce cas vous lui pouvez donner des embouchures à Pignatelles, ou à Pas-d'Asne, car pour

les mors qui sont au dessous de la ligne aux bouches fausses, ils font une méchante grimace, & un plus méchant effet.

Après avoir remarqué ce que dessus, il faut encore faire marcher votre Cheval, partir & arrêter, reculer, repartir ensuite, aller le pas, pour juger s'il a des reins, s'il a des jambes & des pieds, si le train de derriere est plus fort que celui de devant.

Car votre Cheval pour avoir fourni de méchans arrêts par ignorance, mauvaise habitude, ou par ardeur, souvent manque de reins, ou pour avoir les jarrets foibles ou douloureux; ce n'est pas la bride rude qui donnera remede à ces défauts-là, ce sera les bonnes leçons bien pratiquées, & la bride rude produira plus de desordre & de confusion que de bons effets, car presque toujours le fond de la bouche est bon, mais les mors rudes la ruinent.

Il peut arriver que le Cheval que vous voulez emboucher a fait du désordre avec la bride qu'il porte, parce qu'elle est trop rude, il est aisé de lui en donner une plus douce.

Si le Cheval bat à la main, il faut tâcher à découvrir le motif qui l'oblige à cela; le remede universel à ces Chevaux est le Canon à trompe, pourvû que le mal ne vienne pas du Cavalier, qui ait la main trop rude, ou qu'il s'attache trop à la bride.

Lorsque vous voulez emboucher un Cheval que vous n'avez vû qu'un moment, & que vous ne pouvez sçavoir ses défauts, il faut s'en informer; sçavoir s'il pese à la main, s'il échauffe la bouche, est retenu ou ramingue, s'il a de l'ardeur & du feu, afin que selon cela vous puissiez prendre vos mesures.

Si votre Cheval est foible du devant, il faut une bride qui le tienne plus sujet qu'on ne feroit; s'il a le derriere foible avec quelques défauts, comme jardons, esparvins, &c. il faut une bride qui le contraigne moins qu'on ne feroit, s'il n'avoit ces défauts-là.

De tout ce que dessus, & de la connoissance de l'effet des embouchures ci-devant décrites, vous ferez votre projet pour lui ordonner une embouchure.

Venons à présent à la branche; je suppose même que vous avez connoissance de divers effets des branches, comme nous l'avons enseigné, & selon cela il faut considerer de la maniere d'où il porte l'encolure, afin de vous déterminer à la branche que vous lui voulez donner.

Il faut notter que l'embouchure, c'est-à-dire, ce que vous avez dessein de lui mettre dans la bouche, vous doit régler en partie,

par la bouche, car l'embouchure se peut fortifier ou affoiblir par la branche; ainsi il faut que vous sçachiez si vous avez dessein de contraindre votre Cheval par le moyen de l'embouchure ou de la branche, car on peut ordonner une branche hardie au Cheval qui se ramene assez; on peut donner à un Cheval qui n'a pas besoin de relever une branche qui releve, & cela pour fortifier ou affoiblir l'embouchure.

La maniere d'emboucher moderne est fort différente de l'ancienne; car autrefois on ne tenoit les Chevaux sujets qu'avec des brides rudes, mais à présent on ne met en usage que des embouchures douces; en échange les branches sont plus fortes, car autrefois elles étoient presque toutes flaques, & à présent on n'en voit plus de celles-là: on les a fortifiées non-seulement du touret, mais aussi de l'œil & du jarret; veritablement la barbe pâtit un peu, mais on y peut plûtôt donner remede qu'au dedans de la bouche.

Si votre Cheval porte beau, une Gigotte ou demi-Françoise sur la ligne le maintiendroit en cette posture.

S'il porte bas, une Connestable hardie de jarret extrêmement, laquelle demeure avancée au-delà de la ligne du touret environ un pouce plus ou moins.

S'il tend le nez, une branche simplement hardie.

S'il s'arme, la branche à Genouil.

S'il porte l'encolure droite en avant, une Gigotte qui ramene beaucoup & releve peu.

Enfin je crois avoir expliqué si clairement l'effet des branches que ce que j'en dirois, ne seroit que des repetitions inutiles.

Il faut particulierement prendre garde que le mors que vous ferez faire ne soit point trop large, car cela fait faire l'aîle aux branches, & que la gourmette porte en sa place, car sans cela le mors n'aura pas l'effet que vous deviez attendre.

La liberté de la langue ne doit avoir qu'un pouce de large entre les deux talons de l'embouchure: ce n'est pas un pouce de douze lignes, mais un pouce ordinaire qui est environ neuf ou dix lignes.

L'œil ne doit avoir au dessus de l'embouchure que trois pointes de doigt au plus, ou vingt-deux lignes.

Le banquet doit tomber à plomb; s'il revient en arriere, comme c'est l'usage des ignorans, il vous diminuera l'effet de votre

branche de plus de la moitié : quand il ne viendroit en arriere que d'une ligne, cela portera bien loin.

Le coude ne doit jamais prendre sa naissance plus haut que le banquet.

Et ne doit avoir de tour que la hauteur de l'œil pour les plus hardis.

Les grosses gourmettes étant rondes sont les plus douces ; la plus grande partie des gens qui ont des Chevaux croyent qu'il n'y a point de plus grande finesse pour les emboûcher, que d'essayer toujours des brides jusqu'à ce qu'ils aient trouvé celles qu'ils cherchent, c'est la méthode la plus certaine, disent-ils.

Je crois qu'il est avantageux à ceux qui n'ont pas une grande experience dans l'embouchure d'avoir beaucoup de mors tout faits chez eux, pour s'en servir comme je vais dire : lorsque vous voulez emboucher un Cheval, mettez-lui celui de vos mors que vous aurez jugé lui mieux convenir, après avoir observé exactement ce que nous venons de dire, & sur celui-là vous prendrez des mesures très-certaines de la bride qu'il lui faut, car vous verrez ce qu'il y a de trop ou trop peu dans la bouche ; ce qu'il y a à dire à la tournure de la branche, si elle est trop longue ou trop courte, si l'œil, le coude, ou le touret, ont les proportions qui leur conviennent, & ensuite vous ferez faire une bride convenable.

Mais d'essaier sans connoissance des brides, de passer d'une rude à une douce, d'une courte à une longue, & ainsi sauter de branche en branche sans dessein, comme qui chercheroit à yeux clos, c'est falsifier la bouche de son Cheval ; s'il l'a delicate, c'est le rendre incertain, & souvent on lui met la bouche en désordre, au lieu de l'accommoder.

Ce n'est pas qu'aux fort bonnes bouches, comme sont les appuis à pleine main, le remede ne réussisse par fois, & ceux qui n'en ont point de meilleur, ne font point trop de mal de s'en servir, mais je croi que c'est le remede de ceux qui n'ont aucune teinture en cet art, auquel assurément il faut beaucoup d'application & un peu de pratique : Mais l'affaire n'est pas si difficile, avec un peu d'étude, puisque dans Paris on voit une infinité de personnes qui embouchent à merveille des Chevaux, disent-ils, & ils ne sçavent ce que c'est que d'un Cheval, n'ont aucune connoissance de ses qualités, & n'ont jamais monté à Cheval en quelque maniere que ce soit : & si ces Messieurs-là ont si bien réussi sans

monter, ni connoître les Chevaux, les Cavaliers en faveur desquels j'écris ces lignes, peuvent esperer qu'ils y réussiront, puisqu'il semble qu'on ne peut avec certitude ordonner une bride selon les régles, si on ne connoît les jambes, les pieds, les reins, la vigueur, & la legereté d'un Cheval. C'est une connoissance que les Hommes de Cheval ont, qui les fera bien plûtôt réussir, que ces Messieurs qui ne connoissent que la barre & la ganasse du Cheval, pour l'avoir manié dans l'instant.

CHAP. LXXXVI.

Méthode pour nourrir & préparer les Chevaux, en sorte qu'ils puissent fournir des courses extraordinaires.

CHAP. LXXXVII.

En Angleterre ils ont des Chevaux destinés seulement pour faire de grandes courses; ils sont si curieux de ce divertissement, qu'ils les nourrissent exprès pour cela, & leurs Chevaux qui sont naturellement de grande haleine, & qui ont une extrême vitesse, sont mis en un tel état par cette sorte de préparation qu'ils fournissent & font des courses incroyables, non pas au petit & au grand galop comme les nôtres, mais à toutes jambes; ensorte que ceux qui ne l'ont jamais vû, ont peine à se persuader comme un Cheval peut résister à la violence de leurs courses pendant cinq & six milles, & on en voit beaucoup en ce pays-là fournis des carrieres de cette longueur.

Je n'ai jamais mis en pratique cette méthode, je l'ai inserée à la fin de ce Livre, sur la bonne foi d'un brave Cavalier, qui m'a assuré l'avoir eu en Angleterre d'un Homme qui ne faisoit autre profession que de préparer & entretenir des Chevaux de course, lesquels ne sont point chargés de graisse, ni de trop de chair, mais sont si vigoureux & si pleins de cœur qu'on n'en voit point de pareils : si la curiosité vous pousse à l'éprouver, j'espere qu'observant exactement ce qui suit vous en aurez du contentement.

Pour choisir un Cheval de course, il le faut long de corps, nerveux, de grande ressource, & fort vîte, lequel outre la bonne haleine doit avoir l'éperon fin, & être grand mangeur. Le Cheval avec tout cela doit être Anglois, barbe, ou au moins de legere taille, la jambe assez menue, mais le nerf détaché de l'os, court-jointé & le pied bien fait; les pieds larges n'ont jamais réussi à ce métier.

CHAP. LXXXVII.

Pour préparer le Cheval de course, il ne lui faut point donner d'avoine ni de foin ; mais lui faire faire du pain moitié orge, moitié féves, le faisant bien cuire en forme de gâteau plat, & n'en donner jamais au Cheval qu'il ne soit rassis, & plûtôt dure que tendre ; trois livres à midi & trois livres au soir suffisent pour son ordinaire, & cela au lieu d'avoine ; de la gerbée de froment au lieu de foin, de l'eau tiéde à boire, où vous mettrez sur un sceau une jointée de farine de féves & d'orge, le tenir bien couvert avec un drap & une couverture, dans une écurie oú il n'y ait aucun jour, bonne litiere nuit & jour, & toujours couvert, & l'ayant nourri quatre jours de la sorte, le cinquiéme au matin l'ayant tenu bridé trois heures, donnez-lui des pilulles composées d'une livre de beurre frais qui n'ait pas été lavé, c'est-à-dire, d'abord que la crême est changée en beurre, sans le laver ; mêlez parmi vingt-cinq ou trente gousses d'ail concassées, du tout faites des pilulles grosses comme des grosses noix, que vous ferez avaller au Cheval avec une pinte de vin blanc, puis le tenir trois heures bridé la tête fort haute, ensuite le traiter à l'ordinaire avec son pain, son eau, & de la paille médiocrement, car il ne le faut pas engraisser, mais au contraire en l'amaigrissant lui augmenter l'haleine & la vigueur.

Le septiéme jour, c'est-à-dire un jour franc après la prise des pilulles, promenez-le au matin une heure avant le Soleil levé & une heure au soir après le Soleil couché au pas & au galop. Si le Cheval demeuroit trop gras, il le faut promener une heure après Soleil levé, & une heure avant Soleil couché, puis le ramener à l'écurie, l'essuyer & le bien couvrir, & le nourrir à son ordinaire, & continuer à le promener tous les jours, & lui donner tous les cinquiémes jours les pilulles de beurre, observant le jour de la prise ni le lendemain de ne le point promener.

Quand il aura pris trois prises de pilulles, c'est-à-dire, quinze jours après qu'on l'a commencé, il le faut promener au matin deux heures, & autant au soir au galop, à toute bride, & au pas, pour lui laisser reprendre haleine de tems en tems, observant toujours de ne le point courre les jours de pilulles, ni le lendemain ; il le faut ramener en main au petit pas bien couvert, le bien essuyer le frottant jusqu'à ce qu'il soit sec, l'attacher la tête haute, le laisser bridé trois heures, puis lui donner à boire de son eau plus que tiéde, puis le nourrir à l'ordinaire : il le faut nourrir un mois entier de cette méthode : prenant les pilulles toujours après les

quatre jours, & les cinq ou six derniers jours du mois le courre tant qu'on juge que son haleine peut fournir, le galopant pour le laisser souffler, ne le travaillant néanmoins que deux heures au matin, & deux heures au soir, le ramenant au petit pas en main bien couvert d'un drap & d'une couverture, puis l'essuyant & le faisant boire, comme j'ai enseigné.

Au bout de tout ce tems, si la fiente est encore gluante ou humide, il n'est pas bien préparé, il faut continuer jusqu'à ce que la fiente s'émie sans aucune humidité, lors le Cheval sera en état de faire les courses que vous voudrez.

Un jour avant de faire la course, il sera bridé toute la nuit : à deux heures au matin, il lui faut faire avaler trois chopines de vin d'Espagne dans lequel on aura délayé vingt ou vingt-cinq jaunes d'œufs, le rebrider deux heures entieres après la prise, puis le monter au petit galop d'abord; puis à toute bride autant que son haleine pourra fournir, ensuite au petit galop pour prendre haleine, & après à toute bride, & cela pendant trois heures, le bien couvrir, le ramener au petit pas, le bien essuyer, puis le laisser trois heures bridé, la tête haute, & après lui donner son eau, mais il la faut plus chaude qu'il la pourra boire, puis le traiter à l'ordinaire.

Le jour de la course, il faut qu'il ait avalé le vin d'Espagne & les jaunes d'œufs deux heures avant la course,& qu'il ait été bridé six heures avant de prendre du vin d'Espagne.

Vous notterez que le jour avant la course, & le jour d'icelle, il ne doit manger que la moitié de son pain à chaque repas, & la moitié de la paille qu'on avoit coutume de lui donner.

Les jours que les Chevaux ne font pas les courses, & lorsqu'on ne s'en sert pas à cela, il les faut toujours nourrir & promener comme j'ai dit, hors que depuis qu'ils sont préparés on ne donne les pilulles qu'au bout de huit jours seulement.

Si le Cheval étoit dégoûté & fort resserré pendant cette préparation ou après, il lui faut donner de bons lavemens avec deux pintes de lait & une chopine d'huile d'olive, le tout tiéde.

On ne doit courre ces Chevaux qu'avec des filets fort menus, afin de ne leur point ôter l'haleine, comme feroit un de nos mors; se courber sur le col en courant pour empêcher que le vent ne vous prenne, avoir des habits fort joints au corps, point de casaque volante, un bonnet au lieu de chapeau, de petits éperons fort aigus, & picoter le Cheval aux flancs, les grands coups arrêtent

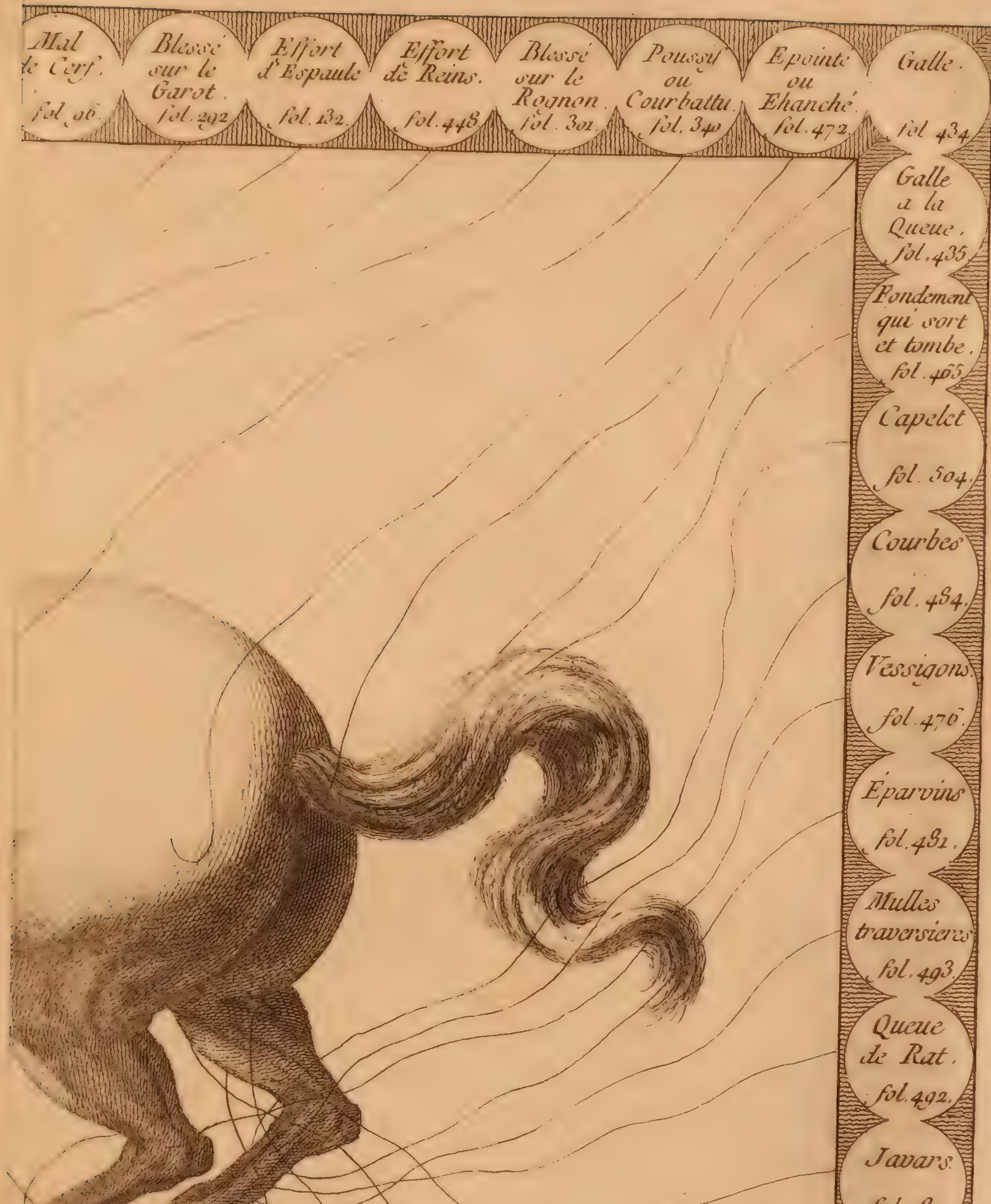
CHAP. LXXXVII.

les Chevaux & ne les font pas courre, point de croupiere ni de poitrail, une ſelle fort legere & le Cavalier auſſi.

Voilà ce que ce Cavalier m'a appris de la courſe des Chevaux Anglois. En voilà aſſez pour ſatisfaire la curioſité de ceux qui auront envie de préparer des Chevaux comme on le pratique en Angleterre ; pour moi j'aime mieux dreſſer un Cheval pour la Guerre ou pour le Manege, que de le préparer à de pareilles Courſes, où le ſoin & la peine ſont plus grands que le plaiſir qu'on en retire. Adieu.

Fin de la ſeconde Partie.

ABREGE'



Mal de Cerf. fol. 96.
Blessé sur le Garot. fol. 292
Effort d'Espaule fol. 132.
Effort de Reins. fol. 448.
Blessé sur le Rognon. fol. 301.
Poussif ou Courbattu. fol. 340.
Epointé ou Ehanché. fol. 472.
Galle. fol. 434.
Galle a la Queue. fol. 435.
Fondement qui sort et tombe. fol. 465.
Capelet fol. 504.
Courbes fol. 484.
Vessigons. fol. 476.
Éparvins fol. 481.
Mulles traversieres fol. 493.
Queue de Rat. fol. 492.
Javars. fol. 187.
Poireaux fol. 493.
Malandre et Solandre fol. 103
Enflure sous le Ventre, fol. 156
Enflure à la Cuisse. fol. 152
Veines barrées. fol. 503
Enflure des Bourses fol. 458.
Vessigon en dedans fol. 167.
Des fics fol. 230.
Javars encornés. fol. 198.

ABREGÉ DE L'ART DE MONTER A CHEVAL;

Où l'on montre, par une Méthode curieuse, les véritables & les plus courtes Voies de se pouvoir rendre Bon Homme de Cheval.

En faveur de ceux qui chérissent cet Exercice, & particulierement pour le profit & l'avancement des Seigneurs & Gentils-Hommes.

CHAP. I.

Ce que l'on doit observer quand on fait choix d'un Maître de quelque profession que ce soit.

QUAND on fait choix d'un Maître, de quelque science, ou art, que ce soit, on le doit juger capable de sa profession, & avoir une créance entiere en sa capacité; autrement, il seroit impossible de rien apprendre. C'est une regle, qui doit demeurer pour constante, sans qu'il y puisse avoir d'exception. Il faut que le Maître commande, & que l'Ecolier obéisse : Et qu'il pose pour principe infaillible, qu'il sçait beaucoup mieux que lui, ce qui lui est nécessaire, & pource seulement qu'il est maître, c'est-à-dire, Sçavant : lorsque les Ecoliers des Grecs avoient quelques disputes entre eux, elles étoient terminées si-tôt que l'un d'eux disoit ces mots, (*Magister dixit :*) tant il est vrai que nous devons avec soumission & respect avoir créance & entiere assurance, à ce que nos maîtres nous enseignent : quand donc vous aurez fait le choix d'un bon maître, croyez-le absolument, si vous avez dessein de profiter en quelque science que ce soit.

CHAP. II.

Quel doit être l'Ecuyer, faisant profession de monter à Cheval.

L'ART de monter à Cheval est le plus excellent de ceux que l'on appelle liberaux; il est si beau, si noble & si attaché à la vertu, & donne tant de plaisir aux Rois, Princes, Seigneurs & Gentilshommes, & en un mot à tous les honnêtes gens, qu'il seroit bien à souhaiter, que celui qui en fait profession fût de noble extraction pour deux raisons; la premiere est que si le mot de noble veut dire, Vertueux, il seroit à souhaiter que l'Ecuyer fût Gentilhomme, pour être vertueux. La seconde est que cet exercice étant principalement pratiqué par des personnes de qualité, il seroit très à propos que ce fût un homme noble, qui professât cet exercice & non pas une personne de basse naissance : mais d'autant que cela n'est pas absolument nécessaire, je n'en parlerai pas davantage, puisqu'en cas de besoin l'on peut apprendre des uns & des autres : mais je dirai hardiment qu'il est absolument nécessaire, que celui qui exerce cette profession soit sage, modeste, prudent & civil : & que bien éloigné

d'être altier & glorieux, il doit être affable & complaisant envers toutes sortes de personnes, & principalement envers les honnêtes gens.

CHAP. III.

Des qualités requises à un bon Homme de cheval.

CE n'est pas assez que celui qui enseigne ce noble exercice, posséde les qualités dont j'ai parlé au chapitre précédent, il faut qu'il soit doué de beaucoup d'autres, sans lesquelles il lui seroit impossible de faire profiter ses écoliers; & il faut de nécessité qu'il sçache bien son métier: c'est à dire, qu'il soit bon homme de Cheval, tant de sa personne que pour bien sçavoir enseigner ses écoliers: car, *nullus quod non habet dare potest*: il faut donc qu'il le sçache parfaitement; outre cela il faut qu'il ait cette facilité de s'exprimer, qui s'appelle raisonnement, afin que ses Ecoliers puissent l'entendre & comprendre ce qu'ils doivent sçavoir, étant très certain que pour bien faire quelque chose, il faut premierement sçavoir ce que l'on veut faire, & pour le bien sçavoir, il le faut entendre, & c'est ce qui ne se peut, si l'Ecuyer n'a pas assez de raisonnement & de science pour faire concevoir à son Ecolier, ce qu'il desire qu'il fasse; de plus il faut qu'il soit très-patient: car s'il est colere, il rend l'Ecolier timide, & lui ôte le jugement & l'empêche d'agir avec raison, & il arrive encore pis, quand le Maître, l'Ecolier & le Cheval par impatience se rendent incapables de raison; outre ce il faut qu'il montre à ses Ecoliers avec grande affection, qu'il prenne garde de leur montrer également, sans favoriser les uns plus que les autres, de peur d'exciter de la jalousie, & du désordre entre eux.

CHAP. IV.

De la véritable posture d'un bon Homme de cheval.

IL faut trois qualités au bel & bon homme de Cheval; la premiere il doit être très ferme, la seconde il doit être très vigoureux, & en troisiéme lieu il doit être très-bien planté dans la selle, & lorsque son Cheval sera en état de manier, il faut qu'il le conduise sans branler la main, ni le corps, ni les jambes, ni la tête, & sans faire aucune mauvaise posture, ou grimace, les épaules également avancées, la tête haute & droite, & la ceinture un peu en avant, les jambes ni trop, ni trop peu éloignées du Cheval, point de contrainte en aucune de ses actions, les aides très délicates, & plûtôt proches que trop éloignées, la main douce, & ferme sans être avancée vers les oreilles du Cheval; & voilà la véritable posture.

Et bien qu'il n'eût pas toutes les précédentes perfections & politesses, il ne laisseroit pas d'être bon homme de Cheval, quoiqu'il fût à souhaiter, qu'il les possedât toutes: car il y a de la différence entre être bel homme de cheval, ou être bon homme de cheval, & sçavoir l'art de bien dresser & emboucher les Chevaux, ou avoir le don de bien enseigner, & donner leçon avec un jugement entier & facilité à se bien exprimer, & faire entendre; mais celui qui posséderoit toutes les perfections que je viens de déduire, se pourroit avec justice & raison nommer le cavalier parfait.

CHAP. V.

Ce que doit sçavoir le bon cavalier touchant l'Ordre & le Gouvernement d'une Ecurie.

LES Rois, les Princes, les grands Seigneurs, & en un mot tous ceux qui ont une belle Ecurie, soit de chevaux entiers, de manége, ou coureurs de chasse, & particulierement les Ecuyers tenant academies de monter à cheval, doivent avoir une personne destinée pour avoir le soin de leur Ecurie, profession qui n'est pas peu pénible, & il est très-nécessaire que celui qui a affaire d'un tel homme en sçache aussi faire le choix: car il faut que celui qui entreprend cette charge soit vigilant, très assidu, & qu'il fasse voir la verité du proverbe qui dit que l'œil du Maître engraisse le cheval, c'est-à-dire, qu'il doit rarement quitter l'écurie, il faut qu'il ait toujours les yeux ouverts & la main levée, pour bien faire travailler les Palfreniers, & les tenir à leur devoir. En outre il faut qu'il entende les maladies des chevaux & leurs infirmités, du moins les

plus ordinaires, afin que ſon ſoin & ſa vigilance y remedient, ou y faſſent promptement remedier par un bon Maréchal ; il faut auſſi qu'il ait le ſoin de dire à ces Palfreniers, le nom de chacun de ces Chevaux, & leurs infirmités, & s'il y en a de dangereux des pieds, ou de la dent, que l'on ne les ſorte jamais de l'écurie ſans ſe bien précautionner, & lorſque l'on les voudra penſer de la main, ou faire que l'on leur mette un bon caveſſon de corde, & que l'on les attache fort court, crainte de déſordre, qu'ils ne manquent jamais de faire laver tous les jours les pieds de tous ces Chevaux, & qu'il regarde de près l'état où ils ſont, qui eſt en un mot, de voir s'ils ſont bien ferrés, ſi le fer ne leur incommode point les pieds, ſoit pour être mal ferrés, ou vieux ferrés : Si le fer ne déborde point, s'il ne leur preſſe ou ſerre pas trop le pied, s'il ne foule point les talons ou la ſolle, ſi les rives ne lui bleſſent point les jambes, ou s'il ne coupe point ; il faut que les Chevaux ſoient ferrés de neuf, ou pour le moins relevés tous les mois. Ceux qui ont trop de pied ou de corne, ne doivent être ferrés, hors beſoin, qu'en vieille lune. Ceux qui ont mauvais pieds ne doivent être ferrés hors beſoin, que le troiſiéme ou quatriéme jour de la nouvelle lune ; il faut auſſi qu'il connoiſſe, quand les Chevaux ont les pieds ſecs & arides, ſoit naturellement ou par accident, & quand il remarquera cette infirmité en ſes Chevaux, il ne faudra manquer de leur faire bien frotter les pieds avec la fiente de vache, deux jours devant qu'il juge, qu'ils aient beſoin d'être ferrés, & pour plus aſſurée précaution, & meilleur ordre ; qu'il laiſſe toujours à tels Chevaux quaſi de leur fiente ſous leurs pieds, laquelle il arroſera de vinaigre & d'eau. Au contraire à ceux qui auront la corne molle & le pied tendre, il fera fondre poix navale, & ſuif de mouton égale portion, & leur en mettra dans les pieds, & leur engraiſſera toute la couronne ; & aux uns & aux autres, il ne manquera de leur faire frotter la couronne, de l'onguent appellé, du bon pied, deux fois chaque ſemaine, mais il n'y en mettra qu'un doigt au tour de la couronne & par deſſus le poil ; de plus il faut ſçavoir, que dès-auſſi-tôt que le Cheval aura travaillé au manége ou ailleurs, juſqu'à être en grande ſueur, il faudra auſſi-tôt que l'on aura mis pied à terre le faire conduire en ſa place, & lui mettre de la paille fraîche ſous lui, puis ſans débrider, le deſeller & au plûtôt lui avaler l'eau avec le couteau de chaleur, puis l'ayant bien raclé, il faudra prendre de bonne paille fraîche, & le bien frotter, le long des reins, ſous le ventre, le long de l'encolure & la tête, puis vous lui remettrez la ſelle avec une couverture entre la ſelle & le poil, puis vous lui frotterez bien les jambes, & vous le laiſſerez bridé, juſqu'à ce qu'il ſoit bien ſec ; enfin vous le deſellerez, & lui ferez donner deux ou trois coups d'étrille pour lui deſmêler le poil, & lui abattre la pouſſiere : enſuite vous le debriderez, & lui donnerez du foin & une heure après vous le ferez boire, & lui donnerez l'avoine à ſon ordinaire. Il faut auſſi bien ſçavoir faire panſer les Chevaux de la main, ce qui ſe fait en cette ſorte. Vous ferez mettre vos Chevaux au filet, au maſticadou, & les tournant du côté des piliers, vous les pourrez facilement étriller à votre aiſe, & auſſi mâchant leurs filets ou maſticadou par l'action que leur donne l'étrille, ils ſe purgeront le cerveau, & auront la bouche fraîche & écumante ; après l'étrille le bouchon de paille doit faire ſon office, puis la broſſe y doit auſſi être employée pour bien tirer la pouſſiere, puis vous vous ſervirez auſſi de l'eſpouſſette pour leur adoucir le poil, & enfin vous vous ſervirez de la main mouillée, dont vous frotterez le Cheval à poil & à contre poil, afin de lui rendre le poil tous à fait luiſant & uni, puis après vous prendrez un bon peigne, une groſſe éponge, un ſceau d'eau fraîche, & vous leur peignerez les crins & la queue, tant qu'ils ſoient bien humides & bien démélez : aux gros chevaux & aux rouſſins, vous aurez le ſoin, après les avoir bien peignés, de leur mouiller beaucoup la tête & l'encolure, & particulierement au printemps, cela leur décharge la tête & l'encolure, & leur conſerve la vue : il faut avoir grand ſoin de faire bien frotter & bouchonner les jambes des Chevaux, avec les bouchons de paille, de crainte qu'il ne leur vienne quelque galle ou crevaſſe dans les pâturons, ou le long des jambes, il faut auſſi avoir grand ſoin de leur faire bien laver & baſſiner les jambes d'eau fraîche, toutes les fois qu'ils les auront ſales, il faut auſſi faire regarder dans la bouche

des Chevaux, du moins tous les mois, pour voir s'ils ont les bouches échauffées, les barres blessées, ou des barbillons, ou des surdens, ou le lampas, & en ce cas il y faut faire remedier, puis leur laver la bouche de verjus, sel & ail pilés ensemble avec un peu d'eau de vie, & leur tenir toujours la bouche nette. Il faut aussi avoir un soin particulier de voir que le mors n'incommode point la bouche ni les barres du Cheval, & que la gourmette ni les crochets ne déchirent pas la sousbarbe, que si cela arrivoit, il y faut donner ordre, & faire mettre un cuir à la gourmette : pour la nourriture d'un Cheval, elle doit être de seize livres de bon foin, une botte de paille de froment & quatre grandes mesures d'avoine, qui sont un boisseau mesure de Paris; aux Chevaux échauffés ou dégoutés, on leur donnera du son de froment mouillé au lieu de l'avoine; il leur faut le soir bonne litiere de paille fraîche, chacun leur place separée, des barres entre chacun des Chevaux, & deux bonnes longes, de peur qu'ils ne se blessent. Si vous connoissez que votre Cheval ait la bouche échauffée, faites le beaucoup saigner de la troisiéme barre du palais, & lui faites donner des coups de flame sur la queue. Il faut que l'Ecurie soit toujours très-nette ; que le foin soit très-bien secoué, afin que les Chevaux ne toussent point, & que l'avoine soit aussi bien criblée pour la même raison, qu'il n'entre jamais de volatilles ni bêtes salles dans vôtre Ecurie, crainte du farcin, mais si vous voulez empêcher le mauvais air, tenez d'ordinaire un bouc dans votre Ecurie, on tient que cet animal empêche quantité de maux. Si vous desirez que vos Chevaux restent toujours en bon état, & qu'ils paroissent le poil bien uni & bien luisant, il les faut tenir bien couverts tout le jour, & qu'ils aient bonne litiere toute la nuit, & qu'ils demeurent tous les jours quatre heures aux filets; savoir deux heures le matin, & deux heures de relevée. Il faut avoir grand soin des selles & des brides des Chevaux, pour la bride il faut faire le mors autant de fois qu'il sortira de la bouche du Cheval ; pour les selles si-tôt que le Cheval aura travaillé jusqu'à la sueur, il les faut mettre au soleil, & les faire bien sécher, & bien battre les panneaux, en un mot il faut prendre garde que tout le harnois du Cheval soit en si bon ordre qu'il n'en puisse être incommodé, il faut encore prendre garde, quand les Chevaux se frottent l'encolure ou ailleurs, ou qu'ils se mordent, qui est signe de demangeaison, ou chaleur de sang, vous les ferez saigner à la veine du col, & réiterer la saignée, si l'ardeur continue.

CHAP. VI.

Les choses essentielles & qui se doivent absolument pratiquer dans l'Art de monter à Cheval.

BIEN qu'il soit vrai de dire qu'il n'y a point de regle certaine dans l'art de monter à Cheval, à cause de la varieté, inquietude & malice, que l'on connoît non-seulement tous les jours & toutes les heures, mais, s'il faut ainsi parler à tous momens que l'on travaille ou fait travailler les Chevaux; il faut & il est nécessaire que le bon Cavalier & Ecuyer change, selon son experience, aussi souvent de méthode que son Cheval change d'humeur; il y a pourtant des choses essentielles & generales qui ne souffrent point de changement. Ce que j'ai bien voulu marquer en ce lieu, & en écrire un Chapitre que j'estime autant, ou plus nécessaire, que pas un de ceux qui sont inserés dans ce petit ouvrage; ce qui m'oblige de donner conseil à l'Ecolier diligent de l'apprendre par cœur. En premier lieu, il faut toujours partir un Cheval droit, & l'arrêter droit, & s'il est dressé, ou qu'il s'assie sur les hanches, il lui faut toujours lever le devant au partir, ou à l'arrêt; si le Cheval a la bouche délicate ou tendre, il le faudra toujours conduire large, & le mener fort en avant : Si le Cheval porte au vent, baigie, ou leve la tête, ou batte à la main, il faut avoir la main ferme, le corps en arriere & la main proche le pommeau de la selle, & les ongles tant soit peu en haut ; si au contraire il porte bas, tire à la main & s'arme, il faut avoir la main gaillarde, un peu vacillante, & un peu en avant : quand vous aurez dessein de tourner un Cheval, soit à droite, ou à gauche, il le faut toujours chasser en avant, & lui donner du terrain, pour le moins sa longueur, si un Cheval se veut precipiter

en avant, il le faut tirer en arriere. S'il veut reculer de lui-même, il le faut chasser en avant; Si partant un Cheval d'un talon sur l'autre, il y répugne, & n'y veut point obéir, gardez vous de le presser, ou de le battre pour cette faute, mais éloignez le talon, chassez-le en avant, puis approchez de rechef le même talon, & faites de cette façon par plusieurs fois sans l'impatienter, & il vous obéira en peu de tems. Si vous avez dessein de mettre un Cheval entre les piliers, soit pour lui faire lever le devant ou pour connoître sa legereté ou sa force, ne faites jamais monter personne dessus, que vous ne soyez bien assuré qu'il le veuille souffrir; crainte que se voyant gêné, il ne vous fasse du desordre: quand vous voudrez faire lever le devant à un Cheval, mettez-les entre les deux piliers, sellé & bridé sans que personne soit dessus: placez-vous derriere lui, avec une bonne chambriere, & par le moyen d'icelle faites le tourner d'un côté & d'autre & par plusieurs fois; puis à quelque tems de là, vous frapperez de votre chambriere contre terre, & étant directement derriere le Cheval, faites-le donner dans les cordes, puis faites-le reculer, puis avancer, autant que les cordes du cavesson vous le pourront permettre, & continuez cette leçon, douze ou quinze jours, jusqu'à tant que vous connoissiez que le Cheval fasse quelque semblant de lever le devant, & baisser un peu les hanches, que s'il le fait sans se precipiter & avec docilité, caressez-le & le renvoyez à l'écurie, & vous asseurez qu'il ne sera pas longtems sans souffrir d'être monté: Si un Cheval, comme il s'en rencontre assez souvent, a repuguance plus à une main qu'à l'autre, ne le commencez jamais à quelque tems de Manége que ce soit, que vous ne le chassiez en avant sur une ligne droite, & ne l'arrêtez jamais que vous ne le fassiez regarder du côté que vous connoissez qu'il a aversion; quand vous êtes asseuré qu'un Cheval a la bouche mauvaise, & qu'il force toujours la main, ne le poussez jamais à toutes furies, & ne l'abandonnez jamais, au contraire endormez le au petit galop leger, soutenez le du gras des cuisses, & lui marquez les tems des courbettes: si un Cheval se retient, chassez-le toujours en avant, s'il s'abandonne, soutenez-le, s'il manie sur les voltes, ne manquez jamais de vigueur, & le conduisez de quart à quart, le faisant toujours passer par les quatre angles de la volte: & pour conclusion de ce chapitre, il faut que le bon Cavalier soit toujours prêt, sans se laisser surprendre, & que reconnoissant les défauts de son Cheval, il y remedie tout aussi-tôt; s'il a trop de fougue qu'il l'adoucisse; s'il n'a pas assez de feu, qu'il lui en donne; enfin il faut que le bon Ecuyer soit toujours prêt, & en état de faire faire à son Cheval le contraire de ce où sa malice ou sa répugnance le porte contre le bien.

CHAP. VII.

La disposition que doit avoir celui qui veut embrasser l'art de monter à cheval.

IL faut en premier lieu qu'il soit sans aucune incommodité de sa personne, il doit être fort vigoureux, très nerveux & sans aucune apprehension, & que toutes ces choses soient gouvernées d'un jugement net & entier, pour s'en pouvoir servir au besoin en quelque rencontre que ce soit, qu'il soit patient, qu'il obéisse promptement aux commandemens de son Maître, & qu'il ait une entiere & aveugle créance que son maître est très capable de l'enseigner, & qu'il sçait beaucoup mieux que lui, quels Chevaux il faut qu'il travaille, pour le rendre sçavant, & surtout qu'il ne prenne jamais de vanité, quoiqu'il fasse bien, & voilà le commencement d'un Ecolier qui a dessein de se rendre bon Cavalier.

CHAP. VIII.

Ce qu'il faut que sçache un bon Ecolier touchant les harnois de son cheval.

IL est très-nécessaire que celui qui vient faire profession de monter à Cheval sçache connoître tout le harnois d'un Cheval, afin de s'en pouvoir servir au besoin. Il faut donc qu'il sçache que le Cheval porte selle, bride & licol: ce qui se met sur le Cheval pour la com-

modité de l'homme, lorſqu'il fait voyage, s'apelle ſelle, mais elle eſt compoſée d'arçon devant & derriere, de deux bandes qui tiennent les arçons, de boucles qui ſont attachées aux bandes, pour ſupporter les Etriers, elle a ſes baſts devant & derriere, elle a auſſi des lieges pour tenir l'arçon ferme, elle a auſſi le ſiege pour s'aſſeoir dans la ſelle, elle a des quartiers, des panneaux, un trouſſequin avec le derriere de la ſelle, un pommeau, quatre ou ſix contre-ſanglots, des porte-étriers, des ſangles, un bon ſurfait, un poitrail, une croupiere & une houſſe.

De la Bride.

Tout ce qui ſe met à la tête & à la bouche du Cheval, lorſqu'il voyage, s'appelle bride, mais elle eſt compoſée ; pour ce qui eſt de cuir, de têtiere, de ſouſgorge, de muſerole, de patelette, de ſoûtenance, & de Reines pour guider le Cheval.

Le Mors.

Tout ce qui eſt de fer s'appelle mors, & ſe met en la bouche du Cheval ; mais il eſt compoſé d'embouchure, de tranche-file, de branche, de chaiſnettes, d'anneaux, de tourets, de gourmettes, & de crochets pour tenir la gourmette.

Ce qui reſte à la tête du Cheval pour l'attacher, lorſqu'il demeure à l'écurie, s'appelle licol, il eſt compoſé de têtiere, ſouſgorge & de deux longes, aux Chevaux qui ſe délicolent on leur met double ſouſgorge.

Il faut ſçavoir que les Chevaux de Manége ont beſoin de Caveſſon pour les dreſſer, il y en a de pluſieurs ſortes, mais je n'en parlerai que de trois ; Caveſſon de Cordes, pour mettre les Chevaux entre deux piliers, Caveſſon rond, pour les Chevaux d'aſſez bonne nature, & Caveſſon figuette ou Camarre, pour les gros Chevaux durs de tête & de bouche, il faut qu'ils ſoient montés les uns & les autres de têtieres, ſouſgorge & de bonnes longes, avec trois anneaux pour tirer la tête du Cheval, du côté qu'il ſera néceſſaire ; en outre on ſe ſert encore d'un petit fer mordant, qui s'appelle figuette, que l'on place dans la muſerole, il ſert à tous les Chevaux qui portent au vent, qui battent à la main, & levent la tête, comme les Barbes, Caſtillans & Cravates, pour leur aſſurer la tête : mais il y a un meilleur moyen de les aſſujettir, qui eſt une platte-longe à deux branches, qui eſt d'un merveilleux effet ; on met auſſi des trouſſequeues aux Chevaux de Manége, à ſçavoir aux ſauteurs & à ceux qui branlent par trop la queue ; aux ſauteurs pour trois raiſons, ils en paroiſſent plus beaux, cela leur facilite le moyen de s'elever, & les empêche de remuer la queue ; il faut auſſi que les Chevaux de Manége, & les autres aient des Caparaſſons de toile, ou autre telle étoffe qu'il vous plaira, il faut une bonne étrille, une bonne broſſe, une bonne épouſſette, de groſſe toile, un bon peigne, une bonne éponge, un couteau de chaleur, de bons ciſeaux pour faire le crin & le poil de l'oreille, un bon brocheur, un bon bouteur, de bonnes triquoiſes, un fer à tous pieds, & quantité de cloux pour pouvoir ferrer votre Cheval à la Campagne, voilà tout l'équipage d'un bon Cavalier.

CHAP. IX.

Ce que c'eſt que Manége.

MANEGE en general eſt tous les lieux où l'on fait manier des Chevaux ; mais à proprement parler, Manége eſt un lieu aſſigné & arrêté pour faire travailler les écoliers, & dreſſer les Chevaux ; il y a de deux ſortes de Manége, à ſçavoir le couvert, & le découvert : le couvert eſt pour la néceſſité, & pour travailler dans le mauvais tems & pour la plus grande contrainte des Chevaux. Le découvert eſt pour le beau tems, & pour pouvoir bien égayer & étendre les Chevaux, & les dreſſer pour la guerre : il faut tant à l'un qu'à l'autre qu'il y ait des piliers, deux vis-à-vis l'un de l'autre, & de trois ou quatre pieds de diſtance, pour faire les Chevaux, & un au milieu du Manége pour faire bien étendre un Cheval autour de la volte ; il faut que le beau Manége couvert ſoit de trente-cinq pieds de large, & quatre-vingt pieds de longueur ; & le découvert auſſi long, & large qu'il ſe pourra rencontrer pour bien égayer les Chevaux.

Chap. X.

Ce que c'est que Volte.

VOLTE est une figure ronde composée de circonference, diametres & centre : la circonference est la piste ou chemin, par où doit passer & repasser le Cheval ; les diametres composent quatre angles, pour pouvoir travailler en quarré ; & le centre n'est autre chose que le milieu de la volte, où doit être planté un pilier, pour pouvoir bien guider le Cheval.

Chap. XI.

Ce que c'est que Carriere.

CARRIERE est une étendue de chemin non bornée, pour pouvoir bien faire courir un Cheval, & l'étendre à son plaisir, lui faisant employer toute sa force en le poussant, & échapant vertement de la main pour connoître s'il est libre de partir de la main, & s'il souffre les talons, sans faire le rétif ou ramingue, & pour sentir s'il a bons reins, bonne bouche, & s'il s'assied ou arrête, & pare sur les hanches; mais à proprement parler, Carriere ou lice est un lieu arrêté & assigné pour courre la bague, rompre au faquin, & pour courre ou rompre en lice. La belle Carriere doit être de cent vingt pas de longueur, & de huit à dix pieds de largeur depuis la demie volte jusqu'à la potence, il y doit avoir nonante pas, & trente pas pour l'arrêt, ou parer le Cheval.

Chap. XII.

Ce que c'est que Passade.

PASSADE n'est autre chose qu'une longueur de chemin, par où il faut que le Cheval passe & repasse ; il y en a de plusieurs sortes, mais je n'en parlerai que de quatre, d'autant que je n'ai pas jugé à propos d'embarasser, ni charger la mémoire de l'écolier, les Passades de la main à la main, les passades de quatre tems, les passades justes de trois tems, & les pirouettes, qui sont des tours d'un tems pour gagner la croupe.

Chap. XIII.

Du beau Cheval.

LE beau Cheval doit être de mediocre taille, c'est-à-dire, ni trop grand, ni trop petit, ni trop peu serré, ni plus ouvert du devant que du derriere, il ne doit être ni cagneux, ni jartier, ni clamponnier, il doit avoir l'encolure relevée, la tête petite, les yeux assez gros, & de couleur d'ardoise, la bouche médiocrement fendue, le front uni, peu de sallieres, l'encolure longuette, & un peu en arc, de médiocre grosseur en sortant des épaules, & s'amoindrissant toujours en venant vers la tête, les épaules petites, le bras fort & nerveux, le canon plat & large, le pâturon court & bas jointé, la corne noire & liante, le pied creux, & la fourchette petite, fort relevée du devant, le pied fort, les genoux assez gros, le jarrêt large, plat & uni, la jambe seiche & nerveuse, peu de poil aux jambes, la côte large, l'échine & les reins forts, la crouppe double & ronde, les cuisses retroussées, les crins assez longs & déliés, & un peu chargés de crins ; la queue longue & touffue, les nazeaux ouverts, & incarnats au dedans, le flanc relevé, les barres fines, la brasse assez ouverte, peu de ganaches, le canal assez long & médiocrement ouvert, la verge petite & longuette, les couillons petits & fort retroussés, le port grave, l'action belle, la bouche fraîche & écumante, & fort superbe en son marcher.

Chap. XIV.

Connoissance certaine de l'âge du cheval, depuis le premier jour de sa naissance, jusqu'à la fin de sa vie.

IL est très constant que lorsque le Poulain naît ou vient au monde, il porte avec soi trente-deux dents, dont les vingt de derriere se nomment maschelieres, & mâchent & broyent la nourriture du petit animal, si-tôt qu'il a la force de mâcher : & les douze du devant

ſont pour l'embelliſſement de la bouche, & ſervent à la connoiſſance de l'âge, lorſqu'il quitte le nom de Poulain & devient Cheval, & ſe nomment dents de lait : remarquez qu'à trois ans & demi, il perce encore quatre petites eſpeces de dents ou os que le vulgaire nomme crocs ou crochets, qui ſervent auſſi pour connoître l'âge. Cela fait en tout trente-ſix dents, que le Cheval a dans la bouche, lorſqu'il eſt en ſa perfection. Les dents Maſchelieres ne tombent & ne changent point non plus que les crocs ou crochets, depuis qu'elles ſont venues ; mais les dents de lait tombent & changent toutes ; il eſt très-certain que depuis que le Poulain naît, juſqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de vingt-ſept à trente mois, aucune des dents de lait ne tombe, mais à cet âge ſuſdit, il en tombe quatre, à ſçavoir deux deſſus, & deux deſſous, & quand vous verrez cela, dites hardiment, que le Poulain a trente mois quelque peu plus ou moins. Vous remarquerez ici en paſſant que le vulgaire nomme ces quatre premieres dents qui tombent au Poulain de ce nom le mors, & diſent ce Poulain, ou jeune Cheval a trente mois, car il a pouſſé le mors, ainſi il reſte encore huit dents de lait dans la bouche du jeune Cheval, juſqu'à ce qu'il ait atteint & fourni les trois ans, auquel tems il tombe encore, ou change quatre dents, à ſçavoir une de chaque côté proche de celles que l'on nomme le mors, & cela vous marquera que le Cheval a bien près de quatre ans, puis un an en ſuivant tombent les dernieres dents, que le vulgaire nomme les coins ; & lorſque le Cheval les a pouſſées, & achevé de charger toutes ſes dents, vous pouvez aſſeurer qu'il a cinq ans ; que dans cet intervalle percent les crocs ou crochets, de quoi je vous ai parlé ci-deſſus, mais la regle n'eſt pas toujours certaine, car ils percent aux uns plûtôt, aux autres pluſtard, ſelon qu'ils ont été bien ou mal nourris, & ſelon les bons ou mauvais paſquiers, où ils ont été élevés, remarquez auſſi que pour connoître les dents de lait d'entre celles qu'ils ont changées, vous vous ſouviendrez que les dents de lait ſont blanches, rondes & un peu longuettes, & ne ſont pas creuſes, & n'ont point de marques noires, & ſont toutes égales, au contraire les dents qu'ils ont chargées, ſont larges & jaunâtres, aſſez courtes, creuſes dedans, avec la marque noire & toutes inégales, juſqu'après ſept ans : voilà dequoi j'ai voulu vous avertir, l'ayant jugé à propos pour vous faciliter la connoiſſance parfaite de l'âge du Cheval. Maintenant je pourſuivrai, afin de vous l'apprendre, juſqu'à la fin de ſa vie. Alors comme j'ai dit que le Cheval a pouſſé ou chargé toutes ſes dents de lait, & pouſſé les crocs ou crochets, il a toutes les dents creuſes, & les a auſſi inégales, avec le noir dedans, ſoit deſſus, ſoit deſſous, & comme à mâcher dans les ſix ans, & les dents demeurent creuſes, inégales & le noir dedans juſqu'à ſept ans. Mais ſi-tôt que le Cheval paſſe ſept ans il a toutes les dents égales ; & s'appelle raſé, & cela dure juſqu'à huit ans avec une petite marque noire dans les dents que le vulgaire nomme charbon ; mais à neuf ans il ſe fait un petit cercle dans la derniere dent du haut de la bouche qui marque que le Cheval mâche entre neuf & dix ans, & lorſque le demi cercle devient plus grand & plus étendu, le Cheval a onze ans. Mais à douze ans les dents commencent à s'alonger & blanchir ſans aucunes marques noires, ce qui continue juſqu'à treize ou quatorze ans, que les dents ſont fort longues & fort blanches, & commencent à ſe décharner, mais à quinze & ſeize ans, les crochets ſont tous émouſſés, & ronds comme un bouton, & cela continue juſqu'à dix-ſept & dix-huit ans, & après cela les ſourcils blanchiſſent, les dents ſont toutes décharnées, les ſallieres creuſes, & les yeux affreux & enfoncés dans la tête, & pour la fin du pauvre animal, qui eſt pour l'ordinaire vers les vingt-ſix ou vingt-ſept ans, les jambes, le flanc & le ventre deviennent tout blancs, le flanc s'altere, l'encolure panche pour la plûpart, les jambes défaillent, & vous connoiſſez viſiblement, que le pauvre animal n'eſt plus propre à rien.

CHAP. XV.

Du cheval faux-marqué par artifice, ou cheval naturellement faux-marqué.

CE n'eſt pas aſſez de ſçavoir connoître l'âge des Chevaux dans le commun ; car il y a

y a des Maréchaux & Maquignons qui les ſçavent ſi bien faux-marquer, que l'on pourroit y être trompé, c'eſt pourquoi je veux eſſayer d'y remedier.

Il y en a auſſi qui ſont naturellement faux-marqués ou baigiés, il en faut parler & vous faire connoître l'un & l'autre pour connoître le faux-marqué par artifice, il eſt aſſez facile pourvû que l'on y veuille un peu prendre garde de près : car quelque habile que puiſſe être le Maréchal ou Macquignon, ſon burin ne peut faire la fauſſe marque comme la naturelle, car la naturelle eſt faite comme un 5, & la fauſſe eſt quaſi ronde, le noir que le Maréchal y applique, n'eſt pas ſi noir, que le naturel, & le Maréchal avec le faux ne marque pas toutes les dents, mais ſeulement deux deſſus, & deux deſſous; de plus le faux-marqué a les dents plus blanches, parce qu'il eſt plus vieux, & les a auſſi plus longues que le jeune Cheval qui les a comme j'ai dit, larges, creuſes, inégales, & jaunâtres, & du noir dans toutes les dents, juſqu'à ſept ans : pour le naturellement faux-marqué ou baigié, il eſt auſſi de très facile connoiſſance, car il a les dents longues, blanches & moins larges que le jeune Cheval, & ne les a point creuſes, mais il les a razes, unies, & on n'y voit autre marque de jeuneſſe, que des marques noires, que le vulgaire nomme charbons, qui lui paroiſſent à toutes les dents.

CHAP. XVI.

Ce qu'il faut obſerver dans les Chevaux ſelon le pays ou climat qu'ils ont éte élevés & nourris.

TOUS les Chevaux generalement peuvent avoir les mêmes maladies, mais pourtant ils y ſont plus ou moins ſujets, ſelon le pays où ils ont été élevés & nourris, & ſelon leur taille & leur temperamment : or afin que chacun puiſſe profiter de cet avis, conſiderez ce qui ſuit. Si c'eſt un grand & gros Cheval d'Allemagne, de Flandre, de Friſe, ou de Hollande, prenez garde à la vue, aux pieds combles, aux pieds gras, aux Malandres, aux Solandres, aux eaux, aux pourreaux, aux grappes, peignes, crevaſſes & aux enflures de jambes; car tels Chevaux ne ſe perdent que par là. Si c'eſt un Cheval de Limoſin, de Poitou, ou des Iſles circonvoiſines, prenez garde à la vue, aux javars, aux muſles traverſieres, aux malandres, & à l'eſtranguillon ; & ſi c'eſt un Cheval de Bretagne, prenez garde à la groſſe tête, à la groſſe encolure, aux pieds comblés, aux fluxions des jambes; ſi c'eſt un Cheval d'Eſpagne, prenez garde aux ſeymes, aux bleſmes, aux courbes, aux molettes, aux veſſigons & aux eſparvins; ſi c'eſt un barbe, prenez garde à la foibleſſe du pied, au ſur-os, à l'encaſtellé, aux petits pieds ſerrés & aux talons ſerrés; ſi c'eſt un Cheval d'Italie, prenez garde aux infirmités des deux précédens.

CHAP. XVII.

L'équipage néceſſaire à un Manége.

PLUSIEURS caveſſons tant de fer que de cordes, quantité de toutes ſortes de mors; pluſieurs filets & maſtigadous, pluſieurs grandes cordes ou longes, avec les contreſanglons pour bien ſervir, & faire trotter & galoper les Chevaux, & les faire bien étendre autour d'un pilier, deux grandes Chambrieres, une grande & une petite, un valet avec l'éguillon, un poinçon pour aider aux ſauteurs, un martinet qui ſe poſe dans le milieu du pilier pour faire bien étendre les Chevaux, de très-bonnes gaules pour aider ou châtier les Chevaux, de bons éperons, & qui ne ſoient point trop pointus, mais la molette quaſi ronde & émouſſée, un bon picque & un bonne tranche, un arroſoir pour arroſer le manége, le tout pour s'en ſervir en cas de beſoin.

CHAP. XVIII.

Des Embouchures des Chevaux.

JE ne me puis amuſer icy à vous faire le detail de tout ce qui ſeroit néceſſaire que vous ſceuſſiez pour bien emboucher les Chevaux, il me faudroit trop de tems, & outre cela peu de perſonnes le pourroient comprendre, je vous conſeille ſeulement de vous ſervir de trois ou quatre ſortes d'embouchures, comme auſſi de trois branches que je vous dirai,

avec leurs gourmettes & crochets, & ajoutez comme je vais vous enſeigner.

Un canon tout ſimple avec une grande branche droite, un groſſe gourmette ronde, qui battant bien en ſon lieu ne puiſſe incommoder le Cheval, ni empêcher qu'il ne faſſe bien ſon devoir, & que ces mors & tous ceux dont je parlerai, ſoient bien limés, bien polis, & bien étamés, juſqu'à la gourmette & les crochets, & ce premier mors eſt pour tous les jeunes Chevaux en general, qui n'ont encore été travaillés au Manége ni ailleurs.

Si le Cheval a cinq ou ſix ans, & qu'il ait déja été acheminé ou monté, ſoit par pays ou au Manége, vous lui donnerez un canon à pignatelle avec une liberté de langue, ou bien une eſcache auſſi à pignatelle ou de petites olives, avec des annelettes des deux côtés de l'embouchure; pour la gourmette & les crochets ils ſe ont comme j'ai déja dit, pour les branches de ces ſecondes embouchures, ce ſeroit une branche aſſez hardie, avec un faux jarret & le bas rond, l'œil de médiocre hauteur & le coude aſſez relevé: pour les gros rouſſins chargés de tête, & d'encolure, & d'épaule, chargeans & peſans à la main, & même s'emportans, vous leur donnerez pour l'embouchure une olive avec la baſcule, ou des poires renverſées avec la liberté de langue; ou bien vous donnerez à tels Chevaux une embouchure toute d'une piece à pas d'aſne, la branche à la connêtable, l'œil aſſez haut, le coude fort relevé, & la branche fort hardie, & la gourmette & les crochets ajoutez comme j'ai déja dit au premier mors.

Voilà tout ce que j'ai jugé à propos de dire à mes Lecteurs touchant les embouchures des Chevaux.

L'experience, la pratique, & le tems avec le grand exercice au métier, leur enſeigneront le reſte.

CHAP. XIX.

Avis au Cavalier diligent qui aime l'Exercice de monter à Cheval, & qui veut réuſſir à dreſſer des Chevaux.

QUOI que vous ſoyez qui avez deſſein de réuſſir en l'art de monter à Cheval, & de dreſſer des Chevaux, avant que de vous inſtruire des moyens d'y pouvoir parvenir, je veux vous donner quelques preceptes que vous devez avoir toujours préſens à la memoire, lors que vous voudrez travailler ou faire travailler des Chevaux. Je commencerai par trois regles generales, deſquelles je vous conſeille de vous bien ſouvenir.

En premier lieu poſez pour conſtant & principe infaillible, que le Cheval eſt un animal ſans raiſon, & qui n'a pour guide qu'un certain inſtinct que la nature lui a donné, & que tout ce qu'il fait de plus eſt par une certaine coutume, routine ou habitude que le bon homme de Cheval lui donne, & s'accommode ſi adroitement à ſon naturel, qu'ajoutant l'art, avec la nature, il ſemble à voir manier un Cheval bien achevé, que le Maître & le Cheval s'entendent, & que l'un ne fait & ne veut que ce que l'autre deſire.

En ſecond lieu connoiſſez & conſiderez que vous êtes homme, c'eſt-à-dire doué de ſens, eſprit & raiſonnement pour ſouffrir avec patience les défauts que vous connoîtrez à votre Cheval, qui ne proviennent le plus ſouvent que du défaut de connoiſſance, & de ne comprendre pas ce qu'on lui demande.

En troiſiéme lieu vous devez ſçavoir, & l'expérience nous apprend tous les jours qu'il ne ſe fait rien au monde que par le tems, la prudence & la bonne conduite: ſi vous conſiderez bien ces trois choſes, & les ſuivantes que j'ai à vous dire, il y aura peu de Chevaux deſquels vous ne veniez à bout, & ſi vous ne les dreſſez & achevez entierement, dumoins vous ferez en ſorte, & les reduirez en tel état, que vous vous en pourrez défaire, quand ils vous ennuyeront dans votre Ecurie: conſiderez bien ceci, quand un Cheval aura force, ſoupleſſe, gentilleſſe, qu'il ſera friand & ſans malice noire, & qu'il aura bonne bouche, & l'éperon delicat, ſi vous ne le dreſſez & achevez entierement, dites & confeſſez vous-même que vous n'entendez pas le métier, & je vous conſeille de ne vous en mêler jamais. Si vous rencontrez un Cheval ſans force, & qu'il ait pourtant l'éperon bon, qu'il ſoit ſouple, ſenſible, & la bouche bonne, vous le devez dreſſer ſans contredit, ſi le Cheval a grande force, mauvaiſe bouche, mauvaiſe volonté, grande impatience, & qu'avec tous ces défauts il ait

bon éperon ; vous le pourrez aussi dresser, si vous entendez bien votre métier, quoique ce soit avec peine, experience & travail, mais quand vous verrez un Cheval sans bouche, sans force, sans vigueur & sans éperon, dites hardiment qu'il n'y a plus de science, d'art ni de sçavoir qui en puisse tirer quoi que ce soit ; considerez encore ceci & le remarquez bien de tous les Chevaux que vous entreprendrez de dresser, vous n'en acheverez peut être pas un seul qui ne dédise, démente & rebutte par plusieurs fois devant que d'être achevé, & lorsque vous le croirez bien libre à une main, il vous refusera tout d'un coup, & ainsi changeant d'humeur, ou pour tourner ou manier sur les voltes, & particulierement quand ce sera un sauteur de quelque air que ce soit, assurez-vous qu'il vous fera souvent des équipées ; mais que tout cela ne vous desespere point, & ne vous inquietez seulement pas, revenez toujours à vos principes, quelque escapade, folie ou malice que vous puisse faire un Cheval, souvenez-vous qu'il est bête, & qu'il faut que la patience, la raison & la science le ramenent à son devoir, étant très-certain que ce qui fait le plus souvent manquer les Chevaux, & se dédire, est causé par l'incertitude où ils sont s'ils font bien ou mal ; & c'est ce qu'il faut que votre experience leur fasse connoître, autant que votre capacité & leur instinct le leur pourra permettre; remarquez & pratiquez bien tous ces enseignemens, & vous réussirez infailliblement en l'art de monter à Cheval.

CHAP. XX.

Du moyen de connoître à peu près le Naturel des Chevaux.

IL n'y peut avoir que cinq sortes de naturels des Chevaux ; je suis certain que ceux qui liront ma proposition au premier mot de ce chapitre, seront aussi surpris qu'étonnés, puisque tous ceux qui ont traité de cette matiere, assurent qu'ils n'ont jamais rencontré deux Chevaux de semblable naturel : mais ils changeront de sentiment, s'ils entendent mes raisons, & peut-être que lorsque je me serai expliqué, ou qu'ils tomberont d'accord avec moi, ou du moins qu'ils ne m'accuseront pas tout à fait d'ignorance ; je dirai donc que bien que les naturels des Chevaux nous semblent tous differens, j'espere pourtant faire voir que je les puis tous réduire à cinq principaux : & voici comme j'espere le prouver.

Ou le Cheval sera de bon naturel ou de mauvais, ou il sera de l'un & de l'autre, c'est-à-dire, qu'il n'aura pas tout à fait mauvaise inclination, & qu'il ne l'aura pas aussi tout à fait bonne, ou qu'il participera plus du mauvais, il me semble que voilà dire en peu de mots ce qui peut être du naturel des Chevaux ; & cela supposé, il n'est pas entierement impossible de pouvoir connoître le naturel d'un ou de plusieurs Chevaux, mais afin que vous y puissiez réussir sans y être trompé, quelque Cheval qui vous tombe entre les mains, soit jeune, soit vieux, si vous avez dessein de le dresser, je vous conseille de le faire seller & brider, & lui donner le mors que j'ai ordonné au jeune Cheval, & le faire conduire au lieu de votre Manége, sans que personne soit dessus ; puis vous lui ferez mettre un cavesson, vous lui mettrez aussi la grande corde, puis le conduisant à votre pilier, autour duquel vous le ferez trotter avec toute la douceur & patience que vous pourrez, ce que vous ferez pour deux raisons. La premiere vous lui conserverez les jambes & la bouche, & secondement ce sera le vrai moyen d'apprendre en peu de tems la nature des cinq sortes ci-dessus, de laquelle il participera davantage ; & vous continuerez cette leçon si long-tems que le Cheval vous donne à connoître s'il est de bonne ou de mauvaise nature : Si au bout de quelque tems, vous observez que le Cheval craigne bien la chambriere ou qu'il la fuye, si tôt que vous ferez semblant de lui en donner, ou que vous frapperez derriere lui & contre terre, dites que c'est bon signe, & vous assurez que votre Cheval n'est pas entierement rebours, ni méchant, puisqu'il obéit en si peu de tems sans répugnance avec souplesse ; & proteste en un mot, quand vous aurez connu par plusieurs fois qu'il sera toujours prêt à partir, lorsque vous le desirerez, alors vous lui donnerez un peu plus de feu qu'à l'ordinaire, afin de l'obliger à prendre le petit galop leger, puis quand il aura assez

longtems galopé, & qu'il y sera aussi sûr, comme nous avons dit du trot, vous essayerez de le faire changer de main en main en lui montrant la chambriere, & lui aidant selon l'art. Mais afin que vous ne vous trompiez pas, je n'entends point que tout ce que je vous viens de dire, se fasse en une leçon, ni en un jour, ni peut-être en un mois, ce sera selon la bonne ou mauvaise nature de votre Cheval, & principalement selon votre prudence, & la connoissance que vous aurez de la mémoire & obéissance de votre Cheval. Mais alors que le Cheval, au bout de quelque tems que ce soit, sera parvenu au point que vous venez d'entendre, vous le mettrez chaque jour de travail entre les deux piliers, lui faisant ôter le caveçon de fer, & lui en faisant mettre un de corde, non pour le faire sauter, mais pour lui donner moyen de se tourner de côté & autre étant derriere lui, & le faire par force donner dans les cordes du caveçon, afin de l'assurer & qu'il puisse être monté. Je vous avertis aussi que si vous connoissiez bien le naturel d'un Cheval, & que vous fussiez certain qu'il eût déja été monté, & qu'il se laissât conduire sans faire aucune malice, il ne seroit pas besoin des précautions ci-dessus : & vous le pourriez faire monter dès le premier jour : je vous ai seulement donné cet avis pour les Chevaux que vous ne connoîtrez pas ; ou que vous sçavez être très-méchans & rebours qui n'ont pas encore été domptés.

CHAP. XXI.

Les choses qu'il faut absolument que le bon Cavalier sçache.

POUR arrêter un Cheval on use de l'un de ces termes selon la volonté ou l'habitude du Maître, on dit l'un de ces mots, ausquels il faut aussi-tôt obéir, halte, holla, parés, arretez, ou c'est assez ; il faut en outre sçavoir les quatre effets de la main, qui se font du poignet seulement, sans que le coude, le corps, la tête, ni les bras y contribuent ; on dit en bon terme de Cavalier, eschapper un Cheval de la main, pousser vivement un Cheval, ou faire partir un Cheval de la main, & c'est le premier effet de la main qui se fait en cette maniere en baissant le poignet, approchant le gras des cuisses, & en mettant un peu le corps en arriere, on dit aussi pour bien parler dans les termes de l'art, arrêter ou parer un Cheval sur les hanches ; & c'est le second effet de la main, en mettant les ongles en haut, pesant un peu sur les étriers, & le corps demeurant ferme & en arriere : le troisiéme effet de la main est pour faire tourner un Cheval à main droite, ce qui se fait en tournant un peu le poignet & les ongles vers la main droite, sans remuer le bras, ou remuer le coude, mais seulement le poignet : le quatriéme effet de la main est pour tourner un Cheval à main gauche, en tournant le poignet & les ongles vers la main gauche, sans aussi qu'il y ait rien que le poignet qui y contribue, comme il y a quatre effets de la main, il y en a aussi quatre de la gaule : à sçavoir la gaule croisée sur le col & la pointe en bas le long des épaules du Cheval, ce qui aide le Cheval à tourner à droite. Le second est la gaule du bout du nez du Cheval & du côté droit pour aider le Cheval à tourner à gauche. Le troisiéme, la gaule par dessus les chausses, qui est pour jetter la crouppe du Cheval hors la volte. Et pour quatriéme effet on met la gaule le long des flancs du Cheval, & derriere la botte pour tenir les hanches sujettes & dans l'obéissance requise il faut aussi savoir que l'on se sert des talons pour châtier les Chevaux. On dit donnez du talon droit, donnez du talon gauche, ou donnez des deux talons.

CHAP. XXII.

Des chastimens que l'on donne aux Chevaux.

DES éperons, de la gaule, de la voix, des deux cordes du Caveçon, du gras des cuisses, de la chambriere, les aydes des Chevaux se font aussi de la voix, du mouvement, du gras des cuisses, du poinçon, du valet avec l'éguillon, & du talon fort délicat, & la difference qu'il y a entre les châtimens & les aydes, c'est que les châtimens sont assez rudes, & que les aydes sont très-délicates.

CHAP. XXIII.

Pour connoître si un Cheval est dressé.

IL faut tirer le Cheval en arriere, puis le chasser en avant, l'arrêter sur les hanches, le lever, le repartir derechef, & en l'arrêtant essayer de lui faire marquer deux ou trois courbettes, le repartir encore une fois ou deux, après lui faire faire la volte renversée, la tête au pilier; le porter d'un talon sur l'autre sur les quatre lignes de la volte, & la tête dedans le porter de côté, la tête à la muraille, puis le porter de côté sur deux lignes paralelles, puis lui faire faire le talon droit en avançant, & en reculant, & faire de même du talon gauche, puis les y faire faire l'un & l'autre en reculant, s'il vous obéit bien à ce que dessus, sans malice, précipitation, ni inquietude, il doit être dressé, ou bien acheminé, & si on vous demande ce que c'est qu'un Cheval dressé, vous répondrez hardiment que ce n'est autre chose qu'un Cheval, qui est très-bien dans la main & dans le talon.

CHAP. XXIV.

Ce qu'il faut qu'un bon Cavalier sçache pour se pouvoir bien servir d'un Cheval.

IL faut en premier lieu qu'il sçache bien partir de la main, qu'il sçache bien arrêter ou parer sur les hanches, qu'il entende à le bien guider d'un talon sur l'autre. Il faut en outre qu'il le sçache faire trotter & galoper, bien rondement, & sur le bon pied; enfin il faut qu'il sçache bien mener de la main à la main, c'est à-dire le sçavoir bien changer d'une main à l'autre; pour bien concevoir ce que je viens de dire, il faut sçavoir que s'il se pouvoit faire, par maniere de dire, que le Cheval fût séparé en deux, tout ce qui est depuis la premiere coste du Cheval jusqu'au bout de l'oreille cela est dit, ou s'appelle de la main en avant, & c'est la main qui guide cette partie; & tout ce qui est depuis la susdite coste, jusqu'au bout de la queue, cela est dit ou s'appelle de la main en arriere; & c'est l'éperon qui guide ou qui conduit cette partie; c'est pourquoi on dit, voilà un beau Cheval de la main en avant, ou voilà un beau Cheval de la main en arriere. Cela bien entendu, il est très-facile de mener un Cheval dressé; & le conduire de la maniere que l'on veut, pourvû que la main & le talon suivent immédiatement après: quand le Cheval chemine il faut qu'il avance droit, & pour cet effet il faut avoir la main très-ferme & très-égale, les talons aussi très égaux & proches du Cheval, de peur qu'il ne traverse; que si vous le tirez en arriere, il faut qu'il recule aussi droit qu'il a avancé, & si vous avez dessein de le porter d'un côté sur l'autre, il faut qu'il fasse la même chose, conduisant les épaules avec la main, & les hanches avec les talons, avec plus ou moins de vigueur que le Cheval vous obéira avec plus ou moins de facilité.

Voilà le plus briévement que j'ai pu traiter de ce que le Cavalier doit sçavoir de nécessité. Je m'en vais présentement vous apprendre les plus courts moyens dont il faud a user pour pouvoir bien dresser un Cheval; je vous avertis que je ne m'amuserai point à vous parler de la façon & méthode dont il faut user pour les airs ou maneges relevés & Chevaux sauteurs, ne l'ayant pas jugé nécessaire. Ce petit abregé passera, s'il vous plaît, pour un manége de guerre.

CHAP. XXV.

Du moyen de dresser les Chevaux.

LORS que vous aurez bien compris & sçû comme par cœur tout ce que je vous ai enseigné ci-dessus, vous ferez conduire votre Cheval au lieu du manége, & ferez monter quelqu'un dessus, & après lui avoir mis le caveçon, & attaché la grande corde à l'anneau du milieu du caveçon, vous le ferez trotter autour du pilier aussi large que l'espace que vous aurez, & que la longueur de votre corde vous le pourra permettre; & commencez, & faites si bien que votre Cheval trotte toujours sur quatre lignes droites & égales, & non pas en rond ni en ovale, de peur qu'il ne se couche, ou panche dans la volte.

Et pour premiere leçon, prenez un soin particulier à ce que ce Cheval ne porte pas la tête

hors la volte quand il fera sa leçon au trot, prenez encore garde de près, qu'il soit droit & qu'il donne sa tête, & qu'il regarde du côté qu'il chemine, & vous souvenez que cette leçon avec les deux autres suivantes que je vous vais donner sont les veritables, & assurez fondemens de tout le metier.

Que le Cheval regarde donc toujours du côté qu'il ira, soit à droite, soit à gauche, qu'il tourne bien la tête sans faire le col roide, & lorsqu'il sera capable de galopper, qu'il ne galoppe jamais faux, ou sur le mauvais pied, que s'il galoppe faux, vous vous servirez de l'un de ces deux moyens pour y remedier, ou vous le remettrez au trot sans l'arrêter, puis vous le laisserez galopper & trotter jusques à ce que vous sentiez qu'il s'unisse, ce qui s'appelle galopper sur les hanches & sur le bon pied, mais si c'étoit un Cheval, qui étendît les talons, vous en useriez d'une autre maniere, par exemple, s'il étendoit les jambes, & qu'il galopât faux en allant à main droite, vous lui donneriez du talon gauche une ou deux fois selon le besoin, & il se remettroit sur le bon pied, & au galop uni; & si en galopant à main gauche, il se désunissoit & galopoit sur le mauvais pied, vous lui donneriez ou feriez donner du talon droit assez vertement & jusqu'à ce qu'il s'unît. En troisiéme lieu n'entreprenez jamais d'avancer votreCheval ni l'embarasser de quantité de leçons differentes, qu'il ne tourne bien sa tête, & qu'il ne la porte droite, qu'il ne galope sans changer de pied, qu'il ne soit un peu dans la main, qu'il n'étende un peu les talons, qu'il n'aye la tête assurée; & pour vous donner avis, ne lui demandez rien de juste, qu'il n'obéisse au point de la bride; c'est à quoi vous parviendrez facilement, si vous trottez & galopez votre Cheval avec grande patience & douceur, & avec les précautions dont je vous ai averti, l'espace de trois mois plus ou moins, selon la bonne ou mauvaise volonté de votre Cheval, & selon sa mémoire & sa prudence, car s'il obéissoit bien au bout d'un mois ou six semaines, il ne seroit pas nécessaire de le tenir plus long-tems à cette leçon.

CHAP. XXVI.

QUAND vous connoîtrez que votre Cheval trottera & galopera bien uni, qu'il tournera bien sa tête, & qu'il regardera bien dans la volte, aussi facilement à droite qu'à gauche, qu'il ne fera point la volte couchée en galopant, & qu'il ne changera point de pied, alors vous pourrez essayer de le changer de main; mais souvenez-vous que ce ne sera à l'abord que de pas & sur l'un des quatre coins ou angles de la volte, afin qu'il ne se couche ou se panche en changeant de main : prenez aussi grand soin de le mener & conduire toujours en avant, afin qu'il ne s'accule; ce que vous ferez aussi sans beaucoup le presser, ni inquieter; qu'ainsi la patience dont vous userez, lui fasse concevoir ce que vous lui demandez, & qu'il obéisse de lui-même, & vous continuerez cette leçon jusqu'à tant qu'il fasse bien certainement le pas de trot & de galop, cela fait & le Cheval en étant bien certain avec les circonstances dont je vous ai averti.

Alors vous lui pourrez ôter la corde, & le laissant sur la foi de celui qui est dessus, vous le ferez promener par le droit, & lui donnerez un peu plus de liberté & de terrain qu'à l'ordinaire, & essayerez de le faire trotter & galoper le long de votre étendue; que s'il vous obéit, à la bonne heure, encore une fois ou deux vous le renvoierez à l'écurie.

Si au contraire il faisoit difficulté de vous obéir, ne sçachant pas encore ce que vous lui demandez, vous ne le gourmaderez point pour cette faute, mais vous lui ferez remettre la grande corde, & retournerez à vos principes, ainsi peu à peu & avec patience vous le ferez arriver à ce que vous desirerez de lui.

Au bout de trois ou quatre jours, & posez qu'il vous ai bien obéi sans corde & sans repugnance, aussi bien au trop qu'au galop, vous le ferez conduire dans un plus grand espace, là où vous le trotterez & galoperez par le droit, autant que sa bonne volonté & sa force le pourra permettre, & particulierement selon votre prudence : ce qui étant bien connu de vous, vous essayerez, en l'arrêtant doucement, de le preparer à s'asseoir sur les hanches; que s'il s'y dispose, que ce soit le plus droit que vous pour-

rez sans permettre qu'il se traverse, & qu'il s'impatiente à l'arrêt, ce que vous continuerez jusqu'à tant que votre Cheval le fasse de bonne volonté; quand votreCheval se preparera bien, & qu'il baissera les hanches; si tôt qu'il sentira que vous mettrez le corps en arriere pour l'arrêter, & qu'en effet il s'arrêtera avec certitude & facilité de bouche, sans bransler ni remuer la tête; alors vous le ferez conduire en un lieu un peu penchant, pour lui donner plus de moyen & de facilité de s'asseoir sur les hanches, & continuez cette leçon l'espace de quinze jours, ou trois semaines, ou si long-tems qu'il soit bien certain de cette leçon; puis quand il vous obéira à votre plaisir, vous essayerez de le faire reculer un pas ou deux. Premierement avec l'aide fort douce des deux cordes du cavesson, puis au bout de trois ou quatre jours avec le cavesson & la bride ensemble, puis enfin lorsque vous l'en jugerez capable, avec la bride seule. Et j'entens que tout ceci se fasse avec patience, jugement, ordre & méthode, qu'on y donne autant de tems qu'il en faudra pour y parvenir, & que tout cela se fasse sans incommoder la bouche & les barres du Cheval.

Remarquez ceci & l'apprenez bien que le cavesson est donné aux Chevaux pour plusieurs raisons, mais on s'en sert pour trois principales.

La premiere est pour leur plier la tête, le col & les épaules; la seconde pour leur conserver la bouche; & la troisiéme pour les faire aimer & souffrir la bride: que donc le cavesson leur fasse mal, ou non, il n'importe, & même il est plus à propos qu'il les fasse patir, pourvû que ce ne soit pas avec violence, afin que cette douleur causée par le cavesson leur apprenne à connoître que le mors ne leur incommode pas la bouche, & ainsi vous servant à propos du cavesson: cette petite douleur exterieure, qui les fait souffrir, leur fera non-seulement connoître & goûter la bride, mais il la leur rendra si agréable, & ils y prendront un tel plaisir, qu'ils l'auront toujours escumante, gaillarde & plaisante.

CHAP. XXVII.

QUAND le Cheval sera tout à fait au point que vous venez d'entendre, il faut que vous le conduisiez dans un lieu assez spatieux, & que le trottant & galopant cent ou six vingt pas par le droit, vous essayerez de le changer de main, mais prenez garde de ne l'acculer pas en le changeant, prenez aussi un soin particulier de lui donner assez de terre & d'espace pour pouvoir tourner, faites aussi en sorte que chaque pas qu'il fera soit en avant, & en s'arondissant; & pour dernier avis, faites en sorte que lorsque votre Cheval aura changé de main, qu'il se trouve sur la ligne par laquelle il étoit venu, puisqu'il continue son chemin le plus droit qu'il pourra, afin d'aller prendre son autre tour à main gauche, où vous le changerez aussi de main de la même méthode, que je vous ai enseigné à droit, & souvenez vous de ne faire cette leçon que de pas & de trot, jusqu'à ce que votre Cheval soit bien certain, & change de main, avec facilité & liberté d'épaules, ayant la tête droite & les hanches bien unies, s'arrondissant bien en prenant son tour, tant à une main comme à l'autre, & lorsqu'il sera bien assuré à cette leçon, vous le pourrez obliger à prendre le petit galop leger, & le tournez au bout de la ligne à main droite, de la même sorte que vous aviez fait au pas, & au trot; mais après qu'il aura achevé son tour, & qu'il sera sur sa ligne, s'il a bien & justement tourné, arrêtez le & le caressez fort, & lui faites connoître qu'il vous a contenté; puis sans l'inquieter ni surprendre, faites-le reculer cinq ou six pas, puis l'ayant arrêté, caressez & donnez grande haleine, réiterez cette leçon quatre ou cinq fois, puis le caressez & lui donnez de l'herbe toutes les fois qu'il vous aura contenté, & bien obéi. Enfin conduisez-le au petit galop leger jusqu'au bout de la ligne, puis obligez le de changer de main gauche, comme je vous ai enseigné. S'il vous obéit à droit, caressez le & le tirez arriere, comme vous avez déja fait ci-devant, & afin qu'il ne s'ennuye, ou rebutte, après l'avoir bien flatté & promené au pas, renvoyez le à l'écurie, puis au premier jour de votre exercice continuez ces mêmes leçons tout autant de

tems qu'il en faudra, pour y rendre votre Cheval bien certain, & ainsi qu'il le fasse sans répugnance ni mauvaise volonté, à quoi étant parvenu vous pourrez au bout de cinq ou six jours le galoper legerement, & le changer de main jusqu'à trois ou quatre fois; que s'il vous obéit, caressez-le afin de l'obliger à y prendre plaisir une autre fois, & ainsi qu'il reste toujours en bonne disposition de vous satisfaire; donnez-lui du pain & de l'herbe, & après l'avoir reculé trois ou quatre fois, vous lui donnerez haleine, puis vous lui ferez faire cette leçon trois ou quatre fois; cela fait renvoyez-le à l'écurie: mais si au premier jour de votre exercice, il ne vous obéissoit pas, soit manque d'habitude ou de bonne volonté ou par caprice, retournez à vos principes, & ne vous fachez pas pour cela, mais avec votre patience & experience ramenez-le à son devoir avec le plus de douceur qu'il vous sera possible, & continuez vos leçons jusqu'à ce que le Cheval les execute sans faute, & faites si bien par votre adresse que vous les fassiez concevoir à votre Cheval, & quand il sera bien obéissant, vous lui mettrez une grande corde, puis vous le conduirez au pilier, & lui mettrez la tête vis-à-vis ledit pilier, & vous essayerez de lui faire fuir les talons, ou connoître les talons, ou étendre les jambes; ces trois termes ne signifient qu'une même chose, vous essayerez donc de lui faire fuir les talons, la tête au pilier, avec le plus de douceur & de patience que vous pourrez, lui donnant à connoître ce que vous desirez de lui, tournant la main à droite, & approchant le talon gauche, & que la tête du Cheval demeure toujours vis-à-vis du pilier, que s'il vous obéit tant soit peu ne le pressez pas, & ne le mettez pas en colere, au contraire caressez-le, & réiterez cette leçon cinq ou six fois, afin de parvenir dans quelques jours à lui faire connoître l'un & l'autre talon, & apprenez que cette façon de faire ainsi travailler les Chevaux est à deux fins. L'une pour leur faire bien fuir les talons, & l'autre pour leur plier la tête, le col, l'encolure & les épaules, apprenez aussi en outre que cette maniere de guider les Chevaux s'appelle la volte renversée, c'est en un mot que les épaules font le petit tour, & les hanches ou la croupe font le grand tour, ce qui est le revers ou le contraire de la véritable volte.

CHAP. XXVIII.

VOUS ferez tant par votre travail, & y employerez tellement le soin & le tems qu'il y faudra pour rendre votre Cheval bien certain à fuir l'un & l'autre talon, qu'il ne pourra plus manquer, ayant toujours la tête au pilier, mais quand il y sera bien certain, & qu'il y obéira sans aucune repugnance, & sans se défendre ni du col, ni de la tête, ni sans se precipiter ni inquieter; vous lui apprendrez à fuir les talons par une autre méthode, vous trouverez une muraille à propos de la longueur de vingt-cinq ou trente pas, puis vous mettrez la tête du Cheval vis à-vis ladite muraille, puis vous tournerez premierement le poignet, & après vous approcherez le talon que vous voudrez que le Cheval fuye, & ainsi guidant le Cheval de la main & du talon, vous conduirez votre Cheval de côté tant que la muraille sera longue; & quand vous serez au bout d'icelle, vous ferez du talon & de la main gauche ce que vous avez fait de la main & de talon droit, & continuerez cette leçon autant de fois que vous le jugerez à propos, & que votre Cheval obéisse ponctuellement.

Enfin pour dernier avis, & afin que vous puissiez avoir la derniere obéissance du Cheval, supposé que vous l'ayez porté du talon droit sur le talon gauche, quand vous serez au bout de la muraille, il faudra renfermer votre Cheval en cette maniere, en tournant tant la main droite, & approchant si bien le talon droit que le Cheval se trouve renfermé dans l'angle de la muraille, puis quand le Cheval aura resté quelque tems en cette posture, vous lui remettrez de rechef la tête à la muraille par le moyen du talon gauche sur le droit, jusqu'à tant qu'il soit à la place de laquelle il étoit parti, où étant arrivé vous le renfermerez dans l'angle avec le talon gauche, comme vous aviez fait à l'autre extremité avec le talon droit, & c'est encore une des leçons où il faut que le Cheval soit aussi certain; car cette leçon se pratique quasi à tous momens, soit en partant un Cheval de côté, soit pour fermer une passade, soit pour tenir un Cheval sujet entre les talons. C'est pourquoi je vous conseille de faire souvent pratiquer cette leçon à votre Cheval, si vous

vous désirez qu'il soit libre, obéissant & souple.

CHAP. XXIX.

CELA fait, & supposé que votre Cheval soit très-certain, vous le conduirez dans le lieu du Manége, ou prenant assez d'espace, vous le trotterez & galoperez assez legerement sur les hanches, la tête droite & ferme, bien dans la main & sur le bon pied, empêchant qu'il ne se panche, ou fasse la volte couchée; puis l'ayant caressé & donné haleine vous le galoperez de rechef sur quatre lignes droites; puis l'ayant quelque tems galopé, vous l'arrêterez sur les hanches, & leverez le devant, puis vous lui ferez faire deux ou trois passades de ferme à ferme, puis l'ayant caressé & donné haleine, vous le galoperez derechef sur quatre lignes droites, & le ferez changer de main de quart en quart, ce qui s'appelle mener un Cheval de main à autre, l'arrêtant de fois à autre, l'obligeant souvent de s'asseoir sur les hanches, en l'arrêtant en avant par plusieurs fois, le porter aussi de tems en tems d'un talon sur l'autre, & je vous donne pour cette leçon un mois ou six semaines, que vous la fassiez, & la réitériez cinq ou six reprises par chaque jour de votre travail, sans oublier de le bien chasser en avant, le tirer en arriere, & lui faire souvent fuir l'un & l'autre talon.

CHAP. XXX.

LORSQUE vous aurez gagné les susdites choses sur votre Cheval, il sera bien avancé & bien en état de vous servir pour la guerre & pour la querelle. Mais il faut pourtant qu'il fasse quelque chose de plus juste, qui sont les passades de trois tems, & ce sont ces passades-là que l'on doit veritablement nommer justes. Car toute la justesse du Cheval, & l'adresse du Cavalier, la vigueur & la souplesse du Cheval se font évidemment paroître en cette sorte de Manége.

Je vous vais donner les moyens de les apprendre au Cheval, & les faire pratiquer au Cavalier. En premier lieu vous conduirez votre Cheval le long d'une ligne droite, bornée, ou non bornée, comme par exemple le long d'une muraille de trente ou quarante pas de longueur, où étant arrivé, vous conduirez votre Cheval au pas, aussi loin que vous voudrez que votre passade soit longue, & lors que vous serez dans le dessein de faire prendre la passade à votre Cheval, vous mettrez le corps en arriere, ou peserez un peu sur les étriers, ce qui obligera votre Cheval à se mettre sur les hanches, & lorsque vous sentirez qu'il commencera un peu de les baisser, vous tournerez adroitement la main & le poignet vers la main droite, qui conduira les épaules du Cheval; puis immédiatement après vous approcherez le talon gauche, ce qui formera le premier tems de la passade; puis en second lieu, vous tournerez encore le poignet à droite comme devant, & approcherez encore le talon gauche, ce qui formera le second tems; puis en troisiéme lieu, vous tournerez tant la main, & ferez si bien accompagner le talon gauche, que vous formerez le troisiéme tems, puis finalement vous formerez & acheverez la passade, en sorte que le Cheval se trouvera la tête, où il avoit auparavant la crouppe, lorsque vous avez commencé votre leçon que l'on nomme passade juste & de trois tems. Mais il faut que cela se fasse de tel jugement que le Cheval marchant & s'arrondissant selon la conduite de la main du Cavalier, & de ses talons avec une vigueur, une justesse & une experience toute particuliere, & que le Cheval se trouve sur les mêmes lignes & à la même posture, dont il étoit parti, autrement la passade ne se pourroit pas nommer juste; enfin après avoir formé votre passade à la main droite, comme vous venez d'entendre, il faut preparer votre Cheval à en faire autant à gauche, qu'il en a fait à droite, & pour y bien réussir, vous travaillerez en cette sorte. Vous caresserez votre Cheval, & le mettrez en état de partir sur la même ligne, puis le sentant bien en état, vous le laisserez échaper de la main, & lorsque vous serez arrivé quasi au bout de la ligne, vous ferez pour prendre votre passade à main gauche, comme je vous ai enseigné à droite, continuant cette leçon quinze ou vingt jours, jusqu'à ce que votre Cheval y soit très-certain; je vous avertis que vous ne ferez cette leçon que de pas à pas, jusqu'à ce que

le Cheval la ſçache bien faire ſans impatience ni mauvaiſe action : mais lorſque vous ſerez bien aſſurez de ſon obéiſſance , alors vous le pourrez partir de la main juſqu'au bout de la ligne. Puis mettant le corps en arriere, & vous ſervant bien des preceptes que je vous ai donnés, vous lui pourrez faire faire deux paſſades juſtes de chaque main qui ſoient aſſez nerveuſes & vigoureuſes, afin que le Cheval ne demeure pas : en un mot, il le faudra toujours tenir en telle école, qu'il ſoit toujours prêt à vous ſatisfaire, tout autant de fois que vous le déſirerez : & cette leçon ſe continuera ſi longtems que vous jugerez que votre Cheval n'y puiſſe plus manquer, ce que vous ferez avec le même ordre, la même patience, & la même méthode que je vous ai enſeignée : ſi vous faites bien cette leçon, ſoyez aſſurez que vous viendrez bien à bout de toutes les autres, car elle eſt la plus belle, la plus difficile & la plus juſte de toutes, & vous ſouvenez que c'eſt de cette ſorte de paſſades, que dependent toutes les autres, comme de la baſe & du fondement de tout le métier, car il faut que le Cheval le ſçache, qu'il ait la patience de le faire, & la force pour y fournir; car s'il y avoit quelque défaut, ce ne ſeroit pas paſſade juſte de trois tems, puiſque la définition de la paſſade de trois tems eſt la juſte, & qui paſſe & repaſſe par ſon même chemin, & ſe retrouve ſur la même ligne, dont il étoit parti, ayant les épaules oppoſées aux hanches, & les hanches aux épaules qui eſt faite de même force, de même cadence, & de même égalité, & il ne ſuffit pas ſeulement que le Cheval le ſcache, mais il faut auſſi que le Cavalier ait aſſez de ſcience & de jugement, de juſteſſe & de vigueur pour le faire faire au Cheval. C'eſt pourquoi je vous conſeille de bien étudier cette leçon, & de la faire bien comprendre aux Chevaux deſquels vous aurez deſſein de vous ſervir pour la guerre, ou pour la querelle.

Chap. XXXI.

Il y a une autre ſorte de paſſade ou maniere de faire tourner les Chevaux, que l'on nomme demi volte, ou paſſade de quatre tems, que je juge devoir apprendre aux Cavaliers, non pas tant pour la guerre, ni le combat, que pour faciliter le moyen de mettre les Chevaux ſur les veritables paſſades, d'autant que les Chevaux, ſe ſentant d'abord trop génés ou preſſés, lorſqu'ils ne font que trois tems, ils ont impatience à cauſe de la douleur qu'ils ſouffrent aux hanches, n'y étant pas accoutumés, ſi bien que ceux qui connoiſſent ce défaut en leur Cheval, qui provient de peu de force & manque de ſoupleſſe & d'habitude; je leur conſeille qu'à l'abord ils faſſent prendre à leurs Chevaux juſqu'à quatre ou cinq tems n'importe, afin de les bien accoutumer à tourner, ſans refuſer le point de la bride, pourvû pourtant qu'ils ferment leurs paſſades ou plûtôt demi volte, & qu'ils retournent toujours ſur la ligne dont ils ſont partis, & avec la crouppe dedans, afin qu'ils puiſſent repartir droit & ſur la même ligne, comme j'ai enſeigné aux paſſades de trois tems; & ainſi changeant d'une main à l'autre les accoutumer à obéir au point de la bride avec autant de vigueur qu'il ſe pourra pour parvenir aux veritables paſſades de trois tems.

Chap. XXXII.

Des Paſſades de la main à la main.

Qui fait bien le plus, fait bien le moins; c'eſt ce qui m'a obligé de traiter de cette ſorte de paſſade, la derniere, quoi que la plus facile à executer, eſt néanmoins très-néceſſaire pour la guerre, & pour bien égayer les Chevaux, & les tenir en haleine : On la nomme paſſade de la main à la main, parce qu'il n'y a que la main qui y contribue : à cette ſorte de paſſade ou de manége il faut ſeulement prendre garde que le Cheval ſoit enſemble, qu'il s'uniſſe bien, & qu'il ſoit toujours ſur ſon bon pied, ayant toujours une hanche dedans, afin qu'il ne ſoit en danger de tomber, lorſque le Cavalier voudra tourner, ou faire caracolle. C'eſt ainſi que les Cavaliers tournent leurs Chevaux pour la guerre, ce que l'on appelle de bouche & d'éperon, ou de bonne volonté & ſans avoir jamais été mis au Manége; voilà ce que je m'étois propoſé de vous montrer touchant les paſſades.

Chap. XXXIII.

Pour mettre un Cheval sur les voltes.

RESTE maintenant de faire voir aux Cavaliers de quelle méthode il faut user, pour mettre & dresser un Cheval sur les voltes; & bien que mon dessein n'ait été au commencement que de vous donner des preceptes pour la guerre, le Cheval étant déja avancé; je veux que le Cavalier lui puisse faire couler quelques voltes: & afin d'y parvenir, vous travaillerez de cette sorte.

Premierement vous conduirez votre Cheval dans le lieu ordinaire du manége, puis vous le promenerez d'une piste, sans lui donner ni fougue, ni inquiétude, ni même sans faire aucun semblant de le vouloir faire manier, puis après l'avoir promené quelque tems, vous lui mettrez la tête au pilier, & lui ferez fuir les talons de l'un & l'autre côté, lui faisant faire la volte renversée, après cela vous le menerez de côté sur les quatre lignes de la volte, & la tête dans la volte, & vous continuerez ces leçons l'une après l'autre l'espace de tems qu'il faudra pour rendre votre Cheval bien certain, un jour sur une piste, l'autre sur la volte renversée, un autre jour sur les quatre lignes de la volte, tant que le Cheval soit bien obéissant.

Chap. XXXIV.

Pour continuer à mettre un Cheval sur les voltes.

LORSQUE le Cheval sera bien obéissant se promenant sur la même piste avec plaisir, & bien uni, & qu'il sera bien libre à fuir les talons, tant la tête au pilier, que sur les quatre lignes susdites. Alors vous le ferez attacher entre les deux piliers avec le cavesson de corde; là où vous lui ferez lever le devant par plusieurs fois, s'il obéit bien, vous ferez monter quelqu'un dessus, & après l'avoir porté par plusieurs fois d'un talon sur l'autre, vous le tirerez en arriere & le chasserez en avant, tout autant que les cordes du cavesson vous le pourront permettre; mais il faut que cette leçon se fasse avec une grande douceur, délicatesse de main & justesse égale des deux gras de cuisse; après cela, & supposé que votre Cheval y obéisse avec facilité & plaisir, vous essayerez de rechef de lui faire lever le devant, & ainsi peu à peu vous l'obligerez à lui faire accompagner les hanches, que s'il le fait & qu'il vous donne deux ou trois courbettes, caressez-le longtems & lui donnez du pain, & grand'haleine en le flatant & le caressant, lui faisant connoître qu'il vous a obéi, & sçachez que toutes ces leçons ne tendent à autre fin que pour l'accoutumer, & lui apprendre à donner dans les cordes du cavesson, & y bien obéir sans impatience, ni inquietude, & faisant toujours ainsi chaque jour de votre travail jusques à ce que votre Cheval vous donne autant de courbettes que vous en desirerez; apprenez en second lieu que toutes ces leçons ne se font que pour rendre le Cheval obéissant, souple, libre & deliberé, pour pouvoir plus facilement prendre le tems des voltes; quand vous aurez gagné ce que dessus sur votre Cheval dans autant de tems qu'il en sera besoin pour toutes ces leçons, vous le tirerez des piliers, puis vous lui ferez remettre le petit cavesson rond, & le conduisant au lieu du manége, vous le promenerez long-tems autour de la volte, & d'une même piste, comme nous avons déja dit: & à chaque coin ou angle de la volte, vous lui ferez delicatement lever le devant, comme j'ai enseigné, entre les piliers, s'il le leve, caressez le & le tirez arriere, conduisez-le de rechef en avant, & continuez votre chemin, faisant toujours de même, jusqu'à ce que vous ayez passé par les quatre angles de la volte, continuez cette leçon jusqu'à ce que le Cheval la fasse avec facilité, si cela arrive vous avez beaucoup gagné sur votre Cheval, & il le faut fort caresser, & le renvoyer à l'écurie, mais le lendemain après l'avoir promené sur la volte, & que vous aurez senti qu'il s'unit, & qu'il y prend plaisir, rendez-vous un peu plus nerveux qu'à l'ordinaire, & vous affermissant en pésant un peu sur les étriers, vous lui ferez tout doucement fuir le talon gauche, cheminant sur la ligne qui va vers la main droite, en sorte que la tête du Cheval soit vers la circonference de la volte, & non pas vers le pilier ou centre, ce que vous continuerez sur les quatre lignes de volte, jusques à ce que vous les ayez toutes quatre suivies, faisant toujours marcher la main & le poignet

devant, puis faire suivre le talon immédiatement après; que si le Cheval vous désobéit n'y étant pas accoutumé, ne vous fâchez point pour cela, & vous gardez bien de le battre, crainte de le rebuter, mais essayez de le ramener tout doucement à son devoir: mais après y avoir fait votre devoir selon l'art, & que le Cheval au lieu de vous obéir se jettera sur le talon contraire, & qu'il se voudra precipiter, vous l'arrêterez tout court, & lui ferez faire une ou plusieurs pirouettes du côté qu'il vous aura refusé, & si après toute cette patience, il ne vouloit pas vous obéir, vous reviendriez à vos principes, à sçavoir la tête au pilier, puis après le long de la muraille, & ainsi vous lui ferez fuir les talons, tantôt la tête au pilier, puis après la tête à la muraille, puis le promenerez sur la volte d'une même piste, puis lui ferez faire des pirouettes, le tout avec beaucoup de patience, & sans le battre ni impatienter dans le dessein de le rendre tout à fait obéissant.

CHAP. XXXV.

Continuation de mettre un Cheval sur les voltes.

QUAND vous aurez si bien travaillé que votre Cheval aura parfaitement obéi, se passageant & promenant avec facilté sur les quatre lignes de la volte, & la crouppe dedans: alors vous commencerez de l'arrondir, c'est à dire que vous ferez en rond, ce que vous aviez fait en quarré, mais en faisant cette leçon commencez toujours à main droite, & que ce soit aussi de pas à l'abord, & d'une piste, mais après avoir ainsi travaillé cinq ou six jours, & que vous sentirez votre Cheval bien ensemble, la tête ferme & droite, & les hanches bien unies; alors rendez vous un peu plus nerveux qu'à l'ordinaire, commencez à tourner un peu la main, vers le côté droit, preparez votre talon gauche à suivre la main: en un mot accordez bien la main & le talon, & sur tout chassez bien votre Cheval en avant, faisant agir votre main qui conduira la tête, le col & les épaules de votre Cheval, & que le talon suive tout aussi-tôt après, par la justesse de vos aides, & la vigueur de vos cuisses, en sorte que le Cheval ne s'accule ou se cabre, qui seroit une faute très-dangereuse; car outre que votre Cheval soit en mauvaise posture, vous le rendriez rétif ou ramingueux, & il ne voudroit plus obéir, à cause de la douleur que vous lui auriez fait souffrir aux hanches, en l'aculant: sur tout quand vous passagerez votre Cheval, prenez & faites en sorte que sa tête & ses épaules passent toujours par les quatre coins ou angles de la volte, les effleurans des épaules, & qu'il suive ainsi toute la circonference de la volte, & pour dernier avis de cette leçon, il faut que le Cheval chemine sur la volte en cette maniere; c'est à sçavoir que la tête & les épaules cheminent & suivent autour de la circonference, & les hanches autour le centre, qui est en un mot, que les épaules soient toujours opposées aux hanches & les hanches aux épaules.

CHAP. XXXVI.

Pour achever de mettre un Cheval sur les voltes.

APRE'S que le Cheval, par les méthodes que je vous ai enseigné ci dessus, vous aura donné connoissance de sa liberté & de son obéissance, telle que vous l'aurez pû souhaiter, & conformément aux regles de l'Art, vous continuerez ainsi votre travail chaque jour jusques à tant que vous connoissiez que vous n'avez plus à craindre que votre Cheval vous fasse aucune équipée ou escapade, alors vous le passagerez avec un peu plus de nerf, & de vigueur qu'auparavant, & lui donnerez aussi un peu plus de fougue afin de l'animer, & ainsi vous l'obligerez insensiblement à se lever un peu pour lui faire marquer quelque tems ou cadence de volte; que s'il vous en donne, ou s'il en marque deux ou trois tems, arrêtez-le soudainement, caressez-le, & lui donnez du pain ou de l'herbe, pour lui faire connoître qu'il vous a obéi; puis continuant votre passage de quart en quart & de pas seulement, si vous connoissez qu'il se prepare & qu'il s'anime de lui même en baissant un peu les hanches, laissez lui prendre encore quatre ou cinq tems de volte, puis arrêtez-le comme devant & le caressez en continuant toujours son passage ou son pas: puis arrêtez le & donnez-lui haleine, comme aussi du pain ou de l'herbe,

puis le renvoyez à l'écurie, & continuez cette leçon chaque jour de votre travail, aussi long-tems que besoin sera, & que votre Cheval la sçaura sans y manquer, & que vous sentirez que le Cheval se tient prêt à manier de lui-même, lorsque vous lui témoignez par votre vigueur que vous voulez qu'il manie: le lendemain vous continuerez vos leçons, & après l'avoir assez long-tems promené la croupe dedans, vous le changerez de main, & ferez à main gauche toutes les mêmes leçons que je vous ai enseigné à main droite, & s'il faisoit des fautes, y apporter tous les mêmes remedes que je vous ai enseigné, & pour cet effet vous y employerez autant de tems qu'il en faudra pour le bien apprendre au Cheval, & que vous connoîtrez qu'il y prenne goût & plaisir; prenez pourtant garde de l'ennuyer ou rebuter en toutes ces leçons; quand il y aura assez de tems que vous l'aurez tenu en cette école, tant à droite qu'à gauche, & que vous connoîtrez qu'il se tiendra prêt si-tôt que vous serrerez les cuisses, & que vous vous préparerez pour le faire manier; en un mot, quand vous serez certain que le Cheval connoît bien ce que vous desirez de lui, alors vous l'animerez & lui permettrez de faire, ou couler autant de tems qu'il en faudra pour finir, ou achever la volte entiere, & même quatre ou cinq davantage, pourvû qu'il ait assez de vigueur & de disposition pour cela, surtout prenez garde que ce qu'il en fera, soit en bien embrassant toute la volte, & que tous les tems soient s'il se peut, de même cadence, de même vigueur & de même force, sans que l'un soit plus relevé, ni plus terre à terre que l'autre, qu'il soit bien assis, bien ferme de tête & bien uni de hanches, sans se pancher ni coucher, non plus d'une main que de l'autre.

Et pour dernier avis & conclusion de ce Chapitre, qu'il marque ces tems & ces cadences d'une même hauteur, ne se levant ni abbaissant, non plus à une main qu'à l'autre, & lorsqu'il maniera à droite, regardez & portez la tête à main droite, & s'il manie à gauche, qu'il fasse la même chose sans jamais porter la tête hors la volte de quelque air qu'il manie, & qu'il ne se couche, ou panche point, aussi en montrant non plus à une main qu'à l'autre, ce que vous continuerez si long tems que le Cheval le sçache si parfaitement qu'il puisse, lorsque l'on le voudra couler, autant de voltes, soit à droite soit à gauche, que le Cavalier en pourra raisonnablement souhaiter selon sa force & sa vigueur, & quand il sera bien conforme à tout ce que dessus, vous le pourrez dire achevé: Voilà ce que je m'étois promis de vous donner en ce petit abregé qui passera, s'il vous plaît, pour un manége de guerre, le plus racourci qu'il m'a été possible; & bien loin d'avoir voulu écrire un gros volume & m'être rendu long & ennuyeux, je sçai bien que j'ai obmis beaucoup de choses, ce que j'ai fait à dessein; je me suis contenté de me bien exprimer, & faire entendre en si peu de paroles que si le Cavalier a tant soit peu de soin & d'affection à son métier, il le pourra même apprendre par cœur; en un mot je n'ai pas jugé à propos d'embarasser l'esprit ni la mémoire de mes Lecteurs d'une suite infinie de leçons, qui auroient été sans fruit, faute de la grande pratique qu'il faut avoir en cet exercice pour les pouvoir bien comprendre.

Je n'ai point aussi voulu traiter des Airs, ou manéges relevés, qui ne sont point nécessaires à la guerre.

Je veux toutefois vous les nommer tous, afin que vous en puissiez sçavoir parler, & que vous les sachiez distinguer les uns d'avec les autres par leurs propres noms, quand vous en verrez dans les celebres & bonnes Academies, & entre toutes celles de l'Europe, dans la fameuse Ville de Paris.

CHAP. XXXVII.

Le Nom des Airs, ou Manéges Relevés.

Le plus Relevé que le terre à terre.
Le Mes-air, ou moitié air.
Les veritables Courbettes.
Les Crouppades.
Les Ballotades.
Les hautes Crouppades.
Les Capriolles.
Les Sauts, ou Manége d'un tems.
Et l'air de deux tems & un sault.

Le plus Relevé que le terre à terre, est celui qui sans marquer les Courbettes paroît plus relevé & plus gai que le terre à terre.

Le Mes-air ou moitié air, est celui qui tient du terre à terre & des Courbettes, mais qui ne les marque pas si justement.

Les veritables Courbettes sont un air très-égal du devant & du derriere, & il faut que le devant avance de quatre doigts à chaque cadence, & que la crouppe suive & accompagne pour gagner le même terrein de la même mesure, cadence & égalité. Le manége battu est assez difficile, car il faut que l'Ecolier & le Cheval soient adroits & justes, & qu'ils s'accordent bien ensemble ; il se trouve peu de Chevaux qui fassent le manége bien justement.

Les Crouppades sont un air ou manége plus relevé que les courbettes, où il faut que le devant & le derriere s'élevent de même hauteur, & qu'ils avancent à chaque tems de terrein égal & de semblable cadence, & que le Cheval trousse ou plie les pâturons de derriere, en sorte que son fer demeure caché sous lui vis à vis la terre.

Les Ballotades sont quasi de même air que les Crouppades, sinon qu'il me semble un peu plus nerveux, & qu'au contraire que les Crouppades cachent les fers dessous le Cheval, les Ballotades au contraire font voir le fer exterieurement lorsque le Cheval fait son manége, sans toutefois ruer ni esparer.

Les hautes Crouppades sont des sauts bien approchans des Capriolles, car c'est un air de force & de vigueur, mais les fers demeurent toujours cachés sous le Cheval, qui a les pâturons pliés, en sorte qu'il ne rue ni n'espare point.

Les Capriolles doivent être des sauts très-hauts, très-unis, & de grande force, & en même tems que le Cheval se trouve en sa plus grande hauteur, il espare & rue de toute sa force, faisant voir ses fers exterieurement, ce qui s'appelle esparer ou se separer comme si le Cheval par ce grand effort, temoignoit se vouloir separer en deux, en ruant de telle impetuosité, & si-tôt qu'il est tombé, il reprend son tems, sa force & sa vigueur en tombant, & fait, fournit, & marque autant de tems, sauts & Capriolles qu'il en peut faire selon sa force & vigueur.

Pour pouvoir dire un Cheval bien achevé à capriolles, il faut qu'il saute entre les piliers, qu'il saute de ferme à ferme sans être attaché, qu'il saute par le droit le long d'une Carriere en allant & retournant, il faut qu'il saute en rond, ce que l'on nomme sur les voltes, & pour achever sa perfection, il faut qu'il saute en avant, en arriere & des deux côtés, & que tous les sauts qu'il fera, soient de même hauteur, de même force, & de même égalité de terrein, qu'il plie bien les bras, qu'il ait la tête bien droite, qu'il ne batte point à la main, qu'il ne force pas aussi en sautant, & qu'il ne s'arrête pas aussi tout à fait, & surtout qu'il saute de plaisir, & non pas de désespoir ; s'il se trouvoit un tel Cheval, on le pourroit nommer parfait, & parfaitement achevé.

Il y a un autre Air, ou sorte de manége que l'on nomme d'un tems, qui est à mon avis, le plus beau & le moins commun de tous, comme aussi le plus difficile : car il faut que le Cheval s'éleve les quatre pieds ensemble, & qu'il tombe de même, ne faisant entendre qu'un seul tems : continuant cette cadence d'une même hauteur, tant de fois que sa force & legereté le lui pourra permettre ; cet air ou manége, comme j'ai dit, s'appelle d'un tems ; il est très-difficile, & il se trouve rarement des Chevaux qui puissent bien s'accommoder à cet air.

Le plus facile de tous les airs par haut à mon avis, & celui où les Chevaux prennent plus de plaisir, se nomme diversement, les uns disent un pas le saut, les autres, deux pas le saut, les autres un pas, une courbette & un saut, moi pour ne contredire personne, je le nomme le manége de deux tems à un saut.

Manége, comme j'ai dit, assez facile, & auquel les Chevaux s'accommodent le mieux, à cause que cet air requiert plus de legereté que de force : en outre ils ont plus de tems à se preparer, ce qui leur donne facilité, & ne les inquiete ni ne les assujettit que fort peu.

Voilà tous les Airs & Manéges & leurs noms avec leurs définitions. Je serois ravi de vous avoir donné quelque satisfaction.

F I N.

To. 2.



TABLE DES MATIERES GENERALES.

Fin de la Table du second Volume.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il auroit entrepris de continuer l'Impression d'une collection des *Historiens de France depuis l'origine de la Nation*, dont il a déja publié huit Volumes *in-folio* : Et comme cet Ouvrage, autant utile à la République des Lettres, que glorieux à notre Royaume, engage l'Exposant dans des dépenses considerables, il Nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'aider à supporter les frais d'une si grande entreprise, lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege, tant pour l'impression dudit Livre, que pour l'impression ou la réimpression de plusieurs autres, dont les Privileges sont expirés ou prêts à expirer ; offrant pour cet effet de les imprimer, ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, & encourager par son exemple les autres Imprimeurs & Libraires à entreprendre des Editions utiles pour l'honneur de la France & le progrès des Sciences, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, de continuer d'imprimer ladite Collection des *Historiens de France depuis l'origine de la Nation*, sous le titre de *Recueil des Historiens des Gaules & de la France*, & d'imprimer ou faire réimprimer le Livre intitulé : *Le Parfait Maréchal par Soleysel*, en tel Volume, forme, marge, caracteres, conjointement ou séparément, autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de vingt années consécutives, à compter de la date des Présentes, & de l'expiration des précédens Privileges. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre ni débiter lesdits Livres, en tout ou en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression & réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les Manuscripts & Imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire

jouïr ledit Expoſant, & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour duement ſignifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Sécrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cens cinquante-trois, & de notre Regne le trente-huitiéme, Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 212. *fol.* 170. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 21 *Août* 1753.

Signé, DIDOT, Syndic.

J'ai fait part à Meſſieurs Didot & Compagnie du Privilege par moi obtenu le 29 Juin 1753. pour l'Impreſſion du *Parfait Maréchal de Soleyſel*. A Paris ce onze Septembre mil ſept cent cinquante-quatre.

H. L. GUERIN.

Regiſtré ſur le Regiſtre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, *fol.* 322. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 10 *Juillet* 1745. *A Paris le* 13 *Septembre* 1754.

Signé, DIDOT, Syndic.